
GAUDEO.



Arza

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE,

CONTENANT des Discours sur l'Histoire Ancienne des Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire Naturelle, & des Observations sur les Religions, les Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, les Caractères, &c. des Nations.

PAR M. L. A R.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DES VENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-le Collège de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE DES INDES.

Histoire des Indes.

LES déſordres du Gouvernement avoient depuis long-temps répandu dans les eſprits l'amour de l'indépendance. On avoit vu les Nababs & les Rajas négliger de payer à l'Empereur le tribut annuel, & affecter de braver les ordres les plus précis de la Cour. Parmi les Seigneurs à demi-rebelles, Daouſt-Ali-Khan, Nabab d'Arcate, deſcendant du premier Nabab établi dans ce pays, ſous le regne d'Aurengzeb, par le Viceroi de Golkonde, ſembloit porter ſes vues ambitieuſes au delà de ſa Province. Il ſçavoit que les Rois de Tanjaour & de Maduré, & autres Princes tributaires, étoient redevables au grand Mogol de ſommes conſidérables, que la molleſſe des Miniſtres laiſſoit accumuler; cette occaſion lui parut favorable pour porter la guerre chez les Rajas Gentils, ſes voiſins. Son deſſein étoit de former un Royaume à

Histoire des Indes.

son fils Sabder-Ali-Khan, & un autre à son gendre Chandasaheb, jeunes gens qui ne manquoient ni d'ambition ni de la bravoure & des autres qualités nécessaires pour exécuter ce projet. En 1736, ils investirent Trichenapaly, capitale du Royaume de Maduré, bâtie sur deux bras du Colram, à 44 lieues au Sud-ouest de Pondichéri.

Cette contrée, jointe au Marava, portoit autrefois le nom de Pandi Mandalam, Royaume de Pandi, fameux Roi, dont les descendans occuperent le trône, au nombre de 362, suivant les Mémoires des Indiens. Ils nomment le premier Pururuwen, & le dernier Warhudi ou Sihulimaren, mort sans enfans. Après eux regnerent des Princes de la race des Criarases, ou Rois montagnards du Malabar. Dans la suite, l'Empereur de Narsingue qui siégeoit à Bisnagar, ayant divisé ses Etats méridionaux entre ses principaux officiers, Muttuvirapanaiken obtint le Maduré pour son partage. Le petit-fils du Roi tributaire envahit & perdit le Tanjaour en 1674. Après la mort de ce Prince nommé Soccalingamaiken & celle de son fils, qui le suivit de près, sa femme, la fameuse Mongammal, remplit le trône en qualité de tutrice de son petit fils. Son Ministre, le Talavay, ou Prince Régent, gouverna l'Etat avec autant de désintéressement & de sagesse que d'autorité, au commencement de ce siécle. Le Roi de Maduré, petit-fils de Mongammal, étant mort après un regne de 28 ans, sa mere, nommée Wongudtammal ou Minnatschammal, eut la souveraine autorité vers l'an 1732. Cette Princesse soutint contre les Maures un siége de 4 mois avec toute la vigueur possible, mais elle fut assez facile pour consentir à les recevoir dans la place, à condition qu'ils en sortiroient après y avoir planté leur pavillon, pour sauver leur gloire. Dès qu'ils furent entrés dans Trichenapaly, Chandasaheb prit le titre de Nabab, laissant un vain nom de Roi à un Prince de la famille Royale. On dit que la Princesse n'avoit fait que céder aux impulsions de l'amour, en se livrant à Chandasaheb qui étoit aussi favorablement prévenu pour elle, mais

que ce Prince s'en étant dégoûté, la fit enfermer & mourir ou de poiſon ou de chagrin. Du Maduré, les Maures allerent aſſiéger le Roi Sahagi Maja Raja dans Tanjaour ſa capitale. Les fortifications de la place les ayant obligés de changer le ſiége en blocus, Ghandaſaheb ſe détacha de l'armée pour envahir le pays de Marava juſqu'au Cap Comorin. De là il pouſſa ſes conquêtes juſqu'au Royaume de Travancor en 1738.

Le Royaume de Tanjaour avoit été ſucceſſivement poſſédé par les Shoren, les Valéiers & les Valvadagériens, qui prenoient la qualité de Naïs ou Princes. En 1674, il avoit paſſé aux deſcendans de la maiſon des Marattes, dans la perſonne d'Ecogi-Maha-Raja, frere du fameux Sevagi, lequel prit le titre de Roi. Ce Prince eut trois fils, qui ſe ſuccéderent l'un à l'autre. Tuccogi, le plus jeune, vit lui-même ſes enfans ſe diſputer le trône, & leurs différends ſe terminer en 1734 par la mort de l'aîné. Baba-Saheb qui lui ſuccéda l'année ſuivante ſous le titre d'Ecogi-Maja-Raja, grand Roi, mourut dans le courant de l'année 1736, laiſſant enceinte une de ſes femmes, qui ſuccomba au chagrin de n'avoir mis au monde qu'une Princeſſe. Une autre des femmes de Baba-Saheb monta ſur le trône. Wapra, oncle maternel du Roi défunt, & Cidogi, Prince de la même famille, gouvernerent abſolument l'Etat ſous le nom de la Reine, l'un comme Roi, l'autre comme premier Miniſtre. Le Sayad ou Commandant de Tanjaour, d'intelligence avec la famille Royale, jalouſe de l'autorité de ces Princes, ſuſcita contre eux Sahagi-Raja, fils du Roi Sarubogi, mort en 1729. La mere de ce prétendant avoit été obligée de ſe brûler avec le corps de ſon époux, parce que l'enfant qu'elle avoit mis au monde étoit attribué à un Bramine. Son fils fut porté ſur les terres du Roi de Maduré, qui le ſauva par ſa protection. Gadtickai, ſon oncle, le plaça ſur le trône par une conſpiration qui fit la perte du Roi Cidogi & de Wapra. Sahagi n'eut pas mis la main ſur le ſceptre, qu'un de ſes couſins le lui diſputa. A peine eut-il le temps de ſe ſauver à

Histoire des Indes.

Chalembron, grande aldée ou plutôt gros bourg de la dépendance des Mogols. Le Gouverneur Maure de la place lui conseilla de rechercher l'amitié des François; il le fit, & pour en obtenir des secours, il leur céda la ville de Karical, le fort de Karcangery & dix aldées ou villages des environs. Les Hollandois établis à Negapatam, à quatre lieues de Karical, employerent aussitôt auprès du Prince les présens & les menaces pour le détourner de l'exécution du traité. Ils avoient plusieurs fois réussi à empêcher les François de mettre le pied dans le Tanjaour, ils étoient même parvenus à les faire chasser de Canerypatnan qu'ils occupoient depuis l'an 1688. Sur ces entrefaites, Sahagi ayant gagné les principaux du parti de son compétiteur, il se fit en sa faveur une révolution qui le remit sur le trône. Alors les Hollandois le trouverent disposé à rétracter la donation de Karical. Mais Sabder-Ali-Khan & Chandasaheb l'assiégeant dans sa capitale, ce dernier, ami de la Nation Françoise, mit M. Dumas, Gouverneur de Pondichéri, en possession du pays cédé à la Compagnie des Indes, par la convention à laquelle Sahagi résistoit. Ce Roi, qui n'avoit éludé le traité que pour profiter des présens des Hollandois & les satisfaire, loin de s'opposer à cette exécution faite à main armée par ses ennemis, la ratifia, ordonnant aux habitans de Karical d'obéir à l'avenir aux François. A peine ces actes étoient-ils expédiés, que les oncles du Prince, autrefois ses partisans, l'arrêterent dans son palais & y installerent un de ses cousins, nommé Pradanpsingue, qui le fit étouffer dans un bain de lait tiéde. Le nouveau Roi confirma la concession de Karical, dont il augmenta même le territoire, moyennant une redevance annuelle. Ces derniers événemens sont de l'année 1739.

Cependant les Princes Gentils de cette partie de l'Inde, allarmés de l'irruption des Maures, avoient gagné Savon-Maha Raja, Roi des Marattes, fils de Sombagi & petit-fils du fameux Sevagi, lequel fit descendre de ses montagnes plus de cent mille

hommes, pour secourir des Etats avec lesquels sa Religion lui formoit une espece d'alliance. L'Auteur Anglois de l'Histoire des dernieres guerres de l'Inde dit que Nizam-el-Moulk, très-mécontent de ce que l'élévation de Daoust-Ali-Khan s'étoit faite sans aucune déférence pour son autorité, encouragea lui-même de son côté à l'invasion du Carnate, ces peuples qu'il avoit jusqu'alors empêché d'obtenir, par leurs voies ordinaires, la réparation des torts que leur faisoient les Nababs d'Arcate, en négligeant de leur payer les sommes annuelles qu'on leur avoit promises pour les dédommager des possessions qu'ils avoient abandonnées, & pour arrêter leurs continuelles déprédations. Au bruit de la marche de ces troupes, Daoust-Alikhan alla se saisir, avec une petite armée, des défilés des montagnes de Canamay, à vingt lieues à l'ouest d'Arcate, après avoir écrit à son fils & à son gendre d'abandonner le blocus de Tanjaour. Ces Princes, jaloux d'une conquête qui leur paroissoit prochaine, différerent d'obéir. Ragogi Bous-Boussolo, fils du Roi des Marattes, leur Général, arrive aux montagnes de Canamay, où un Prince Gentil de l'armée du Nabab l'introduit par une perfidie que l'argent & l'esprit de Religion lui firent commettre. Le Nabab surpris périt ainsi que son fils Hassan, après un combat sanglant mais trop inégal. La consternation se répandit au loin. Les François accueillirent à Pondichéri les débris de l'armée Mogole & la veuve de Daoust avec sa famille. Les Marattes étant entrés dans Arcate, Sabder-Ali-Khan, fils du Nabab, ne crut pas acheter ce Gouvernement trop cher, en leur payant cent laks de roupies [vingt-quatre millions de notre monnoie] en joignant ses forces aux leurs pour chasser son beau-frere de Trichenapaly & de Tanjaour, en restituant aux Rajas de la côte de Coromandel leurs anciennes possessions. Daoust Ali Khan avoit accordé à la Compagnie Françoise les Aldées d'Oulgaré, de Mongourapekan & de Calepet; son fils lui fit présent des villages d'Archiouac & de Tindouvanatan, en reconnoissance de l'asyle donné à sa fa-

1153. 1740.

mille par M. Dumas. Cette donation fut confirmée par un Firman du grand Mogol. Ce Prince, à la sollicitation de Devoston, son Médecin, décora les Gouverneurs de Pondichéri du titre de Mansoubdars, ou Commandans de 4500 hommes. M. Dupleix en fut le premier revêtu, lorsqu'il partit du Bengale pour aller prendre possession du Gouvernement de Pondichéri. Cette dignité n'avoit jusqu'alors été accordée à aucun Européen; elle mettoit les établissemens François sous la protection immédiate du grand Mogol, & rendoit les Gouverneurs François égaux dans toute l'Inde à ceux de la nation Mogole, établis immédiatement par l'Empereur, suivant la remarque de M. Dupleix.

Chandasaheb n'accéda point au traité conclu par son beau-frere avec les Marattes; il y avoit même dans ce traité un article secret par lequel Sabder-Ali-Khan leur avoit cédé les terres de Trichenapaly, dont Chandasaheb étoit le maître, à condition qu'ils les
1154. attaqueroient à leurs propres frais. Aussitôt Ragogi, avec cent
1741. trente mille hommes, ouvrit la tranchée devant Trichenapaly, d'où menaçant Pondichéri d'un siége, il détacha des partis qui pillerent çà & là indifféremment les Loges Angloises, Hollandoises & Françoises. Instruit de la résolution où le Nabab étoit de se défendre jusqu'à la mort, il arbora le *darmanchada* ou pavillon de paix, pour annoncer aux habitans qu'ils pouvoient sortir de la ville sans craindre aucune insulte. Sur cette assurance, la plûpart se retirerent vers Chirangham. Chandasaheb étoit réduit à ses seules troupes, lorsque son frere Barasaheb, brave jusqu'à la férocité, osa se présenter avec vingt-cinq mille hommes devant l'armée formidable des Marattes. Accablé sous le nombre, il ne fut que plus ardent à combattre. Avec l'éloquence de la férocité qu'exalte la fureur, avec ce brasier si actif sur l'ame des Barbares, il persuade à quatre mille des siens, non-seulement de mourir ou de pénétrer dans Trichenapaly, mais d'égorger leurs femmes pour aller plus courageusement à la mort, les ayant

soustraites aux insultes des Marattes. Il conseille, il exécute. Son poignard est déja dans le sein de sa femme; & dans une furie mêlée d'horreur, chacun se saisit de sa victime, détourne la tête & frappe. Après cette sanglante tragédie, le bangue, boisson enivrante, source ordinaire du courage des Indiens, coule dans les veines brûlantes de ces frénétiques; ils attaquent, donnent mille morts, & tombent de mille blessures. Barasaheb, percé de coups, refuse opiniâtrément la vie; il s'arrache lui-même une fleche de la tête avec tant de violence qu'il expire sur le champ. Ragogi, plein d'admiration, pleura sincérement un guerrier dont il comptoit moins faire un prisonnier qu'un ami. Chandasaheb, frappé de cette perte & de la perte d'un autre de ses freres, tomba dans un découragement & une insensibilité qui lui firent prendre deux jours après le parti de se rendre prisonnier de guerre.

M. Dumas arrêta par la négociation le torrent prêt à se répandre sur Pondichéri. Suivant le récit de l'Abbé Guyon, l'on fut principalement redevable de la paix à quelques bouteilles de liqueurs de Nanci, données sous le nom de cordiaux au Général des Marattes, & prises en goût par sa maîtresse. M. L. L. M, dans l'Histoire de la derniere révolution, rejette ce petit conte, avec un mépris affecté que quelques légeres erreurs n'auroient pas dû, ce semble, lui inspirer pour un auteur qui, sans avoir beaucoup de mérite, a du moins celui d'avoir publié ces événemens avant son critique, à peu près dans les mêmes termes. D'ailleurs M. Guyon écrivoit sur les Mémoires de M. Dumas. Quoiqu'il en soit, M. Dumas détourna les coups des Marattes. Leur chef lui envoya le serpeau, habit qui répond chez les Indiens au caftan des Turcs. Sur la nouvelle d'une révolution arrivée dans le Carnate, ils regagnerent leur pays à grandes journées. Dans ce temps-là M. de la Bourdonnais, avec son escadre, sauva Mahé, qu'il avoit conquis avec M. de Pardaillan en 1724. Ce comptoir étoit bloqué depuis dix huit mois par les Montagnards du pays, nommés

HISTOIRE DES INDES

Naïres, qui feroient très-bons soldats s'ils étoient disciplinés.

Le Nabab de Velour, Morstous-Ali-Khan, excité par sa femme, sœur du Nabab d'Arcate, à s'approcher du trône du Carnate par des assassinats, massacra le Prince son beau-frere qui n'avoit qu'un fils âgé de sept à huit ans. Le grand Chancelier de l'Empire, Nizam-el-Moulk, qui ne portoit plus que le nom d'Aseph-Schah que lui avoit donné Tahmas-Koulikhan, parcouroit avec une grande armée les Provinces maritimes que la révolte, les incursions des Marattes & les guerres particulieres des Nababs désoloient. Lorsqu'il s'approcha du Carnate, il traînoit à sa suite & dans les fers son fils Nazersingue, qui s'étoit révolté dans le Dekan, & qu'il avoit fait prisonnier dans une bataille. Les Marattes fuyoient; les Nababs étoient dans le silence. Son arrivée dans le Carnate y rétablit la tranquillité. Cet homme fameux disoit avec étonnement qu'il avoit vû en un même jour au moins dix-huit Nababs dans la Province, quoiqu'il eût toujours pensé qu'il n'y en avoit qu'un seul dans toutes les Provinces Méridionales. Telle étoit l'anarchie de ces pays. Après qu'il eut retiré Trichenapaly des mains des Marattes, il donna le gouvernement du Carnate & de Maduré à Seid Mahomed-Khan, fils de Sabder-Alikan, neveu de Chandasaheb, sous la tutelle du Soubdar ou Gouverneur Anaverdikan, ancien joueur de tambourin qui, avec son talent & de l'esprit, s'étoit rendu nécessaire aux amusemens du Régent. Le jeune Nabab fut assassiné par des Patanes que le Nabab de Velour, le meurtrier de son pere, avoit suscités, ou, selon d'autres, par des Agens de cet Anaverdikan son tuteur qui mit le crime sur le compte du Nabab de Velour, soit pour aigrir Nizam contre ce Seigneur qui pouvoit entrer avec lui en concurrence, soit pour obtenir plus facilement les paravanas ou lettres-patentes de la Nababie, ou vraisemblablement par les Ministres communs du complot de ces deux Seigneurs. Il est très-difficile, dit-on dans l'Histoire des guerres de l'Inde, de découvrir les secrets des Princes de l'Indostan.

1155. 1742.

1156. 1743.

Ils

Ils ne les écrivent jamais dans les affaires importantes, si ce n'est en termes équivoques : mais lorsqu'elles sont de très-grande conséquence & de nature odieuse, ils les confient à un messager intelligent de bas état, auquel ils donnent des lettres de créance indéfinie, & qu'ils ne manquent pas de désavouer lorsque la chose ne tourne pas à leur avantage. Ainsi, continue l'Historien, le peuple privé de toute évidence authentique, ne peut juger des actions de ses chefs que par des conjectures de probabilité, ou par l'idée générale qu'on a de son caractere. La constitution & les défauts de leur gouvernement ont rendu les poisons & les assassinats la méthode ordinaire dont se servent les grands contre ceux qui font obstacle à l'ambition des autres ; en sorte que l'histoire d'un siécle dans l'Indostan fournit plus d'exemples de cette nature qu'on n'en trouveroit dans la moitié des Royaumes de l'Europe depuis le temps de Charlemagne. Ces pratiques énormes sont si fréquentes que les morts qui arrivent par le cours ordinaire de la nature sont presque toujours attribuées à ceux qui en retirent un avantage immédiat. Tels furent, suivant l'Auteur Anglois, les principes sur lesquels le peuple du Carnate jugea & condamna Anaverdikhan pour le meurtre de Seyd-Mahomed-Khan, sans avoir aucune preuve contre lui, & sur le seul fondement que Morstous Ali-Khan, homme d'un caractere très-timide, n'auroit osé venir à Arcate teint du sang du pere du Nabab, s'il n'avoit eu des liaisons étroites avec le tuteur du jeune Prince.

HISTOIRE DES INDES.

Quoiqu'il en soit, il paroît que si Anaverdikhan ne pût se justifier aux yeux des peuples, il parvint à persuader Nizam de son innocence : & s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que ce Souba ne lui accorda ni à lui ni à ses enfans les titres nécessaires pour former un droit constant à la Nababie, il est constant du moins qu'il lui laissa l'usage de toute l'autorité dans le Carnate. Mais la Province le haïssoit, elle se plaignoit de son avarice ; on eût désiré un Gouverneur de la famille qu'on chérissoit ; ainsi les Nababs de Velour, de Valdaour, de Ser-

Histoire des Indes.

monkoul & autres refuserent de le reconnoître, & envoyerent à Nizam le tribut qu'ils auroient dû payer au Nabab d'Arcate, auquel ils étoient subordonnés. Anaverdikan jura une tendre amitié à M. Dupleix, successeur de M. Dumas. Le nouveau Gouverneur de Pondichéri avoit déployé beaucoup de talent dans la direction de Bengale. La Compagnie Françoise lui devoit des augmentations très-considérables à l'établissement de Chandernagor, un nouvel établissement à Patna, & l'ouverture du commerce lucratif d'Inde en Inde qu'il entreprit le premier, sur les instructions de M. le Noir, prédécesseur de M. Dumas.

1157-58. 1744-45. Sur ces entrefaites, la guerre s'alluma en Europe entre les Anglois & les François. Cependant les deux nations semblerent pendant quelque temps se porter à établir entre elles, ou plutôt entre leurs Compagnies, une neutralité dans les Indes. Le Gouverneur de Pondichéri trouvoit les Gouverneurs Anglois disposés à l'observer par l'entremise & le négoce du Nabab Anaverdikan, & il négocioit pour l'assurer, contre l'avis de M. de la Bourdonnais. Pendant que l'escadre Françoise, l'espoir de la Colonie, retournoit en Europe par ordre du Ministere, les Anglois commencerent les hostilités; tous les navires marchands de France tomboient entre leurs mains. Enfin, M. de la Bour-

1159. 1746. donnais reçut des vaisseaux de l'Europe, battit la flotte Angloise, commandée par M. Peyton, & mit le siége devant Madras, sur la côte de Coromandel. Personne n'ignore avec quelle bravoure & quelle activité cet Officier se rendit maître de cette ville, la plus forte & la plus célebre que les Anglois ayent dans les Indes. Madras étoit desert lorsque les François y entrerent, & il est à croire que les habitans en se retirant avoient eu la précaution de mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. Par le traité de rançon qui fut ensuite conclu, le Gouverneur & le Conseil supérieur de Madras s'engagerent à faire payer pour le rachat de leur fort & de leur ville, par la Compagnie d'Angleterre à celle de France, la somme d'onze cens mille pagodes. Mais le Conseil

de Pondichéri jugeant la capitulation contraire aux intérêts de la Compagnie, l'annulla ; & par un acte qui fut signifié juridiquement à M. Morse, Gouverneur Anglois, & à son Conseil, elle déclara que Madras appartenoit au Roi & à la Compagnie de France. M. de la Bourdonnais avoit formé le plus beau projet de campagne qu'il fut possible de concevoir, au rapport de tous les Marins ; un ouragan qui fracassa son escadre, & les oppositions du Conseil de Pondichéri, le contraignirent de l'abandonner. Les Auteurs Anglois avouent que, sans cet accident, leurs établissemens étoient menacés du dernier péril. M. Dupleix prit des mesures pour conserver aux François la possession de Madras ; le malheur de l'escadre le servit en procurant à cette place & à Pondichéri de fortes garnisons ; mais il ne fit que d'inutiles tentatives contre Saint David & Goudelour. Le Nabab d'Arcate prétendant que Madras devoit lui appartenir, soit parce que la place étoit située sur son terrein, soit parce qu'on lui avoit promis ; disent les Auteurs Anglois, de la lui livrer avec huit à dix mille hommes pour assiéger les François. A la premiere sortie & au premier bruit du canon, les Maures prirent la fuite & se jetterent dans Saint Thomé, où ils essuyerent un nouvel échec. M. Dupleix ayant ensuite mis dans ses intérêts Mahmet-Ali-Khan, frere de Maftous-Khan, en semant adroitement entre eux la discorde, il força l'aîné à lui demander la paix & à venir humblement à Pondichéri éprouver la générosité des François. Le Maure signa la paix dans cette ville.

Les différends de M. Dupleix & de M. de la Bourdonnais sont généralement connus ; mais on n'est point instruit des raisons qui porterent le Gouverneur de Pondichéri à traverser celui de l'Isle de France ; on suppose seulement que la jalousie y eut beaucoup de part. Il paroît par le Mémoire de M. Dupleix, qu'il agit par des ordres respectables qu'il ne lui fut pas permis de divulguer, même pour sa propre justification. M. de la Bourdonnais, à son arrivée en France, fut mis à la Bastille, où il 1160-61. 1747.

Histoire des Indes.

demeura près de trois ans. La Cour nomma une commiſſion pour le juger : mais lorſque ſa conduite eut été examinée, lorſque ſon Mémoire apologétique eut prouvé ſon innocence aux yeux du public, il fut élargi. Il ne jouit pas long-temps de l'heureuſe vie que ſon opulence, la conſidération de ſes ſervices, & ſa forte conſtitution ſembloient lui promettre ; car une mort ſubite le mit au tombeau en 1753. » S'il avoit vêcu, dit l'Auteur de l'Hiſtoire des guerres de l'Inde, dont l'autorité nous paroît d'un grand poids, ſur-tout dans les témoignages qu'il rend ſur les François qui ont figuré dans ces guerres, » s'il avoit vêcu » juſqu'au temps des diſgraces de cette nation (les François) » en mer, il eſt vraiſemblable que ſon habileté l'auroit élevé » aux premiers grades dans la marine de France. Ses connoiſſances » dans les Méchaniques le mettoient en état de conſtruire un » vaiſſeau depuis la quille. Par ſa ſcience dans la navigation, il » pouvoit le conduire dans toutes les parties du globe ; & par » ſon courage, il l'auroit défendu contre toute force égale. Dans » la conduite d'une expédition, il dirigeoit tous les détails, ſans » que leur variété ni leur nombre lui causât aucun embarras. » Ses plans étoient ſimples, ſes ordres précis, & les uns & les » autres ce qui convenoit le mieux au ſervice ; d'une application » infatigable, les difficultés ne ſervoient qu'à exciter ſon activité, » & il anima toujours par ſon exemple le zèle de ceux qu'il » commandoit. » Avant que la guerre de l'Inde fut décidée, M. de la Bourdonnais avoit remontré que tout l'avantage en feroit infailliblement pour la nation qui ſe trouveroit armée la premiere dans les mers de ce pays, & il s'étoit propoſé de ſe fixer avec ſa premiere eſcadre dans le détroit de la Sonde, où il auroit enlevé tous les navires marchands & même les vaiſſeaux de guerre Anglois qui s'y ſeroient préſentés. Son eſcadre fut rappellée, & les Capitaines Peyton & Barnet exécuterent pour l'Angleterre ce qu'il avoit projetté contre elle, comme M. Barnet le diſoit aux vaiſſeaux François dont il s'emparoit. Après la priſe de Madras, ſans la

ruine de la seconde escadre, il se flattoit d'aller donner la loi sur la côte Malabare. Ses idées de commerce, entremêlées dans ses expéditions militaires, montrent également l'étendue de ses lumieres, & la sagacité de son esprit dans des genres si différens.

Lorsque les Anglois eurent reçu des renforts par la flotte de l'Amiral Boscawen, ils allerent mettre le siége devant Pondichéri, que l'Amiral Griffins avoit tenu comme bloqué par mer, & ils entreprirent d'intéresser les Indiens dans leur cause. Nazersingue, fils de Nizam-el-Moulk, étoit alors dans le Royaume de Maysour avec une armée. Ils firent d'abord illusion à ce Prince par leurs offres & par leurs promesses. Il avoit déja donné ordre à quelques Nababs d'aller joindre les Anglois, lorsque des bruits répandus par quelques Maures sur les fortifications de Pondichéri & sur les dangers de cette nouvelle guerre, bruits soutenus par la glorieuse réputation que les François venoient de s'acquérir à Madras, le firent renoncer à son entreprise; il conduisit son armée vers Aurengabad. Les sollicitations des Anglois eurent plus de succès auprès du vieil Anaverdikhan, Nabab d'Arcate, & de son fils Mafouskhan que les traités ne lioient point. M. Dupleix reçut dans ce temps-là du grand Mogol des titres qui, en augmentant son crédit & son autorité dans l'Indostan, contribuerent à lui concilier l'amitié de plusieurs Princes tant Maures que Gentils. Sa réputation lui fit obtenir de Savon Raja, Roi des Marattes, par l'entremise de Ragogi leur général, la liberté de Chandasaheb, ami de la nation, qu'il eût voulu rétablir dans le gouvernement d'Arcate. Les Maures qui étoient allés au siége de Pondichéri, prirent le parti de se retirer lorsqu'ils eurent vû la belle défense des François. Ils furent suivis quelques jours après des Anglois, qui avoient perdu plus de mille hommes. On compte que les Assiégeans, dans le cours d'environ quarante jours de tranchée ouverte, jetterent près de 5000 bombes, & tirerent au moins 40 mille coups de canon. Scheik-Hassem,

1162.
1748.

Histoire des Indes.

Général de ce pays, se distingua dans la place. Depuis ce temps-là tout l'Indostan retentit de la gloire militaire des François, & leurs ennemis déchurent de leur réputation. Après le départ de la flotte Angloise, les François se seroient rendus maîtres du fort Saint David, sans l'arrivée imprévue de l'Amiral Griffins. Du moins, ils pourvurent à la subsistance & à la sûreté de leurs comptoirs; & M. Dupleix, avec les secours qu'il reçut, fut en état de repousser les nouveaux efforts des ennemis. La paix, qui se fit alors en Europe, rétablit les Anglois dans la possession de Madras.

Une grande révolution ensanglantoit alors le trône des Mogols. Les Patanes, toujours prêts à saisir l'occasion de se soulever, profiterent de la foiblesse du gouvernement pour aller, au nombre de près de 300 mille hommes, attaquer Dehli. Aussitôt qu'on eut appris leur révolte à la Cour, l'Empereur assembla son Conseil pour présenter le bétel à celui de ses Omrahs qui auroit le courage de marcher à l'ennemi. Il n'y eut que son fils, jeune Prince âgé de dix-huit ans, qui osât ou qui voulût l'accepter; & quelque répugnance qu'eut témoigné l'Empereur à exposer l'héritier de son trône, il partit avec 300 mille soldats. Sur le point de livrer bataille aux Patanes, il fut instruit d'une trahison par laquelle il seroit tombé entre les mains des rebelles. Aussitôt il fit arrêter & punir les coupables; il attaqua & mit en déroute l'ennemi.

Les Omrahs de la Cour avoient déja sourdement répandu le bruit de sa mort qu'ils croyoient infaillible; & ayant jetté par une fenêtre le corps de l'Empereur qu'ils venoient d'étrangler, ils publierent que sur la nouvelle de la perte de la bataille & de la fin malheureuse de son fils, il s'étoit précipité de désespoir. Tel fut le terme des disgraces & des foiblesses de Mohammed-Schah. Son fils, informé de ces attentats, feignit de prendre, dans l'amertume de sa douleur, l'habit de Faquir pour renoncer au monde, après qu'il auroit, disoit-il, pris congé de sa mere dans

ſon palais, & remis le ſceau de l'Empire à l'Omrah qu'il choiſiroit pour regner. Dès qu'il fut dans ſon palais, il fit appeller les Aſpirans l'un après l'autre, comme pour les couronner, mais en effet pour les étrangler avec des lacets de rotin, eſpece de jonc ou d'oſier. En moins de deux heures, la trahiſon fut punie, & le Prince vengé ſans bruit. Après l'exécution, Achmet-Schah monta ſur le trône dans tout l'appareil de la majeſté; nul des conjurés n'oſa lever la tête; quelques Officiers furent envoyés au dernier ſupplice, & d'autres en exil; il y en eut qui furent condamnés à une priſon perpétuelle. Le chef des conſpirateurs reſtoit encore; il avoit tramé la conjuration du fond du Dekan: c'étoit le même homme qui avoit, dit-on, pluſieurs fois attiré les Patanes & les Marattes contre l'Etat, livré l'Empereur & l'Empire aux Perſans, & travaillé depuis long-temps à ſe revêtir d'un titre dont il avoit l'autorité. On reconnoît à ces traits Nizam-el-Moulk, que le démon de l'ambition poſſédoit encore à l'âge de plus de 100 ans: on dit qu'il mourut de chagrin des nouvelles & des ordres qu'il reçut de Dehli, ou d'un poiſon qu'il avala, dans la crainte de finir des jours pleins de gloire par une mort ignominieuſe. Quelques-uns ont ſoupçonné que ſon fils Nazerſingue, qu'il retenoit auprès de lui pour veiller ſur ſa conduite, l'empoiſonna. Ce Prince rebelle s'étant aſſuré par la violence, de 1163.
la perſonne de ſes freres & des amis de ſon pere, s'empara, ſans 1749.
attendre l'agrément ni les diſpoſitions de la Cour, des Nababies de Nizam où il agit en Souverain. Cependant Nizam avoit nommé pour ſon ſucceſſeur Mouzaferſingue, né de Satodocoskhan & de la fille unique qu'avoit eue ce Seigneur de ſon mariage avec la niéce de l'Empereur Mohammed, ce qui donnoit à Mouzaferſingue la qualité d'héritier de Nizam, à l'excluſion de ſes oncles nés de concubines. La Compagnie de France a prétendu que ce teſtament étoit de l'invention de M. Dupleix, qu'elle a défié d'en rapporter aucune trace; & elle aſſure, dans ſon Mémoire, qu'elle a appris, par les informations qu'elle a faites à ce ſujet,

Histoire des Indes.

qu'il n'y avoit qu'une voix dans l'Inde pour attester que Nizam avoit désigné Nazersingue pour lui succéder. L'Historien Anglois, qui a écrit ces guerres de l'Inde, atteste au contraire que Mouzafersingue fut regardé dans tout l'Indostan comme l'héritier auquel Nizam avoit laissé ses trésors & le gouvernement des Provinces Méridionales. « Il est difficile, ajoute-t-il, de s'assurer de » l'authenticité des actes émanés des Princes de l'Indostan, par-» ce qu'ils se servent au lieu de signature d'un sceau dont il est » aisé de contrefaire l'empreinte, & qu'on ne se fait aucun scru-» pule d'employer cette fausseté, ainsi que plusieurs autres, lors-» qu'on juge qu'il est avantageux d'y avoir recours. Nous ne pou-» vons donc dire avec certitude si ce qu'on publia de Nizam-» el-Moulk en faveur de son petit-fils, avoit quelque fondement » ou non; mais ce fut une opinion générale. Comme feuda-» taire de l'Empire, Nizam n'avoit pas droit de laisser ses trésors » par testament, encore moins la souveraineté; mais depuis » plusieurs années les loix fondamentales avoient été renversées » impunément. »

M. Dupleix assure que le nouvel Empereur déclara Mouzafersingue Souba du Dekan & de Golkonde, par un Firman, qui lui accordoit aussi la qualité de Généralissime des armées. Mouzafersingue conduisit aussitôt une armée vers le Dekan. Comme il traversoit le Royaume de Canara, Chandasaheb lui ayant représenté la justice de ses prétentions sur Arcate, il lui conféra le titre de Nabab d'Arcate & de Maduré au nom du grand Mogol, qui confirma ces dispositions en donnant de nouveaux titres d'honneur à Chandasaheb. Le Souba & le Nabab réunirent leurs forces; ils furent joints par les François. On ne doutoit point à Pondichéri qu'Anaverdikhan ne favorisât Nazersingue, par l'intérêt que ces deux Seigneurs avoient à se soutenir mutuellement. M. Dupleix jugea qu'il devoit prendre parti dans une guerre où la neutralité ne feroit d'aucun avantage pour les François, & pouvoit leur devenir funeste. Les Anglois tentoient alors

de

de rétablir ſur le trône de Tanjaour le Prince Saujohi ; mais bientôt ils furent obligés de renoncer à leurs eſpérances, & ils ſe bornerent à effacer la honte de s'être retirés devant un Prince Indien, & à faire quelques acquiſitions qui les dédommageaſſent de leurs dépenſes. Ces dernieres vues furent remplies. En effet, les Indiens céderent à leur Compagnie le fort de Divicoté, avec un terrein capable de produire un revenu de 76500 liv. Quant à la guerre dans laquelle les François s'engageoient, ils n'y entrerent d'abord que par des négociations avec leurs ennemis, & les François la ſoutinrent avec les ſeules forces qu'ils avoient dans l'Inde, en s'affoibliſſant par des envois conſidérables en Europe. La Compagnie a depuis déſapprouvé la conduite & le ſyſtême de conquêtes de M. Dupleix, comme contraire aux vues & aux intérêts d'une ſociété de commerce. M. Dupleix a prétendu qu'il y étoit ſuffiſamment autoriſé par le miniſtere de France & par la Compagnie même. Les dépenſes de cette guerre ont formé la matiere d'un procès encore pendant après la mort de ce grand homme. Chandaſaheb ſe chargeoit de l'entretien des troupes Françoiſes ; mais ſes diſgraces firent tomber ces frais ſur la Compagnie, ou du moins ſur le Gouverneur de Pondichéri : c'eſt un des articles du procès. Ce Prince fit auſſi aux François l'importante donation de la ville de Villanour, & de quarante-quatre Aldées qui forment ſon territoire ; Mouzaferſingue la confirma, il y ajouta même la ceſſion des terres du diſtrict de Bahour, contenant trente-cinq ou quarante Aldées enclavées dans celles de Villanour : ce qui augmentoit le revenu de la Compagnie de trente à quarante mille pagodes. Enfin, il fit expédier un paravana par lequel il aſſuroit à M. Dupleix, prêtant ſon nom à la Compagnie, la ville de Maſulipatan, l'Iſle de Divi, & trente lieues aux environs, avec droit d'y battre monnoie ; ce qui forme, dit-on, par an, un revenu de près de deux millions de nos livres. Le fameux Nizam-el-Moulk & le Nabab Daouſt-Ali-Khan avoient depuis bien des années accordé ce droit à Pondichéri.

HISTOIRE DES INDES.

Mouzaferfingue, Chandafaheb, & M. le Comte d'Auteuil attaquerent Anaverdikhan, retranché au pied d'une montagne, fur laquelle eft bâtie la forterefſe nommée *Amour*. Les François forçerent les retranchemens de l'ennemi ; leurs alliés le pourſuivirent dans fa déroute ; le vieux Nabab mourut ; fon fils aîné, Mafous-Kan, fut fait prifonnier ; Mahmet-Ali Khan alla fe renfermer dans Trichenapaly. Les François ne fe réfervant que l'honneur de la victoire & du défintéreffement, laifferent à leurs alliés un butin de deux millions de pagodes, dix-fept millions de notre monnoie. On mit à contribution plufieurs Nababs.

La guerre d'Arcate & du Maduré étoit terminée, fi Mouzaferfingue eût marché fur le champ à Trichenapaly. Mais au lieu d'aller recueillir le fruit de la victoire, il prétexta obligeamment, ainfi que Chandafaheb, la bleffure du Comte d'Auteuil pour aller à Pondichéri fignaler fa reconnoiffance envers les François. Lorfque ces Princes fe furent remis en campagne pour fe rendre devant Trichenapaly, ils oublierent l'objet de leur marche en paffant fur les terres du Roi de Tanjaour, dont ils inveftirent la capitale pour tirer de lui une fomme d'argent fur les arrérages du Cafena, ou tribut qu'il avoit depuis long-temps ceffé de payer au Souba de Dekan. L'expédition eût été rapide, s'ils euffent déféré aux confeils de M. du Quêne, commandant des troupes Françoifes. Lorfqu'elles étoient prêtes à forcer la place, l'affaire finit par un traité, à la vérité fort avantageux, puifque le Roi de Tanjaour s'obligeoit à payer dix-fept millions aux Princes ; qu'il déchargeoit la Compagnie de la redevance annuelle de deux mille pagodes à laquelle elle s'étoit obligée pour l'inveftiture de Karical ; & qu'il lui abandonnoit quatre-vingt-une Aldées à fa bienféance, dans la dépendance de cette ville : mais, par les intrigues des Anglois, ces engagemens furent mal remplis.

Nazerfingue, maître des tréfors de fon pere, s'étoit mis en poffeffion du Dekan, foutenant, dit un Auteur Anglois, que Nizam avoit nommé Gaffendikhan, fon fils aîné, pour fon hé-

ritier, & que celui-ci préférant à cet héritage l'emploi de Capitaine-Général qu'il avoit à Dehli, lui avoit cédé la Viceroyauté des Provinces Méridionales : il produisit même, ainsi que son rival, des patentes de la Cour de Dehli. « Le mépris de la Majesté Impériale, dit cet Historien, étoit porté si loin que depuis » plusieurs années les Gouverneurs des Provinces, non-seulement » contrefaisoient des lettres, des ordres, & des patentes de la » Cour, mais ils payoient des hommes pour paroître en qualité » d'Officiers du grand Mogol, & conférer avec eux sur les affaires » du Gouvernement. » On se concilioit ainsi l'esprit des peuples qui conservoient tant de respect pour le sang de Tamerlan, qu'un Viceroi se croyoit dans la nécessité de paroître dans la faveur du grand-Mogol, lors même qu'il prenoit les armes contre son autorité. Nazersingue, sommé, suivant les uns, par l'Empereur, d'aller à Dehli recevoir l'investiture des Provinces Méridionales, ou voulant, suivant les autres, solliciter cette dignité, étoit en chemin pour la capitale de l'Empire, lorsque la nouvelle de la bataille d'Amour le fit retourner à Golkonde, où plusieurs Nababs & Rajas grossirent son armée. Bientôt il s'avança vers le Sud à la 1164.
tête de plus de trois cens mille hommes, mais d'un pas timide 1750.
& lent. Cette armée tremblante jetta, par le seul bruit de son arrivée, dans un tel effroi les deux armées Maures de Mouzafersingue & de Chandasaheb, qu'il ne fut plus possible de les contenir. Cependant M. d'Auteuil fit prendre à ces troupes un poste assez avantageux pour arrêter l'ennemi. Déja l'on tentoit de fréquentes escarmouches lorsque l'étrange désertion de quelques Officiers François replongeant l'armée des Princes dans le désordre, M. d'Auteuil fut contraint de se replier sur Pondichéri, en soutenant les continuelles attaques de l'ennemi que la bravoure de quelques François rendit inutiles. Quoique cette journée, glorieuse pour les François, eut coûté à l'ennemi, elle fut encore plus funeste aux confédérés ; Chandasaheb se vit abandonné de ses troupes, & Mouzafersingue dans les fers de son oncle. Il

Histoire des Indes.

fallut recourir à la négociation. Nazerſingue, homme foible, inexpérimenté dans l'art de la guerre, plongé dans la débauche, & ne rachetant ſes vices par aucune vertu, étoit gouverné par ſon Miniſtre Chanderskhan, que l'on ne put détacher de l'intérêt des Anglois. Le Comte d'Auteuil, ayant obſervé la négligence des ſentinelles Maures, détacha trois cens hommes, ſous le commandement de M. de la Touche, pour ſurprendre pendant la nuit le camp de Nazerſingue. L'entrepriſe eut tant de ſuccès que ce Prince, après avoir perdu douze cens hommes, prit bruſquement le chemin d'Arcate; & les Anglois, indignés de ſa retraite, retournerent dans leur fort de Saint David. Si les comptoirs François de Maſulipatan & d'Yamon furent pillés, un détachement reprit auſſitôt Maſulipatan ſans effort. Dans le même temps, le Comte d'Auteuil s'avança vers Goudelour, où il preſſa ſi vivement un détachement Maure qui rejoignoit les Anglois, que l'ayant engagé dans une action, il le mit en fuite avec beaucoup de perte & pour les Anglois & pour les Maures. Quelques jours après il réduiſit Mahmet-Ali Khan à abandonner ſon camp, ſes vivres, & trente pieces de canon, entre leſquelles il ſe trouva deux mortiers aux armes d'Angleterre. Le premier fruit de ces deux victoires fut la priſe de la forte place de Gingi, ancienne réſidence des Rois des Marattes, ſituée à quatorze lieues de Pondichéri, dans les montagnes. M. de Buſſy l'emporta l'épée à la main.

Des ſuccès ſi éclatans retirerent Nazerſingue de ſes débauches pour le jetter dans le déſeſpoir, ſur-tout quand il eut appris que les vainqueurs marchoient vers Arcate. Les repréſentations de ſes Officiers & les murmures de ſon armée le déterminerent à mettre ſa fortune au haſard d'une bataille. Mais les pluies & le débordement des rivieres retinrent pendant deux mois les deux armées dans l'inaction, à quatre lieues l'une de l'autre. Dans cet intervalle M. Dupleix, qui avoit des correſpondances ſecrettes avec les principaux chefs de l'armée Maure, gagna les chefs des

Marattes & des Patanes qui faisoient la principale force de l'usurpateur. L'espérance de partager avec le Souba légitime les trésors de son concurrent, détermina le penchant qu'ils avoient à changer de parti, depuis qu'ils avoient vu Nazersingue retenir son neveu prisonnier, après lui avoir promis la vie & la liberté, & rejetter, contre leur avis, les propositions de paix qu'on ne cessoit de lui faire.

Nazersingue, que la vue du péril présent avoit arraché du sein de la mollesse, ne vit pas plutôt l'ennemi se mettre en mouvement au retour de la belle saison, qu'il envoya des députés à Pondichéri pour traiter de la paix. M. Dupleix écrivit, à ce qu'il assure dans son Mémoire, à M. de la Touche, pour lui commander de suspendre toutes ses hostilités; mais sa lettre arriva trop tard. M. de la Touche engagea l'action. Une bataille des plus sanglantes couta la vie à dix mille Maures; Nazersingue y périt lui-même. On a prétendu qu'il fût tué par le Nabab de Canoul, & que celui de Cadapi lui coupa la tête. Il est certain qu'un Général Maure l'ayant vû tomber de dessus son éléphant blessé de quelques coups de feu, courut à lui pour avoir l'honneur de porter sa tête à son neveu. Malgré les invectives de quelques Anglois contre M. Dupleix, on ne sçauroit le charger du soupçon d'avoir trempé dans une conspiration contre la vie de Nazersingue. Il avoit lieu de se reposer, pour le succès des évènemens, soit sur ses intelligences dans l'armée ennemie, soit sur les négociations de paix. Mouzafersingue fut proclamé Souba entre les deux armées. Il partagea le trésor de son oncle avec les chefs, gagnés par M. Dupleix, quoiqu'ils n'eussent contribué à la victoire que par une parfaite inaction, & qu'ils eussent pourtant promis de se ranger sous le pavillon François au commencement du combat. Les troupes Françoises reçurent une gratification de 1250 mille livres. Le Souba confirma toutes les donations faites à la Compagnie, & donna à M. Dupleix personnellement la forteresse de Valdaour & ses dépendances, avec une pension de 720 mille livres. Enfin

Histoire des Indes.

Chandasaheb obtint de lui la Nababie d'Arcate, & même de la Province entiere du Carnate. Tant d'avantages recueillis de cette victoire, au rapport du Colonel Lawrence, engagerent M. Dupleix à la célébrer par la fondation d'une ville, & par l'érection d'un superbe monument dans le lieu même où Nazersingue avoit perdu la vie : mais la ville fut détruite l'année suivante par le Capitaine Clive, avant que l'inscription du monument fût achevée. On lui avoit donné le nom de *Dupleix Fateabat*, ville de la victoire de Dupleix. On remarque que le mot Dupleix est un mot Persan qui signifie victorieux en guerre.

1165. 1751. Mouzafersingue part pour se rendre dans la partie septentrionale du Dekan, accompagné d'un détachement de François & de Cipayes, commandés par M. de Bussy & par M. de Kerjan, sous ses ordres. Au bruit de sa marche, les Nababs de Cadapi, de Savounoul & de Canoul, Patanes qui venoient de lui jurer une fidélité inviolable & d'être comblés de ses faveurs, se disposerent à l'attaquer. Les François ne balancerent point à seconder un Prince trahi par des sujets ingrats. L'action fut sanglante entre les Patanes & les Maures; elle fut décidée par les François. Cette grande victoire fut promptement suivie d'une horrible consternation, lorsqu'on eut appris que Mouzafersingue s'emportant à la poursuite des ennemis, avoit été tué d'un coup de flèche. L'Auteur Anglois, que nous avons cité plusieurs fois, dit que le Souba eut le front percé d'un coup de javeline par la main du Nabab de Canoul, comme il avoit le sabre levé pour frapper ce Seigneur. Dans cette journée périrent trois des auteurs de la conjuration contre Nazersingue, combattant les uns contre les autres. M. de Bussy proposa sur le champ aux chefs de l'armée Maure de se choisir un maître du sang de Nizam-el-Moulk. Le choix tomba sur Salabetzingue, oncle de Mouzafersingue. Le nouveau Souba confirma toutes les concessions faites par son neveu à la Compagnie; & pour rendre l'établissement de Masulipatan plus solide, il y joignit les terres de Nizampatnan, de

Condour, d'Almenava & de Narzapour qui l'environnent. Il fit présent à M. Dupleix du territoire de Maſſoubendere, ſitué dans la Province de Chicacol, en reconnoiſſance de ſes ſervices perſonnels. Un Firman ſolemnel du grand Mogol mit le dernier ſceau à la validité de ces donations.

Le Souba continua ſa route vers Golkonde, força dans Canoul les reſtes des Patanes révoltés, & forma, ſuivant l'intention des François, un appanage à Mahmet Sadoudinkhan, fils de ſon prédéceſſeur, que ſa jeuneſſe n'avoit pas permis de placer ſur le trône. L'armée n'étoit plus qu'à vingt-cinq lieues d'Ederabad, capitale de Golkonde, lorſqu'on apprit que Badgirao, Général Maratte, l'attendoit avec vingt-cinq mille hommes. Celui-ci avoit été attiré par les promeſſes d'un des plus puiſſans Seigneurs du Dekan, appellé Sayed Laskerkhan; un préſent de deux laks de roupies ſuffit pour l'engager à repaſſer les montagnes. Salabetzingue fit ſon entrée dans Ederabad, après une marche de deux cens lieues, pendant laquelle il avoit eu divers ſuccès dont il étoit redevable à la valeur ou même à la réputation des troupes Françoiſes.

L'armée prit enſuite le chemin d'Aurengabad, qui eſt éloigné de trois cens lieues de la capitale. Dans ce voyage, le nom ſeul des François ſoumit le Raja de Nirmel, homme qui depuis quelques années faiſoit trembler tous les Mogols de ces contrées, & n'avoit pu être forcé à payer le tribut ni par Nazerſingue, ni même par Nizam. Salabetzingue attendoit le Firman du grand Mogol pour la Vice-Royauté du Dekan, avec d'autant plus d'impatience, que ſon frere aîné Caſindikan ou Caſſendikhan, en avoit déja obtenu l'inveſtiture par une ſurpriſe qui couta la vie à un Eunuque, négociateur de cette affaire, lorſque l'Empereur en fut inſtruit. Le grand Mogol donna la charge de Généraliſſime de ſes armées à ce même Caſindikan qui, loin de ſe contenter de ces honneurs qui lui étoient accordés en dédommagement de la Viceroyauté & avec ordre de ne pas troubler ſon frere, s'échappa de Dehli pour aller à la tête d'une armée

Histoire des Indes.

Maratte détrôner Salabetzingue. Battu par les troupes Françoises à platte couture, il mourut de désespoir. Nabab-Bahadour, premier Ministre, amant de la mere de l'Empereur quoique Eunuque, & homme de confiance du Prince, quoique celui-ci fût instruit de ses intrigues, se rendit aux sollicitations de son ami Asseindikhan en faveur de Salabetzingue, & de Ramdas-Pandet Agent de ce Souba, lequel sema fort à propos l'argent, les présens & la terreur des armes Françoises. Le Firman du Mogol & des victoires terminerent le différend. Comme on étoit prêt d'entrer dans Aurengabad, un chef des Maures indisposa tellement contre la nation Françoise les principaux de la ville, qu'il y avoit à craindre un soulevement à leur arrivée. La sagesse de M. de Bussy détruisit ces mauvaises impressions, & les impostures du Maure tournerent à sa honte. « Tout tremble ici, écrivoit le » Général victorieux au Gouverneur de Pondichéri, au seul nom » des François; si vous étiez témoin de ce qui se passe, vous en » seriez vous-même étonné. Les pauvres ne demandent plus l'au- » mône dans les rues d'Aurengabad qu'au nom de Jésus & » Marie. Les nations du Coromandel, dit un Historien Anglois, » accoutumées à ne voir dans les Européens que des marchands, » qui rendoient au grand Mogol tous les hommages qu'il en » exigeoit, furent très-étonnées du progrès rapide des armes Fran- » çoises, & regarderent avec admiration l'habileté de M. Dupleix, » qui tout à coup avoit paru aussi instruit de la politique du » Dekan, que s'il eût été un Seigneur Mahométan élevé à la » Cour de Dehli. » L'inaction des Anglois dans une conjoncture aussi critique ne surprenoit pas moins les Indiens que les Européens. Ils ne prirent part qu'aux affaires du Maduré en faveur de Mahmet-Ali-Khan, fils d'Anaverdikhan.

L'Empereur Achmet-Schah jettant les yeux d'un côté sur le Bengale qui étoit alors en proie à une armée de Marattes, de l'autre sur Surate & Cambaye où ses Généraux, au milieu des troubles, se jouoient de son autorité, crut n'avoir besoin que de

la

valeur des François pour rétablir l'ordre & le calme dans l'Empire. Il fit ordonner par le Nabab Bahadour, au Souba du Dekan, de conserver l'amitié des François, pour s'emparer par leur moyen d'un grand Etat qui ne payoit plus de tribut; c'étoit le Bengale. On destinoit aux François les places qui pouvoient leur convenir tant dans cette Province que dans le Guzarate, auprès de Surate, & dans tous les lieux à leur bienséance. Mais avant que de penser à l'exécution de ces projets, il falloit pourvoir à un objet d'autant plus intéressant que sa proximité ne permettoit pas de le négliger.

Après la mort de Savon Raja, Roi des Marattes, Badgirao, qui étoit à la tête d'une armée, avoit fait proclamer Roi un enfant d'une basse caste ou tribu, qu'il opposoit à un autre enfant protégé par la Reine veuve de Savon. Ses vues s'étoient alors étendues sur le Royaume de Golkonde, comme on l'a vu par sa derniere irruption. Pendant ce temps-là, la Reine profitant de son absence, s'étoit rendue maîtresse du phantôme de Roi qu'il avoit couronné, & avoit fait reconnoître l'autre enfant dans Satara, Capitale de la nation. A l'arrivée de Badgirao, les choses changerent de face. Il vainquit Manogi, Général du parti du nouveau Roi, & la Reine se renferma dans la forteresse avec son pupille. Badgirao, à qui ses succès rendoient ses premières vues d'ambition, demanda par une lettre très-fiere au Souba du Dekan, une grosse somme d'argent, & plusieurs places considérables, entre autres Brampour. Il se flattoit d'engager le Gouverneur de Cambaye d'entrer avec lui dans le Dekan. Mais le parti de la Reine ayant rassemblé de nouvelles forces, il demanda la paix & des secours à Salabetzingue, pendant que la Princesse imploroit la protection des François par une lettre écrite à M. de Bussy. La Cour d'Aurengabad se détermina en faveur de la Reine, parce que son rival étoit trop à craindre, s'il devenoit le maître. Elle avoit à cœur la réduction des Marattes; mais si elle étoit assez puissante pour garantir le Dekan de quelque entreprise, elle se

HISTOIRE DES INDES.

flatta vainement de donner la loi chez eux. Cependant M. de Buſſy remporta l'année ſuivante pluſieurs victoires ſur Badgirao, & l'obligea de ſigner un traité glorieux au Souba; les événemens qui ſuivirent s'oppoſerent aux vues du grand Mogol pour les François. Les Marattes continuerent de faire trembler l'Empereur. Ils ſe montrerent par-tout où il y eut du butin à enlever, par-tout où les troubles leur préſentoient un accès facile, par-tout où la foibleſſe du Gouvernement attiroit leur avarice & leur ambition. Si la tentative qu'ils firent pour détrôner l'Empereur échoua par l'oppoſition de quelques Nababs, ils parvinrent du moins à s'approprier les revenus du Dekan.

Dans le Maduré, Mahmet Ali-Khan étoit toujours maître de la forteresse de Trichenapaly, quoiqu'après la mort de Nazerſingue il eût promis de l'évacuer, moyennant un Gouvernement du Royaume de Golkonde. Rebuté de ſes artifices & de ſes délais, le Gouverneur de Pondichéri donna des troupes à Chandaſaheb pour s'emparer de cette place. Ce Prince fut arrêté par les Anglois & par les Maures auprès de la forteresse de Valgondabouram. Là ils eſſuyerent un ſi terrible échec, qu'on prétend qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, ſi la pourſuite eût été plus vive. Cependant les Anglois s'emparerent bientôt de diverſes places. M. d'Auteuil ayant été obligé par des attaques de goutte,
1166. de quitter le camp, M. Law prit le commandement des troupes,
1752. & ſignala ſon arrivée par une action de vigueur qui lui ouvrit les approches de Trichenapaly. La ville étoit dépourvue de munitions; la méſintelligence y regnoit entre les Anglois & les Maures; & Mahmet Ali-Khan, hors d'état de fournir aux dépenſes, eût conſenti à un accommodement, s'il eût été maître dans la place, mais il y étoit tenu comme priſonnier par les Anglois. Au milieu de ces belles eſpérances, tout fut perdu pour les aſſiégeans. L'armée Angloiſe s'étant aſſemblée par petites diviſions, coupa les vivres à M. Law. Chandaſaheb ne vit alors pour lui d'autre reſſource que de ſe livrer à Manogi, général des

troupes du Tanjaour, qu'il crût avoir mis dans ses intérêts, au moyen d'une grosse somme d'argent. Ses ennemis, après s'être disputé l'honneur de disposer de son sort, lui firent couper la tête, quoiqu'il ne se fût rendu que sur la parole qui lui avoit été donnée qu'il auroit la vie sauve. M. Dupleix accuse le colonel Lawrence de cette criminelle infraction du droit des gens; ce commandant des troupes Angloises a été justifié sur ce point par ses compatriotes. Les Anglois n'avoient aucun démêlé personnel avec Chandasaheb; ils n'étoient là qu'auxiliaires, & il est très vraisemblable que le colonel Lawrence ne put obtenir des alliés la permission de le faire conduire dans quelqu'établissement de sa nation, comme on le voit dans ses Mémoires. M. Law s'étoit déja rendu prisonnier de guerre avec toute son armée. Ce triste événement eut les suites les plus funestes. » Voilà, dit le Mémoire » de M. Dupleix, comment nos ennemis réduits aux abois re- » prirent sur nous la supériorité; & la guerre fut perpétuée dans » un temps où rien ne nous manquoit pour assurer la paix à tout » le Carnate, par la réduction d'une place qui n'auroit pas tenu » huit jours devant nos troupes, si celui qui les commandoit ne » les eût pas ouvertement livrées à l'ennemi ». Cette imputation faite par erreur à M. Law, a été désavouée avec autant de dignité que d'équité par Madame Dupleix, au nom de son mari. En effet, la conduite de cet officier ayant été mûrement examinée à Pondichéri, le résultat des instructions fut qu'il n'étoit point criminel; on ne pouvoit lui reprocher que quelques fautes: aussi le Gouverneur lui rendit-il sa confiance. Mais à son tour il doit peut-être lui-même à la justice & à la mémoire de ce grand homme, la rétractation authentique de quelques accusations infamantes qu'il s'est permises contre lui dans son Mémoire.

Loin de se décourager du cruel échec reçu devant Trichenapaly, M. Dupleix rassembla le peu de troupes qui lui restoient pour défendre les terres & les établissemens de la Compagnie, il détacha même du parti ennemi le Roi de Maissour & Morarao,

Histoire des Indes

1167-68.
1753-55.

chef des Marattes, tous deux indignés du supplice de Chandasaheb. Mahmet Ali-Khan, allarmé de la perte de ces deux alliés, parut revenir à des projets de paix; mais M. Saunders, Gouverneur de Madras, traversa, prolongea, embarrassa les négociations, & les rompit enfin lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en entretenir les apparences. Dans ses Lettres & dans ses Mémoires, il peignit les François comme une nation ambitieuse, qui vouloit envahir tout le commerce de l'Inde, & les Princes Maures de leur parti, comme des rebelles, qui, sans autre titre que la protection & les armes de leurs alliés, travailloient à détruire leurs légitimes souverains. Dès 1752, la Compagnie d'Angleterre avoit porté ses plaintes à la Compagnie Françoise. On protesta de part & d'autre qu'on désiroit passionnément la paix. Après une longue négociation, on convint que chaque Compagnie rappelleroit son Gouverneur & nommeroit des Commissaires. Telle fut la politique par laquelle les Anglois se délivrerent du plus redoutable ennemi qu'ils eussent aux Indes.

Dans l'ignorance de ce qui se passoit en Europe, M. Dupleix ne songea qu'à réduire par la force un ennemi qu'il désespéroit, dit-il, de vaincre par la raison. Sa petite armée grossie par celle du Roi de Maissour & par les Marattes, forma en 1754 sur Trichenapaly une entreprise, qui malgré la sagesse des dispositions de M. de Mainville, échoua par un emportement indiscret dans l'exécution de ses ordres. Cependant on serra la place de si près, pour la réduire par la famine, que le commandant Anglois écrivit au général, que s'il n'envoyoit pas des vivres aux prisonniers François, on les laisseroit mourir de faim. La ville étoit sur le point de se rendre, lorsque le Commissaire chargé par la Cour de France de remplacer M. Dupleix arriva. A la veille du coup décisif, qui devoit, ce semble, rendre la puissance Françoise plus respectable & plus redoutable que jamais, M. de Mainville fut révoqué. L'armée fut indisposée par ce changement, & le nouveau général ayant laissé entrer un convoi dans la place, il fallut en lever le siége.

D'un autre côté, la ſituation des François avoit changé de face à Aurengabad. L'argent & l'intrigue avoient mis dans les intérêts de leurs ennemis, les deux principaux Miniſtres du Souba, Sayadetlaskarkhan & Huſſeinkhan, ainſi que deux chefs des Marattes, Badgirao & Ragogi. Ces Rajas devoient faire la guerre à Salabetzingue, & pour repouſſer de ſi redoutables ennemis, ſes deux Miniſtres devoient lui perſuader que le ſecours des Anglois lui étoit néceſſaire. Les Anglois auroient en apparence inſpiré la plus grande terreur aux Marattes; ceux-ci auroient demandé la paix. Alors les prétendus libérateurs de Salabetzingue ſe réuniſſant tout d'un coup avec les Marattes & les Maures, auroient chaſſé les François du Dekan, & ſe feroient fait revêtir de leurs poſſeſſions. La même intrigue terminoit les affaires du Carnate, où maîtres abſolus ſous le nom de Mahamet Ali-Khan, les Anglois auroient eu les François à leur diſcrétion. Tel eſt le projet attribué dans le Mémoire de M. Dupleix au Gouverneur de Madras.

M. de Buſſy étoit malade à Maſulipatan, lorſqu'il apprit la trame qu'on ourdiſſoit contre la nation. Il oublia l'état de ſa ſanté pour ſe rendre promptement auprès du Souba, où ſa préſence déconcerta les deux Miniſtres. En montrant une contenance fiere & feignant de grands préparatifs pour mettre encore une fois à la raiſon Badgirao, il l'étonna tellement, que le Raja, le croyant prêt à fondre ſur lui, ſe hâta de prévenir l'orage, en offrant de céder au Souba les places dont il s'étoit déja ſaiſi, & de confirmer la paix par un nouveau traité. Ragogi ſuivit auſſitôt ſon exemple. M. de Buſſy, par un double traité, rendit une paix profonde au Dekan, & remit les François dans une haute conſidération chez les Maures. Il crut devoir ſaiſir cette avantageuſe conjoncture pour achever de ruiner, s'il étoit poſſible, la faction Angloiſe. Salabetzingue le reçut à Aurengabad avec des marques d'honneur & d'affection, qui furent pour les François un vrai triomphe. Les eſprits ainſi diſpoſés, il obtint, pour la ſubſiſtance

de ſes troupes, les quatre Provinces de Ragimendry, d'Elours, de Chicakol & de Mouſtafanagar, voiſines de Maſulipatan & néceſſaires à la ſûreté de cette place.

Sayedlaskarkhan qui gouvernoit deſpotiquement ſon maître, dont il étoit craint & haï, ſoutint les eſpérances de la faction Angloiſe. Il tendit un piége à M. de Buſſy, pour le rendre ſuſpect au Souba, Prince foible & toujours flottant entre les défiances que ſon Miniſtre lui inſpiroit des François, & ſon inclination pour leur commandant. Le Miniſtre profita de l'abſence de M. de Buſſy pour rappeller à ſon maître que dès le temps de ſon élévation au trône, les François avoient pris un vif intérêt au ſort de ſes freres; qu'ils l'avoient engagé à leur faire un traitement peu conforme aux uſages & à la politique des Maures; & que la prudence exigeoit que ſans expliquer ſes motifs, il s'aſſurât de ceux qui lui donnoient de l'inquiétude. Le ruſé Miniſtre ne doutoit pas que dès que le Prince auroit fait arrêter ſes freres, M. de Buſſy ſe mêlant de les réconcilier ou d'intercéder pour eux, ne donnât beaucoup de vraiſemblance aux ſoupçons. Les Princes furent arrêtés. Le commandant François, guidé ſeulement par une juſte prudence dans une choſe dont le fond étoit un myſtére pour lui, déclara à ceux qui le ſolliciterent d'employer ſon crédit en faveur des Princes, qu'il reſpectoit les ſecrets du Souba & de ſes Miniſtres, & qu'il ne prenoit aucune part aux affaires d'Etat, qui n'intéreſſoient pas ſa nation. Cette conduite déconcerta ſon ennemi, qui, peu de temps après, abdiqua volontairement le miniſtère. Celui-ci eut pour ſucceſſeur Chavanaskhan, autrefois homme de Nazerſingue, fort attaché à la nation Françoiſe. Alors le conſeil du Prince ne fut compoſé que de ſujets sûrs & dévoués à ſes amis. Ces événemens ſe paſſerent à la fin de l'année 1753. Salabetzingue avoit fait périr l'année précédente ſon frere Caſſendikhan, le plus dangereux compétiteur qu'il pût avoir à la Soubabie. Scheabeddin, fils de ce Prince, obtint de la Cour la commiſſion de Souba. Depuis ce temps-là juſqu'à la fin de l'année

fuivante, le calme regna dans le Dekan, les troupes Françoifes y furent foigneufement entretenues. Le Maratte Ragogi fut le feul qui ofa remuer, fous prétexte de fujets de mécontentement qu'il prétendoit avoir reçus de la Cour d'Aurengabad. Dès qu'il fut entré en campagne, la marche de M. de Buffy le détermina à demander humblement la paix.

Les deux Compagnies de France & d'Angleterre étoient convenues, après les conférences tenues à Londres, de révoquer leurs Gouverneurs & de nommer des Commiffaires, à caufe de l'incompatibilité de M. Dupleix & de M. Saunders, qui ne permettoit pas, difoit-on, d'efpérer qu'il y eût jamais entr'eux de vraie reconciliation. Les deux Gouverneurs furent en effet révoqués, mais les Anglois nommerent ce même M. Saunders pour Commiffaire, & M. Dupleix reçut ordre de la Cour de France de paffer en Europe. M. Godeheu qui ne s'étoit jamais occupé des affaires de l'Inde, négocia dans des vues pacifiques avec l'Anglois le mieux inftruit des intérêts refpectifs des deux Compagnies. Les Commiffaires conclurent deux traités, l'un conditionnel & dépendant de la ratification des deux Cours, l'autre abfolu touchant la trêve. L'objet du premier traité fut l'établiffement d'une forte d'équilibre & d'égalité entre les deux Compagnies. Pour affurer cet équilibre de puiffance, la Compagnie de France difpofa en faveur de la Compagnie Angloife d'une partie des conceffions de terres & des alliances des Princes Maures, quoique tous ces biens ne foient poffédés que précairement par les Européens. Avant que M. de Leyrit arrivât de Mahé pour remplacer à Pondichéri M. Dupleix, les Anglois fe mirent, pendant l'interregne, en poffeffion de plus de 200 aldées. Immédiatement après la trêve, ils s'étoient emparés du Maduré, de Tinavelly, &c. Des conteftations furvinrent auffi-tôt touchant les terres de Carangouli, Vandahavy, &c. que le Confeil fecret, nommé par M. Godeheu, déja parti pour France, au mois de Février 1755, leur avoit cédées en partie, en leur accordant,

HISTOIRE DES INDES.

ſuivant le nouveau Gouverneur, mal-à-propos, ſur ces terreins une égalité d'autorité & d'inſpection. Le premier ſoin de M. de Leyrit fut d'arrêter les Anglois qui alloient ſe répandre de tous côtés, & donner à leur droit d'égalité toute l'extenſion poſſible. L'honneur & le crédit de la nation lui preſcrivoient cette maniére d'agir, ainſi que la ſûreté du commerce de la Compagnie. » Dans la poſition où ſont les choſes, diſoit il, il faut abſo» lument que la ſupériorité reſte à l'une des deux nations. L'égalité » projettée, ſi elle a lieu, donne abſolument la ſupériorité aux » Anglois. Pourquoi la céder & renoncer à des avantages qui » nous l'aſſurent »? Tel étoit le ſentiment des perſonnes les plus verſées dans les affaires de l'Inde.

Il eſt important de connoître ſur ces événemens les ſentimens des Princes qui y étoient intéreſſés. » Votre nation, écrivoit Sa» labetzingue à M. de Buſſy, m'a ſoutenu & ſecouru juſqu'à pré» ſent. J'ai reconnu, autant que j'ai pu, les ſervices qu'elle m'a » rendus. J'ai donné à mon oncle Zafferzingue (le Souba avoit donné à M. Dupleix le nom de Zafferzingue Bahadour, il l'appelloit ſon oncle en ſigne d'amitié) » le Gouvernement du » Carnate. Les troubles que mes ennemis y ont occaſionnés, ont » cauſé de grandes pertes. J'ai toujours eu l'eſpérance que mon » oncle (M. D.) auroit le deſſus. C'eſt avec le dernier chagrin » que j'apprends qu'il vient d'être révoqué. Des Alkaras (meſ» ſagers) que j'avois envoyés pour lui porter des lettres, ont été » traduits devant le Gouverneur, (M. Godeheu,) auxquels il a » dit, ainſi qu'ils me l'ont rapporté : *Dites au Souba, votre » maître, que je ſuis envoyé de la part de mon Roi, qui m'a dé» fendu de me mêler du Gouvernement Mogol; qu'il peut ſe pour» voir comme il lui plaira.* Les mêmes Alkaras m'ont auſſi rap» porté qu'on avoit envoyé à Mahamet Ali-Khan des priſonniers. » J'apprends auſſi que Morarao vous a quittés; que les Maiſſouriens » en font autant. Tout cela prouve que les Anglois ont le deſſus » ſur votre Nation. Je vous avoue que ces affaires me jettent

» dans

» dans la ſurpriſe. Vous m'aviez toujours aſſuré que votre Roi » étoit un puiſſant Monarque; je vois aujourd'hui que ceux qui » ont protégé Mahamet Ali-Khan, l'emportent ſur vous. Je vous » préviens donc que ſur ces nouvelles qui me jettent dans le » dernier chagrin & dans la plus grande ſurpriſe, je ſuis obligé » de répondre favorablement aux Anglois & à Mahamet Ali-» Khan, qui m'ont écrit. La ſituation où je me trouve l'exige. » D'ailleurs vous ſçavez les offres que les uns & les autres me » font depuis long-temps. Quinze ou vingt lacks qu'ils m'offrent » en dernier lieu, me mettront fort à l'aiſe. Ragogi fait de grands » préparatifs contre moi. Vous ſçavez que je ne compte que ſur » vos forces; le changement de Gouverneur va peut-être m'en » priver : c'eſt de quoi je vous prie de m'inſtruire ſans dégui-» ſement. »

Chavanaskhan, Divan ou Miniſtre du Souba, marquoit les mêmes craintes au Gouverneur d'Ederabat. « Je ne reviens point » de la ſurpriſe où me jette la nouvelle de la révocation du Gou-» verneur Bahadour. Je ne ſçais à quoi ont penſé les François; ils » perdent par là leur honneur & leur bien; car je ne puis vous » cacher que nous ne pouvons rien traiter avec le nouveau Gou-» verneur qui n'entend point nos affaires comme M. Dupleix. » D'ailleurs il paroît que les François ne ſont ni ſi puiſſans ni ſi » généreux qu'ils vouloient me le faire entendre, & que les An-» glois ont abſolument le deſſus ſur eux. Je ne vous cache donc » pas que je vais traiter avec les Anglois, &c. »

» Il paroît, dit l'Auteur Anglois de l'Hiſtoire des guerres de l'Inde en parlant de M. Dupleix, » que ſa fortune, en partant » de Pondichéri, étoit moins conſidérable que lorſqu'il en reçut » le gouvernement en 1742. Sa conduite méritoit certainement » plus de reconnoiſſance de la part de ſa nation, qui n'eut jamais » un ſujet qui deſirât avec plus d'ardeur & qui fût plus capable » d'étendre ſa réputation dans les Indes Orientales. S'il avoit été » ſoutenu par les forces qu'il demandoit auſſitôt après la mort

HISTOIRE DES INDES.

» d'Anaverdikhan, ou si la France lui avoit donné ensuite les se- » cours nécessaires pour remplir les vastes projets qu'il avoit for- » més, on ne peut douter qu'il n'eût placé Chandasaheb dans la » Nababie du Carnate, qu'il n'eût donné des loix au Souba du » Dekan, & peut-être même au trône de Dehli, enfin qu'il n'eût » établi une souveraineté sur une des plus belles provinces de » l'Empire. Avec une telle puissance, il auroit aisément réduit tous » les autres établissemens Européens aux conditions qu'il lui auroit » plu de leur imposer; il est même vraisemblable que son am- » bition ne se seroit pas arrêtée à ces restrictions; que son des- » sein étoit de chasser les autres Européens de l'Indostan & ensuite » de toutes les autres parties des Indes Orientales, puisqu'on lui » a souvent entendu dire qu'il réduiroit les établissemens Anglois » de Calicut & de Madras à leur état originaire de villes de » pêcherie. Lorsque nous considérons qu'il avoit formé ce plan » de conquête dans un temps où toutes les autres puissances de » l'Europe avoient la plus haute idée des forces du gouvernement » Mogol; qu'elles souffroient honteusement l'insolence de ses » plus bas Officiers plutôt que de résister à un pouvoir qu'elles » croyoient capable de les écraser en un instant; nous ne pouvons » nous empêcher de reconnoître & d'admirer la sagacité du génie » de M. Dupleix, qui le premier découvrit & méprisa cette il- » lusion. Il manquoit à la vérité de talens militaires pour exécuter » des projets qui en demandent essentiellement. Il étoit bien ins- » truit de la théorie de la guerre; mais il n'avoit pas reçu de la » nature cette fermeté d'ame capable de contempler un danger » instant & tumultueux avec la sérénité nécessaire pour commander » une armée. Il n'avoit pas d'Officiers à Pondichéri en état d'op- » poser à ceux qui commandoient les troupes Angloises: son usage » étoit d'ôter le commandement à ceux qui avoient souffert une » défaite; & nous en avons vû six qui ont eu successivement » aussi peu de succès depuis le commencement de 1752. Le seul » homme d'une capacité distinguée qui servit sous lui fut M. de

» Buſſy ; & la conduite qu'il tint avec cet Officier prouve qu'il » connoiſſoit le mérite & ſçavoit l'employer dans tout ſon avan- » tage. Quoique M. de Buſſy, dans ſon expédition du Nord, » eut acquis plus de réputation & plus de richeſſes que n'en avoit » M. Dupleix, il vit ſes ſuccès ſans aucune jalouſie, & ſuivit » exactement ſes avis dans toutes les affaires dont M. de Buſſy, » dans ſa ſituation, pouvoit mieux juger que lui-même. On doit » préſumer par cet exemple que bien loin de perſécuter M. de » la Bourdonnais, M. Dupleix auroit toujours été d'accord avec » lui, s'il étoit venu dans l'Inde avec une commiſſion dépendante » de ſon autorité : mais ſon orgueil ne put ſouffrir de ſe voir » un égal qui prenoit des meſures ſi différentes des ſiennes, dans » un pays où il avoit jetté pour lui-même des fondemens d'autant » de grandeur & de réputation. On ne peut nier qu'en cette » occaſion un peu d'envie ne répandit des nuages dans ſon eſprit, » & ne le rendit coupable de quelque injuſtice. Cependant on a » toujours vu que dans ſa vie privée, il marquoit autant d'amitié » que de généroſité pour ceux qui avoient quelque mérite, & » qu'il ne fut jamais d'une ſévérité implacable contre ceux dont » l'incapacité ou la mauvaiſe conduite dérangeoient ſes projets. » Le meurtre de Nazerſingue eſt le ſeul acte d'atrocité qu'on lui ait » imputé : mais il n'y a jamais eu de preuves qu'il ait excité les » Nababs Patanes, ni même qu'il ait concouru avec eux dans le » plan qu'ils formerent pour aſſaſſiner ce Prince. Auſſitôt que » M. Dupleix eut quitté Pondichéri, on vit tomber l'antipathie » que pluſieurs perſonnes avoient conçue contre lui à cauſe de » la hauteur de ſa conduite, & tous ſes compatriotes convinrent » unanimement que ſon éloignement du gouvernement de Pon- » dichéri étoit le plus grand coup qui pût être porté aux intérêts » de ſa nation dans l'Inde. » Cet homme eſt mort dans l'in- digence !

Avant la concluſion du traité entre les François & les Anglois, il étoit arrivé ſur le trône des Mogols une ſinguliere révolution.

Histoire des Indes.

Suivant le récit de l'Hiſtorien que l'on vient de citer & les Mémoires du Colonel Lawrence, Ahmet-Schah, malgré les apparences de vigueur qu'il avoit données en montant ſur le trône, étoit tombé, comme les autres ſucceſſeurs d'Aurengzeb, dans un état d'indolence, d'où ſon Miniſtre Scheabeddin, marchant ſur les traces de ſon grand-pere Nizam-el-Moulk, avoit inutilement tenté de le retirer. Le zele du Viſir étoit devenu ſi ſuſpect à l'Empereur, qu'ayant ſoumis des Rajeputes qui, encouragés par l'imbécillité du Monarque, avoient eſſayé de recouvrer quelques pays, ce Prince, gagné par ſes ennemis, vint au devant de lui avec l'appareil d'un maître reconnoiſſant qui honore les ſervices d'un ſujet, pour le conduire dans un piége où la mort l'attendoit. Scheabeddin, qui en fut informé, congédia les troupes Mogoles, & prit à ſa ſolde une armée de Marattes avec laquelle il marcha vers Dehli. Le Monarque ſe vit auſſitôt généralement abandonné. Scheabeddin entra dans la ville ſans réſiſtance; Ahmet-Schah le reçut dans le durbar ou ſalle d'audience ordinaire ſans préſager ſon ſort. La révolution fut rapide. Scheabeddin fit mettre Ahmet en priſon; les Omrahs placerent ſur le trône Allumgir, & le Prince détrôné fut privé de la vûe ſuivant la politique du pays. Scheabeddin ſe déclara lui-même Viſir du nouvel Empereur, auquel il laiſſa peu de part dans l'adminiſtration. Dans le deſſein qu'il conçut de réformer les grands déſordres introduits dans les provinces voiſines de la capitale, il parut ſatisfait que la Soubabie du Midi à laquelle il prétendoit, reſtât dans les mains de Salabetzingue, ſon proche parent, mais le meurtrier de ſon pere. Cette révolution arriva en 1754.

Suivant une Relation inſérée dans le Mercure Hiſtorique, Mai 1755, les Marattes irrités de ce qu'ils ne touchoient pas les ſommes que l'Empereur leur avoit cédées ſur le Dekan, ſe liguerent avec Cavendikhan, neveu de Salabetzingue, pour marcher contre les Mogols. L'Empereur qui n'avoit que des troupes mal aguerries, & peut-être gagnées par des intrigues aſſez or-

dinaires, fut forcé dans son camp. Le chef des Marattes, conservant à son égard une apparence de soumission, demanda respectueusement d'être admis à son audience. Là, le Sulthan ne parut que comme un esclave & un coupable. Sur la répugnance qu'il témoigna à déposer son grand Visir & le Surintendant de ses finances haïs de Cavendikhan & des Marattes, à payer un nouveau tribut, & à réformer l'administration, le vainqueur levant le masque l'arrêta prisonnier avec ses femmes & ses favoris, se saisit des richesses qu'il avoit dans ses tentes, entra dans la capitale, renferma le Monarque dans une étroite prison, & installa sur le trône un autre Prince Mogol. Cavendikhan, qui fut nommé Grand-Visir, se flatta de régler toutes choses sur le ton d'un homme à qui le Souverain devoit la Couronne. Ayant demandé la tête du Prince dépouillé, le nouvel Empereur fit comparoître Ahmet-Schah devant le Conseil, où il demanda à son Ministre quel étoit le crime de ce Prince? « Celui de n'avoir pas fait regner avec lui la » justice comme il convient à un Souverain, répondit Caven» dikhan; son sang doit appaiser les cris de ses sujets. Ses sujets, » reprit l'Empereur, sont des traîtres qui l'ont abandonné; son » crime est d'avoir été trop foible; il en est assez puni par » son malheur: mais puisqu'il faut verser son sang, je veux bien » qu'il coule. » Alors il fit appeller un Chirurgien, & on lui tira une palette de sang, après quoi on le conduisit dans un très bel appartement où il devoit être servi avec tous les égards que demandoient sa dignité & sa disgrace. Le nouvel Empereur, autrefois appellé Emir-Modin, prit le nom d'Alemghir. M. l'Abbé le M. l'appelle Héroudine. Il étoit petit-fils de Schah-Halam & neveu de Mahamet-Schah. On assure qu'il montra sur le trône la noblesse d'ame qu'il avoit fait éclater devant Tahmas-Kouli-Khan. Ces deux Relations ne different que dans le détail des circonstances & sur le nom de l'Auteur de la révolution, appellé Scheabeddin par les uns, & Cavendikhan par les autres. Le récit du Colonel Lawrence, qui se distinguoit alors à la tête des troupes An-

HISTOIRE DES INDES.

1170.
1756.

gloises, nous paroît mériter plus de croyance que celui du Mercure.

Après le départ de M. Godeheu & de M. Saunders, les Anglois & Mahamet-Ali-Khan avoient continué la guerre contre les Maissouriens qui refusoient d'accéder au traité. La conduite de ces derniers n'avoit été ni sage ni brave. Les hostilités envelopperent un peuple très-peu connu avant ce dernier temps, que l'on nomme Colleries, brigands nocturnes qui racontent les vols hardis de leurs compatriotes, comme les autres nations rapportent les faits héroïques de leurs ancêtres, & qui envisagent le danger & la mort avec la plus étonnante indifférence lorsqu'ils apperçoivent le butin dans le péril. Les Anglois & leurs Alliés triompherent de toutes parts, aidés quelquefois par les avis qu'ils recevoient des François. Par la prise du Maduré, de Tinavelly, &c. l'égalité que l'on avoit prétendu établir entre les deux nations eût dès-lors cessé de subsister, quand elle eût été réelle. En soumettant leurs ennemis, les Anglois détruisirent une puissance de Pirates, formée par un nommé Angria, ennemie de toutes les nations dont elle pilloit indifféremment les vaisseaux qui n'achetoient pas ses passeports. M. de la Bourdonnais avoit eu le dessein de l'exterminer quelques années auparavant, après qu'il eut délivré le comptoir de Mahé des armes des Naïres par une belle victoire. Les Anglois enhardis par leurs succès s'engagerent dans une entreprise contre Velour. M. de Leyrit, Gouverneur de Pondichéri, informé de leur projet par le Phousdar de Velour, Morstous-Alikhan, Seigneur presque aussi puissant que le Nabab d'Arcate, la regarda comme une infraction à la tréve; il arma pour s'y opposer, & les deux nations furent sur le point de rentrer en guerre, mais les Anglois craignirent de la renouveller, & les François n'étoient pas dans une situation assez avantageuse pour l'entamer sans une nécessité absolue. Les Anglois chercherent alors, suivant les idées de M. Saunders lui-même, à porter sourdement à leurs rivaux un coup plus funeste que n'auroient pu

l'être des expéditions éclatantes. Le dernier traité avoit indiſpoſé le Souba du Dekan contre la nation Françoiſe; la gloire qui en avoit rejailli ſur les Anglois ouvroit tous les eſprits à leurs inſinuations. Salabetzingue étoit détaché des François, quoiqu'il tînt encore fortement à M. de Buſſy. Cet Officier accompagnoit & ſervoit utilement le Souba dans toutes ſes expéditions; dans le Conſeil, ſes lumieres & ſon génie lui donnoient une voix prépondérante : cependant la prévention publique contre ſa nation, ſecondée par la jalouſie des Seigneurs contre le Général, l'emporta ſur ſon crédit particulier, que les Anglois ruinerent au milieu même des ſervices qu'il rendoit au Souverain. Le Miniſtre Chavanaskhan fut gagné, le Souba ne tarda point à ſuivre ſes impreſſions, & M. de Buſſy ſe vit non ſeulement contraint de renoncer à la confiance de ce Prince, mais encore aſſailli par ſes troupes & réduit aux dernieres extrémités. Il parut alors manifeſtement que le Commiſſaire François avoit été la dupe du Commiſſaire Anglois; que, ſans le ſçavoir, il avoit acheté la paix par le ſacrifice de ſa nation; & que les Anglois, qui n'avoient employé les traités que comme une ruſe de guerre plus fructueuſe que pluſieurs victoires, n'avoient attendu la conſommation de ſes diſpoſitions pacifiques & ſon départ, que pour donner à l'exécution de leurs projets tout l'avantage des conjonctures.

Cette nation, pendant qu'elle tenoit ſa rivale en quelque ſorte aſſervie par les traités & par ſon impuiſſance, avoit lieu de ſe promettre ſa ruine entiere, par le plein ſuccès d'un ſyſtême d'artifices dont toute l'étendue ne tarda point à ſe dévoiler. Si elle avoit l'air de la ménager dans le Coromandel, ſi elle n'employoit contre elle que le reſſort de l'intrigue dans le Dekan, c'étoit pour aſſurer les coups qu'elle devoit lui porter avec éclat dans tous ſes établiſſemens de l'Inde. Maîtreſſe de l'eſprit du Souba du Dekan, elle viſoit à donner un Nabab au Bengale; ſi ce deſſein eût réuſſi, toute la puiſſance Françoiſe s'écrouloit à la fois; Pondichéri, Maſulipatan & Chandernagor tomboient d'eux-

mêmes: mais la fortune se déclara contr'eux dans cette province, lorsque M. de Bussy sembloit devoir être enseveli dans le Dekan. A deux cens lieues des établissemens de sa nation, à travers un pays ennemi, dans une retraite forcée par la trahison & la nécessité, dans une marche de quatre vingt lieues, cet officier avoit dérobé sa petite troupe aux poursuites de cent cinquante mille Maures & Marattes; & sa marche glorieuse, qui ne lui avoit couté que quarante hommes, avoit été terminée par la prise de la capitale de Golkonde. Cependant dénué de toutes ressources, il ne pouvoit aspirer qu'à une fin héroïque. Les Maures le tenoient bloqué dans Ederabat; déja les troupes Angloises se préparoient à donner main forte au Souba pour le réduire. C'étoit fait de lui, de son armée, des comptoirs François, de Pondichéri même, si la vaste ambition des Anglois n'eut été trompée du côté du Bengale. Le Nabab, instruit de leurs manœuvres en faveur d'un de ses sujets & irrité de leurs refus au sujet de certains droits, les fit retomber sur eux. Ils plierent, ils succomberent, ils perdirent Calicuta & toutes ses dépendances, ils furent entierement chassés de la province. M. Drake, Gouverneur de la place, n'avoit pas attendu d'être forcé pour se réfugier à bord des vaisseaux, & M. Holwell, Commandant en second, persécuté depuis par l'envie & la lâcheté, l'avoit défendue avec la seule espérance de mériter la gloire d'avoir bien servi sa patrie. Les cœurs les plus insensibles seroient pénétrés jusqu'aux larmes, de la relation pathétique qu'il a publiée des terribles angoisses qu'il éprouva, ainsi que ses compagnons, dans la prison où les Indiens les enfermerent. Le Nabab qui, après avoir peu ménagé les François ainsi que tous les autres Européens, avoit reconnu l'utilité d'une bonne intelligence avec eux, invita vainement ceux de Chandernagor à lui prêter le peu de forces qu'ils avoient pour détruire leur ennemi commun. Les François, loin de profiter de ses dispositions favorables pour se rendre dans le Gange, suivant la remarque de l'Auteur d'une lettre imprimée à la suite de la réponse

de

de M. Dupleix à M. Godeheu, tels que les Anglois y auroient été après une heureuse issue ; accueillirent avec les meilleurs traitemens les restes fugitifs de Calicuta. Les Historiens de cette nation en conviennent ; mais ils prétendent, comme on le voit dans l'Histoire universelle, que les intrigues des François avoient encouragé le Nabab dans son entreprise, & qu'ils lui avoient même fourni des munitions & des canoniers pour l'exécuter. Quoique la guerre fût alors déja déclarée entre la France & la Grande-Bretagne, quoique les vaisseaux de cette derniere couronne eussent déja commencé les hostilités dans les mers d'Orient, les Agens de la Compagnie Françoise écouterent des propositions de neutralité : tel Conseiller de Pondichéri, dit-on, opina même à se joindre aux Anglois pour leur ouvrir les portes du Bengale. Si les François ne tendirent pas la main à leurs rivaux pour les aider à se relever de leur chûte, ils favoriserent du moins leurs efforts & leur en faciliterent les moyens. Il est à croire que leur situation ne leur permetroit pas de mettre cette révolution à profit. Le repos leur paroissoit nécessaire dans le Coromandel ; ils jugeoient qu'il étoit plus important de tirer M. de Bussy de la détresse & de la perplexité. M. de Leyrit, Gouverneur de Pondichéri, écrivoit peu de temps après à M. Dupleix, qu'il auroit été dans un grand embarras, si les événemens du Bengale n'avoient procuré la tranquillité au Coromandel ; & que ne recevant point de secours de la Compagnie, & n'ayant pas des forces pour agir en sûreté contre les Anglois, il étoit obligé de se borner à la conservation des possessions acquises par M. Dupleix, & à entretenir les revenus, la seule & unique ressource qu'il avoit, pour fournir aux dépenses des établissemens & à la solde des troupes. Une grande partie de ses forces avoit passé dans le Nord au secours de M. de Bussy. Cet Officier, dont le nom sera à jamais honoré dans l'Inde, après avoir soutenu dans Ederabat un siége de quarante-cinq jours, réduisit enfin l'ennemi à lui demander la paix : il l'accorda. De retour à la cour de Salabetzingue, il

Histoire des Indes.

y parut en vainqueur, en pacificateur, en maître; il y donna la loi. Le sceau de son triomphe & de sa sûreté fut l'expulsion des Chefs & des Ministres qui avoient excité la révolution.

1165.
1751.

La réconciliation des François avec le Souba fut suivie de la prise des factoreries Angloises d'Ingeram, de Bandermalanka, de Visigapatam; & par ces avantages, la Compagnie de France se vit en possession de la côte depuis Ganjam jusqu'à Masulipatan. Les Anglois, pendant que leurs affaires prenoient une si mauvaise tournure dans le Nord, tirerent peu de profit des Provinces Méridionales, à cause de quelques troubles qui s'y étoient élevés. Le Bengale étoit le théâtre de leur gloire d'autant plus éclatante que leur humiliation avoit été plus profonde. Les propositions de neutralité qu'ils avoient faites aux François pour cette belle partie de l'Indostan, & les bons traitemens qu'ils avoient reçus à Chandernagor, avoient paru aux chefs de cette nation des garans de leurs bonnes dispositions sur ce pays; l'on sembla croire leur reconnoissance au dessus de tout intérêt. Moyennant le voile qu'on se fit de tout cela pour s'aveugler, suivant l'expression d'un ami de M. Dupleix, ou plutôt dans l'impuissance où l'on étoit à Pondichéri de fournir à une guerre dans ces cantons, on les laissa rentrer dans Calicuta, passer sous le canon François avec de petits bâtimens pour aller brûler Ougly, & forcer ensuite le Nabab à faire telle paix qu'ils voulurent. Il est vrai que l'intrigue eut plus de part à cette paix que leurs forces; car le Colonel Clive n'avoit pu remporter une victoire complette. Toutefois le Nabab donna de son propre mouvement aux François les mêmes privileges qu'il avoit été obligé d'accorder à leurs rivaux; il leur rembourfa l'argent qu'il avoit d'abord levé sur eux en contributions; il ne chercha qu'à les gagner; mais ils resterent dans l'inaction: il y a apparence que le Nabab se refroidit à leur égard. Alors les Anglois, sous la conduite de l'Amiral Watson & du Colonel Clive, les attaquerent jusques dans Chandernagor: ce précieux établissement fut perdu pour eux, & le vainqueur, à qui la prise de quatre forts

ne coûta, dit-on, que quatre jours de fatigue, viola par des abus odieux de son triomphe, ce lieu qui venoit de lui servir d'asyle dans sa disgrace; procédé qui auroit autorisé M. de Bussy à ne pas ménager la garnison & toute la colonie de Visiagapatam, dont il s'empara peu de temps après à la côte d'Orixa, s'il n'eut pas regardé la générosité comme une plus noble vengeance. Par le dernier traité conclu entre les deux Compagnies, le Commissaire François avoit pacifiquement laissé les Anglois maîtres de la mer; ce qui répondoit merveilleusement à leurs vues sur les places maritimes auxquelles ils s'attachent principalement, parce qu'outre qu'une escadre leur tient lieu de plusieurs armées pour la conservation de ces lieux si avantageux par eux-mêmes pour le commerce, & si bien affermis par la supériorité des forces navales, ils y trouvent les clefs des terres qui s'ouvrent & se ferment au gré des possesseurs des côtes. Ainsi quand la flotte Angloise se porta sur Chandernagor, elle ne rencontra sur la mer aucun obstacle; & le Gouverneur de Pondichéri n'ayant point de vaisseaux pour envoyer des secours à ce comptoir, étant peut être d'ailleurs retenu par des ordres supérieurs & par la crainte de trop dégarnir le principal établissement de la Compagnie; le succès de l'expédition étoit assuré. Avec une poignée de soldats & de matelots ramassés dans le Bengale, M. Law conserva pendant quelque temps le nom François sur les bords du Gange; il le fit aimer & même respecter sans autre ressource que son courage & son génie. En cherchant à forcer çà & là la fortune en homme de tête, en homme zélé pour le rétablissement de la nation, il rendit inutiles tous les efforts que les Anglois firent pour le perdre; & plusieurs fois il parut sur le point de les chasser de la province, au moyen de ses alliances avec les chefs des Marattes, avec un Prince du sang Impérial dont l'armée, composée de cinquante mille hommes, menaça tout à la fois & cette Province & la Capitale de l'Empire Mogol. Mais pour arrêter le cours des revers & celui des variations de l'esprit Indien, il auroit eu besoin de forces Européennes; M.

HISTOIRE DES INDES.

de Leyrit ne put ou n'osa lui en prêter; M. de Lally qui le put ensuite ne le voulut point : le fort en étoit jetté ; les François ne devoient point rentrer dans le Bengale ; ce riche magasin, avec lequel ils approvisionnoient le Coromandel, devoit leur être fermé pendant cette guerre. C'est de-là que les Anglois ont tiré non-seulement dequoi fournir aux frais de la guerre du Coromandel, mais encore dequoi y payer les dettes de leur Compagnie ; c'est avec 50 ou 60 millions qu'ils ont trouvés dans Chandernagor, qu'ils ont conquis l'Inde Françoise.

Jaffier Ali-Khan, homme accrédité dans le Bengale, conspiroit alors contre le Nabab Sulahjud Douhla, dont il étoit un des principaux Ministres. Les Anglois entrerent dans son projet, convaincus, disent-ils, par la conduite équivoque de ce Prince, par la violation des articles du traité qu'il avoit solemnellement jurés, par le refus de recevoir garnison dans Cassembazar, par la défense de laisser passer une livre de poudre ou de plomb ; par des avis sûrs qu'il avoit invité M. de Bussy à le joindre à Golkonde, qu'il avoit dessein de renouveller la guerre, aussi-tôt que le fruit de ses intrigues seroit à maturité. M. Clive marcha contre le Nabab. La victoire ne fut pas long-temps disputée, parce que la trahison de quelques officiers découragea bientôt ce Prince, & répandit la terreur parmi ses troupes. Avec l'autorité d'un vainqueur, le général Anglois alla dans Muxadavat, capitale de la Province, investir de la Nababie Jaffier Alikhan, qui reçut les hommages des Indiens de tout rang, en qualité de Souba des Provinces de Bengale, de Baher & d'Orixa. Enfin on fit le vieux Nabab prisonnier, au moment où M. Law, chef des François de Cassembazar, alloit le soutenir avec un détachement Européen. Quatre jours après, il fut exécuté par ordre de l'usurpateur, qui récompensa ses alliés, de maniere à prouver, dit-on, combien il méritoit leur assistance.

„ C'est ainsi, disent les Auteurs de l'Histoire universelle, qu'une „ poignée de monde fit dans l'espace de douze jours cette grande

» révolution dans les affaires de la Compagnie, & dans un des » plus riches Royaumes de l'Asie. Le commerce fut rétabli, même » au-delà de ce qu'il avoit jamais été; les Anglois se trouverent » fortifiés par un puissant allié, intéressé à être fidéle à ses en- » gagemens; ceux qui avoient souffert à Calicuta furent dédom- » magés de leur perte, autant que l'argent pouvoit le faire, les » soldats & les mariniers récompensés au-delà de toutes leurs es- » pérances pour le zele & le courage qu'ils avoient témoigné, & les » François entiérement chassés du Bengale & de ses dépendances. » On pourroit mettre en question, si toutes les grandes puissances » de l'Europe, engagées dans une guerre qui a fait couler des tor- » rens de sang & coûté tant de millions, recueilleront autant d'a- » vantages solides que la Compagnie des Indes a fait avec deux » mille hommes, sous la conduite de M. Clive, dont la postérité » lira les exploits avec étonnement ». Cet illustre général a mis le comble à sa gloire & à la puissance de sa nation dans le Bengale, principalement par la guerre récente & par le traité de paix qui ont couronné son ouvrage. Il a disposé de nouveau de la Nababie, & la nation Angloise, jalouse des grands avantages que la Compagnie y a acquis par ses exploits, en a disputé la jouissance à cette Société, qui, après de vifs débats, s'est engagée à payer tous les ans au Gouvernement 400, 000 livres sterlings, en attendant la confirmation & la continuation de sa charte. Après la révolution que l'on vient de décrire, M. Law soutint encore pendant quelque temps sur le Gange, l'honneur du nom François.

La guerre étoit allumée dans le Coromandel. L'arrivée de M. le Chevalier de Soupire à Pondichéri, au mois de Septembre 1757, avec des secours, donna aux François le moyen d'entrer en lice avec avantage. Pour attaquer avec succès des places maritimes, le concours d'une escadre parut nécessaire au Conseil. Ainsi la saison étant trop avancée pour que les vaisseaux qui avoient amené M. le Chevalier de Soupire, tinssent la mer sans s'exposer à périr, & l'escadre Angloise qui leur étoit fort supérieure, pouvant

paroître à chaque inſtant & les détruire, on réſolut le ſiége de Schetoupet & de Tiroumaley, dont la priſe devoit procurer à la Compagnie la jouiſſance d'un pays fertile, dans lequel on pouvoit puiſer des ſommes conſidérables & des ſubſiſtances abondantes: cet objet fut rempli. Les pluies obligerent le général à ramener ſon armée à Pondichéri, où l'on s'occupa des meſures néceſſaires pour la ſûreté des places & pour des entrepriſes plus importantes. Pendant ce temps-là, on entama une négociation avec un officier des Cipayes enfermés dans Trichenapaly avec la garniſon Angloiſe. L'heureux ſuccès de cette intrigue auroit mis entre les mains des François la clef du Mayſour, du Maduré & de Tanjaour.

1172. 1758. M. le Comte de Lally arriva ſur ces entrefaites, avec la qualité de commandant & chef général de la nation Françoiſe dans l'Inde. Les opérations prirent alors une nouvelle route. M. de Lally fut à peine à terre qu'il marcha ſur le fort S. David. On prit pour un bon augure cette apparence d'activité; mais les premiers eſſais du commandement ou plutôt du regne du nouveau général, abattirent auſſi-tôt les eſprits: ce ne fut que hauteurs, qu'injuſtices, que violences employées pour ſervir ſon impatience & ſa précipitation. Voilà, lit-on dans le Mémoire publié pour la juſtification de M. de Leyrit, le premier germe de cette haine publique, qui eſt toujours allée en augmentant, à raiſon des alimens qu'on lui a fournis. M. le Comte d'Aché étoit avec une eſcadre ſous le fort S. David, pendant que l'armée de terre alloit l'attaquer, lorſque l'eſcadre Angloiſe, commandée par l'amiral Pocock, vint à lui pour le combattre. L'amiral Pocock, par les renforts que l'amiral Steevens lui avoit amenés, ſe trouvoit à forces à peu près égales avec M. d'Aché. L'un & l'autre s'engagerent dans une action avec huit vaiſſeaux de guerre & une frégate. Des deux côtés l'ardeur des troupes étoit très-vive; les deux eſcadres furent fort maltraitées; la nuit les ſépara. Les Anglois ſe retirerent à Madras & les François à Pondichéri. M. de Lally n'ayant point trouvé de réſiſtance à Goudelour, commença auſſi-tôt, avec beaucoup de

confiance & peu de munitions, le siége du fort S. David, qui domine cette ville. Quoique la terreur des forces arrivées de France fut répandue dans tous les établissemens Anglois de la côte, le succès de l'entreprise n'eût pas été peut-être heureux, ou du moins rapide, si la garnison du fort n'avoit été considérablement affoiblie par la désertion des Noirs, si l'indiscipline & l'ivrognerie du soldat Anglois ne l'eussent empêché de s'acquitter du service, si le major Polier, au lieu de s'opiniâtrer à la défense des postes avancés, les avoit abandonnés & détruits, pour ménager ses troupes, déja trop foibles; si la disette d'eau, le mauvais emploi d'une formidable artillerie & des munitions, l'inutilité des mines dont la poudre étoit gâtée par l'humidité, avoient permis aux assiégés d'envisager sans frayeur l'intrépidité des officiers François chargés des attaques. Le major Polier qui avoit toujours servi avec autant de bravoure que de conduite, capitula, ne pouvant compter sur la garnison, & conjecturant par l'apparition de l'escadre de M. d'Aché, qu'il n'avoit aucun secours à attendre de l'escadre Angloise, avant que la brêche fût ouverte & que l'ennemi eût applani le chemin pour monter à l'assaut. Le Conseil de Madras nomma une commission pour examiner sa conduite; & si avec quelques reproches, on lui donna quelques louanges, il crut qu'il lui en restoit une tache, qu'il ne pouvoit effacer que par des actes d'une bravoure avide de périls. Les ouvrages du fort furent détruits. » Le vaincu, lit-on dans les Mémoires du colonel Lawrence, ne sçauroit blâmer une pareille conduite dans un » général, quelque partial qu'il soit, puisque c'est beaucoup gagner » à la guerre que de pouvoir détruire une forteresse ennemie; » mais on ne peut s'empêcher de blâmer les François d'avoir » détruit quantité de maisons de plaisance & de bâtimens » magnifiques qui étoient dans les environs; d'avoir brûlé & » saccagé les villages qu'ils trouverent sur leur route à leur retour » du fort S. David. Cette conduite leur aliéna le cœur des » habitans, au point qu'ils intercepterent leurs convois, & les

HISTOIRE DES INDES.

» réduisirent presque à mourir de faim devant Tanjaour ». Les Anglois ayant évacué Divicoté, l'armée Françoise s'en empara sans coup férir.

L'allarme étoit dans Madras, on ne doutoit point que l'ennemi ne poussât sa victoire jusques sous ses murs. Aussi-tôt on rappella les garnisons d'Arcate, de Changalaput, de Carangoly, &c. afin de réunir les forces dispersées de la Compagnie, dans le centre de sa puissance. Le danger paroissoit urgent; mais il s'éloigna; on se rassura, & l'on eut le loisir de se fortifier, pendant que M. de Lally alloit dans le midi avec la plus belle armée que les François eussent eue jusqu'alors aux Indes, exiger d'un Prince Indien, le payement d'une somme qu'il devoit à Rajasaheb, fils de Chandasaheb. Cet ennemi dont on se plut à irriter la haine secrete, c'étoit le Roi de Tanjaour, usurpateur, partisan des Anglois & leur ouvrage. Avec un simple détachement, on l'auroit tenu en respect; & plutôt que de faire tête à ce corps, il auroit donné l'argent qu'on eût pu lui demander, à titre d'indemnités, pour les infidélités & les trahisons qu'on avoit éprouvées de sa part; il se feroit hâté d'acheter la paix, dans la crainte de s'exposer par des refus à une ruine entiere. En couvrant l'entreprise du nom du légitime maître de la Province, que l'on venoit de délivrer à la prise du fort S. David, & de qui l'on tenoit, entr'autres bienfaits, la possession de Karical, on auroit acquis, avec une réputation de reconnoissance, de justice & de générosité, la bienveillance d'une partie du peuple, des troupes & de la Cour même : le général François ne goûta point cette idée. Le pays étoit fertile; mais au milieu de l'abondance, l'armée souffrit une disette extrême, parce que dès l'ouverture de la campagne, elle commença à se pourvoir par le pillage, jusques sur les aldées de la Compagnie; de maniére qu'elle vit bientôt la proie fuir devant elle, disparoître, & passer même jusques dans l'escadre Angloise, qui étoit à la côte vers Negapatan. Les pourvoyeurs manquoient à leurs engagemens, soit par impuissance, soit par mauvaise volonté,

lonté, soit parce que les employés Noirs étoient sans cesse exposés aux vexations des Blancs. Les calers ou voleurs du pays interrompoient la communication avec Pondichéri & même avec Karical; on ne travailla point à les contenir, ce qu'on eût pu faire en laissant une forte garnison à Divicoté, non plus qu'à intercepter les secours que le capitaine Caillaud envoyoit de Trichenapaly avec le Paléagar, & dont on ne parut pas même instruit. Par l'évacuation de Cheringham que l'on avoit abandonné pour en conduire inutilement les troupes au siége de S. David, on avoit fait naître une partie de ces obstacles. Naour étoit un lieu de grand commerce, sur-tout en grains; on s'en empara, & l'armée n'en tira presque point de ressource. Les marchandises que l'on y trouva furent données à M. Fischer pour 200 mille roupies, ou 480 mille livres (à 48 sols la roupie); le colonel Lawrence, suivant qui on les vendit un demi lack ou 120 mille livres de plus, assure qu'elles valoient deux fois autant. Le Roi de Tanjaour ne vouloit pas se battre; on l'y contraignit. En quinze jours, le général François conclut & rompit quatre traités. Par le dernier accord, le Roi s'engageoit en recevant des otages, à payer cinq lacks de roupies, ou un million deux cens mille livres, & à fournir des troupes pour le siége de Trichenapaly: il envoya une partie de l'argent & des soldats qu'il avoit promis; M. de Lally à qui il parvint quelques piéces de gros canon & de la poudre, fit mettre les soldats en prison, garda l'argent, laissa ses otages à la discrétion d'un Prince justement irrité, & battit la ville de Tanjaour. « Les habitans, dit le colonel Lawrence, se déterminerent » à faire une sortie générale. Ils la firent le 9 d'Août avec un suc- » cès extraordinaire, & il y a lieu d'être surpris qu'un corps de » nationaux, quoiqu'il fût composé d'un grand nombre de ca- » valiers, de cipayes & de colleries, ait pu faire impression sur » une aussi forte armée d'Européens, (environ 2500 hommes) » & de cipayes disciplinés, que celle que commandoit M. de » Lally, & qui étoit d'ailleurs soutenue par un gros train d'ar-

» tillerie. Ils attaquerent tout à la fois le camp & les batteries des » François, tuerent cent Européens, prirent une piéce de canon, » un tombereau de munitions, deux éléphans & quelques che- » vaux, brûlerent quatre tombereaux de munitions, & rentrerent » dans la ville. M. de Lally, renonçant entiérement à son des- » sein, encloua son canon & se retira vers Karical. Les Tan- » jaouriens s'étant mis à ses trousses, lui tuerent encore cinquante » hommes, & lui enleverent deux piéces de canon & deux mor- » tiers. Le reste se retira à Trivalour & de-là à Karical; & vers » la fin du mois, la plus grande partie des troupes & M. de » Lally lui-même se rendirent à Pondichéri ».

M. de Lally écrivit après cet événement à M. de Leyrit: » Il est » fâcheux que 400 boulets & 5 milliers de poudre pour achever » huit pieds de brêche, nous forcent de renoncer à une conquête » qui ne demandoit que 48 heures, & à laquelle la bonne vo- » lonté du soldat s'étoit soumise, en renonçant pour 24 heures à » toute espéce de nourriture... Voilà donc le fruit de notre » conquête borné à Naour, que je vais tâcher de conserver, & » au désagrément personnel de voir m'échapper une place devant » laquelle j'ai perdu 27 hommes, outre 10 à 12 blessés, qui » mourront ou seront incapables de servir. Quoiqu'il en soit, aux » grands maux les grands remédes. La profusion, le désordre, » le vol & la rapine m'ont suivi depuis Pondichéri, & m'y ra- » meneront vraisemblablement. Dieu vous garde, vous & Pon- » dichéri, &c. ». Cependant M. de Lally n'ignoroit pas que M. de Maudave étoit sur le point d'arriver de Naour, avec les munitions qu'il avoit demandées, & dont il auroit du se pourvoir avant que de partir pour l'expédition. Il paroît, sur-tout par un rapport de M. le Marquis de Monmorency, que si l'on manquoit de subsistances, ce n'étoit pas qu'elles fussent rares dans le pays. Pondichéri que M. de Lally menace d'une ruine entiére, auroit été dans un danger encore plus imminent, si M. le Chevalier de Soupire, qui protégeoit cette place & ses environs avec un assez

foible détachement, n'eut adroitement éludé l'ordre que le général lui avoit donné, d'aller le joindre devant Tanjaour, lorsque & sur mer & sur terre, tout annonçoit de la part des Anglois des projets sur Pondichéri ou du moins sur Alamparvé, où l'on avoit rassemblé de l'artillerie pour le siége de Madras. Si la volonté du chef eût été suivie, ni Alamparvé ni Pondichéri n'auroient été à l'abri d'une entreprise brusque, d'un coup de main. Quant à Naour, les Tanjaouriens y entrerent sans coup férir. On ne regardera pas la perte si modérée de 30 ou 40 hommes comme un grand mal qui demandât de grands remédes; la vraie perte, une perte irréparable, c'étoit celle du temps qu'on auroit pû employer plus utilement à des opérations combinées avec celles de l'escadre; de la réputation, non-seulement de bravoure, mais encore de justice, de bonne foi & de prudence; de l'occasion d'attaquer les Anglois dans le moment favorable de leur affoiblissement & de leurs craintes; de la bonne volonté des troupes qui tournerent entiérement à l'indiscipline & au désordre; d'une foule de déserteurs, qui dans l'espérance d'être nourris & payés, ayant pris parti chez les Anglois, par lesquels ils furent toujours employés dans les postes les plus périlleux, furent, suivant M. de Lally lui-même, les principaux libérateurs de Madras, & suivant M. de Bussy, les vrais auteurs de la ruine de leur nation dans l'Inde. M. de Lally avoit coutume, à ce qu'on assure, de comparer sa retraite à celle des dix mille; ce n'est pas ainsi qu'en ont jugé les Anglois, comme on l'a vu par le récit du colonel Lawrence. Il est plus aisé de se persuader, ainsi que le pense M. de Leyrit, qu'il n'y a qu'un général dispensé de rendre compte à ses supérieurs, qui osât en prendre sur soi le reproche. » C'est dans cette expédition, lit-on dans une note du Mémoire de M. de Bussy, que se retirant à la tête de trois mille François, devant » quelques milliers de Noirs, les moins braves de l'Inde, il » (M. de Lally) se dépouilla, dit-on, de toutes les marques » extérieures de ses dignités, dans la crainte d'être reconnu ».

Pendant ces malheureuſes opérations dans l'intérieur des terres, l'eſcadre qui ne pouvoit y avoir part étoit reſtée long-temps emboſſée ſous Pondichéri. M. de Lally prétend que M. d'Aché lui avoit refuſé dans le fort S. David d'aller à Madras. M. d'Aché aſſure qu'il propoſa lui-même à M. de Lally de ſe rendre devant cette place, mais que ce général n'y acquieſça point, par la raiſon qu'il n'y avoit pas à Pondichéri aſſez de munitions de guerre & d'argent. Il eſt certain que le vœu de toute l'eſcadre étoit de ſe porter ſur Madras, ſuivant la dépoſition de M. le Comte de Genlis. On avoit même fait des diſpoſitions à cet égard. Cet officier devoit avoir le commandement de pluſieurs chaloupes & chelingues, deſtinées à brûler les vaiſſeaux Anglois dans la rade, ſuivant le projet qu'il en avoit donné lui-même. Cette conquête devoit être le ſeul objet de l'ambition de l'eſcadre. Elle manquoit d'hommes, de vivres & d'agrès : le fort S. George pris, elle auroit trouvé dans les magaſins des Anglois les agrès dont elle avoit beſoin ; elle auroit trouvé chez les nations Européennes des vivres qu'elles prodiguoient à l'ennemi ; elle n'auroit plus trouvé d'ennemis à combattre, & cette glorieuſe campagne eût été la fin de ſes travaux. Après le départ de l'armée pour le Tanjaour, M. d'Aché ſe mit en mer pour aller enlever des vaiſſeaux richement chargés, qui venoient du Bengale à Madras. Le Conſeil en fut allarmé. Sur ſa ſommation, le chef d'eſcadre que l'on rendoit reſponſable des accidens qui pourroient arriver ſur la côte pendant ſa croiſiére, revint à Pondichéri, & les vaiſſeaux du Bengale paſſerent à Madras. Enfin l'eſcadre, après avoir fait une grande conſommation de vivres ſans avoir pu ſe rétablir parfaitement, ſortit de la rade, de l'avis du conſeil, lorſque l'amiral Anglois vint l'appeller en mer par ſes manœuvres. A la nouvelle de la levée du ſiége de Tanjaour, on jugea que la flotte ennemie ſur laquelle il y avoit beaucoup de troupes, tenteroit d'en débarquer aux environs de Karical, pour couper la retraite à M. de Lally : la circonſtance parut exiger un combat. L'action fut des plus

meurtrieres. Les Anglois ayant visé au corps des vaisseaux ennemis, & les François ayant cherché à démâter les leurs, ceux-ci eurent beaucoup d'hommes tués ou blessés, & les mâts & les agrès de l'ennemi souffrirent extrêmement. Mais du côté des François, il se trouva deux vaisseaux, dont les batteries étoient noyées & incapables de service. Les feux d'artifice lancés par les Anglois en mirent deux autres hors de combat. Ainsi M. d'Aché se vit contraint de faire route vers Pondichéri ; l'amiral Pocock fut à bout de bordée mouiller à Karical, sans emporter aucun trophée, sans avoir pris une chaloupe. Ce combat donna la supériorité aux Anglois. M. d'Aché étoit dans une impossibilité absolue d'agir, lorsque M. de Lally lui proposa de tenter de nouveau le sort des armes : tentative qui sans aucune utilité pour les possessions de la Compagnie, eût causé l'anéantissement de l'escadre, si le succès n'en avoit pas été heureux, ou l'auroit réduite dans le plus pitoyable état, quand la victoire l'auroit couronnée. L'avis du conseil de marine fut que l'escadre gagnât les Isles pour s'y radouber. Le départ de l'amiral Pocock suivit de près celui du Comte d'Aché, qui laissoit cinq cens hommes à Pondichéri pour renforcer l'armée de terre.

Les Anglois & leurs alliés s'étoient emparés de Tiroumaley & de quelques autres postes. M. de Soupire s'étoit rendu maître de Carangouly ; M. de Lally alla planter le pavillon de Salabetzingue dans Arcate, que le Kélidar, à qui les Anglois en avoient laissé la garde, lui livra. Il eut dès-lors installé Rajasaheb dans la Nababie, si M. de Bussy qu'il avoit rappellé de Dekan, ne l'eût détourné d'une démarche aussi fausse. » Cette imprudence, dit cet » officier renommé, qui auroit annoncé à toute l'Inde que l'on » s'attribuoit le droit de disposer des plus grandes places du » pays, au préjudice du légitime souverain, auroit été le coup de » rupture entre Salabetzingue & nous, & un signal de réunion » contre la nation de tous les aspirans à la Nababie d'Arcate, » dont il étoit de notre intérêt de flatter les espérances, pour

HISTOIRE DES INDES

» nous concilier leurs ſervices & leurs ſecours ». Cette politique ne fut pas long-temps du goût de M. de Lally. Rajaſaheb propoſoit de l'argent, on accepta ſes offres l'année ſuivante, & ce ne fut pas entiérement au profit de la Compagnie. Les concurrens de Rajaſaheb étoient les propres freres de Mahamet Alikhan; on les nommoit Nagiboula-Khan & Abdoulvab-Khan. Ils offroient tous les deux des troupes aux Francois. Les mauvais traitemens de M. de Lally les engagerent à ſe déclarer contre eux. Abdoulvab-Khan, devenu l'ennemi irréconciliable de la Compagnie, dont il avoit été long temps l'ami, ſervit auſſi utilement les Anglois pendant le ſiége de Madras, qu'il les avoit autrefois vigoureuſement repouſſés à Nelour. » Il eſt aſſez ſingulier, dit M. de Buſſy, » qu'un général envoyé au ſecours d'une Compagnie de com- » merce, qui n'a dans les lieux qu'elle occupe qu'un état précaire, » & en quelque ſorte ſubordonné à la volonté des maîtres du » pays, affecte de ne pas concevoir de quelle utilité peuvent » être pour le commerce, les traités, les alliances avec les maîtres » de ce pays, ſur-tout quand on a des ennemis jaloux & puiſ- » ſans ? Les Anglois qui concevoient très-bien ce que le Sieur » de Lally ne concevoit pas, achetoient des alliés au poids de » l'or, & le Sieur de Lally nous faiſoit des ennemis ».

1173-74. 1758-59. Enfin M. de Lally ſe détermine à tenter le ſiége de Madras; il part avec une armée de près de 3000 Européens, & un corps très-conſidérable de Cipayes & de Noirs, mais ſans avoir ni canon de ſiége, ni poudre, ni boulets, ni mortiers, ni bombes: il arrive, laiſſant derriere lui la place de Chinguelpet, ſur la route que les convois devoient tenir pour ſe rendre à ſon camp. La priſe de ce poſte eût expoſé nos limites, dit le colonel Lawrence, aux incurſions de l'ennemi, eût ſervi de retraite à nos déſerteurs, & nous eût empêchés de recevoir le bois, les grains & les autres proviſions dont nous avons beſoin. L'ennemi, ajoute-t-il, renonça au deſſein qu'il avoit ſur cette place, & je crois qu'il eût lieu de s'en repentir durant le ſiége de Madras. C'eſt là en effet que des

essains de noirs partisans des Anglois, après avoir traversé les possessions Françoises du Sud, laissées dans un abandon total, vinrent établir leur point d'appui, pour aller inquiéter l'armée des assiégeans. C'est là que fut le rendez-vous & l'asyle des détachemens Anglois & des secours des Paléagars leurs alliés, avec lesquels le capitaine Preston ne cessa de harceler & d'assiéger, en quelque sorte, M. de Lally. C'est de là que vint le salut de Madras. On assure que le général François se soumit aux éruptions de ce volcan, dans la crainte de donner aux habitans de Madras, c'est-à-dire, de la ville noire, occupée par les Indiens, le temps d'emporter leurs richesses, s'il travailloit à s'en garantir. Son armée attaqua sur des colonnes la ville noire, que les Anglois n'étoient pas en état de lui disputer, tant à cause de sa grande étendue, qu'à raison de la médiocrité de leurs forces. La confusion étoit dans le fort S. Georges, où les hommes, les femmes & les enfans se réfugioient en foule. Le colonel Lawrence commandant des troupes, & M. Pigot gouverneur, jugerent à propos, suivant le conseil du colonel Draper, de commencer leur défense par un coup d'éclat, capable de rassurer la garnison & de décourager l'ennemi. On fit une vigoureuse sortie, avec l'élite des troupes, sur l'armée Françoise, encore acharnée au pillage. L'indiscipline du soldat trompa la bravoure du colonel Draper. On fut repoussé, avec perte, dit-on, de trois ou quatre cens hommes, qui formoient presque le tiers de la garnison. Il est certain que le combat fut très-meurtrier pour les Anglois, puisqu'ils n'oserent plus renouveller leur tentative, & qu'ils laisserent aux François le loisir d'arranger tranquillement les préparatifs du siége, ainsi que le temps nécessaire pour recevoir des munitions. Cependant il se passa plus de trois semaines avant que les assiégeans tirassent sur le fort; ils ne commencerent à le canonner qu'aux premiers jours de Janvier. Il paroît par le Journal de M. Call, ingénieur en chef du fort, que l'artillerie des assiégeans fut aussi mal gouvernée que le canon des assiégés fut bien conduit. Les batteries des assié-

geans étoient presque aussi-tôt démontées que démasquées. Leur feu n'étoit que momentané, parce que contre les régles les plus ordinaires de l'art, le général précipitant ses attaques, n'attendit jamais des provisions suffisantes de munitions pour le nourrir. On laissoit à l'ennemi le temps de réparer avec avantage ce qu'il avoit souffert, suivant l'exposé de M. de Leyrit. Le chemin couvert emporté, la contrescarpe renversée, les préparatifs pour la descente du fossé finis, on n'avoit encore pu rallentir le feu de la place. Il est à remarquer que la forteresse étoit attaquée du côté du nord, quoique ce côté fût le mieux fortifié & le moins commode pour recevoir les munitions qui venoient du sud. On prétend que si M. de Lally se fût borné à bloquer la place sans prodiguer ses soldats, il auroit réduit aux abois la garnison par la disette, par la désertion & par la maladie. Il y avoit quelques vaisseaux à Pondichéri, il n'en étoit point resté à Madras. Les maladies regnoient dans cette place; & l'arrivée de quelques secours, quand ils auroient échappé aux assiégeans, n'auroit fait qu'y augmenter la disette ainsi que le désordre.

Le Capitaine Preston, avec son camp volant, dont cinquante Blancs formoient la principale force, parvint à couper plusieurs fois les vivres à l'ennemi, à lui enlever un gros convoi, à partager son attention par des courses importunes, à l'affoiblir en détachemens & en combats, à le fatiguer: c'étoit l'objet de ce corps; & la garnison du fort en témoigna publiquement sa reconnoissance au chef. M. de Lally comparoit ces troupes aux mouches qui, lorsqu'on les chasse d'un côté, reviennent de l'autre. Ce Général comptoit pour quatre batailles & deux combats, dont il sortit victorieux, les engagemens que ses détachemens eurent avec elles. Il marcha lui-même, avec six cens Blancs d'élite & plus de cinq mille Cipayes ou Noirs & onze pieces d'artillerie, contre le camp volant de soixante Européens, quatre mille Cipayes ou Noirs & quatre pieces de canon. Il perdit des hommes & se retira, en accusant les Officiers de lâcheté. Ce n'étoit rien que de mettre

mettre en fuite cet incommode ennemi, il falloit le détruire; on n'en attendit pas, on n'en saisit pas l'occasion. Cependant vers la fin du siége, quoique le Major Caillaud l'eut grossi d'un nouveau renfort, on parvint à le renfermer dans le poste du grand Mont; & il paroissoit perdu sans ressource, si le corps qui l'enveloppoit n'eut manqué de munitions, & n'eut reçu ordre de M. de Lally de retourner au camp.

Dès le commencement du siége, ce Général avoit jugé à propos de mettre dans Sadras, établissement Hollandois, une garnison Françoise, sous prétexte de prévenir les Anglois, ou pour avoir de la poudre, à ce qu'il mandoit à M. de Leyrit. En quittant le Tanjaour, il avoit déja conçu le projet d'attaquer cette nation neutre, comme un remede violent à un grand mal. Elle avoit alors souffert que les Anglois enlevassent de leur Colonie de Chinchurat, après la prise de Chandernagor, 50 mille roupies appartenantes à des François, ainsi qu'un brigantin de la même nation dans la rade de Negapatam : M. d'Aché s'étoit saisi en représailles d'un navire de Batavia richement chargé. M. de Lally avoit encore des vues sur Paliacate. Toute entreprise lui paroissoit légitime, lorsqu'elle lui procuroit de l'argent. Faute de paye, les troupes & principalement les Cipayes désertoient en foule. Cependant on ne cessoit d'envoyer de l'argent de Pondichéri. Raja-Saheb, régisseur d'Arcate, devoit fournir des sommes considérables; il étoit aisé d'en tirer des Paléagars voisins. Toutefois M. de Lally disoit qu'il n'y avoit que l'argent qui manquât pour prendre Madras. « Si nous manquons Madras, disoit-il dans une autre » lettre, comme je le crois, la principale raison à laquelle il faudra » l'attribuer est le pillage de 15 millions au moins, tant de dé» vasté que de répandu dans le soldat, & j'ai honte de le dire, » dans l'Officier, qui n'a pas craint de se servir même de mon » nom. Tout le public sçait, dit M. de Leyrit, que les principaux » confidens de M. de Lally se sont enrichis par les nazers, (présens » particuliers) les contributions, les sauvegardes & les paravanas

» qui étoient autant de fruits qu'ils faisoient produire à la chape » (cachet ou sceau) du Général. » Lorsque M. de Lally ne demandoit qu'un lack pour terminer l'expédition, il en arriva des Isles quatre & demi. Pendant que l'armée manquoit de vivres, on faisoit vendre, au rapport de M. de Bussy, dans un petit établissement Hollandois voisin du camp, ceux qu'on avoit trouvés dans la ville Noire. Cet Officier demanda la commission d'aller en tirer des Paléagars ou Rajas, dépendans d'Arcate, qui payent ordinairement une partie de leurs tributs en denrées; mais le Général n'aimoit point à l'employer, à suivre des conseils & à écouter la voix publique.

M. de Lally, trois jours avant la levée du siége, fournit aux Anglois un puissant motif de s'opiniâtrer dans leur défense, quoique réduits aux dernieres extrémités, & un instrument aussi propre à ranimer le zele de leurs Alliés qu'à perdre de réputation leurs ennemis. Le Major Caillaud intercepta une de ses lettres, dans laquelle il écrivoit à M. de Leyrit : « Nous sommes toujours dans » la même position ; la breche faite depuis quinze jours, » toujours à quinze toises des murs de la place, & jamais ne » levant la tête pour la regarder. Je compte qu'en arrivant à » Pondichéri, nous chercherons tous à apprendre quelque autre » métier ; car celui de la guerre exige trop de patience..... » Vous n'imaginerez jamais que ce sont cinquante déserteurs » François & une centaine de Suisses qui tiennent en arrêt deux » mille hommes de troupes du Roi & de la Compagnie qui sont » encore ici existans, malgré les états surchargés que chacun fait » ici à sa guise de la boucherie qu'on en a faite ; & vous seriez » encore plus surpris si je vous disois que sans les deux combats & » les quatre batailles que nous avons essuyés, & sans les deux » batteries qui ont été manquées ou faites de travers, pour parler » plus clairement, nous n'aurions pas perdu cinquante hommes » depuis le commencement du siége jusqu'à aujourd'hui.... J'ai » écrit à M. de Larche: s'il persiste à ne point venir ici, tirera de

» l'argent qui voudra des Paléagars, ce ne sera pas moi; & je re-
» nonce, comme je vous en ai déja prévenu il y a plus d'un mois,
» à me mêler directement ni indirectement de tout ce qui peut
» avoir rapport à votre administration, soit civile, soit militaire.
» J'irai plutôt commander les Caffres de Madagascar que de rester
» dans cette Sodome, qu'il n'est pas possible que le feu des An-
» glois ne détruise tôt ou tard au défaut de celui du Ciel. » Les Anglois firent traduire cette lettre dans toutes les langues que l'on parle sur la côte, & en envoyerent des copies à tous les Princes de l'Inde, à tous les chefs, & même aux marchands ou fabriquans, avec des commentaires analogues à l'esprit & à l'état de chacun d'eux. « Pour juger, dit M. de Bussy, de l'effet prodigieux
» que produisirent & cette lettre & ces commentaires deshonorans
» dont elle fut accompagnée, pour concevoir toute l'étendue du
» discrédit où elle nous fit tomber, il ne faut que sçavoir que chez
» les peuples de l'Inde, le chef d'une nation y est tout; qu'il tient,
» pour ainsi dire, dans sa main & la gloire & la honte de la na-
» tion, & qu'on n'y est point tenté d'estimer ses propres gens
» qu'il méprise. »

Les Anglois attendoient alors un secours par mer. On vit paroître dans la rade de Madras six vaisseaux marchands, escortés de quatre frégates venant de Bombay. Aussi-tôt l'ordre fut donné de lever le siége; l'armée se retira dans le plus grand désordre vers Arcate, abandonnant malades, blessés, artillerie. Cependant ce prétendu secours n'étoit bon qu'à recruter les Hôpitaux & à accélérer la prise de la place; puisque les soldats que l'on mit à terre étoient presque tous malades, & que les vaisseaux manquoient de vivres ainsi que la ville. La présence de ces troupes, dans la citadelle, eût donné une nouvelle force à la contagion qui la désoloit, puisqu'il périt beaucoup de monde de la ville au Grand Mont, lieu de plaisance fort salubre, où les habitans se transporterent, après la retraite des François. M. de Lally eût pu facilement s'établir dans ce poste naturellement retranché,

bloquer & contenir l'ennemi par la ſupériorité de ſes forces, relever la réputation de l'armée que l'annonce de ſa retraite avoit détruite, tirer par des détachemens de l'argent & des vivres des Paléagars, & réduire bientôt les Aſſiégés qui avoient déja conſumé leurs bois, leurs cordes, leurs bœufs de trait, &c, à demander une capitulation : c'eſt le conſeil que M. de Buſſy lui donnoit. Il auroit pu du moins, au lieu de démanteler les forts que l'on avoit vers Madras, s'y arrêter, couvrir de-là le pays dont on auroit conſervé la poſſeſſion, & reſſerrer les Anglois. On peut juger de l'état de leurs forces par les efforts qu'ils firent, ſoit pour inquiéter les François dans leur retraite, ſoit pour rentrer en campagne. Ces efforts n'aboutirent qu'à détacher deux cens Blancs & quelques Cipayes à la pourſuite de l'ennemi, & à mettre long-temps après neuf cens Européens ſur pied, quelque reſſource que le pays qu'on leur abandonnoit pût leur fournir. Après la levée du ſiége, M. Pigot n'épargna point les récompenſes à ceux qui s'étoient diſtingués dans la défenſe de la place. On diſtribua, ſuivant la promeſſe qui en avoit été faite, 50 mille roupies à la garniſon. C'eſt par la délivrance de la capitale que le Colonel Lawrence couronna les ſervices qu'il avoit rendus depuis pluſieurs années à la Colonie. Le ſiége avoit duré depuis le 12 Décembre juſqu'au 17 Février. *Hé, qui vous a dit que je vouluſſe prendre Madras ?* dit un jour M. de Lally à M. le Chevalier Durre, Commandant du Corps Royal, au rapport de M. de Buſſy.

L'armée Angloiſe s'étant rétablie, munie de proviſions, & aſſurée de quelques poſtes, le Major Brereton la conduiſit à Vandavachy ; elle ouvrit la tranchée devant cette place. Les François ne tarderent point d'arriver avec des forces ſupérieures, battirent l'ennemi, & firent avorter ſes projets. Le Commandant Anglois ayant appris qu'ils avoient laiſſé peu de monde à Cangivarom, fit une marche forcée & ſurprit la ville. Mouſaferbek, qui commandoit la garniſon noire, ſe jetta dans une pagode où, malgré

le temps que ſa vigoureuſe défenſe donna à ſes alliés de le ſecourir, ils ſouffrirent, ſans paroître s'en appercevoir, qu'il fût ſacrifié avec toute ſa famille au zele qu'il montroit pour eux. M. de Lally écrivit après cet événement ſi peu propre à lui concilier l'affection des Maures : « Cangivarom eſt pris ; Timéry » s'eſt révolté & nous refuſe l'entrée ; la ville d'Arcate eſt » entiérement évacuée de tous ſes habitans : la conſervation de » ce fort, que l'on peut faire ſauter dans deux fois vingt-quatre » heures, ne vaut pas la dépenſe de tenir une armée en cam» pagne. » Ainſi ce Général propoſoit l'anéantiſſement de la capitale du pays, dont la poſſeſſion étoit ſi intéreſſante. Cependant il en percevoit les revenus ; il percevoit ceux des anciens domaines de la Compagnie. Après avoir défendu aux fermiers de donner un ſou ſur les ordres du Gouverneur & du Conſeil de Pondichéri, qu'il traitoit avec la derniere indignité, il les rendoit, au premier murmure des troupes qui n'étoient point payées, reſponſables des troubles, des ſéditions & de leurs ſuites, en les accuſant d'enfouir ou de faire paſſer en Europe toutes les reſſources de la Colonie. La bravoure du malheureux Mouſaferbek avoit été ſi funeſte aux Anglois, qu'après la priſe de Cangivarom, ils furent hors d'état, ſuivant les Mémoires du Colonel Lawrence, de profiter du déſordre qui regnoit dans l'armée Françoiſe, ſur le point de ſe mutiner faute de paye. Les déſertions étoient continuelles : la plus importante fut celle de cinquante huſſards, qui eurent bientôt déſabuſé les Anglois de l'opinion qu'ils avoient toujours eue que c'étoient des troupes inutiles. Leurs ſervices déterminerent les Officiers Anglois à en lever un corps conſidérable. Les deux armées reſterent long temps en préſence, à s'obſerver mutuellement & à eſcarmoucher ſans riſquer une action générale. Le camp François retentiſſoit ſans ceſſe des plaintes des troupes. Enfin l'étendart de la révolte fut levé par un régiment qui, emportant drapeaux, bagages, artillerie, déclara qu'il pourvoiroit lui-même à ſon entretien en mettant le pays à contribution,

& qu'il se défendroit contre quiconque oseroit l'attaquer. Cependant ses Officiers le calmerent; on lui paya quelques arrérages, & il rentra dans ses quartiers. Les hostilités furent alors suspendues. Les Anglois attendirent en paix les renforts que le Colonel Coote devoit leur amener d'Europe. M. de Lally laissa le commandement de l'armée Françoise à M. de Soupire, pour se retirer à Chalembron, d'où il fut à portée d'envoyer à Trinquebar & à Negapatam, places neutres, ses chameaux très-chargés. Dans le même temps, il demanda au Résident Hollandois de Goudelour une lettre de change sur l'Europe, de trois mille pagodes, qu'il lui remit (la pagode est une monnoie d'or de la valeur de 8 livres 15 sols); & il prêta lui-même de l'argent à Pondichéri sous le nom de ce Résident, qui a donné lui-même une déclaration authentique de ce fait.

On avoit eu beau représenter avec les plus vives couleurs à ce Général les tristes effets que produiroit dans le Nord le rappel de Mrs de Bussy & Moracin, il s'étoit fixé dans la résolution d'exposer Masulipatam & toutes les possessions Françoises, aux entreprises de quelques Paléagars ou Zémidars révoltés, aux brigandages des Marattes, à la défection de Salabetzingue, à la vengeance de Nisam-Ali, frere du Souba, & aux envahissemens des Anglois. Sans l'appui d'une nation Européenne, le maître du Dekan gémit sous le poids de la puissance Maratte: sans l'appui d'une puissance Européenne, Salabetzingue devoit être opprimé, tant par cet ennemi que par son frere Nisam, qui avoit sur lui l'ascendant d'une ame forte & celui de la politique. Abandonné des François, il falloit qu'il se jettât dans les bras de ses concurrens: ceux-ci étoient les alliés de Balagirao, un des principaux chefs des Marattes; ils avoient pour eux l'ambition de Nisam-Ali, qui tendoit au même but que la leur, & sa haine contre les François qui l'avoient réduit à la subordination; l'affection de quelques Rajas leur étoit acquise. Immédiatement après le départ de Mrs de Bussy & Moracin, le Raja de Visanapour donna

le ſignal de la révolution par la priſe & le pillage du comptoir de Vizagapatam, où il arbora le pavillon d'Angleterre. Pour être en état de ſe ſouſtraire à la vengeance de M. de Conflans, qui marcha de Maſulipatam pour le punir, il fit repréſenter au Colonel Clive, qui étoit à Calicuta, combien, avec le vœu unanime des Paléagars contre la domination des François, il ſeroit aiſé de chaſſer cette nation, s'il étoit ſecondé par des Européens. L'entrepriſe parut hazardeuſe au Colonel, & l'inconvénient de partager ſes forces, tandis que l'uſurpateur du Bengale n'étoit pas bien affermi ſur le trône, étoit grand. Néanmoins, conſidérant non-ſeulement les fruits d'un heureux ſuccès pour ſa nation, tant dans le pays de Golkonde que dans le Bengale, mais encore l'avantage qu'il y auroit dans la tentative ſeule à attirer une partie des forces de l'ennemi loin de Madras, dont la priſe auroit entraîné la perte du Bengale & la ruine des troupes victorieuſes qu'il avoit à Patna, il réſolut de courir les riſques de l'événement, d'autant plus qu'il étoit en même-temps rempli, dit le Colonel Lawrence dont la bonne foi ſur ce point ſera juſtement conteſtée, de l'idée de ce qui lui étoit ſi ſouvent arrivé ſur la côte de Coromandel, où il avoit *vû une armée entiere de François fuir devant une poignée d'Anglois.* On donna au Colonel Forde 500 Européens & 600 Cipayes, avec leſquels il ſe joignit au Raja de Viſanapour. Les deux armées réunies attaquerent vers Pétapour celle de M. de Conflans, compoſée de 600 Européens & d'un grand nombre de Cipayes. Le Colonel Forde remporta une victoire complette. Les François, contraints de quitter le champ de bataille & même d'abandonner leur camp, prirent, en pelotons détachés, la route de Rajimandry où ils n'attendirent point le Capitaine Knox, qui s'empara du fort, pendant qu'ils ſe retiroient vers Maſulipatam. M. de Conflans étoit campé à un village éloigné d'environ deux milles des murs de cette place, lorſque les ennemis arriverent pour mettre la derniere main à leur triomphe. On lit dans les Mémoires du Colonel Lawrence, qu'il eſt ſurprenant qu'il ne ſe

ſoit pas maintenu dans ſon poſte avantageux, d'autant plus qu'en cas de défaite, il auroit pu ſe retirer à couvert du canon de Maſulipatam. Après que les François furent rentrés dans le fort, le Colonel Forde les inveſtit & les aſſiégea, quoique par la perte de Rajimandry qu'un détachement ennemi venoit de reprendre, ſon armée fût privée d'argent & d'un bagage conſidérable. Il y avoit un mois que les aſſiégeans pouſſoient leurs travaux, lorſque l'épuiſement de leurs munitions les fit réſoudre à donner l'aſſaut à la place : leur dernier effort fut heureux. M. de Conflans, preſſé par leurs vigoureuſes attaques, demanda quartier pour la garniſon ; & Maſulipatam fut pris. On eſtime à huit ou neuf laks de roupies la perte des particuliers, ſans parler de celle de la Compagnie. Par le rappel de M. de Buſſy, on avoit manqué le recouvrement de vingt à vingt-cinq laks qu'il auroit perçus dans ce pays en moins d'un mois. Pendant le ſiége de Maſulipatam, Salabetzingue étoit avec une armée à peu de diſtance de la place, non ſans doute pour ſecourir les François, mais pour ſe déterminer ſuivant l'événement. Auſſi les Anglois, par le moyen de Jaffer-Ali-Khan, leur ami, lequel étoit alors un de ceux qui dirigeoient le Conſeil du Prince, obtinrent-ils bientôt de lui par un traité, la ceſſion du pays qu'ils venoient de conquérir, & la promeſſe qu'il ne ſouffriroit point qu'à l'avenir les François y euſſent aucune eſpece d'établiſſement. Cependant Ayderzingue, zélé partiſan des François, écrivoit à M. de Lally que la préſence de M. de Buſſy, attendu par Salabetzingue, répareroit ces pertes dans un inſtant. La conduite du Souba, dans ces circonſtances, rendoit ſes offres ſuſpectes. M. de Lally, après avoir long temps bercé M. de Buſſy, & pour le ſeul plaiſir de l'humilier, de l'eſpérance d'être chargé du ſalut des poſſeſſions du Dekan, y avoit enfin envoyé M. Moracin, lorſque les derniers coups étoient portés. Cet Officier, après avoir vu ſon ancien gouvernement dans les mains des Anglois, ſans que le Souba ſongeât à l'y rétablir ſe rendit à Ganjam, où le Raja du pays mit tout en œuvre

pour

pour faire périr sa troupe par le fer, la famine & le poison: la désertion & la tempête acheverent de la détruire presqu'entierement. Histoire des Indes.

Nizam-Ali travailloit alors efficacement soit à Aurengabad, soit à Eyderabad, à s'emparer de l'autorité; il eut bientôt mis Salabetzingue sous sa tutele; le Souba ne fut plus qu'un phantôme; Ayderzingue fut dans la suite la triste victime de cette révolution. Il restoit aux François une ressource; c'étoit de s'unir étroitement avec Bassaletzingue, autre fils de Nizam-el-Moulk, & ami de Balagirao & de Morarao, puissans Marattes, lequel étoit sur les frontieres du Carnate avec une armée considérable, dont il offroit le secours aux François, pour les aider à chasser leurs ennemis de cette contrée: avec son alliance, ils se feroient infailliblement maintenus dans le sud; ils auroienr pu se rétablir dans le nord, où ils devoient regarder comme autant d'ennemis tous les Paléagars & les Zémidars, tant qu'ils n'auroient pas un fils de Nizam-el-Moulk à opposer à un fils de Nizam-el-Moulk. Par la même raison, ils auroient trouvé, sous le nom de Bassaletzingue, toutes sortes de secours chez les Paléagars du midi. Mais la possession d'Arcate étoit un des principaux objets de la marche de ce Prince; & M. de Lally l'avoit vendue à Rajasaheb, à qui l'on ne vouloit pas en restituer le prix. D'ailleurs, pour se l'attacher, il auroit fallu lui céder des avantages dont on aimoit mieux jouir. M. de Lally avoit plus à cœur une alliance avec les Marattes, gens qui ne sçavent que piller, qui pillent indifféremment l'ami & l'ennemi, qui couterent beaucoup d'argent, qui ne procurerent aucun bien, & qui apporterent enfin la désolation. Dans le sein de Pondichéri, il se trouva des hommes que des intérêts personnels porterent à traverser M. de Bussy dans ses négociations auprès de Bassaletzingue, à qui l'on écrivit de ne prendre aucune confiance dans cet Officier, que M. de Lally ne lui avoit envoyé que pour l'éloigner, & de se garder de venir dans la province d'Arcate où il perdroit l'honneur & peut être la

Histoire des Indes.

vie. Il apprit de Golkonde que le Général François avoit entamé une correſpondance avec Nizam-Ali, dont on ne pouvoit pourtant attendre que de fauſſes promeſſes & des dons empoiſonnés, pendant que les Anglois lui donnoient les plus belles paroles, juſqu'à lui aſſurer de lui prêter un ſecours d'Européens aſſez conſidérable pour le mettre en état de combattre ce frere ambitieux. Un envoyé de ce Prince, qui cherchoit à le gagner, lui inſpiroit de la défiance pour les François, lui répétant ſans ceſſe qu'il ne connoiſſoit point M. de Lally, & que M. de Buſſy n'étoit qu'un ſimple guerrier ſans commandement. Les Paléagars, qui lui rendoient hommage, ſe déclaroient ouvertement contre la nation vers laquelle il penchoit. Enfin les nouvelles des mauvais ſuccès & de la révolte générale de l'armée Françoiſe acheverent de le rebuter; M. de Buſſy ne put en obtenir que quelques troupes dont on ne ménagea pas le chef, & un paravana pour la province d'Arcate, avec des injonctions à tous les Seigneurs, Gouverneurs, Commandans Maures, de payer les tributs au Général François; piéces dont on ne fit aucun uſage.

J'ai parlé d'une révolte générale de l'armée Françoiſe. Manquant de paye depuis un an, elle avoit eu recours à la rébellion le 19 Octobre, à Vandavachy, quoiqu'on eût prévu par la fermentation des eſprits que le mécontentement ne tarderoit point à éclater. On auroit pû prévenir ce mal, puiſque M. de Lally n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya la ſolde de ſix mois pour y remédier; ce qui confirma le ſoldat dans l'opinion où il étoit que tout s'engloboit dans la caiſſe du Général. Suivant le calcul de M. de Buſſy, il étoit entré dans ce gouffre trente à quarante millions dans l'eſpace de dix-huit mois. Cependant M. de Lally écrivoit dans cette occaſion à M. de Fumel, qu'il blâmoit la révolte ſans en blâmer le motif; qu'il étoit prêt de ſe joindre aux troupes contre le Gouverneur & le Conſeil; que chaque corps eût à envoyer un détachement à Pondichéri, pour contraindre les habitans à ſe cottiſer pour fournir à la paye de l'armée; *car*, écrivoit-il, *je*

ſuis tout auſſi prêt à me ſoulever que le ſoldat, puiſqu'il m'eſt dû bien plus qu'à lui. C'eſt en liſant cette lettre à l'armée qu'il vouloit que M. de Fumel appaiſât le tumulte. Elle exigea, pour rentrer dans le devoir, un acte d'amniſtie, ſigné non-ſeulement du Général, mais encore du Conſeil de Pondichéri. Peu de temps après, M. de Lally la partagea en deux corps, dont l'un, compoſé de onze ou douze cens hommes, paſſa dans le ſud, vers Chéringham, que l'on avoit abandonné dès le ſiége de S. David, & où il n'y avoit plus d'ennemis à combattre, pendant que les Anglois réuniſſoient toutes leurs troupes avec un nouveau renfort de trois ou quatre cens hommes du bataillon du Colonel Coote, vis-à-vis de celui qui reſtoit à Arcate, compoſé ſeulement de mille hommes, vu le détachement de cavalerie avec lequel M. de Buſſy étoit allé joindre Baſſaletzingue. Cette diviſion laiſſoit le nord en proie à l'armée Angloiſe. Toute la Colonie fut dans l'allarme. A la vérité les troupes conduites par M. le Chevalier de Crillon dans le ſud, s'emparerent de Chéringham; les Marattes, que l'on avoit appellés, ravagerent beaucoup de pays, & l'argent manquoit aux Anglois: mais ceux-ci, après avoir long-temp s héſité de ſe mettre en mouvement, dans l'idée que le partage apparent de l'armée Françoiſe couvroit quelque piége, ſe rendirent maîtres de Vandavachy, d'où l'on ne put les chaſſer; la garniſon de Carangouly ne put ſe défendre aſſez long-temps que pour obtenir les honneurs de la guerre. Arcate leur eût ouvert ſes portes, ſi M. de Buſſy ne fût arrivé aſſez tôt pour arrêter, avec 250 Blancs & 2000 Cipayes ſeulement, leurs progrès auxquels la retraite précipitée du reſte des François à Gingy & leur timide inaction laiſſoient un libre cours. La petite troupe de M. de Buſſy, placée le long du Paléar, contint les Anglois qui reſterent au-delà du fleuve; dans le temps que toute la Colonie effrayée croyoit ſe voir bientôt reſſerrée & affamée dans Pondichéri. M. de Lally ridiculiſoit ces craintes, en diſant que ſi les ennemis avoient pris Vandavachy, la place leur appartenoit; que ſi Carangouly ren-

HISTOIRE DES INDES.

troit ſous leur puiſſance, on le leur avoit enlevé ; que quand ils reprendroient Arcate, ce n'étoit qu'une conquête qui n'avoit rien coûté à la Compagnie ; que Chetoupet n'en reſteroit pas moins à la nation ; que Madras n'en ſeroit pas moins pulvériſé ; que Goudelour, S. David & Divicotté n'en ſeroient pas moins raſés ; que l'on avoit dans Thiagar (qui ſera dans la ſuite cédé aux Mayſouriens) une barriere inexpugnable ; que, par la repriſe de Chéringham on étoit à couvert des inondations des Noirs ; & que l'on avoit encore trois mille hommes en état de porter les armes avec des munitions de toutes eſpéces.

Les deux eſcadres s'étoient livré un terrible combat le 10 Septembre ; & l'eſcadre Françoiſe, compoſée de onze vaiſſeaux de ligne & de deux frégates, avoit été battue par l'eſcadre Angloiſe, qui n'étoit que de neuf vaiſſeaux. M. d'Aché attribue le mauvais ſuccès de cette action à un concours ſingulier d'événemens malheureux, & particulierement à la fuite ou plutôt à la déſertion de quatre vaiſſeaux de la Compagnie : de ſorte, dit-il, qu'il n'y eut que ſix vaiſſeaux, inférieurs en nombre & en calibre, qui tinrent tête à neuf vaiſſeaux Anglois ; & malgré cela l'ennemi, qui avoit le vent ſur l'eſcadre Françoiſe, n'oſa arriver ſur elle, ni la ſuivre au moment qu'elle étoit forcée de céder du terrein. Etonné de la contenance de deux vaiſſeaux du Roi qui la couvroient, il tint au contraire le vent & lui laiſſa tranquillement paſſer la nuit ſur le champ de bataille à ſe regrayer. Tel eſt le récit de M. d'Aché qui, dans ce combat, eut les chairs de la cuiſſe emportées juſqu'à l'os ; ce qui le fit tomber évanoui dans ſon ſang. Suivant les Mémoires du Colonel Lawrence, l'Amiral Pocok eſſuya tout le feu des François juſques vers la fin du combat, avec ſept vaiſſeaux ſeulement, parce qu'ayant été attaqué avant que toute ſon eſcadre fût raſſemblée, deux de ſes vaiſſeaux n'eurent point de part à l'action ; & il y en eut quatre de ſon avant-garde qui ſe trouverent, après deux heures de canonnade, hors d'état de continuer le combat. Quoiqu'il en ſoit, l'eſcadre Françoiſe remplit

fon objet principal; c'étoit de débarquer à Pondichéri de l'argent & des troupes. Dans la crainte de manquer de vivres à la rade de cette ville qui n'en avoit pas pour fes troupes & fes habitans, de fe voir obligé de céder encore fes matelots pour renforcer l'armée de terre, & d'être renvoyé pour attaquer l'ennemi au premier échec que cette armée recevroit, un des remedes que M. de Lally avoit coutume d'employer dans fes revers, M. d'Aché partit pour une expédition fecrete qu'il projettoit contre Mafulipatam; mais il fut auffitôt rappellé par la fignification d'un protêt national qui le chargeoit de tous les événemens malheureux qui arriveroient pendant fon abfence. L'efcadre Angloife parut. Elle efpéroit de furprendre M. d'Aché; les manœuvres du chef d'efcadre la découragerent: elle étoit invitée au combat; elle l'évita & fe retira à Madras. Quelques jours après, l'efcadre Françoife fit voile pour l'Ifle de France. Des vaiffeaux, envoyés de cette Ifle dans le golfe de Perfe, allerent attaquer le comptoir Anglois de Gombroon ou Bender-Abaffi, ville bâtie par le Sofi Schah-Abbas, après la deftruction d'Ormuz. Ce comptoir n'étoit à proprement parler qu'une maifon forte; on ne pouvoit le fauver que par la protection du Gouverneur de la place qui lui refufa des fecours, auffitôt qu'il crut avoir à craindre les éclats du canon François. M. des Effars, Capitaine de vaiffeau, qui commandoit en chef l'expédition, & M. Charnyau qui commandoit les troupes de terre, s'emparerent du comptoir. En fe rembarquant, ils y mirent le feu; le Gouverneur le mit au pillage. Ce Maure, nommé Moulah-Ally-Schah, avoit conclu avec les François un traité d'alliance, qui portoit qu'il y auroit entre eux une éternelle amitié, qu'on lui affureroit fes ports & fes vaiffeaux, & que la nation Françoife tiendroit pour ennemi quiconque fe déclareroit le fien.

L'efcadre Angloife, avant que de venir à la côte de Coromandel, avoit favorifé une entreprife plus importante, que la préfidence de Bombay avoit réfolue, d'après les repréfentations

Histoire des Indes.

des chefs du comptoir Anglois de Surate sur cette ville célebre. La confusion regnoit depuis long-temps dans le pays, par l'opposition des intérêts du Gouverneur, du Commandant du château, des autres Officiers, & des Marattes. Au milieu des fraudes, des extorsions, des rapines, des violences & des meurtres, le commerce tomboit. Le désordre intérieur invitoit les Marattes, à qui l'on avoit néanmoins cédé le tiers des revenus de la ville pour les engager à ne pas troubler les trafics, à roder sans cesse autour des murailles défendues par les comptoirs Européens, dans l'espérance d'être appellés au secours de quelque parti, c'est-à-dire, au pillage de la place. Le Siddée, chef d'une Colonie Cafre, nommé Amiral de cette mer par le grand Mogol, sous la charge d'entretenir une flotte pour protéger les négocians, ainsi que les pélerins qui s'embarquent pour la Mecque, contre les forbans & les pirates, s'étoit emparé du château pour se payer du tanka, ou revenu de trois lacks de roupies, que l'Empereur lui avoit assigné pour ses appointemens, & que le Gouverneur lui retenoit. Sa domination s'étoit bientôt étendue sur une partie de la ville, & il s'étoit approprié le tiers des revenus. Le Gouverneur Meah Atchund qui, par le secours des Marattes, avoit dépossédé son prédécesseur Novasalikhan, ne put maintenir ses droits & ses prérogatives contre les usurpations du Siddée Hoffis-Ahmed-Khan, qui l'avoit porté à renoncer à l'alliance de ces brigands. Celui-ci lui enleva jusqu'au droit de nommer les Officiers qui lui étoient subordonnés. Quelques-uns des principaux habitans & marchands, dans la crainte qu'il ne se liât de nouveau avec les Marattes, & dans le dessein d'extirper la racine des troubles, proposerent à M. Spencer, chef du comptoir Anglois, d'aider sa Compagnie à se mettre en possession du château, si elle vouloit les délivrer de l'oppression, & faire nommer Phavraskhan, Nabab ou Naëb, Lieutenant-Gouverneur de la ville. La Présidence de Bombay goûta cette proposition. Elle fit partir pour Surate, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre,

le Capitaine Maittand avec 850 Blancs & 1500 Cipayes. L'Amiral Maure, quoique chargé d'entretenir une flotte, n'avoit pas une marine suffisante pour s'opposer aux vaisseaux Anglois ; ils débarquerent leurs troupes ; l'ennemi prit la fuite à leur approche ; elles s'emparerent de la ville extérieure ; la ville intérieure leur fut ouverte par la négociation. Meah Atchund consentit non-seulement à les recevoir & à reconnoître Phavraskhan pour son Naëb, mais encore à leur prêter toutes ses forces pour s'emparer du château. Cet accord ne laissa aucune ressource au Siddée, qui ne demanda que la retraite libre de ses troupes avec leurs armes & leurs effets. Nanna-Pundit-Praden, chef des Marattes, consentit à assurer aux Anglois la jouissance du kélidaré ou commandement du château & du tanka ; elle leur fut confirmée par le Visir du grand Mogol & par l'Empereur lui-même, qui revêtit encore la Compagnie de l'office de Dévoga ou Amiral, abandonné par le Siddée Yacoudkhan, sous la charge de veiller à la sûreté des négocians, des pélerins & de la ville. Ainsi le plus riche commerce des Indes fut, avec de gros revenus, à la disposition des Anglois.

C'étoit toujours Alemghir qui portoit le sceptre des Mogols, 1174.
jouet des Patanes & esclave de son Visir Schehabeddin, petit-fils 1760.
de Nizam-el-Moulk ; mais il touchoit à la fin de sa carriere. En 1757, Ahmed Abdallah, chef des Patanes, l'avoit bercé du trône à la prison, de la prison au trône, où il le laissa comme un phantôme auquel il falloit rendre des hommages & donner la loi. Le Patane triomphant fit reconnoître son fils Timour, Roi de Lahor, d'où il prétendoit qu'il gouvernât l'Indostan, en respectant l'Empereur. Ce Prince foible n'avoit que l'ombre de la puissance souveraine, même sur les contrées que le Patane lui abandonnoit ; son Ministre y exerçoit un pouvoir illimité, quoiqu'au milieu de beaucoup d'embarras que lui suscitoient les fils de son maître. Vers la fin de l'année 1759, l'ambition naturelle au sang de Nizam-el-Moulk, inspira au Visir l'hor-

HISTOIRE DES INDES.

rible deffein de fe délivrer de fes inquiétudes par le meurtre de l'Empereur, & par le couronnement d'un Prince fans crédit & fans foutien. Il mena les enfans d'Alemghir à une partie de chaffe fort loin de Dehli ; & pendant ce temps-là deux marchands, déguifés en Faquirs, ayant attiré ce Prince par la dévotion hors de fon palais, fanctuaire que le crime fuperftitieux craint de violer, chez les Maures mêmes, tandis qu'il viole les droits les plus facrés, ils le poignarderent. Schehabeddin fit auffitôt arrêter les enfans & les amis de l'Empereur à qui un petit fils de Mahamet-Schah fut fubftitué; enfuite il alla joindre trente mille Marattes qui l'attendoient vers Dehli. Les Patanes, qui croyoient avoir des droits fur le gouvernement de cette capitale, marcherent contre l'affaffin & fes alliés qu'ils haïffoient également. Après deux victoires remportées fur l'armée Maratte, Ahmed-Abdallah fe rendit à Dehli, où pendant que les Rajas & les Gouverneurs des environs éloignoient l'ennemi, il inftalla fur le trône fon fils Timour, déja Roi de Lahor. Ce Prince avoit, dit-on, époufé une fille d'un des derniers Empereurs Mogols. Telle fut la révolution par laquelle les Patanes, peuples, ce femble, de la même race que les Aghuans, recouvrerent l'Empire que les defcendans de Tamerlan leur avoient enlevé, mais fur lequel ils n'ont pas eu le temps d'affermir leur puiffance Le ferment ordinaire d'un Patane étoit : *que je ne fois jamais Roi de Dehli, fi la chofe n'eft comme je l'affure*; tant la nation trouvoit le Mogol vil & peu redoutable.

Ces révolutions de la capitale de l'Indoftan n'influoient point fur les provinces maritimes ; le fort des armes y élevoit, y détruifoit les puiffances. Les derniers coups alloient y être portés, qui devoient abbattre une des deux nations Européennes, jaloufes de fubjuguer l'efprit des nationnaux & d'acquérir leurs richeffes. Les Anglois étoient tranquilles dans le Bengale : fi les Hollandois avoient ofé y déclarer la guerre à leurs alliés, ils avoient auffitôt donné main forte à ces derniers, qui en deux combats

combats firent retomber l'ennemi dans le mépris que l'on a pour lui dans cette partie de l'Inde. Dans le Dekan, leurs conquêtes leur paroiſſoient ſi bien établies, qu'ils n'y avoient que les troupes néceſſaires pour exiger les contributions; dans Maſulipatam, il ne reſtoit pas cinquante ſoldats. Dans le Coromandel, leur armée ſe repoſoit ſur ſes derniers avantages dans un camp fort d'aſſiette, d'où elle gardoit le pays du pillage des Marattes, & où les ennemis ne pouvoient l'attaquer; mais ils auroient pu l'enfermer & l'affamer s'ils en euſſent défendu l'iſſue, & s'ils s'étoient établis à Cangivarom, ſon magaſin. M. de Lally, qui n'étoit pas fort inférieur en Européens au Colonel Coote, & qui lui étoit ſupérieur en troupes ſoudoyées, aima mieux l'attirer hors de ſon poſte, quoiqu'il ne ſongeât point à le combattre; il fit piller Cangivarom ſans travailler à ſe le conſerver, ni même à attaquer le temple qui lui ſert de citadelle. Après ces manœuvres, les François ſe préſenterent devant les murs de Vandavachy, où le Capitaine Sherlock commandoit avec 150 Européens & 8 compagnies de Cipayes. Le Colonel Coote marcha ſur eux: quand leur avant-garde l'apperçut, ils le croyoient fort éloigné; car leur Général, par la négligence intéreſſée de l'homme de confiance qu'il avoit chargé du diſtrict des eſpions, n'étoit jamais exactement informé des forces & des manœuvres de l'ennemi. Leur camp, dans une poſition avantageuſe, étoit protégé par une forte artillerie; M. de Lally le quitta, laiſſant la tranchée & les batteries garnies à l'ordinaire, & abandonnant beaucoup de choſes au haſard dans ſes diſpoſitions pour le combat. Les premieres attaques des Anglois jetterent de la confuſion dans l'aîle gauche de l'armée Françoiſe. Le feu qui prit à un charriot de munitions & qui fit ſauter 80 perſonnes de cette aîle, commença auſſi-tôt à déterminer le ſort de la bataille. M. de Buſſy rallia trois fois ces troupes; il les remenoit pour la troiſieme fois à la charge, lorſque l'aîle droite, pour s'être avancée avec trop de précipitation, fut miſe en déſordre. La déroute devint alors générale. On prétend que M. de

Lally étoit déja fort loin du champ de bataille où M. de Buſſy fut fait priſonnier. « La perte des hommes, dit cet Officier, fut à peu » près égale de part & d'autre, & n'excéda guères 200 de chaque » côté. On aſſure même que s'il y avoit de la différence, elle » étoit en notre faveur; de ſorte qu'au delà de l'avantage d'avoir » délivré la place, l'ennemi ne gagna, à proprement parler, que » l'honneur que nous perdîmes, l'artillerie du ſiége & quelques » piéces de canon qu'on lui abandonna. Cependant il plut à M. de » Lally de ſe regarder comme complettement battu (ainſi qu'il » l'écrivit à M. de Leyrit, quoiqu'il ajoute que ſa perte en hom- » mes fut de 250 ſoldats & de 15 Officiers) & d'agir en con- » ſéquence, en ſe retirant avec précipitation ſous Pondichéri, & » en abandonnant à l'ennemi vingt lieues de pays & toutes nos » places. » L'armée ſe rallia preſque toute entiere à très-peu de diſtance du champ de bataille, ſans que l'ennemi, qui ſembloit ſurpris de ſon ſuccès, fît mine de ſe mettre à ſes trouſſes. Notre cavalerie, dit le Colonel Lawrence, étoit ſi fatiguée qu'elle fut hors d'état de la pourſuivre le ſoir de ſa défaite. Suivant cet Auteur, les François avoient eu 800 hommes tant tués que bleſſés; & les Anglois 52 Européens tués & 140 bleſſés, parmi leſquels le Major Brereton qui mourut de ſes bleſſures. Il fait monter le nombre des priſonniers François à 240. M. de Lally écrivit de Chetoupet à M. de Leyrit, le lendemain de l'action, 23 Janvier : « Je reſte ici pour ramaſſer les débris de notre armée, & au » moyen de l'abandon de Chéringham, nous nous trouvons plus » forts que nous n'étions auparavant. La perte n'en eſt pas moins » irréparable. » En effet les troupes, que, pour le malheur de la Colonie, on avoit envoyées dans le ſud, revinrent, & la perte ne fut pas réparée, quoiqu'elle pût l'être encore.

Le Marattes, ſoudoyés par les François, n'avoient pris aucune part à l'action; aux premieres eſcarmouches, ils s'étoient éloignés. Cette affaire, qui ne fut que le ſignal de la deſtruction de leurs alliés, quoiqu'elle ne fût en elle-même qu'un échec, auroit été

leur ruine entiere, si, comme ils en étoient fortement sollicités par l'ennemi, ils eussent mis le comble à leur perfidie en se tournant contre eux. L'accord fait entre ces Barbares & un nommé M. de Noronha, Moine Portugais, homme diffamé, & l'agent de M. de Lally, de partager le fruit de leurs brigandages, suivant M. de Bussy, borna leurs services à la dévastation des Aldées Françoises & au pillage du peuple. Le Colonel Coote engagea ou obligea Inniskhan, leur chef, à les ramener dans leur pays; ce qui laissa au Capitaine Visserot la liberté de dévaster les environs de Pondichéri, pour répandre la terreur dans l'esprit des habitans, & hâter la reddition de la place. Aussi les Noirs se retirerent-ils bientôt en foule, dans la crainte d'un siége. Les Maures & les Indiens que l'on avoit envoyés vers Arcate, sans ordre & sans argent, quoiqu'on en eût alors, se débanderent, également découragés & mécontens; car on maltraitoit les chefs, jusqu'à les emprisonner & à les rançonner pour les décharger des fers; & l'on lésoit le soldat jusqu'à faire de grosses retenues sur le peu qu'on lui payoit de ce qui lui étoit dû. Zulphakerzingue, chef du détachement tiré de l'armée de Bassaletzingue, après avoir été battu par le Capitaine Vood, alla consommer à Pondichéri le triste sacrifice auquel son zéle pour les François l'avoit appellé. Après sa défaite, Arcate se rendit. Les Anglois s'étoient déja emparés de Chetoupet & du fort de Timmery. Permacoil, Alamparvé, Karikal, Calambrom, Valdaour, Villenour, &c, subirent en peu de temps la même loi. On eût formé une armée des garnisons qui se rendirent prisonnieres dans ces places, qu'il eût fallu ou protéger ou évacuer. On les abandonna, on n'opposa pas le moindre obstacle aux progrès de l'ennemi; & ce ne fut que l'étonnante inaction de l'armée vaincue qui rendit la journée de Vandavachy importante & décisive.

Pendant le siége d'Alamparvé, des déserteurs François, mécontens de leurs nouveaux maîtres qui les ménageoient peu, offrirent à M. de Bussy, alors prisonnier, tant pour eux que pour

Histoire des Indes.

leurs camarades au nombre de ſix à ſept cens, de retourner à leurs corps, ſi on leur donnoit aſſurance qu'ils y ſeroient reçus, nourris & payés. Le vœu de ces malheureux étoit unanime; leur retour auroit réduit l'ennemi à l'impuiſſance de tenir la campagne; car ils formoient preſque le tiers des forces Angloiſes. Leur eſpérance fut trompée : la nation perdit le moment de remporter ſans riſque de grands avantages; les Anglois pouſſerent leurs progrès avec les inſtrumens qui alloient ſe tourner contre eux, par la défiance que M. de Lally affecta d'avoir ſur le compte de M. de Buſſy. Quelque temps après, on apprit par des priſonniers François que les Anglois, uniquement occupés du ſoin de reſſerrer Pondichéri avec toutes leurs forces, n'avoient laiſſé à Madras que trente ou quarante Invalides qui, endormis comme tous les habitans dans une ſécurité profonde, ne montoient même point de garde. D'après cette connoiſſance, M. de Landiviſiau conçut le projet de ſurprendre Madras. Il n'y avoit alors aucun bâtiment Anglois dans ces mers. Avec 25 ou 30 bateaux, on pouvoit porter en 15 ou 18 heures, 400 hommes choiſis ſur cette place, où ils n'auroient trouvé du côté de la mer qu'un foſſé ſec de trois pieds de profondeur à franchir, & un mur de quinze pieds à eſcalader. Si l'entrepriſe eut réuſſi, tout étoit gagné : ſi l'on eut manqué la place, on auroit du moins délivré Pondichéri, ſans riſque pour le détachement; car le Général ennemi eût volé au ſecours de ſa capitale en danger; & comme il ne lui falloit pas moins de cinq ou ſix jours, tant pour recevoir cette nouvelle que pour ſe tranſporter ſur le lieu, la frégate l'Hermione qui devoit mouiller à S. Thomé, à demi lieue de Madras, auroit tranquillement ramené le détachement, après qu'il auroit eu ravagé le territoire, avec les priſonniers qu'on auroit tirés des foibles mains des Indiens. On reconnut l'importance du projet; l'exécution en parut facile; on travailla aux préparatifs; le jour fut pris; mais dans le moment que M. de Landiviſiau alloit s'embarquer, M. de Lally lui donna ordre de reſter, en lui diſant : qu'*il falloit*

qu'il fût bien simple d'imaginer qu'il lui laisseroit prendre Madras, tandis que lui Général, qui avoit été envoyé exprès pour le prendre, l'avoit manqué. Ces faits sont tirés du Mémoire de M. de Bussy.

Les Anglois, après avoir chassé l'armée Françoise des postes d'Ariancopang, d'Oullagary, &c, la forcerent à rentrer dans les limites de Pondichéri, limites marquées par des hayes de six à sept toises d'épaisseur garnies de canon, & plantées autour des villes, à dessein d'éloigner les Marattes, cavalerie nue, qui n'ose les traverser à cause des ronces. Le Colonel Monson, qui étoit alors à la tête de l'armée Angloise, ayant eu la jambe cassée, le Colonel Coote, qui se disposoit à partir pour le Bengale, vint reprendre le commandement. En attendant que la saison des pluies fut passée, il assit son camp sur une hauteur. Pondichéri souffroit déja de la disette de vivres, malgré la désertion d'une foule innombrable de soldats & d'habitans. On accuse M. de Lally de n'avoir jamais pris beaucoup de soin des récoltes des Aldées de la Compagnie. Il venoit d'en ôter la ferme à des François, pour en donner le bail à un fripon Noir, nommé Ramalinga, qui quelques mois auparavant, s'étoit racheté de la potence pour 50 mille roupies, & qui fit vendre dans les villes voisines une partie de la récolte de l'année, dont le produit total auroit suffi pour nourrir Pondichéri pendant plus de deux ans. On avoit donc été obligé de recourir aux Indiens pour l'approvisionnement de Pondichéri. Moyennant la cession de Thiagar, d'Elevanassour, de Dourgom, &c, on avoit engagé Aydernek, Général du Maysour, à envoyer des vivres & des troupes dans la place. Ses troupes étoient arrivées, mais elles n'avoient point apporté de vivres. Sur ces entrefaites, le Capitaine Smith, avec une partie des forces de Trichenapaly, s'étoit emparé de Karriour, la clef du pays des Maysouriens, & le Roi lui-même avoit appellé les Marattes pour se délivrer du joug de son Général; ce qui avoit mis Aydernek dans la nécessité de rappeller le secours qu'il avoit

accordé aux François. Ceux-ci s'adresserent ensuite à Visagipendet, Général de Balagirao, à qui l'on promit de livrer la forteresse de Gingy, dès qu'il auroit fourni la capitale de munitions de bouche. Mais Gingy fut enlevé par le Major Preston, & Pondichéri n'eut pour toute ressource que l'industrie & les sacrifices de la nécessité, des impositions & des recherches violentes, des expulsions. La sonde passa par toutes les maisons; ce qui procura quelques secours passagers en grains que les particuliers se reservoient à eux-mêmes. Dans ces dures extrémités, il auroit fallu que toutes les opérations eussent été inspirées par le patriotisme, réglées par la justice, exécutées par l'humanité, approuvées par le sentiment intérieur de chacun, du coupable, de l'innocent même, obligé de souffrir pour le bien commun. Il auroit fallu que la voix publique eût dénoncé & condamné le mauvais citoyen; que l'intérêt personnel eût été invité, engagé, forcé d'une maniere noble à se confondre dans l'intérêt général; que dans le cœur des chefs comme dans le foyer patriotique, tant de malheureux, déja unis par l'infortune & le danger, eussent pu puiser le sentiment généreux de se dévouer les uns pour les autres à la Colonie. Il n'en fut pas ainsi. On eût dit que la ville étoit livrée à la discrétion d'un barbare vainqueur. Tout fut fait, même les choses justes, avec les instrumens de la tyrannie. Des potences dressées aux deux côtés du gouvernement annonçoient l'empire d'un despote tremblant qui ne peut regner que par l'effroi. On présenta l'appareil de la mort à plusieurs personnes riches pour les obliger à racheter cherement leur vie. Les flétrissures tomberent indistinctement sur le fripon & sur l'honnête homme. On enleva les vivres sans regle ni mesure. Les amendes que l'on eût pu justement imposer sur des employés, accusés de profits illicites, on les rendit odieuses par des évaluations arbitraires & excessives. Les Noirs étoient chargés de fers, s'ils se prétendoient surchargés de taxes: ils furent à la fin tous chassés de la ville & réduits à vivre de racines dans les champs. La discorde entre le Général, le Gouverneur, le

Conſeil, l'armée, le peuple étoit une guerre déclarée. L'ordre de la police & de l'adminiſtration fut chaque jour interverti. Le Conſeil eſſuya les plus cruels outrages, & les imputations les plus atroces. Il ſembloit qu'à force de traitemens durs, de ſouſtraction de paye & de vivre, & de manœuvres ſourdes, on voulût faire révolter les troupes; elles menaçoient hautement; elles déſertoient en foule. Le ſoulevement enfin étoit général. Les ſentimens, les vœux & les cris étoient unanimes contre M. de Lally, dont l'humeur hautaine & impétueuſe ne ménageoit perſonne. » La crainte de perdre ce qu'il avoit recueilli, dont je ne puis pas » douter, dit M. de Leyrit, qu'il ne fût vivement frappé (M. le » Chevalier Bazin peut dire, s'il le veut, combien il en étoit » occupé à Gingy après la perte de la bataille), cette crainte, » dis je, lui a ſuggéré de lier avec les Anglois des relations qui » l'ont rendu ſuſpect aux François. Les ſoupçons & les diſcours » du public à ce ſujet l'ont indiſpoſé de plus en plus contre la » Colonie, & ont allumé cette bile qu'il exhaloit impudemment » dans ſes diſcours contre tout ce qui étoit dans Pondichéri. C'eſt » pour dreſſer une contrebatterie qu'il s'eſt efforcé de rejetter ſur » nous tout ce qu'on diſoit de lui..... L'indignation des ſoldats » contre leur Général (il n'étoit point ſorti de la banlieue de la ca» pitale depuis qu'il y étoit rentré) & les ſoupçons qu'ils ont » eus de ſon mauvais deſſein contre la ville, les ont armés de » patience; & je crois pouvoir avancer que cette diſpoſition dans » les eſprits n'a pas peu contribué à nous garantir d'un ſou» levement & d'un ſac général. »

Pondichéri ne pouvoit attendre ſon ſalut que de l'arrivée de l'eſcadre; mais elle ne devoit pas quitter l'Iſle de France. M. d'Aché avoit trouvé cette Iſle dans un état déplorable, cauſé par la diſette ou par la crainte de la famine, ſource funeſte de diviſions dans les eſprits. Un ouragan furieux avoit quelque temps après imprimé tant ſur la terre que ſur la marine le ſceau de la plus affreuſe déſolation; & tandis que l'excès du malheur, réveillant

les esprits & animant les courages, inspiroit les meilleurs expédiens & l'activité la plus prompte pour réparer les ravages de la famine & des élémens, on reçut du Ministere de France & de la Compagnie l'ordre d'employer l'escadre à la conservation de cette Colonie, contre laquelle les Anglois préparoient, disoit-on, un armement considérable. Le Conseil ne pressa pas moins M. le Comte d'Aché d'aller au secours de Pondichéri, pour se décharger soit de la perte de l'Inde, soit d'une partie du poids de la misere sous laquelle l'Isle gémissoit. Mais quand ces considérations auroient autorisé M. le Comte d'Aché à faire céder les intentions de la Cour aux conjonctures, l'état de son escadre ne le lui permettoit pas. De sept vaisseaux qui lui restoient, il n'y en avoit pas un seul qui fût en état de sortir, faute de vivres, d'hommes & d'agrès; & ces sept vaisseaux, bien armés, n'auroient pu aller dans les mers de l'Inde que pour y être la proie de la formidable flotte que les Anglois y avoient alors. Après les discussions, les divisions, les dissentions ordinaires & toujours funestes entre les Officiers du Roi & ceux de la Compagnie, il arriva des vivres; les vaisseaux resterent à l'Isle de France; & la saison ne permettant plus aux Anglois de venir l'attaquer, M. d'Aché, suivant la permission qu'il en avoit obtenue de la Cour, s'embarqua sur une frégate pour passer en Europe, laissant le commandement de la Marine à M. de l'Eguille. On voit dans le Mémoire de M. d'Aché, comme on l'a vû dans le Mémoire de M. de la Bourdonnais, combien les vues & les intérêts différens des hommes du Roi & des hommes de la Compagnie, ainsi que des troupes de terre & des troupes de mer, ont toujours nui aux opérations dont le succès dépendit toujours de leur union & de leur concert. Il sembloit, comme l'ont dit les chefs de ces troupes, que l'on servît des maîtres différens; si l'on servoit le même maître, c'étoit avec un esprit bien différent, ce qui produisoit les mêmes maux. Tous les ressorts au contraire de la puissance Angloise obéissoient harmonieusement à un seul & unique mobile.

Pendant

Pendant que le Colonel Coote tenoit Pondichéri investi par terre avec une armée de trois ou quatre mille Européens & de près de dix mille Indiens, l'Amiral Stewens, devenu chef des forces navales par le départ de M. Pocock pour l'Europe, bloquoit la rade avec 14 vaisseaux de ligne, dont six étoient nouvellement arrivés d'Angleterre sous la conduite du Contre-Amiral Cornish. Ainsi la nation victorieuse nourrissoit, si je puis m'exprimer ainsi, sa haute fortune avec de puissans secours, tels qu'il en falloit à la Colonie, autrefois sa rivale, pour reprendre vigueur, & lutter contre la destinée à laquelle on l'abandonnoit. Si Pondichéri avoit pu être sauvé, il l'auroit été par l'ouragan furieux qui, le premier jour de Janvier, fit périr quatre vaisseaux de la flotte Angloise, & endommagea tous les autres. Une escadre qui seroit alors arrivée à son secours auroit écrasé l'ennemi; elle auroit été maîtresse de la mer; & toute la côte eût pendant long-temps reçu sa loi. L'Amiral Stewens reprit tranquillement sa premiere station quand le péril eût cessé. Le blocus continua. Enfin il ne resta plus dans la place aucune nourriture; sa foible garnison auroit pu à peine se traîner sur les remparts : il fallut rendre cette capitale, sans qu'elle eût été attaquée, comme le dit M. de Lally; car le Colonel Coote s'étoit contenté d'établir à 600 toises de la place trois batteries qui n'avoient pas seulement écrêté le parapet, & il ne périt, au rapport du général François, qu'un homme, d'un boulet échappé de l'esplanade de Pondichéri, pendant tout ce fameux siége. » M. de Lally, lit-on dans les Mémoires du Colonel Lawrence, » écrivit dans un accès de dé- » sespoir au Colonel Coote, & après avoir si souvent juré la » ruine des établissemens Anglois, & détruit ceux dont il étoit » le maître, il rendit l'importante forteresse de Pondichéri aux » conditions que l'on voulut; car que pouvoit-il exiger, pour em- » pêcher cette place de subir le sort du fort Saint David? ». Le Conseil avoit dressé une capitulation particuliere, & l'on assure que l'ennemi étoit disposé à accorder aux habitans des con-

HISTOIRE DES INDES.

1175.

1761.

ditions favorables. Mais M. de Lally avoit offert de se rendre aux termes du cartel conclu entre les deux Cours, & il consentit à se rendre à discrétion, comme on le voit dans la capitulation qu'il rapporte lui-même. Il y est dit que le Colonel Coote veut que les troupes se rendent prisonnieres de guerre, pour être traitées comme il conviendra aux intérêts du Roi son maître, & qu'il aura pour elles toute l'indulgence qu'exige l'humanité : c'est tout ce qui s'y trouve stipulé pour la Colonie. M. de Lally dit pour sa défense qu'il avoit employé le seul moyen qui étoit en lui, pour parer, non-seulement à la destruction des maisons, mais encore à la démolition des fortifications de la place, en la remettant au pouvoir de Sa Majesté Britannique, & non à la Compagnie Angloise : que ses Généraux l'ont reçue comme telle, & que quand dans la suite, ils se sont vus contraints de la remettre à leur Compagnie, sur ce qu'elle refusoit de fournir à la subsistance de leurs troupes de terre & de mer, ils se sont opposés formellement à sa démolition, comme étant une conquête royale, & comme dépendante immédiatement de Sa Majesté Britannique. Le Gouverneur de Madras, dit-il encore, avoit le double des instructions des Comtes de Lally & d'Aché; il les cite dans son manifeste pour excuser la rigueur avec laquelle il a traité Pondichéri; & les Anglois les ont fait imprimer. Or ces instructions défendoient aux Comtes de Lally & d'Aché d'accorder aucune condition aux établissemens Anglois dont ils s'empareroient, & elles leur enjoignoient d'en transporter indistinctement tous les habitans civils & militaires à l'Isle de Bourbon. Aussi, ajoute-t'il, les Anglois se sont-ils vantés à toute l'Europe d'avoir mieux traité les François à la prise de Pondichéri, que les François n'avoient ordre de les traiter, s'ils eussent pris Madras. Il paroît que les chefs des deux nations en ont agi dans leurs conquêtes, suivant les instructions que les deux Compagnies avoient envoyées à leurs comptoirs respectifs. Pondichéri fut rendu le 16 Janvier, & le fort intérieur le 17. Le nombre des prisonniers monta

à 2067 personnes ; c'est tout ce qu'il restoit d'hommes dans la ville. On leur accorda leurs effets mobiliers, condition que M. de Lally avoit refusée à S. David, & on leur alloua une solde pour leur subsistance. Ce fut dans le moment de cette funeste catastrophe que la haine publique se déchaîna contre le Général. L'arrêt prononcé contre lui a constaté qu'elle étoit juste. La prise de Pondichéri soumit les côtes de l'Indostan aux Anglois. Les Indiens privés de l'appui d'une puissance Européenne, ne pouvoient que leur prêter matiére à des triomphes & à des conquêtes.

La paix a rendu aux François leurs anciens établissemens, sans leur rendre leur puissance. Le XI[e] article du traité conclu le 10 Février 1763, entre la France & la Grande-Bretagne, est conçu en ces termes. » Dans les Indes Orientales, la Grande-Bretagne » restituera à la France, dans l'état où ils sont aujourd'hui, les » différens comptoirs que cette Couronne possédoit, tant sur la » côte de Coromandel & d'Orixa que sur celle de Malabar, » ainsi que dans le Bengale, au commencement de l'année 1749; » & Sa Majesté très-Chrétienne renonce à toute prétention aux » acquisitions qu'elle avoit faites sur la côte de Coromandel & » d'Orixa, depuis ledit commencement de l'année 1749. Sa » Majesté très-Chrétienne restituera de son côté tout ce qu'elle » pourroit avoir conquis sur la Grande-Bretagne, dans les Indes » Orientales, pendant la présente guerre, & fera restituer nommément Nattal & Tapanooly dans l'Isle de Sumatra. Elle » s'engage de plus à ne point ériger de fortifications, & à ne » point entretenir de troupes dans aucune partie du Soubab » de Bengale; & afin de conserver la paix future sur la côte de » Coromandel & d'Orixa, les François & les Anglois re» connoîtront Mahomet-Aly-Khan pour légitime Nabab du Car» nate, & Salabat-Jing pour légitime Soubab du Dékan; & les » deux parties renonceront à toute demande ou prétention de » satisfaction qu'elles pourroient former à la charge l'une de l'au- 1763, &c.

» tre, ou à celle de leurs alliés Indiens, pour les déprédations » ou dégats commis soit d'un côté, soit de l'autre, pendant la » guerre. »

Les Anglois sont donc aujourd'hui dans l'Inde tels que M. Dupleix s'étoit proposé de rendre les François, tels que les François commençoient à être sous l'administration de ce grand homme, & qu'ils auroient été sous des Généraux du courage, de la sagesse & de l'expérience de M. de Bussy. L'ouvrage de ces bons patriotes s'est écroulé. Les Anglois ont élevé leur puissance sur ses ruines, ils l'ont élevée suivant le même plan. Par la possession seule du Bengale, possession qu'aucune nation n'est plus en état de leur contester, ils dominent sur le reste de l'Indostan maritime. Si la mort du Nabab Mir Jaffier Alikhan, leur allié, a occasionné quelques troubles en 1765, la présence du Lord Clive a bientôt eu déconcerté & rompu la ligue qui s'étoit formée contre leurs intérêts. Sans coup férir, il a soumis un immense territoire à la domination de la Compagnie, qui peut actuellement nommer à tous les offices publics & recueillir tous les revenus de ce beau Royaume, moyennant un tribut annuel de 50 lacks (12 millions 500 mille livres de France) pour le fils du dernier Nabab qu'il a placé sur le trône, & une somme à peu près pareille pour le Mogol. A l'occasion de la paix conclue par l'entremise du Lord Clive, l'Empereur a envoyé à la Compagnie de riches présens. Le nom Anglois n'inspire pas moins de terreur dans les autres provinces. On a vu le Roi de Tanjaour qui depuis quinze ans ne payoit point de tribut, se hâter d'éloigner par une pure satisfaction les troupes que le Gouverneur de Madras avoit envoyées dans ses Etats. La fortune a par-tout accompagné de même leurs armes. Il paroît par un écrit Anglois, qui contient un état détaillé des affaires de la Compagnie, que les effets qu'elle possede, les revenus dont elle jouit depuis l'année 1766 & les prétentions qu'elle peut former, montent à 5 millions 243 mille 750 livres sterlings. L'auteur de cet écrit suppose en même temps que les

revenus de Bengale & des provinces voisines dont la Compagnie a fait l'acquisition, augmenteront dans la suite de 500 mille livres sterlings par an ; de sorte que le total en formeroit une somme annuelle de deux millions sterlings, déduction faite de toute espéce de dépense. A ces revenus, il faut ajouter les produits du commerce que l'on évalue à 8 pour 100 de profit. La Compagnie a dû faire partir annuellement, tant pour la Chine que pour l'Inde, au moins 24 vaisseaux. Il est à remarquer que son fonds capital n'est que de 3 millions 500 mille livres sterlings. Connoissant le prix des hommes & des conjonctures, elle avoit donné au Lord Clive 100 mille livres pour l'engager à demeurer encore un an aux Indes. Le gouvernement d'Angleterre avoit long-temps regardé la Compagnie avec une sorte d'indifférence, ou du moins sans un vif intérêt ; la nation même en général eût desiré de la voir anéantie pour avoir la liberté de commercer aux Indes. Dans ces derniers temps, c'est-à-dire, depuis les opérations de M. Dupleix, le Ministere Anglois a traité ses affaires comme un des objets les plus importans pour l'Etat. La nation semble aujourd'hui jalouse de ses progrès. On a mis en question si les concessions qui lui ont été faites par le Traité du Lord Clive, peuvent lui appartenir légitimement, sans que le Parlement les confirme, & si la nation n'a pas le droit de les reclamer. Le seul moyen qui reste aux François pour se maintenir dans les Indes, c'est de cultiver pacifiquement l'amitié des Princes Maures & des Rajas. M. le Baron Law, Commissaire pour le Roi & Commandant-Général des établissemens François, l'employe avec succès, même auprès des anciens ennemis de la nation, tels que Mahamet Alikhan. Pondichéri & les autres lieux de la Compagnie se relevent.

Depuis l'année 1761, les Hollandois de l'Isle de Ceylan ont eu une guerre à soutenir contre le Roi de Candi. Ce Prince leur a donné de vives inquiétudes ; ils ont fait de grands efforts pour le dompter, & la fortune s'est à la fin déclarée pour eux. Dans la seule campagne de l'année 1765, le Baron Van-Eck, Gouverneur

HISTOIRE DES INDES.

de Colombo, a livré au Roi de Candi neuf batailles rangées dans lesquelles les Indiens ont été totalement défaits. Les vainqueurs, après avoir gravi des montagnes presque inaccessibles & s'être emparés des forteresses dont elles étoient munies, ont soumis la ville de Candi d'où le Roi s'étoit retiré quelques jours auparavant; ils ont également obligé la famille Royale de s'enfuir de Mandamanoere, château situé dans le Royaume de Matale. Quoique par ces succès la puissance & la considération de la Compagnie Hollandoise aient été non-seulement rétablies, mais encore considérablement augmentées dans cette partie des Indes, la guerre ne paroissoit pas terminée; les trophées étoient encore mal assurés. Le Roi menaçoit avec une partie de ses troupes dans les montagnes reculées d'Œva, du côté de Batticalo; & la mort de M. Van-Eck, jointe à d'autres circonstances défavorables, faisoit craindre des revers : cependant la paix a aussi-tôt couronné le triomphe des Hollandois & étendu leur domination.

Le sang de plus de 12000 Chinois, répandu en 1740 à Batavia, a laissé sur cette nation une horrible tache, dont elle n'auroit pas dû, ce semble, négliger de se laver. Nous ne trouvons dans aucune des Relations de ce carnage, un caractere de certitude & d'authenticité, sur lequel nous puissions reconnoître le premier crime qui enfanta tant d'abominations. Les Chinois s'étoient si prodigieusement multipliés à Batavia par la protection que les Gouverneurs accordoient, à prix d'argent, à leur commerce, que leur nombre montoit à 90 mille hommes, suivant le calcul le plus modéré. Les uns disent qu'un Seigneur de leur pays vint souffler l'esprit de rebellion parmi ses compatriotes déja fort insolens, & qu'il étoit convenu avec le chef des Chinois de Batavia, que lorsqu'il auroit donné sur les montagnes le signal du massacre, celui-ci mettroit tout à feu & à sang dans la ville. D'autres regardent ce prétendu complot comme une fable inventée par le Gouverneur & ses adhérans qui, redevables de grosses sommes à ces étrangers, avoient résolu de se tirer d'embarras en les exterminant. Quoiqu'il

en soit, on assure que des troupes de Chinois, la plûpart misérables, allerent sur les montagnes s'abandonner aux plus affreux brigandages. Après d'inutiles essais pour les ramener, le Conseil envoya contr'eux 800 hommes; on les battit & on les dispersa. Dans le même temps, cinq Chinois vinrent, dit-on, de leur propre mouvement révéler au Général Hollandois une conspiration formée par la nation entiere, d'égorger tous les Européens. Sur ces informations, la Régence prit toutes les mesures possibles pour faire échouer le projet & rentrer ses auteurs en eux-mêmes. Les Chinois du dehors, loin d'être effrayés de ces dispositions, attaquerent un poste extérieur, mirent le feu à un fauxbourg, & s'engagerent dans un massacre effroyable, persuadés que ceux de l'intérieur, encouragés par leurs affreux succès, étendroient la scene sur toute la ville qui n'avoit que trois mille hommes pour sa défense: leur attente fut trompée; ceux-ci, malgré l'extrême avantage qu'ils avoient sur les Hollandois, se renfermerent ou par crainte ou par probité dans leurs maisons. Le Conseil, après que les attaques du dehors eurent cessé, donna ordre de les passer tous au fil de l'épée, à la réserve des femmes & des enfans, comme l'unique moyen de pourvoir à la sûreté publique. En peu de temps, le sang ruissela dans toutes les rues, les canaux & la riviere furent remplis de corps morts, le quartier des Chinois fut réduit en cendres, leurs immenses richesses devinrent la proie de leurs assassins, & cette scene d'horreurs finit par le massacre encore plus horrible de 635 prisonniers qui étoient dans la citadelle. De l'aveu des Hollandois, il périt dans cette affreuse journée au moins 12000 Chinois de tout âge & de toute condition, tandis que leur perte n'alla pas à plus de 100 hommes.

On trouva, dit-on, parmi les dépouilles de ces victimes quatre étendarts sur lesquels on lisoit les inscriptions suivantes: sur le premier, *le second d'Octobre à l'honneur de Joostie* (*Idole Chinoise*): sur le second, *pour notre ancienne liberté*: sur le troisiéme, *pour la délivrance des opprimés*: sur les deux autres, *Dieu sera*

HISTOIRE DES INDES.

notre aide. Les Chinois confesserent eux-mêmes, si on en croit certaines relations, que leur dessein étoit de faire leur Capitaine Gouverneur de la ville, & de garder le Gouverneur & le Directeur général Hollandois pour porter devant lui le parasol. Ils devoient, ajoute-t'on, hacher & manger M M. Imhof & Thedens, leurs ennemis capitaux, empaler vifs les autres Conseillers, brûler les vieillards, hommes & femmes, & prendre pour esclaves les jeunes gens échappés au carnage. Les Chinois des montagnes continuant leurs ravages, le Gouverneur mit à prix la tête des chefs, & publia un pardon général pour ceux qui reviendroient à Batavia. Il y en eut un grand nombre qui accepterent l'amnistie.

Les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle remarquent, d'après des Mémoires publics & sur des informations particulieres, que ce Gouverneur fut renvoyé de Hollande à Batavia, pour y être jugé sur les abus indignes qu'il avoit faits de son pouvoir, & qu'il y est resté prisonnier jusqu'à sa mort : que deux Conseillers des Indes & le Procureur Fiscal ses coopérateurs, furent privés de leurs emplois & mis en prison : qu'il fût permis aux Chinois, malgré le caractère vindicatif, artificieux & intriguant de cette nation, de s'établir à Batavia, avant même que les troubles causés par le massacre fussent appaisés : qu'il y en repassa un grand nombre qui y sont restés, malgré les plaintes qu'ils ont faites de la cruauté avec laquelle on en avoit usé à leur égard, & de la gêne dans laquelle on les tient, par la défiance que ces événemens ont dû inspirer à leur égard : que la Compagnie envoya en Chine une personne revêtue d'un caractère public, pour excuser ce qui s'étoit passé, & que cette commission eût un entier succès, parce que la Cour de Pekin ne fait pas grand cas de ceux qui abandonnent leur patrie pour l'amour des richesses, & se mettent sous la protection d'une puissance étrangère. Les Hollandois, partout où leur domination est étendue & environnée de dangers, donnent aux Gouverneurs une autorité si grande, que ce n'est que par une vertu à toute épreuve que ces Ministres peuvent résister

aux

aux objets qui ſollicitent l'avarice ou l'ambition : auſſi ces exemples héroïques ſont-ils aſſez rares. L'on voit au contraire leurs établiſſemens ſouvent en butte aux malverſations, aux rapines, aux cruautés. Ainſi l'Iſle de Ceylan a été ſur le point de devenir la proie d'un Rumpf, qui accumuloit les richeſſes par des concuſſions & des meurtres revêtus des apparences de la juſtice, pour s'élever à la ſouveraineté ; & la ſentence qui l'a condamné à être écartelé vif, n'a point retenu ſon ſucceſſeur Verſluys qui, moins ambitieux & moins cruel, mais plus avare & plus adroit, s'eſt ſouſtrait au glaive & même aux fers, moyennant la conſignation d'une groſſe ſomme. Ces exemples, diſent les Auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle, ſuffiſent pour vérifier la remarque du grand penſionnaire Jean de Wit, que les établiſſemens, étant abſolument ſous la domination de la Compagnie, ſont expoſés continuellement aux plus grands périls, & que s'ils en échappent ſi ſouvent, c'eſt uniquement par un effet de ſa bonne fortune & de ſa vigilance, les ſemences du mal ſubſiſtant toujours.

Nous terminerons cette Hiſtoire par l'extrait d'une lettre que M. Law a écrite de Chandernagor à la Compagnie, le 31 Août 1765, ſur une grande révolution arrivée à Dehli, mais dont il eſt à remarquer que les papiers Anglois n'ont fait aucune mention. Les Scyques, peuple idolâtre des environs de Lahor & de Kachemire, & preſque inconnu juſqu'à ce jour, ont fondu, au nombre de plus de 200 mille hommes, ſur Abdaly & ſur ſes Patanes, qu'ils ont battus. Cette victoire leur a ouvert les portes de Lahor & ſoumis le trône de Dehli. On aſſure qu'ils ont maſſacré tout ce qui reſtoit de la race de Tamerlan. Quoique leur gouvernement ne fût pas monarchique, la vaſte étendue de l'Empire Mogol les a déterminés à élire un Roi, au nom de qui l'on a déja frappé des roupies. Ce Prince ſe nomme Gobineſingue. Les ſuites de cet événement ne ſemblent pas s'étendre juſques ſur les côtes ; elles paroiſſent depuis long-temps détachées du tronc de l'Empire : des préſens & des tributs arrêtent le torrent de la

conquête. Les Scyques forment une caste particuliere, mais moins superstitieuse, ce semble, que la plûpart des autres, puisqu'ils mangent sans scrupule de toute sorte d'alimens, & qu'ils admettent indifféremment à leur société toutes sortes d'idolâtres, les Mahométans, les Chrétiens. Il est à présumer que ce peuple est d'un caractère doux; car la dureté fait immanquablement contracter des antipathies & des haines. Dans leur pays, ils étoient gouvernés par quatre personnages distingués, élus par le peuple tous les ans ou tous les trois ans : cette forme de gouvernement suppose, sur-tout dans ces régions, que leur domaine n'étoit pas fort étendu. Ces chefs n'étoient que des administrateurs; ils sembloient reconnoître l'autorité supérieure d'un phantôme emblématique de Roi ou de Législateur. Un livre placé sur un tabouret, avec un sabre, un bouclier & un poignard par dessus, c'étoit-là leur Roi sur son trône. Par ce symbole de la souveraineté, n'auroient-ils pas voulu désigner l'Empire de la loi qui regne par la force, qui doit commander aux chefs comme au peuple, & qui s'exprime par la bouche des interprêtes que la nation a choisis? Quand il s'agissoit de délibérer sur les affaires publiques, les quatre Conseillers lisoient ou feignoient de lire dans le livre, délibéroient ensuite entre eux, & annonçoient enfin les ordres du Roi, ou les oracles de la loi au peuple qui étoit obligé de s'y soumettre, sous peine d'encourir la disgrace de la divinité; car toutes les nations suspendent, pour ainsi dire, leur trône au ciel, & la voix de leur Prince est la voix de Dieu même. Il y a apparence que les Scyques sont un de ces peuples montagnards, que jamais les forces Mogoles n'ont pu dompter. Les montagnes s'élevent comme le siége de l'indépendance; tout, autour d'elles, reconnoît & redoute leur ascendant, trop souvent funeste; elles vomissent les torrens & les ravages sur les vallées.

Fin de l'Histoire Moderne des Indes.

DESCRIPTION DE L'INDE,

Suivie d'Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, les Arts, le Gouvernement, les Religions, &c.

JE diviſerai l'Inde en trois Parties. La premiere eſt ſituée entre l'Indus & le Gange, elle ſe nomme l'Indoſtan ou l'Inde proprement dite. La ſeconde s'étend depuis le Gange juſqu'à la mer de la Cochinchine; elle eſt partagée en pluſieurs Royaumes. La troiſieme eſt éparſe en pluſieurs Iſles dans les mers de l'Orient.

HISTOIRE DES INDES.

Le Sind ou l'Indus ſert de bornes à l'Indoſtan du côté de l'oueſt, & le Gange à l'eſt. Le premier de ces fleuves ſe décharge dans la mer de Perſe. Le ſecond ſe jette par quatre embouchures dans le golfe de Bengale. De l'un à l'autre fleuve on compte environ quatre cens lieues dans leur plus grand éloignement. La Perſe eſt ſur l'autre rive de l'Indus. On trouve de l'autre côté du golfe de Bengale, l'Arrakan, Pégu, Siam & divers autres Etats. L'Indoſtan a pour limites au nord la Tartarie & le Tibet, au midi la mer. On lui donne 450 lieues de l'extrémité de ſa frontiere ſeptentrionale juſqu'aux pays les plus avancés vers le ſud. La plus conſidérable portion de cette contrée appartient au grand Mogol.

La ſeconde portion de l'Inde forme une preſqu'Iſle que la mer baigne à l'orient, au midi & au couchant. Elle ne tient au continent que par ſa partie ſeptentrionale qui confine au Mogol, à la Tartarie & à la Chine. Sa plus grande étendue eſt d'environ 500 lieues du nord au ſud, & de 360 lieues du levant au couchant. Mais vers ſa partie méridionale, elle s'étrécit de telle ſorte qu'elle ne forme plus qu'une langue de terre qui communément n'a pas trente lieues de largeur. Lorſque l'on vient de l'orient, on trouve le Tonquin, la Cochinchine, Ciampa & Camboie.

Histoire des Indes.

En s'avançant dans le pays, on découvre Siam au centre de la presqu'Isle, & Malacca formant sa pointe méridionale. Le couchant & le nord offrent les Royaumes de Laos, de Pégu, d'Ava, d'Arrakan, de Boutan, de Tipra, d'Azem, &c.

Les Isles les plus considérables de la mer qui baigne le midi de l'Inde, sont les Maldives, situées à l'ouest du Cap Comorin; Ceylan, à l'est du même Cap; Sumatra, au midi de Siam; Java, au sud-est de Sumatra dont le détroit de la Sonde la sépare; Bornéo, au nord de Java; Célebes ou Macassar, à l'est de Bornéo; les Moluques, qui s'étendent encore plus vers l'orient; les Philippines au nord de Bornéo, des Moluques & de la nouvelle Guinée; enfin les Isles des Larrons, ou les Isles Mariannes, autrement l'Archipel de Saint Lazare, les plus orientales des Isles de l'Inde.

Avant que d'entrer dans les observations particulieres sur chacune de ces contrées, il est à propos de donner des considérations générales sur les choses qui leur sont communes.

Histoire Naturelle des Indes.

Le climat, les saisons, les vents, les marées, les courans, & ensuite les productions naturelles de l'Inde feront la matiere de cet article, principalement extrait de l'Histoire des Voyages.

Climat, saisons, productions, &c.

Il est aisé de se figurer les différences de climat qui se rencontrent dans un pays étendu depuis 7 ou 8 jusqu'à 35 ou 36 degrés de latitude du nord, espace d'environ 560 lieues. Sa partie septentrionale qui comprend presque tout l'Indostan Mogol, est dans la Zone tempérée. Elle jouit d'un climat doux & sain. Les variations des vents y sont fréquentes. Ses plus longs jours sont de quinze heures. Les parties méridionales, telles que Surate, Bengale & toute la presqu'Isle, sont dans la Zone Torride. Il y regneroit des chaleurs insupportables, si l'air n'étoit rafraîchi par des inondations annuelles & par des vents réglés. Le soleil est treize heures & demie

ſur l'horiſon dans les plus grands jours. Le climat de ces régions eſt mortel pour les étrangers dans certaines ſaiſons, & les naturels du pays ſont eux-mêmes expoſés à de terribles maladies épidémiques.

Les Européens ont donné les noms d'été & d'hiver à la ſaiſon ſéche & à la ſaiſon humide qui ſe ſuccedent aux Indes avec la même régularité que le chaud & le froid en Europe, c'eſt-à-dire, que comme on a l'été dans le climat voiſin d'un pôle lorſque l'on a l'hiver dans l'autre, il fait de même un temps beau & ſec au nord de l'Equateur, lorſque le temps eſt venteux & pluvieux au midi. La moiſſon ſe fait dans la ſaiſon ſeche, ſur-tout aux plantations de ſucre. On prépare la terre dans le temps des pluies. La ſaiſon humide au nord de l'Equateur dans la Zone Torride, commence aux mois d'Avril ou de Mai, & continue juſqu'aux mois de Septembre ou d'Octobre. La ſaiſon ſéche commence dans le cours de Novembre ou de Décembre & dure juſqu'en Avril ou Mai. Dans les pays placés entre les deux Tropiques, comme les changemens de ces deux ſaiſons n'arrivent pas tout d'un coup, il s'en trouve deux autres qui participent de l'automne & du printems. On voit, ſur la fin de la ſaiſon ſeche, de petites pluies paſſageres qui ſervent d'avantcoureurs aux pluies abondantes, & de même à la fin du mauvais temps d'aſſez beaux jours qui conduiſent à la grande chaleur. Les ſaiſons ſont en général fort ſemblables pendant le même temps de l'année dans tous les endroits de la Zone Torride qui ſont du même côté de l'Equateur. Mais à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps eſt plus mêlé & plus inconſtant. Ce qui eſt vrai par rapport à la ſéchereſſe & à l'humidité, l'eſt auſſi à l'égard du chaud & du froid. Il ſe trouve pourtant des différences qui naiſſent de la différente latitude des pays, de leur ſituation particuliere, ou d'autres cauſes accidentelles. Ainſi la baye de Bengale eſt tout à la fois chaude & humide. La chaleur eſt exceſſive pendant les mois pluvieux vers les vingt degrés de latitude du nord, particulierement

lorfque le foleil fe dégage des nuées : c'eft ce que l'on affure du Tonquin.

HISTOIRE DES INDES.

Pendant que les tempêtes regnent à Surate & le long de cette côte jufqu'au Cap Comorin, à l'eft de ce Cap & fur toute la côte de Coromandel, il fait un fort beau temps, quoique cette derniere côte commence à la même hauteur que la premiere, & coure de même du fud au nord. A peine la diftance eft-elle de 60 ou 65 lieues de l'une à l'autre ; & l'on n'en compte pas même plus de trente du côté du fud. Il eft étonnant & prefque incroyable que, fur la cime des montagnes de Ballagate qui fépare ces deux côtes, on paffe fubitement du chaud au froid, de l'été à l'hiver, d'un air ferein à l'épaiffeur la plus oppofée. La mouffon orageufe commence à Coromandel vers la fin d'Octobre dans le même temps que l'été s'ouvre à Malabar & dans les Royaumes d'Orixa, de Bengale & d'Arrakan. Alors il n'y a plus de fureté pour les vaiffeaux dans aucun lieu du fud, pendant qu'au nord ils ont un temps favorable. A Tutocorin qui eft affez près du Cap Comorin, à l'eft & même au fud du même Cap, on jouit du plus beau temps, & à Coylang, ainfi que dans les autres lieux de cette côte, on éprouve ce que l'hiver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans l'Ifle de Ceylan, l'hiver attaque au mois d'Octobre la partie feptentrionale ; mais dans le même temps on jouit de tous les charmes de l'été dans les parties du midi. Au contraire, tandis que la contrée méridionale eft couverte d'un air fombre & noyée par les pluies, on reffent dans la région oppofée la douceur de la belle faifon. On trouve les mêmes fingularités dans les Ifles de l'eft. Ainfi à Céram, Ifle peu éloignée d'Amboine, l'hiver s'appéfantit fur le nord, pendant qu'à trois ou quatre lieues de là, l'été fe répand dans le fud.

L'hiver fe fait plutôt fentir dans le Malabar que dans le Canara & le Vifapour, plutôt, par exemple, à Coylan & à Cochin qu'à Goa, plutôt à Goa qu'à Surate ; ce qu'on obferve fur toute la côte occidentale de la prefqu'Ifle, à proportion qu'elle court vers

le nord, car c'eſt du midi que vient le gros temps. Lorſqu'il approche, les Européens font des proviſions de vivres & mettent leurs vaiſſeaux à couvert. Les pluies forment des torrens qui inondent la plus grande partie du pays. Cependant cette ſaiſon n'a point d'ailleurs de froids aſſez rigoureux pour mériter le nom d'hiver. On obſerve même que la plûpart des fruits arrivent dans ce temps à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont plus de fraîcheur que dans l'autre mouſſon. En effet le ſoleil darde alors directement ſes rayons ſur cette contrée, & les chaleurs ſeroient exceſſives, ſi les nuées ne formoient entre la terre & cet aſtre un mur de ſéparation, qui amortit ſes feux.

On éprouve aſſez généralement que le fort des pluies eſt dans les pays ſitués ſous la ligne ou qui en ſont voiſins; que les bayes y ſont plus ſujettes que les pointes de terre; qu'elles tombent plus abondamment dans les parties orientales des continens que dans leurs parties occidentales, & dans les côtes droites que dans les côtes ſinueuſes; qu'il pleut moins le jour que la nuit, & plus ſur la terre que ſur la mer au voiſinage des côtes. Les pluies ſont fort groſſes dans les golfes de Tonquin & de Siam, dans le fond & du côté oriental du golfe de Bengale, au Malabar dont les terres ſont montagneuſes. Les pays bas ſont engraiſſés par les inondations régulieres, mais la ſurabondance des pluies les incommode. Dans les ſéchereſſes extraordinaires, ils ont l'avantage de pouvoir être arroſés par des canaux qu'on tire des riviéres; la néceſſité l'emporte alors ſur la pareſſe naturelle des Indiens.

Les ſaiſons ſouffrent ſouvent des différences notables, ſoit dans leur durée, ſoit dans les degrés d'humidité ou de ſéchereſſe. Dans certaines années, les pluies ne ſont pas ſuffiſantes pour produire une récolte médiocre; quelquefois elles tombent à contretemps, ce qui nuit beaucoup au riz. Dans les pays de la Zone Torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles. Si le riz n'eſt pas aſſez détrempé par les eaux des pluies & des riviéres, le pain manque dans ce pays, trop peuplé pour qu'on y ſubſiſte alors

ſans le ſecours des autres régions. Dans ces temps de néceſſité, les pauvres ſont réduits à vendre leurs enfans, leurs femmes & leur propre liberté pour ſe conſerver la vie; & ſi cette reſſource leur manque, des familles entiéres périſſent. Cet uſage d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, eſt ordinaire dans les Indes Orientales, & particuliérement ſur les côtes de Malabar & de Coromandel. Le tonnerre tombe rarement dans toutes ces vaſtes régions, ce que quelques-uns attribuent à la ſubtilité de l'air qu'on y reſpire.

Des vents qui ſoufflent dans les divers parages des Indes, ceux que les François nomment aliſés ou doux & unis, & les Anglois vents de commerce, ſont les plus utiles à connoître pour la navigation. Ces vents qu'on appelle auſſi généraux & réglés, ſoufflent conſtamment d'une pointe ou d'un trait de compas, c'eſt-à-dire, d'un certain endroit de l'horiſon, particuliérement depuis le 30e degré de latitude du nord, juſqu'au 30e degré de latitude du ſud, les uns ſuivant une telle direction, les autres dans d'autres ſens. Quelques-uns, fixés, ſoufflent toute l'année d'un même endroit. Il y en a qui, moins conſtans, ſoufflent ſix mois d'un côté, ſix mois d'un autre. Les vents aliſés changeans ſe ſuccédent tour à tour dans le cours de l'année, chacun dans la ſaiſon qui lui eſt propre.

Les vents aliſés de mer, vents généraux & procédans d'une cauſe réguliere, ſoufflent conſtamment & ſans intermiſſion dans les grandes mers, à la bande du ſud comme à celle du nord, excepté ſous la ligne: mais ils n'ont pas la même force en tout temps ni dans les deux latitudes. En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, on trouve preſque toujours ces vents à la hauteur de 28 ou 30 degrés, & quelquefois de 32 ou 35. Ils viennent de l'eſt, & quand ils regnent ſeuls, le temps eſt toujours beau. Leur ſouffle eſt doux & modéré juſqu'au Tropique, où leur force augmente depuis la latitude du 23e degré juſqu'au 12e ou 14e. Ils perdent enſuite de leur fraîcheur & varient dans leurs

leurs directions. Dans nos mois d'été, on rencontre auprès de la ligne des calmes fréquens & des *tornados*, tourbillons dangereux qui battent le vent reglé.

Les vents alisés des côtes sont fixes ou changeans. Les premiers parcourent les côtes du Midi, de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée; ils sont à peu près les mêmes dans les mêmes paralleles; on les connoît peu sur les rivages des Indes. Les vents sujets à des changemens réguliers, tiennent les côtes Orientales, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. De ce Cap à celui des Courans, ils sont depuis Mai jusqu'en Octobre entre ouest & nord-ouest, jusqu'à trente lieues des côtes. Du Cap des Courans jusqu'à la Mer Rouge, on les voit d'Octobre à la mi Janvier, sauter ordinairement de rhumb en rhumb, jusqu'à faire le tour du compas, au milieu des bourasques & des orages. Dans les Indes Orientales, on donne à ces vents changeans & réguliers le nom de *moussons*. La mousson d'est commence au mois de Septembre, & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la mousson d'ouest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la côte. La mousson d'est amene le beau temps, & celle d'ouest est accompagnée de tourbillons & de pluies. La plûpart des pays de commerce dans les Indes Orientales, sur-tout ceux qui sont dans le continent entre la ligne & le tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de vents & de saisons. Il seroit difficile d'imaginer des moyens de faire le commerce dans ces mers, sans cette admirable & incompréhensible disposition de la nature.

Les Brises de mer & de terre sont des vents frais & reglés, qui différent des autres en ce qu'ils ne soufflent pas nuit & jour ni de la même pointe, comme ces derniers. La Brise de terre se repose le jour, & celle de mer dort la nuit. Celle-ci souffle dans la côte, & l'autre de la côte. Le lever de la Brise de mer est ordinairement à neuf heures du matin; elle s'approche de

Histoire des Indes.

terre avec une douceur, & pour employer les termes de Dampier, d'un air languiſſant, qui feroit croire qu'elle appréhende de ſe rendre incommode. Elle s'arrête ; il ſemble qu'elle va ſe retirer. La mer qui eſt entre le vent & la terre, paroît alors unie comme une glace. A meſure que la Briſe s'avance, ſa ſurface ſe friſe, & ſon eau devient noirâtre. Le vent, une demi-heure après avoir atteint la terre, augmente par degrés juſqu'à midi. A trois heures, il s'affoiblit inſenſiblement ; vers les cinq heures, il ceſſe. Lorſque cette Briſe a fini ſon cours, le même ordre de la providence fait ſortir la Briſe de terre de ſa retraite, pour commencer ſon office, & rafraîchir l'air juſqu'au lendemain par une douce agitation. On attend ces vents dans leurs latitudes avec la même régularité que le jour & la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'eſt que dans la ſaiſon humide. Dans les latitudes où ces vents ſe trouvent, ils ſont d'une grande utilité pour naviguer autour des côtes. On a l'avantage de partir avec l'un & de retourner avec l'autre. Les Briſes de terre ſont fort froides, beaucoup plus que celles de mer ; quoique celles-ci ſoient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle eſt, ſoit d'un grand ſoulagement dans ces climats chauds, où le fort de la chaleur eſt dans l'intervalle des deux Briſes, temps de calme, pendant lequel on a peine à reſpirer. De là vient que ceux qui ſe couchent nuds, ſur des nattes & quelquefois à l'air, à cauſe de l'extrême chaleur du calme, ſe trouvent le lendemain tranſis de froid, & quelquefois attaqués de flux de ſang, qui en font périr un grand nombre. Les Briſes de mer ſont plus fortes, ſe levent plutôt, & tombent plus tard aux caps & aux pointes de terre, que dans les bayes & dans les anſes. Leur empire, dit Dampier, ne s'étend qu'à trois ou quatre lieues : au-delà on ne trouve que le vrai vent de mer.

Les vents de terre que les Portugais ont nommés *Terrenos*, ſoufflent à la côte de Coromandel, trois, quatre & même huit ou dix jours de ſuite, dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août.

Ils font à l'oueft, & il n'y a point d'autre vent qui foit auffi chaud. Les Européens s'enferment foigneufement dans leurs maifons pour s'en garantir. Les Indiens, à caufe de l'extrême rudeffe de leur peau, en fupportent la chaleur exceffive, fans qu'elle leur caufe ni fueur ni aucune autre incommodité.

Le Harmatan eft un vent particulier de la côte de Guinée, qui fouffle deux, trois, cinq jours de fuite, entre la fin de Décembre & le commencement de Février. Il eft fi froid & fi perçant qu'il ouvre les jointures du plancher des maifons, les ponts & les côtes des navires, jufqu'à y pouvoir paffer la main. Des chevres expofées à fon âprêté, meurent dans l'efpace de quatre ou cinq heures. Quoique pendant fa durée, le foleil foit toujours couvert, il n'entraîne ni éclair, ni tonnerre, ni pluie.

Les Typhons font des vents orageux, qui regnent fur diverfes côtes des mers Orientales, vers les mois de Juillet, Août & Septembre, prefque toujours à la pleine ou nouvelle lune, & feulement au nord de la ligne. Dans un temps calme & ferein, il fe forme au nord-eft une groffe nuée, noire près de l'horifon, d'un rougeâtre obfcur dans la partie fupérieure, d'un rouge plus clair à l'autre bande, enfin blanchâtre à fes extrêmités jufqu'à éblouir les yeux. On la voit quelquefois pendant douze heures, avant que la tempête éclate. Enfuite elle fe meut avec rapidité. Elle s'ouvre enfin avec fracas, & il en fort un vent impétueux, des éclairs fréquens, d'horribles tonnerres & un déluge d'eau. L'ouragan dure pendant environ douze heures; il fe calme pour une heure ou deux. Après cela un vent de fud-oueft fouffle auffi long-temps & avec la même violence que le premier.

Les Tornados font une autre efpèce d'ouragan des environs de la ligne. Ce font des vents de terre, qui pouffent fur la mer des nuages qui donnent des pluies abondantes, accompagnées d'éclairs & de tonnerres. Ces nuées retournent fouvent vers la côte, comme attirées par quelque vertu fecrette; fi elles avancent fur la mer, elles fe diffipent infenfiblement. Lorfque les ma-

telots apperçoivent de loin sur la côte ces Tornados, ils sont sans inquiétude; *la terre*, disent-ils, *va les dévorer.*

Le plus mauvais temps dans les mers Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. Alors la mousson ordinaire d'ouest donne des pluies & des vents dangereux. Une horrible tempête que les Portugais ont nommée *Elephanta*, ferme la scène de cette saison: on se met ensuite en mer sans en craindre d'autres. Ce vent furieux frappe directement dans la côte & bouche ainsi les havres. Il court sur la côte de Malabar, sur celle de Coromandel, & dans le golfe de Bengale, au même temps de l'année que les Typhons troublent les côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

Les marées dans les Indes Orientales, ne sont ni si hautes ni si régulieres qu'en Europe. Leur plus grande irrégularité se trouve au Tonquin, 20e degré de latitude du nord, & à la nouvelle Hollande, 17e degré du sud: à peine peut-on y discerner les basses. Dans le détroit de Malacca, le flux & le reflux ne vont qu'à six pieds, dans les plus grandes marées. Leur hauteur est encore moindre sur les côtes de Coromandel & de Malabar. Vers les embouchures du Gange, l'eau monte quelquefois à dix pieds. En général, les plus grandes embouchures des riviéres ont les marées les plus grandes; elles sont moins hautes dans les Isles éloignées du continent. A Guaham, une des Isles Mariannes, les eaux ne s'élevent qu'à deux ou trois pieds. Le flux & le reflux ne se font sentir que près du rivage.

Les courans, lesquels ne sont sensibles qu'à cinquante lieues de la terre, différent des marées, principalement en ce qu'ils prennent leur direction d'un côté, un jour, une semaine, un mois, six mois, pour revenir ensuite sur eux-mêmes pendant le même espace de temps; au lieu que dans le flux & le reflux, les eaux avancent & refoulent deux fois pendant vingt-quatre heures. C'est une observation commune à tous les gens de mer, que par-tout où les vents réglés dominent, ils réglent les cou-

rans. Quelquefois les vagues foulevées & emportées d'un côté par des vents cafuels, n'empêchent pas qu'un courant, fous leur furface, ne fuive une direction contraire. Enfin il n'eft pas extraordinaire de voir des courans oppofés dans le même temps, dans le même lieu, & l'un fur l'autre. Aux Indes Orientales, leur direction ordinaire, pendant une partie de l'année, eft de l'eft à l'oueft, & pendant l'autre partie de l'oueft à l'eft. Leur cours fuit la mouffon, mais il ne change que quelque temps après.

Nous allons décrire les arbres, les plantes, les fruits & autres productions communes à la plus grande partie des Indes Orientales, qui femblent mériter une attention particuliere.

Plantes, Fruits, &c.

L'Agoucla, Aquila, ou bois d'Aigle eft un grand arbre affez reffemblant d'ailleurs à l'olivier, lequel rend, quand on l'approche du feu, une odeur fort agréable. Les perfonnes riches en brulent dans des lieux bien fermés pour en recevoir précieufement les vapeurs, comme une fumigation falutaire. Il croît particulierement dans la Cochinchine; mais le commerce le répand dans toutes les Indes, où l'on s'en fert contre les maladies contagieufes pour fortifier le cœur & l'eftomach.

L'Ahate de Pauncho Recchi porte un fruit rafraîchiffant & apéritif, de la groffeur d'un citron, verd & frifé par dehors, blanc en dedans, plein d'une pulpe fucculente & d'une odeur fuave. Il fleurit deux fois l'année.

Les racines de l'Ahegaft, grand arbre, fervent à teindre en bel incarnat.

L'Alafreira, arbre un peu plus grand que notre prunier, produit le faffran des Indes. Sa fingularité la plus remarquable eft de fleurir pendant la nuit, fans aucune différence de faifon dans tout le cours de l'année.

L'Aloës des Indes, lequel paffe pour le meilleur dans les ufages de la Médecine, eft affez femblable au fquille; mais plus gros. Cette plante, qui répand une odeur très-forte, n'a qu'une racine enfoncée perpendiculairement en terre comme un pieu. Elle eft d'un goût très-amer.

HISTOIRE DES INDES.

L'Alpam, fameux arbriſſeau, dont le tronc ſe diviſe en deux ou trois tiges, a l'écorce verte & cendrée, les branches blanchâtres & partagées par des nœuds, la moëlle verte, la racine rouge, des feuilles vertes d'un goût un peu âcre & d'une odeur qui n'eſt point déſagréable, des fleurs d'un pourpre foncé & ſans odeur, enfin des coſſes pleines d'une pulpe charnue ſans aucune ſemence viſible. On en fait un excellent onguent pour les maladies de la peau. Le ſuc de ſes feuilles & de ſa racine eſt un antidote fort vanté.

L'Ambalam eſt un grand arbre dont un homme peut à peine embraſſer le tronc. Lorſque les boutons de ſes fleurs viennent à pouſſer, il ſe dépouille de ſes feuilles & ne les reprend que lorſque le fruit paroît.

L'Ambon, arbre de la forme du néflier, donne un fruit délicat & ſavoureux, approchant de la figure des prunes blanches, & contenant un noyau auquel l'on attribue l'étrange propriété de faire tourner l'eſprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard aſſure qu'en ayant imprudemment goûté, il ſe ſentit la raiſon troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cauſe des maladies mortelles.

L'Ananaſeira eſt une eſpéce de buiſſon qui produit l'Ananas, aujourd'hui très-connu & même cultivé par les curieux en Europe, fruit d'une forme pyramidale, garni de feuilles pointues qui lui donnent quelque reſſemblance avec l'artichaut. Sa pulpe jette une odeur de muſc. Elle eſt dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux fort agréable, ſur-tout quand on l'a miſe, pelée, dans de l'eau & du ſucre. La paſſion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas d'attendre qu'il ſoit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de ſucre. Il eſt d'ailleurs fort ſain, quoique ſi chaud, qu'un couteau qu'on y laiſſeroit l'eſpace d'un jour, en perdroit ſa trempe.

L'Angolam eſt un bel arbre toujours verd, d'environ cent pieds de haut & douze pieds de groſſeur, qui croît ſur les

montagnes & dans les rochers. Son fruit reſſemble à celui du cerifier. Les Indiens le regardent comme le ſymbole de la royauté, parce que ſes fleurs ſont attachées à ſes branches en forme de diadême.

Il découle par inciſion de l'Angſana une liqueur qui ſe condenſant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'eſt dans cet état que la vendent nos droguiſtes.

On appelle Anis une graine de buiſſons aſſez reſſemblante au vrai Anis pour l'odeur & pour le goût. On en fait une liqueur violente, eſtimée par les Indiens comme un excellent cordial, mais capable de ruiner les meilleures conſtitutions.

L'Areka, eſpéce de petite noix qui croît ſur un arbre haut, droit & délié, ſe mêle avec le Béthel, fameuſe feuille d'un arbriſſeau rampant comme le lierre & le poivre. L'Areka récent contient une matiere blanche, viſqueuſe & enivrante pour ceux qui ne ſont pas accoutumés à manger le Béthel. On nomme ſimplement Béthel, une préparation de feuilles de cet arbre, de noix d'Areka & de chaux éteinte, en forme de paquet. On y mêle quelquefois, pour flatter le goût, de l'ambre gris, du girofle, du cardamome, où on mâche le paquet ſans en avaler le ſuc qui rougit la ſalive, la langue & les levres. La feuille du Béthel eſt naturellement verte, mais on la blanchit en l'enfermant dans un coffre de bois récent de bananier, & en l'arroſant au moins une fois le jour. Chez les gens de qualité, on ne préſente que du Béthel d'une blancheur parfaite. Outre le beau vermillon que donne ſa préparation, & l'odeur agréable qu'elle laiſſe, elle fortifie l'eſtomach & aide la digeſtion. Tous les Voyageurs aſſurent que la pierre & la gravelle ſont des maladies inconnues dans les pays où l'uſage du Béthel eſt commun. Les Européens s'y accoutument d'abord & bientôt en ſont leurs délices.

On dit que le fruit du Badukka, arbre médicinal, pris dans du lait, rend impuiſſant.

Le Bambou ou Mambou, eſpéce de roſeau célebre, croît en

maniere d'arbre quelquefois jusqu'à la hauteur du peuplier, ses branches dirigées vers le ciel. Son tronc est de la grosseur de la cuisse humaine près du genou. Sur la côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ses jointures ou nœuds, une matiere blanche que les Indiens nomment Sucar Mambu, sucre de Mambou, & les Arabes ainsi que les Persans, Tabaxir, jus blanc. Ses vertus médicinales la rendent si précieuse qu'en Arabie & en Perse elle se vend au poids de l'argent. Le tronc & les branches du Bambou servent à toutes sortes d'usages.

La racine, les feuilles & le fruit du Baxana passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre tous les poisons; mais on prétend que dans le voisinage d'Ormuz son fruit suffoque & son ombre est mortelle.

Le Benjoin, gomme que les Arabes appellent Lor, découle naturellement ou par incision d'un arbre grand & touffu, dont les feuilles ont la forme de celles du limonier. L'odeur de cette espéce d'encens & ses usages pour la Pharmacie, en ont fait une des plus précieuses marchandises de l'Orient. Le meilleur Benjoin est noirâtre.

L'Acajou naît du Cajuyera, arbre peu haut & touffu. Ce fruit, qui a le dehors d'une pomme jaune & rouge, porte le noyau dessus comme une espéce de cimier verd. On attribue à son odeur la vertu de rafraîchir & d'augmenter la mémoire.

Le bois du Calamba, espéce d'Aloës, suivant Pyrard, est fort précieux tant par son odeur à laquelle on attribue de grandes propriétés, que par l'emploi qu'on en fait dans les ouvrages de marqueterie. Les Grands le rendent cher par la consommation considérable qu'ils en font pour le faste autant que pour la jouissance d'un excellent parfum.

Pour tirer la gomme des Camphriers communs, on en met le bois, les racines, les branches & les feuilles sur le feu dans une cucurbite bien bouchée; & la matiere du camphre se sublime & se rassemble en masse. Celui de l'Isle de Bornéo, le plus estimé, découle

découle naturellement de l'arbre, dans lequel on en trouve même de petites veines.

Le Caniram, arbre dont à peine deux hommes embraſſent le tronc, a cela de ſingulier, que le ſuc de ſes feuilles qui, pris modérément en décoction, eſt très-ſain, cauſe tous les effets du poiſon, la mort même, lorſqu'on en boit trop.

Le Cardamome ne ſe trouve que dans le Royaume de Cananor ſur une montagne. On n'a beſoin pour multiplier l'arbriſſeau qui le porte, que de mettre le feu aux herbes qui ont pouſſé pendant les pluies & que le ſoleil deſſéche après l'hiver : l'arbre naît de leurs cendres. En Perſe, en Arabie, en Turquie, dans toutes les Indes, on n'eſt pas content d'un ragout, s'il n'eſt aſſaiſonné de cet aromate. Sa rareté le fait vendre trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Le Camchain & le Camkit ſont deux ſortes d'oranges en haute eſtime, ſur-tout dans la Cochinchine & dans le Tonquin, où rien n'eſt comparable à leur excellence.

Le Canellier eſt à peu près ſemblable à l'Oranger. Il produit pour fruit une ſorte d'olives dont on tire une huile qui paſſe pour fort médicinale, & dont les Portugais formoient une pâte aſſez ſemblable à de la cire blanche. Les cierges de cette pâte répandoient un parfum délicieux ; on en brûloit à Liſbonne dans la Chapelle du Roi. On ne dit point que les Hollandois aient ſuivi cette méthode. Le Canellier eſt couvert de trois écorces. La ſeconde eſt incomparablement la meilleure ; on ne touche point à la troiſieme, parce qu'elle eſt néceſſaire à la conſervation de l'arbre. On fait ſécher au ſoleil la premiere écorce intérieure qui eſt proprement la canelle. En ſe ſéchant, elle ſe met d'elle-même en rouleaux & devient d'une couleur tirant ſur celle de roſe. La canelle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. La plus excellente ſe recueille entre Point de Galle & Negumbo, où l'on en trouve des forêts entieres. La Compagnie de Hollande ayant chaſſé les Portugais de Cochin, y fit ruiner tous les ca-

HISTOIRE DES INDES.

nelliers. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non plus que des girofliers qui croissent hors des Moluques, parce que l'expérience a fait connoître que les uns & les autres sont comme autant d'avortons & de productions sauvages qui ne méritent pas le nom d'épiceries. Les derniers Voyageurs font remarquer que la canelle coute plus aux Hollandois qu'on ne se l'imagine. Le Roi de Candi, dans l'Isle de Ceylan, qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point le temps de la récolte pour les surprendre & les incommoder par ses attaques. Il faut qu'ils entretiennent 15 ou 1600 hommes de guerre pour la défense d'un pareil nombre d'ouvriers qui travaillent dans les bois à lever les écorces, & qui sont nourris pendant le reste de l'année. Ajoutez à ces frais la dépense des garnisons habituelles de Colombo, Point de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de plusieurs autres places que la Compagnie occupe autour de l'Isle. Les Insulaires ont l'art de travailler l'écorce verte, c'est-à-dire, la véritable canelle. Ils en font entrer dans les cabinets, les armoires, les coffres; ils sçavent même en revêtir des cannes. On employe le bois des vieux canelliers dans la construction des maisons. Ce qui tombe à terre de ces arbres en produit de nouveaux. Lorsque ceux-ci sont assez grands, on coupe les vieux qui sont moins bons pour donner de l'air aux jeunes.

Le Canificier, ou arbre de la casse, ressemble au noyer par ses feuilles, par ses branches, & par son tronc qu'un homme ne sçauroit embrasser. Ses feuilles sont rangées sur une côte par quatre paires, terminées par une seule feuille. Ses fleurs sont jaunes. Les Chinois l'appellent l'arbre au long fruit, parce qu'en effet son fruit est une silique ligneuse d'environ deux pieds de long. Ces cosses, qui sont noires dans leur maturité, forment autant de tubes divisés en cellules enduites d'une substance moëlleuse, assez douce, blanche au commencement, ensuite jaune, & enfin d'un rouge noir. C'est la casse; purgatif benin. On trouve dans chaque cellule une semence platte & presque ronde. La casse est

commune aux Philippines, aux Isles du détroit de Java, &c. Celle du Brésil est amere, mais beaucoup meilleure pour purger que celle des Indes Orientales.

L'Arbre aux chandelles tire ce nom d'une sorte d'écorce fort déliée & longue de deux palmes, qui pousse des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux chandelles vertes.

Le Cœur Indien ou pois de Merveille, est le nom que les voyageurs ont donné à une plante Indienne & à son fruit, qui est en effet un pois d'une beauté singuliere, en partie noir, en partie blanc, & toujours marqué d'un cœur.

Le Congnare, arbre d'une grande hauteur, est fort estimé à Goa. Comme il porte dans toutes les saisons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir toujours paré de fleurs, les unes en boutons, les autres ouvertes, d'autres nouées, comme les fleurs de l'oranger, & de fruits, espèce de petites prunes d'un goût délicieux, dans tous les degrés, jusqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier croît de la grandeur du rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'érable, & ses fleurs sortent comme les boutons de roses. Ce n'est qu'après la fleur que les boutons grossissent, & que par un nouvel épanouissement, ils produisent le coton, matiére de tant de belles toiles qui font mépriser aux Indiens celles de lin & de chanvre. Schouten fait mention d'une plante à coton, haute de deux pieds & divisée en plusieurs petites branches, dont les feuilles sont à peu près comme celles de la vigne. Ses fleurs tirent sur le jaune : elles sont un peu rouges dans le milieu, d'où sortent des fruits à peu près de la grosseur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en forme d'étoiles. Le fruit jette son coton, quand il est mûr. Le coton d'arbre n'est pas si fin que celui d'herbe.

Le Cuciombi ou Cumuc, arbrisseau qui s'attache aux arbres comme le poivrier, produit sur-tout à Java & sur la côte de la

Sonde, une forte de cubebes unies en grappes, que les Indiens appellent Cuba-Chini. Ce fruit est bon pour débarrasser la poitrine de toutes sortes d'humeur. Les Maures s'en servent, comme des feuilles vertes du Talassa, pour s'exciter aux plaisirs de l'amour.

Le Dragon est un arbre fort haut, dont la séve découle dans certaines saisons & forme une gomme claire & vermeille, qui par diverses épurations, devient la drogue que l'on appelle sang de Dragon ou Adragante. Il a le tronc gros. Son sommet jette des branches rondes, douces, unies, & jointes deux à deux comme les Mandragores : les feuilles en sortent comme entre les doigts. L'écorce ressemble aux écailles d'un dragon ou d'un serpent. Sous cette écorce, est une substance spongieuse, qui sert fort bien, quand elle est séche, à faire des ruches d'abeilles. Le sang de dragon est beaucoup meilleur & plus astringent à l'Isle de Ténérife & autres pays de l'Afrique qu'à Goa & dans le reste des Indes Orientales.

Le Durion ou Durian donne un fruit du même nom, gros comme une citrouille, fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit, quand il est parfaitement mûr, répand, lorsqu'on l'ouvre, une odeur excellente. Il y en a une partie de la grosseur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis ; mais il paroît avoir celui de l'oignon rôti à ceux qui ne sont pas accoutumés à en manger. Ce fruit ne croît qu'au tronc, comme le Jaka qui lui ressemble beaucoup, ou aux parties les plus voisines du tronc & aux grosses branches, comme le Coco.

La semence du Dutroa ou Datura, prise en certaine quantité avec de l'eau, du vin, ou quelqu'autre mets, fait mourir en riant ou en poussant des cris. Si la dose n'en est pas considérable, on tombe ou dans une sorte d'imbécillité qui dure douze ou quinze heures, ou bien dans un profond sommeil qui en dure vingt-quatre. C'est la ressource des femmes libertines contre l'œil jaloux de leurs maris ou de leurs gardiens.

Le Figueira ou Bananier d'Inde, eſt une plante tendre de la groſſeur de la cuiſſe humaine, haute de quinze à vingt palmes, & garnie de feuilles larges de quatre ou environ. On croit aux Indes comme en Afrique, que ces feuilles furent les premiers vêtemens dont les peres du genre humain couvrirent leur nudité. Elles tiennent lieu de plats & d'aſſiettes. Elles ſervent auſſi de papier. Lorſque la plante a fourni de 60 à 100 bananes, on coupe le tronc par le pied, & il en ſort un rejetton.

Il naît du Figuier d'Inde, lequel n'a rien de commun avec celui d'Europe, un petit fruit qu'on brûle pour en tirer une huile noire, qui ſert, au lieu de poix & de ſuif, à enduire les navires. Ce que cet arbre a d'admirable, c'eſt que ſes branches, comme celles du paletuvier, jettent, après avoir pouſſé en hauteur, une petite racine à leur cime, & ſe courbent enſuite d'elles-mêmes, pour s'introduire dans la terre & produire de nouveaux arbres.

L'arbre au Goudron a trois ou quatre pieds de diamétre : ſon ſuc, s'il a un peu bouilli, forme un excellent goudron ; s'il bout plus long-temps, de la poix. La maniére de le tirer, eſt de faire horiſontalement un grand trou, juſqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-deſſus de cette cavité, juſqu'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou qui forme alors un demi cercle, on fait une eſpéce de baſſin, qui contient une pinte de liqueur ou deux ; & de la partie ſupérieure qu'on a coupée, le ſuc tombe dans ce réſervoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après leſquels il s'arrête, & l'arbre ſe rétablit.

Le Jacaranda eſt un arbre beau, dur & marbré. Ses feuilles ſont réguliérement oppoſées l'une à l'autre. Chaque rameau pouſſe des rejettons, & ces rejettons portent des grappes de boutons, qui en s'entrouvrant, ſe diviſent en cinq feuilles inclinées en bas, & repréſentant en dedans une petite robe de ſoie, couleur d'olive luiſante ; entre ces feuilles, il naît une fleur, à laquelle

ſuccéde un fruit rempli d'une ſubſtance verte, tirant ſur le blanc, dont on ſe ſert pour les uſages du ſavon. Les Indiens appellent ce fruit Manipoy.

Le Jaca, fruit qui naît au pied du tronc du Jagueira, arbre de la grandeur du laurier, eſt le plus gros fruit que l'on connoiſſe au monde; un ſeul fait la charge d'un homme. Il eſt plus gros & plus commun dans l'Iſle de Ceylan que dans les autres pays des Indes.

L'Indigo du territoire de Brana, d'Indoua & de Corſa, dans l'Indoſtan, à une ou deux journées d'Agra, paſſe pour le meilleur des Indes. On a l'indigo de Golkonde, de Bengale, &c, à meilleur marché de 80 pour 100 que celui là. Cette plante croît juſqu'à la hauteur d'un homme. Ses feuilles ſont vertes tant qu'elles ſont petites, mais elles prennent enſuite une belle couleur violette, tirant ſur le bleu. La fleur reſſemble à celle du chardon, & la graine à celle du ſenegré. L'uſage des Indiens eſt de couper l'indigo trois fois l'année à demi pied de terre, lorſqu'il a deux ou trois pieds de hauteur. Celui de la premiere récolte eſt ſans comparaiſon le meilleur & le plus brillant; celui de la derniere le moins bon & le moins vif. Cette différence dans leur couleur, qui eſt d'un violet bleuâtre, en fait une conſidérable dans le prix. Les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges. Après avoir coupé les plantes, on ſépare les feuilles de leurs petites queues, on les fait ſécher au ſoleil, & on les jette dans de l'eau ſaumâtre où elles ſe réduiſent comme en vaſe ou en terre graſſe. Enſuite les ouvriers forment de cette pâte des morceaux de la figure & de la groſſeur d'un œuf de poule coupé en deux, c'eſt-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. Les Marchands, pour éviter de payer les droits d'un poids inutile avant que de tranſporter l'indigo en Europe, ont ſoin de le faire cribler pour ôter la pouſſiere qui s'y attache. Les habitans du pays achetent cette pouſſiere pour leurs teintures. Les ouvriers qui criblent l'indigo, ſont obligés de ſe couvrir le

visage d'un linge & de prendre du lait à chaque demi heure; &, malgré ces préservatifs, après huit ou dix jours de travail, leur salive est bleuâtre. Si l'on met un œuf le matin près des criblans, le dedans en est tout bleu le soir. Les Marchands qui achetent l'indigo, en font toujours brûler quelques morceaux pour voir si l'on n'y a pas mêlé du sable. L'indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Quand la terre a nourri cette plante l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer avant qu'on y en seme d'autre. Les Indiens donnent à l'indigo les noms d'Anilnil, Gali, &c.

De la moëlle du Libby, arbre qui paroît être de l'espéce du palmier, on fait une sorte de pain de fort bon goût, & des dragées comme du sagu des Moluques, avec lequel le Libby peut être confondu. On trouve fréquemment aux Indes le même arbre sous des noms différens.

Le Makarekau a ses racines hors de terre où elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotis & des arcades. Son fruit est de la grosseur d'une citrouille, de couleur incarnate, divisé par carreaux, & rempli de pignons d'un excellent goût. Ses feuilles sont longues d'une aune & demie & larges d'un empan. On les divise en deux peaux, sur lesquelles on peut écrire avec de l'encre comme sur du parchemin.

Dampier regarde le Mangoustan comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la grenade, mais il est beaucoup plus petit. Le goût en est plus fin dans l'Isle de Java qu'en tout autre lieu.

Le Manguera, arbre des Mangues ou Mangoués, semble occuper le troisiéme rang après le Cocotier & le Betheleira dans l'estime des Indiens & dans l'opinion même des Voyageurs. Son fruit a l'écorce verte avec une pulpe d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs espéces d'un goût différent, tels que les Carreiras, les Mallajas, les Nicolas, les Satias & quelques

autres : mais ils surpassent tous en délicatesse les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il n'a rien connu de si délicieux. L'usage est de les cueillir verds comme tous les autres fruits des Indes, de les laisser mûrir dans les maisons, & de les confire soit au sucre, soit au vinaigre. Les Indiens les mangent en achar, espéce de salade. Leur qualité est fort chaude.

La Molucane est appellée par les Indiens le remede des pauvres & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies. Cette plante n'a nulle part des propriétés si salutaires qu'aux Moluques d'où elle tire son nom.

Le Negundo, grand arbre, a des fleurs approchantes de celles du romarin, & des fruits semblables au poivre noir. On lui attribue beaucoup de vertu. Les femmes Indiennes se font un breuvage du suc de ses feuilles, & s'en lavent extérieurement pour aider à la conception.

Le Nirnotsjil est un arbrisseau respecté au Malabar, à cause de la vertu qu'on attribue à ses feuilles de guérir du mal vénérien.

L'arbre de la Noix Muscade est de la grosseur du noisettier, avec cette différence que ses branches sont plus épaisses & moins étendues. Son fruit croît comme la noisette entre les rameaux. Il est enveloppé d'une fleur enfermée dans une gousse. La plûpart des Voyageurs observent que l'arbre ne se plante point. On assûre que dans la maturité des noix, il vient des Isles Méridionales un grand nombre d'oiseaux, sur-tout de Manucodiatas ou oiseaux de Paradis, qui les avalent entieres & les rendent de même. La matiere visqueuse dont on les suppose couverte au sortir du corps de ces oiseaux, sert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un arbre qu'on n'obtiendroit pas, ajoute-t on, de la nature en le plantant par d'autres méthodes; mais les Hollandois ont fait une expérience contraire. Les oiseaux de Paradis passent, comme ici les Grives, pendant la vendange. La Noix Muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns, & les fourmis, dont les Isles sont remplies, leur mangent les pieds, delà l'opinion

l'opinion vulgaire qu'ils en ſont dépourvus. C'eſt proprement dans les ſix petites Iſles de Banda & dans l'Iſle de Damme que croît la muſcade.

L'Oloturion eſt une eſpéce d'ortie d'une nature ſi cauſtique & ſi venimeuſe qu'il ſuffit d'y toucher pour ſentir une ardeur ſemblable à celle que cauſe l'eau bouillante, & qui excite une violente fievre, ſi l'on n'applique auſſitôt de l'ail pilé ſur la plaie. Malgré cette pernicieuſe qualité on ne laiſſe pas, dans pluſieurs contrées des Indes, de mêler le ſuc de cette plante avec l'Arrack, ou les eaux de vie du pays, & de le faire entrer dans l'aſſaiſonnement des viandes.

Le Pagna jette une matiere blanche dont on fait des couſſins & des matelats; on ne la file point.

On diſtingue pluſieurs eſpéces de Palmiers. Les feuilles du palmier de Tranfolin forment une ſorte de balai. Les Portugais s'en font des ſombreiros ou paraſols. Le Palmier des Bergios ou des Singes a les branches en forme de fouet à pluſieurs cordes ou de diſcipline. On fait de très-beaux chapelets de ſon fruit; & les gros grains ſont naturellement mieux travaillés qu'ils ne le ſeroient par le plus habile graveur. Les fruits du Palmier Bourias des Philippines ont des noyaux qui ſervent au même uſage. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpéce de miel & de ſucre noir nommé Pacaſcas. Carreri qui range ſous le nom de Palmiers jusqu'à quarante eſpéces d'arbres, dit que l'Yoro ou Landau fournit les Philippines de pain; c'eſt la ſagu des Moluques. On transforme auſſi en pain la ſubſtance du Bourias. L'eſpéce qui donne du vin & du vinaigre dans les premieres de ces Iſles, ſe nomme Saſa & Nipa. Tavernier remarque qu'il n'a jamais bu de vin de Palmier auſſi fort que celui que rendent ces arbres dans les pays où l'on plante du poivre tout autour.

Le Panoma ou bois des Moluques, eſt ſi précieux, à raiſon de ſes propriétés, que les Indiens qui en élevent dans des jardins, n'en accordent pas aiſément même la vue aux étrangers. Son bois

eft fort purgatif, il réfifte au venin. C'eft un grand remède pour toutes les bleffures empoifonnées. On ne le vante pas moins pour certaines fiévres, les coliques, l'hydropifie, la gravelle, la migraine, les écrouelles, les vers, &c. Il excite l'appétit. On en apporte en Europe, mais il y eft rare & cher.

Le Papeira qui donne les Papaies ou Melons des Jéfuites, a le bois fi tendre qu'on en coupe facilement le tronc avec un fimple couteau, quoiqu'il ait une palme de diamétre fur vingt de hauteur. Il produit toute l'année des fruits femblables à des pommes d'amour, mais plus gros du triple & accouplés deux à deux. On trouve ainfi aux Indes plufieurs arbres qui portent dans toutes les faifons. La plûpart demeurent toujours verds. Leurs feuilles ne tombent que fucceffivement & à mefure qu'il en croît de nouvelles.

Le Pereyra ou le Guaiavier de l'Orient donne auffi des fruits pendant toute l'année; ce font des efpéces de poires, dont on fait de très-bonnes confitures féches & liquides.

Le Plantain ou Platane des Indes Orientales ne fe diftingue du Bananier que par fon fruit qui eft beaucoup plus gros & de la moitié plus long. Quelques voyageurs lui donnent le nom des fruits, fans excepter la noix de Coco. Au fommet & du cœur de l'arbre, il fort une tige très-dure, autour de laquelle le fruit fuccédant aux fleurs, fe forme par pelottons dans une gouffe, femblable à une fauciffe de fix à fept pouces de long & de la groffeur du bras. Il eft auffi mou que le beurre en hiver. Le goût en eft très-délicat. Il n'a que de la chair fans pepins, & il fe fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange auffi en guife de pain, après l'avoir fait rôtir ou cuire dans l'eau avant fa maturité. On compofe encore de fon jus une liqueur agréable, qui approche du Lambfwool, ou laine d'agneau, liqueur Angloife faite de pommes & de l'efpéce de biere qu'on nomme Ale. Les Anglois auffi paffionnés pour le fruit que les Indiens, le réduifent en maffe pour le faire bouillir en forme de Poudding. Ils appellent

ce mets *cotte de maille*, parce que c'eſt contre la faim une reſſource commune. On en fait auſſi de très-bonnes tartes. Les Inſulaires de Mindanao tirent du tronc du plantain ſéché au ſoleil de petits filets, dont on fait des draps. Cette étoffe dure peu, mais la facilité d'en avoir ſupplée à la bonté.

Le Poivrier, arbriſſeau dont les feuilles reſſemblent à celles du lierre, a une tige ſi foible, qu'il faut le planter auprès d'un mur, d'un arbre, ou de quelqu'autre appui, autour duquel il ſerpente. Ses feuilles ont une odeur forte & le goût piquant comme le fruit. Il croît en terre franche & graſſe. Après trois ans de ſtérilité, il produit pendant trois ans juſqu'à ſix & ſept livres de poivre. Enſuite ſa fécondité dégénére, de façon qu'après la douziéme année, il ne rapporte plus rien. Le Poivrier pouſſe d'abord des fleurs blanches vers le mois d'Avril. Il ſort enſuite de leurs boutons de petites grappes, comme celles du groſeiller, couvertes de trois feuilles chacune. Les grains ſont verds au commencement. A meſure qu'ils mûriſſent, ils prennent un rouge très-vif. Dans leur parfaite maturité, ils ſont tout-à-fait noirs. Il s'en trouve quelquefois qui ne rougiſſent & ne noirciſſent point, ils deviennent blancs. On a l'art de blanchir le poivre commun. Les grappes ſe coupent en Décembre. Les grains, en ſéchant au ſoleil, quittent d'eux-mêmes leur queue. La culture de l'arbre demande beaucoup de ſoins. Le Poivre du continent des Indes n'eſt nullement comparable à celui des Iſles. Les Hollandois tirent beaucoup de gros poivre de la côte de Malabar & des terres du Viſapour. Pour le petit qui vient à Bantam, à Achem, &c., il en ſort peu de l'Aſie; les Maures en font une grande conſommation. Le Poivre long dont la graine vient dans une gouſſe, eſt fort commun, ſur-tout dans les Etats du Mogol; il eſt à fort bon compte.

En Perſe, en Arabie, en Turquie, à Malaca, &c. il ſe fait un grand trafic du bois & des racines du Pucho, ou Coſt, Coſtus Indicus. Cette plante reſſemble beaucoup au ſureau.

Histoire des Indes.

Les Anglois de Madras achétent une quantité confidérable de Pamplenofe, fruit de la groffeur d'un citron, contenant, comme la grenade, des grains remplis de jus d'un goût fort agréable.

Le Quil ou Quirpele, en Portugais Pao de Cobra, le bois de ferpent des Hollandois, eft un antidote contre toutes fortes de venin. Il tire fon nom Indien d'un animal de la grandeur & de la figure d'un furet, qui attaque les ferpens, & qui, s'il eft bleffé dans le combat, s'en va auffi-tôt manger de cette racine.

Le fruit du Rima eft le feul pain des Ifles Marianes; fa chair eft blanche comme la mie du meilleur pain; il demande d'être mangé frais.

On croit que c'eft des Indes Orientales que le Riz a paffé dans les autres parties du monde. Je parle ailleurs de cette plante. C'eft un fentiment général dans ce pays, que le pain de riz donne de l'embonpoint à ceux qui en font un ufage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourriffant & difficile à digérer.

Le Saamouna eft un bel arbre, mais d'une forme extraordinaire; le haut & le bas de fon tronc font de même groffeur. Dans fon milieu il prend un corps & un volume étonnans.

Le Sagu ou Sagumanda, arbre d'un tronc épais quoique peu haut, a les feuilles conformes à celles du Cocotier. On rape fon bois, qui n'eft qu'une moëlle ferme; & en le faifant détremper dans l'eau, on en compofe une efpéce de tourteaux ou galettes, que l'on laiffe fécher au foleil jufqu'à ce qu'ils foient auffi durs que du bifcuit de mer. On fait auffi cuire les parties les plus fines du Sagu en bouillie. C'eft la nourriture de la plûpart des Ifles Orientales, qui ne produifent ni riz, ni froment, ni feigle. On vante le goût de cet aliment. On tire auffi de l'arbre une liqueur dite le Sagouar, plus douce que le miel, qu'on mêle avec le Houbat, autre liqueur compofée de diverfes herbes qui lui donnent une forte d'amertume. Le Sagouar eft fain pour ceux qui en ufent fobrement. Les Hollandois des Moluques & d'Amboine n'ont

guére d'autre boiſſon. Pris avec excès, il enivre & fait même enfler le corps.

Le bois de Sandal eſt dans une haute eſtime dans les Indes. On diſtingue le rouge, le jaune, le blanc, dont les deux derniers qui croiſſent en abondance dans les Iſles de Timor & de Solor, ſont les plus recherchés. On broie ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on ſe frotte le corps. On le brûle auſſi en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus ſalutaires.

Le Savonier porte, pour fruit, de petites boules jaunâtres, qui frottées entre les mains, ſe convertiſſent en un ſavon très-blanc, avec lequel les Indiens lavent la ſoie.

L'Arbre ſenſible doit ce nom à une propriété très-remarquable. Dès qu'on le touche ſon fruit s'enfle & s'agite. Schouten raconte, qu'un jour près de Cochin, ſe trouvant aſſis auprès d'un de ces arbres avec d'autres Européens, ils ne furent pas peu ſurpris, pour ne pas dire effrayés, lorſque ce fruit merveilleux, qu'ils ne prenoient d'abord que pour une feuille, vint à groſſir, à ſe mouvoir, & même à faire pluſieurs ſauts, lorſqu'ils y eurent touché.

L'Arbre que les Moluquois appellent Siger, les Perſans Calafu, & les Européens Girofle, reſſemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme de ſes feuilles. Le goût des clous que ces Inſulaires nomment chimque, ſe trouve juſque dans le bois. Ses branches nombreuſes ſe chargent d'une prodigieuſe quantité de fleurs, d'abord blanches, enſuite vertes, & enfin rouges & aſſez dures. Dans ce dernier degré de maturité, elles ſont proprement clous. En ſéchant, le clou devient d'un brun jaunâtre. Lorſqu'il eſt cueilli, il prend la couleur du noir de fumée. Il ne croît aucune eſpéce de verdure autour de l'arbre, parce qu'il attire tous les ſucs nourriciers de la terre. Les clous ſont d'une nature ſi chaude que s'il ſe trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choiſit pour les nettoyer, quelqu'éloignée qu'elle ſoit

Histoire des Indes.

des clous, elle sera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux. Les Hollandois, qui ont fait cette expérience, ajoutent que la soie grége de la Chine a la même vertu. Les Indiens ont coutume d'arroser le pavé du lieu où est la soie qu'ils doivent livrer dans le commerce, pour qu'en s'imbibant d'eau, elle augmente de poids. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui se répandent en divers endroits les reproduisent assez. Argensola, dans son Histoire des Moluques, raconte, sur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, dont l'Isle de Gilolo fourmille, mangent les clous meres, c'est-à-dire, qu'on laisse vieillir sur les arbres pour qu'ils soient mieux nourris & plus forts, & que les rendant avec leur fiente, il en naît des girofles. Cette facilité de se multiplier s'opposera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les détruire. Après la conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'insolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, n'imaginérent pas de meilleur moyen pour s'en délivrer, que de détruire les funestes richesses qui les exposoient à cette tyrannie. Le désespoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les girofles; mais cet incendie répondit si mal à leurs vues, qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs Isles, il en augmenta la fertilité. Le girofle vit cent ans.

Le Simbor est une plante qui représente les cornes d'un Elan; ce qui lui en a fait donner le nom par quelques Voyageurs. Elle ne paroît avoir d'autre racine qu'une matiere mollasse & fongueuse: aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre pour croître; il suffit de la placer sur une pierre ou sur le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité.

Les Tamarins ou Tamarindes, grands & beaux arbres, croissent dans presque toutes les parties de l'Inde, & particuliérement au Bengale. On les transporte jeunes des lieux incultes où la nature les produit dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les carrefours, les places publiques, &c, pour y servir d'or-

nement. Les Indiens ſe mettent à couvert du ſoleil ſous leur ombrage. Son fruit, enveloppé dans une gouſſe, ſe retire ſous les feuilles au coucher du ſoleil; & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet aſtre. Ses féves ſont enduites d'une moëlle gluante appellée Tamarin, que les Indiens & les Portugais emploient dans l'apprêt de leurs viandes. On en fait des confitures au ſucre, que l'on tranſporte dans tous les pays du monde.

Le Tanga ou Cocotier, arbre fort droit dont la hauteur ordinaire eſt d'environ 40 pieds, n'a d'autres branches que dix ou douze feuilles larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. On les emploie ſéches & treſſées pour couvrir les maiſons: elles réſiſtent pendant pluſieurs années à l'air & à la pluie. Elles ſervent auſſi de papier à écrire. On fait de très belles nattes de leurs filamens les plus déliés, & des balais du reſte. On brûle le milieu qui eſt comme une tige. Le cocotier a preſque toujours le même nombre de feuilles, parce qu'il en ſuccéde continuellement de nouvelles aux anciennes. Le bois de l'arbre eſt ſpongieux, mais dans ſa vieilleſſe il devient très-ſolide. Ses racines nombreuſes & déliées n'entrent pas fort avant dans la terre; mais comme l'arbre n'a point de branches qui donnent priſe au vent, il n'en réſiſte pas moins à la violence des orages. Au ſommet, on trouve, entre les feuilles, un cœur ou gros germe, de la forme & du goût du choux-fleur, ſuffiſant pour raſſaſier ſix perſonnes. On en fait peu d'uſage, parce que l'arbre meurt quand on l'a cueilli. Entre le cœur & les feuilles, il ſort des bourgeons gros comme le bras, d'où, leur extrémité coupée, il diſtille une liqueur blanche & agréable. Cette liqueur porte les noms de Tary, Toddy, Nery & Sory, ſuivant la différence des lieux, de ſes qualités, de ſa préparation. C'eſt la ſeule qu'on recueille réguliérement ſur toute la côte du Malabar. Le Tary, la premiere & la plus naturelle de ces liqueurs, eſt très-doux & approchant du petit vin. Dès qu'il eſt échauffé ou par la chaleur du ſoleil, ou par quelqu'autre cauſe, il s'aigrit; c'eſt alors du Sory ou Soura.

Histoire des Indes.

Dans vingt-quatre heures, la liqueur eſt tout-à-fait aigre. Du Sory diſtillé, on tire une ſorte de vin & du vinaigre. Paſſé trois fois par l'alembic, c'eſt de l'eau de vie. Le Tary frais, en bouillant avec un peu de chaux vive, s'épaiſſit d'abord en conſiſtance de miel; il acquiert à la fin la ſolidité du ſucre; ſans acquérir la délicateſſe ni toute la blancheur de celui des cannes. Le peuple ne fait ſes confitures qu'avec cette eſpéce de ſucre, qu'on nomme Jagra.

Le Tary eſt la matiére & l'aliment du Coco; auſſi les arbres qu'on inciſe pour en faire diſtiller la liqueur, ne portent point de fruit. Si l'on permet à la nature de ſuivre ſon cours, chaque bourgeon jette une grappe de dix, douze, quinze Cocos. Ces fruits ſont de la groſſeur de la tête humaine. Leur premiere écorce qui a le goût des fonds d'artichaux, contient en abondance une liqueur agréable, ſaine & rafraîchiſſante. A meſure que le Coco mûrit, cette eau ſe change inſenſiblement en une ſubſtance blanche, molle, douce, & du goût de la crême. On donne aux Cocos à demi-mûrs le nom d'Elexir ou de Lagné. Enfin la chair qui ſe forme de cette eau a, dans ſa parfaite maturité, la blancheur, le goût & la ſolidité des noiſettes. Son ſuc entre dans les ſauces les plus délicates. Preſſée dans des moulins, elle rend l'huile dont on ſe ſert communément aux Indes; cette huile, quand elle eſt récente, égale en bonté celle d'amandes douces; en vieilliſſant, elle prend les qualités de l'huile de noix. La premiere écorce du Coco ſe diviſe en filamens, qui ſervent à faire des étoffes, des cordages & même des cables pour les plus gros vaiſſeaux. La ſeconde enveloppe eſt une coquille dure & épaiſſe, dont on fait des taſſes, des cuillers & d'autres petits ouvrages. Le reſte ſe brûle, & le charbon en ſert aux forges des Artiſans. Lorſqu'on a tiré l'huile de la chair, il reſte un marc dont le peuple nourrit les pourceaux & la volaille; les pauvres mêmes en mangent dans les années ſtériles.

Ainſi le Cocotier fournit de quoi former, mettre à la voile, & même

même charger un vaiſſeau; de quoi bâtir & meubler une maiſon; & de quoi vêtir & nourrir ſes habitans : auſſi repréſente-t-on cet arbre comme la plus utile & la plus merveilleuſe production de la nature.

Le Théca eſt comme le chêne des Indes; on en trouve des forêts. Les Indiens idolâtres n'emploient point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs temples. Le ſucre de leurs feuilles teint en pourpre les ſoies & les cotons; elles ſervent auſſi d'alimens.

L'arbre de S. Thomas eſt d'une beauté admirable par ſes feuilles, qui reſſemblent parfaitement à celles du lierre, & ſur-tout par ſes fleurs qui ſont des lys violets d'une excellente odeur.

L'Arbre triſte a été ainſi appellé, parce qu'en même temps que les autres ſemblent ſe réjouir, dit Philippe de la Trinité, en épanouiſſant leurs fleurs à la venue du ſoleil, celui-ci perd les ſiennes. La deſcription qu'on en fait paroît convenir au ſaffran d'Inde.

Les Indiens tirent du Tsjaskela, eſpèce de figuier, des cordes pour leurs arcs, & la couleur rouge dont on teint les draps de Cambaye.

On tranſporte beaucoup de drogues des Indes Orientales dans les pays étrangers; le Pontion, que ſa qualité d'excellent fébrifuge met toujours à fort haut prix; le Doringi, graine carminative & vermifuge, ſi douce & ſi bienfaiſante qu'on en fait prendre aux enfans de naiſſance; le Semparentaon, racine amere qui a de puiſſans effets contre diverſes maladies; le Caxumba ou Flors, racine dont on aſſaiſonne les mets & dont on teint le coton; le Tianco, fruit que les Indiens prennent pilé avec quelque liqueur pour les moindres incommodités; le Paravas, herbe rare, rafraîchiſſante & propre à purifier les humeurs; le Sambaia ou Guduan, fruit cher pour ſa rareté, & bon ſur-tout contre les poiſons; &c. Ces peuples, ſoit pour ſe garantir des intempéries de l'air, ſoit pour ſe guérir de diverſes maladies, ſoit pour ſe parfumer, ſe frottent le corps avec des racines & des bois pilés,

comme le Tomonpute, le Tagari, le Seruban, le Sedovaia, le Sari, eſpéce de fleur de farine, le Spodiam, le Ganti, le Cajuafti, bois qui met la bouche en feu, &c. Le Madian, le Maju & le Caraſſani, ſont autant d'eſpéces d'Amfion ou d'Opium, avec leſquels les Indiens s'enivrent. Ils mêlent de ces drogues avec le Cumin, en Malais Jentanierau, en Perſan Chirman, pour les employer contre les violens rhumatiſmes auxquels ils ſont ſujets, à cauſe qu'ils ſont preſque nuds.

Le poids dont on ſe ſert pour peſer l'or, l'argent & d'autres métaux, eſt une eſpéce de petites féves, Conduri en Malais, Saga en langue Javane, d'un beau rouge, avec une tache noire ſur le côté.

La Gomme Laque, Lak en langue Maureſque, Tick en langage Péguan, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils emploient à teindre ou à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle eſt moins l'ouvrage de la nature que de certaines fourmis ailées, qui ſuçant la gomme découlant de certains arbres, la rendent enſuite ſur les feuilles des mêmes arbres, ou même ſur la terre. Celle du Bengale eſt plus belle & plus nette que celle du Pégu, où l'on en trouve en plus grande abondance. Les Hollandois en achetent beaucoup dans ce Royaume pour la Perſe. Après qu'on en a tiré la couleur, le reſte ſert à revêtir de petits ouvrages, ou à former des bâtons de cire à cacheter. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en enlevent tous les ans 150 caiſſons. Du temps de Tavernier, elle ne leur revenoit pas à plus de dix ſols la livre, & elle valoit en France dix ſols l'once, quoique fort mêlée de réſine. La Laque du Tonquin, ſuivant Baron, coule naturellement de l'arbre. Elle eſt naturellement blanche, mais l'air la noircit. Les ouvrages de Laque du Japon l'emportent ſur ceux de toutes les autres contrées de l'Orient; ce qu'on attribue à l'excellence du bois de ce pays, plutôt qu'au vernis & à la peinture. Les cabinets & autres ouvrages qui doivent être vernis ſe font de bois de Ponc, eſpéce de ſapin inférieur au nôtre pour cet objet.

Les ouvriers de l'Orient ſont fort éloignés de l'habileté des Européens dans ce genre de travail. Ce travail eſt très-dangereux, parce que la gomme contient, à ce qu'on croit, une eſpéce de poiſon. On fait auſſi avec la Laque une colle qui paſſe pour la meilleure qu'on connoiſſe au monde.

Les ſucres en caſſonade ſortent particuliérement du Bengale. Il ſe fait auſſi du ſucre en pains de huit à dix livres, mais on ne le rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de ſucre royal. C'eſt une opinion établie dans cette contrée, que le ſucre gardé trente ans devient un des plus dangereux poiſons du monde. Le tabac croît en divers endroits des Indes, & quelquefois en ſi grande abondance, qu'on en laiſſe perdre une grande partie. Il a différentes qualités. Le meilleur opium vient de l'Iſle Célebes. Il y en a beaucoup à Brampour, où les Hollandois en prennent en échange pour leur poivre. Les mers des Indes n'ont ni corail ni ambre jaune. Les Portugais ont rapporté de Goa & de Mozambique des morceaux d'ambre gris d'une groſſeur prodigieuſe. C'eſt du Royaume de Boutan que vient la meilleure ſorte & la plus grande quantité de muſc.

Le Bengale abonde en ſalpêtre ; celui qui eſt rafiné coûte trois fois plus que celui qui eſt brut. Les Hollandois qui en ont un magaſin à Choupar, à quatorze lieues au-deſſus de Patna, avoient fait venir de Hollande des chaudieres & des rafineurs pour faire eux mêmes cette opération : mais les Indiens irrités de ſe voir enlever le gain de ce travail, leur refuſerent du petit lait, ſans lequel le ſalpêtre ne blanchit pas, & néanmoins, il n'eſt pas eſtimé, s'il n'eſt d'une blancheur tranſparente. La plus grande quantité de cette matiére vient des parties ſeptentrionales des grandes Indes, on la tire d'une argile ou terre noire, fauve ou blanchâtre. On creuſe un grand puits, comme un puits à ſel, dans lequel on paîtrit l'argile & la terre nitreuſe dans de l'eau claire, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpéce de bouillie. La partie la plus groſſiere s'étant précipitée, on met le reſte dans un

Histoire des Indes.

autre grand trou, & l'on en retire la portion qui furnage. C'eſt une eau toute nitreuſe qu'on fait bouillir & que l'on écume juſqu'à ce qu'enfin il ne reſte que la ſubſtance du ſalpêtre.

Le Bezoar, pierre d'une vertu ſinguliére qu'on trouve dans le corps de différens animaux, vaut dans les Indes Orientales le double de celui des petites Indes. Il y en a de diverſes formes. Les uns ſont ronds; les autres reſſemblent à des noyaux de dattes, à des œufs de pigeons, aux rognons d'un chevreau, à des glands. Leur couleur n'eſt pas moins variée, car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendre; mais la plûpart ſont d'un verd pâle. Les Bezoars de l'Orient ſont compoſés de pluſieurs robes, comme l'oignon, & luiſans, comme ſi l'art s'étoit attaché à le polir. On eſtime ſinguliérement celui des chevres de Golkonde. Les habitans du pays connoiſſent, en battant le ventre d'une chevre entre les deux mains, combien elle a de Bezoars, & ils la vendent à proportion. La groſſeur de ces pierres fait leur prix, quoique les petites n'ayent pas moins de vertu que les autres. Si cinq ou ſix Bezoars péſent une once, la valeur de cette once ſera de quinze à dix-huit francs; un ſeul Bezoar du poids d'une once en vaudra cent; s'il s'en trouve de quatre & cinq onces, il ſe vendra juſqu'à 200 piſtoles. L'impoſture a trouvé le ſecret de groſſir ces pierres, avec une pâte compoſée de gomme & d'autres matiéres. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruſe. L'un eſt de péſer le Bezoar & de le faire tremper dans de l'eau tiéde: ſi l'eau ne change point de couleur & ſi le Bezoar ne perd point de ſon poids, il n'eſt pas falſifié. Le ſecond moyen eſt d'en approcher un fer pointu & rougi au feu; ſi le fer y entre, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas naturel.

Les vaches & d'autres animaux de l'Orient produiſent des Bezoars, entre leſquels il s'en trouve qui péſent juſqu'à dix-huit onces; mais ſix grains des chevres de Golkonde ont plus d'effet pour les maladies auxquelles ils ſont employés, que trente de l'autre. Il faut excepter celui des ſinges, que l'on vante encore plus

que celui des chevres. Gemelli Carreri dit qu'on tire des Oncas, espéce de singes rouges ou blancs & noirs, qu'on trouve particuliérement dans l'Isle de Bornéo, le meilleur Bezoar du monde. Les chasseurs observent de les blesser légérement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & durant la foiblesse que leur cause la blessure, la pierre se forme, dit-on, dans leurs entrailles, ensuite on les éventre. Il y a dans l'Isle Célebes une autre race de singes, dont les Portugais achetoient le Bezoar jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix, parce qu'ils le regardoient comme un puissant antidote, propre à les rassurer contre la crainte du poison, dont ils se croyoient sans cesse menacés de la part les uns des autres.

La pierre qui se forme dans la tête du porc-épi est encore plus recherchée que le Bezoar. On vend aussi aux Indes une pierre que l'on dit tirée de la tête d'une espéce particuliére de serpens. Les voyageurs les plus sensés jugent que c'est une composition de quelque drogue, d'ailleurs excellente, que les Bramines, les seuls qui en vendent, font eux-mêmes. La pierre du serpent à chaperon, ainsi appellé, parce qu'il a réellement une sorte de chaperon derriere la tête, passe aussi pour un très-bon antidote.

La Semencine, fameuse poudre à vers, aussi estimée des Anglois & des Hollandois que des Persans, vient d'une herbe de pré, qui reçoit un grand prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. C'est dans les pays de Boutan & de Kerman qu'on trouve particuliérement la Semencine.

Pierres précieuses, mines.

Il y a dans les Indes quelques contrées d'où l'on tire des pierres précieuses en plus grande abondance que des autres quartiers de l'Orient; tels sont le Pégu, l'Isle de Ceylan & le Royaume de Golkonde. Dans la montagne de Capelan au Pégu, est une mine très-riche en rubis, en épinelles ou meres de rubis, topases jaunes, saphirs bleus & blancs, hyacinthes, améthistes & autres pierres de différentes couleurs. Les montagnes qui courent depuis le Pégu jusqu'au Royaume de Cambalu, contiennent des rubis, des

HISTOIRE DES INDES.

épinelles, des topafes, des faphirs & des mines d'or, Tavernier affure qu'il fort très-peu de pierres précieufes du Pégu, du moins d'un certain prix, parce qu'elles paffent toutes par les mains du Roi qui retient les plus belles. Les Péguans donnent indifféremment à toutes les pierres de couleur le nom de rubis. L'Ifle de Ceylan eft enrichie de rubis, de faphirs & de topafes plus belles & plus nettes que celles du Pégu, par une riviere qui vomie par les hautes montagnes du centre, les abandonne fur le fable, lorfque fes eaux font baffes. La turquoife ne fe trouve que dans les mines de la vieille & de la nouvelle roche de Perfe.

Quoique les émeraudes ne foient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'eft une ancienne erreur de fe figurer qu'elles en viennent originairement; il eft certain qu'on ne connoît dans l'Orient aucun lieu qui en produife. Tavernier croit que les Américains, avant même qu'ils nous fuffent connus, en portoient des fources du Pérou dans les Ifles Philippines, d'où par les canaux du commerce, elles circuloient jufqu'en Europe. Les Péruviens trafiquent encore aujourd'hui dans ces Ifles, & lorfqu'ils y font arrivés, les Indiens du Bengale, d'Arrakan & du Pégu, ainfi que les Portugais de Goa, s'y rendent chargés de toiles, d'étoffes de foie, de pierres en œuvre, d'ouvrages d'or & de tapis de Perfe, quoiqu'ils ne puiffent rien vendre directement à ces marchands d'Amérique.

Le Royaume de Golkonde tient de fon fol des améthiftes, des topafes, des agathes, des grénats, & quantité de pierres tranfparentes. Ses mines de diamans font très-célebres. C'eft dans celle de Raolkonda, fituée à cinq journées de Golkonde, que fe trouvent les pierres les plus nettes & de la plus belle eau. Les Mineurs les tirent avec des fers crochus des veines des rochers. Celui qui en découvre une dont le poids foit au deffus de fept ou huit mengelins, équivalens à quatorze ou feize carats, reçoit une récompenfe, mais proportionnée à fa mifere plutôt qu'à l'importance du fervice. Ces travailleurs font fi mal payés qu'ils ne fe

font aucun ſcrupule de détourner des diamans, s'ils le peuvent, & comme ils ſont preſque nuds, ils tâchent adroitement de les avaler. Les enfans des maîtres mineurs & autres gens du pays font, depuis l'âge de dix ans juſqu'à quinze ou ſeize, le commerce de ces pierreries avec une intelligence ſinguliere. La maniere de traiter entre les Marchands mérite une obſervation. Tout ſe paſſe dans le plus profond ſilence. Le vendeur & l'acheteur, aſſis comme deux tailleurs l'un devant l'autre, ſe tiennent l'un à l'autre la main droite couverte d'une ceinture ſous laquelle le marché ſe conclut, ſans que les aſſiſtans ſoient inſtruits des conditions. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce ſigne exprime mille pagodes ou mille roupies, ſuivant les eſpéces dont il eſt queſtion. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'en demande que cinq cens; un doigt, cent; la moitié du doigt, cinquante; le petit bout, dix, &c. Lorſque les diamans s'achetent publiquement, c'eſt toujours ſous les yeux d'un Officier nommé par la Cour.

A la mine de Coulour ou Gani, qui eſt à ſept journées de la capitale, Tavernier trouva juſqu'à 60 mille travailleurs. On lui raconta que cette mine avoit été découverte depuis environ cent ans par un pauvre homme qui, béchant un petit terrein pour y ſemer du millet, trouva une pointe naïve du poids d'environ vingt-cinq carats. Le célebre Emir Jemla fit préſent à Aurengzeb d'un diamant de cette mine qui peſoit neuf cens carats avant d'être taillé. Ce Seigneur avoit 20 mans peſant de diamans; c'eſt le poids de 408 livres de Hollande. La plûpart de ces grandes pierres ne ſont pas nettes, & leurs eaux tiennent ordinairement de la couleur du terroir. On avoit ouvert entre cette mine & celle de Raolkonda, une autre mine dont les pierres avoient l'écorce verte, belle & tranſparente. Elles paroiſſoient au-deſſus des autres, mais elles ſe mettoient en morceaux dès qu'on commençoit à les égriſer, ou du moins elles ne pouvoient réſiſter ſur la roue. Le Roi de Golkonde étoit de tous les Monarques des Indes le plus riche en pierreries. Il portoit ſur ſa tête un joyau d'un prix ineſ-

timable, long d'un pied : c'étoit une rose de gros diamans de trois à quatre pouces de diamétre. Au haut de la rose il y avoit une petite couronne d'où sortoit une branche en forme de palme, courbée par le haut, longue d'un demi pied, & composée de verges ou de feuilles terminées par une belle perle en poire. Le pied du bouquet étoit garni de deux bandes d'or en façon de brasselets en table, dans lesquelles on avoit enchassé de gros diamans entourés de rubis. Le joyau s'attachoit à la tête avec des crochets de diamant.

La mine de Bengale est la plus ancienne de toutes les mines de diamans; elle est placée entre le bourg de Soumelpour & la riviere de Gouel. C'est de cette riviere que viennent les belles pierres qu'on nomme pointes naïves, & qui ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme pierres de tonnerre. Il est rare qu'on en trouve de grandes. Vers le commencement de Février, c'est-à-dire après les pluies, il sort de Soumelpour & des environs huit ou dix mille personnes de tous les âges qui ne respirent que le travail. Les plus experts connoissent, à la qualité du sable, s'il s'y trouve des diamans. Pendant plusieurs années, on avoit cessé de voir de ces pierres en Europe, ce qui faisoit croire que la mine s'étoit appauvrie : les guerres seules avoient interrompu le travail. On trouvera dans Tavernier des instructions utiles sur le commerce des diamans. Le poids principal des diamans est le mangelin, qui pése cinq grains & trois cinquiémes. Le carat pése quatre grains, ainsi cinq mangelins font sept carats.

Du temps de Saris, la ville de Sukadana, dans l'Isle de Bornéo, étoit le plus brillant marché de diamans de l'univers. La riviere de Lavi lui en fournissoit en abondance. L'usage étoit de les chercher dans des parcs le long de la riviere, en plongeant comme on fait pour les perles. Les Insulaires distinguent quatre sortes de diamans par leur eau ou verna, le blanc, le verd, le jaune, & le

beſſi ou verd-jaune. Les Voyageurs font mention de pluſieurs autres mines répandues dans l'Aſie.

Les principales pêcheries de l'Orient ſont celles de Baharin dans le Golfe Perſique, de Catifa vis à-vis Baharin ſur la côte de l'Arabie heureuſe, de Manar dans l'Iſle de Ceylan, du Cap Comorin nommée ſimplement la Pêcherie, & celles du Japon. Les perles du Japon ſont aſſez groſſes, de fort belle eau, mais baroques. Celles de Manar ſont ſupérieures à toutes les autres pour l'eau & la rondeur, mais il eſt rare qu'elles paſſent trois ou quatre carats. Les pêcheries du Golfe Perſique ont aujourd'hui la plus grande célébrité. Quoique les perles de Baharin & de Catifa tirent un peu ſur le jaune, on n'en fait guères moins de cas que de celles de Manar, parce que les Orientaux prétendent qu'elles ſont mûres ou cuites, & que leur eau dorée conſerve toujours ſa vivacité, au lieu que les perles blanches ne durent pas trente ans ſans la perdre, & que la chaleur du pays ou la ſueur de ceux qui les portent ne leur faſſe prendre un vilain jaune. Cependant il paroît au fond, par une foule de témoignages, que les Aſiatiques ſont du goût des Européens pour la blancheur, & qu'ils aiment mieux, comme nous, les perles blanches & les diamans les plus blancs, comme ils préferent le pain blanc & les femmes blanches. On dit que la couleur jaunâtre vient de ce que les Pêcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois pendant quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles mêmes, une partie de ces huîtres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'altérent juſqu'à devenir puantes, & la perle eſt jaunie par l'infection. Il eſt certain que dans les huîtres qui ont conſervé leur eau, les perles ſont toujours blanches. On attend que les coquilles s'ouvrent d'elles mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour les huîtres qui ſe mangent, on pourroit endommager & fendre la perle. Dans les mers Orientales, la pêche ſe fait deux fois l'an. Cependant il ſe paſſe quelquefois des années ſans qu'on en entreprenne, ſi l'on craint qu'elle ne compenſe pas les

Histoire des Indes.

frais. Les Marchands font obligés d'acheter les huîtres au hafard, fans fçavoir fi elles font perlieres, mere-perles, ou non. Il eft une huître qui a au-delà de vingt perles, mais elles font très-petites. La coquille ou nacre de perle a fon prix.

» Les habitans, dit le P. de Rhodès, en parlant de la côte de » la pêcherie au Cap Comorin, connoiffent dans quelle faifon ils » doivent chercher ces belles larmes du ciel, qui fe trouvent en-» durcies dans les huîtres ». Alors les pêcheurs s'avancent en mer dans leurs barques. L'un plonge, attaché fous les aiffelles avec une corde, la bouche remplie d'huile & un fac au cou. Il ramaffe les huîtres qu'il trouve au fond; & lorfqu'il n'a plus la force de retenir fon haleine, il employe quelque figne pour fe faire retirer. Ces pêcheurs, continue le Miffionnaire, font fi bons chrétiens qu'après leur pêche, ils viennent ordinairement à l'Eglife, pour mettre de groffes poignées de perles fur l'autel. On y voyoit une chafuble couverte entiérement de perles, eftimées deux cens mille écus du pays; qu'eût-elle valu en Europe? Cet Auteur ajoute que les Jéfuites ayant été dépouillés d'une maifon qu'ils avoient à Tutucurin, principale place de la côte, on dit que les perles & les huîtres difparurent dans cet endroit. Mais auffi-tôt que le Roi de Portugal eût rappellé ces zélés Miffionnaires, on vit revenir les perles: *comme fi le ciel eut voulu marquer que lorfque les pêcheurs d'ames feroient abfens, il ne falloit pas attendre une bonne pêche de perles.* Il eft bon de fçavoir qu'il y a dans les Indes des drogues, qui jettées au fond de la mer, chaffent les mere-perles & les empêchent pendant plufieurs années d'y revenir.

Avant que les Hollandois fuffent maîtres de la pêcherie de Ceylan, c'étoit à Goa qu'on voyoit le plus grand trafic de perles, ainfi que des diamans & autres pierres. Les mineurs & les marchands y apportoient de toutes parts ce qu'il y avoit de plus précieux, parce que la vente y étoit libre, au lieu que dans leur pays, ils ne pouvoient rien étaler de beau fans s'expofer à l'avidité des Princes Indiens, qui par violence fe rendoient arbitres du prix. La

plûpart des perles de Baharin & de Catifa ſe vendent aux Indes, parce qu'on y eſt beaucoup moins difficile qu'en Europe ſur leur forme & ſur leur eau. Le Prince Arabe, poſſeſſeur de Maſcate, a dans ſon tréſor une des plus belles perles du monde. Elle eſt moins eſtimable pour ſa groſſeur, qui n'eſt que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour ſa parfaite rondeur & pour l'excellence de ſon eau, qui la rend preſque tranſparente. Le grand Mogol lui en a fait offrir inutilement juſqu'à cent vingt mille livres. Il paroîtroit étonnant que l'on porte des perles en Orient, d'où il en vient une ſi grande quantité, ſi l'on ne ſçavoit que dans les pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point de ſi grands poids que dans celles d'Occident, & que les Monarques & les Seigneurs de l'Aſie payent mieux que les Européens les perles & tous les joyaux qui ont quelque choſe d'extraordinaire, à la reſerve du diamant.

Animaux.

Le ſeul pays des Indes & quelques Provinces méridionales de l'Afrique fourniſſent des Eléphans, mais ceux des Indes l'emportent ſur les autres. Cet animal, le plus gros de tous ceux qui ſont ſur la terre & peut-être le plus ſingulier dans ſa nature, mérite une particuliére attention. Il eſt au moins un an dans le ventre de ſa mere. Lorſqu'il vient au monde, il eſt de la groſſeur d'un veau. Il n'eſt dans toute ſa force qu'à l'âge d'environ cinquante ans; alors on peut bâtir une tour ſur ſon dos. L'étendue ordinaire de ſa vie eſt de cent ans. Il a le dos couvert d'une peau ſemblable à un treillis épais, ou plutôt une barde d'armure qu'on ne ſçauroit preſque entamer; mais ſous le ventre, cette peau eſt beaucoup plus tendre. De ſon nez pend une maſſe de chair longue & creuſe, qu'on nomme ſa trompe ou même ſa main, parce qu'elle lui rend des ſervices infinis. La nature lui a donné une main, dit Cicéron, parce qu'un corps auſſi prodigieux que le ſien auroit trop de peine à paître. Sa mâchoire inférieure eſt armée de deux dents ou défenſes prodigieuſes que les anciens ont priſes pour des cornes: c'eſt l'ivoire. Les dents croiſſent juſqu'à ſix pieds de haut. Il y a des Eléphans qui ont juſqu'à vingt pieds de circonférence.

Les plus forts portent au-delà de 40 mans, de 80 livres le man. Ces énormes masses sont d'une vîtesse surprenante ; on en a vu, qui pour échapper à la poursuite des chasseurs, montoient d'arbre en arbre, par le moyen de leur trompe, sur des montagnes escarpées. Ces animaux nagent avec beaucoup de légéreté, ils aiment l'eau. On a cru pendant long-temps qu'ils ne pouvoient plier les genoux & qu'ils dormoient debout, c'est une erreur ; ils marchent, se couchent & se levent comme les autres animaux. Les Eléphans de Ceylan sont les plus estimés, parce qu'ils sont les plus courageux quoique plus petits. Cependant on préfére pour montures ceux de Golkonde, de Siam, de Cochin, de Sumatra, parce qu'ils sont plus forts & qu'ils ont le pied plus sûr dans les montagnes.

Aussi sauvage par lui-même que le lion & le tigre, il faut chasser l'éléphant comme toutes les bêtes fauves. Chaque pays a sa chasse particuliére. La méthode la plus commune est d'attirer ces animaux dans des piéges, par le moyen d'une femelle apprivoisée qui est en chaleur & qui appelle le mâle par ses cris. Dans les forêts, ils vont ordinairement en troupeaux & sans faire aucun mal à personne. Mais s'il en est qui se séparent de la bande, il y a du danger à les rencontrer. On appelle ceux-là dans le pays, voleurs de grands chemins, parce que s'il se trouve un homme sur leurs pas, ils le tuent & le mangent. La douceur naturelle de ces animaux les rend faciles à apprivoiser ; leur intelligence & leur force leur donnent une aptitude singuliére à différens exercices. Ceux qui aiment à renvoyer l'homme à l'école des bêtes, rassembleront sans peine une foule de traits singuliers de douceur, de docilité, d'industrie, d'affection, de modestie, de reconnoissance & d'humanité de la part des éléphans. Ils en trouveront, qui par leur courage & par leurs soins ont sauvé leurs maîtres, un Porus, un Pyrrhus & mille autres, de périls extrêmes ; d'autres qui sont morts de chagrin sur les tombeaux de leurs Gouverneurs ; d'autres qui dans les offices domestiques ont presque égalé l'intelligence commune des hommes ; d'autres qui, dit-on, par horreur pour le

crime, ont découvert & puni des aſſaſſins & même des adultéres. Dans l'uſage ordinaire, on leur apprend à faire divers tours avec leur trompe, à ſaluer, à ſe battre militairement, &c. On lit dans les anciens que ces animaux entendoient la plus grande partie de la langue Indienne pour ce qui les concernoit; énoncé vague qui laiſſe le frein lâche aux imaginations populaires & les invite à franchir les bornes du poſſible. Les Siamois parlent de l'éléphant comme de l'homme, & la parole eſt l'unique avantage qu'ils donnent à l'eſpéce humaine ſur ces animaux. Ils les croient vains & ſenſibles à l'air de grandeur. Le plus rude châtiment qu'on croie pouvoir leur infliger, eſt de retrancher leur maiſon, de leur ôter leurs femelles, en un mot de diminuer leur faſte. Les conducteurs des éléphans les montent ſur le cou, & les conduiſent avec un bâton ferré. Lorſqu'ils vont à la guerre ou à la chaſſe, il y a deux conducteurs pour les éléphans des grands, l'un ſur le dos, l'autre ſur la croupe: le Seigneur eſt au milieu, armé d'une lance ou d'un javelot. On dreſſe, ſur le dos de ceux qui ſont deſtinés à porter des Rois, une eſpéce de trône. Une fois privées, ces bêtes ſont toujours fort traitables, à moins qu'elles ne ſoient en colére ou en chaleur. Dans ces deux cas, leur gouverneur a beſoin d'une grande adreſſe pour ſe tirer du péril. Elles feroient d'étranges ravages, ſi on ne les arrêtoit en jettant ſur elles des feux d'artifice. Leur fureur calmée, on les voit pénétrées de douleur ſi elles ont tué ou maltraité leur maître. L'abſence de leur compagne contribue ordinairement plus que tout autre moyen à les aſſoupir & à leur faire oublier leur propre force. On dit que lorſque les éléphans ſe battent entr'eux, jamais ils n'endommagent leurs défenſes, pour ne pas ſe déſarmer, dit-on, contre d'autres ennemis; car il faut toujours honorer l'inſtinct. Ces animaux coûtent beaucoup à nourrir; outre de la viande & de l'eau de-vie, il faut leur donner des pâtes de farine, de ſucre & de beurre. Auſſi les grands Seigneurs ſeuls en entretiennent-ils & en petit nombre. Le grand Mogol n'en a pas plus de cinq cens pour ſa maiſon, & M. Conſ-

HISTOIRE DES INDES.

tance en impoſoit, comme ſur tout le reſte, lorſqu'il donnoit deux mille éléphans de guerre au Roi de Siam.

Le Rhinocéros, animal farouche & cruel ennemi de l'éléphant, eſt ordinairement de la hauteur d'un grand âne : celui qu'on a vu à Paris en 1748 étoit beaucoup plus gros qu'un bœuf dans ſon état naturel. Le rhinocéros auroit la tête à peu près de même que l'âne, s'il n'avoit au-deſſus du nez une corne d'une palme de longueur. Marco-Polo lui donne toujours le nom de licorne : ſa tête eſt enveloppée par derriere d'une eſpéce de capuchon, qui lui a fait donner le nom de moine des Indes par les Portugais. Ses jambes ſemblent engagées dans des eſpéces de bottes. Sa langue eſt couverte d'une membrane ſi rude qu'elle n'eſt guére différente d'une lime, & qu'elle écorche ce qu'elle léche. Chacun de ſes pieds ſe diviſe comme en cinq doigts, qui ont chacun la forme & la groſſeur du pied même de l'âne, ſa peau eſt brune ; horrible à voir, & formée d'écailles ſi dures qu'elle eſt à l'épreuve du mouſquet. Elle lui pend des deux côtés juſqu'à terre, mais elle s'enfle & le rend gros comme un taureau lorſqu'il eſt en colére. Sous cette cuiraſſe on le tue difficilement, dit Gervaiſe, & on ne l'attaque jamais ſans péril. Comme il aime les lieux marécageux, les chaſſeurs obſervent, quand il s'y retire ; & ſe cachant dans les buiſſons au-deſſus du vent, ils attendent qu'il ſe ſoit couché, ſoit pour s'endormir, ſoit pour ſe vautrer dans la fange, & le tirent près des oreilles, ſeul endroit par lequel il puiſſe être bleſſé mortellement. Une de ſes propriétés eſt de découvrir par l'odorat. Toutes les parties de ſon corps ſont médicinales. Sa corne eſt ſur-tout un puiſſant antidote contre toutes ſortes de poiſons : elle ſe vend quelquefois juſqu'à cent écus. On mange la chair du rhinocéros. On ramaſſe ſon ſang avec ſoin pour l'employer dans les maux de poitrine & pluſieurs autres. On attribue même des propriétés ſalutaires à ſes excrémens. La plûpart des Rois Indiens boivent dans des coupes faites de ſa corne, parce qu'elle ſue, dit-on, à l'approche de quelque venin que ce ſoit. On lit dans

d'Herbelot que lorsqu'on fend cette corne par le milieu, on y apperçoit des deux côtés la figure d'un homme dessinée par de petits traits blancs, & celles de différens oiseaux & d'autres sujets, comme dans les cailloux d'Egypte. On dit que lorsque le rhinocéros veut se battre contre l'éléphant ou contre d'autres animaux redoutables, il aiguise sa corne sur la pierre; mais Marco-Polo assure que sa corne ne lui sert pas à se défendre, & que la nature lui apprend à renverser d'abord son ennemi, à le fouler au pied, & à le presser du genou, pendant qu'avec sa langue hérissée de pointes, il le crible de blessures. Le P. le Comte en a vu qui mangeoient avec plaisir des branches d'arbres hérissées d'épines. Il est vrai qu'ils en avoient quelquefois la bouche ensanglantée, mais cela même leur en rendoit le goût plus agréable. Ces animaux sont communs dans le Bengale, à Siam, dans l'Isle de Java, &c.

On trouvera dans l'Histoire Naturelle de l'Arabie, la description du chameau & de divers autres animaux communs à cette contrée & aux Indes. Le Dromadaire est un Chameau à deux bosses, originaire du Turkestan, plus foible mais plus léger à la course que ce dernier animal. Les Maures & les Persans en font beaucoup d'estime; sa double bosse le rend plus propre pour les voitures. Brue, Directeur général du commerce des François au Sénégal au commencement de ce siécle, dit que le mouvement du Dromadaire est si rapide qu'il faut se ceindre la tête & les reins pour le supporter.

La Girafe, au rapport de Marco-Polo, est un fort bel animal. Elle a les jambes de devant plus longues que celles du derriere, le cou fort long, la tête petite, droite & fiere, comme le chameau; ce qui lui a fait donner par les anciens le nom de *Camelopardus*. Elle est de la grandeur d'un âne, rousse & blanche, avec une raie noire sur le dos. Sa taille approche de celle d'un cheval fin. Ses pieds sont déliés & fendus comme ceux du cerf. Elle est si douce, qu'elle se laisse toucher & conduire par un enfant.

Histoire des Indes

L'animal auquel les modernes ont appliqué le nom de Licorne, est une espéce de cheval sauvage de couleur brune, ayant les dents pointues & la queue fort courte. Quelque méchant & dangereux que soit cet animal, les Indiens viennent à bout de le dompter, soit pour leur servir de monture, soit pour l'atteler à des chars de course. Si on le prend au-dessus de deux ans, il ne perd jamais entiérement sa férocité. A quelque soumission qu'on l'amene, il faut encore que son frein soit armé de pointes de fer. On dit que la liqueur qu'on laisse quelque temps dans des gobelets faits de sa corne, est un contre-poison assuré. On attribue la même vertu à celle de l'âne sauvage, bête admirable par la variété des couleurs de sa peau, & remarquable par sa légéreté qui s'accroît par le mouvement. Le P. Grueber lui donne le nom de Monocéros. Il paroît que c'est le même animal que les Mogols Tartares appellent Kolan, & que l'on prendroit pour un mulet. Il faut que les chasseurs le surprennent lorsqu'il mene paître ses petits, que sa tendresse ne lui permet pas d'abandonner. Il combat pour eux avec une furie étonnante; & s'il succombe, ce n'est qu'après être hérissé de traits & avoir perdu son sang. Aussi-tôt les Indiens lui coupent la corne du front, qui est moitié rouge, moitié noire, & celle des pieds que l'on dit être d'un vermeil ou cinabre parfait. Ils emmenent les petits pour les familiariser peu à peu.

Les Indiens ont le talent d'apprivoiser le Lion même, de le dresser pour la chasse comme un chien, & même de l'atteler. Sa force, son courage & sa majesté lui ont fait donner le nom de *Roi des animaux*, & il en use en effet comme de son domaine, car il n'a point d'autre nourriture. Il n'attaque l'homme que quand la vieillesse & la disette ne lui permettent plus de lancer une autre proie. Le courage n'est guère dans les animaux que l'effet de leurs besoins. Le lion affamé se jette sur l'homme; rassasié, il le fuit. L'animal carnassier passe pour courageux, parce que sa constitution est telle que pour vivre, il est obligé de combattre; au lieu que l'animal

nimal pâturant eſt appellé timide, parce qu'il n'a point de danger à affronter pour trouver ſa nourriture ; que s'il eſt preſſé d'un beſoin, comme dans le rut, il devient quelquefois auſſi furieux qu'un animal vorace. Souvent le ſentiment de leur foibleſſe inſpire aux lions de ſe joindre à d'autres pour s'aider réciproquement. Le lion ne craint point le chaſſeur le plus redoutable. Il le regarde avec aſſurance & fierté. A la premiere attaque, il commence à battre la terre avec ſa queue, enſuite il s'en frappe les reins, & il allume ainſi par degrés cette fureur qui n'a point d'exemple. Comme il y a toujours pluſieurs chaſſeurs réunis contre lui, il examine de quelle main partent les traits, & il s'attache au chaſſeur qui l'a percé. La lionne plus terrible dans ſa colere, lorſqu'elle a ſes lionceaux à défendre, les ſauve ou périt. Dans l'Empire Mogol, la chaſſe du lion eſt réſervée à l'Empereur & aux Princes de ſon ſang. Lorſque ce Monarque eſt en campagne, ſi les Gardes des chaſſes découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans un lieu voiſin, un âne que l'animal féroce ne manque pas de dévorer. On l'apâte ainſi pendant pluſieurs jours. Lorſque l'Empereur s'approche, on tend de vaſtes filets que l'on reſſerre par degrés. Ce Prince, monté ſur un éléphant bardé de fer, accompagné de quelques Omrahs, ſuivi d'un grand nombre de Gourzeberdars à cheval & de pluſieurs Gardes armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets & tire le lion, quelquefois aſſoupi de ſatiété. Le fier animal qui ſe ſent bleſſé, va droit à l'éléphant ; mais les filets l'arrêtent, & l'Empereur le tire juſqu'à ce qu'il le tue. Cependant il y en a qui ſautent par deſſus les filets & s'échappent. C'eſt un mauvais augure ſi le Monarque ne tue pas le lion ; on croit l'Etat en grand danger. S'il en vient à bout, l'augure eſt favorable, & le ſuccès de la choſe eſt accompagné de grandes cérémonies. On apporte le lion mort devant l'Empereur, dans l'aſſemblée générale des Omrahs ; on l'examine ; on le meſure, & l'on écrit dans les Archives de l'Etat, que tel jour, tel Empereur tua un lion de telle grandeur, de tel poil, avec les

moindres circonſtances d'un ſi grand événement. Bernier a décrit cette chaſſe.

On trouve dans Tavernier la méthode curieuſe que les Indiens ſuivent pour apprivoiſer les lions. On attache ces animaux par les pieds de derriere, à douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux ſont plantés ſur une même ligne; & ſur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'eſpace occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent ces animaux attachés par les pieds de derriere, leur laiſſent la liberté de s'élancer juſqu'à la corde parallele qui ſert de borne à ceux qui ſont au-delà, pour les irriter en leur jetant des pierres ou des morceaux de bois. Lorſque le lion provoqué s'eſt élancé vers la corde, il eſt ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'eſt ainſi qu'il s'apprivoiſe inſenſiblement.

Il y a une eſpéce de lion appellé Machan, qui paſſe pour la plus terrible des bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proie. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java, & les ravages qu'ils ſont dans certains temps, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe qu'elle coûte ordinairement la vie à pluſieurs ſoldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le ſont découvrir. Edmond Scot, au commencement du dernier ſiécle, en vit un que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, & qui dans ſa cage, traînée par deux buffles, laiſſoit voir de quoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. Ceux qui penſent que la nature eſt plus forte dans le nord que dans le midi, ont-ils comparé les lions, les rhinocéros & les éléphans des Indes & de l'Afrique, avec les ours blancs & les orox des pays ſeptentrionaux? La nature n'eſt foible nulle part;

mais elle fait dans des climats oppofés des emplois différens de fes forces.

Les Indiens chaffent le Léopard & la Panthere, mangent leur chair & gardent leurs petits pour les dreffer à la chaffe. Le léopard exhale de fon corps une odeur fi agréable pour les dains, les chevreuils, les gazelles, &c. qu'attirés par fa douceur, ils s'expofent au danger d'être dévorés. Mais comme la tête de leur cruel ennemi leur fait horreur, ils fe fauveroient s'il n'avoit l'adreffe de fe cacher fous des feuilles, & de ne faire aucun mouvement jufqu'à ce qu'ils foient affez près de lui pour qu'il puiffe les faifit inopinément. On prétend que quand la panthere a des petits, le léopard n'ofe plus fe défendre contr'elle, quoique beaucoup plus fort, & qu'elle s'en autorife pour lui faire fouffrir de mauvais traitemens.

Les Tigres infectent les Indes, la Chine & la Tartarie. Dans ces deux dernieres régions, ils paffent pour les plus féroces des animaux. Leur cri feul pénétre d'horreur ceux qui ne font pas accoutumés à l'entendre. On obferve que lorfqu'ils fe voient environnés de chaffeurs qui leur préfentent l'épieu, ils marquent beaucoup de frayeur. Au lieu que la plûpart des autres animaux s'agitent dans ces occafions & cherchent à s'échaper, le tigre s'accroupit fur fa queue & foutient long-temps l'aboiement des chiens & les coups des fléches émouffées. Mais dès que fa rage eft allumée, il s'élance avec tant de véhémence, en fixant les yeux fur les chaffeurs, qu'il femble ne faire qu'un feul faut. Les chaffeurs épient ordinairement le temps où la mere eft allée chercher de la nourriture, pour enlever les petits. Avec cette proie, ils fuient fur des chevaux légers; mais dès que la mere s'eft apperçue de la perte qu'elle a faite, elle les pourfuit, guidée par l'odeur, avec une vîteffe égale à fa furie. Lorfqu'elle eft près de les atteindre, ils lâchent un de fes petits, & pendant qu'elle le reporte à fa taniere, ils ont le temps de fe mettre à couvert de fa rage. On apprivoife fes petits pour le même ufage que ceux

Histoire des Indes.

de la panthere. Divers peuples de l'Orient trouvent la chair du tigre d'un goût excellent. Cet animal, auſſi hardi que vorace, ne craint pas de combattre le lion. Il eſt le plus redoutable ennemi de l'éléphant ; il dévore plutôt les hommes que les bêtes. On dit que la chienne a pour lui un attrait particulier, & que de ce mêlange, il naît une ſorte de chien naturellement cruel & chaſſeur qui ne redoute pas même la panthere & le lion, & qui ſe laiſſe plutôt déchirer les membres que de lâcher ſa proie. Les Indiens attachent des chiennes à des arbres : les tigres en dévorent quelques-unes, & leur voracité ſatisfaite, ils ſe joignent aux autres.

De toutes les contrées de l'Orient, le Malabar eſt celle où les tigres ſont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois ſortes qui différent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre eſpéce ne ſont pas plus grands que nos plus gros chats. La taille de ceux de la moyenne excéde rarement celle des moutons. La troiſiéme eſpéce atteint la hauteur du cheval. Les tigres du ſecond rang cauſent tant de ravages, qu'on eſt toujours, pour ainſi parler, en guerre ouverte avec eux. Les Princes excitent leurs ſujets à cette dangereuſe chaſſe par différens degrés de récompenſe. Celui qui dans un combat ſingulier, ſans autres armes que l'épée ou la fléche, a délivré le pays d'un tigre, reçoit un braſſelet d'or qui paſſe pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée que nos ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mouſquet ou avec le ſecours d'autrui, ne ſont récompenſés que par une ſomme d'argent. La grande eſpéce de tigres appellés par les Portugais Tigres Royaux, eſt peu nombreuſe. Dellon, qui ne vit pas ſans frayeur la peau d'un de ces redoutables monſtres, rend témoignage qu'on en auroit pu couvrir un lit de ſix pieds. Ils ſont plus communs au nord de Goa. Lorſqu'on rencontre un tigre, ſi l'on porte une arme à feu, le parti le plus ſage eſt de la décharger en l'air, à moins qu'on ne ſe croie ſûr de le tuer ou de l'abattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite;

au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend furieux. On aſſure que la vûe du feu écarte les tigres.

Les Malabares ſont perſuadés par de longues obſervations que la nature a mis une ſinguliere intelligence entre le Tigre & l'Adive, ou Jakar & Jakal, animal vorace, aſſez reſſemblant au chien, mais avec la queue d'un renard & le muſeau du loup. Les Adives ſe dérobent à la lumiere, & la nuit ils marchent en troupe en pouſſant des ſons plaintifs ſemblables à des cris d'enfans de différens âges qui ſe plaignent ou pleurent enſemble. Un tigre qui cherche ſa proie, ſe ſert, dit-on, du ſecours d'un adive, qui marche devant lui pour attirer par ſes cris les chiens ou les enfans hors des maiſons. On reconnoît aiſément ſi l'adive eſt accompagné d'un tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que ſi pluſieurs ſe font entendre à la fois, les Indiens ne ſe croient pas menacés du plus cruel de leurs ennemis, & leurs précautions ſont proportionnées à leurs craintes. Cependant il arrive quelquefois que les adives enlevent des enfans, même de leur berceau, ou des bras d'une mere effrayée, lorſqu'ils trouvent une maiſon ouverte & ſans défenſe; mais un homme armé d'un bâton n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils ſoient d'un naturel ſi féroce, qu'à quelqu'âge qu'on les prenne, il eſt impoſſible de les apprivoiſer.

Les Serpens ſont ſi féconds aux Indes à cauſe de la chaleur du climat, que ſi la terre n'en étoit purgée tous les ans par le débordement des eaux, les maiſons mêmes ne ſeroient pas habitables. Malgré ce ſervice que la nature rend aux Indiens, il y a beaucoup de contrées où l'on ne ſeroit pas un jour ſans danger d'être bleſſé mortellement par ces reptiles juſque dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter exactement ſa demeure. L'on eſt ſur-tout expoſé à ce péril dans les cantons idolâtres où la ſuperſtition impoſe la loi de ne tuer aucune couleuvre. Elles paſſent pour des divinités malfaiſantes qu'il faut ſeulement conjurer par des prieres, des offrandes & des adorations. Sont-elles inexorables ? Le droit de la défenſe naturelle ne s'étend pas juſqu'à la révolte contre de tels

HISTOIRE DES INDES.

êtres, & les Dieux irrités n'en font pas moins des Dieux. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince mourut de la morsure d'un serpent à chapeau, qui n'avoit été ni flatté des caresses ni intimidé des menaces que les Bramines lui faisoient pour l'engager à rendre cet Officier à la vie. Le serpent avoit été condamné à être brûlé sur le même bucher que le Secrétaire. Cependant le Prince, quelque sensible qu'il fût à la perte d'un homme utile à l'Etat, ayant fait réflexion que le mort pouvoit, par quelque faute secrette, s'être attiré le courroux des Dieux, remit en liberté la couleuvre, en lui adressant beaucoup d'excuses & de profondes révérences. Une piété bisarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens dans les forêts ou sur les chemins pour la subsistance de ces ridicules divinités. Si l'on veut donner à une extravagance un motif raisonnable, on peut penser que la vue des Indiens fut anciennement d'ôter aux serpens l'idée de venir chercher leur nourriture dans les maisons, en la leur fournissant dans les champs & dans les bois. Les diverses représentations de ces divers animaux font le plus bel ornement des pagodes. Sur les côtes de l'Afrique, ils ont des temples. On les regarde comme les protecteurs de l'Etat, & on marie les jeunes prêtresses avec ces serpens fétiches.

Les morsures des serpens ne sont pas dangereuses, si l'on y remédie de bonne heure. La nature a prodigué aux Indiens les antidotes. Lorsque ces secours leur manquent, ils attirent le venin hors de la plaie en y présentant un charbon de feu. Loin que l'ardeur du feu les incommode, elle les soulage, parce que le venin en sort peu à peu. La pierre de cobra, qui est une pâte formée des cendres de certaines racines, appliquée sur la blessure saignante, produit le même effet.

On distingue quantité de serpens & de vipères qui diffèrent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Il y a des serpens longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaler un homme & même un bœuf. Ces monstres, que Schouten

appelle Polpogs, ne se rencontrent guère que dans des lieux inhabités. Leur énorme grosseur avertit de loin les Voyageurs de les fuir. Leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement lorsqu'ils avalent un homme; on prétend d'ailleurs que l'espéce n'en est pas venimeuse; & en général les plus gros serpens sont les moins venimeux. Le Pimberah de l'Isle de Ceylan, qui est de la grosseur d'un homme, avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. Les Bobas des Philippines ont quelquefois trente pieds de longueur. L'Ilitin, serpent presque aussi extraordinaire de ces Isles, se tient pendu par la queue au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il passe des cerfs, des sangliers, des hommes. Lorsqu'il les a avalés tout entiers, il se serre contre l'arbre pour les digérer. Garreri s'imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen qu'un homme a de s'en garantir, est de rompre l'air qui se trouve entre lui & le serpent. Il y a une espéce de serpens qu'on appelle Volans, parce qu'ils s'élancent du haut des branches sur les animaux. Les Voyageurs parlent aussi d'un serpent connu qu'ils nomment Céraste. Le serpent à Chapeau, appellé par les Indiens bonne Couleuvre, a le corps émaillé de couleurs très-vives, qui en rendent la vue aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. On voit dans le Malabar une espéce de couleuvre verte, grosse comme le doigt, & longue de six pieds, qui se cache entre les feuilles des buissons, où sa couleur ne permet pas de la distinguer facilement. Elle ne fuit point, à moins qu'on ne fasse beaucoup de bruit; au contraire, elle s'élance sur les passans dont elle attaque presque toujours les yeux, le nez, les oreilles. On dit que ces couleuvres n'empoisonnent point par leurs morsures, mais qu'elles exhalent un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Gervaise parle avec horreur d'un serpent de Siam, qui n'a guere plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt, mais dont le venin est fort subtil, & que sa petitesse aide à s'insinuer par-tout. Il y

Histoire des Indes.

a des ferpens, qui loin de nuire aux hommes, leur paffent fur le corps & fur le vifage fans leur caufer aucune incommodité : tel eft le ferpent que les Hollandois ont nommé preneur de rats, parce qu'effectivement il vit comme les chats, de rats & de fouris. Il fe tient niché fur le toît des maifons. Les Indiens de Ceylan ont donné le nom de *Serpent Royal*, Noya Rodgerah, à certaine efpéce, parce qu'elle n'eft pas nuifible. Le Noya eft ennemi mortel du Pelonga, ferpent très venimeux. Lorfqu'ils fe rencontrent, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre.

Les montagnes, les forêts, les campagnes des Indes, font peuplées de Singes de toutes fortes de couleurs, bruns, blancs, noirs, verds, rouges, &c. Il en eft venu en France qui avoient la face d'un bleu célefte parfait. Ces animaux font même fi communs dans quelques villes, où par principe de religion on les laiffe multiplier à l'infini, que les marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conferver leurs marchandifes, & les paffans à fe garantir des pierres ou autres chofes qu'ils s'amufent à jeter du haut des maifons. Il y en a d'affez puiffans pour fe défendre contre les attaques des hommes. Ils ne font jamais les aggreffeurs, mais fi l'on en a maltraité quelqu'un, on les voit fouvent fe raffembler en foule pour le venger. Un Anglois qui en avoit tué un d'un coup d'arquebufe, faillit à être étranglé par foixante de ces animaux, qui fondirent fur lui du haut des arbres, & dont il ne fut délivré que par le fecours d'un grand nombre de valets. Les François, dit Dellon, en parlant du Malabar, à qui la familiarité des finges paroiffoit fort incommode, en tuoient toujours quelques-uns, mais ils avoient befoin de précaution pour n'être point apperçus; ce crime auroit été capable de les faire chaffer du pays. Il peut paroître étrange que des peuples qui n'ont pas une très-haute idée de l'efpéce humaine, honorent dans les bêtes comme une qualité digne de leur culte, l'art de contrefaire quelques actions de l'homme. L'efpéce a, comme l'individu,

dividu, ſon amour propre, ou plutôt un ſentiment intime de ſupériorité, qui la meut & la conduit, quelquefois à ſon inſçu, & même contre ſes idées acquiſes.

Il y a dans les montagnes des Philippines une quantité incroyable de ſinges d'une groſſeur monſtrueuſe & d'une hardieſſe proportionnée. Lorſqu'ils manquent de fruits dans leurs retraites, ils deſcendent ſur le rivage de la mer pour ſe nourrir d'huîtres & de crabes. S'ils trouvent une huître ouverte, ils y jettent une pierre dedans, pour l'empêcher de ſe fermer & la manger ſans crainte. C'eſt avec la même adreſſe qu'ils prennent les crabes, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup lorſqu'elles viennent à les ſerrer.

Les Singes de l'Iſle Célebes ſont, dit-on, comme en poſſeſſion de l'empire du pays, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Il y en a qui n'ont point de queue. On remarque l'eſpéce de ceux qui ſe tenant droits comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derriere. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils ſont particuliérement la guerre aux femmes qu'ils étranglent & déchirent, après leur avoir fait toutes ſortes d'outrages. Leurs plus cruels ennemis ſont d'affreux ſerpens qui leur donnent la chaſſe nuit & jour, & boivent leur ſang juſqu'à la derniere goutte, lorſqu'ils les ont attrapés. Cette antipathie ou plutôt le goût des ſerpens de Célebes pour les ſinges, préſerve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte pourtant aſſez pour tenir dans des alarmes continuelles les Inſulaires, qui ont ſans ceſſe leurs champs & leurs femmes à défendre contre des animaux également laſcifs & voraces. Il eſt vrai que le ſeul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme, ſuffit pour les effrayer.

Les Ouenderons de Ceylan ſont des ſinges grands comme nos épagneuls, qui ont le poil gris & le viſage noir, ou le corps

Histoire des Indes.

& la face d'une blancheur éclatante, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre, qui les feroit prendre pour des vieillards. Cette espéce cause peu de mal; elle ne vit que de feuilles & de bourgeons. Les Rillours n'ont point de barbe, mais ils ont le visage blanc & des cheveux sur la tête qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Cette espéce commet des ravages continuels dans les grains. Les Chingulais estiment la chair de toutes les espéces de singes.

Dans les endroits où croissent le poivre & le cocos, les Indiens se servent de l'adresse du singe pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premieres branches; ils en cassent les extrêmités où est le fruit, & après les avoir arrangées par terre, ils se retirent. Les singes qui les ont examinés avec attention, viennent aussi-tôt, à leur imitation, dépouiller les mêmes arbres jusqu'à la cime. Les Indiens reviennent la nuit, & enlevent la récolte. On tourne leur adresse contre eux-mêmes. Pour les prendre, on mettra des bottes en leur présence, & on leur en laissera de petites enduites de glu dans lesquelles ils s'empêtreront, quand ils seront seuls. On se regardera dans des glaces à différentes reprises, & on placera à leur portée des miroirs à ressorts qui leur accrocheront les pattes de devant, lorsqu'ils les toucheront, &c.

Observations sur les hommes des bois.

La foule des voyageurs fait des singes des mêmes êtres, dont sous le nom d'Orangoutang, les Indiens font des hommes sauvages; & dont les anciens faisoient des Divinités, sous les noms de Satyres, de Faunes, de Sylvains. Les Africains les nomment Pongos, Beggos, Enjokos, Mandrills & Quojas Morros. Il y a apparence que ce sont les Sin-sin de la Chine que l'on a qualifiés d'hommes singes, parce qu'ils ont, dit-on, beaucoup plus de ressemblance que les autres singes avec l'espéce humaine, soit par leur forme, soit par leurs actions, soit par la facilité avec laquelle ils marchent sur les pieds de derriere. Le nom de Sin-Sin rappelle le cri de *Chin-Chin*, que Rubruquis, sur le témoignage des prêtres

Katayens, attribue à des créatures de forme humaine, couvertes de poil, hautes seulement d'une coudée, & habitant l'est du Katay. Plano Carpini donne quelques traits semblables à des créatures dispersées dans le désert d'Aumil, humaines en apparence, mais n'ayant aucun langage. Marco-Polo rapporte que dans la petite Java on embaume dans des boîtes de petits singes qui ont le visage de l'homme, & que les marchands font passer pour des Pigmées. Les Portugais croient les Orangoutangs presque aussi raisonnables que les Sauvages de Borneo, & ne les appellent pas autrement que Béajou, qui est le nom des anciens habitans de l'Isle. Les voyages sont remplis de descriptions de pareils animaux antropoformes.

Les Pongos, suivant la description de Battel, ont une ressemblance exacte avec l'homme. Avec un visage humain, ils ont les yeux enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs. Le poil dont le reste de leur corps est couvert, est de couleur brune. La seule partie qui les distingue des hommes est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils se font sur les arbres une espéce de toît, sous lequel ils dorment à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. Les Pongos sont si robustes, que dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter. Les Negres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mere, au corps de laquelle le petit s'attache fortement. Un de ces jeunes animaux fut transporté de Congo en Hollande, & présenté au Prince d'Orange, Frédéric Henri. On en a vu un en France que son maître a fait étouffer, après l'avoir voulu faire baptiser. Les Negres assurent que ces animaux forcent les femmes & les filles. Les voyageurs qui parlent des Indes, donnent à peu près des Orangoutangs le même portrait que Battel fait des Pongos. On assure qu'avec la figure & la taille humaine, ils paroissent tenir

Histoire des Indes.

beaucoup de notre intelligence. Ils apprennent facilement à se servir des pattes de devant pour rincer des verres, verser à boire, tourner la broche, & autres semblables offices. Gemelli Carreri affirme qu'ils ressemblent parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout, dit-il, par celles qui procédent des passions. Chacun peut s'assurer, comme je l'ai fait, par le témoignage de plusieurs François, qui ont vu aux Indes & même élevé des Orangoutangs, de la conformité de *mœurs* de ces animaux avec celles de l'homme naturel. On peut même conjecturer que le vulgaire des hommes, s'il étoit dépourvu des avantages que procure la parole, n'éleveroit peut-être pas son intelligence au-dessus de celles des *Hommes des bois*. Il est tombé dans l'esprit à quelques voyageurs que cette espéce d'animaux pouvoit être sortie d'une femme & d'un singe. Cette absurdité n'a pas pu même trouver crédit chez les Negres.

Les différences qui se trouvent dans la conformation extérieure des Orangoutangs ne paroissent pas suffisantes pour les exclure de la classe des hommes. Il y en a de plus frapantes du Negre au Blanc. Elles sont plus fortes entre le Groenlandois & le Géant des terres Australes. On prétend que des peuples entiers ont des queues comme les quadrupédes. Plusieurs Missionnaires Jésuites assurerent à Carreri que les Manghians sauvages, habitans des montagnes de l'Isle de Mindoro, avoient des queues d'une demi-palme de longueur, sans que cette difformité entraînât aucune altération dans les caractéristiques moraux de l'homme. Plusieurs voyageurs attestent aussi qu'un peuple de l'Isle Formose est remarquable par la même singularité. Jean Struys révolté contre cette idée, fut obligé de se rendre au rapport de ses sens. Un de ces hommes à queues qui avoit tué un Ministre Hollandois fut pris; & comme on le dépouilloit pour le mettre à mort, on s'apperçut qu'il avoit une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, & fort semblable à celle d'un

bœuf. Quand il vit les Hollandois étonnés à cette vue, il leur dit que ce défaut, si c'en étoit un, lui étoit commun avec tous les Insulaires de la partie méridionale de l'Isle. Il y a actuellement à Paris un garçon Bourrelier ou Sellier, né avec une pareille excrescence, qu'il est obligé de conduire de dessous l'anus jusque sur le ventre, pour en être moins incommodé dans le travail. Un Chirurgien très-digne de foi qui l'a visité m'a attesté ce fait. Je n'ajouterai à ces singularités de l'espéce humaine que celle de certains Indiens du Malabar qui ont les jambes comme celles de l'éléphant. Thevenot vit un de ces hommes à Cochin. Il est très-prudent de former des doutes sur ces faits, mais il n'est pas raisonnable de les rejetter, à cause de leur singularité; le Philosophe suspend là-dessus son jugement : mais l'on trouvera dans le cours de cette Histoire mille exemples incontestables de différences accidentelles dans l'espéce humaine.

Il ne faut donc pas ranger les Orangoutangs parmi les brutes, par la raison seule que leur conformation différe dans quelques traits indifférens par eux-mêmes, de la conformation commune de l'homme. On ne voit point, dit M. Rousseau de Génève, les raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité & aussi parce qu'ils ne parloient pas; raisons foibles, ajoute-t-il, pour ceux qui sçavent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel.... Il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce que son espéce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère spécifique de l'espéce humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur les Pongos & l'Orangoutang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant

un moyen, continue ce Philoſophe, par lequel ſi l'Orangoutang ou d'autres étoient de l'eſpéce humaine, les obſervateurs les plus groſſiers pourroient s'en aſſurer même avec démonſtration ; mais outre qu'une ſeule génération ne ſuffiroit point pour cette expérience, elle doit paſſer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'eſt qu'une ſuppoſition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit conſtater le fait, pût être tentée innocemment. M. Rouſſeau, appuyé ſur ces raiſons & ſur des obſervations favorables à l'Orangoutang, doute ſi ces animaux antropoformes ne feroient pas de véritables hommes ſauvages, dont la race diſperſée anciennement dans les bois, n'avoit eu aucune occaſion de développer aucune de ſes facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & ſe trouvoit encore dans l'état primitif de nature.

Il ſemble que M. R. en ſuivant ſes principes, n'avoit qu'un pas à faire pour ſortir de l'incertitude au ſujet de l'Orangoutang. Si cet animal étoit homme, ſon eſpéce auroit pû ſe perfectionner. Si elle l'avoit pu, elle l'auroit fait, puiſqu'avec des facultés virtuelles, elle auroit eu l'occaſion & les moyens de les développer, le beſoin & l'exemple. L'Orangoutang a vu l'homme civil des Indes lui tendre des piéges, l'attaquer avec des armes, ſe mettre à couvert de ſa vengeance dans des maiſons, former une communauté avantageuſe, jouir du fruit de différens arts, &c. Pluſieurs animaux de cette eſpéce ont été élevés dans la ſociété civile ; pluſieurs de ces animaux apprivoiſés ſe ſont enfuis dans leurs anciennes demeures. Quel avantage a retiré l'eſpéce, tant de la ſociété naturelle que ſes individus ont entre eux, que de leur communication avec l'homme civil, leur ennemi ? Comment cette race ſi ancienne invitée par tant d'appas à ſe perfectionner, feroit-elle reſtée dans un état ſi barbare que l'on ne peut la diſtinguer des brutes ? Mais comment auroit-elle acquis aucun degré de perfection, puiſqu'elle manque de l'inſtrument propre à s'élever au-deſſus de la bête ? J'entends, la faculté de

parler. La parole n'eſt point naturelle à l'homme, non ſans doute, mais la nature l'a doué de la faculté de parler. Il paroît que l'Orangoutang eſt abſolument dépourvu de cet organe. Des hommes ſauvages trouvés en différens temps dans les forêts même de l'Europe, n'ont donné, au ſortir des bois, aucune marque de raiſon, parce qu'ils n'avoient aucun langage; mais dans le commerce de la ſociété civile, leur voix & leur raiſon ſe ſont développées. Les Orangoutangs tranſplantés, même dans le plus bas âge, au milieu des langues, n'ont jamais pu apprendre à articuler des ſons pour exprimer leurs idées. Comment ſe perſuader que la nature ou plutôt la providence eût fait préſent à toute une eſpéce d'une faculté auſſi noble, auſſi utile & auſſi caractériſtique que celle de parler, ſans lui en procurer le développement & l'exercice? Il faudroit ſuppoſer qu'elle a manqué ou de ſageſſe ou de puiſſance. Je ſens bien qu'on pourra rejeter ce défaut ſur des cauſes accidentelles; mais outre que ce n'eſt là qu'une allégation gratuite qui ne réſout point la difficulté & qui ouvre la carriere à toutes les ſuppoſitions, il eſt dans les vrais principes du raiſonnement de conclure qu'un vice général qui affecte toute une eſpéce & dans tous les lieux où elle eſt répandue, eſt un vice naturel : c'eſt le cas des Pongos. Si l'eſpéce de ſinges non plus que les autres eſpéces de bêtes ne ſe perfectionnent point, c'eſt que les individus n'ont pas le moyen de communiquer à l'eſpéce la perfection que chacun acquiert; au lieu que l'uſage de la parole tourne au profit de l'eſpéce humaine tous les développemens des facultés de chaque homme. Ainſi l'homme, difficile à diſtinguer dans ſon état originel de la bête, a laiſſé par la communication progreſſive des connoiſſances acquiſes, toutes les autres eſpéces d'animaux à une diſtance immenſe de la ſienne; & ſans cet avantage, elle ſeroit encore pêle-mêle avec les autres dans les bois. Si les bêtes paroiſſent valoir au bout de quelques mois tout ce qu'elles vaudroient le reſte de leur vie, c'eſt que partant toujours de l'état de pure nature, elles s'arrêtent à la

ligne qui ferme le cercle de leurs besoins physiques, comme le feroit l'homme naturel, privé du commerce des pensées. Cependant si l'on place les bêtes dans de nouvelles positions, on les verra diriger leurs opérations sur des idées nouvelles; mais l'on n'observe pas assez philosophiquement les animaux pour juger des variations de leur *esprit*, (qu'on me pardonne ce terme impropre).

Les mers & les grands fleuves des Indes produisent une grande quantité d'animaux monstrueux. Les Grecs, accoutumés à la médiocrité des poissons de la Méditerranée, furent étonnés & effrayés de l'énormité de ceux-là. Quelle impression auroient fait sur eux les monstres marins du Nord! Ils donnerent à ceux des Indes les noms d'éléphans, de lions, de panthéres, de beliers, de chiens & d'autres animaux terrestres avec lesquels ils avoient quelque ressemblance. Je ne parlerai point de la baleine, du requin & de quelques autres animaux aquatiques qui sont connus ou que j'ai dépeints ailleurs. Les crocodiles méritent une attention particuliere. Si l'on en croit les relations des anciens, ceux qui peuplent les marais des bords du Gange, sont si grands qu'un homme pourroit se tenir debout entre leurs deux mâchoires, lorsqu'ils ont la gueule ouverte. Les nouvelles relations rapportent qu'on en a pris qui avoient dix toises ou soixante pieds de long, en comprenant la queue, qui pour l'ordinaire a autant d'étendue que le reste du corps. Cet animal ne vit que dans les pays chauds & il croît à proportion de la chaleur. Le midi a donc en propre ses productions extraordinaires comme le nord. On n'avoit point vu de crocodile vivant en France avant l'an 1681. Il fallut que ceux qui l'apporterent à la Rochelle, le missent souvent auprès du feu, comme on peut le voir dans le 3e volume des Mémoires de l'Académie. Il ne mangea plus depuis qu'il fut sorti du vaisseau, & il mourut après qu'on l'eût gardé près d'un mois à Versailles. Les Indiens prennent les crocodiles en tendant en travers de la riviére, trois ou quatre rangs de gros filets, dans lesquels ils s'embarrassent

s'embarraſſent d'eux-mêmes. Lorſqu'on a tiré l'animal hors de l'eau, il ſe débat juſqu'à épuiſer ſes forces; on le bleſſe de pluſieurs coups, & pendant qu'il perd ſon ſang, on lui lie la queue à la tête & les pates ſur le dos, afin de lui ôter tout mouvement, mais ſans le faire mourir. Comme dans tous les lieux qu'arroſe le Gange, la dévotion des peuples eſt d'être enſeveli dans ſes ondes, ces monſtres ſubſiſtent de cette multitude de cadavres. Hors de l'eau, ils ſont peu redoutables. Tavernier en tua pluſieurs à coups de fuſil, quoique l'on croie aux Indes que les balles ne peuvent percer leurs écailles. Les crocodiles qui infeſtent la mer des Philippines, ont un ennemi redoutable dans un poiſſon que l'on nomme Epée, à cauſe d'une arme naturelle d'environ cinq palmes de longueur, avec laquelle il tâche de percer le ventre du crocodile, qui eſt preſque toujours vaincu. L'arme de l'épée eſt hériſſée d'une bordure de dents auſſi pointues que des cloux, & forme une ſcie. Avec cet inſtrument, le monſtre perce, coupe & déchire du même coup. Les crocodiles de la grande riviére de Macaſſar, attaquent les petits bâtimens.

La plûpart des voyageurs, fondés ſur des reſſemblances conſidérables, ont claſſé ſous une ſeule eſpéce l'alligator & le crocodile. Dampier, autoriſé par des différences remarquables, ſuit l'opinion contraire. Il n'a jamais trouvé d'alligator qui eut plus de ſeize à dix-ſept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un poulin de bonne taille. Cet animal a la figure du léſard. Sa couleur eſt d'un brun fort ſombre, au lieu que la couleur du crocodile eſt jaune. Il a à chaque côté de la mâchoire inférieure une très-longue dent que le crocodile n'a point. Celui-ci a les jambes plus longues, & les nœuds des écailles du dos plus épais. La chair de l'autre jette une forte odeur de muſc, ſur-tout de quatre glandes placées, deux dans l'aîne près de chaque cuiſſe, deux vers la poitrine. On les porte comme un parfum. Mais la force de l'odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême néceſſité. Le crocodile n'a aucune de ces glandes, & ſa chair ne

Histoire des Indes.

répand point l'odeur du musc. Ces deux amphibies n'habitent pas les mêmes lieux. Tous deux vivent sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau salée & pour l'eau douce. Ils aiment également la chair & le poisson. Leurs œufs se ressemblent si parfaitement qu'on ne peut les discerner à la vue. De tous les amphibies, on n'en connoît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. Les crocodiles sont plus féroces & plus hardis que les alligators; cependant on a souvent trouvé des enfans dans le ventre de ces derniers. Leur gueule est assez large pour engloutir un homme. En quelques lieux, on les appelle les uns & les autres Caimans.

Il y a différentes espéces de poissons volans. L'espéce la plus commune est de la longueur du hareng. Lorsque cet animal amphibie est poursuivi, il prend son vol, & il se soutient tant que ses aîles sont mouillées. Lorsqu'elles séchent, il tombe dans l'eau, & devient la proie des animaux qui le poursuivent & qui ne le perdent jamais de vue, lors même qu'il a pris son essor dans l'air. Le P. Martini fait mention dans son Atlas de la Chine, d'un poisson ou oiseau jaune, nommé Hoangcioqu, qui en été vole sur les montagnes, & après l'automne se jette dans la mer, où il devient fort délicat. La premiere espéce de ces poissons volans se trouve aussi dans les mers de l'Amérique. Ils volent par grosses troupes à la hauteur d'une pique, & l'espace de cent pas. Leurs aîles approchent de celles des chauve-souris.

Le Dauphin, animal fort différent du Dauphin imaginaire des armoiries du premier fils de France, est un poisson de belle apparence. Il a le ventre jaune, tacheté de bleu jusqu'aux yeux, & le reste d'un bleu clair, avec des taches d'un bleu plus foncé autour de la tête. Ses nageoires sont jaspées de couleurs très-vives, de verd, de violet, de blanc & de jaune. Ces couleurs s'éteignent après sa mort, & ses écailles ressemblent à de la porcelaine. Il a sur le dos une nageoire qui regne depuis le cou

jufqu'à la queue, deux autres fur le ventre près du cou, & une à chaque côté de la tête. Suivant la defcription qu'en a donnée le Brun, il a la tête écrafée comme la folle, mais ronde & proportionnée à fa longueur qui eft de quatre pieds; le corps prefque femblable à celui de l'efturgeon, l'arête extérieure du dos comme la perche, la queue fourchue comme le maquereau. Ces poiffons fuivent les navires comme les Bonites & les Albicores pour ramaffer les immondices qu'on jette dans la mer. On les prend avec un crochet à plufieurs pointes recourbées. On garnit quelquefois l'hameçon d'un paquet de plumes, que le Dauphin prend pour un poiffon volant.

On trouvera dans l'Hiftoire Naturelle des autres contrées de l'Orient, la defcription de divers oifeaux communs dans les Indes; l'Autruche, le Phenix, le Pelican, &c. Voyez auffi les Obfervations particuliéres fur les différentes contrées de l'Inde.

Monnoies, Poids, Mefures, Commerce, Arts.

Depuis Bagdad jufqu'aux Ifles de Ceylan, de Célébes & de Bornéo, le commerce fe fait par larins, ancienne monnoie qui fe fabrique particuliérement dans l'Arabie. Cinq larins valent notre écu; cependant ils font plus bas de huit fols. C'eft ce que les Emirs Arabes prennent pour leur fabrique, au paffage des marchands qui fe rendent en Perfe ou aux Indes, & qu'ils forcent de changer en larins, les écus, les piaftres & les ducats d'or.

Tout l'or & l'argent qui entre fur les terres du Grand Mogol, eft rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en roupies. La roupie d'or revient à 21 liv. de France. La roupie d'argent étoit de 29 ou 30 fols du temps de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, &c. M. Otter l'évalue à quarante-cinq fous, monnoie de France. On l'eftime aujourd'hui quarante-huit fols de cette monnoie. Sa forme eft aujourd'hui ronde. Ceux qui entendent le commerce & qui portent d'ici de l'argent ou de l'or dans l'Indoftan, ont toujours fept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes.

Tavernier qui ne doit être confulté qu'avec précaution dans

tout ce qu'il rapporte d'hiſtorique, dit que la Sultane Nourmahal, femme de Géhanghir, ayant obtenu de ce Prince qu'elle regneroit ſouverainement pendant vingt-quatre heures, fit frapper pour deux millions de roupies avec l'empreinte d'un des ſignes du Zodiaque, contre la loi de Mahomet, qui défend toutes ſortes de repréſentations d'hommes & d'animaux. L'Empereur Schah-Géhan fit ramaſſer & fondre preſque toute cette monnoie. La roupie porte le nom du Monarque regnant & celui du lieu où elle a été frappée. Celles de Pondichéri & de Madras portent également le nom d'Arcatte, parce que la permiſſion de battre monnoie a été accordée par le Nabab de ce pays. On diſtingue celles de Pondichéri par un croiſſant, & celles de Madras par une étoile.

La plus grande monnoie de cuivre de l'Indoſtan vaut deux ſous de notre monnoie; celle qui ſuit, un ſou; celle d'après, qu'on nomme pecha, ſix deniers. Il faut environ 50 ou 60 koris ou coquilles des Maldives pour un pecha; 80 de ces coquilles font un ponis. Le ponis n'eſt pas une piéce de monnoie, mais une valeur numeraire, comme une piſtole. Il faut 36 ou 37 ponis pour une roupie d'argent d'Arcatte. On compte par ponis dans le Bengale.

Les mamoudis & les demi-mamoudis font des piéces d'argent qui ont cours dans le Guzarate. Cinq mamoudis paſſent pour un écu. Dans cette Province, on ne reçoit pas les koris; on a pour petite monnoie de petites amandes des environs d'Ormuz & des déſerts du Royaume de Lar; 40 amandes valent un pecha. Elles hauſſent & baiſſent; & les Scherafs ou Changeurs y trouvent leur compte.

Pluſieurs Princes tributaires du Grand Mogol ont le droit de faire battre monnoie. Le pays de Matouchi, enfermé, au nord d'Agra, dans de hautes montagnes, jouit de ce privilége. Son principal commerce conſiſte en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fourniſſent la plus grande partie de l'Indoſtan,

d'où il tire du ſel en échange. Sa principale monnoie eſt au même titre que la roupie. Celle du Raja de Porta-Jajoumola, un des plus grands Princes qui ſoit au-delà du Gange, paſſe pour une des plus belles des Indes. Ses principales richeſſes conſiſtent en éléphans, en muſc & en rhubarbe. Il envoie tous les ans au Gouverneur de Patna vingt éléphans pour le Grand Mogol. Manquant de ſel, il leve un impôt conſidérable ſur celui qui va par ſes terres du Mogoliſtan dans le Nord. Le Raja d'Ogen, pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, a auſſi ſes monnoies particuliéres.

Les pagodes, eſpéces d'or de différentes formes, n'ont proprement cours que dans les terres de Golkonde, de Viſapour, de Carnate & de Velour. Elles ſont de la valeur d'environ quatre roupies. Les vieilles pagodes, frappées ſous les anciens Rajas, quoique de même poids & de même or, ſont quelquefois plus eſtimées de 20 à 29 pour cent que les nouvelles. La raiſon qu'en apporte Tavernier, c'eſt que les Scherafs qui ſont tous idolâtres, ont la ſuperſtition de croire que ſi cette monnoie étoit refondue, le pays ſeroit menacé de quelque déſaſtre. Dans tout le Royaume de Golkonde, le commerce ſe fait en vieilles pagodes. Leur taux ordinaire eſt de huit livres dix ſols. Les Anglois ont fait battre aſſez long-temps une eſpéce de pagode à Madras. Les Hollandois en fabriquent auſſi à Paliacate, ainſi que des roupies d'argent.

Le fanos eſt une piéce d'or de différens titres. Il y en a de ſix & de dix à quinze pour un écu. C'eſt la monnoie qui regne ſur la côte de Coromandel, depuis le Cap Comorin juſqu'au Bengale, avec les pechas & les koris. Il y a des fanons d'argent qui ne valent pas tout-à-fait ſix ſous, & des caches de cuivre qui valent un peu plus d'un denier.

Le pays de Queda & Péra n'a que de la monnoie d'étain. Les mines de métal découvertes dans ces lieux ont cauſé beaucoup de préjudice aux Anglois qui en fourniſſoient autrefois une partie

de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Mogol, & plus encore dans l'Arabie & dans la Perse, où toute la vaisselle est de cuivre & demande d'être étamée tous les mois. Les Hollandois vont à présent acheter de l'étain à Queda pour le transporter dans tout l'Orient. La plus grande piéce de monnoie de ce pays y vaut deux de nos sous, la petite quatre deniers.

Dans l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait frapper une monnoie d'or dont le titre est meilleur que celui de nos louis. Ces piéces pésent dix grains & reviennent à 16 sous 8 deniers de notre monnoie. Il y a des espéces d'étain, dont [ce métal évalué à 16 sous la livre] soixante quinze ne feroient qu'un de nos sous.

Les Hollandois prennent pour un florin de leur monnoie, l'espéce d'or du Roi de Macassar. Le Roi de Camboie a des piéces d'argent du poids de 32 grains. Quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en espéces. Il fait frapper aussi une monnoie de cuivre qui sert apparemment de modéle aux Rois de Bantam & des Moluques; car ils n'en ont que de la même forme & de la même matière. Les monnoies d'argent étrangeres ont un libre cours dans ses Etats. A Bantam, à Batavia & dans toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des piastres d'Espagne, des rischdales d'Allemagne, & des écus de France. Dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite monnoie, des escalins, des doublesous & des sous.

Siam a des monnoies d'or, d'argent & de cuivre. Si les marchands qui vont négocier dans cette contrée en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises à acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit sur ces deux métaux. L'Orient n'a point d'espéce d'une aussi étrange fabrique que celle des piéces d'argent de ce pays. Leur figure, dit la Loubère, est celle d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à

côté l'un de l'autre. Leur coin qui eſt double ſur chaque piéce, au milieu du rouleau, ne repréſente rien qui ſoit connu des Européens, & que les Siamois puiſſent expliquer. Elles péſent trois gros & demi & vingt-cinq grains : le titre de l'argent à 3 livres dix ſous l'once, elles ſont de 37 ſous & demi. La monnoie de cuivre doit avoir avec celle d'argent, qui ſe nomme tical, une proportion connue, puiſqu'on en donne réguliérement deux cens piéces pour une d'argent.

Les monnoies d'argent des Royaumes d'Azem, de Tipoura, d'Arrakan & de Pégu, ſont du même titre que nos écus, en les mettant à trois livres dix ſous l'once, comme ils étoient du temps de Tavernier. Elles ſont de différens poids. Dans la Chine & dans le Tonquin, il ne ſe bat aucune monnoie d'or ni d'argent. On emploie dans le commerce des maſſes, lingots, ou pains d'or. Le Japon a des eſpéces d'or de 87 livres 10 ſous. Ses piéces d'argent ont cours pour la valeur de trente ſous. Ce qu'on appelle les barres du Japon eſt une ſorte de monnoie d'argent très-informe, & dont la variété n'eſt pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus groſſes reviennent à 24 livres 10 ſols de France. La monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différens nombres, juſqu'à 600 qui ſont la valeur d'une Telle, trois gouldes & demi de Hollande, ou 4 livres 5 ſous de France.

La monnoie d'or que les Portugais font battre à Goa eſt de meilleur titre que celui de nos louis, & péſe un grain de plus qu'une demi-piſtole. Ils affectent de la tenir fort haute, afin qu'elle ne ſorte point du pays. Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le S. Thomé, c'eſt le nom de cette monnoie, valoit ſix francs. Autrefois lorſqu'ils avoient le commerce du Japon, de Macaſſar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Moſambique, on admiroit la quantité de cette monnoie d'or qu'ils faiſoient battre, & celle des ouvrages d'or qui ſe fabriquoient dans leurs villes, mais ſur-tout de ces ouvrages de filigrane qu'ils

Histoire des Indes.

envoyoient aux pays étrangers, & jufqu'aux Indes Occidentales par la voie des Philippines. Depuis que Goa ne tire prefque plus de l'or que du Mozambique, ils craignent qu'il n'en forte même en efpéces. Outre les efpéces étrangeres, ils ont des pardos, piéces d'argent de la valeur de 27 fous de France.

Parmi les poids, il y a deux fortes de bahars. Le grand bahar contient deux cens catis dont chacun eft de vingt-fix taëls, ou 38 onces & demie, poids de Portugal. C'eft à cette forte de poids qu'on péfe communément dans les Ifles, le poivre, le girofle, la noix mufcade, le gingembre, la canelle, les tamarins, la laque, le macis, le fucre, les mirabolans, le bois de fandal, l'indigo ou anis, l'alun, &c. Le petit bahar contient auffi deux cents catis, mais ces catis, ne font que de 22 taëls ou 32 onces & un huitiéme. C'eft le poids du vif-argent, du vermillon, du cuivre, du fer blanc, de l'étain, du plomb, de l'ivoire, de la foie, du mufc, de la civette ou agaglia, de l'ambre & du camphre.

Dans le continent, le camphre, la caffe, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard fe péfent par faratéles, dont chacune vaut une arrobe, ou deux livres poids de Lifbonne. Le fafran fe vend à alméne, poids de deux livres.

Le maon ou mein eft le poids le plus ordinaire. On s'en fert pour péfer toutes les denrées & la plûpart des marchandifes. Il contient douze catis de 27 taëls, ou quarante ferres qui équivalent à 34 livres 9 onces de Paris. Tous ces poids varient en différens lieux.

Les diamans, les rubis & autres pierres précieufes fe péfent par mangelis, dont chacun eft de cinq grains : les émeraudes par cates, poids de trois grains.

Les Apotichaires fe fervent du métricol, qui eft la 6e partie d'une once, & du mitricoli qui en eft la huitiéme.

La mefure commune pour le riz & les autres grains fe nomme candile. Elle contient environ quatorze boiffeaux du poids de 500

livres.

livres. C'eſt par cette meſure qu'on jauge les vaiſſeaux, & l'on dit un vaiſſeau de tant de candiles.

A Java & dans les Iſles voiſines, on ſe ſert du gantan, qui contient environ trois livres de poivre. Le ſac qu'on nomme Baruth, contient 17 gantans, 54 ou 56 livres de Hollande. Il y a pour les autres grains le gedeng, meſure de quatre livres de poivre.

La meſure d'étendue eſt le cobit, de deux pieds de Roi, ſeize lignes. On le diviſe en 24 taſſots, dont chacun a un peu plus d'un pouce. Les toiles & les étoffes du pays ſe vendent ordinairement par piéces & demi-piéces, qui doivent avoir une meſure déterminée, de quatorze ou quinze aunes environ.

Le gros poivre qui vient pour la plus grande partie du Malabar & du Viſapour, ſe vend 28 à 30 réales le bahar, péſant 500 livres. La réale évaluée à trois livres & quelques ſous de notre monnoie, le bahar reviendroit à plus de 100 francs. Le petit poivre qu'on tire de Bantam, d'Achem & autres lieux, ſe vend 14 mamoudis, ou 7 livres 8 ſous le mein; la canelle de Ceylan depuis 50 juſqu'à 60 mamoudis le mein; le clou de girofle, 103 à 104; le macis ou la fleur de muſcade, 157 à 158; le poivre long, 15; & le bois de ce poivre, 4.

Les drogues, couleurs & aromates ſe vendent auſſi au même poids. L'indigo d'Agra, 54 à 55 mamoudis, & celui d'Amadabath, 45; le ſalpêtre rafiné, 7; le ſel ammoniac, 20; la gomme laque, 7; lavée, 10; en cire d'Eſpagne, 40; & ſi l'on mêle dans la cire du muſc, 50 à 60. Les Hollandois l'achetent 10 ſous la livre, & la revendent 10 ſous l'once. Le ſafran de Surate, 4 à 5; le borax, 35; le cumin blanc, 35; l'encens d'Arabie 3; le Gingembre 7; la myrrhe, ou miragilet, 7; la mira-bolts, 30; le ſucre candi, 18; la caſſe, 2; l'aloës ſucotrin, 28; le bois du grand morceau de l'aloës, 200; & celui du petit morceau, 400; il y en a juſqu'à 4000.

Les baffetas blancs, toiles de coton, qui ſe font aux environs de Surate, ont, les uns 19 à 20 cobits de long ſur 22 taſſots de

large, du prix de 2 à 6 mamoudis la piéce; d'autres de la même longueur, sur 31 à 32 tassots de large, prix de 5 à 12 mamoudis. Il en est de si fins qu'ils valent jusqu'à 500 & 1000 mamoudis, quoiqu'ils soient égaux aux premiers pour la mesure. Nos marchands d'Europe n'en apportent point. On voit des bassetas de toutes couleurs & de toutes qualités. Les uns & les autres coûtent le même prix, pour la teinture & les façons. On donne un mamoudis & demi pour teindre chaque piéce, la battre, la plier, mettre la chape & l'envelopper de papier. Celles de Brampour ne valent que 3 mamoudis; celles de Seronge, qui ont 16 cobits de long, 9 mamoudis.

A l'égard des toiles peintes, leur prix n'est pas réglé: il dépend de leur finesse, de la beauté du dessein & de la vivacité des couleurs. Il y en a de deux sortes, d'imprimées & de peintes au pinceau. Les dernieres sont infiniment plus belles que les autres; & parmi celles-ci, les Masulipatanes sont les plus estimées.

Les cotons les moins chers se vendent depuis 15 jusqu'à 55 mamoudis le mein, de 39 livres pesant. Il en est dont la finesse égale celle des cheveux. Les plus beaux vont de 400 à 700 mamoudis. De ceux de 400 mamoudis, les Indiens en font des bassetas de 30 à 32 mamoudis la piéce; & de ceux de 700, des bassetas de 80 à 100.

Les taffetas communs de 15 cobits de longueur valent 14 m. la piéce; les cotonis de soie pure, piéce de 9 cobits, 18; les cotonis soie & argent, 12 à 13; les cotonis soie & or, 13 à 14; les atlas ou satins de soie & or, 21 m. la piéce de 9 cobits, &c. Voyez le Dictionnaire de Savari. On ne sera pas étonné du bas prix de ces marchandises, quand on fera réflexion que les épiceries & la matiere des étoffes croissent sur les lieux presque sans culture; & que dans un pays où la nourriture est si peu couteuse, la main d'œuvre est extrêmement basse.

Les Isles Moluques sont abondantes en aromates & en fruits. Elles produisent aussi de l'aloës, du sandal, de la canelle, du

macis ou fleur de muſcade, de la muſcade, de la cire, du miel, & une grande quantité de cloux de girofle. On y fabrique des tamettes, eſpéce de toile d'un uſage commun. Dans leurs ports, on trafique des pierres précieuſes, de l'or, du bezoar, des gommes. Les Hollandois y ont ſur leurs établiſſemens, des Chinois qui attirent tous les ans de Macao une vingtaine de jonques chargées de riz, d'or mêlé, de thé, d'outils de fer, de porcelaine, de ſoies, &c. On y vend bien la plus grande partie des marchandiſes de la Chine, les toiles de Guzarate, les taffetas de bas prix, les perles de verre, le plomb, l'acier, l'étain, un métal fait d'un alliage d'or & d'argent, des toiles de Madure & de Baly, des foriades, toiles blanches avec des bordures jaunes, des toiles peintes de Coromandel, des velours, des armoiſins, des damas, du fil d'or, de l'opium, &c.

L'Iſle Célébes ou Macaſſar a de l'or, de l'étain, du cuivre, de l'ébene, du ſandal, du calamba, des bois de charpente & de menuiſerie, des baumes, des ſimples, &c. On y porte les mêmes marchandiſes qu'aux Moluques.

Les marchandiſes des Maldives ſont les bolys ou coquilles qui ſervent de monnoie, les cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le miel du même arbre, les cocos mêmes, le poiſſon ſec, les écailles de tortues nommées cambes, les nattes de jonc, les toiles de coton colorées, des étoffes de ſoie qu'on y apporte crue, & que les habitans mettent en œuvre pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robes. L'induſtrie des Inſulaires eſt renommée; cette réputation leur produit en échange ce que la nature leur a refuſé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la ſoie & du coton crud, de l'huile, de l'areka, du bétel, du fer, de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même, & de l'argent qui ne ſortent jamais des Maldives une fois qu'ils y ſont entrés: on les emploie en ornemens pour les maiſons, ou en bijoux pour la parure. L'induſtrie eſt la principale richeſſe de ce pays.

Histoire des Indes.

Les éléphans & la canelle font le principal article du commerce de Ceylan. On en tire aussi du poivre long, du coton, de l'ivoire, des drogues, du tabac, de la soie, du riz, de l'ébene, du bois à bâtir, de la cire, du cryſtal, du muſc, du ſoufre, du ſalpêtre, du ſucre, du fer, du plomb, de l'acier, du cuivre, des pierreries, &c. Depuis que les Hollandois ſont maîtres des côtes, les Chingulais ont reſſerré le négoce entre eux & l'ont borné aux productions du pays. En raſſemblant tout ce que la nature accorde aux divers cantons, les Inſulaires ont de quoi ſubſiſter ſans le ſecours des Etrangers.

Les Iſles de la Sonde renferment trois Iſles principales, Sumatra, Java & Bornéo. A Sumatra, on négocie en or, en argent, en étain, en cuivre, en fer, en pierreries, en poivre, en cire, en miel, en camphre, en caſſe, en ſandal, en indigo, en ſoufre, en riz, en ſucre, en gingembre, en benjoin. Java a, outre cela, des noix de cocos, de l'huile, de l'areka, & des drogues médicinales. Quoiqu'on ne pénétre pas dans l'intérieur de Bornéo, il y a dans ſes ports un trafic en diamans, en or, en perles, en bezoar, en bois de ſapan, en cire, en poivre, en encens, en muſcade, en maſtic & en gommes. Les marchandiſes de la Chine, les toiles blanches du Bengale, les porcelaines, les armoiſins, les velours rouges, la ſoie, le fil d'or, le mercure, &c. ſont de débit à Sumatra. Le commerce des Javans eſt très floriſſant, non ſeulement dans les Iſles voiſines, mais juſqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. Ils tirent du coton & diverſes étoffes de Bali & de Camboie, du fer de l'Iſle Bornéo, de la réſine de l'Iſle de Banica, de l'étain & du plomb de Malaca, du riz de Macaſſar & Sombaie, des noix de cocos de Balambuan, & de divers autres lieux, du miel, de la cire, du ſucre, du poiſſon ſec, ainſi que du ſel qu'ils tranſportent eux-mêmes dans l'Iſle de Sumatra, où ils l'échangent pour du laque, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue, &c. L'Iſle de Bornéo a beſoin d'une partie de ces marchandiſes.

Les Philippines, riches par leur propre fonds, peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes pour se répandre de nouveau dans l'univers. Les Espagnols y viennent par l'Occident; d'autres nations de l'Europe & les nations Indiennes par l'Orient. Manille se trouvant placée entre les plus riches pays des deux mondes, cette situation la rend un des plus beaux théâtres du commerce. On y trouve l'argent du Pérou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Bornéo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le commerce étoit ouvert avec le Japon, les Philippines recevoient tous les ans deux ou trois vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie & des cabinets d'un admirable vernis, en échange pour du cuir, de la cire & des fruits du pays. Pour faire juger, en un mot, des avantages de Manille, on dit qu'un vaisseau qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent avec un gain de quatre pour un. Les Philippines ont du riz, de la canelle, du poivre, des perles, de l'or, des bois de construction, du coton, du tabac, de la cire, de la civette, des nids d'oiseaux, &c. Tout le commerce de Manille passe par les mains des Marchands Chinois, appellés Singleys. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, leur laissent le soin de faire valoir leur bien.

Le peuple, ou plutôt le Roi de Siam a beaucoup de bétel & d'arreka à vendre, avec un peu d'or & d'argent, du plomb, du tambac, du calin, métal semblable à l'étain, quelques pierres fines, des bois de construction & de senteur, des peaux de bêtes, du poivre, du sel, du vernis, de la cire, du miel, du sucre, du salpêtre, de la poudre à feu, des gommes, de la soie, de l'ivoire,

Histoire des Indes.

du coton, &c. Entre les marchandiſes étrangères, les Siamois recherchent les draps de toutes les couleurs, les glaces fines, les étoffes d'or & d'argent, les velours, les ſatins, différentes eſpéces de toiles, &c. Quelques Relateurs ont prodigieuſement enflé les richeſſes de ce pays. Le Laos, démembrement de Siam, a beaucoup de riz, du benjoin, du muſc, de l'or, des pierres, des perles & de la gomme laque, ſi eſtimée que les marchands de Camboie y vont en chercher, quoique leur pays en produiſe de très bonne. Le ſel s'y forme naturellement d'une eſpéce d'écume que les pluies laiſſent ſur la terre & que le ſoleil durcit. Les éléphans ſont ſi communs dans ce pays qu'il en a tiré le nom de Laos, millier d'éléphans. La principale richeſſe du Tonquin & la ſeule employée au commerce étranger, eſt la ſoie crue & travaillée. Il ne ſçauroit y avoir de commerce dans un pays où les habitans, quand ils achetent de l'étranger, demandent toujours quelques mois de crédit, où les marchands n'ont pas le moyen ou le courage d'employer tout d'un coup deux mille écus en marchandiſes; où enfin le Gouvernement leve des droits exorbitans ſur le commerce étranger. C'eſt une maxime politique dans toutes ces Cours, de ne pas ſouffrir que les ſujets deviennent riches, de peur que l'ambition & l'orgueil ne leur faſſent perdre le goût de la ſoumiſſion; & les Souverains ferment l'œil par cette raiſon ſur les injuſtices de leurs officiers. Par l'avidité d'un ſeul, la richeſſe même de la nature y produit la miſére publique, comme on le voit par les pierres précieuſes du Pégu, dont le Roi n'en laiſſe point ſortir de quelque valeur. On s'attend à voir des peuples heureux dans des lieux fertiles, & l'on n'y voit qu'indigence & beſoin: c'eſt le gland ſur le chêne. Les Chinois ont entre leurs mains preſque tout le commerce de cette partie de l'Inde. A Patane, ils exerçent encore tous les arts & tous les métiers. Leurs facteurs ſont toujours en voyage, portant des porcelaines, des poëles, des chauderons, toutes ſortes de ferrures, des viandes ſéches & fumées, du poiſſon ſec & ſalé, des toiles, &c. En retour, ils prennent du bois, des rattangs,

des cordages, du riz, de l'huile de coco, des fruits, des peaux, &c. Les Patanois ont un fonds de pareſſe qui répond à la fertilité du terroir.

Surian eſt l'unique entrepôt du commerce étranger qui ſe fait au Pégu, par les Maures Indoſtans, par les Chinois, par les Portugais, par les Arméniens, & par un petit nombre d'Anglois & de Hollandois. Ils en tirent des dents d'éléphans, de la cire, du vernis, des huiles, divers métaux & des diamans. Les Européens y apportent des chapeaux & des rubans, dont il ſe fait un grand débit dans le Royaume.

Le commerce d'Arrakan a été très-conſidérable. Les Maures y avoient de grands magaſins de draps, de toiles & d'autres marchandiſes étrangeres, ſans parler de celles du pays. Les Portugais & les Hollandois y ont eu des habitations & des comptoirs; mais les Bengalois & d'autres peuples tributaires du Grand Mogol, ou par ruſe ou par force, les leur ont fait abandonner. Les marchandiſes qu'on trouve dans le pays ſont des bois de conſtruction, du plomb, de l'étain, du vernis, de l'ivoire, du riz, &c. On y porte de la toile, du coton, du ſandal, du fer, de l'acier, du cuivre, des cuirs dorés, des porcelaines communes. Les Maures Indoſtans viennent acheter dans ce Royaume beaucoup d'éléphans, qu'ils tranſportent dans les contrées occidentales de l'Aſie. On y voit auſſi des pierres précieuſes, qui ſans doute y ſont apportées du Pégu.

Le principal objet du commerce du Royaume de Boutan, autrement Laſſa, dans le Tibet, c'eſt le muſc. Il ſe trouve dans un petit ſac, de la groſſeur d'un œuf de poule, qui croît en forme de veſſie ſous le ventre d'un animal qu'on regarde comme une eſpéce de chevreuil, & que les Chinois appellent chevreuil odoriférant. Les anciens Naturaliſtes ont confondu cet animal avec le caſtor. Ces chevreuils, lorſque leur veſſie eſt trop pleine de ce ſang putride coagulé, ont coutume de ſe froter contre les arbres ou les rochers pour la faire crever; & les chaſſeurs recueillent avec ſoin ce pré-

HISTOIRE DES INDES.

cieux dépot. Delà l'idée populaire que le caſtor, lorſqu'il eſt pourſuivi par les chaſſeurs, s'arrache les teſticules; où l'on croit que ſe forme le muſc. Les chaſſeurs qui l'ont de la premiere main le falſifient de différentes maniéres. Les négocians de Boutan le portent à Kaboul & à Patna, ville de l'Indoſtan, avec d'excellente rhubarbe & de la ſemencine, poudre à vers dont les Perſans & d'autres Orientaux, les Anglois mêmes & les Hollandois ſe ſervent comme d'anis pour mettre dans les dragées. Ils troquent avec les Tartares leurs denrées contre des chevaux, des mulets & des chameaux. Quelques-uns de ces marchands vont juſqu'à Iſpahan, d'où ils rapportent du corail en grains, de l'ambre jaune & du lapis en grain. De Moultan, de Lahor & d'Agra, ils tirent des toiles, de l'indigo, des cornalines & du cryſtal; de Patna & de Daca, du corail, de l'ambre jaune, des braſſelets & des piéces d'écaille de tortue & d'autres coquilles de mer.

Le Royaume de Camboie poſſéde de l'or très-pur, de la ſoie, de l'ivoire, des bois de ſenteur, du vernis, des drogues médicinales, & une gomme très-renommée dans toute l'Aſie. Malacca, ville admirablement ſituée pour négocier avec la Chine, le Japon, les Moluques & autres lieux, fut attaquée & ruinée par les Européens, dans le déclin de ſon brillant commerce, cauſé par la tyrannie des Gouverneurs & par le luxe des habitans. Avant ce temps-là on voyoit arriver dans ſon port une multitude prodigieuſe de navires qui venoient, non-ſeulement des pays qu'on a nommés, mais de Bengale, de Coromandel, de Malabar, & même du Golfe Perſique. Elle envoyoit même au-dehors des colonies nombreuſes qui répandoient ſa gloire & ſes richeſſes en diverſes contrées. Les Hollandois l'ont ruinée pour augmenter leur commerce de Batavia.

C'eſt dans l'étendue des Etats du Grand Mogol que ſe fabriquent les plus belles étoffes de ſoie & de coton qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la ſoie & du coton dans preſque tout l'Orient, il ſemble que l'induſtrie ſoit l'appanage des ſujets

HISTOIRE DES INDES.

sujets de cet Empire. Le seul village de Kasambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à 22 mille balles de soie, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achetent six ou sept mille, & qu'ils en enleveroient davantage s'ils n'y trouvoient de l'opposition de la part des marchands Mogols & Maures, qui en prennent une égale quantité. Le reste demeure aux habitans pour la fabrique des étoffes. Cette soie est jaunâtre. Les habitans ont l'art de la blanchir, avec une lessive composée des cendres de l'arbre qu'on nomme figuier d'Adam, & qui lui donne la couleur de la soie de la Palestine, la seule de l'Orient naturellement blanche. Il n'y a point de pays dans les Indes où le travail des soies s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Guzarate, sur-tout dans les cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses espéces de beaux tapis, soie, or & argent. Les chites ou toiles de coton peintes qu'on nomme calmandar, c'est-à-dire faites au pinceau, se fabriquent particuliérement dans le Royaume de Golkonde, sur-tout aux environs de Masulipatan. Les toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de limon. Il y en a de si fines, que si l'on peut ajouter foi au merveilleux Tavernier, un Ambassadeur Persan qui revenoit de la Cour du grand Mogol, présenta au Roi, son maître, une noix de cocos, de la grosseur d'un œuf d'autruche, dont on tira un turban long de soixante aunes & d'une toile si fine qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Ce voyageur ajoute qu'il apporta lui-même, en France, une once de fil, dont la livre coutoit six cens mamoudis ou environ 360 livres de France de son temps; & que toute la Cour fut surprise de voir un fil si délié qu'il échappoit presqu'à la vue. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les parties des Indes, mais il n'en passe guére de non filés en Europe, parce que cette marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Pour les cotons filés, les Compagnies de Hollande & d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe,

mais ce n'eſt pas des plus fins. Elles ne prennent que les eſpéces qui ſervent à faire des bas & des mèches de chandelle, ou qui peuvent être mêlées dans le fond des étoffes de ſoie. Les colis ou accommodeurs de coton forment une caſte particuliére.

Amadabath, capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, à 18 lieues de Camboie, eſt une des places les plus commerçantes des Etats du Mogol. L'Aſie n'a preſque point de nation ou de marchandiſes qu'on ne trouve dans cette ville. Il s'y fait, particuliérement, une prodigieuſe quantité d'étoffes de ſoie & de coton. On y fabrique auſſi des brocards d'or & d'argent, mais on y mêle trop de clinquant, ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perſe. Il y a des manufactures de ſatins, de velours, de taffetas, de toiles de coton, d'alcatifs, tapis à fond d'or, de ſoie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perſe. Les marchandiſes dont le débit y eſt le plus conſidérable, ſont le ſucre candi, la caſſonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre ſec & confit, les mirabolans & toutes ſortes de confitures, le ſalpêtre, le ſel armoniac, l'indigo, des diamans de Viſapour & de Golkonde, du muſc & de l'ambris gris, mais tirés du dehors. Un commerce des plus lucratifs eſt celui du change. Les Banians font des traites & des remiſes pour toutes les parties de l'Aſie & juſqu'à Conſtantinople. Les marchandiſes ne payent ni entrée ni ſortie. On en eſt quitte pour un préſent au Cotwal. Les ſeules marchandiſes de contrebande ſont la poudre à canon & le ſalpêtre, qui ne peuvent ſe tranſporter ſans une permiſſion facile à obtenir du Gouverneur, moyennant une légere marque de reconnoiſſance.

Camboie, que ſon Golfe rend très propre au commerce, attire des marchands de toutes les nations étrangeres. On y achete des toiles de coton de toute eſpéce, parfaitement fabriquées, des canafaſſes ou groſſes toiles propres à faire des voiles & des ſacs, pluſieurs ſortes d'étoffes de ſoie, des ceintures, des écharpes pour couvrir la tête & le viſage des femmes, des draps

d'or, des tapis, des couvertures de lit de ſoie & de coton, piquées ou brodées, des pavillons, des matelas, des cadels ou bois de lit, des uſtenſiles, du ſalpêtre, du borax, de l'opium, du cumin, de la rhubarbe, & pluſieurs ſortes de pierreries ſur leſquelles on peut faire un très-grand profit, comme il eſt très-facile d'y être trompé par l'artifice des Banians Joailliers. Leurs ouvrages, d'ailleurs, ne le cédent point pour la perfection du travail à ceux des Lapidaires Européens.

Surate eſt au-deſſus de Camboie. Il y a dans cette ville des Banians riches de pluſieurs millions. Les Européens, les Turcs, les Arabes, les Perſans & les Arméniens y trouvent des marchandiſes de toutes les contrées de l'Aſie. Le fonds de ſon commerce conſiſte en cotons filés & en bourre, en toiles de coton, en étoffes de ſoie unies ou rayées d'or ou d'argent, en toiles peintes que nous appellons Perſes, en ſoie crue, en indigo, en aloës, en bois de ſandal, en café, en borax, en encens, en gomme laque, en terre ou bol rouge, en muſc, en bezoard, en perles, en diamans. Ce que l'on peut porter de mieux en échange, après l'or & l'argent en lingots, ſont le cuivre, les écailles de tortue, le camfre, le vernis, le benjoin, l'alquemi, l'étain & les draps. Il y a à Surate de l'or ſi fin, qu'en le tranſportant en Europe, on peut y gagner 12 ou 14 pour cent. L'argent, qui eſt le même dans tous les Etats du Mogol, ſurpaſſe celui du Mexique & celui de Seville: il a moins d'alliage que tout autre argent. Les Hollandois apportent ici toutes ſortes d'épiceries. Les Anglois y vendent particuliérement du poivre.

Le principal commerce de la côte du Malabar roule ſur le riz blanc, qui y croît en ſi grande abondance, qu'il en faut une quantité conſidérable pour lui donner un prix. Tous les ans, il y arrive environ deux cents vaiſſeaux qui en vont faire leur charge. Le poivre n'y coûte que deux ou trois ſous la livre. On y trouve encore des pierreries. La canelle en eſt médiocre. Il n'y a point de pays où les cocotiers ſoient en ſi grande quantité, & où l'on

en tire autant d'avantages. Schouten ne balance point à regarder le Malabar comme le plus beau pays des Indes Orientales. Les Mahométans de cette côte sont pour la plûpart corsaires. Ils exercent leurs pirateries sur toutes les côtes de l'Inde, dans le Golfe Persique & jusque dans la mer Rouge, pillant indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Les Hollandois sont tout-puissans sur cette côte. Ils ont fortifié Coylang, Cranganor, Cochin, &c. & les belles villes que les Portugais qui semblent n'avoir travaillé que pour eux, avoient bâties dans cette contrée.

Les Européens, invités par la bonté & la sûreté des ports du Coromandel, se sont également emparés de cette côte. C'est-là néanmoins que les vaisseaux marchands des Isles de Bengale & de la Chine viennent souvent mouiller pour le commerce de Golkonde, de Visapour, de Carnate & du Mogol : on y trouve par conséquent toutes sortes de marchandises. Voyez les observations particuliéres sur les pays occupés par les Européens.

Le principal commerce du Dékan est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance des vivres de ce pays met les habitans en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles que l'on transporte aussi par mer; ce qui n'empêche pas le commerce de terre avec les Mogols, les peuples de Golkonde & ceux de la côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie. On trouve à Visapour un grand nombre de Joailliers & quantité de Perles, mais ce n'est pas dans ce pays qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de laque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand commerce dans le Dékan, sur-tout avec les marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achetent d'eux le poivre à sept ou huit piastres le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la clincaillerie d'Europe. On distingue par le nom de Venesars, une race de négocians Dekanins, qui achetent

le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indoſtan & dans les autres pays voiſins, en caffilas ou caravanes de cinq, ſix, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge.

Les plus riches magaſins des Indes ſont dans la Province de Bengale. Diamans, brocards, étoffes de ſoie de toute eſpéce, tapis, drogues médicinales, confitures exquiſes, bois, graines, ſucre, opium, indigo, laque, cire, muſc, ambre, café, coton, ſoie, tout ce qu'il y a de précieux dans les Iſles & dans le continent ſe trouve dans ce pays. Quoique les matiéres dont nous venons de parler forment le fonds d'un riche commerce, cependant les baſins, les toiles & les autres ouvrages de coton filé qui s'y fabriquent ſont le principal objet qui attire les Compagnies d'Europe. Il eſt des coutils blancs & d'autres rayés de jaune, dont les raies ſe font avec du fil de coton crud. Les baſins ſont tout blancs, mais façonnés; les uns croiſés comme les ſerges, les autres à carreaux, aſſez ſemblables aux petits ouvrés de France. C'eſt ſur les premiers que l'on fait ces admirables broderies à chainettes avec des ſoies rondes, dont la fineſſe, les deſſeins & les vives couleurs ne s'imitent que très-imparfaitement en Europe. On en fait des meubles & des habillemens, ſuivant les patrons & les modéles que les Européens fourniſſent aux Banians, directeurs de manufactures. Il eſt des mouſſelines dans toutes ſortes de goût, ſurtout ſur les deſſeins de France. On trouve encore une eſpéce ſinguliére de toile qui n'eſt ni fil ni coton & dont on fait des tapis & des couvertures. On les nomme ſimplement Herbes, parce qu'elles ſont formées d'une ſorte de bourre de certaines plantes, que les femmes du pays filent. On prendroit ces étoffes pour de la ſoie, mais elles ſont ſujettes à ſe couper par le plis. La Compagnie de France en tire ſur-tout des caſſes ou mouſſelines doubles, des doréas ou mouſſelines rayées, des tanjebs, mouſſelines ſerrées, des amans, très-belles toiles de coton, mais moins fines que les ſanas de Ballaford, des ornis, toiles à bandes moitié coton, moitié or ou argent, des piéces de mouchoir de ſoie, de coton, de

malles molles, & d'autres toiles de coton. La grande ville de Daca fournit les meilleures & les plus belles broderies des Indes en or & en argent comme en ſoie. Delà viennent les ſtinkerques & les belles mouſſelines brodées qu'on apporte en France. C'eſt de Patna que la Compagnie tire du ſalpêtre & tout l'Orient de l'opium. Les jamavars, les armaſins & les cotonis viennent de Caſſambazar. En général, les meilleures mouſſelines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton de Pondichéri; les plus belles étoffes de ſoie à fleurs d'or & d'argent de Surate. Le commerce le plus floriſſant eſt à Brampour. Ses toiles ſe tranſportent en Perſe, en Turquie, en Moſcovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. On trouve d'excellentes inſtructions & des vues profondes de commerce dans le Mémoire de M. Dupleix.

Réflexions ſur la richeſſe des Indes.

L'Aſie tire de l'or de ſon propre ſein. De toutes les parties de cette vaſte région, le Japon eſt celle qui en fournit la plus grande quantité. Les Chinois ont de l'or, mais preſqu'au plus bas titre, & comme ils manquent de mines d'argent, prix pour prix, ils échangent leur or contre ce métal. Les riviéres & les torrens roulent de l'or avec leur ſable dans les Iſles de Macaſſar & de Sumatra. Vers les montagnes du Tibet, ancien Caucaſe, dans les terres d'un Raja, au-delà du Royaume de Kachemire, on connoît des mines d'excellent or, de grenats & de lapis. Mendès-Pinto donne de l'or aux Royaumes de Camboie & de Champa. Il répand auſſi des mines d'argent dans le pays de Siam, Tangu & d'autres Provinces éloignées des côtes maritimes. Cependant on ne vante gueres en Aſie d'autres mines d'argent que les mines abondantes du Japon. Il eſt certain que les Indiens dérobent, autant qu'ils le peuvent aux étrangers, la connoiſſance des ſources de leurs métaux.

Les Indiens ont en général le bonheur de ne preſque point recueillir dans leur ſol de ces richeſſes fictives, qui ſont la misère des peuples auxquels la nature les prodigue en marâtre. C'eſt

dans les pays de l'or & de l'argent que se réalise la fable de Midas, témoin l'Afrique. Ces métaux sont la plaie de la stérilité; ils rendent ceux qui exploitent les mines esclaves de ceux qui labourent la terre; ils réduisent ceux qui les possédent, à mendier, pour ainsi dire, leur pain à la porte de ceux qui ont des denrées & des marchandises. C'est à ceux-ci qu'appartient l'or de l'Univers, témoin l'Inde. Les Européens y versent presque la moitié de celui qui sort des sources de l'Amérique. Elle engloutit presque tout l'or de l'Afrique par son commerce ou avec les Européens ou avec les Africains mêmes.

Le Gouverneur de Mozambique pour le Portugal a sous lui les commandans de Sofala & de Chepon-Goura, les plus abondantes sources de l'or en Afrique. Cet or devient le prix des marchandises de Goa. Quantité de peuples Africains, dont à peine connoissons-nous les noms, tirent directement des Indiens des toiles, sur-tout des toiles teintes en noir, sur-tout ceux qui sont liés avec eux par la profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusque dans les ports de l'Abyssinie qui regardent la Mer rouge; d'autres sur les côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont l'Empire s'étend jusqu'aux confins de l'Abyssinie, prend l'une ou l'autre de ces voies, & se dispense, autant qu'il le peut, de contribuer à l'enrichissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus fin & le plus pur de l'Afrique. On n'a besoin pour le tirer de la terre que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs cantons que leur sécheresse rend déserts, il se trouve sur la surface de la terre des morceaux d'or, de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Les peuples de la côte Orientale de l'Afrique, sçachant dans quelle saison les bâtimens des Indes arrivent dans cette mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises, l'or à la main, ou avec une simple promesse de payer l'année suivante, si l'or leur a manqué. Les négocians se fient à leur promesse; sans cette

confiance, il n'y auroit bientôt plus de commerce ouvert pour eux dans ce pays. C'eſt aux mêmes conditions que les Ethiopiens trafiquent au grand Caire.

L'or de l'Amérique paſſe par l'Europe aux Indes, ſoit par la voie directe du commerce maritime, ſoit par les voies de la Turquie, de la Perſe, de l'Arabie, où les Européens achetent des marchandiſes, & d'où les marchands vont en acheter aux Indes. » Tous » les peuples qui ont négocié aux Indes, lit-on dans l'Eſprit des » Loix, y ont toujours porté des métaux, & en ont rapporté des » marchandiſes. C'eſt la nature même qui produit cet effet. Les » Indiens ont leurs arts, qui ſont adaptés à leur maniére de vivre. » Notre luxe ne ſçauroit être le leur, ni nos beſoins être leurs be- » ſoins. Leur climat ne leur demande ni ne leur permet preſque » rien de ce qui vient chez nous. Ils vont en grande partie nuds; » les vêtemens qu'ils ont, le pays les leur fournit convenables; & » leur religion qui eſt indeſtructible, leur donne de la répugnance » pour les choſes qui nous ſervent de nourriture. Ils n'ont donc » beſoin que de nos métaux, qui ſont les ſignes de valeurs, & » pour leſquels ils donnent des marchandiſes que leur frugalité » & la nature de leur pays leur procure en grande abondance. » Les Auteurs anciens qui nous ont parlé des Indes, nous les » dépeignent telles que nous les voyons aujourd'hui, quant à » la police, aux maniéres & aux mœurs. Les Indes ont été, les » Indes ſeront ce qu'elles ſont à préſent; & dans tous les temps » ceux qui négocieront aux Indes y porteront de l'argent & n'en » rapporteront pas ».

Et l'on négociera aux Indes, tant que le luxe regnera ſur quelque contrée de l'Aſie ou de l'Europe; tant que la molleſſe ſurchargera parmi nous la nature de beſoins; tant que les hommes auront la ſottiſe de s'eſtimer par ce qui n'eſt point eux; tant que le commerce entretiendra une rivalité entre les nations; tant que nous nous ferons des maux dont l'ignorante & ſuperſtitieuſe médecine ne cherchera pas ou ne pourra pas trouver le reméde dans nos climats; tant que les

les peuples apprécieront leur puiſſance & leur grandeur par de fauſſes richeſſes, par la poſſeſſion d'un plus vaſte & plus brillant ſuperflu ; tant que l'homme ne reſtera point l'homme de la nature, d'un tel climat, & d'un tel pays ; toujours.

Jehan-Ghir, dit Bernier ſur le témoignage des Jéſuites, réſolut de faire habiller toute ſa Cour à la maniére des François, & après avoir commencé à prendre cet habit lui-même, il fit revenir un de ſes principaux Omrahs pour le conſulter ſur ſon projet. Le Seigneur lui répondit froidement qu'il étoit le maître de tenter des entrepriſes fort dangereuſes. L'Empereur rentrant en lui-même tourna la choſe en plaiſanterie, & ne crut pas devoir expoſer ſa couronne & ſa vie pour un habit ridicule.

Qu'eſt-ce que le luxe des Indiens? des femmes, des eſclaves, des animaux domeſtiques, des étoffes fines, des liqueurs fortes, des pierreries, des parfums, &c. Le climat leur donne & ces goûts & les choſes propres à les ſatisfaire, en même temps qu'il leur fait, d'une main généreuſe, le précieux préſent de la frugalité & des choſes de néceſſité premiere, & même de l'induſtrie que leur luxe demande. C'eſt ſur-tout cette induſtrie qui rend les Etats du Mogol plus floriſſans que le reſte des Indes. Quoique l'Indoſtan demande des épiceries, des éléphans, des perles & des métaux aux Moluques, à Ceylan & au Japon ; du plomb à l'Angleterre, & des écarlates & autres draps aux Européens & ſur-tout aux François ; des chevaux à la Perſe, à l'Arabie & au pays des Uzbeks ; des fruits frais & ſecs à Samarkande, à Bali, à Bokhara & à la Perſe ; quelques autres marchandiſes à la Chine ; quelques eſclaves à l'Ethiopie & à divers peuples commerçans d'autres choſes dont il peut abſolument ſe paſſer ; il a de ſon ſol & dans ſes manufactures non-ſeulement de quoi payer en marchandiſes, mais de quoi acheter l'or de toutes les parties du monde. Il y entre par mille voies différentes ; & il n'a preſque point de voie pour en ſortir. Auſſi Bernier regarde-t'il l'Indoſtan comme l'abyme de la plus grande partie des tréſors du monde.

Comment, malgré cette quantité presque infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort pas, comment arrive-t'il, suivant l'observation de Bernier, qu'il ne s'en trouve pas plus qu'ailleurs dans les mains des particuliers ? Il en passe beaucoup dans cette quantité incroyable d'étoffes d'or & d'argent qui se fabriquent dans les manufactures du pays. Une grande partie est employée à la dorure, à des bijoux, à la décoration des maisons & des temples, & à toutes sortes d'ouvrages d'orfevrerie : objet immense dans un Empire où la magnificence, sur-tout dans les choses publiques, n'a point de bornes. Le seul Trône du Paon, enlevé par Schah-Nadir, étoit évalué neuf kourours. Le kourour vaut cent lecqs, & le lecq 100 mille roupies. La crainte d'attirer sur soi l'avarice des Grands & des Princes engage le paysan, l'artisan, le commerçant, les grands eux-mêmes à dérober leurs richesses aux yeux du public & même à les retirer entiérement du commerce ordinaire de la Société. Ils déposent secrétement leurs trésors en terre ; les Gentils, qui sont presque les seuls maîtres du négoce & de l'argent, les laissent ensevelis même à leur mort, imbus de l'opinion superstitieuse, qu'ils leur serviront dans une autre vie. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi dans l'Indostan, au sein de la terre, d'où ils avoient été tirés en Afrique & en Amérique. Enfin les Empereurs ont la manie d'amasser des trésors immenses ; & quoiqu'on n'ait accusé que Schah Jehan d'une avarice outrée, ils s'occupent tous à renfermer dans des caves souterreines une grande abondance d'or & d'argent, qu'ils croient pernicieuse dans les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. Les métaux versés dans les Indes par le commerce fondent dans ces gouffres, qui ne s'ouvrent que pour engloutir, si ce n'est quelquefois dans les nécessités extrêmes de l'Empire, jusqu'à ce que livrés à la soif d'un conquérant étranger, ils s'écoulent dans d'autres contrées.

Qui ne croiroit voir dans un pays dont les richesses naturelles attirent & absorbent les richesses des pays les plus opulens &

les mieux cultivés, qui ne croiroit voir dans ce pays un peuple nombreux, laborieux, induſtrieux & heureux, toujours à la culture des terres ou dans l'exercice des arts, partager avec la nature l'honneur de ſa fécondité & recueillir dans le commerce le prix de ſes ſueurs? cependant l'on ne trouve, du moins l'on ne trouvoit avant ces derniers temps où le luxe des Européens a animé les peuples au travail, dans toutes les Indes, que terres en friche ou négligemment cultivées, que des arts dans l'enfance & dans la langueur, qu'un peuple oiſif, rare & miſérable. La pareſſe eſt l'élément de l'Indien. Les cauſes morales, loin de corriger les cauſes phyſiques qui énervent ſon bras, concourent avec elles à l'aſſervir à la force d'inertie. Des hommes à qui la nature donne beaucoup d'elle-même & qui ont beſoin de peu; des hommes qui ſous un ciel brûlant, ſupportant à peine le poids du jour, ne ſont aiguillonnés ni par l'eſpérance de s'enrichir ni par celle de s'élever; des hommes qui n'ont à attendre d'un ouvrage pénible qu'un modique ſalaire, de leur ſuccès qu'une plus profonde ſervitude, de leur aiſance que des vexations; des hommes qui travaillent moins pour eux & pour leurs familles que pour leurs tyrans, travaillent peu ou travaillent mal. Dans toutes les Indes, les terres ſont, à ce qu'on prétend, cenſées appartenir au Prince, mais toutefois avec plus ou moins de reſtrictions, ſuivant les lieux. Pour l'ordinaire il les régit lui-même, ou il les donne à ferme aux Seigneurs de ſa Cour; & le laboureur eſt chargé du ſoin de la culture preſque toujours ſans profit & pour ſa nourriture ſeule. Dans les Etats du Mogol, ce n'eſt que par le bâton & par le korrach, cet horrible grand fouet qui pend à la porte des Omrahs, ce n'eſt que par la violence que l'on attache les payſans à la terre. Delà leurs révoltes, delà leur fuite dans les terres des Rajas Indiens qui les traitent avec un peu plus d'humanité, delà la dégradation des terres, delà la dépopulation; il en eſt de même de la plus grande partie des artiſans des villes, ils ne travaillent que pour le ſervice de l'Empereur, ou des grands ou de gros

Histoire des Indes.

négocians qui ont acheté la protection de quelque Omrah. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans les premieres villes de l'Empire, des boutiques d'excellens artistes. Ce n'est pas que les Indiens n'aient de l'esprit & même du talent; ce n'est pas qu'en quelques endroits, leur industrie n'égale celle des Européens & que leurs ouvrages ne soient comparables, à plusieurs égards, à ceux de nos plus habiles ouvriers. Plusieurs Voyageurs assurent qu'ils font des piéces d'orfevrerie & des peintures de la plus grande beauté. Bernier trouva merveilleux un bouclier sur lequel un fameux Peintre avoit représenté les combats d'Akebar. Rhoe eut de la peine à distinguer un original qu'il avoit porté d'Europe, des copies que le Grand Mogol en avoit fait tirer par ses Peintres. En général les Peintres & les Sculpteurs n'ont aucune idée de l'élégance ni de la beauté du dessein. L'on chercheroit inutilement du goût dans la magnificence du riche Empire du monde. Les connoissances des Indiens dans les méchaniques, dit l'Historien Anglois des guerres de l'Inde, sont si bornées que nous admirons, sans pouvoir le comprendre, comment ils ont pu élever leurs principales pagodes. Il paroît, ajoute-t-il, qu'ils n'avoient jamais construit de ponts sur aucune de leurs riviéres avant que les Mahométans fussent entrés dans leur pays. Les artistes Indiens ne sont guidés que par l'instinct, ils ignorent les préceptes de l'art. Mais dès qu'un d'entr'eux se distingue, aux yeux barbares de ces peuples, il est pris aux gages, & pour ainsi dire, mis aux fers de quelque Omrah qui l'entretient & le garantit du korrah pour toute récompense. Les autres, excepté ceux qui sont dévoués à de riches marchands, sont si méprisés, si maltraités, si mal payés, que la violence ou la nécessité seule leur fait mettre la main à l'œuvre. Si quelque officier a besoin d'un ouvrier du bazar, il l'envoie quérir, l'oblige à faire ce qu'il lui ordonne, & le récompense comme il lui plaît; trop heureux ce misérable, quand il n'est pas payé à coups de korrah.

Dans la plûpart des contrées de la presqu'Isle située en-delà

du Gange, comme à Siam, les hommes libres doivent au Prince un ſervice perſonnel de pluſieurs mois, ſervice peu différent de l'eſclavage. Comme l'objet de ces corvées eſt arbitraire, les Indiens ſont obligés de s'exercer de bonne heure à toutes ſortes de métiers & condamnés à n'exceller dans aucun. La plûpart de leurs arts méchaniques ſe bornent à la recherche du néceſſaire; rarement s'étendent-ils aux commodités de la vie, parce que la ſervitude & la pauvreté ne comportent point le luxe. Leurs ouvrages de menuiſerie, leur manière de fondre les métaux, leurs dorures, leurs broderies, leurs piéces d'orfévrerie & ſur-tout celles de filigrane, prouvent qu'il ne manque à ces peuples que l'encouragement & l'inſtruction. Lorſqu'ils ont ſatisfait au ſervice forcé que le Prince demande, ils ſe livrent entiérement à l'inaction, & laiſſent aux femmes tous les travaux. La politique commune dans ce pays & dans toutes les Indes eſt d'offrir un aſyle à tous les aventuriers qui ſe préſentent, de mettre à profit leur induſtrie & leur talent, de les ménager tant qu'ils ſont utiles, d'uſer même de violence pour qu'ils ne ſortent point de l'Etat, d'oublier leurs ſervices, lorſqu'on n'en attend plus rien, & de s'en délivrer par une perfidie, lorſqu'ils deviennent redoutables. Quel eſt, demande un voyageur fondé ſur des obſervations & ſur ſa propre expérience, quel eſt l'artiſte Européen qui ſe ſoit enrichi au ſervice d'un Prince ou d'un Seigneur de l'Inde? Dans quelques contrées comme à Arrakan, les négocians étrangers éprouvent toutes ſortes de vexations, il n'y a point de ſureté à s'y établir, & tout eſpoir eſt fermé de profiter des lumieres étrangeres pour ſortir de la barbarie. Auſſi ne voit-on dans ces pays, pour me ſervir de l'expreſſion d'un obſervateur judicieux, que villes de terre, de boue & de crachat au prix des nôtres.

L'Auteur de l'Hiſtoire des dernieres guerres de l'Inde, nous fournira quelques remarques très-importantes ſur l'induſtrie des Indiens & ſur les effets du commerce des Européens avec eux. » La ſoupleſſe de la configuration des Indiens, dit-il, ſe remarque

» à la forme de leurs mains : elle les met en état de porter les » manufactures de toiles à ce degré exquis de perfection que » nous leur connoiſſons. Avec les mêmes inſtrumens qu'un Indien » emploie pour fabriquer les plus fines, les doigts groſſiers des » Européens formeroient à peine une piéce de canevas..... Il » paroît que rien n'auroit manqué au bonheur de cette nation, ſi » les autres l'avoient regardée avec la même indifférence qu'elle » a pour le reſte de l'univers : mais non contens des préſens que » la nature a répandus avec profuſion ſur leur climat, ils ont fait » des améliorations ſans y être engagés par aucune néceſſité. Ils ont » cultivé les productions excellentes & variées de leur terrein, » non pour ſubvenir à ce qui pouvoit leur manquer, mais pour » fournir aux beſoins & au luxe des autres nations. Ils ont pouſſé » leurs manufactures de toiles à un degré de perfection, qui ſur» paſſe les plus belles productions de l'Europe, & ont encouragé » avec avidité les tributs annuels d'or & d'argent que les autres » peuples ſe diſputent le droit de leur apporter. De temps immé» morial ils paroiſſent avoir été appliqués autant au commerce » qu'ils ont marqué d'éloignement pour la guerre ; en ſorte qu'ils » ont toujours eu d'immenſes richeſſes, mais qu'ils ont toujours » été incapables de les conſerver ».

Sciences, Grammaire, Philoſophie, Aſtronomie, Hiſtoire, Poëſie, &c.

Les ſciences des Indiens ne ſont proprement qu'une ignorance bouffie de quelques vieilles traditions. Il eſt défendu aux Indiens par leur religion, dit l'Auteur que nous venons de citer, de ſortir de leur pays ; ils ſont ſi éloignés de vouloir amener les étrangers à leurs opinions, ou de leur faire embraſſer leurs uſages, que ſi quelqu'un ſollicitoit le privilége de ſuivre le culte de Viſtnou, ſa propoſition ſeroit reçue avec le plus grand mépris. Il faut conclure delà que ces peuples ne ſongent ni à s'éclairer ni à éclairer les autres. Sans parler des obſtacles invincibles que le deſpotiſme & leur pareſſe oppoſent à l'eſprit philoſophique, ils ne ſe rendroient pas à la lumiére que la philoſophie leur préſenteroit, par leur aveuglement ſuperſtitieux pour leurs Beths ou livres ſacrés,

dans lesquels ils puisent leur doctrine. Dieu a parlé, qui osera examiner & démentir sa parole? la raison de l'homme qui n'est qu'erreur, illusion & incapacité? Le nom de Beth signifie Science; & les Gentils prétendent que toutes les sciences sont comprises dans ces livres. Leurs maîtres sont les Bramines & les Talapoins. Leur premiere étude est sur le Hanscrit ou Samskret, *langue pure*, ancienne langue connue des seuls Pendets ou Sçavans. Le P. Kirker en a publié un alphabet, sur les Mémoires du P. Roa. Lorsque les Indiens ont appris le Hanscrit, travail difficile, ils commencerent à lire le Purane; c'est une interprétation & un abrégé des Beths. La plûpart des étudians s'en tiennent à cet abrégé, parce que les Beths sont obscurs, & que d'ailleurs on les communique à peu de personnes, soit pour les rendre plus respectables par leur rareté, soit pour les empêcher de tomber entre les mains des Mahométans, qui ne manqueroient pas de les jetter au feu. Après la Purane, ceux qui sont les plus avides de sçavoir se jettent dans la Philosophie.

Bénarès ou Banarou, ville située sur le Gange, passe pour une des écoles la plus célebre de la Gentilité des Indes. Les maîtres sont dispersés dans les maisons ou dans les jardins des fauxbourgs, où les riches marchands leur permettent de se retirer avec un très-petit nombre de disciples. Le nombre des éleves ne sçauroit être très-considérable dans des pays où la science ne produit rien, où chacun est fixé dans une telle condition, où l'on n'est pas, ou du moins, où l'on ne veut point paroître assez riche pour entretenir des enfans dans des colléges, & pour leur donner une éducation sans profit. Le P. Pons, qui dans le 26e Recueil des Lettres édifiantes, a répandu beaucoup de lumiéres sur les sciences des Indiens, dit que l'Académie de Noudia dans le Bengale est devenue la plus célebre de toute l'Inde. Suivant ce Missionnaire, il n'y a que ceux de la véritable caste des Rajas qui puissent être instruits dans toutes les sciences par les Bramines. On ne peut communiquer aux autres Tribus que certains Poëmes, la Grammaire, la Poëtique & des Sentences morales.

HISTOIRE DES INDES.

La plûpart des voyageurs diſent nettement que les Indiens n'ont point de bonne Grammaire ; la Grammaire des Brames, au rapport du P. Pons, que les Auteurs de l'Hiſtoire des Indes & de l'Hiſtoire moderne auroient dû conſulter, peut être miſe au rang des ſciences les plus belles ; & jamais l'analyſe & la ſynthèſe ne furent plus heureuſement employées que dans leurs ouvrages grammaticaux ſur le Hanskrit, langue admirable par ſon abondance, ſon énergie & ſa douceur, mais ſi corrompue aujourd'hui que dans les livres ſacrés, elle eſt quelquefois preſque inintelligible. On compte ſix Grammaires très-eſtimées dans l'Indoſtan. Il eſt étonnant, dit l'Auteur, que l'eſprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces méthodes. Les Auteurs y ont réduit par l'analyſe une des plus riches langues du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne ſignifient proprement rien, ils ont ſeulement rapport à une idée. Le mot *kru* emporte, par exemple, une idée d'action. Les élémens ſecondaires qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être nom ou verbe ; de telle déclinaiſon ou de telle conjugaiſon. En plaçant entre le primitif & les ſecondaires certaines ſyllabes, certains mots, le primitif change de ſignification & de figure. Ainſi *kru* devient *kar*, *kar*, *kri*, *kir*, *kîr*, ſuivant ce qui le ſuit. La ſynthèſe en combinant ces élémens, en forme une variété infinie de termes uſités. Ce ſont les règles de ces combinaiſons qu'enſeigne la Gammaire : de maniére qu'un écolier qui n'auroit point d'autre connoiſſance, pourroit, en opérant ſuivant ces règles, ſur un élément primitif, compoſer pluſieurs milliers de mots vraiment ſamskrets. C'eſt de cet art que vient le mot de ſamskret, qui ſignifie ſynthétique ou compoſé. L'uſage variant à l'infini le ſens des mots, quoiqu'en leur conſervant une analogie avec l'idée attachée à leur racine, il a fallu déterminer leurs différentes ſignifications par des Dictionnaires. Il y en a dans l'Indoſtan dix-huit, faits ſelon diverſes méthodes, ſans parler de ceux qui concernent les

les ſciences. De cette expoſition que le P. Pons donne des Grammaires Indiennes, l'on peut conclure qu'il n'y a point de langue qui ait été plus artiſtement & plus philoſophiquement compoſée que le Hanskrit. On ne connoît point la diſtinction des claſſes introduites en Europe par des Grammairiens modernes. Les diſciples ſont dix ou douze années à recevoir des inſtructions. Les Indiens étudient, ſans tourmenter leur pareſſe naturelle, & en mangeant tranquillement leur kichery, mélange de légumes. Dans la preſqu'Iſle, les enfans ſont inſtruits dans les Couvens de Talapoins, en habit de moines. Après la lecture, l'écriture & l'arithmétique, on leur enſeigne les règles de la langue Bali, langue ſçavante de ces cantons, pour les préparer à l'intelligence des livres de Religion & de Philoſophie. Quelques peuples plus voiſins de la Chine ſuivent les méthodes des Chinois, dont ils ont adopté les Sciences.

Les anciens livres de Phyſique ſont remplis d'expreſſions figurées & énigmatiques; le ſtyle ordinaire des Sçavans des premiers âges eſt la ſource de la plûpart des ſuperſtitions. Dans un de ces ouvrages les plus eſtimés des Indiens, on donne pour principes de la nature, cinq élémens, l'eau, le feu, la terre, l'air & l'Agachum, ou l'eſpace qui eſt entre le ciel & notre athmoſphére; cinq couleurs; cinq vies, la nutritive, la corporelle, la vie de la volonté, celle de la ſageſſe & celle de la félicité; trois cauſes de déreglement, l'Anouboum, qualité attachée à l'ame comme l'enveloppe l'eſt aux légumes, ſource de convoitiſes; le Maguée, préſidant à l'imagination & aux arts; le kamium, cauſe de tous les excès; trois complexions principales, la mélancolique, qui produit la ſageſſe, le bon naturel, la vie reglée; la ſanguine ou colérique, qui porte au repentir, à la continence & à la vertu; la phlegmatique, qui excite à l'impureté, à la fraude, à l'injuſtice, au menſonge, au ſommeil & à la triſteſſe. On peut juger du reſte par cet échantillon.

Les Philoſophes de l'Indoſtan ſont diviſés en ſix principales

Histoire des Indes.

sectes, dont chacune prétend que sa doctrine est plus conforme aux Beths & lui donne le droit de mépriser ou de haïr les autres. La secte qui se nomme Bauté, est la plus détestée : elle passe pour Athée, & ses usages sont aussi extraordinaires que ses opinions. Les uns établissent que tout est composé d'atômes indivisibles, moins par leur dureté que par leur petitesse. Les autres ne reconnoissent pour premiers principes que la matiére & la forme. Quelques-uns admettent la lumiére & les ténebres ; d'autres le néant & les quatre élémens ; plusieurs, enfin les privations qu'ils distinguent du néant ou des accidens. Tous ces Philosophes conviennent que leurs principes sont éternels, & que l'univers n'a pu sortir que d'une matiére préexistante. La création ou l'extraction hors du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit non plus qu'aux Philosophes de la Gréce. S'ils ne font pas le monde éternel, ils le font si ancien, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent pas nombrer leurs calculs, dit Bernier. D'ailleurs leurs systêmes sont obscurs & leurs raisons mal digérées, & ou leurs Pendets sont fort ignorans, ou leurs Auteurs absurdes. Leurs différentes idées sur les principes des choses, idées des anciens Bramines, se retrouvent mot pour mot dans l'Histoire de la Philosophie des Grecs. » Ce n'est point en Gréce, dit la Philosophie » dans un dialogue de Lucien, que je fis ma premiere demeure. » Je portai d'abord mes pas vers l'Indus ; & l'Indien, pour m'é- » couter, descendit humblement de son éléphant. Des Indes, je » tournai vers l'Ethiopie ; delà je me transportai en Egypte ; » d'Egypte, je passai à Babylone, je m'arrêtai en Scythie ; je » revins par la Thrace, je conversai avec Orphée ; & Orphée me » conduisit en Gréce ».

Les Sçavans de l'Inde prétendent que les semences des plantes & des animaux existent depuis le commencement du monde, mais dispersées & mêlées par-tout ; & qu'elles forment en petit des plantes & des animaux parfaits, des Embryons, ou comme ils disent, des lenguecherires, quoiqu'elles ne paroissent sous leur

véritable forme qu'au moment où elles commencent à se nourrir, à se développer & à s'étendre. Cette opinion peut mériter les considérations du Philosophe.

L'ancienne doctrine de l'ame universelle est très-commune parmi les Pendets de l'Indoustan, ainsi que parmi les lettrés de la Perse, mais mystérieusement professée. Sous le regne de Schah-Jéhan, il s'éleva, en sa faveur, une cabale soutenue par les Sultans Dara & Sujah. Elle est exposée en vers Persiens très-emphatiques dans le Goultchenraz, ou parterre des mystéres. Les Cabalistes ou Pendets Indous soutiennent que l'Etre souverain qu'ils nomment Achar, immuable, immobile, a tiré de sa substance, non-seulement les ames, mais tous les êtres matériels, quoiqu'il soit Biapek ou incorporel, comme une araignée qui produit une toile la tire de son corps. Ainsi, disent-ils, la création n'est qu'une extraction & une extension que Dieu fait de lui-même, par des espéces de rets qu'il tire de ses entrailles; & la destruction du Maperlé ou Perlea, dernier jour du monde, ne sera qu'une reprise générale de cette divine substance & de ces rets, semblable à celle que fait quelquefois l'araignée de ses fils. En sorte qu'il n'y a rien de réel dans tout ce qui frappe nos sens, & ce monde n'est qu'une espéce de songe & d'illusion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu; comme les nombres dix, vingt, cent ne sont qu'une même unité représentée plusieurs fois. On diroit que ces peuples ont fourni à nos Romanciers de Philosophie & de Théologie, le modéle de toutes les rêveries qu'ils ont tâché d'encadrer dans les idées de la saine religion.

Les Indiens comptent quatre âges du monde. Leur âge d'or dura plus de 1700 mille ans. Brahma naquit au commencement du second âge, & sur la fin parurent les Rajas. Le péché abrégea la vie de l'homme, qui de quatre cents ans fut réduite à un siécle. Toutes les nations qui ont une Théologie expliquent le mystère du mal physique par celui du mal moral. Le diable, qui par le

péché acquit du pouvoir sur les hommes, en corrompit d'abord la quatriéme partie. Dans le troisiéme âge les bons & les méchans se trouverent à peu-près à nombre égal. Dans ce dernier âge la dépravation s'est si fort étendue, qu'à peine s'en trouve-t-il un quart de justes; & les Dieux qui voient l'iniquité s'élever jusqu'au comble, ne souffriront pas que cet âge soit de longue durée. Le second avoit duré huit millions d'années; le troisiéme 1219 mille seulement, suivant le récit de Salmon. Un Bramine dit en 1639 à Abraham Roger qu'il s'étoit écoulé de notre âge 4739 ans.

D'autres comptent quatorze mondes d'une prodigieuse étendue, qui ont tous été au commencement sous la domination de Tetchanen, pere de la Déesse Parvadi, femme du Dieu Isuren. Le premier de ces mondes est le Padalalogum ou l'enfer, gouverné par Emen, Dieu de la mort, dont la Cour est composée de divinités malfaisantes. Le second, nommé Palogum, est celui que nous habitons. Le troisiéme, Melalogum, la résidence du Dieu Vistnou. Le quatriéme, Deva-Logum, monde des Dieux: il en contient 30 fois dix millions & 48 mille prophêtes soumis au Roi Devendiren. Biruma ou Brama regne dans le cinquiéme, &c. Un livre écrit d'après la parole d'Isuren lui-même, établit dix-huit mondes ou âges qui se succédent dans l'espace d'un billon, 72 millions, 38400 ans. Le nôtre qui est le dernier a déja duré plus de 40 mille ans. Ces millions d'années forment une minute du temps de Devendiren, le Roi des Dieux. Après des millions de millions d'années composées de pareilles minutes, Brama comptera une minute de sa vie. Ainsi de prophête en prophête, il s'écoulera un temps qui passant tout calcul conduit à un des jours du Dieu Vistnou. Delà après un autre espace encore plus grand, Isuren mourra & renaîtra plusieurs fois, comme tous ces autres Dieux. A la suite d'une infinité de révolutions, viendra le temps de l'Isuren increé, qui est le seul vrai Dieu.

Dans le premier de ces dix-huit mondes ou âges naquit Vistnou,

ſous le nom d'Addi-Naraien ; dans le ſecond, Brama. La loi fut révélée dans le troiſiéme ; dans le quatriéme, Indiren fut produit par la loi. Dans le cinquiéme, le ſoleil & la lune furent produits par Indiren. Dans les mondes ſuivans, ces deux aſtres enfanterent huit génies tutelaires des principaux angles du monde ; ces génies, les couleurs ; les couleurs, les nuées ; les nuées Varumen, Dieu de la pluie ; Varumen, les grains, les fruits & les fleuves. Enſuite naquirent les animaux. Un nouveau livre de la loi fut créé. La loi produiſit les diverſes races ou tribus des Indiens. De l'œil qu'Iſuren a au milieu du front ſortirent le Dirou-mourou ou la cendre ſacrée de fiente de vache, l'armure & le paraſol du ſoleil, les uſtenſiles du ménage, les cordons & le bandeau des Bramines. Les cérémonies de religion s'introduiſirent avec l'ordre des Sannias ou Moines. Les voluptés ſenſuelles furent enſuite portées à l'excès. La mort naquit de la joie & de la douleur. Enfin l'âge préſent a été un renverſement entier de toutes choſes. La loi même & les Dieux ſe ſont diviſés ainſi que les élémens.

La plûpart des Indiens croient que la terre eſt plate & triangulaire ; qu'elle a ſept étages, entourés chacun d'une mer de lait ou de ſucre, de beurre, de vin, &c. & plus ou moins parfaits, ſuivant leur hauteur ; que le premier & le plus beau de ces étages eſt au pied du Someire, lieu habité par les Deutas ou génies très-parfaits ; que les hommes comme les plus imparfaits des êtres, ſont placés dans le dernier étage ; que toute cette maſſe eſt ſoutenue par des éléphans, dont les mouvemens cauſent les tremblemens de terre. Qui portera les éléphans ? une tortue, & la tortue ? Si ces rêveries, obſerve Bernier, ſont les fameuſes Sciences des anciens Brachmanes, on s'eſt bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue, ce qui l'invite à le croire, c'eſt la grande ancienneté de la religion Indienne, de la langue Hanskrit, des livres de Science écrits dans cette langue, monumens marqués au coin des ſiécles les plus reculés. Mais chez les anciens, c'eſt

moins la *Science* qu'il faut chercher que la *Sageſſe.* Dans un genre, c'eſt à certains égards, ou le ſecond âge, ou même l'enfance de l'eſprit humain; dans un autre, c'eſt ſa parfaite maturité. Nous verrons bientôt la beauté de la Philoſophie morale des Brachmanes. Il faut ſe rappeller auſſi que les Sciences ſont ici enveloppées dans les voiles des énigmes. On verra bientôt que la doctrine primitive a été corrompue & oubliée.

Les Siamois & leurs voiſins conſtruiſent l'univers d'une maniére différente. Dans leur plan, la terre eſt quarrée, & le firmament porte à plomb ſur elle, comme une cloche de verre ſur une couche de fumier. Elle eſt partagée en quatre mondes, ſéparés par de vaſtes mers. Au milieu de ces quatre régions, s'éleve une vaſte montagne en pyramide à côtés égaux. Depuis le niveau de la terre juſqu'au ſommet de cette montagne, il y a 80 mille jods, de huit mille toiſes chacun; ſa dimenſion en profondeur eſt la même. Notre monde eſt au midi de la montagne, autour de laquelle tournent le ſoleil, la lune & tous les aſtres. Au-deſſus eſt un premier ciel, appellé Intratiracha; & ſur ce ciel, la demeure des bienheureux.

Empruntons du P. Pons quelques remarques ſur la Philoſophie Indienne. Ses ſectateurs ne propoſent en général dans l'étude de cette ſcience d'autre but que de délivrer l'ame de ſa captivité & des miſéres de cette vie, en lui procurant une félicité parfaite, qui eſſentiellement eſt ſa délivrance ou ſon effet immédiat. Toutes les écoles s'accordent à enſeigner que la ſageſſe ou la ſcience de la vérité eſt la ſeule par laquelle l'ame, après avoir roulé de miſére en miſére par différentes tranſmigrations, peut parvenir à un état pur qui la conduit au bonheur; quoiqu'elles aient des opinions particuliéres ſur le bonheur & ſur les moyens de l'acquérir. Elles procédent d'adord à la recherche des principes des vraies connoiſſances. Ces principes établis, elles enſeignent à en tirer des conſéquences, par des raiſonnemens d'une forme ſemblable à nos ſyllogiſmes, & ſuivant les régles d'une dialectique exacte. L'école

Nyayam, c'eſt-à-dire, jugement ou raiſon l'emporte ſur toutes les autres dans cette matiére. Son ſyſtême philoſophique porte ſur quatre principes ; ſçavoir le témoignage des ſens bien appliqués, les ſignes naturels tels que la fumée, l'application d'une définition connue au défini juſques-là inconnu, enfin l'autorité d'une parole infaillible. De l'examen du monde ſenſible, que l'on compoſe d'atômes indiviſibles, éternels, inanimés, on paſſe à la connoiſſance de ſon Auteur, dont on conclut l'exiſtence, l'intelligence & l'immatérialité. Dans la conſtitution de l'homme, ces Philoſophes trouvent un corps & deux ames, l'une ſuprême & l'autre animale. La ſageſſe, ajoutent-ils, conſiſte à éteindre l'ame ſenſitive par ſon union avec l'ame ſuprême, c'eſt-à-dire, avec Dieu. Cette union appellée *Jog*, d'où vient le nom des Joguis, commence par la contemplation de l'être ſuprême ; elle ſe termine par une eſpéce d'identité avec cet être, dans laquelle il n'y a plus ni ſentiment ni volonté : là ceſſe la métempſycoſe. C'eſt à peu-près là le ſyſtême des Talapoins de l'autre partie de l'Inde & d'une ſecte contemplative de la Chine. Le P. Pons ajoute que les Bramines de l'école de Nyayam ont étouffé cette doctrine ſous un chaos de queſtions auſſi ſubtiles que vaines. Suivant cette expoſition, on pourroit ſoupçonner une ancienne communication de ſcience entre les Indes & l'Europe.

L'école de Vedantam domine dans l'Indoſtan par ſa métaphyſique ; c'eſt celle qui abonde en beaux eſprits, & qui fournit les Saniaſſi ou Docteurs & les Sages. Son opinion fondamentale eſt celle de l'unité ſimple d'un ſeul être exiſtant, éternel, immatériel, infini, & en quelque façon trinaire par ſon exiſtence, par ſa lumiére infinie, par ſa joie extrême. Cet être n'eſt autre que le moi ou l'ame. Mais avec ce principe, il y a un principe négatif, appellé Maya ou l'erreur. Il faut, pour devenir ſage ou heureux, ſe débarraſſer du Maya, par une application conſtante à ſoi-même, en ſe perſuadant que l'on eſt l'être unique, ſans ſe laiſſer diſtraire de ſon attention par les atteintes du Maya. De la perſuaſion

Histoire des Indes.

ſpéculative de cette propoſition, *Je ſuis l'être ſuprême*, doit naître la conviction expérimentale qui ne peut exiſter ſans la félicité. Telle eſt la clef de la délivrance de l'ame. Ce ſyſtême a beaucoup de rapports avec celui de Nyayam; les autres ſectes s'en éloignent peu, à l'exception de celle de Mimâmsâ, qui admet un deſtin invincible, & qui s'attache, comme les Académiciens de la Gréce, à l'analyſe critique des opinions des autres écoles. On reconnoît dans ces ſyſtêmes de quiétiſme l'empreinte du climat.

A l'égard de l'Aſtronomie, les Indiens ont des tables, ſuivant leſquelles ils prédiſent les éclipſes, ſinon avec toute la juſteſſe des Aſtronomes de l'Europe, du moins ſans s'en écarter beaucoup. Quant à la cauſe de ces phénomenes, c'eſt, diſent-ils, la malignité des monſtres qui attaquent & dévorent le ſoleil & la lune, qu'ils abandonnent ou rejettent enſuite; ce qui cauſe l'émerſion. Quand on leur objecte que l'inſtant même de l'éclipſe eſt exactement prévu; ils répondent tranquillement que ces dragons ont des pas reglés & que ceux qui ont étudié leur allure connoiſſent l'heure & la meſure de leur appétit. Pendant l'éclipſe, ils ſe plongent dans les riviéres & jettent de l'eau contre le ſoleil, priant, en grande dévotion, juſqu'à ce que la lumiére lui ſoit rendue; en d'autres endroits, ils font un grand bruit de poëles & de chaudrons pour effrayer l'animal. Après l'éclipſe, on jette de l'argent dans l'eau & l'on en diſtribue aux Bramines. Entre les Talabs ou reſervoirs de l'Indoſtan, le Tanaiſer reçoit ce jour-là plus de 150 mille perſonnes aſſemblées de tous les côtés de l'Inde, parce que ſon eau paſſe, dans ces phénomenes, pour plus ſainte & plus méritoire qu'aucune autre. Le langage des Aſtronomes a pu donner lieu à la croyance ſuperſtitieuſe des Orientaux. Ils diſent que les éclipſes ſe font dans la tête & dans la queue du dragon; & l'ignorance populaire n'a pu découvrir ſous ce nom qu'un animal ennemi des aſtres. Le P. Pons dit qu'entre leurs méthodes d'Aſtronomie, il y en a une d'un Philoſophe Grec qui laiſſa dans ſon ouvrage les noms Grecs des planétes, des ſignes du

du zodiaque, & plusieurs termes comme *Hora*, vingt-quatriéme partie du jour, *Kendra*, centre, &c. Ce Missionnaire se servit à Dehli de cette connoissance, pour persuader aux Astronomes du Raja-Jasing qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe. Ce Prince sera sûrement regardé, dans les siécles à venir, ajoute l'Auteur qui écrivoit en 1740, comme le restaurateur de l'Astronomie Indienne; car les tables de M. de la Hire auront cours par-tout sous son nom dans peu d'années. Avec la même obstination dans leur ignorance, les Indiens prétendent que la lune est de 400 mille cosses ou 50 mille lieues au-dessus du soleil; que la lune, lumineuse par elle-même, verse dans notre cerveau une certaine eau vitale qui descend delà, comme d'une source, dans tous les membres, pour favoriser leurs fonctions; que tous les astres sont des Deuras ou des Temples; que la nuit arrive, lorsque le soleil est arrivé derriere le sommet de la montagne qu'ils placent au milieu de la terre, & qu'ils peignent avec la forme d'un pain de sucre renversé. A Ceylan, les opérations annuelles d'Astronomie ou les prédictions d'Almanachs sont reservées aux Tisserands.

Il n'y a ni science, ni art, ni industrie aux Indes qui soit aussi bien payée que l'imposture des Astrologues. Tous les Princes Orientaux leur donnent de grands appointemens pour lire ce qui est écrit dans le ciel, & pour leur marquer le sahet ou moment heureux pour le succès d'une entreprise. La populace n'est pas moins imbécille que la Cour; mais elle n'a pas dans les places & dans les marchés d'aussi magnifiques oracles, parce qu'elle n'a que des péchas à donner. Ses Astrologues, tant Gentils que Mahométans, sont des gueux qui vont dans les bazars s'asseoir au soleil sur un tapis poudreux, avec de vieux instrumens de Mathématiques, & un grand livre ouvert, représentant les figures du zodiaque. Attirés par ce séduisant appareil, les hommes & les femmes vont leur conter à l'oreille, comme à des confesseurs liés avec le ciel d'une étroite amitié, toutes leurs affaires & les

Histoire des Indes.

prier de rendre les aftres favorables à leurs deffeins. D'autres Charlatans, fous le nom de Chymiftes, abufent également de la crédulité des peuples. Il y a beaucoup de gens riches qui s'adonnent à la recherche de la pierre philofophale. Le Roi de Siam, pere de Chaou Naraie, y employa deux millions. Chaque fcience a fes chiméres; & c'eft de ces chiméres que l'on s'infatue principalement, parce qu'elles promettent de grandes chofes.

Leurs livres de médecine ne contiennent que des méthodes & des recettes. Leur pratique, très-différente de la nôtre, eft fondée fur ces principes; qu'un malade, dans la fievre, n'a pas befoin de grande nourriture; que le principal des remédes eft l'abftinence; qu'on ne peut donner à un malade rien de pire que des bouillons de viande, rien qui fe corrompe plutôt dans l'eftomac d'un fievreux; qu'on ne doit tirer du fang que dans une grande & évidente néceffité, comme dans des inflammations confidérables à la poitrine, au foie & aux reins, ou dans la crainte d'un tranfport au cerveau. Le Médecin Bernier ne décide point fi cette pratique eft la meilleure; mais il affure qu'elle réuffit. Tous les Médecins Mahométans, fur la foi d'Averroës & d'Avicenne, y font religieufement attachés, ainfi que les Mogols & les Gentils, fur-tout à l'égard des bouillons de viande. On peut juger que leur pratique eft la meilleure pour leur climat. En effet les bouillons de viande y relâchent trop l'eftomac; l'on y fubftitue une bouillie très-légere de riz. En général leurs remédes font très-chauds; & il femble que ceux qui concentrent ou qui augmentent la chaleur naturelle font les plus analogues à leur tempérament délicat. Une des pratiques fingulieres des Médecins Siamois confifte à fouler avec les pieds le corps du malade, pour amollir & relâcher les parties. La Loubére rapporte que les femmes groffes ont recours à cette opération, afin de fe procurer un accouchement plus facile. Les Mogols, dans les accidens dont on a parlé, font plus prodigues de fang que les autres Médecins. Ce n'eft pas, dit Bernier, de ces petites faignées de nouvelle invention de Goa & de Paris;

ce sont de ces saignées copieuses des anciens qui vont souvent jusqu'à la défaillance, & qui souvent aussi étranglent les maladies, dans leur commencement, comme dit Galien, & comme j'ai vu plusieurs fois. La magie joue un grand rôle dans la médecine Indienne. Les esprits y donnent la plûpart des maladies; & celles-là ne peuvent être guéries que par les sorciers.

L'horreur pour les cadavres & l'usage de les brûler ne permettent pas aux Indiens de connoître l'Anatomie. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a dans le corps de l'homme cinq mille veines, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées. Pour les grandes opérations chirurgicales, les Indiens recourent ordinairement à des mains Européennes.

Un de ces hommes très-rares qui voyageant uniquement pour s'instruire, ont tout observé, parce que ni leur devoir, ni leur profession, ni leur goût, ne les fixoient à un objet particulier, & qui dans le desir de rendre leur expérience utile à l'humanité, ont tracé dans le tableau de leurs découvertes, de leurs observations, de leurs réflexions & de leurs fautes, la route qu'il faut tenir dans la carriére qu'ils ont parcourue; le fameux Gemelli Carreri, le seul peut-être des voyageurs qui ait donné des leçons ouvertes & des avis généralement utiles pour les voyages, dit que le conseil le plus important qu'on puisse suivre, quand on veut voyager dans l'Orient, sans le secours du commerce, c'est de prendre une teinture de médecine, & sur-tout de chirurgie. Avec une habileté médiocre qui ne consiste souvent qu'à connoître, en général, les différens symptômes des maladies, à sçavoir faire une saignée & composer quelques médicamens des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter avec soi une petite provision de drogues dans une boîte un peu curieuse, & de ne s'arrêter dans cette ville, qu'autant qu'il est nécessaire, pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux & la haute opinion qu'ils

ont des Médecins de l'Europe, font deux fources de richeffes pour un tel voyageur.

L'on peut appliquer aux Indiens ce que j'ai dit des autres Orientaux, touchant la Poëfie & l'Eloquence. Tous ces peuples naiffent Poëtes; leur Gouvernement ne leur permet pas d'être Orateurs. Avec une imagination vive, ils ont des idées extraordinaires, qui dans leurs langues abondantes en figures, paroiffent gigantefques & folles à des efprits plus modérés & plus philofophes. Leurs Bramines ont des traités de verfification & de poëfie en grand nombre: dans les poëmes qu'ils confervent, il y a des reftes précieux de la plus haute antiquité. Il y eft, par exemple, parlé des victoires d'Alexandre le Grand, fous le nom de Javana Raja, Roi des Javans ou des Grecs. Il eft traité dans d'autres poëmes du Nitichaftram, fcience morale; chaque vers de ces ouvrages renferme une maxime. Le ftyle de ces peuples eft en général fententieux & énergique. Les fables Indiennes traduites par les Arabes forment un recueil de cinq petits poëmes, compofés pour l'éducation de quelques Princes. La poëfie Indienne a des vers rimés. Sur l'art de parler, ces peuples n'ont des livres de préceptes que touchant la pureté & les ornemens de l'élocution; ce qui forme la fcience appellée Alankara-Chaftram. Quant à leurs ouvrages hiftoriques, ils font remplis de merveilles & de fables, pour lefquelles les Bramines ont un goût fingulier: ainfi l'hiftoire manque à la littérature Indienne; cependant le P. Pons dit qu'on lui a affuré qu'il y avoit dans la partie feptentrionale de l'Indoftan des livres nommés Natak, qui contiennent des morceaux d'hiftoire ancienne, fans mélange de fictions. M. Frazer a apporté en Angleterre beaucoup de monumens hiftoriques originaux, dont on attend la publication. On fe promet auffi beaucoup de lumiéres fur cet objet & en général fur les fciences des Indiens, des recherches que M. Anquetil a faites aux Indes, d'où il a apporté en France des manufcrits précieux. Ce fçavant donne une idée du ftyle romanefque & fabuleux des Indiens, dans fes réflexions

ſur l'utilité que l'on peut retirer des écrivains Orientaux, ſervant de préface à la traduction du Bouen-Dehefch, Coſmogonie des Perſes.

» Lorſque j'étois à Surate, dit-il, la ville changea de maître » par une de ces cataſtrophes dont l'Orient eſt le théâtre continuel. » Celui qui eſt chargé d'informer la Cour de Dehli de ce qui ſe » paſſe dans les Gouvernemens ſubalternes, fit la relation » ſuivante de cette révolution, qui étoit le fruit de l'intrigue & de » la trahiſon, plutôt que de la valeur. Un Mogol de mes amis » me communiqua cette piéce. J'y vis des flots de ſang répandus, » des exploits ſupérieurs à ceux de nos Paladins. On faiſoit pa- » roître ſur la ſcéne des héros, qui d'un coup de ſabre fendoient » la terre à deux lieues de profondeur. Voilà comme s'exprimoit » de ſang froid un écrivain obligé par état de rapporter fidélement » ce qu'il avoit vu avec 50 mille habitans. Cette relation fut en- » voyée à Dehli, & ſans doute dépoſée dans les archives de » l'Empire. Il n'étoit pourtant queſtion que de la priſe d'une » grande maiſon, défendue par quelques piéces de canon; ce qui » arriva par la trahiſon d'un Portugais qui commandoit cette » chetive artillerie, & ſans qu'il y eût preſque de ſang répandu; » ce trait me donne lieu de faire les réflexions ſuivantes. Les re- » ligions ont changé dans une partie de l'Aſie, mais le caractére » des Orientaux & la forme de leur Gouvernement n'ont point » éprouvé de variation. Le deſpotiſme y regne comme autrefois, » & n'y eſt pas plus abſolu. L'influence qu'il peut avoir ſur le ca- » ractére des peuples, n'eſt donc pas différente de ce qu'elle étoit » alors; ainſi l'on peut juger du ſtyle des anciennes annales par » celui de la relation que je viens de citer ». Il faut donc regarder ces hyperboles & ces exagérations outrées comme des traits de caractéres, comme des ornemens du diſcours, dans leſquels un lecteur judicieux qui les réduit à leur juſte valeur, peut découvrir le fond de la vérité.

La plûpart de ces peuples ignorent les regles de la muſique, la

diverſité des parties dans le chant, & même l'art de noter. Ils font des airs de génie, mais en général peu flatteurs pour des oreilles Européennes. Leurs concerts ont un air de charivari. La ſymphonie du grand Mogol, compoſée d'une grande quantité de karnas ou hautbois très-longs, & de larges timbales de cuivre ou de fer, cauſa d'abord à Bernier un étourdiſſement inſupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, ſur-tout la nuit, quand il l'entendoit de loin, couché ſur ſa terraſſe. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majeſté, mais dans l'éloignement.

Religions & choſes religieuſes.

La religion des Gentils Indiens des contrées ſituées en-deça du Gange & de la plûpart des Iſles, différe eſſentiellement de la religion des Indiens de la preſqu'Iſle au-delà du Gange. Je parlerai d'abord de la premiere.

Le religion des Indous, des Malabares & autres Indiens du midi & du nord, eſt une eſpéce de Déiſme converti par le peuple en idolâtrie. Ils reconnoiſſent l'être des êtres, le Seigneur de toutes choſes, le Sauveur de l'univers, ſeul vrai Dieu. Cet être ſouverain, diſent leurs Beths, eſt inviſible, incompréhenſible, immuable, éternel; il eſt un. Perſonne ne l'a vu; le temps ne l'a point compris. Son eſſence remplit tout; tout tire de lui ſon origine. Toute ſcience, toute puiſſance, toute ſainteté, toute ſageſſe, toute vérité ſont en lui. Il eſt infiniment bon, juſte & miſéricordieux. Il prend plaiſir à être au milieu des hommes pour les conduire au bonheur éternel, qui conſiſte à l'aimer & à le ſervir. Cet être, ajoutent-ils dans un ſtyle ſymbolique qui répond au goût de la nation, cet être eſt comme dans une mer, dont l'étendue n'a point de bornes. Si quelqu'un ſouhaite de le voir & de le connoître, il faut qu'il appaiſe l'agitation des vagues, qu'il ſe tienne dans une parfaite tranquillité, & que le recueillement de ſes ſens n'ait pour objet que Dieu... Il n'y a qu'un ſeul être véritable, qui eſt préſent en tous lieux, & qui ſemblable aux rayons du ſoleil, s'inſinue par-tout. Aucun des hommes ne le veut recon-

noître. Ils aiment mieux ſe vautrer dans l'ordure du péché. Pour moi, je ne trouve rien au monde que je puiſſe comparer à ſa magnificence, non plus qu'aux douceurs que je goûte avec lui..... La tortue fait ſon ſéjour ordinaire dans la mer. Après s'être délivrée de ſes œufs & les avoir enterrés ſur le rivage, elle retourne dans ſon élément. Cependant ſon imagination toujours occupée de ſes œufs, y aboutit comme une eſpéce de fil qui s'étend juſqu'à eux. D'abord que ſes petits ſont éclos, ils ſuivent ce fil imaginaire & ſe rendent auprès d'elle. De même Dieu, qui nous a mis dans le monde, fait ſon ſéjour dans le ciel. Il nous a toujours dans ſa penſée, qui ſemblable à un fil, s'étend juſqu'à nous. Si nous ſuivons la trace que ce fil nous préſente, nous trouverons Dieu infailliblement..... Seigneur vous m'avez créé; mais je n'ai appris à vous connoître que lorſque j'ai fait uſage de mon entendement... Vous vous êtes donné à moi & je me ſuis donné à vous... Vous êtes venu à moi, ô Dieu, comme un éclair qui tombe du ciel... On découvre Dieu par ſa loi & par les merveilles de ce monde. On le découvre par la raiſon qu'il a donnée aux hommes, ainſi que par la création & par la conſervation des êtres. Ce qui lui eſt dû, principalement de la part des hommes, conſiſte dans l'amour & la foi. La loi ordonne de l'aimer, de le croire de bouche & de cœur, & d'agir par ces deux principes, ſuivant la regle de ſes commandemens.

Les livres ſacrés & les écrits des ſages de l'Inde ſont remplis de ces idées & de ces maximes. Le peuple les a dans les mains, mais incapable en quelque ſorte de s'élever à la plus haute contemplation, il demeure ſtupidement dans ſon idolâtrie. Les Auteurs inſtruits conviennent unanimement que l'unité de Dieu eſt le dogme fondamental de la religion Indienne. S. François Xavier rapporte dans une de ſes lettres écrites des Indes, qu'un Bramine de la côte du Malabar lui avoit avoué en ſecret, qu'un des myſtères de ſon école, étoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, créateur du ciel & de la terre, que ce Dieu ſeul devoit être honoré, & que les idoles

n'étoient que des repréſentations de malins eſprits. Pluſieurs Docteurs, dit Thevenot, ſoutiennent que leur Râm n'eſt pas Dieu & qu'il n'a été qu'un grand Roi, dont la ſainteté & les ſervices qu'il a rendus aux hommes lui ont acquis une communication plus particuliére avec Dieu; & que par cette raiſon, ils lui portent beaucoup de reſpect. Quant à leurs idoles, ils répondent qu'ils ne les adorent point; que leurs hommages ſe rapportent toujours à Dieu; qu'ils n'honorent les ſtatues que parce qu'elles rappellent le ſouvenir du Saint qu'elles repréſentent; qu'en matiére de religion, il falloit, ſi on vouloit être bien inſtruit, conſulter les Sçavans & non pas s'arrêter à l'ignorance du menu peuple, dont l'imagination toujours tournée vers la ſuperſtition, lui forge mille chiméres; que ſi les ignorans croient que pluſieurs grands hommes, ſous la figure deſquels Dieu s'eſt fait connoître, ſont des Dieux, pour eux ils n'en croient qu'un; & que ſi Dieu a pris de telles formes, ç'a été pour faciliter le ſalut des hommes, & pour s'accommoder autant au goût qu'à la capacité des nations.

Bernier apprit des Pendets de la plus fameuſe école de la Gentilité, qu'ils honoroient les ſtatues, non comme Brama lui-même ou quelqu'autre Dieu, mais comme des repréſentations de ces ſublimes intelligences. Nous les plaçons, diſoient-ils dans nos temples, parce qu'il faut offrir à la piété des hommes quelqu'objet ſenſible. Quand nous prions, ce n'eſt pas la ſtatue que nous prions, mais celui qui eſt repréſenté par la ſtatue. Au reſte nous reconnoiſſons que c'eſt Dieu qui eſt le maître abſolu, le ſeul tout-puiſſant. Quant à leurs Deutas ou Anges, les uns bons, les autres mauvais, les autres indifférens, ils étoient partagés ſur la nature de ces intelligences. Dans le neuviéme tome du recueil des lettres édifiantes, on trouve ces vérités confirmées par une lettre du P. Bouchet, Miſſionnaire de Maduré ſur la côte de Coromandel, à M. Huet. Les Indiens, dit ce Jéſuite, reconnoiſſent un Dieu, infiniment parfait qui exiſte de toute éternité, & qui renferme en ſoi les plus excellens attributs, &c.

Suivant

Suivant ces idées, le culte apparent que les Indiens rendent aux animaux, n'eſt plus une groſſiere abſurdité, dans le ſyſtême de la métempſycoſe ou de la tranſmigration des ames humaines en différens corps, dogme accrédité depuis trois mille ans dans cette partie du monde. Les Deutas, ſoit pour purifier leur vertu, ſoit dans la vue de ſe rendre utiles à l'eſpéce humaine, ont paru ſur la terre ſous diverſes figures d'hommes, de ſerpens, d'éléphans, de bœufs, de lions, de pourceaux, &c. Viſnou, lui-même, la plus puiſſante de leurs Déités, s'eſt communiqué aux hommes par une voie ſemblable. On place ces mêmes figures dans les temples, pour apprendre au peuple l'hiſtoire de ſa religion, échauffer ſon zèle & ſa reconnoiſſance envers ſes bienfaiteurs, & conduire ſes hommages de ces ſignes juſqu'au Dieu, qui pour leur bien a daigné ſe revêtir de ces corps. Il en eſt de même de tant de repréſentations biſarres & monſtrueuſes qui ſont, non de vraies idoles, mais des emblêmes & des ſignes hiéroglyphiques qui ſervent de voile à des vérités morales, ou à des dogmes théologiques, ou à des choſes naturelles.

S'il eſt dans l'ordre de la loi naturelle & même de la loi divine, de rendre des honneurs à la vertu & des honneurs religieux à la ſainteté, pourquoi les Indiens n'honoreroient-ils pas les animaux, eux qui leur ſuppoſent des ames humaines, de la religion, la capacité de parvenir à une vie éternelle, des vertus raiſonnées &, dans quelques-uns, une ſorte de miniſtére dont Dieu les charge pour le bien de l'homme? S'ils ont pour la vache une vénération particuliére, c'eſt qu'elle leur fournit, au moyen de ſon lait, une bonne partie de leur ſubſiſtance, qu'elle leur donne, dans le bœuf, le principal inſtrument du labourage, c'eſt-à-dire, le ſoutien de leur vie. Les légiſlateurs auront conſidéré que l'Inde ne peut nourrir une grande quantité de bétail, & que s'il n'étoit ménagé avec ſoin, le pays en ſeroit bientôt dépourvu & les terres reſteroient en friche. En repréſentant la diſette du bétail & les effets de cette diſette, les Bramines obtinrent de

Géhanghir qu'on n'en tueroit point durant un certain nombre d'années. Ils présenterent une requête & une somme considérable à Aurengzeb pour qu'il renouvellât cette défense. Leur demande étoit motivée sur l'état des terres dont une partie, depuis 50 ou 60 ans, demeuroit inculte, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop rares & trop chers. Les législateurs auront considéré, dit Bernier, que la chair de vache & de bœuf dans les Indes n'a pas grand goût, ni n'est guère saine, si ce n'est en hiver. Thevenot dit qu'elle est la meilleure des grosses viandes des Indes. Les législateurs auront donc entrelacé l'intérêt des peuples dans leur religion, d'une maniére analogue à leurs dogmes. La superstition est venue à leur secours. On a dit qu'il y avoit entre cette vie & l'autre un fleuve qu'il faut passer en se tenant à la queue d'une vache, idée analogue à l'exemple des bergers de l'Egypte, qui passoient le Nil, en se prenant à la queue d'un bœuf ou d'un bufle.

Un zélé inconsidéré a pu, dans l'exposition de la croyance des peuples abandonnés à leur sens reprouvé, fournir des armes à l'esprit fort, qui se plait à abrutir, en quelque sorte, l'homme en lui refusant les lumiéres d'une loi antérieure aux institutions humaines. Il importe à la vraie religion de prouver invinciblement à ces ennemis mortels de la vérité, sur laquelle la société est établie, que, chez tous les peuples, sous la noire croute de la corruption, épaissie & durcie par les siécles, il reste toujours des traces profondes de la religion naturelle, imprimée dans tous les cœurs. Et quelle main pourra rendre à ces caractères si chargés d'obscurités leur netteté premiere, si ce n'est celle qui les a gravés, celle devant qui tous les obstacles sont comme le néant, & qui seule peut, par une révélation nouvelle, démêler toute vérité de toute erreur.

La révélation même n'a peut-être pas été inconnue aux Auteurs de la religion Indienne. Baldæus prétend que les attributs de fils de Dieu & de gouverneur suprême des Anges, donnés par

les Malabares à Brama, doivent leur origine à ce que ces peuples ont ouï-dire, quoique peut-être confusément de Jesus-Christ: mais il paroît que ce point de la doctrine Indienne est plus ancien que la venue du Messie. Le P. Roa, Jésuite Allemand, dont le P. Kirker a suivi les Mémoires dans ses éclaircissemens sur la Chine, homme très-versé dans le Hanskrit, assuroit que les livres des Gentils enseignoient non-seulement le dogme d'un Dieu en trois personnes, mais même l'incarnation de la seconde personne de la Trinité. Bernier ne doute point que ce ne soit là le fondement de la Mythologie Indienne. Les Gentils, dit le Missionnaire dans ce voyageur, tiennent que la seconde personne de la Trinité s'est incarnée neuf fois pour délivrer le monde de ses maux. La huitiéme de ces incarnations est la plus remarquable. Le monde étant asservi sous la puissance des Géans, fut racheté par la seconde personne de la Divinité, qui naquit à minuit d'une Vierge, au bruit des cantiques que les Anges chantoient dans les airs, & au milieu d'une pluie de fleurs que les cieux versoient sur la terre. Un Géant, qui par sa grandeur obscurcissoit le soleil, voloit dans l'air, il tomba, il fit trembler la terre par sa chute, & de son poids, il s'enfonça jusque dans l'enfer. Le Dieu incarné, blessé au côté dans son premier conflit avec le Géant, tomba aussi; mais sa chute mit ses ennemis en déroute. Après s'être relevé & avoir délivré le monde, il monta aux cieux. Ces Gentils disent encore que la troisiéme personne de la Trinité s'est manifestée aux hommes. Ils racontent que la fille d'un Roi, interrogée par son pere sur l'époux qu'elle désiroit, répondit qu'elle ne vouloit être unie qu'à une personne divine. Aussi-tôt la troisiéme personne de la Trinité apparut en forme de feu. Comme les Conseillers du Prince s'opposoient à son mariage, elle embrasa leur barbe, & ils furent brûlés ainsi que le Palais. Ensuite il épousa la Princesse. On ajoute que la premiere incarnation de la seconde personne fut dans la nature d'un lion ou d'un poisson; la 2[e] dans celle d'un pourceau; la 3[e] dans celle d'une tortue; la 4[e] dans celle d'un

serpent ou d'un héros nommé Rama; la 5e dans le corps d'un Pigmée Brachmane; la 6e dans celui d'un monstre homme-lion. On vient de lire la huitiéme. Dans la neuviéme Dieu paroît sous la forme d'un singe. Dans la dixiéme il prendra la figure d'un grand cavalier. Quelques Pendets, au rapport de Bernier, prétendent que ces corps ne furent pas unis à la divinité, mais à l'ame de certains grands hommes, élevés à la qualité de génie ou déïtés subalternes. D'autres regardent ces apparitions comme des allégories mystiques de divers attributs de Dieu. Les plus doctes reconnoissent que ces incarnations ne sont que des fables inventées par les législateurs pour conduire les hommes par le frein de la religion. M. Scrafton, sçavant Anglois, qui a derniérement publié à Londres des réflexions sur le Gouvernement de l'Indostan, témoigne que plusieurs Brames lui ont avoué de bonne foi qu'il s'étoit glissé bien des erreurs dans leur religion & dans le culte; mais que quant à eux, contens d'adorer un être suprême, infini, tout-puissant, ils condamnent en secret l'idolâtrie de la multitude, mais qu'ils croient ces bisarreries nécessaires pour en imposer au peuple. Ils ajoutent que la religion chrétienne est respectable; mais que l'être qui a créé différens peuples, leur a donné différentes loix; & que comme chaque nation tient du législateur son caractére distinctif, chacune aussi doit avoir une religion & un culte conforme à son caractére.

Dans le Vedam ou la Bible des Indiens, on retrouve manifestement le premier chapitre de la Génése, la création du monde, l'esprit de Dieu porté sur les eaux, le verbe engendré mystérieusement, la révolte & la chute des Anges, le péché du premier homme, le paradis, l'enfer, &c. Le Shastah publié par Brama, exprime ainsi la création des Anges; » L'Eternel, dans la » contemplation de sa propre existence, résolut dans la plénitude » du temps de partager sa gloire & son essence avec des êtres » capables de goûter & de partager sa béatitude, & de contribuer » à sa gloire. Ces êtres n'existoient point encore; l'Eternel vou-

» lut qu'ils exiſtaſſent, ils exiſterent. Il les forma en partie de ſa » propre eſſence, capables de perfection, mais avec pouvoir de la » perdre, l'un & l'autre dépendant de leur volonté ». M. Holwel remarque avec raiſon que lorſqu'on lit ce que dit Milton de la révolte & de l'expulſion des Anges, on eſt tenté de croire qu'il fut inſpiré par le même eſprit que Brama, dont cet écrivain nous rapporte les paroles. Suivant le récit de Brama, les ames ou les eſprits qui habitent les corps humains ſont autant d'Anges coupables qui expient le crime de leur rebellion: premiere idée de la métempſycoſe. Tous les anciens poëtes ſemblent avoir pris ce qu'ils diſent de la formation de l'univers dans la coſmogonie de ce légiſlateur. Dans la ſuite les Indiens trouverent l'hiſtoire de l'origine du monde propre à ſouffrir des fictions qui les adaptaſſent au génie des peuples; ils les chargerent de fables. L'idée de l'incarnation étoit aſſortie aux idées dominantes de la métempſycoſe; ils formerent une chaîne de tranſmigrations divines pour multiplier les merveilles. L'impoſture diviniſa leur ouvrage. Voyez la démonſtration évangelique de M. Huet, p. 4. ch. *6.* & la lettre du P. Bouchet à ce ſçavant Prélat, dans le 9[e] recueil des lettres édifiantes. Comment les Théologiens Chrétiens peuvent-ils diſputer entr'eux ſur la poſſibilité de l'union & de la divinité avec le corps d'une brute, & favoriſer ainſi les abſurdes impiétés de la mythologie Indienne? M. Ferret a donné dans le 18[e] volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, un excellent Mémoire ſur le ſyſtême théologique de ces Orientaux.

» Une des plus grandes erreurs des Bramines, dit le Portugais » Manuel Godinho, dans la relation du voyage qu'il fit aux » Indes en *1663*, c'eſt de croire que notre religion & leur ſecte » ne différent que par l'abſtinence de la chair des vaches; car, » diſent-ils, pour ce qui eſt des myſtères & des préceptes, nous » ſuivons la même doctrine. Les chrétiens adorent un ſeul vrai » Dieu & nous auſſi. Ils croient que dans la divinité, il n'y a » qu'une eſſence & trois perſonnes, c'eſt préciſément notre

Histoire des Indes.

» croyance. Ils appellent ces trois perſonnes, le Pere, le Fils » & le S. Eſprit : nous les appellons Rama, Viſtnou & Chriſna. » Ils gardent les commandemens ; nous ne nous en écartons pas, » car nous adorons Dieu ; nous ne jurons point ; nous ne tra- » vaillons point les jours de fête ; nous honorons nos peres & » nos meres ; nous n'ôtons pas la vie même à une fourmi ; nous » ne dérobons point ; en un mot nous ne tranſgreſſons aucun de » leurs commandemens ».

Il y a aux Indes, au Tibet & à la Chine des idoles repréſentant une Trinité divine. Deux Caçanares ou Prêtres Chrétiens des Malabares, en viſitant, après le ſynode de Diamper, les terres du Zamorin, découvrirent, à ce que rapporte Gouvéa, dans un lieu écarté qu'on appelloit Todamala, un peuple dont tout le culte conſiſtoit dans l'adoration d'un tableau, ſur lequel étoient peints un vieillard, un jeune homme & un oiſeau. Ces prêtres demanderent aux habitans du lieu ce qu'ils concevoient par cette image. Ils répondirent que c'étoit leur Dieu *Bidi*, Auteur de toutes choſes. Ce mot ſignifie dans leur langue, le Deſtin. Les Caçanares leur donnerent de leur tableau une explication chrétienne, qu'ils écouterent avec plaiſir, & conſentirent à recevoir le baptême.

Les Gentils Indiens ne conſacrent directement aucune idole au Dieu ſuprême, quoiqu'ils aient dans leurs maiſons & même dans leurs temples des images ſymboliques, ſous leſquelles ils prétendent le repréſenter. Tantôt c'eſt un triangle, & tantôt une figure humaine, chargée d'idoles ou d'êtres viſibles. Un Miſſionnaire Danois cité par la Croze, ayant demandé par écrit à quelques Indiens pourquoi ils ne rendoient point de culte au Dieu ſouverain, ils lui répondirent d'une maniére uniforme que Dieu eſt un être incompréhenſible, dont l'homme ne peut ſe former aucune idée matérielle, & que l'hommage que l'on rend aux idoles des divinités inférieures ayant été reglé par la loi, le Dieu ſouverain le récompenſera comme une obéiſſance qu'on lui

aura rendue. Ainſi les Indiens font conſiſter le culte de Latrie dans une adoration ſpirituelle & dans les œuvres de la loi. Les Gnaniguenls qui ſont à proprement parler, les ſages de l'Inde, ont en horreur le culte des idoles, & rejettent ouvertement les cérémonies extérieures. Le ſeul objet de leur adoration eſt l'être infiniment parfait. Dans leurs livres qui ſont communs aux Indes, il n'eſt fait mention que de l'amour de Dieu & de la regle des mœurs.

Le Lingam eſt le ſymbole le plus ordinaire de la divinité. Les ſectateurs d'Iſuren lui adreſſent un culte. Dieu, diſent-ils, ayant réſolu de créer la matiére, ſe donna un corps à lui-même, ſans quoi il n'auroit eu aucune action ſur des êtres corporels. Comme il contient néceſſairement en ſoi l'eſſence des deux ſexes, lorſqu'il entreprit de former la nature, il ſépara les ſexes qu'il avoit juſqu'alors retenus unis & confondus en lui-même. Delà le Dieu Tchiven, le même qu'Iſuren, qui eſt la vertu maſculine & l'origine de tous les Dieux; & la Déeſſe Tchaddi, autrement Parvadi, femme d'Iſuren, qui ſignifie l'autre ſexe, & de laquelle toutes les Déeſſes ont pris naiſſance. Le Lingam repréſente l'union des deux principes de la génération. Il eſt ordinairement placé dans le lieu le plus reculé & le plus ſaint des pagodes des adorateurs d'Iſuren. C'eſt à cette monſtrueuſe idole que ſe rapporte le culte le plus religieux. Les Bramines ſe ſont reſervé ſeuls le privilége de pouvoir lui préſenter des offrandes; ce qu'ils ne font qu'avec un profond reſpect & de grandes cérémonies. Une lampe allumée brûle continuellement devant cette idole, environnée de pluſieurs autres lampes à ſept branches, entiérement ſemblables au chandelier des Juifs, dont la figure ſe voit ſur l'arc triomphal de Titus. Ces lampes ne s'allument que lorſque les Bramines font leurs offrandes à l'idole. On entrevoit dans ce culte un mélange profane des cérémonies de la loi de Moïſe & des myſtéres de Bacchus & d'Oſiris.

Les Indiens, dont nous examinons la religion, s'accordent aſſez

Histoire des Indes.

généralement à reconnoître & à honorer trois faux Dieux, ou le Dieu ſuprême dans la perſonne de trois créatures diviniſées ſous une infinité de noms différens ; Biruma, Iſuren & Viſtnou ; Brama, Beſcheu & Mehahdeu ; Ram, Viſtnou & Chriſna ; Pérémaël, Eſvara & Iſura ; Brama, Buffinna & Maïs, &c. Les Bramines portent trois cordelettes, qui paſſent de l'épaule gauche ſur le côté droit, où elles s'uniſſent en un grouppe, pour marquer qu'ils ſont conſacrés au culte des trois divinités qui gouvernent l'univers. Brama n'a point de culte particulier ; il n'eſt honoré que dans la perſonne des Bramines, qui, dit la Croze, étant plus blancs que les autres Indiens, pourroient deſcendre de ceux qui ont apporté les ſuperſtitions des Indes en Egypte. Cependant Brama eſt peint de couleur olivâtre ou Indienne, ainſi que ſa femme Sarachubadi. Iſuren a la carnation blanche comme les Européens ; ce pourroit être l'Oſiris des Egyptiens. Hellanicus cité par Plutarque dans le traité d'Iſis & d'Oſiris, dit qu'il avoit entendu les prêtres d'Egypte prononcer Yſiris. Parvadi, la premiere femme d'Iſuren, eſt verte ; Kenkei, ſa ſeconde femme, eſt peinte de couleur rouge, avec une queue de poiſſon. Viſtnou a le viſage verd, les mains & les pieds rouges. Letſchimi & Poumadévi, ſes femmes, ſont d'une carnation olivâtre, tirant ſur le jaune.

Touchant le rang d'Iſuren & de Viſtnou, il y a deux ſectes fort oppoſées l'une à l'autre, dont l'une enſeigne qu'Iſuren eſt le premier Dieu, tandis que l'autre attribue la ſupériorité à Viſtnou. La ſecte des Tchiva-Paddikarer, ou adorateurs d'Iſuren eſt la plus étendue : ces Gentils ſe frottent le front & quelques autres parties du corps avec une cendre faite de fiente de vache. Ils attachent à cette cendre une grande idée de ſainteté, parce qu'elle leur tient lieu de profeſſion publique du zèle & de la confiance qu'ils ont en leur idole. La ſecte des Viſtnou-Paddikarer ſe frotte le corps, non de cette cendre, mais d'une autre drogue qui lui eſt propre, formée avec une terre rouge qui vient d'un lieu éloigné dans les terres du grand Mogol. Ceux-ci s'impriment auſſi avec un

fer

fer chaud sur le haut des deux bras, des brûlures qui représentent, s'il les en faut croire, les armes de Vistnou. Ces sectes se condamnent l'une l'autre; il n'y a point d'alliance entr'elles. S'il arrive, ce qui est fort rare, qu'une fille Indienne se marie avec un homme d'une secte différente de la sienne, il faut qu'elle se range à la religion de son mari, ce qui cause des différends dans les familles. Chaque secte dit que les Rois devroient se servir de leur autorité pour chasser l'autre. Elles ont leurs Bramines, leurs cérémonies, leurs dogmes particuliers. Outre les familles des trois premiers Dieux qui sont très-nombreuses, ces Indiens ont une foule prodigieuse de Deutas inférieurs, dont ils ne peuvent même sçavoir les noms, puisqu'ils les font monter à 330 millions, sans parler de 48 mille prophêtes, respectés pour mille extravagances. Le grand nombre des sectes subalternes rend les fables de ces payens remplies d'une infinité de contradictions. Je parlerai tout-à-l'heure des principales sectes des Banians.

Tous ces Gentils ont, outre le culte des trois divinités, des dogmes, des pratiques, des usages communs; tels sont le culte des animaux, la distinction des castes, la métempsycose, & des cérémonies universellement reçues aux Indes. On peut réduire les principaux dogmes théologiques de leurs Beths aux articles suivans. 1°. Il y a un Dieu éternel, infini, souverainement parfait. 2°. Ce Dieu a formé trois êtres parfaits. Il a chargé le premier du soin de créer, le second du soin de conserver, le troisiéme du soin de détruire, pendant qu'il se tient enveloppé dans sa propre gloire. Ces trois êtres, au récit de Bernier, sont Brama, qui signifie pénétrant en tout; Beeschen, existant en toutes choses; Mehahdeu, grand Seigneur. Dieu publia par Brama les quatre Beths, & c'est pour cette raison qu'on représente cette divinité avec quatre visages sur la même tête. La secte des Samaraths donne aux trois substituts de leur Dieu Permiser ou Vistnum, les noms de Brama, de Buffinna & de Maïs. L'emploi de Brama, selon eux, est de disposer du sort des ames & de les faire passer

dans d'autres corps: celui de Buffinna, de leur enfeigner à vivre fuivant la morale des Beths, ainfi que de faire croître le bled, les plantes & les légumes: celui de Maïs, fecrétaire de Viftnum, d'examiner les œuvres des morts, & d'en faire un fidéle rapport à fon maître, qui, après les avoir pefées, les envoie dans le corps qui leur convient. M. Holwel, dans fes obfervations fur la mythologie & la cofmogonie des Gentous, placées à la fuite *des Evénemens hiftoriques & intéreffans, relatifs au Bengale & à l'Indoftan*, nouvellement traduits en françois; ouvrage que nous regrettons de n'avoir pas connu, avant l'impreffion de notre Hiftoire des Indes, M. Holwel, écrivain Anglois, profondément verfé dans la connoiffance de la langue & des livres facrés des Gentils, affure que les noms de Birmah, Biffnoo, Sieb, défignent trois êtres angéliques, créés fous les qualités de fecond, troifiéme & quatriéme en puiffance après Dieu, & avec les caractéres de créateur, confervateur, & deftructeur, relatifs aux premiers attributs de Dieu & à fes actes de puiffance, de gouvernement & de gloire, de tendreffe & de bienveillance, de terreur & de deftruction. Quant au nom de Brama, il n'eft donné au publicateur du Shaftah que pour marquer la fpiritualité & la divinité de fa miffion & de fa doctrine.

3°. Avant cette vie, continuent les Beths, chacun en a mené une autre, & le bien ou le mal qu'il reffent eft la récompenfe ou la punition de fa vie précédente. Les ames, en quittant leurs corps, pafferont ainfi dans d'autres corps ou d'hommes ou d'animaux, fuivant leurs œuvres. Lorfque le terme de l'exil des bons eft expiré, elles font élevées dans le féjour de la béatitude, pour y jouir de toute la félicité que defire leur cœur. On convient que le nombre de ces ames fortunées eft très-petit. Quelques-uns-mêmes nient que l'humanité puiffe être affez parfaite pour mériter cet état d'immutabilité, dont la certitude met le dernier fceau au bonheur. Les plus criminels des hommes tombent dans l'enfer ou le puits d'obfcurité, où l'on fouffre la faim, le froid & des dé-

chiremens éternels. Il eſt des forfaits aſſez noirs pour mettre au rang de purs diables ceux qui en ſont ſouillés. Leurs ames, voltigeant dans l'air, ſouffrent de grands beſoins, & pour ſe venger, elles ne s'occupent qu'à faire du mal aux hommes.

4°. On obtient le pardon de ſes péchés en viſitant les pagodes ſituées à l'embouchure du Gange, & l'eau de ce fleuve a la vertu de purifier les ames de toutes ſouillures. Ainſi la porte eſt ouverte à tous les crimes; qu'importe qu'on vive vertueuſement ou non? on ſe fera jetter dans le Gange. Auſſi des quartiers les plus reculés, on apporte des urnes pleines des cendres des morts pour les jetter dans ſes eaux. Ceux qui meurent ſur ſes bords ſont réputés exempts des peines de l'autre vie, & deſtinés à habiter une région délicieuſe. Lorſque la religion, dit M. de Monteſquieu, juſtifie pour une choſe d'accident, elle perd inutilement le plus grand reſſort qui ſoit parmi les hommes. Le légiſlateur détruit ainſi ſa loi par elle-même; il rend toutes les loix tant civiles que religieuſes, impuiſſantes. Un homme ne craint rien, il oſe tout, qui ſe croit aſſuré du bonheur dans l'autre vie, qui ſe croit aſſuré que la plus grande peine que puiſſe lui infliger le Magiſtrat, finira dans un moment pour commencer ſon bonheur.

Si la prétendue vertu des eaux du Gange, honoré comme le Nil en Egypte, produit quelque bien; c'eſt d'attacher les peuples à leur pays. Tous les Orientaux ſont liés à leur climat par la loi des lotions. Les Indiens ſont obligés de ſe laver le corps trois fois le jour; il y a plus de mérite à le faire dans l'eau courante que dans l'eau morte. Cette loi ſi convenable au pays, devient mortelle pour les Indiens dans les pays froids. Cependant ils s'y expoſent à périr plutôt que de l'enfreindre. Si on leur dit que dans le nord, il ſeroit impoſſible de l'obſerver pendant l'hiver, ils répondent qu'ils ne prétendent point que leur loi ſoit univerſelle, que Dieu ne l'a faite que pour eux, & que c'eſt pour cela qu'ils ne peuvent recevoir un étranger dans leur religion. Du reſte, ajoutent-ils, chaque peuple peut avoir une loi bonne pour lui. Dieu a

le pouvoir de tracer plusieurs chemins différens pour aller au ciel. Les Beths ordonnent aussi de faire oraison, tous les jours, le matin, à midi & le soir, le visage tourné vers l'Orient.

5°. Suivant les mêmes livres, dit Bernier, les Indiens doivent être distingués comme ils le sont effectivement en quatre Tribus principales; la premiere des Bramines, race sacerdotale; la 2e des Quetterys, gens de guerre; la 3e des Bescué ou Banians, marchands; la 4e des Seydra, artisans & laboureurs: ensorte que les tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres. Un homme d'une caste supérieure est souillé par le commerce d'une caste inférieure. Ainsi elles ne se confondent jamais par le mariage. Elles s'entre-haïssent mortellement. Un de leurs prophêtes appellé Kaviler, s'en est plaint en leur remontrant que Brama lui-même avoit eu une concubine de la tribu de Bareïens, qui passe aujourd'hui pour une des plus infâmes. » La pluie du ciel, ajoute-t'il, tombe-» t'elle avec quelque différence sur les uns & sur les autres? Le » soleil leur distribue-t'il inégalement sa lumiere? Le genre humain » est un comme Dieu est un ». Les Gnaniguels ou parfaits des Indes n'ont aucun égard à cette distinction des castes. Ils mangent indifféremment dans toutes les maisons des Gentils, & sans passer pour hérétiques. Ils publient que comme toutes ces tribus ont la même langue & la même loi, la même origine & la même fin, il n'y a point de différences fondamentales entr'elles. Ces Gentils Indiens fuient généralement l'attouchement des Européens, qu'ils appellent Francs ou Pranguis, & qu'ils regardent comme des peuples infâmes. Tout Indien qui embrasse le christianisme est banni de sa tribu, & abandonné aux insultes de la nation.

Enfin par les Beths il est défendu de tuer, de mentir, de voler, de faire tort à personne; il est commandé d'aimer les pauvres, de s'abstenir de la chair des animaux, de ne point faire usage des liqueurs fortes, &c.

Les voyageurs ont presque tous ignoré l'opinion de Brama & de ses sectateurs sur la nature de l'ame & sur l'origine primitive

de la métempſycoſe. Une partie des Anges s'étant révoltée à l'inſtigation de Moiſaſour, Dieu les chaſſa du ciel & les précipita dans les ténebres éternelles. Cependant fléchi par les priéres des trois premiers Anges ſoumis, il adoucit leur châtiment & leur laiſſa le pouvoir de réparer leur faute par certaines épreuves, & de recouvrer par là leur premiere félicité. Pour cet effet il créa quinze régions, dans leſquelles les coupables devoient paſſer par autant de degrés de châtiment & de purification, avant que de rentrer dans leur ancienne demeure. Notre globe eſt le dernier & le principal ſéjour d'épreuve. Les Deutas ou Anges rebelles furent renfermés dans des corps mortels, pour y ſouffrir, dans 99 tranſmigrations différentes, des maux tant moraux que phyſiques, à proportion du crime qu'ils avoient commis. Dieu daigna permettre aux Anges fidéles de deſcendre, de temps à autre, dans les régions du châtiment, & d'y ſupporter les peines de la vie, en faveur de leurs freres coupables. Ce ſont ces eſprits bienfaiſans qui ont paru ſur la terre ſous une forme mortelle, & ſous les noms d'Endeer, Brama, Jaggernaut, Kiſſen, Tajour, Rhaam, Luccon, &c. leſquels avoient combattu contre Moiſaſour & ſes complices. C'eſt principalement dans la crainte de chaſſer ces Deutas bienfaiſans & rédempteurs de leurs demeures que les Gentils s'abſtiennent de tuer aucun animal. La longue vie des animaux paſſe chez les Bramines pour une marque de la grandeur du crime commis par les eſprits incarnés dans leurs corps, parce qu'elle les éloigne de leur purification. Les plus coupables des Anges apoſtats ſont dans la claſſe des animaux carnaſſiers & impurs : c'eſt pourquoi un Gentil, s'il eſt touché par un cochon, ſe croit ſouillé par l'eſprit malin qui l'anime. Dieu a voulu que ceux-là ſe châtiaſſent réciproquement par la guerre déclarée qui regne entre différentes eſpéces d'animaux. Cependant l'inimitié entre les animaux n'exiſte que depuis l'âge de corruption, où les Deutas impurs ont dégénéré ſous des formes mortelles. Les Anges les moins coupables ne paſſent que dans des corps qui ſe nourriſſent de végétaux.

Les femelles ſont plus favoriſées de Dieu que les mâles. Les Bramines diſent qu'il n'y a que Moiſaſour ou le chef des Anges rebelles qui ait pu avoir imaginé un uſage auſſi barbare & auſſi impie que celui des ſacrifices ſanglans. Il eſt à croire que Pythagore a emprunté ſa doctrine tant ſur ce ſujet que ſur la métempſycoſe, des anciens Brames, dont les idées ſont trop ſyſtématiques & trop théologiquement liées les unes aux autres, pour qu'ils aient reçu quelques dogmes fondamentaux d'un philoſophe étranger qui venoit s'inſtruire aux Indes. Il eſt parlé dans les annales des Gentils de Pythagore ainſi que de Zoroaſtre ſon contemporain, qui tous les deux puiſerent leur morale dans l'école des Brames, leſquels, par une loi religieuſe, ne pouvoient voyager chez les nations étrangeres ni y entretenir des liaiſons.

Telle eſt la doctrine Indienne que M. Holwel a extraite des Beths & principalement du Chartah-Bhade-Shaſtah, publié par Brama. Suivant la tradition des Bramines, la théologie contenue dans le Shaſtah tire ſon origine du temps même où les Anges furent expulſés du ciel; mais elle ne fut réduite que long-temps après en un corps de loix écrites, & il y a 4866 ans que par la permiſſion de Dieu, elle fut publiée & prêchée dans l'Inde. Mille ans après la miſſion du prophête-légiſlateur, Brama, les écritures originales ſouffrirent des variations. A cette époque & dans les ſiécles ſuivans, on répandit des commentaires écrits dans une langue, compoſée de l'Indoſtan commun & du Sanſcrit ou Hanſcret; de ſorte que le texte original fut preſqu'oublié. Les Rajas de la maiſon de Succadit, deſcendant de Brama en droite ligne, coururent riſque d'être détrônés pour avoir voulu s'oppoſer à ces innovations. Les commentateurs embrouillerent tellement la religion par les fables & les allégories, que le commun des Brames n'y comprit plus rien. On entremêla auſſi dans les nouveaux ſyſtêmes les hiſtoires du pays allégoriſées. Les laïques ne pouvant plus conſulter le code original, adapterent leur religion à leurs idées particuliéres, ou plutôt livrerent ſuperſtitieuſement leur

conſcience & leur conduite aux Bramines, tant dans les matiéres ſpirituelles que dans les choſes temporelles. Chaque chef de famille fut obligé d'avoir un de ces prêtres auprès de lui, & ce ne fut plus qu'un peuple automate, qui n'avoit de mouvement & d'action qu'autant qu'il plaiſoit à ces tyrans domeſtiques de lui en donner. La famille ſacrée de Brama s'éteignit dans la perſonne de Succadit Mahahmahah Rajah (le très-puiſſant Roi) Souverain de tout l'Indoſtan. Sa mort fournit une nouvelle époque que l'on appelle l'ere de Succadit, laquelle commence à 1689 ans avant l'année 1768. Alors révolution totale dans le Gouvernement, entrepriſes des Gouverneurs transformés en Rajas ou Rois, diviſion de l'Empire en autant de Royaumes qu'il y avoit de vice-royautés, guerres continuelles entre les uſurpateurs. Le ſchiſme étoit dans la religion comme la confuſion dans l'état. Les dogmes ſimples & les devoirs religieux conſacrés dans le Beth de Brama & entiérement défigurés 1500 ans après ſa publication, furent abſorbés par les doctrines nouvelles & par les cérémonies abſurdes que les Bramines avoient tracées dans leurs paraphraſes pour élever & affermir leur autorité. Le peuple tombé dans un double eſclavage, perdit tout le courage qu'inſpirent l'amour de la liberté & la connoiſſance claire de ſes premiers devoirs ; & l'Empire fut enfin la proie des Mahométans.

On trouve dans ce récit qui doit ſervir à dilucider & à rectifier ce que nous avons dit ailleurs de l'hiſtoire ancienne des Indes, la premiere origine de cette multitude innombrable de ſectes qui diviſent le culte de l'Indoſtan.

Dans chaque ſecte, on partage ordinairement les hommes en quatre claſſes, qu'on appelle Tchariguei, Kiriguei, Jogum & Gnanum. Les premiers ſont ceux qui à cauſe des embarras & du commerce de la vie, ne peuvent vaquer à la multitude des cérémonies preſcrites dans leurs livres. On ne les oblige qu'à ſe frotter de certaines drogues, à ſe purifier par des lotions, à répéter ſouvent une formule de prieres qui conſiſte en cinq ſyllabes, à

révérer les idoles, à suivre les coutumes de leurs tribus, & à être persuadés que par ces pratiques, ils obtiendront le salut éternel. Les Kiriguei doivent accomplir exactement la loi dans toute son étendue. Les Bramines, les Pantares & les Antigueuls, prêtres ou sçavans des Indes, appartiennent à cette classe distinguée par un collier de perles noires. Je parlerai plus bas des Joghigueuls ou contemplatifs, qui faisant peu de cas des cérémonies extérieures, vivent dans la méditation, dans la retraite & dans une austérité inconcevable. Les Gnanigueuls méprisent toutes les choses de ce monde, jusqu'au culte des idoles.

Mandeslo, Abraham Rogers, Gautier Schouten & d'autres voyageurs comptent parmi les Banians jusqu'à 83 ou 84 sectes idolâtres; mais sous le nom de Banians, ils comprennent, non-seulement les marchands, mais encore les artisans, les guerriers & les Bramines mêmes, & ils forment de toutes ces castes la nation Baniane, une des plus anciennes du monde connu. Toutes ces sectes peuvent se réduire à quatre principales; celle des Ceurawaths, celle des Samarats, celle des Bisnaux & celle de Gonghis ou Joghis.

Les Ceurawaths n'admettent ni providence, ni enfer, ni paradis, quoiqu'ils croient l'immortalité de l'ame & la métempsycose. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres sectes. Ils n'allument point de feu dans leurs maisons, de peur qu'il ne s'y brûle quelqu'insecte, & ils ne boivent point d'eau froide, de peur qu'il ne s'y en rencontre quelqu'un. Leurs pagodes sont quarrées avec une ouverture, vers la partie orientale, sous laquelle sont les chapelles des idoles, dans lesquelles il y a sur des degrès, des statues des personnages remarquables par quelque bonheur extraordinaire. Ils ont un Saint qu'ils nomment Fiel-Tenck-Ser. Ils se mortifient, sur-tout au mois d'Août, par des pénitences fort austères. Mandeslo confirme le témoignage de divers voyageurs, qui attestent que plusieurs de ces idolâtres passent un mois & même six semaines,

sans

ſans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer. Cette ſecte admet les femmes mêmes & les enfans à la prêtriſe, laquelle impoſe l'obligation du célibat : elle eſt maudite des autres. Les veuves ne ſe brûlent point avec leurs maris ; il leur eſt ſeulement défendu de ſe remarier. Ces ſectaires brûlent les corps des perſonnes âgées & enſeveliſſent ceux des enfans.

La ſecte des Samarahts comprend des gens de tous les métiers, même des guerriers ou Rajeputes. Elle croit une premiere cauſe, qui diſpoſa de tout par des lieutenans. Il n'y en a point dont les femmes ſe ſacrifient ſi gaiement à la mémoire de leurs maris, perſuadées que cette mort n'eſt qu'un paſſage à un bonheur ſept fois plus grand que tous les plaiſirs qu'elles ont goûtés ſur la terre. Un autre de leurs plus ſaints uſages eſt, dès qu'elles ſont accouchées, de faire apporter à leur enfant une écritoire, du papier, des plumes, &, ſi c'eſt un garçon, un arc, dans la vue d'engager Buſſinna à graver la loi de Viſtnou dans le cœur de l'enfant, & d'aſſurer ſa fortune à la guerre, s'il doit embraſſer cette profeſſion. Les Samaraths brûlent les cadavres ſur le bord d'une eau courante, excepté ceux des enfans au-deſſous de trois ans. C'eſt une conſolation pour les malades d'expirer dans le lieu de leurs obſéques.

La ſecte des Biſnaux fait conſiſter ſa principale dévotion à chanter dans ſes agoges ou temples, des hymnes en l'honneur du Dieu Ram-Ram, au ſon des inſtrumens & au milieu des danſes. Dieu, ſelon ces ſectaires, régit tout par lui-même. Ils ſe nourriſſent de légumes, de beurre, de lait & d'arſenia, compoſition de gingembre, de mangues, d'ail, de citrons & de moutarde. En ſe baignant, ils ſe plongent tout le corps, ſe vautrent dans l'eau & nagent ; enſuite leurs Bramines leur frottent quelques parties du corps avec une drogue odoriférante, moyennant une rétribution de riz, de bled ou de légumes. Ils ne permettent point aux femmes de ſe brûler avec leurs maris, mais ils les

forcent à garder un veuvage éternel. Les mœurs sont fort douces dans cette secte.

La secte des Gougis ou Joghis qui comprend les Fakirs & Santons, c'est-à-dire, les Moines, les Hermites, les Missionnaires & tous les dévots par état, a pour regle de ne rien posséder en propre, de n'exercer aucun métier, de faire un éternel divorce avec les femmes & les plaisirs de la vie, d'honorer un Dieu créateur par la priére, par la contemplation & par des austérités barbares; mais sur-tout de ne rien manger qui ne soit apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré; de ne couper, ni laver, ni peigner le poil qui leur couvre le corps, & d'attendre que le peuple auquel leur aspect inspire une sainte horreur, leur apporte une nourriture qu'ils ne demanderoient pas. On raconte de leurs mortifications des choses incroyables. Il en est qui restent couchés nuit & jour sur la cendre, auprès de quelque talab ou reservoir, & jusques dans les galeries des Deuras ou temples. Quelquefois ils se vautrent dans les immondices, pour paroître plus hideux dans les lieux publics. On en voit qui se font une cruelle habitude de tenir les deux bras élevés & toujours tendus au-dessus de la tête, les mains croisées. Dans cette posture violente leurs nerfs perdent leur souplesse, & ils ne peuvent plus abaisser les bras pour prendre la moindre chose. Ces Joghis impotens sont servis avec un grand respect par des novices. Quelques-uns tiennent les mains fermées si long-temps que leurs ongles les percent de part en part. D'autres font vœu de rester sept ou huit jours debout sur leurs jambes qui enflent extraordinairement; ils s'appuient seulement quelques heures de la nuit sur une corde tendue. D'autres ont toujours les yeux tournés vers le ciel sans les abaisser sur la terre, objet indigne de leurs regards. Plusieurs entreprennent de longs pélerinages, nuds & chargés de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans. D'autres sont des heures entieres sur leurs mains, la tête en bas & les pieds en haut. Thevenot fait mention

d'un de ces fakirs, qui pour se signaler par une nouveauté en dévotion, imagina de mesurer l'Empire Mogol d'une extrêmité à l'autre, avec son corps, se couchant & se relevant ensuite pour se recoucher en partant du point qu'avoit touché sa tête. Il faisoit de cette maniére trois quarts de lieue par jour. Il y en a qui, le corps tout nud ou couvert seulement à l'épaule d'une peau de tigre, courent le pays, avec une massue à la main, comme des insensés. Un de ces fakirs aima mieux perdre la tête que de se couvrir au moins la ceinture d'un morceau de toile, comme l'Empereur Aurengzeb le lui ordonnoit. Et c'est par un motif apparent de religion que ces insensés, avec autant de brutalité que d'ignorance, se livrent à des extravagances & à des infâmies, où l'on cherche envain l'ombre de la piété ! La superstition, l'attrait d'une vie paresseuse & indépendante, la vanité, l'espoir de renaître dans un état délicieux, la folie qui donne tant de force, toutes ces passions secourues par l'artifice sont les ressorts qui font jouer à ces personnages tant de singuliéres tragi-comédies. » Le grand nombre » d'avantages temporels, dit un écrivain Anglois, que ces prêtres » (les Bramines) retirent de leur autorité spirituelle, & l'im- » possibilité d'être admis dans leur tribu, peuvent avoir occasionné » cette multitude de Jogues & de Fakirs qui se donnent la torture » par des pénitences aussi étonnantes que variées, uniquement » pour acquérir la même vénération qu'un Bramine tire de sa » naissance ». La doctrine de l'extinction de l'ame animale & de l'erreur conduit d'elle-même aux contemplations & aux austérités des Joghis.

Les Fakirs Hermites se condamnent quelquefois à des jeûnes si longs, qu'on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu, quoique dans ces pays, on ne soit pas cruellement tourmenté par la faim. On les voit aussi s'abymer si profondément dans la méditation, qu'ils passent les heures entieres ravis en extase, leurs sens externes privés de leurs fonctions, & l'ame absorbée dans la contemplation de Dieu, qu'ils voient, disent-ils, comme une lumiere très-

blanche & très-vive, avec une joie & une satisfaction inexprimable, d'où naissent un mépris & un détachement entier du monde. Dieu seul, dit Bernier, sçait au vrai ce qui en est, & si dans cette solitude & dans ces jeûnes l'imagination affoiblie ne se laisseroit point aller à ces illusions, ou si ce ne seroit point de ces espéces d'extases naturelles, où Cardan dit qu'il entroit quand il vouloit, d'autant plus qu'il y a dans ces opérations de l'artifice, vu qu'ils prescrivent des règles pour se lier peu à peu les sens. En effet ils disent qu'après avoir jeûné plusieurs jours au pain & à l'eau, il faut être seul dans un lieu retiré, & là tenir les yeux élevés & attachés à un objet, les abaisser peu à peu, les arrêter enfin sur le bout de son nez, & les y fixer jusqu'à ce que la lumiére paroisse. Les moyens d'entrer dans ce ravissement sont le grand mystére de leur cabale. Ces Illuminés sont de parfaits Joghis, c'est-à-dire, parfaitement unis à Dieu.

Quelques-uns de ces Fakirs ont une dévotion plus douce & plus polie. Ils n'ont que la tête & les pieds nuds. Leur propreté égale leur modestie affectée. On les voit, avec un petit pot de terre à la main, entrer dans les maisons des Gentils, qui les reçoivent comme s'ils leur apportoient la bénédiction du ciel. Il ne faudroit point les accuser d'hypocrisie ; cependant on n'ignore point ce qui se passe souvent dans ces visites entr'eux & les femmes; mais c'est la coutume, & nonobstant toute raison contraire, ils sont en possession d'être saints & d'honorer la maison qu'ils ne respectent pas. Ce n'est pas sur cela que je m'arrête, dit Bernier, il y a bien des endroits dans le monde où l'on n'y regarde pas de si près; mais ce que je trouve tout-à-fait ridicule dans ces gens-là, c'est qu'ils sont assez impertinens pour se comparer à nos Religieux qu'ils voient dans les Indes.

Quelquefois des bandes de Fakirs se mettent en campagne avec des étendards & des trompettes. Ils demandent l'aumône l'arc & la fleche à la main, & quand ils sont les plus forts, ils ne laissent pas à la discrétion des voyageurs le choix de donner ou

de refuser. Il arrive souvent qu'un Banian donnera une grosse somme à un Fakir, parce que celui-ci proteste qu'il se tue si on ne lui octroie sa demande. Il est arrivé que sur un refus plusieurs de ces insensés se sont en effet donné la mort.

Il est de ces étranges personnages, qui, perpétuellement errans & vagabonds, persuadent au peuple qu'ils sçavent faire de l'or & préparer si admirablement le mercure, qu'aucune maladie ne lui resiste & que l'estomac ne peut en être rassasié. Quand deux de ces Joghis se rencontrent, ils se piquent à l'envi de l'emporter l'un sur l'autre en charlatanerie. On leur attribue des tours singuliers. C'est, dit-on, pour eux un jeu que de deviner les pensées, de découvrir ceux qui volent de l'argent, de faire éclore d'un œuf mis dans leur sein tel oiseau qu'on demande. Bernier qui se plaint de n'être point de ces gens heureux qui sont toujours témoins de prodiges, assure qu'un de ces devins n'osa essayer en sa présence ni de produire ainsi des oiseaux ni de lui dire ce qu'il pensoit, quoiqu'on l'y eût engagé par l'espoir d'une grande récompense. Ce sage voyageur découvrit plusieurs fois l'artifice de ces charlatans, quoique dans la crainte d'être assailli par le peuple il criât comme lui au miracle. A Baramoulay dans le Royaume de Kachemire, il y a une mosquée ou temple Mahométan, célèbre par les prodiges qui s'opérent sur le tombeau d'un fameux Pire ou Saint Dervisch. Le jour que Bernier y parut, il ne se fit point de guérison merveilleuse, comme à l'ordinaire, mais onze Mollahs entreprirent d'enlever avec le bout d'un doigt seulement, à ce qu'on disoit, une pierre que l'homme le plus fort eût à peine soulevée. Au moyen de quelques roupies, il engagea un de ces hommes merveilleux à lui céder sa place, & il s'assura que s'ils n'y avoient mis adroitement une partie de la main le miracle se seroit évanoui, & la pierre seroit tombée par terre. L'incroyable Tavernier, qui écrit quelquefois pour la populace, paroît au contraire s'intéresser à la réputation de ces charlatans. Il en vit un à Baroche, qui, après s'être lié le corps à nud avec des chaînes de

fer rouges, sans en ressentir aucun mal, fit porter des mangues à un morceau de bois qu'un des assistans planta en terre. Le Bateleur s'accroupissoit de temps en temps, couvert d'un linceul. Tavernier s'étoit placé de maniére à suivre des yeux ses opérations à travers l'ouverture du drap. J'apperçus, dit-il avec une grande confiance au témoignage de ses yeux ou en la crédulité de ses lecteurs, j'apperçus que cet homme, se coupant la chair sous les aisselles, avec un rasoir, il frottoit de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se relevoit, le bois croissoit à vue d'œil. A la troisiéme, il en sortit des branches avec des bourgeons. A la quatriéme, l'arbre fut couvert de feuilles. Enfin on y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, par un accès de zèle, arrêta ces opérations diaboliques.

Les Rajeputes ou Rasbouts, sujets des Rajas, anciens Princes des Indes différent de ces sectes Banianes en ce qu'ils mangent de la chair, répandent le sang, & vivent de meurtres & de rapines. Ils sont néanmoins humains envers les bêtes & sur-tout envers les oiseaux, dans la persuasion que leurs ames entreront un jour dans ces petits corps. Leur héroïsme rappelle la valeur des premiers Indiens, & comme la guerre est presque leur unique métier, ils pourroient bien être issus de l'ancienne Caste militaire. Cette milice est si renommée, que le grand Mogol & la plûpart des autres Princes ont coutume d'en avoir un grand nombre à leur solde. Leurs veuves se brûlent avec le corps de leurs maris, à moins que dans le contrat de mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne les y forcera point. Cette précaution ne les déshonore pas.

Il y a dans l'Indostan & dans les provinces voisines des Gaures ou Parsis. On y distingue aussi deux autres sectes de payens dont les uns sont originaires de Moultan, & les autres du Bengale. Ceux-là tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, quoiqu'ils ayent beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. Dans leurs assemblées religieuses qui se font en cercle, ils

n'admettent aucun Banian. La plûpart ſuivent la profeſſion des armes.

La ſeconde ſecte qui porte le nom de Gentives abhorre l'effuſion du ſang, parce qu'elle reconnoît la métempſycoſe : auſſi le meurtre n'eſt-il pas connu parmi ces payens. Ils puniſſent rigoureuſement l'adultere & n'attachent aucun deshonneur à la fornication. Quelques familles que l'on appelle parmi eux Bagavares, font profeſſion de ſe proſtituer ouvertement. Les jeunes Gentives d'une beauté diſtinguée, ſont conſacrées aux plaiſirs de leurs idoles que leurs Bramines ont ſoin d'animer; il y a de ces femmes qui fiéres des faveurs de leurs Dieux, craindroient de ſe dégrader, ſi elles s'abaiſſoient à jetter les yeux ſur des Gentils étrangers, des Chrétiens ou des Mahométans. Leur plus célèbre idole eſt celle de Jagannat, ville ſituée ſur le Golfe de Bengale. Dans une fête qui s'y donne tous les ans, une foule de fanatiques ſe précipite ſous les roues du charriot dans lequel l'idole de Jagannat eſt portée par toute la ville. Cette coutume inſenſée a paſſé des Indes au Japon. Ces Gentils ont l'ame baſſe, ils ſont d'une ignorance craſſe & d'une ſimplicité auſſi ſurprenante dans ce qui regarde la vie civile que dans ce qui appartient à la religion, dont ils ſe repoſent ſur leurs prêtres. Ils croient que dans l'origine des choſes, il n'y avoit qu'un ſeul Dieu qui s'en eſt aſſocié pluſieurs autres, à meſure que les hommes ont mérité cet honneur par de belles actions. Ils ſont laboureurs ou tiſſerands. C'eſt de leurs manufactures que ſortent les plus fines toiles de coton & les plus belles étoffes de ſoie. Les filles & les femmes ont la réputation d'être laborieuſes & gaies dans le travail. J'ai vu cent fois, dit Schouten, des Gentives travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou ou à la mamelle. Les hommes paroiſſent lâches & pareſſeux à côté d'elles.

Les Molaks & les Théers forment deux ſociétés fort obſcures & généralement mépriſées. Salmon rapporte que les premiers ont des fêtes ſemblables aux Bacchanales. Aurengzeb défendit

ſous peine de la vie des aſſemblées dans leſquelles ils ſe mêlent, hommes & femmes, pour ſe livrer myſtérieuſement à la débauche : mais toute l'autorité impériale n'a pu les abolir ſur-tout dans les provinces éloignées de la capitale. Les Sectaires que Mandeſlo appelle Théers, ne paroiſſent point différer des Pouliats du Malabar & des Piriares de Golkonde. C'eſt une ſociété d'hommes vils, employés aux plus baſſes fonctions, à nettoyer les puits, à exécuter les criminels, à écorcher les bêtes mortes dont ils mangent la chair. On ne connoît point leur religion, l'horreur que toutes les autres Caſtes ont pour eux, leur a fait donner le ſurnom d'Alkores. On ne ſouffre point qu'ils demeurent au centre des villes.

Les grandes pagodes des Banians ont aſſez généralement la forme d'une croix à branches égales, au cœur de laquelle s'éléve une tour, à pluſieurs pans, qui offre des balcons ſaillans à chaque étage. Les dedans & les dehors ſont ornés de figures d'animaux en relief. Au milieu de la pagode eſt un autel richement paré & tourné vers la principale porte du temple, de maniére que les femmes, les filles & les gens d'une certaine tribu qui n'ont pas la liberté d'entrer dans le ſein de l'édifice, voient en face les idoles. Dans le veſtibule, porche ſoutenu de piliers, un Bramine ſe tient auprès d'une grande cuve remplie de certaine matiére dont les Banians proſternés reçoivent l'empreinte. Les temples s'ouvrent avant le lever du ſoleil. Les adorateurs y entrent au bruit des inſtruments, avec une queue de paon ou quelqu'autre éventail à la main pour écarter les inſectes du Sanctuaire. Les temples des petites villes ſont de miſérables édifices, plus reſſemblans à des fours qu'à des lieux ſacrés. Il n'y a qu'une porte ſans fenêtres. Le nombre en eſt preſque infini. Les idoles offrent une variété confuſe de repréſentations de toute eſpéce. Les autels en ſont ſurchargés. Parmi celles qui ont une forme humaine, il y en a qui ſont auſſi hautes que le temple même. La plûpart ſont aſſiſes les jambes en croix à la maniere du pays. On en voit quelques-unes

d'argent ou d'or massif avec des yeux de diamans, des colliers de perles précieuses & un riche dais sur la tête soutenu de piliers d'or ou d'argent. Les dévotions Indiennes consistent dans des chants & des danses; dans des offrandes de riz, de laitage, de légumes dont les Bramines profitent; dans le soin d'orner les autels, de laver les idoles; de chasser de leur visage les mouches, de leur offrir de l'encens & des vœux. Ils attachent une sorte de sainteté & beaucoup de vertu aux choses que leurs prêtres font toucher aux idoles. Leurs pélerinages sont remarquables par la longueur des courses, par la multitude des voyageurs, & par la modestie de ces pieuses caravanes. Il n'est pas rare de rencontrer dans les grandes routes des processions de quatre ou cinq mille pélerins qui entreprennent des voyages de plusieurs mois, portant sur des palekis ornés de brocard ou de velours à franges d'or, des pagodes couverts de grands parasols garnis de sonnettes d'or & d'argent. Dans tous les lieux où passent ces caravanes, le peuple s'empresse de leur présenter du tabac, des légumes & des boissons. Ces charités se pratiquent assez généralement envers les voyageurs de quelque religion qu'ils soient.

Il y a dans les Indes de parfaits Déistes qui réglés dans leurs mœurs, vivent dans une grande indifférence pour toutes les religions, mettant le Christianisme & le paganisme sur le même pied. M. Ziengenbalg cité par la Croze, lequel avoit souvent disputé sans fruit contre ces gens-là, dit qu'il se trouve dans les Indes des Mahométans qui sont dans les mêmes dispositions à l'égard des religions différentes. Au rapport de Gervaise, il y a, au-delà du Gange, des Indiens qui rejetant les idoles, reconnoissent un premier être unique dans son espéce, qui a créé le monde pour son amusement, & aux yeux duquel toutes les religions sont bonnes, parce qu'elles tendent toutes au même but qui est d'honorer l'être suprême, comme différentes routes conduisent à une grande cité. En général tous les peuples Indiens établis en deça du Gange, loin de se considérer comme payens, mettent

cette épithéte au nombre des plus groſſes injures, & ſoutiennent qu'on ne peut s'en ſervir qu'à l'égard des gens qui ne connoiſſent point l'être infiniment parfait & qui ne lui rendent aucun culte. Leurs Bramines ont, dit-on, chaſſé l'Athéiſme au-delà du Gange. Dans les Royaumes de Siam, de Laos, de Pégu, d'Arrakan, de Camboie, Dieu paroît être abſolument ignoré, ſi l'on s'en rapporte à la Loubére. Quoiqu'on y rencontre le culte des idoles & beaucoup d'opinions ſuperſtitieuſes. En parlant d'après cette opinion, je ſuis bien éloigné de la garantir. Cette accuſation d'Athéiſme eſt ſans doute uniquement fondée ſur ce que ces Indiens ne rendent aucun culte extérieur & fixe à un être ſuprême, d'où l'on a mal-à-propos conclu qu'ils en nioient & qu'ils en ignoroient l'exiſtence. On peut ne pas honorer cet être, parce qu'on le croit au-deſſus de nos hommages; on peut ſe taire ſur ſon eſſence, parce qu'on déſeſpére de la connoître. Tels ſont les principes & les procédés de pluſieurs ſectes Théiſtes des Indes & des autres pays. Retraçons une idée de la religion dominante de la ſeconde partie des Indes.

Le Dieu Viſtnou, ſelon les livres des Indiens du Malabar & du Coromandel, naquit dans la ſixiéme apparition ſous la figure d'un homme & ſous le nom de Vegouddova Avatarum. Il regnoit dans ce tems-là deux ſectes pernicieuſes, les Buddergueuls & les Schammanergueuls, c'eſt-à dire, les ſectateurs de Budda & les Sammanéens dont la religion étoit la même. Pour les détruire, Vegouddova feignit au commencement d'être de leur ſecte; il vécut parmi eux à leur maniére, juſqu'à ce qu'ayant acquis aſſez de crédit, il inſtruiſit douze diſciples par le moyen deſquels il extermina entiérement cette religion, qui conſiſtoit à blaſphêmer les adorateurs de Viſtnou & d'Iſuren, à déteſter les Bramines, à ne faire aucun cas des purifications extérieures ni des cendres & des terres ſacrées, à ne mettre aucune différence entre les Caſtes, & à honorer des Idoles, quoique ſans aucune autre apparence de religion, c'eſt-à-dire ſans doute, ſans le culte réglé

d'une divinité ſuprême. Il n'y a point de ſignes qui ſouffrent plus d'interprétations différentes que le culte extérieur. Combien de peuples ont élevé des ſtatues même à des hommes vivans, ſans deſſein d'en faire des Dieux. A la Chine, on dédie des édifices ſacrés aux Mandarins, on établit même dans ces lieux un culte accompagné de proſternations & de parfums, quelque loin que l'on ſoit de reconnoître dans ces Magiſtrats aucun caractère de divinité. Pluſieurs Princes Chrétiens ſont ſervis à genoux; en France, les députés du tiers-état parlent au Roi en cette poſture. Dans nos égliſes, on donne de l'encens aux particuliers. Pour juger de ces ſignes équivoques, il faut conſidérer l'eſprit de l'inſtitution & l'intention de l'auteur. Or il eſt certain, comme on le verra plus bas, que les Indiens établis au-delà du Gange n'honorent point leurs idoles ou plutôt les perſonnages figurés par leurs idoles, comme des Dieux, & s'ils ont appliqué ce nom aux hommes à la mémoire deſquels ils ont conſacré des temples, c'eſt qu'ils n'en ont pas compris la force. Comme il paroît par les livres des Sammanéens qu'il n'y a pas ſix cents ans qu'il reſtoit des ſectateurs de cette doctrine dans les Royaumes du Coromandel, on peut croire que la domination abſolue du paganiſme moderne n'eſt guére ancienne que de ſix ſiécles dans ce pays-là. Il paroît que les Schammanes ou Sammanéens avoient été originairement Théiſtes, ſuivant le témoignage de pluſieurs Auteurs anciens qui leur donnent une religion commune avec les Bramines. Dans les pays ou leur doctrine s'eſt refugiée, on a conſervé l'opinion de la tranſmigration des ames.

Les Sammanéens étoient ſectateurs de Boutta ou Boudda, au rapport de S. Clément d'Aléxandrie. On ne peut douter que l'intolérance quelquefois plus funeſte à la vérité, lors-même qu'elle s'arme pour elle, qu'à l'erreur à laquelle elle intéreſſe l'humanité en la perſécutant; on ne peut douter, dis-je, que l'intolérance n'ait tenté de porter ſa tyrannie juſque dans les conſciences des partiſans de cette doctrine. On peut voir dans les lettres du P.

Pons, Jésuite, que les Brachmanes de l'école de Niagam, profitérent de leur faveur auprès des Princes pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs Royaumes. Le sang de l'Athée coula par les mains du Deïste, Balta fut le Prince qui se signala dans cette sacrilége inhumanité. J'appelle sacrilége, le plus affreux de tous les crimes qu'on fait commettre à la religion elle-même. Ce Prince, pour se purifier de ces horreurs, se brûla en grande solemnité sur la côte d'Orixa.

Budda, dont le nom tient la place de celui de Mercure pour marquer le Mercredi chez les Malabares, dans l'Isle de Ceylan, chez les Siamois & même dans le Hanskrit, la langue sainte des Bramines, ne paroît pas différer du Sommonacodom des Siamois ni du Xaca des Japonnois, des Chinois & de divers peuples des Indes. Les Habitans du Royaume de Laos où les Talapoins Siamois vont étudier la religion & les sciences, se servent indifféremment de ces noms pour signifier leur idole. Il n'est pas possible d'assigner une époque fixe à ce législateur, on convient seulement qu'il a précédé de plusieurs siécles l'ére chrétienne. Tous les Auteurs le supposent né dans un Royaume situé au milieu des Indes, les uns à Ceylan, les autres à Siam. Voyez dans l'article du Japon les fables débitées au sujet de Xaca.

Les Siamois, dit expressément la Loubére, n'ont nulle idée d'aucun Dieu. Le P. Tachard assure qu'après avoir examiné leur croyance avec toute l'attention possible, il s'est convaincu qu'ils admettoient un Dieu, être composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes en leur enseignant la véritable religion & les choses nécessaires pour bien vivre. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage des vertus morales dans le dégré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Sommonacodom la principale idole de la péninsule orientale étoit un Talapoin des forêts ; suivant la signification du mot *Sommona*

en langue balie. Cette idole s'appelle auſſi *Pouti-Sat*, ou *Prapouti Tchaou*, excellent Seigneur, Seigneur Pouti; le nom de Pouti répond à celui de Bouda, chef des Sammanéens, que S. Clément d'Aléxandrie peint parfaitement reſſemblans aux Talapoins des bois des Royaumes placés au-delà du Gange. Le mot Tchaou répond au Xaca ou Tchaca des Japonnois & au Tchékia des Chinois. Les Talapoins n'ont point d'autre nom en Siamois que Tchaouca ou Tchaoucou, Seigneur de moi, monſeigneur.

Sommonacodom, ſuivant les livres balis, eut pour pere un Roi de Téve-Lancà, c'eſt-à-dire, de la célébre Ceylan, & pour mere Maha Maria ou Mania, la grande Marie. Le nom de Marie a donné occaſion aux Siamois de croire que Jéſus-Chriſt étant fils d'une femme de ce nom, étoit leur Thevetat, frere ſcélérat de Sommonacodom qu'ils diſent être puni en enfer d'un ſupplice qui tient de celui de la croix. Nous avons dit que les Portugais au commencement des découvertes trouvérent une idole nommée Marian. Tavernier décrit un temple du voiſinage de Banarou dont l'idole repréſente une fille debout, ſous le nom de Ram Marion, laquelle avoit élévé un enfant qui devint la victime de l'envie des Princes. Viſthnou dans ſa neuviéme incarnation porte le nom du héros Chriſmen, comme on peut le voir dans une lettre du P. de Saignes, 24[e] Recueil des lettres édifiantes. La mere de Sommonacodom, dit un fameux Sancrat dans Tachard, étoit une fille retirée du monde qui étant un jour en priéres conçut ſans perdre ſa virginité, par le miniſtére d'un rayon du ſoleil. Elle mit ſon enfant ſur le bouton d'une fleur qui s'épanouit d'elle même pour le recevoir, & enſuite le renferma comme dans un berceau. Cette fille diſparut, enlevée à ce qu'on croit dans le ciel, ſans avoir été expoſée à la commune néceſſité des autres hommes. Un ſaint Anachoréte éleva l'enfant, & comme des Rois jaloux entendant que les peuples diſoient entr'eux que le Roi des Rois étoit né, conjurérent ſa perte, il s'en fut avec cet enfant dans un déſert du Royaume de Camboie. Là Sommonacodom convain-

quit le bon vieillard de sa divinité par une foule de prodiges. Le merveilleux enfant revint à Siam à l'âge de douze ans ou environ. Sommonacodom se dégagea d'abord par des aumônes de tous les attachemens de la vie. Lorsqu'il eut donné tous ses biens, sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux; il tua sa femme & ses enfans pour les donner à manger aux Talapoins. Ainsi des peuples qui ont la plus grande horreur pour le meurtre même des animaux, regardent d'exécrables parricides comme les œuvres les plus méritoires de leur législateur. Peut-être, dit la Loubére, pensent-ils qu'à titre de propriété un homme a autant de droit sur la vie de sa femme & sur celle de ses enfans qu'il leur semble qu'il en a sur la sienne propre. Sommonacodom, s'étant fait Talapoin par les pratiques de la vie parfaite, en acquit tous les priviléges. Il se trouva doué d'une si grande force qu'il vainquit en combat singulier les hommes les plus robustes de son tems, tels que Prà-Aria-Seria, qui avoit quarante brasses de haut. Le victorieux champion se rendoit aussi grand & aussi petit qu'il le vouloit. Ayant donné à son corps une entiére agilité, il se transportoit dans un clin d'œil d'un lieu à un autre, pour prêcher la vertu à toutes les nations. Cet homme parfait pénétra le passé, l'avenir & tous les mystéres de la nature. Il eut deux principaux disciples, Prà-Moglà & Prà Saribout, dont on place les Statues derriere la sienne sur le même autel. Prà-Moglà, à la priere des Dames, renversa la terre pour prendre le feu de l'enfer. Il le prit en effet dans le creux de sa main, mais lorsqu'il essaya de l'éteindre dans les riviéres, ce feu les sécha. Prà-Pouti Tchaou ou Sommonacodom lui dit que les hommes deviendroient trop méchans, s'ils perdoient la crainte de ce supplice. Ce maître de vertus commit pourtant la faute de tuer un Man, son ennemi; & à cause que l'ame de ce Man étoit alors, il n'importe comment, dans le corps d'un cochon, le saint meurtrier, en punition de sa faute, gagna, en mangeant de la chair de cochon, une colique dont il mourut en disparoissant tout d'un

coup comme une étincelle. Avant ſon dernier ſoupir, il ordonna qu'on lui conſacrât des temples & des ſtatues.

Depuis ſa mort, il eſt dans un état de repos que les Siamois expriment par le mot Nireupan, mot que les Portugais ont rendu par celui d'anéantiſſement, ſans en connoître la force. Sommonacodom, dans le néant myſtique, n'a ni pouvoir, ni action, ni félicité. Néanmoins les Siamois lui adreſſent des prieres comme à un être auſſi puiſſant qu'heureux, ſoit que leur doctrine ne s'accorde point avec elle-même, ſoit qu'ils portent leur culte au-delà de leur doctrine, entraînés par le ſentiment du beſoin qui conduit naturellement l'homme aux pieds de l'être ſupérieur. On peut parvenir au Nireupan dès cette vie, par la pratique de la contemplation & des vertus les plus auſtéres, accompagnées d'un parfait détachement de ce monde. Ce néant, au rapport de Navarrete, eſt conſidéré par les Indiens, comme une eſpéce d'être ſans entendement, ſans volonté, ſans force, ſans pouvoir, quoiqu'il ſoit pur, ſubtil, infini, incorruptible, très-parfait. C'eſt proprement une maniére d'être apathique, un quiétiſme, un état d'inſenſibilité ou plutôt d'extaſe, un bonheur conſiſtant dans une contemplation indépendante de l'uſage des ſens. Mais quel eſt l'objet de cette contemplation, dans laquelle l'homme s'anéantit en quelque ſorte ? Si ces peuples avoient eu une exacte connoiſſance de Dieu, ils auroient pu s'élever juſqu'à l'idée ſublime du paradis de la vraie religion. Si leur théologie étoit plus profondément examinée, on trouveroit peut-être dans leur Nireupan, la réunion de l'ame à l'être ſuprême, ſuivant les idées des philoſophes de l'Indoſtan, dont il a été parlé ci-deſſus. Les Siamois croient, comme tout le reſte des Indiens, que l'objet particulier de leur culte n'a aucun droit ſur les hommages des autres nations. Des peuples qui n'honorent que des hommes de leur pays & à titre de modéles, de légiſlateurs, de bienfaiteurs propres, ne peuvent aſſujettir à leur religion les étrangers, puiſque les relations de leurs Dieux ou idoles ne s'étendent point au-dehors. Aux

yeux d'une nation qui n'enveloppe point l'univers moral dans le sein d'un Dieu unique, l'auteur & la fin de toutes choses, il ne sçauroit y avoir ni foi ni culte qui doive être la foi & le culte de toutes les nations. Qu'on démontre aux Indiens les absurdités, les contrariétés, les ignorances grossieres de leurs livres, ils ne les rejetteront pas pour cela, non-seulement parce qu'on ne parvient pas à désabuser des hommes qui croient à cause qu'ils ne sçavent pas douter, mais encore parce qu'ils prétendront que si leurs livres ne sont pas la vérité même, elle n'est nulle part, & qu'étant faits pour eux par des hommes extraordinaires de leur nation, ils sont les meilleurs qu'ils puissent suivre.

Le P. Tachard dit que les Docteurs Siamois comparent la mort à un flambeau éteint ou au sommeil qui nous rend insensibles aux maux de la vie, avec cette différence qu'en mourant, Dieu en est délivré pour toujours, au lieu que pour les hommes ce sommeil n'en est qu'une suspension passagere. Depuis que Sommonacodom avoit aspiré à devenir Dieu, il étoit revenu 550 fois au monde, sous différentes figures, & à chaque renaissance, il avoit toujours été le premier, le Prince des animaux dont il portoit le corps. Les divinités qui se sont succédées sur la terre, n'ont regné que jusqu'à ce que le nombre des élus que leurs mérites devoient sanctifier fut entiérement rempli; après quoi disparoissant du monde, elles tomboient dans un repos, qui est bien opposé à l'anéantissement. La divinité qui succéde à celle qui vient de disparoître, entre dans tous ses droits & gouverne l'univers à sa place.

Les Indiens dont nous examinons la religion, attendent un autre homme miraculeux comme leur Prà-Pouti-Sat, prédit & nommé Prà-Narotte, par Prà-Pouti-Sat lui-même. Prà Narotte consommera sa vertu en donnant, comme son précurseur, ses enfans à manger aux Talapoins. Cette attente d'un nouveau Dieu, si l'on peut employer ici ce terme, les rend attentifs & crédules, toutes les fois qu'on leur propose quelque personnage extraordinaire,

dinaire, sur-tout si ce personnage est entiérement stupide, parce que l'entiere stupidité ressemble, à ce qu'ils se figurent, à l'inaction & à l'impassibilité du Nireupan. Un jeune garçon né muet & si hébété qu'il ne sembloit avoir rien d'humain que la figure, jetta les Siamois dans un vertige religieux contre lequel il fallut employer la violence des châtimens. Les Bonzes de la Cochinchine s'enrichirent avec un enfant stupide qu'ils présenterent à l'adoration des peuples, & qu'ils brûlerent après lui avoir ravi l'usage des sens par un breuvage, comme s'il étoit dans le Nireupan. La stupidité, à un certain âge, passe chez les Turcs pour un des caractéres des Emirs issus de Mahomet.

J'ai déja parlé des cinq préceptes négatifs auxquels se réduit la morale Indienne: ne point tuer, ne rien dérober, ne commettre aucune impureté, ne point mentir, ne point boire de laou ou liqueur enivrante. Le précepte contre l'impureté s'étend chez quelques peuples, non-seulement à l'adultere mais à tout commerce charnel & au mariage même. Au-delà du Gange, le célibat est un état de perfection & le mariage un état de péché. Les philosophes Chinois disent que la femme est en soi une chose mauvaise, & qu'il n'en faut point garder dès qu'on a des enfans qui puissent rendre à leurs ancêtres les devoirs que la religion juge nécessaires au repos des morts.

Le premier précepte pris rigoureusement défend non-seulement de tuer les hommes & les animaux, mais encore de détruire les plantes & les semences, ce qui réduiroit l'homme à vivre de fruit. Il défend non-seulement de détruire les plantes & les semences, mais encore, quelque autre chose que ce soit, parce que les Indiens croient toute la nature animée, ce qui réduiroit l'homme à se détruire lui-même par l'inaction. Ils supposent tous comme les nations de l'antiquité les plus admirées, que les astres, les montagnes, les riviéres, & en particulier le Gange, peuvent penser, parler, se marier, & avoir des enfans. Cependant par l'opinion de la métempsycose, l'homicide même seroit souvent

louable, puiſqu'il délivreroit certaines ames d'une vie malheureuſe. Cette raiſon qui engage les Chinois à tuer leurs enfans n'a point d'effet ſur l'eſprit des Siamois & de leurs voiſins qui répondent, ſans reſoudre la difficulté, que c'eſt toujours offenſer les ames que de les déloger par force. Mais il eſt permis, ſelon eux de diſpoſer, de ſa propre vie, tant parce qu'on eſt Maître de ſoi-même que parce que le ſacrifice acquiert à l'ame de nouveaux dégrés de vertu & de bonheur. Ainſi les Siamois, les Péguans, les Arrakanois, les Malabares mêmes, & pluſieurs autres peuples, ſe pendent à des arbres, ſe brûlent, ſe font écraſer ſous les roues des chariots de leurs idoles. Ceux qui ne ſçavent comment concilier cette étrange conduite avec le reſpect ſingulier de ces gentils pour la vie des inſectes mêmes, ne les accuſeroient point d'inconſéquence & de contradiction, s'ils étoient inſtruits de leur philoſophie. Dans les cantons où les femmes ſe brûlent avec les cadavres de leurs maris, la religion regarde cette pratique non comme une peine, mais comme une action glorieuſe & ſuivie d'un grand bonheur. On croit auſſi qu'elle ſera très-avantageuſe aux enfans, & en effet les enfans de celles qui ſe livrent à la mort, ſont recherchés par les familles les plus diſtinguées de leurs tribus, ou même admis dans une tribu ſupérieure. D'ailleurs les femmes ne ſont point conduites par force ſur le bucher, leur ſort eſt à leur choix: il eſt vrai que ſouvent la ſuperſtition fait violence à la nature. Il eſt faux qu'une veuve qui refuſe de ſe brûler avec le cadavre de ſon mari, ſoit notée d'infamie & chaſſée de ſa Tribu. Dans les pays ſoumis à des Princes Mahométans, les Indiennes ſont obligées de demander la permiſſion de ſe brûler aux Gouverneurs qui tentent toutes les voies de la douceur pour les guérir de leur folie. La crainte d'une révolte empêche le gouvernement d'abolir cette coutume, trop chere aux idolâtres dont il faut tolérer la religion. Les Sçavans de l'Indoſtan diſent qu'après que Brama fut mort, ſes femmes furent ſi ſenſibles à ſa perte, qu'elles réſolurent de mêler leurs cendres avec les ſiennes. Celles

des principaux Officiers, jaloufes de montrer à leurs maris la même affection, imitérent cet exemple glorieux. Les Brames déclarérent que les ames de ces héroïnes avoient achevé leurs transmigrations d'épreuve, pour entrer dans le cercle des purifications; & auffi-tôt ils fixérent les cérémonies du facrifice qu'ils prétendirent autorifer par des paffages obfcurs du Beth de Brama. La fuite de l'exemple & de la doctrine fut que toutes les femmes regardérent comme un acte auffi utile qu'honorable pour elles, de s'immoler à Dieu & aux mânes de leurs époux. Les Indiens d'au-delà du Gange n'ont jamais reçu, que l'on fçache, cette pratique. Au lieu que les autres brûlent avec les morts, les animaux & les meubles qui étoient à leur ufage, ceux-ci, par une fage économie, ont établi qu'il fuffifoit de brûler ces mêmes chofes figurées en papier découpé & fouvent doré ou peint. On peut conclure de l'ufage de brûler généralement les meubles & les animaux dont les morts fe fervoient pendant leur vie, que les femmes n'ont pas été enveloppées dans ce facrifice, pour garantir les maris de leur trahifon, comme on l'a dit, malgré la preuve tirée de la liberté qu'elles ont de ne pas le faire & de la gloire qu'elles acquiérent en le faifant. On a cru que ce qui périroit avec les hommes renaîtroit avec eux, pour fatisfaire leurs befoins dans l'autre vie, & l'on aura attaché à leur fort ce qu'ils avoient de plus cher. C'étoit l'opinion des Gaulois qui avoient la même coutume. Dans l'Indoftan, l'on croit que l'efprit qui habitoit dans le corps des femmes va rejoindre celui de leurs maris dans un état de purification, lorfqu'elles fe brûlent avec eux. Dans plufieurs cantons de l'Inde, les femmes efclaves fuivent quelquefois volontairement leur maîtreffe à la mort. On a vu les domeftiques s'y engager au Japon. Il n'eft pas fans exemple aux Indes, qu'un mari fe confume avec fa femme par l'efpérance d'aller jouir avec elle d'une autre vie.

En général les Indiens ont plus d'horreur du fang que de la mort même, comme fi l'ame étoit principalement dans le fang

ou qu'elle ne fut que le ſang même. De-là leur horreur pour les ſupplices dans leſquels le ſang eſt répandu, tandis qu'ils n'ont aucun ſcrupule à brûler ou à étouffer les criminels. L'ame, ſuivant les Indiens & tous les Orientaux, eſt une ſubſtance exactement conformée comme le corps, mais d'une matiére aſſez ſubtile pour ſe dérober à l'attouchement & à la vue. Tels étoient les mânes & les ombres des Grecs & des Romains. Les Orientaux donnent aux ames, ſans ſçavoir pourquoi, une figure humaine, quoiqu'ils les ſuppoſent également propres à entrer dans toutes ſortes de corps. Lorſque les Mancheoux voulurent forcer les Chinois à ſe raſer les cheveux à la Tartare, pluſieurs d'entr'eux aimérent mieux ſouffrir la mort, que d'aller, diſoient-ils, en l'autre monde paroître tondus devant leurs Ancêtres; s'imaginant que l'on raſoit la tête de l'ame en raſant celle du corps. Loin d'avoir un penchant naturel pour les corps, les ames ſouffrent d'y être renfermées, & elles n'y ſont que pour expier leurs péchés. Leur vrai enfer conſiſte dans des tranſmigrations éternelles, qui ne ſeront point terminées par le nireupan ou parfait repos. Il n'y a point d'autre juge des actions humaines, à ce qu'ils croient, que la fatalité. Il eſt dans leurs ſyſtêmes des ſympathies ſecrettes mais certaines, entre la vertu & le bonheur, entre le vice & le malheur, ſuivant leſquelles la vertu eſt toujours récompenſée & le vice toujours puni. Ainſi la juſtice diſtributive eſt auſſi exactement obſervée qu'elle le ſeroit par l'être le plus juſte & le plus intelligent; puiſque les œuvres bonnes ou mauvaiſes ont eſſentiellement une propriété corporelle qui a la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils méritent, comme les choſes peſantes ont un principe qui les détermine à deſcendre, & les choſes légeres un autre qui les détermine à monter. Si le méchant proſpére dans ce monde, c'eſt qu'il y jouit de la récompenſe qu'il a méritée en une autre vie par de bonnes actions. Si la vie de l'homme eſt mêlée de bien & de mal, c'eſt que tout homme a bien & mal fait, quand il a autrefois vécu. La vie a donc deux rapports l'un à une vie an-

térieure comme récompense, l'autre à une vie nouvelle comme mérite:

Les Indiens ne croient point que l'exacte vertu soit faite pour tout le monde, ils n'en jugent capables que les Talapoins. Le métier des séculiers, disent-ils, est de pécher, & celui des prêtres de ne point pécher & de faire pénitence pour ceux qui péchent. La peine nécessairement attachée au péché peut passer du coupable sur l'innocent, si l'innocent s'y soumet pour délivrer le coupable; il faut donc que les Talapoins soient plus purs que ceux dont ils expient les péchés. Ces hommes qui portent les iniquités des autres se contentent de s'abstenir de mauvaises actions; mais ils n'ont point de scrupule à les faire commettre aux séculiers pour en profiter. Ils ne feront pas bouillir du riz pour leur nourriture, parce que c'est le faire mourir; mais ils chargeront de ce péché leurs Tapacaous ou domestiques séculiers, ou les enfans Talapoins qu'ils élévent. Les séculiers n'observent ni n'éludent les préceptes que par la crainte des châtimens publics ou par un éloignement naturel pour la mauvaise action. Ils rachétent leurs péchés par de bonnes œuvres, qui consistent principalement à donner aux temples & aux Talapoins, suivant la maxime que l'aumône rachéte les péchés. Les Moines qui se croient seuls vertueux, se permettent en conséquence tout l'orgueil possible vis-à-vis des séculiers. Ils se croient dispensés de l'humilité par les humiliations. Ces peuples ont des idées de presque toutes les vertus, & ils n'en ont presque aucune qui soit exacte; car ils portent superstitieusement les unes au delà de leurs bornes, & pour les autres, ils demeurent au dessous de la juste mesure.

Un Talapoin péche, s'il joue de quelque instrument; si étant assis, il n'a pas les jambes croisées; s'il cultive la terre, car c'est manquer de respect pour cet élément; s'il a plusieurs vêtemens; si quand il a mangé, il recueille les restes pour le lendemain; s'il mange quelque chose qui ne lui ait pas été offert les mains jointes; s'il songe en dormant qu'il voit une femme & que le

songe l'éveille ; s'il urine sur le feu, sur la terre, ou dans l'eau, car c'est détruire ou corrompre ces élémens ; s'il se frotte le corps contre quelque chose ; s'il reçoit quoi que ce soit de la main d'une femme ; s'il n'aime pas tout le monde également ; s'il fait une idole, car l'idole étant au-dessus de l'homme, il y a de l'incongruité qu'elle en soit l'ouvrage, & il faut laisser ce péché aux séculiers pour lesquels il est inévitable ; s'il se découvre dans les rues une partie du corps ; s'il éléve la voix en riant ; s'il s'attriste de la mort de ses parens, car il n'est pas permis aux Crengs, c'est-à-dire, aux Saints de pleurer les Cahats ou pécheurs ; s'il ignore de certains nombres ou calculs ; s'il fait du bruit avec ses pieds, quand il entre dans une maison ; s'il dort sur quelque chose d'élevé ; s'il cause avec quelqu'un en mangeant ; s'il laisse tomber du riz de sa cuiller ; s'il prend les vêtemens d'un mort, lesquels ne sont pas encore percés ; s'il met la main dans la marmite ; s'il dort dans un lieu où d'autres ont couché ensemble, &c. Les Talapoins de Siam doivent, sous peine de feu, garder exactement le célibat, tant qu'ils demeurent dans leur profession : comme elle leur donne de grands priviléges, les Princes ont grand soin d'empêcher qu'elle ne devienne trop commode, principalement sur l'article de la chasteté. On les a soumis à des examens de science, après lesquels on les réduit à la condition séculière, s'ils n'ont pas été jugés assez instruits. Il leur est défendu de se mêler d'affaires d'état ; soit que ce soin ait paru à leurs chefs entraîner trop de distraction, & attirer l'envie sur ceux qui en sont chargés ; soit qu'une sage politique ait inspiré aux Princes d'éloigner du gouvernement des gens qui ont tant de pouvoir sur l'esprit des peuples.

Les Talapoins des villes vivent dans des Vats ou Couvens. Ils sont moins estimés que ceux des bois, parce que ceux-ci ménent une vie beaucoup plus dure & qui seroit intolérable dans des climats moins chauds, & pour des hommes naturellement moins frugals. Il y a dans leurs maisons des cellules pour des Talapoines, dont l'âge avancé paroît une caution suffisante de continence. Ils

instruisent la jeunesse & ils élévent des enfans dans leurs Couvents pour leur état. Les supérieurs des communautés les plus considérables s'appellant Sancrats. On a comparé les Sancrats aux Evêques ; mais quoiqu'eux seuls puissent faire des Talapoins, ils n'ont aucune jurisdiction sur le peuple ni même sur les Talapoins d'un autre couvent. Tous ces supérieurs sont indépendans les uns des autres. Le corps seroit trop à craindre, s'il n'avoit qu'une tête, & s'il agissoit toujours de concert & par les mêmes maximes. L'esprit de l'institut est de se nourrir des péchés du peuple. L'objet de plusieurs de ces Religieux est d'amasser de l'argent pour retourner ensuite à la vie séculiere. Ils prêchent, & leurs sermons leur attirent beaucoup d'aumônes. Il y en a qui poussent leur carême jusqu'à cent jours de jeûne. Les Siamois citent des exemples de Talapoins qui ont passé tout ce temps-là sans manger, mais ils attribuent ces jeûnes à magie. Ils portent un chapelet sur lequel ils prononcent des paroles balies. Leur habit ou pagne est composé de quatre piéces. Ils se rasent la barbe, la tête & les sourcils. Les jours où ils font cette opération sont des jours de dévotion pour le peuple, & de présens pour eux. Il y a des temps où les Talapoins lavent leurs Idoles & leurs Sancrats avec des eaux parfumées. Le peuple les lave à leur tour, & ensuite dans les familles, les enfans lavent leurs parens, sans égard pour le sexe. Leur règle les assujettit à une espéce de confession, mais qui consiste à dire plutôt ce qu'ils n'ont pas fait que ce qu'ils ont fait de mal. Il y a des cantons dans les Indes où les Talapoins se marient, mangent de la viande, & tuent même des animaux pour des sacrifices. L'habit, les couvens & les temples des Talapoins sont inviolables, quoiqu'on trouve dans les révolutions des exemples contraires. Un Prince qui usurpe une couronne ne croiroit pas pouvoir attenter sûrement à la personne d'un Talapoin de la famille Royale, si par adresse il ne l'avoit engagé à quitter cette profession.

La plus grande partie de ces opinions & de ces coutumes sont

Histoire des Indes.

communes aux Royaumes de Siam, de Pégu, d'Arrakan, de Laos, &c. Dans le pays d'Arrakan, les prêtres portent le nom de Raulins & se divisent en trois ordres, sous les noms de Pongrins, de Pangians & de Xoxoms, tous soumis à un seul chef, rasés & vêtus de jaune comme les Talapoins Siamois. S'ils manquent à l'observation du célibat, ils sont seulement réduits à l'état de laïques. Les Pongrins portent une espéce de mitre. Outre les idoles des temples qui sont en si grand nombre qu'on en compte jusqu'à vingt mille dans un seul, chaque maison a les siennes, auxquelles les habitans ne manquent pas d'offrir une partie des alimens qu'on leur sert, & dont ils portent les marques imprimées avec un fer chaud sur le bras ou sur l'épaule. Ils jurent par ces Dieux domestiques. Dans le Pégu, la vénération qu'on a pour les Talapoins est portée si loin, qu'on se fait un honneur de boire de l'eau, dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Sheldon ne donne à ce peuple ni temple ni culte régulier : c'est une erreur occasionnée par l'ignorance dans laquelle il étoit de l'ancienne religion du pays; car il ne voit dans le Pégu que la doctrine des deux principes, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal, dans laquelle il confond des dogmes de la religion Siamoise. Les partisans de Sommonacodom adorent Samsai, autre divinité Siamoise; Prà Prumb, Dieu des Camboiens; Kiakiac & Dagun, Dieux particuliers aux Péguans. Kiakiac dont ont voit une statue colossale de 60 pieds, dort, suivant eux, depuis 600 ans; il sortira de ce sommeil pour détruire le monde; Dagun en rassemblera les débris pour en former un monde nouveau. La secte Manichéene est si fortement pénétrée de la crainte du démon, qu'elle croit voir ce cruel ennemi dans tout homme d'une figure extraordinaire. Ces idolâtres ont coutume, au commencement de l'année, de ramasser une bonne provision de vivres qu'ils abandonnent à l'avidité du génie infernal, espérant par ce sacrifice l'engager à les laisser tranquilles le reste de l'année. Ils ont une si haute opinion de la sainteté des

des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés. Les singes n'ont pas moins de part à leur vénération.

Histoire des Indes.

La religion dominante de cette contrée de l'Inde, religion conforme à celle des Bonzes de la Chine & du Japon, a peut-être pris son origine dans le Tibet, d'où elle se sera répandue dans d'autres Provinces de l'Inde, à la Chine, au Japon & dans la Tartarie occidentale, d'une extrêmité à l'autre. Les prêtres des Indes & de la Chine étoient autrefois soumis au grand-Lama, comme à leur grand prêtre ou pontife universel, ainsi que les Lamas du Tibet & de la Tartarie, qu'il est aisé de reconnoître dans les Bonzes & dans les Talapoins. Avec des dogmes semblables, l'église du Tibet a une forme beaucoup plus régulière & plus parfaite que les autres, si l'on en excepte celle du Japon, établie sur le même modéle. Enfin la plûpart des institutions religieuses que l'on voit éparses dans les Royaumes voisins du Tibet, se trouvent réunies en un systême dans ce pays. Il semble qu'il est naturel d'en conclure que les Indiens de Pégu, de Siam, &c. en se séparant de la communion des Tibetans, ont altéré leur religion pour l'accommoder à leur génie ou aux circonstances, pendant que la Métropole pour laquelle elle avoit été instituée, l'a conservée dans sa forme primitive. Les Japonnois, sectateurs de Xaca, qui comme on l'a vu, est incontestablement le même que le Buddo des Indiens, le Sommonacodom des Siamois, le Fo ou le Xekia des Chinois, ont dans leur culte & dans leur hiérarchie une conformité presqu'entiere avec les sectateurs de La; d'ailleurs ils reconnoissent qu'ils ont reçu leur religion des Indiens.

La, appellé Fo par les Chinois, est l'objet principal du culte des habitans du Tibet. C'étoit un Prince qui naquit 1026 ans avant l'ere chrétienne & qui regna dans une partie de l'Inde, que les uns nomment Chang Tyen-Cho, & d'autres Si-Tyen. Il se fit passer pour un Dieu qui s'étoit revêtu de la chair humaine. A sa mort, on prétendit qu'il n'avoit disparu que pour un temps & qu'il reparoîtroit bientôt. Ses disciples sont persuadés, suivant une

Histoire des Indes.

tradition confirmée par les écrits de leurs anciens auteurs, qu'il apparut au jour marqué. L'impoſture eſt renouvellée dans toutes les occaſions où elle demande d'être ſoutenue, c'eſt-à-dire, à la mort de chaque ſucceſſeur du prétendu Dieu ; de ſorte que La ne ceſſe pas de vivre & d'être corporellement préſent dans la perſonne du Lama-Dalay. Les prêtres expliquent ces incarnations par la doctrine de la tranſmigration des ames, dont ils diſent que La fut l'inventeur. Cependant le Jéſuite Deſideri aſſure dans le 15e tome du recueil des Lettres édifiantes, que les habitans du Tibet rejettent la métempſycoſe, ainſi que la polygamie & la diſtinction des viandes défendues. Bentink, dans ſon Hiſtoire des Turcs, des Mongols, &c. remarque que ſi la tranſmigration eſt la doctrine commune du Tibet, les plus habiles néanmoins croient que l'ame ne paſſe pas réellement d'un corps dans un autre, mais ſeulement ſes facultés. La tranſmigration des ames admiſe dans cette religion, ne ſe fait que dans les corps humains & non dans ceux des animaux, ſuivant l'obſervation du P. Regis, qui concilie l'oppoſition apparente de quelques autres écrivains. Au rapport de Deſideri, ces peuples reconnoiſſent un Dieu ſous le nom de Konchok, Konju, ſuivant le P. Grueber. On donne au grand Lama, ce ſurnom qui ſignifie *éternel* & qui ne doit être qu'une qualification de La. On adore auſſi un être nommé Urghien, homme Dieu, né d'une fleur, comme Brama. Cependant il y a des ſtatues repréſentantes une femme avec une fleur à la main, laquelle paſſe pour la mere d'Urghien. Les Mahométans de la petite Bukkarie croient que la mere d'Iſa ou de Jeſus conçut en flairant une fleur. On peut ſe rappeller que les Siamois donnent à la mere de Sommonacodom le nom de Maria. Quelquefois, dit Deſideri, ces peuples nomment Dieu Konchok-Chik, le ſeul Dieu & quelquefois ils l'appellent Konchok-Sum, Dieu Trion. Ils ont l'uſage d'une ſorte de chapelet, ſur lequel ils répétent ſans ceſſe *om*, *ha*, *hum*. Le premier de ces trois mots ſignifie intelligence ou bras, c'eſt-à-dire pouvoir ; le ſecond, la parole ; le troiſiéme, le

cœur ou l'amour. Suivant le P. d'Andrade, ils disent que Dieu est un en trois personnes, dont la premiere s'appelle Lama Konioc, pere éternel; la seconde, Chokonioc, le grand livre; la troisiéme, Sanguya Konioc, la vision & l'amour de la gloire. La seconde personne est l'auteur & la parole même de leur loi. Elle a répandu son sang pour le genre humain, ayant été percé de cloux. Dans leurs livres, on la trouve étendue sur une croix. Leur principale idole qui s'appelle Menippe ou Manipa, a trois têtes de différentes formes. C'est devant cette idole que le peuple observe des rites sacrés, avec quantité de danses & de mouvemens ridicules en criant, ô Manipe Mihum, ou Manipe sauvez-nous. Le grand Lama célèbre une espéce de sacrifice avec du pain & du vin, dont il prend une petite quantité & distribue le reste aux Lamas présens à la cérémonie.

Le grand Lama, ou Lama Dalay, pere ou prêtre universel, posséde dans l'opinion de ceux qui le regardent comme le Dieu Fo incarné, toutes les perfections de la divinité, sur-tout la science universelle & la connoissance la plus intime des secrets du cœur. Les Chinois l'appellent Ho-Fo, le Fo-vivant. On le nomme le pere céleste, Dieu le pere. Lorsqu'il paroît mourir, il ne fait que changer d'habitation; & le corps fortuné qui doit lui servir de résidence est révélé par certains signes que les prêtres Tartares sont obligés d'apprendre des autres Lamas, parce qu'ils sçavent seul quel est l'enfant destiné à remplacer le grand Lama. Ce souverain pontife, lorsqu'il se croit près de sa mort, assemble ordinairement son conseil, pour déclarer que son ame doit passer dans le corps de tel enfant nouvellement né. Lorsque ce jeune Dieu que les Lamas élevent, est parvenu à l'âge de six ou sept ans, on lui présente quelques meubles du mort mêlés avec les siens; s'il les distingue, c'est une preuve manifeste de la transmigration. Grueber raconte que le grand Lama se tient assis dans un profond appartement de son palais, orné d'or & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, sur une espéce de lit couvert d'une précieuse tapisserie.

Histoire des Indes.

En approchant de lui, ſes adorateurs baiſſent la tête juſqu'à terre & lui baiſent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le viſage couvert, & les Lamas qui le ſervent expliquent ſes oracles. On a ſoin de lui choiſir un ſucceſſeur, dont la figure reſſemble à la ſienne; ainſi les peuples le croient toujours vivant & immortel. Les Indiens & ſur-tout les Tartares viennent avec un zèle ſingulier recevoir ſa bénédiction. Ces aveugles pélerins ne manquent pas de relever ce qu'ils ont ſouffert pendant leur voyage. Les Khans & les autres Princes ne ſont pas plus diſpenſés de ces adorations que les plus vils de leurs ſujets, & ils ne ſont pas traités avec moins de hauteur par le pontife, qui ne daigne pas même leur rendre le ſalut. A peine fit-il un leger mouvement, comme s'il eût voulu ſe lever, lorſque l'Ambaſſadeur de l'Empereur Kang-Hi lui offrit l'hommage de ſon maître. Les grands du Tibet ſe procurent avec beaucoup d'empreſſement quelque partie des excrémens du grand Lama, pour les porter autour du cou en forme de reliques & pour en aſſaiſonner leurs alimens. On croit qu'ils garantiſſent, ainſi que ſon urine, de toutes les infirmités corporelles. La grande faveur qu'il daigne accorder, c'eſt de mettre la main ſur la tête de ſes adorateurs, qui ſe croient abſous par là de tous leurs péchés. Les Rois qui font profeſſion de ſon culte, tels que les Khans Tartares & l'Empereur de la Chine, ne manquent point en montant ſur le trône, de lui envoyer des Ambaſſadeurs avec de riches préſens, pour demander ſa bénédiction, qu'ils croient néceſſaire au bonheur de leur regne. Ce Pontife qui n'étoit d'abord qu'une puiſſance ſpirituelle, eſt devenu par degrés un Prince temporel aſſez redoutable.

Bentink affirme avec pluſieurs voyageurs ſenſés, que les Lamas Tartares ſoutiennent fortement la néceſſité d'adorer un ſeul Dieu; qu'ils regardent le Dalay Lama & les Kutuktus, ſes vicaires, comme des ſerviteurs privilégiés auxquels ce Dieu ſe communique pour l'inſtruction & pour l'utilité des hommes; & que les images qu'ils honorent ne ſont que des repréſentations de la divinité ou des

ſaints, expoſées à la vue du peuple pour lui rappeller ſes devoirs. Cet Auteur ajoute qu'ils enſeignent & qu'ils pratiquent les trois grands préceptes fondamentaux, qui conſiſtent à honorer Dieu, à n'offenſer perſonne & à rendre à chacun ce qui lui eſt dû. La plûpart des Miſſionnaires accuſent les Lamas d'être livrés à la débauche. D'autres écrivains proteſtent que cette accuſation bleſſe la juſtice. Ces prêtres rempliſſent les premiers poſtes auprès des Princes, occupent les premieres places dans les aſſemblées & ont quelque teinture des Sciences. Le Capucin Horace de la Penna, dont la relation repréſente le grand Lama & les Princes du Tibet, diſpoſés par ſa miſſion terminée en 1741, à recevoir le Chriſtianiſme, dit que le Tibet a des colléges & des univerſités où l'on apprend ce qui concerne la religion du pays.

On voit au Tibet une hiérarchie eccléſiaſtique compoſée de divers officiers qui répondent à nos archevêques, à nos évêques & à nos prêtres. On y voit auſſi des abbés & des abbeſſes, des prieurs, des provinciaux & d'autres ſupérieurs dans les mêmes degrés pour le gouvernement du clergé régulier. Les Lamas ſont vêtus de laine. Outre le chapeau, ils portent divers ornemens de tête, ſuivant leurs dignités. Le plus remarquable eſt celui qui reſſemble à la mitre de nos évêques. La couleur de l'habit du grand Lama eſt rouge. Bentink & Deſideri diſent que les moines & les religieuſes du Tibet font des vœux comme les nôtres. Ils ont ſans ceſſe entre les mains un grand chapelet, ſur lequel ils récitent continuellement des prieres.

Il paroît que le Prête-Jean dont Marco-Polo & tant d'autres voyageurs ont parlé, eſt le grand Lama, qui à cauſe de la reſſemblance de ſa religion avec le Chriſtianiſme, aura été repréſenté par les Neſtoriens & regardé par les Mahométans comme un Prince Chrétien. En effet Carpini & Zakut placent ce Prête-Jean dans la grande Inde, qui juſqu'à préſent a compris le Tibet, du moins en grande partie. Rubruquis place ſon pays au ſud des montagnes de Karakitay, ce qui s'accorde avec la ſituation du Tibet. Il eſt

probable que ce Prête-Jean eſt le Vut de Rubruquis, l'Unad de Zabut, l'Ung de Marco-Polo & d'Abulfiaradge, le Vang des Auteurs Chinois, c'eſt-à-dire, un Khan des Karaïtes, nommé prêtre par les Neſtoriens dont on prétend qu'il profeſſoit les dogmes, & tué par Genghiskhan. Hayton, ne ſe bornant pas à reconnoître pour Chrétiens Ung ou Vangkhan & toute ſa tribu, aſſure que Kublay, conquérant de la Chine & Houlagou, ſon frere, qui regna ſous lui dans la Perſe, furent convertis à la foi chrétienne. Mais, dit l'Hiſtorien des voyages, on ne trouve rien dans l'Hiſtoire qui favoriſe cette opinion, à moins que les Bonzes ne fuſſent Chrétiens, car les Hiſtoriens Chinois reprochent à Kublay de leur avoir été trop attaché. Voyez dans l'article de la Chine ce que nous avons dit, après M. de Guignes, ſur le Chriſtianiſme des Bonzes; les obſervations préſentes prêtent de fortes couleurs de vraiſemblance à cette opinion, ſur-tout ſi on les rapproche des réflexions que nous avons faites ſur la religion de Xaca telle qu'elle eſt au Japon. Il eſt difficile de ne pas reconnoître le Chriſtianiſme & l'Egliſe Romaine comme la ſource dans laquelle une main impure a puiſé le culte répandu dans les Indes, la Tartarie, la Chine & le Japon.

Le célèbre P. Gerbillon qui a tant voyagé dans la Chine & dans la Tartarie à la ſuite ou par ordre de l'Empereur Kang-Hi, remarque avec étonnement que les Lamas ont l'uſage de l'eau-bénite, le chant dans le ſervice eccléſiaſtique, la priere pour les morts & des habillemens ſemblables à ceux des Apôtres, ainſi que la mitre des Evêques, ſans parler de la reſſemblance du grand Lama avec le Pontife de Rome. Le P. Grueber va plus loin. Il aſſure que ſans avoir jamais eu de liaiſon avec aucun Européen, leur religion s'accorde ſur tous les points eſſentiels avec l'Egliſe Romaine. Outre le ſacrifice du pain & du vin, ils ont l'uſage de l'extrême-onction, la bénédiction des mariages, les proceſſions, les reliques des Saints, les priéres pour les malades, les monaſtéres, les jeûnes, les mortifications, ſur-tout par l'uſage de la

discipline, la consécration des Evêques, les missions. Je ne rapporte rien, dit Grueber, que sur le témoignage de mes propres yeux. Horace de la Penna, autre témoin oculaire, dit que la religion du Tibet est une image de celle de Rome. On y croit un Dieu, une Trinité, un paradis, un enfer, un purgatoire, mais avec un mélange de fables. Je ne sçais si l'on y connoît le dogme de la résurrection des corps, mais au rapport de Knox, il est admis par les Insulaires de Ceylan, lieu de la naissance de Buddou, Sommonacodom & sans doute La. Les sacrifices pour les morts, les aumônes, les vœux du Monachisme, l'ordre hiérarchique, la confession dont les Lamas reçoivent le pouvoir de l'Evêque, l'eau bénite, le signe de la croix, le chapelet & beaucoup d'autres pratiques chrétiennes; tant de traits réunis forment un corps de ressemblance trop singulier & trop frappant pour révoquer en doute la prédication de l'évangile dans le Tibet ou dans les contrées voisines. Aussi dans la relation de l'Ambassade Russienne de 1623, lit-on à l'occasion des Lamas ou Moines Mongols, qu'ils prétendent que leur religion est la même que la nôtre, avec cette différence que les Moines Russiens sont noirs & que ceux de leur religion sont blancs. Les Lamas, rapporte Desideri, nous ont assuré que les livres de leur loi ou de leur religion, ressemblent aux nôtres. Le Roi & plusieurs de ses courtisans nous regardoient comme des Lamas de la loi de Jesus-Christ. Les Chinois, au rapport du P. Gaubil, donnent aux Lamas du Tibet le nom de Bonzes de l'ouest; & souvent ils ont pris les Missionnaires Chrétiens pour des Bonzes de l'ouest ou des Lamas & pour des Mahométans. Le P. Andrada entreprit le voyage du Tibet sur ce qu'il avoit entendu dire que les habitans de cette contrée faisoient profession du Christianisme.

Le P. Grueber ne croit pas qu'il y ait jamais eu aucun Européen, avant lui, qui ait porté la religion chrétienne dans le Tibet, & le P. Gaubil ne conçoit pas comment on pourroit jamais se persuader qu'il y ait des nations chrétiennes dans

Histoire des Indes.

l'Orient, à moins que la réalité de cette ſuppoſition ne ſoit prouvée comme un fait. Cette ſuppoſition paroît l'être par les probabilités que l'on vient d'accumuler. Quoi qu'en diſe la Croze, il eſt difficile de ſe refuſer aux témoignages des anciens Hiſtoriens & de la tradition ſur l'Apoſtolat de S. Thomas dans les contrées de l'Orient. Euſébe atteſte que les écrits des anciens en faiſoient foi. La prédication de S. Thomas aux Indes étoit ſi généralement reconnue dès le troiſiéme ſiécle, que Manès, qui s'étoit choiſi des Apôtres comme un ſecond Meſſie, envoya aux Indes un nommé Thomas, dans l'eſpérance peut-être que ſon diſciple ſeroit un jour confondu avec le diſciple de Jeſus-Chriſt, idée que Cave, Auteur Proteſtant, inſinue. En effet le Manichéiſme ſe trouve répandu dans toutes les Indes. M. Maigrot, Evêque de Conon & Vicaire apoſtolique, cité & ſuivi par la Croze, prétend que les Miſſionnaires ont pris pour l'Apôtre S. Thomas, un certain Tamo, l'un des plus inſignes fripons qui ſoient jamais entrés dans la Chine, lequel s'eſt fait chef d'un rameau de la ſecte de Foe vers l'an 582. La tradition de l'Egliſe, celle des Chrétiens du Malabar & le témoignage unanime des voyageurs, détruiſent cette prétention deſtituée de fondement. S. Jerôme aſſure dans ſa ſeptiéme lettre, que tous les jours, Frunence, Evêque des Indes, recevoit à Jéruſalem des Moines de cette contrée qui venoient viſiter les lieux ſaints. Ce furent des Religieux des Indes qui apporterent à l'Empereur Juſtinien des œufs de ver à ſoie. Coſmas d'Alexandrie qui parcourut les Indes vers le milieu du ſixiéme ſiécle, y vit un nombre infini d'Egliſes, d'Evêques, de Fidéles, de Martyrs, de Moines & de Solitaires. Marco-Polo rapporta, dans le 13e ſiécle, que les Indiens du Malabar conſervoient le corps de S. Thomas & qu'ils l'honoroient avec beaucoup de zèle. Les habitans de Méliapour & de Cochin en parlerent ainſi aux Portugais. L'Arménien Hayton dit que cet Apôtre avoit converti pluſieurs Provinces des Indes, mais que la foi s'y étoit preſqu'évanouie, à cauſe que ces pays ſont éloignés des lieux

lieux où la religion chrétienne est généralement professée. Depuis la découverte des Indes, les voyageurs Européens ont tous attesté la tradition du pays.

Le Nestorianisme s'introduisit de bonne heure dans les contrées de l'Inde les plus opposées. Le Patriarche de Seleucie, centre de cette communion, donnoit la mission aux Evêques d'Orient par le moyen de deux Primats, l'un des Indes, l'autre du Katai. Ces prêtres Nestoriens inspirerent à leurs Prosélytes tant de haine pour la communion de l'Occident, que, suivant les meilleures relations, les Chrétiens des Indes en étoient remplis, quand les Portugais s'y établirent & que leur attachement au schisme forme le plus grand obstacle à leur conversion. Il est certain que le Christianisme Nestorien fleurissoit dans la Tartarie, avant le regne de Genghiskan. Le Prête-Jean, dont on vient de parler, l'avoit étendu & affermi dans les contrées de l'Inde voisines de la Chine & de la Tartarie. Les députés que la Cour de France & celle de Rome envoyerent en Tartarie, peu de temps après cet événement, rapporterent qu'ils y avoient trouvé un grand nombre de Chrétiens, mais infectés des erreurs de Nestorius & d'autres erreurs encore plus pernicieuses. Ces faits incontestables étayés des ressemblances que nous avons remarquées, prouvent invinciblement que le Christianisme est connu aux Indes depuis un grand nombre de siécles & que la religion du Tibet n'en doit être qu'une corruption.

Lorsque le Portugais Cabral arriva aux Indes, en 1500, deux Chrétiens de Cranganor lui assurerent qu'ils avoient une Eglise avec des croix, mais sans images & sans cloches; qu'ils avoient leur Pape, sous lequel étoient dix Cardinaux & deux Patriarches, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques; que cette Cour ecclésiastique résidoit en Arménie, où les Evêques de Cranganor alloient recevoir leur dignité & leur consécration; que la jurisdiction du Pontife s'étendoit fort loin dans l'Inde & dans le Katai; que les deux Patriarches faisoient leur résidence dans ces contrées;

Histoire des Indes.

que leur Pape portoit le nom de Catholique ; & que la tonſure tonſure du Clergé étoit en forme de croix.

Les Chrétiens de S. Thomas ſe rendirent ſi puiſſans dans le Malabar, qu'ils ſecouerent le joug des Princes infidéles. Le premier Roi de leur religion s'appelloit Baliarté ; il prenoit le titre de Roi des Chrétiens de S. Thomas. Ils ſe conſerverent quelque temps dans l'indépendance des Infidéles, juſqu'à ce qu'un de leurs Rois, qui, ſelon une coutume établie dans les Indes, avoit adopté pour fils le Roi de Dampier, mourut ſans enfans. Ce Roi payen lui ſuccéda dans tous ſes droits ſur les Chrétiens des Indes. Par une adoption ſemblable, ils paſſerent enſuite ſous la juriſdiction du Roi de Cochin, auquel ils étoient pour la plûpart ſoumis, lorſque les Portugais arriverent aux Indes. Vaſco de Gama, ayant paru devant Cochin avec une flotte, les Chrétiens lui envoyerent des députés, par leſquels ils lui repréſentoient que, puiſqu'il étoit vaſſal d'un Roi Chrétien, au nom duquel il venoit conquérir les Indes, ils le prioient de les honorer de ſa protection & de celle de ſon Roi, duquel dès-lors, dit Gouvéa, ils ſe déclaroient les vaſſaux. Ces députés préſenterent à l'Amiral Portugais un bâton, dont les extrêmités garnies d'argent, étoient ſurmontées de trois clochettes. C'étoit, diſoient-ils, le ſceptre de leurs Rois, dont le dernier étoit mort peu de temps avant l'arrivée des Portugais. Comme il n'y avoit dans toutes les Provinces des Indes, aucune trace du Chriſtianiſme qui fut exempte d'erreur, les Miſſionnaires Portugais s'attacherent à ſoumettre les Chrétiens du Malabar à l'Egliſe Romaine. Les Caçanares, prêtres de ces Chrétiens, leur oppoſerent beaucoup de réſiſtance. Don Menezès, Archevêque de Goa, ſe ſignala dans cette entrepriſe, principalement par le ſynode de Dampier, tenu en 1599. L'Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes par la Croze, n'eſt preſque que l'Hiſtoire ſatyrique de ce ſynode.

Les Miſſionnaires Européens ſe ſont empreſſés à l'envi de prêcher l'Evangile dans les Indes & dans tout l'Orient ; ils ont

eu différens succès, suivant les circonstances, suivant que ces Princes leur ont accordé ou refusé leur protection. Tout le monde connoît les grandes conversions opérées dans ce pays par S. François Xavier, dont tant d'hommes Evangéliques ont suivi les traces. Mais ces premiers succès avoient besoin de nouveaux succès pour ne pas s'évanouir. Le grand œuvre de la mission n'est point de faire des prosélytes, une seule prédication peut opérer cet effet, c'est de former des établissemens stables, à l'ombre desquels la foi s'éleve & s'affermit; cet ouvrage demande un concours de circonstances favorables, qui paroît demander les soins d'une providence jalouse de la réussite. Le zèle est, comme le courage, plein d'espérance, il brûle d'entreprendre, il exécute avec activité par l'ascendant qu'il a sur les consciences, il s'éblouit par ses premiers avantages; mais il n'a rien fait, tant qu'il lui reste quelque chose à faire. L'Histoire des missions est ordinairement l'Histoire d'une grande entreprise formée avec de petits moyens, qui s'épuisent même par des efforts heureux & brillans, avant qu'elle soit consommée, si le ciel, par des secours extraordinaires, ne la conduit lui-même à sa fin.

La religion Chrétienne avoit à vaincre dans les Indes, non-seulement une religion naturalisée, en quelque sorte, par une longue suite de siécles, non-seulement une religion jalouse & puissante, telle que le Mahométisme, mais encore des préjugés directement conçus contre elle avec une sorte de justice, par exemple, sur la cruauté & le débordement des Européens établis dans ces contrées. Elle avoit non-seulement à renverser les religions regnantes, mais encore à dompter le climat, mais encore à changer les mœurs, & cela chez une espéce d'hommes en qui l'éducation & l'habitude formoient une seconde nature & une sorte d'instinct, au-dessus duquel la paresse, l'ignorance, la stupidité & l'entêtement qui en résulte, ne leur permettent guere de s'élever. Il est aisé de comprendre de quelle conséquence il sera toujours que les Missionnaires connoissent parfaitement les mœurs de ces

peuples & qu'ils s'y accommodent, autant qu'il est possible, sans blesser la religion. Constance, Ministre du Roi de Siam, disoit aux Jésuites, au rapport du P. Tachard, que pour la conversion des Siamois, il ne suffisoit point de gagner leur estime & leur affection par le zèle, par la douceur & par la science si propre d'ailleurs à prévenir les esprits en faveur de leurs opinions. Il jugeoit qu'outre l'observatoire qui donneroit aux peuples une haute idée de leur capacité, il falloit que les Missionnaires eussent une maison, dans laquelle ils menassent la vie austére & retirée des Talapoins, sous l'habit même de ces prêtres Gentils. Cette conduite avoit réussi aux Jésuites Portugais. Dans le Maduré, où ces Religieux avoient passé plusieurs années sans recueillir aucun fruit de leurs travaux, le P. de Nobilibus présuma que revêtu de l'habit de Bramine, il pourroit s'attirer la confiance de la nation. En effet il se mit à parcourir presque nud les sables brûlans du pays & à se nourrir avec un excès de frugalité, qui paroît intolérable, & l'on dit que par ce moyen, il convertit près de 40 mille ames. Cette conduite fut approuvée à Rome par le tribunal de la propagation de la foi, sur l'exposition que l'habit particulier des Bramines n'étoit pas une marque de religion, mais d'une noblesse & d'une qualité distinguée.

Je suis convaincu, dit la Loubere, que le véritable secret de s'insinuer dans l'esprit de ces peuples, supposé qu'on n'ait pas le don des miracles, c'est de ne les contrarier en rien directement, mais de leur faire voir, comme sans y penser, leurs erreurs dans leurs sciences. C'est de changer les termes de leur culte le moins qu'il est possible, de donner au vrai Dieu des noms qui signifient dans la langue du pays ce qu'il y a de plus digne de vénération, tel que le mot *Prà* en Siamois; comme les Allemands lui donnent le nom de Gott, qui signifioit Mercure; comme on lui donne les noms de Theos & de Deus, qui signifioient en Gréce & en Italie de fausses divinités; mais en même temps il faudroit leur apprendre à attacher à ces noms l'idée entiére de la

divinité, idée d'autant plus aisée à recevoir qu'elle ne fait que relever & embellir les basses idées des faux Dieux. Il faudroit, ajoute cet écrivain, leur parler avec estime de Brama, de Sommonacodom & des autres objets de leur culte. Il faudroit, puisqu'ils se scandaliseroient si nous paroissions scandalisés des honneurs qu'ils rendent à la vertu de ces hommes, convenir qu'ils ont eu de grandes lumiéres naturelles & des intentions dignes de louanges, mais leur insinuer qu'étant hommes, ils se sont trompés sur des choses importantes au salut. Et à cet aveuglement près, pourquoi ne loueroit-on pas les législateurs de l'Orient aussi bien que les législateurs Grecs, de ce qu'ils se sont appliqués à inspirer aux peuples ce qui leur a paru le plus vertueux & le plus propre à les maintenir dans la paix & l'innocence? Pourquoi les blâmeroit-on des fables qu'une longue suite de siécles pleins d'ignorance a inventées sur leur sujet, &c? Enfin « comme les » Apôtres & les premiers Chrétiens, lors même que Dieu ap- » puyoit leur prédication par tant de merveilles, ne découvroient » pas tout d'un coup aux payens tous les mystéres que nous adorons, » mais leur déroboient long-temps & aux Catéchumenes mêmes la » connoissance de ceux qui pouvoient les scandaliser, il me semble » à plus forte raison que les Missionnaires qui n'ont pas le don » des miracles, ne doivent pas découvrir d'abord aux Orientaux ni » tous les mystères, ni toutes les parties du Christianisme ».

En suivant ces maximes ou peut-être en leur donnant trop d'étendue, des Missionnaires ont mérité l'animadversion du Saint Siége. Ils ont été accusés, non-seulement de favoriser l'Idolâtrie à la Chine & au Malabar, mais encore de la mêler avec le Christianisme. Dans la congrégation tenue à Rome en 1645, sur le culte de Confucius & des ancêtres, il fut agité plusieurs questions relatives aux coutumes observées par les Jésuites dans la prédication de l'Evangile au Malabar. En 1669, le Pape Clément IX rendit, sur l'avis de la même congrégation divers décrets, qu'il enjoignit à tous les ordres d'observer. En 1704, M. le Cardinal

de Tournon donna à Pondichéri un Mandement, par lequel il condamna diverſes cérémonies, conſervées pour ménager l'eſprit des Payens. En 1706, Clément XI confirma le Mandement de M. de Tournon; ainſi que Benoît XIII, en 1727; Clément XII en 1734 & 1739. Enfin en 1744, Benoît XIV, par la Bulle connue ſous le nom *Omnium ſollicitudinum*, a renouvellé en termes exprès tous les décrets rendus dans cette cauſe, juſqu'au Mandement du Cardinal de Tournon incluſivement. Un extrait de cette derniere piéce ſur laquelle toutes les autres ſont fondées, donnera une idée ſuffiſante des matiéres controverſées dans cette diſpute.

» Nous ordonnons, dit ce célèbre Cardinal, que dans la collation » du baptême, on pratique toutes les cérémonies, ſpécialement » celles de la ſalive, du ſel & du ſouffle, que l'Egliſe Catholique » a reçues de la tradition apoſtolique.... Comme c'eſt la cou» tume du pays que les enfans, dans l'âge le plus tendre, con» tractent des mariages indiſſolubles par l'impoſition du *Tally*, » médaille que l'époux attache au cou de l'épouſe, nous défendons » que ces mariages, qui ſont nuls avant l'âge preſcrit par l'Egliſe, » ſe pratiquent parmi les Chrétiens. Et comme ſuivant les » plus ſçavans ſectateurs de cette religion impie, le Tally eſt une » image, quoiqu'informe de l'idole Pullear ou Pillayar, qui pré» ſide, ſelon eux, aux cérémonies nuptiales, il eſt indécent que » des femmes Chrétiennes le portent à leur cou; pour ſe diſtinguer » des filles, elles n'auront qu'à ſe ſervir de Tallys, ſur leſquels » l'image de la croix ou quelqu'autre repréſentation chrétienne » ſera empreinte... Toutes les cérémonies anciennes étant in» fectées des erreurs du Paganiſme, les Miſſionnaires en re» trancheront tout ce qu'il y aura de ſuperſtitieux, le rameau de » l'arbre Areſciomaran, le nombre des plats, la qualité des mêts, » l'uſage de certains vaſes; les cercles qui ſe font ſur la tête des » époux pour détourner les maléfices; le fruit du coco, dont » les Gentils tirent des augures, ſuivant la maniére dont il ſe » caſſe ».

» Les femmes ne seront point exclues du Sacrement de pénitence, quand elles éprouveront les infirmités ordinaires de leur sexe ; elles n'observeront point, suivant la coutume des Gentils, les jours de leur purification. C'est une pratique tout-à-fait contraire à l'honnêteté, dont une Vierge Chrétienne doit faire profession, que la premiere fois que l'âge de la fécondité se déclare chez elle, elle le publie impudemment & que dans sa maison, il se fasse, suivant la coutume des Payens, une fête sur un sujet si honteux... Cette pratique paroît avoir été introduite par l'impudence des Gentils, qui ont voulu par-là diminuer la sage retenue que la nature & la modestie inspirent à une fille, afin d'avoir ensuite la liberté de les solliciter effrontément aux plus grands désordres ».

» Nous ne pouvons pas souffrir que les Médecins spirituels refusent de rendre aux malades, pour le salut de leur ame, les devoirs de la charité auxquels les Médecins Gentils, quoique de caste noble, ne dédaignent pas de s'abaisser pour procurer le salut du corps à ces mêmes malades, quoiqu'ils soient de la condition la plus abjecte, que l'on appelle des Pareas... ».

» Nous enjoignons aux Missionnaires de défendre aux joueurs d'instrumens de jouer aux fêtes & aux sacrifices des Idoles, sous prétexte de l'espéce de servitude qu'ils ont contractée envers le public... Nous leur défendons de bénir les cendres faites de fiente de vache, & aux fidéles de les appliquer sur leur front, parce que ces cendres ont du rapport à la pénitence impie instituée par Rutren. Nous leur défendons de même de porter aucune des marques que les Indiens ont coutume de porter sur quelque partie de leur corps ».

Au commencement de ce siécle, le Roi de Danemarck établit une mission Luthérienne à Tranquebar, ville du Coromandel, dont les Danois sont en possession depuis 1621. M. Barthelémi Ziégenbald & M. Henri Plutschau furent les premiers ouvriers qui jetterent en 1706 les fondemens de cette entreprise,

Histoire des Indes.

que les Anglois favoriserent par leurs libéralités. » Ces Missionnaires, dit M. Francke, leur maître de théologie, dans l'Histoire » de la mission Danoise, imprimée à Génève en 1745, prêcherent » l'Evangile aux Payens avec un zèle qui n'avoit point encore » eu d'exemple dans les Indes, & leurs prédications eurent un » succès très-heureux. Le nombre d'Indiens qu'ils convertirent, » les Eglises qu'ils fonderent en divers lieux, la traduction de » l'écriture sainte en plusieurs langues, la façon dont ils s'y » prirent pour répandre de côté & d'autre l'Evangile, l'établissement des écoles pour l'instruction de la jeunesse, la maniére » de préparer & d'instruire ceux des Néophytes qui avoient le plus » de talens, à être les uns régens d'école & les autres docteurs » de l'Eglise; enfin les fruits qu'ils ont retirés de leurs travaux, » en faveur du Christianisme, sont autant d'événemens qui doivent » intéresser les Chrétiens ». Ce sont les paroles de M. Francke. On peut juger du succès de cette mission par l'état que donnent ses Panégiristes des personnes qu'elle a converties à la religion, sur la fin de l'année 1753, on en comptoit à Tranquebar 9825, à Madras 1133 & à Goudelour 768.

Le Mahométisme, plus analogue au climat & aux mœurs des Indes que la religion chrétienne, s'est d'autant plus facilement répandu dans ces régions orientales, que des Princes qui la professoient y ont fait de vastes conquêtes & qu'une foule d'Arabes, de Persans & de Tartares de cette religion ne cesse de s'y établir tous les jours. Dans l'Indostan, c'est entre les mains des Mahométans ou des Maures que réside toute l'autorité, non-seulement pour l'administration des affaires politiques, mais pour tout ce qui concerne le commerce & les finances. Comme les Indiens sont ou suspects au Prince ou peu propres au Gouvernement, les Persans remplissent les premieres charges de la Cour & de l'armée. Les Mogols sont Sunnites. On assure que les Rois de Comorin, de Java, des Maldives, d'Achem, de Bantam, de Macassar, &c. sont aussi purs Mahométans. Leurs sujets ne sont pas toujours de

de la même croyance, quoiqu'aſſez généralement ils ſoient, au-dehors, de la religion du Prince, mais le Gouvernement leur laiſſe la liberté de conſcience. Les colonies Arabes qui ſe ſont trouvées dans toutes les villes maritimes des Indes à la découverte des Portugais, ont donné lieu de croire qu'ils y étoient d'abord venus par mer & qu'ils les avoient établies à peu-près comme les Portugais ont conquis & peuplé une grande étendue de pays depuis le Cap Boïador juſqu'à la Chine. Mais il paroît, ſuivant les obſervations de l'Abbé Renaudot, dans ſa diſſertation ſur l'entrée des Mahométans à la Chine, que ces peuplades ont été fort différentes. Les Arabes étoient établis à Mozambique & à Sofala, ſur la côte orientale de l'Afrique, avant la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance. La force des armes les avoit mis en poſſeſſion de tous les pays ſitués juſqu'à l'Indus; ils avoient même paſſé ce fleuve de bonne heure, delà il leur étoit facile d'aller par terre de Royaume en Royaume juſqu'aux extrêmités de l'Orient. S'ils avoient eu de grandes flottes pour ſe rendre maîtres de la mer, ils auroient pu conquérir toute cette vaſte région.

Depuis l'Indus juſqu'au Cap Comorin, les Portugais trouverent des Négres d'Afrique établis en pluſieurs endroits, mais particuliérement dans les Etats du Zamorin. Les petits Souverains de cette côte qui étoient continuellement en guerre, attiroient à leur ſervice les Maures qui paſſoient pour les meilleurs ſoldats de ces contrées. Au-delà du Cap Comorin, ſur la côte & dans les Iſles du côté de l'Orient, les Portugais ne virent plus un ſi grand nombre de Mahométans, quoiqu'il y en eût à Malaca, dans l'Iſle de Sumatra & aux Moluques. Ces voyages de long cours n'étoient ni ſi ſûrs ni ſi fréquens, & les marchands ſe voyoient obligés de ſéjourner dans les principales échelles où ils prenoient des femmes qui les fixoient, ainſi que la faveur des Princes intéreſſés à attirer dans leurs ports le commerce de l'Arabie, de la Perſe, de l'Afrique & de l'Europe. Ces Princes idolâtres, aſſez indifférens ſur toutes les religions qui n'auroient point troublé leurs Etats, permettoient

à leurs sujets d'embrasser le Mahométisme, dans l'espérance de mériter par-là la protection des Sultans Arabes ou Turcs. Dans des temps difficiles, il y en eut qui embrasserent cette religion pour joindre à leur parti les Maures, qui bientôt peuplerent des villes entieres & une partie des plus considérables. Lorsqu'ils furent élevés aux premieres charges dans les Cours, l'Alcoran domina. Ce fut ainsi que l'intérêt du commerce & le secours des Maures engagerent les Rois de Tidor, de Ternate & du reste des Moluques à recevoir le Mahométisme.

A ce premier moyen d'introduire leur religion dans les Indes, les Maures en joignirent un autre qui ne fut pas moins efficace par la maniére adroite & subtile dont ils l'employerent; ce fut la prédication de leur Dervischs ou Faquirs, qui loin de condamner ouvertement le culte établi, s'abstenoient au contraire de tout ce qui pouvoit choquer ceux dont ils appréhendoient la puissance & les oppositions, en attendant que l'esprit du Prince fût disposé à recevoir leurs dogmes. Les Maures, quand ils avoient soumis un pays à leur religion, se rendoient facilement maîtres du commerce, ce puissant intérêt aiguillonnoit leur zèle. Sous prétexte de défendre les Princes leurs amis & leurs freres, ils les appelloient leurs compatriotes & ils devenoient quelquefois si redoutables qu'ils commandoient dans les ports où ils n'avoient été reçus que comme marchands. Dans cet état florissant de leurs affaires, il ne leur étoit pas difficile d'attirer à leur religion plusieurs personnes, entr'autres les esclaves & les métifs qui devenoient par là exempt de tributs, suivant le privilége accordé aux Mahométans pour les appeller dans les échelles. Depuis la découverte des Indes par les Européens, le Mahométisme n'a pas cessé de faire de nouveaux progrès, parce qu'il est tolérant dans toutes ces contrées, qu'il se plie aux usages reçus & qu'il ne gêne point les passions favorites.

Les Arabes ont eu si peu de scrupule sur la maniére d'établir leur religion aux Indes, qu'on y voit presque dans tous les pays

Mahométans, les fuperftitions de l'Idolâtrie mêlées avec les leurs. C'eft ainfi que l'on voit aux Moluques d'anciennes familles fe glorifier de tirer leur origine des anciens Dieux du pays, fans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Maldives font peut-être de toutes les Ifles celles où le Mahométifme s'étoit confervé le plus pur, du moins dans les premiers temps de fon introduction. Ceux qui avoient fait le voyage de la Mecque & de Medine étoient appellés Agis ou Saints, titre accompagné de priviléges & d'honneurs auxquels le défaut de naiffance n'étoit point un obftacle. La plûpart des Javanois profeffent auffi la loi de Mahomet: ceux du milieu des terres font payens & fort attachés au dogme de la métempficofe. Comme les conquérans étrangers fe font prefque bornés à envahir les côtes des Ifles, l'idolâtrie s'eft refugiée & maintenue dans le centre, pendant que la religion Chrétienne ou la Mahométane s'établiffoient fur les bords.

Un culte prefque généralement reçu autrefois dans les Indes & encore confervé dans la plûpart des pays idolâtres, c'eft celui du foleil & de la lune. On les adore encore dans le Malabar & dans prefque toute cette partie du continent. Avant que les Efpagnols euffent conquis les Philippines, les Infulaires honoroient, avec les Aftres, un Dieu fabricateur, les animaux, les oifeaux, les rochers, les rivieres & autres chofes naturelles ou des Dieux préfidens fur ces objets. Il n'y avoit point de vieil arbre auquel on ne rendît des honneurs divins, c'étoit un facrilége d'en couper. Cette fuperftition n'eft pas tout-à-fait détruite. Ces Indiens croient voir encore fur la cime de ces arbres, des Tibalang, fantômes d'une figure gigantefque. Ils reconnoiffent, difent-ils, leur arrivée par l'odorat. Suivant l'ancienne croyance des habitans de Macaffar, le foleil & la lune ont toujours exercé la fuprême puiffance dans le ciel; ils avoient vécu en bonne intelligence jufqu'au jour d'une malheureufe querelle, dans laquelle le foleil bleffa la lune qui accoucha de la terre. Elle doit pareillement accoucher de plufieurs autres mondes à mefure que le feu du foleil

consumera ceux qui subsistent. Ces astres ayant reconnu par une expérience commune, que le monde avoit besoin de leurs influences, se sont reconciliés, à condition qu'ils en partageroient l'Empire. Ils étoient l'unique objet de l'adoration des Macassarois, avant qu'ils connussent le Christianisme, auquel le Mahométisme a succédé dans leur Isle. Si par hazard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leurs prieres, ils les supposoient irrités & ils se hâtoient de rentrer dans leurs maisons pour se prosterner devant leurs images. L'opinion de la métempsycose étant établie parmi eux, ils auroient cru commettre un grand crime s'ils avoient tué quelqu'animal; mais ils se faisoient un devoir de les immoler & à leur défaut leurs propres enfans, au soleil & à la lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de tout ce qu'ils possédoient à l'heureuse fécondité de leurs influences. Les peres de familles offroient les sacrifices particuliers devant la porte de leurs maisons.

Les Chingulais adorent le soleil & la lune sous les noms d'Irri & de Handa, ainsi que le Dieu Ossa Polla-Maups, créateur du ciel & de la terre & le Dieu Buddou, sauveur des ames. Cette derniere divinité, descendue autrefois sur la terre, se montroit souvent sous un grand arbre nommé Bogaha, qui est depuis ce temps-là un des objets de leur culte. Elle remonta au ciel du sommet d'une montagne, où l'on voit encore l'empreinte de ses pieds. Le nombre des pagodes de Ceylan surpasse l'idée qu'on peut s'en former. On y sacrifie beaucoup de coqs au diable, qui, suivant l'opinion générale adoptée par le bon homme Knox, exerce sur les Chingulais un cruel empire. Il pousse, dit-il, la nuit des cris si effroyables que les chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit. Ce voyageur Protestant & d'ailleurs sensé, s'imagine avoir souvent vu des hommes & des femmes si étrangement possédés qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que leurs agitations venoient d'une cause surnaturelle. Les démons partagent aussi les principaux soins des habitans de l'Isle d'Amboine, les In-

diens ſont ſuperſtitieuſement dévoués à la nécromancie & à tous les préſages. Qu'une femme meure enceinte ou en couche, les Amboiniens croient qu'elle ſe change en une eſpéce de démon, dont ils font des récits auſſi abſurdes que leurs précautions pour éviter ce malheur. On ne leur fait pas plaiſir de louer leurs enfans, parce qu'ils craignent que ce ne ſoit dans le deſſein de les enſorceler. Lorſqu'un enfant éternue, on ſe ſert d'une eſpéce d'imprécation pour conjurer l'eſprit malin, qui cherche à le faire mourir. Les perſonnes mêmes qui ont embraſſé le Chriſtianiſme ne ſont pas exemptes de ces ſuperſtitions. Le culte du démon eſt répandu dans toutes les parties des Indes.

Le commerce des Indes paroît trop manifeſtement avantageux, pour que les Juifs ne l'aient point entrepris de bonne heure. C'eſt une ancienne tradition qu'une partie des Juifs réduits en captivité du tems de Salmanaſar paſſa dans le Royaume de Kachemire, & que les Kachemiriens en deſcendent. Bernier dit qu'en effet ces Indiens lui parurent Juifs à leur port & à leur phyſionomie. Quoique tout le pays ſoit Mahométan ou Gentil, il y reſte quelques traces de Judaïſme. Le Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut l'Aſie vers la fin du douziéme ſiécle, dit dans ſa relation, que dans un lieu qui, ſuivant les Indiens, ne peut être que le Cap Comorin près de l'Iſle de Ceylan, il y avoit à Katiphan, la Capitale, 50 mille Juifs qu'il juge deſcendus des tribus tranſplantées par Salmanaſar. On a remarqué que cet Auteur ſe rendoit ſouvent ſuſpect d'altérer la vérité, en tâchant de faire croire que les Juifs poſſédent des états, pour éluder les oracles prophétiques. Hamilton prétend que le pays de Cranganor a long-temps appartenu à une République Juive, composée de 80 mille familles. Il ajoute que les Juifs de Cochin conſervent dans leur Synagogue un journal des événemens les plus remarquables de leur hiſtoire depuis Nabuchodonoſor, gravé ſur des tables de cuivre. M. Van Rhede, un des directeurs du comptoir Hollandois de Cochin, en a fait un extrait dans la langue de ſon pays. Suivant ces tables, les

Histoire des Indes.

premiers fondateurs de leur colonie, furent envoyés par Manassé, fameux Capitaine Chaldéen, dont ils se vantent de descendre. Leur nombre s'accrut insensiblement; ils s'enrichirent par le commerce, ils achetérent la Souveraineté de Cranganor, & leur état, suivant le récit d'Hamilton, fut détruit à peu-près comme on le voit dans la piéce rapportée par M. Dupin dans l'histoire des Juifs. Je ne sçais, dit ce sçavant Auteur, ce que l'on doit penser d'une longue lettre que les Juifs de Cochin écrivirent, il y a quelques années, en hébreu à la Synagogue d'Amsterdam. Ils y disent qu'ils se sont retirés aux Indes dans le tems que les Romains conquirent la Terre Sainte. Que dans l'espace de mille ans, ils ont eu 72 Rois, & que leur état s'étant affoibli par une division élevée parmi eux par la jalousie de deux fréres aspirans à la couronne, les Princes voisins les subjuguérent, & depuis ce tems, ils ont été soumis aux Indiens. Il est certain que les Juifs se sont formé de grands établissemens dans la partie méridionale de l'Inde. Ils en ont à Cochin, à Goa même, malgré le Tribunal de l'Inquisition, & dans plusieurs villes du Malabar. Leurs Synagogues sont nombreuses & publiques, mais ils ont corrompu dans leur service les anciennes institutions. Tous les jours, il arrive dans cette contrée des Juifs de la Palestine, soit pour y commercer, soit pour se fixer dans un des plus beaux cantons du Royaume de Cochin qu'ils ont obtenu du Prince. Le Juif Samuel Castoel étoit Gouverneur de la Capitale, en 1640; il laissa son gouvernement à un autre Juif de son nom. On en voit dans le conseil du Prince. Cependant ils ne font point de prosélytes. Les habitans de la ville d'Halabas, au rapport de Thévenot, prétendent suivre la religion d'Adam & d'Eve. On voit, dit-il, en certain tems, une affluence incroyable de peuples qui y viennent en pélerinage de toutes les parties des Indes, attirés par la croyance où ils sont qu'Adam & Eve ont été créés dans le lieu où sont bâties d'anciennes pagodes. Avant que de s'approcher de ce lieu Saint, ils se purifient dans le Gange, & ils se rasent pour s'y in-

troduire avec décence. C'eſt tout ce que rapporte ce ſincére voyageur.

» En Aſie, dit l'Illuſtre Préſident de Monteſquieu, on a » toujours vu de grands Empires, en Europe ils n'ont jamais pu » ſubſiſter, c'eſt que l'Aſie que nous connoiſſons a de plus grandes » plaines; elle eſt coupée en plus grands morceaux par les mon- » tagnes & par les mers; & comme elle eſt plus au Midi, les » ſources y ſont plus aiſément taries, les montagnes y ſont moins » couvertes de neiges, & les fleuves moins groſſis y forment de » moindres barriéres. La puiſſance doit donc être toujours deſpo- » tique en Aſie. Car ſi la ſervitude n'y étoit pas extrême, » il ſe feroit d'abord un partage que la nature du pays ne peut » ſouffrir ».

Gouvernement, Mœurs, Caractéres des Indiens.

Le célèbre Auteur du livre de l'Eſprit, rejette cette explication du phénoméne politique du deſpotiſme oriental. » On a, dit-il, » cherché dans la poſition phyſique des peuples de l'Orient la cauſe » de leur ſervitude : en conſéquence on a regardé le Midi comme » une vaſte plaine, dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les » moyens de retenir les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſup- » poſition eſt contraire à la géographie : on ſçait que le Midi de la » terre eſt de toutes parts hériſſés de montagnes; que le Nord, au » contraire peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte, » & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été » les plaines de l'Aſie ». Il ſemble pourtant que toutes les relations nous peignent des montagnes dans le Nord & de l'Europe & de l'Aſie, éparſes, à la vérité. La Tartarie & la Chine dans ſa partie ſeptentrionale ſont non-ſeulement entourées d'un cercle de montagnes de toute hauteur, mais encore coupées par des lignes qui s'étendent dans tous les ſens. On deſcend du Midi au Nord de l'Aſie, par des échelles de montagnes. Ces admirables boulevards s'élévent de tous côtés dans la Norvége & dans la Laponie. On a fait les mêmes obſervations ſur le Spitzberg & ſur les pays les plus Septentrionaux. Cependant le deſpotiſme

HISTOIRE DES INDES.

oriental ne me paroît point expliqué par l'idée de M. de Montesquieu. Les Indes, qui sont l'objet particulier de mes observations, sont naturellement divisées par des montagnes, par de grands fleuves, & par la mer, en une infinité de petits Etats, & tous ces Etats sont despotiques. Comment la tyrannie a-t-elle forcé la liberté dans ces retranchemens ?

» La grande chaleur, dit M. de Montesquieu, énerve la force » & le courage des hommes, & il y a dans les climats froids une » certaine force de corps & d'esprit qui rend les hommes ca- » pables des actions longues, pénibles, grandes & hardies, cela » se remarque non-seulement de nation à nation, mais encore » dans un même pays d'une partie à l'autre. Il ne faut donc » pas être étonné que la lâcheté des peuples des climats chauds » les ait presque toujours rendus esclaves, & que le courage des » peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un » effet qui dérive de sa cause naturelle... Avec la délicatesse d'or- » ganes que l'on a dans les pays chauds, l'ame est souverainement » émue par tout ce qui a du rapport à l'union des deux sexes, » tout conduit à cet objet... On y aime l'amour pour lui- » même, il est la cause unique du bonheur, il est la vie ».

L'Auteur de l'esprit ne croit pas que la luxurieuse Asie n'enfante que des hommes sans force, sans vertu, & qui livrés à des desirs brutaux, ne soient nés que pour l'esclavage, ni qu'en conséquence les contrées du Midi ne puissent adopter qu'une religion sensuelle. Il prétend que ces conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire. On sçait, dit-il, que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses; que l'amour n'amollit point le courage; que les nations les plus sensibles au plaisir ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, souvent été les plus courageuses; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament des Asiatiques; &c. Examinons ces raisons relativement aux Indes.

Dans tous les climats, les hommes sont & doivent être sensibles

ſibles au plaiſir de l'amour; mais le deſir en eſt plus ardent & plus répété dans les climats plus chauds, l'expérience le démontre. Pendant que les peuples Septentrionaux uſent ſi ſobrement de ce don de la nature, les orientaux ne ceſſent d'en abuſer, & les peuples des zones tempérées tranſplantés dans leurs pays, ſe transforment en de nouveaux hommes qui ne mettent point de frein à la lubricité. Cependant un germe fécond de courage eſt renfermé dans ce plaiſir, ſi le Légiſlateur ſçait profiter du vice du climat, pour élever l'ame à des actions auſſi nobles que le ſentiment de l'amour eſt vif; ſi, comme chez les Béotiens & chez les Cretois, comme chez les François & autres peuples de l'Europe dans les tems de la Chevalerie, les femmes n'accordent leur eſtime & leurs faveurs qu'aux braves; ſi, comme chez les Samnites, la plus grande beauté eſt le prix de la plus grande vertu; ſi, comme chez les Aſſaſſins, comme chez les anciens Indiens du Royaume de Biſnagar, les femmes les plus charmantes attendent les guerriers intrépides, pour eſſuyer par la main des plaiſirs leur ſueur & leur ſang; ſi, comme chez les Germains, & chez les Gaulois, l'empire des femmes ſur les hommes, n'eſt pas l'empire de la molle volupté, mais celui de la mâle généroſité; ſi, comme chez les Lacédémoniens, l'opinion & la loi rendent les héros plus heureux par les louanges que par les faveurs des femmes & auſſi modérés dans leurs plaiſirs qu'avides de travaux; ſi, comme chez les Tartares, le ſexe foible ne craint point d'entrer en communauté de péril & de gloire avec l'autre ſexe; ſi, comme chez les Sarraſins, le danger des combats & la mort ſont le paſſage au parfait bonheur des ſens.

Les Légiſlateurs de l'Inde, loin d'avoir appliqué le feu des ſens à des objets utiles, ou du moins d'en avoir modéré l'ardeur qui conſume le corps &, en quelque ſorte, l'ame, ſemblent au contraire n'avoir pris conſeil que du climat lui-même, pour en accélérer les funeſtes effets. L'amour qui pourroit être le reſſort de l'honneur & de la vertu, n'eſt-là que la paſſion de la brute

dépravée, la corruption extrême de la nature, & la continuelle destruction de soi-même, protégée, promue, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. Cette passion y absorbe tout l'homme qui ne peut presque pas y avoir d'autre passion. Les ressorts les plus puissans de l'ame concourent à rendre l'Inde le théâtre le plus affreux de l'impudicité.

Nous avons déja parlé de l'idole monstrueuse à laquelle se rapporte le culte le plus religieux des Indiens. Non-seulement les femmes portent sur leurs Tallys l'image de cette figure obscéne, qui ajoute beaucoup à l'infâmie du Phallus des Egyptiens & des Grecs, mais les hommes mêmes s'en parent jusque sur la tête comme d'un ornement sacré; on ne s'en dépouille presque jamais; on l'enterre même avec soi. Le Lingam sort quelquefois du sanctuaire pour insulter dans les processions à la pudeur & à la crédulité de la populace. Dans le pays de Masulipatam & sur toute la côte de Coromandel, les pagodes sont si pleines de figures impudiques, qu'on ne sçauroit y entrer sans horreur, dit Thévenot. On a vu dans plusieurs contrées les Dieux sanctifier les filles en leur arrachant leur virginité, avec des indécences qu'on n'ose décrire, comme on peut le voir dans le VI[e] t. du recueil des voyages Hollandois. Les pagodes sont partout peuplées de malheureuses victimes solemnellement dédiées au culte des idoles & à l'impudicité publique. Destinées à subsister & à enrichir les Temples de leurs prostitutions, elles célèbrent les fêtes par des danses lascives & par des chansons obscénes, qui expriment les fables impures de leurs Dieux. Les filles qui naissent de ces débauches sacrées suivent la destinée de leur mere.

On honore la nudité des Bramines. Pourquoi, disent ces faux Prêtres, devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puisque nous sommes sortis nuds, sans honte, du ventre de notre mere. Quelques-uns s'attachent, dit-on, une clochette au prépuce. Il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette. C'est, quelque part, un crime pour un Bramine que d'é-

poufer une vierge. Au Royaume de Cochin, curieux de faire gouter aux jeunes mariées les premiers plaifirs de l'amour, ces prêtres ont perfuadé au Roi & au peuple qu'ils font deftinés par leur état à cette fainte œuvre. Dans tout l'Indoftan, quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laiffent avec leurs filles & leurs femmes. Lorfque le Zamorin de Calicut meurt, on met un fils de fa Sœur fur le trône, parce que les Bramines ayant eu les premices des faveurs de la Reine, & demeurant fans ceffe auprès d'elle, on préfume que les enfans auxquels elle donne le jour leur appartiennent plutôt qu'au Roi, au lieu que les fils de la fœur du Prince font certainement du fang Royal. Les couvens des Talapoins font remplis de Religieufes concubines dont on fe débarraffe, quand elles ceffent d'être agréables. Les portes de ces afyles font affiégées par une foule de femmes qui demandent aux Moines, les préfens à la main, la grace infigne d'y être reçues. Les danfeufes forment dans les Indes des fociétés. Elles font, dit Dellon, une efpèce de vœu de n'être pas chaftes. Les Banians honorent fous le nom de la Déeffe Banany, une de leurs Reines, qui fuivant le témoignage de Dellon, laiffoit jouir fa cour de la vue de toutes fes beautés, & prodiguoit fucceffivement fes faveurs à plufieurs amans & même à deux à la fois. « Les voluptés, » difent ces peuples, dans un Auteur célèbre, font les filles du ciel, » des dons de fa bonté; en jouir c'eft honorer la divinité, c'eft » ufer de fes bienfaits. Qui doute que le fpectacle des careffes & » des jouiffances de l'amour ne plaife aux Dieux? Les Dieux font » bons; & nos plaifirs font pour eux l'offrande la plus agréable de » notre reconnoiffance.

Les loix & les Coutumes qui font la loi & la morale du peuple, s'accordent avec la religion, en faveur de la débauche. Tirada, Reine de Siam ou de Pégu, pour dégouter les hommes d'un amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puiffance de la beauté. Elle établit que les femmes, la gorge & les cuiffes à moitié découvertes, portées dans les rues fur des Palan-

kins, s'y présenteroient dans des attitudes propres à exciter les desirs des hommes. L'amour des personnes libres y est regardé comme mariage, & l'inconstance comme un divorce. Cependant les Seigneurs Siamois sont si jaloux de leurs filles, que si elles tombent en faute, ils les vendent à un homme qui a droit de les prostituer pour de l'argent, moyennant un tribut qu'il paye au Roi. L'on dit que cet homme a eu jusqu'à six cens filles d'Officiers de considération. Il achete même les femmes convaincues d'infidélité. Le Roi de Siam soumet ses femmes infidéles à un cheval accoutumé, je ne sçais comment, dit la Loubére, à l'amour des femmes avant que de les faire mourir: c'est ainsi qu'on venge la pudeur. Knox rapporte qu'à Ceylan, lorsque le Roi condamne au supplice quelques grands Officiers, il livre leurs femmes & leurs filles aux gueux: ces gueux sont des scélérats proscrits qui couchent librement, les peres avec leurs filles & les garçons avec leurs meres.

Dans cette Isle, les hommes & les femmes essayent ordinairement de cinq ou six mariages, avant que de se fixer solidement. Une femme a souvent deux maris, & quelquefois pour maris deux freres. Les Chingulais connoissent peu les tourmens de la jalousie. Ils ne se croient deshonorés par les commerces d'amour de leurs femmes que lorsqu'elles se livrent à des amans d'une condition inférieure. La plus grande injure qu'on puisse dire à une Chingulaise, c'est de lui reprocher d'avoir couché avec dix hommes de la lie du peuple. D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Elles jouissent de grands privileges. Leur sexe est respecté jusque dans les animaux: par une loi qui est peut être sans exemple, la charge d'une bête de somme femelle ne paye aucun droit à la douane.

Aux Maldives, le déréglement des mœurs ne contribue pas moins que le climat à ruiner la santé & la constitution des habitans. Leur lasciveté est surprenante. Aucune loi n'y défend la fornication; les filles s'y abandonnent aussi librement que les

hommes. C'eſt un grand péché, diſent les Maldivois, de laiſſer ſouffrir les filles du beſoin d'hommes. L'on n'entend parler que d'inceſte, d'adultére & de ſodomie, quoique les loix y oppoſent de grandes menaces.

Aux Philippines, il y avoit, avant l'arrivée des Eſpagnols, des officiers publics payés fort chérement pour ôter la virginité aux filles, parce qu'elle étoit regardée comme un obſtacle aux plaiſirs du mari. Il n'y reſte plus aujourd'hui aucune trace de cette infâme pratique; mais Carréri aſſure, ſur le témoignage des Miſſionnaires, qu'un Biſayas s'afflige encore à préſent de trouver ſa femme à l'épreuve du ſoupçon. Quant à l'adultére, une amende ſuffit pour rendre l'honneur à l'offenſé. Ces peuples ſont ſi livrés au plaiſir des ſens, qu'ils ne peuvent regarder la continence comme une vertu. Une fille qui l'eſt encore lors de ſon mariage, eſt une fille ſans mérite qui n'eſt digne que de mépris.

Aux Marianes, les femmes ſont maîtreſſes abſolues dans la maiſon. Si leurs maris ont à ſe plaindre de leur conduite, ils n'ont pas droit de les maltraiter, leur unique reſſource eſt le divorce: mais une femme convaincue d'être trahie par le ſien, arme toutes les femmes de l'habitation qui, la lance à la main & le bonnet de leurs maris ſur la tête, attaquent, chaſſent, dépouillent, ruinent le coupable. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles, les autres en achettent pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue, & dans des lieux ſéparés, ils ſe livrent avec elles à tous les excès de l'incontinence. Au Pégu, le Roi n'a pour interprêtes & pour hérauts de ſes volontés, que de jeunes garçons des plus beaux de la Cour, ſervans à ſes plaiſirs. Les femmes de ce Royaume ſemblent avoir entiérement renoncé à la modeſtie naturelle. Il eſt difficile aux Etrangers qui ſont quelque ſéjour dans le pays de réſiſter à la diſſolution publique. Les peres s'empreſſent de leur offrir leurs filles pour de l'argent. Le marché ſe régle ſur la durée du commerce. Quand le bail eſt fini ou que l'étranger part,

les filles retournent à la maison paternelle, on leur cherche de nouveaux amans, & elles n'ont pas moins de facilité à trouver des maris. Linschot assure que les nobles & le Roi même font tenir leur place par un autre homme la premiere nuit de leur mariage. Le même usage est établi dans le Royaume d'Arrakan où, au rapport de Sheldon, le Roi est obligé d'épouser l'aînée de ses sœurs, afin que la race Royale soit surement perpétuée dans sa pureté. Les Péguans sont réduits à employer des précautions extraordinaires & presque incroyables pour mettre un frein à leurs penchans effrénés. Les hommes ont besoin d'être avertis par une sonnette placée sous une partie secrette, de s'abstenir du péché contre nature auquel ils sont fort enclins. Quant aux filles, il faut les dénaturer en quelque sorte, pour qu'elles attendent l'âge de maturité. La pudeur ne permet pas d'en dire davantage. Voyez Linschot.

Les Péguanes s'habillent ordinairement de toiles tout-à-fait transparentes. Cet usage est assez commun dans l'Indostan. Les Sulthanes & les Dames Mogoles sur-tout, se font des chemises & des robes de gaze, que l'Empereur & les grands se plaisent à leur voir porter. Les Banianes portent de pareilles étoffes, & comme leur habillement est lâche, on les voit nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Parmi ces idolâtres, une fille qui n'est pas mariée à l'âge de douze ans tombe dans une espéce d'opprobre. Dans le Guzarate, les femmes offrent aux hommes toutes les complaisances qu'on peut desirer de leur sexe : un refus les offense vivement. Dans le Royaume de Batimena, lit-on dans le christianisme des Indes, il n'y a point de femme de quelque qualité qu'elle soit qui ne soit obligée sous peine de la vie, de se soumettre à la brutalité de quiconque ose lui faire des propositions deshonnêtes. Si elle ne céde, l'homme est en droit de la tuer sur le champ. A Patane, la lubricité des femmes est si grande que les hommes sont contraints de se faire des garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises. Les femmes sont également

hardies dans tout le Bengale. Il n'y a point d'adresse dont elles n'usent pour corrompre les jeunes gens & sur-tout les étrangers. Elles en viennent aisément à bout, dit Thevenot, parce qu'elles sont pour la plûpart bien faites & bien mises. Le même voyageur rapporte qu'on n'estime dans les Indes que les peintures d'Agra & de Dehli, mais que celles d'Agra sont si indécentes que les honnêtes Européens n'osent les acheter, car elles représentent des postures lascives pires que celles de l'Aretin. Les Bengalois connoissent si peu la jalousie, qu'ils ne s'offensent point des libertés qu'un étranger prend devant eux avec leurs femmes. On loue pour trente sols par mois, au rapport de l'Estra, une belle Indienne qui sert de femme & de servante, & qui s'estime heureuse de donner des enfans à son maître.

Le libertinage est si public & si effréné sur la côte de Coromandel, que le P. Tachard dit avoir entendu publier, à son de trompe, à Ganjam, qu'il y avoit du péril à aller chez les Devadachi qui demeuroient dans la ville ; mais qu'on pouvoit aller voir en toute sûreté celles qui desservoient le Temple de Cappal.

Dans le pays de Golkonde, il y a la tribu des femmes de débauche dont les unes, courtisanes distinguées, ne se prostituent qu'aux hommes d'une tribu supérieure, & les autres, femmes communes, ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres qui auront acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de cet état qui ont assez d'agrémens pour n'être pas rebutées de l'autre sexe, sont élevées dans l'unique vue de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles assez belles pour réparer la disgrace de leurs méres. On compte plus de 20 mille femmes publiques sur les rôles du Déroga de la capitale. Elles ne payent point de tribut : mais elles sont obligées d'aller tous les Vendredis en certain nombre, avec leur intendante & leur musique, se présenter devant le balcon du Roi, pour

danfer fi le Prince s'y trouve. Ces femmes ont une foupleffe étonnante. Le gouvernement les protége fur-tout à caufe de la grande confommation de la liqueur de Tari, qu'elles occafionnent & fur laquelle le Roi léve un impôt.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naires du Malabar, ont ordinairement chacun leurs femmes, qu'ils s'efforcent envain d'engager par leurs libéralités & par leurs careffes à fe contenter d'un feul mari, car la loi leur permet, fi l'on en croit Dellon, d'en prendre plufieurs, pourvu que ce ne foit point dans une cafte inférieure. De-là l'ufage de ranger les enfans dans la tribu de leurs meres & de faire paffer les héritages des hommes aux enfans de leurs fœurs. Celui qui rend vifite à une femme commune, laiffe fes armes à la porte: ce fignal éloigne tous les autres maris ou amans. Les mariages n'engagent pas par des liens indiffolubles. Ces unions ne durent qu'autant qu'elles plaifent réciproquement & la voie du divorce eft également ouverte aux femmes & aux hommes : c'eft-à-dire, que le mariage n'eft à proprement parler qu'un concubinage, fi le récit de Dellon eft exact ou que les mœurs accordent parfaitement enfemble l'un & l'autre. Au Tibet, les filles, au rapport de Marco-Polo, portent au cou des dons de l'impudicité. Plus elles font ornées d'anneaux de leurs amans, & plus leurs nôces font célebres, &c. &c. &c. Les filles fatisfont, fans fcandale, toutes leurs fantaifies & elles ne fe déterminent au choix d'un époux qu'après des effais répétés de mille galans.

Les Indiens mangent beaucoup de drogues & de fruits chauds pour s'exciter à la volupté. Pour jouir plus librement de leurs amours, les femmes font boire à leurs maris des jus de certains fruits mêlés dans leurs boiffons ou dans leurs mets, qui les rendent ivres & comme infenfés, à un tel point qu'ils ne fçavent ni ce qu'ils font ni ce qu'on fait en leur préfence. Ils s'endorment enfuite, & lorfqu'ils s'éveillent, ils croient avoir toujours dormi. Les hommes qui veulent réduire une femme difficile, corrompent des

des esclaves pour lui faire avaler ce dangereux poison. Pyrard dit que pendant son séjour à Goa, plusieurs filles se trouverent grosses, sans sçavoir d'où venoit leur disgrace. Le Carme Vincent Marie rapporte que dans ce climat de feu, l'inclination au mal est si forte, que plusieurs Portugais croient le péché nécessaire. On ne cesse, par la maniere de vivre, de s'y enflammer les entrailles déja si furieusement embrasées par la chaleur du pays.

Dans ces climats brûlans, les mœurs ne sçauroient être pures qu'à proportion que la clôture des femmes y seroit exacte; mais elle ne sçauroit l'être là où ce qu'on appelle les grands & les riches n'ont guére que de petits moyens & leur subsistance; là où l'honneur est attaché au débordement; là où la misère est si profonde que ce seroit détruire d'un seul arrêt une foule immense de citoyens, que de leur fermer quelque voie que ce soit de gagner leur vie; là où les Dieux, & leurs Lieutenans, & leurs Ministres canonisent le libertinage; là où la paresse, la mollesse, l'incontinence des hommes donnent tant d'empire aux femmes, par un extrême besoin qu'ils contractent de leurs travaux, de leurs secours, de leurs faveurs; là où les deux sexes ont perdu leurs propres loix, puisque l'attaque & la défense ne font plus le caractère particulier de l'un & le caractère particulier de l'autre.

Les Indiennes ne sont point contenues par le travail & le danger des accouchemens. Elles mettent si aisément leurs enfans au monde, qu'il y en a qui sortent le jour même qu'elles sont accouchées pour aller se laver à la riviére. L'Estra dit que dans le Bengale, un quart d'heure après l'accouchement, elles reprennent leurs fonctions domestiques. Les enfans s'élevent avec la même facilité, &, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Deux mois après leur naissance, on les laisse se traîner par terre sans les emmailloter, jusqu'à ce qu'ils se levent par leur propre force & marchent sans secours. Ils vont nuds ou presque nuds jusqu'à l'âge de sept ans, & leurs besoins se réduisent à si peu de chose qu'ils ne forment point une charge pour leurs parens. Ainsi tout favorise le goût

pour le plaiſir. L'on ſe livre de ſi bonne heure à ce penchant ; que la nature eſt uſée avant qu'elle ſoit parvenue à ſa force ; & lorſqu'elle ſe refuſe à la chaleur de l'imagination & du ſang, l'art achéve de la détruire pour vouloir la ranimer. Les filles ſont nubiles à la vérité dans un âge fort tendre, mais on n'attend pas cet âge pour les marier. Il s'en trouve peu qui ne le ſoient avant douze ans, il y en a qui le ſont à ſix, à cinq & même à quatre. L'amour prévient toujours en elles la raiſon. A huit ans, elles ſouffrent l'homme, rien n'eſt plus commun que de les voir meres à dix ans. Il eſt à croire que ces mariages prématurés arrêtent les développemens de la nature. Ces femmes qui ont des enfans dans le temps où elles ſont enfans elles-mêmes, ceſſent bientôt d'en avoir. Elles ſont vieilles à trente, à vingt ans. Leur viſage ſe ride, elles ne conçoivent plus & leur déſeſpoir commence avec la raiſon. L'amour qui n'a de vie que par l'amitié, l'eſtime & la confiance, n'eſt donc dans ces climats que l'élancement momentané d'un inſtinct brutal, & la beauté qui doit partager l'empire avec la force & la raiſon, n'eſt qu'une proie que le beſoin dévore avant qu'elle ſoit formée.

De cet affreux débordement de luxure, il arrive néceſſairement que les corps ſe ruinent & qu'ils ſont morts long-temps avant que leur ſouffle de vie ſoit évanoui ; que les eſprits s'affaiſſent & les ames s'énervent avec le corps ; que le feu des vertus qui demandent de grands travaux & de grands efforts ne ſçauroit vivre dans ces cadavres ; que s'ils concevoient de nobles penſées & des deſirs généreux, ils ne ſoutiendroient point une ſuite d'actions pénibles ſans une ſorte de fanatiſme ; que la pareſſe, au ſortir du plaiſir, ſera le ſeul bien qu'ils puiſſent goûter ; qu'il n'y aura plus de cohérence dans les familles, parce qu'il n'y aura ni amour conjugal ni tendreſſe paternelle ; qu'on ne pourra être bon ſujet, parce qu'on ne ſera ni pere ni mari ; & qu'on ne ſera que bon eſclave, parce qu'on ne conſervera que des inclinations paſſives, des diſpoſitions à ſupporter les châtimens plutôt que l'action de

l'ame & la servitude, plutôt que la force d'esprit nécessaire pour se conduire soi-même. Ne disons donc pas que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays ou qu'il se trouve uni à quelqu'autre vice du Gouvernement. Il détruit infailliblement les vertus morales; & sans ces vertus, non-seulement la félicité publique des peuples, mais la société même ne peut pas subsister, puisqu'elles seules maintiennent dans leur intégrité les relations de citoyen, de sujet, de pere, d'époux, d'ami; puisqu'elles sont ces relations elles-mêmes.

La chaleur du climat qui a même forcé le génie des législateurs, cause de la corruption des Indiens, l'est donc aussi de leur lâcheté & par-là de leur servitude. Des peuples efféminés tendent les bras aux chaînes. Ce n'est pas à dire que l'Asie n'ait produit des nations belliqueuses; mais dans quelles contrées? Dans les neiges du Nord ou dans le sable des deserts ou dans les horreurs des montagnes? Quelles ont été ces nations belliqueuses? Des nations de chasseurs & de brigands, des nations féroces & presque sauvages, des nations endurcies à une vie de fatigue & de danger; tels sont les Tartares & les Arabes; tels les Indiens mêmes des montagnes. Qui doute que les institutions morales ne puissent briser la force de climat? Qui doute que le fanatisme, par exemple, ne puisse encore susciter du sein même de la mollesse un peuple de Sarrasins? Il n'y a qu'à allumer dans l'homme une passion violente qui lui cache le péril ou qui place son bonheur au-delà du péril, & il aura du courage, mais il n'en aura que pour affronter l'ennemi qui s'oppose à ses desirs forcenés. Quelquefois le lâche se tue. Les prêtres vains, paresseux & fanatiques de l'Inde, menent une vie mille fois plus dure que le soldat sous la tente. Encouragés par la religion, l'Indien se donne la mort, parce que le desir d'être heureux le presse violemment de changer d'être. La Loubere remarque que dans le zèle qui détermine les Siamois à se pendre, il y a toujours quelque sujet évident d'un grand dégoût

Histoire des Indes.

pour la vie ou d'une grande crainte, comme l'est celle de la colére du Prince. La religion leur promet une vie plus heureuse par le suicide, & ils meurent. Ces hommes, qui pour fuir la douleur, se jettent dans les bras de la mort, ne s'exposeroient point à des supplices pour s'affranchir de l'esclavage, parce que le sentiment de la liberté & du bien public est étranger à leur ame, & que leurs Dieux n'ont point accordé de récompense dans un autre monde au patriote généreux. La même autorité qui leur conseille le meurtre de soi-même leur défend le meurtre d'autrui; ils seront donc aussi éloignés de donner la mort qu'ils sont prêts à la recevoir de leurs mains.

Ne tuez point : c'est l'ordre que le Roi de Siam donne à ses troupes. Aussi quand deux armées Indiennes se rencontrent, les soldats ne tirent point directement les uns contre les autres, mais ils tirent en l'air de maniere à faire retomber les coups perdus sur les ennemis, & bientôt un des deux partis prend la fuite. L'esprit de la guerre est de faire des esclaves. Les Péguans entreront d'un côté sur les terres de Siam, les Siamois entreront de l'autre sur les terres du Pégu, les uns & les autres emmeneront des villages entiers en captivité & la guerre sera finie. Il ne faut qu'une épée nue, dit la Loubére, pour mettre en fuite cent Siamois. Le ton assuré d'un Européen, qui porte une canne à la main, suffit pour leur faire oublier les ordres exprès de leurs supérieurs. Cent soldats d'Europe, dit Tavernier, n'auroient pas grand'peine à battre mille Indiens. Bernier assure que les Persans qui s'établissent aux Indes, prennent à la troisiéme génération la nonchalance & la lâcheté Indienne. Les enfans des Européens nés aux Indes perdent aussi-tôt le courage de leur climat paternel. Comment ces peuples seroient-ils libres! Et pourroient-ils être conquérans! Les peuples Septentrionaux, dira-t on, ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du Nord; & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différens

du leur, il eſt évident que les conquêtes des Septentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température de leur climat. Tacite dit que ſi les Septentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les Méridionnaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur. Tacite ſe trompe à pluſieurs égards, les Méridionnaux ſupportent long-tems la faim & non la ſoif. On a vu plus haut des exemples des jeûnes étonnans des Indiens. Comme ils perdent beaucoup de la partie aqueuſe du ſang par la tranſpiration, ils ſont obligés d'y ſubſtituer à chaque inſtant un liquide pareil. Mais les parties ſolides ne ſe diſſipent point, & les fibres qui n'ont que peu de reſſort & d'action ne s'uſant guére, il faut peu de ſuc nourricier pour les réparer, ils mangeront donc peu. Il conſte par l'obſervation que l'air chaud relâche les fibres dont l'air froid augmente le reſſort, il y aura donc plus de vigueur dans l'homme du Nord que dans l'homme du Midi qui n'aura pas lutté contre ſon propre climat, plus de force pour ſoutenir la fatigue, plus de conſtance, plus de confiance en ſoi-même. Cela n'empêche point qu'un Négre du Sénégal qui aura également eſſuyé la chaleur du jour & la fraicheur des nuits, qui ſe ſera plié à toutes les intempéries de l'air, qui aura paſſé ſa vie dans l'exercice d'une chaſſe pénible, qui aura combattu des lions, ne puiſſe être plus courageux & plus robuſte, qu'un Ruſſe amolli par le luxe.

Les Indiens ont croupi ſi profondément dans l'eſclavage, qu'ils n'ont ni le ſentiment ni même l'idée de la liberté. Non-ſeulement ils ne conçoivent point le gouvernement républicain, mais un Monarque, ſoumis à des loix, leur paroît un être de raiſon. Il en eſt de la liberté, dit un grand philoſophe, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas, à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſépolis; mais tu ne peux connoître le plaiſir du mien. L'ame de l'Indien pe-

famment courbée sous le joug a perdu son élasticité. Ce sont des hommes qui par la longue & facile habitude de marcher à la maniere des quadrupèdes, sont devenus incapables de se redresser & de marcher sur leurs pieds seuls. Leur dévoûment aveugle & extrême, j'ai presque dit, leur religion envers leurs principes, suit du systême de la métempsycose. Si les grands honneurs sont des récompenses des grandes vertus exercées dans une autre vie, les Rois sont donc des êtres excellens, aussi supérieurs à tous les autres par leur mérite, que leur condition paroît plus heureuse que celle des autres hommes; & dignes enfin des hommages religieux, que ces peuples accordent aux personnages distingués. Aussi l'Orient regarde-t-il ses Princes comme les fils adoptifs du Ciel. Les titres superbes qu'ils prennent répondent moins à l'opinion qu'ils ont d'eux mêmes, qu'à celle qu'en ont leurs sujets. La flatterie y est si basse, que le Prince ne sçauroit parler en homme raisonnable quoiqu'en esprit vulgaire, sans que les Seigneurs n'élévent les mains au Ciel en criant, karamat, karamat, merveilles, merveilles. Il n'y a point de Mogol, dit Bernier, qui ne se fasse gloire de dire & de suivre le proverbe persan : *Si le Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il faut dire que voilà la lune & les étoiles.* Les prêtres de Boutan, dit Tavernier, enseignent comme une partie de la religion que le Prince est un Dieu sur la terre. Cette superstition va si loin, que chaque fois que le Roi de ce pays satisfait aux besoins de la nature, on ramasse avec soin ses excrémens qui se vendent au marché & dont on saupoudre les viandes. Les Malabares, au rapport de Dellon, saluent leurs Dieux & leurs Rois avec les mêmes gestes & les mêmes cérémonies. Leur respect va si loin pour leur Prince qu'à quelque distance qu'ils soient de sa personne, ils n'osent jamais s'asseoir dans un lieu où ses regards peuvent tomber. Les Chingulais donnent aussi à leur Roi & à leurs Dieux les mêmes titres. Lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un tel excès d'humiliation, qu'ils éloignent l'idée de leur personne pour y

ſubſtituer les noms des plus vils animaux. Ainſi au lieu de dire, j'ai fait telle choſe, j'ai un tel nombre d'enfans, ils diſent, le membre d'un chien a fait cela, j'ai tel nombre de chiens & de chiennes. Dans toutes les Indes, les ames ſont avilies par des principes & des coutumes ſemblables; la baſſeſſe eſt les mœurs.

Les Rois Indiens, diſent tous les voyageurs, puniſſent comme crime tout ce que les délateurs leur repréſentent comme tel. Ce métier infâme qui ne peut être que d'un coquin indigne de foi, eſt ordonné à tout le monde pour les moindres choſes, même ſous peine de mort. Sans formalité de juſtice, le tyran fera mourir l'accuſateur avec l'accuſé, l'innocent avec le calomniateur. L'eſclave ſe glorifiera du châtiment qu'il aura reçu de ſon Maître, comme d'un ſoin paternel & d'un témoignage d'affection. Un François s'offroit à un jeune Mandarin Siamois enfermé dans une priſon, pour aller demander ſa grace à ſon ſupérieur : *Non*, répondit le Mandarin, *je veux voir juſques où ira ſon amour.* Ainſi l'infamie eſt honneur, comme le vice eſt vertu. L'ambition ne mene qu'à un eſclavage plus dur & plus orageux. La flatterie a perſuadé aux Rois que s'il eſt de leur intérêt d'être informés de ce qui ſe paſſe, il eſt de leur dignité de ne rien entendre qui leur puiſſe déplaire. Si un Miniſtre leur donne un mauvais avis, c'eſt-à-dire, un avis contraire à leur goût, ils le puniſſent comme une offenſe. Il ne peut donc y avoir dans ces pays que des cœurs bas, des ames viles, des fourbes, des lâches, des traîtres, des ſcélérats, des animaux ſtupides ; plus de notions du bien, plus de principes de juſtice, plus d'idée de l'intérêt public. Il ne regne plus que la loi du plus fort, non celle de l'état de nature où le ſentiment diſtinguoit le vice des vertus, mais celle de la corruption extrême où les paſſions ont bouleverſé toutes les idées & dénaturé tous les ſentimens.

Réuniſſons les cauſes du deſpotiſme des Indes. Les Indiens tiennent du climat des vices & des vertus d'eſclaves, la pareſſe,

la diſſolution, une molle frugalité, l'extrême douceur, d'où la foibleſſe & la patience. La pareſſe y naît, non-ſeulement de la chaleur & de la luxure, mais encore de la fertilité des terres & du peu de beſoins de l'Indien. Elle produit beaucoup de vices, & dégrade ſes vices mêmes, comme on le voit par l'orgueil de ces peuples. Ceux du Carnate & du Coromandel, lit-on dans le tome premier du recueil des voyages de la Compagnie des Indes, ſont des peuples orgueilleux & pareſſeux; ils conſomment peu, parce qu'ils ſont miſérables. Les femmes des Indes, trouve t-on dans le 12e recueil des Lettres édifiantes, croient qu'il eſt honteux pour elles d'apprendre à lire. C'eſt l'affaire, diſent-elles, des eſclaves qui chantent des cantiques dans les Pagodes. Dans une caſte, elles ne filent point; dans une autre, elles ne doivent pas même piler le riz. Les peuples d'Achim, dit Dampier, ſont fiers & pareſſeux : ceux qui n'ont point d'eſclaves en louent un, ne fût-ce que pour porter cent pas, & porter deux pintes de riz; ils ſe croiroient deshonorés, s'ils en portoient eux-mêmes. Ainſi l'orgueil même devient dans ce pays un reſſort du deſpotiſme, car il engendre l'ignorance, la pauvreté, le mépris du travail, l'abandon de tout, & il s'honore de ſes mauvais effets. La paſſion dominante du plaiſir & de la molleſſe énerve les paſſions courageuſes, elle abſorbe toutes les paſſions. Son ivreſſe enfante le ſommeil. Le deſpotiſme qui ne trouve plus d'ennemi à combattre, enchaîne ſans réſiſtance toutes les facultés de l'ame, pourvu que ſes fers ne gênent point le penchant au plaiſir. La frugalité bornant les beſoins & les deſirs, elle arrête l'induſtrie & l'activité. Quand on peut ſe paſſer aiſément de richeſſes, on peut encore mieux ſe paſſer de liberté, ſi les autres cauſes morales ne rendent le beſoin de la liberté plus vif. A Ceylan, ſuivant le ſecond recueil des voyages Hollandois, un homme vit pour dix ſols par mois; on n'y mange que du riz & du poiſſon. Le Chevalier de Forbin dit qu'à Siam, il faiſoit vivre trente-cinq eſclaves pour cinq ſols par jour. Dans de tels pays, les hommes ſe vendront facilement,

facilement, si l'esclavage y est doux, parce qu'étant bornés à une légére subsistance, la condition d'esclave ne sera guére plus dure que celle de sujet. Les Indiens traitent leurs esclaves comme leurs enfans, ils les marient, ils leur donnent la liberté; & si la servitude civile s'y établit, la servitude politique n'est pas loin. Ce peuple est naturellement doux, tendre & compatissant. Il n'est point susceptible de ces passions mâles, si nécessaires pour contrebalancer la force d'inertie qui l'entraîne au repos : c'est-là son élément. Il souffre plutôt que de faire violence à sa paresse, à sa langueur, & à sa bénignité. Il lui en coute moins pour être esclave qu'il ne lui en couteroit pour se conserver ou pour se rendre libre, il ne demande que la paix, & il appelle paix, l'extrême subordination, il appelle tranquillité, la léthargie.

La religion des Indes augmente les mauvais effets du climat; la paresse, en ce qu'elle place la félicité suprême dans le repos, l'inaction, l'insensibilité; la dissolution, en ce qu'elle a des objets de culte & des pratiques infâmes; la frugalité, en ce qu'elle leur interdit l'usage des liqueurs, des viandes & des choses les plus propres à aiguillonner l'appétit, à abuser de soi-même; la douceur, en ce que par une suite du dogme de la métempsycose, elle lui inspire une charité si générale & si superstitieuse qu'elle conduit l'homme scrupuleux à la crainte éternelle & au danger continuel de pécher en faisant du mal à son prochain, c'est-à dire, aux hommes & aux animaux; charité souvent cruelle & funeste pour ceux qui l'exercent. On a vu les précautions superstitieuses que prennent les Indiens pour ne pas blesser les insectes mêmes : on les a vus porter de la nourriture à des animaux malfaisans. Thevenot vit distribuer à Surate des sacs de farine aux fourmis. Dans ces pays couverts d'hôpitaux, monumens de la misére publique si propres à l'entretenir, les soins de l'humanité sont partagés entre les hommes & les bêtes. Les bêtes à quatre pieds, les oiseaux, les insectes y sont entretenus toute leur vie, s'ils sont incommodés. Les idolâtres en achetent un grand nombre, des

Chrétiens & des Mahométans pour les délivrer, disent-ils, de la cruauté des infidéles, & ils achetent à ces animaux des places dans des hôpitaux où ils sont bien soignés jusqu'au terme naturel de leur vie. Ovington rapporte qu'on voit auprès de Surate un hôpital fondé pour les punaises, les puces, & toutes les espéces de vermines qui sucent le sang des hommes. De tems en tems, pour donner à ces animaux la nourriture qui leur convient, on loue un pauvre homme pour passer la nuit dans ce lieu, lié sur un lit, de peur que la douleur des piquures l'obligeant de se retirer avant le jour, il ne les nourrît point assez de son sang ; & sans doute aussi de peur que dans les mouvemens qu'occasionnent ces piquures, il n'arrive par malheur que quelqu'un de ces insectes soit écrasé.

Il est aisé d'imaginer que sous des gouvernemens despotiques, les loix & les usages affermissent les appuis naturels du despotisme. En général les loix des Indes donnent les terres aux Princes. En ôtant ainsi aux particuliers l'esprit de propriété, elles augmentent l'oisiveté qui les dédommage des biens dont ils ne peuvent jouir, elles leur font aimer leur misére même. La liberté y vaut si peu, qu'il y a des contrées, comme Achim, où tout le monde cherche à se vendre. Elle est si vile, par exemple à Siam, qu'il a passé en proverbe qu'on la vend pour manger des duvions, espéce de fruit, qu'on la joue plutôt que de ne point jouer du tout, qu'on la juge infiniment préférable à la mendicité. Le maître, chez ces peuples énervés, étant aussi lâche à l'égard de son Prince, que l'esclave l'est à son égard, l'esclavage civil & l'esclavage politique s'y étayent l'un l'autre. Les Spartiates apprenoient à commander en obéissant ; les Indiens en commandant tyranniquement, apprennent à servilement obéir. Comme tous les hommes sont, en quelque sorte, égaux parmi eux, comme il n'y a point de fortune fixe, chacun y est à chaque instant exposé à la nécessité de se vendre. L'étude de la morale, de la jurisprudence, de la méthaphysique, de la politique, de toutes les sciences intéressantes à l'humanité, & dès lors favorables à la liberté, y est interdite ; & les sciences reçues cons-

pirent avec le despote à l'abrutissement des peuples. L'inutilité, l'inhabitude & le danger de penser en ont entraîné l'impuissance. Ce sont toutes ces causes physiques, toutes ces causes morales dérivées pour la plûpart des causes physiques, qui ont naturalisé la servitude aux Indes.

M. H. rejettant les causes physiques dans lesquelles on trouve les fondemens du despotisme oriental, l'attribue à la destinée de toute société qui marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage, incontinent après sa formation, suivant le témoignage de l'histoire qui nous apprend qu'en se poliçant, les nations perdent peu à-peu leur courage, leur vertu, & leur amour pour la liberté. Les peuples du midi s'étant rassemblés les premiers en société, doivent avoir été les premiers soumis au despotisme.

Le despotisme est, sans doute, le terme où toutes les sociétés aboutissent, en dégénérant, c'est le point qui ferme le cercle. Mais cette observation ne résout pas entiérement le problême de l'esclavage des Orientaux. Si toute société tend au despotisme, toute puissance despotique tend à sa destruction. A force de révolutions, la société se réforme, & la liberté renaît dans les autres climats. L'Asie a été mille fois bouleversée, mais la liberté trop profondément ensevelie n'a pu soulever les ruines des Empires ni remonter sur le trône. La tyrannie ne tomboit point avec les tyrans, elle ne faisoit que changer son siége, c'étoit le despotisme barbare qui triomphoit du despotisme corrompu.

Je me borne aux Indes. L'effet du despotisme est de dépeupler les états & de les changer en deserts. Quelques familles échappées à la destruction policent insensiblement dans les forêts des nations sauvages, & cette succession, dit l'Auteur que je viens de citer, doit toujours conserver des républiques sur la terre. Aux Indes, l'extrême fécondité des femmes & l'extrême fertilité des terres empêchent ces terribles effets. Il semble que le despotisme y soit en quelque sorte néceffaire pour élaguer le superflu, & qu'il ne peut aller au-de là. La douceur des mœurs y retient son

Histoire des Indes.

sceptre de fer. Enfin le commerce & les invasions recrutent sans cesse les anciens habitans. Toutes les autres contrées de l'Asie, l'Afrique & l'Europe, y envoient tous les jours des colonies guerriéres ou marchandes. Les Indes sont entourées de peuples esclaves, elles ont été conquises, mais par des peuples esclaves, qui traînoient leurs chaînes après eux. Il s'y éleve des révoltes, mais contre le despote & non contre le despotisme. Un sujet ambitieux ou mécontent d'une injure personnelle attaque son Souverain, le peuple doute laquelle des ames ou de celle du Prince, ou de celle du rébelle vaut le mieux, & si l'adoption du ciel n'a point passé de l'un à l'autre : la victoire décide & nomme le despote, fils du ciel, & le peuple lui donne sa chaîne à gouverner. Les Européens qui ont joué dans ces climats le rôle de conquérans, conduits, comme ils l'étoient, par l'avarice, avoient trop d'intérêt à être servis par des esclaves, pour ne pas être tyrans & pour introduire l'esprit philosophique dans des lieux où les loix, les mœurs, les opinions, les vices forment tant de puissantes barriéres qui lui en défendent l'entrée. Ainsi nulle révolution ni de conquête, ni de guerre civile, ni de désolation intestine, ni de commerce, ni de science, n'a pu rendre aux Indiens la liberté.

Observations particulieres sur les différens Etats des Indes.

Nous commencerons par la description de l'Indostan ou Inde proprement dite, & de la Presqu'Isle en-deçà du Gange. Le Grand Mogol regne sur presque tous les peuples établis entre le Gange & l'Indus. S'il y a sur quelques côtes des Princes particuliers, ils sont, pour la plûpart, ses tributaires. Les marchands Européens établis dans ces contrées, sont presque par-tout sous sa protection, ou même sous sa dépendance. Le Mogolistan Indien est politiquement divisé en 20 ou 21 Viceroyautés ou Nababies. Ces grands Gouvernemens se soudivisent en Sarkars ou Provinces, & les Sarkars en Parganas ou Gouvernemens particuliers. Enflés par la

vanité & autoriſés par la flatterie, les Nababs prennent la qualité de Soubas, Rois, Souverains; & les Soubdars ou Phoſdars, Gouverneurs ſubalternes, celle de Nababs. Nous ſuivrons l'ordre géographique. Nous n'avons garde de garantir ici l'exactitude de nos deſcriptions & de nos remarques. L'intérieur de ces contrées a été fort peu fréquenté des Européens; & les pays maritimes ſont ſi continuellement bouleverſés par des guerres & des révolutions, qu'il ſeroit tous les jours néceſſaire de recevoir de nouveaux mémoires pour réformer les anciens.

L'INDOSTAN.

Provinces de l'Eſt.

Le Bengale.

Le Bengale, pays riche, tempéré, arroſé par le Gange, borné au levant & au ſud par le Golfe de ce nom & par la Péninſule, diviſé en 22 Toumans ou diſtricts, s'étend, ſuivant M. Otter, l'eſpace de 300 milles en longeur, ſur 260 de largeur. Bernier met ce pays au-deſſus de l'Egypte pour la fertilité. Le Gange qui ſe décharge par quatre embouchures dans ſon Golfe, y forme une infinité d'Iſles dont le ſpectacle eſt charmant. On y a creuſé de grands canaux pour la facilité du tranſport des marchandiſes & de l'eau excellente de ce fleuve. L'abondance des choſes néceſſaires à la vie & des matiéres de commerce, la beauté du lieu & les agrémens des femmes qui l'habitent, ont donné lieu aux Européens de dire en proverbe, qu'il y a cent portes pour entrer dans le Royaume de Bengale & qu'il n'y en a pas une pour en ſortir. Cependant l'air n'y eſt pas trop ſain pour les étrangers. Ses principales villes ſont Chatigam ou Bengale; Deça ou Daca, réſidence du Viceroi de la Province; Ragi-Mohol, grande & belle ville, remarquable par ſes fortifications, par ſes temples, par un palais magnifique d'un quarré parfait, vanté par Graas comme un lieu de délices, qu'on admireroit dans tout autre pays, &c; Mongher,

Histoire des Indes.

atteliet où l'on fabrique toutes sortes d'ouvrages. On distingue entre ces districts ceux de Pruna & de Patan, qui ont eu des Rois particuliers. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des comptoirs au Bengale, sur les rives du Gange. Les Hollandois ont occupé jusqu'à 800 mille ouvriers du pays dans leur seule factorerie de Cassam-Bazar. Les Européens ont rendu Ougli, Chandernagor, Chincora, & plusieurs autres villes de cette contrée, fameuses par le commerce. Les Anglois dominent aujourd'hui dans le pays. La guerre y a ruiné les établissemens des François, & il ne leur est pas permis d'en relever les fortifications. On dit que le Mogol n'imposoit pas sur le Bengale un tribut proportionné à sa richesse, parce que ses habitans sont des peuples capricieux, prêts à profiter de l'éloignement où ils sont de la Cour & de la proximité des Rois ennemis des Mogols, s'ils n'étoient ménagés. Tous les revenus du pays passent aujourd'hui par les mains des Anglois, qui en remettent une partie à l'Empereur, une partie au Souba. La Province d'Orixa, peu connue, est située au-dessous du Bengale, le long du Golfe. Voyez la fin de la description du Malabar.

Provinces d'Udesse, de Meouat, &c.

Les Provinces d'Udesse, de Meouat, de Jesuat, situées au-delà du Gange, ont pour capitales Jokanat ou Jehanac & Jaganat, Narnol, Rajapour. C'est particuliérement dans ces contrées orientales que triomphe l'Idolâtrie Indostane. Elle y a été moins attaquée que vers le midi & dans les Isles par le Mahométisme; elle y étoit mieux défendue, soit par les eaux du Gange, soit par l'alliance avec les Gentils de la Presqu'Isle. On voit les jours de fête dans leurs pagodes jusqu'à cent mille Indiens des autres Provinces. Les plus beaux temples Idolâtres de l'Indostan sont ceux de Jaganat & de Banarous. Cette derniere ville, située sur le bord du Gange, est grande & bien bâtie. Il y a un collége fondé par le Raja Jeissing.

Patna, Province enfermée entre quatre riviéres, le Gange, le Persilis, le Jemma ou Gémené & le Candaek, porte le nom de sa

capitale, ville célebre par ſon commerce & une des plus grandes de l'Inde. La Compagnie Hollandoiſe y a un comptoir ; le ſoufre fait ſon principal trafic. Les Provinces de Kandonana, de Gor & de Pitan, placées entre l'eſt & le nord, dans le voiſinage du Tibet, n'offrent rien de remarquable dans les deſcriptions des voyageurs.

Le Bakar ou Bakish, ſur la rive occidentale du Gange, au midi de Pitan & à l'oueſt de Kanduana, eſt préſenté comme un pays très-riche & d'un grand produit pour le Mogol, par ceux qui enferment dans ſon Gouvernement le Doab ou Sambal, l'Udeſſe & le Jeſuat. Becanar eſt ſa capitale.

La Province de Halabas, autrefois Purop, a celle de Bakar au midi & celle de Patna à l'oueſt. La capitale qui a le même nom, ſituée ſur le bord du Gange, à l'embouchure du Gémené, a été long temps un des boulevards du Royaume des Patanes ; c'eſt, dit Thevenot, la ville que Pline a appellée Chryſobacra. Akebar la ſubjugua & la fortifia d'une bonne citadelle, dans laquelle on voit un obéliſque fort antique, de ſoixante pieds de haut. On y conſerve avec ſoin des pagodes, que les gens du pays attribuent, dit-on, à Adam & Eve, dont ils prétendent ſuivre la religion. L'Halabas, ſi l'on y comprend le Narvar & le Sambal, ou bien le Meouat, forme un grand Gouvernement.

Province de Gualaor.

Gualaor, capitale de la Province de ce nom, ſituée entre Sambal & Narvar, en tirant vers l'oueſt, eſt une aſſez grande ville & une des meilleures places de l'Inde. Sa forteresſe ſert de priſon d'Etat. Il y a dans ſon enceinte une moſquée bâtie ſur le tombeau de Morad Bakche, empoiſonné par Aurengzeb, avec une grande place, environnée de voutes & de boutiques. C'eſt l'uſage des Indes de joindre à tous les édifices publics une place qui ſert de marché, & d'y attacher des fondations pour les pauvres.

Province d'Agra.

La province d'Agra, entre Bakar & Gualaor ſur les bords du Gémené qui la traverſe dans toute ſon étendue, eſt une des plus conſidérable de l'Empire. Scanderbad, une de ſes principales villes,

HISTOIRE DES INDES.

a été la capitale d'un puiſſant Roi Patane. On voit encore à Fetipour, autrefois la premiére ville du pays, un palais accompagné d'une des plus belles moſquées de l'Orient, bâtie par un Calender, eſpéce de Derviſch Mahométan, qu'on y honore comme un ſaint. On y trouve encore Andipour, Vetapour, riche en beaux tapis; Chitpour, célèbre par ſes chites ou toiles peintes; Bargent, place d'un Raja, & autres villes au nombre de plus de quarante, ſans parler de plus de 3500 villages. Le commerce des chites, toiles dont le peuple de Turquie & de Perſe aime à ſe vêtir, & qui ſert en d'autres lieux de couvertures de lits & de nappes à manger, ſe fait principalement à Séronge, grande ville.

Agra ou Egre eſt la plus belle ville de l'Indoſtan, ou du moins il n'y a que Dehli qui puiſſe lui être comparé. Mandeſlo dit qu'on n'en peut faire le tour à cheval en moins d'un jour; mais il faut obſerver que ſes maiſons ſont écartées les unes des autres & que celles des Omrahs ont des jardins très-ſpacieux. Ces Palais, entremêlés de grands arbres verds dont on a rempli les jardins & les cours pour ſe procurer de la fraîcheur, forment une perſpective très-agréable ſur-tout dans un pays aride & brûlant, où les yeux, dit Bernier, ſemblent ne demander que de la verdure & de l'ombrage. Le palais Impérial eſt accompagné de vingt-cinq ou trente autres grands palais, ſuivis ſur la même ligne d'autres beaux bâtimens; ce qui donne, dit Thevenot, le plus bel aſpect du monde à ceux qui ſont au-delà de la riviére de Gémené. On y voit une galerie peinte en or & azur, dont Schah Jehan avoit deſſein de couvrir la voute de lames d'argent : ce travail fut interrompu par la mort de l'ouvrier François qu'il avoit chargé de l'exécution. Ce Prince avoit eu auſſi la fantaiſie d'orner un petit ſallon d'une treille de raiſins, repréſentés en rubis & en émeraudes dont on montra des ſeps à Tavernier. Mandeſlo vit dans le même palais un trône d'or maſſif couvert de pierreries & une tour revêtue de lames d'or qui contenoit, dit-on, huit chambres pleines d'or,

d'or, d'argent, & autres chofes précieufes, tréfor eftimé 1500 millions d'écus.

Histoire des Indes.

On compte dans Agra quinze grands marchés, 70 grandes mofquées, 800 bains publics dont l'Empereur tire des profits confidérables, 80 Caravenferas, où les étrangers font logés gratuitement. Les tombeaux d'Agra & des lieux voifins font très-remarquables. Les Seigneurs ont ici l'ambition de fe faire inhumer magnifiquement. Les Eunuques du palais ne pouvant perpétuer que leur mémoire, confacrent la plus grande partie de leurs richeffes à leur fépulture. Le maufolée que Schah-Jehan fit élever à l'Impératrice Tadgé-Mahal, eft une des merveilles de l'Orient. Bernier qui en donne une defcription détaillée la met au-deffus des pyramides d'Egypte. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il affure qu'on employa pendant 22 ans le travail continuel de 20 mille hommes. On prétend que les feuls échafaudages coutérent plus que l'ouvrage même, parce que manquant de bois, on étoit obligé de les faire de briques, comme le ceintre de toutes les voutes. Deux mille hommes, fous le commandement d'un Eunuque, veillent fans ceffe à la garde de l'édifice & du Tafimakan, ou grand Bazar, auprès duquel Schah-Jehan le fit élever pour lui attirer plus d'admirateurs. Il y a toujours des Mollahs en priéres auprès du tombeau.

On a dit que la ville d'Agra étoit tellement peuplée qu'elle pouvoit mettre deux cent mille hommes fous les armes : Tavernier dément cette affertion. De cette ville à Lahor, il regne une allée d'arbres, à laquelle Edouard Terri donne 400 milles d'Angleterre de longueur.

Provinces du Midi.

Province de Bando ou Afmire.

La province de Bando ou d'Afmire, forme à-peu-près le centre du Mogoliftan, entre les provinces de Jeffelmire, d'Agra, & de Dehli. Ses principales villes font Bando, Touri, Moafta,

Histoire des Indes.

Godack & Afmire. Jeffelmire au midi de Bando, a pour capitale une ville de fon nom. On y trouve auffi Radimpour & d'autres places moins confidérables. Chitor, province encore plus méridionale, étoit autrefois le Royaume des Ranas, defcendans de Porus. Sa capitale, Chitor, qui embraffoit autrefois plus de fix lieues de circonférence, n'eft qu'un amas de ruines; on y diftingue celles de cent pagodes. Maloue ou Malva, contrée fertile à l'eft de Chitor, fait un grand commerce dans Ratifpour ou Rantipour fa capitale. On y remarque auffi les villes de Sérampour & d'Ugen. La riviére de Cepra, fur laquelle eft fituée Calleada, réfidence des anciens Rois de Maferdoa, arrofe une partie de cette province en allant fe jetter dans le Golfe de Cambaye. Kandish, au midi de Malva, a pour capitale Brampour, ville très-commerçante, mal bâtie, fort peuplée, & baignée par le Tapty qui fépare la province d'un petit pays nommé Partabza, tributaire du Grand-Mogol. Brampour fut la réfidence des Rois de Dekan; on voit devant fon château la figure de l'éléphant de Schah-Jehan, pere d'Aurengzeb. Ce Prince qui aimoit beaucoup cet animal lui érigea cette Statue dans le lieu même où il étoit mort en combattant. Les Gentils la vont barbouiller de couleurs, comme ils font à leurs pagodes. Pala, Affere, & Mandou, font des villes confidérables de la même province, dont le gouvernement eft fi important qu'il eft prefque toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'Empereur. Ce canton voit au midi la province de Bérar, peu connue, capitale, Shapor.

Province de Guzarate ou Cambaye.

La province de Guzarate ou Cambaye, une des plus belles & des plus marchandes de l'Empire Mogol, contient dans une étendue d'environ quatre-vingt lieues tant en long qu'en large, plufieurs villes du premier ordre. Amadabat, Métropole du pays, eft compofée de deux villes bâties, dit-on, par deux princes nommés l'un Ahmed & l'autre Mahmoud : Thevenot croit que c'eft l'Amadavaftis d'Arrien. Mandeflo lui donne fept lieues, de circonférence, en comptant fes fauxbourgs. Son Meidanfchah,

marché du Roi, eſt une place de 1600 pieds de long ſur 800 de large, ornée d'un double rang de palmiers & de tamarins, entremêlés de citronniers qui rafraîchiſſent l'air & forment une perſpective charmante. Ces mêmes arbres plantés dans les rues & élevés au-deſſus des maiſons donnent de loin à cette grande ville l'apparence d'une vaſte forêt. Les jardins, les maiſons de plaiſance & les tombeaux offrent au dehors un autre objet de curioſité. Le plus ſomptueux des tombeaux, eſt celui qu'un Roi de Guzarate fit ériger en l'honneur de ſon précepteur, & qui a ſervi de ſépulture à pluſieurs Princes. Le territoire de cette ville comprend vingt-cinq gros bourgs & près de trois mille villages; il produit environ 20 millions de revenu. Le Gouverneur, titré de Raja ou Prince, eſt obligé d'entretenir douze mille chevaux & cinquante éléphans pour la défenſe du pays & pour la ſureté des chemins. On l'accuſe de protéger quelquefois les brigands & de partager le butin avec eux. Ces brigands ſont les ſujets de quelques Rajas voiſins, entr'autres du Raja de Badour, puiſſant par des châteaux & des villes bâties ſur des montagnes. Il a une garde de deux cents hommes : ſa maiſon eſt compoſée de plus de 500 Officiers.

Broitſchia, une des plus fortes places de l'Inde, bâtie ſur une haute montagne, étend ſa juriſdiction ſur 84 villages. Elle eſt bien peuplée. La plûpart de ſes habitans ſont des tiſſerands qui fabriquent les baſtas, les toiles de coton les plus fines de la Province. Brodra, ville ſituée ſur la petite riviére de Vaſſet, eſt remplie de tiſſerands & de teinturiers. Son diſtrict renferme plus de 200 villages.

Cambaye, grande & belle ville, eſt ſituée au ſud-eſt d'Amadabat, à trois milles du Golfe auquel elle donne ſon nom. Ses habitans font un trafic conſidérable à Diu, ſur la frontiére maritime du Guzarate, dans l'Arabie, dans la Perſe, à Achim & à Goa. Ses maiſons ſont toutes bâties de pierre, de brique & de marbre, & cependant ſon enceinte a pour le moins deux lieues de

Histoire des Indes.

tour. On dit que les Gentils de cette ville ont obtenu, à force d'argent, le privilége de ne laiſſer tuer dans leur ville ni bœuf, ni veau, ni vache; & que ſi un Chrétien ou un Mahométan étoit ſurpris à tranſgreſſer cette défenſe, ſa vie ne ſeroit pas en ſureté. Il y a apparence que ce privilége a dû être à terme.

Surate ou Soret, à 35 lieues au midi de Cambaye & environ à 50 d'Amadabat, eſt une des villes du monde les plus commerçantes. Elle eſt moins remarquable par ſon étendue que par l'agrément & la ſolidité de ſes édifices. Sa grande place eſt magnifiquement décorée par les palais qui l'environnent, & par le château qui la termine. Les dehors des maiſons ſont lambriſſés de belles boiſeries, comme nos plus propres appartemens; & les murs ſont intérieurement incruſtés, ainſi que les planchers, de carreaux de porcelaine. Les fenêtres reçoivent le jour par des carreaux d'écaille ou de nacre qui tempérent l'éclat du ſoleil, ſans trop affoiblir ſa lumiére. On admire, entre les édifices publics, un beau Taquié ou réſervoir que Thevenot ne craint pas de comparer aux plus beaux ouvrages que les Romains ayent faits pour l'utilité publique. On dit qu'il n'a pas moins couté que le château. Il a été fait aux dépens d'un riche Banian, nommé Gopy. Surate n'avoit point d'autre eau à boire, avant qu'on eut creuſé les cinq puits qui en fourniſſent aujourd'hui dans tous les quartiers. Depuis que le réſervoir eſt devenu moins néceſſaire, on le laiſſe encombrer.

Cette ville a deux Gouverneurs ou Nababs, l'un pour le ſervice militaire, l'autre pour les affaires civiles. Le premier n'a d'autorité que dans le château; l'autre exerce ſon pouvoir dans la ville. La police y eſt ſi bien adminiſtrée qu'on n'y entend point parler de vols ni de meurtres, & que les diſputes même y ſont rares. Dans le tems qu'Ovington étoit à Surate, il y avoit plus de vingt ans que perſonne n'avoit été puni de mort. Les grands chemins ſont confiés à la garde d'un Officier, nommé Fouſſedar, & les rues à celle du Kotual, eſpéce de grand prevôt. Ces Officiers

répondent des vols, mais ils ſont ordinairement aſſez adroits pour ne pas les payer. Cependant le peuple épuiſé par l'énormité des tributs, y eſt réduit à la plus grande miſére. Les demeures de ces infortunés, au rapport de Tavernier, reſſemblent plutôt à des granges qu'à des maiſons, n'étant bâties que de roſeaux enduits d'ordure de vache, détrempée dans la boue. Le Gouverneur de la ville aggrave le joug impoſé par le Prince, ſur-tout depuis que ſa charge eſt fixe & vénale. Il ſemble avoir acheté le droit d'exercer ſur les habitans toute vexation, juſqu'à les faire mourir pour s'emparer de leurs biens : il a ſur eux toute l'autorité de deſpote. Telles ſont les deux faces de cette ville célèbre, que l'on a de la peine à reconnoître pour la même ville dans les deſcriptions des voyageurs, preſque toujours conduits par des affections particuliéres & par des préventions qui leur dérobent la moitié de l'objet. Les Anglois y dominent aujourd'hui.

Biſangatan, au centre de la province, eſt une des plus grandes villes de l'Indoſtan. On y a compté près de 20 mille maiſons. Pettan avoit autrefois plus de ſix lieues de circonférence; elle eſt tombée avec ſon commerce. Il y a dans cette province beaucoup de petites villes, & de gros bourgs très-marchands.

Obſervations ſur les mœurs des Indous.

Les anciens habitans du Guzarate, ſe nomment Hindoys ou Indous. Ils l'emportent encore par le nombre ſur les étrangers. Les hommes ſont robuſtes & bien proportionnés dans leur taille. Les femmes ſont petites, propres, & recherchées dans leurs ajuſtemens. Leur ſein eſt preſque découvert; elles ont les bras nuds ou plutôt chargés de bracelets juſqu'au coude. Un long commerce avec les Mogols a mis beaucoup de conformité entre les uſages des deux nations, ſi l'on en excepte les Banians qui ſont plus nombreux dans le Guzarate que dans toute autre province. Il y a auſſi beaucoup de Rajeputes. Des villages entiers y ſont peuplés de voleurs, tels que les Gratiates habitans de Bilpar. Leur Raja, moyennant un péage qu'on lui a cédé, doit payer le dommage qu'ils font. Parmi les caſtes des Gentils, celle des Tcherons fort-

Histoire des Indes.

estimée par les idolâtres, est d'un grand secours pour les voyageurs. Quand on a un de ces Indiens & sa femme avec soi, on se croit en sureté, parce que si l'on rencontre des voleurs, le Tcheron leur dit que le voyageur est en sa garde, & que s'ils en approchent, il se coupera la gorge; & la femme les menace de se couper la mamelle avec un rasoir qu'elle tient à la main. Les Gentils de ce quartier croient que c'est un grand malheur d'être la cause de la mort d'un Tcheron; on devient par-là le rebut de la caste. Il est arrivé autrefois que des Tcherons, protecteurs des passans, se sont tués pour les garantir de vols, mais aujourd'hui ils composent avec les voleurs à certaine somme que donne le voyageur, & ils en retirent leur part. Thevenot rapporte que les habitans du Bourg de Debca étoient autrefois de ceux qu'on nommoit, Merdi-Coura, Anthropophages; & qu'il n'y avoit pas grand nombre d'années qu'on y vendoit encore de la chair humaine au marché. C'est aujourd'hui une retraite de voleurs très-impudens qui portent presque toujours l'épée.

Provinces de l'Ouest.

Provinces de Soret, de Multan & de Candahar.

Soret, petite province, riche, peuplée, peu fréquentée des Européens, touche à l'Orient le Guzarate & la mer au sud-ouest. Sa capitale est Jaganet. Tatta à l'Occident de Soret est coupée par le Sind ou Indus, qui, après avoir formé plusieurs Isles, se décharge vers le 24e dégré de latitude dans un golfe qui porte son nom. Cette province est infestée de brigands appellés Jamites qui se cantonnent dans les montagnes du pays, & d'autres brigands qui viennent des frontiéres de la Perse, du Mekran, du pays des Bologes, &c. La capitale & la province ont le même nom. Les artisans de ce pays passent pour les plus industrieux de l'Empire. Deibul est un port de Tatta à l'entrée du Golfe de l'Inde. L'Indus coupe aussi par le milieu Bukor on Bakar, province du nord de Tatta & de Soret, capitale Bukorsakor. Le Multan, borné à l'oc-

cident par la Perse & au midi par Bukor, est également arrosé par l'Indus. Sa capitale, Multan, est une ancienne ville fameuse par son étendue & par ses manufactures. Mais les voitures sont trop chéres dans le pays, pour que le commerce de cette ville ne s'en ressente pas beaucoup. Il se répand de-là dans la Perse beaucoup de Banians, grands usuriers, & beaucoup de baladins. Les femmes du pays manient les armes & montent à cheval comme les hommes. Ces Banians ont une loi qui leur permet de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois fréres.

Le Candahar & le Hajakan ont été cédés à la Perse par le traité fait avec Schah Nadir. Hajakan bordé à l'est par l'Indus & à l'ouest par le Laristan, n'a point de grande ville. On appelle sa capitale, Duckié. Ses peuples belliqueux nommés Ballocks, de Ballocki ancien nom du Royaume, sont pour la plûpart, voituriers, conducteurs de chameaux, guides de caravannes. Ils se piquent de tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer au moindre reproche. Toutes ces provinces Occidentales, à la réserve de Soret, sont frontiéres de l'Empire Persan.

Provinces du Nord.

Province de Dehli & autres.

Dehli, province & ville, à l'est de Multan & de Bukor, est presqu'au centre de l'Empire Mogol. Jehannabad, ou la nouvelle Dehli, n'a conservé de l'ancienne ville qu'un grand fauxbourg. Le Mehal ou Serrail, c'est-à-dire, le palais Impérial, n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Il y a trois cours à traverser avant que d'arriver à la salle du Divan ou d'audience. Cette salle est ouverte de trois côtés. Trente-deux pilastres peints en or & en azur, soutiennent sa voute. Schah-Jehan avoit formé le dessein de les couvrir de pierres précieuses. Le trône placé à l'entrée a la forme d'un petit lit à colonnes, il est revêtu de pierreries. Lorsque l'Empereur qui donne tous les jours audience générale à midi, vient s'y asseoir, on éleve à l'un des côtés, un grand parasol au

bout d'une pique & l'on attache aux colonnes du lit les armes du Prince, son sabre, son carquois, son arc & ses fléches. Des Eunuques chassent les mouches avec des queues de paon. Il y a dans la cour du Divan appellée Amkas, un espace entouré de balustres d'argent, occupé par les Omrahs de garde & par des musiciens qui ne cessent de jouer pendant l'audience, de maniére à ne pas interrompre les délibérations. A quelque distance, vers le milieu de la cour, il y a un petit ruisseau derriere lequel tous ceux qui demandent audience, les Ambassadeurs mêmes doivent s'arrêter jusqu'à ce qu'on leur permette de passer outre. L'habitation de l'Empereur est d'un côté de l'Amkas; son Harem est sur la gauche avec une petite mosquée. Entre les autres édifices publics, on admire une mosquée placée au centre de la ville. Comme la plûpart des maisons ne sont que des chaumiéres, les incendies y sont fréquens. Bernier ne considére cette ville que comme un amas de villages joints ensemble, & un camp d'armée plus commodément placé qu'à la campagne. Il n'y a que les grands Seigneurs qui n'y vivent pas misérablement, parce qu'à force d'argent, à force de Korrah, à force d'esclaves, ils se procurent tout ce qu'ils desirent; sans ces trois ressources, on y manque de tout. Il y a des lieux particuliers appellés Karkanays, où les artisans se rendent pour travailler. Il y a ordinairement dans Dehli plus de 35 mille cavaliers, & 10 ou 12 mille hommes d'infanterie, sans parler des Omrahs. On voit à deux ou trois lieues de Dehli, une très-belle maison de campagne de l'Empereur, appellé Schah-Limar.

Simba, Jengapour & Jemba sont des provinces montagneuses bornées au nord & à l'est par le Tibet. Le Gange paroît sortir à Siba d'un rocher, auquel les habitans trouvent beaucoup de ressemblance avec la tête d'une vache, animal très-révéré; ce qui attire en foule les Indiens à cette source dans laquelle ils se baignent religieusement.

Province de Lahor.

La province de Lahor est aussi appellée Pengab ou cinq eaux, parce

parce qu'elle eſt ſituée entre cinq riviéres qui ſe jettent dans l'Indus dont le nom arabe eſt Pengab ou Panab, & le nom perſan Mehran. La ville de Lahor a un palais Impérial magnifique, quoiqu'inférieur à ceux d'Agra & de Dehli. Quelques-unes de ſes rues ont plus d'une lieue de longueur, mais la plûpart de ſes quartiers ſont deſerts. Quelques-uns prétendent que c'eſt la Bucephale d'Alexandre le Grand. Il y a dans cette contrée beaucoup de couvents de Vartias, Religieux Gentils, fondés, à ce qu'ils prétendent, depuis plus de 2000 ans. Il font vœu d'obéiſſance, de chaſteté & de pauvreté. Leur noviciat fini, ils ne peuvent ſortir de l'ordre; cependant leur Général a le pouvoir de les renvoyer, s'ils commettent quelque faute grave contre leurs vœux & principalement contre celui de la chaſteté. On les chaſſe alors non-ſeulement de l'ordre, mais de toute la tribu. Ces Religieux changent ſouvent de maiſons. Le tems de leur noviciat n'eſt pas fixe. La maxime fondamentale de leur inſtitut eſt de ne faire à autrui que ce qu'ils veulent qu'il leur ſoit fait. Si quelqu'un les bat, ils ne ſe défendent point. Il ne leur eſt pas permis de regarder une femme au viſage. Ils vivent d'aumône. Il ne mangent qu'à midi, & quelquefois, quelque appétit qui les preſſe durant le reſte de la journée, il faut qu'ils attendent au lendemain pour boire ou pour manger. Quand le ſoleil ſe couche, ils ſe couchent auſſi, pour ne point brûler de chandelle, & dans une même chambre. La terre leur ſert de lit. Prier Dieu & lire des livres, c'eſt toute leur occupation. Il y en a qui n'adorent Dieu qu'en eſprit, ceux-là n'ont point d'idoles.

Attok & Nagrakut ſont deux villes qui donnent leur nom à deux provinces montagneuſes, ſituées au nord de Pengab: Attok paſſe pour une des meilleures forteresſes de l'Empire. On voit dans une riche pagode de Nagrakut une idole monſtrueuſe, appellée Matta & fort honorée, à laquelle quelques pélerins offrent un morceau de leur langue, après ſe l'être coupé. Un volcan attire beaucoup de Guébres à Kanamaka.

Histoire des Indes.

Province de Kachemire.

La belle province de Kashmire ou Kachemire, forme une vallée environnée des montagnes du Caucase & d'Atto, autrefois submergée, suivant des chroniques Indiennes, & ensuite miraculeusement desséchée par un Pire ou saint homme nommé Kachet, qui donna une issue aux eaux à travers un rocher. On prendroit cette province pour un grand jardin toujours vert entremêlé de bourgades qui se découvrent entre les arbres. Il n'y a rien de si beau, dit Bernier, pour un petit Royaume que Kachemire; il mériteroit de dominer toutes les montagnes circonvoisines jusqu'à la Tartarie, & tout l'Indostan jusqu'à l'Isle de Ceylan, comme il a fait autrefois. Les Mogols l'appellent le paradis terrestre des Indes. Sa capitale, Syranakar ou Kachemire, est une ville assez grande; les Kachemiriens ont la réputation d'être fort spirituels & plus adroits que tous les autres Indiens. Dans le talent pour la poësie & la disposition pour les sciences, ils égalent les Persans. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie sur lesquels ils appliquent l'or & le vernis d'une maniére particuliére. Le sang est beau chez ce peuple. Bernier dit que les Kachemiriennes ne le cédent point en beauté aux femmes des pays les plus renommés de l'Europe. Si les femmes de Lahor sont les plus belles brunes des Indes, celles-ci ont l'avantage d'être blanches. Il n'y a pas vingt ans, dit le même voyageur, qu'il partoit tous les ans de Kachemire des caravanes qui traversoient les montagnes du grand Tibet, entroient dans la Tartarie, & se rendoient en trois mois ou environ à Katay, quoiqu'il y ait de très-mauvais passages, & des torrens très-rapides qu'on passe sur des cordes tendues d'un rocher à un autre. C'est ainsi que le commerce par la force de l'intérêt qui l'anime, surmonte tous les obstacles pour lier la communication entre les peuples : ce fait peut servir à expliquer la prompte translation des Religions Indiennes à la Chine & dans la Tartarie.

Pays des Kakars.

Rhoe & Terri placent au-delà de Kachemire le pays de Kakars; cependant Bernier regarde Kachemire comme la der-

niere province de l'Indoſtan du côté du nord. Il y a apparence que les deux Anglois ont voulu parler du Royaume de Kaſchgar ſitué à l'orient de Kachemire en tirant un peu au ſeptentrion, pays étranger à l'Indoſtan. M. Otter, en ſuivant les cauſes de Thamas Koulikhan, fait mention d'une grande ville nommée Pichaiver, capitale d'une province de même nom. Il rappelle le ſouvenir de la ville de Gazna, autrefois ſi célèbre ſous des Princes Turcs, & féconde en grands hommes dans la littérature. Elle eſt ſur la frontiére de l'Inde. Le Zabliſtan ou Kabouliſtan appartient aujourd'hui à l'Empire de Perſe. Les Indiens ne reconnoiſſoient autrefois leurs Princes que quand ils avoient été couronnés à Kaboul.

De la Preſqu'Iſle de l'Inde en-deçà du Gange.

Cette péninſule qui s'étend depuis huit juſqu'à vingt degrés de latitude ſeptentrionale, a la forme d'un cône renverſé dont la longueur du nord au ſud eſt d'environ 240 lieues. L'intérieur peut ſe réduire à trois contrées principales, le Dékan ou Viſapour, Carnate & Golkonde. La côte occidentale qui regarde l'Arabie, court ſous le nom de Malabar, du Cap S. Jean, frontiére du Guzarate, juſqu'au Cap Comorin, pointe de la preſqu'iſle. La côte orientale, ſur le Golfe de Bengale, porte le nom de Coromandel depuis le Cap Comorin, juſqu'à Bimilipatan, frontiére d'Orixa. Nous devons prévenir nos lecteurs que les derniéres guerres de l'Indoſtan ont entraîné dans ces contrées des changemens qu'il ne nous a pas été poſſible de marquer avec exactitude.

Intérieur de la Péninſule.

Le Dékan, auſſi nommé Viſapour, touche du côté du nord aux provinces de Guzarate & de Candish, il s'étend au midi juſqu'au pays de Carnate; entre quinze & vingt degrés de latitude du nord, cent lieues de long, ſur une moindre largeur. Golkonde le borde

Le Dékan, Royaume de Golkonde, &c.

à l'eſt, & la côte à l'oueſt. Le Gouvernement du Dékan embraſſe aujourd'hui le Carnate & Golkonde, ce qui a fait envelopper ſous le même nom de Dékan ces deux contrées.

Balagate, Doltabad, Telenga, Baglana, le Viſapour propre forment autant de provinces de l'ancien Royaume de Viſapour; & une partie du nouveau Dékan, ſoumiſe au grand Mogol. Aurengabad, principale ville de Balagate, n'étoit qu'un bourg qu'Aurengzeb, étant viceroi du Dékan, aggrandit en mémoire de ſa premiere femme qui y étoit morte & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ſes enfans venoient d'elle. Le tombeau de cette Princeſſe, & la moſquée dont il eſt accompagné avec un beau caravenſera, ont couté des frais immenſes, parce qu'il a fallu apporter de Lahor, par charroi, le marbre blanc dont ces édifices ſont revêtus. La ville eſt marchande & bien peuplée. Il y a dans le pays des moutons ſi forts qu'ils ſouffrent la ſelle & la bride, & qu'ils portent des enfans de dix ans partout où l'on veut qu'ils aillent. Les Gentils d'Aurengabad conſervent, au ſujet des tombeaux & des pagodes nombreux d'Elora taillés dans le rocher l'eſpace d'environ deux lieues, une tradition ſuivant laquelle ces temples ſont un ouvrage de géans. Thevenot dit qu'ils ſurpaſſent la force humaine, quoique la ſculpture & l'architecture n'en ſoient pas auſſi délicates que celles des édifices de l'Europe. A Chitanagor, il y a un temple dédié à Chita femme de Ram avec un palais de très-bon goût, approchant de l'ordre dorique.

Doltabat étoit une des meilleures fortereſſes des états du Mogol. Son château eſt perché ſur une montagne ſi eſcarpée que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. Ce pays, ainſi que le reſte du Dékan, eſt ſi peuplé que les routes ſont toutes garnies de villages & de bourgs. Un voyageur vit à cinq lieues de la ville de Nander, auprès du village appellé Patoda, des danſeurs de corde d'une ſoupleſſe extraordinaire. Leur corps ſe plioit comme du linge. Dans cette troupe, il y avoit une fille de treize à quatorze ans qui fit pendant plus de

deux heures, les tours les plus ſurprenans, qu'elle termina par des traits ſinguliers d'équilibre. Un homme mit ſur ſa tête une colonne de bois haute d'un pied & groſſe comme le bras, ſur cette colonne un baſſin, ſur le baſſin quatre petits pilliers hauts de quatre pouces, diſpoſés en quarré & ſurmontés chacun d'une planchette large de deux pouces, enfin ſur ces planchettes quatre autres petits pilliers avec des planchettes comme les premieres. La fille ſe mettoit debout ſur cet édifice, & l'homme couroit de toute ſa force ſans qu'elle branlât. Quelquefois pendant cette courſe, elle s'aſſéioit ou ſe tenoit ſur un pied, prenant l'autre à ſa main.

Beder, dans le Telenga, eſt une place forte & munie d'une bonne artillerie. Le pays eſt le théâtre de la plus ſuperſtitieuſe & de la plus honteuſe idolâtrie. Les Bramines de ce canton, & peut-être en eſt-il de même ailleurs, mangent, un certain jour de l'année, de la chair de pourceau, mais en ſecret, ſuivant les ſtatuts de leur ſecte. Il y a un autre jour de fête auquel ils font une vache de pâte qu'ils empliſſent de miel. Ils l'égorgent enſuite & la mettent en piéce. Le miel qui coule repréſente le ſang de la vache, & la pâte qu'ils mangent tient la place de la chair. On peut conjecturer que l'attachement aux anciennes coutumes a fait ſubſtituer cette eſpéce de ſacrifice aux ſacrifices ſanglans dont il eſt l'image, abolis par l'opinion de la métempſycoſe.

Mouler eſt la capitale de Telenga. Il y a encore dans le Dékan un grand nombre de villes très-conſidérables telles que Graën, au centre du pays ſur la riviére de Corſena qui le traverſe; Myrſie, ville vaſte, mal peuplée, défendue par une très-bonne citadelle, & renommée pour deux tombeaux qui depuis ſix cens ans ſont un objet de vénération pour tout le pays; Gondelvai & Indelvai, ſur les confins de Golkonde, célébres par les lames qu'on y fabrique; Amadanagar, autrefois réſidence d'un Roi; Rajapour, ville des états du fameux Sévagi, qui poſſédoit dans le même canton pluſieurs places fortes dont les garniſons faiſoient des courſes continuelles ſur les terres du Mogol, &c. La ville de Viſapour avoit

Histoire des Indes.

Des Rajeputes.

environ cinq lieues de circuit; il n'y a jamais eu que peu de négoce & peu de chofes remarquables.

Les montagnes de Gatt & de Balagate coupent la Prefqu'ifle dans toute fa longueur du nord au fud. Elle font habitées par des peuples fiers & belliqueux partagés en plufieurs tribus fous des Rajas. Forcés d'abandonner aux Arabes, aux Turcs & aux Mogols leurs plaines fertiles, ces Indiens fe font retirés dans ces montagnes incultes, où les excellentes mœurs des premiers Indiens, les anciennes pratiques, la douceur, la bonne foi, l'union, la fimplicité & la bravoure fe font confervées avec la pauvreté. Les différentes fectes qui partagent leur culte font fi peu jaloufes de faire des profélytes, qu'un homme qui voudroit abandonner la fienne ne feroit point reçu dans une autre, à moins qu'il ne prouvât que fes ancêtres ont toujours fuivi ce dernier culte. Les ravages des Tartares, des Maures & des Européens ont établi parmi eux le préjugé que tous les peuples de la terre font cruels & méchans.

Il y a encore dans l'enceinte de l'Empire Mogol, plus de cent Rajas qui confervent une efpéce de fouveraineté dans leur pays, quoiqu'ils payent pour la plûpart tribut au grand Mogol, & qu'ils fervent dans fa milice avec leurs Rajeputes, fils ou fujets de Rajas. Ces cavaliers portent toujours l'épée. Leurs princes leur diftribuent des terres, à condition qu'ils monteront à cheval au premier ordre. Il ne leur manque que la difcipline pour être bons hommes de guerre. Le Grand Mogol donne aux Rajas des penfions confidérables pour le fervir avec un corps de troupes. A la Cour, ils partagent avec les Omrahs Mahométans dont ils ont le titre, toutes les humiliations de la dépendance. Il en eft peu qui confervent une ombre de grandeur en préfence du Souverain. Le feul Raja qui jouiffe encore du droit de marcher fous le parafol, honneur refervé au Monarque de l'Indoftan, c'eft le redoutable Raja de Zeduffié, dont la capitale fe nomme Ufepour, auprès d'Amadabad; c'eft ce Raja, iffu de Porus, qui prend la qualité de

fils de celui qui ſe ſauva du déluge. Les Rajas de Rator & de Chagué ſont, après lui, les plus reſpectés à la Cour, comme les plus redoutables. Schah-Jehan ayant un jour menacé un Raja de Rator de lui rendre une viſite dans ſes Etats, le Raja lui répondit que le lendemain il le dégoûteroit de ce voyage. En effet, il fit ranger ſur les bords du fleuve vingt mille de ſes cavaliers, & pria l'Empereur de jetter les yeux du haut d'un balcon du palais ſur cette troupe. Tu vois ſans frayeur, lui dit-il, la bonne contenance de mes ſoldats qui montent paiſiblement la garde devant ton palais; ſi tu entreprenois de porter atteinte à leur liberté, tu ne les regarderois pas ſans péril. Schah-Jehan fit un préſent au brave Raja.

Le Mogol tenoit pluſieurs de ces Rajas à ſa ſolde, non-ſeulement à cauſe de la bonté de leur milice, mais parce qu'il trouvoit ainſi de la facilité à ſe les attacher & à entretenir entr'eux la jalouſie par ſes faveurs. Ces Princes, naturellement liés par une religion & par des intérêts communs, ſe ſeroient bientôt prêté la main contre le peuple uſurpateur, ſi l'on n'avoit eu l'art de les déſunir. On employoit leurs armes & leurs négociations dans les querelles fréquentes qui s'élevoient avec des Rajas mutins, toujours prêts à refuſer le tribut, contre l'inquiette & terrible nation des Patanes, contre les Omrahs révoltés & ſur-tout contre les Perſans, ennemis d'autant plus dangereux, que la plûpart des Omrahs étant de cette nation & de la religion d'Ali, l'Empereur ne devoit point compter ſur leur ſecours ni ſur leur fidélité.

Des Marattes, des Patanes, &c.

Parmi les nations indomptées, les plus formidables ſont les Marattes & les Patanes. Les Patanes ſont établis dans les Provinces inférieures aux environs de Dehli, & les Marattes dans le Dékan. Les Marattes, ſi célebres depuis Sévagi, n'ont d'autre métier que de deſcendre de leurs montagnes pour venir enlever, à la pointe de l'épée, dans l'Indoſtan, de quoi ſubſiſter. Quoiqu'ils ſoient ſans connoiſſance de l'art militaire & plus à craindre avec la fronde que le mouſquet ou le ſabre à la main, leur maniére

de faire la guerre leur donne ſur les Maures une grande ſupériorité. Au lieu que les armées de ces derniers ſont ordinairement peſantes & chargées de bagage, celles des Marattes ſont toujours leſtes & font juſqu'à quinze lieues par jour. Un général n'aura dans leur camp qu'un cheval & une tente pareille à celle du dernier officier Mogol. Ainſi ils fatiguent, ils harcelent, ils affament, ils déſolent les Maures, qui à la fin ne pouvant les frapper d'un coup déciſif par une bataille générale, ſe trouvent obligés de leur donner de l'argent, ce qui eſt le but ordinaire de ces brigands idolâtres. Par leurs pillages & par leurs épargnes dans leur maniére de vivre, ils ſe ſont élevés en moins d'un ſiécle à un tel degré de puiſſance, dit l'Auteur de l'Hiſtoire des dernieres guerres des Indes, qu'ils impriment la terreur à tous les pays ſitués entre Dehli & le Cap Comorin, au lieu qu'ils n'étoient regardés auparavant que comme un peuple de fort peu d'importance. Les Princes Indiens en prennent quelquefois des armées à leur ſolde; mais ſi l'ennemi de celui qui les ſoudoie leur offre des conditions plus favorables, cette reſſource devient pour eux auſſi funeſte qu'elle pouvoit leur être avantageuſe.

Si les Marattes forment une cavalerie redoutable, la meilleure infanterie eſt, du moins après les Maures, celle des Patanes, peuples Mahométans, qui de l'Arabie, dit-on, vinrent long-temps avant Tamerlan, s'établir ſur le rivage méridional de l'Inde, d'où s'étendant aux environs du Gange du côté de Bengale, ils fonderent le Royaume de Patna, qui domina ſur la plus grande partie de l'Inde. On les nomme auſſi Affghans. Ce nom approche beaucoup de celui des Aghuans, peuples du Candahar; le voiſinage & la conformité de la vie des deux nations, donnent lieu de croire qu'elles ont la même origine. Le Colonel Lawrence aſſure qu'on les appelle indifféremment Aghuans ou Patanes. Cette nation fiere & courageuſe mépriſe ſouverainement les Indiens & hait ſouverainement les Mogols, ſe ſouvenant toujours de ce qu'elle fut autrefois. Tous ces peuples n'obéiſſent aux loix

des vainqueurs qu'autant qu'ils ne peuvent s'y ſouſtraire. Il étoit aiſé de prévoir qu'ils extermineroient la race de Tamerlan.

Les Montagnards de l'Inde ſont en général ſi diſtingués par leur activité, qu'ils ne paroiſſent point participer à l'indolence de la nation. Il eſt néceſſaire de rappeller ici que nous parlons de la choſe publique, telle qu'elle étoit avant la révolution cauſée par les Scyques, peuples inconnus auparavant. On trouve encore dans les montagnes beaucoup de ces nations ſauvages. Il y en a dont les arcs ſont ſi forts, qu'un Européen auroit peine à les courber. Il paroît que les Scyques ſont de ce nombre. Thevenot prétend que l'on voit des cannibales dans les provinces de l'Empire les mieux cultivées.

Le Carnate.

La ſeconde partie du Gouvernement du Dékan & de l'intérieur de la Péninſule, s'étend ſous le nom de Carnate ou Biſnagar & Narſingue, depuis le Royaume de Viſapour juſqu'au Cap Comorin. Elle comprend les Royaumes de Carnate, de Tanjaour, de Marava, de Maduré, de Mayſour, de Gingi, &c. Arcate eſt la capitale de toute cette contrée & la réſidence du Nabab. Le Souba, Gouverneur général du Dékan, diſpoſe du Gouvernement d'Arcate. Les Jéſuites, dans le recueil des Lettres édifiantes, ont donné quelques lumiéres ſur ce pays, que les voyageurs avoient négligé de décrire, ſur-tout avant les dernieres guerres des François avec les Anglois dans le Dékan.

La capitale du Carnate propre, a chez les anciens voyageurs les noms de Biſnagar, de Narſingue, de Chandegri. Les voyageurs les plus récens l'appellent Cangibouram ou Cangivaron. La ville de ce dernier nom étoit autrefois, dit le Pere Boucher, une ville célebre, qui renfermoit dans ſes murs plus de 300 mille habitans, ſi l'on en croit les Indiens. Ils aſſurent qu'on y gardoit dans une grande cour, des lames de cuivre, ſur leſquelles étoient gravés les droits & les obligations particuliéres de chaque caſte. Ces lames ſe ſont perdues dans les ruines de cette fameuſe ville, lorſque les Maures l'ont ſaccagée. Autrefois s'il s'élevoit quelque diſpute de

Histoire des Indes.

caſte, les deux parties alloient plaider devant les Brames de cette ville, dépoſitaires des loix. La déciſion de ces Brames eſt encore aujourd'hui d'un grand poids, parce qu'ils ſont du moins mieux inſtruits de la tradition. C'eſt une citadelle bâtie ſur une montagne qui a donné le nom de Carnate à ce pays. La ville de Velour qui a un Nabab particulier, a auſſi une très-forte citadelle, autour de laquelle, dit le P. Saignés, on entretient des crocodiles pour en fermer le paſſage à l'ennemi.

Ce Miſſionnaire donne la deſcription curieuſe d'un temple que l'on voit à Tirounamaley, une des plus anciennes & des plus fameuſes villes de la Péninſule. Sur une des tours de ce ſuperbe édifice, ſont repréſentées les neufs métamorphoſes de Wiſthnou. La voute du temple ſoutenue de deux rangs de piliers, offre l'hiſtoire de Brama. Dans une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés & plafonnée de pierres de taille, on trouve ſur neuf cens colonnes ouvragées, chacune d'une ſeule pierre haute de vingt pieds, les combats des Dieux avec les Géans & leurs jeux avec les Déeſſes. C'eſt là que les pélerins qui viennent de toutes parts, ſe retirent pendant la nuit. Derriere la colonnade eſt un corps-de-logis habité par un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaſſis, de ſacrificateurs, de gardiens du temple, de muſiciens, de chanteuſes & danſeuſes, filles, dit le Miſſionnaire, fort au-deſſous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur filles du temple ou filles des Dieux.

Le Tanjaour.

Tanjaour eſt la capitale d'un Royaume dont les terres, dit le P. Boucher, ſont les meilleures de toute l'Inde méridionale. Ce Royaume peut être regardé comme le centre de l'Idolâtrie. Auſſi eſt-il renommé par le nombre prodigieux de ſes Pagodes. On y compte plus de 360 villes & bourgs qui ſe vantent de l'apparition de quelques Dieux; & c'eſt ſur la foi de ces prétendues apparitions qu'on leur bâtit tant de temples. Les Rois de Tanjaour ont ſignalé leur zèle à cet égard par des ſommes immenſes, dont les pieux pélerins leur payent un gros intérêt dans les douanes. La

principale force du Prince consiste dans ses trésors, qui montent au-delà de trois cens millions. On compte qu'il tire annuellement de son pays plus de trente tonnes d'or. Il n'a pas des troupes nombreuses sur pied, mais l'argent lui en procure des levées très-promptes. Ce Prince, comme tous ses voisins, rend hommage au Grand Mogol. Tranquebar, place Danoise, est située dans ses Etats.

Le Marava.

Le Marava est un petit Royaume placé entre le Tanjaour, le Maduré & la côte de la Pêcherie. Ce pays est presque tout couvert de bois & de brossailles. Le Prince réside à Ramanadaburam. Il prend le titre de protecteur héréditaire & patron des Pagodes qui sont à Ramanacor ou Ramesuran, petite Isle, située entre Maduré & l'Isle de Ceylan. Les terres du pays sont possédées par les plus riches habitans, moyennant un certain nombre de soldats qu'ils sont obligés de fournir au Prince toutes les fois qu'il les demande. De cette maniere, le Prince peut lever, en moins de huit jours, jusqu'à quarante mille hommes; il est d'autant plus exactement obéi qu'il révoque à son gré les possesseurs des terres. Il a secoué le joug du Maduré.

Le Maduré.

Le Maduré est borné à l'orient par le Tanjaour & par le Marava. Ce Royaume, aussi grand que le Portugal, compte 70 Paléagars ou Gouverneurs, auxquels le Roi céde pour un impôt, l'autorité absolue dans leur district. Maduré, capitale, a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis une irruption des Maysouriens, qui a engagé les Rois à transporter leur Cour à Tirichirapali ou Trichenapaly, excellente place, qui contient plus de 300 mille habitans. La Pagode de Chirangam est une des plus belles qui se voient aux Indes.

Le P. Martin & les Historiens des dernieres guerres de l'Indostan font ici mention d'un peuple singulier qui différe à beaucoup d'égards des autres Indiens. On le nomme Colleri. La gloire, chez cette nation, consiste dans des vols ou brigandages hardis & heureux. C'est pendant la nuit que les Colleris

sortent de leurs retraites & de leurs forts pour enlever les bestiaux des villages voisins, ou pour les tuer avec des piques, s'ils ne peuvent les emmener vivans. Leur grande habitude dans ces sortes d'exploits, leur a donné tant d'audace & de dextérité, que pour une somme d'argent, ils s'engagent à aller au milieu d'un camp se saisir d'un cheval. En 1755, deux freres de cette nation ayant été convaincus d'avoir volé au Major Lawrence & au Capitaine Clive tous leurs chevaux en différens temps, l'un des deux offrit de les aller chercher, pendant que son frere resteroit en prison, à condition qu'on leur pardonneroit à l'un & à l'autre. On y consentit, il partit & ne revint plus. Lorsque les Anglois menacerent le Colleri prisonnier de se venger sur lui de cette infidélité, il répondit fort tranquillement qu'il étoit surpris qu'on eût la simplicité de croire que lui & son frere rendroient un butin qui enrichissoit leur famille, lorsqu'il étoit en leur pouvoir de le garder, moyennant un aussi petit sacrifice que celui de la vie, qu'il avoit souvent hasardée dans un seul repas. Il ajouta qu'on ne pouvoit le blâmer d'avoir contribué au salut de son frere, puisqu'ils auroient plutôt péri tous les deux que de rendre les chevaux. L'indifférence avec laquelle il fit cette ridicule apologie, parut si singuliere aux Anglois, qu'ils le renvoyerent sans autre punition. Le P. Martin peint les Colleris plus barbares que tous les Sauvages des autres parties du Globe. Si on l'en croit, lorsque deux personnes de la nation ont entr'elles des différends, une coutume inviolable oblige l'un des deux à souffrir ou à faire souffrir aux siens tous les maux que l'autre se fait à lui-même ou qu'il fait à sa famille : & l'on a vu cette fureur de se venger, agir sur eux avec tant de violence, que pour un léger affront, un homme tuoit sa femme & ses enfans, pour avoir la satisfaction atroce de forcer son ennemi à se priver ainsi de ce qui lui étoit le plus cher. Heureusement pour la nature humaine, dit un Historien Anglois, aucun officier n'a pu, jusqu'à présent, découvrir aucune trace de cet usage diabolique, & le Jésuite est le seul qui en ait parlé.

Royaume de Mayſour.

Le Royaume de Mayſour, qui a pour capitale Chirengapatnam, s'étend à l'oueſt & au nord du Maduré; le Malabar le borne à l'occident. Cet Etat eſt de tous ceux que le Mogol n'a pas entiérement ſubjugués, celui qui eſt devenu le plus conſidérable par les conquêtes que ſes Princes ont faites de pluſieurs fortereſſes, dans le Maduré & dans les Etats voiſins. Ce qui rend les Mayſouriens ſi redoutables, c'eſt la maniere cruelle dont ils traitent les priſonniers de guerre. Ils leur coupent le nez. Les officiers & les ſoldats ſont récompenſés à proportion du nombre de nez qu'ils envoient à la Cour. Comme le Caveri qui prend ſa ſource dans les montagnes de Gatt, traverſe le Mayſour pour ſe rendre ſur la côte orientale, les Princes de ce pays ont ſouvent eu des différends à cette occaſion avec les Rois de Maduré & de Tanjaour.

A l'orient du Mayſour & au nord de Tanjaour & de Maduré, on trouve la fortereſſe de Gingi, capitale d'un petit Royaume de ce nom, ſoumis au Mogol. Les anciens Rajas de ce pays avoient une Cour fort ſomptueuſe.

Obſervations particulieres.

Toute cette contrée de l'Inde méridionale eſt fort peuplée & garnie de villes & de villages. Les peuples y ſont fort miſérables, comme dans tous les pays où ils ne recueillent pas le fruit de leurs travaux. Les Princes obligent leurs ſujets à cultiver une certaine étendue de pays. Au temps de la moiſſon, leurs officiers font couper les grains, dont ils laiſſent à peine la quatriéme partie aux laboureurs. Le Gouvernement n'exerce ces vexations ſur les peuples que parce que les Maures impoſent ſur les Princes des tributs exorbitans, qu'il faut exactement payer, ſans quoi le pays ſeroit mis au pillage. Le grand éloignement de la Cour Mogole contribue beaucoup à la maniere dont les Indiens ſont traités. Après les Nababs & les Princes, il n'y a de richeſſe que dans les mains de quelques officiers, qui n'en jouiſſent qu'autant qu'on ne juge pas à propos d'employer ſur eux le chabouc, gros fouet dont ils ne ſe garantiſſent qu'en ſe replongeant dans la miſére. La juſtice ſe vend. Si les parties offrent des ſommes égales, le Gou-

verneur les reçoit, & pour ne point commettre d'injuſtice, il ne donne ſatisfaction ni à l'une ni à l'autre. Les guerres des Anglois & des François ont rendu ces pays célèbres.

Le Royaume de Golkonde, derniere portion du Dékan, eſt borné au levant par la côte d'Orixa & par le Golfe de Bengale, au nord par la même côte, au couchant par le Viſapour, au midi par le Carnate. Ce riche pays eſt entrecoupé de lacs & d'étangs, dont quelques-uns doivent l'origine à l'induſtrie des Indiens. Ces peuples excellent dans la conſtruction de ces étangs; l'on en voit pluſieurs qui ſeroient admirés en Europe. Bagnagar, que les Perſans & les Mogols appellent Hidabrand, n'étoit au commencement du dernier ſiécle qu'une maiſon de plaiſance. Le Monarque qui en forma une ville, lui donna le nom de Jardin de Nagar, en l'honneur de Nagar, femme qu'il aimoit paſſionnément. Elle a la grandeur de nos villes du ſecond ordre; un fauxbourg d'une lieue de long, habité par des marchands & des artiſans, la précede. A deux lieues de Bagnagar, eſt la forteresse de Golkonde, qui peut paſſer pour une grande ville, puiſqu'on lui donne juſqu'à douze milles de circuit. On aſſure que le château ſurpaſſe en magnificence tous les palais de l'Inde. L'or y brille de toutes parts, juſques dans les lieux où l'on n'employe ordinairement que le fer. Il y a des terraſſes qui forment des jardins ſuſpendus. A trois lieues de la capitale, on rencontre une belle Moſquée, qui contient les tombeaux des Rois de Golkonde. On y diſtribue, chaque jour après midi, du pain & du pilau à tous les pauvres qui ſe préſentent. A quatre lieues, on voit Tenara, remarquable par quatre magnifiques Caravanſeras, dans leſquels on donne gratuitement la nourriture à tous les pauvres voyageurs, de quelque condition qu'ils ſoient. On nomme trois places fortes, Cundapoli, Cundavera, Bellumconda, entre 70 qui ſont bâties ſur des montagnes inacceſſibles. Methold apprit du Gouverneur de Cundapoli que cette place étoit défendue par 60 forts, qui ſe commandoient les uns les autres.

Les terres, ſous l'autorité des Rois, étoient diviſées en gouvernemens, que des officiers tenoient à ferme de la Cour, qui les affermoient eux-mêmes à des particuliers, ſubdiviſions qui continuoient juſqu'au plus bas ordre du peuple. Le Mogol a conſervé le même uſage. Ceux qui n'avoient pas le moyen de payer leur ferme, n'avoient pas d'autre reſſource que d'abandonner le pays, & ſa famille devenoit comptable de ſa dette. Methold vit mourir ſous les coups de canne, un Gouverneur de Maſulipatan inſolvable. Tous les ans, les gouvernemens étoient expoſés en vente. Les Indiens y ſont partagés en quarante-quatre tribus. La premiere eſt celle des Bramines; la ſeconde celle des Famgams, prêtres d'un ordre inférieur; la troiſieme, des Comitis, marchands ou banquiers; la quatrieme, des Campovero, laboureurs & ſoldats, &c. La derniere claſſe eſt celle des Pariaras, dont la fonction eſt de préparer les cuirs, de faire des ſandales, d'emballer les marchandiſes. Ils ſont ſi mépriſés qu'on ne leur permet pas de reſter dans les villes. Chacun ſe marie dans ſa tribu & même dans ſa famille, ſans égard à la parenté. La cérémonie du mariage conſiſte à promener les époux en palanquins. Au retour, un Bramine étend un tapis ſous lequel les mariés mettent une jambe nue & ſe preſſent mutuellement le pied. Les veuves ſont condamnées à une vie ſi gênante, que pluſieurs prennent le parti de s'enfuir. Cette fuite eſt un opprobre pour la famille; elle ſeroit punie au moins du poiſon, ſi la transfuge étoit arrêtée. Le caractere de ces Indiens eſt la douceur, la civilité, la ſobriété, l'attachement aux uſages & à la religion. Methold parle d'un temple de la petite vérole, dont l'idole principale repréſentoit une femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Il y a des adorateurs de cette divinité qui ſe font traîner l'eſpace d'un quart de lieue ſuſpendus à une ſolive par des crochets paſſés dans les chairs mêmes des épaules. La douleur ne leur arrache aucune marque d'impatience. Ils retournent chez eux dans un triſte état, mais conſolés par l'admiration des ſpectateurs.

Côte de Malabar.

Toute la région maritime qui s'étend du côté de l'oueſt, depuis le Cap S. Jean juſqu'au Cap Comorin, porte ordinairement le nom de côte de Malabar, quoique cette côte ne commence proprement qu'au mont Dely, ſitué ſous le 12e degré au nord de la ligne, environ 160 lieues au-deſſous du Cap S. Jean, ſur la frontiere de Surate. C'eſt de ce Cap que nous partirons dans la deſcription ſuivante.

Baçaïm, ville d'une lieue de circuit, appartient aux Portugais. Le Gouverneur prend le titre de Général du nord, parce qu'il commande ſur toute cette côte. Le port de Baçaïm a pour principal abri la petite Iſle Sayette ou Canarin, ſéparée par un petit canal de l'habitation Angloiſe de Bombay, autre petite Iſle qui ſervit de dot à l'Infante de Portugal mariée à Charles II, Roi d'Angleterre, & que ce prince céda à la Compagnie Angloiſe qui en a fait un de ſes plus beaux comptoirs. L'air eſt ſi mal ſain à Bombay, qu'elle paſſe pour le tombeau des Anglois, & qu'on dit en proverbe *que deux mouſſons y ſont la vie d'un homme.* De vingt enfans, à peine en arrive-t-il un à l'âge de maturité. On attribue la corruption de l'air à la mauvaiſe qualité des eaux, au terrein bas & marécageux, & au poiſſon puant dont on fume le pied des arbres. Chaul eſt dix lieues plus bas que Bombay, au pied d'une montagne qui commande le port. C'eſt une place fortifiée à la moderne. Dabul, ſur la même côte, fut enlevée aux Portugais par le Raja Sévagi.

Goa, la plus conſidérable des villes de cette côte & la capitale des poſſeſſions Portugaiſes, s'éleve en amphithéâtre ſur ſept collines, comme Rome & Conſtantinople, au-deſſus d'un bras d'une riviére. On découvre, en entrant dans le port formé par deux bras de cette riviére, les deux péninſules de Salcet & de Bardes, qui lui ſervent en même tems de rempart & d'abri. Tavernier remarque que

que ce port, celui de Conſtantinople & celui de Toulon ſont les trois plus beaux ports du grand continent de notre ancien monde. La longueur de la ville eſt de deux milles ſur demi-mille de largeur. Pyrard lui donne une lieue & demie de circuit ſans y comprendre les fauxbourgs. Entre la ville & la riviére, il y a trois grandes places fortifiées & ſéparées par des murs qui tiennent à ceux de la ville. Le palais du Viceroi s'appelle Fortalezza, forteresse. C'eſt-là que ſe trouvent la priſon, le tréſor du Roi, & le tribunal de la Juſtice. Le Viceroi, dans tous les établiſſemens de la nation aux Indes, juge en dernier reſſort les cauſes civiles & criminelles, excepté celles qui concernent la nobleſſe & la religion. Il eſt ſervi avec tout le faſte de la Royauté. Il ne mange jamais hors de ſon palais, & l'Archevêque ſeul eſt admis à ſa table. Goa eſt joliment bâtie. Ses maiſons ſont peintes, en dehors comme dans l'intérieur, de blanc & de rouge : elles ont preſque toutes un jardin. On y trouve des Portugais de Portugal, ou nés en Europe; des Caſtices ou Portugais nés aux Indes de peres & de meres Portugais; des métifs, nés de peres & de meres, l'un de Portugal, l'autre de l'Inde; des Indiens, les uns Chrétiens, les autres Gentils, les autres Mahométans; des Allemands, des Hollandois, des Flamands, des Italiens, des Anglois, des Arméniens. Salmon aſſure que les prêtres y ſont la moitié des habitans. Les Jéſuites y étoient auſſi riches que nombreux. Les voyageurs diſent, en parlant de l'Inquiſition, que c'eſt la plus cruelle & la plus impitoyable choſe du monde, que cette juſtice. Une bagatelle, une parole rapportée par un enfant, par un eſclave, perd un homme. Les Juifs ſont toujours coupables, lorſqu'ils paroiſſent riches; on les brûle au Campo Santo Lazaro; il y a de ces exécutions preſque tous les jours de fête. Les Gentils & les Mahométans, Indiens ou Maures, ne ſont pas ſujets à ce tribunal, à moins qu'ils n'aient détourné quelque autre habitant du Chriſtianiſme. Ce tableau eſt tracé par un ancien voyageur. Quelques traits cités par Tavernier font préſumer qu'il repré-

HISTOIRE DES INDES.

ſentoit encore fidélement ce tribunal de la barbarie dans des tems plus modernes.

Dans les premiéres années de l'établiſſement des Portugais, Goa étoit le centre des richeſſes des Indes & le plus fameux marché de l'univers. » Il eſt conſtant, dit Tavernier, que ſi les » Hollandois n'étoient pas venus aux Indes, on ne trouveroit pas » aujourd'hui chez la plûpart des Portugais de cette capitale, » un morceau de fer; tout ſeroit or ou argent. Mais depuis que » les ſources de la richeſſe ont changé de maîtres, l'ancienne ſplen- » deur de cette ville a diſparu. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens que » j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le ſoir » me demander l'aumône, ſans rien rabattre néanmoins de leur » orgueil, ſur-tout les femmes qui viennent en palekis, ac- » compagnées d'un valet. *Souvent on entre en diſcours avec la* » *belle;* & par honneur on la prie d'entrer pour faire une collation » qui dure quelquefois juſqu'au lendemain.

Les Eſclaves ne ſe vendent pas à Goa, avec plus de décence qu'en Turquie; c'eſt-à-dire, qu'on les y méne en troupes de l'un & de l'autre ſexe, & que chacun a la liberté de les viſiter. Les Portugais vivent, dit-on, dans un concubinage public avec leurs eſclaves, parmi leſquelles il s'en trouve de très-jolies. Leur impudicité, dit un Miſſionnaire, eſt une choſe ſur laquelle on n'oſeroit s'expliquer. Linſchot qui entre là-deſſus dans de grands détails, fait voir que ſur la terre, il n'y a peut-être jamais eu une corruption de mœurs plus infâme & plus générale que celle des Portugais des Indes. Ils allient avec ce débordement, avec l'uſure, avec les noirs aſſaſſinats, des pratiques dévotes, auxquelles la ſuperſtition corrompue ne manque jamais d'attacher l'idée de la piété. Leurs mariages ſe célébrent avec des réjouiſſances qui ne leur donnent pas l'air d'une fête chrétienne.

Carvar, à dix ou onze lieues de Goa en tirant vers le ſud, eſt la capitale d'un domaine appartenant à un Raja Indien. Sur environ vingt lieues de côte, on trouve encore les Principautés de

Rama & de Sevaſéer, quantité de places fortes, & des ports, comme Ankla, Kuddermaddi, Merzée. C'eſt un pays couvert de montagnes & de forêts. Les Anglois ont un comptoir & un fort auprès de Carvar. C'eſt la plus ſaine & la plus agréable colonie qu'ils ayent ſur cette côte. Aurengzeb ruina le commerce de ce canton, lorſqu'il en rendit les Rajas ſes tributaires.

Le Canara.

Mangalor, du diſtrict de Canara, ancien Royaume ſitué à l'oueſt du Carnate, eſt une ville plus fameuſe par ſon commerce que par la beauté de ſes édifices. Son terroir fournit du riz, non-ſeulement à tout le Malabar, mais à pluſieurs Iſles, à l'Arabie même & à la Perſe. Les Portugais ont eu de grands démêlés avec les Canarins pour la poſſeſſion de Mangalor & de Barcalor, places voiſines. Ils n'en ont retiré que quelques comptoirs, quoiqu'ils s'atrogent une eſpece de ſouveraineté dans le pays ſur ceux que la foibleſſe oblige à la reconnoître.

Royaumes de Cananor, de Calicut, de Cranganor, de Cochin, &c.

Les Indiens de cette côte ne prennent le nom de Malabares ou Malavares qu'au pays de Cananor, un des premiers lieux où les Portugais ſe ſoient établis. De-là au Cap Comorin, il y a pluſieurs petits Royaumes, peu de villes, beaucoup de villages. Cananor eſt une aſſez grande ville, gouvernée par un Roi Idolâtre, ſurnommé Colitry, qui, ſans être plus puiſſant que les autres Rois de Malabar, ne laiſſe pas d'avoir parmi eux un rang diſtingué, qu'il doit à des préjugés de religion. Balliepatan & Tremepatan forment dans ce Royaume des bourgs conſidérables. On y fabrique de très-belles toiles, principalement à Coila. Le principal commerce eſt entre les mains des Hollandois & des Maures. Les François ont poſſédé dans ce canton le comptoir de Talichéry. M. Mahé de la Bourdonnais a donné une forme avantageuſe au comptoir de Mahé, ſitué dans un pays nommé Cartenattu, ſoumis à un Seigneur nommé Bayanor, lequel reconnoît le Roi de Cananor pour Souverain.

Calicut, premier port des Indes découvert par Gama, eſt encore, malgré ſes diſgraces, une des plus grandes villes de la

contrée. On y compte six mille maisons, la plûpart séparées les unes des autres par des jardins. Elle a un Gouverneur Indien, qui prend le titre de Rajador, Viceroi. On assure que le Zamorin de Calicut peut mettre sur pied une armée de cent mille hommes. Il réside à Panane, bourg à huit milles de la capitale, où l'on trouve à peine les traces des magnifiques descriptions qu'on en a faites. Le petit Royaume de Tanor est enclavé dans le Malléami, c'est le nom que les Indiens donnent au pays de Calicut. La mer gagne tous les jours du terrein sur cette côte.

Cranganor, à cinq milles de Panane, se divise en deux parties, l'une occupée par les Hollandois & l'autre par les Malabares. La forteresse forme la premiere; le quartier Malabar est peu de chose. Cet Etat qui n'a que trois ou quatre lieues de tour, releve du Zamorin.

Cochin, autre Royaume voisin de Cranganor, a aussi comme deux capitales, qu'on distingue de même, l'une sous la domination Hollandoise, l'autre sous celle d'un Roi, aussi vassal de Calicut. La forteresse des Européens est située dans une grande Isle, au sud de celle de Vaipin. Après Goa, c'est la meilleure place de la côte occidentale de l'Inde. Les Hollandois y tiennent le principal comptoir de cette côte. La Cochin des Malabares où le Roi fait sa résidence, est située plus avant dans les terres sur une grande riviere. Ce pays est extrêmement peuplé; mais l'air n'y est pas sain, parce que les terres en sont basses & marécageuses. Les Hollandois en chasserent presqu'entierement les Portugais vers l'an 1662.

Ces Européens ont, ainsi que les Anglois, un comptoir au bourg de Porca ou Percatti: ils en ont aussi un à Calicoulang, bourg situé comme celui de Porca, dans une Isle, & un autre à Carnapoly, bourg qui donne son nom à un petit Etat.

Le Royaume de Travancor s'étend sur la côte de Coromandel. Le Souverain de cet Etat est tributaire des Badages, qui viennent presque tous les ans de Maduré faire le dégat sur ses terres. On

nomme sa capitale Corculan. Les autres villes de ce pays sont Tengapatan, où les Hollandois ont une forteresse; Aniengo, où l'on voit un fort construit par les Anglois; Eruva, hameau où les Danois ont une loge couverte de paille, qu'ils appellent comptoir; Coilan ou Coulan, autrefois capitale d'un Etat de ce nom; Cotate, grande ville, au pied des montagnes du Cap Comorin. Ces pays sont si peuplés que les campagnes paroissent ne former qu'un grand village, dont les maisons sont isolées & dispersées sans ordre. On regarde le Malabar comme un des plus beaux pays de l'Inde. Toute la côte est couverte de villages, de prairies, de bois de cocotiers & de palmiers toujours verds, de vastes plaines coupées de lacs & de ruisseaux: spectacle qui frappe tous les voyageurs.

Observations particulieres sur les Malabares. Gouvernement.

Les Malabares, malgré la différence de leurs Souverains & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes loix & les mêmes usages. Leurs Rois, à leur avénement au trône, ont coutume de mettre à l'enchere la place de premier Ministre, à laquelle ils attachent presque toutes les prérogatives de la Royauté. Si ce lieutenant-général abuse de son pouvoir, il s'expose à perdre sa place & les sommes qu'il a déboursées pour l'obtenir. Les Rois portent dans les jours de cérémonie une couronne d'or, du poids d'environ sept marcs. Ils la reçoivent de la main de leurs Ministres. Ces officiers, quelque puissans qu'ils soient, n'oseroient pousser la liberté jusqu'à s'asseoir devant le Prince, ni lui parler sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant la bouche, ce qui passe au Malabar pour la marque du plus profond respect. Dans chaque Etat il y a une tribu royale, composée de familles de Princes. A la mort du Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son successeur, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Ainsi l'on n'y voit jamais de jeunes Souverains, mais on peut en voir beaucoup d'imbécilles. Les Princes & les Princesses sont escortés d'une nombreuse garde de Naïres, accompagnés de trompettes, de tambours ou d'autres instrumens.

Histoire des Indes.
Des Castes ou Tribus.

Les Princes, si supérieurs aux autres tribus dans l'ordre politique, sont inférieurs dans l'ordre de la religion aux Nambouris ou grands prêtres & aux Bramines. Ces hommes sacrés épousent ordinairement des Princesses; & leurs enfans sont Princes & capables de succéder à la couronne, parce que la loi classe les enfans dans les tribus des meres, fondée sur ce que la multitude des maris qu'il est permis aux femmes de se procurer, ne laisse pas le moyen de distinguer le véritable pere de leurs enfans. Les hommes ont la liberté de se choisir des femmes ou des maîtresses dans les tribus qui suivent immédiatement la leur; ainsi les Naïres ou nobles épouseront des femmes Tives, de la tribu des laboureurs & distillateurs de liqueurs différentes; leurs enfans ne sont point Naïres. Il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier: l'infraction de cette loi leur coûteroit la vie ou la liberté.

Après les Princes, les Nambouris, les Bramines, les Naïres & les Tives, les Mainats ou blanchisseurs, les Chetes ou tisserands, les Moucouas ou pêcheurs, les Pouliats, gardiens des bestiaux & des terres, enfin tous les métiers forment des tribus subalternes. Les Naïres ont seuls le droit de porter les armes. Leur tribu est la plus nombreuse. Comme ils dédaignent la profession du commerce, la plûpart ont fort peu de bien, mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager au service des Grands, qui, s'ils sont de la même tribu, les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect, pour marquer l'égalité de leur naissance. Les étrangers sont contraints de prendre des Naïres pour les garder; car sans cette précaution, l'insulte & le vol sont les moindres dangers qu'ils auroient à craindre de la part d'une tribu qui doit sa subsistance à cet usage. Comme on prend soin d'en avertir les étrangers, les vols & les meurtres demeurent ordinairement impunis. Quand on employe volontairement leurs services, leur zèle va si loin qu'ils périroient tous jusqu'au dernier plutôt que de survivre à ceux dont ils ont entrepris la défense. Si un Naïre commettoit envers

celui qui lui a donné ſa confiance, une trahiſon, ſes plus proches parens le mettroient en piéces, pour réparer l'honneur de leur famille. Dellon dit que ſous la garde d'un enfant Naïre, on eſt plus en ſûreté que ſous l'homme le plus redoutable de cette tribu, parce que les voleurs ont pour maxime de n'attaquer que des ennemis en état de ſe défendre & de reſpecter la foibleſſe. Cependant tout le monde préfére le plaiſir de paroître avec une eſcorte nombreuſe, à la certitude d'être à couvert de toutes ſortes d'inſultes ſous une eſcorte qui flatte moins la vanité.

Les Pouliats ſont le rebut des autres caſtes. On devient infâme en les fréquentant, & l'on eſt ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas. Ils errent preſque nuds dans les champs & dans les forêts, ſans avoir d'autres aſyles que des huttes, des cavernes, des troncs d'arbres. Si l'un de ces miſérables ne ſe retire au ſignal que lui fait un homme d'une des premieres caſtes, celui-ci a droit de le tuer. Un ſoldat Malabare tirera de ſang froid ſur le premier Pouliat, ſeulement pour éprouver ſes armes. Chacun eſt leur tyran & leur bourreau. Il ne leur eſt pas permis d'approcher des temples; on a pourtant l'indulgence de recevoir leurs offrandes en or & en argent, pourvu qu'ils les poſent à terre, à une certaine diſtance. Cette malheureuſe eſpece d'hommes ſe nourrit d'immondices & de charognes, de celles même des bœufs & des vaches, ce qui contribue beaucoup à la rendre exécrable. Si ce n'eſt pas un anathême, qui lancé d'abord ſur des malfaiteurs, a paſſé ſur leurs enfans, je ne ſçais quelle peut être l'origine de cette odieuſe inſtitution. Quelqu'exigeant, quelque dur que ſoit l'orgueil de la grandeur, il n'a point une auſſi froide, une auſſi vaſte, une auſſi conſtante inhumanité dans preſque toute une nation. D'ailleurs les caſtes qui touchent à la baſſeſſe des Pouliats, ſi elles ne partagent point la tyrannie des caſtes honorables ſur ceux-ci, ne ſont point livrées à l'outrage comme ces miſérables. Ce que l'on voit, c'eſt que ces mêmes peuples qui reſpectent & honorent même la méchanceté

dans les animaux, chez qui l'efpece ne peut perdre fon indépendance naturelle, font ordinairement durs dans les loix que fait l'orgueil contre les citoyens, fur qui elles exercent leur action.

Loix, ufages, mœurs des Malabares.

Quoique la débauche foit autorifée entre des amans de la même tribu, fi un homme eft convaincu de quelque intrigue d'amour avec une femme d'une cafte fupérieure, les deux coupables font punis de mort ou vendus pour l'efclavage. Comme les femmes des quatre premieres tribus l'emportent ordinairement fur les autres par la beauté & les agrémens, il fe préfente un grand nombre de Marchands pour acheter celles qui font condamnées à cette punition. Les hommes de la tribu d'une femme coupable ont droit, pendant trois jours, à commencer du jour de fon fupplice, de tuer dans le lieu où le crime s'eft commis, fans diftinction de fexe & d'âge, toutes les perfonnes qu'ils rencontrent de la tribu du féducteur. Les Naïres exercent ce droit fur les Tives & les Chétes; ceux-ci fur les Maucouas, & les Maucouas fur les Pouliats. Ces loix orgueilleufes font au contraire fi douces en faveur de l'élévation, qu'il eft rare que l'on puniffe de mort ceux qui tuent des gens d'une claffe inférieure, à moins que le meurtre ne foit aggravé par les circonftances. En général l'homicide ne paffe pas pour un grand crime chez les Malabares qui démentent par-là le caractère Indien. C'eft moins la juftice que le reffentiment des familles qui fe porte à la vengeance. Le larcin paroît plus criminel, on en abhorre jufqu'au nom. Un voleur eft infâme, il eft puni avec tant de févérité, hors les cas dont on a parlé plus haut, que fouvent le vol de quelques grappes de poivre conduit au dernier fupplice. Ces loix femblent faites pour un pays où la population excéde la fubfiftance. Là un coco eft quelque chofe de confidérable, & la vie d'un homme eft moins que rien. Les Malabares, dans les affaires douteufes, ont recours à l'épreuve du feu. Le fupplice ordinaire eft de percer le corps à coups de lances, ou de le fendre avec le fabre en plufieurs

plusieurs quartiers. Le Roi seul juge les matiéres criminelles.

Les Malabares à qui la loi permet de porter les armes, c'est-à-dire, les Naïres ou Nahers, s'en servent avec beaucoup d'adresse. On les éleve & on les nourrit gratuitement dans des Académies entretenues aux dépens du Prince. Chacun fabrique les armes dont il se sert. Dellon dit qu'il leur a vu tirer souvent deux fléches l'une après l'autre, & percer de la seconde le bois de la premiere, chose difficile à persuader. La jeune noblesse s'exerce souvent aux fonctions militaires devant le Prince & les grands. Ce sont des jeux qui dégénerent presque toujours en véritables combats, & qui coutent souvent la vie à plusieurs de ces jeunes champions.

Quoique les Naïres soient braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, la plûpart de leurs différends se terminent par des injures ou à coups de poing. Mais s'il s'éleve entre des puissans une querelle importante pour la famille, chacun arme quelques-uns de ses vassaux; le combat se livre entre ces malheureux en présence de la Cour, & il ne finit ordinairement que par la mort de tous les braves d'un des deux partis. Quand la victoire a décidé de la meilleure cause, les chefs, lesquels ne sont point entrés en lice, parce que leur sang est trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du Prince, se réconcilient tranquillement.

Les Malabares s'abandonnent rarement à la colére; s'ils se vengent, c'est toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poison, qu'ils ignorent même l'art de le préparer, art fort commun dans les autres pays de l'Inde.

Dans leurs guerres, ils n'observent ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre apparence de discipline; ce qui a donné aux Européens tant de supériorité sur eux. Leurs Rois ne connoissent pas l'ambition; elle est rarement la passion de la vieillesse & celle de la mollesse; or les Princes ne montent guére sur le trône que dans un âge très-mûr, & pour y vivre dans une plus agréable

Histoire des Indes.

oisiveté. S'ils pénétrent chez leurs ennemis, c'est, non pour s'agrandir par des usurpations, mais pour se venger de quelque injure par des ravages. A la paix, ils se restituent mutuellement leurs conquêtes, à l'exception du butin. Ils font la guerre comme les voleurs exercent le brigandage. S'ils gouvernoient par eux-mêmes, on pourroit croire que l'acquisition & la possession d'un grand Empire leur paroissent trop onéreuses; mais il est à présumer qu'outre la mollesse & l'âge, l'impuissance les enchaîne chez eux. Comme ils n'ont que de petits états, ils sont trop foibles pour songer à devenir puissans. On conçoit comment, à la suite d'un long repos forcé par la foiblesse, l'habitude de laisser les possessions de ses voisins dans leur entier, peut avoir formé une espéce de droit des gens, une convention tacite de ne point entreprendre les uns sur les autres. Le droit des gens n'est que coutume. L'extrême division du pays en petits Royaumes a favorisé l'établissement des Européens sur ces côtes.

Maures du Malabar.

Les Gentils Malabares, ignorans comme tous les Indiens dans l'art de la Marine, abandonnent le commerce aux Maures; ceux-ci l'exercent avec la piraterie. Ils font leurs courses avec des galiotes & des galères qu'ils nomment Paras, dans toutes les mers voisines, insultant sans distinction tous les navires étrangers ou amis qu'ils rencontrent, excepté ceux des Européens qui ne leur paroissent point méprisables Plus subtils que braves, la moindre résistance les met en fuite. Cruels & insolens dans la victoire, leur férocité tombe dans le revers. Les Princes sous l'autorité desquels ils sont établis, n'ouvrent les yeux sur leurs brigandages que pour en partager le profit. Cependant pour tout autre vol, ils seroient punis rigoureusement. On dit que lorsqu'un de ces corsaires met pour la premiere fois un Paras en mer, il l'arrose du sang de quelques captifs chrétiens, croyant se procurer une course heureuse par cet exécrable sacrifice. En général les Gentils & les Mahométans de cette côte offrent souvent des sacrifices à la mer, sur-tout quand ils entreprennent des voyages. Pour ouvrir, comme ils le disent,

cet élément lorfqu'il devient navigable, ils vont en foule y jetter des cocos; les jeunes garçons s'élancent dans l'eau pour les attraper; & comme chacun tâche de s'en faifir ou de les défendre, ils font cent tours de fouplesse. Quelquefois on abandonne à la mer, au fon des inftrumens, un vaisseau de paille, & l'on laisse fur le rivage des mets que les pauvres viennent manger.

Coutume particuliere au Malabar.

Au Malab ar, par une coutume oppofée à la coutume générale des Indes, ce font les femmes des plus basses tribus qui emploient les étoffes précieufes à fe vêtir. Celles qui font diftinguées par la naissance, ou par les richesses, ne fe couvrent que de belle toile de coton. Il n'eft permis de porter des bracelets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette diftinction. Les deux fexes portent des bagues & des pendans d'oreilles, fi pefans que leurs oreilles, qui font naturellement grandes, en font fort allongées; c'eft pour eux un trait fingulier de beauté. Les habitans originaires font noirs ou fort bafanés; ils ont la taille belle. Les femmes font petites, mais d'une propreté extrême & d'une figure agréable. L'habillement, à peu-près le même dans les deux fexes, confifte dans une piéce de coton ou de foie, qui ne couvre que la ceinture & les cuisses. Ils ne manquent pas d'efprit, mais il n'y a que les Bramines qui cultivent le leur. Leurs maifons font bâties de terre, & la fimplicité regne dans leurs meubles ainfi que dans leur nourriture.

Côte de Coromandel.

Côte de la Pêcherie.

Du Cap Comorin à la pointe de Ramanancour, la côte de la Pêcherie forme un efpace d'environ quarante lieues. Elle eft inabordable aux vaisseaux de l'Europe, parce que les brifans y font furieux & qu'on ne peut hiverner qu'à Tutucurin. A l'exception de cette ville qui contient plus de 50 mille habitans, il n'y a que de miférables villages dont les principaux font Punicael, Alandaley, Manapar, Tala, &c. dans un canton autrefois florissant fous la domination des Portugais. Cette côte, couverte de ronces & de

HISTOIRE DES INDES.

ſables brûlans, eſt dépourvue des choſes néceſſaires à la vie. Les Paravas qui en ſont les habitans, ne ſe les procurent que par un commerce de poiſſons. L'intérieur des terres eſt chargé de grands bois infeſtés de tigres.

Tutucurin paroît du côté de la mer une jolie ville, à cauſe des grands magaſins que les Hollandois ont bâtis ſur le bord de l'eau; ce n'eſt toutefois qu'une groſſe bourgade. Les Hollandois en tirent des revenus conſidérables, quoiqu'ils n'en ſoient pas abſolument les maîtres; car toute cette côte appartient au Roi de Maduré ou au Prince de Marava. Le profit principal de leur commerce vient de la pêche des perles & des xanxus, gros coquillages ſemblables à ceux avec leſquels on a coutume de peindre les Tritons. Les Hollandois ſont ſi jaloux du commerce de ces coquillages, qu'il y iroit de la vie pour un Indien qui oſeroit en vendre à d'autres négocians qu'à eux. Ils les vendent fort cher au Bengale, où l'on en fait des braſſelets qui ont autant de luſtre que l'ivoire. La pêche des perles enrichit la Compagnie de Hollande d'une autre maniere; elle ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle leve un droit de ſoixante écus au moins ſur chaque bateau, dont les habitans ſe ſervent pour cela. Le P. Martin traite de contes ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpece de cloche dans laquelle ils ſe renferment pour s'enfoncer dans l'eau.

A Outiar, non loin du Golfe de Tondi, on voit un pont d'environ un quart de lieue, qui joint à la terre ferme l'Iſle de Ramanancor. Ce pont n'eſt pas compoſé d'arcades; ce ſont des rochers ou des pierres énormes, au travers deſquelles l'eau a la liberté de couler. Ces rochers ſont en quelques endroits ſéparés par des intervalles ſuffiſans pour le paſſage des barques. Il n'eſt pas aiſé d'imaginer, dit le P. Boucher, que ce pont ſoit l'ouvrage de l'art; Car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces maſſes énormes, & encore moins comment on auroit pu les y tranſporter. Mais ſi c'eſt un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'eſt un

des plus ſurprenans qu'on ait jamais vus. Les Idolâtres diſent que ce pont fut fabriqué par les Dieux, quand ils allerent attaquer la capitale de l'Iſle de Ceylan. De Ramanancor, une autre chaîne de rochers & de bancs de ſable s'étend juſqu'à l'Iſle de Manaak, ſur la côte occidentale de Ceylan : c'eſt ce qu'on nomme le pont d'Adam.

Coromandel propre, établiſſemens Européens.

Suit le Cap Callamedu, & c'eſt-là proprement que commence la côte de Coromandel. Negapatan, c'eſt-à-dire, ville aux ſerpens, forme, auprès de l'embouchure du Naour, un des principaux établiſſemens des Hollandois ſur cette côte. Ils y dépoſent toutes les richeſſes qu'ils tirent de Ceylan. On compte dans ſon diſtrict une douzaine de villages. Karical, établiſſement François, paroît avoir été une ville très-conſidérable. Outre la fortereſſe de Karcangery & le gros bourg de Tiroumale-Rayen-Patnam, le domaine de Karical embraſſe neuf bourgs ou villages dans une circonférence de cinq ou ſix lieues. Tranquebar, ville des Danois, renferme dans ſon enceinte environ quinze mille habitans, preſque tous étrangers, attirés par le commerce. Elle a un reſſort d'une vingtaine de villages. Il y a dans Perrajar, le plus notable de ſes bourgs, preſqu'autant d'habitans qu'à Tranquebar même.

Caveri Patnam ou Laure Patnam, à l'embouchure d'un des bras du Caveri, eſt un endroit célebre parmi les Indiens, qui croient s'y purifier par les bains, ſur-tout au temps des éclipſes. Un autre endroit très-fameux, mais plus avancé dans les terres, c'eſt Schiali, grande ville, où il y a plus de 60 pagodes. Les Anglois occupent le château de Tivucottey ou Divicoté, enfermé dans deux bras du Caveri, ou Colladham, ou Coloron, qui termine l'Etat de Tanjaour du côté du nord.

La ville Indienne de Porto-Novo, nommée par les Maures Mahmud-Bendey, & par les Indiens Paranghy-Pottey, a ordinairement pour Gouverneur un Bramine, qui tient quelques lieux voiſins ſous ſa dépendance. Les Anglois, les François, les Danois & les Hollandois y ont des loges. Les incurſions des

Marates y ont affoibli le commerce. A trois lieues eſt la fameuſe pagode de Chalanbron, chef-d'œuvre de l'art. Les Maures en ont fait une fortereſſe. Cependant le Gouverneur qui dépend du Nabab d'Arcate, laiſſe aux payens la liberté d'y exercer leur culte, parce qu'il en retire de grands avantages.

Le bourg de Tevenepatnam, le fort Saint David & la ville de Goudelour ne font qu'une ſeule & même ville, du domaine des Anglois. Les Hollandois ont pourtant une belle loge dans le bourg. Ce diſtrict contient pluſieurs villages.

Pondichéry.

Pondichéry eſt ſituée vers le milieu de la côte de Coromandel, environ à 12 degrés de latitude ſeptentrionale. Avant les dernieres guerres, cette ville s'étoit accrue & embellie, au point, remarque M. d'Anville, de le diſputer à tout autre établiſſement Européen dans l'Inde. Sa circonférence étoit d'une grande lieue & l'on y comptoit 120 mille habitans. Il s'y étoit établi beaucoup de Gentils, ces Indiens aimant mieux, dit Luillier, la domination Françoiſe que celle des Maures. On leur donnoit le nom de Brames. Ils faiſoient preſque toute la richeſſe de la ville & du pays qui eſt naturellement ſec & ſtérile. Leurs meilleurs ouvriers ne gagnoient que deux ſous par jour, & ce gain modique faiſoit ſubſiſter leur famille. Ils étoient d'une douceur & d'une ſoumiſſion extrêmes, pourvu qu'on n'attaquât point leurs loix & leurs préjugés. On leur laiſſoit le libre exercice de leur culte dans deux pagodes. Leurs maiſons étoient petites, obſcures & bâties de terre glaiſe cuite au ſoleil. Celles des Européens étoient de brique. On comparoit la maiſon du Gouverneur à nos plus beaux hôtels. Cet officier avoit douze gardes à cheval & trois cens à pieds, qu'on appelloit pions. Dans les occaſions ſolemnelles, il ſe faiſoit porter par ſix hommes dans un palanquin, dont les carreaux & le dais étoient ornés de broderies, de crépines & de glands d'or. » Ce » faſte eſt preſque néceſſaire dans un pays où l'on ne juge de la » puiſſance d'une nation que par la magnificence de ceux qui la » repréſentent.

Un voyageur François, qui avoit examiné attentivement la situation de Pondichéry, ne comprend point à quel deffein, dit-il, les premiers de fa nation qui y étoient venus, s'étoient fixés dans un endroit de fi difficile accès du côté de la mer, fi ouvert du côté de la terre & fi incommode pour la vie, puifque c'eft le terroir le plus mauvais de la côte. Les vaiffeaux étoient obligés de mouiller à plus d'une demi-lieue du rivage, à caufe des brifans. Les chelingues que l'on employoit à charger & à décharger les navires, coûtoient beaucoup; & l'eau y entroit de toutes parts en fi grande quantité, qu'on étoit toujours en rifque de fe noyer, & que les marchandifes étoient toujours mouillées. Ce voyageur croit qu'il n'eût pas été poffible d'y faire un quai pour remédier à ces inconvéniens. Mais on auroit été moins en fûreté dans la place fi les vaiffeaux avoient pu approcher davantage. Le défaut du côté de la terre paroiffoit avoir été réparé par les fortifications & par les acquifitions que la Compagnie avoit faites depuis dans les environs. Les Anglois ont renverfé cette ville de fond en comble, M. Law la rétablit.

Les principales aldées autour de Pondichéry font Ariancupam, Asbewak, Vilenur, Valdaour. Il y a un fort à Valdaour; ce lieu conduit à Gingy, éloigné de Pondichéry d'environ onze lieues. Vous avez, difoit M. de Buffy dans un Mémoire adreffé à la Compagnie, depuis Nifampatnam, en montant du fud au nord jufqu'à la pagode de Jaganat, près de deux cens lieues de côte; c'eft prefque toute la côte d'Orixa & à peu-près la longueur des domaines de la Compagnie. Leur plus grande largeur eft d'environ trente lieues, & la moindre d'environ dix. Ils font compofés des Provinces de Condavir, de l'Ifle de Divy, de Mazulipatam, de Nifampatnam & des quatre Provinces de Mouftanagar, de Rajimandrie, de Chicakor & d'Elours, ainfi que Villenour, Bahour, Narfapour & beaucoup d'autres aldées que les Nababs du pays avoient cedées, comme on l'a vu, dans l'avant-derniere guerre. Avant ce tems-là, fuivant le témoignage de M. Dupleix, la Com-

Histoire des Indes.

pagnie n'avoit pas dans tous ses établissemens, plus de 120 mille roupies de revenu fixe. Le total des revenus qu'il avoit acquis à la Compagnie par les concessions depuis la guerre de 1749, est monté à 2,679,457 roupies, c'est-à-dire, qu'en évaluant la roupie à 48 sous de France, les revenus fixes de la Compagnie étoient augmentés de 6,430,696 livres. Tout cet édifice a été renversé; on n'en a conservé que des ruines. Par le dernier traité, la France a renoncé à toutes les possessions acquises depuis l'année 1749.

Au nord de Pondichéry on trouve Congimer, gros bourg; Lamparave, forteresse occupée par les Maures; Sadras-patam, c'est-à-dire, ville quarrée, appartenante aux Hollandois; Mabalipuram ou les sept pagodes, lieu qui n'est presque habité que par des Bramines; Covellam, petite ville avec un château appartenant au Grand Mogol; San-Thomé, auprès de Méliapour, place aujourd'hui abandonnée des Européens, à l'exception de quelques familles Portugaises. Les Portugais lui ont donné ce nom en mémoire de l'Apôtre S. Thomas, qui prêcha, dit-on, l'évangile dans ces quartiers, où l'on croit que son corps repose dans une petite grotte. Les Légendes des Orientaux donnent le nom de Calamina, dont on ne retrouve plus de vestiges à la ville de l'Inde où cet Apôtre termina ses travaux par la mort. Non loin de là, on voit le petit Mont & le grand Mont, endroits fameux par divers monumens Chrétiens. Au sommet du grand Mont est une Eglise de Notre-Dame, édifice des plus célebres de l'Inde. Sa croix taillée dans le roc passe pour un ouvrage de S. Thomas. Elle est entourée de quelques lettres anciennes, dont Gouvéa & le P. Kircher ont donné une explication, que les Missionnaires Danois prétendent être fausse dans toutes ses parties. Les avenues de cette montagne sont couvertes de maisons de campagne fort agréables, qui appartiennent à des Malabares, à des Portugais, à des Arméniens & sur-tout à des Anglois.

Madras ou le Fort S. George.

Madras ou le Fort S. George, un peu au-delà du grand Mont, à une lieue de S. Thomé, se divise en deux cités, la cité blanche, habitée

habitée par des Européens; & la cité noire, peuplée d'Indiens. Dans la cité blanche eſt la citadelle, & au centre de la citadelle le palais du Gouverneur, édifice très-ſomptueux, qui ſert de logement au Directeur général des établiſſemens Anglois ſur les côtes de Coromandel, de Bengale & de Sumatra. Salmon ne donne pas une grande idée des fortifications de Madras, & il n'y a pas long-temps qu'elles étoient encore fort médiocres. La paye du ſoldat eſt très-forte, mais il eſt traité avec une rigueur extrême. La Compagnie ne donne que ſix mille livres d'appointemens au Gouverneur du Fort S. George; c'eſt le commerce & les profits caſuels qui rendent ſon emploi très-conſidérable. Les autres membres du Conſeil ſouverain & la plûpart des officiers ont des moyens de s'enrichir, malgré la modicité de leurs penſions. Les Anglois ont des comptoirs dans les places les plus commerçantes de l'Inde, à Amadabad, à Cambaye, à Surate, à Agra, à Daman, à Baliepatan; dans les villes de Cochin, de Cranganor & de Coulang, ſur la côte du Malabar; à Ougli dans le Bengale, &c. Ils ſont tout-puiſſans dans cette derniere contrée. Ils ſe ſont fort étendus ſur la côte de Coromandel. Madras eſt le centre & le principal entrepôt de leur commerce; c'eſt-là que ſe raſſemblent dans la ſaiſon juſqu'à 40 & 50 navires, dont la deſtination eſt différente, pour les Manilles, pour la Mer Rouge, pour le Malabar, pour le Pégu, pour la Chine, &c. Leurs établiſſemens dans l'Inde ſont partagés en trois Gouvernemens, indépendans les uns des autres. Ceux de la côte orientale de Coromandel ſont ſous le Gouvernement de Madras. Ceux du Bengale dépendent de Calicuta. Ceux de la côte de Malabar & de Perſe reſſortiſſent à Bombay.

Paliacate.

Paliacate, place Hollandoiſe, où eſt le fort de Gueldre, a été autrefois le ſiége du Gouvernement des Hollandois ſur cette côte. Elle a des manufactures de toiles très-floriſſantes. Vis-à-vis de cette ville, au-delà d'un grand lac, il y a la pagode de Tripeti, temple des plus fameux, en un mot, dit le collecteur du

supplément à l'Hiftoire des Voyages, la Lorette de cette partie de l'Inde.

HISTOIRE DES INDES.

Mafulipatam.

Mafulipatam ferme la partie feptentrionale de la côte de Coromandel proprement dite, par la hauteur de plus de feize degrés. Cette ville, fur un canal forti du Krishna, eft la capitale d'un Sercar ou Province, compofé de fept Paraganés ou Diftricts particuliers, dont Narfapour. Ce Sercar a été accru du Sercar de Nifam-patnam & de trois Paraganés détachés du Sercar de Kondépali. Les principales nations de l'Europe avoient autrefois des comptoirs à Mafulipatam. Le Souba de Golkonde donna en 1750 aux François cette place avantageufe pour le commerce. Ses toiles peintes font les plus eftimées. On y voit un pont de bois, le plus long peut-être qui foit au monde. Ce qu'on appelle l'Ifle de Divi, eft le terrein enfermé entre le bras de Sipeler, émané du Krishna, & la côte tendante à Mafulipatam.

Côte d'Orixa.

Ceux qui terminent à cette ville la côte de Coromandel, appellent côte d'Orixa celle qui continue jufqu'au Bengale. Cependant la Province d'Orixa commence beaucoup plus loin, à Bimilipatan : on y trouve, outre Brampour, la ville de Ganjam, un des meilleurs points d'appui de ce canton pour le commerce. Tout y abonde & fon port eft très-commode; mais la jaloufie des habitans s'oppofe à l'établiffement des nations Européenes. Ces peuples, quoique foumis aux Mogols, s'imaginent conferver leur liberté, parce qu'ils font en poffeffion de n'avoir aucun Maure pour Gouverneur. Les Gentils de toute cette côte ont toujours à la bouche le nom de Jagrenat, idole fameufe dont il a été déjà fait mention plufieurs fois. C'eft en prononçant ce nom qu'il font fûrement tous leurs marchés ou qu'ils prêtent leurs fermens. Le Raja du pays de Jagrenat eft en apparence tributaire du Mogol, il prend même le titre d'officier de l'Empire. Tout l'hommage qu'on exige de lui, c'eft que la premiere année qu'il prend poffeffion de fon Gouvernement, il vifite en perfonne le Nabab de Catek, ville confidérable entre Jagrenat & Balaffor. Le Raja ne fait fa

visite que bien escorté. Quoiqu'il y ait plusieurs ports sur cette côte, ils sont si mauvais que les Européens n'y font presqu'aucun commerce.

Les Anglois, les François & les Hollandois ont des loges à la rade de Balassor. En remontant la riviere on trouve un pays assez peuplé. Collicata, Calicuta ou Golgothe est une des plus considérables colonies que la Compagnie d'Angleterre ait dans les Indes. Huit lieues plus haut on trouve Chandernagor. Cette loge Françoise a sous sa dépendance celle de Balassor ou Ballaford & celle de Cassambazar. Elle est à une lieue de Chinchurat, très-beau & très-grand village des Hollandois qui porte le nom d'Ougli, nom d'une mauvaise forteresse du Grand Mogol, située sur le Gange, une lieue plus haut, où les Hollandois s'étoient déjà établis. Ce pays est du Bengale.

Observations particulieres sur l'Empire Mogol & sur les Colonies Européenes.

Gouvernement Mogol.

Les Empereurs Mogols, ou leurs Ministres, ou leurs Lieutenans, ou leurs Vassaux, exercent un plein despotisme dans toutes ces contrées. L'Empire est travaillé de tous les maux dérivans de ce Gouvernement & de la trop vaste étendue : le chef est exposé à tous les dangers inséparables d'une grande puissance. Donnons une idée du régime, des forces, des finances, &c. de cet Empire, tels qu'ils étoient avant la derniere révolution, dont on ignore les suites.

Après l'Empereur, l'Atehmaddoulet ou premier Ministre, est le premier Despote de l'Etat, à moins que ce titre ne soit conféré à un Prince du sang ou au pere de quelque Sulthane, pour lui en procurer les émolumens sans qu'il en exerce les fonctions. Alors tout le poids du Gouvernement tombe sur les Secrétaires d'Etat, dont l'un leve & l'autre dispense les dams ou deniers de la Couronne. Il y a un troisieme officier de finances chargé de

Histoire des Indes.

recueillir les héritages de ceux qui meurent au ſervice du Prince ; commiſſion lucrative mais odieuſe, ſi des eſclaves pouvoient ſéparer l'honneur des grands profits. On n'arrive à ces poſtes éminens que par la voie des armes.

Obligé de tenir des troupes conſidérables ſous les armes, pour tenir en reſpect les Rajas, l'Empereur s'étoit vu dans la néceſſité, pour ne point trop partager ſes forces, de donner de grands pays à gouverner à ſes Nababs. L'autorité de ces Officiers étoit très-bornée ; elle ne s'étendoit point juſqu'à la puiſſance de vie & de mort, laquelle étoit réſervée au Souverain : elle n'embraſſoit point les affaires civiles, leſquelles reſſortiſſoient au tribunal des Cadhis : elle ne s'étendoit point ſur les revenus & les dépenſes de la province, dont l'adminiſtration appartenoit au Duan. Loin que ces Nababs donnaſſent la loi aux Gouverneurs particuliers des places fortes de leurs provinces, ils étoient aſſujettis au contrôle de ces Officiers ſubalternes. Il étoit rare qu'ils reſtaſſent long-tems dans le même poſte ; leurs mutations devinrent ſi fréquentes, qu'un Nabab ſortit de Dehli le dos tourné vers la tête de ſon éléphant, en diſant qu'il ſe plaçoit ainſi pour voir venir ſon ſucceſſeur. Ces Gouverneurs, incertains de leur ſort, ſe hâtoient de vexer les peuples. Les diviſions de la famille Impériale leur fournirent l'occaſion d'acquérir plus de ſtabilité dans leur gouvernement. Bientôt après ils braverent l'Empereur & ſes armées. La molleſſe des Empereurs, l'incertitude de la ſucceſſion, la rivalité des Sulthans, l'incompatibilité des nations établies dans l'Inde, l'habitude des perfidies & des troubles, la dégradation générale de l'Indoſtan, ces cauſes de décadence accumulées firent plier l'état, ſur-tout après la mort d'Aurengzeb. La révolution cauſée par les conquêtes de Thamas-Kouli-Khan précipita ſa ruine. Depuis ce tems-là, l'Empire originairement diſtribué en gouvernemens, a été comme partagé, ſuivant la remarque de M. Dupleix, en pluſieurs Royaumes, foiblement liés au trône du Mogol. Les caſena ou droits ſur les terres, les maiſons, les denrées, leſquels levés

autrefois par des Officiers amovibles étoient verſés immédiatement dans le tréſor royal, ont été convertis en une eſpéce de tribut que doivent lui payer les ſucceſſeurs des anciens Nababs, qui devenus, en quelque ſorte, Souverains, ont rendu leurs uſurpations héréditaires dans leurs familles. Par ces diſpoſitions, l'Empereur a perdu, non ſeulement ſa puiſſance, mais encore ſa richeſſe, parce que, des impôts levés ſur un peuple appauvri par la multitude des oppreſſeurs qu'elles produiſent, elles ne lui donnent que ce qu'il plaît au Nabab de lui abandonner, après que les Iſardars ou Fermiers Généraux ont auſſi ſatisfait leur avarice. Quelques ſommes que les Nababs s'approprient dans la perception des droits, ſans égard au tarif Impérial, réglé par les Deſtars ou livres de la chancellerie, il faut que l'Empereur leur concéde un territoire ou domaine en Jacquir, c'eſt-à-dire, en forme de ſalaire ou de penſion. Après le payement du caſena, ils n'ont point d'autre engagement envers l'Empereur que celui de lui fournir des troupes quand il en a beſoin. Ils rempliſſent fort mal cette obligation, parce qu'alors il n'eſt pas en état de les contraindre, qu'ils peuvent aiſément lui ſuſciter de l'embarras, & qu'ils ſont preſque aſſurés d'être imités & ſecourus par d'autres Nababs. Ces Gouverneurs ſont plus attachés au Souba qu'à leur premier Maître, parce qu'ils ſont dans la dépendance de ce Viceroi, à qui la diſpoſition des Nababies appartient, du moins dans les provinces les plus importantes. Ainſi c'eſt le Souba du Dékan, qui jouit du droit d'accorder au Nabab d'Arcate l'inveſtiture de cette place, par une commiſſion à vie ou révocable à ſon gré. Le grand Mogol s'eſt dépouillé de ce droit par les actes les plus ſolemnels, confirmés dans le traité de paix avec Thamas-Kouli-Khan, & conſtamment maintenus dans leur pleine exécution. Dans ces convulſions de l'état, des Nababs ſe ſont maintenus en poſſeſſion de leurs Gouvernemens, malgré la Cour de Dehli & malgré leur Souba même. Dans le deſſein de les rendre dépendans du Viceroi dans ce qui peut ſervir à l'intérêt public, & de leur laiſſer en même tems aſſez de pouvoir pour

Histoire des Indes.

empêcher cet Officier de les employer contre le trône, il avoit été réglé qu'ils feroient obligés de concourir à fes expéditions militaires, dans l'étendue de fa Viceroyauté, mais non au-dehors. Enfin dans un Empire defpotique, on a vu & les Soubas & les Nababs, nommer leurs fucceffeurs qui ont gouverné après eux, avec auffi peu d'oppofition que s'ils en avoient été naturellement les héritiers préfomptifs. Suivant les regîtres de l'Empire, le nom de Navab ou Nabab eft fynonime à celui de Soubadar. Ce dernier nom eft affecté au Viceroi des grandes contrées. Les Européens l'ont corrompu, en le changeant en celui de Souba, qui fignifie fimplement *Province*. La plûpart des Nababs ne font reconnus à Dehli que comme Phoufdars ou commandans d'un corps de troupes; mais les Européens établis dans leurs territoires, leur donnent le nom qui leur plaît davantage, à l'exemple des naturels avec lefquels ils font le plus en liaifon. Concluons de là qu'il n'y a plus d'autre regle dans le Gouvernement des Provinces de l'Indoftan que la loi du plus fort; & que dans les guerres que ce bouleverfement enfante, il eft difficile de demêler la juftice & la légitimité.

L'Indoftan eft donc, à proprement parler, partagé entre les Nababs, les Rajas & des nations fauvages ou du moins libres; en forte que la famille Impériale du fang de Tamerlan s'eft trouvée prefque ifolée fur un trône qui chanceloit. Les forces de l'Etat ont donc paffé dans les mains des ennemis ou des rivaux de l'Empereur; & c'eft de ces ennemis, de ces rivaux qu'étoit principalement formée la milice de l'Empire. Autrefois les Princes du fang fe détrônoient les uns les autres; mais par ces changemens domeftiques, la famille regnante fembloit s'affermir dans fes droits par une nouvelle poffeffion qu'elle tenoit d'elle-même. Depuis que les Nababs font devenus fi puiffans, les Rajas font devenus beaucoup plus puiffans eux-mêmes, ainfi que les nations montagnardes, parce que la force de l'Empire a été partagée. Auffi les Marates ont-ils fait plufieurs fois trembler Dehli: auffi les Patanes;

fe font-ils emparés du trône ; auffi les Scyques ont-ils, dit-on, entiérement étient la race de Tamerlan. Ces événemens étoient inévitables. Il ne fe pouvoit pas que des peuples, ennemis naturels des Mogols, par leur religion, par d'anciens droits fur la fouveraineté des Indes, par une humeur féroce & belliqueufe, par une haine invétérée, ne parvinffent à détruire cette domination étrangere, puifqu'ils ne pouvoient eux-mêmes être détruits dans leurs afyles inexpugnables. Les montagnes regnent fur les vallées. Le jurement familier des Patanes étoit : *que je ne fois jamais Roi de Dehli, fi cela n'eft de la forte.* Les autres montagnards n'avoient pas des fentimens plus modérés & plus flateurs à l'égard des Mogols. Un vafte Empire ne pourra jamais fubfifter tranquillement dans les Indes, parce qu'entrecoupées, comme elles le font, de grands fleuves & de montagnes inacceffibles, il y reftera toujours dans le fein de l'Etat, des peuples indomptés, fans parler de la force que de riches Provinces donneront toujours à leurs Gouverneurs.

Justice.

Le Grand Mogol adminiftre en perfonne la juftice dans les lieux de fa réfidence. Les affaires mêmes d'Etat fe traitent en public dans la falle de l'Amkas, lieu d'affemblée que d'autres appellent Durbal & Jorneo. Cependant l'Empereur tient des confeils particuliers avec les grands Seigneurs dans la falle du Gouzalkan. La juftice s'adminiftre à-peu-près de la même maniere dans les autres lieux du Royaume. Les Vicerois, les Gouverneurs des villes, les chefs des bourgades jouiffent dans leur diftrict d'un pouvoir qui n'eft guère moins abfolu que celui du Souverain dans la capitale. Comment un pauvre artifan iroit-il dans les Cours fupérieures fe plaindre des vexations de ces tyrans fubalternes, toujours appuyés par leurs femblables & prêts à employer jufqu'à l'affaffinat pour fe délivrer d'un ennemi ? Comment obtiendroit-il des réparations, dans des lieux où l'on n'aborde que les préfens à la main, & où les vexations font autorifées, parce que le produit en revient tôt ou tard au Prince ? Chaque ville a, outre fon

Histoire des Indes.

Gouverneur, deux Magiftrats, dont l'un nommé Kotual, fait les fonctions de juge de police & de grand prévôt, & l'autre appellé Cadhi, a la direction de certaines affaires, telles que les mariages, les divorces, les difputes de religion. Le Gouvernement a dans les villes un prodigieux nombre d'efpions, dont les plus redoutables font les Alarcos, valets publics, dont l'office eft de balayer les maifons. Il n'y a que l'Empereur & les Vicerois qui prononcent des fentences de mort. Suivant les ftatuts d'Akebar, ces juges doivent avoir approuvé trois fois leur arrêt à trois jours différens avant qu'il foit mis à exécution : réglement humain & fage, néceffaire dans un pays où l'ivreffe & tant de paffions font familieres aux Grands. Les Indiens Idolâtres font jugés fuivant leurs loix. L'Empire des officiers Mogols ou Maures eft dur.

Milice.

A l'égard du Gouvernement militaire, fi l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de fes armées, le commandement en eft confié à deux généraux, l'un Omrah Mahométan, chef des troupes de l'Empire; l'autre Raja Indien, général des troupes auxiliaires. Les Omrahs font Hazaris ou commandans de mille, deux mille & jufqu'à douze mille chevaux : expreffion fpécieufe & vaine; car Bernier affure que fon Omrah n'entretenoit que cinq cens chevaux, quoique le titre de Seigneur de cinq mille lui fût affecté. Il eft auffi à remarquer que chaque cavalier a au moins deux chevaux. La penfion annuelle des principaux Omrahs peut monter jufqu'à trois millions de roupies, fi l'Auteur fuivi par l'Hiftorien des voyages ne fe trompe point : mais il doit y avoir erreur dans fon calcul. L'Omrah de Bernier n'avoit, fa cavalerie payée, que cinq mille écus par mois pour fon entretien propre. Le train de ces officiers eft fi magnifique, que leur penfion ne fuffit pas à leur dépenfe. L'Empereur affecte à plufieurs de ces officiers des Jaghirs ou fonds de terre confidérables pour entretenir leurs chevaux. Sous les Omrahs qui forment l'état major de l'armée, font les Manfebdars, cavaliers payés au mois, au lieu que les autres le font au titre de trois, de fix & de douze mois. Ils n'ont point de cavaliers fous

ſous eux, mais leurs chevaux ſont marqués au coin du Roi. Les Rouzinders ſont payés à la journée, & leur emploi n'eſt point honorable comme celui des Manſebdars. Enfin les ſimples cavaliers à la paye des Omrahs ſont à la diſcrétion de leurs chefs qui ſe bornent quelquefois à leur donner de vieilles hardes.

On aſſure que l'Empereur fournit les fonds néceſſaires pour la paye d'un million de cavaliers; & c'eſt beaucoup s'il y en a 300 mille effectifs, comme le juge Salmon. Le Grand Mogol doit avoir une garde de 50 mille, autour de ſa perſonne. Auſſi lorſqu'il ſort de ſa capitale, ſon abſence y répand la ſolitude, excepté dans les rues marchandes. Quand il voyage, ſa tente forme un vaſte palais, & le camp une ville. La plus conſidérable des milices de ſa garde eſt un corps de quatre mille hommes, qu'on appelle les eſclaves du Prince, commandés par un Daroga. Les compagnies ſuivantes ſe diſtinguent par la maſſe d'or, la maſſe d'argent, la maſſe de fer. L'Empereur entretient, outre cela, des corps nombreux dans chaque Province. Il ſuffit, pour juger des reſſources de cet Etat, d'obſerver après Mandeſlo, que la Province de Guzarate peut fournir ſeule 90 mille chevaux, celle d'Orixa 80 mille, celle de Dehli 150 mille. En réduiſant ce calcul à la moitié, il reſteroit encore des forces prodigieuſes. L'infanterie eſt une fois plus nombreuſe que la cavalerie; mais les troupes de pied n'ont pas la même réputation que les gens de cheval. Un fantaſſin ne ſçait pas tirer le mouſquet, s'il n'eſt aſſis à terre; encore craint-il toujours de ſe brûler la barbe ou les yeux, & ſur-tout qu'un Dgen ou mauvais eſprit ne faſſe crever ſon mouſquet. Au défaut du mouſquet, il a un arc, une pique, le cimeterre & le poignard. Les cavaliers n'ont point d'arme à feu. Comme chaque commandant fournit des armes & des habits à ſa troupe, parce qu'il n'y a point d'arſenaux, il arrive que pluſieurs corps ſont mal équipés & ſouvent bigarrés. Les Mogols, quoiqu'efféminés par le climat le plus mou de l'Aſie, ont beaucoup de bravoure. Ils ſurpaſſent toutes les autres nations Indiennes par l'habileté & par la diſ-

Histoire des Indes.

cipline. Ce grand nombre de ſoldats & d'officiers eſt également capable d'aſſurer & de troubler la tranquillité de l'Etat.

L'Empereur a pour ſes armes particulieres un arſenal d'une magnificence éclatante; il leur donne des noms. Un de ſes ſabres s'appelle Alamghir, conquérant de la terre; un autre Fate-Alam, conquérant du monde. Les pierres précieuſes y brillent de toutes parts. Ses écuries ſont peuplées d'un nombre prodigieux de chevaux & d'éléphans. Il a environ douze mille chevaux, dont on ne choiſit à la vérité que 20 ou 30 pour le ſervice de ſa perſonne. Le reſte eſt pour la pompe ou pour des préſens. C'eſt l'uſage des Grands Mogols de donner un habit & un cheval à ceux dont ils ont reçu quelque ſervice. Les éléphans ſont tout à la fois une des forces du Prince & l'un des principaux ornemens de ſon palais. Il en nourrit juſqu'à cinq cens, ſous de grands porches, bâtis exprès, ſans parler de ceux qui ſont entretenus en partie à ſes frais, dans les maiſons des Omrahs. Terri fait monter le nombre de ces derniers juſqu'à 14 mille. Un éléphant coûte environ dix écus par jour pour ſa nourriture, ſoit en ſucre, ſoit en beurre, ſoit en grains, &c. S'ils étoient en mauvais état, celui qui les a reçus en garde, courroit riſque de perdre ſa fortune. La Cour entretient dix hommes pour le ſervice de chaque éléphant du palais. L'éléphant du trône, c'eſt-à-dire, celui qui porte l'Empereur ſur un trône éclatant d'or & de pierreries, porte le nom d'Aureng-Gas, capitaine des éléphans; il a toujours un train nombreux à ſa ſuite, avec des trompettes, des timbales & des bannieres quand il ſort. Ces animaux ſont couverts de plaques d'or & d'argent, de houſſes en riches broderies, de campanes & de franges d'or. Ils ſont également dreſſés pour le combat & pour la chaſſe. On les accoutume au carnage, en leur faiſant attaquer des tigres & des lions. On dit que le manége auquel on les plie pour enfoncer les portes des villes, a quelque choſe de fort militaire. L'artillerie eſt très-conſidérable. *La plûpart des piéces de canon que l'Empereur employe dans ſes armées*, dit l'Hiſtorien des Voyages ſur la foi de

divers voyageurs, *font plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne ſçauroit douter que le canon & la poudre ne fuſſent connues aux Indes avant les conquêtes de Timur-Beg. C'eſt une tradition du pays que les Chinois avoient fondu de l'artillerie à Dehli dans le tems qu'ils en étoient les maîtres.* Les Mogols ont appris à ſe paſſer de nos canoniers ainſi que de preſque tous nos artiſtes. L'on ne voit guère à la Cour d'autres franguis que des médecins & des orfévres. Il y a une artillerie legere qui accompagne toujours la perſonne du Roi; & pour cette raiſon on l'a appellée l'artillerie de l'étrier.

Richeſſe de l'Empire.

La magnificence de la Cour, l'étendue de l'Empire, les forces de l'état, annoncent des richeſſes immenſes. Quoique les terres appartiennent toutes à l'Empereur, elles donnent à peine la moitié de ſes revenus. Pour ſe délivrer du ſoin de l'adminiſtration économique des terres, Akebar en diſtribua la plus grande partie aux Officiers, à la charge de payer au fiſc une contribution proportionnée à leur produit, & de remplir leur ſervice ſans autre gratification. Au rapport de la plûpart des voyageurs, ces fermiers viagers & amovibles tyranniſent, ainſi que leurs ſous-fermiers, les laboureurs qui ſouvent aiment mieux déſerter les campagnes que de s'aſtreindre à un travail ingrat dont ils ne retirent ordinairement d'autre ſalaire qu'une modique nourriture. Des voyageurs plus récens aſſurent que dans les parties de l'Indoſtan, fréquentées par les Européens, le cultivateur ou le payſan qui occupe une portion de terre, a le droit de la vendre & de la donner par teſtament. Le poſſeſſeur eſt obligé de donner une partie des fruits à un rentier qui paye une certaine ſomme au Seigneur ou au Gouverneur du pays. Dans les diſputes qui s'élevent entre le fermier & le laboureur, le Seigneur eſt, dit-on, preſque toujours favorable au dernier, lequel n'a d'autre ſoutien, & s'il manquoit de donner cette preuve d'humanité en faveur des pauvres, il ſeroit en exécration comme une homme capable de toutes ſortes d'iniquités. Le tribut impoſé ſur les Indiens idolâtres,

un droit levé ſur toutes les marchandiſes qui n'appartiennent pas aux Mahométans, une taxe pour le blanchiſſage des toiles, les mines de diamans, les impoſitions ſur les villes maritimes, les douanes, l'héritage des Officiers, les contributions des Rajas ſont pour le ſarquet ou tréſor un objet au moins auſſi conſidérable que ces fermes. L'on peut faire monter le revenu de l'Empereur Mogol à deux milliards de nos livres. Il faut remarquer que non-ſeulement les Officiers & les ſoldats, mais encore la plus grande partie des artiſans & des payſans employés, comme ils le ſont par la Cour, ſont payés du tréſor Impérial, & qu'ainſi la moitié de l'Empire eſt aux gages du Souverain. Cette politique rend la dépendance plus étroite; c'eſt tout le bien qu'elle produit, on en a vu les funeſtes effets.

Nous ne devons pas omettre une obſervation de l'Hiſtorien Anglois des guerres de l'Inde, laquelle en nous donnant l'idée de la politique du gouvernement Indien, peut ſervir de correctif plutôt que de développement à ce que nous avons dit, après la plûpart des voyageurs, ſur la miſére des peuples. » La politique » de tout le Gouvernement Indien de l'Indoſtan, ainſi que celle » du grand Mogol, paroît conſiſter dans une perpétuelle attention » à empêcher que quelque famille n'obtienne de grandes poſſeſ- » ſions plutôt qu'à rendre le corps du peuple eſclave; d'autant qu'un » tel eſclavage laiſſeroit peu de grandeur pour la vanité du Souve- » rain, & peu de ſujets à ſon commandement. Comme toutes les » acquiſitions de terres ſont ſujettes à l'inſpection du Gouverne- » ment, ſi quelqu'un eſſayoit de ſe rendre maître d'un terrein » fort étendu, on lui refuſeroit les patentes néceſſaires pour s'en » mettre en poſſeſſion, & il ſeroit marqué comme une victime » qu'il faudroit ſacrifier à la politique de l'état. De ce que nous » voyons dans l'Hiſtoire de l'Inde, & dans celle des autres pays » Orientaux, ſur les violences commiſes contre les Grands, nous » ſommes portés à juger que les hommes de baſſe condition, » ſont expoſés à en éprouver de beaucoup plus odieuſes; & au

» contraire leur baſſeſſe eſt la meilleure de leurs protections. Les » Feudataires, au moyen de quelques titres & de quelques pen» ſions qui y ſont attachées, reconnoiſſent le grand Mogol pour » leur héritier. Perſonne, depuis le Viſir juſqu'aux plus bas-Of» ficiers ne poſſéde aucune place de confiance qu'à cette condition; » & à ſa mort tout ce qu'on peut trouver de ſes biens eſt ſaiſi au » profit de l'Empereur qui rend à la famille la portion qu'il juge » à propos. Les biens de tous ceux qui ne ſont pas Feudataires » paſſent à leurs héritiers naturels. Ces barriéres élevées contre » l'aggrandiſſement des familles particuliéres ſont abſolument » néceſſaires dans un pays où l'on eſt forcé d'accorder une grande » confiance à des particuliers ».

Fêtes de la Cour.

Les jours conſacrés aux réjouiſſances publiques ſoit pour l'anniverſaire de la naiſſance de l'Empereur, ſoit pour le ſuccès de ſes armes, ſoit pour quelque ſolemnité religieuſe, ſont l'occaſion de pluſieurs fêtes brillantes dont l'Amkas eſt le théâtre ordinaire. Dans ces jours de cérémonie, les Omrahs offrent à l'Empereur des préſens proportionnés à leurs richeſſes. Bernier fait mention d'un divertiſſement particulier qui accompagne ſouvent ces fêtes: c'eſt une eſpèce de foire qui ſe tient dans le Mahal ou Serrail, par les plus jolies femmes de la Cour. L'Empereur & les Begums ou Princeſſes payent. Le piquant du divertiſſement, c'eſt de conteſter en marchandant, juſqu'à en venir aux injures. Les Kenchenis ou Comédiennes étoient admiſes à ces foires, avant Aurengzeb. Les combats des bêtes féroces forment un des principaux amuſemens de la Cour. Les Empereurs & en général tous les Mogols aiment la chaſſe. Celle des bêtes fauves eſt réſervée au Souverain. Il y va à la tête de 80 ou cent mille hommes qui enferment une prodigieuſe quantité d'animaux dans l'enceinte de pluſieurs lieues. Lorſque ce Prince entreprend un voyage, il a toujours deux camps ou deux amas de tentes qui ſe dreſſent & qui ſe levent alternativement, afin qu'en quittant un lieu, il trouve un logement tout préparé dans un autre. De là ces camps ont été

appellés *Peiche-Kanès*, maiſons qui précedent. L'Empereur eſt tantôt ſur un éléphant, tantôt à cheval, tantôt ſur une eſtrade, appellée Tactravan, portée par huit hommes, & fermée avec des vitres. Il a toujours avec lui une partie de ſon Mahal. Les Mogols diſent comme en proverbe, qu'il faut ſe garder ici de trois choſes; de s'engager parmi de jeunes chevaux, de ſe trouver dans les lieux où l'Empereur chaſſe, & de trop approcher les femmes du Serrail. Cependant la ſévérité des loix n'empêche pas qu'il n'arrive de grands déſordres juſques dans ce lieu ſacré.

Uſages, mœurs des Mogols ou Maures.

La politique qui ôte aux particuliers la poſſeſſion certaine des terres, ſupprime néceſſairement une ſorte de luxe; elle en augmente une autre. Un homme qui ne peut ſe former à lui-même un établiſſement ſtable, ne ſonge qu'à jouir, dans toute l'étendue de ſes facultés, & d'une maniere analogue à ſon exiſtence fugitive. Son luxe n'eſt que mobilier. Il ne bâtit point de ſuperbes Palais; mais il y conſume tous les plaiſirs avec ſon être. Les grands Seigneurs Mogols ou Maures n'ont que des maiſons bâties d'argille & de terre, cimentées avec un mortier de chaux & de bouze de vache qui en écarte les inſectes. Dans l'intérieur tout reſpire la molleſſe Aſiatique, tout reſſent un luxe délicat. Ils ont un ſi grand attirail de femmes & de domeſtiques qu'on ſe perſuaderoit avec peine que des particuliers puſſent ſoutenir de telles dépenſes; que toute l'opulence d'un Empire riche & vaſte eſt concentrée dans quelques Palais; que la plûpart des domeſtiques ne gagnent que leur entretien; qu'on nourrit & qu'on habille un homme pour cinq ou ſix piſtoles par an. Les Omrahs ont le goût de changer de domicile ſuivant les ſaiſons.

Les maiſons du peuple ne ſont que de terre & de paille. Pluſieurs n'ont d'autre habitation que des tentes ou des barques portatives. Il y a devant les maiſons des négocians une eſpéce de hangar, dans lequel ils expoſent leurs marchandiſes. Les Gouverneurs ont auſſi devant leurs palais une ſalle ſpacieuſe, en forme de halle, dans laquelle ils donnent leur audience. Les principales

voitures du pays ſont des palanquins, eſpéces de litieres entourées d'un baluſtre, dans leſquelles pluſieurs perſonnes peuvent s'aſſeoir ou ſe coucher; & les palekis, grands coches à deux roues, traînés par des bœufs. Les porteurs des palanquins vont nuds pieds, ils ſe relayent dans les voyages. Comme les hôtelleries ſont rares & mauvaiſes dans l'Indoſtan, on eſt obligé, dans les voyages un peu longs, de ſe pourvoir d'uſtenſiles & des choſes néceſſaires à la vie. Les chevaux & les mulets ſont trop chers aux Indes pour être employés à traîner les voitures ou à tranſporter les marchandiſes. Tout ſe charge ſur le dos des bœufs & des chameaux, ou ſur des charrettes tirées par des bœufs. Ces animaux que l'on ferre dans les lieux rudes, ſervent auſſi de monture aſſez communément. Un grand nombre de familles, entr'autres les Mouris des caſtes Indiennes n'ont d'autre profeſſion que de louer des bœufs, de les conduire & de tranſporter les denrées. Les Mouris n'habitent que ſous des tentes avec leurs femmes & leurs enfans qui les ſuivent dans leurs courſes. Comme ils marchent ordinairement en caravanes, ils ſe choiſiſſent un chef qui tranche du Souverain, & ils menent avec eux leurs prêtres qui élevent des Idoles dans les lieux où l'on campe. Le bœuf eſt pour les Indiens un objet de vénération. Les caravanes des bêtes de charge montent quelquefois juſqu'à dix ou douze mille bœufs: celles des charrettes ne paſſent guere le nombre de deux cens. Quand elles ſe rencontrent dans des défilés, elles en viennent ſouvent à des querelles ſanglantes pour le pas. Le Grand Mogol a cru modérer leur animoſité, en établiſſant une ſorte d'égalité parmi leurs chefs, par le collier de perles qu'il leur permet de porter au cou.

Les Mogols ſont d'une conſtitution robuſte, d'une taille haute & d'un teint moins noir que les Indiens. Ils ont les mœurs douces, les manieres polies, la converſation ſpirituelle & des ſentimens élevés. Ils aiment ſi paſſionnément le jeu, ſur-tout celui des échets & une eſpéce de jeu de cartes, qu'il leur arrive quelquefois de ſe ruiner. Décens au-dehors, ils s'abandonnent dans

Histoire des Indes.

l'intérieur de leurs maiſons, à l'ivreſſe & aux plus infâmes plaiſirs. Infatués de l'aſtrologie judiciaire, ils n'entreprennent aucune affaire importante ſans conſulter le Minatzim ou Aſtrologue. Ils ont du goût pour les ſciences.

Des robes qui deſcendent juſqu'au milieu de la jambe, une veſte légere de toile ou de ſoie, des caleçons amples par le haut & étroits par le bas, des commerbant ou ceintures, l'une de ſoie & l'autre de coton, à laquelle eſt attaché un ſyinder ou poignard, des ſéripous ou ſouliers de cuir rouge doré, un turban de mouſſeline, forment l'habillement Mogol. Avant que d'entrer dans un appartement, ils quittent leurs ſéripous pour ne point gâter les tapis & les nattes. Les femmes portent un jupon de mouſſeline & des caleçons. Dans les maiſons, elles ont le reſte du corps découvert juſqu'à la ceinture. Lorſqu'elles ſortent, elles paſſent une robe, & mettent par-deſſus une écharpe avec un voile; mais ces vêtemens ſont ſi fins & ſi larges qu'ils laiſſent leur bras & leur ſein preſque nuds. Elles ont les bras, les oreilles, les jambes même, & quelquefois le nez chargés d'anneaux. Leurs cheveux flottent en boucles ſur leurs épaules. Elles n'ont ordinairement pour dot que leurs habits, leurs bijoux & quelquefois deux ou trois eſclaves. Le mari jure devant le Moullah, le Cadhi & les parens de rendre cette dot à la mariée, s'il la répudie. Après ce ferment, le prêtre leur donne ſa bénédiction. Le feſtin nuptial eſt toujours très-ſomptueux. Les Mogols ſe piquent à cet égard d'une grande délicateſſe, & la table eſt un des principaux objets de leur dépenſe. Le divorce n'eſt pas moins libre que la polygamie. Une femme n'obtient pas en juſtice la diſſolution de ſon mariage, ſi elle ne prouve que ſon mari l'a battue ou qu'il lui refuſe les choſes néceſſaires à la vie. Un homme qui ſurprend ſa femme dans le crime ou qui s'aſſure par des preuves de ſon infidélité, eſt en droit de la tuer. L'uſage ordinaire des Mogols eſt de fendre la coupable en deux avec leurs ſabres. Les riches particuliers, ſur-tout les marchands, établiſſent leurs femmes & leurs concubines dans

les

les divers lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maiſon prête & des careſſes plus affectueuſes. Les devoirs qu'on rend aux morts ſont accompagnés de tant de modeſtie & de décence, qu'un voyageur Hollandois reproche à ſa nation d'en avoir beaucoup moins. Le blanc eſt la couleur du deuil. Ces uſages, communs aux Mogols, à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de reſſemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine & la différence du climat.

Les Mogols, dit M. de Buſſy dans un de ſes Mémoires, ſont déſignés indiſtinctement ſous ce nom ou ſous celui de Maures. L'abus de cette derniere dénomination vient des Portugais, qui trouvant à leur arrivée dans l'Inde des peuples de la même religion, que les habitans de quelques côtes d'Afrique, leur donnerent le même nom. Parmi ces Mahométans, il y a un grand nombre de Perſans, de Turcs & d'Arabes. C'eſt de ces différens peuples, que le temps a formé dans l'Inde la puiſſante nation de près de dix millions de Mahométans, que les Européens appellent très-improprement Maures. La plus grande partie de l'Indoſtan leur eſt aſſujettie, quoique le nombre des Indiens les ſurpaſſe encore de dix pour un, ſuivant l'Hiſtorien des guerres de l'Inde. On a obſervé que les Mahométans établis dans les Indes, outre l'indolence & la puſillanimité, acquierent, à la troiſiéme génération, une cruauté de caractère, qui heureuſement ne ſe trouve point dans les Indiens actuels. Cette remarque, dit cet auteur Anglois, nous porte à ſuivre le ſentiment de ceux qui croyent que la défenſe portée dans leur religion de répandre le ſang d'aucune eſpéce, eſt une institution politique, ſagement établie pour changer en uſages doux, la diſpoſition ſanguinaire qu'on prétend qui caractériſoit tous les habitans de l'Inde, avant que la religion de Brama y fût introduite. Je ne ſçais toutefois s'il faut attribuer à un climat & à un pays amolliſſant, l'endurciſſement qui fait le fond de la cruauté. A conſidérer l'eſprit du Mahométiſme & l'humeur naturelle des

Histoire des Indes.

Arabes, des Turcs & des Tartares, il y a lieu de se persuader que ces étrangers ont apporté en eux-mêmes la barbarie qu'ils exercent aux Indes; & il est à présumer que si elle y prend un nouveau degré de force, c'est que l'ambition & l'avarice qui les y mene, la rend d'autant plus impitoyable, que les peuples y semblent, pour ainsi dire, faits pour leur servir de pâture; & qu'à mesure que leur courage s'énerve & que leur activité se rallentit, la cruauté paroît en quelque sorte s'offrir d'elle-même pour suppléer par son accroissement à cette perte & maintenir ainsi leur ascendant & leur domination. Les familles qui surviennent doivent naturellement assimiler leurs mœurs aux mœurs des familles de leur nation qu'elles y trouvent établies. Quant à la férocité des premiers Indiens, elle ne fut vraisemblablement que la férocité de l'état de nature ou de l'enfance sauvage des nations.

Mœurs, coutumes des Indiens.

Les Indiens ne se marient jamais qu'avec des personnes de leur secte, de leur tribu & d'une condition à-peu-près égale. Les Rajas seuls dérogent quelquefois à cette loi pour donner leurs filles à l'Empereur & aux Omrahs Mahométans. Les femmes galantes se livrent jusqu'aux étrangers. Pour la cérémonie du mariage, les deux époux, après s'être promenés par la ville dans des palekis, avec un cortége nombreux & bruyant, se rendent au logis de la mariée, où assis l'un devant l'autre, un Bramine les couvre d'un voile, récite des prieres & les arrose d'une eau parfumée, pendant que les époux se tiennent par la main & se donnent réciproquement une noix de coco. Quoique la stérilité soit regardée comme un état humiliant, les femmes qui accouchent passent pour immondes pendant quarante jours. On n'enveloppe point les enfans dans des langes; aussi les Indiens ont-ils la taille libre & dégagée. Quand on leur donne un nom, c'est-à-dire, dix jours après leur naissance, douze jeunes garçons tiennent dans leurs mains un drap, dans lequel un Bramine jette quelques poignées de riz, on couche l'enfant sur ce riz, & on le nomme. Quelques mois après on le porte au temple pour le faire initier dans la religion, c'est-à-dire, lui

faire jetter ſur la tête par un Bramine une poudre odoriférente : c'eſt une eſpéce de confirmation. Les Indiens, ſuivant leur ſecte, brûlent leurs morts, ou les jettent dans l'eau, ou les enſeveliſſent dans la terre. Le deuil des veuves qui échappent à la coutume de ſe brûler eſt très-auſtere. Ceux des hommes conſiſte à porter pendant quelque temps des habits groſſiers, qu'ils ſe déchirent eux-mêmes ſur le corps. On viſite ſouvent les tombeaux & l'on y porte des alimens pour l'ame des défunts. On remarque qu'indépendamment de l'air national, chaque caſte a ſes traits particuliers & caractériſtiques ; de maniere que quelques-unes ſont auſſi remarquables par leur beauté que d'autres le ſont par leur laideur. J'ai déjà dit qu'on en compte environ quatre-vingt-quatre. Il eſt à préſumer, ſuivant l'obſervation d'un auteur moderne, qu'on en trouvera un nombre beaucoup plus grand quand on connoîtra mieux le pays, ces peuples ayant une diſpoſition ſinguliere à former des corps ſéparés les uns des autres ſur les cauſes les plus frivoles. Outre les dénominations particulieres qu'ils reçoivent de leurs différentes tribus & des cantons différens où ils naiſſent, le nom de Hendoo, d'où eſt venu celui d'Indien, eſt le nom général qui ſert à diſtinguer ceux qui deſcendent des anciens habitans d'avec ceux qui ſe ſont introduits parmi eux.

Les Indiens prennent leur premier repas le matin & l'autre le ſoir. Le temps de la grande chaleur eſt conſacré au ſommeil. Leurs principaux ragoûts ſont le pilau, riz bouilli avec des épices & une volaille, & le cabob, compoſé de bœuf & de mouton, coupés par morceaux, aſſaiſonnés de poivre & de ſel, trempés dans l'huile & le jus d'ail, & rôtis à la broche. Ils font une pâte qui leur ſert de pain avec du riz, dans lequel ils mêlent quelquefois du hin ou aſſa-fœtida, drogue qu'ils croyent très-utile à la ſanté. L'eau eſt la boiſſon commune. Les Mogols font plus d'uſage du caffé que les Indiens. Les premiers ſont à table à peu-près comme les Chinois. Les Indiens ſont aſſis ſur des nattes ou ſur des carreaux, les jambes croiſées, ſans nappes, ſans fourchettes, ſans

Histoire des Indes.

cuilliers, fans couteaux; des feuilles de palmiers leur fervent d'affiettes. Ils boivent à grandes gorgées fans toucher des levres les bords du vafe. Les repas de cérémonie font accompagnés de mufiques, de danfes des Kenchenis & de feux d'attifice.

Le falam ou falut ordinaire confifte à porter une main ou toutes les deux au front. La révérence la plus refpectueufe eft de s'incliner entiérement & de toucher avec la main la terre, enfuite la poitrine, & puis la tête. Cette inclination fe répete trois fois devant les Princes. Quelquefois on fe tient à genoux en leur prefence, jufqu'à ce qu'ils donnent l'ordre de fe relever. Les Indiens reçoivent affis, les perfonnes qui les vifitent, & les placent fur la même natte ou fur le même fofa. Ils parlent peu, vîte & bas. Quelquefois la vifite fe paffe à mâcher du bêtel ou à jouer. Ils aiment beaucoup les échets.

» Dans les pays où les fciences ont été cultivées, dit un Philo-» fophe d'une imagination brillante, où l'on conferve encore le » defir d'écrire, où l'on eft cependant foumis au pouvoir arbi-» traire, où par conféquent la vérité ne peut fe préfenter que fous » quelqu'emblême; il eft certain que les auteurs doivent contrac-» ter l'habitude de ne penfer que par allégorie. Ce fut auffi pour » faire fentir à je ne fçais quel tyran l'injuftice de fes vexations, » & la dépendance réciproque & néceffaire qui unit les peuples & » les fouverains, qu'un philofophe Indien inventa, dit-on, les » échets. Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer que fi » dans ce jeu les piéces devenoient inutiles, après la perte du Roi, » le Roi, après la prife de fes piéces, fe trouvoit dans l'impuiffance » de fe défendre, & que dans l'un & dans l'autre cas la partie » étoit également perdue ». Il y a apparence que cette leçon fut inutile; celle du poignard même ne corrige pas ces miférables.

Portrait des Indiens.

Dans les parties méridionales, les Indiens des deux fexes font abfolument noirs & vont pieds nuds. Ceux de la partie feptentrionale ont le teint plus jaune que noir. Leur habillement eft une chemife de coton qui defcend plus bas que les reins, autour def-

quels on attache une ceinture. Ils y ajoutent pendant l'hiver une eſpéce de manteau; les femmes ont outre cela un jupon de coton blanc. Les riches Banians ſont vêtus à-peu-près comme les Mogols de robes de coton, ordinairement blanc & très-fin. Leurs femmes s'habillent auſſi comme celles des Maures, mais ſans ſe couvrir le viſage d'un voile. Le bêtel que les Indiennes mâchent continuellement leur noircit les dents & les gencives; elles ſont parvenues à ſe perſuader ſi bien, qu'il eſt beau de les avoir de cette couleur, qu'elles raillent les Européenes, qui ont, diſent-elles, les dents blanches comme les chiens & les ſinges. Le peuple s'applique à l'agriculture & aux arts méchaniques, particuliérement à la fabrique & à la peinture des toiles. On connoît la perfection de leurs manufactures de coton & de ſoie, ſi eſtimées pour la fineſſe des étoffes & pour la beauté inimitable du coloris. Les Indiens ſont ſans doute les plus habiles tiſſerands de l'univers. Toutes les nations de l'Aſie & de l'Europe payent un tribut à leur induſtrie.

Ces Aſiatiques ont la taille médiocre mais libre, dégagée & exacte dans ſes proportions. Leur phyſionomie répond à leur caractere; elle eſt douce & agréable. Les femmes ont de l'eſprit, de la vivacité, des graces naturelles qui leur concilient les hommages des naturels du pays & quelquefois l'amour des étrangers.

Des Colonies Européenes.

Nous ajouterons ici quelques obſervations ſur les Colonies Européenes. « De quelque maniere que ces Colonies ayent commencé » à s'établir, dit M. de la Bourdonnais, ſoit par la force des » armes, ſoit par des conventions faites avec les ſouverains du » pays, il eſt toujours certain qu'elles ne ſubſiſtent qu'autant qu'elles » vivent en bonne intelligence avec les nations Indiennes ſur les » terres de qui elles ſe trouvent. On conçoit en effet que dans » des climats ſi peuplés, une multitude de naturels du pays au- » roit bientôt détruit une poignée d'Européens, dont ils croiroient » avoir à ſe plaindre. La principale attention d'un chef de Co-

Histoire des Indes.

» lonie qui entend les intérêts de sa nation, est donc d'avoir » beaucoup de ménagement pour les peuples qui les reçoivent » ou qui les souffrent sur leurs terres. Cette politique est d'autant » plus nécessaire, que c'est avec ces naturels du pays qu'on fait le » commerce, & que ce sont eux qui venant s'habituer dans les » comptoirs Européens, forment la plus grande partie & le fond » le plus considérable de nos établissemens ».

» Qu'on se représente en effet les plus grandes villes que les » nations d'Europe ont dans l'Inde, telles que Pondichéry, Madras » & Négapatan : chacune de ces villes contient environ 100 mille » ames, & il est certain que de cette multitude d'habitans, les » trois quarts pour le moins sont des naturels du pays. Le sur- » plus des habitans qu'on trouve dans ces villes est composé, pour » la plûpart, de Juifs & d'Arméniens qui font le négoce & qui » souvent ont en même temps des magasins chez les François, chez » les Anglois, chez les Hollandois & chez les Portugais. On » regarde, dans tous les établissemens Européens, ces nations, » aussi bien que les naturels du pays, comme des peuples neutres » qui ne prennent aucun parti dans les guerres que les nations » d'Europe peuvent avoir entr'elles dans l'Inde, & qui trafiquent » par-tout avec liberté, tant qu'ils se conforment aux loix & qu'ils » ne blessent point les priviléges de chaque Compagnie. On » n'exerce donc jamais contre eux aucun acte d'hostilité : souvent » même dans les temps de guerre entre les puissances d'Europe, » on fait le commerce sous leur nom, & c'est un avantage qui » oblige à les ménager & à les favoriser autant qu'il est possible. » Enfin il est constant que dans les grandes villes dont on vient » de parler, il y a à peine six à sept cens hommes qui soient de la » nation dont elles portent le pavillon, & ces six à sept cens » hommes sont composés d'environ 5 à 600 hommes de troupes, » 30 ou 40 employés & ouvriers, 30 à 40 hommes de mer, & » 15 ou 20 marchands particuliers. Voilà dans le vrai l'état ac- » tuel des plus florissantes villes de l'Inde, si l'on en

» excépte Goa & Batavia, qui ſont beaucoup plus conſidérables ».

Les guerres d'Europe arment infailliblement les Colonies des puiſſances belligérantes les unes contre les autres, lorſque leur proximité les y invite : car c'eſt toujours un très-grand avantage que de détruire ou d'ébranler les fondemens du commerce de ſon ennemi, & c'eſt l'objet de la plûpart des guerres. Comment, ſans parler de l'animoſité nationale, pourroit-on ſe promettre que, tandis que tous les traités ſont rompus, un traité de neutralité entre les Compagnies ſe maintiendroit dans toute ſa force, lorſqu'au moins une des deux nations eſt intéreſſée à ne pas l'obſerver. Il eſt ſur-tout abſurde de penſer qu'une puiſſance principalement fondée ſur le commerce, telle que la Grande Bretagne, ſonge ſérieuſement à s'abſtenir d'hoſtilités dans les Colonies. Il eſt cenſé qu'une nation qui propoſe une neutralité entre les Compagnies de commerce, ne cherche qu'à endormir ſa rivale pour gagner du temps, l'expérience de nos jours le prouve. Et quand l'accord ſe feroit de part & d'autre de bonne foi, faudroit-il eſpérer que ce concert ne feroit pas dérangé par mille événemens, qui rendroient la guerre dans les Colonies néceſſaire ou du moins avantageuſe? D'ailleurs les vaiſſeaux de Roi des deux nations n'étant pas liés par les traités des Compagnies, ils courroient réciproquement ſur les navires marchands de ces ſociétés ; ainſi l'objet de ces traités ne ſçauroit être entiérement rempli. Dans les Colonies mêmes, la prudence qui engageroit néceſſairement les deux parties à ſe prémunir contre toute ſurpriſe, ordonneroit des préparatifs qu'elles ne pourroient voir ſans s'allarmer, ſans ſe défier les unes des autres, ſans s'efforcer de les empêcher, ſans en venir à des négociations, des négociations à la violence.

Le plus sûr moyen d'éviter la guerre avec les Aſiatiques, c'eſt d'être en état de la ſoutenir. La négociation, dit M. Moracin, fait le reſte. Obligés de pourvoir à leur défenſe contre les attaques, tant des naturels du pays que des Européens, il a donc fallu que les Colonies ſe fortifiaſſent dans leurs établiſſemens ; il a

Histoire des Indes.

donc fallu que des Compagnies commerçantes devinssent des espéces de puissances militaires. Mais dans des contrées éloignées & dans tant de comptoirs dispersés çà & là, ces Compagnies ne pourroient entretenir beaucoup de troupes reglées d'Europe sans d'énormes dépenses; leurs agens suppléeront par des milices du pays. On a ramassé pour les garnisons, des chrétiens vagabonds qui se nomment Portugais, hommes plus lâches que les Indiens des castes les plus basses. Comme ils entendent assez bien l'exercice, on les incorpore dans les Compagnies Européenes. Les naturels du pays les ont appellés topases, à cause qu'ils portent des chapeaux, & les Européens ont suivi cet exemple. On a appris à des Maures & à des Indiens nos usages militaires, mais ils n'ont quitté ni leurs autres coutumes ni leurs habillemens; ils sont commandés par des officiers de leur nation & de leur religion. Sur la côte de Coromandel, on donne le nom de péans à toutes les troupes indisciplinées, quelles que soient leurs armes, bouclier, arc, fléches, piques, lances, arquebuse, mousquet. On a amené outre cela des côtes & des isles orientales d'Afrique des Negres que l'on désigne sous le nom de Cafres: le colonel Lawrence dit qu'ils ne lâchent jamais le pied. De ces différens corps on a formé des armées; l'appareil des guerres a été plus imposant.

Après des preuves éclatantes de science, de bravoure & d'intrépidité, les Européens ayant des troupes à leurs ordres, ne pouvoient refuser leurs services à leurs protecteurs, si ceux-ci les leur demandoient; ils ne pouvoient pas ne pas les leur offrir, s'ils avoient des graces à attendre d'eux. Ainsi les Colonies ont dû se trouver engagées dans les guerres des Princes du pays, suivant l'intérêt qu'elles avoient à suivre les étendards des uns ou des autres. Leurs secours étoient récompensés, leur commerce prenoit de l'accroissement, leurs possessions gagnoient en étendue, & leurs affaires se mêloient de plus en plus avec celles des Maures & des Indiens. Il est ainsi arrivé qu'elles ont formé en apparence des puissances dans l'Inde. Par l'augmentation de leur territoire, elles

elles gagnoient, non-seulement des revenus, mais encore des profits, qu'elles portoient auparavant à d'autres, dans les manufactures desqu'elles elles étoient obligées de puiser. Mais ce systême de grandeur avoit de terribles inconvéniens. La rivalité ne souffroit point que l'ambition de l'une fût satisfaite, sans que l'ambition de l'autre s'allumât. Comme leurs établissemens ne sont point en masse & qu'ils sont au contraire épars dans l'immense étendue des côtes de l'Indostan, leur domaine a été exposé aux étincelles de toutes les guerres qui ont embrasé divers cantons, & l'incendie a dû se communiquer aux différens Gouvernemens de côte en côte. Pour fournir à tant de besoins, il falloit que les Colonies eussent assez de solidité pour se défendre par elles-mêmes, sans être obligées d'attendre les secours de l'Europe; mais l'Europe dévore, pour ainsi dire, sans cesse leur substance; elle attire à elle leur vigueur; elle épuise leur foiblesse. M. Dupleix agissoit en grand politique, lorsqu'il prenoit des noms, le faste, les mœurs & des titres Indiens, ce qu'on lui a ridiculement reproché. Il sembloit par là que sa Colonie déposât la qualité toujours plus ou moins odieuse d'étrangere; elle se naturalisoit dans le lieu, & l'affection des peuples du pays l'auroit adoptée. Ce n'est qu'en se mettant au niveau des Indiens & sous leur habit, qu'on peut se flatter de les amener à abandonner, sans qu'ils s'en doutent, les loix & les coutumes sous lesquelles ils sont nés, pour prendre les usages & l'esprit de l'Europe: moyen unique de les asservir. Par la dignité de Nabab, le Gouverneur de Pondichéry, devenu membre de l'Empire, homme de la Cour, & en quelque sorte souverain, pouvoit aspirer à tout; il avoit droit à la protection & aux secours du Grand Mogol; il avoit les moyens de se former des créatures parmi les Seigneurs Indiens & Maures; il auroit pu introduire des hommes de sa nation jusqu'au pied du trône; il devenoit l'égal de ses anciens protecteurs, & avec le poids qu'il avoit par lui-même, je veux dire, par sa qualité de ministre ou d'employé d'une puissance étrangere très-re-

HISTOIRE DES INDES.

Histoire des Indes.

doutable, ſon crédit n'auroit point eu de bornes. Dans un temps où le ſceptre Mogol eût été plus aſſuré aux Sulthans, cet homme mixte, ſi je puis ainſi parler, François & Indien, eût été dans une poſture à tenir, par ſes reſſources, tant du côté de la France que du côté de la Cour de Dehli & des Cours ſubalternes, ſes voiſins en échec & les rivaux de ſa nation à ſes pieds. Auſſi M. Saunders voulut-il obliger M. Godeheu à ſtipuler que les François ne recevroient aucun titre, ſoit de Nabab, ſoit d'autre dignité : auſſi le Lord Clive, en refuſant d'autres graces, a-t-il avidement accepté le titre de premier Omrah de l'Empire. Ne craignons pas de le dire : M. Dupleix n'étoit point fait pour être l'agent d'une Compagnie de commerce, il étoit né pour être le Miniſtre d'un grand Roi. Ces ſociétés qui n'aſpirent qu'à un lucre préſent, ne ſont point propres à entreprendre des conquêtes. Dès que les envois ceſſent de la part des Colonies, les intéreſſés ſouffrent ou tremblent. On ne ſçauroit attendre patiemment les événemens incertains d'une guerre qu'on n'eſt diſpoſé à trouver avantageuſe, qu'autant qu'elle procure de gros retours. Au moindre échec, on croit tout perdu, mille bouches affamées demandent la paix, on n'oſe plus riſquer ſes deniers, le crédit baiſſe, la Compagnie refuſe des ſecours à ſes agens, ou ne leur en envoye pas à propos. Cependant on ne peut faire la guerre & des conquêtes qu'avec les profits que le commerce rend, on ne peut ſoutenir les opérations qu'avec les troupes & les vaiſſeaux de l'Europe, & où une tempête ſuffiroit pour faire évanouir une entrepriſe, mille cauſes concourent à la faire échouer avec de grandes pertes. Il eſt certainement très-rare que quelqu'avantage que deux Compagnies rivales ayent pu avoir ſucceſſivement l'une ſur l'autre, la balance des pertes réelles n'ait pas été beaucoup plus conſidérable.

Des guerres des Européens dans l'Indoſtan, il eſt réſulté que les Maures ſe ſont diſciplinés & que les Indiens ſe ſont aguerris. Les Anglois rejettent ſur les François la faute d'avoir, les premiers, inſtruit les naturels du pays dans la diſcipline Européene :

c'eſt aſſurément une des plus grandes fautes que l'on ait pu commettre. Ces peuples, par leur nombre ſeul, par les avantages que la propriété du pays leur dónne, étoient déjà aſſez forts pour en chaſſer les étrangers ſans qu'on leur fournît des armes égales. Navarette diſoit que la prétention que les Occidentaux avoient ſur la ſouveraineté de l'Orient en vertu des bulles des Papes, coûteroit un jour la vie à tous ceux qui s'y trouveroient, ſi cette prétention venoit à la connoiſſance des Orientaux. Il n'eſt plus queſtion aujourd'hui de pareils droits; mais ſi l'Empire Mogol étoit une fois tranquille, ſi la premiere puiſſance étoit bien affermie, ſi les officiers de l'Empereur étoient ſoumis ainſi que les peuples, & ſur-tout ſi les côtes de l'Indoſtan ſe partageoient comme le local ſemble le demander, entre quelques Princes abſolument indépendans, les Européens n'y auroient plus qu'une exiſtence très-précaire; leur commerce, leurs biens & leur vie ſeroient également à la diſcrétion des Indiens, & on les verroit mendier, pour ainſi dire, avec la plus profonde humilité, la faveur de donner leur or & leur argent. Les Princes, ſans même employer leurs propres armées, n'auroient pour les exterminer, qu'à attirer ſur eux, par l'appas du pillage de leurs richeſſes, quelques peuples barbares. Quand un Prince puiſſant & délivré de tout autre ennemi, tomberoit ſur les Colonies, après qu'elles ſe ſeroient affoiblies par leurs guerres particulieres, raſſurées par des traités & dépourvues des ſecours de l'Europe, comment ſoutiendroient-elles ſes efforts? Il eſt donc de l'intérêt des Colonies que l'Empire ſoit toujours troublé & diviſé: auſſi ne ſont-elles devenues puiſſantes que depuis ſa décadence. Ces Européens qui ont paru quelquefois les arbitres du ſort de quelques Provinces, ne dominoient ſur les Indiens que par les Indiens mêmes. S'ils étoient les chefs, les principaux des armées, les armées étoient Indiennes comme les peuples de leurs villes; & après leurs triomphes, qu'ils fuſſent abandonnés de leurs auxiliaires, ils n'étoient rien. Une puiſſance d'induſtrie n'eſt qu'illuſion; un accident la diſſipe.

HISTOIRE DES INDES.

Il résulte de ces considérations que le Gouvernement des Colonies ne demande pas seulement des hommes de commerce, mais encore des hommes d'Etat. Or ce choix ne peut être fait par une troupe *mercantile*. On ne trouve guere à placer avec fruit dans de tels postes de pareils hommes, que dans les pays où l'on range l'expérience du commerce dans la classe des connoissances de la politique, où les projets ne trouvent dans l'exécution que les obstacles qui naissent de la chose même, où les services reçoivent des récompenses, où les talens sont honorés même après des disgraces. Il faut que ces hommes se forment dans l'Inde même, car le commerçant, le politique, le général ne peuvent devenir Indiens, je veux dire, qu'ils ne sçauroient prendre l'esprit & les lumieres propres au pays, que par une longue habitude pratiquée avec le local, tant physique que moral. Le Gouverneur François qui alla dans l'Inde pour la pacifier sans la connoître, coupa le nerf de la puissance de sa nation, en lui faisant perdre, avec la réputation de ses armes, de sa fidélité dans ses engagemens, de sa supériorité sur sa rivale, l'estime, la confiance, l'affection des Princes. En cherchant à établir l'équilibre de puissance entre les deux nations, il donna réellement tout l'avantage à la nation ennemie, parce qu'il n'avoit pas de justes idées des lieux & du commerce, ainsi que M. D. l'a démontré. S'il avoit pratiqué les Cours de l'Indostan, il auroit appris que les Princes de qui dépendent les établissemens Européens, trouveroient toujours dans leurs querelles sans cesse renaissantes & dans leurs intérêts personnels, cent raisons & cent occasions de rompre cet équilibre, que les Princes d'Europe s'efforceroient inutilement de maintenir, suivant l'observation de M. D. quand il seroit possible qu'un systême d'égalité fût adopté de bonne foi par deux Compagnies jalouses, & conservé dans le choc continuel de leur commerce réciproque. Le Général qui est allé *jouer Pondichéry contre Madras*, pour me servir de son expression qui répond assez à sa conduite, devoit perdre Pondichéry, ou du moins les établissemens

ſitués dans d'autres Provinces, ou du moins le crédit & bientôt après les forces de ſa nation, par l'idée qu'il avoit qu'il n'étoit envoyé dans les Indes que pour en chaſſer les Anglois, que tout autre objet étoit étranger à ſa miſſion, que les démêlés du Dékan n'étoient d'aucune importance pour la Compagnie, qu'il pouvoit indifféremment attaquer les pays des Nababs & des Rajas qu'il jugeoit à ſa bienſéance, qu'il pouvoit impunément mépriſer tout ce qui n'étoit point Anglois & négliger tout ce qui n'étoit point autour de lui dans le Coromandel, &c. Pour n'avoir pas connu ni voulu connoître la chaîne des intérêts de l'Indoſtan, il auroit infailliblement échoué, en y manœuvrant à l'aveugle & du jour au jour, quand d'autres paſſions ne l'auroient point égaré.

Qui oſera dire que la découverte & le commerce direct des Indes ont été plus avantageux que funeſtes aux États de l'Europe, lorſque l'on conſidere les ravages énormes que l'entretien de leurs Colonies fait dans leur population au milieu même de la paix; tant de guerres cruelles que les intérêts marchands ne laiſſent éteindre que pour donner aux nations le temps de reprendre des forces; les coups deſtructeurs que le fanatiſme commerçant n'a ceſſé de porter à l'agriculture; le luxe dévorant qui venge les Indiens des attentats de notre cupidité; la fauſſe politique qui a conduit les Gouvernemens à prendre pour baſe de leur grandeur, les mers, les vents, le ſable, des terres lointaines, la richeſſe étrangere; le déplorable état auquel la fortune, toujours mobile & roulante dans ces climats, a réduit diverſes nations Européenes ſucceſſivement & rapidement écraſées les unes par les autres; les débats, les plaintes, les cris de la nation même, qui aujourd'hui élevée dans l'Inde ſur les ruines des autres, n'oſe croire l'utilité de ſes conquêtes, accuſe ſa Compagnie de commerce des maux publics, & n'a que des idées vacillantes ſur ſes vrais intérêts? Un coup d'œil ſur les révolutions des Colonies jettées dans l'Inde.

Des Colonies Portugaiſes.

Lorſque la Cour de Portugal s'agita pour la découverte des Indes, les Miniſtres ne penſerent pas tous que le commerce de

HISTOIRE DES INDES.

ces contrées fût toujours la source de la grandeur & des richesses des peuples qui s'en emparoient ; que la Providence l'offrant à la nation, il ne resteroit plus qu'à aller se mettre en possession de ce beau pays, qu'elle seule avoit le moyen d'acquérir ; & qu'en s'assurant de son commerce, ce seroit contrebalancer la médiocre étendue du Royaume & mettre ses peuples au niveau des peuples, en apparence, les plus puissans : quelques-uns prétendirent au contraire qu'au lieu de tenter de si périlleux hazards, il étoit convenable de cultiver les terres du Royaume & sur-tout les spacieuses friches qui étoient entre l'Ebre & le Tage, pour retirer les habitans de la dure nécessité d'acheter leurs pains de l'étranger ; que les découvertes & les conquêtes n'avoient procuré jusqu'alors que quelques Negres, de l'yvoire, des curiosités acquises par des naufrages & autres désastres si terribles pour un Royaume dépeuplé ; & que quand ce ne seroit pas se bercer d'un songe que de se promettre de grandes richesses sans s'épuiser par des dépenses, il étoit à croire que le succès même de l'entreprise attireroit à la Couronne de Portugal des ennemis auxquels elle ne pourroit résister ; ensorte que la prospérité intérieure de l'Etat seroit sacrifiée à une vaine splendeur extérieure. Le temps, ce juge suprême de la politique, a décidé que le Portugal se ruinoit lui-même par la conquête de l'Inde.

La Nation Portugaise n'étoit pas commerçante, elle tira l'épée pour trafiquer avec les Indiens. Quelques-uns de ses Généraux essayerent de fonder sa domination aux Indes, sur l'attachement volontaire des naturels du pays, projet chimérique. Les autres jugerent qu'il étoit nécessaire de se rendre maître du pays pour conserver le commerce, projet de brigands. Ils exécuterent ce dessein en héros, en êtres surnaturels ; Ils abuserent de leurs succés, en tyrans, en bêtes féroces. Les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or coula dans le Portugal à torrens, il dévasta les terres du Royaume, il entraîna le gouvernement loin du centre de sa puissance, il attira violemment la nation vers sa

fource, & toute entiére, on l'eût vue fur des vaiffeaux, aller piller aux Indes ou vendre en Europe les richeffes de l'Orient, s'il n'avoit également attiré en Portugal des marchands, des mariniers, des foldats, des ouvriers de toutes les nations, dont les uns s'y naturaliferent & les autres pafferent aux Indes, pendant qu'une partie diftribuoit par toute l'Europe les marchandifes de ces contrées. Qui voudra voir à leur comble toute la corruption de la fauffe opulence, tout le délire d'un bonheur inefpéré, toute l'inftabilité de la haute fortune, qu'il fixe les yeux fur ce coin du vafte tableau de l'hiftoire du brigandage. Déjà l'or met le taux au mérite; le général chargé de crimes eft abfous par fa richeffe, tandis que le grand-homme ou l'homme vertueux meurt dans la mifere ou la difgrace. Ici fe voit encore ce paffage fubit & incompréhenfible de la haute vertu aux plus bas vices. Des vertus! les tyrans de l'Inde n'en ont plus, on ne les reconnoît qu'à leur incomparable arrogance. Ils ne font que molleffe & lâcheté, ces hommes fi accoutumés aux grands exploits qu'ils ne leur coutoient plus d'effort. L'idée du bien public s'eft évanouie, l'intérêt particulier régit ou plutôt trouble & bouleverfe tout. Ici l'on voit encore combien, pour une nation qui par un vigoureux élan, s'éleve au-deffus d'elle-même, il eft plus difficile de foutenir un vol démefuré que de franchir les obftacles qui l'arrêtoient. Qu'ils confervent, ces conquérans, s'ils le peuvent, l'empire immenfe qu'ils ont acquis par foixante ans de victoires & d'attentats! Leurs Vicerois ont été les plus vertueux, les plus vaillans, les plus fages des hommes mais il faut leur laiffer une autorité prefque illimitée, pour qu'ils en impofent à tant de Rois vaffaux de la couronne, qu'ils volent avec toutes les forces de la colonie, où le danger les appelle, que rien ne réfifte à leurs réfolutions & ne retarde leur marche. Dans la crainte qu'ils ne fortent des bornes que le devoir leur prefcrit, on ne leur confie qu'une adminiftration triennale, c'eft les provoquer à de promptes rapines. En vain leur feroit-on rendre compte de leur geftion, comme d'Albuquerque

l'avoit conseillé, ils ont tant de richesses, tant de complices, tant de prétextes, tant de moyens d'aveugler, de tromper, de seduire, de détourner le gouvernement! Dès que leur pouvoir s'affoiblit, chaque Gouverneur dans son département exerce les mêmes exactions: conspirations, soulévemens, révoltes. Et toutefois les Indiens, les Maures, les Arabes, les Noirs qu'ils se sont opiniâtrément acharnés à soumettre ou à expulser, n'attendent qu'une occasion favorable pour rompre le joug & s'élancer sur leurs tyrans, avec toute la fureur de la haine & de la vengeance long-temps comprimées. Leur Empire porte sur des forts, répandus depuis les côtes de Perse jusqu'à la Chine, mais trop éloignés les uns des autres pour qu'ils puissent au besoin réunir leurs forces avec célérité; ce ne sont que de foibles colonnes qu'il sera facile de briser en détail, & que déjà leur Empire fatigue par son poids. D'Albuquerque pensoit que le meilleur moyen pour conserver les Indes ou du moins leur commerce, étoit d'entretenir six ou sept places bien situées & bien pourvues, outre Goa, sans épuiser le Portugal d'hommes pour de grandes conquêtes, & sans rendre les domaines assez étendus, pour mettre obstacle à un gouvernement bien réglé. Cet avis avoit été négligé parce que les Vicerois s'étoient remis les armes les uns aux autres pour se signaler à l'égal de leurs prédécesseurs, augmenter les tributs, taxer par-tout le commerce, & s'enrichir de nouvelles dépouilles. D'ailleurs en opprimant les peuples, en divisant les cours, en déposant, exilant, assassinant les Princes, il falloit bien qu'ils se missent à couvert de la vengeance, dans des lieux fortifiés dont l'entretien minoit insensiblement le commerce qu'ils ne pouvoient plus maintenir que par ce moyen. Ils n'affoiblissent pas moins le négoce par les impositions qu'ils levoient sur les marchands sous prétexte de les protéger contre des violences qu'ils commettoient eux-mêmes, sur ceux qui leur refusoient la meilleure partie du profit; pratiques funestes que la Cour de Lisbonne ne put venir à bout de réprimer. Cependant jamais on n'a tant apporté en Europe de marchandises de

de l'Inde, que dans les premiers tems où elles étoient toutes dans les mains des Portugais, quoique le Portugal ne pût y envoyer beaucoup d'argent & de marchandises d'Europe. Mais outre que le glaive Européen n'a cessé de désoler ces contrées, cette nation retiroit un immense revenu soit de ses vastes domaines, soit des tributs de ses vassaux, & trafiquant l'épée nue & sans concurrent, elle achetoit & vendoit au prix qu'il lui plaisoit de fixer. Toute l'Europe envioit sa fortune; elle chanceloit; les Hollandois eurent beaucoup moins de peine à la lui enlever, qu'elle n'en avoit eue à l'acquérir.

Les Colons Portugais, par leur mollesse, par leurs mariages avec les femmes du pays, par la licence, par l'agrément & la richesse de leurs possessions, par l'abandon de leurs affaires à des esclaves Nègres, s'étoient si bien naturalisés aux Indes, qu'ils ne connoissoient plus d'autre patrie que leur demeure, & d'autres compatriotes que leurs voisins. Aussi quand les Hollandois s'emparoient d'un de leurs établissemens, ceux qui en étoient éloignés & sur-tout ceux de Goa, n'auroient pas quitté les débauches de la ville ou les délices de la Campagne, pour le défendre ou le recon quérir; & ceux qui l'habitoient, chassés de leurs foyers, loin de chercher un asyle auprès de leurs fréres sous l'étendard de leur Roi, se répandoient sur les terres des Princes Indiens, pour y mendier quelque emploi ou une solde. De-là cette foule de misérables Portugais dispersés dans toute l'Inde, occupés à gagner leur vie dans quelques manufactures ou par un petit commerce, employés au service des Anglois, des Hollandois, des François, des Nababs, & généralement protégés par les Princes Gentils & Mahométans, qui semblent les traiter comme naturels du pays, soit à cause de leur longue habitude dans les lieux & de la conformité de leurs manieres avec celles des Indiens, soit par un sentiment de compassion pour les restes d'un peuple jadis aussi admiré que redouté, ou par un penchant de l'amour propre en faveur de ceux qui, après nous avoir outragés, implorent humblement notre

Histoire des Indes.

aſſiſtance. Au commencement de ce ſiécle, il y avoit très-peu de ville commerçante où l'on ne trouvât des deſcendans des premiers conquérans de l'Inde.

Les Colons Portugais font par eux-mêmes trop peu de commerce pour être en état d'envoyer des retours conſidérables en Europe. Il n'y a peut-être pas un ſeul négociant de la nation à Goa, qui pût charger pour dix mille écus de marchandiſes, & l'on doute ſi tout leur commerce monte à la valeur de deux cens mille écus; auſſi une année portant l'autre, il ne vient directement de Goa à Liſbonne que deux navires, dont la cargaiſon eſt de moitié moindre que ne l'étoit celle d'un ſeul de leurs navires, lorſqu'il en venoit vingt. Ce n'eſt pas que de Goa, de Diu, de Daman, &c. il ne parte beaucoup de vaiſſeaux pour les côtes de Perſe, le Pégu, les Manilles, la Chine, &c. mais ils ſont preſque tous pour le compte des marchands Indiens. On abandonne également les profeſſions les plus lucratives aux naturels du pays. Les Canarins, l'ancien peuple de Goa, ſont prêtres, commerçans, médecins, avocats, jouiſſant de la même liberté que les Portugais & d'une meilleure fortune, avec cette diſtinction ſeulement, que quelque riches qu'ils ſoient, il ne leur eſt pas permis de porter des bas & des ſouliers. Le clergé eſt auſſi opulent que les laïques ſont pauvres. On aſſure que les Jéſuites de Goa n'avoient pas moins de revenu que la couronne de Portugal. On prétend même qu'ils ſe mêloient de trafic; & Baldæus, dans ſa deſcription des côtes de Malabar & de Coromandel, rapporte que quelques-uns d'entr'eux ont été punis pour avoir trop irréligieuſement exercé cette profeſſion, juſques-là qu'ils ſe traveſtiſſoient en faquirs, afin de pouvoir aller acheter avec plus de liberté & de profit, des pierres d'un très-grand prix aux mines de diamans. Il y a peut être à Goa plus de 40 mille prêtres ou religieux de toute nation & de toutes couleurs. Le Marquis de Villaverde oſa, la ville étant aſſiégée par les Infidéles, recruter ſes troupes de tous les moines fainéans qu'il put attraper; il fut rappellé, excommunié, perſécuté, quoique le

péril eût été si imminent que la ville auroit été emportée, sans la bravoure d'une Dame de qualité, vivante encore en 1705, laquelle, à la tête d'une poignée de gens animés par son exemple, chassa l'ennemi d'un poste important & sauva la place par ce généreux exploit, pour lequel on lui accorda le titre & la paye de capitaine. On ne sçait ce que devient l'argent du clergé. L'Inquisition a éloigné de Goa tous les marchands Chrétiens, non-seulement Protestans, mais encore Catholiques. Pour en relever le commerce, on y a établi une Compagnie qui acheve de le ruiner. Les marchands Indiens ont fui à l'aspect d'une société munie d'un privilége exclusif pour le Mozambique & Macao, & affermie par une communauté d'intérêts avec les officiers du Roi.

La Couronne de Portugal conserve aux Indes une ombre de puissance & de majesté, à force de dépenses. Ses Colonies ne se maintiennent dans leur déplorable état qu'à la faveur de la compassion & du mépris que les autres nations Européenes ont pour elles. On a prédit qu'avant la fin du siécle, les Portugais n'auroient pas un pouce de terre aux Indes; il seroit aisé d'accomplir la prédiction. Cependant avec l'importante place de Goa, avec Diu, la clef des Indes & leurs autres établissemens, presque tous avantageusement situés sur un bon sol, il seroit très-possible qu'en excitant l'industrie, la puissance Portugaise reprît quelque vigueur, pourvu que l'on commençât par abolir l'Inquisition, subordonner les biens ecclésiastiques au bien public, établir la liberté générale du commerce dans tous les ports, mettre l'agriculture en honneur.

Colonies Espagnoles.

Le grand politique Charles Quint ne put jamais se persuader qu'il fût utile d'avoir des Colonies lointaines, & que la conquête du nouveau monde pût être avantageuse à l'Espagne : je ne sçais si l'on doit en être aujourd'hui étonné, quoi qu'en disent les auteurs Anglois de l'Histoire Universelle. Les sentimens de cet Empereur sur cet objet se manifesterent par sa renonciation à ses droits sur les Moluques, par la froideur avec laquelle il accueillit

Histoire des Indes.

Fernand Cortez, par le don qu'il fit d'une Province de l'Amérique aux habitans de la ville d'Augsbourg, & par plusieurs autres traits, suivant la remarque des mêmes auteurs.

A peine les Espagnols sont-ils comptés parmi les nations qui ont une puissance aux Indes; néanmoins l'Archipel de Saint Lazare sur lequel ils sont établis, est, à ce qu'on dit, composé de onze mille Isles; les Philippines seules sont au nombre de onze cens: il est vrai que même de ces derniers lieux, il n'y en a pas la dixieme partie qui reconnoisse leur autorité, & que dans ceux qu'ils possédent, la douziéme partie des peuples ne leur est pas soumise. Cet Archipel, tant par la variété que par l'abondance de ses productions, n'eût pas été d'un moindre prix pour l'Espagne que l'Amérique; l'Espagne le négligea, dès le temps de sa découverte, & ce ne fut pas sans raison; que seroit elle devenue, si Philippe II, au lieu de mettre un frein à la fureur des expatriations & des courses maritimes, eût aiguillonné ses sujets à des conquêtes dans l'Orient?

Dans le conseil d'Espagne, il s'est souvent trouvé des hommes qui ont osé représenter, qu'une vaste Monarchie dont les parties sont séparées par des mers immenses & situées sous des climats si différens, souffroit tant de sa propre grandeur, qu'il étoit évidemment de son intérêt de retirer ses forces vers son centre, & qu'ainsi la bonne politique exigeoit qu'on abandonnât les Philippines. Ce procès a donné lieu à d'excellens mémoires. A considérer ce que sont aujourd'hui ces Isles, il n'est peut-être pas bon de les garder; à considérer ce qu'elles peuvent être, on répugne à s'en dessaisir. La Couronne d'Espagne n'en a qu'une propriété stérile; quelques particuliers en recueillent les fruits. Frappée de la malédiction d'un Gouvernement barbare, la terre s'y hérisse de ronces; fécondée par un Gouvernement doux & sage, elle prodigueroit ses biens autant que dans les lieux les plus fertiles de l'univers.

Les Chinois, autrefois maîtres de ces Isles, les détacherent vo-

lontairement de leur Empire pour les laiſſer à elles-mêmes, fondés ſur cette maxime, *qu'un pays moins étendu, mais bien peuplé & bien cultivé, eſt plus en état de ſe ſoutenir par lui-même & de jouir d'un ſage & juſte Gouvernement, que de vaſtes Etats dont les extrémités doivent par leur ſituation même être expoſées à de fréquens & inévitables malheurs.* Leurs marchands, nommés Sangleyes, dominent à Manille, ils achetent & vendent tout; ils ſont ſi endurcis au travail, ſi dépourvus de ſentimens, ſi actifs, ſi induſtrieux, ſi habiles à ménager les paſſions & à ſaiſir les foibles de ceux qui gouvernent, que toute la richeſſe des habitans paſſe dans leurs mains, & que tout l'argent qui vient de la nouvelle Eſpagne paſſe par leurs mains à la Chine. On diſoit au Mexique que l'Empereur des Chinois pouvoit bâtir un grand palais des barres d'argent que ce commerce portoit dans ſes Etats.

Les Gouverneurs ſourdement ſoudoyés par les Sangleyes, pour qu'ils les laiſſent en poſſeſſion du commerce & preſqu'en poſſeſſion de la capitale, malgré leur nombre & leurs révoltes, ont eu l'art de perſuader à la Cour de Madrid que les bannir de Manille, ce ſeroit fruſtrer la Couronne du tiers du revenu des Philippines, qu'ils payent en taxes ordinaires & extraordinaires, comme ſi des marchands payoient eux mêmes leurs taxes & qu'ils ne les fiſſent pas ſupporter aux habitans, ſoit en achetant d'eux à meilleur marché, ſoit en leur vendant à plus haut prix; comme ſi un pays naturellement riche en denrées de toute eſpéce, en bois, en drogues, en pelleteries & même en or, pouvoit ſouffrir long-temps un vuide dans ſa population & dans ſon commerce, quand on rendroit le commerce parfaitement libre & les peuples heureux; comme ſi les taxes levées ſur les perſonnes & ſur le commere, ne pouvoient pas & ne devoient pas être remplacées par des impôts ſur les terres, qui ſeules produiſent un revenu annuel & toujours renaiſſant. Ce n'eſt pas à dire que je veuille qu'on en expulſe les Chinois, s'ils demeurent ſoumis, s'ils n'en écartent pas les autres nations par des manéges, & s'ils n'en épuiſent pas les peuples par

Histoire des Indes.

des monopoles. Le commerce eſt encore aſſez libre à Manille pour y paroître floriſſant, mais il eſt trop chargé de taxes pour que la contrebande ne fruſtre point le fiſc d'une groſſe partie de ces faux revenus.

Les revenus publics ne fourniſſent pas aux deux tiers, pas peut-être au tiers des dépenſes publiques : il faut que ce *deficit* ſoit rempli par un envoi que la nouvelle Eſpagne fait tous les ans aux Philippines. Le revenu n'eſt guere que de deux à trois cens mille piéces de huit, tandis que les dépenſes ont monté à plus de huit cens mille, ſur-tout lorſque les Philippines étoient chargées de la protection des Moluques, ſans aucune ſorte de dédommagement pour les frais de la guerre.

Un homme juſte, D. Fauſte Cruzat y Gongora, en huit années d'adminiſtration, avoit payé tout ce que le Gouvernement devoit aux Indiens, fourni aux charges publiques avec les revenus ordinaires, amaſſé plus de 400 mille piéces de huit dans le tréſor royal, augmenté le revenu du fiſc de cent mille, en s'attirant les bénédictions du peuple, diſent les auteurs de l'Hiſtoire Univerſelle après Navarette, & même en acquérant d'immenſes richeſſes, dont il voulut par ſon teſtament qu'une grande partie fût employée en charités. Ce fait condamne à mort la plûpart des Gouverneurs. Ces officiers jouiſſent pendant huit ans d'une autorité preſque ſouveraine. Leur commiſſion expirée, leur conduite doit être rigoureuſement recherchée, avant qu'ils ſortent de Manille : leur ſucceſſeur eſt ordinairement leur juge ; un préſent les juſtifie. Il eſt vrai que le peuple ſe fait quelquefois juſtice lui-même : en 1719, le Viceroi fut maſſacré.

» Quand les Indiens ſoumis aux Eſpagnols ſement du bled, » les Gouverneurs les prennent ſouvent à bas prix, & on ne les » paye que long-temps après & ſouvent point du tout ; c'eſt ce qui » fait qu'ils ne veulent point cultiver leurs terres ». Voilà la ſource du revenu public, la ſource du commerce, la ſource de la proſpérité, tarie. Or dans ce pays, un des plus beaux pays du monde,

un boiſſeau de froment en a rapporté par une mauvaiſe culture cent-trente.

D. Sebaſtien Hurtado de Corcuera, Gouverneur en 1646, imagina, dit-on, l'impoſition ou la vexation horrible, appellée *Wandalas*, conſiſtant dans l'apport qu'un Indien eſt obligé de faire aux magaſins publics, non-ſeulement du bled ou du riz que ſon champ a produit, mais encore de la quantité, ou en nature, ou en équivalent qu'on a eſtimé qu'il devoit produire, pour en être payé quand & comme il plaira au Gouverneur. Ce Corcuera fut detenu cinq ans en priſon par ſon ſucceſſeur, enſuite renvoyé en Eſpagne, & enfin abſous par le Conſeil des Indes.

On aſſure que dans l'eſpace de deux cens ans, l'injuſtice, la rapine & l'oppreſſion ont fait périr pluſieurs millions d'hommes, ſans compter ceux qui ont déſerté le pays : qui pourroit apprécier le nombre de ceux que l'anéantiſſement de la culture ou des ſubſiſtances a fait périr même avant que de naître ?

Les Indiens cherchent donc leur ſûreté dans la miſere, dans un aſyle dévorant. Ils ont de l'or, mais ils ne le montrent qu'aux Miſſionnaires qui n'ont garde de les trahir. Ils enfouiſſent tout ce qu'ils peuvent dérober à la connoiſſance de la tyrannie, juſqu'à ce qu'elle les force de s'enſevelir, pour ainſi dire, eux-mêmes tout vivans. Oh, hommes, oh, Miniſtres, reſpectez les propriétés de ces peuples, laiſſez-leur la liberté de leurs perſonnes, encouragez leurs travaux par la ſûreté de leurs biens & de leurs productions, animez leur commerce par l'immunité, levez des impôts ſur leurs terres ſeules, ſans bleſſer la main qui les féconde, & vous aurez une des plus floriſſantes Colonies de l'univers, un fonds inépuiſable de richeſſes, un peuple heureux, nombreux & ſoumis.

La malheureuſe deſtinée des Philippines a voulu que l'Eſpagne n'eût point de communication directe avec elles, que ſon Gouvernement dépendît du Viceroi du Mexique trop éloigné pour ſurveiller, que les abus s'invétéraſſent au point de réſiſter au

zèle le plus actif & le plus éclairé de l'homme de bien, revêtu d'une autorité passagere; que l'anarchie ait souvent pris assez de force pour borner les soins des Gouverneurs à pourvoir à leur propre sûreté; que la cupidité ait presque toujours seule brigué & emporté les places; que l'état du pays n'ait été connu dans la Métropole que par le rapport d'hommes intéressés à tromper la Cour & la nation; que les maux devinssent incurables avant que le pouvoir suprême pût y apporter du reméde; que l'on n'ait regardé ces Isles que comme un fonds succursal pour la nouvelle Espagne; que la Cour ait toujours eu un intérêt plus présent à s'occuper de ce qui est autour d'elle ou plus près d'elle; qu'une politique insensée adoptée dans toute l'Europe, ait introduit une distinction barbare entre la Métropole & les Colonies, par laquelle la Métropole dévore ses Colonies comme la bête féroce dévore sa proie.

On a remarqué qu'en ouvrant, par le détroit de Magellan, une correspondance directe entre l'Espagne & les Philippines, le Chili servant de repos, il ne faudroit que neuf mois pour recevoir en Espagne des nouvelles des Philippines, tandis qu'elles n'y parviennent quelquefois qu'au bout de six ans: même avantage pour le transport des marchandises. Le voyage de l'Espagne aux Indes orientales par cette route feroit au moins de deux mois plus court que par la route du Cap de Bonne Espérance, beaucoup moins dangereux pour la santé des équipages, exempt de l'inconvénient d'obéir aux vents reglés ou aux tempêtes des autres mers, &c. On a dit que le passage du détroit de Magellan étoit trop difficile & trop périlleux; cela est faux. On a dit qu'il n'étoit pas prudent d'innover dans des points fixés par une pratique ancienne; cela est absurde. On a dit que l'Espagne craignoit de frayer aux autres nations une route par laquelle elles pourroient aller détruire ses établissemens dans les deux Indes, cela peut être; mais déjà d'autres nations ont pris cette voie, elles la suivent. Dans l'état où sont les Philippines, on a vu pendant la derniere guerre

guerre qu'il ne feroit pas malaifé de s'en emparer; il le feroit encore moins de s'emparer des Ifles Mariannes. Les Efpagnols ont encore auffi maltraité & plus négligé ces dernieres Ifles que les premieres, cependant elles ne font pas d'un moindre prix & d'une moindre reffource Elles forment une barriere commune de leur Empire en Afie & en Amérique, mife par les mains de la nature; elles pourroient être le magafin des marchandifes des deux Indes & la porte de l'orient au fud, ainfi que du fud à l'orient: une nation qui s'y établiroit, intercepteroit la communication des Philippines avec la nouvelle Efpagne, battroit en ruine les Philippines réduites à fe confumer dans leur impuiffance, & feroit trembler le Mexique déjà troublé par la perte de fon commerce.

Le commerce entre les deux Indes Efpagnoles fe fit d'abord de Cébu au port de Lima; le voyage étoit long & fatigant. Quelque temps après la conquête de l'Ifle de Luçon, il fe fit de cette Ifle à Acapulco, où la flotte du Pérou abordoit à-peu-près en même temps que les Galions de Manille; il étoit libre, il fut floriffant. Au commencement du dix-feptiéme fiécle, on s'imagina que les deux Colonies s'appauvriffoient l'une & l'autre, parce que la nouvelle Efpagne y mettoit beaucoup d'argent qu'elle ne donnoit pas pour rien, & que cet argent fe perdoit en Chine, où il ne paffoit que par des échanges. Je ne fçais fi ce fut pour enrichir les deux Colonies qu'il fut reglé que les habitans de Manille ne porteroient au Mexique que pour 250 mille piaftres de marchandifes, & n'en rapporteroient que 500 mille: le commerce fut donc limité. On crut attirer par là plus d'argent en Efpagne, comme fi l'Efpagne n'avoit eu à defirer que de l'argent, que cet argent eût dû y refter, qu'elle eût pu elle-même vendre au Mexique les mêmes marchandifes que Manille, & qu'elle eût un intérêt à faire tomber la culture & les manufactures de fes Colonies. Des hommes fages prefferent long-temps la Cour d'accorder à Manille la liberté d'exporter fans reftriction les denrées du crû & les marchandifes du

lieu. Il ne fut permis aux habitans que d'envoyer, en payant au Roi 150 mille piaſtres, deux galions, dont l'un devoit ſervir de convoi à l'autre chargé des marchandiſes. La plus grande partie de ces marchandiſes eſt étrangere. Le vaiſſeau en eſt ſi ſurchargé, malgré les loix prohibitives, qu'il ſe traîne peſamment ſous la voile, que l'équipage trop nombreux ne ſçauroit ſe mouvoir & manœuvrer librement, & qu'en cas de tempête ou d'attaque, il eſt preſqu'impoſſible de pourvoir à ſa ſûreté. Sa courſe eſt encore rallentie par les entraves que l'on met à la navigation, en obligeant les officiers à ſe conformer à des inſtructions qui pourroient bien n'avoir d'autre utilité que de lier les mains à des hommes juſtement ſuſpects, car ils obtiennent leurs emplois à prix d'argent.

Que conclure de toutes ces obſervations? que les taxes, les prohibitions, les réglemens offenſent & oppriment le commerce, qui de ſa nature tend à les éluder; que les loix qui violent les loix primitives de l'ordre ſocial, la propriété, la ſûreté, la liberté, ſappent un Etat par le fondement, en arrachant la terre à l'homme & l'homme à la terre; que dès que l'intérêt de ceux qui gouvernent eſt ſéparé de l'intérêt de ceux qui ſont gouvernés, ce n'eſt que deſtruction, ruine, anéantiſſement; qu'il eſt aux Etats des bornes naturelles, au-delà deſquelles, l'œil du Gouvernement ne ſçauroit voir ni ſon bras agir, au-delà deſquelles il n'y a que tyrannie & anarchie; que le ſyſtême qui met en oppoſition les intérêts de la Métropole & ceux des Colonies, & diſſout ainſi l'union des membres d'un même corps, eſt un ſyſtême barbare, tyrannique & funeſte qui met les Colonies & la Métropole dans un état de guerre, dévoue les Colonies à ſervir de pâture à la Métropole, & charge à la fin la Métropole de l'énorme fardeau des Colonies épuiſées, ſi le fer ne les en ſépare; qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, attendu les fauſſes idées de la politique regnante, & les circonſtances des lieux, que des peuples phyſiquement & moralement antipodes les uns des autres, ſe regardent

comme une même nation animée par le même intérêt, & que le Gouvernement du vainqueur ne ſoit pas une guerre continuelle contre les vaincus ; & qu'enfin du pays de l'Inde, qui eſt par lui-même le plus riche ſans comparaiſon de ceux que poſſedent les Européens, qui eſt le plus avantageuſement ſitué pour le commerce des deux mondes, qui ſous le Gouvernement proſpére de l'ordre naturel, ſeroit peut-être le plus floriſſant de l'univers, l'Eſpagne ne retire d'autre fruit qu'une foible communication de ſecours entre deux de ſes Colonies ; car elle n'y convertit pas même des ames au Chriſtianiſme, objet louable que ſes Rois ſemblent s'être principalement propoſé.

Colonies Hollandoiſes.

Les Hollandois, preſque ſans territoire & ſans richeſſe, avoient leur liberté à recouvrer ou à maintenir contre une puiſſance formidable, dans le temps que l'éclat du commerce de l'Inde, entre les mains des ſujets de cette puiſſance, éblouiſſoit l'Europe qui partageoit entre les deux Indes ſon admiration & ſa cupidité. Fruſtrés par des oppreſſions de la part de l'Eſpagne, de l'eſpérance qu'ils avoient conçue de s'emparer de l'emploi de facteurs ou de voituriers des autres nations pour le commerce intérieur de la république Européene, ils s'élancerent impétueuſement hors de cette ſphere, dans laquelle ils étoient trop preſſés & trop circonſcrits pour remplir de grandes vues qui demandoient de grands moyens. Au-delà étoit leur ennemi, mais en décadence ; & le vaincre dans l'Inde, c'étoit gagner des Etats en ſauvant la patrie. L'Etat n'avoit encore que les forces de quelques riches particuliers, elles ſe réunirent en différens corps, elles prirent diverſes routes ; le courage, la prudence, l'ardeur, l'induſtrie animerent & dirigerent leurs efforts proportionnés à leurs deſſeins, deſſeins qu'il étoit plus étonnant de voir former qu'exécuter, puiſque les Portugais ſi puiſſans en apparence, ſe livrerent en quelque ſorte eux-mêmes ou furent livrés par les Indiens. Les Hollandois ne ſe bornerent pas à ſuivre le long de l'Afrique les pas des Portugais, ils tenterent de percer à travers le nord pour embraſſer

HISTOIRE DES INDES.

l'Inde par ses deux extrêmités. S'ils eussent découvert un nouveau passage, ils auroient chassé les Espagnols des Philippines, pendant qu'ils enlevoient aux Portugais les Isles méridionales; & leurs pavillons, par des voies opposées, se feroient rendus & rencontrés au centre de l'Inde, où ils auroient réuni les lumieres de leurs découvertes, les fruits de leurs expéditions, la gloire de leurs travaux, leurs forces triomphantes de toutes parts. Enfin, après avoir tout conquis, ils auroient tout perdu; car pour avoir trop conquis, ils penserent tout perdre. Une politique plus sage, ce fut de s'attacher opiniâtrement à se rendre exclusivement les maîtres d'une des branches les plus précieuses de l'immense commerce des Indes, les épiceries. Mais falloit-il que des entreprises conduites avec une prudence extraordinaire, que des succès assurés par les mesures les plus justes, qu'une administration inspirée par une prévoyance supérieure, fussent souillées par des bassesses & des atrocités? Falloit-il, sur-tout en s'annonçant en libérateurs, ressusciter la tyrannie, après l'avoir exterminée? La barbarie répondra que sans les injustices, les lâchetés, les perfidies, les attentats de toute espéce, les conquêtes eussent été moins rapides, les Indiens moins spoliables, les retours moins riches, & que dès-lors la Compagnie eût moins imposé à la nation, & la nation à ses ennemis, à l'Europe entiere.

La Compagnie des Indes Orientales, formée de différentes Compagnies particulieres, qui d'abord utiles, s'étoient ensuite entrechoquées & croisées, avoit empêché qu'il ne s'établît une Compagnie pour la découverte d'un passage par le nord, & le hazard avoit fait peut-être servir l'injustice de l'intérêt particulier à l'intérêt public. La prudence des Directeurs maintint la nation aux Indes & la Compagnie en Hollande. Autant les succès & les profits rendoient cette société recommandable, autant la rendoient-ils proscriptible chez une nation commerçante. Le privilége exclusif d'un commerce aussi lucratif que paroissoit l'être celui des Indes, n'étoit-il pas préjudiciable aux sujets des Etats-Généraux,

& ce commerce n'auroit-il pas rapporté plus d'argent dans les Provinces, s'il eût été libre ? La liberté eſt l'ame du commerce ; la liberté du commerce doit être l'ame d'une république marchande. Par un funeſte oubli des principes de l'ordre ſocial tracés par la nature, on enviſage peu les droits du citoyen, pourvu que l'on tende à un prétendu intérêt de l'Etat. Mais étoit-ce l'intérêt des Etats-Généraux, qu'une Compagnie particuliere jouît de l'Inde Hollandoiſe, en ſouveraineté & en monopole? Un politique auſſi habile que zélé patriote, le grand penſionnaire de Wit ne penſoit pas ainſi.

» Il eſt certain, diſoit-il, que le premier motif qui a fait accorder des octrois, ſçavoir la guerre avec l'Eſpagne & le Portugal, n'a plus lieu, & qu'en cas d'une nouvelle guerre contre ces peuples, nous ſerions formidables pour eux & non eux pour nous. En ſecond lieu, s'il eſt conſtant qu'il étoit néceſſaire dans les commencemens de faire quelques conquêtes ſur l'ennemi dans les Iſles des Epiceries, parce que plus la Compagnie faiſoit d'acquiſitions, plus elle avoit de droit & de moyen d'y commercer ; d'un autre côté, on ne peut nier qu'après ces conquêtes, les maximes de la proſpérité des Compagnies, ne commencent à être contraires au bien général du pays. Celui-ci conſiſte, comme on le ſçait, dans l'accroiſſement continuel des manufactures, du trafic & de la navigation ; au lieu que le véritable intérêt des Compagnies conſiſte à procurer le plus grand avantage des intéreſſés, même en apportant dans le pays & en débitant dans l'Europe des étoffes & autres ouvrages auſſi nuiſibles à nos manufactures qu'aux étrangers & aux habitans ; & pour le dire en un mot, en faiſant les plus grands profits par le moindre commerce & la moindre navigation poſſibles. On ſçait que ſi la Compagnie des Indes Orientales faiſoit un plus gros bénéfice ſur les ſoies miſes en œuvre du Japon, ou ſur les couvertures de lit & les tapis de table des Indes, &c. que ſur les ſoies crues ; ou ſi en rendant les noix, la fleur de muſcade, les gé-

» rofles, la canelle, &c. plus rares, elle pouvoit en faire monter » le prix de façon, qu'elle gagnât autant fur cent *lafts* de ces » épiceries qu'elle fait fur mille, on ne devroit pas s'attendre » qu'elle apportât des foies crues, ni qu'elle fît des dépenfes » inutiles & onéreufes pour augmenter le commerce & la naviga- » tion au-delà de ce qu'il feroit néceffaire pour ces cent *lafts*; mais » au contraire, pour épargner ces frais, elle feroit brûler aux » Indes l'excédent des épiceries néceffaires ici. On ne peut difcon- » venir encore que plus ces Compagnies font de conquêtes, plus » elles doivent dépenfer de leur capital pour les conferver; que plus » elles ont de pays à gouverner, moins elles peuvent s'occuper » de commerce; au lieu que fi ces fortereffes & ces pays conquis » étoient entre les mains de la nation, les particuliers auroient le » moyen de faire aux Indes un commerce plus confidérable & plus » affuré ».

» Les Etats généraux & les Amirautés, difoit encore cet écri- » vain, fe déchargerent du foin de couvrir la navigation par rap- » port à l'Afie, l'Afrique & l'Amérique, la pêche de la baleine » dans le nord & le commerce de ces pays-là, fe perfuadant que » les différentes Compagnies étoient en état de faire leur trafic & » de pourvoir à leur fûreté, fans convois de l'Etat, & qu'elles » contribueroient au bien public en travaillant à leurs propres in- » térêts. Mais on a trouvé au contraire que le commerce de ces » fociétés privilégiées a été fi préjudiciable au refte de la nation qui » en étoit exclue, que fi ceux qui gouvernent avoient voulu ou » vouloient en agir de la même façon à l'égard du commerce de » l'Europe, en établiffant de pareilles Compagnies exclufives, » une pour la Méditerranée, une pour la France & l'Efpagne, » une pour la mer Baltique & le nord, une pour la Grande » Bretagne & l'Irlande, une pour les différentes pêches, la » dixiéme partie de nos habitans manqueroit de pain. De forte » que la Hollande auroit été ruinée de fond en comble, quand » même le commerce de ces Compagnies privilégiées fe feroit

» fait avec tant d'induftrie, que nonobftant les défenfes faites par » la France, l'Angleterre, la Suéde & les Etats d'Italie, de laiffer » entrer des ouvrages étrangers & par conféquent ceux de la Hol-» lande, ou de ne les laiffer entrer qu'en payant de gros droits, » chacune de ces Compagnies auroit fait dans ledit cercle de » l'Europe un commerce plus étendu que celui que la Compagnie » des Indes Orientales fait avec l'Afie, quoiqu'elle foit incompa-» rablement plus puiffante & plus riche : car on ne peut difcon-» venir que le commerce libre du nord feul, la pêche du harang » feule, & le commerce de France ne rapportent dix fois plus de » profit à l'Etat & aux citoyens de Hollande, que douze ou feize » vaiffeaux qui vont tous les ans aux Indes ou en reviennent ».

La Compagnie a fait de fi gros bénéfices dans fon commerce, que fes actions ont quelquefois monté jufqu'à près de mille pour cent, c'eft-à-dire, de trois mille à trente mille florins. Quelques calculateurs ont hazardé de fixer la valeur de fes retours annuels à feize millions de florins, une année dans l'autre. Il eft certain que dans l'efpace de cent-trente ans, elle avoit reparti aux intéreffés plus de 180 millions de florins, & que depuis fon premier octroi, elle a donné, une année portant l'autre, plus de vingt pour cent de fon premier fonds, fans compter fes dépenfes extraordinaires & fes réferves. On ne fçauroit apprécier les fommes qu'elle a débourfées en différens temps, pour le renouvellement de fon octroi, les néceffités de l'Etat & la captation de la faveur publique. Les taxes immenfes levées fur les marchandifes, les prodigieufes richeffes apportées des Indes en Hollande par fes agens, le mouvement donné par fes retours au commerce général de la république, l'accroiffement des forces navales de l'Etat par l'extenfion de fa marine marchande, ont été d'un grand poids dans la balance d'un Etat commerçant. Enfin l'Etat trouve conftamment des reffources dans fa banque, qu'elle entretient de fes épargnes, tant pour les befoins publics que pour fes befoins particuliers. Tels font les moyens prépondérans par lefquels la Compagnie a triomphé de fes ennemis intérieurs.

HISTOIRE DES INDES.

Il eſt à remarquer que depuis long-temps, il s'en faut bien que ſes repartitions égalent celles des premiers jours de ſon commerce, quoique depuis long-temps elle n'ait pas à envoyer dans l'Inde flotte ſur flotte, à lever ſans ceſſe de nouvelles armées, à prodiguer le ſang & les tréſors pour élever & affermir les établiſſemens, comme autrefois; cependant il faut convenir que tel eſt l'état de ſes affaires, tant au-dedans qu'au-dehors, le produit de ſes ventes, le prix de ſes actions, ſon crédit, que ſi elle éprouve quelque décadence, c'eſt en partie par la décadence du commerce de la république en général. On ne ſera pas ſurpris de ſa proſpérité, ſi l'on conſidere la vaſte étendue de pays qu'elle poſſede depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'à la Chine, la richeſſe des Indes où elle exerce ſa domination, les branches de commerce dont elle ſeule recueille les fruits, le privilége excluſif qu'elle a de trafiquer au Japon, enfin les mines qu'elle a trouvées ſous ſes pas. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'elle ait conquis tant de terrein, c'eſt qu'elle conſerve un ſi vaſte Empire.

Jean de Wit diſoit que les Etabliſſemens Hollandois étoient continuellement expoſés, ſous la domination de la Compagnie, aux plus grands dangers, & que s'ils y échappoient ſi ſouvent, c'étoit uniquement par un effet de ſa bonne fortune & de ſa vigilance, les ſemences du mal ſubſiſtant toujours.

Les républiques qui prétendent être ſeules libres, ont de tout temps eu coutume de regner tyranniquement ſur les peuples vaincus : il faut pourtant que l'une des deux manieres de gouverner ne ſoit pas bonne. Les Hollandois ne traitent les Indiens ni avec équité ni avec prudence.

Les officiers, les agens d'une ſimple Compagnie ſoumiſe aux Etats-Généraux, exercent le deſpotiſme dans ſes Colonies, incomparablement plus vaſtes & plus riches que la Métropole. Le Gouverneur général des Indes, préſident de Batavia, les chefs des huit grands Gouvernemens, les chefs des directions, des réſidences, des comptoirs, ſont tous plus ou moins deſpotes. Avec moins

moins d'autorité, ils ne pourroient faire tête aux dangers subits; avec tant de pouvoir, ils sont violemment tourmentés par la tentation de l'indépendance & ils y succombent quelquefois.

Ces despotes sont esclaves. Depuis le premier jusqu'au dernier employé de la Compagnie, chacun est servilement & durement astreint à se conformer à l'étiquette & aux dispositions des réglemens qui ont ordonné toutes leurs actions, depuis le commencement jusqu'à la fin de la journée & tous les jours de la vie, sans qu'ils puissent sortir du cercle de leurs fonctions ordinaires. Il faut que la Compagnie ait de terribles inquiétudes sur la fidélité de ses serviteurs & la sûreté de ses établissemens, pour tenir ainsi perpétuellement sous le joug du travail, de l'occupation, de la vigilance, ceux qui sont à son service. Il faut aussi que ses agens soient amplement dédommagés d'une autre part, des soins & des sacrifices forcés par un tel esclavage, pour qu'ils ayent le courage & la constance d'obéir sans relâche, comme des bêtes féroces apprivoisées, à la chaîne qui doit diriger tous leurs mouvemens.

On ferme les yeux sur le trafic que les équipages & autres ne manquent pas de faire, ou plutôt le Gouvernement & les Conseillers de Batavia autorisent les particuliers à faire un trafic, dont ils prélevent la moitié pour leur compte; il faut donc que la Compagnie, pour conserver son commerce, en abandonne une portion à la cupidité des siens, même de ses principaux officiers.

Les Colons n'ont garde de se familiariser avec les naturels du pays & d'adopter leurs coutumes : ils ne s'amolliront & ne s'abâtardiront pas comme les Portugais; mais ne seront ils pas toujours enviés & haïs des Indiens? Une méthode assez constamment suivie, c'est de renvoyer des Indes en Hollande par force ou par adresse, les familles qui ont acquis des trésors, & de retenir, dans ces pays, celles qui n'ont pas encore assez de fortune pour briller dans leur patrie. C'est vouloir enfler cruellement la richesse

apparente de la Métropole, & épuiser bientôt la richesse réelle des Colonies.

On remarque comme un trait de la plus profonde politique, l'attention que le Gouvernement a eu de mettre la dignité d'un côté & la fortune de l'autre, en séparant les emplois lucratifs des emplois honorables : cela est vrai quant aux appointemens ; mais il ne l'est pas moins que les hautes places donnent la plus grande facilité de s'enrichir sans mesure. On convient *qu'à tout événement, un Gouvernement a en main les moyens d'amasser en peu de temps des biens immenses, sans courir le moindre risque.* Un de ces officiers, accusé d'avoir excessivement abusé de la confiance publique dans l'administration des finances, justifia sa conduite qu'il n'avoit pu bien défendre, par un plein pouvoir signé de la Compagnie.

Le Président de Batavia & les autres Gouverneurs, suivant une certaine proportion, étalent dans les représentations publiques, la pompe la plus fastueuse & la plus imposante pour les peuples tributaires & les rois vassaux. Ce luxe doit corrompre la frugalité républicaine & marchande ; on ne la connoit point à Batavia.

Il y a un cas où le Gouverneur général peut être poursuivi aux Indes, c'est le crime de trahison, il seroit jugé par le conseil de justice. Ce conseil souverain à qui l'inspection des finances appartient, & le conseil souverain des Indes à qui le gouvernement politique est dévolu, sont des contre-forces opposées l'une à l'autre, & à l'autorité du Président. On croiroit que tous ces pouvoirs Souverains devroient être perpétuellement en opposition ; ils n'y sont presque jamais, à ce que l'on assure, ils se contiennent réciproquement sans se heurter ; mystere incompréhensible, s'y l'on ne suppose un concert d'intérêts particuliers.

Les procès sont jugés assez sommairement & toutes les affaires doivent être finies dans l'année. L'on évite à la vérité par-là l'embarras & la confusion, mais ne tombe-t-on pas dans les inconvéniens de la précipitation & de l'arbitrariété ? L'expérience paroît

favorable à cette méthode ; il faut attendre que ces abus ſoient groſſis pour la condamner.

Il a été pourvu par des réglemens auſſi ſages qu'humains à la ſûreté des Orphelins & au ſoulagement des pauvres, de maniere que les Colons ſont aſſurés de ne jamais manquer de pain, ni eux ni leurs enfans. On ne peut qu'admirer ici l'art avec lequel la Compagnie a heureuſement aſſorti ſes intérêts & ceux de la Colonie ; elle fait valoir à ſon profit l'argent des mineurs, ainſi que les fonds deſtinés aux malheureux, provenant des amendes, des confiſcations, des charités, en payant l'intérêt des capitaux fort au-deſſous du bénéfice qu'ils lui procurent. Il ne faut pas exiger plus de déſintéreſſement d'une ſociété de commerce, mais elle devroit au moins empêcher que le patrimoine des pauvres ne fût l'aliment du luxe, je ne dis pas ſeulement des Officiers prépoſés à la régie, mais d'une foule d'habitans inſcrits ſur la liſte des pauvres pour ſe parer avec magnificence des dépouilles de la miſere.

Afin d'épargner les frais d'entretien d'une milice mercenaire, il a été établi que les Habitans ſe garderoient eux-mêmes, à leurs dépens ; cependant le Gouverneur a toujours en ſa puiſſance les forteresſes avec des troupes réglées, ainſi que les forces navales : arrangement par lequel les Colonies & leurs chefs ſe tiennent mutuellement en reſpect. Ces précautions prouvent la crainte & le péril.

Les places honorables ſont toujours remplies par des hommes de commerce : la choſe eſt ſimple ; les facteurs d'une compagnie de commerce ſont les miniſtres naturels de ſon Gouvernement. Le mal eſt que l'eſprit du commerce n'eſt point militaire & qu'il eſt néceſſairement deſtructif des Colonies.

S'il étoit poſſible de fonder aux Indes un Empire durable, c'étoit dans les Iſles : c'eſt-là que les Hollandois ſont puiſſans, ailleurs ils ſont mépriſés.

Je conclus de ces obſervations que la Compagnie Hollandoiſe, pour ſe maintenir aux Indes, a pris les meſures les plus ſages, &

employé les meilleurs moyens qu'il fût peut-être humainement possible de trouver, pour suspendre la chute inévitable d'une puissance & d'une constitution diamétralement contraires aux principes naturels de l'ordre social & de la saine politique.

Les Auteurs de l'Histoire Universelle, zélés défenseurs de la Compagnie sont forcés de convenir que son gouvernement *doit tendre si naturellement à l'anarchie, que sa durée pendant un espace de tems considérable doit être une espèce de prodige.* Nous reconnoîtrons avec eux que l'Histoire de cette Compagnie, décharge pleinement du soupçon d'exaggération ce que les anciens Auteurs ont rapporté des richesses, de la puissance & de la prospérité de Sydon, de Tyr & de Carthage; mais nous ne tirerons pas de-là, la même conséquence qu'eux en faveur du commerce en général, du commerce des Indes orientales en particulier; parce que ce qui convient à une petite nation, à une république, à une ville, à une société sans territoire, ne convient pas pour cela à des nations puissantes par leur sol, à de grands peuples, à des Empires, qui par les denrées de leur crû & les marchandises de leur fabrication, attireront infailliblement chez eux, sans craindre les dangers & les revers du commerce maritime, les denrées & les marchandises étrangeres, comme il arrive aux Indes mêmes. Nous avouerons qu'il est telle Nation que le commerce peut conduire à la puissance, & que des négocians peuvent exécuter de grands projets aussi bien que des conquérans; mais nous ajouterons que le commerce pris dans l'acception vulgaire ne conduit quelque Nation que ce puisse être, qu'à une puissance précaire & fugitive; qu'il auroit des conséquences funestes pour des nations naturellement agricoles; & qu'il ne soutient la Hollande qu'à raison de ses conquêtes. Nous conviendrons sans restriction que les forces navales sont supérieures à toutes les autres, lorsqu'il s'agit de s'établir & de se maintenir au milieu des mers les plus éloignées. Nous dirons, non qu'un pays se ruine par un commerce qui en fait sortir des espèces d'or & d'argent, mais qu'une nation qui

a un bon territoire détruit sa véritable puissance, lorsqu'elle se jette dans un commerce qui lui fait nécessairement négliger sa richesse territoriale. Les Hollandois n'ont qu'un sol ingrat; qu'ils deviennent les voituriers des autres Nations, à la bonne heure, ce ne sera pas leur or qu'ils porteront aux Indes, ce sera celui des Etats auxquels il en vendront les marchandises. Quelque valeur que l'on donne à leur commerce aux Indes, on ne peut se dissimuler qu'il est en raison de leurs possessions, & qu'ainsi c'est leur territoire plutôt que leur commerce qui fait réellement leur richesse & leur puissance. Qu'il leur seroit avantageux, à eux à qui leur terre natale ne donne pas du pain, d'aller chercher au loin un sol qui leur en prodigue, c'est-à-dire que leur exemple doit être de quelque autorité vis-à-vis des Nations qui n'ont besoin que de cultiver leur propre pays pour participer aux richesses de tous les autres? Quand même d'autres peuples seroient capables de suivre le même plan, d'employer la même politique, de se façonner aux mêmes mœurs, de s'asservir aux mêmes régles, de s'abandonner aux mêmes soins, avec autant & aussi peu de vertu, avec autant de prudence & aussi peu de loyauté, avec autant de confiance & aussi peu de sécurité, avec autant de cupidité & aussi peu de jouissance que les Hollandois, comment se flatteroient-ils de fonder un Empire plus stable, & d'acquérir une fortune moins casuelle que leur fortune & leur Empire? C'est l'argument illusoire tiré de l'exemple de la Hollande en faveur du commerce qui a ruiné plusieurs Etats de l'Europe; il étoit important d'en dévoiler le vice.

Colonies Angloises.

Appellés par la nature à la navigation, les Anglois se livrerent à la manie régnante des découvertes & du commerce. Ils s'enivrerent, comme les autres Nations, de leurs premiers succès aux Indes, mais ce n'étoit pas un peuple corrompu, un commerce languissant, un Gouvernement lâche, une puissance déclinante, des Portugais dont ils avoient à triompher; c'étoit une Nation frugale, le génie du commerce, l'administration la plus vigilante,

un Empire dans sa vigueur, des Hollandois qu'il falloit abbattre ou supplanter. Ces nouveaux Maîtres de l'Inde eurent pour eux la possession, la force, le zele, la constance, l'intrigue, le *machiavelisme* au suprême degré, pendant que leurs concurrens avoient la simplicité de s'unir avec eux pour régner, naviguer, trafiquer, se défendre, conquérir à frais & à profits communs : c'est ce qu'on voit par le traité de 1619 au sujet des Moluques, traité absurde de la part d'une puissance égale, traité insensé de la part d'une puissance inférieure, comme l'événement le démontra. Les Anglois, par des plaintes éclatantes & continuelles, firent l'aveu de leur foiblesse à la face de l'Europe ; les Hollandois, avec un air de justice, accepterent gravement la proposition d'un procès en régle ; & ce jeu-là dura tant qu'il plut au plus fort de baffouer le plus foible. Les Anglois contraints de renoncer à leurs projets sur les Isles, se tournerent vers le continent où les Hollandois laissoient de grands vuides à remplir au commerce & aux Colonies des autres Nations. Là leur conduite ou celle des Directeurs de leur Compagnie ne fut ni prudente ni honorable. Leur crédit y fut ruiné presqu'aussitôt qu'établi ; l'on ne recouvra que par l'adulation, les bassesses, la corruption & autres moyens infâmes, ce que l'on avoit perdu par des moyens également infâmes, l'ambition, l'insolence, l'orgueil & l'avarice : c'est ainsi que s'expriment les Auteurs nationaux.

Avant ces derniers tems, leurs établissemens étoient éclipsés par les établissemens voisins d'une nation rivale. Ils auroient été conquis ou anéantis dans la pénultiéme guerre, si cette Nation avoit suivi le plan d'opérations proposé par M. de la Bourdonnais : Ils adopterent ce plan abandonné par leurs ennemis & se sauverent. C'étoit fait d'eux dans l'Inde, si M. Dupleix n'avoit été desservi, traversé, rappellé, persécuté par un effet de leurs intrigues. Quoiqu'en séduisant leurs rivaux par des idées chimériques d'égalité, ils se fussent saisis de la balance, qui pencha aussi-tôt en leurs faveur, leur expulsion, leur ruine n'eussent été que suspendues, si

dans la derniere guerre, la présomption, l'insolence, l'impéritie, l'avarice, l'opiniâtreté, l'absurdité n'eussent, pour ainsi dire, révolté & irrité la fortune contre la Nation à qui elle promettoit tous les succès desirables. Dans toutes ces conjonctures, les Anglois ont dû leur salut à leurs ennemis, ils leur doivent leur aggrandissement & leur gloire. Après avoir profité des grandes vues de M. de la Bourdonnais, ils ont embrassé le vaste & étonnant systême de M. Dupleix. Ce qu'ils ont exécuté dans le Bengale, M. Dupleix l'avoit entrepris sur la côte de Coromandel, & il l'eût exécuté sur toutes les côtes de l'Indostan.

Mais cette fortune imposante est-elle bien assurée ? Le grand Mogol leur est, dit-on, acquis, le Souba de Bengale leur est subordonné, ils possedent le plus riche pays de l'Indostan, ils en tirent plus de deux millions de livres sterlings de revenu, toutes déductions faites, pour les fortifications, le Gouvernement civil & autres charges ; je le veux, mais la guerre n'est pas éteinte, & elle ne s'éteindra pas, parce qu'ils ont dans la famille & les amis des Soubas détrônés, des ennemis qui renaissent sans cesse de leurs cendres ; parce qu'il ne faut qu'une légere révolution dans les événemens pour qu'on leur arrache tout ce qu'ils ont enlevé ; parce qu'ils sont moins aimés que craints & moins craints que haïs ; parce qu'ils ont trop acquis pour ne pas être suspects même à ceux qui les favorisent, & que leurs forces sont trop peu proportionnées avec leurs acquisitions pour que leurs provinces se façonnent paisiblement à leur joug. On dit qu'ils traitent les naturels du pays avec une sévérité inflexible, qu'ils gouvernent avec une insolence despotique, qu'ils énervent & alienent leurs soldats par un dur esclavage, qu'ils abandonnent l'autorité aux mouvemens de l'intérêt personnel, que leurs meilleurs établissemens ne répondent pas au but de leur fondation, que les taxes sont souvent imposées sans regle & sans mesure, que les commis sont facilement déterminés à l'oppression par des présens, &c. Je n'aurois garde de l'assurer, quoique plusieurs événemens donnent lieu de le croire.

Histoire des Indes.

Mais je veux bien écarter tous les vices intérieurs de l'adminiſtration ; leur puiſſance m'en paroît toujours précaire & chancelante, outre qu'elle eſt embarraſſante & onéreuſe. M. Holwell qui a réſidé trente ans dans le Bengale, donnoit à ſes compatriotes les avis ſuivans, lorſque le Lord Clive fut envoyé dans cette province, pour y remplir, ce ſemble, le deſſein de cet Auteur.

« Malgré le bon état dans lequel ſont actuellement nos affaires » à Bengale, il eſt aiſé de démontrer qu'elles ne ſçauroient nous » faire obtenir la fin que nous devons nous propoſer, je veux » dire, la paix & la tranquillité dont nous avons beſoin & ſans » leſquelles la Compagnie doit néceſſairement ſuccomber ſous le » poids d'une guerre longue & diſpendieuſe, laquelle abſorbe » non ſeulement ſes nouveaux revenus, mais ébranle encore » toutes les branches de ſon commerce...... Comment ceux » qui ſont à la tête des affaires pourroient-ils s'occuper tout à la fois » du commerce & de la guerre, puiſque chaque objet demande » un homme tout entier ? Une Compagnie commerçante & mi- » litaire tout enſemble, eſt un monſtre à deux têtes, dont l'exiſ- » ſtence ne ſçauroit être de longue durée. La derniere conſomme » par ſon inexpérience & par les dépenſes qu'elle eſt obligée de » faire, les profits & les gains que la premiere a faits. Quelques » victoires paſſageres nous excitent à augmenter nos acquiſitions; » & à force d'acquérir & de dépenſer, nous nous trouvons à la » fin hors d'état de conſerver le peu que nous avons, au lieu » qu'il ſeroit arrivé le contraire, ſi nous avions mis des bornes à » notre ambition, ce que nous ne pouvons faire, vu le ſyſtême » que nous avons embraſſé....

» Prenons une route oppoſée, oſons être Soubas nous mêmes; » l'Empereur nous l'a ſouvent propoſé, pourquoi héſitons-nous » d'accepter ſon offre ? Nous ne nous ſommes point fait ſcrupule » de nous emparer d'une partie de ſes domaines à force ouverte; » il ſeroit bien plus conforme aux loix de la nature & des gens » de tenir ces Provinces de ſa pure libéralité.... Nous avons, » il

» il eſt vrai, chaſſé les Vicerois du Mogol de leurs Provinces, mais » il eſt vrai auſſi que les troupes de ce Prince ont montré une bra- » voure qui doit nous cauſer les plus vives allarmes... Suppoſons » que les Vicerois du Mogol reconnoiſſent enfin par expérience » que le vrai moyen de nous réduire, eſt d'éviter d'en venir à » une action générale avec nous : il nous obligeront, vu la ſupé- » riorité de leur nombre, d'entrer en campagne lorſqu'ils le » jugeront à propos; ils partageront leur cavalerie en pluſieurs » petits corps, intercepteront nos convois, enleveront nos quar- » tiers, harceleront nos troupes & nous réduiront enfin au néant. » On me dira qu'ils ne prendront point cette méthode; & moi je » dis qu'ils le feront, parce que c'eſt la ſeule qui puiſſe leur » réuſſir..... Nous avons rongé ces Provinces pendant huit ans, » & malgré les acquiſitions immenſes que nous avons faites, qu'en » eſt-il revenu à la Compagnie ? ... Souba ou rien, doit être » notre déviſe ».

Les Anglois ſont Soubas, ſinon en titre, du moins en réalité, & ils ont encore la guerre, & ils n'auront jamais une paix ſolide, & ils ſeront toujours expoſés aux dangers dont l'auteur les menace, & ils finiront par n'être *rien*. Mais accordons leur la Soubabie dans ſa plénitude, un gros revenu ſans variation, des forces proportionnées à leurs domaines &, par impoſſible, une paix ſincere & ſtable : qu'en arrivera-t-il ? La Compagnie, c'eſt-à-dire, quelques particuliers, acquerront des biens immenſes, mais qu'eſt-ce que la nation & l'Etat y gagneront ? Plus ces particuliers ſeront riches, plus le reſte de la nation ſera pauvre & miſérable; car dans l'état actuel des choſes la richeſſe eſt une puiſſance oppreſſive; car ces fortunes privilégiées profiteront des beſoins publics pour tout ſoumettre à des intérêts particuliers excluſifs & deſtructeurs de la proſpérité nationale. La Compagnie ne donnera rien à la nation, elle lui vendra, & ne lui vendra pas moins cher qu'auparavant, puiſqu'il eſt conſtant que ſes directeurs laiſſent gâter ſon thé & pourrir ſes marchandiſes dans ſes

Histoire des Indes.

magaſins plutôt que de les mettre en vente, lorſqu'ils prévoient que leur ſurabondance en aviliroit le prix. Quand elle aura, par ſon revenu, beaucoup de marchandiſes de l'Inde à vendre, elle aura moins d'échanges à faire dans l'Inde, & par conſéquent elle exportera moins de marchandiſes d'Angleterre. La conſommation ſera ſans doute toujours la meſure de ſon commerce, & ainſi ſes agens ne viendront pas augmenter le produit des douanes, en augmentation de frais inutiles & irrécupérables, par une importation de marchandiſes qui excéderoient la quantité qu'on peut en vendre. Les 400 mille livres ſterlings que la Compagnie s'eſt obligée à payer au Gouvernement juſqu'aux nouveaux arrangemens qui ſeront faits pour le renouvellement de ſa chartre, elle ſçaura bien les rejetter & les lever ſur la nation dans ſes ventes, ſuivant la conſtante pratique & la loi inviolable du commerce, comme elle l'a fait ſans doute à l'égard du million ſterling de taxes que ſon commerce ſupportoit déjà. Je ne ſçaurois entrer dans les affaires & la régie domeſtique de la Compagnie, mais je ne puis m'empêcher d'être ſurpris qu'après une augmentation d'un million & demi, de deux millions de revenu, les directeurs ſe ſoient refuſés ſi long-temps à une augmentation de deux pour cent des dividendes, malgré les plaintes ameres des intéreſſés. Qu'une guerre s'allumât entre les Colonies Européenes, on verroit bientôt la Compagnie ſolliciter avec ardeur, la protection du Gouvernement & les ſecours du public; il eſt vrai qu'elle pourroit fort bien prêter les fonds à un intérêt honnête, dont l'Etat auroit beſoin pour la ſoutenir. Illuſion & vanité que toutes ces conquêtes, tous ces bénéfices, tout ce commerce.

La nation jalouſe des ſuccès de la Compagnie, a reclamé les conceſſions faites par le dernier traité du Lord Clive, à cette ſociété, laquelle ne pouvoit, diſoit-on, les poſſéder légitimement, ſans que le Parlement lui en eût confirmé la propriété. Pour juger le droit, il faudroit faire un examen approfondi de la conſtitution de l'Angleterre & des chartres de la Compagnie; diſcuſſion étran-

gere à notre deſſein. Nous nous contenterons de remarquer que la nation avoit reconnu, du moins tacitement, que le droit de conquête étoit attaché aux titres de la Compagnie, juſqu'au moment où les conquêtes de ce corps privilégié ont été aſſez vaſtes & aſſez productives pour exciter l'envie & la cupidité du public. En remettant le Gouvernement de Bengale dans les mains de l'Etat, il auroit été à craindre que les Gouverneurs ne portaſſent de terribles atteintes au commerce & aux établiſſemens, tant par ignorance que par abus de pouvoir. A établir un Gouvernement militaire, tel que la néceſſité d'entretenir beaucoup de troupes le conſeilloit, il eſt évident que le marchand Anglois ainſi que le malheureux Indien ſeroient infailliblement devenus la proie du ſoldat. On a fort bien obſervé que le commerce, ſous l'empire des reglemens, étoit mis en action par mille petits reſſorts qui échappent à la vue & qu'on n'apperçoit que quand la machine eſt détruite ; comment un autre qu'un marchand auroit-il pu en rétablir, en conſerver, en perpétuer le jeu ? Il eſt à remarquer que ces inconvéniens & beaucoup d'autres ne ſont aucunement un effet de la nature des choſes, mais qu'ils ne ſont qu'un réſultat infaillible de leur état actuel. Si les Gouvernemens ſe bornoient, comme leur droit les y borne, à garantir le commerce de l'injuſtice & de l'oppreſſion, l'ordre s'établiroit de lui-même, & la proſpérité le ſuivroit. Mais dès que l'autorité ſe mêle de diriger, de taxer, de reſtreindre, d'entraver, de monter & démonter, de diſpoſer & conduire le commerce, l'abus eſt dans ſon action même, & le déſordre marche de front. Le moindre abus ſera dans une ſurveillance intelligente ; ainſi l'inſpection d'un objet de commerce eſt dévolue à ſes agens. Il eſt évident que dans l'Inde, un Gouverneur, néceſſairement maître preſqu'abſolu d'une riche Province, auroit été d'autant plus fortement tenté de faire des eſſais de ſon autorité & de ſa richeſſe contraires au bien public, que l'éloignement de la Métropole rend les recherches plus difficiles, le Miniſtere plus corruptible, le Parlement plus impuiſſant.

Lorſque dans le dernier ſiécle les forts & les établiſſemens furent ſous l'autorité & la direction immédiate de la Couronne, ce ne fut dans le commerce que déſordre, confuſion & ruine; enſorte que le Gouvernement crut devoir céder à la Compagnie pour le relever, Sainte-Hélene & Bombay. Dans la néceſſité d'apporter les revenus en marchandiſes, il auroit fallu que le Souverain devînt commerçant, & c'eût été ruiner le commerce de la nation. On propoſoit à la Compagnie de ſe charger du tranſport des revenus, moyennant la ſomme de 480,000 livres; elle n'auroit donc pu occuper ſes vaiſſeaux qu'à cette opération. A mettre le Bengale en ferme, le Gouvernement, la finance, le commerce l'auroient violemment preſſé de toutes parts & bientôt écraſé, &c. &c. &c. par-tout des inconvéniens inévitables & des dangers extrêmes, lorſqu'on eſt hors des règles & des proportions naturelles qui exigent que les branches tiennent au tronc, que leur poids ſoit en raiſon de ſa force, & qu'enfin on ne les enviſage pas comme racines.

Quoique la nation ait, en quelque ſorte, l'eſprit aliéné par la manie du commerce, au point que ſes marchands ſont aujourd'hui ſes vrais légiſlateurs; que les propriétaires des terres, ſeuls poſſeſſeurs d'un revenu, ſeul conſtitutif du revenu public, ſont vexés, tyranniſés, ruinés par une légiſlation mercantile, dévaſtatrice des terres; que le commerce fondamental, le commerce intérieur, le commerce des matieres & des denrées du crû, eſt ſubordonné & ſacrifié à un commerce poſtiche, au commerce extérieur, au commerce de luxe; que la nation s'abyme de dettes pour des intérêts & des guerres de commerce qui ne lui ont jamais procuré que des avantages illuſoires; & que pour le rétabliſſement de l'Etat, on s'attache à donner plus de vigueur à ces cauſes de ſa décadence; il eſt toutefois encore de bons citoyens, des hommes ſages, d'habiles politiques, qui oſent combattre le commerce des Indes, ſur tout le commerce excluſif fait par une Compagnie. Le temps & l'expérience n'ont pas encore décidé, aux yeux de la

nation, cette queſtion importante. Préſentons à nos lecteurs les raiſons des deux partis.

Les forces navales, diſent les défenſeurs de l'opinion dominante, ſont le boulevard du Royaume; quoi de plus propre à les augmenter que le commerce des Indes ? A quel point ne peut-il pas perfectionner la navigation ? Combien de Citoyens y ont puiſé leur fortune ? Que de ſujets il occupe ? Que de taxes il paye au fiſc ? Que de richeſſes il nous diſpenſe de porter à l'étranger ? Quelle eſt la branche de notre commerce qui ne ſoit en quelque façon dépendante de celui-là ? Comment ſans les marchandiſes de l'Inde, aſſortir aucune cargaiſon pour l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, les villes Anſéatiques, la côte d'Afrique ou l'Amérique ? Quelle exportation de nos manufactures, quelle importation de matieres non-ouvrées ! Pourquoi tant de cris ſur l'exportation des eſpéces ? Le cours de l'argent ne ſuit-il pas invariablement le cours du commerce, & l'argent peut-il manquer où le commerce fleurit ? Pour chaque piéce d'étoffe de ſoie, de toile de coton ou de mouſſeline apportée dans le Royaume, ne ſort-il pas de nos manufactures une piéce de valeur égale, qui fait rentrer dans le Royaume, à peu de choſe près, les ſommes que chaque piéce d'étoffe a pu coûter dans l'Inde ? Si nous conſommons annuellement douze millions de livres peſant de thé, qui ne coûtent pas dans l'Inde quatre cens mille livres ſterlings, & qui operent plus de ſobriété que ne le feroient tous les ſermons des Théologiens, n'en vendons-nous pas à l'étranger pour ſeize cens mille livres, ſi même le commerce ne va pas à deux millions ? Comment prouveroit-on que l'importation des ſoieries, des mouſſelines, des toiles peintes & autres marchandiſes d'agrément données dans l'Inde pour une bagatelle, ſoient pour nous une perte d'argent & une cauſe de la ruine du commerce de nos laineries & autres manufactures ? L'utilité du commerce des Indes prouvée, ne voit-on pas qu'il eſt abſolument néceſſaire de le confier à une Compagnie réguliere ? N'eſt-ce pas là le ſeul

Histoire des Indes.

moyen de contrebalancer les Compagnies étrangeres, par l'égalité de force & d'union nécessaire dans la concurrence? Les instructions pourront-elles être commodément dressées, envoyées, exécutées; l'état du commerce & la situation des affaires exactement connus; les liaisons d'un trafic exercé dans tant de lieux différens, entretenues avec tant de concert & de justesse, si ce n'est par une Compagnie? Seroit-ce par les mains désunies de quelques négocians épars, qu'un pareil ordre si essentiel au commerce se maintiendroit? Si comme on l'a vu vers la fin du dernier siécle, deux Compagnies n'ont pu subsister séparément, si la communauté d'intérêts a pu seule remédier aux inconvéniens dont elles souffroient l'une & l'autre, comment une multitude de négocians se croiseroient-ils perpétuellement sans nuire au commerce, & comment se soutiendroient-ils sans s'associer? Ne seroit-ce donc pas dans le fond multiplier les Compagnies qui s'entrechoqueroient avec plus de violence; ce qui fourniroit au commerce puissant & uni des autres nations, les moyens de les ruiner toutes & d'exclure entiérement les Anglois du commerce de l'Asie.

Le commerce des Indes, disent les partisans de l'opinion contraire, demande très-peu de vaisseaux, il n'en employe guère que quinze; il est donc très-peu important pour la marine de l'Etat. Loin que ce soit une pépiniere de mariniers, il en est le fléau, car il revient à peine de ces contrées le tiers des équipages. On ne voit pas la propriété particuliere qu'il auroit de perfectionner la navigation. Il ne faut pas parler de quelques fortunes particulieres, il s'agit ici de l'intérêt de l'Etat; & ces fortunes sont faites aux dépens de la nation. Que l'on ne vante pas tant les profits de ce commerce, les dividendes sont composés en partie des intérêts payés par le Gouverneur pour les sommes que la Compagnie lui a prêtées; charge très-pesante pour l'Etat. Les sujets que le commerce des Indes employe, pourroient être plus utilement & sans danger appliqués à la culture des terres & aux travaux des manufactures. Ce qu'il y a de plus important pour la

nation, c'eſt de multiplier les productions de la terre & de diminuer les frais ſtériles : c'eſt donc ici la premiere deſtination des richeſſes & des hommes. En quoi conſiſtent les retours des Indes? en objets de luxe : ce n'eſt aſſurément pas là un ſoulagement pour les pauvres, ni un bien pour la nation. Déjà les objets de néceſſité ſont hors de la portée d'une grande partie des citoyens. Les taxes ſur les marchandiſes des Indes, & avec ces taxes, les frais de la levée ſont payés par ceux qui conſomment les marchandiſes, par les propriétaires des terres ou leurs ſalariés, donc par les terres ou par la richeſſe nationale. Quand on ſeroit obligé d'acheter ces marchandiſes à l'étranger, ce ne ſeroit pas une perte pour l'Etat, puiſqu'avec une plus forte agriculture, une main d'œuvre moins chere, un commerce intérieur plus animé, on auroit plus de denrées & de matieres ouvrées & non ouvrées à vendre dans les marchés au-dehors & ſans déſavantage dans la concurrence. Il faut ſe refuſer volontairement à l'évidence pour ne pas voir que la conſommation des étoffes de l'Inde diminue néceſſairement la conſommation des étoffes du pays : on ne porte pas deux habits à la fois. Les marchandiſes de fabrique nationale que la Compagnie vend aux Indes, les étrangers, les Hollandois par exemple, viendroient les acheter pour la même deſtination, le prix n'en étant pas alors auſſi exceſſif qu'il l'eſt dans l'état actuel des choſes. Il a été un temps, où le commerce de la Compagnie étoit dans une telle langueur, que ce peuple marchand fourniſſoit l'Angleterre elle-même des marchandiſes des Indes. Sans faire la balance de l'avantage ou du déſavantage de l'exportation des eſpéces, il eſt de notoriété publique que la Compagnie verſe dans l'Orient un argent immenſe, qui ne ſe reverſe dans le Royaume par aucun autre canal, du moins en égale quantité. On ſçait qu'en 1766, elle a remis au moins cinq cens mille livres ſterlings à la Chine en eſpéces, ſans les effets; quels ont été ſes retours en argent? Dans l'eſpace d'environ vingt ans, elle a porté plus de dix millions de livres ſterlings à la Chine & aux Indes; & loin de s'être

procuré à elle-même une compenſation, elle a pluſieurs fois recouru à des emprunts. Quant au débit de ſes marchandiſes dans les autres Etats de l'Europe, de l'Afrique ou de l'Amérique, comme il conſte par les regiſtres de la douane & par les ſiens propres que les trois quarts de l'importation ſont conſommés en Angleterre, il réſulte qu'il n'en eſt tranſporté qu'une quatriéme partie au plus à l'étranger; & s'il eſt vrai que cette partie ne conſiſte qu'en caffé, poivre & indiennes groſſieres, qui dédommagent à peine des frais, où eſt le bénéfice, où ſont les produits en argent?

La Compagnie tire donc tous ſes profits des Anglois mêmes; & comment? en leur vendant le thé, par exemple, plus cher de cent pour cent que ne le vend aucune autre Compagnie, ainſi du reſte; & cependant on ne ceſſe de dire que ces marchandiſes coûtent peu dans l'Inde: il faut donc très-peu de marchandiſes de la nation pour acheter celles-là qu'on lui fait payer un prix exorbitant. Une Compagnie de commerce n'eſt & ne peut être qu'une troupe de monopoleurs. Elle achete à bas prix, elle vend fort cher, autant de vols faits à la nation, qui auroit mieux vendu & acheté à meilleur marché, ſi la concurrence avoit été établie. Car plus il y auroit eu d'acheteurs de marchandiſes Angloiſes & de vendeurs de marchandiſes étrangeres, plus les unes auroient été miſes à l'enchere & les autres au rabais. » Les fermiers d'Angleterre, diſoit en 1668 l'auteur d'une *Lettre à un Gentilhomme* contre le commerce excluſif, » les fermiers qui ſont marchands & » dépendans du commerce, trouveroient ſouverainement déraiſonnable d'établir par une loi des Compagnies qui auroient le » monopole des grains, du bétail, de la laine, &c. ſçachant bien » que ces corps étant maîtres du prix acheteroient à bon marché & » vendroient à haut prix, & par ce moyen ruineroient le premier vendeur ainſi que le conſommateur. Ils enleveroient aux » propriétaires des terres leurs revenus, priveroient le peuple de » ſa ſubſiſtance, décourageroient les manufactures, le travail, » &

» & toute forte d'induftrie, par rapport aux productions du pays ». Eh quoi donc! le commerce ne feroit pas floriffant, s'il étoit libre? Ces marchands qui conduifent les autres parties du vafte commerce de la nation, ne pourroient pas en diriger une branche particuliere, tandis qu'elle eft entre les mains de quelques directeurs qui ont très-peu de connoiffance de cette matiere? Ils ne feroient point en état d'équiper quinze ou vingt vaiffeaux, d'entretenir quelques factoreries, de payer quelques agens habiles, enfin de fournir à un commerce que l'Etat le moins riche de l'Europe peut faire? N'eft-il pas à croire que leur induftrie, affurée de tirer un nouveau bénéfice de leurs découvertes, en auroit bientôt étendu le cercle? On convient que les particuliers trafiquent à moins de frais que les Compagnies; plufieurs effais ont prouvé que leurs exportations en marchandifes feroient beaucoup plus confidérables. Dans les conteftations qui s'éleverent fur la fin du dernier fiécle, les marchands drapiers démontrerent qu'en 1692, deux vaiffeaux particuliers avoient exporté, en deux ans, 953 piéces de drap, pendant que la Compagnie n'en avoit exporté que 1827 dans l'efpace de cinq ans. Loin que l'oppofition d'intérêts des marchands foit préjudiciable au commerce, c'eft au contraire ce qui le rend plus floriffant & plus avantageux à la nation; plus floriffant par l'effor que l'émulation & la cupidité lui donnent, plus avantageux à la nation par le jufte prix que la concurrence établit dans les ventes. La Compagnie a beau vanter fon adminiftration; on fçait qu'elle eft pleine d'abus crians, & les actionnaires ne ceffent de s'en plaindre, ainfi que la nation. Si elle attribue fes fuccès à fon intelligence, elle oublie donc qu'elle doit tous fes progrès aux bienfaits & aux fecours qu'elle a reçus du Gouvernement; c'eft la nation elle-même qui a maintenu, affuré, aggrandi fes domaines aux Indes. Avec la protection publique, qu'eft-ce que les marchands particuliers auroient de plus à craindre des nations rivales que la Compagnie? Les Suédois, fans colonies, fans forts, fans établiffemens & même fans aucun port

ſur la route, vont commercer aux Indes & à la Chine, malgré la jalouſie & la puiſſance des Colonies Européenes, malgré la longueur de la traverſée, qui de Stockolm à Canton eſt d'onze mille milles, & ils commercent paiſiblement.

Il eſt à remarquer qu'en 1693, lorſque le Miniſtère propoſa de mettre quelques reſtrictions aux priviléges de la Compagnie, elle reclama la liberté du commerce, qui, diſoit-elle, ne fleurit jamais s'il eſt gêné & limité; elle reclama le droit naturel, qui veut que chacun puiſſe faire de ſon bien ce qui lui plaît; elle reclama la juſtice, qui défend de limiter les prix; elle reclama le droit commun, la bonne politique, l'ordre ſocial, les loix du Royaume, en faveur de la propriété & de la liberté; & ces priviléges excluſifs ſont-ils donc autre choſe que des uſurpations ſur la liberté & ſur la propriété des citoyens, contraires à la proſpérité du commerce, à la bonne politique, à l'ordre ſocial, à la juſtice, au droit commun, au droit naturel? A quel titre empêcher des citoyens, les égaux des privilégiés, de faire valoir leur induſtrie & leurs fonds de la maniere qui leur ſeroit la plus profitable, pour favoriſer à leurs dépens & aux dépens du public, des hommes qui n'ont d'autre mérite particulier que de ſervir des vues d'ambition & d'intérêt? Pourquoi Briſtol, Exeter, Plimouth, Hull, Yarmouth, &c. ne jouiroient-ils pas du même avantage que le port de Londres? En Hollande, il eſt au moins permis d'importer des marchandiſes des Indes, pourvu qu'on ne les en tire pas directement, au lieu que par l'acte de navigation, la Compagnie peut ſeule importer ces marchandiſes dans le Royaume & en droiture. Elle a même obtenu des actes pour empêcher non-ſeulement que les particuliers ſe procuraſſent des permiſſions & des paſſeports des puiſſances étrangeres, mais encore qu'ils n'euſſent quelqu'intérêt ou part aux fonds ou aux actions dans quelqu'autre Compagnie des Indes que ce pût être. Telle eſt l'injuſtice & la tyrannie du monopole.

Ces raiſons pour & contre le commerce & la Compagnie

des Indes, les deux partis les ont mille fois exposées avec force dans le courant du dernier siécle & du siécle présent, sur-tout lorsqu'il a été question de renouveller la chartre expirante de la Compagnie. Elles ont été rebattues en 1766, le Gouvernement étant alors obligé de prendre ses résolutions sur l'octroi prolongé dans la dix-septiéme année du regne de Georges II, jusqu'au 25 Mars de l'année 1770, époque où, au moyen d'un avertissement donné trois mois d'avance, la Compagnie ne doit plus avoir de privilége sur les Indes orientales. La Compagnie avoit alors & depuis long-temps une raison décisive en sa faveur. Sans parler de la perspective agréable pour le Gouvernement, de trouver des secours dans les fonds de cette société, lorsque les besoins publics paroissent le forcer à recourir à la funeste ressource des emprunts, il auroit fallu que l'Etat chargé d'une dette de plus de 140 millions sterlings, & obligée d'augmenter tous les ans cette dette, lui remboursât, suivant les termes de la patente, 4,200,000 livres sterlings, qu'elle avoit avancées en trois sommes différentes, sous les regnes du Roi Guillaume, de la Reine Anne & de Georges II. Où le Gouvernement auroit-il pris des fonds pour le remboursement d'un pareil capital?

HISTOIRE DES INDES.

Colonies Françoises.

Nous avons observé dans le corps de l'Histoire, que les François, tandis que leurs voisins avoient de vastes possessions aux Indes, ne songeoient pas à envoyer des vaisseaux & encore moins à former des établissemens dans ces contrées, quoiqu'ils consommassent plus de marchandises de l'Orient qu'aucune autre nation de l'Europe: nous aurions dû ajouter que le Royaume n'en étoit pas moins riche, moins florissant, moins puissant, moins heureux.

On a été étonné de ce que les François naturellement ambitieux & vifs, avoient été si long-temps à sentir les avantages du commerce & d'une marine. On trouve dans le testament politique du Cardinal de Richelieu & dans quelques autres ouvrages, des recherches sur les causes de la lenteur avec laquelle ils se sont appli-

Histoire des Indes.

qués à des objets si importans. En premier lieu, l'aiguillon de la nécessité ne les y excitoit point, comme les Vénitiens & les Hollandois. En second lieu, les Rois ont eu tantôt trop peu d'autorité pour encourager des entreprises de cette nature, & tantôt trop de despotisme pour ne pas étouffer l'industrie de leurs sujets. Enfin la vivacité, l'inconstance & la vanité rendent la nation peu propre à des opérations qui demandent un esprit calme, flexible & constant. Il falloit dire d'abord qu'un Etat monarchique n'est pas, par son génie, commerçant, & qu'un Etat agricole ne doit pas l'être (à prendre le mot de commerce dans l'acception vulgaire.) La France n'a point de mines d'or, & toutefois on remarquoit, il y a deux siécles, qu'elle attiroit à elle presque tout l'or de l'Europe, & cela par ses grains, ses vins, son sel & son chanvre. Le peuple qui aura beaucoup de denrées de son crû & de marchandises de ses fabriques à vendre, verra toujours arriver dans ses ports beaucoup de facteurs étrangers qui lui donneront en échange, toutes les choses dont il aura besoin ou envie. Que ses terres soient bien cultivées, il participera aux richesses de l'univers, sans s'exposer aux vicissitudes, aux dangers, aux guerres, à la dépopulation & aux autres inconvéniens inséparables du commerce maritime & des domaines éloignés. S'il abandonne son sol pour monter sur des vaisseaux, il quitte le corps pour courir après l'ombre : les mers sont perfides & la terre ne trompe pas. On dira sans doute que la même nation peut être tout à la fois agricole & commerçante, c'est-à-dire, que l'on peut appliquer en même temps la même chose à deux emplois opposés, allier deux objets incompatibles, & placer, pour ainsi dire, deux ames dans un même corps. Si les hommes & leurs richesses mobilieres se partagent entre le trafic & la culture, l'agriculture perd tout ce qui entre dans le commerce : l'intérêt du marchand est d'acheter à bas prix, du premier vendeur, l'intérêt du premier vendeur ou du cultivateur est de vendre à bon prix : le génie agricole n'aspire qu'à s'enrichir paisiblement de son propre fonds ; le génie com-

merçant tend, avec envie & turbulence, à s'enrichir du fonds d'autrui; entreprifes, intérêts, caractères oppofés. Nous ne pouvons qu'indiquer ici quelques traits d'un contrafte, dont le développement & la démonftration demanderoient un traité d'économie politique. Nous ne croyons pas qu'on mette en queftion, fi chez un peuple riche en terres, il ne faut pas favorifer le commerce préférablement à l'agriculture. Il eft évident que le métier de facteurs & de voituriers ne fçauroit convenir à de grands peuples, lefquels de tous les temps l'ont abandonné à des villes ou à de petites nations fans territoire. Il n'eft pas moins clair que l'agriculture donne la richeffe nationale & le revenu public, annuellement renaiffant, tandis que le commerce ne procure que des falaires & des profits cafuels à quelques particuliers, qui ne manquent pas, & avec raifon, de les fouftraire à l'impôt. Il eft également manifefte que la terre & la charrue font le feul fonds, le feul bien, le feul patrimoine à jamais folide, fécond, fuffifant, fubftantiel & riche de toute richeffe; au lieu que le commerce n'a qu'un vain éclat.

Nos obfervations générales fur le commerce & les Colonies des Indes, & nos réflexions particulieres fur l'adminiftration & les Compagnies des autres nations s'appliquent d'elles-mêmes au commerce des François, à leurs Colonies & à leur Compagnie des Indes. On a vu dans l'Hiftoire le génie national réfifter opiniâtrément à l'enthoufiafme prefqu'univerfel pour le commerce de l'Orient; des Compagnies éphémeres fe diffoudre auffi rapidement qu'elles avoient été lentes à fe former; une longue léthargie fuccéder à des momens d'effervefcence; les paffions particulieres des chefs des premieres entreprifes rompre le faifceau des forces néceffaires pour atteindre au but; les affaires publiques ramener fouvent la nation à fa fphere propre; la finance fe jetter avidement fur le commerce dès qu'il lui offrit une proie; l'incapacité & la négligence détruire ou laiffer tomber ce qu'avoit élevé le talent & maintenu la vigilance; l'avidité exiger des repartitions

ſuivies de l'impuiſſance & du diſcrédit abſolu ; un mauvais ſuccès engendrer le découragement & des fautes ; les ſecouſſes de l'Etat ébranler & entraîner la Compagnie ; l'opinion publique, ſur l'influence de l'autorité ſupérieure dans ſon adminiſtration, dégoûter la nation d'une ſociété privée du droit fondamental de diſpoſer & de jouir de ſes profits ; les chefs de la Compagnie en France & ſes agens aux Indes, diſcordant entr'eux, régir les affaires par l'inconſéquence & la confuſion ; les variations continuelles de plans & de ſyſtêmes bouleverſer & énerver les Colonies par une agitation & des viciſſitudes continuelles ; des inſtructions contraires armer leurs chefs, dans une entrepriſe commune, les uns contre les autres ; les officiers du Roi & ceux de la Compagnie, les officiers de mer & ceux de terre, s'affoiblir, ſe croiſer, s'abandonner réciproquement, pour ſe dérober réciproquement la gloire & le fruit des ſuccès, &c. La Compagnie a pris aujourd'hui une nouvelle forme, elle ſemble même reprendre une nouvelle vigueur. Les Colonies ne ſont point tombées de maniere à déſeſpérer de leur parfait rétabliſſement ; mais en paix comme en guerre, tout demande à être bien adminiſtré. On ſçait qu'aucun peuple de l'Europe n'a été aux Indes plus équitable, plus doux, plus inſinuant, plus facile à s'accommoder aux manieres, plus répandu, mieux accueilli dans les Cours, plus aimé & plus eſtimé des peuples & des Princes, mieux inſtruit de l'état & de la politique du pays que les François : il a fallu bien des défauts & bien des fautes pour rendre tant d'avantages inutiles.

Colonie Danoiſe.

Nous ne dirons qu'un mot de la Colonie Danoiſe établie ſur la côte de Coromandel, dans les Etats du Roi de Tanjaour. Tranquebar étoit un lieu ſi peu conſidéré, lorſque les Danois y jetterent l'ancre, que les Portugais embarraſſés dans des ſoins domeſtiques & dans des guerres extérieures, les Hollandois acharnés à la pourſuite du commerce des épiceries, les Anglois agités juſques dans les Indes des troubles inteſtins de l'Etat, ne parurent pas même s'appercevoir qu'une autre nation entroit avec eux dans la

carriere dont ils étoient ſi jaloux de s'exclure les uns les autres. En vendant indifféremment à tous des munitions, des proviſions & des armes, la nouvelle Colonie mérita par ces ſervices une tolérance & même une liberté de commerce qu'ils lui laiſſerent, tant qu'un intérêt plus preſſant les obligea à recourir à ſes magaſins. Nulle gêne aux marchands étrangers, beaucoup de douceur & de juſtice envers les gens du pays, ce fut par là qu'elle fleurit dès ſon origine fort au-delà des eſpérances de la nation. Lorſque les Hollandois eurent pris aux Indes l'aſcendant ſur leurs rivaux, elle perdit par leur oppoſition les branches les plus lucratives de ſon commerce, & auſſi-tôt les longues & ſanglantes guerres du Nord le deſſécherent juſques dans ſes racines, par l'impuiſſance à laquelle la Compagnie fut réduite de lui faire des envois. Sa proſpérité n'avoit été qu'un heureux concours de circonſtances; elle devoit ceſſer avec elles. Concentrée dans ſes propres forces, elle ne ſe maintint que par ſa foibleſſe: on ne lui envia point une ſimple exiſtence. Elle s'entretint dans ſa petite fortune, en vendant aux marchands Maures & Gentils le droit de commercer ſous le pavillon Danois, bénéfice que ne négligent pas aujourd'hui ceux qui ont le maniment des affaires à Tranquebar. Le Raja de Tanjaour, après avoir tiré d'elle, par droit de ſuzeraineté, pour ſe défendre contre le Mogol, des hommes dont on prétend que la piraterie la dédommagea, ſe feroit emparé de leur ville, pour la vendre, dit-on, à une autre nation, ſi les Anglois ne l'avoient généreuſement ſecourue. Il eſt à préſumer qu'avec plus d'adreſſe & de conduite, les Danois auroient étendu leur territoire, chez un peuple naturellement bon & dans un pays extrêmement fertile. Pour le faire fleurir, on y a envoyé des Miſſionnaires; ceux-ci ont fait des proſélytes, & ces proſélytes ſont devenus de fidéles ſujets. Le ſuccès des Apôtres Danois a été ſi déciſif, que les Anglois & les Hollandois ont commencé, ſur cette épreuve, à s'appliquer à l'inſtruction & à la converſion des Indiens. Cependant quoiqu'on aſſure que l'état de la Colonie eſt devenu

Histoire des Indes.

beaucoup meilleur, il ne paroît pas que la Compagnie ſoit plus floriſſante; les artifices employés par la création de la Compagnie d'Altena pour relever le commerce, en ſont la preuve. La Colonie de Tranquebar eſt dans le même cas que ces petites nations enclavées entre de grandes nations qui ne les eſtiment pas aſſez pour les ſubjuguer, mais qui ne ſouffriroient pas qu'une puiſſance rivale les ſoumît.

Ces obſervations ſur les Colonies & le commerce des Indes étoient néceſſaires pour développer & même reformer nos premieres idées ſur le commerce en particulier & ſur le commerce en général. Nous prions nos lecteurs de rapporter & d'adapter aux principes que nous venons d'établir, ce que nous pouvons avoir dit peut-être prématurément ſur cet objet, avant que d'avoir aſſez approfondi les opinions dominantes ſur ces importantes matieres. (*)

De la Preſqu'Iſle au-delà du Gange.

Les géographes modernes donnent à cette Péninſule 530 lieues du nord au ſud, & 360 d'occident en orient dans ſa plus grande largeur. Vers ſa partie méridionale, ce n'eſt qu'une longue terre, qui communément n'a pas trente lieues de large. On la diviſe en trois parties. La ſeptentrionale comprend les Royaumes d'Azem, d'Ava, de Pégu, de Laos, d'Arrakan, de Boutan, de Tipra, du Tibet, &c. La méridionale renferme Siam & Malaca. L'orientale comprend Campa, pays preſqu'inconnu, Camboye, le Tonquin, la Cochinchine, &c. Nous avons décrit ailleurs ces deux derniers pays. Siam eſt de toutes ces contrées celle que les relations ont rendu la plus célebre. Je commencerai par la

(*) Ces obſervations ſont partie de l'ouvrage intitulé *Le politique Indien, ou conſidérations ſur les Colonies des Indes Orientales.* 1768. Chez Lacombe, rue Chriſtine.

deſcription

description de ce Royaume. Il y a apparence que les mœurs de ses habitans ont de grands rapports avec celles de leurs voisins.

Royaume de Siam.

Ce Royaume est borné du levant au nord par de hautes montagnes, qui le séparent du Royaume de Laos, & du nord au couchant par d'autres montagnes qui le séparent des Royaumes de Pégu & d'Ava. Cette double chaîne de montagnes habitées par des peuples peu nombreux, sauvages & pauvres, mais libres & de mœurs innocentes, laisse entr'elles une grande vallée, large en quelques endroits de 80 à 100 lieues, & arrosée du nord au midi par la belle riviere de Ménan, (mere-eau) qui se décharge dans le golfe de Siam par trois embouchures. Malgré un banc de sable qu'on appelle la barre de Siam, les grands vaisseaux trouvent un asyle dans la rade, dont le mouillage est très-bon. Le Ménan sujet, comme le Nil, à des inondations périodiques, se divise en tant de branches, qu'on court risque de se perdre dans ce labyrinthe. On conçoit que c'est sur ses rives que le commerce, la grande chaleur & d'autres commodités rassemblent la plus grande partie des habitans. Le reste du pays est mal peuplé & peu connu. Les Siamois ont même fort peu d'habitations sur les côtes maritimes; cependant la situation des lieux leur ouvre la navigation de toutes les mers de l'orient. Ils ont deux cens lieues de côte sur le golfe de Siam & 180 lieues sur celui de Bengale. Tandis que la nature a refusé des ports commodes à la côte de Coromandel, au couchant de ce dernier golfe elle en a donné un grand nombre. Le Royaume est couvert par beaucoup d'isles, qui forment pour les vaisseaux des asyles sûrs, dans lesquels ils trouvent de l'eau douce & du bois. Le Roi de Siam les compte dans ses Etats, quoique ses peuples ne les aient jamais habitées & qu'il n'ait pas assez de forces maritimes pour en défendre l'accès aux étrangers.

Histoire des Indes.

Division de Siam.

Le pays se divise en haut & bas Siam, le premier au nord, le second au midi. Le haut Siam, selon la Loubere, comprend sept Provinces, Porcelone, Sanquelone, Locontaï, Campengpet, Coconrepina, Pêchebonne, Pitchaï. Le bas Siam se divise aussi en sept Provinces, Jor ou Johor, Patane, Ligor, Ténasserim, Chantebonne, Petelong ou Bordelong & Tchiaï. Koempfer ne donne à Siam que douze Provinces; Jooft-Schuten en compte plus de vingt. Chaque voyageur écrit leurs noms & ceux des villes d'une maniere différente.

La côte de Bengale offre deux ports considérables à la tête de deux isles, Merguy & Jonsalan. Le long de la côte du golfe de Siam, les lieux les plus remarquables sont Patane, ville & cap à l'entrée du golfe, Bordelong & Ligor, autrefois dépendances de Malaca; & sur la même hauteur, les Pulis ou isles de Cornam, Sancori, Bordia, sans parler de quantité d'autres isles de moindre grandeur.

Quoique les bords du Ménan soient bas, marécageux & de difficile accès, c'est là qu'on a bâti les villes principales. Bancock, appellée Fou par les Siamois, se présente en remontant la riviere, à sept lieues de son embouchure. Le territoire de cette ville est un vaste jardin, qui fournit à la capitale une grande quantité de fruits, c'est-à-dire, l'espèce de nourriture que les habitans préferent à toutes les autres. Douze ou treize lieues au-dessus de Bancok, on trouve Sy-io-chiya, dont les étrangers ont fait India, Juthia, Judea, Odioa, &c. capitale du Royaume. Elle est bâtie au milieu des eaux dans une isle assez vaste, formée par le circuit du Ménan. On a comparé sa situation à celle de Venise. Les Rois de Siam, plus simples que les Doges de cette République, qui épousent la mer, se bornent à aller en balon sur le fleuve, quand il est débordé, pour le supplier de rentrer dans son lit. On assure que cette capitale est fermée par une muraille de brique de deux lieues de circuit, mais elle est presque deserte à la partie du sud & à celle de l'ouest. Les Européens y ont bâti quelques

belles maiſons. Un quartier eſt occupé par des étrangers Aſiatiques, qui habitent de petites loges de brique ou de pierre. Partout ailleurs il n'y a que de miſérables cabanes. La Loubere compare les maiſons des Mandarins à de grandes armoires. C'eſt toutefois là que logent le maître, la principale épouſe & ſes enfans. Les autres femmes ont des cabanes ſéparées, dont une paliſſade de Bambou forme une habitation commune avec la principale maiſon. Le palais du Roi ne peut être connu, parce qu'il eſt fermé même aux naturels du pays. Il n'y a que la ſalle du conſeil qui ſoit acceſſible. Pour y entrer, les Siamois ſe traînent ſur les mains & ſur les genoux, & ſi en tapinois, dit un voyageur, qu'on croiroit qu'ils veulent ſurprendre le Roi. Les dehors du ſerrail ont quelque choſe de majeſtueux.

Les Européens ont coutume d'appeller cette ville Siam. Ce nom eſt inconnu aux naturels. Ceux-ci appellent leur pays Meuang-tai, Royaume des libres. Les Portugais paroiſſent, dit-on, les inventeurs du nom de Siam, qu'ils employent pour déſigner non le Royaume, mais la nation. Ceux qui ſçavent la langue de Pégu aſſurent que Siam en cette langue, ſignifie libre. C'eſt de là ſans doute que les Portugais ont emprunté ce mot, qui répond à la dénomination que les Siamois ſe donnent eux-mêmes.

Louvo, à dix lieues de la capitale, forme un ſéjour agréable, où le Roi paſſe une grande partie de l'année. Ce Prince y a un palais moins ſpacieux, mais plus riant que celui de Juthia. L'édifice tel que le décrit Gervaiſe, ne ſeroit en France qu'une maiſon de plaiſance aſſez commune. On nomme encore parmi les places principales, Thainatbouri, ancienne capitale d'un Royaume particulier, dans laquelle on compte trois mille habitans, Laconceran, ville où le Ménan reçoit une grande riviere, Campengpet, rivale de Juthia, dans une Province où ſe trouvent des mines d'acier abondantes, Tian-tong, place ruinée, Métac, frontiere du Royaume entre le nord & l'oueſt, Cambori, ſur la frontiere de Pégu, Corazema ou Cariſſima ſur celle de Laos:

Histoire des Indes.

Socotai & Sanquelouk ont auſſi mérité l'attention des voyageurs. On trouve encore dans les relations quelques autres villes, ou du moins d'autres noms donnés peut-être aux mêmes amas de cabanes. Dans les grandes maiſons Siamoiſes, il n'y a point de plein-pied, quoiqu'il n'y ait qu'un étage. Les piéces ſe ſuivent ſur la même ligne, & de l'une à l'autre, il y a quelques marches à monter. La même inégalité ſe trouve dans les toits. C'eſt cette ſucceſſion de toits inégaux qui fait la diſtinction des degrés de grandeur. Le palais de la capitale en a ſept, avec quelques tours quarrées, qui ont auſſi pluſieurs combles. Les grands officiers en ont juſqu'à trois. On remarque la même gradation dans les pagodes. De trois toits, le plus élevé eſt celui ſous lequel eſt placée l'Idole. Le principal ornement de ces édifices conſiſte dans pluſieurs pyramides de brique & de chaux, dont les plus hautes ne le ſont pas moins que nos clochers ordinaires.

Hiſtoire naturelle.

Les Siamois ne connoiſſent que trois ſaiſons, l'hiver, le printemps ou le petit été & le grand été. L'hiver eſt ſec & l'été pluvieux. Les pluies commencent au mois de Mars, elles finiſſent avec le mois de Septembre ; & alors l'inondation commence. Les Siamois ne cultivent que les terres ſur leſquelles les eaux ſe débordent; les autres cantons ſont deſerts & couverts de bois. Ce Royaume eſt ſi vaſte, il a ſi peu d'habitans, les terres voiſines des rivieres ſont ſi graſſes & ſi fertiles, il y a tant de ſobriété ou plutôt ſi peu de beſoins, la forme du Gouvernement eſt ſi contraire à la culture, que la plus conſidérable partie du pays reſte en friche.

Le riz eſt la principale récolte, la nourriture la plus ordinaire, & le plus ſain des alimens des Siamois. Un officier qui a le titre d'Oc-ya-Chaou, Prince ou ſurintendant du riz, ouvre le labourage des terres, en traçant quelques ſillons, accompagné d'un nombreux cortége qui le ſert avec de grandes démonſtrations de reſpect. Ce Prince tient ici la place du Roi, qu'une crainte ſuperſtitieuſe a depuis quelques temps détourné de cette noble

fonction. Sa royauté ne dure qu'un jour, elle rapporte quelqu'argent, mais on la croit funeste à celui qui l'exerce. La Loubere raconte que le Roi seul recueille du froment, & peut-être moins pour le goût que par curiosité. Les François habitués dans le Royaume, étoient obligés de faire venir de la farine de Surate. Les potagers de Siam abondent en légumes, la plûpart différens des nôtres. Les fleurs y ont moins d'odeur & d'éclat qu'en Europe. Les fruits y ont beaucoup de parfum & de saveur, on ne les trouve délicieux qu'après s'y être accoutumé, & quand on est parvenu à en aimer le goût, on trouve ceux d'Europe fades & insipides. Cette qualité est commune aux fruits de tous les pays de l'Inde.

Les vastes forêts dont le Royaume est couvert, fournissent aux habitans une grande variété d'excellens arbres. Entre leurs cotoniers, on vante le capoc, qui produit une espéce d'ouate si fine, qu'on ne peut la filer; elle tient lieu de duvet. Une espéce d'arbres fort communs dans ces forêts jette la gomme qui fait le corps du plus beau vernis de la Chine & du Japon. Les Siamois ignorent l'art de la mettre en œuvre; peut-être manquent-ils d'une certaine huile qu'on doit mêler dans cette gomme pour l'employer. Ils font du papier, non-seulement de vieux linges de coton, mais aussi de l'écorce du tonkoë. Leurs livres consistent en plusieurs feuilles collées ensemble, que l'on plie en plusieurs sens. Ils écrivent aussi avec un style ou un poinçon sur les feuilles d'un certain arbre. Les Siamois entreprirent sur la fin du dernier siécle de planter des poivriers; & Gervaise assure que dans le temps qu'il étoit à Siam, on auguroit fort bien de ces plantations. Les cannes de sucre y sont si abondantes, qu'une livre de cassonade ne coûte que deux deniers. La Loubere remarque avec étonnement, que parmi tant d'espéces d'arbres dont le pays est rempli, il n'y en a pas une seule qui ressemble à celles d'Europe. Il s'y trouve des arbres si hauts & si droits, qu'un seul suffit pour faire un balon de seize à vingt toises de longueur.

Histoire des Indes.

Comme la religion ne permet pas de manger la chair des animaux, les Siamois ne ſongent qu'à élever les eſpéces deſtinées au labourage, telles que le bœuf & le buffle. Le Roi de Siam eſt obligé de tirer des chevaux de Batavia pour le ſervice de ſes armées. On prétend que les Siamois font à proportion le même cas des chevaux blancs que des éléphans de cette couleur. Le Roi étonné un jour de la répugnance que Vincent, médecin François, marquoit à traiter un de ces animaux de ſon écurie, lui fit aſſurer, pour vaincre ſa délicateſſe, que le cheval étoit Mogol, c'eſt-à-dire, blanc, & que ſes ancêtres, juſqu'à la quatrieme génération, avoient été du même poil, ſans aucun mélange de ſang Indien. Le grand commerce que font les Hollandois des peaux de daims & de buffles ſauvages qu'ils tirent de Siam, prouve qu'il y a une quantité prodigieuſe de ces animaux.

Parmi les oiſeaux du pays, l'aigrette eſt très-vantée dans nos relations. Elle doit ſon nom & ſa beauté aux aigrettes qu'elle a ſur le dos & ſous le ventre. Sa forme approche de celle du héron. Son plumage d'une blancheur éclatante & de la fineſſe du duvet le plus beau, eſt la matiere des ouvrages de plumes les plus eſtimés. Le nokto, animal plus grand que l'autruche, eſt un oiſeau particulier à ce pays. Les volatiles y multiplient extraordinairement, à cauſe de la chaleur du climat, qui ſeule ſuffit pour faire éclorre les œufs. En général, tous les oiſeaux ont dans l'orient un très-beau plumage. Leur ramage eſt un cri qui bleſſe l'oreille. Leur quantité dans ce Royaume paroîtroit ſurprenante ainſi que leur familiarité, ſi l'on ne ſe rappelloit que perſonne ne cherche à leur nuire, & que pluſieurs dévots ont la charité de les nourrir.

La chaleur & l'humidité font croître dans les forêts & dans les herbages des reptiles de différente eſpèce. Parmi les inſectes volans, les maringouins ou moſquites ſont les plus redoutables. Leur aiguillon eſt ſi fort qu'il perce les bas de peau les plus épais. La fumée les chaſſe, & c'eſt le ſeul moyen de s'en garantir. On aſſure qu'à Camboye, la coutume eſt d'expoſer les criminels à la

piquure de ces mouches, & qu'ils ne résistent jamais plus d'un nuit à ce cruel tourment. Les mouches luisantes forment sur les bords de la riviere de Siam un spectacle nocturne fort agréable. De loin on croit voir des nuages lumineux. Quelquefois, si l'on en croit Koempfer, elles cachent leur lumiere pour la faire reparoître un moment aprés avec un accord & une régularité qui a quelque chose de merveilleux. Le caboche est un poisson du Ménan, dont les Hollandois portent de grosses provisions à Batavia, & dont les nations voisines de Siam consument une prodigieuse quantité.

» La position du Royaume de Siam, dit l'auteur de la suite de » l'Histoire ancienne de M. Rollin, est parfaitement antipode » au Pérou. Les grains d'or qu'on trouve sur les bords des rivieres » quand les inondations sont passées, la quantité de puits & de » fourneaux creusés sur les montagnes par des mains d'hommes, » & qui n'ont pu servir qu'au travail des mines, ont persuadé aux » Siamois que leur pays renfermoit dans son sein les plus précieux » métaux. Leurs voisins en ont la même idée, & il paroît que » c'étoit aussi le sentiment des anciens, puisqu'ils ont donné le » nom de Chersonése dorée à cette partie de la Presqu'isle de l'Inde, » où Siam & Malaca sont aujourd'hui situés. Ces motifs ont porté » les Rois de Siam à faire ouvrir plusieurs mines. Les derniers » travaux n'ont abouti qu'à la découverte de quelques mines de » crystal, d'antimoine, d'emeril & de cuivre, mêlée d'un peu d'or » & d'argent. Ces dernieres étoient si peu riches, qu'à peine cinq » cens livres de minerai rendoient-elles un once de métal. On » dit que le médecin Vincent, dont il a déjà été question, trouva » une mine d'or, qu'il ne voulut point indiquer aux Siamois. » Les mines d'or dont parle le P. Tachard, n'ont pas plus de » réalité que les Idoles colossales d'or massif, qu'il place dans les » pagodes.

Siam a des mines de plomb, d'étaim, de fer, d'aimant & de pierres fines. L'étaim de ce pays est le métal mixte, participant

Histoire des Indes.

du cuivre & du plomb, que les Portugais ont appellé calin. On y joint, pour le blanchir, de la calamine autre minéral dont on se sert aussi pour purifier le cuivre. L'étaim ainsi préparé, s'appelle toutenague. Les boëtes de thé qui viennent en droiture de la Chine & du Japon, sont de ce métal Siamois. L'usage que ces Indiens font du fer est si borné, qu'ils ne se mettent point en peine d'en faire valoir les mines. Ils n'emploient dans leurs édifices aucun ferrement; des pointes de Bambou leur tiennent lieu d'épingles; les ancres de leurs navires sont de bois; enfin ils n'ont ni ciseaux, ni aiguilles, ni clous. La Loubere raconte que la découverte d'une mine de diamans attira si peu l'attention du Ministère, qu'on n'accorda pas la moindre récompense à ceux à qui on la devoit.

Observation particuliere sur la misere du pays.

» Je dirai franchement, (c'est le Chevalier de Forbin qui parle) » que j'ai été surpris plus d'une fois que l'Abbé de Choisi & le » P. Tachard qui ont fait le voyage avec moi & qui ont vu les » mêmes choses que moi, semblent s'être accordés pour donner » au public sur le Royaume de Siam des idées brillantes & si » peu conformes à la vérité. Il est vrai que n'y ayant demeuré » que peu de mois, & M. Constance ayant intérêt de les éblouir, » ils ne virent dans ce Royaume que ce qu'il y avoit de plus propre » à en imposer. Mais après tout, il faut qu'ils aient été étrange- » ment prévenus pour n'y avoir point apperçu la misere qui se ma- » nifeste par-tout, à tel point qu'elle saute aux yeux & qu'il est » impossible de ne pas la voir ». Cet officier assure que M. de Ceberet fut si frappé de l'air misérable de ce pays, qu'il ne concevoit pas comment on avoit pu en faire des relations si magnifiques. Il ajoute que M. Constance avoit épuisé l'épargne pour envoyer des présens à Louis XIV. Le Royaume de Siam, dit-il après son retour à ce Prince, ne produit rien & ne consume rien. Son témoignage s'accorde assez bien avec la relation de la Loubere.

Ce pays ne peut être regardé que comme un entrepôt commode pour

pour le commerce des Indes, de la Chine & du Japon. Les Rois ſe ſont emparés de tout le commerce du dehors ; & ils partagent avec leurs ſujets celui qui ſe fait dans l'intérieur du Royaume, en ſe réſervant le débit excluſif des marchandiſes les plus lucratives. Ce Prince, ſa femme & les autres Princes ont des magaſins où les marchandiſes ſe débitent en gros, & des boutiques où elles ſe vendent en détail. Toutes les terres appartiennent au Roi, & chaque ſujet libre lui doit ſix mois de ſervice. Le ſeul moyen de ſe ſouſtraire à la loi commune, aux corvées, c'eſt de payer au fiſc une quinzaine de ticals, valant environ quarante ſols la piéce, ou de lui apporter une certaine quantité de denrées & de marchandiſes. Il réſulte de ces uſages que le commerce & l'agriculture ſont ici dans une éternelle langueur. Au produit de ces deux ſources de richeſſes, le Roi réunit celui des impoſitions ſur les balons, ſur les liqueurs, ſur certains arbres, & enfin les bénéfices caſuels conſiſtant en confiſcations, amendes, préſens, ſucceſſions, taxes extraordinaires. Ainſi la richeſſe de la nation fond preſque toute entiere dans le tréſor royal, dont le ſoin eſt confié au Pra-clang ou Barcalon, ſurintendant des finances. La Loubere dit qu'on faiſoit monter, de ſon temps, le revenu de la Couronne à deux millions. Il eſt à remarquer que le Roi n'eſt jamais bien payé des tributs impoſés ſur les terres éloignées de la Cour ; que ſuivant les loix, celui qui ne laboure pas ſa terre ne paye rien, quoique ce ſoit par ſa négligence qu'il ne recueille rien ; que pour s'exempter des corvées, pluſieurs ſe cachent dans les bois, ou abandonnent le pays, ou ſe vendent ; & qu'enfin dans toute l'étendue de ce vaſte pays, on ne trouve pas un million d'habitans. Un Siamois vantoit un jour au Roi de Golkonde la grandeur des Etats de ſon maître. Vous avez raiſon, lui dit le Monarque, votre maître a des Etats beaucoup plus étendus que les miens, mais les miens ſont peuplés d'hommes, & les ſiens de ſinges & de moucherons.

Gouvernement politique & domeſtique de Siam.

Le peuple Siamois eſt diviſé en deux claſſes générales, celle

des esclaves & celle des personnes libres. Le maître a tout pouvoir sur l'esclave, à l'exception du droit de mort. La différence qu'il y a des esclaves du Roi à ses sujets de condition libre, c'est qu'il occupe toujours ses esclaves à des travaux personnels & qu'il les nourrit; au lieu que les personnes libres ne lui doivent que six mois de service dans l'année, à leurs propres dépens. Les esclaves des particuliers ne sont point employés aux corvées de l'Etat. Ainsi la dégradation d'une personne libre qui, pour dette ou par une vente volontaire, tombe dans la servitude, est une perte réelle pour le Souverain, qui loin de s'opposer au cours de l'usage ou des loix, n'exige pas même un droit d'indemnité : chose surprenante dans un Gouvernement d'ailleurs si tyrannique. Les personnes libres, dans le temps de leur service, sont employées, les unes à la garde, à la culture des jardins & dans les atteliers du palais; les autres aux travaux publics & à la défense de l'Etat; d'autres enfin dans les maisons des grands officiers du Royaume. La noblesse n'est que la possession actuelle des charges; il est rare que des familles s'y maintiennent long-temps, quoique les offices soient héréditaires; parce que la moindre faute ou même le caprice seul du Souverain dégrade les plus grands Seigneurs. Celui qui perd sa place n'a plus rien qui le distingue du menu peuple. La distinction entre le peuple & les prêtres n'est aussi que passagere, puisqu'on peut toujours revenir d'un état à l'autre. Les prêtres sont exempts de toute servitude.

Pour ne laisser échapper personne au service personnel, on tient tous les ans un compte exact du peuple sous la division de gens de main droite & de gens de main gauche. Les uns & les autres sont soudivisés par bandes ou compagnies, dont chacune a son chef appellé Naï. Plus une bande est nombreuse, plus le chef est honoré. On distingue entre les Naïs sept degrés qui répondent au nombre de leurs soldats ou serfs. Ainsi l'Oc-Mening, lequel est chef de dix mille hommes, est au-dessus de l'Oc-Pan, lequel n'en commande que mille. Les titres de Pa-ya, d'Oc-ya, d'Oc-

pra, d'Oc-louang & d'Oc-coune, ſont ceux des autres grades. Le mot Oc ſemble ſignifier chef. Tous les officiers du Royaume ſont Naïs. Ce mot eſt devenu un terme de civilité, que les Siamois ſe donnent mutuellement, comme les Chinois ſe donnent celui de maître ou de précepteur.

Le Roi de Siam n'éleve perſonne aux dignités ſans lui donner un nouveau nom : uſage aſſez commun dans l'Orient. Ce nom eſt toujours une louange. Ces officiers n'ont ni gages ni appointemens. Ils ne tiennent du Prince que le logement, des meubles & quelques naa ou terres labourables qu'ils perdent avec leur charge. Leur principal bénéfice vient des concuſſions qu'ils exercent, d'intelligence les uns avec les autres, ſur le peuple, & que la Cour autoriſe par ſon ſilence. Le commerce des préſens eſt public. Un juge ne ſeroit point puni pour en avoir accepté, s'il n'étoit manifeſtement convaincu d'injuſtice. Le ſerment par lequel les officiers s'engagent à l'obſervation fidéle de leurs devoirs, conſiſte à boire de l'eau, ſur laquelle les Talapoins ont prononcé des imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux obligations qu'il contracte.

Une diſtinction importante eſt celle qu'on met entre les Cang-Naï ou officiers du dedans, & les Cang-Noc ou officiers du dehors. Les Miniſtres intérieurs aſſiſtent au Conſeil d'Etat, qui ſe tient en préſence du Prince ; ils compoſent le tribunal où ſe jugent les affaires civiles & criminelles. On emploie auſſi ces derniers à des meſſages, à la garde du Roi, &c. Ils ſont beaucoup plus honorés que les Cang-noc, qui ſont moins aſſervis. Cette différence a lieu dans les Provinces envers la perſonne du Gouverneur.

Il y a dans le Royaume pluſieurs cours de judicature, qui reſſortiſſent toutes à la Cour ſouveraine établie dans la capitale. Ces tribunaux ne conſiſtent proprement qu'en un ſeul officier nommé Pouran, *perſonne qui commande* ; puiſque le droit de juger réſide en lui ſeul, & que ſes aſſeſſeurs n'ont que voix conſultative, ainſi que dans les Etats voiſins. La prérogative la plus importante de ce

Histoire des Indes.

préſident eſt le gouvernement civil & militaire de ſon reſſort; qu'il joint ordinairement à l'adminiſtration de la juſtice. Comme les grands gouvernemens étoient autrefois à vie, l'ambition des Vicerois parvint à les rendre héréditaires, & dans certains lieux éloignés de la Cour, indépendants. C'eſt ainſi que la Province de Johor eſt devenue un Etat particulier. On prétend que Patane, autre Province du bas Siam, gouvernée par une femme, que Lahos, Pégu, Camboye & d'autres pays de la Péninſule ont ſecoué de la même maniere le joug du Roi de Siam, comme les Nababs de l'Indoſtan ſecoueront celui du Mogol. L'abus de ces uſurpations a fait abolir l'hérédité des grands gouvernemens. A ces deſpotes, on a ſubſtitué des Pourans, qui n'ont que pour trois ans la commiſſion de gouverneurs. Cependant il y a encore beaucoup de Tchaou Meüang ou Seigneurs de Province, qui jouiſſent par droit de ſucceſſion de gouvernemens, dans leſquels ils ſemblent partager avec le Roi la ſouveraineté; car ils s'arrogent une partie de tous les impôts. Le Roi leur entretient une garde nombreuſe de Keulaï ou bras peints, ſoldats ainſi nommés, parce qu'ils ont ſur les bras des empreintes d'un bleu noirâtre, formées avec de la poudre à canon jettée dans des inciſions qu'on y a faites.

Les officiers-conſeillers du tribunal de la capitale ont, comme ceux des provinces, divers départemens, les finances, la guerre, l'intendance des jardins & des palais, le ſoin des balons & des galeres, la maiſon du Roi, la police intérieure de la ville, l'inſpection des éléphans & des équipages, la garde des magaſins royaux, la direction du commerce étranger. Le préſident de ce tribunal avoit anciennement une autorité preſqu'abſolue, comme chef de la juſtice & comme Viceroi de la province. On a ſagement diviſé ces deux emplois. Celui de Viceroi, la premiere dignité de l'Etat, eſt exercé par un Mandarin, titré Maha-o-barat. Le Mandarin qui préſide à la juſtice ſe nomme Yumrat. On peut toujours appeller de ſes jugemens au Roi, qui ſeul prononce des arrêts de mort, à moins qu'il ne délegue ce droit par une attri-

bution particuliere à certains magiſtrats, tels que les inſpecteurs extraordinaires des provinces, qui peuvent faire-ſubir, même aux officiers, une peine capitale. Le chef général de la police ſe nomme Tchacry.

On plaide par écrit & après avoir donné caution. Le procès rapporté par un greffier au Pouran, celui-ci conſulte le code, explique la loi à ſa fantaiſie, & prononce. Toute affaire devroit être terminée en moins d'une ſemaine; mais l'avarice des juges les éterniſe & ruine les plaideurs. Il eſt ſingulier que les frais de juſtice ſoient énormes dans un pays où les vivres ſont à un prix ſi bas. On voit par un mémoire que la Loubere rapporte, que les frais d'un procès ordinaire montent à plus de ſoixante livres, ſomme exorbitante dans ce Royaume miſérable, ſans parler des préſens qui reſſemblent à nos anciennes épices. Il n'y a point ici de notaire ni d'autre praticien de ce genre. Les obligations ſe font par l'entremiſe d'un tiers qui écrit la promeſſe, & ce titre ſuffit. L'uſage des cachets eſt inconnu; les magiſtrats ſeuls ont un ſceau. Les particuliers ne ſignent de leur nom aucune écriture; ils ſe contentent de mettre au bas une marque qui a la forme d'une croix. On fait les donations par mariage ou autrement de la main à la main, de vive voix, même à l'article de la mort; ainſi nul teſtament.

Dans les accuſations graves, on a recours à la queſtion au défaut des preuves ordinaires. Les parties paſſent par les épreuves de l'eau, du feu, des vomitifs, pilules qu'il faut garder dans l'eſtomac pour être innocent. Enfin on eſt expoſé aux tigres. Si les deux adverſaires ſont dévorés, ils étoient tous les deux coupables. La conſtance avec laquelle on voit ſouffrir aux Siamois ce genre de mort, eſt incroyable, dans une nation qui montre ſi peu de courage les armes à la main. Les ſupplices ſont affreux. Brûler à petit feu les criminels, les livrer à un tigre affamé qui ne peut les déchirer que lentement, les plonger dans l'huile bouillante, les nourrir de leur propre chair, ſont des cruautés ordinaires. La

peine du glaive eſt pour les criminels de diſtinction. Quant aux Princes du ſang que la politique du deſpotiſme condamne à la mort ou à une exiſtence plus dure, on les aſſomme avec des maſſues de bois précieux, on les étouffe dans des draps d'écarlate, on les laiſſe mourir de faim, ou on leur affoiblit l'eſprit par des breuvages. La baſtonnade qui ſe donne ici avec des rotins ou roſeaux gros comme le doigt, eſt ſi cruelle qu'elle laiſſe quelquefois une telle impreſſion de foibleſſe, qu'on s'en reſſent toute la vie. On a ici, comme à la Chine, l'uſage de la ka ou cangue, ſupplice qui n'imprime aucune flétriſſure. La peine ordinaire du vol eſt la reſtitution du double ou du triple à partager par égales portions entre le juge & la partie léſée. On étend ici la peine du vol à toute poſſeſſion injuſte en matiere réelle ; de ſorte que quiconque eſt évincé d'un héritage par procès, non-ſeulement rend l'héritage à la partie, mais en paye encore le prix, moitié à la partie, moitié au juge.

Quoique les Siamois ſoient peu propres à la guerre, comme on l'a déjà dit, ils ne laiſſent pourtant pas de la faire ſouvent & avec avantage, parce que leurs voiſins ne ſont ni plus puiſſans ni plus braves qu'eux. La Loubere rapporte un fait qui donne une idée ſinguliere de la bravoure & des guerres de ces Indiens. Un Provençal, nommé Cyprien, employé dans une guerre contre le Roi de Singor, comme canonnier, ayant reçu ordre du général de ne point ajuſter l'ennemi, ſuivant le droit public, qui ne permet point de tirer droit, ne douta point que le Roi ne fût trahi par ſon général. Las de voir des armées en préſence qui n'attentoient à la vie de perſonne, il ſe détermina à paſſer ſeul dans le camp ennemi pour aller prendre le Roi de Singor dans ſa tente ; & il réuſſit. Son audace termina ainſi une guerre qui duroit depuis vingt ans. Le Roi de Siam voulut récompenſer ce ſervice par le don d'une quantité de bois de Sapan ; des intrigues de Cour l'en détournerent, & Cyprien mécontent ſe retira à Surate.

Forces du Royaume, diſcipline militaire, &c.

Des forêts impénétrables, un grand nombre de canaux, l'inon-

dation annuelle de ſix mois, défendent aſſez le Royaume pour que les habitans négligent le ſecours des fortifications de l'art. Ils n'élevent point de places fortes, de peur de les perdre & de ne pouvoir les reprendre. Celles qu'ils ont ſoutiendroient à peine la premiere inſulte d'une troupe aguerrie. Quelques années avant l'arrivée de M. de Chaumont, un ancien valet de la Miſſion de S. Lazare de Paris, dont toute l'habileté conſiſtoit à faire une ſaignée, avoit été obligé par l'ordre abſolu du Roi de Siam, de conſtruire un fort ſur la frontiere du Pégu, quoiqu'il proteſtât de ſon incapacité; pour prix de ce ſervice, il obtint un gouvernement.

L'artillerie du Royaume conſiſte en quelques piéces de canon, fondues par un Portugais de Macao. La cavalerie eſt compoſée d'environ deux mille chevaux. La marine n'eſt que de cinq ou ſix vaiſſeaux fort petits, ordinairement employés au commerce, & d'une cinquantaine de galeres ou petits bateaux à un pont, montés de cinquante ou ſoixante hommes, tant pour ramer que pour combattre. Quant à l'infanterie, tout Siamois, tout Indien eſt ſoldat; c'eſt pourquoi l'on voit dans ces contrées des Princes qui n'ont pas deux millions de ſujets, mettre ſur pied des armées de trois ou quatre cens mille hommes, qui pourvoient eux-mêmes à leur modique ſubſiſtance. Outre ce fonds de milices nationales, le Roi entretient diverſes compagnies de ſoldats étrangers, les uns à pied, les autres à cheval, la plûpart pour ſa garde. Cette garde eſt formée de ſoldats de Laos & de Méen; de Mahométans-Mogols, gens de bonne mine & d'une inſigne lâcheté; de Tartares-Chinois qui paſſent pour braves; d'aventuriers Indiens qui s'appellent Rajebouts, tous iſſus, ſi on les en croit, de maiſons ſouveraines, hommes de cœur quand ils ſe ſont enivrés d'opium, ainſi que les Malais, voiſins de Siam. Quant aux Siamois, ils n'uſent point de cette liqueur; ils auroient peur de devenir courageux. Les Rois de Siam avoient autrefois une garde Japonnoiſe qui leur faiſoit la loi. Le pere de Chaou-Naraïe ſe défit d'une nation trop ſupérieure en eſprit & en valeur à ſes ſujets.

Histoire des Indes.

L'artillerie commence toujours le combat, & si elle ne le termine point, on se met en devoir de se servir de fléches & de mousquets; mais on n'attaque jamais avec assez de vigueur, ni l'on ne se défend avec assez de constance pour en venir à la mêlée. Tous ces Péninsulaires comptent principalement sur leurs éléphans, quoique cet animal, pour n'avoir ni mords ni bride, ne puisse être sûrement gouverné; qu'il revienne souvent sur son maître, quand on le blesse, & qu'il craigne si fort le feu qu'il ne s'y accoutume presque jamais. Tachard donne au Roi de Siam vingt mille éléphans. Suivant le récit de la Loubere, les Siamois tout menteurs & tout vains qu'ils sont, sur-tout dans cette matiére, en comptent tout au plus dix mille, nombre que des voyageurs réduisent à quelques centaines. Le commandant général des éléphans s'appelle Oc-pra-Petratcha; c'est un des plus grands emplois du Royaume.

Le Calahom a le département de la guerre, & il est naturellement Général des armées : il a aussi l'intendance de la mer & la garde des *balons* du Roi. Les Siamois donnent ce nom à de petites barques de rivieres, qui ont communément une toise dans leur plus grande largeur, & quelquefois six-vingt pieds de long. Les grands Balons, tels que ceux du Roi & des Princes, ont jusqu'à cent pagayeurs ou rameurs, qui semblent former avec leurs rames ou pagayes les ailes ou les nageoires de certains animaux monstrueux, représentés à la pouppe & à la proue des bateaux. Les pagayeurs chantent en manœuvrant, & plongent la rame en cadence; il y a au centre des balons ordinaires, une loge de bois qui peut contenir une famille. Quantité de Siamois n'ont point d'autre habitation que ces maisons flottantes. Les balons de l'Etat ou du Roi, & ceux des personnes qualifiées, n'ont qu'un siége d'une place, plus ou moins élevé selon la dignité des personnes. Si c'est un Mandarin du premier ordre, l'estrade est surmontée d'une impériale que les Siamois appellent coup, & les Européens chirole. Quand le balon du Roi vogue sur la riviere, tous

tous les Siamois qui ſont dans d'autres balons, ſe proſternent, comme par-tout où ils le rencontrent. Il n'y a qu'un ſeul officier qui ne ſoit pas aſſujetti à cette loi d'étiquette, ce qui rend ſa dignité fort honorable : à l'audience, cet officier a toujours les yeux attachés ſur le Prince, pour recevoir & donner, en ſignes, ſes ordres à des officiers qui ſont hors de la ſalle. Les Siamois n'entrent point dans le vang, c'eſt-à-dire, dans l'enceinte intérieure du Palais, laquelle contient l'appartement du Roi, des cours & des jardins, ſans ſe proſterner. Ils ne paſſent point devant le praſſat ou le Palais ; & ſi quelquefois le fil de l'eau les y porte, les gens du Roi lancent ſur eux une grêle de pois avec des ſarbacanes ; les pagayeurs doivent ramer ſi doucement, qu'on n'entende point le bruit de la manœuvre.

De la Cour de Siam.

Le ſilence regne toujours ſi profondément dans le praſſat & dans les environs, malgré la multitude des Gardes & l'affluence des Mandarins, qu'on prendroit ce lieu pour une ſolitude écartée ; les ordres même ne s'y donnent point verbalement, comme on l'a obſervé : il ſemble qu'il n'eſt habité que par des ombres. Les courtiſans les plus accrédités n'approchent jamais le Prince de fort près, & c'eſt une faveur s'il daigne ſe montrer à eux d'une des fenêtres du praſſat. Il ne reçoit point autrement les Ambaſſadeurs ; il leur parle laconiquement du haut d'une tribune, & toujours dans les mêmes termes. Tout ce qui ſe paſſe dans le palais eſt enſeveli dans le myſtere ; c'eſt un crime de léze-Majeſté que de parler du Roi. Il y a très-peu de gens qui ſachent le nom du Prince regnant, & ceux-là n'oſeroient le prononcer pendant ſa vie. Lorſqu'il daigne ſe montrer en public, c'eſt toujours avec un appareil qui inſpire la crainte. Ainſi, loin de s'intéreſſer à la conſervation du Monarque, les peuples voyent avec plaiſir les révolutions qui arrivent dans l'Etat. Le deſpote vit dans une continuelle inquiétude ; c'eſt en vain que, pour ſe raſſurer, il s'enferme dans une triple enceinte de fortifications ; ſon deſpotiſme ſombre rend ſa fortune auſſi incertaine que celle de ſes Sujets.

Histoire des Indes.

Il eſt aiſé d'uſurper l'autorité dans un pays où l'exercice en eſt concentré dans un ſeul homme, & peut-être dans le ſceau de cet homme, la ſeule autorité que le peuple connoiſſe. Quiconque s'empare de l'eſprit, de la perſonne, du ſceau du Prince, n'a plus rien à faire pour le dépoſſéder. Le fils aîné de la Reine devroit être, ſuivant les loix, l'héritier du trône ; mais c'eſt ordinairement le plus fort des enfans du Prince, ou le plus chéri, quoiqu'il ſoit né d'une concubine. Les filles, loin de ſuccéder, ſont à peine regardées comme libres.

Le ſervice intérieur du palais eſt fait par des Mahatlex, eſpéce de pages, par quelques Eunuques en très-petit nombre, & par de jeunes filles. Tous ces domeſtiques ſont ſous la dépendance de la Reine ; elle a le pouvoir de les faire châtier : ſon autorité s'étend juſques ſur les maîtreſſes du Roi. On comprend ſans peine que ſi le Roi favoriſe une de ces femmes, il ſçait la dérober à la jalouſie de la Reine. Ces Aſiatiques qui attachent une idée de grandeur à la multitude des Sulthanes, ne pouvoient concevoir comment un auſſi grand Prince que le Roi de France, n'avoit qu'une femme, & point d'éléphans. Les véritables officiers de la chambre & de la cuiſine du Roi de Siam, ſont des femmes ; elles le ſervent à table, elles l'habillent, mais ne touchent jamais à ſa tête. On choiſit dans tout le Royaume des filles pour le ſervice du vang & des plaiſirs du Roi ; oppreſſion dont la plûpart des Siamois délivrent leur famille à prix d'argent. C'eſt un uſage ſi bien établi, que les officiers du palais prennent quantité de filles dans la ſeule vue de les faire racheter par leurs parens.

Sciences, Arts, &c. de Siam.

La religion des Siamois a été traitée dans les obſervations générales des Indes ; on a auſſi jetté un coup d'œil ſur les ſciences & les arts de cette Péninſule orientale. Nous ne nous étendrons point ſur les langues de Siam ; la langue commune a quelque reſſemblance avec celle de la Chine. Les Européens ont beaucoup de peine à trouver dans les leurs l'équivalent des caractéres Siamois. Il n'y en a guère de plus pauvre & de moins variée dans ſes

tours, que celle de Siam; elle manque même de mots ſimples pour exprimer une infinité de choſes communes. Les ſçavans & les perſonnes polies parlent bali, c'eſt la langue de la religion & des loix; elle a quelque conformité avec un idiome de la côte de Coromandel. Les Siamois écrivent de gauche à droite contre la coutume preſque générale de l'Orient. Il nous reſte à parler des uſages les plus remarquables du pays.

Mœurs, coutumes, &c. des Siamois.

Les Siamoiſes ont, comme toutes les Indiennes, un tempérament prématuré. Quoiqu'il ne ſoit pas permis aux filles de converſer avec les garçons, la nature eſt plus forte que la loi, & l'adreſſe parvient à tromper la vigilance. Lorſqu'un jeune homme recherche une fille, ſi le parti paroît ſouhaitable aux parens de la perſonne, & qu'elle même n'y répugne point, les deux familles donnent chacune de leur côté la nativité de la fille & du garçon aux devins, pour ſçavoir ſi le mariage durera ſans divorce juſqu'à la mort. Comme tout le monde cache ſoigneuſement ſes richeſſes pour ſe mettre à couvert des concuſſions, on conſulte auſſi les devins ſur le bien de chacun, & on prend ſur leur avis une réſolution définitive. La dot & les préſens de famille reçus, le mariage ſe conſomme au milieu des feſtins & des ſpectacles, ſans aucune cérémonie religieuſe. Les Talapoins viennent ſeulement un ou deux jours après la conſommation jetter de l'eau benite & réciter des prieres ſur les mariés. La plus riche dot à Siam eſt de cent catis ou quinze mille livres; on ſe marie ordinairement à fortune égale, ainſi les plus fortes communautés ne ſont que de dix mille écus. Le mariage eſt défendu aux premiers degrés de parenté; les Rois qui ont le malheur d'être indépendans des regles, ſe mettent quelquefois au-deſſus de cet uſage. Chaou-Naraïe avoit épouſé ſa ſœur & ſa fille unique, née de ſa ſœur. Parmi les femmes des Siamois, la *grande femme* a toutes ſortes d'avantages ſur les petites ou concubines; la ſucceſſion lui appartient, elle lui donne le droit de vendre les autres femmes & leurs enfans, il il n'y a que les ſiens qui héritent, & par portions égales. Le mari

eſt naturellement le maître du divorce; cependant il ne le refuſe guère à une femme qui l'exige abſolument. On dit que les ménages ſont preſque tous heureux; il n'en faut peut-être pas conclure que les femmes ſont fidelles, mais plutôt que les maris ne ſont pas jaloux : cependant les Siamoiſes ont moins de penchant à ſe livrer aux étrangers, que les Péguanes établies parmi elles. Comme elles ont moins de vivacité, on peut croire qu'elles ſont de complexion moins amoureuſe.

Les Siamoiſes ſont détournées de la galanterie par le travail auquel elles ſont condamnées pendant les corvées de leurs maris, qu'elles nourriſſent du fruit de leur propre labeur; par la privation de toute eſpece de luxe de table & d'habits; par la retraite dans laquelle elles vivent, du moins celles d'une certaine condition; par le droit que leurs maris ont de les tuer ou de les vendre dans le cas du crime avéré. Cependant ceux qui vantent leur fidélité donnent, ſans s'en appercevoir, beaucoup de preuves de leurs débauches. Le lit même des Rois n'eſt point à l'abri de cette ſouillure. Les Siamoiſes ſont ſi fécondes, que ſouvent elles accouchent de deux enfans à la fois.

Les funérailles, dit un Hiſtorien de divers peuples de l'Aſie, ſe font à Siam, comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre, & qui ſemblent ſuppoſer que ces Aſiatiques ont moins d'horreur de la mort que les autres peuples. Cette indifférence doit naître naturellement de leur miſere & de l'idée de la métempſycoſe; cependant leurs obſèques n'en ont pas moins l'appareil de la triſteſſe & du deuil que chez les nations que l'on ſuppoſe plus effrayées de l'aſpect de la mort.

Dès qu'un homme a fermé les yeux, les Talapoins annoncent ſa mort avec une groſſe cloche d'airain deſtinée à cet uſage. Après qu'on a lavé, ſerré avec des bandelettes & injecté le corps, on l'éleve dans une bierre ſur une eſtrade au tour de laquelle on brûle des bougies & des parfums. Pendant trois nuits les Talapoins chantent dans la chambre des moralités ſur la mort & des

leçons sur le chemin du ciel qu'ils enseignent à l'ame. Ce temps expiré, le corps est porté à la campagne dans le lieu où il doit être brûlé, c'est-à-dire, auprès de quelque temple. La famille l'accompagne en habit de deuil au son des instrumens qui se mêlent à leurs lamentations. Lorsque le corps est placé nud sur le bucher, les Talapoins chantent pendant un quart d'heure, ils se retirent ensuite, & l'on met le feu au bucher. On ne laisse jamais consumer entierement le corps. Le feu éteint, les restes du cadavre sont enfermés dans la bierre & déposés sous une des pyramides qu'on voit autour des temples. Quelquefois on enterre avec le mort des richesses, sans craindre qu'on y touche dans des lieux que la religion doit rendre inviolables. Dans les funérailles des grands, on jette sur le bucher des papiers découpés représentant pour la plûpart des monstres bisarres, dont les Chrétiens ont pris quelques-uns à figure humaine pour des diables. Il arrive souvent que les Talapoins les sauvent des flammes pour les employer à d'autres obsèques. Quelquefois avant que de brûler le corps, on donne des spectacles autour du bucher; ce qui a peut-être donné lieu à la remarque de l'Auteur que j'ai cité au commencement de cet article. » Ces spectacles, dit la Loubere, mal copié par l'Historien des voyages, ne sont appellés aux funérailles par aucune » vue de Religion, mais seulement pour les rendre plus magni- » fiques. Ils donnent à la cérémonie un air de fête, & néanmoins » les parens du mort ne laissent pas d'y faire beaucoup de la- » mentations & d'y verser beaucoup de larmes. » Les pauvres qui n'ont pas le moyen de faire les frais nécessaires pour brûler les cadavres de leurs proches, ni de payer les Talapoins pour les enterrer, les exposent dans quelque lieu éminent pour servir de pâture aux oiseaux de proie. La loi défend de brûler ceux qui ont péri d'une mort violente, les criminels, les enfans morts-nés, les femmes mortes en couche, &c. Les Siamois mettent les malheureux au rang des coupables, parce que dans leurs principes, il ne peut arriver de malheur à l'innocence. Le deuil n'est point

forcé à Siam ; chacun y fuit le fentiment de fa douleur. L'on y voit plus fouvent les peres & les meres vêtus de blanc & rafés pour la mort de leurs enfans, que les enfans pour celle de leurs peres & de leurs meres ; témoignages d'une horrible barbarie.

Les cerfs-volans ou vas de papier, amufement de toutes les Cours des Indes, les luttes corps à corps, les courfes de balons & celles des bœufs, les combats d'éléphans, de tigres & de coqs, les feux d'artifice, les tours des Saltinbanques, les marionettes de Laos, des comédies Chinoifes, forment les principaux divertiffemens des fêtes. Les Siamois ont auffi trois fortes de fpectacles de théâtre ; le Cone, danfe pantomime, mêlée de chants & exécutée par des hommes mafqués d'une maniere hideufe & armés pour repréfenter par des contorfions extravagantes des combats ; le Lacone, poëme qui tient de l'épique & du dramatique dont le fujet eft une hiftoire férieufe dont le récit ou la repréfentation dure environ trente-fix heures dans l'efpace de trois jours ; le Rabam, dont les chants & les danfes, exécutées par des femmes & par des hommes, roulent fur des fujets de galanterie. Le Cone & le Rabam font employés dans les funérailles. Le Lacone fert principalement à folemnifer la dédicace des temples.

Le divertiffement le plus familier de ces Indiens eft le jeu, qu'ils aiment jufqu'à rifquer leur fortune, leur liberté, & celle de leurs enfans. Ils préferent à tous les autres le faca ou trictrac. Le tabac en fumée a beaucoup de charmes pour les deux fexes. Ces plaifirs, les repas & le fommeil rempliffent la vie d'un Siamois, pendant tout le temps où il n'eft point occupé au fervice du Prince. Ils abandonnent à leurs femmes la culture des terres, les travaux pénibles, les foins du ménage, & tout fouffre.

La politeffe eft fi grande dans tout l'Orient, même à l'égard des étrangers, qu'un Européen, au rapport de la Loubere, s'il y a fait un long féjour, a bien de la peine à s'accoutumer de nouveau aux familiarités & à l'incivilité de nos contrées. Les cérémonies font auffi effentielles & auffi multipliées à Siam qu'à la Chine.

Accoutumés dès leur plus tendre enfance à ces pratiques, les Orientaux ne les trouvent point pénibles. Il en eſt de même des diſtinctions; elles ſont encore moins dures, par l'eſpoir qu'ils ont d'en jouir à leur tour, & de changer le lendemain de condition avec leurs ſupérieurs, ſuivant le caprice du Prince. La politeſſe & la douceur des Siamois ſe peignent dans leur langue, qui eſt remplie de termes reſpectueux & flatteurs. Leur conſidération pour les femmes ne leur permet pas de leur donner d'autres noms que ceux des choſes les plus précieuſes & les plus agréables, jeune diamant, jeune or, jeune fleur, jeune cryſtal. On ne manque jamais d'appliquer aux Dames la qualité de Nang, jeune, parce qu'on croit ici comme ailleurs que c'eſt le compliment le plus flatteur qu'elles puiſſent entendre.

La civilité exige ici, comme dans tout l'Orient, que quand on s'aſſied, ce ſoit les jambes croiſées. Dans un cercle, les Siamois, s'ils ne ſont aſſis, s'accroupiſſent par reſpect les uns pour les autres. Les ſerviteurs devant les maîtres, les gens du peuple devant les Mandarins, ſe tiennent à genoux le corps appuyé ſur les talons, la tête un peu inclinée & les mains jointes à la hauteur du front; devant le Roi, ils ſe tiennent proſternés ſur les genoux & ſur les coudes. Le lieu le plus élevé paſſe pour le plus honorable; dans un terrein uni la droite eſt la place d'honneur; dans une chambre, c'eſt le fond oppoſé à la porte. Quand les Envoyés de France étoient dans la ſalle baſſe de leur hôtel, les Siamois qui les ſervoient ne montoient point au premier étage, pour ne pas avoir les pieds au-deſſus de la tête des Miniſtres. Quand les Mandarins de Siam logerent dans une hôtellerie de Vincenne, un des Ambaſſadeurs ſubalternes qui étoit au ſecond étage, s'étant apperçu qu'il étoit au-deſſus de la lettre du Roi, gardée au premier étage par le principal Ambaſſadeur, deſcendit de ſa chambre avec précipitation, & ne voulut plus y remonter. Par une ſuite de ce préjugé, les Siamois trouvent fort extraordinaire qu'en Europe on place les valets dans le lieu le plus exhauſſé du logis. Par le même principe,

il eſt plus honorable, non-ſeulement d'être aſſis ſur un ſiége haut que ſur un ſiége bas, mais encore d'être debout que d'être aſſis.

Comme le lieu le plus éminent eſt la place de diſtinction, la tête, comme la partie du corps la plus haute, eſt la plus reſpectée. C'eſt faire à quelqu'un le plus grand des affronts, que de le toucher à cette partie là : toucher même à ſon bonnet, s'il le laiſſe quelque part, c'eſt une incivilité. Auſſi c'eſt une très-grande marque de reſpect, que de ſe mettre à ſoi-même ſur la tête, une choſe que l'on donne ou que l'on reçoit.

La table de ces Indiens n'eſt pas ſomptueuſe. Un Siamois fait aſſez bonne chere avec une livre de riz par jour, qui revient tout au plus à un liard, & avec un peu de poiſſon ſec qui ne coûte pas davantage. Il boit ordinairement de l'eau. Une pinte d'arrouk ne vaut que deux ſous. Il ne faut point s'étonner ſi ces peuples ne ſont point en grand ſouci pour leur ſubſiſtance, & ſi l'on n'entend que chant dans leurs maiſons. Les Siamois, quand ils mangent de la chair, ce qui eſt rare, préferent les boyaux, les inteſtins, & ce qui nous paroît le plus dégoûtant dans les animaux. Les poiſſons pourris, les œufs puans, les rats, les inſectes ſont pour eux des mets exquis. Ils mêlent dans la plûpart de leurs alimens du capi, eſpéce de pâte dont l'odeur eſt très-puante : ce qui rend croyable ce qu'on a dit des Chinois, qu'ils tâtent ſans dégoût les excrémens des hommes & des animaux, pour choiſir les plus propres à engraiſſer les terres. Les viandes ſont dans ce pays ſi peu ſucculentes & ſi indigeſtes, que les Européens eux-mêmes s'en dégoûtent avec le temps. A la honte, ce ſemble, de la ſobriété, ou plutôt parce qu'à proportion de la chaleur de leur eſtomac, les Siamois ne ſont pas plus ſobres que nous, ils ne vivent guere plus long-temps que nous, & leur vie n'eſt pas moins attaquée de maladies que la nôtre. Les maux de débauche n'y ſont pas rares; mais la véritable peſte du pays c'eſt la petite vérole.

Rien n'eſt plus ſimple que les meubles des Siamois. Ils ſe réduiſent

duiſent ordinairement à quelques nattes d'oſier ou de paille de riz, qui leur ſervent de lits, de ſiéges & de ſofas. On voit dans les palais des Mandarins, des cabinets de la Chine, des porcelaines, des tapis de Perſe & quelques oreillers. L'éléphant eſt la monture ordinaire des grands; les ſimples particuliers montent des bœufs & des buffles. Leurs chaiſes portatives conſiſtent dans un brancard qui ſoutient un ſiége. Quatre ou huit hommes les portent ſur leurs épaules. Il y a pour les malades & pour les vieillards des eſpéces de hamack, ou lits ſuſpendus à une barre de fer portés de même par des hommes.

Les Siamois ne connoiſſent pas les horloges à roues. La Loubere fait mention ſeulement d'une horloge d'eau, dont on ſe ſert dans le palais. Le Roi tient des aſtronomes Mahométans à ſon ſervice. Le jour naturel ſe diviſe ici en ſix parties égales. Les années communes ont douze mois, diviſés en ſemaines, dont les jours ont le nom d'une des ſept planetes, ſuivant l'ordre que nous obſervons. Les jours & les nuits ſont preſqu'égaux à Siam pendant toute l'année. L'aſtrologie judiciaire eſt profeſſée par des Péguans ou des devins du pays des Bramas. Une de leurs manieres de deviner eſt de ſortir dans la rue, après avoir fait quelques opérations ſuperſtitieuſes, & de recueillir au hazard les premieres paroles qu'ils entendent prononcer. Cet oracle paſſe pour infaillible. La magie & ſes principales pratiques ont chez ce peuple beaucoup de reſſemblance avec celles des Chinois. La ſuperſtition qui ſe meſure par-tout au degré de l'ignorance, eſt extrême à Siam.

La nudité des Siamois peut être une ſuite de leur pauvreté & de la ſimplicité de leurs mœurs autant que de la chaleur du climat. La plûpart n'ont pour tout habillement qu'un pagne, ou une piéce de toile peinte qu'ils roulent autour des reins & des cuiſſes, & qui ne deſcend pas juſqu'au genou. Les Mandarins portent outre cela une chemiſe de mouſſeline ſans colet, & ſi ouverte par devant qu'elle leur laiſſe la poitrine découverte : elle ſe met par deſſus le pagne. Les Européens ont d'abord trouvé plaiſant

Histoire des Indes.

que l'on portât la chemiſe par deſſus l'habit, ſans faire attention que cette chemiſe n'eſt proprement qu'une veſte ou un juſte-au-corps ; & que ce qu'on appelle l'habit n'eſt qu'une ſimple toile dont la pudeur revêt ces Indiens. Dans l'hiver, les grands ajoutent à ces vêtemens une eſpéce de manteau ou d'écharpe. Le bonnet blanc, haut & pointu, eſt une coëffure de cérémonie. Le ſoldat a une eſpéce de veſte en temps de guerre. L'habillement des femmes differe peu de celui des hommes. Leur pagne eſt ſeulement plus long, & elles ſe couvrent le ſein. Malgré leur nudité, ces Indiens ſont très-modeſtes, & cette nudité même ne ſurprend pas les Européens ; il ſemble que leur couleur leur tient à nos yeux lieu d'habit. Les Siamois, auſſi peu vêtus qu'ils le ſont, peuvent aiſément être propres ; ils prennent ſouvent le bain & ils ſe parfument en pluſieurs endroits du corps. Une des loix de la politeſſe, c'eſt de ne point faire de viſite de conſéquence ſans s'être auparavant lavés. Ces Indiens s'arrachent la barbe. Ils ne coupent pas leurs ongles, mais ils ont ſoin de les peindre.

Les Siamois ſont d'une taille médiocre mais bien proportionnée, quoiqu'on les néglige plus qu'en tout autre pays dans leur enfance. Gervaiſe aſſure que ces Indiens, comme la plûpart des autres, ne naiſſent point baſanés, mais qu'ils ne tardent pas à le devenir, parce que dès leur bas âge, on les accoutume à marcher nuds aux ardeurs du ſoleil. Ils ont le tour du viſage plutôt loſange qu'ovale, les yeux petits, inanimés & jaunâtres, le nez court & arrondi par le bout, les joues creuſes & larges par le haut, la bouche grande, les levres pâles & groſſes, le teint brun & rougeâtre. Les femmes ſont bien faites, mais leurs traits ſont ſi groſſiers qu'on diſtingue à peine leur phyſionomie de celle des hommes. Leur ſein ne ſe ſoutient plus dès leur premiere jeuneſſe, mais quoique pendant, il ne choque pas les yeux de leurs maris. Les Siamois qui avoient été en France avouoient que quoiqu'ils n'euſſent pas d'abord été fort touchés ni de la blancheur, ni des traits des Françoiſes, néanmoins ils avoient bientôt compris qu'elles

ſeules étoient belles & que les Siamoiſes ne l'étoient pas. Les Rois de Siam, ainſi que le Mogol & d'autres Monarques Indiens, ont toujours dans leur ſerrail des femmes blanches de Mingrélie ou de Géorgie.

Caractere des Siamois.

La Loubere, avec ſa plume philoſophique, retrace ainſi le caractere de ces Indiens. Comme l'aiſance ſe trouve dans le bon marché des choſes néceſſaires à la vie, & comme les bonnes mœurs ſe conſervent plus facilement dans une aiſance modérée que dans une pauvreté accompagnée de trop de travail ou d'une oiſiveté trop abondante, on peut aſſurer que les Siamois ſont gens de bien. Les vices ſont honteux chez ce peuple. On ne les excuſe ni comme plaiſanterie, ni comme ſupériorité d'eſprit. Cet éloge ſouffre pourtant beaucoup de reſtrictions, & le principe ſur lequel il porte n'eſt pas rigoureuſement applicable aux Siamois, qui paſſent la moitié de l'année dans les travaux & l'autre moitié dans l'inaction.

Un Siamois, pour peu qu'il ſoit au-deſſus de la lie du peuple, loin de s'enivrer, auroit honte de boire de l'arrouk, du moins publiquement. Les anciens ont remarqué que c'eſt l'humidité des alimens qui défend les Indiens contre l'action du ſoleil qui brûle le teint des Nègres, & cotone leurs cheveux. La nourriture des Siamois eſt encore plus aqueuſe que celle d'aucun autre peuple des Indes; & l'on peut leur attribuer toutes les bonnes & les mauvaiſes qualités qui viennent du flegme & de la pituite, effets néceſſaires de leurs alimens. Ils ont de la douceur, du ſang froid & peu de ſouci. Ils ſe poſſedent long-temps, mais quand une fois la colere les emporte, ils ont peut-être moins de retenue que nous. La timidité, la diſſimulation, la taciturnité, l'inclination à mentir croiſſent avec eux. Ils ſont opiniâtrément attachés à leurs coutumes autant par pareſſe que par reſpect pour leurs ancêtres. Ils ne ſont point curieux & ils n'admirent rien : ce qui eſt le caractere de l'extrême bêtiſe. Leur phyſionomie auſſi ſtupide que ſombre, paroît confirmer cette idée; cependant on aſſure qu'ils ont la con-

ception aisée, les reparties vives, l'objection juste & l'art de l'imitation. Leur paresse invincible détruit tout d'un coup les espérances que leur intelligence semble donner aux premiers essais.

Orgueilleux avec ceux qui les ménagent, rampans avec ceux qui les dédaignent, ils sont rusés & changeans, comme tous ceux qui sentent leur propre foiblesse. Le mensonge est fort commun parmi eux. Quoiqu'ils se promettent une éternelle amitié avec de grandes cérémonies, jusqu'à boire du sang l'un de l'autre, à la maniere des anciens Scythes & de plusieurs nations de l'Orient, ils ne laissent pas quelquefois de se trahir. Il n'est pas étrange que le vol soit estimé si infâme dans un pays où l'on peut si aisément gagner sa vie. La honte d'un vol se répand sur toute la famille du coupable. Cependant l'occasion de voler a tant de force sur eux, qu'elle les entraine quelquefois, lors même qu'elle est très-périlleuse. Un Siamois avoit été, dit-on, chargé de retirer de la gorge d'un voleur quelques onces d'argent qu'on lui avoit fait avaler; il ne put s'empêcher d'en dérober une partie. Puni du même supplice, un second s'y exposa en commettant sur lui la même faute. Un troisieme courut le même danger sur celui-ci. Le Roi fit grace au dernier, en disant qu'il feroit mourir tous ses sujets, s'il ne se déterminoit une fois à pardonner. Je ne puis citer cette histoire que comme un conte imaginé pour donner une idée de la vérité. On sçait qu'un des Mandarins envoyés en France prit en Flandres dans une maison où il avoit dîné, des jettons, qu'il prit pour de la monnoie du pays.

C'est par la calomnie que ces peuples exercent leurs haines secrettes & leurs vengeances, & ils y trouvent de la facilité auprès des Juges qui, en ce pays comme en Europe, vivent de leur profession. Quand leur haine est extrême, ce qui est rare, ils assassinent ou ils empoisonnent; ils ne connoissent point la vengeance incertaine des duels; la plûpart de leurs querelles néanmoins n'aboutissent qu'à des injures réciproques & à des coups de coude. La bonne foi est grande à Siam dans le commerce; mais l'usure y est prati-

quée sans bornes, parce que les Loix ne la punissent point. L'avarice paroît être le vice essentiel du Siamois; s'il amasse des richesses, c'est, non pour les employer, mais pour les enfouir: tout, jusqu'à la religion, lui inspire cette prévoyance.

Les vieillards sont aussi respectés à Siam qu'à la Chine. L'idée que l'on a de la subordination & de l'union qui doit régner dans les familles, est telle, qu'un fils qui voudroit y plaider contre ses parens, passeroit pour un monstre. Personne, dans ce Pays, ne craint ni le mariage, ni le nombre des enfans; mais ce n'est point vertu, puisque le nombre des enfans peut faire la richesse du pere. L'intérêt ne divise point les familles; car elles seroient victimes de leur imprudence, s'il les conduisoit devant les Magistrats. D'ailleurs tout y est réglé par le despotisme du pere sur les enfans, & par des loix simples. Les parens ne souffrent pas que leurs parens demandent l'aumône, à cause que la mendicité est honteuse pour toute la famille. La jalousie n'est, dit-on, chez les Siamois qu'un pur sentiment de gloire, qui est plus grand en ceux qui sont plus élevés en dignité. Il n'y a point dans toutes ces contrées de femme de bien qui n'aime mieux, en une occasion de guerre, que son mari la tue, que s'il la laissoit tomber au pouvoir des ennemis. Cependant, quoiqu'elles soient capables de sacrifier leur vie à leur gloire, elles ne laissent pas quelquefois de risquer pour leurs plaisirs secrets leur gloire & leur vie. Enfin les humeurs des Siamois, dit la Loubere, sont tranquilles comme leur ciel, qui ne change que deux fois l'année, & d'une maniere insensible. Ils ont, ajoute-t-il, le bonheur de naître Philosophes. Je ne crois pas que mes Lecteurs adoptent cette idée.

Nations étrangeres à Siam.

Diverses Nations Etrangeres ont formé des Colonies à Siam. Gervaise assure que ces Colonies composent au moins le tiers des habitans du Royaume. Elles sont si utiles que l'intérêt du gouvernement les garantit de la tyrannie. Les Siamois font monter le nombre des Nations établies dans la Capitale seule à quarante; mais la Loubere n'en compta que vingt-une, par les Députés qui

HISTOIRE DES INDES.

vinrent le ſaluer comme Envoyé de France. Chaque Nation a un chef qu'elle élit avec l'agrément du Prince, & qui la gouverne ſelon ſes Loix. Les Laos & les Peguans ſont les plus anciens Colons Etrangers. Les Malais, les Maures Indoſtans & les Macaſſarois, ſont aſſez nombreux pour cauſer de grands mouvemens dans l'Etat. Les Japonnois, les Chinois, les Tonquinois, les Cochinchinois & les Camboyens, y ont auſſi des établiſſemens. Le plus floriſſant eſt celui des Chinois; ils contribuent beaucoup, avec les Cochinchinois, à faire valoir les terres. Parmi les Nations Européenes, les Portugais y ſont auſſi pauvres que libertins & pareſſeux. Il y a peu d'Anglois. Les Hollandois plus heureux, & peut-être plus ruſés que les autres Européens, s'y maintiennent dans un état aſſez brillant. Les François n'ont fait qu'y paroître.

Peignons d'un ſeul trait le pays, le gouvernement & l'état de Siam. Les terres cultivées y rapportent ordinairement 200 pour un, ou plutôt la nature, pour peu qu'elle ſoit ſollicitée par le travail, y répand ſes dons ſans meſure; & une très-petite population ne jouit que du neceſſaire dans ce paradis terreſtre.

De la Preſqu'Iſle de Malaca.

Elle forme une langue de terre fort étroite à la pointe méridionale de la grande péninſule. Sa longueur peut être de quatre-vingt ou cent lieues du midi au nord. Elle ne tient au continent que par le côté du nord, lequel confine au Royaume de Siam, ou plutôt à celui de Johor. Un canal étroit qui porte ſon nom, la ſépare au ſud-oueſt de l'Iſle de Sumatra. C'eſt un des paſſages les plus difficiles & les plus pénibles de l'Inde pour la navigation. Il baigne quelques petites Iſles.

Obſervations ſur les Malais.

Avant que le Cap de Bonne-Eſpérance fût découvert, la ville de Malaca étoit le grand marché du Levant pour les épices, les drogues, & toutes les productions des Iſles. Les Nations de l'Occident s'y rendoient par la Mer Rouge. Lorſque les Hollandois la

conquirent fur les Portugais, elle étoit fort déchue de fa fplendeur, quoique fituée fur une hauteur, la feule que l'on voie dans fes campagnes, les palmiers & les cocotiers dont la côte eft couverte, en dérobant la vue du côté de la mer. Le P. de Rhodes obferve que quoique la chaleur foit extrême dans le Pays, puifque Malaca n'eft qu'à deux degrés de la ligne, les fruits d'Europe n'y mûriffent point, faute de chaleur; parce que le foleil, dans le tems qu'il a toute fa force, attire tant d'exhalaifons & de vapeurs, qu'il eft toujours caché par les nuages, & que les vents impétueux & les pluies continuelles s'oppofent à la maturité des fruits qui ne font pas propres au climat; ce que l'on peut entendre des fruits qui ne demandent pas beaucoup d'humidité. Le pays eft fujet aux inondations, couvert de bois épais, remplis d'animaux féroces; ce qui oblige beaucoup de voyageurs à paffer la nuit fur de grands arbres. Des relations affurent que l'intérieur du Royaume, c'eft-à-dire, ce que les Européens n'ont pas fubjugué, eft habité par fept Nations qui ont chacune un Souverain particulier. Les Indiens font braves, & leurs femmes libertines à l'excès. Sauvages & brigands, ils vivent dans les bois & fur les rochers, de fruits, & de la chair des animaux. On a dit que les Malais avoient tant de penchant & d'eftime pour les blancs, que quand ils voyoient arriver quelqu'Européen fur leurs côtes, ils leurs offroient leurs femmes & leurs filles, pour avoir des enfans qui leur reffemblaffent. Malgré la barbarie de leurs mœurs, leur langue paffe pour la plus belle des Indes; & c'eft l'idiome le plus univerfellement répandu dans toutes ces contrées. Elle doit fans doute fon étendue, & peut-être fa beauté à l'ancien, commerce du Pays.

Au milieu des dons les plus précieux de la nature, l'inquiet & féroce Malais eft miférable. Entre ce miférable peuple, les Siamois & les Camboyens auffi miférables que lui, un négociant Chinois, nommé Kiang-tfe, a entrepris au commencement de ce fiécle de défricher le territoire de Cancar, appellé Royaume de Ponthiamas, & de gouverner fa Colonie par les loix feules de la nature. Ce

pays est aujourd'hui le grenier & la ressource des peuples voisins. Le fils de Kiang-tse regne comme lui, ou plutôt il est le premier laboureur de son Royaume, car c'est la nature qui regne, & tout est bien.

Royaume de Camboye.

Observations sur ce Royaume.

Ce Pays, autrefois dépendant de Siam, ainsi que Malaca, est situé dans la partie orientale de la presqu'Isle, borné à l'est par la Cochinchine & le Royaume de Chiampa, au midi par la Mer, au nord par le Royaume de Laos, au couchant par l'Etat de Siam. Un grand fleuve, nommé Mécon, le coupe dans toute sa longueur. Lauweck, Capitale, bâtie sur ce fleuve, est la seule ville qui mérite quelqu'attention. Le Roi y fait sa résidence dans un Palais fort simple, environné d'une palissade en forme de cloison de six pieds de haut, & défendu par un grand nombre de canons de la Chine, & de quelques piéces sauvées du naufrage de deux vaisseaux Hollandois. L'intérieur du Palais, quoique bâti de bois, y éclate d'or & d'argent; tout y est d'une propreté charmante. Il y a beaucoup d'Etrangers dans ce Pays mal peuplé, quoique fertile. Il est rempli d'eaux, de montagnes & de forêts. On nomme les principaux Officiers de l'Etat Okneas ou Okinas, & les Officiers subalternes Tonimas. On reconnoît les premiers à une marque d'honneur reçue à Siam; c'est une boëte d'or, pleine de bétel, qu'ils font porter devant eux, ainsi que deux épées, ou qu'ils ont dans les mains. Les Tonimas n'ont que des boëtes d'argent. Les Talapoins tiennent le premier rang dans l'Etat, quoique, si l'on en croit le P. Martini, à les juger par leurs mœurs, on doive les regarder comme le rebut & la lie du peuple. Leur pouvoir s'étend sur les affaires civiles. Ils ont avec ceux de Laos un chef commun, titré *Raja Pourson*, Roi des Prêtres, qui réside à Sombrapour, sur les frontieres des deux Royaumes, & qui juge de toutes les causes de son district. Les Talapoins de Laos peuvent avoir une femme. En 1717, le Roi des Camboyens étant menacé d'une irruption des

des Siamois, offrit au Roi de la Cochinchine un tribut perpétuel, pour obtenir son assistance; son offre fut acceptée. On donne à ce Royaume cent trente lieues du midi au nord, & cent du levant au couchant. La plus grande partie du terrein est inculte & inhabitée. Ces Indiens tuent sans scrupule les cerfs, les buffles, & même les éléphans; ils se servent fort adroitement des armes à feu; leurs femmes sont jolies, spirituelles & coquettes.

Au sud est du Royaume de Camboye, on trouve celui de Chiampa, qui est si peu considérable, qu'il n'a point attiré les regards des voyageurs. On n'en connoît pas même la Capitale.

Du Royaume de Laos.

Observations sur ce pays.

Il est placé presqu'au centre de la presqu'Isle, entre le Tonquin, Camboye, Siam & Pégu, Etats dont il est séparé par des forêts impénétrables, & par des montagnes inaccessibles. Il est traversé, ainsi que Camboye, par le Mécon, qui prend sa source dans la Tartarie. On doit le peu de connoissance que l'on a de l'intérieur de cette contrée, à des Hollandois envoyés, en 1641, en ambassade au Roi par le Gouverneur de Batavia, lesquels remonterent le Mécon, depuis Camboye jusqu'à Winkjan ou Langion, Capitale du Pays des Laos. Le rivage leur offrit, par intervalle, des villages & des bourgs assez bien bâtis, à la maniere du Pays. La petite ville de Baatsiong étoit autrefois le séjour des Rois. Les Laos font presque tout leur commerce à Meunhok. Les Etrangers ne pénétrent pas aisément dans l'intérieur du Royaume. Les Siamois mettent souvent quatre ou cinq mois pour venir, & trois mois pour s'en retourner chez eux. Les Chinois se rendent une fois tous les deux ans à Meunswa, lieu renommé sur les frontieres du Pégu, où ils descendent la riviere dans des pirogues, pour venir vendre des étoffes de soie.

Les revenus du Roi consistent, pour la plus grande partie, en or, en gomme-lacque, en benjoin, en dents d'éléphans, en musc,

Histoire des Indes.

en soie, en peaux, &c. Cent familles sont taxées à lui fournir entr'elles un demi-marc d'or chaque année. L'entretien des pagodes absorbe presqu'entiérement ce produit. Il n'y a que trois charges principales dans le Royaume, dont le Gouvernement est partagé entre ceux qui en sont revêtus, sous le titre de Tevinia. Le premier, Viceroi général, dispose de tout à la mort du Roi, comme Souverain, jusqu'à ce que son successeur ait été reconnu. S'il ne se trouve point d'héritier légitime, il a droit à la Couronne, au préjudice des enfans des concubines du feu Roi. Le P. Martini divise le Pays en sept Provinces gouvernées par sept Vicerois, avec une égale autorité. Chaque Gouvernement entretient sur les taxes une milice particuliere. Au rapport des Hollandois, le Roi de Laos peut mettre en campagne une armée de quatre-vingt mille hommes. Le Pays est bon. Les éléphans y sont si communs, qu'on assure qu'il en a tiré son nom, Laos signifiant milliers d'éléphans. Le sel s'y forme naturellement d'une espéce d'écume que les grandes pluies laissent sur la terre, & qui se durcit au soleil.

Du Royaume du Pégu, d'Ava, &c.

Observations sur ces différens Etats.

Le Royaume du Pégu, en y comprenant le Pays d'Ava, Martaban, Prom, Brama, & d'autres petits Etats de son ancienne dépendance qu'il a perdus & recouvrés en divers tems, a cent lieues d'étendue du nord au midi, cinquante du levant au couchant dans sa plus grande largeur. Ces Pays sont dans la partie occidentale & dans la partie septentrionale de la presqu'Isle; la Chine au nord; Arrakan & le Golfe de Bengale au couchant; Siam au midi; Laos à l'Orient.

Ava, Capitale du Royaume de ce nom, & résidence actuelle des Rois de Pégu, est sur un fleuve de son nom. Le Palais du Roi consiste en quatre corps de logis, au milieu desquels s'éleve un pavillon, dont les murs extérieurs sont dorés. Les quatre portes

de ce corps de logis regardent les quatre points du ciel. Elles s'appellent la porte d'or, la porte de la justice, la porte de la faveur, la porte de la magnificence. Les Ambassadeurs & les personnes qui apportent des présens, passent par la premiere; la seconde conduit au Tribunal; ceux qui ont obtenu des bienfaits passent par la troisiéme; la derniere s'ouvre lorsque le Roi se fait voir au peuple dans l'éclat de sa Majesté. Les rues d'Ava sont alignées & bordées d'arbres.

Bakan est une ville assez bien bâtie pour le pays. Prom formoit la capitale d'un petit Etat limitrophe d'Ava & du Pégu. Suriam, ou Syriam sur le golfe de Bengale, est le seul port considérable du Royaume. Les Européens y font un grand débit de rubans & de chapeaux. Les Péguans connoissent si peu la véritable qualité de l'argent qu'on y mêle jusqu'à un quart d'alliage sans qu'ils s'en apperçoivent. Le plomb est la monnoie courante du pays.

Pégu, ou plutôt Siren, bâtie sur le fleuve de son nom qui se jette dans le golfe de Bengale, n'a pas aujourd'hui la vingtieme partie des habitans qu'elle comptoit dans le temps de sa splendeur. Ses anciens fossés, qui sont aujourd'hui une terre labourée, ont six ou sept lieues de circonférence, ce qui prouve que c'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Orient.

Martaban, près du golfe de Bengale, environ trente lieues au-dessus de Mergui, ville Siamoise, est la capitale d'un Etat situé entre le pays du Pégu & celui de Siam. Son port, autrefois capable de porter des vaisseaux de toute grandeur, a été comblé par les Monarques du Pégu, qui ont tâché d'attirer à Suriam tout le commerce maritime.

Tavernier dit de ce Royaume, qu'il n'avoit jamais vu, que c'est une des plus pauvres contrées du monde, d'où il ne vient que des rubis. Sheldon, qui avoit visité le pays pour en connoître le terroir & les usages, assure qu'avant les dernieres guerres, les richesses du Roi égaloient celles des plus grands Princes de l'Orient. La partie méridionale est d'un bel aspect, & d'une fertilité con-

ſidérable, cauſée par les débordemens réglés des rivieres. Dans le reſte du Royaume, il y a beaucoup de lieux deſerts. Le long des côtes de Bengale, il y a quelques iſles inhabitées de la dépendance du Pégu. L'air de ce Royaume eſt très-ſain; il convient mieux aux Européens que celui d'aucun autre pays de l'Inde. La petite vérole inſpire tant de frayeur aux habitans que lorſque quelqu'un en eſt attaqué, on le laiſſe ſeul dans le logis avec quelque nourriture, & qu'on ne vient qu'au bout de trois ſemaines s'informer de ſon ſort. S'il guérit, on le porte en triomphe, & l'on célebre ſa convaleſcence avec de grandes démonſtrations d'allégreſſe.

Gouvernement, mœurs, uſages du Pégu.

Le Roi de Pégu eſt appellé Kiak, Dieu, par ſes ſujets. Chaque province entretient à la Cour un Député qui rend compte au Roi ou à ſes Miniſtres de la conduite des Gouverneurs. Lorſque ces Officiers ſont en faute, on en fait un exemple ſévere. Les Grands ſont tenus dans une étroite ſujettion. Il y a une milice réglée qui ne coute rien au Roi en temps de paix.

Entre les fêtes que l'on célebre dans ce pays, celle qu'on appelle Kollok en l'honneur des Dieux de la terre, conſiſte dans des danſes exécutées par des acteurs que le peuple a choiſis. On veut que ce ſoient ordinairement des hermaphrodites, dont le nombre eſt, dit-on, fort grand dans le pays. Ils danſent juſqu'à perdre haleine, & quelquefois juſqu'à tomber en défaillance. Revenus de cet évanouiſſement, ils aſſurent que les Dieux avec leſquels ils ont converſé, leur ont révélé des ſecrets importans.

Les Péguans paient une dot aux parens des femmes qu'ils épouſent. Les loix du mariage ſont très-rigoureuſes contre les Péguanes, ſans qu'elles puiſſent mettre des bornes à la corruption. Les maris peuvent répudier & vendre leurs épouſes lorſqu'ils s'en dégoûtent, ou qu'elles ſont infidelles. Les femmes n'ont en main d'autres armes pour ſe venger de l'infidélité de leurs époux que le poiſon, & elles s'en ſervent quelquefois. Cependant Sheldon aſſure qu'elles jouiſſent de la liberté d'abandonner leurs maris en leur reſtituant ce qu'ils ont donné pour les obtenir. Un mari qui

quitte le pays pour ſes affaires, doit donner à ſa femme une penſion; autrement après un an d'abſence elle eſt dégagée du lien conjugal. Si la rente lui eſt exactement payée, il ne lui eſt permis de prendre un autre époux qu'au bout de trois ans.

Les loix du Pégu ont en général beaucoup de conformité avec celles du Japon, & ſes uſages avec ceux de Siam. Les Péguans ſont, comme leurs voiſins, doux, ſociables, pareſſeux, voleurs, fourbes, menteurs, lâches, &c. C'eſt une opinion établie dans les Indes que les peuples y ont plus ou moins d'eſprit ſelon qu'ils ſont plus voiſins ou plus éloignés du Pégu.

Traditions du Pégu.

Les peuples de la Péninſule diſent que les reliques de Sommonacodom ſont gardées dans ce Royaume, & que ſes os, dont une partie eſt changée en métal, répandent un éclat extraordinaire. Au milieu du Royaume, il y a une petite iſle dans laquelle l'on voit un temple dédié à ce Dieu. On dit que cette iſle, quelque groſſes que ſoient les eaux & quoiqu'elles inondent les lieux les plus élevés, reſte toujours à ſec. On ajoute que les préſens que l'on offre à ce Dieu en les jettant dans le fleuve, ſuivant la coutume du pays, ſuivent le courant de l'eau, juſqu'à ce qu'étant arrivés à l'iſle, ils s'y arrêtent. Sur les confins du Royaume, il y a une petite colline ſur laquelle leur Dieu, dit la tradition, ſe retiroit ſouvent. Quoique le haut en ſoit fort étroit, quelque grand que ſoit le nombre des pélerins, ils n'en rempliſſent jamais l'eſpace. On raconte qu'une armée Chinoiſe ayant enlevé les tréſors dépoſés ſur cette colline par les dévots, elle périt toute entiere la nuit ſuivante; & que les Anges rapporterent le tréſor ſur la colline. Le ſommet de ce lieu eſt toujours couvert d'une ombre fraîche & agréable, ſans qu'il ſoit garanti par l'art ni par la nature des ardeurs du ſoleil. Ces Indiens rapportent une infinité de ſemblables rêveries, & quand ils les ont vantées à nos Miſſionnaires, ils leur demandent à leur tour des miracles en confirmation de l'Evangile. Voyez Tachard.

Les Pramas ou Bramas ont, en dernier lieu, ravagé la capitale & ſaccagé la Cour du Pégu.

Histoire des Indes.

Royaumes d'Arrakan, de Tipra, d'Azem, &c.

Le Royaume d'Arrakan, ſitué ſur la côte orientale du golfe de Bengale, entre ſeize & vingt-deux degrés de latitude ſeptentrionale, a la mer au couchant, l'Empire du Pégu au ſud & à l'eſt, le Royaume de Tipra au nord.

Deſcription d'Arrakan.

Arrakan, capitale, eſt bâtie à cinquante milles de la mer dans une vallée de cinq ou ſix lieues de circonférence, entourée de montagnes qui lui ſervent de remparts, & défendue par des ouvrages ſi conſidérables qu'un Roi du Pégu, de la Dynaſtie des Bramas, entreprit inutilement de les forcer, quoiqu'il eût, dit-on, une armée de trois cens mille hommes & de quarante mille éléphans. La riviere d'Arrakan ou de Chaberis, coule à travers la ville par différens canaux. Son embouchure, quoique ſemée de rochers & de ſables, ne laiſſe pas de former un beau port, capable de contenir des vaiſſeaux de la premiere grandeur; mais les marées y ſont ſi violentes, ſur-tout dans la pleine lune, que les navires n'y entrent point ſans danger.

Les édifices ordinaires d'Arrakan ſont compoſés de pieces de bambous avec des cannes entrelacées. Les palais des grands ſont conſtruits avec plus de ſolidité & ornés de peinture & de ſculpture. Le palais royal eſt fort vaſte, & ſon étendue n'égale point ſa richeſſe. Dans la deſcription qu'en donne Sheldon, tout eſt or & pierreries; c'eſt un palais de fées. Entr'autres ſingularités précieuſes, il y a, ſi l'on veut l'en croire, une ſalle revêtue de lames d'or, & parée d'un dais d'or, de cent culs de lampe d'or chacun du poids de quarante livres, & de ſtatues d'or grandes comme nature, & épaiſſes de deux doigts. Au milieu l'on admire une chaiſe d'or qui ſoutient un cabinet du même métal dans lequel ſont deux rubis longs comme le petit doigt, & gros à leur baſe comme des œufs de poule. Ces joyaux, dit le Conte, ont cauſé des guerres ſanglantes entre les Rois du pays, non-ſeulement à

caufe de leur ineftimable valeur, mais encore parce que l'opinion publique accorde un droit de fupériorité à celui qui les poffede. On compte dans la ville fix cens pagodes & cent foixante mille habitans.

Orietan eft une ville où, malgré la difficulté de l'accès, les marchands de la Chine, du Pégu, de Malaca, d'une partie du Malabar, & de divers cantons de l'Indoftan, trouvent le moyen d'aborder pour l'exercice du commerce. Elle eft gouvernée par un Lieutenant Général, que le Roi établit à fon avénement au trône, en lui mettant une couronne fur la tête & lui donnant le titre de Roi; parce que cette ville eft capitale d'une des douze provinces du Royaume, lefquelles font toujours régies par des têtes couronnées. On voit près de ce lieu la montagne de Naum, où l'on relegue les criminels, après leur avoir coupé les talons pour les empêcher de fuir. C'eft un repaire de bêtes féroces.

Les autres places les plus confidérables de la côte font Pervem, Ramu, Dianga, Chatigam, dépendance de l'Indoftan, Dobazi. On nomme parmi les villes peu remarquables, Coromoria, Sedoa, Zara, Megaeni, Chudahe, &c. Près le cap Negraes, qui termine les poffeffions maritimes du Royaume, eft l'ifle de Munay, du diftrict d'Arrakan ou de Pégu. C'eft là que réfide le chef des Raulins, Prêtres du pays, perfonnage fi refpecté que le Roi même s'incline en lui parlant & lui donne la place d'honneur. Le Monarque & la Cour font obligés d'affifter à fes funérailles dont Pinto fait monter les frais à cent mille ducats. L'ifle de Sundiva donne beaucoup de fel. Les Buffles, Negraille, le Diamant forment d'autres ifles dépendantes du Royaume, entre quantité d'écueils qui rendent la navigation très-périlleufe.

La partie méridionale d'Arrakan eft inculte & deferte. La partie feptentrionale étoit peut-être un des plus beaux pays de l'univers, avant que des guerres étrangeres & domeftiques en euffent changé la face. Un peuple immenfe trouvoit dans ce Royaume une abondance égale à fes agrémens. La campagne coupée d'étangs, de

HISTOIRE DES INDES.

lacs & de rivieres, offre les plus charmans payſages. L'air y eſt très-ſain. On obſerve comme un phénomene très-ſingulier dans un climat auſſi méridional qu'Arrakan, qu'en 1660 le froid y fut ſi rigoureux au mois de Décembre, que l'huile gela dans les flacons, au point qu'on la fendoit avec le coûteau. Les voyageurs ne nous apprennent rien touchant les productions de l'induſtrie des habitans, auſſi barbares ſans doute à cet égard que leurs voiſins. Le commerce y fleurit autrefois; les Bengalois ont chaſſé les Européens de ces côtes.

De l'Empereur d'Arrakan.

Le Paxda ou Empereur d'Arrakan, prend le titre de Roi légitime du Pégu, du pays de Brama, des douze provinces de Bengale, & de ſes douze Rois qui mettent leur tête ſous la plante de ſes pieds. Il ſe montre très-rarement au peuple, & toujours dans l'appareil le plus faſtueux. Schouten dit que cette ſolemnité n'arrive que de cinq en cinq ans, & que c'eſt le ſeul temps auquel il ſoit permis à ſes ſujets de le regarder; ſi toutefois il n'y a pas une exception en faveur des grands que leurs emplois obligent d'être ſouvent auprès de ſa perſonne. Tous les ſujets doivent ſe rendre pour cette cérémonie à la Capitale, ſous peine d'une amende d'environ dix ſols; plaiſant uſage, obſerve ce Voyageur, pour lever des ſommes immenſes dans un pays ſi peuplé. Le Monarque reçoit à cette fête le ſerment de fidélité de ſes ſujets.

Ce Prince fait tous les ans un voyage à Orietan, pour viſiter la pagode célèbre du Dieu Quiay-Poragray, auquel il fait ſervir tous les jours un magnifique repas. A la fête de ce Dieu, pluſieurs fanatiques périſſent comme au Japon & dans l'Indoſtan. Chaque Gouverneur ou plutôt chaque deſpote de province, eſt obligé d'envoyer tous les ans à l'Empereur douze filles âgées de douze ans, élevées ſous ſes yeux depuis leur enfance. Quand elles ſont arrivées à la Cour, on les expoſe à un ſoleil brûlant juſqu'à ce que la ſueur ait trempé leurs robes, & le Roi ne retient pour ſon ſerrail que celles dont la ſueur n'a point une odeur forte.

Ces

Ces Indiens appliquent une plaque de plomb ſur le front des enfans qui viennent de naître pour le leur applattir. Les oreilles pendantes ſont auſſi beauté à leurs yeux, comme à ceux de leurs voiſins & des Malabares. Ils ont le corps aſſez replet & la taille moyenne. On aſſure que les femmes n'apportent point de dot à leurs époux, & que le mariage ſe conſomme à la vue des parens, ſouvent après qu'un étranger a joui des premieres faveurs de l'épouſe. On remarque parmi les ſuperſtitions de leurs funérailles, qu'avant que les Raulins brûlent le corps, les Domeſtiques du défunt font le guet autour du cercueil, pour empêcher que le *grand chat noir* n'entre dans la ſalle; car s'il venoit malheureuſement à paſſer ſur le cadavre, l'ame du mort ſeroit condamnée à errer dans ce monde pendant pluſieurs ſiécles. Ces Indiens portent ſur les bras ou ſur les épaules les Stigmates de certaines idoles domeſtiques ou Dieux pénates, imprimées avec un fer chaud. Ils leur offrent tous les jours une partie des mets de leur table. Leurs ragoûts ſont ordinairement aſſaiſſonnés d'une moutarde très-puante. La pourriture eſt aſſez du goût de tous ces péninſulaires.

Coutumes, mœurs de la nation.

Les Royaumes de Tipra & d'Azem, ne ſont peut-être que des provinces d'Arrakan, comme Sheldon l'aſſure ainſi que de Chacomas. Ces contrées ſont peu connues. Tavernier dit que le pays de Tipra eſt au nord d'Arrakan, que ſes habitans ſont comme ceux de Boutan, fort ſujets aux goîtres, & qu'on y voit des femmes à qui cette tumeur pend juſques ſur les mammelles; qu'il eſt gouverné par un Roi qui n'exige de ſes peuples, d'autre contribution annuelle qu'un ſervice perſonnel de ſix jours pour la mine d'or ou pour la ſoie; qu'enfin le pays ne produit rien qui convienne aux étrangers.

Royaumes peu connus.

Le Royaume d'Azem borné au midi par le Tipra & le Pégu, au nord par les Etats de Boutan & de Laſſa, avoit pour principale ville Azo, avant que l'Emir Jemla l'eût ravagée. Kemmerouf ou Chamdara eſt devenue depuis ce tems l'habitation ordinaire des

HISTOIRE DES INDES.

Princes. Ce pays eſt riche en mines de divers métaux. L'or & l'argent ne ſe convertiſſent point en eſpéces monnoyées ; on les partage comme au Japon en lingots, dont on ſe ſert pour le commerce intérieur. Les Rois d'Azem comme ceux de Tipra ne levent, dit-on, aucun ſubſide ſur leurs ſujets, ils ſe contentent du produit des mines qu'ils font travailler par des eſclaves. On ajoute que les payſans mêmes y vivent dans une telle aiſance, qu'il y en a peu qui n'aient une maiſon à eux & que la plûpart entretiennent un éléphant pour les femmes : autant de fables. Dans le centre du Royaume, les hommes & les femmes ſont d'une taille avantageuſe, le ſang y eſt beau. Aux funérailles, tous les aſſiſtans jettent leurs bracelets dans le tombeau du mort. On dit que ce peuple préfere la chair de chien à toute autre viande.

Le Royaume de Boutan ou du Tibet dont nous avons donné une idée dans la deſcription de la Tartarie, appartient en grande partie à l'Inde, comme nous l'avons remarqué ; il forme le paſſage de ce pays à la Chine. Les Mogols Schah-Jehan & Aurengzeb ont impoſé tribut à quelques-uns de ces peuples, ainſi que nous l'avons dit.

Iſles de l'Inde.

La mer de l'Inde contient une prodigieuſe quantité d'Iſles de différentes grandeurs. Nous donnerons une notion ſuccinte des plus conſidérables, qui ſont les Maldives, à l'oueſt du Cap Comorin ; Ceylan, à l'eſt du même Cap ; Sumatra, au midi de Siam ; Java au ſud-eſt de Sumatra ; Bornéo, au nord de Java ; Celebes ou Macaſſar, à l'eſt de Bornéo ; les Moluques, encore plus vers l'Orient ; la nouvelle Guinée, à l'eſt des Moluques ; les Philippines, au nord de ces dernieres Iſles ; les Iſles Marianes ou des Larrons.

Les Maldives.

Deſcription des Maldives.

Ces Iſles forment du midi au nord un cordon d'environ deux

cent lieues de longueur. Elles ſont diviſées en treize Atollons ou Provinces, qui forment un groupe de petites Iſles. Cette diviſion eſt l'ouvrage de la nature ; car elle a environné chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que la plus forte muraille contre les attaques de l'ennemi & contre l'impétuoſité des flots. Le Roi des Maldives prend le titre de Sulthan des treize Provinces & des douze mille Iſles. Le nombre de ces petites Iſles ne peut être compté, parce qu'une grande partie n'offre que des mottes de ſable inhabitées, que les courans ou les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. On préſume que cet amas de terre a pour baſe commune un banc de ſable continuel, & qu'il ne faiſoit jadis qu'une ſeule Iſle. Onze de ces Atollons ſont au nord de la ligne ; il y en a deux au ſud. Les plus fertiles ne produiſent que des herbages & des cocos ; la chaleur y eſt exceſſive, & l'air très-mal ſain. Les nuits, toujours égales aux jours, y ſont rafraîchies par d'abondantes roſées.

Au centre eſt l'Atollon de Male, capitale des Maldives. Cette ville a une lieue & demie de tour. Le Baſquan ou l'Empereur y fait ſa réſidence dans un Palais bâti de pierre, ainſi que les maiſons des riches. Il ſe repoſe du ſoin de la Royauté ſur les Prêtres. Chaque Atollon forme un gouvernement ſoumis à un Naybe, Docteur de la Loi, qui a l'intendance des Loix & de la Religion. Ces Naybes ont ſous eux d'autres Miniſtres de l'ordre des Prêtres nommés Catibes, pour exercer la juſtice dans les Iſles des Atollons, ou pour la faire exercer par les Prêtres particuliers des Moſquées. Le Chef de ces Officiers eſt tout-à-la-fois Souverain Pontife, & premier Magiſtrat de la Nation. Il ſe nomme Pandiare ; jamais il ne s'éloigne de la perſonne du Roi. Dans les affaires importantes, il eſt obligé de conſulter les Mocouris, Conſeillers du Tribunal verſés dans la ſcience de l'Alcoran. Le Roi ſeul, aſſiſté de ſes Moſcoulis, principaux Officiers, a droit de reformer les jugemens de ce Tribunal. La fonction de Quilaguer répond à celle de Lieutenant général du Royaume. La Reine porte le titre de Re-

Histoire des Indes.

nequillague. Le Rasquavi a son domaine particulier, composé de plusieurs Isles, le cinquiéme de tous les fruits, tout ce que la mer jette sur le rivage, des droits sur les coris, le poisson sec & les marchandises étrangeres, enfin la jouissance du commerce extérieur.

Différens ordres des Maldivois; leurs usages.

La nation est distinguée en quatre ordres, dont le premier comprend la famille regnante & les Princes des anciennes races royales; la seconde, les hommes constitués dans les premieres dignités; la troisieme, la noblesse; la quatrieme, le peuple. Outre les nobles d'extraction ou d'office, il y en a qui le sont devenus par des lettres du Prince. Une femme noble, quoique mariée à un roturier, conserve la noblesse, & la transmet à ses enfans sans la communiquer à son mari. La même regle s'observe à l'égard des hommes nobles qui épousent des femmes du peuple. L'honneur du pays consiste à manger du riz accordé par le Roi. Les nobles même obtiennent peu de considération, lorsqu'ils ne joignent point cet avantage à celui de la naissance. Tous les soldats en jouissent, sur-tout ceux de la garde du Roi, qui sont au nombre de six cens, divisés en six compagnies, sous le commandement de six Moscoulis. Le Rasquan entretient dix autres compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, pour le suivre à la guerre. Les priviléges de ces officiers consistent à porter les cheveux longs, à avoir au doigt un gros anneau pour les aider à tirer de l'arc, à jouir du produit de quelques terres & de certains droits sur les passages. Une loi singuliere de ce peuple, c'est que la punition des offenses les plus griéves dépend uniquement de l'offensé ou de la famille.

Les Maldivois ne mangent qu'avec leurs égaux, tant en richesse qu'en naissance & en dignité: ce qui ne peut se rencontrer que rarement. Une galanterie reçue chez eux comme une grande marque d'honneur, c'est d'envoyer à un ami une table couverte de mets. La loi défend la vaisselle d'or ou d'argent. Leur médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses que dans des méthodes. Outre une fievre si commune & si dangereuse dans

leurs iſles qu'elle eſt connue par toute l'Inde ſous le nom de fievre des Maldives; il ſe répand chez eux de dix en dix ans une petite vérole maligne, dont la contagion les force à s'abandonner les uns les autres. Ils prétendent que le mal vénérien leur eſt venu d'Europe. Ils l'appellent mal des francs, & il paroît qu'ils l'ont reçu des Portugais de Goa, avec leſquels ils ont eu beaucoup de commerce. Les hommes ont la taille haute & la phyſionomie avantageuſe. Ils ont naturellement le corps fort velu; mais ils ſe raſent le poil de la poitrine & de l'eſtomac, ce qui offre, dit Pyrard, l'apparence d'une étoffe découpée. Leur habillement conſiſte dans des haut-de-chauſſes ou des caleçons de toile.

Iſle de Ceylan.

Divers peuples de l'iſle de Ceylan.

Les géographes placent l'iſle de Ceylan entre 6 & 10 degrés de latitude ſeptentrionale & entre 98 & 99 degrés de longitude du méridien de Paris. La domination du pays eſt partagée entre deux puiſſances. Le Roi de Candi eſt maître de l'intérieur, & la Compagnie Hollandoiſe poſſede preſque toutes les côtes. Les Bedas ou Wadas, peuples preſque ſauvages de la partie ſeptentrionale, poſſedent un terrein plus conſidérable par ſon étendue que par ſes richeſſes. Leur canton eſt partagé entre pluſieurs familles ſoumiſes chacune à une chef, & liguées enſemble par une étroite union. Une garde de ſoldats défend contre les étrangers l'enceinte de leurs habitations ou cabanes placées ordinairement ſur les bords des rivieres. Ces Inſulaires ſont braves, généreux, taciturnes, humains envers les étrangers, quoiqu'ils n'en reçoivent aucun dans leur diſtrict ſans la permiſſion de leur chef; & ſi jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oſeroit les regarder. Leurs armes ſont des fléches & un arc qui leur ſert auſſi de lance. Ils terminent leurs différends à l'amiable. La chair de cerf, le miel & les fruits ſont leurs alimens ordinaires. Les Bedas ont à leur voiſinage dans la partie occidentale du nord, les Yannias, peuples de l'ancien Royaume de Jaffanapatan.

Histoire des Indes.
Etabliſſemens Hollandois.

Les Hollandois poſſedent un grand nombre de places ſur les côtes de l'iſle. En commençant le tour de Ceylan par le ſud, on trouve d'abord ſur une éminence Point-de-Galle, ville bien fortifiée, qui dans l'enceinte de ſes remparts, renferme une demi-lieue de terrein. Ses maiſons ſont bien bâties. Ses environs offrent de charmantes campagnes où l'on a pratiqué même au travers des rochers, de belles gravettes ou allées qui rendent le ſéjour de Galle un des plus délicieux de l'iſle. On y reſpire un air fort ſain, dont on eſt redevable à l'élévation du lieu. Les vents y entretiennent une fraîcheur continuelle. On donne à cette ville le ſecond rang. A une journée de chemin on voit Caliture, petite ville très-forte, ſituée au ſommet d'une haute montagne, à l'extrêmité d'une vaſte prairie & ſur l'embouchure d'une belle riviere.

La célebre ville de Columbo conſerve encore de beaux édifices & des ouvrages qui la rendent capable d'une longue réſiſtance. Les guerres & la vétuſté en ont détruit une partie; & les Hollandois eux mêmes engagés par la difficulté de la garder ſans une garniſon fort nombreuſe, en ont diminué l'étendue pour en faire une forteresſe réguliere. Tous les comptoirs de l'iſle relevent du conſeil de Columbo. L'hôtel du Gouverneur peut paſſer pour un des plus beaux bâtimens de l'Inde. La meilleure canelle ſe recueille dans ſon terroir. Negumbo eſt une autre forteresſe importante. Les Portugais avoient bâti ces places, en vue de couvrir les diſtricts de la canelle. Ces diſtricts ſont terminés par la riviere de Chilauw, qui ſépare les domaines Hollandois des Etats du Roi de Candi.

Près de là ſont les iſles Calpentyn, de Manaar & de Rammanancor. Entre ces deux dernieres iſles, des bancs de ſable forment une eſpéce de barre qui porte le nom de pont d'Adam. On découvre enſuite les iſles d'Amſterdam, de Leyde, de Delft, de Cays ou Hammenhiel, & pluſieurs autres.

Jaffanapatan, preſqu'iſle, étoit anciennement un Royaume qu'on diviſe aujourd'hui en quatre Provinces. On y compte juſqu'à 160 bourgs ou villages dans une étendue de douze à treize lieues.

La ville qui donne le nom au pays a une lieue de circonférence. Une langue de terre joint la presqu'isle au pays des Beddas, qui s'étend au sud le long de la côte orientale jusqu'à Trinquemale, place considérable par son port, l'un des plus beaux & des meilleurs de Ceylan. Cette ville & Baticalo étoient autrefois ce que les Hollandois nomment des commandemens, comme Jaffanapatan & Point-de-Galle, mais on n'y envoie plus que des chefs de comptoir. On revient par le fort de Mature à la premiere place que nous avons décrite. En général, l'isle a peu de bons ports. Les côtes orientales qui offrent les meilleurs mouillages sont pour l'ordinaire basses, les vaisseaux n'y ont point d'abri, du moins dans les baies extérieures. Celles du midi & du couchant sont hérissées de rochers, & la mer y est garnie de bancs. Les Hollandois ont dans l'intérieur du pays, plusieurs châteaux pour la garde des passages.

Royaumes de l'intérieur de l'isle.

L'intérieur de l'isle renferme six Royaumes, qui ont été réunis successivement à celui de Candi ou Kondeuda, lequel a donné son nom à l'Empire. Les six Royaumes sont Candi, Cotta, Sitavaca, Dambadan, Amorayapour & Jafanapatnam. Une division plus particuliere représente toute l'isle en trente-quatre corles ou grandes provinces, & en trente-deux provinces de moindre rang. Il y a dans la seule province d'Ouvah trente-deux tribus particulieres, soumises à autant de chefs qui reconnoissent eux-mêmes l'autorité du Souverain de l'isle. La crainte de la puissance Hollandoise a engagé les Naturels de Ceylan à se retirer dans l'intérieur du pays qui est fort peuplé & presqu'impénétrable. Les districts sont séparés par des forêts épaisses, que personne n'a la liberté d'abattre, parce qu'elles servent de défense à l'Empire. Le pays est coupé par de grandes rivieres poissonneuses. La plus haute montagne de l'isle, appellée Pic d'Adam ou Hamalel, à quinze lieues de Columbo, se découvre de plus de douze milles en mer. Au bas de la montagne est un étang, dans lequel les Chingulais vont dévotement se laver de leurs péchés. Après ce premier acte de su-

Histoire des Indes.

perstition, ils montent jusqu'au haut du Pic par des chaînes de fer, sans lesquelles il seroit impossible d'y atteindre, tant il est escarpé. A quelque distance de la cime, les pélerins trouvent une grosse cloche sur laquelle ils frappent un coup pour sçavoir s'ils sont purifiés; parce qu'ils s'imaginent que s'ils ne l'étoient point, la cloche ne rendroit aucun son, quoique ce malheur ne leur arrive jamais. Le sommet de la montagne est une surface plane, au milieu de laquelle est la fameuse pierre platte, dans laquelle les Chingulais croient voir l'empreinte d'un pied humain gigantesque. Baldeus a décrit beaucoup de statues & de figures qui se trouvoient dans des niches. On y voyoit une pagode, dont les Indiens racontent des merveilles.

Du Gouvernement de Candi.

La capitale du Royaume nommée par les Européens Candi & par les Indiens Hingadayulneur, ville du peuple, ou Moncaire, ville royale, a été abandonnée de ses Souverains depuis que les Portugais l'ont ruinée. Ils résident aujourd'hui à Digligineur, dans la province de Hevoihattai. Leur palais consiste dans un grand nombre de bâtimens irréguliers, la plûpart fort bas & couverts de paille. Les maisons des habitans sont de pauvres huttes élevées sur des perches. Il est défendu à tout particulier, sous peine de la vie, de leur donner deux étages & d'en blanchir les dehors. Le Hollandois Knox, pour avoir enduit de chaux une petite maison, auroit subi la peine attachée à l'infraction de ce réglement, si sa qualité d'étranger n'avoit paru aux yeux du Roi mériter quelqu'indulgence. Nellimbeneur, Alloutneur, Badoula, sont des villes considérables, jettées au milieu d'un grand nombre de bourgs. Les Chingulais ne bâtissent jamais près du grand chemin, de peur d'être exposés aux regards des passans. Knox nous apprend que lorsqu'une maladie mortelle commence à se répandre dans un canton, les habitans prennent aussi-tôt la fuite, persuadés que le diable qu'ils voient partout, a pris possession de ce lieu funeste.

Le Despote choisit à son gré son successeur parmi ses enfans, ou

ou il partage entr'eux ſes Etats. Le ſceau des deux Adigars, ſes premiers Miniſtres, & le bâton crochu des officiers chargés de l'exécution de leurs ordres, trouvent dans tout l'Empire une obéiſſance aveugle. La qualité de Diſſauva eſt un titre d'honneur que le Roi joint ordinairement aux grandes dignités. Dans la création des grands officiers, le Prince a moins d'égard à la capacité qu'à la naiſſance, & l'opinion des Chingulais eſt toujours favorable au choix qui tombe ſur la haute nobleſſe. Les gouvernemens des provinces aſſujettiſſent ceux qui en ſont revêtus à réſider à la Cour pour veiller à la garde du Roi; & des Kourlividan y exercent leur office. Les emplois ſont au plus offrant.

Différentes claſſes des Chingulais.

Les Hondreous, premiere claſſe de l'Etat, ſont diſtingués des autres par leurs habillemens & par de grands priviléges. Tous les Blancs ſont conſidérés comme appartenant à cet ordre; cependant on leur rend moins d'honneur qu'aux vrais Hondreous, parce qu'ils mangent du bœuf, & qu'après avoir ſatisfait aux néceſſités naturelles, ils ne lavent pas leurs mains. Le Roi confere la nobleſſe comme un ordre de chevalerie, en mettant autour de la tête du récipiendaire un ruban brodé d'or & d'argent. Les quatre profeſſions d'orfevres, de peintres, de taillandiers & de charpentiers forment le ſecond ordre de l'Etat. C'eſt la néceſſité, dit Knox, qui paroît avoir attiré cet honneur au métier de taillandier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs inſtrumens que de leurs propres ouvriers. Mais dans toutes ces diſtinctions, il y a plus de bizarrerie que de politique.

Forces du pays.

Les forces du pays conſiſtent dans ſa diſpoſition naturelle, dans une milice compoſée des gardes du Prince, & dans l'artifice plutôt que dans le courage des ſoldats. De hautes montagnes & des barrieres d'épines qui ferment les paſſages, font de tout le Royaume une eſpéce de fort imprenable. Les ſoldats ne livrent jamais bataille en pleine campagne; leur habileté militaire conſiſte à dreſſer des embuſcades & à fermer les chemins.

Coutumes, Loix.

Les terres paſſent des peres aux enfans à titre d'héritage. Le

Histoire des Indes.

mariage n'eſt qu'une cérémonie civile qui conſiſte dans quelques préſens, qui donnent droit à un homme ſur une femme dès qu'ils ſont acceptés. Quoique les deux parties puiſſent également reprendre leur liberté, la femme ne peut diſpoſer d'elle-même après le divorce, qu'après que l'homme s'eſt engagé dans un nouveau mariage. L'uſage n'aſſujettit les veuves qu'à un deuil de quelques jours; & tant qu'elles vivent dans le veuvage, elles ſont exemptes des charges de la ſociété. Les peres ont le pouvoir d'expoſer ou de noyer leurs enfans au moment de leur naiſſance & de les vendre dans l'âge adulte. On enterre les morts de baſſe extraction, & l'on brûle avec appareil les gens de qualité.

L'habillement commun des Chingulais eſt un linge autour des reins, & un pour-point tel que celui des François, dit Knox, avec des manches qui ſe boutonnent au poignet & qui ſe pliſſent ſur l'épaule comme celles d'une chemiſe. Simples dans leurs maiſons, les femmes ne paroiſſent au-dehors qu'avec éclat, & leurs maris mêmes mettent une partie de leur gloire à les parer d'un luxe étonnant. L'honneur de porter des ſouliers eſt reſervé au Roi ſeul.

Caracteres des Chingulais.

Les Chingulais ſont mieux faits que la plûpart des Indiens. Leur contenance eſt grave, quoiqu'ils aient l'humeur aſſez gaie. On vante leur adreſſe, leur agilité, leur intelligence. Ils ont les manieres auſſi obligeantes que leur langage eſt agréable. Leur frugalité, leur ſobriété, leur douceur, leur facilité à ſe calmer, entretiennent le bon ordre dans les familles & dans la ſociété. Ils n'ont rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs uſages, la plûpart empruntés du Malabar. Leurs bonnes qualités ſont ternies par une préſomption inſupportable, par la perfidie, par l'infidélité dans le commerce, & une ſi forte habitude de mentir, que le menſonge ne leur paroît pas un vice. Knox, dont le jugement n'eſt pas d'un grand poids, remarque que les habitans des vallées ſont obligeans, compatiſſans, honnêtes pour les étrangers, au lieu que ceux des montagnes ſont de mauvais naturel,

quoiqu'ils affectent de paroître civils & que leurs manieres, ajoute-t-il, aient plus d'agrémens que dans les vallées.

Isle de Sumatra.

Description de l'isle de Sumatra.

Sumatra, isle plus grande que l'Angleterre, située au midi du golfe de Bengale, s'étend à cinq degrés & demi de latitude du nord jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du sud, dans la longueur d'environ trois cens lieues. Ainsi l'équateur la coupe en deux portions presqu'égales. Cette contrée, ainsi que tous les pays situés sous la ligne, est moins exposée aux ardeurs brûlantes de l'été que celles qui sont sous les Tropiques, parce que les jours y sont plus courts & que le soleil y tourne moins long-temps autour de son zénith. Les vents & les pluies y rafraîchissent l'air; mais après la saison humide, il se charge de vapeurs pestilentielles. Le terroir de l'isle est généralement très-bon. L'intérieur est divisé par une chaîne de montagnes, couvertes d'herbes & d'arbrisseaux; il s'y trouve de l'or. Le Volcan de Balatan donne aux Insulaires une espéce d'huile. Les principales rivieres de ce pays aqueux, sont Achem, Pedir, Daya, Cinquel, Jambi & Indripoura, ainsi nommées, des villes ou des territoires qu'elles arrosent, suivant l'usage des Indiens.

Royaume d'Achem. Etablissemens Hollandois & Anglois.

Le Royaume d'Achem embrasse la meilleure partie de Sumatra. Il commence à la pointe du nord & s'étend dans la longueur d'environ quatre-vingt lieues. Une partie de la côte orientale de ce Royaume dépend de plusieurs Princes Malais. Ses montagnes servent de retraite à quelques peuples libres. Sur la côte de l'est, l'on trouve le petit Etat d'Andigri, tributaire de la Compagnie Hollandoise; au sud, le Royaume de Jambi, le plus riche après celui d'Achem & très-fréquenté des Hollandois, qui par le moyen d'une forteresse, tiennent en bride Jambi, capitale, & tout le pays; le Royaume de Palimban où les Européens ont le commerce exclusif des plus riches marchandises, moyennant un

tribut; enfin les Etats de Manimcambo & d'Indripoura, dont les Hollandois possedent les places maritimes. Leur principal comptoir est à Padang au nord de Manimcambo. Ils sont aussi établis à Priaman, à Ticou, à Passaman, près de la ligne. A l'est de Palimban ; est la grande isle de Banca, habitée par des peuples farouches & gouvernée par un Prince particulier. La côte occidentale de Sumatra est bordée d'un grand nombre d'isles, dont les principales se nomment Werkens ou l'isle des cochons, Nias, Montabay, l'isle de Fortune, Nassau, Inganno ou l'isle trompeuse, &c. Cette derniere est peuplée de sauvages cruels qui massacrent sans pitié les étrangers. Il y a beaucoup de Maures Malais dans les parties maritimes de Sumatra, soumis en partie au Roi d'Achem & en partie à des Pangarans, ou Princes particuliers, tributaires ou alliés du Roi d'Achem, ou dépendans des nations Européenes établies dans ces cantons. L'intérieur du pays est habité par des Indiens idolâtres, peu connus & commerçant avec les peuples des côtes. Les Anglois ont ici beaucoup de places de commerce, Mochomoco, Bantal, Cattoun, Ipoé, Sillebar, & des forts.

Quelques voyageurs ont donné une description particuliere des villes, des forces, du gouvernement & des usages d'Achem ou Achin. On compte dans la capitale, nommée comme le Royaume, huit mille maisons qui occupent un terrein très-vaste, à cause des intervalles qui les séparent. Pour les garantir des fortes marées & des inondations périodiques, on les éleve sur des piliers. Les murs en sont de cannes entrelacées. Les Chinois & les Européens logés dans des habitations plus solides, se sont cantonnés dans un même quartier pour la défense commune de leurs comptoirs, qui dans cette retraite de brigands, seroient exposés à des insultes continuelles, s'ils n'étoient soigneusement gardés. Beaulieu donne une demi-lieue de circuit au palais royal. La côte de l'est n'offre de villes remarquables que Pedir, Pacem & Deli. Pacem & Deli étoient autrefois capitales de deux Royaumes.

Beaulieu assure qu'on trouve dans la derniere une source d'huile qui a la propriété de ne pas s'éteindre, même dans l'eau, une fois qu'elle est allumée, & que les Achemois s'en servent dans les combats de mer pour brûler les vaisseaux ennemis. Sur la côte de l'ouest, on parcourt successivement Daya, Cabo, Cinquel, Barros, Batahan, &c.

Forces d'Achem. Tyrannie des Rois.

Les forces d'Achem consistent dans une garde nationale de trois mille hommes, dans un corps de quinze cens esclaves, la plûpart étrangers, des garnisons, un grand nombre de galeres plus grandes & plus larges que les nôtres, mais pesantes & mal armées, & dans des éléphans exercés à la vue du feu & au bruit du mousquet. Beaulieu y compte cent galeres & neuf cens éléphans. Le Roi oblige tous ses sujets, assez bons soldats, à marcher à la guerre à leurs propres frais; il ne leur fournit que des armes & quelquefois du riz, la seule nourriture du peuple. Sa maison & tous les ouvriers employés à son service n'ont de même que du riz pour salaire, quoique ce Prince attire à lui presque toutes les richesses par les contributions en denrées, par le produit du domaine, par les douanes, par les bénéfices casuels & sur-tout par le commerce. Il force ses sujets à lui donner à bas prix leurs marchandises pour les vendre à l'étranger au prix qu'il y met lui-même. Quelquefois il appelle la disette par des monopoles. Quand tous les grains ont passé dans ses magasins, il les vend au peuple au double & au triple de leur valeur. Aussi la misere est-elle si grande que la bonne chere consiste dans quelques herbages & un peu de poisson. Il faut être grand Seigneur pour avoir une poule qui sert à tous les repas de la journée. Beaulieu dit que la présence du Roi servoit de son tems, comme d'un fléau qui faisoit autant de malheureux qu'il y avoit d'habitans dans la capitale. Il semble que la tyrannie soit naturelle au pays. Les voyageurs n'y ont jamais vu sur le trône que la barbarie qui écrase sous ses pieds de fer la méchanceté, si je puis me servir de figures. La race de tyrans qui regnoit dans le dernier siécle étoit sortie d'un bourreau,

qui, la premiere année de fon regne, avoit aſſaſſiné plus de vingt mille des principaux Achemois, & tous les anciens Orancaies ou gouverneurs, bourreaux des peuples avant lui.

Des femmes du Roi.

Les femmes du Roi, fuivant le journal de Davis, font prefque l'unique confeil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il n'y en a que trois auxquelles il foit lié par des cérémonies de religion. Toutes les nations de l'orient contribuent à l'entretien de fon incontinence; & les fommes employées à lui acheter des femmes ne font pas une des moindres dépenfes de l'Etat. Une efclave ne peut être reçue parmi les concubines du Roi, fi elle a été expofée en vente à d'autres yeux que les fiens, & le marchand qui feroit convaincu d'en avoir préfenté quelqu'une falie par les regards d'un autre homme, feroit puni de mort. La modeftie & la foumiffion font des vertus fi néceffaires pour celles qui ont une fois le trifte honneur de le toucher, qu'une faute légere feroit punie de mort. Ainfi ce qui devroit adoucir leur efclavage l'augmente. Tel eft le récit de Davis. Ces coutumes étoient peut-être particulieres au Roi qu'il vit fur le trône, & on les attribue à tous les Rois, peut-être à tort. Il arrive fouvent que les voyageurs ne peignent qu'un homme, qu'un canton, qu'une claffe d'habitans, qu'un regne, qu'un temps fugitif; & que les auteurs qui travaillent fur leurs mémoires, caractérifent avec les mêmes traits tout un peuple, tout le pays, le gouvernement habituel & tous les tems.

Gouvernement, Juftice, &c.

Les rênes de l'Etat font dans les mains de quatre ou cinq Miniftres réfidens à la Cour, & d'un grand nombre d'Orancaies ou Gouverneurs répandus en différens diftricts. Il y a dans toutes les villes, auprès de la principale mofquée, deux tribunaux fur lefquels les Orancaies jugent, là les affaires civiles, ici les procès criminels. Les Cadhis connoiffent des chofes de la religion. Celles du commerce font entre les mains du Schah Bandar. La police eft exercée par des Mérignes.

Les grandes ufures & les prêts fur gage font ici plus rigoureufe-

ment défendus que dans la plûpart des contrées de l'Inde. La justice est inexorable envers les débiteurs, lesquels tombent dans l'esclavage de leurs créanciers, lorsqu'ils sont déclarés insolvables. Outre les prisonniers retenus dans les cachots, un grand nombre de coupables jouissent de la liberté d'aller par la ville avec les fers aux mains. Beaulieu parle avec admiration du respect que les Achemois ont pour la justice. Un criminel se laisse arrêter & conduire par une femme ou par un enfant devant le juge, avec la même docilité que s'il n'avoit pas la force d'opposer de la résistance; c'est la suite d'un préjugé répandu dans le Malabar en faveur des foibles. La honte est si loin du supplice, qu'un homme a le droit de tuer ceux qui lui reprocheroient la peine qu'il aura soufferte. Tout homme, dit-on ici, est sujet à faillir, & le châtiment expie la faute. Lorsqu'on rappelle aux droits de la nature & de l'humanité ces peuples accoutumés à accuser leurs propres peres & leurs enfans, ils répondent que Dieu est loin, mais que le Roi est toujours proche.

Religion d'Achem. Caractere de la nation.

Le Mahométisme d'Achem est mêlé de superstitions judaïques. Le Roi se rend une fois l'année avec un cortége nombreux à la mosquée principale, pour y chercher le Messie, que ces Insulaires attendent comme les Juifs. Beaulieu accorde beaucoup de talens aux Achemois, & leur refuse presque toutes les qualités morales. L'envie, la fierté brutale, la plus noire perfidie, l'injustice atroce, les vices les plus infâmes forment le côté hideux de leur caractere. On loue leur industrie, leur activité, leurs dispositions pour les sciences, leur goût pour la poësie, & leur habileté dans les arts méchaniques, & comme la méchanceté change tout en vice, elle leur inspire tant de présomption, qu'ils traitent toutes les autres nations de barbares.

Isle de Java.

Division de l'isle de Java.

Cette Isle, séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde, est placée par les Géographes modernes, entre 122 &

HISTOIRE DES INDES.

132 degrés de longitude, & entre six & neuf degrés de latitude du sud. Elle a environ deux cens lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur de vingt jusqu'à quarante lieues. Salmon y compte quarante villes du premier ordre, plus de quatre mille villages, & trente-deux millions d'habitans. L'intempérie du climat y produit beaucoup de maladies. Les Indiens idolâtres, nation primitive, habitent le centre & quelques contrées maritimes. La multitude des Chinois établis dans cette Isle, jointe à quelques traditions, a donné lieu de conjecturer que ces Colons en étoient les premiers habitans. On y trouve beaucoup de Maures qui paroissent Malais d'origine. Le pays a été partagé entre une foule de Princes. On peut y compter aujourd'hui cinq principaux états, Bantam, à la partie occidentale; Mataram, au centre; Tsieribon, dans la partie septentrionale; Balamboang, au sud-est, & le fameux établissement de Batavia à l'est de Bantam. Nous décrirons d'abord le pays & les mœurs des Insulaires Asiatiques.

Royaume de Bantam.

Le Royaume de Bantam, qui a compté Sumatra même & Borneo parmi ses dépendances, est réduit à trois villes, si l'on en croit quelques écrivains, & à quelques villages bâtis sur les côtes. Ces villes sont Anir, Tirtiasse, & Bantam, capitale. Depuis que le Roi est devenu vassal & tributaire de la Compagnie Hollandoise, Bantam, jadis une des plus riches places de commerce de l'Inde, a perdu presque tout son lustre. Il reste à peine quelques traces, de son enceinte qui étoit de quatre lieues. Ses maisons sont environnées de grands arbres qui lui donnent un air agréable & champêtre. Chaque quartier de Bantam est sujet aux recherches d'un Inspecteur, & séparé des autres par des portes qu'on ferme le soir. Il est défendu de voguer la nuit sur les canaux qui parcourent la ville & de marcher dans les rues, sans la permission du Magistrat. Les Chinois ont à l'extrémité occidentale de Bantam un quartier fermé qui porte le nom de ville Chinoise. Les Hollandois entretiennent une garnison dans cette capitale.

Royaume de Mataram.

Le Royaume de Mataram est merveilleusement peuplé. On comptoit

comptoit dans sa capitale jusqu'à soixante mille familles; mais depuis que ses Empereurs dont tous les Rois de l'Isle ont pendant long-tems reconnu l'autorité, ont transporté leur cour à Ningrat, dans la partie du Nord, ville qui peut avoir trente mille habitans, Mataram n'a plus le même éclat. Les Hollandois tiennent tout ce pays dans l'oppression.

Royaume de Tsieribon.

Le Royaume de Tsieribon se trouvant enclavé dans les possessions des Hollandois ou de leurs alliés, les trois Princes de ce pays, autrefois qualifiés Sulthans, ont été forcés de se mettre sous la protection de la Compagnie Hollandoise qui entretient des garnisons dans les principaux lieux. Tsieribon, capitale, contient sept mille familles.

Royaume de Balamboang.

Le Royaume de Balamboang est un petit état qui a maintenu sa liberté, non-seulement contre l'ambition des Rois de Mataram, mais contre les entreprises des Hollandois. La capitale de ce pays fertile est avantageusement située sur le détroit de Bali, en face de l'Isle de ce nom. Le Roi fait sa résidence dans une forteresse à cinq lieues de la mer.

Les principales villes de ces quatre Royaumes connues des Européens, sont situées sur la côte septentrionale. D'orient en occident, l'on trouve après Balamboang, Panarucan, ville où les Portugais trouverent un Roi; Passarvan, dont le territoire formoit sur la fin du seiziéme siécle un petit état gouverné par un Nabab Mahométan; Joartam, bon port; Gerrici, ville dont le Roi étoit autrefois si respecté que les autres Princes de l'Isle ne lui parloient que les mains jointes, à la maniere des esclaves; Tubaon ou Tuban, autrefois la plus belle ville de Java, dont le Prince avoit dans son Palais des appartemens pour une multitude d'espèces différentes d'animaux, pour les éléphans, pour les chiens, pour les perroquets, pour les canards, pour les tourterelles, &c. Après les villes de Caïaon, de Japara, de Torabaja, de Mataran, de Samarang, de Pati, de Dauma, de Taggal, de Tsieribon, de Dermaio, de Moncaon, &c. on

HISTOIRE DES INDES.

entre sur les terres de Jacatra qui formoit un état puissant dont les Hollandois se sont emparés. De-là on va sur les domaines de Bantam.

A l'est & au nord-est de Balamboang, il y a deux Isles, nommées l'Isle de Bali ou la petite Java, & l'Isle de Madure. Le Roi de Bali est un Prince puissant & respecté de ses voisins. Son pays est une rade foraine & un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux. On assure que les habitans adorent pendant le jour le premier objet qu'ils ont rencontré le matin. Madure est partagée en trois provinces, dont deux se sont soustraites à la domination de l'ancien Souverain de l'isle pour se soumettre aux Hollandois. La plûpart de ces Insulaires vivent de pirateries, quoiqu'on vante la fertilité de leurs terres.

Mœurs & coutumes des Javanois.

Les Javanois du centre & des hauts pays ont les opinions & les mœurs conformes à celles des Indiens du continent. Les Javanois Mahométans forment la plus nombreuse portion des habitans des pays connus. Le Mahométisme regne à Bantam, à Tsieribon & à Maturam. On assure que les femmes sont ici préposées à la garde intérieure des palais, au soin des appartemens, au service personnel du Prince. Celles qui sont en faction sont armées d'un sabre & d'un poignard qu'elles manient avec autant d'adresse que d'intrépidité. On lit dans quelques relations que l'Empereur de Maturam avoit dix mille de ces femmes à son service. Ce Prince entraîne tellement dans ses caprices la conduite de ses sujets dans les choses même les plus indifférentes, que s'il paroît dans l'amphithéâtre avec un nouvel ornement sur la tête, les spectateurs sont obligés de conformer la couleur de leurs bonnets à celles de l'ornement impérial, sous peine d'être écorchés vifs depuis les pieds jusqu'à la tête, & d'être plongés en cet état dans l'huile bouillante.

A Bantam, on délibere des affaires du gouvernement pendant la nuit & au clair de la lune. Le conseil doit être au moins de cinq cens personnes, lorsqu'il s'agit d'imposer un nouveau droit.

Les magiſtrats rendent la juſtice le ſoir au palais, dont l'entrée eſt ouverte à tout le monde, parce que chacun y plaide ſa cauſe. Les étrangers qui ont encouru la peine de mort peuvent ſe racheter en payant une ſomme d'argent au maître ou à la famille du mort, ſi c'eſt un meurtre; loi dont le but eſt de favoriſer le commerce. Les Inſulaires ne ſont pas traités avec la même indulgence. Les Javanois ſont cruels dans leurs querelles. Le ſort commun du plus foible eſt de périr par les mains du plus fort. La certitude du châtiment produit un effet étrange; c'eſt que l'aſſaſſin s'abandonnant à ſa fureur, perce tous ceux qu'il rencontre ſur ſes pas, juſqu'à ce qu'il tombe lui-même ſous les coups de ceux qui le pourſuivent, ou qu'il ſoit ſaiſi pour être livré aux juges. Le gouvernement aime ces meurtres, parce qu'ils apportent beaucoup d'argent au fiſc. Ces Inſulaires ſont ſi vindicatifs que s'ils ſont bleſſés par leurs ennemis, ils s'enfilent dans leurs armes pour le plaiſir de ſe venger en périſſant. Ils ne ſont pas moins lâches dans leur vengeance, car ils emploient toute leur adreſſe à ſaiſir l'avantage du temps ou du lieu pour aſſaſſiner leur adverſaire, ſans lui laiſſer le moyen de ſe reconnoître. Leurs armes ſont ordinairement empoiſonnées. Les relations Hollandoiſes ajoutent que de toutes les nations connues, c'eſt la plus adroite au larcin. Les grands Seigneurs ne ſont pas moins voleurs que le peuple. Le ſoin d'un étranger doit être de veiller continuellement à la garde de ſa bourſe & de ſon bagage.

La ſoumiſſion des Javanois pour tout ce qui porte le caractere d'une juſte autorité eſt ſi profonde, que la certitude même de la mort n'eſt pas capable de réfroidir leur obéiſſance. Avec ces qualités, ils ſont néceſſairement bons ſoldats; auſſi leur intrépidité ne connoît point de danger. Ils ne ſçavent point manier les armes à feu. Ils ſe ſervent très-bien de la pique, du crit, eſpéce de poignard, du ſabre & du coutelas. Ils s'arment auſſi quelquefois de certaines cannes à vent, avec leſquelles ils lancent de petites fléches d'os de poiſſon, dont ils affoibliſſent la pointe,

afin qu'elle demeure dans la plaie. Ils ne reposeroient pas tranquillement, s'ils n'avoient leurs armes auprès d'eux. Traîtres comme ils se connoissent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du sang ni à ceux de l'amitié. Le Roi donne un poignard à chaque enfant dès l'âge de cinq ou six ans. La milice ne reçoit point de solde, mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes & la nourriture en riz & en poisson. La plûpart des soldats sont attachés à des personnes riches qui les logent & les entretiennent. C'est dans le nombre de ces esclaves que l'on fait consister la distinction des Seigneurs. On comprend que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéissance, il est toujours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Ils excellent dans les expéditions subites.

Les Javanois ont une raison puisée, ce semble, dans la nature, de ne pas se borner à une femme, c'est que, suivant les relations Hollandoises, dans l'isle & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Cependant une loi ou une coutume particuliere resserre, au rapport de Scot, l'usage de la polygamie, en obligeant les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix esclaves, dont ils ont le droit d'user, avec la permission des femmes légitimes. Les enfans des concubines sont censés appartenir aux épouses qui s'en défont souvent par le poison. Les femmes de qualité sont gardées si étroitement, que leurs propres fils n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Quand elles sortent, les hommes qui les rencontrent, sans en excepter le Roi, sont obligés de se retirer à l'écart. Leur propreté est extrême. Les excès d'incontinence sont également communs dans les deux sexes. A Bantam, un homme riche se procure aisément la femme d'un autre en cherchant à prêter à celui-ci de l'argent; parce que la pauvreté, qui est fort commune, fait accepter les prêts avec avidité, & que la loi autorise le créancier à saisir la femme & les enfans du débiteur.

C'eſt un uſage fort ſingulier à Bantam, que ſi le feu prend à quelque maiſon, les femmes doivent travailler à l'éteindre ſans le ſecours des hommes, qui ſe tiennent ſeulement ſous les armes pour empêcher qu'on ne les vole.

Histoire des Indes.

Les Princes & les Seigneurs de l'iſle ont coutume d'affermer leurs domaines à des eſclaves qui les payent en denrées ou en argent. Quelques-uns de ces eſclaves ne gagnent que leur ſimple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent ſix jours pour leurs maîtres & ſix jours pour leur propre compte. Les femmes ſont aſſujetties aux mêmes loix. La principale monnoie du pays eſt le pitil ou caxas, mêlange de plomb fondu & d'écume de cuivre, tiré de la Chine.

Les Chinois ont apporté à Java une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javanois étoient ſi barbares, qu'à peine vivoient-ils en ſociété. Ils ont conſervé de leur ancienne barbarie une averſion extrême pour le travail. Ils abandonnent aux Chinois les travaux pénibles, la culture des terres & la plus grande partie du commerce. Le même eſprit les éloigne des emplois publics & du maniment des affaires. Auſſi les grands poſtes & toutes les richeſſes deviennent la proie de l'étranger. Leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne ſoient grands mangeurs; mais elle réduit leur gourmandiſe à ſe contenter de riz, de poiſſon & de racines. Les connoiſſances de ces barbares ſe bornent à ſçavoir lire & écrire. Ils ſont habiles dans les arts méchaniques. Le commerce a porté dans leur pays diverſes langues.

L'habillement du pays conſiſte, pour les hommes, dans un pagne de deux couleurs, dont ils ſe couvrent les reins & les cuiſſes; pour les femmes, dans deux piéces de toile qui leur enveloppent tout le corps. Les hommes portent le turban. Il en eſt pourtant qui ont la vanité d'aller tête nue pour montrer leur belle chevelure dont ils ont grand ſoin. Les enfans ſont preſque nuds juſqu'à l'âge de douze ou treize ans; on les marie ſouvent

avant cet âge, soit parce que la nature le demande, soit parce que s'ils perdoient leur pere avant que d'être mariés, le Roi se saisiroit d'eux comme il se saisit des femmes & des biens du défunt.

Religion du pays.

Ces peuples ont mêlé à la religion de Mahomet beaucoup de superstitions étrangeres. Il y a dans le pays trois mosquées presque aussi révérées que celle de la Mecque, parce qu'on prétend que l'une renferme le tombeau de Ben-Israël, Législateur de Java, auteur de la famille des Rois de Bantam, & des Rois de Mataram, à ce que croyent ces Princes; & que les deux autres servent de sépultures aux enfans de ce personnage. La principale de ces Mosquées est bâtie dans le voisinage de Tsieribon, sur le sommet d'une colline, où les aumônes des Pélerins font subsister près de trois cens familles. On arrive à la Mosquée par quatre terrasses. Les chrétiens & les idolâtres ne peuvent passer au-delà de la premiere sans s'exposer aux plus grands périls. C'est, disent les Maures, une juste vengeance du ciel qui ne souffre point que des infidéles profanent le tombeau de leur Législateur; mais c'est en effet l'intolérance cruelle & perfide des Prêtres qui font périr secrettement les étrangers qui approchent de ce lieu. Les Javanois enterrent leurs morts au son des instrumens & avec des hurlemens horribles. Lorsqu'un homme est à l'extrémité, ses parens & ses amis le conjurent les larmes aux yeux, & avec les plus vives instances de rester encore quelque tems parmi eux.

Chinois de Java.

Les Chinois vivent ici, suivant leurs loix, sous la direction de chefs qui veillent à leurs intérêts. Quoiqu'ils ayent beaucoup à souffrir de l'humeur fiere & impérieuse des Maures, leur industrie, leur activité, leurs souplesses & leur patience sans égales, les conduisent surement à leurs fins, sous des Maîtres indolens. Ils emploient tous les moyens, jusqu'au vol, pour s'enrichir. Lorsqu'ils meurent dans le pays, le Roi hérite de leurs biens. Il est rare qu'ils s'y marient; ils se bornent à acheter des esclaves

qui leur tiennent lieu de femmes. Ces Colons ont toute la poltronerie, toute l'hypocrisie, toute la mauvaise foi, toute l'avidité, toute la bassesse, toute la lâcheté attribuées à leur nation.

Puissance des Hollandois à Java.

Les Hollandois sont les véritables Souverains de l'Isle de Java, quoiqu'ils n'y possedent qu'un territoire peu considérable vers le nord, entre Bantam & Tsieribon. Les garnisons qu'ils entretiennent dans les états des Princes Indiens tiennent ces Rois sous leur dépendance. Les forts qu'ils ont dans la circonférence de l'Isle, leur assurent l'Empire maritime de ces quartiers. Ils sont ainsi Maîtres de toutes les forces & de tout le commerce du pays.

Batavia ou Jacatra, métropole de leurs possessions, est bâtie à quatorze ou quinze lienes de Bantam, sur un golfe qui forme un port spacieux & commode, abrité de plusieurs Isles qui rompent l'effort des vents & des vagues. Une riviere la traverse du midi au nord; & de l'est à l'ouest, elle est coupée de canaux. Graat, dans l'ample description qu'il fait de cette ville, laisse à desirer sa véritable grandeur. Salmon lui donne trois grandes lieues de circuit en y comprenant les fauxbourgs qui sont plus grands, mais moins peuplés que la ville même, dont un large canal les sépare. Le même relateur y compte cent mille habitans tant Indiens qu'Européens. Bruin la regarde pour l'agrément de sa situation & pour la régularité de ses bâtimens comme une des plus belles villes de l'univers.

Les dehors de Batavia offrent quantité de maisons de plaisance, outre un grand nombre de hameaux peuplés d'Indiens, de Chinois & de Maures. On y voit en divers endroits des tuileries, des briqueteries, & beaucoup de moulins à sucre, à poudre, à bled, à papier, &c. dont la Colonie tire des profits considérables. Pour mettre ces beaux établissemens à l'abri de toute espéce d'irruption, la Compagnie a fait construire plusieurs forts, sur tout dans les parties les plus exposées. Quelques corps de garde disposés par intervalles, achevent d'assurer la tranquillité

des Colons. Les Chinois contribuent beaucoup à la prospérité de la ville. Ils surpassent tous les autres peuples de l'orient, dans la connoissance de la mer & de l'agriculture. C'est leur diligence & leur attention qui entretient la grande pêche, & c'est par leur travail qu'on est pourvu à Batavia des nécessités de la vie. Les Malais s'attachent particuliérement à la pêche. La plûpart des Maures sont Colporteurs. L'occupation ordinaire des Amboiniens est une espéce de charpenterie qui consiste dans la construction de maisons de bambou, ouvrage qui demande beaucoup d'adresse. C'est une Nation hardie, d'un commerce très-difficile, & toujours prête à se soulever.

Administration de Batavia.

L'autorité civile & militaire de la Colonie, est toute entiere entre les mains d'un chef suprême qui a le titre de Gouverneur général des Indes. Il est élu en Hollande par les dix-sept Directeurs de la Chambre Souveraine, & son élection doit être confirmée par les Etats Généraux. Sa puissance ne doit durer que trois ans, mais quand la Compagnie est satisfaite de ses services, elle le confirme dans son emploi, & cette prorogation est souvent pour la vie. Quoique dans certaines matieres, il soit obligé de prendre l'avis du Conseil des Indes, il peut néanmoins, en se conduisant avec adresse, se rendre Maître des délibérations, & il n'est pas tenu de rendre compte. Il préside au Conseil Souverain de Batavia, composé de six membres nommés par la Chambre Syndicale de Hollande, & de quelques Assesseurs qui n'ont que le droit de donner leur avis sans qu'ils ayent de voix. On délibere dans cette assemblée sur les intérêts de l'état & sur les affaires du commerce. Il y a outre cela une cour de justice qui connoit de tout ce qui regarde les principaux officiers & les comptables. Un Conseil de Bourguemaîtres ou Echevins, dont deux Chinois, chargés de juger les contestations qui s'élevent entre les Citoyens de condition libre, une Chambre destinée à veiller aux intérêts des orphelins, un Tribunal dont l'objet est de

régler

régler ce qui concerne les mariages; un Conseil qui a la direction des milices bourgeoises de la ville qui n'a point d'autres gardes que ses propres habitans.

Forces de la Colonie.

La Compagnie a toujours un entrepôt considérable de troupes pour la garde de toutes les Colonies Hollandoises. Le traducteur Italien de Salmon, cité par l'auteur de l'Histoire moderne, fait monter le nombre des milices à douze mille soldats, dans le seul territoire de Batavia, & à cent mille dans toute l'étendue des Colonies des Indes. Quant aux forces maritimes, le même écrivain les fait monter à 180 vaisseaux de guerre, depuis trente jusqu'à soixante canons, c'est-à-dire, suivant M. l'A. de M. le double ou le quadruple de ses forces réelles, même dans les plus beaux jours de son commerce. Quelques navigateurs ont fait le trajet de Hollande à Batavia en quatre mois & demi; on en met jusqu'à quinze dans les voyages malheureux; les navigations ordinaires sont de six ou sept mois. Les vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande ne forment, dans le courant de l'année, que deux envois de sept ou huit navires qui se succedent de fort près, & qui se joignent au Cap de Bonne-Espérance. Dans le cours du voyage, on observe une discipline très-rigoureuse, & l'on exerce réguliérement les soldats au maniment des armes.

Commerce des Hollandois.

Le commerce, dit le Hollandois Graaf, considéré en général, est permis sans doute à tout le monde, & chacun a droit de l'exercer, lorsqu'il est capable de l'entreprendre & de le soutenir: mais il en faut excepter ceux qui ont cédé ce droit en s'engageant au service d'autrui, & qui ont confirmé cette cession par la foi du serment. C'est le cas des officiers employés par la Compagnie. Cependant les capitaines de navire, suivant ce voyageur sincere, ont coutume d'étendre fort au-delà de ses bornes le droit d'avarie ou d'indemnité, en prétextant des pertes imaginaires pour obtenir des dédommagemens considérables, & de faire un secret trafic des vives, des cordages & des autres munitions maritimes qu'on leur confie, & qu'ils volent quelquefois subtilement pour

Histoire des Indes.

les revendre par d'autres mains à la Compagnie. Les vaiſſeaux qu'on envoie tous les ans de Batavia au Japon portent toujours, contre l'ordre établi, tant d'effets appartenans à des particuliers, que ceux de la Compagnie reſtent quelquefois ſur le rivage, & que la manœuvre en a été troublée juſqu'à occaſionner des naufrages fréquens. Ce ſont des hommes décriés par leurs mœurs, mais ſecrettement protégés, qui font par eux-mêmes ou par des agens ce commerce frauduleux; les femmes même s'en mêlent, malgré les défenſes ſpéciales qui leur ſont intimées. Par ces prévarications, les vaiſſeaux ſont chargés d'une multitude d'officiers inutiles, qui prennent le titre ridicule de ſtathouders de la Compagnie. L'on s'imagineroit, dit Graaf, que ces miſérables tiennent à ferme le voyage du Japon & de Bengale. Sur terre, c'eſt la même infidélité. Les magaſins de la Compagnie ſe vuident avec une rapidité inconcevable, ſes atteliers ſont remplis d'ouvrages qui ne l'intéreſſent point, ſes employés travaillent pour le ſervice des particuliers, & pendant que le bien public ſouffre, les entrepreneurs des travaux publics, des hôpitaux, des vivres, s'enrichiſſent. Ces rapines ne portent plus le nom de vol, & l'on ſe perſuade que l'impunité les légitime.

Mœurs des Hollandois.

Ce Hollandois peint avec de ſemblables couleurs les mœurs des habitans de Batavia; ſon pinceau s'exerce particulierement ſur les femmes. Leur extrême molleſſe, leur luxe faſtueux, leur affreuſe dureté envers leurs eſclaves, l'obſcénité ou la frivolité de leurs propos, leur penchant pour la débauche, leur goût pour la table, lui donnent lieu d'exercer ſur elles une vive cenſure, dans laquelle il proteſte qu'il ne s'eſt point éloigné de la vérité dans la moindre circonſtance, & qu'il a veillé ſeulement ſur ſes expreſſions pour ne point bleſſer l'imagination des femmes d'honneur. Il dit, en parlant des Hollandoiſes de pere & de mere, que non-ſeulement elles ont perdu l'uſage, ſi bien établi en Hollande, de nourrir elles-mêmes leurs enfans, mais qu'elles abandonnent leur éducation à des Maureſques ou Banianes, qui font couler dans

leurs veines le germe & le goût de tous les vices. « Il y a de » quoi s'étonner, ajoute-t-il, quand on vient à considérer à » quel degré ces femmes portent la fierté dans les Indes, & qu'on » fait réflexion sur ce que la plûpart étoient en Hollande; car je ne » veux pas y intéresser celles qui doivent être exceptées. Les unes » sont des personnes de bas ordre dans la vertu, qui pressées par » la pauvreté ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une » derniere ressource aux Indes. D'autres du plus bas étage qui » gagnoient leur vie à servir & qui s'ennuyoient du travail, se » sont bien trouvées d'avoir pris le même parti. Je ne veux pas » oublier celles qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à » vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage & » sont devenues des dames des Indes. Mais je passerai sous si- » lence, que malgré leurs aventures de Hollande, elles sont re- » çues aux Indes comme pures, nettes & vertueuses, de sorte » que souvent elles font de bons mariages. Ce sont des choses » passées, le mari n'en sçait rien; & quand il le sçauroit, c'est la » mode. Elles n'en sont pas moins les maîtresses, & ne manquent » pas de se dire parentes & niéces de quelques conseillers, de » quelques bourguemaîtres ou de quelques marchands considé- » rables ».

Isle de Bornéo.

Divers Royaumes de Bornéo.

Cette isle, la plus grande des isles Indiennes, est coupée par la ligne équinoxiale. Elle s'étend à quatre degrés & demi au sud & à huit degrés au nord de l'équateur; ce qui fait 12 degrés & demi de latitude. Sa longitude est entre 150 & 158 degrés. Son circuit est de plus de 530 milles; le P. Vintimiglia, Jésuite Portugais, lui donne 1850 milles de tour. On compte dans cette isle sept principaux Royaumes, qu'on désigne par les noms de leurs principales places; Banjar-Massin, Succadana, Landa, Sambas, Hermata, Jathou & Bornéo. Les côtes sont occupées par des

Princes Maures, qui viennent d'Arabie, comme ceux de Sumatra & de Java. Le centre eſt idolâtre.

Banjar-Maſſin.

Banjar-Maſſin, capitale du plus puiſſant Royaume de Bornéo, n'eſt qu'un vaſte bourg, ſitué au ſud, près d'une grande riviere. Ses maiſons ſont la plûpart bâties de bambou, à la maniere Indienne, il y en a quelques-unes de planches. Les principaux lieux qu'on rencontre en allant au nord ſont Tatas; Kaitongié ou Cotatengah, réſidence du Roi; Caljoncampang, riche en or; Mandavay, abondante en mines, en bezoard, en cire, en ouvrages de jonc; Sampit qui fait un grand commerce en or, en épiceries & en autres marchandiſes, dans une baie où mille vaiſſeaux pourroient être à l'abri de tous les vents; Ponbouang, dont la riviere roule beaucoup d'or & arroſe de belles cannes; Cotaringa, derniere place du Royaume, laquelle ſurpaſſe en richeſſe tous les autres lieux de la côte où l'on peut lever plus de ſept mille ſoldats. Le Roi de Banjar prend le vain titre d'Empereur de Bornéo.

Succadana.

On entre enſuite dans les Etats du Roi de Succadana, qui n'a pas plus de mille hommes de troupes, mais qui recueille beaucoup de diamans & de camphre. Saris préfere ſes diamans à ceux de l'Indoſtan; il y en a qui ſont de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Cependant ils ſont en général petits, & les gros ſont jaunes & très-imparfaits, ſuivant d'autres voyageurs. Le Roi, pour s'en rendre maître, tient ſur les rivieres dans leſquelles on les pêche, des bâtimens armés, qui en empêchant la communication avec les étrangers, obligent ſes ſujets à lui porter toutes leurs pierres, dont ils ne retirent que ce qu'il lui plaît de leur donner. La ville de Succadana, ſituée ſur la riviere, n'offre rien de remarquable. Vis-à-vis du Golfe, eſt l'iſle de Crimataja, dont on tire beaucoup de fer.

Landa.

Le Royaume de Landa commence immédiatement au nord de l'équateur. Le bourg de ce nom eſt bâti au bord du grand fleuve de Lauwe. Ce pays a été ſucceſſivement ſoumis au Roi de Sourabaja, dans l'iſle de Java, & au Roi de Succadana. On ne connoît guere ſa puiſſance.

Hermata, bourg qui donne ſon nom à un autre Royaume maritime, touche au pays du Roi de Sambas, Prince puiſſant, eu égard à ſes voiſins. Ses Etats ſont à quelques milles dans les terres; il achete à vil prix des montagnards de l'intérieur des diamans & d'autres marchandiſes précieuſes.

Sambas.

Le Roi de Bornéo réſide dans un bourg de ce nom, placé ſur une belle riviere, auprès d'une fort grande baie, bordée de petites iſles environnées de bancs de ſable. Les environs de Bornéo, quoique marécageux, offrent quantité d'habitations ornées de jardins. Ses habitans paſſent pour les plus riches des Inſulaires, parce qu'ils recueillent beaucoup plus d'or & de l'or plus fin que les autres. Ils ont d'autres marchandiſes fort recherchées, comme le camphre. Leurs pirogues ſont les plus belles, les plus fortes & les plus grandes que l'on voie chez les Orientaux. Il paroît que Taujonbuoro, Sedang & Tajongdatoe ſont d'anciennes dépendances de cet Etat, dont la puiſſance eſt fort déchue.

Bornéo.

Le fleuve Sandanaon fait la frontiere du Royaume de Bornéo. Au-delà eſt le pays de Marudo, ſuivi d'un pays inconnu qui porte le nom de côte deſerte. Vis-à vis, la mer s'entrelace dans une grande quantité d'iſles. Pour rentrer dans la riviere de Banjar-Maſſin, on parcourt une côte qui fait partie des Etats de ce nom. Quoiqu'elle ſoit aſſez habitée, il n'y a guere que Paſſir qui mérite d'être nommé, à cauſe de ſon commerce avec les Macaſſarois.

Il reſteroit à deſirer des éclairciſſemens ſur l'intérieur du pays, mais tout ce qu'on en ſçait, c'eſt qu'il eſt rempli de hautes montagnes & de forêts impénétrables. Le Royaume de Lava, au cœur de l'iſle, n'eſt preſque connu que de nom; & l'on ne trouve pas beaucoup plus de lumieres touchant ceux de Succadana, de Landa, de Hermata & de Sambas, où l'on préſume qu'il y a beaucoup de deſerts, en avançant dans les terres. On voit derriere Marudo, une montagne d'une hauteur prodigieuſe, que l'on nomme *le Mont S. Pierre*. Ces contrées ſauvages ſont peuplées d'une infinité d'Orangoutang.

Intérieur de l'Iſle inconnu.

HISTOIRE DES INDES.

Commerce de Bornéo.

Le commerce de Bornéo offriroit de grands avantages aux nations Européenes qui auroient l'habileté de gagner la confiance & l'amitié des Princes Maures. Mais l'orgueil, la férocité, l'inconstance, la défiance, l'infidélité de cette nation rebutent presque tous les étrangers. Ils ont éloigné les Portugais de Banjar, les Hollandois de Succadana, les Anglois de ces deux villes & les Espagnols du port de Bornéo. Au commencement de ce siécle, les Anglois, après s'être emparés hostilement de Banjar, l'abandonnerent. Cependant leur Colonie n'a pas été entiérement détruite, comme on l'a dit. Valentyn assure qu'il a vu en 1713 au Cap de Bonne-Espérance, le chef d'un comptoir Anglois établi dans ce canton, lequel en rapportoit de grands trésors. Le bord de son chapeau tout garni de diamans pouvoit faire juger de ce que contenoient ses coffres. Cet officier, pendant son séjour au Cap, attiroit tous les regards par sa brillante figure. Cet établissement doit donner de la jalousie aux Hollandois, car le pays est peut-être un des plus favorables entrepôts de l'Inde, par l'avantage de sa position pour le commerce de la Chine & des Isles des épiceries. Beekman, navigateur expérimenté, donne des ouvertures pour surmonter les obstacles que les Européens peuvent rencontrer pour se fixer dans cette isle.

Des premiers habitans de Bornéo.

Les Portugais ont nommé Béajou les Indiens du centre, divisés en peuplades appellées Klans, sous des chefs particuliers. Ces habitans primitifs de Bornéo forment un peuple guerrier, adonné à la chasse & à la vie pastorale, dédaignant les sciences & les arts, ennemi du vol & de la fraude, sensible à l'amitié, vivant ensemble dans la plus parfaite union, mais aussi farouche & cruel envers l'étranger que doux & généreux envers les siens. Ils se font un plaisir barbare de tremper leurs mains dans le sang des Européens & des Maures. Ils possedent, outre les principales richesses de l'isle, les femmes les plus belles, les plus blanches & les plus spirituelles. Les Rois & les Princes des côtes ne dédaignent pas de rechercher leur alliance. La modestie est extrême

dans les deux ſexes, ſur-tout dans les jeunes filles que leurs maris ne voient pas avant le jour de leur union. L'infidélité dans le mariage leur paroît un crime ſi odieux, qu'ils la puniſſent de mort, ſans aucune exception en faveur des hommes. Leur principale gloire conſiſte à ſe diſtinguer à la chaſſe, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues qu'ils poliſſent & qu'ils portent à leur ceinture. La plûpart vont nuds, à l'exception des parties que la pudeur condamne. Les plus aiſés portent un petit pourpoint de toile d'écorce d'arbres, douce comme du coton, qu'ils fabriquent eux-mêmes. Un chapeau de feuilles de palmier les garantit du ſoleil. Ils ont pour armes des poignards ſemblables aux cangiars des Maures, & des ſarbacanes avec leſquelles ils lancent des fléches empoiſonnées. Salmon parle d'un inſtrument nommé ſampit, qui leur ſert tantôt d'arc, tantôt de javelot, & quelquefois de bayonnette qu'ils attachent au bout de leur fuſil.

Le P. Vintimiglia dit dans Carreri qu'ils n'adorent aucune idole, & que le Dieu du ciel eſt leur unique Dieu. Cependant on lit dans le ſupplément à l'Hiſtoire des voyages, que ſans avoir ni pagodes ni Bramines, ils offrent leurs hommages au ſoleil, à la lune, aux étoiles & à tous les objets qui ſe préſentent à leurs yeux le matin, lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons. Chacun ſe fait un Dieu & un culte à ſa fantaiſie. Il eſt peu de ces montagnards qui ſe convertiſſent au Mahométiſme, parce que ceux qui ſouhaitent l'embraſſer ſont obligés de payer bien cher les prêtres qu'on leur donne. Ces peuples attribuent les maladies & généralement toutes leurs diſgraces à un eſprit infernal qu'ils tâchent d'appaiſer par des offrandes & des ſacrifices. Si leurs prieres ſont ſans fruit, ils accablent d'injures le génie malfaiſant. Ils ont beaucoup de ſuperſtitions Chinoiſes.

Les Béajou, accoutumés à des exercices durs, ſont plus forts & plus agiles que les Maures que la pareſſe amollit. Ils ſe frottent le corps avec une huile d'une odeur forte, & ils ſe peignent la peau avec du bleu. Un de leurs plus ſinguliers ornemens, eſt de

porter un collier de dents de tigre. On dit que les Grands ont le bisarre usage de s'arracher les dents de devant pour y substituer des dents d'or. Ce peuple parle une langue particuliere.

Maures de Bornéo.

Les Maures établis depuis plusieurs siécles dans les parties extérieures de Bornéo, ont conservé les mœurs des Arabes, leurs ancêtres : c'est une nation présomptueuse, inconstante, perfide, adonnée au vol, intelligente, née avec d'heureuses dispositions pour les sciences, mais avec un fond de paresse qui rend inutiles leurs talens naturels. Ils exercent la piraterie sur de petits bâtimens, jusqu'à cinq cens lieues loin de leur isle. Leurs femmes sont assez jolies. Elles ont la liberté d'aller acheter & vendre sur les vaisseaux Européens, mais si on leur fait la moindre agacerie, leurs maris témoignent par des gestes menaçans qu'ils sont prêts à percer le cœur de celui qui les caresse, suivant le témoignage d'Olivier de Noort. Les nobles vivent avec beaucoup de faste. Leur plus grand luxe consiste dans le nombre illimité des femmes & des concubines qu'ils entretiennent. Le langage de ces peuples est le Malais.

Isles Célebes ou Macassar.

Description de Macassar. Etats différens.

Cette isle, séparée de Bornéo par un détroit de son nom, dont la largeur commune est de quarante lieues, s'étend dans la zone torride, à un degré & demi de la ligne du côté du nord, & à six degrés vers le sud, cent-soixante lieues du midi au septentrion, soixante de l'est à l'ouest. Quoique les maladies contagieuses désolent ce pays lorsque les vents du nord cessent de rafraîchir & de purifier l'air chargé de vapeurs & des exhalaisons des mines d'or & de cuivre, les habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'ils vivent jusqu'à l'âge de cent & de six-vingt ans.

La côte occidentale commence au bourg de Turatte, qui donne son nom à un Royaume de l'isle. En la suivant au nord on trouve la pointe & l'isle de Tanahkeke ; après quoi l'on rencontre les bourgs

bourgs de Tanaë & de Gelisson, la forteresse de Panakoke, la ville & le château de Samboupo, le château Hollandois de Jompandan, aujourd'hui Rotterdam, maître de l'isle; & la célebre ville de Mcassar ou Mancaçar, capitale de tout ce pays.

Etablissemens Hollandois.

Les Hollandois entretiennent à Rotterdam une forte garnison & une bonne provision de munitions de guerre, parce que Macassar est réputée la clef des provinces orientales, & que d'ailleurs on ne peut accorder la moindre confiance aux Macassarois. Cette place importante est l'entrepôt du commerce de Bornéo, des Moluques, de Siam, de la Cochinchine, du Tonquin, du Japon & de la Chine. Les Européens donnent à la ville de Mancaçar le nom de Negrerie de Waardingen. Cette place qu'on a représentée comme une grande & belle ville, qui comptoit autrefois, soit dans son enceinte, soit dans les villages voisins, 160 mille hommes capables de porter les armes, & qui en leve encore 80 mille, paroît dans d'autres relations un méchant bourg ouvert, qui n'a qu'une grande rue & deux ou trois petites. Il est certain que des deux côtés de sa rade, on y voit d'assez belles maisons ornées de bois d'ébene, l'éclat surprend les étrangers. La plûpart sont soutenues en l'air sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle que chacun tire soigneusement après soi, dans la crainte d'être poursuivi par quelque chien, animal que ces Mahométans superstitieux regardent comme si immonde qu'ils se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la riviere aussi-tôt qu'ils en sont touchés. Les rues de cette ville sont bordées d'arbres touffus. Il n'y a que les femmes qui paroissent aux marchés; un homme qui s'y trouveroit, seroit exposé aux huées des enfans qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est reservé pour des occupations plus importantes.

Goa, ancienne capitale d'un Royaume particulier, est aujourd'hui une des capitales des Etats de Macassar. Il y avoit autrefois une forteresse, mais inférieure à celle de Samboupo, la seule

Histoire des Indes.

qu'on ait laiſſée au Roi par la paix. Goa eſt à deux milles de Macaſſar du côté du nord. Parmi les villes du ſecond ordre de ce Royaume, on nomme quelques villes célebres par des manufactures de toiles de coton & d'étoffes de ſoie; Tello ou Tallou, capitale d'un Etat de ce nom; Maros où la Compagnie tire un profit conſidérable de la dixme du riz; Tanetta, capitale d'un pays puiſſant au milieu d'une baie, ſuivie de la baie de Badjoukike, où cent vaiſſeaux pourroient être à leur aiſe. Sur cette derniere baie, eſt la ville de Mandar, chef-lieu d'un grand pays limitrophe des Etats du Roi de Ternate, dans la partie ſeptentrionale de l'iſle.

En retournant au ſud le long du golfe de Boné ou Boni, ou de Saleyer, la ville de Louvou paroît d'abord, ſuivie de celle de Sopping: l'une & l'autre ont donné leurs noms à des Etats conſidérables, aujourd'hui ſoumis au Roi de Boné ou Célebes, qui partage avec celui de Macaſſar l'Empire de l'iſle, ſous la domination des Hollandois. On entre enſuite dans le pays des Bonguis, dont la principale ville conduit à Tſynrana, réſidence du Roi de Célebes, ſituée ſur une riviere du même nom. Les iſles les plus remarquables placées au voiſinage du golfe de Boni, ſont Bouloucomba, où l'on ſeme quand on moiſſonne à Barros, quoique ces lieux ne ſoient ſéparés que par une montagne d'une hauteur médiocre; l'iſle de Saleger, deux iſles appartenant au Roi de Macaſſar, & beaucoup d'iſlots. La côte méridionale de Célebes offre une grande baie, au fond de laquelle eſt ſituée Bonteyn, ville des Etats de Boné. On n'a aucune connoiſſance de la partie orientale du golfe de Boni. Dans l'iſle de Pangaſane, Tibore eſt le chef-lieu d'un petit Royaume, fameux autrefois. Le Roi de l'iſle de Button tient ſa Cour à Toulongſouſou; il eſt tributaire du Roi de Ternate. On nomme parmi les principales places du Royaume de Boné ou Célebes, Vadjoée, Renugui, Mamoja, Badjing, Bancala, Sayo, Toraja, capitale d'un Royaume particulier, &c.

La côte orientale de Célebes eſt bordée des bourgs de Tambouco, de Modone, de Balante, de Gorontale & autres jusqu'à Manado, ſur la pointe ſeptentrionale où les Hollandois ont la forterefſe d'Amſterdam. De là on parcourt les Royaumes de Boulan & de Caudipan & pluſieurs iſles. On paſſe enſuite dans la grande baie de Cajeli, dont les environs ſont fort peuplés. Le Roi de Ternate poſſede une étendue de côtes de 108 milles entre Manado & cette baie.

Agrémens de l'Iſle.

Gervaiſe fait une peinture charmante de cette iſle, de la richeſſe & de la variété de ſes productions, ainſi que de la beauté de ſes paſſages. Il aſſure qu'il n'y a aucune province que la nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particuliere. Les contrées du nord, moins agréables que celles du ſud, ne ſont pas moins riches par leurs mines & par leurs carrieres. L'or s'y préſente de lui-même en poudre & en lingots dans les vallées après l'écoulement des ravines. Il abonde dans le Royaume de Toraja.

Gouvernement.

Le deſpotiſme regne dans ces contrées. Le trône eſt héréditaire; mais les freres ſuccedent, du moins dans quelques cantons, à l'excluſion des enfans, pour éviter les inconvéniens des minorités. Tel eſt l'ordre de la ſucceſſion à Goa. A Boné, quoique le Royaume ſoit également héréditaire, ſept Pitos ou Electeurs nomment, pour la forme, le ſucceſſeur du Monarque défunt en préſence de deux députés Hollandois. Lorſque ces officiers ne s'accordent point, les Hollandois terminent leur différend par leur ſuffrage. Tous les Etats de l'iſle ſont unis par une alliance étroite qui les oblige de ſe défendre mutuellement en cas d'attaque. Cette ligue eſt l'ouvrage des Hollandois qui veillent à ſon maintien, en qualité de protecteurs. Les Princes s'aſſemblent quelquefois pour les affaires relatives à l'intérêt général. Le Roi de Boné convoque la diete, le Gouverneur Hollandois y préſide, & les déciſions de l'aſſemblée ſont des loix pour chaque Etat. Les officiers de la Compagnie tiennent ces deſpotes dans une dépendance étroite, après les avoir déſarmés, ſous prétexte de les mettre dans l'utile impuiſſance de ſe

Histoire des Indes.

nuire les uns aux autres. Du reste, on dit que ces marchands-souverains font ici un usage modéré de leur pouvoir.

Les Monarques & les Seigneurs de Célebes ont, dans les armées, des drapeaux particuliers, qu'ils confient à leurs plus braves soldats & dont la perte est suivie d'une honteuse flétrissure. Ils se servent de piéces d'artillerie si grosses, qu'un homme peut y entrer & s'y cacher entiérement; mais leur poudre est si mauvaise, que ces prodigieuses machines ont assez peu d'effet. Le premier choc des Macassarois est furieux; mais une résistance de deux heures fait succéder dans leur cœur l'abattement à la rage; parce qu'alors l'ivresse de l'opium, source de leur feu, se dissipe sans doute, après avoir épuisé leur force, par de violens transports. Ils passent pour les meilleurs soldats de l'Asie méridionale, & l'on vante leur habileté dans les exercices militaires. Dans leurs duels, ils se battent ordinairement avec le crit & quelquefois avec le sabre & la rondache, jusqu'à la mort d'un des deux champions. Ils lancent des fléches avec des sarbacanes, si adroitement, que Gervaise assure qu'ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposé pour but.

Différens ordres de citoyens.

La noblesse est fondée sur des titres qui la rendent perpétuelle. On la distingue en trois ordres, celui des Dacus ou Ducs, celui des Carrés, Marquis ou Comtes & celui des simples nobles. La qualité des Dacus est attachée à des terres, anciennement anoblies par les Rois, en faveur de quelques sujets distingués par leurs services. Les concessions de cette nature rendent une terre inaliénable; ces terres sont réunies à la Couronne, quand la race de leurs possesseurs s'éteint. D'un côté les vassaux de ces seigneuries sont tenus, sans distinction de sexe, de servir leurs Seigneurs par quartier, ou de se racheter du service, par une somme équivalente. De l'autre, les Seigneurs doivent payer au Roi une certaine somme & le suivre à la guerre, à leurs propres frais. Comme la multiplication d'une noblesse qui ne souffre aucune concurrence l'aviliroit & nuiroit à l'Etat, le nombre des Dacus est fixé. Le

Roi ſoutient ces illuſtres races, ſoit en les honorant des premieres dignités, ſoit en leur diſtribuant des terres nobles, ſoit en leur abandonnant des confiſcations & d'autres profits. La nobleſſe du ſecond ordre conſiſte dans l'érection d'un village en *carré*. Cette faveur dépend de la ſeule volonté du Roi. Les Lolos ſont anoblis par des lettres particulieres & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices.

Il y a peu d'eſclaves à Célebes, parce que les loix ne permettent point aux peres & aux meres de vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge de vendre leur liberté; qu'elles ne ſouffrent point de Muſulman à la chaîne, & que la crainte de voir la tranquillité publique troublée par les priſonniers de guerre, engage la Cour à les faire tranſporter dans les contrées voiſines. Les femmes ſont preſqu'entiérement chargées des offices domeſtiques. Le ſervice eſt très-doux chez ce peuple.

Génie, caractere, mœurs des Macaſſarois.

Les voyageurs conviennent aſſez généralement que parmi les peuples des Indes, il n'y en a point qui aient reçu de la nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les arts & les ſciences, comme pour les armes. Ils ont la conception vive & l'eſprit juſte, avec une mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient, dit-on, preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Leur corps eſt formé pour une ame forte. Ils ſont robuſtes, grands, laborieux & capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur nez plus écraſé que celui des Siamois, eſt chez eux une beauté qu'on ſe plaît à former dès leur enfance. A toutes les heures du jour leurs nourrices leur preſſent doucement le nez de la main gauche, pendant que de l'autre elles le frottent avec de l'huile & de l'eau tiéde. On leur fait les mêmes frottemens dans les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature; de là vient qu'ils ont tous la taille fine & dégagée. On les ſevre un an après leur naiſſance, dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix, les enfans mâles de quelque diſtinction ſont mis, comme en

dépôt, chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs meres & par l'habitude d'une tendreſſe réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de ſe marier, c'eſt-à dire, à quinze ou ſeize ans. Il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté avant que de s'être perfectionnés dans l'exercice des armes.

Les Macaſſarois ſont plus proprement vêtus qu'aucune autre nation des Indes. Les nobles portent ſous leur veſte une culotte qui reſſemble aux nôtres & une ceinture par-deſſus. Lorſqu'ils paroiſſent en public, ils ajoutent à cet habillement un manteau. L'uſage commun eſt de marcher pieds nuds. Les perſonnes de qualité, pour ſe garantir de l'incommodité du ſable, chauſſent de petites ſandales Maureſques. Leur reſpect pour le turban va ſi loin, qu'ils ne s'en ſervent qu'aux jours de fêtes & de réjouiſſances publiques. Ils ont ordinairement la tête couverte d'un bonnet d'étoffe blanche, qui a la forme d'un chapeau. C'eſt un uſage indiſpenſable pour les gens de qualité d'entretenir ſur leurs ongles une teinture rouge. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents en rouge, ou en verd, ou en noir. Il y a des Seigneurs qui ſe font arracher les meilleures pour en porter d'or, d'argent ou de tombac.

Les femmes, plus paſſionnées encore pour la propreté que les hommes, mais moins magnifiques, s'habillent avec une chemiſe de mouſſeline, une culotte & un jupon ſemblable à celui des Françoiſes. Elles bouclent & parfument leurs cheveux qui ſont naturellement noirs : c'eſt leur ſeule coëffure. Elles n'ont pour collier qu'une petite chaîne d'or que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premieres eſclaves. Les bagues & les pierreries ſont l'ornement des hommes. On raconte qu'à leur mariage, on laiſſe pendant les trois premiers jours & les trois premieres nuits qui ſuivent la cérémonie, les mariés tout ſeuls dans une chambre obſcure, où une vieille femme va leur fournir les choſes qui leur ſont né-

ceſſaires, pendant que les parens & les amis paſſent le temps en réjouiſſances. Dès le matin du quatriéme jour un eſclave porte dans la chambre des mariés une barre de fer, ſur laquelle ſont gravés des chiffres myſtérieux, avec un ſeau d'eau fraîche. Comme les deux époux mettent les pieds nuds ſur la barre de fer, le plus âgé de la famille ou de la compagnie leur jette le ſeau d'eau ſur le corps en prononçant quelques prieres. Les femmes ne perdent point leur nom en ſe mariant, mais elles y ajoutent celui de leurs maris. C'eſt un titre recommandable d'avoir pluſieurs femmes & ſur-tout une nombreuſe famille. Un coup d'œil, un ſourire, la moindre faveur qu'une femme accorde à un autre homme qu'à ſon mari eſt un crime capital & une cauſe ſuffiſante de divorce. Du reſte, elles ont la liberté de ſe raſſembler & de s'amuſer entr'elles.

Les Moluques & les Iſles voiſines.

Les Moluques proprement dites, coupées par la ligne équinoxiale, s'étendent beaucoup plus vers le nord que vers le ſud, dans un eſpace d'environ cinquante lieues. On en compte cinq principales, Ternate, Tidor, Motir, Machian, au nord de l'équateur, & Bachian au ſud. La plus étendue n'a guere que douze ou quinze lieues de circuit ſur quatre ou cinq de longueur. Elles ſont ſéparées les unes des autres par de petits détroits, dans leſquels on trouve d'autres iſles de moindre grandeur. On aſſure que leur terroir eſt ſi aride & ſi ſpongieux, malgré l'abondance des pluies, que les torrens qui tombent des montagnes s'épuiſent dans leur cours ſans parvenir à la mer.

Iſle de Ternate.

Ternate, la plus renommée, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus étendue, a deux ports à une lieue de diſtance l'un de l'autre, Telingamma & Tolaco. A une demi-lieue du bourg de Telingamma, les Mardicres, Indiens libres qui ſe regardent plutôt comme les alliés que comme les ſujets de la Compagnie Hollan-

doiſe, habitent la petite ville de Maleïo qui voit au nord, le fort d'Orange, château conſidérable des Hollandois. Gammalamma, à trois lieues du fort, bourg qui n'a qu'une rue, paſſe pour la capitale, comme le ſéjour ordinaire des Rois de Ternate. Au centre de l'iſle, on découvre une haute montagne, dont le ſommet offre la vue d'un gouffre qui paroît auſſi profond que la montagne même. Les éruptions de ce volcan ſont terribles, ſur-tout dans les équinoxes, où regnent des vents orageux. Son bruit eſt ſi épouvantable *qu'on croiroit*, c'eſt l'expreſſion du Hollandois de Roi, *que c'eſt l'abyme immenſe du feu éternel; & l'imagination doit ici ſuppléer à l'expreſſion qui eſt trop foible pour en dépeindre toutes les horreurs.* On remarque que la montagne eſt couverte d'arbriſſeaux & d'herbages toujours verds, & l'on croit que le volcan contribue à les entretenir dans une fraîcheur continuelle, par l'abondance des ruiſſeaux qui ſe forment de ſes vapeurs.

Le Klan ou Kolan de Ternate prétend que ſa domination eſt étendue ſur plus de deux cens iſles. En 1692, il pouvoit avoir quatre à cinq cens mille réales en eſpéces dans ſon tréſor, ſans compter quelques quintaux d'or & d'argent mis en œuvre. La Compagnie Hollandoiſe lui donne une garde de douze hommes avec un ſergent & un caporal, ſous prétexte de lui faire honneur, mais dans le fond, pour épier ſa conduite & pour être maîtreſſe de ſa perſonne. Cette garde l'accompagne par-tout, excepté lorſqu'il ſe rend au château d'Orange.

Iſle de Tidor.

Tidor ou Tudura, iſle un peu plus grande que Ternate, eſt un pays fort peuplé & gouverné par un Sulthan, qui a des poſſeſſions dans l'iſle d'Amboine & dans la nouvelle Guinée. Les Hollandois ont un fort à Motir, la plus petite des cinq iſles. On vante la fertilité de celle de Machian, où les Hollandois poſſedent pluſieurs places, dont la plus conſidérable eſt Gnoffikia. Ces deux iſles n'ont point de Princes particuliers. Bachian comprend deux iſles à portée du canon l'une de l'autre, Ombachian & Labova, dont chacune avoit autrefois ſon Roi particulier. Le Roi qui y regnoit

regnoit avant l'arrivée des Hollandois avoit environ douze mille hommes ſous ſes ordres ; dans certain tems, il n'en a pas eu deux cens.

Iſles de Mindanao, de Talaut, &c.

La grande iſle Philippine de Mindanao, les iſles de Talaut, la grande iſle de Sangir, les iſles des Tortues, Bangay & une centaine d'iſles de ſa dépendance, Gilolo en partie, Ceram en partie, de même qu'Amboine, Solor, &c. ſont au Roi de Ternate. Les Rois de Tidor ont des domaines dans les iſles des Papous, dans Gilolo, ſur les côtes de Ceram, &c. Le Roi de Bachian a auſſi des droits ſur les iſles des Papous & ſur quelques autres. La ſouveraineté de tous les lieux du reſſort de Ternate appartient à la Compagnie de Hollande, en vertu du tranſport que le Roi *Amſterdam* lui en fit en 1678. Le Roi de Bachian lui rendit quelques années après pluſieurs petites iſles.

Sarangani ou Carongan, au ſud-eſt de Mindanao, étoit anciennement la réſidence du Roi de Bouwiſſang, qui l'eſt en même tems de Candahar, & qui fait aujourd'hui ſon ſéjour dans l'iſle de Sangir, ainſi que quelques Rois des iſles de Talaut. Les habitans de ces dernieres contrées manqueroient même du néceſſaire, s'ils n'étoient accoutumés à vivre comme les Brutes, dont ils ſemblent ne différer que par la figure. Leur principale nourriture ſe tire d'une plante ſauvage nommée foutou-foutou, dont le fruit eſt fort mal ſain. On compte juſqu'à trente familles dans une même maiſon. Leur caractere n'eſt pas féroce, il eſt d'une grande ſimplicité. Chaque iſle a ſon idiome & un démon auquel elle eſt conſacrée.

Sangir eſt ſoumiſe à quatre Rois, qui réunis enſemble peuvent mettre quatre mille hommes ſous les armes. Le nombre des habitans monte à près de treize mille. Ces roitelets ſont toujours en différend les uns avec les autres. Ils donnent beaucoup d'embarras aux Commiſſaires de la Compagnie qui vont chaque année faire la viſite des quartiers ſeptentrionaux. Le volcan d'Abou, haute montagne, a quelquefois fait périr dans ſes éruptions un peuple

Histoire des Indes.

entier. Il y a un autre volcan, toujours enflammé, dans l'isle de Sjauw, lequel lance de l'eau, des cendres & de grosses pierres rondes comme des boulets. Ce pays est pauvre, & le Roi lui-même vit misérablement. Les Rois de Sangir, de Sjauw & de Tagulanda, capitale de l'isle Pangasare, ont coutume de fournir au Gouverneur des Moluques une petite flotte de vingt-cinq Corracores, montés de mille deux cens cinquante hommes, méchans soldats pour l'attaque, admirables pour les courses. Les Pangasarois sont excellens mariniers, & toujours prêts à s'exposer généreusement avec autant de bravoure que de prudence pour sauver les bâtimens en danger.

Isles des Tortues.

En suivant la côte orientale de Célebes, on trouve les isles Togias ou des Tortues, toutes desertes, à l'exception de deux, gouvernées par un Prince particulier. Les peuples des isles Bangay ont été transportés sur la côte de Célebes. Celles de Xoula sont habitées par des hommes aussi cruels & perfides que fainéans & poltrons. Les femmes sont chargées de tous les ouvrages du dedans & du dehors. Une de ces isles est remarquable par la pointe d'un rocher qui a la figure d'un homme. Les Insulaires qui passent auprès ont coutume de lui jetter des fruits en offrande, pour se concilier ses faveurs.

Isle de Gilolo.

Gilolo, grande isle qui s'étend à deux degrés au nord & à un degré au sud de l'équateur, dans la longueur de 80 lieues, se divise en trois parties, qui forment comme autant de branches, Batochine, Gammocanora & Gilolo. Ses Rois tenoient autrefois le premier rang entre les Princes des Moluques. Les guerres ont dépeuplé ce pays, dont la partie septentrionale est sous la domination du Roi de Ternate, la partie orientale sous celle du Roi de Tidor. Les habitans de la pointe de Batochine sont sauvages. A Gammocanora, il sauta en 1673 une haute montagne par un tems calme & serein. Les isles voisines, à cent lieues à la ronde, furent couvertes de cendres. Il en tomboit en si grande quantité, que les vaisseaux étoient arrêtés en pleine mer, sans qu'ils pussent

ſe ſervir de leurs voiles. Les iſles de Morotai ſont habitées par des peuples féroces qui ſe choiſiſſent des chefs auxquels ils obéiſſent ſans leur payer aucun tribut. Les Rois de Ternate & de Tidor ont des prétentions ſur ces iſles. Dans la plûpart des contrées du diſtrict des Moluques, on adore le diable ſous des figures hideuſes, excepté dans les cantons où le Chriſtianiſme & le Mahométiſme ont renverſé l'idolâtrie.

Peuples des Moluques.

Les peuples des Moluques & de leur dépendance ſont un mêlange de différentes nations. Valentyn ne leur a trouvé aucune reſſemblance avec les Chinois, dont quelques-uns les font deſcendre. Les Rois de Ternate, de Machian & de Bachian, ſe diſent ſortis d'un même dragon, mais de trois œufs différens trouvés entre des rochers. Le droit de ſucceſſion paſſe aux collatéraux, non aux deſcendans en ligne directe. La Couronne n'en eſt pas moins élective; car on choiſit le Prince parmi les collatéraux, ſans égard à la primogéniture. On préfere ordinairement les enfans, dont les meres ſont d'illuſtre naiſſance. Le Roi de Ternate eſt vêtu à la Hollandoiſe, mais d'une maniere ſi biſarre, qu'on le prendroit pour un charlatan. Ses courtiſans le prennent pour modele. Le peuple n'a pour habit qu'un badjou ou pourpoint aſſez large. Les femmes du commun ſont vêtues comme les Javanoiſes.

Peu capables d'inſpirer de l'amour par leurs attraits naturels, il n'y a point d'art que les Moluquoiſes n'emploient pour ſéduire les hommes; les graces empruntées de l'habillement, les manieres, les minauderies, les danſes laſcives, les philtres ou plutôt les poiſons. Un homme ne feroit point eſtimé, s'il n'avoit quelque maîtreſſe. Ces Inſulaires, à l'exemple de pluſieurs autres peuples des Indes, expriment leur amour par des fruits, des fleurs & autres choſes diſpoſées de maniere à faire comprendre à celles qui en ſont l'objet leurs ſecrettes penſées. On emploie quelquefois cette méthode dans les affaires d'Etat d'une grande importance. Les loix pardonnent l'adultere. Dans tous les lieux con-

Histoire des Indes.

ſidérables, il y a des hommes dont l'emploi eſt de battre la caiſſe à la pointe du jour, pour avertir les perſonnes mariées de remplir le devoir conjugal. Le larcin eſt inexorablement puni. Ces Inſulaires ne connoiſſent point le luxe dans leurs meubles ni dans leurs repas. Contens du néceſſaire, ils trouvent ridicule dans les Chrétiens d'eſſuyer tant de fatigues & de s'expoſer à tant de dangers pour ſatisfaire les chimeres de l'ambition. Ici chacun eſt l'architecte de ſon logis; chacun ſe fait ſes vêtemens, ſe creuſe un canot, pêche & chaſſe pour ſe repoſer après avoir pourvu aux premiers beſoins de la vie. Les Moluquois ſont bons marins.

Iſle d'Amboine & ſes dépendances.

L'iſle d'Amboine ou Ambon, ſituée entre le 3e & le 4e degrés de latitude méridionale & environ à 145 de longitude du méridien des Canaries, a quinze ou vingt lieues de circuit. Un golfe la traverſe dans preſque toute ſon étendue & la coupe en deux parties. Suivant cette diviſion naturelle, elle offre deux principaux quartiers, le plus grand nommé Hitto & l'autre Leytimor ou Roſſanive. La côte Hitto ou du nord comprend ſept oulis ou cantons, dont chacun eſt compoſé de cinq ou ſix habitations ou villages. Les Hollandois y ont bâti les forts de Verre, de Haerlem, de Rotterdam, dans la ville de Larike, &c. Leytimor, contrée du ſud, ſeroit peu conſidérable ſans la ville d'Amboine & ſon château, qu'on nomme le château de la victoire. On compte dans cette capitale onze principales rues, diviſées en trente grands quartiers, qui comprennent plus de mille maiſons ſans les édifices publics. Le château, le marché, la maiſon de ville, l'hôpital, l'hôtel du Gouverneur, &c. paſſent pour des ouvrages dignes d'attention. On fait monter le nombre des habitans de la côte Hitto à quinze mille, dont deux mille Datis. On nomme ainſi ceux que le Gouvernement emploie aux corvées publiques. Chaque famille eſt obligée de fournir un homme à ſes frais pour cet uſage. Les peuples de ce canton ſont Mahométans, à la reſerve de quelques villages qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, la religion commune du canton de Leytimor qui n'a pas ſept mille ames.

Le nombre des habitans de l'isle est ordinairement entre 60 & 80 mille hommes, dont les Européens ne forment guere que la quatre-vingt-quinzieme partie.

Sous le Gouvernement d'Amboine, on comprend dix autres isles, qui sont de l'ouest à l'est, Bouro, Amblau, Manipa, Kelang, Bonoa, Ceram, Ceram-laout, Noussa-laout, Honimoa ou Liase & Boangbesi ou Oma, sans parler de beaucoup de petites isles.

Tous les habitans de Bouro ont été obligés de se réunir dans un grand bourg nommé Cajeli, sous le fort Hollandois. Cependant chaque village a conservé son Orancaie ou Commandant. Ces peuples formoient une nation assez puissante avant que leur révolte contre le Roi de Ternate eût attiré chez eux les Hollandois, alliés de ce Prince. Il est resté sur les hauteurs des sauvages nommés Alfouriens. L'isle est renommée pour la beauté de ses bois. Ce qu'il y a de plus singulier dans l'intérieur, c'est un grand lac interne sur le sommet d'une montagne.

Les isles suivantes, jusqu'à Ceram, sont des pays pauvres dont les Hollandois ont rassemblé sous leur canon le petit nombre des habitans. L'isle de Ceram a soixante lieues de long & quinze ou vingt de large en quelques endroits. On la divise en grande & petite Ceram, celle-ci ne tient à l'autre que par une langue de terre qu'on nomme le pas de Tanouno. Les Hollandois ont détruit presque tous les villages d'Houvamohel ou petite Céram. Les habitans qui ont échappé au fer ont été transportés dans les isles voisines, de sorte que le pays est entiérement desert, quoique ce soit une des plus fertiles contrées des Indes. La grande Ceram contient beaucoup de negreries ou habitations. L'Orancaie du village de Nuniali, prend le titre de grand administrateur & préside à une des assemblées générales du pays. Ces assemblées des chefs des Alfouriens se tiennent aux environs du fleuve Sapalewa. La negrerie de Hatouve est renommée par son commerce de Sagu. Les habitans de Lissabatta, mélange de différens peuples étran-

Histoire des Indes.

gers, ont donné de tout tems beaucoup d'embarras aux Hollandois. Ils ont souvent changé de séjour, exerçant une tyrannie insupportable sur les villages voisins. Purmata fait un trafic considérable avec les Papous de Missoval, qui y viennent vendre des esclaves, des oiseaux de paradis & d'autres marchandises. La côte qui suit le mont de la Table est très-peuplée. Toutes les semaines il y a un marché général de cette contrée à Kien. Les Insulaires de la petite isle de Keffing sont en commerce avec les habitans de la nouvelle Guinée, auxquels ils portent des boîtes garnies de coquillages blancs & diverses sortes de colifichets. Les chaloupes que les Gouverneurs d'Amboine & de Banda envoient pour croiser dans ces parages, les privent en partie du profit considérable qu'ils trouvoient autrefois dans le trafic clandestin des cloux de girofle & de muscade. Aussi ne laissent-ils échapper aucune occasion d'en marquer leur ressentiment à la Compagnie. Les habitans de Ceram-laout se sont jettés dans leur isle, où ils composent avec eux onze districts distingués par des priviléges particuliers de commerce. La soumission de ces peuples aux Hollandois a été suivie de la destruction de leurs girofles. La partie méridionale de Céram se divise en quatre districts, qui sont Goumilan, Kottorouva, Silanbinauver & Selan. Kelibon & Kellimori dans le second district, ont chacun un Roi. Le Sangiac de la belle habitation de Tobo est plus puissant que ces Rois. On dit qu'il peut armer quatre mille hommes & qu'il compte une vingtaine de villages Alfouriens dans son domaine. Les habitans d'Elipapouteh pouvoient anciennement équiper dix corracores : ils sont Chrétiens. Les Hollandois ont retiré d'eux de fort bons services, sur-tout en les employant comme Ambassadeurs auprès des Alfouriens, pour engager ceux-ci à descendre de leurs montagnes quand on avoit besoin d'eux. L'intérieur de l'isle contient une infinité de hameaux Alfouriens, partagés entre trois principaux Souverains, dont relevent quelques Princes vassaux. Il n'y a pas plus de quinze mille ames à Ceram.

L'isle montagneuse de Noussa-laout présente sur son rivage sept grands bourgs, deux desquels, Titauvay & Amet, sont gouvernés par des Rajas ou Rois, & les autres par des Patis ou Comtes. Ses habitans, qui montent à quatre mille, avant qu'ils connussent le girofle dont ils tirent aujourd'hui leur subsistance, ne vivoient que de leurs pirateries, & ils mangeoient les corps de leurs ennemis. La profession qu'ils font d'être Chrétiens n'empêche pas qu'ils ne reviennent à leur ancienne barbarie, & qu'ils ne cedent à l'appas que la chair humaine a pour eux, lorsqu'ils trouvent l'occasion de s'en rassasier sans témoins.

Il y a onze mille ames dans l'isle d'Honimoa. On peut juger par ce nombre, de la force de treize villages qui composent cette isle. Le conseil du pays se tient à Saparouva. Le commandant Hollandois y préside. Ce poste est un des plus lucratifs des comptoirs externes d'Amboine. On compte onze villages & cinq mille habitans dans l'isle d'Oma, où les affaires se traitent comme dans la précédente.

Tableau général de ces isles.

Dans toutes ces isles, l'aspect intérieur du pays, suivant la description de Valentyn, n'offre d'abord aux yeux qu'un desert très-rude. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on se voit environné de hautes montagnes, dont le sommet se perd dans les nues, d'affreux rochers entassés les uns sur les autres, des cavernes épouvantables, d'épaisses forêts & de profondes vallées qui en reçoivent une obscurité continuelle; pendant que l'oreille est frappée par le bruit des rivieres qui se précipitent dans la mer avec un fracas horrible, sur-tout au commencement de la mousson de l'est, tems auquel les vaisseaux arrivent ordinairement de l'Europe. Cependant les étrangers qui s'arrêtent dans le pays jusqu'à la mousson de l'ouest, y trouvent des agrémens sans nombre. Ces montagnes qui abondent en sagu & en girofles, ces forêts toujours vertes & remplies de beaux bois, ces vallées fertiles, ces rivieres qui roulent des eaux pures & argentines, ces rochers même & ces cavernes qui sont comme les ombres dans un tableau,

tous ces objets diverſifiés en tant de manieres, forment le plus magnifique tableau du monde. Suivant le témoignage du même auteur qui ne peut être ſuſpect, on reſpire ſous ce climat un air fort ſain, malgré ce que d'autres voyageurs ont publié ſur les maladies du pays.

Des peuples d'Amboine, de leurs qualités, de leurs coutumes, &c.

Les Amboiniens ſont de moyenne ſtature & fort baſanés. Ils ont le nez bien formé, & les traits du viſage réguliers. Leurs femmes ne ſont pas ſans agrémens. On trouve parmi ces Inſulaires une eſpéce d'hommes qu'on nomme cakerlaks, preſqu'auſſi blancs que les Hollandois, mais d'une pâleur de mort. Leur nation les a en horreur. C'eſt, dit-on, une ſorte de lépreux comme il s'en trouve dans le Royaume de Lovango & ailleurs. Leur nom vient d'un inſecte qui mue tous les ans, & dont la peau reſſemble à la leur.

Toute l'agriculture de ces pareſſeux Inſulaires conſiſte à planter des herbes potageres & des légumes. Si le pays eſt de peu de rapport, il ne faut l'attribuer qu'à la molleſſe des habitans. Valentyn prouve par ſa propre expérience qu'on pourroit avoir de bon vin dans ces iſles. Les femmes qui ſont ici les eſclaves des hommes, ſont chargées du commerce & des ſoins du ménage. Les hommes attachent une eſpéce d'infâmie à tout autre travail qu'à la recolte du girofle, à la pêche, à la coupe des bois & à l'exercice des armes. Leur habillement eſt un mélange de leurs anciens vêtemens & de vêtemens empruntés des Hollandois. Il ſemble qu'ils ont ſeuls conſervé un ornement très-commun dans les tems reculés parmi les Orientaux : c'eſt un joyau que l'on porte au milieu du front & qui deſcend entre les ſourcils. On remarque dans la parure des Princes du pays, les ſerpens d'or qui ſont ordinairement à deux têtes. Les Rajas, les Patis & les Orancaies tirent un revenu honnête de leurs terres & du girofle. Tout le reſte eſt pauvre. Les plus riches dépenſent tout en feſtins, en préſens & en procès. Malgré la prodigalité des grands & la pauvreté des autres, on ne voit point ici de mendians, parce que les arbres y

produiſent

produisent en abondance des fruits que tout le monde peut cueillir, & que chacun a la liberté de couper du bois pour son usage.

Les Amboiniens & en général tous les Moluquois, ont, pour voyager sur mer, des parabous ou pirogues, canots formés d'un tronc d'arbre, soutenus en équilibre par des ngadjos ou grandes aîles; des orembaies, bateaux de pêcheurs; les champans, navires à un mat, avec lesquels les Amboiniens alloient jusqu'à Java, quelques sçavans ont dit, jusqu'à Madagascar, fondés sur une conformité de langage & de gouvernement entre les peuples des deux isles; des corracores ou tortues de mer, grands bâtimens de guerre à deux ponts & à rames. Les Hollandois assemblent tous les ans des hongi ou flottes de ces vaisseaux pour visiter les côtes de ces isles. Le hongi est conduit par le gouverneur d'Amboine, qui a sous ses ordres des Rois & d'autres chefs. Au retour de la flotte, l'usage est de donner, dans le jardin de la Compagnie, une grande fête aux Orancaies. Ces chefs régalent à leur tour les Européens du spectacle d'un combat simulé, dans lequel ils s'escriment à leur maniere. Le but principal de la Compagnie dans cette fête est de découvrir par quelqu'Orancaie ivre, les menées sourdes des Insulaires mal-intentionnés pour ses intérêts, ce qui a réussi quelquefois. Les convives qui se défient d'eux-mêmes ont la politique de feindre d'abord une profonde ivresse & de se faire emporter par leurs gens.

Ces Princes ou chefs de village ont une grande autorité sur leurs sujets, dont ils sont si respectés, que jamais ceux-ci n'approchent d'eux qu'en s'accroupissant & en tenant les mains jointes & les yeux fixés contre terre pour recevoir leurs ordres, qu'ils vont exécuter avec toute la diligence & l'exactitude imaginables, marchant à reculons dans la même posture jusqu'à ce qu'ils soient hors de la vue du Prince.

Les Amboiniens, quoique convertis à la religion chrétienne, n'ont pu renoncer entiérement à des usages qu'elle réprouve; mais la crainte qu'ils ont du fiscal les oblige à se cacher avec soin quand

Histoire des Indes.

ils les pratiquent, pour éviter la punition. Les hommes achetent leurs femmes, suivant l'ancienne coutume de l'Orient; le plus offrant est ordinairement celui à qui une fille est adjugée. Lorsque la dot est payée aux parens de la fille, elle se rend auprès de l'acheteur, sans autre formalité. Devient-elle grosse avant le mariage, on s'en réjouit; sinon, il en résulte souvent de grandes querelles. Dans ce cas, l'épouse usant d'un reste de liberté, retourne chez ses parens, qui ne la rendent pas à son époux qu'il ne lui en coûte des présens nouveaux. Une femme, qui dans l'intervalle se trouveroit enceinte d'un autre, n'en seroit que plus chere à son mari. C'est pour eux un surcroît de bonheur qui leur vient sans aucune peine. Fût-elle déjà mere de deux ou trois enfans, cette circonstance ne change rien dans leurs dispositions.

L'aîné des enfans succede au pere; il ne donne à sa mere, à ses freres & à ses sœurs que ce qu'il juge nécessaire à leur subsistance. Les dignités héréditaires passent aux collatéraux. Le pere, la mere & les enfans d'une même famille pourroient sans blesser la loi manger à la même table, quoique l'usage y soit opposé; mais non le pere avec sa bru ou ses petites filles lorsqu'elles sont à un certain âge, ni la mere avec son gendre & ses petits fils. La loi leur défend aussi de se voir quand ils prennent leur repas. C'est une infâmie qui ne peut être lavée que par un présent, que l'homme doit faire à la femme qu'il a surprise à table, par hazard; car avec dessein, c'est ce qui n'arrive jamais. Leurs festins sont accompagnés de danses & de chants. Ils n'ont d'autres annales que leurs chansons.

Montagnards sauvages, nommés Alfouriens.

Les Alfouriens, montagnards sauvages de Ceram & autres isles, sont plus grands, plus charnus & plus robustes que les Insulaires établis sur le rivage, mais d'un naturel farouche & barbare. Leur habit n'est qu'une large ceinture, composée de l'écorce d'un arbre nommé sacca, que l'on prend pour le sycomorre blanc. Sur la tête ils portent une coque de noix de cocos, autour de laquelle ils entortillent leurs cheveux. Cet étrange bonnet est orné de pan-

naches, l'un ſur l'autre. Leur chevelure eſt liée avec un cordon auquel ils enfilent des coquillages blancs, dont ils ſe garniſſent de même le cou & les doigts des pieds. Leur grande parure conſiſte dans des rameaux d'arbres aux bras & aux genoux, dont ils ne manquent pas de ſe charger, ſur-tout lorſqu'ils doivent ſe battre.

Tous ces montagnards, quoique partagés en factions, ont les mêmes manieres, les mêmes mœurs, le même culte. C'eſt une loi inviolable parmi eux, qu'aucun jeune homme ne peut couvrir ſa nudité ou ſa maiſon, ni ſe marier, ni travailler à leur baleou (hôtel-de-ville) s'il n'apporte pour en acquérir le droit, autant de têtes d'ennemis dans le hameau, où elles ſont poſées ſur une pierre conſacrée à cet uſage. Celui qui a coupé le plus de têtes, ſoit d'hommes, ſoit de femmes, ſoit d'enfans, paſſe pour le plus noble & peut aſpirer aux meilleurs partis. Par cette politique, il leur eſt aiſé de détruire ſans guerre un village ennemi. Dans ces maraudes les jeunes Alfouriens battent la campagne en petites troupes, le corps tellement couvert de verdure, de mouſſe & de rameaux, qu'au milieu des bois, on les prend facilement pour des arbres. Si dans leurs embuſcades ils voient paſſer un ennemi, ils lui lancent par derriere une zagaie & s'élancent auſſi-tôt ſur lui pour lui couper la tête. Enſuite ils retournent dans leurs habitations, où les femmes & les filles les conduiſent, en chantant & danſant, au baleou, pour y célébrer leur victoire & expoſer la tête ſur la pierre des trophées. Lorſqu'un Alfourien a perdu ſa tête dans un combat, ſon cadavre eſt réputé indigne de la ſépulture. Leur extrême délicateſſe ſur le point d'honneur perpétue les occaſions d'exercer ces barbares maximes. L'oubli de la moindre formalité dans la réception d'un Alfourien, la plus légere apparence d'injure, devient un ſujet de querelle qui ne peut être terminée que par un préſent, & à ce défaut, par des combats particuliers, qui entraînent des guerres nationales, ſi le démon que les offenſés invoquent, leur accorde des préſages favorables.

Les Alfouriens ſe nourriſſent de ſerpens, de rats, de grenouilles

HISTOIRE DES INDES.

& d'autres reptiles. La chair de ſanglier & le riz qu'ils commencent à cultiver eux-mêmes, entrent auſſi dans leurs alimens. La bouillie de ſagu eſt pour eux un mets friand qu'ils mettent dans des bambous qui leur ſervent de marmite, de pots & de verre. L'eau eſt leur boiſſon commune; ils aiment l'eau-de-vie paſſionnément.

Les Princes n'ont preſqu'aucune marque extérieure qui les diſtingue de leurs ſujets. Il paroît toutefois qu'ils exercent ſur eux un cruel empire. Un Raja puiſſant, qui pour honorer un Miniſtre Hollandois nommé Montanus, avoit ordonné une eſpéce de joûte qui s'étoit changée en un combat ſérieux, diſoit aux Hollandois qui le ſupplioient de terminer cette ſcene tragique. » Ce ſont mes ſujets; ce ne ſont que des chiens morts, dont la perte n'eſt d'aucune importance, & je ne me fais pas une affaire de vous en ſacrifier mille pour vous marquer mon eſtime ». Ces peuples payens ſont aſſez fidéles à leurs alliés; ils ont pluſieurs fois conduit les Hollandois à travers leur pays. Ils couchent ſur des claies de bambou, ſous leſquelles ils entretiennent un petit feu, parce que les nuits ſont froides ſur leurs montagnes. Quoiqu'ils n'aient qu'une femme, on n'entend jamais parler chez eux d'adultere.

Iſle de Banda.

L'iſle de Banda, ſituée entre 4 & 5 degrés de latitude méridionale, & 147 & 148 de longitude, forme un Gouvernement, duquel dépendent les iſles de Nera, où le Gouverneur & les officiers principaux de la Compagnie Hollandoiſe ont établi leur demeure; l'iſle de Gonong-Api, un des plus terribles volcans des Indes; Pulo-Ay, pays fort agréable; Pulo-Rhum & Roſingein, toutes iſles habitées & garnies de forts Hollandois. Il faut y ajouter quatre Pulo ou iſles qui n'ont point d'habitans; Manouk ou Piſang, Capal, l'iſle des femmes ou Nalacan & Seythaan ou Salacan. Banda porte auſſi le nom de Lonthoir d'une de ſes principales negreries. Les tremblemens de terre ſont fréquens & terribles dans ces iſles comme à Amboine. La guerre a exterminé une partie de leurs habitans, il ne s'en trouve peut-être pas cinq mille, dont les eſclaves forment ſeuls plus de la moitié. Les na-

turels font fauvages, cruels, perfides, indifciplinables. Leur principale nourriture eft le poiffon. Le brou de noix mufcades étuvé forme un de leurs mets les plus délicieux. L'ifle de Banda a prodigieufement fouffert des éruptions du volcan en 1765. La terre en étoit brûlante, l'air infecté, la campagne enfevelie fous la lave.

Ifles dépendantes des Moluques.

Sologo, Key, Aroe, Button, Solor, Timor, Lombate, Serbite, Floris, Cumbava, Lambac, &c. font des ifles de la dépendance des Moluques, au fud de l'équateur. Les Princes de Key font continuellement en guerre, pour s'enlever des efclaves qu'ils vendent à Banda. Leurs fujets font le même trafic de leurs amis & de leurs parens dont ils peuvent fe faifir. Ces peuples confultent fur toutes leurs affaires une efpéce de magicienne qui a, difent-ils, quatre yeux, & qui interroge en leur préfence un efprit invifible, dont ils croient entendre la voix. Les habitans de Button mefurent leur gloire par le nombre des têtes qu'ils ont coupées à leurs ennemis. Solor eft une ifle confidérable, dont les principales peuplades Maures & Idolâtres font Lamakere, Male, Toulon, Adenare, Prototoli, Aude & Sallelauvo. Les habitations des Chrétiens s'appellent Cherebate, Pamancaie & Louolaing. Cette ifle eft de quelqu'importance pour le commerce des Moluques, parce qu'on en tire une grande abondance de vivres. Timor, la plus grande de toutes ces ifles, eft partagée en fouverainetés, dont les plus diftinguées font Koupan, Anabao, Lafao, Ambaje, Lortribie, Polumbie & Nanquinal. Les Hollandois ont à Koupan une fortereffe appellée la Concorde. Ils ne tirent pas un grand profit de cette ifle, dont une partie des habitans font fi farouches qu'ils maffacrent fans pitié les étrangers qui approchent de leurs habitations. Dans divers cantons, les campagnes font communes. Chacun choifit le terrein qu'il lui plaît de cultiver.

Les Philippines.

Hiftoire naturelle des Philippines.

Les Philippines, autrefois appellées Luçones ou Manilles, font

Histoire des Indes.

ſituées au nord des Moluques, au midi de la Chine & à l'orient de Bornéo, dans la Zone torride, entre l'équateur & le tropique de cancer, depuis le 6ᵉ degré de latitude du nord juſqu'au-delà du 19ᵉ, formant une longueur de plus de 220 lieues du ſeptentrion au midi, ſur un eſpace à peu-près le même du levant au couchant, entre 132 & 145 degrés de longitude. La chaleur & l'humidité regnent à peu-près au même degré dans ces iſles, d'où il réſulte une aſſez bonne température de climat. Elles ſont ſujettes aux tremblemens de terre. Tous les voyageurs les repréſentent comme une des plus fertiles & des plus belles contrées de l'univers. Entre leurs fruits on diſtingue le ſantor, qui a la forme & la couleur d'une pêche & dont on fait d'excellentes confitures; le mabol qui reſſemble à l'orange & dont le bois approche de la couleur & de la beauté de l'ébene; le bizimbin ou carambola, très-doux dans le territoire de Manille & acide dans les autres contrées de l'Inde. Divers arbres y donnent des liqueurs très-ſuaves. On tire du pain de quelques autres & de certaines plantes, telle que le glabis. L'iſle de Samar produit la fameuſe feve, que les Eſpagnols ont appellée fruit de Saint Ignace, parce qu'on en doit la découverte aux Jéſuites, excellent antidote contre divers poiſons. On y trouve des plantes ſenſitives. La fertilité naturelle du pays rend extrême la population des animaux. L'oiſeau de mer, appellé tavan, noir & plus petit qu'une poule, eſt remarquable par une ſingularité aſſez ſurprenante de ſes œufs. Lorſque les petits ſont éclos, le jaune reſte tout entier dans la coque ſans aucun blanc, d'où l'on croit pouvoir conclure que la fécondité ne vient pas toujours de cette partie de l'œuf. Les petits du tavan éclos, les œufs ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant. On aſſure que le ſalagan eſt cet oiſeau fameux dont les nids paſſent pour des mets délicieux dans tout l'Orient. L'herrero ou charpentier ſe diſtingue par un bec ſi long & ſi dur, qu'il perce avec grand bruit les plus grands arbres pour y faire ſon nid. On attribue au colocolo le double avantage de nager & de voler avec la même viteſſe. Parmi

une multitude de poiſſons de toute eſpéce, un des plus curieux eſt le peſcemuger ou poiſſon femme, qui a les mamelles & les parties du ſexe.

Iſle Manille.

L'iſle Manille ou de Luçon paſſe pour la plus conſidérable des Philippines. Son extrêmité orientale eſt au treizieme degré de latitude & celle du nord touche preſqu'au dix-neuviéme. Sa longueur eſt de 160 lieues Eſpagnoles, ſa largeur commune de 30 ou 40, ſon circuit d'environ 350. Les Eſpagnols la diviſent en pluſieurs provinces, dont les principales ſont Balayan, Tayabas, Camarines, Cantaduanes, Parecala, Cagagan, Iloccos, Pangaſinan, Pampangon, Bulacan, Bahi & Manille.

La province de Balayan, ſur la côte occidentale, offre les baies de Bambon & de Batangas. Lovoet & Galban en ſont deux habitations conſidérables. Les petites iſles de Lacaza & de Mirabilla ſont partie de ce gouvernement. La province de Tayabas ou Calilaia, plus grande & plus peuplée que la premiere, s'étend depuis Galban juſqu'au cap de Bondo. Elle pénetre dans les terres juſqu'à Maubun, ſur la côte oppoſée.

Camarines qui s'étend des confins de Tayabas juſqu'au détroit qui ſépare Manille de Samar, la principale entrée des Philippines, compte parmi ſes diſtricts Bondo, Paſſacao, Ibalon, Bulan, Sorſokon & Albaj. Sorſokon eſt un port où l'on conſtruit de très-gros vaiſſeaux. Albai offre auprès d'une baie un volcan qu'on apperçoit de fort loin en venant de la nouvelle Eſpagne. Cette montagne a des ſources d'eau chaude, une entr'autres, qui a, dit-on, la vertu de pétrifier non-ſeulement le bois & les os, mais encore les feuilles, les étoffes & les matieres les plus molles. Ibalon eſt la capitale de la juriſdiction de l'iſle de Cantaduenes, dont les habitans ſont un grand commerce de bateaux. Les femmes portent ſur le front une plaque d'or battu & beaucoup d'anneaux aux bras & aux jambes. Caceres eſt un évêché dont la juriſdiction s'étend dans les provinces d'Ibalon, de Camarines & de Calilaia.

Parecala, conſidérable par ſes mines d'or & ſes pierres d'ai-

mant, offre, en tirant vers le nord, les baies de Lampon & de Mauban. La grande province de Cagayan commence au cap del-Engaſio, le plus ſeptentrional de l'iſle. Elle a pour capitale la nouvelle Segovie. Les habitans de cette fertile contrée ſe partagent entre l'agriculture & le commerce, tandis que leurs femmes travaillent à des ouvrages de coton. Les montagnes leur fourniſſent une ſi grande abondance de cire, que les pauvres s'en ſervent au lieu d'huile à brûler.

La province d'Iloccos, une des plus peuplées & des plus riches, n'a pas plus de huit lieues dans les terres, parce qu'à cette diſtance elle eſt bornée par des forêts & des montagnes qu'habitent la nation guerriere des Igoſottes & des Noirs qui n'ont pas été ſubjugués.

Pangaſinan a des montagnes contigues à celles d'Iloccos & peuplées de ſauvages errans auſſi nuds & auſſi féroces que les animaux de ces mêmes lieux, mais qui néanmoins ſement des grains dans leurs vallées. Les Eſpagnols n'ont dans ces différentes contrées qu'un petit nombre d'Indiens tributaires, mais ils commercent avec les peuples indépendans.

La province de Pampangan qui fait la ſéparation du diocèſe de la nouvelle Segovie & de l'archevêché de Manille, eſt d'une extrême importance pour les Eſpagnols, non-ſeulement parce que Manille en tire ſes proviſions, mais encore parce que ſes habitans que les Eſpagnols ont accoutumés à leurs mœurs, ſervent à les défendre & même à les ſeconder dans toutes leurs entrepriſes. Les montagnes de Pampangan ſont habitées par les Zambales, peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crépus, qui ſont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs juriſdictions ſauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Bahi & Bulacan ſont de petites provinces qu'on rencontre du côté du ſud après celle de Pampangan. Bahi fournit aux Eſpagnols beaucoup de bois de conſtruction & du buys ou betel dont ces Européens

ropéens mâchent du matin au ſoir. Le betel de cette iſle eſt très-renommé. Bahi a un grand lac de trente lieues de circonférence, bordé d'habitations. A peu de diſtance de ce lac, on en trouve un plus petit, mais très-profond, dont l'eau eſt ſalée quoique celle du premier ſoit douce. Les Indiens trouvent aux environs de grandes chauve-ſouris, dont la chair leur paroît un mets excellent. Il y a auprès de ces lacs une ſource d'eau brûlante, très-bonne à boire, dit-on, quand elle eſt réfroidie. Du lac Bahi ſort la grande riviere de Bahia.

Manille, la plus importante de cette province, a ſon territoire autour d'une grande baie formée par l'embouchure de cette riviere. La métropole de l'iſle qui en a emprunté ſon nom, n'a qu'une petite lieue de circuit; mais les fauxbourgs ont une vaſte étendue. Ses murailles & ſes fortifications ſont très-bonnes. Son château porte le nom de S. Jacques. Divers ordres religieux y ont de beaux établiſſemens. Les Chinois, ſous le nom de Sangleys, habitent dans les fauxbourgs un quartier très-marchand, ſoumis à des officiers Eſpagnols, qui tirent de ces marchands des ſommes conſidérables. Au commencement de leur année, on leur fait payer pour la ſimple permiſſion de jouer à la métoua (c'eſt un pair ou non) dix mille piéces de huit. On ne leur laiſſe cette liberté que durant quelques jours, pour ne pas les expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui; car ils ont dans les mains tout celui des Eſpagnols. Il leur eſt défendu de paſſer la nuit dans une maiſon de Chrétiens. Leurs boutiques ne doivent jamais être ſans lumiere. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable fort commun dans leur nation.

La ville de Cavite, défendue par un bon château, eſt à la vue de Manille au ſud, ſur une langue de terre aſſez étroite, qui a d'un côté la mer & de l'autre le port. On voit dans ſon arſenal juſqu'à 600 Indiens travailler à la fabrique des vaiſſeaux & des galions. Outre que le bois de l'iſle eſt dur & peſant, les planches qu'on emploie ſont ſi épaiſſes & ſi bien doublées qu'elles réſiſtent

HISTOIRE DES INDES.

au canon. On conſtruit dans cet arſenal des vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire ; pratique que Gemelli condamne, parce que ces vaſtes machines courent plus de danger ſur ces mers orageuſes que les bâtimens moyens. Saint-Roch, fauxbourg unique de Cavite, a plus d'habitans que la ville même ; Eſpagnols, Indiens & Sangleys.

Gouvernement, commerce, &c. des Eſpagnols.

Le centre de la puiſſance Eſpagnole eſt à Manille, qui commerce principalement avec Acapulco, port du Mexique, où l'on envoie tous les ans des marchandiſes ſur un ou deux galions, égaux en grandeur à des vaiſſeaux de guerre & montés quelquefois de 1200 hommes. Le galion dont l'amiral Anſon s'empara avoit, à ſon retour d'Acapulco, un chargement d'un million 313 mille, 843 piéces de huit & 35682 onces d'argent en lingots, ſans la cochenille & les autres marchandiſes. Les Eſpagnols ne poſſedent pas la dixiéme partie des Philippines. Le gouverneur ou capitaine général, dont l'office dure huit ans, préſide à un tribunal ſouverain, compoſé de quatre conſeillers & d'un procureur fiſcal. Cet officier diſpoſe de tous les emplois militaires, du commandement des armées & des gouvernemens des provinces, qui ſont au nombre de vingt deux diſtribuées à autant d'Alcades. Il a le pouvoir d'accorder aux Indiens des commiſſions de colonel, de donner des terres aux ſoldats Eſpagnols, & d'ériger ces conceſſions en fiefs ou pour la vie du Seigneur ou avec droit de ſucceſſion. Son adminiſtration finie, chacun peut durant 60 jours porter contre lui des plaintes au nouveau gouverneur, qui moyennant un don de cent mille écus, à ce que Gemelli aſſure, juge ſa conduite irréprochable. Le gouvernement eccléſiaſtique appartient à l'archevêque de Manille & aux évêques de Zebu, de Camarines & de Cagayan, ſes ſuffragans. Le tribunal du Mexique nomme le grand Inquiſiteur des Philippines.

Deſcription de l'iſle de Mindanao.

Mindanao, à deux cens lieues de Manille au ſud-eſt, répond du ſixiéme au dixiéme degré de latitude ſeptentrionale, du 140e au 144e degrés de latitude. Ainſi elle a de l'eſt à l'oueſt 80 lieues,

& 60 du nord au ſud. Son circuit eſt d'environ 300 lieues ; mais elle a tant de caps avancés & des baies ſi profondes qu'on la traverſe en un jour & demi. Elle eſt environnée des iſles de Xolo, de Baſilan, de Sangail & de la preſqu'iſle de Santrangan. Sa figure repréſente un triangle irrégulier, dont les pointes ſont formées par les caps de S. Auguſtin au ſud, de Saliago au nord & Samboangan au couchant. Ses principales provinces ſont Los Caragos, contrée maritime & belliqueuſe, qui va du nord au ſud, entre les caps de Suliago & de S. Auguſtin ; Dapitan, Illigan, dépendance de Dapitan, & Subanos qui courent du nord-eſt à l'oueſt jusqu'au cap de Samboangan ; Mindanao, Samboangan, Buhayen, ſitué vers le ſud entre les caps de Samboangan & celui de S. Auguſtin. Caragos eſt en proie à une mer orageuſe. Samboangan jouit d'un air tempéré. Les terres de Mindanao & de Buhayen ſont marécageuſes & remplies d'inſectes. Le pays eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres, dont les principales ſe nomment Buhayen, courant vers le ſud, Batuan vers le nord, & Sibuguey qui coule entre Mindanao & Samboangan. Ses grands lacs ſont Mindanao au ſud & Malanao au nord. Le terrein de l'iſle eſt inégal, montueux, noir & très-fertile. La canelle y croît ſans culture dans des lieux deſerts, où comme elle n'a d'autre maître que celui qui s'en ſaiſit le premier, on ſe hâte de l'enlever avant ſa maturité, & bientôt elle perd ſa vertu. Le tabac y eſt ſi commun qu'on en a 10 ou 12 livres pour une piaſtre, mais il eſt moins jaune & moins parfait que celui de Manille, dont les Eſpagnols font un ſi grand commerce. On trouve dans ſes mines & dans ſes rivieres de fort bon or. Ses volcans donnent beaucoup de ſoſure. On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le P. de Combes, Jéſuite, qui a publié une hiſtoire de Mindanao, raconte qu'on en a perdu dans un endroit très-profond, une qui étoit de la groſſeur d'un œuf. L'iſle de Xolo eſt l'entrepôt d'un commerce conſidérable. On vante parmi ſes fruits, une eſpéce de pomme, appellée le fruit du Roi, parce qu'elle ne ſe trouve,

dit-on, que dans ses jardins. L'isle de Basilan a mérité d'être appellée le jardin de la province de Samboangan, qui est en face. La lanzone est un de ses fruits qui renferme sous une écorce quelques pepins si doux & si délicats, qu'on en mange une quantité surprenante sans en ressentir aucune incommodité. La mer fournit aux Insulaires toutes sortes de poissons. On joint à ces richesses deux sortes de jais.

Princes de Mindanao; leur foiblesse, usages particuliers.

Deux Princes Maures partagent la souveraineté de Mindanao. Les provinces méridionales habitées par les Mindanaos, forment l'Etat le plus puissant, le plus commerçant & le plus peuplé. Sa capitale a deux milles de longueur. Ses maisons sont élevées sur des pieux. Le palais du Sulthan est soutenu par des piliers. Les deux Souverains de l'isle laissent le soin du gouvernement à un Ministre nommé Zarabandal. Tuam est le titre des grands constitués en dignités. Les Princes du sang royal se nomment Cachils ou Cacites. On donne le titre d'Orançayas, peut-être Orancaies, aux Seigneurs qui ont sous eux un certain nombre de vassaux. L'autorité souveraine est trop foible pour reprimer la tyrannie des grands; par-tout le peuple gémit sous l'oppression, aussi ne travaille-t-il jamais s'il n'y est forcé par la faim. Des maîtres tyranniques prenant aux pauvres tout ce qu'ils gagnent, ils ne songent qu'à se procurer, dit Dampier, ce qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Cependant ils ont naturellement beaucoup d'esprit & d'industrie. Malgré leur misere, ils sont fiers & orgueilleux, quoique civils à l'égard des étrangers. Ils épuisent leurs moyens pour rendre leurs funérailles magnifiques. La coutume les oblige à faire leur cercueil pendant leur vie, & à le tenir en vue dans leurs maisons, pour se rappeller sans cesse que la condition humaine les destine à la mort. Leurs femmes trouvent dans leur laideur un grand secours pour la pratique de la chasteté; cependant de loin elles paroissent jolies. Elles se familiariseroient aisément avec les Blancs, si l'usage du pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Un des priviléges

de la Reine, c'est-à-dire, de la femme qui a donné au Roi le premier enfant mâle, est de passer deux nuits de suite avec le Monarque lorsque c'est son tour de coucher avec lui; au lieu que les autres femmes n'ont qu'une nuit.

Ces Insulaires ont la coutume de porter l'ongle du pouce fort long. On les accuse d'être cruels, vindicatifs, implacables & d'une noire perfidie. Ils ont, dit Dampier, une maniere particuliere de mendier. Lorsqu'il arrive des étrangers dans leur isle, ils se rendent à bord pour leur demander s'ils n'auroient pas besoin d'un coruvade & d'une pagali, c'est-à-dire, d'un ami & d'une amie, ou plutôt d'un hôte & d'une hôtesse. Les passagers doivent accepter leurs offres, payer leur politesse d'un présent & la cultiver de la même maniere. Après cela, ils vont manger & coucher chez leur hôte ou hôtesse, pour de l'argent. Les femmes de la plus haute qualité ont la liberté de faire le rôle de pagali. La misere & la paresse portent ces peuples au vol. Les Mahométans ont pour armes le crit, la lance, le bouclier, le cimeterre, des babacaies, cannes pointues, & les sarbacanes à fléches. Leurs festins d'appareil sont accompagnés de danses, de chants & d'un spectacle particulier. Des hommes armés de pied en cap feignent de se battre avec des ennemis invisibles, & ils s'escriment du sabre & de la lance, jusqu'à ce qu'ils jugent que leur adversaire est terrassé.

Peuples de l'intérieur de l'isle.

L'intérieur du pays est habité par des montagnards, qui ne descendent jamais sur les côtes. On y trouve aussi des Noirs à qui leur barbarie ne produit d'autre avantage que la conservation de leur liberté. Tous ces Indiens sont Idolâtres ou sans culte. Ils ont des coutumes très-barbares. Un pere qui rachete son fils, un fils qui rachete son pere en fait son propre esclave. Le moindre bienfait donne droit sur la liberté d'autrui; & toute une famille est réduite à l'esclavage pour le crime d'un seul. Le vol est en horreur. L'adultéré s'expie par une amende. Les nations ne s'arment gueres les unes contre les autres, mais les particuliers se vengent

HISTOIRE DES INDES.

par toutes ſortes de voies, ſi l'offenſeur n'efface l'injure par des préſens. La marque des braves eſt un turban de diverſes couleurs, nommé baxacho, ou ſimplement un turban rouge, qu'on n'a droit de porter qu'après avoir tué quelques ennemis. Ces peuples ne ſont pas fort humains envers les étrangers. Les Mahométans qui les entourent ne connoiſſent guere de leur propre loi, que la défenſe de manger du porc, la loi de la circonciſion & la liberté d'entretenir pluſieurs femmes. Carreri diviſe ces Inſulaires en quatre nations principales, les Mindanaos, gens perfides; les Caragos, bons ſoldats; les Lutaos, peuple pêcheur; les Sabanos, vaſſaux de ces derniers, mépriſés des autres nations. Les Dapitans forment auſſi une nation plus brave & plus prudente que les autres: ils ont puiſſamment aſſiſté les Eſpagnols. Salmon ne diſtingue que trois peuples, les Mindanaos établis ſur les côtes, les Hilanoïtes, retranchés dans les bois intérieurs, les Sologuites, peuplade du nord.

Autres Iſles.

Les deux grandes iſles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyth, de Samar ou Ibabao & de Bohol. Leyth, la plus voiſine de Manille, entre 10 & 12 degrés de latitude, peut avoir cent lieues de circuit. Elle forme avec la petite iſle de Panahan un détroit, par lequel Magellan s'ouvrit l'entrée des Philippines. Elle eſt très-peuplée du côté de l'eſt, c'eſt-à-dire, depuis le détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & ſes plaines y ſont ſi fertiles qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes qui la partagent lui donnent l'hiver d'un côté, pendant que l'autre jouit des agrémens de la belle ſaiſon. Ses peuples, d'un naturel doux, exercent entr'eux, dans les voyages, une parfaite hoſpitalité. Une ancienne coutume a tellement fixé le prix des vivres dans toute l'iſle, qu'on aſſure qu'il ne varie pas même en tems de diſette.

L'iſle dont la partie ſeptentrionale porte le nom de Samar, & la partie méridionale celui d'Ibabao, a une circonférence de 130 lieues. Son cap de Baliquaton, à la pointe du nord, forme avec

la pointe de Manille le détroit de S. Barnabé, une des principales portes de l'Archipel des Philippines. Entre le cap du S. Esprit, qui est au-dessous de Baliquaton & celui de Guignan qui est à l'extrémité du sud, on trouve les ports de Palapa, Caduvig & Borongon. Des sauvages jettés dans les derniers siécles sur la côte de Palapa, firent entendre aux Philippinois que les isles d'où ils étoient partis n'étoient pas fort éloignées, & qu'une de ces isles n'étoit habitée que par des femmes, auxquelles les hommes des isles voisines rendoient des visites dans des tems reglés. Les Espagnols, sans mieux connoître cette isle, l'ont appellée l'isle des Amazones. A l'extrêmité méridionale de Samar est le détroit de Juanillo. Dans la partie du nord, le long du détroit de S. Bernardin, on voit les villages d'Ibatan, de Bongahon, de Paranos, de Calviga & de Catbalogan, résidence de l'Alcade Major.

Bohol, qui regarde l'isle de Leith, a du nord au sud seize lieues de long, sur huit ou dix de large. Sa partie méridionale est la plus habitée depuis Obog sa capitale, jusqu'à la presqu'isle ou petite isle de Panglao. Son terroir est riche en or. Elle est bordée de trois autres isles moins peuplées.

Sibu ou Zebu, la premiere isle où les officiers de Magellan planterent l'étendard Espagnol, s'étend en longueur de quinze à vingt lieues: elle a environ 80 lieues de tour. Sa principale habitation est nombre di Dios, nom de Jesus, presqu'au centre de l'isle, au dixiéme degré. L'isle de Matta est en face de Zebu, à la portée du mousquet ou du canon. Le détroit qui les sépare forme un port à l'abri des vents, mais dangereux par ses bancs de sable. Il y a dans la capitale un évêque & un gouverneur; on y compte cinq mille maisons. L'isle a encore deux bourgs, l'un nommé Payran, habité par des marchands & des ouvriers Chinois; & l'autre peuplé d'Indiens, exempts de tribut, parce qu'ils reçurent les Espagnols & qu'ils leur découvrirent d'autres isles.

Zebu a au nord-est les isles de Bantayan, des Camotes, de Negros ou des Noirs. Les montagnes de cette derniere isle sont

Histoire des Indes.

couvertes de Noirs aux cheveux crépus, qui se battent sans cesse ou pour étendre leurs limites, ou pour s'enlever des femmes, & qui se réunissent contre les ennemis communs, tels que les corsaires de Mindanao & de Xolo. Les Bisayas habitent les plaines, en partie sous le gouvernement des Jésuites.

La petite isle de Fuegos ou de Siquior est habitée par des peuples courageux, redoutés jusqu'à Mindanao. L'isle de Panamao, nouvellement peuplée, a un circuit de seize lieues.

Capoul, à l'entrée du détroit qui sépare Manille de Samar, est entourée d'autres petites isles qui, en resserrant le canal, rendent les courans si rapides, qu'ils font tourner plusieurs fois les plus gros bâtimens. Sa hauteur est de 14 degrés. L'isle de Ticao offre un bon port & des rafraîchissemens aux navires. Les plus grands trouvent un mouillage commode dans les ports de l'isle de Masbate, de laquelle dépend celle de Bourias. Masbate offre des mines que les Espagnols négligent d'ouvrir, pour des raisons politiques, & que les Indiens méprisent, parce qu'ils croient devoir préférer à des travaux durs qui ne leur donnent que du métal, les travaux faciles qui leur donnent la nourriture.

L'isle de Marinduque, à quinze lieues de Manille, nourrit ses habitans, nation douce & paisible, de cocos & autres fruits. Mindoro, à huit lieues de Manille & cinq de Marinduque, a 70 lieues de circuit. Un de ses caps forme au sud avec la petite isle d'Ebin, le détroit de Potol. Elle a pour habitans, des Tagales, des Bisayas & des Manghiens. Ceux-ci sont des sauvages nomades qui vont nuds & se nourrissent de fruits. Ils échangent encore la cire de leurs montagnes contre des cloux & des aiguilles. Des Jésuites, si l'on en croit Carreri, ont assuré qu'ils avoient des queues de quatre ou cinq pouces de long. Ils sont braves & fidéles à payer le tribut. L'Alcade Espagnol fait sa demeure à Baco. Les isles de Verte, Louban & d'Ambil sont auprès de Marinduque.

Les isles basses de Babuyanes, vis-à-vis la nouvelle Ségovie, s'étendent jusqu'à celles de Formose & de Lequios. A quatorze

ou

ou quinze lieues au sud-ouest de Louban, on découvre dix-sept petites isles qui composent une province Espagnole, on les nomme les Calamiones. La plus grande se nomme Paragua, dont le centre est sous le dixiéme degré de latitude & dont la pointe au sud-ouest n'est qu'à cinquante lieues de Bornéo. Une partie appartient aux Espagnols & l'autre au Roi de Bornéo, qui tient un Lampon ou Gouverneur à Lavo, dans la partie méridionale. Ces Européens ont un fort médiocre à Taitai, sur le cap Bornei, opposé à celui de Tagufo. La forme de l'isle est celle d'un bras, par lequel Manille & Mindoro semblent donner la main à Bornéo. Le Roi de ce dernier pays domine sur les côtes des isles basses des Calamianes. Le milieu des terres est peuplé de sauvages noirs sans chefs & sans loix, qui apportent tout leur soin à se défendre du joug des étrangers. Proche le cap septentrional de Paragua, trois isles nommées Calamianes forment avec neuf autres & les cinq isles de Cuyo, une province.

Panay, à l'est des Calamianes, est la plus riche & la plus peuplée de ces isles du second ordre. Son circuit est de cent lieues. On attribue sa prodigieuse fertilité au grand nombre de rivieres qui l'arrosent. Elle est divisée en deux jurisdictions. Le gouverneur de la province du sud réside dans le fort d'Ilolo, sur un cap de ce nom, placé vis-à-vis de la petite isle d'Imaras. Le reste de l'isle dépend de l'Alcade de Panay. Les Espagnols assurent que lorsqu'il tonne dans l'isle il tombe de petites croix de pierre. Outre les Indiens tributaires, on trouve dans l'épaisseur des bois des Noirs qui sont nuds & si legers à la course qu'ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours des fléches. La bête prise, ils se rangent tout autour pour manger sa chair crue, & ils s'acharnent sur leur proie comme des vautours. Aux environs de Panay on trouve les isles de Sibugam, de Rombino, de Batan, de Tablas, &c.

Nations différentes des Philippines, leurs mœurs.

Le hazard ou le goût a rassemblé diverses nations aux Philippines. On nomme les Tagales, les Bisayas, les Zambales, les Ilayas, &c.

On croit les Bisayas originaires de Macassar, & les Tagales Malais d'extraction. Ces deux nations, autrefois maîtresses de la plus grande partie des Philippines, sont presque par-tout tributaires des Espagnols, dont ils ont adopté l'écriture & divers usages. Cependant ils se gouvernent par leurs propres loix. Leurs causes sont jugées par le chef du Barangué ou de la peuplade, assisté d'un conseil des anciens. Dans les causes civiles, on s'efforce de terminer les différends à l'amiable, avant que de procéder à un jugement. Dans les causes criminelles, si le coupable manque d'argent pour satisfaire la partie offensée, les principaux du Bérangua lui ôtent la vie à coups de lance. Quand le mort est lui-même un des notables, sa famille fait la guerre à celle du meurtrier, jusqu'à ce qu'un médiateur propose une compensation en or, que l'on partage entre les pauvres & les parens du défunt. Quand l'auteur d'un larcin est inconnu, l'on oblige toutes les personnes soupçonnées à mettre quelque chose sous un drap blanc, afin de fournir au voleur l'occasion de restituer sans honte. Si cette tentative ne réussit point, les accusés se plongent dans une riviere, & celui qui sort le premier de l'eau est censé coupable; ou ils sont condamnés à retirer une pierre du fond d'une chaudiere bouillante, & celui qui refuse l'épreuve paye le montant du vol. L'adultere est puni par une amende. Le déshonneur du mari cesse, dès qu'il a reçu une somme d'argent. La continence ne passe point pour une vertu.

Un homme, pour obtenir une fille en mariage, est obligé de payer aux parens de cette fille le passava ou l'entrée de leur maison, le patignog ou la liberté de parler à sa prétendue, le passalog ou la permission de boire & de manger avec elle, enfin le ghinapuang ou le droit de consommer le mariage, par une dot proportionnée à la condition des parens. La polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales; mais si le mari n'avoit point d'enfant de sa femme, il pouvoit, avec son consentement, recevoir une esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre plusieurs femmes. Ces peuples avoient l'usage de l'adoption. Ils ne per-

mettent point aux filles d'aſſiſter aux accouchemens, parce qu'ils croient que leur préſence rend le travail plus difficile. Avant que les Eſpagnols euſſent adouci leurs mœurs, ils immoloient ſouvent ſur la tombe d'un mort les eſclaves qu'il avoit le plus chéris. Leur loi la plus ſacrée eſt d'honorer les auteurs de leur naiſſance. On parle avec éloge de leur induſtrie. Les hommes & les femmes de diſtinction ſont chargés d'anneaux & de bijoux. Autrefois, pour marquer leur nobleſſe, ils ſe peignoient ſur le corps diverſes figures : d'où vient que les Eſpagnols avoient donné à quelques peuplades le nom de *Pintados*. Ces Indiens ne peuvent ſe réſoudre à être ſeuls à table. Ils boivent à proportion beaucoup plus qu'ils ne mangent. Leurs principaux amuſemens ſont la muſique, la danſe & le combat des cocqs qu'on arme d'un fer tranchant, dont on leur apprend l'exercice. Ces iſles ſont partagées, pour la religion, entre le Chriſtianiſme, l'Idolâtrie & le Mahométiſme.

Des Iſles Palaos, autrement les nouvelles Philippines ou les Carolines.

Preuves de l'exiſtence des Carolines ; leur ſituation, leur diviſion.

Le collecteur des voyages, & après lui l'auteur de l'Hiſtoire moderne, aſſurent que ce qui concerne ces iſles eſt encore dans une véritable obſcurité ; & que d'habiles voyageurs qu'ils ne nomment point révoquent en doute leur exiſtence, juſqu'à dire que ſi elles exiſtoient dans la poſition qu'on leur attribue, il faudroit que leurs vaiſſeaux euſſent paſſé par deſſus en traverſant cette mer. Le P. le Clain, dans le tome I. du recueil des Lettres édifiantes, a parlé de ces iſles, ſur le témoignage de quelques-uns de ſes habitans, jettés par un vent impétueux ſur la côte de Guivam aux Philippines. Joſeph Somera, cité dans l'hiſtoire même des voyages, aborda dans une de ces iſles, dont il entreprenoit la conquête, ſuivant la relation publiée dans le XIe recueil des Lettres édifiantes. Dans le XVIIIe recueil de ce même ouvrage, le P. Cantova en fait une aſſez ample relation que les deux auteurs

dont j'ai parlé ont ignorée. Ces isles sont clairement indiquées dans le Journal de l'amiral Anson. Il seroit aisé de confirmer ces témoignages par ceux de beaucoup d'autres voyageurs.

Selon la lettre du P. Cantova écrite en 1721, on eut connoissance de quelques-unes des isles Palaos, presque dans le même tems que les Espagnols prirent possession des isles Marianes. Ce nouvel Archipel reçut alors le nom d'isles Carolines, du nom du Roi Charles II, qui regnoit en Espagne. On regardoit l'isle de Guahan, capitale des Marianes, comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude d'isles Australes inconnues. Les gouverneurs de Guahan tenterent inutilement d'y pénétrer. Les Insulaires jettés aux Philippines donnerent quelques lumieres sur leur situation. On a tiré beaucoup d'éclaircissemens du rapport de quelques-uns de leurs compatriotes, que l'on a vus aux Marianes en 1721. Je suivrai la relation du P. Cantova, alors Missionnaire dans ce dernier pays.

Ce Jésuite croit ne pas se tromper en plaçant les isles Palaos entre le 6e & le 11e degrés de latitude septentrionale, & en les faisant courir par les 30 degrés de longitude, à l'est du cap S. Esprit. Ces isles se partagent en cinq provinces, qui parlent chacune des dialectes différens d'une même langue matrice, qui paroît être l'Arabe.

La province de Cittac à l'est a pour isle principale Torres ou Hoguoleu. Ses habitans sont négres, mulâtres & blancs. La province est gouvernée par un petit Roi nommé Tahulucapit. Elle comprend les isles d'Etel, de Ruao, de Pis, de Lamoil, de Falalu, d'Ulalu, de Magur, de Vlou, de Pullep, de Lesguischel, de Temetem & de Schoug, du nord-est à l'ouest; & les isles de Cuop, de Capeugeug, de Foup, de Peule, de Pat, de Scheug, du sud-est au sud-ouest, sans parler d'un grand nombre de petites isles.

La seconde province commence à quatre degrés & demi du méridien de Guahan. Elle contient vingt-six isles un peu considérables,

dont quatorze font fort peuplées, Ulée, Lamurrec, Seteoel, Ifeluc, Eurrupuc, Farroilep, &c. entre le 8e & le 9e degrés de latitude feptentrionale. Cette province fe divife en deux principautés, celle d'Ulée, dont le Prince fe nomme Gofalu, celle de Lamurrec dont le Seigneur porte le nom de Mattufon.

La troifiéme province eft un amas d'ifles, dont le Souverain, nommé Cafchattel, réfide à Mogmog. Les barques qui naviguent dans le golfe amenent les voiles auffi-tôt qu'elles font à la vue de ce lieu, pour marquer leur refpect à leur Prince. L'ifle de Feis, une des principales, eft gouvernée par un Seigneur particulier, nommé Meirang. L'ifle de Zaraol appartient à la même province, ainfi que Falalep, Oiefcur, Sagaleu & Marururrul. Les ifles de l'eft s'appellent Lumululutu, celles de l'oueft Egoy.

La quatriéme province, à l'oueft & à 30 lieues de la troifiéme, a une ifle de quarante lieues de tour, nommée Yap. On y trouve des mines d'argent, mais on en tire peu de métal, faute d'inftrumens propres à les exploiter. Lorfqu'il tombe fous la main de quelqu'Infulaire un morceau d'argent, il travaille à l'arrondir pour le préfenter au Souverain, qui s'appelle Teguir. Les ifles Negolii, Laddo & Petangaras forment un triangle.

La cinquiéme province, à 45 lieues de l'ifle d'Yap, renferme les ifles Palaos ou Panleu. L'Yaray, leur Souverain, tient fa Cour à Yalap. Les habitans de ces ifles font entiérement nuds. Ils mangent, dit-on, la chair humaine. Les Indiens du refte des Carolines les regardent comme des ennemis du genre humain, avec lefquels il eft dangereux d'avoir aucun commerce. Les noms des principales ifles de cette province font Pelilieu, Coaengal, Tagaleteu, Cogeal, Yalap, Mogulibec & Nagarrol.

On trouve au fud-oueft de Nagarrol les deux ifles de S. André, que les naturels du pays appellent Sonrrol & Cadocopuei. A l'eft de toutes ces ifles il y en a un grand nombre d'autres, une furtout très-étendue qu'on nomme Falupet, & dont les habitans, negres fauvages, adorent le Tiburon, efpéce de poiffon cetacé

très-vorace. Les isles Carolines ont aussi reçu le nom d'isles de S. Barnabé.

HISTOIRE DES INDES.

Croyance des habitans de cet Archipel.

Les habitans de ce vaste Archipel ont très-peu d'idées de religion & de ces connoissances qui caractérisent l'homme civilisé. Ils supposent de bons & de mauvais esprits, auxquels ils attribuent les passions humaines, des aventures extravagantes & de l'influence sur les choses terrestres. Quoiqu'ils admettent de fabuleuses divinités, on ne voit parmi eux ni temples, ni idole, ni culte extérieur, du moins reglé. Ils donnent des ames raisonnables à la lune, aux étoiles & au soleil, qu'ils croient habités par des peuples célestes. Leur religion admet un paradis & un enfer. Leurs prêtres & leurs prêtresses que l'on croit en commerce avec les ames des morts, déclarent de leur pleine autorité ceux qui ont mérité le paradis & ceux qui ont l'enfer en partage. Les ames qui vont au ciel, en retournent le quatriéme jour pour demeurer invisibles au milieu de leurs parens. Lorsqu'un malade est sur le point d'expirer, on lui peint le corps de couleur jaune. Quand il est mort, les parens & les amis s'assemblent autour du cadavre pour pleurer avec des cris épouvantables leur perte commune & pour entendre prononcer son oraison funébre par une femme. Chaque famille a son Tahutup ou Saint Patron, qu'on invoque dans les besoins, dans les entreprises, dans les voyages, dans les travaux. Les habitans de l'isle d'Yap honorent le crocodile. Ils ont parmi eux des imposteurs, qui sous prétexte de communication avec le malin esprit, commettent impunément toutes sortes de crimes.

Coutumes, caractere, &c. de ces peuples.

La pluralité des femmes est une marque de distinction & d'honneur. L'adultere, quoiqu'il passe pour un grand crime, est facilement pardonné; il n'y a qu'à faire un présent au mari qu'il offense. Le divorce est permis aux femmes comme aux hommes. La veuve d'un homme mort sans postérité épouse le frere de son mari. Chaque canton a deux maisons d'éducation, l'une pour les garçons; l'autre pour les filles. On enseigne aux garçons des principes vagues d'astronomie pour l'utilité de la navigation. L'in-

térieur de la maison est entre les mains des femmes. Les travaux du dehors, la pêche, l'agriculture, la construction des barques sont l'occupation des hommes. Le sort leur apprend, si la navigation sera heureuse & la pêche abondante.

Ces peuples, quoique barbares, ont une certaine police qui les distingue de beaucoup d'Indiens qui n'ont, pour ainsi dire, que la forme humaine. L'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont les Tamols ou chefs commandent avec empire, parlent peu, & affectent un air grave devant leurs sujets inclinés jusqu'à terre. Les paroles de chaque Tamol, dans sa province, sont autant d'oracles. Les criminels ne sont punis que de l'exil.

Ces Insulaires se baignent trois fois le jour. Ils se levent avec l'aurore, & ils se mettent au lit dès que le soleil est couché. Le Tamol s'endort au bruit d'un concert formé par de jeunes gens, qui chantent les piéces de leurs meilleurs poëtes. Quand ils dansent, ils ont la tête couverte de plumes & de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narrines; & des feuilles de palmier, tissues avec art, sont attachées à leurs oreilles.

Les querelles particulieres se terminent par des présens. Dans les guerres publiques, les batailles sont des combats singuliers ou chacun n'a en tête qu'un ennemi qu'il combat avec des pierres & avec des lances armées d'ossemens. Les armées se divisent en trois rangs, suivant l'âge & la force. Lorsqu'un combattant du premier rang est hors de combat, un soldat du second prend sa place, & ainsi du reste. La guerre finit par des cris de triomphe des vainqueurs qui insultent aux vaincus.

Les habitans d'Ulée & des isles voisines ont l'air plus gracieux, les manieres moins grossieres, l'humeur plus gaie, le caractere plus humain que les autres. Il y a parmi eux des Metifs & des Negres ou Mulâtres qui leur servent de domestiques. On conjecture que les Negres viennent de la nouvelle Guinée, & que les Blancs descendent des Espagnols des Philippines. Le P. Collin,

Histoire des Indes.

dans son histoire de ces dernieres isles, fait mention d'un événement qui laissa plusieurs de ces Européens dans une isle de Barbares, située à l'est des Marianes. C'est sans doute une des Carolines où ces malheureux auront épousé des Indiennes.

La nourriture de ces Indiens consiste en fruits, en racines & en poissons. Leur terre ne produit ni riz, ni froment, ni bled d'Inde. On n'y voit aucun animal à quatre pieds. Ceux qu'on vit aux Philippines furent fort étonnés de voir des vaches brouter & d'entendre des chiens aboyer. Leur vie paroissoit toute animale, uniquement bornée au soin de boire & de manger, lorsque la faim & la soif les y déterminoient. Quelques-uns avoient le corps peint de diverses figures. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Philippinois. Leur marque de respect consistoit, suivant qu'ils étoient assis ou debout, à se frotter doucement le visage avec la main ou le pied de celui auquel ils vouloient faire honneur. Ils se mettoient rarement en colere, & leurs amis s'entremettoient avec succès pour les appaiser. Ils avoient de la vivacité dans l'esprit. Ils étoient dans une joie continuelle de se trouver dans l'abondance des choses nécessaires à la vie.

Isles Marianes.

Division & description des isles Marianes.

Les Marianes forment une chaîne de plusieurs isles qui s'étend du sud au nord depuis le 13e degré de latitude septentrionale jusqu'au 22e, dans la longueur de 160 lieues depuis Guahan, la plus méridionale jusqu'à Uvac, la plus voisine du tropique du cancer. Elles sont à l'extrêmité de la mer pacifique, à près de 400 lieues des Philippines. En tirant de là vers le Japon, elles touchent à d'autres isles qui font avec elles une cordiliere. Magellan les nomma isles des Larrons, parce que les habitans lui volerent quelques bagatelles. La multitude de petits bâtimens qui viennent à voiles déployées au devant des navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'isles des voiles qu'elles ont perdues vers le

le milieu du 16[e] siécle, en recevant celui de Marianes, à l'honneur de Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV & Régente d'Espagne. L'entretien de la Colonie seroit fort à charge à l'Espagne, si l'on n'estimoit les avantages qu'elle lui procure en servant d'entrepôt pour le commerce de Manille à la nouvelle Espagne.

Guahan ou l'isle S. Jean, la plus grande de ces isles, a plus de trente lieues de circuit. Sa hauteur est de treize degrés. Salmon y compte 3 ou 400 habitans, & le P. Gobien plus de 30 mille. Dampier n'y trouva en 1687, environ vingt ans après l'établissement des Espagnols, qu'une centaine d'Indiens naturels, reste d'une peuplade beaucoup plus nombreuse, qui dégoûtée d'une domination étrangere, avoit passé dans les isles voisines, après avoir détruit les habitations de Guahan. Le pays est agréable & fertile. On y trouve plusieurs ports commodes, Hati, Umatage, Iris, Pigpug, Agadna, le meilleur de tous, &c.

Du sud au nord, on rencontre successivement Zarpane, autrement Rota ou l'isle Sainte Anne, qui a quinze lieues de tour & deux bons ports; Aguigan ou l'isle S. Ange, qui s'éleve au milieu de la mer comme une forteresse; Tinian ou Buenavista Mariana, isle prodigieusement fertile, où l'escadre de l'amiral Anson ne trouva point d'habitans, une maladie épidémique ayant engagé les Espagnols à faire passer ailleurs ceux qu'elle n'avoit point emportés; Saypan, ou l'isle de S. Joseph; Anatajan, ou l'isle de S. Joachim; Gugnan, ou l'isle de S. Philippe; Alamagan, ou l'isle de la Conception; Pagon, ou l'isle de S. Ignace; Agrigan, ou l'isle de S. François; Assonsong, ou l'isle de la Conception; Maug, autrement Tunas ou l'isle de S. Laurent, composée de trois rochers, qui ont chacun trois lieues de circuit. Cette isle est à cinq lieues d'Urac. On appelle Gani les neuf dernieres du côté du nord. Carreri fait mention de trois volcans, de Patos, de Desconosida, de Malabrigo, de la Guadalupe, des trois isles de Tula, &c.

Ces isles jouissent d'un air si pur que les habitans arrivent à une

extrême vieilleſſe, & que rien n'eſt moins rare parmi eux que de vivre un ſiécle. Le terroir eſt généralement aſſez bon. On obſerve dans leurs mers une étrange variation dans la bouſſole. Depuis le cap de S. Bernardin dans le détroit de Manille, elle décline conſidérablement, tantôt au nord-eſt, tantôt au nord-oueſt, pendant le cours de plus de mille lieues.

Origine, portrait, mœurs des peuples de ces iſles.

Des inclinations ſemblables à celles des Japonnois & ſur-tout la fierté de la nobleſſe, ont fait ſoupçonner que les Marianois étoient venus du Japon. Leur couleur, leur langue, leurs coutumes, leur gouvernement donnent lieu de conjecturer qu'ils ſont iſſus des Tagales des Philippines ou des Malais, peres des Tagales. Avant que les Eſpagnols euſſent paru dans leurs iſles, ils jouiſſoient d'une liberté parfaite, ſans autres loix que celles qu'ils vouloient s'impoſer. Un enfant eſt maître de ſes actions, dès qu'il commence à ſe connoître. L'autorité des chefs de la nation n'eſt pas moins bornée que celle des peres. Chacun ſe fait juſtice dans les querelles particulieres. Les guerres entre les peuplades ſont courtes & peu ſanglantes. Dans les batailles, la victoire eſt déterminée par la mort de deux ou trois hommes. Les vaincus effrayés de voir couler le ſang de leurs camarades, demandent auſſi-tôt la paix en fuyant, & quelques préſens la leur rendent. Ces Inſulaires n'ont pour armes que des pierres & des bâtons garnis d'os humains.

La nation eſt diſtinguée en trois Etats. La nobleſſe tient avec une fierté incroyable, le peuple dans un abaiſſement qu'il eſt impoſſible, dit le P. Gobien dans l'hiſtoire de leurs iſles, de s'imaginer en Europe. C'eſt la plus criminelle infâmie, parmi les nobles, que de s'allier avec les Plebeïens. S'il arrivoit qu'un Chamorri (c'eſt le nom des perſonnes diſtinguées) ſe dégradât par un mariage ſi révoltant, ſes parens s'aſſembleroient pour laver dans ſon ſang cette tache. Les chefs de la nobleſſe préſident aux aſſemblées nationales. On reſpecte leurs avis, mais la déférence à leur ſentiment n'eſt jamais forcée. Chacun prend, dit-on, le parti qui lui convient ſans y trouver d'oppoſition, parce que ces peuples

n'ont proprement aucun maître ni d'autres regles que des usages religieusement observés. Pour concilier ces idées contradictoires d'indépendance & d'esclavage, il faut diviser la nation en hommes libres, c'est la noblesse; & en esclaves, c'est le peuple. Quant aux affaires publiques, il est ridicule de prétendre que chacun ait la liberté de se conduire suivant ses idées particulieres; il n'y a point de société, même sauvage, sans souveraineté & sans subordination. Si l'on ajoutoit foi à cette supposition, on pourroit croire aussi, ce que dit Pigaphetta, que ces Indiens n'avoient jamais vu de feu, avant l'arrivée des Espagnols, & que ces Européens l'ayant mis à des maisons, quelques habitans s'en approcherent de si près qu'ils se brûlerent. La nation, dit-on, s'imagina que le feu étoit un animal qui dévoroit le bois, & qui blessoit par la seule violence de sa respiration. Cette derniere idée est assez naturelle à des sauvages.

Quoique barbares, disent les relations, ces peuples ont de la politesse, & sur quelques articles leur délicatesse va jusqu'à la superstition : tel est le précepte de civilité qui leur défend de cracher devant ceux à qui l'on doit du respect. En mangeant peu, ils ont un embonpoint extraordinaire, & avec cet embonpoint, ils ont une souplesse & une agilité extrêmes. L'homicide est, dit-on, en horreur dans toute la nation; cependant on assure que la vengeance est chez eux une passion si ardente, quoique sourde, qu'ils satisfont leur ressentiment par-tout ce que la haine & la trahison peuvent inspirer de plus noir & de plus affreux, lorsque l'occasion s'offre de détruire leur ennemi sans compromettre leur lâcheté. On dit, malgré cela, qu'ils ne connoissent guere d'autres crimes que ceux du libertinage.

Religion de ces isles.

Le P. Gobien assure que les Marianois n'ont ni temples, ni prêtres, ni culte, ni aucune idée de religion. Cependant ils admettent un enfer, non pour les méchans, dit-on, mais pour les hommes qui périssent d'une maniere violente, & un paradis pour ceux qui meurent naturellement. N'est-ce pas qu'ils attachent la

Histoire des Indes.

mort violente au crime & la mort naturelle à la vertu? Dans la relation Espagnole d'un voyage de Don Alvarez de Mindana, ces Insulaires adorent la lune, le soleil, des poissons, les os de leurs ancêtres, &c. N'ayant pu prendre le Caiman, le Tiburon & la Caëlla, ils ont pris le parti d'en faire des Dieux. Ils croient que les ames des morts passent dans les corps de ces poissons, & ils payent à ces Dieux marins la dixme de leurs fruits en les lançant à l'eau dans un bateau abandonné.

On les appelle isles des Larrons.

L'Historien des Marianes prétend qu'on n'a pu sans injustice donner à ce pays le nom d'isles des Larrons, car ces Indiens abhorrent le vol. Cependant il n'y a aucun voyageur qui ait abordé & sur-tout commercé dans ces lieux, qui ne se plaigne d'y avoir été volé. Il y a apparence qu'ils sont peu scrupuleux sur la probité envers les étrangers, quoiqu'entr'eux, ils soient de si bonne foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs maisons fermées.

Occupations, amusemens, caractere des Marianois.

La pêche est leur principale occupation. Leurs canots sont d'une telle légéreté, qu'ils peuvent faire, suivant Gemelli, douze milles par heures & vingt-quatre, suivant Dampier. Ces Indiens ont un goût vif pour le plaisir. Ils aiment sur-tout à se donner des fêtes. S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par nécessité. Leurs divertissemens sont la danse, la lutte, le chant, le récit des vers de leurs poëtes & de leurs chroniques fabuleuses. Quoiqu'ils n'aient aucune connoissance des sciences & des arts, ils sont remplis d'une présomption si sotte qu'ils n'entendent parler des autres pays qu'avec des signes de pitié. Avant l'arrivée des Espagnols, ils se croyoient les seuls habitans de l'univers. Un poëte est respecté de toute la nation. Les femmes ont leurs assemblées particulieres où elles paroissent chargées de coquillages, de tissus de racines d'arbres, de petits grains de jai & de morceaux d'écaille qui leur pendent sur le front. Elles chantent d'un air si animé, avec tant d'agrément & de justesse, une déclamation si noble, une expression si vive, que leur chant plaît même aux Européens. Elles sont parvenues à jouir de tous les droits qui sont ailleurs le

partage des maris. Les hommes vont nuds & les femmes presque nues.

L'inconstance & la légereté des Marianois est sans exemple. Les Missionnaires regardent leur mobilité d'humeur comme le plus grand obstacle qu'ils trouvent à la conversion de ces barbares. Ils ont naturellement de la gaîté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles & par des bouffoneries qui ne laissent point languir la joie. Leur douleur est éloquente & fort spirituelle, suivant l'expression du P. Gobien. A la mort de leurs proches, ils s'épuisent, dit-on, par leur abstinence & par leurs larmes; cependant leur deuil ne dure ordinairement que sept ou huit jours. On célebre l'anniversaire de cet événement. A cette cérémonie, on récite l'histoire de la vie du défunt. S'il se rencontre dans le narré quelque chose de plaisant, on rit à gorge déployée, on boit un coup, & l'on se remet à pleurer à chaudes larmes, au rapport de Mandana. Les amis, les voisins & des pleureuses assistent à ces parties funebres, suivies de festins. On pleure la nuit & l'on s'enivre le jour. L'usage est de désosser les cadavres, de brûler leur chair & d'avaler la cendre dans du tuba, vin de cocos. Si le défunt étoit Chamorri ou chef de peuplade, l'affliction des Marianois a l'air d'une désolation extrême. On arrache les arbres, on brûle les habitations, on met les canots en piéces, & l'on éleve des monumens à l'honneur du mort, suivant Gobien. Il faut pourtant supposer des bornes à cette douleur, car le pays seroit bientôt dévasté, s'il y avoit beaucoup de nobles.

On trouvera, vers la fin de cet ouvrage, dans la Description des Terres Australes, quelques pays que des Géographes & des Historiens renferment dans l'enceinte de la mer des Indes.

Fin de la Description des Indes.

DISCOURS

Sur l'Hiſtoire Ancienne de Perſe.

HISTOIRE DE PERSE.

ELAM & Chus, petits-fils de Noë, paſſent pour les premiers ancêtres de la nation Perſanne. Elam s'établit dans la Perſe proprement dite, & ce pays eſt toujours déſigné dans les Livres Saints ſous le nom de terre d'Elam. Les Elamites, ſes deſcendans, formerent un peuple nombreux, dont la puiſſance fut redoutée dans toute l'Aſie. Chus peupla la Suſiane & lui donna le nom de Kuſiſtan, qu'elle porte encore aujourd'hui chez les Orientaux. L'Ecriture ne nous apprend rien de particulier concernant les premieres Dynaſties : les Hiſtoriens Grecs ne remontent guere au-delà de Cyrus le Grand, & ce n'eſt que dans les écrits des Orientaux que l'on peut trouver quelques lumieres ſur les tems qui ont précédé ſon regne.

Dynaſtie des Piſchdadiens.

Kaïomarath, ſurnommé le Roi de la terre & de la boue, eſt, ſuivant les annales de Perſe, le chef de la premiere Dynaſtie & le premier Roi de la nation. Dégoûtés du gouvernement républicain par les abus qui le corrompent tôt ou tard, les peuples lui déférerent d'une voix unanime, la ſouveraine puiſſance; ils la confioient à la vertu. Ainſi de la licence du gouvernement républicain, naquit l'idée de la monarchie, comme le projet de la ſociété civile avoit été inſpiré par la licence de l'anarchie de l'état de nature. Ses Rois furent créés comme les Dictateurs Romains. Il y avoit des aſſociations avant que les particuliers dépoſaſſent leurs forces entre les mains d'un ſeul; il y avoit des loix ou des coutumes qui en tenoient lieu, avant qu'il y eût des ſyſtêmes de loix. Il eſt très-vraiſemblable que des peuples nés libres ne ſe

ſont deſſaiſis de l'exercice de la ſouveraineté qu'après s'être dégoûtés du gouvernement commun. La république a donc précédé la monarchie. Si cette opinion ne paroit pas toujours conforme à l'hiſtoire, c'eſt qu'aucune hiſtoire ne prend les peuples anciens à leur naiſſance, il faut en excepter l'hiſtoire des Juifs qui favoriſe ce ſentiment.

Kaïomarath conſtruiſit des villes à la place des hameaux; il inſtitua des tribunaux de juſtice, & ſes loix juſtifiées & affermies par le bonheur de ſes peuples, lui ſoumirent les peuples voiſins, elles étendirent ſa puiſſance juſqu'à la mer Caſpienne. L'état, en s'agrandiſſant, ſe feroit formé de lui-même en monarchie.

Dans l'hiſtoire de tous les Empires, l'âge d'or des nations, ſi l'on en retranche les fabuleuſes Théocraties, fut toujours le premier âge des loix. Les annales de Perſe s'accordent en ce point avec les faſtes des autres peuples. Kaïomarath fit fleurir la juſtice dans ſes Etats; & après avoir rendu ſes ſujets heureux, il réſigna, de leur conſentement, la Couronne à ſon fils; mais après la mort de ce jeune Prince, il ſe chargea de nouveau de ce fardeau ſi pénible pour qui le porte en Roi. Les Perſans croyent que Kaïomarath eſt le même qu'Adam ou Noë, ou Velad petit-fils de Noë.

Houſchenk, ſon ſucceſſeur & ſon petit-fils, fut ſurnommé *Piſchdad* ou juſte juge; de là le nom de la Dynaſtie. Outre les raiſons générales d'intérêt qui engagent les Rois à être bons & juſtes, les premiers Rois d'une nation en ont une particuliere & très-puiſſante. Sous leurs regnes, la nation ſe ſouvient encore de ſon état primitif, elle auroit bientôt repris ſon indépendance, s'ils oublioient ſes droits.

Houſchenk inventa la plûpart des inſtrumens d'agriculture, car les Rois ſont auteurs & créateurs de toutes choſes: l'hiſtoire, qui ſouvent ne conſerve que leurs noms, porte ſur eux toute la gloire de leur ſiécle. Houſchenk enſeigna à ſes peuples

Histoire de Perse.

l'art d'arroser les terres par le moyen des canaux. L'agriculture suppose ou entraîne la division & la propriété des terres ; & l'agriculture est une suite nécessaire de la population, voilà l'origine du *tien* & du *mien*. Il est bon que la terre ne soit pas toute à tous, ce seroit une guerre perpétuelle, non-seulement de nation à nation, mais de particulier à particulier, du moins dans une société un peu nombreuse. Des sauvages, brigands par principe & par nécessité, pillent les frontieres de la Perse & assassinent pour piller ; le Roi les vainquit. L'histoire les appelle monstres & géans.

Avant le regne de Thamourasp, surnommé à cause de ses victoires *Diubend* ou celui qui humilie le diable, les Perses avoient adoré un seul Dieu, suivant la religion des Patriarches ; ce Prince introduisit dans ses Etats le Sabéisme, qui y subsista avec éclat pendant l'espace de mille ans, jusqu'à ce que Zoroastre eût fait refleurir un autre culte.

Giemschid acheva de policer les Perses & les partagea en trois classes, l'une composée de soldats, l'autre de laboureurs, la troisiéme d'artisans : dans les Empires naissans, il ne pouvoit y avoir des hommes oisifs. Ce Prince bâtit des greniers publics. Sous son regne, une guérison opérée par le vin accrédita l'usage de cette liqueur ; elle devint les délices de la nation. On rapporte au même tems l'ancienne réforme du calendrier Persan, & l'étude de l'astronomie. On prétend que les anciens Perses s'adonnerent fort à cette science, qu'ils firent des observations & qu'ils composerent des systêmes sur les révolutions céleſtes. Cependant les Chaldéens sont en possession de cette gloire. Sous le regne de Gusthasp, 5e Prince de la Dynastie des Kaïanites, un fameux astronome nommé Gjamasp, composa un ouvrage sur les conjonctions des planetes, & il y inséra, dit-on, des prédictions concernant les événemens que ces conjonctions annonçoient, marquant en particulier l'origine des nouveaux Empires & des nouvelles religions : on assure qu'il a prédit la venue du Messie.

Giemschid,

Giemſchid, protecteur des ſçavans & des ſages de l'Orient, bâtit dans la Perſide la ſuperbe ville d'Eſtechan (Schiraz); la proſpérité l'enivra, il voulut paſſer pour un Dieu, & il fut ſcié en deux par le rebelle Zoak. Cet uſurpateur attaqué de deux ulceres incurables, les lavoit, dit-on, dans du ſang humain & les frottoit avec de la graiſſe d'hommes fraîchement égorgés : un forgeron nommé Kao tua ce monſtre, refuſa la couronne & la remit à Féridoun, fils de Giemſchid.

Je remarque dans les annales de Perſe ainſi que dans pluſieurs autres hiſtoires, que la couronne, quoi qu'élective, ne ſortoit guere de la famille du fondateur, uſurpation à part. Les premiers Rois regnoient en peres, ils inſtruiſoient leurs enfans à gouverner comme eux, & la reconnoiſſance des peuples ſoutenue par une eſpérance raiſonnable d'être bien gouvernés par les enfans, récompenſoit en eux les peres : les loix de l'habitude, de la convenance & de la force acheverent de former du trône un héritage.

Féridoun fut regardé par les Orientaux comme le Salomon de la Perſe. Il diſoit à ſon ſucceſſeur: » Mon fils, regardez tous les » jours de votre regne comme les feuillets d'un grand livre, & » prenez bien garde de n'écrire ſur chaque feuille que ce que vous » voulez qui ſoit lu de la poſtérité ». Manougeher, digne fils de Féridoun, diſoit un jour dans une aſſemblée de nobles. » Dieu » ne m'a fait Roi que pour me mettre à portée de contribuer à ſa » gloire en rendant mes ſujets heureux : ſi j'étois aſſez ingrat pour » manquer à ces devoirs, je mériterois de perdre à préſent mon » Royaume & d'expier dans la ſuite mon crime par d'éternels » châtimens ». Il y a ſans doute des Rois qui entendroient ces vérités ſans rougir.

Ce Prince, pour remédier à la ſechereſſe naturelle de la Perſe, fit tirer du Tigre & de l'Euphrate pluſieurs canaux qui fertiliſerent les campagnes voiſines de ces fleuves. Il étudia à fond tout ce qui concerne la culture des grains & la connoiſſance des ſimples, afin d'être en état de diriger ſes ſujets dans ces importans travaux.

Les bons Rois persuadés qu'ils ne sont pas sur le trône pour eux & qu'ils y sont pour les peuples, se croyent obligés non-seulement de faire le bien de leurs sujets, mais encore de s'instruire pour le bien faire.

Une époque intéressante dans les tablettes de l'histoire, c'est celle qui embrasse l'origine des arts & des institutions civiles, où la nation sortant du berceau, formant sa constitution, & acquérant par degrés une ferme consistance. Après cette époque, il semble que l'histoire n'ait plus rien à transmettre que des malheurs, des guerres, des révolutions du gouvernement, preuves d'un vice intérieur dans les institutions civiles, ou de leur opposition à l'ordre naturel : & l'on appelle la narration de ces événemens l'histoire générale, comme on appelle quelques traits de la vie des Rois, l'histoire des nations. Les produits de la paix, les mouvemens, les variations, les révolutions des arts, des sciences, des opinions, des loix, du commerce, des mœurs, des manieres, des états ou professions subalternes, & dans la capitale & dans les provinces, du caractere national, de l'esprit des siécles, tous ces objets & tant d'autres n'entrent-ils pas essentiellement dans le corps de l'histoire ? N'est-ce pas là l'Empire & la nation ? N'y a-t-il donc dans un Etat que le Roi, son ministre & son général ? Ce particulier, ce cultivateur, cet artisan, n'est-il pas homme, n'est-il pas de la nation, n'est-il pas grand dans la nation, s'il a des vertus & s'il fait des actions louables & utiles ? L'histoire semble craindre d'avilir sa prétendue majesté en s'éloignant du trône & des champs de bataille, comme si elle devoit être plus majestueuse que la société, que son devoir est de peindre & représenter fidélement aux yeux de tous pour l'instruction de tous. Tous les faits, tous les événemens sont assez nobles & dignes d'être transmis, qui font connoître les hommes, qui les éclairent sur leurs devoirs, qui les intéressent à la société, qui forment leurs cœurs, &c. Le détail d'un défrichement des terres ne seroit-il pas agréable & consolant après le récit de la guerre qui les a dévastées ? L'histoire n'a-t-elle

que des guerriers & des politiques à former; & le laboureur à la charrue n'eſt-il pas quelquefois plus grand que le Monarque ſur ſon trône? Nul hiſtorien, je n'en excepte pas un ſeul, même des anciens, n'a ni rempli ni connu le véritable objet de l'hiſtoire.

HISTOIRE DE PERSE.

La Dynaſtie des Piſchdadiens finit dans la perſonne de Zab ou dans celle de Gourſchaſp ſon neveu. Zab, diſent les annales, inventa des ragoûts & des breuvages inconnus à ſes prédéceſſeurs, trait qui caractériſe & Zab & l'eſprit de l'annaliſte ou de la nation.

C'eſt ſans doute à ce premier âge de l'hiſtoire des Perſes qu'appartiennent ces inſtitutions tant célébrées par les hiſtoriens Grecs. Le but de leurs loix, au rapport de Xenophon, étoit d'inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, indépendamment des châtimens & des récompenſes, chef-d'œuvre de la légiſlation; elles alloient chercher l'homme dans ſon cœur, au lieu que les légiſlateurs des autres peuples, s'ils s'étoient appliqués à éloigner le crime de la ſociété par ces deux moyens, n'avoient pas ſongé ou du moins n'étoient point parvenus à en arrêter la penſée & le deſir qui corrompent l'homme autant que le crime lui-même corrompt la ſociété.

L'éducation ſe réduiſoit, chez ce peuple, à apprendre trois choſes aux enfans, à monter à cheval, à tirer de l'arc & à dire la vérité; ç'en étoit aſſez pour en faire des ſoldats & des hommes vertueux. Celui dont l'ame eſt, pour ainſi dire, toujours à nud, prend garde de ne point la ſouiller; il eſt tel qu'il doit paroître. Après le courage & la vertu militaire, les Perſes mettoient au plus haut prix l'avantage d'avoir beaucoup d'enfans; indices d'une agriculture floriſſante. Le Roi diſtribuoit des récompenſes à ceux qui ſervoient ainſi l'Etat par une abondante population. Mettre un enfant au monde, labourer un champ, planter un arbre, ſuivant la doctrine des Mages, étoient les actes les plus agréables à Dieu: ainſi la religion concouroit avec le gouvernement à affermir le pivot

des Etats, l'agriculture qui eſt la meſure de la population. Il y avoit un jour dans l'année où l'Empereur deſcendoit du trône pour aller s'aſſeoir à la table des laboureurs, & l'agriculture fiere de l'hommage que lui rendoit le ſceptre, travailloit à mériter cet honneur & à récompenſer les Rois.

Partout ailleurs, les loix ne laiſſent aucune reſſource à l'honnête homme qu'une malheureuſe paſſion, qu'une fatalité entraîne dans un crime, ce crime efface toutes ſes vertus & le confond avec les ſcélérats. Chez les Perſes, la juſtice ne ſe bornoit point à porter le glaive & à punir; elle ſe ſervoit de la balance pour peſer les vertus avec les vices, les ſervices avec les fautes, le mérite avec le démérite; on ne jugeoit pas ſeulement l'auteur d'une telle action, on jugeoit le citoyen, on jugeoit tout l'homme; ce jugement paroît aſſez équitable.

A la mort de leurs Rois, les Perſes étoient, dit-on, dans l'uſage de paſſer cinq jours dans l'anarchie, afin que l'expérience qu'ils auroient faite des meurtres, des rapines & de tous les malheurs que l'anarchie entraîne avec elle, les engageât à être fidéles au ſucceſſeur: cette folle pratique ne pouvoit les conduire qu'à ſupporter la tyrannie elle-même.

La haute opinion qu'ils avoient de leur courage & de leur vertu, les faiſoit tendre néceſſairement au grand & à l'honnête; & l'orgueil qui leur perſuadoit qu'ils étoient les plus vaillans & les meilleurs des hommes, les rendoit en effet les plus vaillans & les meilleurs des hommes. Ils pouſſoient cet orgueil national ſi loin qu'ils s'imaginoient que les autres peuples n'avoient de courage & de vertu qu'à proportion de leur proximité & de leur commerce avec eux, de maniere qu'ils réléguoient les lâches & les méchans dans les lieux les plus éloignés de leur Empire. Cette ridicule opinion les lioit d'amitié avec leurs voiſins, & leur ôtoit toute crainte des autres.

Ils avoient coutume de délibérer des affaires après avoir bu, & d'examiner enſuite leurs délibérations quand ils étoient à jeun;

cet usage devoit les éloigner de l'ivrognerie & de tout excès de bouche.

Histoire de Perse.

La simplicité & la pureté de leur cœur ne leur permettoit pas de penser qu'un enfant pût tuer son pere ou sa mere; & ils prétendoient que ceux qui avoient d'abord passé pour être coupables de ce crime, avoient été dans la suite reconnus bâtards ou supposés : cette idée étoit capable d'arrêter la main de celui qui auroit déjà commis le parricide dans son cœur.

Dynastie des Kaïanites.

Kai-Kobad, c'est-à-dire, le géant ou le brave *Kobad*, qui établit sa résidence à Spahaum (Ispahan) ville située au centre de la Perse, est, suivant les annales de Perse, l'auteur de la seconde Dynastie. Ce Prince employa une partie de ses revenus & occupa ses soldats pendant la paix à faire de grands chemins; il y a toujours quelques fruits à recueillir dans les landes de l'histoire ancienne. Kai-Kobad marqua dans ces chemins, les distances par certaines marques qu'on plaça à quatre mille pas les unes des autres; ces marques furent appellées Pherseng par les Perses, & Parasanges par les Grecs.

Kai-Kaous son fils, porta la guerre dans le Turkestan, dans la Syrie, dans l'Asie mineure, dans l'Arabie, dans l'Egypte, & comme la plûpart des conquérans, il finit ses courses par la restitution de la plus grande partie de ses conquêtes. Sa femme Saudabah conçut un criminel amour pour Siavek, un des fils qu'il avoit eus d'une autre femme; le jeune Prince rejetta avec horreur les propositions de cette Phedre; pour se venger de ces refus, elle l'accusa d'avoir attenté à son honneur; il se purgea de cette accusation par l'épreuve du feu. Nos superstitions sont anciennes.

Kai-Khosrou qu'on croit être le Cyrus des Grecs, se signala par sa justice, par sa charité, par sa sagesse & par son respect pour la religion. Ayant été obligé de lever sur ses sujets des subsides ex-

Histoire de Perse.

traordinaires pour les frais d'une guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Turcs, il ſe fit rendre un compte exact des ſommes que ſon peuple avoit verſées dans le tréſor public, & quand il fut en état de les rendre il reſtitua, comme un emprunt, à chaque famille ce qu'il en avoit retiré. Ce fut ſous ſon regne que vécut Lockman, le fameux auteur d'apologues, l'Eſope des Grecs, ſelon pluſieurs ſçavans. Kai-Khoſrou, dans les annales Perſannes, paroît rarement à la tête des armées, & le Cyrus des Grecs eſt un des plus grands conquérans dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire.

Lohraſp conquit la Syrie & la Paleſtine, il détruiſit Jéruſalem. Guſtaſp ſon fils que l'on croit être l'Hyſtaſpes des Grecs, arma contre lui un Roi, ſon vaſſal. Lohraſp, pour épargner le ſang de ſon peuple & des crimes à ſon fils, lui céda le ſceptre. Zerdusht ou Zoroaſtre vécut ſous le regne de ce dernier Prince. Des chroniques orientales attribuent à Guſtaſp des exploits romaneſques imités des travaux fabuleux d'Hercule.

Bahaman, dit auſſi *Ardſchir*, & ſurnommé *Dirazdeſt*, c'eſt-à-dire, *Longuemain*, l'Artaxerce Longuemain des Grecs, l'Aſſuérus de l'écriture, ſuivant les auteurs Anglois de l'hiſtoire univerſelle, dit à ſon avénement à l'Empire : » ce n'eſt point l'am» bition, c'eſt l'envie de vous faire du bien qui m'a fait accepter » le trône. Si vous connoiſſez en moi quelques défauts qui puiſſent » tourner au préjudice de l'Etat, je vous conjure de m'en avertir » librement, & s'ils étoient de nature à me rendre indigne du » ſceptre, je conſens à être dépoſé, le titre de Roi ne convenant » qu'à ceux qui peuvent rendre leurs ſujets heureux ». Les Mages chargés d'inaugurer les Rois lui avoient tenu le même langage, & ils le tenoient à tous les Princes, le jour de leur couronnement : *ſçache, Roi*, diſoient-ils à leur chef, *que ton autorité ceſſe d'être légitime, le jour même que tu ceſſeras de rendre tes peuples heureux ;* vérité bien remarquable dans la bouche du plus ſoumis des peuples. Trajan, à ſon inſtallation, dit au préfet du prétoire, en lui préſentant, ſuivant l'uſage, une épée : *ſers-toi de cette épée ou pour*

me défendre, ſi je ſuis juſte ; ou pour me punir, ſi je ſuis un tyran. Les bons Princes ne craignent pas de tenir ce langage.

Homai ou Khamani, la premiere femme qui ait regné en Perſe, ſe diſtingua par ſa magnificence, par la fondation des villes de Semrin & de Semirach, & par la conſtruction de pluſieurs pyramides ainſi que du fameux palais de Perſépolis : cette femme a tout l'air de la Sémiramis de l'Egypte. Des aſtrologues lui déclarerent que ſon fils Darab attireroit ſur ſa patrie & ſur elle-même de grandes calamités, & ils lui conſeillerent de le faire mourir. L'enfant fut expoſé ſur l'Oxus ; un teinturier le ſauva ; ſes exploits l'éleverent dans la ſuite juſqu'à la faveur de la Reine, elle le reconnut pour ſon fils & lui réſigna la couronne. Ce récit laiſſe quelque doute ſur la légitimité de la naiſſance de Darab, qui paroît être le Darius Nothus des Grecs ; cependant l'aventure de l'expoſition du Prince & les autres circonſtances ſe rapportent aſſez avec ce qu'Hérodote raconte de Cyrus le grand. Je remarquerai à l'occaſion de Darius Nothus, que les bâtards ſuccédoient au trône de Perſe, lorſqu'il n'y avoit point d'enfant légitime.

Darab ou Darius vainquit, ſuivant les Perſans, & aſſervit Fikhous (Philippe) Roi de Macédoine ; il épouſa la fille de ce Prince, mais il en fut ſi mécontent la premiere nuit de ſes nôces qu'il la renvoya à ſon pere. Il nâquit pourtant de ce commerce un Prince qui fut nommé Aſcander (Alexandre) & qui ſuccéda à Fikhous. Darab établit dans toute la Perſe des courriers qui partoient chaque jour des différentes extrêmités du Royaume, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſoit. Son ſucceſſeur Darab ou Darius ſecond, fut détrôné, après pluſieurs défaites, par Aſcander, Roi de Macédoine, que l'on regardoit comme fils de Darab premier : ce fut le dernier Prince de la Dynaſtie des Kaïanites.

Les Grecs n'ont connu que cette ſeconde Dynaſtie. Leurs tables les plus étendues ne comptent que dix Rois de Médie & cinq Rois de Perſe, avant Cyrus le grand ; elles n'offrent rien de certain ni même de vraiſemblable avant le regne de ce fondateur de la monarchie Médo-Perſanne.

HISTOIRE DE PERSE.

Suivant les Grecs, Cyrus ſubjugua les Arméniens, les Babyloniens, les peuples d'Egypte, de Syrie & d'Arabie, les Lydiens, les Grecs, les Thraces, &c. & de l'aſſemblage de leurs Etats, il fonda un Empire qui avoit pour bornes à l'orient l'Indus, au nord la mer Caſpienne & le Pont Euxin, à l'occident la mer Egée, & au midi l'Ethiopie & le golfe Perſique. Le Kaikaous des annales Perſannes eſt le ſeul Prince qui paroiſſe avoir quelques traits de Cyrus.

Cambyſe, fils de ce Prince, répandit beaucoup de ſang en Egypte, celui des nobles, celui du fils du Roi, celui du Dieu ou bœuf Apis; il ſe défit du Roi lui-même en lui faiſant boire du ſang de taureau. Un vent du midi étouffa ſous des monceaux de ſables cinquante mille hommes qu'il envoyoit contre les Ammonites, & la miſere extermina l'armée qu'il conduiſoit en perſonne contre les Ethiopiens. L'on ne peut croire aux vertus des hommes ſanguinaires, & lorſqu'on voit Cambyſe exercer un acte ſévére de juſtice, il ſemble qu'il ne fait qu'aſſouvir ſa cruauté. Valere Maxime raconte qu'il ordonna qu'on écorchât tout vif un juge corrompu & que l'on étendît ſa peau ſur ſon tribunal, pour que le fils de ce malheureux, qu'il revêtit de ſa charge, ſe ſouvînt en frémiſſant d'être équitable. Il mourut de la rage, couvert du ſang de ſon frere Smerdis & de celui de Meroé, ſa ſœur & ſa femme, qu'il fit maſſacrer enceinte.

L'on voit ſans ceſſe dans les récits des Grecs, les Rois de Perſe conquérir des pays déjà conquis par leurs prédéceſſeurs. Ces Princes ſçavoient mieux acquérir que conſerver; leurs guerres n'étoient ſouvent que des irruptions; d'ailleurs, les hiſtoriens Grecs nous apprennent qu'ils avoient coutume de rendre aux enfans des Rois l'héritage dont leurs peres avoient mérité par leurs révoltes d'être dépouillés, & qu'ils laiſſoient à leur propre loi les nations un peu éloignées de leurs frontieres, ſans doute ſous la charge d'un tribut. Ainſi dans leurs expéditions, ils ne faiſoient, en quelque ſorte,

ſorte, que paſſer ſur les bornes de leur Empire, ſans les reculer par leurs conquêtes.

L'eſprit de ſervitude avoit tellement affaiſſé la nation dès le commencement de cette Dynaſtie, qu'elle paroiſſoit non-ſeulement incapable d'un ſentiment généreux, mais encore digne de vivre ſous la tyrannie. Hérodote raconte que Cambyſe ayant percé d'une fléche le cœur d'un jeune Perſe, en préſence de ſon propre pere, demanda d'un ton mocqueur, *s'il lui trouvoit la main ſure. Apollon lui-même*, répondit le courtiſan, *n'eût pas tiré plus juſte :* flatterie plus criminelle que l'action du monarque, ſuivant la penſée de Sénéque. Deux mille ans après, l'on voit en Perſe le même eſprit & les mêmes mœurs. Sefi II commande à un jeune Seigneur de couper devant lui le nez & les oreilles à ſon pere; l'ordre eſt exécuté ſur le champ. Le vieux Magiſtrat demande la mort au tyran; *j'y conſens*, dit Sefi, *mais il faut que ce ſoit ton fils qui te la donne.* Le jeune courtiſan obéit, & pour prix de ſon parricide il eſt revêtu de la dépouille de ſon pere.

L'avidité des Perſes pour les coutumes étrangeres, pour les nouveautés, pour les plaiſirs dont ils entendoient parler, marque aſſez la corruption dans laquelle le luxe les avoit plongés. Dès qu'ils eurent quelque commerce avec les Grecs, ils ſe hâterent d'adopter leurs vices; car un peuple corrompu n'a du goût que pour ce qui le corrompt davantage. Un genre d'amour déſordonné & très-commun en Gréce devint auſſi-tôt la folie de la nation Perſanne. Elle fut ſoumiſe aux vices des Grecs long-tems avant que de l'être à leurs armes; elle avoit déjà emprunté la veſte des Médes & les armes des Egyptiens.

Darius Hyſtaſpe arma ſept cens mille hommes & ſix cens vaiſſeaux. L'orage dont cette armée menaçoit les Scythes, creva ſur elle-même, & les troupes & Darius lui-même furent ſur le point de périr. Ce Prince réduiſit les Babyloniens; ſes généraux ſoumirent la Thrace; il conquit diverſes provinces Indiennes, limitrophes de la Perſe. Tandis qu'il étonnoit l'Orient, Ariſtagore,

Histoire de Perse.

Prince de Milet, ravageoit ses provinces Occidentales, premiere origine des guerres qui désolerent pendant cent ans la Grece & la Perse, jusqu'à la destruction de ce dernier Empire. Darius envoya deux puissantes armées contre les Athéniens. Irrité de la résistance de ce peuple, il résolut de marcher lui-même en Gréce à la tête d'une troisiéme armée, dans laquelle il se proposoit, disent les Grecs sujets à exagérer, d'enrôler tous ceux de ses sujets qui seroient en état de porter les armes. Darius mourut au milieu des préparatifs.

Xercés, pour renverser les trophées érigés à Marathon par dix mille Athéniens, passa d'Asie en Europe à la tête de deux ou trois millions d'hommes. Cet insensé, avec tant de bras, écrasa trois cens Lacédémoniens aux Termopyles & réduisit en cendres une ville abandonnée. Toutes ses forces se briserent à Salamine & à Platée, il s'en consola dans les plaisirs. Jusqu'à présent les annales Persannes n'ont rien dit des Grecs.

A chaque pas, on trouve chez les anciens peuples ou plutôt chez les anciens Historiens, des coutumes si barbares & si antiques, que l'on diroit que la barbarie elle-même forma la société. Les Perses étoient, dit-on, dans l'habitude d'enterrer des personnes vivantes. Les Mages qui accompagnerent Xercés dans son expédition contre la Gréce, observerent cette cruelle coutume dans un lieu appellé les neuf voies, où neuf jeunes garçons & neuf jeunes filles furent sacrifiés au préjugé inhumain de la nation. Amestris, femme de Xercés, étant parvenue à la vieillesse, envoya, dit l'histoire, par la même voie quatorze enfans des meilleures maisons de Perse, rendre grace de sa longue vie au Dieu que l'on croyoit habiter sous terre. Il est permis de douter de ces faits.

Artaxercés *Longuemain* regna avec beaucoup de gloire & d'autorité dans la Perse. Toute guerre qui n'avoit point pour objet le bien de son Empire, lui parut un attentat contre ses sujets, une tyrannie, un massacre affreux. Ce qui a le plus intéressé les sçavans dans l'histoire de ce Prince, ç'a été son surnom de *Longuemain*;

il importe en effet beaucoup à l'humanité de sçavoir si Artaxercés avoit les deux mains trop longues, ou s'il en avoit une plus longue que l'autre, & si c'étoit la droite ou la gauche.

Artaxercés dit Mnémon, à cause de sa prodigieuse mémoire, vainqueur du jeune Cyrus, son concurrent au trône, arrêta avec trente mille dariques (monnoie de Perse) les grandes conquêtes d'Agésilas, Roi de Sparte, prêt à pénétrer dans le centre de la Perse après avoir traversé la Phrygie, la Lydie, la Paphlagonie; il acheta quelques villes Greques, qui ayant attaqué les Lacédémoniens, obligerent ce peuple de rappeller Agésilas pour le défendre. Il combattit & affoiblit la Gréce par la Gréce même. L'Epypte repoussa ses armes; ce Prince passa pour un grand Roi.

Ochus, le plus méchant & le plus cruel des anciens Princes de cet Empire, eut le bonheur d'appaiser les troubles que sa tyrannie avoit excités. Ce monstre avoit fait enterrer vive sa sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille, & il avoit fait massacrer en un seul jour cent Princes de sa maison. L'Egypte subit sa loi; il en emporta les archives & les richesses des temples, & fit égorger le Dieu Apis. L'Eunuque Bagoas l'assassina, mit Arcés sur le trône, & fit ensuite couronner Darius Codoman, le dernier des Kaïanites.

Lorsqu'Alexandre porta la guerre en Perse, il n'y trouva que des têtes courbées pour passer d'un joug à un autre. Le luxe & l'esclavage ne se défendent pas contre les armes. Il n'y avoit plus de vertu en Perse, & le Roi des Rois ne sembloit être que le boucher d'un vil troupeau.

On a vu dans l'histoire de cette Dynastie des contradictions étranges entre les récits des Orientaux & ceux des Grecs; telle est l'histoire. A vrai dire, elle n'est guere qu'un roman, mais ce roman est utile. La vérité historique n'est souvent d'aucune importance; la connoissance la plus intéressante est celle de la vérité morale, j'entends par là le tableau de l'homme, de la société, de l'empire. Nous pouvons mettre à profit & pour nous, & pour

HISTOIRE DE PERSE.

nos ſemblables, & pour la patrie. Il nous importe peu de ſçavoir le nombre des victoires de Cyrus, mais il nous importe de connoître l'ambition & ſes effets. Le Cyrus de Xénophon, & même celui d'Hérodote, ſont des hommes fabuleux; mais ce ſont des hommes tels qu'il y en a ſur la ſcene du monde, & je m'inſtruis avec eux. L'hiſtoire n'a ſur le roman reconnu pour tel que l'avantage de faire ſur nous une impreſſion plus profonde, à la faveur de la perſuaſion où nous ſommes de la réalité des événemens.

Il n'eſt pas poſſible & il feroit inutile de concilier les Perſans avec les Grecs ſur cette partie de l'hiſtoire Perſanne: ceux-là ſemblent plus croyables ſur ce qui s'eſt paſſé chez eux; mais leurs annales ſont viſiblement fabuleuſes en pluſieurs points. Elles ont confondu les Rois des Chaldéens, des Aſſyriens, des Medes, des Babyloniens avec ceux de Perſe. La Perſe avoit ſes faſtes & ſes regiſtres publics, ainſi que l'hiſtoire d'Aſſuérus & de Mardochée nous l'apprend; mais le zele indiſcret des Muſulmans détruiſit une partie de ces monumens anciens. Après l'établiſſement du Mahométiſme, il ſe trouva peu de ſçavans qui puſſent lire l'ancienne langue des Perſes, laquelle avoit des caracteres différens de ceux de la langue d'aujourd'hui. Les Guebres ſeuls en avoient conſervé la connoiſſance, mais ils ne communiquoient point avec les Muſulmans, leurs perſécuteurs. Les auteurs du moyen âge, de qui nous tenons les annales Perſannes, n'auront donc eu que des fragmens informes à recueillir, & ils auront rempli de fictions ou de faits étrangers les lacunes qu'ils auront trouvées entre ces fragmens mal aſſortis. Je n'ajoute pourtant pas plus de foi aux récits des Grecs, ſi ce n'eſt vers le regne de Darius Hyſtaſpes, où leur hiſtoire étant liée avec celle des Perſes, ils commencent à mériter quelque confiance.

Dynaſtie des Séleucides ou Princes Macédoniens.

L'Empire d'Alexandre eut le ſort de ces ouvrages, dont la

fortune femble attachée à la perfonne de leurs auteurs, il périt avec lui. D'une partie de fes provinces Afiatiques, Seleucus, furnommé Nicator à caufe de fes victoires, compofa le Royaume de Babylone & de Médie; c'eft à lui que commence l'ere des Séleucides, période fameufe que les Syriens, les Arabes, les Juifs & d'autres peuples ont employée pendant plufieurs fiécles, & dont la premiere année répond à l'an 312 avant J. C. Ce Prince bâtit les villes d'Antioche, de Syrie, de Séleucie, d'Apamée, de Laodicée, d'Edeffe, de Pella, &c; cela valoit mieux que des conquêtes. Il avoit infructueufement tenté de joindre le Palus Méotide à la mer Cafpienne: le Czar Pierre n'a pas pu conduire un femblable projet à fa fin. Tout le monde fçait comment Séleucus céda Stratonice fa femme à fon fils Antiochus Soter.

Cet Antiochus, dont le cœur étoit au-deffus des faveurs que lui accordoit la fortune, fut humilié par la victoire qui lui acquit le furnom de *Soter* ou Sauveur, perfuadé qu'il ne devoit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leur rang l'afpect imprévu de fes Eléphans; il verfa des larmes fur fes palmes triomphales, & ce fut à fes Eléphans victorieux qu'il fit élever un trophée fur le champ de bataille. Où font les vainqueurs qui rougiffent de la victoire quand ils ne la doivent pas entiérement à leur valeur & à leur habileté? Où font ceux qui ne s'énorgueilliffent point des triomphes que la fortune remporte pour eux malgré leurs fautes?

Parmi les fucceffeurs de Seleucus, deux Princes de ce nom fe font remarquer par des furnoms qui femblent ne leur avoir été donnés que pour leur rappeller dérifoirement leur honte; Seleucus Callinicus, ou le victorieux, qui fut prefque toujours battu par fes ennemis; & Seleucus Ceraunus, c'eft-à-dire, le foudre, Prince également foible d'efprit & de corps. Les furnoms des Rois ne défignent fouvent rien que leur orgueil, la flatterie de leur cour, des promeffes qu'ils ont démenties, des fentimens paffagers de leurs peuples, l'ouvrage d'un moment. Deux *An-*

Histoire de Perse.

tiochus de cette Dynaſtie ſont appellés *Dieux*; les Grecs étoient prodigues de noms ſuperbes.

Antiochus dit le *Grand*, mérita mieux ce titre que tant de Princes qui n'ont rien eu de grand que le bruit qu'ils ont fait, ou l'avantage que leur a donné la petiteſſe des autres. Son amour pour la juſtice lui acquit un droit à ce ſurnom, bien plus fort que celui de ſes exploits. A ſon avénement à la Couronne il fit publier dans l'Empire une défenſe de lui obéir, s'il lui arrivoit de porter des ordres contraires aux loix. Les Egyptiens, les Lydiens, les Médes, les Parthes, les Grecs & les Romains éprouverent ſes armes. Il eut l'honneur de donner un aſyle au grand Annibal, & le malheur de perdre contre Scipion l'Aſiatique une bataille qui lui enleva une partie de ſa gloire.

Des Princes foibles ou malheureux, des uſurpateurs, des impoſteurs, tombent ſucceſſivement du trône, & périſſent pour la plûpart de mort violente. Ces détrônemens & ces maſſacres ſe perpétuent, parce qu'en détruiſant les tyrans ils laiſſent ſubſiſter la tyrannie. Le vice étoit dans le trône même, & tous les coups ne frappoient que les Rois; mais la tyrannie & la ſédition concouroient enſemble à préparer une grande révolution.

Au milieu de ces bouleverſemens parut la fameuſe Cléopatre, fille de Ptolomée Roi d'Egyte, femme de trois Rois de Syrie, & mere de quatre, le fléau de ſa patrie, & ſon propre bourreau, c'étoit la méchanceté même ſous la forme de la beauté. Elle quitta Alexandre Balas, ſon premier époux, pour ſe marier avec Démetrius Nicanor qu'elle abandonna enſuite pour épouſer Antiochus Sidetes. Irritée de ce que Seleucus, l'aîné de ſes fils, avoit pris ſans ſon aveu le titre de Roi, elle le tua de ſa propre main. Lorſqu'elle s'apperçut qu'Antiochus Grypus, frere de Seleucus, vouloit tenir lui-même les rênes de l'Empire, elle lui prépara du poiſon; Antiochus en fut averti, & Cléopatre priſe dans ſon propre piége, avala le breuvage empoiſonné. Grypus perdit une partie de ſes Etats & la vie dans des troubles domeſtiques.

Tigrane Roi d'Arménie, & Antiochus l'Asiatique regnoient chacun sur différentes provinces de la Syrie, lorsque la fortune des Romains y conduisit le grand Pompée. Ce beau Royaume fut réduit en Province Romaine, & la Monarchie des Seleucides s'éteignit.

Dynastie des Aschkaniens ou Arsacides, Princes Parthes.

Sous le regne d'Antiochus Théos, petit-fils de Seleucus Nicator, Arschak ou Arsace, Prince Parthe, rompit les chaînes qui tenoient sa patrie dans la dépendance de la Perse; il en imposa à l'Hircanie & à quelques autres Provinces, & son Royaume balança dans la suite la puissance des Romains en Orient. Phraate I recula les bornes de cet Etat. Il y renferma le pays des Mardes, peuple belliqueux qui n'avoit été vaincu jusqu'alors que par Alexandre le Grand, & qui, quoique affoibli par la dépendance (car un peuple en passant sous le joug perd, & de sa fierté & de son amour par la gloire, & de l'intérêt qu'il avoit à se défendre, puisqu'il ne combat plus pour lui, mais pour son Roi), affermissoit néanmoins un trône nouvellement élevé. Mithridate, frere de Phraate, embrassa le Mont Caucase & l'Euphrate dans ses conquêtes. La Parthie domina sur la Bactriane, sur la Mésopotamie, sur la Perse proprement dite, sur la Médie, & sur une partie de l'Inde. Ce Prince ne sembloit porter la guerre dans ces contrées que pour y conquérir des loix : en effet les fruits de la victoire qu'il s'empressoit le plus de recueillir, c'étoient les constitutions les plus remarquables des vaincus; il en forma un code. L'éclat & la solidité d'un Etat, lorsque l'ordre de la nature a une fois été abandonné, ne peuvent guére être l'ouvrage que de plusieurs grands hommes qui se succédent dans ce travail.

Cette révolution sembla changer, non seulement la face de l'Empire de Perse, mais encore l'ame de la nation. Les Perses, si braves autrefois sous le nom d'Elamites, mais si lâches du tems

Histoire de Perse.

d'Alexandre, deviennent, ſous le nom de Parthes, la terreur de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe. Leurs vertus ne reſſembloient point aux vertus des ennemis puiſſans qu'ils eurent à combattre, elles étoient ſimples & ſans faſte; leurs ennemis les ont accuſés de férocité & de cruauté.

Un Peuple odieux, j'oſe le dire, & compoſé de grands hommes, un peuple qu'on ne peut ni trop admirer ni trop déteſter, le peuple Romain ſignala contre les Parthes la mauvaiſe foi & la perfidie qui depuis ſon origine tramoient & exécutoient ſes projets ambitieux. Craſſus à la tête d'une puiſſante armée, alla fouler aux pieds les traités d'alliance qui ſervoient de barrière à cette nation: les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur diſcipline. Le Roi Orodo ſe prépara à une vigoureuſe défenſe, & le brave Suréna ſon Général, eut le bonheur d'enſevelir & le Général Romain, & le jeune Craſſus ſon fils, & l'élite de la nobleſſe Romaine, & toute l'armée dans les ſables où elle s'engagea. Les Romains retrouverent Cannes dans l'Aſie; mais quatorze ans après il plut à la fortune de couronner l'injuſtice. Ventidius, Lieutenant de Marc-Antoine, gagna trois ſanglantes batailles contre les Parthes; Pacore fils d'Orode leur Roi fut tué dans la derniere. Sous le regne de Phraate IV les Parthes furent vengés: l'Empire Romain perdit dans l'expédition de Marc-Antoine pluſieurs belles Provinces, & plus de ſoixante mille hommes. Phraate trahi par ſes ſujets fut contraint d'accepter les conditions de paix qu'Auguſte voulut lui preſcrire; il rendit aux Romains les drapeaux & les ſoldats pris dans la défaite de Craſſus, & peu de temps après, il fut empoiſonné par une de ſes femmes.

Les Romains font la loi à ſes ſucceſſeurs. Vologéſe I leur déclare la guerre pour les forcer à reſtituer l'Arménie à Tiridate ſon frere qu'il avoit fait monter ſur le trône & que les Romains en avoient fait deſcendre. Ce Prince avoit inveſti Pacore ſon autre frere du Royaume de Médie. Après cette guerre contre Néron, il renouvella les anciens traités avec Veſpaſien. Malgré cette lutte toujours

toujours indécise de la Parthie contre Rome, Tacite écrivoit que la Monarchie des Parthes étoit moins rédoutable aux Romains que la liberté de la Germanie.

Cosroës attira sur les Parthes les armes de Trajan en arrachant l'Arménie à Exadare mis sur le trône par cet Empereur. Les Parthes furent assujettis au tribut comme les Babyloniens, les Chaldéens, & les Assyriens venoient de l'être, & le vainqueur leur laissa pour Roi un Prince de la famille des Arsacides, nommé Parthanaspate, dévoué aux Romains. Après la mort de Trajan, ils s'affranchirent de cet esclavage, & rétablirent leur Roi Cosroës. Les Romains les dompterent une seconde fois sous le regne de Vologese II qui fut mis au rang des vassaux de l'Empire. Ce Prince dans une irruption en Arménie, avoit taillé en piéces les légions de l'Empereur Vérus. Vologése III son frere fut assiégé dans Ctésiphon sa capitale par l'Empereur Sévére, parce qu'il avoit épousé la cause de Niger. Ses trésors, ses femmes, ses enfans tomberent entre les mains de l'ennemi; mais il se remit bientôt en possession de tout l'Empire.

L'Empereur Caracalla ayant demandé à Artaban IV sa fille en mariage, s'approcha de Ctésiphon sous prétexte d'y célébrer les nôces; le Roi des Parthes vint à sa rencontre avec l'élite de sa Cour; l'Empereur fond brusquement sur ce Prince, & massacre son cortége. Artaban ne respiroit que la vengeance lorsque Caracalla mourut. Sa colére tomba sur Macrin; après un action sanglante qui dura deux jours, & dans laquelle il périt quarante mille homme de part & d'autre, Macrin demanda la paix.

Les Perses soumis depuis quatre cens ans aux Parthes, entreprirent de secouer le joug d'Artaban; ce Prince perdit contre eux une sanglante bataille, & fut mis à mort par ses vainqueurs les Parthes subirent alors les loix des Perses, & leur Empire qui subsistoit depuis près de cinq cens ans, fut détruit.

Dynaſtie des Saſſanides.

Ardschir appellé Artaxare, ou Artaxercés par les Grecs étoit fils de Babeg, fils de Saſſan qui ſe diſoit deſcendu d'Iſphendiar & d'Ardschir Bahaman, Rois de la Dynaſtie des Kaïanites. Malgré cette origine illuſtre, Saſſan n'étoit qu'un pâtre: ſon mérite lui gagna l'eſtime de ſon maître Babeg; il épouſa ſa fille, & en eut un fils qu'il nomma Babeg. Arsdchir, fils de ce dernier, s'acquit une telle autorité parmi ſes compatriotes, qu'ils épouſerent ſa haine contre les Parthes, & qu'ils ſervirent aveuglément ſon ambition. Après avoir affranchi la Perſe & conquis la Parthie, il déclara aux Romains, qu'en qualité de ſucceſſeur de Cyrus, il avoit un droit inconteſtable ſur la Syrie & l'Aſie Mineure, & qu'il prétendoit qu'on lui reſtituât toutes les Provinces uſurpées ſur ſes ancêtres. Les Romains qui n'avoient pas moins de droit que Cyrus ſur ces Provinces, lui firent la réponſe ordinaire de ceux qui ſont en état de défendre ce qu'ils poſſedent; ils tirerent l'épée. Lampridius aſſure qu'Alexandre Sévere obligea Artaxerce de s'enfuir de l'Aſie Mineure; Hérodien dit au contraire que cette guerre ne fut point heureuſe aux Romains. Artaxerce réunit en un corps les Principautés particulieres que les Seleucides & les Arſacides avoient laiſſé ſubſiſter; il bannit de ſes Etats le Polytheïſme que les Macédoniens y avoient introduit, & y établit la Religion des Mages dans toute ſa pureté. Ce Prince légiſlateur modéra l'uſage des peines capitales ſi fréquent dans l'orient, parce que le deſpote qui les ordonne n'y eſt pas ſoumis, & qu'un barbare qui craint, ne ſçait contenir ſes pareils que par les angoiſſes de la crainte. Artaxerce avoit coutume de dire *qu'il étoit inutile d'employer le glaive, quand un châtiment plus doux produit le même effet*; il compoſa un excellent livre qu'il intitula *le moyen de vivre heureux* dans toutes les conditions: cet ouvrage ne fut publié que ſous le regne de Nouſchirvan qui obligea chaque famille à en avoir une

copie. Ardschir vérifia ce mot connu : *les peuples feroient heureux, fi les Rois étoient philofophes*; il mourut vers le milieu du troifiéme fiécle de l'ere chrétienne.

Schabour, Schapour I, Sapor, prit dans une bataille l'Empereur Valerien avec la fleur de la Nobleffe Romaine. On affure que dans fes marches il faifoit jetter ces illuftres captifs dans les chemins creux pour applanir le paffage aux charriots de l'armée, & qu'il fe fervoit du corps de l'Empereur comme d'un marche pied pour monter à cheval; on ajoute qu'après l'avoir tenu en prifon pendant plufieurs années, il finit par le faire écorcher vif à l'âge de près de quatre-vingt ans : tel eft le récit des hiftoriens Grecs & Latins. Ils peignent Sapor comme un Prince inquiet, ambitieux, avide de fang, infolent & cruel dans la profpérité. Les Orientaux le repréfentent comme un Prince magnifique, équitable, ami du bon ordre, vigilant, attentif à faire fleurir le commerce & les arts, un tuteur zélé de fes peuples. Il n'eft pas hors de la nature qu'un brigand aime fa famille, la foigne & s'en faffe aimer. Ardent dans fes haines, barbare dans fa colére, implacable envers fes ennemis, Sapor put être chaud dans fes affections, bon dans le fang froid, & tout dévoué à fes fujets comme à fes amis & à fes enfans; les Romains & les Orientaux l'auront dépeint les uns & les autres tel qu'ils l'auront éprouvé. Des Satrapes le maffacrerent dans fon camp pendant une nuit orageufe, & l'on attribua fa mort à un coup de tonnerre. Sous fon regne, Manès répandit en Perfe le fyftême des deux principes. Si l'on en croit Cedrenus, le Prince fit écorcher vif cet héréfiarque, parce qu'il manqua la guérifon de fon fils qu'il avoit entreprife.

Les Romains perdirent trois de leurs Empereurs, Probus, Carus, Numérien dans leurs expéditions contre Varane II. Les Grands du Royaume mécontens de l'adminiftration de ce Prince, chargerent les Mages de lui donner des avis fur les dangers où il s'expofoit lui-même s'il ne changeoit de conduite, & Varane touché de leurs exhortations devint un des meilleurs Rois qu'ayent

eu les Perses. La Perse n'étoit donc point encore tout à fait esclave, puisque la vérité, la remontrance, la menace même osoient s'élever aussi haut que le trône, & qu'elles en faisoient descendre l'orgueil : la nation avoit donc rougi de cet esprit de servitude qui conduisoit aux pieds du despote ceux qu'il avoit fait fouetter publiquement, pour le remercier d'avoir daigné abaisser son attention jusqu'à eux.

Narsés ou Narsi obligé de céder cinq provinces aux Romains, mourut de douleur. Hormisdas ou Hormouz II, Prince pacifique, mit sa gloire à s'occuper du bonheur de ses sujets; il réprima la tyrannie des Grands, une des sources de la tyrannie des Princes, que ces petits oppresseurs s'efforcent d'abrutir & de corrompre pour se faire absoudre de leurs vexations par le cœur & par l'exemple de ceux qui pourroient les en punir. Narsés établit un tribunal devant lequel le dernier des citoyens citoit avec confiance le premier seigneur de l'Empire. Ces tribunaux sont une des plus fortes barrieres qui arrêtent le despotisme sur les confins de la Monarchie. Le peuple de Perse trouva vers le milieu du 5e siécle, un pareil ami dans Jezdegerd II, surnommé *Sipabdots*, ami des soldats, dont l'occupation favorite étoit de lui administrer la justice & d'écouter ses plaintes contre les entreprises des Grands.

Après la mort d'Hormouz, Sapor ou Schapour II son fils, fut reconnu pour l'héritier de la Couronne avant que d'être né. Les Arabes pillerent pendant sa minorité quelques provinces de l'Empire; dès qu'il regna par lui-même, il alla assiéger leur Roi Thaïr dans sa capitale, & il le fit passer avec toute sa suite au fil de l'épée, disant *que quand un Roi faisoit le métier de brigand il falloit le traiter comme un brigand.* Pour mettre les Arabes hors d'état de recommencer leurs incursions, il fit casser les épaules à ceux qui étoient en âge de porter les armes; de là son surnom de *Dhoulaetaf*, *l'homme aux épaules.* Ses succès contre l'Empereur Constance & contre l'Empereur Julien réduisirent Jovien leur successeur à la nécessité de restituer aux Perses les cinq provinces

que l'Empereur Galére avoit enlevées à Varanne III. Il étendit ſon Empire aux dépens des Indiens & des Tartares. On lui attribue la fondation de pluſieurs villes, entr'autres de Casbin. Enfin s'il n'avoit perſécuté les Chrétiens, il y auroit peu d'actions à effacer de ſa vie. On lui donne l'éloge d'avoir été le plus vaillant, le plus habile & le plus ſage monarque de ſon tems.

Sur la fin du quatriéme ſiécle & ſous le regne de Varane ou de Baharan III, le luxe commença à travailler de nouveau l'Empire. L'hiſtoire ancienne ne nous a pas laiſſé des monumens ſuffiſans pour ſuivre l'hiſtoire auſſi curieuſe qu'intéreſſante du luxe de ces peuples dans ſes différens périodes. La Perſe n'eſt pas riche de ſon fonds; avant Alexandre, ſes peuples ne commerçoient & ne communiquoient point avec les Indiens, quoiqu'elle eût pour limites orientales les rives de l'Indus: cependant Darius avoit envoyé longtems auparavant des navigateurs qui deſcendirent ce fleuve & allerent juſqu'à la mer Rouge; mais il ne paroît pas que cette navigation ait eu aucune ſuite ni pour le commerce ni pour la marine des Perſes. La religion les éloignoit de l'idée d'un commerce maritime; ils avoient les rivieres & les fleuves en ſi grande vénération, qu'ils auroient cru les ſouiller en ſe lavant les mains dans leurs eaux. Le premier luxe des Perſes fut principalement l'ouvrage de leurs conquêtes. Les tréſors des Aſſyriens, les dépouilles de divers pays commerçans & les tributs de tant de riches provinces firent de la Perſe le plus brillant des Empires. Le Perſe étoit agricole & populateur, mais il n'étoit pas commerçant & ſon pays n'étoit pas fertile en richeſſes de ſuperflu; il n'y avoit que les armes qui puſſent lui ouvrir ces ſources abondantes de luxe qui engloutiſſent les Etats.

Alexandre & Seleucus employerent leurs forces à exécuter leurs projets ſur le commerce. Alexandre bâtit des villes, ſema des colonies & forma une chaîne de communication entre l'Inde & l'Occident. Les Seleucides acheverent d'applanir au luxe le chemin des Indes en Perſe. L'ancienne religion, défavorable au

HISTOIRE DE PERSE.

commerce, plia ſous les temples des Dieux Grecs ; l'eſprit des Princes Macédoniens domina ſur la nation ; l'habitude du luxe en fit aimer les moyens ; & les vertus féroces des Parthes tomberent à la fin dans les piéges qu'il leur tendoit de tous les côtés. Je reprends le fil de l'hiſtoire.

Jezdegerd, Iſdigerte & Iſdegerde vécut en ſi bonne intelligence avec Arcadius, Empereur d'Orient, que ce Prince lui confia par ſon teſtament la tutelle de Théodoſe II ſon fils. Sous ſa protection, le Chriſtianiſme fit de grands progrès en Perſe. Les Mages & la foule du peuple décrierent ſon gouvernement ; on le ſurnomma *Al-Athim*, le mauvais, mot qui renferme dans ſa ſignification, le viol, le pillage & le maſſacre, & l'on aſſure qu'un cheval l'attendit à la porte de ſon palais pour le tuer d'un coup de pied, & qu'après avoir rempli ſa miſſion il diſparut, impoſture des Mages.

Tel étoit l'eſprit de la Cour & de la nation, que le ſoin des amuſemens & des plaiſirs faiſoit un des principaux objets de l'attention du gouvernement. Pour gagner l'affection des peuples, Varane ou Baharan V fit venir des Indes douze mille baladins qui, ſuivant Khondemir, ſont les ancêtres de ceux qui exercent encore aujourd'hui la même profeſſion en Perſe. C'étoit par de pareils moyens, qu'Auguſte berçoit les Romains dans leur ſervitude, & que Cyrus amolliſſoit la Lydie. A la vérité, la guerre ſoutenoit encore la nation contre le luxe : Varane la fit au Roi du Turkeſtan avec avantage, à Théodoſe II avec des ſuccès balancés, aux Arabes avec tant de bonheur qu'il leur enleva le Royaume d'Yemen. Le zele indiſcret de l'évêque Abdus, qui mit le feu à un temple & qui refuſa de le rétablir, quoique Varane le lui propoſât avec douceur, aigrirent tellement l'eſprit du Monarque, qu'il abandonna les Chrétiens à la merci des Mages ; ces bourreaux en firent une horrible boucherie.

Les Huns Euthalites ou Blancs, Tartares établis au nord-eſt du Royaume, commencent à partager avec les Romains l'attention

de la Perse. Phéroux, Pervis, Pérose dût la couronne à leur assistance; il se brouilla dans la suite avec ces dangereux voisins, & ayant perdu la vie dans un combat, l'Empire devint tributaire de ces peuples. Kobad, Cavade l'affranchit du tribut. Ces mêmes Barbares le rétablirent sur le trône, quand les Seigneurs Persans las de sa tyrannie l'en eurent dépossédé; & bientôt par une irruption, ils l'obligerent à les poursuivre jusques dans le cœur de leur propre pays. Après ces triomphes, il eut sur les bras les Romains, Bélisaire & Dorithée à leur tête, & il ne les laissa pas long-temps jouir de leurs premiers avantages Ce Prince fier & superbe avant que d'avoir été détrôné, avoit poussé l'extravagance jusqu'à publier un décret qui permettoit aux hommes de jouir indistinctement de toutes les femmes. Ce décret rappelle celui du sénat Romain, qui avoit accordé cet infâme privilége à César, si l'histoire ne ment pas.

HISTOIRE DE PERSE.

Il n'est point de Prince dont la mémoire soit plus célébrée dans les écrits des poëtes, des historiens & des philosophes Orientaux que celle de *Chosroës* ou *Chosrou*, surnommé *Nouschirvan*, le juste. Sa valeur jointe à une profonde connoissance de l'art militaire eut des succès assez constans contre les Romains, les Turcs, les Huns, les Arabes, les Indiens, les habitans de la Colchide & d'autres peuples belliqueux. Son regne offre un long enchaînement de guerres, c'est-à-dire, une vie continuellement distraite du soin des peuples qu'il eût pu rendre plus heureux, s'il eût suivi les inspirations de ces vertus qui aiment la paix, & qu'il possédoit à un aussi haut degré que les vertus militaires. Zélé pour l'avancement des arts, il établit des sociétés académiques & il assistoit régulierement à leurs conférences. Le palais dont il embellit Madaïn, l'ancienne Ctésiphon, a passé pour une des merveilles de l'Orient. Il acheva de fortifier les portes Caspiennes, en conduisant d'une montagne à l'autre la muraille commencée par Alexandre le Grand & continuée par quelques-uns de ses successeurs.

Histoire de Perse.

Dans ses guerres contre l'Empire Romain, il eut toujours un ascendant marqué sur Justinien & sur l'imbécille Justin; mais à sa derniere campagne contre Tibere, l'éclat de ses anciens triomphes fut un peu terni par une sanglante bataille, qui le réduisit à fuir au-delà de l'Euphrate.

Sa vie est semée de traits remarquables. Avant que d'être Roi, il attiroit auprès de lui les chanteurs les plus excellens & les joueurs d'instrumens les plus habiles, & ils étoient riches, lorsqu'il les avoit entendus. A peine le trône lui eût mis entre les mains les moyens d'étendre ses récompenses, qu'ils accoururent de tous les coins du Royaume, mais le Roi des Rois fut beaucoup moins libéral que ne l'étoit le Prince de Khorassan. *Autrefois*, dit Nouschirvan aux musiciens étonnés, *je donnois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mes peuples.*

Un de ses sujets, en lui apprenant la mort d'un Prince avec lequel il étoit en guerre, s'écria avec enthousiasme: *Dieu est juste; l'implacable ennemi de votre Empire vient d'expirer. A Dieu ne plaise*, dit Nouschirvan, *que je me réjouisse de la mort de mon ennemi. Il seroit ridicule qu'un mortel se réjouît à la vue d'un exemple de mortalité.*

Il apperçut un jour un de ses officiers qu'il avoit dépouillé d'un emploi, prenant un plat d'or sur son buffet; il se tut. Quelque tems après l'officier parut à la Cour avec un habit neuf. Le Roi lui dit à l'oreille: *est-ce mon plat qui vous a donné cette robe? oui, Seigneur*, répondit l'officier qui, montrant ensuite ses caleçons tout déchirés, ajouta: *vous voyez qu'il n'a fait les choses qu'à demi.* Nouschirvan y pourvut à l'instant, & lui rendit ses bonnes graces.

» Mon fils, disoit-il à Hormouz son successeur, personne ne » sera heureux dans ton Empire, si tu ne songes qu'à tes aises: » lorsqu'étendu sur des coussins, tu seras prêt à t'endormir, sou» viens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés: lorsqu'on ser» vira devant toi un repas splendide, songe à ceux qui languissent

» dans

» dans la misere : lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de » ton Haram, souviens-toi qu'il est des infortunés que la tyrannie » retient dans les fers ». Ce fils ne se distingua que par la ridicule ostentation de mettre tous les jours la tiare que ses prédécesseurs ne portoient que dans les jours de cérémonie.

Les historiens Grecs représentent Chosroës comme un Prince ambitieux, cruel, présomptueux, plus heureux que sage, & peu philosophe : c'est peut-être la vengeance d'un ennemi jaloux & humilié.

J'ai dit que Nouschirvan a été fort célébré par les écrivains Orientaux ; il semble qu'ils ont pris à tâche d'embellir à l'envi la vie de ce Prince, & de remplir leurs apologues de son nom. Quoique le mensonge eût été si odieux aux anciens Perses, qu'ils ne défendissent rien à leurs enfans avec tant de sévérité, toutefois ils aimoient à employer la fiction dans leurs livres & dans le commerce des lettres ; on s'accoutuma insensiblement à envelopper la morale dans les paraboles & les fables. Ce goût se répandit jusques dans l'histoire. Strabon dit que leurs anciens historiens ne méritent aucune foi à cause du penchant qu'ils avoient à orner les relations de fictions agréables, depuis qu'ils avoient vu combien les auteurs fabulistes étoient estimés & lus avec plaisir de la nation. La vie de Nouschirvan paroît dictée par le même esprit.

Chosroës II, surnommé *Pervis*, le victorieux, est un des exemples les plus éclatans des vicissitudes humaines. Après avoir perdu & ensuite recouvré la puissance royale, il fit, dans le cours de quatorze ans, de si grandes conquêtes, tant sur Phocas que sur Héraclius son successeur, que l'Empire Romain fut menacé de sa destruction en Asie ; mais à la suite de ces succès, Héraclius, de province en province, le repoussa jusqu'au centre de la Perse, & reprit en trois campagnes tous les pays d'où les Romains avoient été chassés dans les guerres précédentes. Le malheureux Chosroës trahi par Siroës son fils, fut déposé dans sa vieillesse, emprisonné, exposé pendant cinq jours aux insultes du

HISTOIRE DE PERSE.

peuple & massacré. Tel fut le sort d'un des plus fameux Monarques de la Dynastie des Sassanides, qui dans les beaux jours de son regne s'étoit vu maître de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Cappadoce, de la Palestine, d'une partie de la Phénicie, de la haute & basse Egypte, de l'Arabie, des isles de l'Asie Mineure, de la Paphlagonie & de Chalcédoine même, ville située en face de Constantinople; domaines qu'il ajouta au patrimoine de ses ancêtres. Ce Prince, d'une avarice sordide, foula ses sujets avec tant de dureté, qu'à la fin il se trouva seul possesseur de tous les biens & qu'il remplit de ses trésors cent caves souterreines construites sous le palais : ce fut une de ces caves qui lui servit de prison. On rapporte qu'il vendit quatre-vingt-dix mille Chrétiens aux Juifs, qui les acheterent pour le plaisir de les égorger.

Des dépositions, des massacres, des empoisonnemens forment la suite de la tragédie qui se termine par la destruction de la Dynastie des Sassanides & de l'Etat que les Sarrazins renverserent vers le milieu du septiéme siécle de l'ere chrétienne. On a dit que Mahomet avoit formé le dessein de conquérir la Perse : on a dit aussi que l'appréhension des femmes Persannes l'empêcha de pénétrer dans cet Empire; il craignit que ces belles femmes ne vinssent à le subjuguer & à le contraindre d'efféminer son code plein de dureté pour elles : on cite un proverbe Arabe, qui dit formellement que Mahomet n'alla point à Schiraz, de peur que les femmes de ce Royaume ne lui fermassent l'entrée du paradis.

Quoi qu'il en soit, le Calife Omar envoya en Perse un essain d'Arabes; il échoua. L'année d'après, le général Soed se rendit maître de Madaïn après une victoire décisive. Elmacin fait monter les trésors que les Sarrazins trouverent sous les voutes de Khosrou à trois mille millions d'argent monnoyé, sans y comprendre les vases d'or & d'argent, les meubles précieux & un trésor particulier qui fut découvert dans le pillage du palais.

Jezdegerde III, dernier Roi de Perse, perdit tout son Empire, à l'exception du Kerman & du Ségestan. Ce Prince laissa un fils nommé Firouz & une fille nommée Dara. Firouz eut une fille appellée Mah-Afrid, qui épousa Valid, fils du Calife Abdalmalek: de ce mariage naquit le Calife Jezid, qui prenoit le titre de fils de Khosrou. Dara épousa Bostenai, Prince des Juifs établis en Chaldée.

Dynasties modernes, depuis les Califes Arabes jusqu'aux Mogols.

Les Califes, maîtres de la Perse, la gouvernerent par des lieutenans & jouirent paisiblement pendant près de deux siécles de cette belle conquête; mais après ce terme, plusieurs Princes, la plûpart originaires de Tartarie, leur enleverent diverses provinces & en formerent des Royaumes particuliers. On trouvera l'Histoire de la Perse sous ces différentes Dynasties dans celle des Arabes; je me borne ici à une esquisse de ses révolutions.

L'Empire des Califes s'écrouloit sous son propre poids au commencement du neuviéme siécle. Le fondateur de la courte Dynastie des Thaëriens apprit le premier aux gouverneurs des provinces à profiter de la foiblesse du Califat; il éleva la principauté du Khorassan à l'indépendance. Un crime heureux est le signal de mille crimes. Les Princes Soffarides enhardis par l'exemple & par le succès, s'emparerent des provinces du Ségestan, du Khorassan, du Tabaristan & de Fars ou de la Perse proprement dite; mais ils ne formerent ce Royaume que pour les *Samanides;* car à peine commençoient-ils à jouir de leur ouvrage que ces nouveaux usurpateurs vinrent de la Transoxane s'asseoir sur le trône qu'ils venoient d'élever. Les Samanides furent à leur tour dépossédés par les Gaznévides & par les Turcs à la fin du dixiéme siécle.

Dans le cours de ce siécle, les Dilémites, Arabes d'extraction, eurent quelques momens brillans à la fondation de leur monarchie

Histoire de Perse.

qui embrassa le Dilem, le Ghilan, le Dgiorgian & le Tabaristan: les Bouïdes les humilierent, & les Gaznévides les détruisirent.

La Dynastie des Bouïdes se partagea en trois branches ou en trois trônes, qui furent établis, l'un à Schiraz, l'autre à Ispahan, le dernier à Bagdad. Ces trônes se confondirent, se diviserent, se combattirent, & s'affoiblirent les uns les autres. Les Seljoucides, vers le milieu de l'onziéme siécle, recueillirent les fruits de leurs divisions & les débris de leur puissance.

L'Etat des Gaznévides formé vers la fin du dixiéme siécle, s'étendit du Khorassan & de la Perse proprement dite dans l'Indostan. Fondé par un grand homme avec toute la rapidité de la valeur & de la fortune bien concertées, il subsista pendant plus de deux cens ans, malgré la perte qu'il souffrit du Khorassan vers l'an 1037. Cette Dynastie céda la place aux Ghourides, Princes Indiens.

La famille Turque des Seljoucides commença son premier établissement dans le Khorassan; la Perse, l'Adherbigiane, la Géorgie, l'Arménie & Bagdad tomberent sous le pouvoir de son fondateur vers le milieu de l'onziéme siécle. Sous l'empire de cette maison, la Perse fut la métropole de tous les pays situés entre la Syrie & Kaschgar. Ces Etats s'affoiblirent vers le milieu du douziéme siécle; & sur la fin ils furent envahis par les Sulthans de Kharisme.

La Dynastie des Seljoucides partagée en diverses branches depuis son élévation, donna des Rois au Kerman, aux villes d'Alep & de Damas, & à Iconium, capitale d'une partie de l'Asie Mineure. Tous ces Princes furent à la fin entraînés par le même courant de fortune dans le même gouffre.

Le trône de Perse, qui rouloit ainsi d'une Dynastie à l'autre, s'arrêta pendant environ cent ans dans les mains des Kharismiens, Sulthans d'une partie du Turkestan. Ces Princes envelopperent sous la même domination la Bukharie, l'Adherbigiane, la Perse propre, le Kerman & tous les pays situés entre la mer Caspienne

& l'Indoſtan. Vers le milieu du treiziéme ſiécle, l'Empire des Mogols compta ce vaſte Empire parmi ſes provinces.

Les Khariſmiens, dans leur proſpérité, avoient envahi les Etats de Ghour & de Khoraſſan ſur les Ghourides, Princes établis dès le milieu du douziéme ſiécle ſur la frontiere de l'Inde. L'Indoſtan & le Zabliſtan, reſtes du trône de cette derniere Dynaſtie, tomberent d'Emirs en Emirs dans les conquêtes de Tamerlan.

Toutes ces puiſſances s'écoulent & ſe perdent dans une mer immenſe qui couvre l'Aſie; c'eſt l'Empire des Mogols.

Les Mogols ſeront détruits par les Sofis; la famille des Sofis s'éteindra dans des guerres civiles; & l'on verra la Perſe, dans les douleurs de l'anarchie, ſoupirer après la tyrannie d'un ſeul.



HISTOIRE MODERNE

De Perſe, ſous le Gouvernement des Mogols, des Sofis, &c.

DANS cet âge des révolutions, l'Aſie n'étoit qu'un ſanglant théâtre où des peuples féroces, chaſſés des tanieres du nord par la faim & la guerre, ſe diſputoient des Empires & le luxe Aſiatique, après s'être diſputé des déſerts & une vaine pâture. Toutes les nations ſembloient être englouties dans la nation Tartare : elles ne ſe défendoient point, elles combattoient uniquement pour leurs chefs, la plûpart Tartares d'origine, contre des Tartares bruts, ſans frein & ſans autre reſſource que la conquête. On eût dit que l'Aſie entiere étoit le patrimoine d'une ſeule famille, mais d'une famille diviſée. Des bruyeres de ſa terre natale, un homme ſe leva pour réunir & étendre ſa domination : il menaça, tout trembla ; il attaqua, tout fut ſoumis. On trouve ſon hiſtoire dans l'hiſtoire de chaque peuple ; c'eſt un coloſſe énorme dont les membres ſont néceſſairement diſperſés ſur toute la ſurface de l'Aſie. Nous ne faiſons que nommer ici Genghis-Khan, pour ne commencer l'Hiſtoire moderne de la Perſe qu'au tems où un Empire porta le nom de ce pays.

Genghis-Khan conquit la Perſe : ſes ſucceſſeurs la gouvernerent par des Emirs. Mangou-Khan, parvenu à l'Empire de la Tartarie, envoya ſon frere dans l'Aſie occidentale. Ce deſtructeur des Aſſaſſins & de l'Empire des Califes, reſta dans les pays conquis ; Kublai, ſon frere, grand Khan après Mangou, les lui céda, à condition que lui & ſes ſucceſſeurs en recevroient l'inveſtiture du Khan de Tartarie. La nation Mogole, malgré ſa diſperſion, ne formoit encore qu'une nation ſous un ſeul chef. Cet ordre ne pouvoit ſubſiſter qu'à la faveur des guerres par leſquelles le grand Khan trouvoit dans ſes entrepriſes de la pâture pour l'ambition de ſes généraux, & dans ſes armées triomphantes des garans de la

fidélité des Emirs. Mais les proportions néceſſaires à l'équilibre d'un Empire n'étoient plus gardées; en s'éloignant du centre, les provinces tendoient avec violence à s'en détacher, & la force du trône n'étoit plus ſuffiſante pour les contenir. Les Khans de Tartarie ne conſerverent pas long-tems l'autorité ſouveraine ſur les Princes de leur famille établis loin de leur cour : la révolution naturelle aux Empires trop vaſtes, arriva après la mort de Kublai. Les gouverneurs des pays éloignés ſe rendirent indépendans, & les grands Khans, alors occupés en Chine, ne tenterent pas de les faire rentrer dans le devoir.

Histoire de Perse.

Houlagou établit dans la Perſe un Empire puiſſant; cet Empire s'étendit ſous ſes ſucceſſeurs. Il fut compoſé de deux Iraques Arabique & Perſique, du Khoraſſan, du Kerman, de la province de Fars, de l'Adherbigiane, des pays d'Arran, de Reï, de Dgebal, de Diarbekr, de Diarrabi, de Dgiargezire, de l'Arménie & d'une partie de la Géorgie & de l'Aſie Mineure : Tauriz en fut la capitale. Les Khans de Perſe, comme tous les Khans Mogols, eurent deux principaux campemens, l'un d'été à Carabagh, l'autre d'hiver à Oudgian & quelquefois à Bagdad. Dans pluſieurs de ces provinces, ils conſerverent les Princes qui y regnoient auparavant, en les obligeant de leur payer un tribut; tels furent les Princes d'Hérat, de Kerman, d'Arzan & autres. La ſeule province de Ghilan ne put être ſoumiſe par les Mogols. Il y avoit dans ce petit canton huit Rois étroitement unis; l'amour de la liberté rendoit ſes peuples indomptables, l'union rendit ſes Rois invincibles; les armes des conquérans de l'Aſie échouerent contre ce petit Etat bien conſtitué pour la défenſe. On n'y ſouffroit aucun eſclave, afin d'en éloigner juſqu'à l'ombre de la ſervitude. Les eſclaves du dehors y venoient en foule reprendre leur liberté naturelle, & ils n'avoient plus d'autre patrie que le pays où ils devenoient citoyens. Cette branche de Mogols porta le nom de Mogols de Perſe.

Après la mort d'Houlagou, Abaka-Il-Khan ſon fils, reçut de l'Empereur Kublai l'inveſtiture de ſes Etats. Ce Prince épouſa

Hegire. 663. Ere chrét. 1264.

Marie, bâtarde de l'Empereur de Conſtantinople, qui venoit épouſer ſon pere. Tous les ſujets d'Abaka, ſans diſtinction de pays ni de religion, vont jouir d'un regne de juſtice & de clémence. Ce Prince protége les campagnes, encourage le commerce, favoriſe les arts. Il avoit ſous ſa domination les provinces de Khoraſſan, capitale, Niſabour; de Gebal ou Iraque Perſique, capitale Iſpahan; de l'Iraque Arabique, capitale Bagdad; de l'Adherbigiane, capitale Tauriz; de la Perſe proprement dite, capitale Schiraz, &c.

664-65. 1265-66. Béréké ou Barka Khan du Kaptchac, allié du Sulthan d'Egypte, quoiqu'originaire Mogol, ayant tenté d'entrer en Perſe par le détroit de Derbend, Schamat, frere d'Abaka, l'obligea de ſe retirer, après l'avoir mis en déroute. Il revint à la tête d'une armée de trois cens mille chevaux & força les paſſages du Derbend. Comme il fut arrivé ſur les bords du fleuve Kour ou Cyrus, Abaka ſe rendit avec toutes ſes forces à Teflis, capitale de la Géorgie; la mort débarraſſa le Perſan de ſon ennemi. Ce Prince fit ſoigneuſement garder le poſte de Derbend & le nord du Khoraſſan, les deux paſſages par leſquels les nations ſeptentrionales

666-67. 1267-68. pouvoient entrer dans ſon Empire. Les familles Mogoles devenoient les unes aux autres leurs plus redoutables ennemis. Berrak-Oglan, Prince de Zagatai, après s'être mis au fait de l'état de la Perſe, par le moyen d'un eſpion revêtu du caractere d'Ambaſſadeur, s'avança pour y tenter le ſort des armes. Il paſſa le Gihon, le Khoraſſan lui obéit, l'Adherbigiane lui réſiſta, & Abaka l'ayant défait auprès d'Hérat, le força de repaſſer le Gihon en déſordre.

669. 1270. Après avoir fait quarante journées de chemin en quinze jours, Abaka arrive dans l'Aſie Mineure, relevant de ſa couronne, où le Sulthan d'Egypte avoit porté d'un côté le feu de la guerre, tandis que le gouverneur y allumoit de l'autre le feu de la rebellion. Les troupes Egyptiennes perdent, en fuyant, leur bagage; cinq mille familles Kurdes ſont faites priſonnieres de guerre: la chaleur du climat arrêta les troupes du Khan de Perſe ſur les frontieres de l'Egypte.

l'Egypte. Abaka offrit la Turquie au Roi d'Arménie : celui-ci qui se soutenoit à peine dans ses Etats, refusa d'accepter un Royaume exposé à des ennemis trop puissans. Les Mogols Persans assiégent Bira, & le Sulthan d'Egypte passe l'Euphrate; ses ennemis, en voulant s'opposer à son passage, furent entraînés par le courant du fleuve, perdirent leurs machines de guerre, & leverent le siége. Quelques années après, ils ne furent pas plus heureux dans une seconde tentative sur cette place.

HISTOIRE DE PERSE.

671-74. 1272-75.

Abaka, secondé par les Princes Chrétiens, en vertu d'un traité fait par son Ambassadeur au concile de Lyon avec le Pape Grégoire X & ces Princes, entreprit de chasser tout-à-fait les Musulmans de la Syrie. Il s'y livra une grande bataille. Le Roi d'Arménie rompit l'aîle droite des Egyptiens & les poursuivit pendant trois jours; Mengo Timour, frere d'Abaka, fuyoit d'un autre côté avec l'aîle gauche & le centre de son armée ; ce Prince mourut de désespoir d'avoir perdu la bataille. Il y eut alors des troubles à la Cour d'Abaka-Khan. La Syrie, depuis quelques siécles, étoit le théâtre des événemens & l'objet de l'ambition de divers Princes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. 680. 1281.

Abaka, frustré de ses espérances, s'étoit retiré à Bagdad & delà à Hamadan, où il célébra la Pâque avec les Chrétiens. Il mourut au sortir d'un festin, empoisonné par Schamseddin son visir, si l'on en croit les ennemis de ce ministre respectable. L'historien Haiton ne reproche au Khan que deux choses ; la premiere, de n'avoir jamais voulu embrasser le Christianisme, comme avoit fait son pere ; la seconde, d'avoir accablé ses sujets d'impôts pour soutenir la guerre contre ses voisins, ce qui avoit été cause que plusieurs étoient allés chercher une retraite en Egypte. Que l'on songe que ces grands hommes, protecteurs des arts, de l'agriculture, du commerce, des sçavans, de la justice, &c. sont des Tartares. Nul peuple policé n'a fait d'aussi grandes choses que ce peuple barbare, auquel il n'a manqué que des hommes qui sçussent écrire. 681-83. 1282-84.

HISTOIRE DE PERSE.

Les Mogols aſſemblés dans une diéte, donnerent le titre de Khan à Nikoudar, frere d'Abaka, baptiſé dans ſa jeuneſſe ſous le nom de Nicolas, & depuis Mahométan ſous le nom d'Ahmed, qu'il conſerva. Ses ſujets accoutumés à bien vivre avec les Chrétiens & à ſe battre contre les Muſulmans, déſapprouverent ſa conduite, & l'accuſerent auprès du Kublai-Khan d'avoir abandonné les traces de ſes ancêtres, partiſans du Chriſtianiſme & ennemis du Mahométiſme. Le grand Khan le menaça de le traiter comme rebelle; le Roi d'Arménie & les Géorgiens refuſerent de lui obéir; il fit mourir ſon frere, un de ſes accuſateurs. Son neveu Argoun, coupable envers lui du même crime que ſon frere, mais plus heureux, ſe défendit les armes à la main; & après avoir été ſur le point d'être égorgé par les ordres du Khan, il parvint à le livrer lui-même à la Sulthane Kongurtaï, ſa belle mere, qui vengea par ſa mort la mort de ſes enfans. Un poëte Perſan dit que quand on avoit déchiré la peau de cet Empereur, on avoit auſſi déchiré le cœur de tous les bons Muſulmans dont il avoit fait triompher la religion.

Argoun, après avoir rétabli le Viſir Schamſeddin dans ſes charges, le condamna à la mort, gagné par les intrigues des Sulthanes & d'un Emir. Ce miniſtre étoit odieux aux méchans. L'envie, par ſa perſévérance à l'accuſer de la mort d'Abaka, vint à bout de perſuader qu'il en étoit coupable, à celui qui devoit la venger. Schamſeddin fut un grand homme; ſuivant l'idée que les gens de bien attachent à la bonté & à la bienfaiſance. On diſoit de lui que perſonne ne l'avoit jamais ſalué le premier, tant il étoit attentif à prévenir ceux qui ſe préſentoient à lui.

686-91. L'Emir Bogha s'éleva dans le miniſtere à un ſi haut degré de
1287-91. puiſſance, qu'il affecta le chemin du trône, mais il périt miſérablement avant que ſes projets ambitieux euſſent pu réuſſir. Le Juif Saadeddoulet, jadis courtier, enſuite médecin, entra ſi avant dans les bonnes graces d'Argoun, qu'il gouverna abſolument ce Prince, trop amolli pour gouverner l'Empire. Le favori plaça ceux

de sa nation dans les premieres charges, ménagea les Chrétiens, exclut des emplois & de la Cour ou du camp de l'Empereur les Musulmans. Les plaintes des Mahométans, la maladie d'Argoun, le meurtre de Saadeddoulet, la mort d'Argoun & le massacre des Juifs se suivirent de près. Les Musulmans mettent la mort du Monarque au nombre des miracles opérés en faveur du Mahométisme qu'il avoit laissé persécuter. Comme ils craignoient que le ciel n'opérât pas le même miracle sur le ministre, auteur de la persécution, ils s'en chargerent eux-mêmes. Kandgiatou ou Gaicatou, fils d'Abaka-Khan, qui vivoit en simple particulier dans l'Asie Mineure, monta sur le trône, & avec lui l'irréligion, le parjure & toutes les débauches.

Des troubles s'éleverent dans l'Asie Mineure, le Khan alla les *692 & s.*
appaiser, après quoi il rentra triomphant dans sa capitale, où il *1292 & s.*
parut s'appliquer à regler les affaires de l'Etat. Ayant ensuite abandonné le soin du gouvernement à ses ministres, il s'attira également la haine de ses peuples & les mépris des étrangers, quoiqu'il fît rendre une justice exacte à ses sujets, & qu'il eût la réputation du plus vaillant Prince de sa famille. Vis-à-vis de ceux-ci, son crime étoit d'enfouir ses talens & de s'abrutir : vis-à-vis de ceux-là, il étoit coupable d'une affreuse tyrannie dans tout ce qui intéressoit son goût brutal pour les plaisirs. En effet il enlevoit de force les filles & les femmes des bras de leurs peres & de leurs époux, & sans tolérer les murmures. Une telle conduite répandit autour du Prince le mécontentement. Il s'y trama
une conjuration. Elle étoit ourdie par le Mogol Thogadgiar- *695.*
Novien. Baidou-Ogull, petit-fils d'Houlagou, commandant à *1295.*
Bagdad, consentit, après quelque résistance, à se mettre à la tête des conjurés. Kandgiatou marcha bientôt à sa rencontre; le combat s'engagea, & le Sulthan abandonné par son aîle droite, fut pris & étranglé. On prétend qu'un des principaux sujets de la révolte, ce fut le dessein qu'avoit formé le Khan d'établir des monnoies de carton dans ses Etats comme à la Chine. Il est cer-

Histoire de Perse.

tain que la plûpart des conjurés n'avoient en vue que de venger l'honneur de leurs femmes & de leurs filles.

Baidou fut couronné Khan de Perse à Hamadan. Cazan, fils d'Argoun Khan, qui possédoit le gouvernement du Khorassan depuis la mort de son pere, entreprit de venger la mort de Kandgiatou par le conseil de son Atabek Nevrouz, surnommé *Ghazi*. Nevrouz, zèlé Musulman, lui avoit promis de le rendre maître de l'Empire, s'il embrassoit le Mahométisme. Cazan qui n'avoit dans le cœur que la religion des ambitieux, se fit, par la profession ouverte du Musulmanisme, une foule de partisans, & envoya un Ambassadeur à Baidou pour lui demander les assassins de son prédécesseur. La guerre commença aussi-tôt entre les deux Princes : une réconciliation apparente la suivit de près. Nevrouz alla former à Cazan un parti dans la Cour même de Baidou, & pour avoir la liberté de s'en retourner dans le Khorassan, il promit au Khan de lui livrer Cazan prisonnier, mais au lieu du Prince il lui envoya un chauderon (*cazan* en langue Mogole) lié dans un sac. La division éclata. Thogadgiar, gagné par l'habile Nevrouz, abandonna le Prince qu'il avoit fait Sulthan, & ce Prince perdit la vie. Cazan, à son avénement au trône, fit ôter le nom des grands Khans de Tartarie, de dessus les monnoies qui avoient cours dans l'Empire, & ne reconnut plus ces suzerains de la Perse. Nevrouz, son premier ministre, alla dans le Khorassan s'opposer aux desseins de quelques Princes Mogols.

697. Cazan-Khan, appliqué tout entier au gouvernement de l'Etat,
1297. tint lui-même sa cour de justice; ses sujets furent à son tribunal tous égaux comme aux yeux de la loi devant laquelle il n'y a ni grands ni petits, mais seulement des innocens & des coupables. Ce Prince étouffa par sa sagesse les murmures des grands qui demandoient la liberté d'être injustes. Cependant malgré son équité, il condamna son bienfaiteur Nevrouz, sans l'entendre, pour une prétendue intelligence de cet Emir avec le Sulthan d'Egypte. Nevrouz avoit reçu pour récompense de ses services le gouverne-

ment du Khoraſſan ; il ſe ſauva à l'approche inopinée du général Coutlouch-Schah, auprès de Phakreddin, Prince de la Dynaſtie des Kurts. Ce Kurt, ſon gendre, ſon hôte & ſon ouvrage, le livra à Coutlouch-Schah, qui envoya ſa tête à l'Empereur. Cazan donna le gouvernement du Khoraſſan à ſon frere Aldgiapatou, qui eut beaucoup de démêlés avec le Roi des Kurts. Les armes du Khan triompherent dans l'Aſie Mineure de celles du Sulthan d'Egypte, excité par le Mogol Selameſch, qui fut mis à mort.

Quelques tems après, Cazan-Khan manda les Rois d'Arménie 699.
& de Géorgie, & en général les Chrétiens, pour une expédition 1299.
contre le Sulthan d'Egypte. Les armées ſe rencontrerent à quelque diſtance d'Emeſſe. Le combat fut très-rude, il finit par l'entiere défaite des Egyptiens, que les Mogols pourſuivirent juſqu'à la nuit. Bouliah, général de l'armée Mogole-Perſanne, s'efforça de joindre le Sulthan qui fuyoit avec des Arabes Bédoïns ſur des dromadaires. Il s'empara de la ville de Cazena, où le Sulthan avoit laiſſé la caiſſe militaire & d'immenſes tréſors. Le moine Haiton qui étoit préſent à ce combat, donne beaucoup d'éloges à la bravoure de Cazan, & il ajoute qu'il eſt étonnant *qu'un homme ſi petit & ſi laid eût tant de vertus.* Damas ſe rendit à compoſition ; mais, par la perfidie de Kaptchac, les troupes, après le départ de Cazan, furent obligées de l'évacuer. La porte, c'eſt-à-dire, la cour des Sulthans d'Egypte, ſervit d'aſyle aux traîtres.

L'on voyoit de grands préparatifs de guerre, tant du côté des 700.
Mogols-Perſans & des Chrétiens que du côté des Muſulmans. 1300.
Mais les pluies continuelles ayant rompu les chemins, leurs projets furent déconcertés. L'année ſuivante les Mogols Perſans 702-4.
entrerent en Syrie, où Cazan vouloit entiérement détruire les 1302-4.
Muſulmans pour remettre la terre ſainte aux Chrétiens. Dans une premiere bataille, les Mogols lâcherent le pied. A la ſeconde, la nuit ſépara les combattans. Le lendemain le Mogol Giouban fut obligé de ſe retirer en déſordre, après avoir fait des prodiges de valeur. On fit une boucherie des Perſans embourbés

dans les plaines de Damas & privés du secours de leurs arcs que l'humidité avoient relâchés. Cazan étoit près de Casbin où il récompensa l'Emir Gioubar & punit les lâches. Cet événement arrivé en 1303, causa un si grand chagrin à l'Empereur, qu'il en mourut l'année suivante à Scham-Cazan, ville qu'il avoit fait bâtir. Sa mort fut une perte irréparable pour les Chrétiens. Il s'étoit proposé, comme font souvent les grands hommes, de grands modéles à imiter, Cyrus, Darius & Alexandre le grand dont il lisoit sans cesse les vies. Après ses lectures, il s'amusoit à travailler à différens métiers, afin de connoître tout par lui-même; c'étoit le travail d'un grand Prince.

705.
1305.
Aldgiaptou, appellé par les Persans Gaïatheddin Mohammed Khodabendeh, frere & successeur de Cazan-Khan, bâtit la ville de Sulthanie, dont il fit sa capitale. Il eut la douleur de voir périr son brave général Coutoulousch-Schah dans une expédition
712, & s.
1312, & s.
contre le Ghilan. Il paroît que les peuples jouirent quelque tems de la paix. Ils virent ensuite avec douleur le signal de la guerre donné entre l'Empire d'Egypte & celui de Perse : le grand Visir d'Aldgiaptou entretint la paix par ses négociations; mais Kepec-Khan, Empereur de Zagatai, attaqua le Khorassan, où il battit les officiers du Khan de Perse. Aldgiaptou alla réparer les fautes de ses Emirs. A son arrivée les Zagataïens se retirerent & le Sulthan laissa dans le Khorassan son fils Abousaïd avec une armée commandée par l'Emir Sounedge. Il y eut bientôt de nouveaux sujets de guerre entre les deux Sulthans.

716.
1316.
Aldgiaptou-Sulthan mourut à l'âge de trente-six ans, avec la réputation d'avoir fait fleurir la justice dans ses Etats. Ce Prince étoit zélé Musulman, de la secte d'Ali, & il avoit fait graver sur la monnoie les noms des douze Imans de Perse. On juge encore à présent par les ruines de Sulthanie, combien cette ville bâtie par Aldgiaptou & détruite par Tamerlan, étoit grande & magnifique. On y admire la mosquée où est le tombeau de son fondateur. La grille à travers laquelle on voit ce monument, est faite d'un

acier poli & si bien travaillé que, quoique ses branches soient grosses comme le bras d'un homme, il est impossible d'y découvrir aucune jointure; les Persans assurent qu'elle est d'une seule piéce, qu'on employa sept ans à la travailler, & qu'elle fut apportée des Indes telle qu'on la voit. Abousaïd Bahadour-Khan succéda à l'âge de douze ans à son pere; l'Emir Giouban, chef de la tribu de Souldouz, fut chargé de la régence pendant sa minorité.

Bissour Oglan menaçoit avec les troupes du Khorassan d'assiéger Sulthanie, mais l'Emir Housseïn Kourkhan le rangea bientôt à son devoir, & l'obligea ensuite à quitter cette province. Schah-Usbek qui regnoit dans les plaines, qui bordent le nord de la mer Caspienne, s'empara du Derbend. Il se disposoit à pénétrer jusqu'au centre de la Perse; mais n'osant hazarder un combat contre l'armée conduite par le Sulthan & par le Régent, il prit le parti de se retirer. Son arriere-garde fut défaite. Giouban, après avoir fait fouetter, suivant la discipline militaire des Mogols, quelques officiers qui avoient manqué à leur devoir, se mit en marche vers la Géorgie. Ces officiers formerent un parti, pillerent le camp de l'Emir & battirent son armée; il se sauva à Sulthanie. Abousaïd marcha contre les rebelles & les dompta. Ce Prince mérita dans cette journée le surnom de *Bahadour* ou de brave. Ce fut alors que se forma la Dynastie des Modhaffériens. Mohammed Mobarezzeddin Modhaffer, qui demeuroit dans les contrées de Jezd & d'Abracouh, défit un voleur Arabe de la tribu des Khafagdiens, nommé Dgiomabouk, qui infestoit les chemins, & porta sa tête au Sulthan Abousaïd, qui lui donna quelques pays dont il se rendit souverain après la mort de ce Prince. Ses successeurs regnerent dans plusieurs endroits de la Perse. Schiraz étoit la capitale de leur Empire. Les enfans de Modhaffer se partagerent ses Etats.

718. 1318.

L'Emir Giouban venoit d'épouser Sati-Begh, sœur du Sulthan: la joie que lui causoit cette alliance fut troublée par la révolte de son fils Timourtasch, gouverneur de l'Asie Mineure. Il prit les armes contre les rebelles, Timourtasch vint lui rendre les siennes;

722. 1322.

il conduisit son fils au Sulthan, & le Sulthan pardonna au fils en faveur du pere.

HISTOIRE DE PERSE.

723, & s. 1323, & s. Le Sulthan Abousaïd étoit devenu amoureux de Bagdad-Khatoun, fille de Giouban & femme de Hassan; il la demanda en mariage à son pere. Chez les Mogols il étoit ordonné par la loi de répudier sa femme, quand le Prince la vouloit épouser; Giouban & Hassan refuserent peu respectueusement au Sulthan de consentir à ce divorce. Giouban fit retirer les deux époux à Carabagh, & se retira lui-même à Sulthanie, pendant que son fils Demeschk s'appliquoit dans Bagdad à captiver le Prince. Des confidens de ce Prince accuserent Demeschk d'entretenir un commerce secret avec une des femmes du feu Sulthan Aldgiaptou; le Khan s'assura de la vérité, mais il n'étoit pas assez puissant pour punir le coupable. Comme on apporta dans ce tems-là les têtes de quelques rebelles à la porte du palais, le bruit se répandit que c'étoient celles de Giouban & de ses partisans. Demeschk effrayé prit la fuite, accompagné seulement de dix personnes, on l'arrêta, il périt. La tête de Giouban son pere fut aussi-tôt proscrite. Cet officier leva une armée de soixante & dix mille hommes, qui l'abandonnerent à Couha comme il n'étoit qu'à une lieue du camp Impérial. Malek, petit Prince auquel il avoit rendu de grands services, fut son bourreau. Sur ces entrefaites, Hassan répudia sa femme, & cette Princesse passa dans le lit du Sulthan, mais son pere étoit mort.

736, & s. 1335, & s. Pendant qu'Abousaïd étoit en marche pour arrêter les incursions d'Uzbek Khan du Kaptchac, il fut attaqué d'une maladie mortelle dont il mourut. Quelques auteurs accusent Bagdad-Khatoun de l'avoir empoisonné, parce qu'elle avoit reconnu en lui du changement à son égard. Ce Prince fut, en quelque façon, le dernier Khan des Mogols Genghiskhaniens de Perse. Les provinces de cet Empire furent, après lui, occupées par les grands, & ses successeurs resterent sans autorité. On remarque que l'époque de sa mort est celle de la naissance de Tamerlan. Les Arabes ont désigné

cette année par le mot *loudh*, *réfuge*, pour dire que les peuples avoient besoin d'asyle dans une si grande calamité. Les lettres qui composent ce mot, en les prenant selon leur valeur numérique, désignent l'année 736 de l'hégire.

La famille de Giouban fit nommer à la couronne Arpah ou Arbah, descendant de Touli, fils de Genghiskhan; & Aly, chef de la horde des Ouirats, fit déclarer Khan à Bagdad, Mousa descendant d'Houlagou. Arbah perdit la vie dans cette dispute. Scheikh Hassan Gelaïr, dit Bouzrouck ou *le grand*, assembla une armée formidable pour mettre sur le trône Mohammed-Khan, autre descendant d'Houlagou; il battit encore Togai-Timour, proclamé dans la ville de Mazanderan; mais il fut battu & pris par Hassan Koutchouc ou *le petit*, & Mohammed-Khan resta mort sur le champ de bataille. Hassan le victorieux dissipa tous ses ennemis; Hassan Gelaïr lui opposa bientôt un nouveau concurrent dans la personne de Gehan Timour; il en triompha. Cet Emir, le plus puissant de ceux qui créoient & détrônoient les Khans Mogols, périt à la fin par les mains de sa femme, qu'un commerce criminel lioit avec Yacoub Schah. Aschraf, son frere, usurpa l'autorité en donnant le titre de Khan à Nouschirvan, descendant d'Houlagou, & ne tarda pas à l'en dépouiller pour s'en revêtir lui-même. Sa vie scandaleuse lui attira la haine de ses sujets, & les armes du Khan du Kaptchac lui ôterent la vie près de la ville de Khoi, dans l'Adherbigiane. Ces deux freres formerent la Dynastie des Gioubaniens, aussi peu connue que la suite des autres Princes successeurs d'Abousaïd.

Des gens sans aveu s'étoient révoltés contre le gouverneur du Khorassan; ils attacherent pour signal de la sédition plusieurs turbans aux fourches publiques; d'où on leur donna le nom de *Sarbédariens*, qui signifie *des têtes sur la potence.* Le premier de ces séditieux qui prit le titre d'Emir, fut Abderrazaq, fils de Fadhlallah, qui commença à se faire connoître l'an 737 de l'hégire, à l'occasion des désordres qui suivirent la mort d'Abousaïd.

Sebzouar, ville du Khoraſſan, fut la réſidence des Princes Sarbédariens. Tamerlan détrôna leur Dynaſtie. Les Kurts, Princes qui avoient été gouverneurs du Khoraſſan & qui prétendoient deſcendre des anciens Rois Ghourides, formerent une Dynaſtie inconnue, qui regna dans le Royaume de Ghour, à Candahar, dans la ville de Hérat & dans les environs; mais ils ne parvinrent à une grande puiſſance que ſous les regnes des deux derniers Princes.

L'Empire des Mogols détruit par les Emirs, ſortit bientôt de ſes ruines avec plus d'éclat qu'auparavant. Haſſan Bouzrouck, deſcendant d'Argoun, fils d'Abaca-el-Khan & chef de la Dynaſtie des Mogols Ilkhaniens, s'étoit emparé de Bagdad pendant tous ces troubles, & là il fut le fondateur d'un nouvel Empire qu'il ne poſſéda pourtant point en paix; il mourut peu de tems après Aſchraf, en 1336. Sulthan Avis, ſon fils, Prince religieux, brave, juſte & chéri du peuple, fut plus heureux que lui.

760, & ſ. Ce Prince entreprit la conquête de l'Adherbigiane, poſſédée
1358, & ſ. par Akhidgiouk: ce dernier fut vaincu, il abandonna tout le pays
à ſon ennemi. La trop grande ſévérité d'Avis lui ſuſcita bientôt
de nouveaux embarras. Les partiſans de quarante des principaux
Seigneurs qu'il avoit fait mourir, aiderent Akhidgiouk à rentrer
dans l'Adherbigiane. Avis forcé de ſe retirer en déſordre à Bagdad,
ſans être abattu par ce revers, revint attaquer Akhidgiouk du côté
765. de Tauris, il ſe ſaiſit de ſa perſonne & lui coupa la tête. Pendant
1363. qu'il étoit occupé à la conquête de l'Adherbigiane, le gouverneur
de Bagdad ſe révolta. A ſon arrivée dans ce pays la révolte s'é-
766. teignit. Il alla s'emparer de Mouſſoul & de Maredin. Enſuite il
1364. remporta auprès de Rei une grande victoire ſur l'Emir Veli, qui
772. venoit de faire mourir Thogatmour, après l'avoir dépouillé de la
1370. province de Mazanderan. Immédiatement après ſa mort, Haſſan,
ſon fils aîné, fut tué & mis avec lui dans le même tombeau.
776-83. Houſſaïn, Prince généreux, magnanime, doux & vaillant, le plus
1374-81. vertueux des enfans d'Avis & le plus digne de regner, monta

fur le trône pour y fuivre les traces de fon pere; mais, dit un auteur Arabe, la deftinée le trahit & la corruption du fiécle troubla un regne fi beau. Son frere Ahmed le dépouilla du trône après l'avoir tenu dans les fers pendant un an. Baïazid ou Bajazet, fon dernier frere, difputa la couronne à l'affaffin. Ahmed regna dans Tauriz, fiége de la Cour fous les derniers Sulthans, & Bajazet dans Sulthanie. Ahmed, tour-à-tour vaincu & victorieux, fut à la fin délivré de fes ennemis, & jouit de fon crime en en commettant de nouveaux.

Le célebre Tamerlan fait la guerre aux Kurts, il affiége & prend Hérat. Mohammed-Khodgia, de la Dynaftie des Sarbédariens, craignant d'être enveloppé dans le malheur de ce peuple, fe foumit au conquérant & s'attacha même à fon fervice; il eft le dernier de fa Dynaftie. Gaïatheddin, dernier Prince Kurth, ayant perdu fa capitale, fe jetta auffi aux pieds du vainqueur. Tamerlan fit enlever tous les tréfors de Hérat. Ses généraux prirent les autres places de l'Etat des Kurts, devenu très-puiffant. 782-3. 1380-1.

Les armées formidables de ce Prince fe répandoient dans la Perfe, indignée des débordemens & des cruautés du Sulthan Ahmed qui s'enfuit de Sulthanie à Tauriz. Sulthanie fut prife après la défaite de l'Emir Sebtani, & Ahmed couvrit d'ignominie fon général, parce qu'il avoit été moins heureux que brave. Les tyrans n'imputent rien à la fortune; l'amour du fang, des pleurs & de la vengeance leur fait trouver tous les malheureux coupables. L'année fuivante le Mogol Tocatmifch, Khan du Kaptchac, prit, livra au pillage & abandonna Tauriz. Enfuite Tamerlan, en traverfant le Gihon, envoya fon Emir Elias Kodgia à la pourfuite d'Ahmed. Le Sulthan fugitif fut battu, & l'Adherbigiane fe foumit. Tamerlan paffa l'été à Tauriz; il alla de là en Géorgie. L'année fuivante, ce fuperbe conquérant rentra dans la Perfe pour aller enlever le Royaume de Fars aux Modhafériens; il prenoit les Royaumes comme on prend des villes. Aly-Zeinelabedin, fils de Gelaleddin-Schah Schadgia, & petit-fils de Mohammed Mod- 786. 1384. 787. 1385. 788-89. 1386-87.

HISTOIRE DE PERSE.

haffer, ayant abandonné Schiraz & tous ses Etats, la principale branche des Modhaffériens tomba dans l'obscurité. Alors la Perse fut dans une sorte d'anarchie; elle ignoroit qui seroit son maître.
794. Le Turcoman Cara-Yousouf travailla dans ces circonstances à s'y
1391. faire un établissement; il s'empara de Tauriz & en envoya les chefs au Sulthan d'Egypte, qui le confirma par une patente dans la possession de cette ville, quoiqu'elle n'eût jamais relevé de son trône. Cara-Yousouf & Ahmed se firent la guerre; bientôt Ta-
795. merlan les réunit. Les Princes de la famille des Modhaffériens
1392. continuellement armés les uns contre les autres, se dépouilloient réciproquement & rendoient leurs peuples malheureux. Tamerlan les fit arrêter, & donna le soin de leurs Etats à ses officiers.

799, &s. Ahmed tâcha de détourner par des présens & par le crédit du
1396, &s. grand Mufti le nouvel orage que Tamerlan formoit dans le cœur de ses Etats; il ne sçavoit que prier & fuir. La fuite n'est pas toujours d'un lâche; elle est quelquefois d'un homme découragé qui reconnoît l'ascendant & la supériorité des armes de son ennemi. Déjà le conquérant est à Bagdad, d'où il envoye assiéger le fort château de Nadgia, qui renfermoit ce que le Sulthan avoit de plus précieux. Altoun, gouverneur de la place, avec trois cens hommes d'élite, soutient le siége contre des armées formidables, contre Tamerlan lui-même; plusieurs années s'écoulent & il résiste encore. La place ne se rend que pendant son absence par la mésintelligence des habitans. Après cette défense à jamais mémorable, le brave Altoun eut la tête coupée par le gouverneur de Marvand. Les lâches punissent les grands hommes de leur malheur, comme s'ils croyoient persuader au public que dans de pareilles circonstances ils eussent triomphé de la fortune. Les troupes Timourides harceloient Ahmed fuyant dans l'Iraque Arabique; elles firent prisonniers plusieurs de ses enfans & de ses femmes; il sortit de ses Etats. Tamerlan donna l'Empire de Perse à Mirza Miran-Schah son fils. Les prisonniers de la famille d'Ahmed, les sçavans & les artistes de Bagdad furent envoyés à Samarcande. Pendant que Mi-

ran-Schah faisoit sa résidence à Tauriz, Ahmed rentra dans Bagdad, où il fut bientôt assiégé; mais la sécheresse, les grandes chaleurs & une révolte des habitans de Tauriz le délivrerent de son ennemi.

Ahmed ayant appris à Bagdad la marche des troupes de Tamerlan, soupçonna Schirvan, ci-devant gouverneur de Khourestan pour le Timouride réfugié à sa Cour, de tramer contre lui une conspiration, & Schirvan fut assassiné. Deux mille officiers du Sulthan périrent aussi en moins de huit jours. Vafa-Khatoun qui avoit nourri & élevé ce Prince, fut étouffée à Vaseth avec un oreiller; il tua lui-même de sa main la plûpart des autres femmes & officiers de sa maison, après quoi il ferma les portes de son serrail: c'est le désespoir du tyran, il veut que tout périsse avant lui. Le service du palais se fit comme si le Sulthan étoit présent, pendant qu'il alloit trouver Cara-Yousouf ou Joseph pour le conduire devant Bagdad & lui remettre des richesses immenses. Ces deux Princes se retirerent par Alep dans l'Asie Mineure, avec les femmes, les enfans & les trésors du Sulthan; ils se joignirent à Bajazet Empereur des Turcs. 803. 1400.

Farouge, gouverneur de Bagdad, soutenu par quelques Emirs & par une multitude d'Arabes & de Turcs, osa risquer une bataille contre les troupes de Tamerlan; il la perdit, & rentra dans la place où Tamerlan vint l'assiéger avec une forte armée. Le gouverneur fit une belle défense, mais dans un assaut général Scheikh-Noureddin eut le bonheur d'arborer sur les murailles le bâton à queue de cheval, couronné d'un croissant. La ville fut saccagée, & Tamerlan ordonna que chaque soldat lui apporteroit la tête d'un des habitans pour élever au milieu d'une mer de sang un horrible trophée de cent-vingt pyramides formées avec les têtes innombrables, que la barbarie venoit d'abattre: *C'étoit*, dit un historien Persan, misérable panégyriste du barbare, *pour servir d'exemple à la postérité, & pour apprendre aux hommes à ne pas mettre le pied plus haut que leur portée.* Tous les édifices furent rasés, à la 803-4. 1401.

HISTOIRE DE PERSE.

réserve des mosquées, des colléges & des hôpitaux. Quelques sçavans qui eurent la bassesse de se jetter aux pieds du conquérant, trouverent grace à ses yeux. Après tant de cruautés, Tamerlan, comme s'il n'avoit fait qu'user des droits de la victoire, suivant l'opinion de l'Orient, alla visiter le tombeau du célebre Iman Abouhanifa. Ses fils & ses généraux ravagerent tous les pays voisins, jusqu'à Hella & Vaseth. Ensuite il se rendit à Tauriz. Ahmed ne fut pas plutôt informé du départ de Tamerlan qu'il revint dans l'Iraque Arabique. Mirza Aboubecr, petit-fils du Timouride, le surprit; ce Prince n'eut que le tems de se sauver en chemise. Attaqué ensuite par un parti de rebelles, il fut délivré par le Turcoman Cara. Brouillé après cela avec son libérateur, il courut le plus grand danger. Ces deux Princes n'oserent plus s'approcher de Bagdad, lorsque Mirza Aboubecr fut arrivé pour la rebâtir, & pour effacer les traces de la barbarie de son grand pere.

807-8. 1404-5. Ahmed & Cara-Yousouf s'étoient refugiés auprès du Sulthan d'Egypte. Tamerlan demanda qu'Ahmed lui fût livré. Ce Sulthan, pour ne point violer les droits de l'hospitalité, le refusa, mais il fit garder à vue le Prince détrôné. Après la mort de Tamerlan, Ahmed & Cara recouvrerent leur liberté. Cara enleva au Sulthan d'Egypte une partie de l'Iraque Arabique, pendant qu'Ahmed, en habit de pauvre, excitoit une sédition à Bagdad. Les habitans de cette ville, dès qu'ils eurent reconnu leur ancien Souverain, le proclamerent de nouveau Sulthan. Mirza Aboubecr fit le siége d'Ispahan. Ahmed s'empara de Tauriz. Ce Prince, qui osa espérer contre toute espérance, se rétablit enfin dans ses Etats, & comme si la débauche étoit la seule douceur qu'il pût goûter dans la souveraineté, il s'enivra de plaisirs. L'Emir Ibrahim, officier de Mirza, le surprit dans l'ivresse & le chassa de Tauriz.

810. 1407. Pendant que Cara-Yousouf éloignoit les Tartares de Bagdad & de l'Adherbigiane, Pir-Omar, revêtu du gouvernement de l'Iraque Persique par Tamerlan, fut dépouillé & tué par un de ses parens, nommé Iskander; Schah-Rokh, fils de Tamerlan, tua le rebelle,

s'empara du pays & devint un des plus puiſſans Princes de la famille des Mogols-Timourides. Cara-Youſouf, chef des Turcomans, ſe ſaiſit de l'Adherbigiane, province ci-devant dépendante du trône de Perſe; Ahmed inquiet & jaloux ſurprit Tauriz, Cara-Youſouf le battit; on l'amena quelque tems après au vainqueur, qui ſe contenta d'abord de lui reprocher ſa perfidie, mais qui ſur les repréſentations des Seigneurs de ſa Cour, le fit enſuite mourir.

813. 1410.

La Dynaſtie des Turcomans du Mouton noir ſuccede à celle des Mogols-Ilkhaniens. Les Turcomans, reſtes des Turcs établis depuis long-tems dans l'Aſie Occidentale & célebres dans l'hiſtoire des croiſades, avoient été ſoumis par les Khans Mogols de la Perſe. Sous le regne d'Ahmed, ils avoient un chef nommé Cara-Mohammed, ſur les étendards duquel on voyoit un mouton noir, origine du ſurnom de la nation. Tamerlan avoit formé le deſſein de les détruire comme des brigands qui faiſoient la guerre à tout le monde; il ravagea leur pays, mais Cara-Mohammed ſe retira ſur une montagne entourée de rochers eſcarpés, & de là il brava tous les efforts du conquérant de l'Aſie. L'expédition de Tamerlan ſe borna à la priſe de quelques villes & à la dévaſtation du plat pays. Cara-Youſouf ou Joſeph, fils de Cara-Mohammed, chef après lui de la nation, du conſentement du Sulthan Ahmed, devint en peu de tems aſſez puiſſant dans l'Arménie & dans le Diarbek pour pouvoir oublier les bienfaits du Sulthan. Ennemis tant qu'ils n'eurent point d'ennemi commun, leur union fut rompue par la mort de Tamerlan, & leurs démêlés finirent par la mort d'Ahmed, comme on vient de le voir. Schah-Rokh, fils de Tamerlan, étoit toujours en poſſeſſion d'une partie des provinces de Perſe; Cara-Youſouf tenoit ſous ſa domination avec le reſte de cet Empire, la Méſopotamie, ainſi qu'une partie de l'Arménie & de la Géorgie.

822. 1419.

Schah-Rokh, après avoir pacifié l'Orient, entra dans les Etats de Cara-Youſouf pendant que celui-ci ſe diſpoſoit à entrer en

Histoire de Perse.

Syrie. Le premier conduifoit de nombreufes armées, & le fecond des armées accoutumées à vaincre. Abdoulfath Ibrahim, fils de Schah-Rokh, gouvernoit alors la Perfe Timouride; c'eft ce Prince qui fit conftruire dans Schiraz plufieurs monumens, entr'autres le fameux collége appellé *Dar-Effafa*, la maifon de pureté, & c'eft à lui que Scherfeddin Aly-de-Jezd a dédié fon hiftoire de Tamerlan.

823, &f. 1420, &f. Cara-Youfouf mourut dans fon camp d'Aoudgian près de Tauriz. Après fa mort fes armées fe difliperent, fes propres foldats pillerent fes tentes & lui couperent à lui-même les oreilles pour en avoir les pendans; fon corps refta quelque tems fans fépulture. Emir Iskender ou Afcander, fils de ce Prince, commença fon regne par le meurtre d'Aboufaïd fon frere. Schah-Mohammed, autre frere d'Ifcander, avoit alors le gouvernement des provinces Perfanes. Les Turcomans & les Tartares fe firent une violente guerre. Iskender vaincu deux fois, fut obligé d'errer de province en province, & Schah-Rokh donna la ville de Tauriz à Géhan-Schah, autre fils de Cara-Youfouf. Enfin Géhan-Schah affiégea Iskender dans le château de Nadgia; ce dernier fut tué par fon propre fils. Géhan-Schah monta fur un des trônes de Perfe en 1437. Il vécut en paix avec Schah-Rokh.

850. 1446. Le Prince Mogol, Sulthan d'une partie de la Perfe, mourut aux environs de Reï. Alors les Princes de fa race fe battirent & fe dépouillerent les uns les autres; divifion favorable aux Turcomans. Javaly, fils d'Iskender, fe mit dans le Khoraffan à la tête des rebelles d'Hérat; la province de Fars & les pays des environs refterent entre les mains de Mirza-Mohammed, le plus jeune des fils de Schah-Rokh, & les Turcomans fe virent bientôt maîtres de tout le pays, mais ils ne le conferverent pas.

855, &f. 1451, &f. Après la mort de Mohammed, une partie de la Perfe & du Kerman reçurent du Turcoman Géhan-Schah la loi que Babour, maître du Giorgian & du Khoraffan, fe flattoit de leur donner. Quelques années après Géhan-Schah porta la guerre dans le Khoraffan, mais la révolte d'un de fes enfans le rappella promptement

à

à Tauriz. Il venoit d'enfermer le rebelle dans une étroite prison, lorsqu'un autre de ses fils se souleva dans Bagdad. Après avoir inutilement assiégé celui-ci pendant un an, il fut obligé de s'accommoder par un traité avec ce Prince en 1464. Par le traité qu'il avoit fait en 1457 avec Abousaïd, Sulthan de Samarcande, la souveraineté de l'Iraque Persique lui avoit été assurée.

Quelques années après, Uzun-Hassan, Turcoman du Mouton blanc, à la tête de cinq mille chevaux, surprit & tua Géhan-Schah. 871, & s. 1466, & s.
Hassan-Aly, fils de ce dernier, leva une armée de deux cens mille hommes pour venger la mort de son pere; & pour attacher davantage les troupes à sa personne, il leur paya une année de leur solde d'avance, mais il en fut plus mal servi. Lorsque le Timouride Abousaïd vint l'attaquer, ses troupes passerent sous les drapeaux de ce Prince. Hassan-Aly tomba entre les mains d'Uzun-Hassan, où il trouva la mort de même que ses freres; & les pays des Turcomans du Mouton noir subirent le joug des Turcomans du Mouton blanc.

Ces derniers Turcomans qui portoient un mouton blanc sur leurs enseignes, regnoient dans la basse Arménie & dans la Mésopotamie; on les nommoit aussi Baïandouriens. Tour-Aly-Begh, fondateur de leur Dynastie, étoit maître des villes de Moussoul & d'Emed. Son fils Coutloubegh dit Phakreddin lui avoit succédé, & Tamerlan ayant conquis l'Asie Mineure, avoit laissé à Cara-Ouloughothman, fils de Coutloubegh, quelques villes de la Natolie, de l'Arménie & de la Mésopotamie. Cara-Ouloug essaya ses nouvelles forces contre les Turcomans du Mouton noir, il fut vaincu par Emir Iskander & il périt. Son fils Hamzabegh lui succéda en Mésopotamie & en Cappadoce; ce Prince eut pour héritier son neveu Géhanghir, qui fut dépouillé par son frere Uzun-Hassan ou Cassan Hassanbeg, c'est-à dire, le long.

Abousaïd partit de Mérou pour la conquête de l'Iraque Persique 876.
& de l'Adherbigiane; ses armes eurent d'heureux succès dans 1471.
l'Iraque & dans la province de Fars. Uzun-Hassan lui demanda

HISTOIRE DE PERSE.

la paix par des Ambaſſadeurs, mais Abouſaïd vouloit voir à ſes genoux ſon ennemi lui-même. L'orgueil détermina Uzun-Haſſan à la guerre, il détruiſit l'armée du ſuperbe Abouſaïd ſans le combattre, en lui coupant les vivres & les fourrages; enfin il le fit priſonnier; & il lui eût conſervé la vie, ſi ſes officiers ne lui avoient repréſenté ce qu'il avoit à craindre d'un ennemi auſſi puiſſant qui venoit de reconnoître Mirza-Jadighiar pour légitime Empereur & ſucceſſeur de Tamerlan dans les provinces en-deçà du Gihon. Abouſaïd eut la tête coupée. Le vainqueur ordonna aux officiers du Khoraſſan de reconnoître Jadighiar pour leur ſouverain, comme s'il avoit eu beſoin, après un trait cruel de politique, de repoſer ſon ame dans un acte de généroſité. Contarini, Ambaſſadeur de la République de Veniſe auprès de Haſſan, vit à Iſpahan, dans une chambre du palais de ce Prince, des tableaux repréſentans la diſgrace & la mort d'Abouſaïd. Un Prince humain n'eût pas aimé à ſe repaître de ce dernier objet.

878, & ſ. Maître de vaſtes Etats, Uzun-Haſſan va combattre avec quarante
1473, & ſ. mille hommes Mahomet II, Empereur des Ottomans; il eſt vaincu auprès d'Arzendgiane, & ſa puiſſance commence à décliner. Le Duc de Bourgogne & la République de Veniſe le ſolliciterent de reprendre les armes contre les Ottomans; il le promit, mais il mourut en 1478 avant que d'avoir pu exécuter ſes grands projets contre cette nouvelle puiſſance. Ce Prince avoit conquis la Méſopotamie, l'Adherbigiane, le Kerman, l'Iraque Arabique, &c. Tauriz étoit ſa capitale. Son fils Ogourlou s'étoit révolté contre lui: il ſe diſpoſoit à l'aller aſſiéger dans Schiraz, lorſqu'un gouverneur de province vint avec trente mille hommes ravager les environs de Tauriz.

Kalilbegh, le ſecond des enfans de Haſſan, ne fit que paſſer ſur le trône; Yacoubbegh & Maſoud ſes freres le lui ôterent avec la vie. Yacoub, maître de l'Empire, découragé par les mauvais ſuccès de ſon pere, s'entretint en bonne intelligence avec les Ottomans. Il maintint dans le Royaume de Schirvan Pha-

roukhzad, attaqué par Scheik-Haider, apôtre de la doctrine d'Ali, commentée par Sofi.

Yacoub périt par les mains de la Reine sa femme; cette Princesse aimoit un des Seigneurs de sa Cour. Pour mettre son amant sur le trône, elle présenta à son mari un breuvage empoisonné. Yacoub en ayant conçu quelque soupçon, lui ordonna d'en faire l'essai; elle en but avec tant d'assurance, qu'il ne craignit pas d'en boire après elle: ils moururent tous les deux le même jour à Carabag, près de Tauriz. Yacoub laissa à Baisancour son fils des Etats fort étendus. Mais trois factions se disputerent le droit de disposer du trône, & au milieu de leurs divisions, Rostan-Begh s'en empara. Baisancour fut tué auprès de Berdau. Le nouveau Monarque défit auprès d'Ardebil Aly-Mirza & Schah-Ismaël, enfans de Scheik-Haider, auxquels il avoit rendu la liberté qu'ils avoient perdue à la mort de leur pere. Ensuite Rostan-Begh, attaqué par Ahmed-Begh, un de ses parens, fut obligé de se sauver en Géorgie où il mourut. Alvend-Mirza, successeur d'Ahmed, qui ne regna qu'un an, fut en guerre avec son frere Mohammed Mirza & avec Schah-Ismaël, comme on va le voir. Mohammed le chassa du trône; Morad, fils d'Yacoub, en chassa Mohammed. Schah-Ismaël éleva la famille des Sofis sur les ruines de ces Princes Turcomans; il va fonder une nouvelle Dynastie.

896. 1490. — 897. 1491. — 902, &c. 1496, &c.

Scheik-Sofi, que sa postérité a rendu célebre, prétendoit être issu de Mahomet par l'un des fils d'Houssain, tué à Kerbella; il vivoit vers la fin du quatorziéme siécle, & il étoit en si grande odeur de sainteté dans la Perse, que Tamerlan lui rendit un hommage tel que la vertu peut l'attendre des grands hommes. Ce conquérant lui remit entre les mains trente mille captifs qu'il avoit pris dans la derniere guerre. Sofi forma de cette troupe des sectateurs d'Ali. L'éloquence d'un libérateur est persuasive; son nom fut répandu dans toute l'Asie par la voix de la reconnoissance & de l'admiration. Son ambition se couvrit de l'ombre de l'autel pour jetter les fondemens d'un Empire. Giounaïd, son fils, profitant

de sa réputation & de ses travaux, donna d'abord de la jalousie à Géhan-Schah, Turcoman du Mouton noir. Chassé avec ses sectateurs des Etats de ce Prince, il obtint de l'emploi dans les armées d'Uzun-Hassan. Dans la guerre que ce Prince eut avec les Géorgiens, il acquit de la gloire & des richesses. La gloire & les richesses, & le mépris qu'il paroissoit avoir pour ces avantages sous un air simple & modeste, lui attirerent une foule de partisans & des ennemis plus redoutables que ses partisans; il fut massacré au milieu de ses disciples. Uzun-Hassan lui avoit donné sa fille en mariage. Scheik-Haider son fils, suivit son exemple, & éprouva le même sort dans le Schirvan, comme je l'ai dit. Ismaël & Yar-Ali-Mirza, ses enfans, échapperent au fer de leurs ennemis; ils furent ensuite chargés de chaînes par Yacoub-Begh. Délivrés par Rustan, Ali périt dans un combat, & Ismaël fut condamné à rester auprès du tombeau d'Yacoub en habit de Faquir; il se sauva dans le Ghilan auprès d'un ami de sa famille, maître de quelques places sur la mer Caspienne.

La Caramanie s'étoit déclarée en faveur de la secte de Sofi; Ismaël se rendit dans cette province. Une physionomie prévenante, une humeur douce, une éloquence naturelle lui servirent à animer & le peuple & les grands du fanatisme qui sert si bien les ambitieux. On dit que Scheik-Haider son pere, habile astrologue, avoit répandu en sa faveur une de ces prédictions qui, chez une nation superstitieuse, sont si utiles à ceux qu'elles annoncent & par les préventions avantageuses que les peuples en conçoivent pour eux, & par celles qu'ils en conçoivent eux-mêmes. Scheik avoit trouvé dans l'horoscope de son fils un nouveau Mahomet, tout à la fois conquérant & législateur. Cependant Ismaël ne put trouver que huit mille hommes résolus à partager sa fortune; il fut téméraire & il fut heureux avec cette petite troupe. Dans une témérité couverte du voile de la religion & justifiée par le succès, le peuple prévenu ne manque pas de voir le doigt de Dieu. Le bruit de cet exploit lui forma des armées; le butin lui attacha des sol-

dats; & l'ambition le fit voler dans la carriere que lui ouvroit la fortune. HISTOIRE DE PERSE.

Ismaël, à la tête d'une armée considérable, commença la conquête de la Perse par le siége de la capitale. Alvand n'étoit point aimé; Tauriz se rendit. Ismaël épargna le sang en s'asseyant sur le trône; il prit le titre de Schah ou Roi. Alvand s'enfuit, laissant une partie de ses Etats à Ismaël & l'autre à Mohamed, bientôt dépossédé par Morad-Beg. On date communément de la prise de Tauriz le regne d'Ismaël; d'Herbelot, Bruyn & quelques autres ne mettent la fondation de l'Empire des Sofis qu'en 1508. 905. 1499.

Ismaël poursuivit Morad-Beg. Il entra dans les Etats du Roi de Cappadoce, où son armée ayant beaucoup souffert de la saison & de la disette des vivres, il fut obligé de se retirer. Un tems plus favorable lui donna d'autres succès. Il contraignit l'épée à la main le Roi de Cappadoce de délaisser Morad-Beg. Ce Prince se réfugia dans Bagdad, après avoir perdu une des plus sanglantes batailles qui se fût donnée en Perse depuis Alexandre le grand. Il fit des propositions, mais on trancha la tête à ses Ambassadeurs. Ismaël-Schah étendit sa puissance sur le Schirvan, sur le Diarbekr, sur la Géorgie & sur plusieurs autres provinces. Schaïbek-Khan, Uzbek de Bokara & du Kharisme, vint à son tour mesurer ses armes avec celles d'Ismaël. Le Roi de Perse, toujours heureux, porta le théâtre de la guerre dans les Etats de l'Uzbek; Schaïbek fut battu & tué près de la ville de Mérou. Par cette victoire éclatante, le Schah resta maître d'une partie du Kharisme, où il envoya des gouverneurs. Omar, Cadhi de la ville de Wasir, ayant représenté au peuple que les Persans suivoient une autre religion que la leur, la ville se révolta; on égorgea les Persans, & Ilbars fut proclamé Khan de Wasir. Ce Prince, suivant sa fortune, passa au fil de l'épée le gouverneur Persan, la garnison & les principaux habitans d'Urghens. 906, &c. 1500, &c. 911, &c. 1505, &c.

Pendant que Schah-Ismaël étoit occupé en Perse, Morad-Beg étoit rentré dans Bagdad. Mais le Sofi s'empara de nouveau de cette 914, &c. 1508, &c.

place, & le Sulthan se sauva en Egypte. Alors la Dynastie des Turcomans du Mouton blanc s'éteignit, & son Empire passa tout entier dans les mains d'Ismaël. La rapidité des succès de ce Prince étonna tous les Souverains de l'Asie; ils crurent voir la fortune à la tête de ses armées menaçant leurs Etats. Le Sofi se vit en état de faire tête au Grand Seigneur Bajazet II. La religion parut les armer l'un contre l'autre. Les Persans, dans la ferveur de la nouveauté, ne se bornoient point à haïr ceux qui ne pensoient pas comme eux; ils vouloient les obliger à adopter leurs opinions ou les punir de les rejetter. Cette guerre ne fut point glorieuse à la secte d'Ali; elle ne fut pourtant pas désavantageuse à la Perse. L'Ottoman repoussa les troupes Persannes hors de ses Etats, & ce ne fut qu'un projet échoué. Voyez dans l'Histoire de l'Empire Ottoman le détail des démêlés des Persans avec les Turcs; je me bornerai ici à en retracer les principaux événemens.

Dans la premiere guerre des Persans avec les Turcs, Ismaël & Bajazet n'avoient fait qu'essayer leurs forces par leurs lieutenans, & préluder à de plus grands combats. Une nouvelle guerre semblable à un incendie subit, embrasa tout d'un coup les frontieres des deux Empires. Ismaël & Selim paroissent eux-mêmes au milieu des feux à la tête de deux armées formidables : ils sont en présence dans les plaines de Gialderam ou Chaldéron en Arménie. Le Sofi avoit de bonnes troupes accoutumées à la victoire, pleines de confiance en ses hautes qualités, ambitionnant la gloire & bravant les dangers avec l'intrépidité de gens dont la mort commenceroit le bonheur. Mais l'artillerie Turque les foudroya. La fortune abandonna Ismaël dans cette journée; elle le poursuivit jusques dans Tauriz & lui enleva cette ville, Casbin & plusieurs autres places. Ainsi, par un de ces revers qui, pour être si ordinaires, ne désabusent pourtant pas les ambitieux, Ismaël perdit ses Etats bien plus vîte qu'il ne les avoit conquis. Enfin une sédition délivra la Perse des armes de Selim. Les Janissaires avoient acheté trop cher la victoire pour ne pas craindre de nouveaux

combats. Leur Empereur menaça la Perse d'une seconde invasion, il en prit même la route, mais ce ne fut que pour masquer un autre projet. La réputation de Selim & l'épreuve des revers firent tomber les armes des mains d'Ismaël ; il abandonna tout projet de conquérir pour ne s'occuper que du soin de conserver, & il jouit paisiblement de la gloire d'avoir mis dans sa famille un des plus puissans trônes du monde. Consultez l'Essai sur les troubles de Géorgie, par M. Peyssonel.

HISTOIRE DE PERSE.

Ce Prince mourut âgé de 45 ans. Il avoit entrepris la conquête de la Perse à la fleur de son âge, & en cinq ou six ans il exécuta ce grand projet ; il eut toutes les qualités d'un conquérant. Sa secte l'honora comme un prophête tant que ses armes furent heureuses, il ne lui fut pas difficile de le persuader. Il fit prendre à ses sujets le turban rouge à douze plis, en mémoire des douze premiers Imans, & pour distinguer les sectateurs d'Ali des Musulmans de la secte d'Omar. Après sa mort, les Princes Usbeks recommencerent leurs courses dans les Etats Persans. Ils en arracherent toutes les villes situées entre le pays de Durhun & les montagnes qui sont à l'occident de la capitale du Khorassan. 931. 1524.

Ismaël, par son testament, avoit partagé ses Etats entre ses quatre fils. Il assignoit la couronne de Perse à Thamas ; la Syrie, la Mésopotamie & Bagdad à Helcas ; la Médie, la Géorgie & l'Albanie à Becram ; & le Khorassan à Sormisa : ces Princes prirent possession de leurs apanages. Toutes ces branches furent dans la suite réunies au tronc dont elles avoient été séparées. Thamas punit de mort Helcas pour s'être révolté, il fit périr Becram dans la crainte qu'il ne se révoltât, & Sormisa mourut de mort naturelle. 932, & s. 1525, & s.

Obeïd, Khan de la grande Bukharie, ayant fait le dégat dans le Khorassan, les Persans & les Usbecks furent en guerre. Chez la plûpart des Historiens, Thamas paroît grand les armes à la main ; mais c'est dans la paix qu'il faut considérer les Rois. Dans la guerre, la cause des peuples est celle des Rois, celui qui haïroit 937, & s. 1530, & s.

Histoire de Perse.

ſes ſujets ſeroit obligé de les défendre : la paix laiſſe aux Princes le choix d'une vie laborieuſe & du ſoin de l'Empire, ou de l'oiſiveté & d'une vie de plaiſirs. Celui qui ne fait que combattre n'eſt qu'un ſoldat : il n'y a de vrai Prince que celui qui ſçait gouverner & qui gouverne. Thamas, plongé dans les délices du Haram, abandonne le ſoin des affaires à ſes miniſtres ; ceux ci ne ſervent que ſes paſſions ; ils tyranniſent le peuple, ils l'accablent d'impôts pour fournir à ſes dépenſes exceſſives ; ils font des millions de malheureux pour tâcher de rendre heureux un homme qui ne pouvoit pas l'être. Thamas étoit monté ſur le trône à l'âge de dix-huit ans : on pouvoit croire que s'il ne ſentoit que le goût des plaiſirs, c'étoit la faute de l'âge ; mais le tems ne le corrigea point, & l'on prétend qu'il paſſa une fois dix années conſécutives ſans ſortir de ſon ſerrail.

A la tête des mécontens, parut Ulama, qui, craignant de ne pas tirer d'aſſez puiſſans ſecours d'un peuple que le malheur rendoit timide, s'en alla en Turquie auprès de Soliman II. L'Empereur Turc ſaiſit l'occaſion que ce Seigneur lui préſenta de porter la
941-42. guerre en Perſe. Soliman II entra dans ce pays ſans obſtacle.
1534-35. Etant arrivé devant Tauriz, cette place ſe rendit. Le conquérant la garantit des fureurs de la victoire, dans l'eſpérance de la conſerver. Le Sofi fuyoit, il avoit d'abord été ſurpris, & il s'étoit mis, dit-on, en état de défenſe avec toute la lenteur d'un homme efféminé. Cependant les annales Turques aſſurent qu'il faiſoit alors la guerre dans le Khoraſſan à Kesje Baſſa, Khan du Khatai, qui vouloit lui enlever cette province. Le Grand Seigneur s'empara de Sulthanie. Ses troupes ayant eſſuyé aux environs de cette ville un des plus furieux orages dont l'hiſtoire faſſe mention, rebrouſſa chemin vers la Syrie, & ſe fit couronner Roi de Perſe dans Bagdad par le principal Iman. Le Kurdiſtan & le Diarbekr furent ajoutés à ſes premieres conquêtes. Les peuples mécontens du Sofi, ſe livroient ſans répugnance au vainqueur qui ne pouvoit les traiter avec plus de dureté que leur ſouverain.

Pendant

Pendant que l'Empereur Turc étoit en quartier d'hiver à Bagdad, le Sofi descendu des montagnes où il s'étoit réfugié ou bien revenu du Khorassan, s'étoit rétabli dans Tauriz. Il sortit de nouveau de cette place à l'approche de Soliman, qui avoit reçu d'Egypte & de Syrie un renfort de troupes, fit un grand dégat dans les pays des environs & se retira dans les montagnes. L'armée ennemie ne pouvant subsister dans un pays dévasté, quitta la Perse. Thamas rentra dans Tauriz; Soliman l'avoit ravagée, ayant perdu l'espérance de la garder. Délima, Caramanien de naissance & généralissime des troupes Persannes, poursuivit l'ennemi dans sa retraite, l'atteignit près de Betlis à la gauche du lac de Van, le surprit en désordre & le tailla en piéces. On tient que de cinq cens mille hommes qui avoient passé l'Euphrate pour attaquer la Perse, il n'en retourna pas quatre-vingt mille à Constantinople. Soliman fut très-mécontent de cette guerre quoiqu'il en eût recueilli la Mésopotamie & la Syrie. Ensuite le Sofi & l'Empereur Turc resterent en paix comme deux puissances qui cherchent à se détruire & qui craignent de l'entreprendre. Cependant il fut question entr'eux d'un traité, qui n'eut point lieu, & la paix n'en fut ni plus ni moins assurée. Thamas se renferma dans son ferrail & les peuples souffrirent. Le Khan de la grande Bukharie continuoit ses courses dans le Khorassan.

Thamas ne cessoit de soulever par sa tyrannie les cris des 954.
peuples; enfin il arma contre lui le bras de son propre frere Imirza, 1547.
Prince du Schirvan. Imirza couvert d'outrages & dépouillé se retira vers les Circasses, & de là errant en diverses contrées il alla se jetter dans la Crimée. Ces courses le mettoient a l'abri de la persécution, mais il ne se vengeoit pas. Le Turc étoit la seule puissance capable de servir sa colere Le projet qu'il proposa à Soliman pour la conquête de la Perse, lui ouvrit l'accès de la Porte. Le Sulthan lui donna de l'argent & des troupes pour recouvrer son domaine, ou plutôt pour désoler son ennemi.

Imirza fit la guerre en frere irrité & il fut bien secondé par les 955.

 1548.

HISTOIRE DE PERSE.

Turcs. On ne sçait où s'ensevelit Thamas. Les ennemis firent un horrible dégât dans les campagnes, dans les bourgades, dans les villes, sans qu'on leur disputât le terrein. Imirza, qui connoissoit les chemins détournés, perçoit jusqu'au centre, jusqu'à l'autre extrêmité du Royaume. Avec une troupe de chevaux légers il alla enlever les trésors du Sofi, négligemment gardés, dans les villes d'Ispahan & de Com. Le mécontentement des troupes Turques sauva encore une fois la Perse. Les généraux, aussi las de la guerre que les soldats, accuserent Imirza de s'être sourdement reconcilié avec son frere, & d'avoir obtenu son pardon en trahissant ses protecteurs. Imirza, informé des trames de ses ennemis, s'enfuit dans le Kurdistan auprès d'un Prince de ses amis, qui, violant les droits de l'amitié, de l'hospitalité & du malheur, l'envoya chargé de fers à Thamas. On enferma le rebelle dans une étroite prison. Les Turcs qui n'avoient plus de guide & qui avoient dégoûté le
956. Sulthan de la guerre, vuiderent le pays. Alors Thamas reparut,
1549. & il se signala par la mort de son frere.

957, *& s.* Quelque tems après, ce Prince fit de Casbin le siége de son
1550, *& s.* Empire; on croit qu'il abandonna Tauriz pour s'éloigner d'Ardevil, la patrie de ses ayeux, qui lui rappelloit trop souvent son obscure origine; le descendant d'Ali rougissoit d'être fils de Scheik. Il y a apparence qu'il vouloit s'éloigner des Turcs.

Le Khan du Kharisme, Din Mohammed, vint dans son nouveau séjour lui demander la restitution de la ville de Jaursurdi, que les Persans lui avoient enlevée, comme si les Princes restituoient les vols de leurs armées. Schah-Thamas lui refusa cette grace; Din Mohammed fit alors graver secrettement un cachet semblable à celui du Roi, & sous son nom, il donna ordre au commandant de Jaursurdi de remettre la ville entre les mains des Kharismiens & de se rendre à la Cour. La ruse ayant réussi, Din Mohammed fit main basse sur les troupes Persannes. A cette nouvelle Thamas se mit en campagne avec une armée considérable pour punir l'Usbek de sa supercherie & de sa cruauté. Din Mohammed vint à

ſa rencontre à la tête de cinquante chevaux & ſe jetta à ſes genoux. Thamas étonné lui mit ſa main droite ſur l'épaule & ſa gauche ſur le ſein, pour voir ſi ſon cœur n'étoit point agité : n'y ſentant aucun mouvement extraordinaire, il admira l'intrépidité de ce Prince, lui laiſſa la ville de Jaurſurdi, lui donna une fête magnifique & l'accompagna juſqu'à quelque diſtance du camp, après l'avoir comblé de préſens & de careſſes. Thamas étoit né avec une ame noble & généreuſe ; le plaiſir le dégrada.

Les armes à la main, il ſe rappella les affronts qu'il avoit reçus de la part des Turcs ; il ſe rappella que ſi ſon pays ne s'étoit défendu de lui-même, il ne regneroit peut-être pas même dans les montagnes qui lui avoient ſervi d'aſyle ; il ſe rappella qu'il avoit perdu & la réputation & quelques provinces de ſon Royaume. Animé par ce ſouvenir & peut-être favoriſé par Muſtaphâ, fils de Soliman, gouverneur d'Amaſie, lequel recherchoit ſa fille en mariage, il entra ſur les terres des Turcs, pendant que leurs armes s'émouſſoient ſur l'Europe. Sa vengeance, pour avoir été lente à éclater, n'en fut que plus cruelle ; il mit tout à feu & à ſang. Ses troupes prirent d'emblée Erdiſch & Aglaſch. Iskender Pacha ramaſſa à la hâte les forces de l'Aſie, pour s'oppoſer à cette irruption. Le Sofi marcha à ſa rencontre & fit de cette armée une 959.
horrible boucherie. Les Turcs laiſſerent, dit-on, cent mille hommes 1552.
ſur le champ de bataille. On attribue cette victoire à l'artillerie Portugaiſe. Soliman prit ſur lui le ſoin de venger la honte du nom Ottoman & d'humilier l'orgueil des Perſes.

On vit alors la tyrannie dans ſon revers. Des mécontens cou- 960-61.
rurent en foule ſe ſoumettre à Soliman. Parmi ces transfuges, on 1553.
diſtinguoit Huſſein, gouverneur du Schirvan, qui ſervit de conducteur aux Turcs, & Kouliskhan, moins fameux par cette déſertion que par ſes ouvrages de muſique, que les maîtres de l'art, tant en Perſe qu'en Turquie, regardent encore aujourd'hui comme inimitables. Le Schah Perſan, défié par le Héraut du Padiſchah Turc qui l'attendoit en raſe campagne, s'il avoit aſſez

Histoire de Perse. bonne opinion de ses gens pour se reposer de son sort sur leur valeur, n'osa paroître devant l'ennemi. Palais, maisons royales de plaisances, villages, villes, tout le pays qui s'étend de Tauriz à Méragye fut abandonné au fer & aux flammes, si l'on en croit les historiens Turcs. Thamas, au lieu de combattre, attendit la retraite de l'ennemi. Pendant que celui-ci étoit à Bagdad, il y eut des conférences pour la paix; il fut enfin conclu que les villes de Van, de Marasch & de Moussoul serviroient de limites à l'Empire Ottoman.

962. 1554. Sur ces entrefaites, Aboul, Sulthan du Kharisme, entra dans le Khorassan. L'armée Persanne s'y présente pour l'en chasser. Enfin, après divers mouvemens, les Kharismiens perdirent dans un combat dix mille hommes, avec le fils du Sulthan qui les commandoit. Mais ils ne tarderent pas de renouveller leurs irruptions.

963, & s. 1555, & s. Les Usbeks donnoient beaucoup de soin à la Cour de Perse. Leur Sulthan Ali partageoit son armée en troupes de brigands. La Cour de Perse informée de leurs ravages extraordinaires, envoya contre eux Bader Khan avec douze mille hommes. Ali n'avoit alors que trois mille hommes à opposer à l'ennemi, il ne refusa pourtant pas le combat; il disputa, il balança la victoire, il l'emporta par un coup de main d'Ababeg, chef des Turcomans. On prit sur les Persans un si grand nombre de chevaux, qu'Ali ayant fait présent à son écuyer de chaque neuviéme cheval qui lui revenoit pour sa part, l'écuyer en eut sept cens. Ali, moins attiré par le butin que par la gloire, continua d'inquiéter les Persans;
965. 1557. sa mort seule mit fin à ses entreprises.

967. 1559. Thamas réparoit ses pertes par des extorsions ou par des lâchetés. Bajazet, fils de Soliman II, avoit été défait par son frere Selim; il se réfugia sous le trône de Perse. Le Schah lui promit sa médiation auprès de son pere avec une de ses filles pour son fils Orchan. Pendant que les Ambassadeurs Persans disoient à Constantinople que si Bajazet avoit perdu un pere en Turquie, il en avoit trouvé un autre en Perse, on le resserroit étroitement. Les

Perfans prétendent que ce Prince, violant l'afyle qu'on lui avoit donné, forma des complots contre Thamas, & qu'un de fes officiers avoit dit : *Que ne maffacrons-nous cet hérétique ? Pouvons-nous douter qu'avec fes rufes & fes artifices il ne nous faffe périr, fi nous ne le prévenons ?*

Quelque parti qu'on prenne entre les hiftoriens, Thamas n'eft qu'un lâche, foit qu'il ait immolé fans caufe celui qu'il avoit reçu dans fon alliance, foit qu'il ait craint d'être détrôné par un homme fans arme & fans appui. Bajazet & fes enfans tomberent dans le fond d'une prifon affreufe, lorfqu'on eût appris que Soliman fe préparoit à venir l'enlever de force. Thamas vendit la vie de ce Prince pour une fomme d'argent. Les bourreaux que Soliman envoya pour l'étrangler ainfi que fes quatre enfans, eurent de la peine à le reconnoître, tant il avoit fouffert dans fa prifon.

Il n'y a pas lieu de douter que la crainte des armes Ottomanes n'ait engagé le Schah à fe fouiller du fang de fon hôte. Je ne fçais fi ce Prince mérite les éloges que lui donnent ces hiftoriens, quand ils le confiderent à la tête des armées. Il eut peut-être de l'habileté, mais il ne donna pas de grandes preuves de valeur. On le voit prefque toujours fuyant devant l'ennemi, & s'il eût quelquefois des fuccès, ce fut l'ouvrage de fes généraux & de fes alliés. Les armes des Turcs le jettoient dans une telle frayeur, que pour ne pas les attirer fur fes Etats, il tint jufqu'à fa mort fon 974.
fils Ifmaël en prifon, & qu'il l'exclut du trône parce que ce Prince, 1566.
en tems de trêve, avoit contenu par la force le Pacha d'Erzerum, qui ne ceffoit d'infefter les frontieres. En vain les Princes Chrétiens le folliciterent-ils de fe liguer avec eux contre leur ennemi commun, fous le regne de Soliman & fous celui de Selim; il le laiffa tranquillement prendre fans ceffe de nouvelles forces qui devoient être fatales à fon Empire. Peut-être qu'il n'évitoit la guerre 978, *& f.*
que pour n'être pas troublé dans fes plaifirs. Après ces événemens, 1570, *& f.*
il fe plonge fi avant dans la débauche qu'il femble difparoître du trône. On n'entend prefque plus parler que de fes miniftres, de

quelques-uns de ses généraux & de sa mort. On détrôna les Princes de Géorgie, Davit & Caron. Davit gagna les bonnes graces du Sofi en embrassant le Mahométisme, & obtint le gouvernement de la Géorgie Persienne.

Ce Prince injuste, inappliqué, voluptueux, avide du bien de ses sujets & méprisable, quoiqu'il fût né avec de grands talens & de grandes qualités, mourut après avoir disposé de l'Empire en faveur de son fils Caïdar-Mirizés. Nonobstant ses dernieres volontés, les grands appellerent Kohdabendé, l'aîné de la famille, au trône : Khodabendé en parut le plus digne, puisqu'il eut la noblesse de la refuser, parce qu'il en connoissoit les charges, & qu'avec son goût pour la vie tranquille, il craignoit de ne pas en remplir les obligations. Ismaël, second fils de Thamas, passa de la prison sur le trône. Les maux qui sont l'ouvrage de la nature ou du hazard, sont en général capables d'adoucir le caractere; les malheurs qui sont l'effet de l'injustice & de la méchanceté des hommes, sont plutôt propres à l'aigrir. Lorsque ce Prince étoit dans la prison pour le sujet que nous avons exposé plus haut, son pere lui envoya de très-belles filles pour le distraire des chagrins de sa captivité; ce Prince les refusa, par la raison, disoit-il, que les plaisirs n'étoient pas faits pour des malheureux comme lui, & qu'il ne devoit pas mettre au monde des malheureux. A peine eut-il la couronne sur la tête qu'il fit mourir Hadur-Mirizés, à qui son pere l'avoit léguée.

985. 1577. Ismaël II, pour découvrir ses ennemis & sur-tout les auteurs de sa disgrace, fit courir le bruit de sa mort & faire les apprêts de ses funérailles. A cette nouvelle, les Seigneurs de la Cour laisserent éclater leurs sentimens, dans une circonstance où le frein qui retient la vérité est ordinairement rompu. Alors le Roi paroît en public, il arrête les uns, il poursuit les autres. Les Turcs allarmés de quelques préparatifs qu'il ne faisoit que contre des Seigneurs de son Empire, se mettent aussitôt en campagne. Le Roi se hâte de tirer vengeance de ses sujets, & se dispose à recevoir les

Turcs : Petiancocona, ſa ſœur, l'empoiſonna. Khodabendé, preſſé par les inſtances des grands, accepte à la fin la couronne, il eſt proclamé Roi à Casbin par les ſuffrages unanimes de la nation. Il commence ſon regne par le meurtre de trois de ſes freres, qu'il attire de Turquie à force de promeſſes.

HISTOIRE DE PERSE.

Iſmaël avoit donné retraite à un Sangiac du Kurdiſtan nommé Abdallah, qui injuſtement accuſé auprès de la Porte, avoit cherché ſon ſalut dans la fuite. Abdallah trouva dans la Perſe des armes pour recouvrer ſes Etats. Le Beglierbeg de Van & les Sangiacs des environs, commencerent alors à faire des courſes ſur les frontieres, en diſant que le Sofi étoit infracteur de la paix, puiſqu'il appuyoit des rebelles. Il arriva dans le même tems que des Mollahs Turcs répandirent dans la Natolie le Sofiſme. Enfin des ſonges, augures puiſſans chez la nation Turque, inviterent Amurat III à faire éclater le feu dont il n'avoit encore brillé que des étincelles. Telles furent les cauſes de la guerre.

Les diviſions qui affoibliſſoient la Perſe encouragerent le Turc. 986.
Muſtafa partit de Conſtantinople à la tête de 150 mille combattans. 1578.
A peine l'Emir Thamas eut-il le tems de raſſembler 20 mille hommes; il oſa néanmoins marcher à la rencontre de l'ennemi; & dans la plaine de Chiolder, les deux nations, avec des forces très-inégales, firent le premier eſſai de leur valeur & de leur fortune. Le champ de bataille fut inondé du ſang de quinze mille Turcs. Muſtafa vint tout auſſi-tôt attaquer le vainqueur aveuglé par ſon triomphe; la nuit ſauva les Perſans d'une entiere déroute. Ceux-ci s'applaudirent de leurs ſuccès en fuyant, & Muſtafa ſcella ſon triomphe par la priſe de Teflis; toutefois la perte des Turcs fut incomparablement plus grande que celle des Perſans. Le paſſage d'un fleuve & l'entrée du Schirvan leur coûterent encore 15 mille hommes, & leur chef arracha une ſeconde fois la victoire à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, la Cour de Perſe avoit levé une grande 987.
armée qui brava les rigueurs de l'hiver, remporta une victoire 1579.

Histoire de Perse.

ſignalée & chaſſa les Turcs du Schirvan. Les Tartares, gagnés par Oſman qui avoit fui après la derniere action, s'avancerent pour venger les Turcs. Il fut aiſé à ſoixante mille hommes de triompher d'un parti Perſan. Emir Hemz, fils aîné du Sofi, arrêta leur fortune. Leur armée ſe diſſipa pour former des bandes de brigands. Les Géorgiens aidoient les Perſans à faire tête dans l'Arménie à Muſtafa. Le Capitan Pacha Kilige étoit venu avec une armée navale bâtir un fort dans la Mingrélie; l'orage diſperſa ſa flotte & l'ennemi ruina ſa fortereſſe. La contagion & la diſette combattoient pour les Perſans. Ce n'étoit dans les armées Turques que mutinerie & ſédition.

Abdil Kherai, Prince Tartare, pris dans le dernier combat, étoit traité par Khodabendé, non comme priſonnier, mais comme ami. Le Sofi avoit le deſſein de lui donner ſa fille en mariage & de tourner par là contre les Turcs les forces de leurs alliés. Les Satrapes Perſans furent jaloux de la faveur à laquelle s'élevoit un étranger, un ennemi, ils épierent la conduite de leur rival. Sa beauté & ſes graces lui avoient gagné le cœur de la Reine. On le découvrit. Leur haine éclata ſous le nom de zèle pour l'honneur de leur maître; ils aſſaſſinerent & le Tartare & la Sulthane.

Cependant les Perſans enlevoient aux Turcs leurs conquêtes dans le Schirvan & dans la Géorgie; ils aſſiégeoient Teflis. Haſſan Pacha fut détaché avec vingt mille hommes pour aller ſecourir la place; mais Aly-Kouli & Zumon ou Simon, Prince de Géorgie, bouchoient le détroit de Tomanis: il fallut les forcer dans les bois, partagés en pelotons. Haſſan rafraîchit Teflis d'hommes & de munitions de toute eſpéce; à ſon retour, Zumon hacha ſon arriere-garde. Cette guerre coûtoit juſqu'alors aux Turcs 70 mille hommes enlevés par l'épée, la peſte ou la famine. Amurath rappella Muſtafa & le fit Manſul, homme ſans emploi. Enfin le Sofi prit le parti de couvrir ſes Etats avec des corps de cavalerie, ſans engager aucun combat déciſif & d'envoyer des Ambaſſadeurs

à

à la Porte pour faire des propositions d'accommodement, mais la Cour de Constantinople ayant demandé tout le pays *où le cheval de Soliman avoit imprimé ses fers*, toute lueur de paix s'évanouit. HISTOIRE DE PERSE.

La dureté du tems rallentit les opérations; le soldat rebuté par les souffrances se déroboit aux armes. Le Roi de Perse attendoit l'ennemi avec 30 mille hommes auprès de Tauriz, dans un lieu pourvu abondamment de toutes choses & avantageux par son assiette, pendant que deux de ses principaux capitaines allerent soutenir en Géorgie le Prince Zumon. Sinan Pacha, général des Turcs, étoit campé à Tomanis, pour fermer le détroit par une forteresse. Une grosse pluie qui tomba pendant huit jours & huit nuits l'obligea de lever son camp & d'abandonner son projet. Tout ce qu'il put faire, ce fut de jetter du secours dans Teflis. Au lieu d'aller chercher le Sofi dans le cœur de ses Etats, il l'engagea dans de nouvelles négociations pour la paix. Il y a des auteurs qui prétendent que les Persans l'obligerent de quitter la campagne & de se réfugier dans Argyre; que du même pas ils allerent sur la côte du Pont-Euxin forcer, quoique sans artillerie, une citadelle qu'ils nomment Casi, gardée par dix mille hommes; qu'ils serrerent si étroitement Sinan dans son asyle, qu'il fut contraint d'envoyer au loin treize mille chevaux au fourrage, & qu'il n'échappa à l'épée d'Emir Hemz, que le chef de ce détachement qui, blessé de quatre coups d'épée, ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval. D'autres enfin disent que Sinan fit lever aux Persans le siége de Teflis & qu'il conclut avec eux une paix par laquelle les deux Empires seroient remis sur le pied où ils étoient avant la guerre. Quoi qu'il en soit, le Sofi envoya Ibrahim-Khan en ambassade à Constantinople, & pendant les conférences, la guerre fut suspendue par une trêve. 988. 1580.

Osman Pacha, par des courses sur les terres Persannes, rompit le nœud à demi formé. Hemz-Mirza lui dressa une embuscade, dans laquelle les Turcs laisserent quatre mille hommes & beaucoup 989. 1581.

HISTOIRE DE PERSE.

de butin. La guerre se rallume avec plus de violence. Les Persans & les Géorgiens tombent sur Mahomet-Pacha comme il passoit une riviere pour se rendre à Teflis, & enlevent les charriots chargés d'argent & de munitions qui passent sur les cadavres de
990. 1582. douze mille Turcs. Les armées Persanes disparoissoient à mesure qu'elles avoient remporté quelqu'avantage. Le pays les mettoit à couvert des poursuites de l'ennemi dont elles déconcertoient plus sûrement les entreprises par ces attaques brusques & inattendues, que si elles l'eussent suivi pied à pied. Les Turcs se bornerent enfin à des courses plus désavantageuses qu'utiles pour eux, quoi qu'Osman Pacha, de retour à Constantinople, allât présenter dix-sept clefs au Grand Seigneur, comme s'il lui avoit soumis dix-sept places : c'étoient des clefs de châteaux & de bourgs. A mesure que le manque de vivre obligeoit les Turcs de s'éloigner, les Persans reprenoient tout ce qu'ils avoient perdu ; & comme ils faisoient eux-mêmes le dégât dans les campagnes, l'ennemi ne pouvoit subsister long tems. Après avoir détaché vingt mille hommes pour la Géorgie & assuré les frontieres, le reste des troupes se retire dans le cœur de la Perse, où elles sont mieux défendues par leurs deserts que par de fortes places.

991. 1583. Khodabendé étoit alors agité par des soupçons sur la fidélité de son fils Abbas-Mirza, gouverneur du Khorassan : c'étoit l'ouvrage d'un Visir jaloux. Ces soupçons abattirent la tête à quelques Seigneurs affectionnés au jeune Prince. Abbas envoya des Ambassadeurs à son pere : son langage fut celui d'un fils tendre, d'un sujet fidéle, d'un innocent opprimé. Il obtint la permission de prouver que sa conduite répondoit à ses paroles. Les cris unanimes des peuples du Khorassan le justifierent. Le Visir Salmas qui s'étoit élevé au gouvernement de la chose publique par la flatterie & par des moyens plus odieux, qui tous les jours induisoit le Sofi à charger son Royaume de nouvelles impositions, qui venoit enfin de brasser la ruine d'un Prince innocent pour mettre son gendre Emir-Khan à la tête des plus belles provinces, fut puni du dernier

upplice. Abbas sortit de Hérat pour aller au devant de son pere, & ils verserent des larmes dans les bras l'un de l'autre. Abbas resta dans le Khorassan, où il fut occupé à réprimer les Usbeks qui rompoient tous les freins qu'on pouvoit leur imposer.

Pendant que la Cour de Perse étoit enveloppée dans les dissentions domestiques & qu'elle se flattoit que les Turcs seroient retenus hors du Royaume par les Géorgiens, Férath-Pacha méditoit une grande expédition. La défection d'un Prince Géorgien le traversa; elle divisa ses forces; toutefois il suivit le fil de son entreprise. Emir-Khan, chargé de défendre la frontiere, ne parut point en campagne, lâcheté ou trahison qui lui coûta la vue, ses biens, la liberté, & enfin la vie. Cette mort répandit l'esprit de sédition parmi les Turcomans, qui formoient deux légions dans les troupes de Perse, & qui entre tous leurs chefs distinguoient Emir-Khan: ils refuserent d'obéir au Prince Hemz, qui, s'avançant avec une armée de trente-cinq mille hommes pour se joindre aux Princes de Géorgie, fit reculer les Turcs. Ferath, repoussé vigoureusement par ce Prince, se replia sur la Géorgie, où Zumon & Manucchiar balancerent par leur courage & par la bravoure de leur nation un ennemi bien supérieur en nombre. Sur ces entrefaites, les Tartares refuserent de marcher contre les Perses, le Turc employa une partie de ses forces à les réduire, & Ferath essuya beaucoup de disgraces.

Enfin le fils du Sofi prit une route toute contraire à celle qu'on avoit suivie jusqu'alors. Au lieu de se borner à escarmoucher avec l'ennemi & à le consumer lentement, il forma la résolution de lui faire face, de lui livrer combat sur combat & de finir promptement la guerre. Mais l'armée Persanne n'étoit que de cinquante mille hommes, tandis que les Turcs paroissoient à la vue de Tauriz au nombre de 150 mille soldats. Emir Hemz se mit en embuscade dans des jardins. L'avant-garde d'Osman s'approche, il la défait. Un corps de vingt mille hommes survient, il l'écharpe. Enfin toute l'armée Turque arrive à Tauriz, que l'on avoit aban-

992. 1584.

donnée ; elle eut à souffrir & de divers partis Persans & des habitans de la ville qui fut misérablement saccagée trois fois. Après avoir passé tous les hommes, à l'exception des enfans, au fil de l'épée, Osman la peupla aux dépens des campagnes & des villages voisins, & bâtit un fort sur une montagne qui la commandoit. Cependant les Persans ne cessent de harceler l'ennemi, ils attirent en reculant un corps de trente mille hommes dans un défilé, & sans aucune perte de leur part, ils remportent un avantage considérable que la nuit les empêche de poursuivre. Enfin Emir Hemz défie Osman au combat, & prenant habilement l'avantage du lieu il engage une bataille qui dure depuis le lever du soleil jusqu'à minuit. La furie du premier choc renverse la cavalerie des Turcs sur leur infanterie. Le Prince, capitaine & soldat, court d'un bout à l'autre, portant par-tout le feu qui l'animoit : tantôt à la tête, il chargeoit l'ennemi; tantôt à la queue, il rallioit ceux qui se débandoient. Au fort de l'action, des Persans jettés dans des embuscades prennent l'ennemi en flanc, en queue, l'enveloppent, l'ébranlent de tous les côtés. Les Turcs sont mis en déroute, après avoir vu tomber sur le champ de bataille quatre Pachas, dix-huit Sangiacs & trente ou quarante mille soldats. Osman mourut épuisé par la fatigue du combat & par une maladie dont il avoit été attaqué à Tauriz. Les Persans sont aux trousses des vaincus, ils leur enlevent dix-huit mille chevaux chargés d'esclaves & des richesses du sac de Tauriz ; ils s'enfoncent dans le centre de leur armée, ils pénetrent jusqu'à l'artillerie & aux munitions, ils attaquent leur camp & ils les forcent de se réfugier à Van. Les Turcs prétendent qu'Osman fut victorieux & que les Persans n'oserent plus paroître en campagne : ils y perdirent 80 mille hommes & 100 piéces de gros canon. Des divisions intestines empêcherent la réduction de Tauriz.

993, & s. Ferath Pacha renvoyé en Perse, ne put jamais s'établir que dans
1585, & s. quelques forts qu'il éleva lui-même en divers endroits & qu'il fut enfin obligé d'abandonner, ainsi que tout le reste de la Perse,

excepté les environs de Tauriz, quoiqu'il eût eu plus de ſuccès en combattant dans cette campagne qu'à la premiere. La guerre continue encore, mais ce ne ſont plus que des traits de flammes qui ſortent de loin en loin de deſſous la cendre des armes conſumées. Si l'on ne fit la paix qu'en 998, on avoit ceſſé de faire la guerre à la fin de 986, excepté du côté de Tauriz.

Cette longue & ſanglante guerre fut glorieuſe aux Perſans, ſi l'on apprécie la gloire des armes par les grandes victoires. Il paroît que les Turcs ne la trouvoient pas fort honorable pour eux, quoi qu'en diſent leurs hiſtoriens, puiſqu'ils rappellerent tous leurs généraux les uns après les autres. Cependant tout vaincus qu'ils étoient, ils reſtoient preſque toujours maîtres de la campagne, par la ſupériorité que leur donnoit le nombre. S'ils gagnerent quelques villes, ils firent en hommes une perte incroyable. Les Perſans, avec toutes leurs victoires, furent réduits à une grande miſere & à une paix déſavantageuſe. Les diſſentions cauſées par les Turcomans & par la famille royale pour la ſucceſſion, ouvroient au Turc un beau champ : pendant que les Usbeks le ſecondoient du côté du nord, il ſe tourna heureuſement du côté de l'Europe. La Perſe perdit, à ce que diſent les Turcs, dans cette guerre, trois provinces. Leurs hiſtoriens, comme leurs généraux, ſont ſujets à transformer les bourgs en villes, les villes en provinces, les provinces en Royaumes. Cependant la Porte eut de quoi former dans ſes conquêtes près de quarante mille Timariots. *994, & ſ. 1586, & ſ.*

Mahomet Khodabendé, qui mourut en 993, n'étoit preſque pas ſorti de ſon palais pendant toute la guerre. Les uns le taxent de lâcheté & d'incapacité. D'autres attribuent à ſa ſageſſe la reſiſtance & les ſuccès de ſes armées. Bizarus qui écrivoit ſon hiſtoire de ſon vivant, en parle comme d'un grand Roi : Oléarius qui voyageoit en Perſe cinquante ans après ſa mort, aſſure que les Perſans le regardent comme un Prince timide, incapable, efféminé, qui, tout entier au jeu & au plaiſir, ſe laiſſa mollement enlever pluſieurs provinces par les Turcs & par les Usbeks. Si ce

Histoire de Perse.

dernier portrait eſt vrai, Khodabendé avoit eu le mérite de ſe rendre juſtice lorſqu'il avoit refuſé la couronne. Il ne fut pas guerrier, mais il put être un Prince habile, & du fond de ſon cabinet conduire ſes armées. Je ne ſerois point étonné qu'avec ce mérite bien plus grand dans un Roi que celui de héros, il eût paſſé pour un Prince mépriſable. La grande populace du genre humain n'apperçoit que ce qui frappe avec éclat; elle voit ſur les champs de bataille, elle ne voit pas dans les cabinets. Un homme va ſe lever d'un génie égal à ſon courage, qui apprendra enfin à la Perſe à connoître ſes forces & qui les déployera au grand étonnement de l'Aſie.

Emir Hemz ſuccéda à Khodabendé. Iſmaël, ſon frere, le fit aſſaſſiner par des ſcélérats déguiſés en femmes. Le gouverneur de Mirza-Abbas fit couper la gorge à Iſmaël, pour prévenir ſes mauvais deſſeins contre ſon éleve. La plûpart des auteurs ne mettent ni Hemz ni Iſmaël au nombre des Rois de Perſe.

Schah-Abbas, âgé de dix-huit ans, commença ſon regne par des actes de hauteur & de ſévérité, qui apprirent aux grands qu'il ne vouloit dans ſes miniſtres que des ſujets. Son gouverneur qui avoit fait paſſer le ſceptre dans ſes mains, ſe prévalant trop de ſes ſervices & prétendant le gouverner, reçut de ſa main un coup mortel, & toute ſa famille périt avec lui : crime horrible de Schah-Abbas, puiſque ſon bienfaiteur n'en avoit point commis.

L'Empire avoit été dégradé par les Turcs & par les Usbeks; Schah-Abbas va d'abord reprendre dans le Khoraſſan la partie Perſanne qu'il avoit gouvernée du vivant de ſon pere. Il pouſſe Abdallah, Prince des Usbeks, de retranchemens en retranchemens, juſqu'aux extrêmités de la province. Une victoire complete lui livre & ce Prince, & ſes enfans, & ſon frere, & le reſte de ſes Etats; mais il ſouille ſon triomphe, en faiſant tomber la tête de ces Princes priſonniers, ſur le champ de bataille. Cette action ſe paſſa auprès de Meſchad ou Meſched. Schah-Abbas bâtit dans cette ville une moſquée à l'Iman Rezez, fameux Dervish qu'on

honoroit déjà dans ce canton, & il y institua un pélerinage pour détourner la dévotion des pélerinages de la Mecque, qui coûtoient des sommes considérables à l'Etat. Le peuple s'accoutuma à cette mosquée, & la Mecque fut insensiblement oubliée.

HISTOIRE DE PERSE.

Abbas, pour n'être point contraint de partager ses forces, avoit 1005.
recherché l'alliance de la Porte. Son premier Ambassadeur parut 1597.
à Constantinople avec la pompe d'un potentat. Les Turcs lui rendirent de grands honneurs, mais il demanda vainement la restitution de Tauriz. Dans son séjour à la Cour Ottomane, il remarqua que la Sulthane mere gouvernoit l'Etat par ses créatures. Le 1007.
Sofi, informé par cet honnête espion de l'état de son ennemi, re- 1599.
vêtit une Dame de Perse du caractere d'Ambassadrice, dans l'espérance qu'elle s'introduiroit dans le serrail & que là elle pourroit traiter avec la Sulthane plus heureusement qu'avec les ministres. Enfin il prit le parti de la guerre. Le Persan Hassan Moluc & l'Anglois Antoine Scheler parcoururent l'Europe, munis de ses pouvoirs, pour engager les Princes Chrétiens dans une ligue contre leur ennemi commun.

L'Empereur d'Allemagne qui avoit déjà les armes à la main, 1009.
saisit avidement l'occasion de lier une plus étroite intelligence avec 1601.
un Prince qui pouvoit opérer une puissante diversion. Le Pape envoya deux Jésuites Portugais en Perse pour entretenir le Sofi dans ses dispositions.

Alors l'épée teinte du sang des Usbeks tomba sur les Turcs; elle ne trouva d'abord aucune résistance. Des rebelles qui désoloient la Turquie Asiatique arrêtoient les forces Ottomanes; ils couvroient les opérations du Sofi qui les aidoit de ses secours; enfin les Persans étoient puissamment secondés par les Géorgiens. Il partit des armées de Constantinople, mais elles se dissiperent avant que d'avoir mis le pied dans la Perse.

Depuis la mort d'Ismaël I les Turcs avoient conquis dans ce Royaume au moins cent cinquante lieues de pays du sud au nord, à prendre depuis Tauriz jusqu'aux extrêmités du Royaume de

Kaket, & autant & même davantage en largeur en tirant de la côte occidentale de la mer Caſpienne vers la mer Noire, ſans compter la Méſopotamie & la Syrie. Schah-Abbas ſe jette d'abord ſur leurs dernieres conquêtes, le Schirvan & l'Arménie. La fortune ou plutôt la foibleſſe de la Cour & des armées Ottomanes
1013. le ſeconde de tous les côtés. Tauriz & Erzerum, capitales de
1604. ces deux provinces, entraînent avec elle ſous ſon joug toutes les places voiſines. Abbas va camper ſous Van pendant que les Géorgiens aſſiégent Teflis & forcent les Turcs à évacuer entiérement la Géorgie. L'armée Turque arrive, fatiguée & manquant de vivres, à la vue des Perſans; ceux-ci ne lui donnent pas le tems de ſe reconnoître, elle ne ſoutient pas le choc; ils la pourſuivent dans ſa déroute & ils la harcelent ſi vivement, qu'à la fin elle eſt preſqu'entiérement détruite.

1014. Une nouvelle armée, plus nombreuſe que celle-là, paroît à
1605. trois lieues de Tauriz. Les généraux Perſans qui n'étoient pas en force, l'amuſent par des eſcarmouches pendant qu'ils envoyent en diligence avertir le fils du Sofi, qui commandoit un corps de douze mille chevaux, de venir les joindre. Un eſpion en avertit les Turcs qui s'avancent pour empêcher la jonction. On ſe charge rudement de part & d'autre; les deux nations ſe portoient une haine ſi cruelle, que les ſoldats ne ſe faiſoient point de quartier, & qu'après un long carnage ils ſe trouvoient moins raſſaſiés de ſang que fatigués d'en avoir répandu. Enfin le ſecours arrive aux Perſans: ces troupes fraîches emportent la balance; une ſanglante défaite ruine entiérement dans ce pays les affaires des Turcs. Les vaincus laiſſerent leur canon, leurs munitions, leur bagage & tout leur camp au pouvoir de l'ennemi; ce qui fut le ſalut des fuyards, que l'on ceſſa de pourſuivre pour piller. Le Pacha de Damas, neuf Beglierbegs, trente Sangiacs & trente mille ſoldats reſterent ſur la place, dans cette mémorable journée. Le Sofi n'eut pas d'autre embarras que le choix des conquêtes; il fit rentrer le Kurdiſtan ſous la domination Perſanne. Son Ambaſſadeur qui

passa par Lyon pour se rendre à la Cour de l'Empereur d'Allemagne, disoit qu'il avoit conquis plus de quatre-vingt villes, & qu'il avoit sur pied deux cens mille hommes d'infanterie avec cent mille chevaux. Histoire de Perse.

La guerre coupoit de tous les côtés les nerfs à la puissance Ottomane. Le Pacha d'Alep étoit alors révolté, victorieux & dominant dans la Syrie. Le Sofi qui fondoit déjà Bagdad & les environs, lui envoya de riches présens, en lui offrant une société d'armes pour ruiner de concert l'Empire Turc, mais dans le même tems il apprit les négociations des Allemands avec la Porte, & il craignit que toutes les forces de son ennemi réunies contre lui seul, ne le fissent reculer sur sa fortune. Les promesses qu'il fit à l'Empereur Rodolphe de lui envoyer des secours d'hommes & d'argent, n'empêcherent point la conclusion de la paix en Europe.
Cependant ses troupes avoient pris Gandge sur les confins de la 1015.
Géorgie, & elles pénétrerent si avant dans la Thrace qu'elles 1606.
aiderent les Florentins dans une entreprise sur l'isle de Chypre. Le Pacha d'Alep met tous les trésors de la Syrie en dépôt entre
ses mains. Enfin il apprend à l'Asie & à l'Europe, par une grande 1016.
victoire qu'il remporte sur Achmet Pacha, qu'Abbas le grand se 1607.
suffit à lui seul, & que toutes les forces Ottomanes ne peuvent ni le vaincre ni l'étonner.

Il ne cessoit de combattre en Asie & de négocier en Europe. 1017.
Pour s'affectionner les Princes Chrétiens, il permit à leurs Re- 1608.
ligieux de fonder en Perse des couvents. La Mésopotamie & la Palestine commençoient à se ranger sous son obéissance, & la nation Persanne devenoit la premiere nation de l'Asie & la plus redoutable de l'univers. A Constantinople, on levoit chaque année une armée nouvelle pour aller remplacer en Perse celle que le sabre, la faim & l'indiscipline venoient de détruire; l'on n'accusoit des malheurs de l'Empire que les généraux; on les rappelloit, on les punissoit & l'on se trouvoit toujours dans la nécessité d'envoyer & d'autres généraux & d'autres troupes. Nasuf-Pacha arrive

HISTOIRE DE PERSE. en Babylonie plein de confiance, & il inspire du courage à ses soldats.

1018. 1609. Les Persans toujours triomphans, alloient au combat comme à une victoire assurée. Leurs chefs joignoient ordinairement la ruse à la force, & la ruse décidoit souvent du succès. Nasuf l'éprouva. Pendant que ses troupes, sur le champ de bataille, disputoient vaillamment la Mésopotamie à l'ennemi, les Persans l'attirent insensiblement dans un piége : tandis qu'il peut à peine faire face à ceux qu'il a en tête, ils l'attaquent en queue & par les flancs en poussant de grands cris ; l'épouvante tombe avec leur choc imprévu sur les Turcs, qui ne sçavent de quel côté fuir. Le combat cesse, la boucherie commence, & le massacre ne finit qu'après la mort de vingt mille Ottomans, qui furent suivis par un grand nombre de blessés : le reste fut fait prisonnier.

1019. 1610. Schah-Abbas eut souhaité se reposer sur ses conquêtes, après avoir étendu la Perse presque jusqu'à ses anciennes limites. Il

1020. 1611. dressa un projet de paix, par lequel il proposoit d'abandonner ses nouvelles provinces à son fils, qui en feroit hommage à la Porte & qui lui payeroit tous les ans un tribut de cent bales de soie. Le Divan de Constantinople desiroit la paix ; il vint à bout de faire déterminer le Sofi à envoyer un Ambassadeur à la Porte. Ce ministre dit en chemin au Chiaoux qui l'accompagnoit, que dans le cas où la paix n'auroit point lieu, son maître voudroit bien que le Sulthan consentît à imiter l'exemple de ces Rois de l'antiquité, qui se battoient corps à corps pour épargner le sang de leurs sujets, & terminoient ainsi leurs démêlés sans exposer leurs Etats à une désolation générale. Le Grand Seigneur rejetta les propositions du Sofi, & comme s'il avoit eu dans ses mains l'épée de Schah-Abbas, il exigea la restitution de tout le pays conquis par les Persans, voulant rétablir les choses sur le pied où elles

1021. 1612. étoient avant le regne de Mahomet III. Le Sofi fut indigné de l'insolence du Sulthan ; on crut à sa Cour qu'il y avoit eu de la foiblesse dans les procédés de l'Ambassadeur, & que ce ministre

avoit offert comme tribut les foies qu'il avoit portées à Conftantinople pour y faire des préfens : on lui creva les yeux ; d'autres difent qu'on lui trancha la tête. Abbas fit perdre la vue & les bras au Chiaoux Turc qui avoit accompagné l'Ambaffadeur. Suivant eux, l'Ambaffadeur avoit conclu la paix, aux conditions que le Sulthan avoit propofées. Leur fentiment me paroît le plus vraifemblable.

Pendant ce tems-là les Drufes fe revolterent contre le Sulthan Achmet. Cet événement favorifa les deffeins du Sofi : il envoya fon général Achomat du côté de l'Arabie, d'où foixante mille hommes commandés par un capitaine Arabe, nommé Bourfaca, s'avançoient, menaçant les provinces méridionales du Royaume. Les Perfans triompherent de ces troupes indifciplinées. Ils pouf- 1022.
ferent leur victoire jufques dans l'ifle de Magna. Cette ifle entre- 1613.
prit dans la fuite de fecouer le joug, mais elle fut reconquife.

A la nouvelle de la défaite des Arabes, une armée Turque vint à grandes journées dans l'Afie Mineure. Les Perfans trop inférieurs en forces pour fe confier uniquement en leur valeur, eurent recours aux ftratagêmes. Les Turcs donnerent, felon leur coutume, dans l'embufcade. Le Sofi ne leur laiffa que le parti de fe jetter en défordre dans les forterefles voifines ; il ne lui en coûta pas plus de fang pour s'emparer dans cette contrée de plus de cent lieues de pays. Achomat s'établit en divers endroits fur le golfe Perfique, & mourut dans les bras de la victoire.

Pendant que le Sofi donnoit fes ordres pour la garde & pour 1023.
l'adminiftration civile de la Méfopotamie & de la Babylonie, un 1614.
de fes neveux qu'on nomme Alteghin, jaloux de la fortune d'un rival qui avoit emporté fur lui le gouvernement d'une province, arbora l'étendard de la révolte fous lequel un de fes parens attira un puiffant fecours de Tartares. Abbas, le Prince le plus jaloux qui fut jamais de fon autorité, fe difpofa à tirer de ce nouvel ennemi une vengeance d'autant plus cruelle que c'étoit un ennemi domeftique, un ennemi de fon fang. La colere donnoit un nou-

Histoire de Perse.

veau poids à ses armes victorieuses; il écrasa l'inexpérimenté Altéghin; il châtia les Tartares; il punit les rebelles; il fit trancher la tête à son neveu.

Les Turcs, dans cet intervalle, n'avoient fait que des efforts. Les conquêtes du Sofi se défendoient d'elles-mêmes. Quelques au-
1024. teurs leur font enfin entreprendre le siége d'Erivan. Suivant leur
1615. récit, une armée formidable battit les murs de cette place avec une nombreuse artillerie; mais après quarante jours de tranchée ouverte, elle trouvoit encore une garnison invincible qui repoussoit avec intrépidité ses assauts, lorsque le Sofi vint lui-même avec quarante mille chevaux pour y jetter du secours. Ses troupes attaquerent les lignes de l'ennemi avec tant de fureur qu'elles les renverserent & délivrerent la place. Les Ottomans étoient déjà à demi vaincus par le découragement; ils furent réduits à emporter leur bagage à force de bras, parce que les chevaux & les chameaux de l'armée étoient morts faute de fourrage: le vainqueur voulut bien se contenter de les avoir défaits. Ces mêmes auteurs ajoutent que cette disgrace détermina le Sulthan à la paix. Les historiens qui ont travaillé sur les Mémoires des Turcs, disent que les choses sembloient disposées de maniere qu'il y avoit tout lieu d'espérer que l'orgueil des Persans seroit enfin humilié, mais que toutes ces apparences s'évanouirent l'année même que la Perse étoit menacée de sa ruine, sçavoir la 1026ᵉ de l'Hégire, à la mort du Sulthan Achmet: c'est une ridicule bravade. Ce qu'il y a de
1026. constant c'est qu'Achmet, environ un an avant sa mort, envoya
1617. contre les Persans une armée de quatre-vingt mille hommes; elle eut d'abord des succès. En s'avançant dans le pays, elle se ruina. Le Sofi avoit ordonné qu'on fît le dégât par-tout où elle devoit passer. Il suscita contre elle la faim & la nécessité, & il l'énerva avant que de l'attaquer. De cette armée détruite par tous les fléaux qui la frapperent successivement, il ne s'en retourna pas en Turquie trente mille hommes.

La Géorgie, placée entre ces deux grandes puissances, avoit

reçu pendant cette guerre les coups qu'elles se portoient l'une à l'autre, pendant qu'elle se déchiroit à elle-même les entrailles par les mains de ses Princes rivaux Schah-Abbas, le plus habile & le moins scrupuleux des Monarques de l'Orient, en faisoit le jouet de sa politique, tantôt l'instrument de ses triomphes, tantôt le but de ses traits. C'est le sort des petites nations qui touchent à de grands Empires désunis, d'être la proie & de leur ennemi qui profite de leur foiblesse, & de leur allié qui en abuse. Les Persans essuyerent toutefois plusieurs affronts de la nation belliqueuse des Géorgiens, & les Princes protégés par le Sofi ne furent pas toujours les plus heureux. Schah-Abbas, empêché par un ennemi plus redoutable, dévora plusieurs fois son dépit. Une Princesse Géorgienne qu'on eut l'imprudence de refuser en mariage à ce Prince fier & vindicatif, attira sur sa patrie la plus affreuse désolation, dans un moment où le silence des Turcs donnoit du relâche aux Persans. Le Sofi va lui-même tirer vengeance de cette injure. Teimouras, Roi de Kaket, s'enfuit & laisse sa mere dans ses Etats pour lui opposer les armes des foibles & des malheureux. Abbas paroît fléchi par les prieres, il accorde la paix, mais il demande que cinquante Seigneurs en signent la garantie. Sur cette offre, la premiere noblesse de Géorgie vient lui rendre hommage sous sa tente & lui prêter le serment qu'il desire. Il la traite magnifiquement; après que ses hôtes se sont rendus garants de la paix, il leur fait couper la tête. Le Kaket destitué de l'appui des nobles, souffre alors sans se défendre les ravages des Persans qui le traversent d'un bout à l'autre. Louershap, Roi du Karduel, frere de la Princesse qu'Abbas avoit demandée en mariage, vient imprudemment se livrer à lui, espérant de la clémence de la part d'un homme qui venoit de montrer tant de perfidie & de cruauté. On le conduisit à Ispahan, où on le fit mourir en secret; & son Royaume fut donné avec une des filles du Sofi à un Prince renégat de cette famille. La fureur d'Abbas n'étoit pas encore assouvie; elle demandoit le massacre général de la nation. Les

HISTOIRE DE PERSE. troupes qui escorterent sa fille avoient ordre d'enlever tous les Chrétiens de l'un & de l'autre sexe pour les faire périr ou renoncer à leur foi, après qu'on auroit abattu les têtes des principaux chefs du pays. Son dessein perça. Les Géorgiens ourdirent une trame qui en prévint l'exécution. On poignarda les Khans & l'on tailla les soldats en piéce. Les Géorgiens se joignirent à l'armée du Grand Seigneur, qui ne permit pas au Sofi de songer à les punir. Ce bourreau de la Géorgie se vengea sur une femme; il fit brûler la mere de Teimouras.

Enfin le Sofi étoit las de la guerre; il n'avoit encore travaillé qu'à aggrandir son Empire; il desiroit le rendre aussi florissant & aussi heureux qu'il l'avoit rendu redoutable. Les Turcs toujours vaincus parloient de la paix sur le ton de vainqueurs. Abbas leur
1027. fit la loi à la pointe de l'épée. L'ennemi ouvrit la campagne par
1618. la prise d'Erzerum; de là ayant traversé la Lycaonie, il passa l'Euphrate, & après avoir fait un grand dégât, il livra bataille aux Persans. La victoire fut long tems balancée. Cent mille hommes resterent sur la place. Le nombre des morts fut beaucoup plus grand du côté des Turcs. Les Persans, néanmoins, leur abandonnerent le champ de bataille & une partie de leur bagage. La faim acheva de ruiner l'armée Ottomane. Telle fut la journée qui amena la paix. Schah-Abbas n'avoit pu parvenir à faire prendre les armes aux Princes Chrétiens; tout le faix de la guerre lui tomboit sur les bras. L'orgueil de la Perse fut à la fin vaincu. Abbas garda ses conquêtes, & il envoya tous les ans au Grand Seigneur cent bales de soie.

Les Turcs, les Tartares, les Géorgiens, les Arabes, des rebelles, c'est du milieu de ces feux que la gloire d'Abbas, longtems éprouvée, sort avec un éclat semblable à celui qui pare la vertu triomphante de la persécution. Ce Prince parut ne regarder la paix que comme un besoin passager; on le vit bientôt se préparer à la guerre. Dans les armes, la gloire est l'objet de celui que conduit la vanité; la conquête l'est de celui qu'anime l'ambition; le

combat l'eſt de celui qu'excite l'humeur belliqueuſe. La vanité peut être ſatisfaite; la gloire enivre. Le goût des armes peut s'éteindre; c'eſt une paſſion fugitive comme les paſſions de la jeuneſſe. L'ambition deſire toujours; elle ne jouit qu'en acquérant. Abbas étoit emporté par ces paſſions réunies, auſſi ne laiſſa-t-il pas repoſer ſes armes. Il les reprit pour attaquer ſucceſſivement les Tartares Usbeks, les Portugais & les Turcs. Contre les Usbeks, ce fut une guerre néceſſaire, il falloit réprimer des brigands. Contre les Portugais, ce fut une guerre d'intérêt, le commerce en retiroit le fruit. Contre les Turcs, ce fut une guerre d'ambition; l'objet en étoit l'aggrandiſſement de l'Etat ou l'affoibliſſement d'une puiſſance rivale.

Les Anglois avoient obtenu, l'an de J. C. 1613, la permiſſion de s'établir à Bender-Abaſſi, port d'Abbas, ville bâtie par ce Prince ſur le golfe Perſique, à trois lieues de l'iſle d'Ormuz & de trafiquer dans tous les ports du Royaume. Les Portugais, maîtres du commerce des Indes, avoient traverſé de tout leur pouvoir ces voiſins dangereux, qui juſtifierent bientôt leurs craintes. Abbas, 1033.
avec le ſecours d'une flotte Angloiſe, attaqua & prit Ormuz. Les 1623.
Perſans raſerent le château qui devoit reſter aux Anglois avec toute l'artillerie. Par le traité de capitulation, les Portugais conſerverent la moitié du produit des douanes: cette clauſe fut mal obſervée. Sous le regne d'Abbas II, ils touchoient à peine cinquante mille écus, quoique le total du produit montât à ſept ou huit cens mille livres. Alphonſe d'Albuquerque avoit fait la conquête de cette iſle en 1507. Son commerce détourné par le vainqueur, va couler dans la Perſe par Bender-Abaſſi.

Dans ce tems-là les Pachas de la Turquie Aſiatique s'étoient 1034 & ſ.
révoltés: Abbas, après avoir fomenté la rébellion, fit tout d'un 1624 & ſ.
coup quatre grandes brêches à l'Empire, avec quatre armées qui ſe mirent toutes à la fois en mouvement. La prémiere qu'il conduiſit en perſonne entra dans la Méſopotamie, où il défit & tua Aly-Baſſa, beau-frere du Sulthan Amurat, lequel commandoit

HISTOIRE DE PERSE.

quarante mille hommes. Cette victoire fut suivie de la prise de Diarbek, de Mouffoul & des dépendances. La seconde armée qu'il envoya dans la Palestine & à Damas, favorisée par l'Emir Facardin, ébranla tout ce pays, non pour l'attirer à la sujettion du trône de Perse, mais pour l'arracher à l'Empire Ottoman. La troisiéme, qui passa l'Euphrate, conquit quantité de places le long de la mer Noire & même un port proche de Trébisonde. La derniere qui avoit pour objet d'étendre les bornes de la Perse le long de la mer Rouge jusqu'à l'Océan, à commencer dès l'embouchure de l'Euphrate, prit Balsora dans le sein Persique, & poussa ses conquêtes si avant dans l'Arabie, qu'elle s'empara de Médine. Les Pachas des environs & sur-tout celui du Caire refusoient l'entrée de leurs gouvernemens aux Commissaires qui venoient lever les tributs, sous le prétexte qu'étant en danger d'être attaqués à toute heure, ils avoient besoin de pourvoir à leur propre défense : ainsi le Sulthan ne se trouvoit pas en état d'envoyer sa milice dans l'Arabie pour arrêter les progrès des Persans. Dans cette guerre, le Mufti de la Mecque fulmina contre les Persans un décret d'excommunication, par lequel il promettoit au vrai croyant qui tueroit quelqu'un de ces hérétiques, une récompense 70 fois plus grande qu'à celui qui tue un Chrétien. » J'espere, » dit le Pontife en s'adressant aux Persans, j'espere de la Majesté » divine qu'au jour du jugement, elle vous métamorphosera en » ânes pour servir de monture aux Juifs, & que cette misérable » nation qui est le mépris du monde, vous menera au grand trot » en enfer ». Le Scheik-Islan de Perse rendit avec usure ces imprécations aux Sunnites. Il souhaite dans son décret que *les excrémens des Arméniens soient sur la tête d'Omar ;* & c'est par cette aspiration dévote que les Mollahs de Perse terminent les invitations qu'ils font au peuple pour la priere.

Schah-Abbas, obligé de porter une partie de ses forces dans les Indes, sembloit laisser respirer les Turcs, lorsque le Pacha de Bagdad le rappella dans la Babylonie, en lui promettant de lui

livrer

livrer la place, s'il le secouroit contre l'armée Ottomane qui l'assiégeoit. Le secours fut prompt & efficace ; le Visir se retira, mais le Pacha manqua de parole au Sofi comme il avoit manqué de foi à son Prince. Schah-Abbas eût pu briser les portes de Bagdad, mais il aima mieux se les ouvrir par l'intrigue. Le Pacha fut jetté dans un obscur & puant cachot où ses gardes, lorsque le sommeil l'accabloit, le réveilloient avec la pointe de leurs épées, supplice qui ne paroît pas trop cruel pour la trahison & la perfidie, quand on se livre à l'horreur qu'elles font naître. Le Sofi demanda la paix ou plutôt il l'offrit, car ses propositions ne tendoient qu'à s'assurer sa conquête. Une armée de deux cens mille hommes lui annonça les dispositions du Sulthan. Bagdad étoit bien défendu. Les assiégeans s'arrêterent sur la brêche. Ils se retirerent. Le Sofi qui n'avoit pu garantir de leurs ravages quelques cantons de la Perse, eut le tems d'arriver au secours de la place avec quarante mille hommes d'élite. A la vue de cette armée prodigieuse qu'il trouva campée dans le plus bel ordre, il s'écria, prenant la généreuse résolution de vaincre ou de périr : *Seigneur, que puis-je moi & ma petite troupe contre cette multitude infinie ? Vous sçavez la justice de ma cause, c'est mon patrimoine que je défends ; donnez-moi la victoire, vous qui êtes le bouclier de l'innocence & le Dieu de la justice.* Cela dit, il jetta son turban en l'air tout déployé, protestant qu'il ne le remettroit point sur sa tête qu'il n'eût secouru ses sujets assiégés. Ceux qui étoient auprès de lui assurerent qu'un vent miraculeux ayant reployé le turban dans sa premiere forme, le lui remit sur la tête, ce qui remplit l'armée d'admiration & d'espérance. Le Sofi passa le fleuve pendant la nuit dans un petit bateau pour aller encourager les assiégés. Ses discours tirerent des larmes des yeux de leurs chefs, ils lui jurerent qu'ils périroient pour son service. Enfin il parut à la vue des Turcs, ayant entrelacé dans son armée avec les cavaliers des rangs de bœufs, de mulets, de chevaux & de chameaux, qui en doubloient le volume aux yeux de l'ennemi : la plaine n'étoit pas assez vaste pour la contenir ;

HISTOIRE DE PERSE.

1035. 1625.

1036. 1626.

1037. 1627.

Histoire de Perse. 1038. 1628.

les Turcs en furent effrayés, & ils se retirerent avec tant de précipitation qu'ils abandonnerent leurs bagages.

Abbas laissa la plus grande partie de ses troupes aux environs de Bagdad, & s'en alla remplir d'autres devoirs. Les Turcs, qui n'attribuent jamais leurs mauvais succès qu'à leurs généraux, se promettoient une autre fortune sous un nouveau commandant. Au lieu de tirer droit à Bagdad, ils prirent la route de Tauriz; la place ne résista pas. Le Sofi étoit à Ardevil avec très peu de monde : cependant il envoya un détachement contre les Géorgiens alliés de l'Ottoman qui s'étoient jettés sur les côtes de la mer Caspienne, d'où ils furent chassés après une grande perte. Une troupe de quatre mille soldats alla reconnoître l'armée Turque, dont un corps de cinquante mille hommes s'avançoit par des voies détournées pour surprendre le Sofi; ce corps fut lui-même surpris dans un piége & tout enfoncé par la petite troupe. Enfin le Pacha d'Erzerum révolté arrêta sous les murs de sa place le reste des forces Ottomanes. Ici se termine la gloire de Schah-Abbas.

Ce Prince, aussi habile politique que grand guerrier, en étendant son Empire, s'étoit aussi attaché à augmenter son autorité. Avant son regne, les gouverneurs des Provinces, profitant des troubles de l'Etat, du changement fréquent de Rois, & de la foiblesse du gouvernement, s'étoient rendus souverains en plusieurs cantons, & les Rois de Perse étoient sous la dépendance des grands & des troupes. Pour établir le despotisme absolu du trône, Abbas abbaissa les anciennes familles, & réprima la vieille milice. Ce corps étoit en possession de disposer de la Couronne; le Prince prit à son service des Géorgiens & d'autres peuples des provinces du Nord. Ces soldats chrétiens étoient naturellement ennemis des Curtches, Musulmans issus des Turcomans, vieilles bandes du pays. Ces deux corps, jaloux de l'emporter auprès du Prince, se balancerent l'un l'autre, se maintinrent en équilibre, & délivrerent le Sofi de la crainte d'une révolte générale.

Par le même esprit de politique, il sema dans les villes & dans

les campagnes des Colonies choisies entre les nations les plus opposées aux anciens habitans par les mœurs, les coutumes & le caractere. Il défendit à ces deux classes de sujets d'aliéner l'une à l'autre leurs biens, & leur permit même des combats à coups de pierre & de bâton, comme le Prince du gouvernement de Venise en permet entre les deux partis Plébéïens pour les contenir l'un par l'autre. Cet esprit de division perdit l'Etat. Il alloit droit à la guerre civile sous un Prince ou inhabile ou foible.

Abbas ne confia le ministere & les grandes charges de l'Empire qu'à des étrangers, qui étant esclaves d'origine, n'étoient attachés par aucun lien ni à leurs pareils, ni aux grands du Royaume : premiere source du crédit des Eunuques. Il ne fallut avoir ni bien, ni protection, ni naissance, ni alliance pour être élevé aux dignités : procédé du gouvernement despotique.

Il acquit une gloire solide en introduisant dans son Empire le commerce & les arts. Pour exciter l'émulation de ses sujets, il attira en Perse les plus excellens artistes & les plus habiles négocians de l'Asie. Il avoit coutume de dire que les étrangers étoient le plus bel ornement d'une cour, & donnoient plus de lustre au Prince que toutes les magnificence d'un luxe recherché. Une Colonie d'Arméniens fut transférée de Zulfa à Ispahan, & porta dans le centre du Royaume l'esprit de commerce, l'abondance & des arts inconnus aux Persans. Ses sujets firent presque tout le commerce de l'Orient, & ils eurent beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe : on les voyoit à Livourne, à Marseille, à Stockolm, à Archangel, en Hollande & en Angleterre. Le Roi s'associoit lui-même à leur trafic (origine du commerce des Sofis & des Seigneurs de leur cour); il leur avançoit des sommes d'argent qu'ils faisoient valoir dans l'Inde, dans l'Arabie, dans d'autres contrées marchandes de l'Asie & de l'Europe. Ils étoient obligés de lui rapporter au bout de quelques mois le capital, & s'ils l'avoient accru par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense. On le trouvoit d'une sévérité inflexible pour les in-

fidélités qui se commettoient dans le commerce. Il étoit si ennemi du mensonge, qu'il faisoit couper la langue à ceux qu'il surprenoit dans cette faute.

Pour ôter aux Turcs les moyens d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, il transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays. Cette nation répandit le commerce & les arts dans toute la Perse; mais de trois mille familles qui passerent dans le Ghilan, il n'en restoit pas trois ans après la soixantieme partie : elles avoient changé de climat; c'en étoit assez pour qu'elles se détruisissent : elles avoient passé d'un bon air à un air mal sain, elles devoient être promptement anéanties; les Colonies dépeuplent un pays, & il est rare qu'elles en peuplent un autre.

La gloire & la puissance de Schah-Abbas ne le préserverent pas des soins dévorans & des soupçons inquiets qui montent sur le trône avec les despotes. Il devint ombrageux, & il fut tyran. Une crainte mal fondée le porte à faire crever les yeux à deux de ses fils : ses craintes augmentent avec ses cruautés; il fait mourir le dernier de ses enfans. A peine le crime a-t-il étouffé ses allarmes, qu'il le déchire par les remords : il passa dix jours enfermé dans un caveau à pleurer la mort de son fils; il en porta le dueil une année entiere, & le reste de sa vie, il ne parut qu'avec des habits communs.

Dévoré de craintes, de chagrins & de remords, Abbas le Grand tomba dangereusement malade. Comme il sentit sa fin approcher, il chargea les quatre premiers officiers de l'Empire, d'installer sur le trône son petit-fils Saïn-Mirza sous le nom de Séphi. Ces seigneurs lui représenterent qu'il y avoit une prédiction qui assuroit que ce jeune Prince ne regneroit pas plus de trois mois. *Qu'il regne tant qu'il pourra*, répondit-il, *quand ce ne seroit que trois jours, je serai content d'être assuré qu'il portera une couronne que je devois laisser à son pere.* Il meurt avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siécle, & d'un Prince aussi grand dans la paix que dans la guerre. L'horreur que ses vices inspirent égale

l'admiration où jettent ses hautes qualités. Méfiant, fantasque dans ses amitiés & dans ses aversions, jaloux de la gloire des autres, avide de leur bien & cruel à l'excès sous une apparence humaine, on comprend comment le bourreau de sa famille dût traiter le reste de ses sujets. Un jour qu'il alloit à la chasse, il trouva sur son chemin un homme endormi, son cheval, qui étoit ombrageux, se cabra; l'Empereur irrité tira sur ce misérable une flêche qui lui perça le cœur; & ajoutant la raillerie à la cruauté : *Je ne lui fais point de tort*, dit-il, *il n'en dormira que plus long tems.* Herbert rapporte plusieurs traits de l'avarice de ce Prince. Il mettoit à contribution non seulement les gouverneurs des provinces & des villes, mais toutes les personnes qui l'approchoient; & il en faisoit gloire, en disant publiquement qu'*il admiroit la simplicité des autres Rois, qui se laissoient voir de leurs courtisans, sans leur faire payer cet honneur.* Lorsqu'il vouloit rançonner les habitans d'une ville, il leur faisoit dire qu'il avoit appris qu'elle renfermoit dans son sein quelque monument curieux, comme un éléphant d'or, un pégase, une coupe, ou une autre piece de métal, & qu'il se proposoit d'y faire un voyage : c'étoit pour eux une sommation indirecte de lui faire quelque présent de cette nature, & ils ne manquoient pas de l'envoyer sur le champ. Ce fut par le moyen de ces extorsions qu'il accumula dans son palais une prodigieuse quantité de vaisselle d'or qu'il étaloit avec faste aux yeux des étrangers : tels furent les vices qui ternirent les qualités d'Abbas le Grand. On peut comparer la plûpart des hommes extraordinaires à ces contrées de l'Afrique, où les plaines les plus belles & les plus fertiles sont toutes entrecoupées par des deserts affreux & peuplés de bêtes féroces. Abbas avoit une force extraordinaire, quoiqu'il fût de petite taille; il n'y avoit pas dans son Royaume de meilleur cavalier, ni d'homme plus adroit à tirer de l'arc. Ce prince avoit craint de faire de son petit-fils, un homme. A peine avoit on montré à lire & à écrire à cet enfant, & on lui donnoit tous les jours de l'opium pour le rendre plus stupide. Il n'avoit

Histoire de Perse. commerce qu'avec des Eunuques. Ses divertiſſemens ſe bornoient à tirer de l'arc, & à ſe promener ſur un âne dans les jardins. Cette méthode, pour faire des imbécilles, a depuis ſervi de regle pour l'éducation de tous les fils des Rois.

1040, & ſ. 1630, & ſ. Le regne de Séphi n'eſt qu'un tiſſu d'horribles cruautés. Ce Prince commence par faire crever les yeux à ſon frere, & par faire précipiter ſes oncles du haut d'un rocher, en diſant que ces Princes étant aveugles, ils n'étoient bons à rien dans le monde, & que la vie devoit leur être ennuyeuſe. Les premieres têtes du Royaume tomberent aux pieds de ſon trône, les principaux miniſtres qui avoient eu la confiance du Roi ſon ayeul, comme les ſeigneurs qui lui avoient été ſuſpects. On dit qu'il étoit venu au monde avec les deux mains pleines de ſang, & que Schah-Abbas en pronoſtiqua les horreurs de ſon regne. Séphi fit malheureuſement mentir l'aſtrologie qui lui annonçoit un regne fort court. Cependant ſes eunuques & ſes concubines conſpirerent contre lui dans le Haram. Il fut empoiſonné; mais il réſiſta au poiſon. Les auteurs de la conjuration ayant été découverts, il fit enterrer quarante femmes du ſerrail toutes vivantes. On prétend que ſa propre mere fut compriſe dans cette exécution, & que pour couvrir le bruit de ce forfait, le parricide fit répandre le bruit qu'elle étoit morte de la peſte.

1045, & ſ. 1635, & ſ. Les Perſans, dans une guerre qu'ils firent en Arménie, prirent Erivan d'aſſaut, & maſſacrerent la garniſon Turque compoſée de vingt deux mille hommes. Séphi remporta ſur ſes ennemis quatre grandes victoires.

1047. 1637. Abbas, ayeul de Séphi, qui devoit ſes conquêtes autant à ſa politique qu'à la force de ſes armes, avoit engagé le Prince ſouverain de Candahar, ville frontiere des Etats du Mogol, à ſe mettre ſous ſa protection; & pour vaincre ſa répugnance, il lui avoit promis de maintenir ſa famille dans la poſſeſſion de cette ville contre tous ſes ennemis, comme vaſſale & tributaire de la couronne de Perſe. En effet, il délivra le Candahar des Usbeks,

& conferva ce gouvernement à Alimerdankhan, fils du Prince avec lequel il avoit traité. Schah-Séphi, infpiré par fes miniftres, donne à Alimerdan l'ordre de fe rendre à la cour, dans le deffein de fe faifir de fes immenfes tréfors. Le Prince de Candahar, qui fentit le danger, paffa chez le Mogol avec fes richeffes, & lui remit fa principauté.

Pendant que l'affaire de Candahar tenoit les Perfans en haleine, 1048, & f.
& les obligeoit d'avoir des troupes du côté de cette Province, 1638, & f.
dans la crainte que les Mogols Indiens, à l'inftigation d'Alimerdan, ne pénétraffent dans le cœur de l'Empire, Amurat IV marcha avec une puiffante armée pour mettre le fiége devant Bagdad repris ci devant par Abbas le Grand. Le brave Séphi-Kouli-Kan, Arménien, défendit la ville; Schah-Séphi le deftitua pour donner fa place à un favori fans talent. L'ancien gouverneur, pénétré de cet affront, s'empoifonna avec fes enfans & fa femme. La garnifon qui lui étoit attachée refufa d'obéir à fon fucceffeur, & livra la ville à Amurat qui, au mépris de la capitulation, fit paffer les Perfans au fil de l'épée. Il périt vingt mille hommes. Alors l'Ottoman ayant pris & brûlé Tauriz, dirigeoit fa marche vers Ifpahan. Lorfque fon armée, forte de cent mille hommes, fut au milieu des deferts qui féparent Ifpahan de Bagdad, le Sofi fit détourner les eaux des fources qui les environnent, & il périt de foif près de cinquante mille Turcs; le refte fe diffipa. Le Sofi avoit perdu toute la Babylonie. Par le traité de paix, le Turc garda fes conquêtes.

Un excès de vin ou le poifon abrégea les jours de Schah-Séphi, 1052.
monftrueux compofé de vices fans vertus. On ne s'apperçut de 1642.
fon regne que par les pertes qu'il fit & par les cruautés qui l'enfanglanterent. Abbas II, qu'un Eunuque avoit garanti du fer rougi pour lui brûler la vue, prit à l'âge de treize ans le fceptre que fa mere & l'Athémaddoulet ou premier miniftre, vieillard vénérable, l'aiderent à porter. Jani-Khan, le plus puiffant Emir de la 1055.
Cour, ayant tué fur un ordre fuppofé le premier miniftre, le jeune 1645.

HISTOIRE DE PERSE.

Roi fut obligé de diffimuler cette violence & de lui adjuger l'emploi & les biens de l'Athémaddoulet; mais Jani-Khan ayant entrepris de forcer le ferrail pour faire le même traitement à la Reine-Mere, Abbas le fit maffacrer dans le Divan ou Confeil. Ce coup de vigueur affermit l'autorité du Roi; il prit en main le timon de l'Etat & s'appliqua à faire oublier le regne de fon pere.

1057-61. 1647-50. Schah-Abbas, à l'âge de dix-huit ans, conduifit une armée à l'extrêmité orientale de la Perfe pour reprendre Candahar fur les Mogols; au moyen de fes intelligences avec les Aghuans il réuffit & il conferva la place & la principauté, malgré les efforts de l'Empereur des Indes pour l'en dépoffeder. La place foutint plufieurs fois des affauts d'armées de trois cens mille hommes; gloire malheureufe pour la Perfe & fur-tout pour la famille des Sofis. Les Aghuans n'auroient point entrepris de conquérir l'Empire, fi Candahar eût été entre les mains du Mogol. On croit que cette ville eft une des fept qu'Alexandre bâtit. Le mot de Candahar eft tiré d'Efcandar, qui eft le nom que les Orientaux donnent à Alexandre. La fituation de cette place qui fert de pont de communication de la Perfe avec l'Inde, paroît outre cela répondre parfaitement aux projets de commerce d'Alexandre.

1062, &f. 1651, &f. Schah-Abbas, ayant rendu la paix à fes Etats, ne s'occupa que du bonheur de fes peuples. Redouté de fes voifins, il étoit aimé de fes fujets. La juftice fleurit par fon inexorable févérité contre les gouverneurs qui fouloient le peuple & contre les juges qui faifoient un trafic de leur autorité pour opprimer les innocens. Tous les étrangers, de quelque religion qu'ils fuffent, étoient affurés de fa protection. Il difoit que c'étoit à Dieu à gouverner les confciences, qu'aucune puiffance ne peut entreprendre fur la liberté que Dieu leur laiffe, & que les Rois doivent une égale juftice à tous ceux qui fe trouvent fous leurs loix. Un jour un Mahométan poignarda à la porte d'une mofquée un Arménien qui avoit pris dans les baffins du temple un de ces poiffons, que les Mufulmans regardent comme facrés. Les parens du mort

ayant

ayant porté leur plainte au Mufti, celui-ci prononça que l'Arménien avoit été tué justement. Le Roi instruit de cette violence & du jugement du grand Prêtre, fit trancher la tête au meurtrier & condamna le Mufti à une amende au profit de la famille de l'Arménien.

La création de nouveaux corps de troupes occupa quelques tems le Monarque. La milice de ce Royaume ne fut jamais proportionnée à son étendue & à sa puissance. Abbas I n'avoit pas plus de cent-vingt mille soldats effectifs ; ses successeurs en comptoient à peine quarante mille. Abbas II s'apperçut dans une revue qu'il fit en 1666, qu'on faisoit passer devant lui jusqu'à douze fois les mêmes hommes. Sous le regne d'Hussain le Royaume se trouva totalement dégarni de troupes. De tous tems, les ministres avoient détourné l'argent destiné à l'entretien d'une forte milice. 1066. 1654.

Le Sofi assuré de l'affection de ses sujets, songea à étendre les bornes de son Empire du côté du nord. Ses préparatifs annonçoient une grande entreprise, mais pour ne pas charger son peuple d'impôts, il amassa par son économie & par sa prudence de grandes sommes d'argent. Quand il vaquoit de ces grandes places, de ces postes honorifiques, plus onéreux qu'utiles aux peuples, que les Rois semblent avoir créés pour s'attacher par des bienfaits ceux qui pourroient leur donner de l'ombrage, & pour les tenir asservis dans un esclavage brillant, lors, dis-je, qu'il vaquoit de ces grandes places, il ne les remplissoit point & il en versoit les appointemens dans le trésor royal : ce seul objet lui valoit plus de douze millions par an. Comme il étoit sur le point d'exécuter ses projets de conquête, il tomba malade dans une de ses maisons de plaisance, des suites qu'une vie voluptueuse entraîne souvent après elle. Il mourut à la fleur de son âge. Si l'on efface de sa vie quelques traits de cruauté, si l'on oublie sa passion pour le vin & pour les plaisirs, on trouvera peu de Princes qui aient mieux rempli le trône que lui. 1071, & s. 1660, & s. 1077. 1666.

Histoire de Perse.

Les Emirs intéressés à mettre les rênes de l'Etat dans des mains incapables de les guider, alloient couronner le plus jeune des fils d'Abbas, lorsqu'un Eunuque, gouverneur de ce Prince, plus ami de la justice que de son pupille & de l'autorité, leur représenta avec tant de force les droits du fils aîné du feu Roi & son héritier présomptif, qu'ils se déclarerent unanimement pour ce Prince. Quelque tems après la Compagnie orientale de France obtint pour ses vaisseaux & pour ses marchandises les mêmes franchises qu'Abbas I avoit accordées aux Anglois & aux Hollandois; mais elle ne profita pas de cette faveur. En 1673, M. Gueston, un de ses agens, entreprit de jouer à la Cour du Sofi le rôle d'Ambassadeur; sa fourberie fut découverte, & elle décrédita les François.

1078, &ſ. 1667, &ſ.

L'année suivante la Perse fut désolée par une grande famine. Séphi-Mirza charge un des Seigneurs de sa Cour, homme de tête & de résolution, nommé Ali-Kouli-Khan, de remédier à ce malheur. Celui-ci persuadé que la famine ne vient jamais tant de la disette de grains que de la mauvaise foi & de l'avarice des monopoleurs autorisés qui les cachent ou qui bouchent les canaux par où ils ont coutume de venir, donna de si bons ordres & les fit si fermement exécuter, que dès le lendemain de son administration, les grains furent à un prix raisonnable, & la sédition prête à éclater fut étouffée. Une troupe de boulangers surpris en fraude furent jettés dans des fours allumés au milieu de la grande place d'Ispahan : c'est la peine à laquelle la loi les condamne. Dans le même esprit, elle fait embrocher & rôtir à petit feu les rôtisseurs coupables d'un semblable délit. Vers ce tems-là la ville de Schiraz ayant été submergée par des torrens, un grand nombre de familles alla chercher ailleurs un refuge.

Séphi, deux ans après son installation au trône, se fit couronner de nouveau, & quitta son nom pour prendre celui de Soliman. Les débauches avoient si fort altéré sa santé, que les médecins ayant en vain épuisé les ressources de l'art pour la rétablir, en rejetterent la faute sur les astres, disant que les astrologues n'avoient

pas pris un moment favorable pour ſon couronnement. Le jugement des médecins occaſionna le renouvellement de cette cérémonie. Soliman étoit d'ailleurs ſi robuſte, qu'en preſſant d'une main des taſſes d'or de l'épaiſſeur d'un écu, il les applatiſſoit. Chardin dit avoir vu & manié lui-même pluſieurs de ces taſſes que ce Prince avoit ainſi applaties dans la main.

Schah-Soliman avoit formé le deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe à quitter le Royaume ou à embraſſer le Mahométiſme, mais le hazard fit l'office de la politique, le projet n'eut point lieu, & l'Empire fut préſervé de cette proſcription. Cet édit auroit renverſé le grand ouvrage d'Abbas le grand, qui auroit cru par un tel ordre donner la moitié de ſes Etats au Mogol; il eût détruit en un ſeul jour tous les négocians & preſque tous les artiſans du Royaume. Soliman étant retenu pendant deux ans au lit par une goutte très-douloureuſe, il n'y avoit que des eſclaves qui approchaſſent de lui; il compta leurs ſoins pour des ſervices importans, & il en fit les maîtres de l'Etat. Des étrangers, élevés dès l'enfance dans le Haram, iſolés & ne tenant à aucune famille, haïs des priſonniers du ſerrail & faits pour les haïr, ſoutenus par le Prince & ne ſubſiſtant que par lui, il étoit naturel que de telles gens s'attachaſſent au Prince. Sous les regnes précédens, leur fortune avoit toujours été bornée, toutefois ils n'étoient pas ſans crédit. Ils approchoient de la perſonne du Sofi, ils lui rendoient des ſervices, qui, tout mépriſables qu'ils étoient en eux-mêmes, pouvoient ne lui paroître pas tels: c'étoient pour ceux qui avoient quelque génie, des degrés pour s'élever à la faveur. Pluſieurs d'entr'eux en profiterent, & le Prince leur confia les charges de l'intérieur du palais. Les Grands commencerent à les craindre & les ménagerent. Mais la conſidération ne les ſuivoit point hors du palais, ils retomboient dans l'ignominie de leur état, lorſqu'ils paroiſſoient aux yeux du peuple à pied ou ſur les ânes & les mules qu'ils étoient obligés de monter. La préſence du Roi ne les ſauvoit pas des huées publiques. Le Roi profitoit de ces

Histoire de Perse.

mépris, qui faisoient mieux sentir aux Eunuques ses bontés. Sous le regne de Soliman, ils parvinrent à la plus haute puissance. Bornés auparavant à la garde des femmes, au service de la chambre du Roi, à l'éducation des Princes, &c. Soliman en forma un conseil auquel les ministres & les officiers du dehors furent tous subordonnés : ils seront bientôt les maîtres & les tyrans du Royaume. Cependant l'Eunuque Chogia-Drak, homme d'une grande capacité, gouverne l'Etat avec prudence.

1106. 1693. Soliman meurt après vingt-huit ans d'un regne de sang. Il étoit cruel, sur-tout dans l'ivresse, jusqu'à cet excès de brutalité, qu'il faisoit massacrer & mutiler en sa présence ses compagnons de débauche. Il étoit si dangereux de l'approcher, qu'un Emir du palais disoit que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du Schah, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour s'assurer si elle étoit encore sur ses épaules. L'Empire fut livré sous ce mauvais Roi aux horreurs de la guerre, de la famine & des maladies contagieuses. Je ne trouve point de détail intéressant sur ces objets. Il le gouverna avec si peu d'intelligence, que son regne fut l'époque de la prompte décadence des Sofis. Lorsqu'on lui conseilloit de prendre ses mesures pour repousser les Turcs qui menaçoient d'envahir les plus belles provinces de l'Empire, il répondoit froidement qu'il s'embarrassoit fort peu du succès de la guerre, pourvu qu'on lui laissât sa ville d'Ispahan. Soliman laisse aux Eunuques & aux Seigneurs de l'Empire l'élection de son successeur. Il avoit deux fils, Mirza-Abbas & Hussein. Mirza, né avec de grandes qualités, étoit fait pour le trône; Hussein, né avec des qualités molles, n'étoit propre que pour une mosquée; le conseil ne trouva point à balancer, Hussein fut élu Roi.

1107, *& ſ.* 1695, *& ſ.* Schah-Hussein, dont la piété lui fit donner le sobriquet de Mollah, fut à peine sur le trône qu'il publia un édit pour interdire l'usage du vin, toléré depuis le regne d'Abbas le Grand. Les Eunuques craignirent un Roi sobre, sur-tout un Roi né doux; l'ayeule maternelle du Prince les seconda. Pour l'engager artifi-

cieusement à boire lui-même du vin, elle lui rassura la conscience par la maxime reçue chez les Perses, que les Rois ne sont sujets à aucune loi, & que, quoi qu'ils fassent ils ne péchent point. Schah-Hussein but du vin, & s'y livra avec un tel excès, qu'il fut rare de le trouver dans son bon sens. Les Eunuques, après avoir augmenté son imbécillité par l'ivrognerie, reçurent toutes les requêtes, dispenserent tous les emplois, commirent toutes sortes de vexations. Hussein étoit né trop bon pour être un bon Prince; ses vertus n'étoient que des foiblesses. Sous de tels Princes qui eussent été d'excellens particuliers, s'il ne s'opere pas toujours des révolutions, c'est qu'il n'y a pas toujours des ambitieux assez habiles pour profiter des conjonctures, & assez déterminés pour fermer les yeux devant le péril.

La division étoit entre les Eunuques noirs & les Eunuques blancs. La différence de couleur eût été suffisante pour former entr'eux une antipathie; l'esprit de faction introduit par Abbas I dans ces corps comme entre tous les ordres de l'Etat, la fomentoit; la jalousie de la faveur & de l'autorité la pousserent au comble: elle éclata avec une sorte de fureur. La même division subsistoit parmi les Grands & parmi le peuple. Les deux factions nommées *Plenk* & *Felenk*, suivant la couleur affectée à la chemise de chaque parti, donnoient sur-tout carriere à leur animosité. Dans la solemnité de la fête de Hossen & de Hussein, gendres d'Ali où, à la faveur d'une permission qu'elles avoient obtenue, elles se battoient avec tant d'acharnement, quoique sans armes, que le Roi étoit obligé d'employer ses gardes pour les séparer à coups de sabre. Ceux qui périssoient dans ces combats étoient regardés comme martyrs, & les autres envioient leur bonheur. Abbas, suivant sa maxime, *semez la division, si voulez regner en paix*, avoit établi ces usages; & ces usages avoient eu plus de vertu pour maintenir le calme dans les villes que de nombreuses garnisons. Mais la pratique des dissentions domestiques est une de ces machines qui demandent à être gouvernées par des mains habiles;

HISTOIRE DE PERSE.

Schah-Huſſein étant le plus imbécille des hommes, elles dégénérerent en guerres. La conſtitution du gouvernement qui ne s'étoit ſoutenue que par un équilibre exact entre les deux partis, penche à la révolution.

Schah-Huſſein parut faire une nouvelle faute en convertiſſant les peines dignes de mort, en des confiſcations & des amendes pécuniaires, & le crime devint audacieux. Les Eunuques oſerent tout, parce qu'ils ne craignoient rien; ils tournerent à leur profit ces amendes, en inſinuant à ce Prince timoré que de tels biens étant le fruit du mal, il ne pouvoit en faire uſage qu'en bienfaits & en libéralités. Schah-Huſſein, pendant plus de vingt ans que dura ſon regne, ne ſe revêtit pas une ſeule fois de l'habit rouge, que les Rois de Perſe prennent lorſqu'ils prononçent un arrêt de mort. Peu de Rois avoient eu plus d'occaſions de le porter. L'Empire ſera déſolé, parce qu'il n'aura pas abattu la tête d'un rebelle: tel eſt l'état deſpotique, le deſpote a tout à craindre, s'il n'eſt craint.

Les Eunuques s'aſſujettiſſoient en quelque façon les Princes feudataires de l'Empire, en inveſtiſſant des Principautés & des gouvernemens les cadets au préjudice des aînés; ils partagerent par de ſemblables moyens les Grands de la cour; & leur ſénat triompha inſolemment de la calamité publique. Enfin le Sofi épuiſa en bâtimens les tréſors de l'Etat, & porta ſa dépenſe ordinaire au triple de ce qu'elle étoit ſous ſes prédéceſſeurs.

1113. 1701. Ce Prince ſignala ſon regne par une perquiſition générale des belles filles de l'Empire. Le Haram ſe peupla d'une multitude innombrables de concubines, d'eſclaves, & d'eunuques. Schah-Huſſein s'y enſevelit; ce fut là ſon royaume. Cette année fut appellée *Kyſveran* ou l'année des belles filles. Enſuite l'indolent & imbécille Prince acheta la paix avec les Turcs, les Indiens & ſes autres voiſins à prix d'argent. Georgi-Khan, Vali ou Vice-Roi, Roi tributaire de Géorgie, qui avoit tenté depuis peu de rentrer dans l'indépendance de ſes ancêtres, tint dans Teflis contre

les armées Perſannes, juſqu'à ce que les Grands du pays, gagnés par la Cour de Perſe, maniere de faire la guerre d'une cour impuiſſante, l'eurent privé de leur appui. Schah-Huſſein lui accorda ſa grace avec le gouvernement de Candahar, où des nuages commençoient à ſe former. Géorgi-Khan, avec une armée de Perſans & de Géorgiens, s'avança vers cette ville ; le bruit de ſa marche diſſipa les mutins. Un calme ſi ſubit lui parut ſuſpect ; il rechercha les auteurs des troubles, & ſon naturel ſévere lui perſuadant qu'il falloit opprimer les Aghuans pour les réduire, il abandonna leur pays à la diſcrétion des ſoldats. La licence autoriſée par la tyrannie croiſſoit de jour en jour dans le pays ; la garniſon traita Candahar comme une ville priſe d'aſſaut. Les peuples envoyerent ſecrettement des députés à la cour pour ſe plaindre de l'oppreſſion ; mais leurs députés furent congédiés comme des ſéditieux indignes de la clémence royale.

Histoire de Perse. — 1114. 1702. — 1115-19. 1703-7.

Les Aghuans forment une nation originaire du Schirvan ; ils s'établirent ſur les frontieres de l'Inde long-temps avant l'ere chrétienne. Il y a lieu de préſumer qu'ils deſcendent des Nomades connus dès l'antiquité la plus reculée ſous le nom d'Indoſcythes, de Saques & de Maſſagetes : la conformité des mœurs & des uſages appuye cette conjecture. Leur coutume d'habiter ſous des tentes, leur ſurprenante agilité, leur vie dure, leur piraterie, leur teint baſanné, mais moins brun que celui des Indiens, leur génie inquiet & leur amour extrême pour la liberté ſont autant de traits de reſſemblance qu'ils ont avec les Scythes. Leur langue dure & groſſiere n'a point de rapport avec celles des environs, ce qui prouve que c'eſt une nation ancienne & diſtincte des nations voiſines. Leur nourriture ordinaire eſt de la viande à demi-cuite & du pain en forme de galettes minces. Avant leurs conquêtes, ce pain leur ſervoit d'aſſiette, & la terre de table. Ils ne boivent encore que de l'eau. Ils mangent des choux cruds comme nous mangeons des laitues & autres herbes en ſalade. Leur leſſive conſiſte à mettre le linge dans la boue, & à le pêtrir avec les pieds,

après quoi on le lave dans de l'eau froide. Quand ils eurent conquis la Perse, ils prirent une partie de l'habillement Persan; leur premier habit n'étoit pas plus recherché que leurs mets. Tous, à l'exception des Santons qui ne se peignent ni ne se rasent jamais, ne laissent qu'une touffe de cheveux à côté de chaque oreille; les femmes ont la tête rasée; mais elles l'entourent de faux cheveux qui leur tombent sur les talons : l'on ajoute que contre la coutume de presque tout l'Orient, elles ne se voilent pas le visage, ce qui ne s'accorde pas avec une circonstance essentielle du soulevement des Mir-veis. Ces peuples sont très-mal-propres; avec des vestes de brocard, ils ne font pas difficulté de s'asseoir dans la crotte. Ils portent au cou un grand morceau de grosse toile en forme de barette, qui leur sert à se défendre des injures de l'air, & sur-tout à garantir leurs armes de la pluie.

Ces peuples sont divisés en trois tribus. Excellens soldats, ils ne sont cruels que les armes à la main. Ils regardent comme une barbarie l'usage de vendre les prisonniers de guerre pour esclaves; ils les traitent avec douceur, & ils leur rendent presque toujours la liberté après s'en être fait servir pendant un certain temps. Mahmoud, fondateur de la Dynastie des Gaznévides, avoit presque entiérement exterminé la tribu de Cligi la plus nombreuse & la plus puissante des trois : un petit nombre de familles qui s'étoient sauvées dans les montagnes, la releverent. Tamerlan subjugua tout leurs pays. La tribu des Afdalis fut dans la suite obligée d'implorer les armes d'Abbas contre les Usbeks; & la nation, comme on l'a dit, se rendit tributaire de son libérateur. Lorsqu'elle eut passé sous la protection du Mogol, sa maniere de vivre & le tribut qu'elle payoit à titre de droit de pâturage, la firent paroître si méprisable aux yeux des Indiens, que le nom de Cligi passoit chez eux pour une injure. Les Aghuans, moins disposés que tout autre peuple à pardonner les mépris, traiterent avec Schah-Abbas II, & les Mogols tenterent inutilement de les asservir. Ils furent fidèles à leurs nouveaux maîtres jusqu'à la fin du regne de Soliman, &

& même pendant les premiers jours du regne de Hussein, c'est-à-dire, tant qu'on les traita en sujets & non en esclaves. Telle étoit la nation qui va subjuguer la Perse.

Géorgi-Khan envoya prisonnier à Ispahan Mir-Veis ou Emir-Uveis, chef d'une horde Aghuane, & un des auteurs des troubles, en conseillant au Sofi de les faire périr; mais le Sofi ne prévoyoit rien, & s'estimoit assez heureux, quand il n'auroit eu pour tout bien que son palais de *Farabath*. Mir-Veis, qui avoit de la pénétration, démêla l'esprit de la Cour. Il acheta la protection de plusieurs officiers de la couronne, & se justifia de maniere à perdre son accusateur. Enfin, pour appuyer ses projets de révolte sur une base solide, il alla en pélerinage à la Mecque, où il se munit d'un fetfa ou jugement dogmatique des Mollahs, portant qu'"*il est permis à des Musulmans opprimés & gênés dans l'exercice de leur religion par des hérétiques, de prendre les armes pour se soustraire à leur domination, & qu'ils sont dispensés des sermens de fidélité que leurs chefs de famille auroient été forcés de prêter à un souverain hérétique, ce souverain n'observant point les conventions qu'il leur auroit jurées, & les réduisant sous la servitude des Ghiaours, infideles.* Les Aghuans étoient de la secte d'Omar. Mir-Veis les excitoit par ce fetfa contre le Sofi, les Persans & les Géorgiens. Les Imans prononcerent suivant les principes du Mahométisme. 1119. 1707.

Un Arménien, nommé Ismaël Orii, étant arrivé en Perse revêtu de la qualité d'Ambassadeur du Czar de Russie, & chargé de lettres du Pape & de l'Empereur des Romains, la Cour fut allarmée des bruits semés par Mir-Veis & par M. Michel, Envoyé extraordinaire du Roi de France à la cour d'Ispahan pour les affaires du commerce, & par une partie des Européens établis dans cette ville. On publia que cet ambassadeur se disoit descendu des anciens Rois d'Arménie, & qu'il laissoit entrevoir des dispositions à faire valoir les droits que lui donnoient sa naissance. Ismaël Orii n'étoit dans le fond qu'un aventurier, successivement vendeur de café, soldat, bas-officier dans les troupes de l'Empereur Léopold, 1120. 1708.

HISTOIRE DE PERSE.

Colonel au service du Czar, & enfin employé par ce Prince dans une négociation avec la Porte. Pour récompense de ses succès dans cette derniere commission, il avoit demandé l'ambassade d'Ispahan; il regardoit avec raison cette grace comme un moyen assuré de s'enrichir par le privilege qu'ont en Perse les ministres revêtus de ce caractere, de ne payer aucun droit de douane. La Cour, craignant une rupture avec le Czar, reçoit à la fin son ambassadeur.

Mir-Veis part de la capitale, honoré du calaat, robe d'honneur que le Roi accorde en signe d'une faveur distinguée, & chargé d'aller dans le Candahar éclairer la conduite de son ennemi Géorgi-Khan. Celui-ci lui demande en mariage sa fille qui passoit pour la plus belle personne de la province. *Ce fut alors*, dit un écrivain Turc, *que le couteau pénétra jusqu'à l'os & la douleur jusqu'au cœur.* Ces peuples ont en horreur de marier leurs filles à des étrangers; c'étoit pour eux le comble de l'ignominie & du désespoir, que d'être obligé de donner, sur le pied d'esclave, à un homme d'une religion différente, la fille d'un des plus puissans de leurs chefs. Alors l'on conspira sourdement. Les chefs des Aghuans s'engagerent à une révolte, & *ils en jurerent*, dit Mustapha-Effendi, *le divorce de leurs femmes, & la liberté de leurs esclaves.* Ils confirmerent leur serment sur le pain, le sel, le sabre & l'Alcoran. L'habile Mir-Veis envoya à Géorgi-Khan une fille jeune & belle sous le nom de sa propre fille, & le Khan le compta bientôt au nombre de ses meilleurs amis.

1121. 1709. Mir-Veis donne à Géorgi-Khan dans les tentes Aghuanes un somptueux festin. Au signal convenu, on massacre les Géorgiens & les Persans, & le Khan tombe lui-même, après avoir abattu huit de ses assassins. Les rebelles surprennent, forcent, égorgent la garnison, & Mir-Veis entraîne les habitans dans ses intérêts. Un corps de Géorgiens, détaché avant ces opérations pour soumettre une tribu révoltée, revenoit chargé de dépouilles, sans sçavoir que la place avoit changé de maître. Le chef des Aghuans

profita de leur ignorance ; mais ces troupes diſciplinées & aguerries ſortent du Candahar à travers l'ennemi après huit jours de combats, & Mir-Veis éprouve que la valeur ne ſuffit pas ſur un champ de bataille. La Cour d'Iſpahan donna de l'audace & des forces aux rebelles en négociant avec eux.

Histoire de Perse.

Le Khan de Hérat, à la tête de quinze mille chevaux, annonçoit 1122.
aux Aghuans la vengeance du Souverain. Mir-Veis, qui connoiſ- 1710.
ſoit la différence d'un Perſan à un Géorgien, raſſembla à la hâte cinq mille cavaliers ; le combat ne fut pas long, ou plutôt il n'y eut point de combat ; les Perſans, épouvantés au premier feu, n'attendirent pas le choc. Méhemed-Khan, gouverneur de Tauriz, fut fait priſonnier dans une ſeconde action. Après ces ſuccès, les Aghuans ne compterent plus le nombre de leurs ennemis, ils ne chercherent qu'à les joindre.

Kai-Khoſrou-Khan, neveu de Géorgi Khan, conduiſoit trente 1125.
mille Perſans & douze cens Géorgiens vers le col de Zébil. Mir- 1711.
Veis abandonna les gorges, pour attendre l'ennemi au paſſage de la riviere de Beleſc. A la premiere charge, ſes troupes lâcherent le pied, déjà Candahar eſt inveſti. Les aſſiégés offrent au Khan de lui remettre la place, s'il leur conſerve leurs biens & la liberté ; mais l'orgueil de la victoire lui promit des ſuccès plus glorieux. Cependant la ville réſiſta à beaucoup d'aſſauts ; l'armée Perſanne ſe détruiſoit pendant que Mir-Veis groſſiſſoit la ſienne. Enfin Khoſrou, manquant de vivres par les pratiques de la faction anti-Géorgienne, traverſé par un général Perſan, trahi par un de ſes officiers domeſtiques, ſe vit contraint de lever le ſiége. Dans ſa retraite, Mir-Veis l'attaque avec des forces ſupérieures, les Perſans fuyent, les Géorgiens ſont taillés en piéces, Kai-Khoſrou meurt en héros. Les Aghuans diſoient après cette action : *les Perſans ſont des femmes auprès de nous, & nous ſommes des femmes auprès des Géorgiens.* La perte du Khan étoit irréparable pour la Perſe. La Cour d'Iſpahan ſemble avoir perdu juſqu'à la penſée de réparer ſes malheurs. Elle ſort enfin de ſon engourdiſſement ou de ſa conſter- 1125.

 1713.

nation, pour envoyer Roſtan-Khan contre les rebelles. Le ſort ne fut pas plus favorable à ce général qu'à ſon prédéceſſeur; il fut battu. Les Géorgiens avoient demandé d'être chargés ſeuls de cette expédition; la Cour le leur avoit refuſé, craignant peut-être également qu'ils fuſſent vainqueurs ou vaincus. Le Candahar ne reconnoît plus alors d'autres loix que celles de Mir-Veis.

1127-28. 1715. Cet Aghuan regnoit tranquillement dans ſa province; mais la mort l'enleva au grand regret de ſes compatriotes. Il dit, avant que de mourir, aux principaux de ſa nation: » Si les Perſans continuent de vous attaquer, faites la paix à quelque prix que ce ſoit; » s'ils s'endorment ſur cette guerre, allez vous-mêmes les attaquer » juſques dans Iſpahan ». Cet heureux rebelle poſſédoit à un haut degré les deux qualités les plus néceſſaires pour conduire une révolte, la circonſpection à entreprendre, & la hardieſſe à exécuter. Après lui, Mir-Abdoullah, frere de Mir-Veis, fut chargé du gouvernement & de la tutelle de ſes neveux. Ce Prince prudent, ou plutôt timide, craignant que ſi la Cour ſe réveilloit de ſon aſſoupiſſement, elle ne fût d'autant plus terrible dans ſon reſſentiment, qu'elle auroit à venger tout à la fois le crime de la rébellion & la honte de ſes mauvais ſuccès, regarda la liberté acquiſe par ſon frere comme un poids que la nation, ou plutôt lui-même, n'étoit pas en état de porter. Il forma le deſſein de remettre Candahar ſous la domination de la Perſe, ſans que la Cour d'Iſpahan parût ſeulement ſonger à l'aſſujettir. Dans le projet du traité, il ſtipuloit que l'on diminueroit le tribut que la nation payoit avant ſa révolte, que l'on n'enverroit plus de troupes étrangeres dans ſa province, & que le gouvernement ſeroit héréditaire dans ſa famille. La foibleſſe d'un ſeul homme ſervoit mieux la Perſe que de grandes armées. Mir-Mahmoud, fils de Mir-Veis, informé du projet de négociation, & ſecondé par les gens de guerre, maſſacre ſon oncle de ſes propres mains, ſonne l'allarme, apprend lui-même au peuple ſon parricide, ſe juſtifie par la lecture de l'inſtruction que ſon oncle avoit dreſſée pour les dé-

putés destinés à négocier avec l'ennemi : il est absous & proclamé Roi d'une voix unanime. Histoire de Perse.

La cour d'Ispahan perdit le Royaume de Hérat par la révolte de la tribu Aghuane des Afdalis. Les injustices du gouverneur, 1130. 1717. l'exemple & les succès de Candahar, & les sollicitations, plutôt que les armes de Mir-Mahmoud, répandoient ainsi le feu qui devoit consumer le trône des Sofis dégradé par la mollesse de Schah-Hussein. Ezadoullah, chef des Afdalis, écrasa dans une embuscade les troupes du gouverneur Méhémed-Zéman-Khan. Les habitans de la capitale se joignirent aux vainqueurs pour faire main-basse sur la garnison ; & le Hérat prit la forme d'une République.

Enfin la guerre embrase l'Empire de tous les côtés. Les Kurdes, 1132. peuples remuans, habitués à l'Occident de l'Iraque Adgémi, pa- 1719. roissent à main armée aux portes d'Hamadan ; & jusques sous les murs d'Ispahan, ils enlevent des chevaux des haras du Roi. Les Usbeks, peuples guerriers & voisins de la Perse, & par-là ses ennemis naturels, sement la désolation dans la partie septentrionale du Khorassan. Les Lesghis, Tartares du Daghestan, infestent les provinces voisines, sous le prétexte que le Sofi ne leur payoit pas les sommes qu'Abbas II s'étoit engagé à leur donner par forme de subsistance. La Cour de Perse se réveille de sa léthargie. Le péril lui paroissoit plus pressant du côté des Aghuans & des Usbeks ; elle envoye Séfi-Kouli-Khan pour le dissiper. Ce seigneur, d'un mérite distingué, échoue ou par une méprise de ses troupes, ou par l'imprudence de son fils ; il périt. Le neveu de l'Athémaddoulet n'est pas plus heureux contre les Lesghis ; il est massacré par ces barbares.

Les Arabes de la côte méridionale du golfe Persique s'étoient 1133. établis dans l'isle de Baharin ou des deux Mers, isle fameuse par 1720. la pêche des Perles ; ils menacent Bender-Abassi, & semblent disposés à envahir le midi de l'Empire. Luft-Ali-Khan, beau-frere de l'Athémaddoulet Fet-Ali Khan, s'embarque avec vingt mille

HISTOIRE DE PERSE.

hommes ſur la flotte Portugaiſe de Goa pour aller deſcendre dans l'iſle de Baharin ; mais les Portugais n'étant pas payés, comme on le leur avoit promis, des ſommes qui leur étoient dues ſur les douanes d'Ormuz, ſe retirent indignés de la mauvaiſe foi de la Cour de Perſe, & le projet eſt avorté.

Mir-Mahmoud traverſe les deſerts du Ségeſtan qui ſéparent le Kerman du Candahar. Il entre, ſans combattre, dans la province & dans la ville de Kerman, & traite la place en ville conquiſe. Luft-Ali-Khan arriva dans cette province, & la vengea. Mir-Mahmoud entraîna les débris de ſon armée juſqu'à Candahar. Mais Luft-Ali-Khan, aprés avoir fortifié Kerman, la ſeule place qui pût arrêter les rebelles, raſſembla à Schiraz, capitale du Farſiſtan, une armée floriſſante qui menaça les Aghuans d'une ruine prochaine. Dans ce temps là, il fut arrêté à la tête de cette armée par ordre de la cour : ce fut l'ouvrage de la jalouſie, de la vengeance & de l'impoſture.

L'Athémaddoulet, ſon beau-frere, avoit été la premiere victime des complots d'une faction ennemie, & quoiqu'il eût démontré ſon innocence ſur la conſpiration dont on l'avoit accuſé, Schah-Huſſein l'avoit fait enfermer dans le château de Schiraz, moins comme criminel d'Etat que comme un homme à qui l'on avoit donné lieu de le devenir : Lutf-Ali-Khan fut gardé par les mêmes raiſons à vue dans Iſpahan. L'Athémaddoulet poſſédoit toutes les qualités d'un grand miniſtre, & ſon beau-frere, celles d'un grand général. Le premier étoit le protecteur des chrétiens & ſurtout des négocians François ſur leſquels il tâchoit d'attirer la ſupériorité de commerce au préjudice des compagnies Angloiſe & Hollandoiſe qu'Abbas I avoit favoriſées de privileges qui paroiſſoient avec raiſon au Viſir, onéreux pour la nation. Fet-Ali-Khan n'étoit pas exempt de blâme ; il avoit été le protecteur de Mir-Veis & l'un des auteurs des mauvais ſuccès des Géorgiens ; ſes pratiques furent punies par des pratiques plus odieuſes.

Les Leſghis demandent avec inſtance une amniſtie & la paix. Le

Khan de Schamaki leur avoit enlevé dans une bataille tout le fruit de leurs courſes, & Vacthan, Prince de Géorgie, armoit ſoixante mille hommes pour les punir des ravages qu'ils avoient faits dans ſes Etats. Le premier Mollah ou aumônier du Roi, & ſon premier Médecin, ces ſcélérats calomniateurs de Fet-Ali-Khan & de Luft-Ali-Kan, ennemis de tous ceux qui avoient de la vertu ou du pouvoir, rendent le Géorgien, déjà victorieux, ſuſpect au plus imbécille des Princes. Vacthan reçoit l'ordre de mettre bas les armes. Dans la crainte que la Cour n'eût gagné ſes troupes comme elle avoit autrefois gagné celles de Géorgi-Khan, il obéit; mais en préſence du courrier du Sofi, il tira ſon ſabre, & jura avec les expreſſions d'un vif reſſentiment, qu'il ne s'en ſerviroit jamais pour la défenſe du Roi ni de l'Empire. Ce Prince garda trop religieuſement ſa parole.

La prompte obéiſſance du Vali de Géorgie, la pacification du Dagheſtan, la reſtitution de l'iſle de Baharin, moyennant la ſomme de huit mille tomans, un million de livres, raniment l'eſpérance dans le cœur des Perſans: l'arrivée d'un Ambaſſadeur de la Porte, dont la paix de Paſſarowitz pouvoit tourner l'ambition du côté de la Perſe, renouvelle leurs allarmes; mais la déclaration de l'Ambaſſadeur Dourri-Effendi les diſſipe. On apprend à la cour les ravages faits dans le Khoraſſan par les Aghuans de Hérat; un tremblement de terre, qui a fait périr cent mille hommes ſous les ruines de Tauriz capitale de l'Adherbigiane; de nouvelles incurſions des Leſghis, qui, ſous prétexte de venger Fet-Ali Khan que l'on n'avoit, diſoient-ils, condamné que parce qu'il étoit du ſang de leurs Souverains, envahiſſoient le Schirvan, déſoloient Schamaki, capitale de la province & l'entrepôt du commerce des Ruſſes avec les Perſans, tailloient en piéces le Khan d'Erivan & aſſiégeoient Gandja. Des phénomenes ſinguliers augmenterent l'effroi cauſé par tant de diſgraces. Pendant dix jours, le ſoleil fut couvert d'une nuée rougeâtre, à travers laquelle il formoit ſur la terre des traces de ſang: les aſtrologues pronoſtiquerent les plus grands malheurs.

1131.
1720.

Histoire de Perse.

Schah-Huſſein ne ſçait combattre ſes ennemis & calmer les craintes de la nation que par la prohibition des jeux & des feſtins, par l'exil des femmes publiques, par les jeûnes, par les prieres & par les ſermons des miniſtres de la religion : ſa piété rendoit la conſternation plus profonde. Mille voix confuſes répétoient ſans ceſſe : *Le Scheikoglou* (le fils de Scheik) *a fini ſa carriere, & la chûte de ſon trône va nous accabler.* L'Aghuan Mahmoud avoit ceſſé de craindre. Dans ces circonſtances favorables à l'ambitieux ſans ſuperſtition, il ſe diſpoſa à faire trembler le Divan & le Sofi. Secondé par les Afdalis, les Boulouchs, les ſoldats de Kabul & autres pays de l'Inde, & par un peuple d'aventuriers de tous pays & de toute religion, il appeſantit ſon bras ſur le Kerman.

1135. Les Parſis ou Guebres, reſte des anciens Perſes de la religion
1722. de Zoroaſtre, livrerent les portes de Kerman à Mahmoud, en haine de la nation regnante. La carriere s'ouvre, pour ainſi dire, d'elle-même aux Aghuans. Sans avoir formé de grands projets, ils exécutent de grandes choſes. La fortune les entraîne à meſure qu'ils avancent; la facilité de réuſſir les force, en quelque maniere, à porter plus loin leur ambition. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que concerter les entrepriſes hardies. Mahmoud, enflé par ſes progrès, ne s'amuſe plus à conquérir des places, il laiſſe derriere lui plus de trois cens lieues de pays ennemi pour marcher droit au trône. A quatre lieues d'Iſpahan ſe livre la bataille de Guilnâbat. La méſintelligence des généraux de l'armée Perſanne & une belle manœuvre de l'Indien Aman, firent tout le ſuccès de Mir-Mahmoud; il remporte la victoire; il voit trembler Iſpahan; la capitale de l'Empire, l'Empire eſt à lui, s'il mérite d'avoir vaincu, mais interdit en quelque ſorte de la faveur du ſort, comme s'il en étoit indigne, ou ivre de cette ivreſſe qui énerve l'ame, ſon courage en paroît abattu. Il projette de s'en retourner dans le Kerman, comme il avoit ſongé à s'enfuir avant la bataille. C'étoit, à mon ſens, une petite ame ſujette à quelques fievres de courage, étonnée d'elle-même quand l'accès étoit calmé. L'on prétend que dans l'armée

l'armée Persanne deux filles d'Ali-Merdan Khan, Vali du Loristan, qui depuis accompagnerent ce Prince dans ses expéditions contre les Turcs, combattirent ce jour-là en habit d'hommes à ses côtés.

Diverses fautes des Persans attirerent Mahmoud devant la capitale, après qu'il eut forcé le bourg de Julfa, distribué les filles de cette place à ses officiers, & enlevé les richesses des habitans. Le siége ayant un mauvais succès, Mahmoud le convertit en blocus. On négocia. Le Vali d'Arabie trahit la Cour de Perse. Après un massacre des prisonniers dans les deux partis, Mahmoud perd la réputation de ses armes & désespere du succès. Le Vali d'Arabie ayant sauvé les Aghuans d'un péril extrême, ils battent différens gouverneurs qui venoient tenter de ravitailler la place. Le Khan de Géorgie, trop fidéle à son serment, refusoit des secours au Sofi. Thamas-Mirza, fils du Sulthan & son successeur désigné, se sauva d'Ispahan à Casbin; mais ce fut en vain qu'il sollicita les Princes de l'Empire, les gouverneurs & les milices de s'armer en sa faveur. Cependant une disette extrême se faisoit sentir dans Ispahan. Le désespoir devint l'unique ressource des assiégés, & le mou Sofi ne leur permit pas de l'employer. Il y eut dans la ville une sédition, que l'Eunuque gouverneur appaisa par une sortie vigoureuse contre l'ennemi, action que la perfidie des Arabes tourna contre les Persans, & que l'artifice de leur chef fit servir à la ruine de l'Eunuque. Schah-Hussein fit offrir à Mahmoud sa fille en mariage, avec cinquante mille tomans ou six millions deux cens cinquante mille livres de dot, & la souveraineté du Khorassan, du Kerman & du Candahar. *Hussein*, répond le chef des rebelles, quoiqu'à chaque instant sur le point d'échouer & de périr malgré l'imbécillité, la lâcheté & les trahisons multipliées du parti du Roi, *Hussein ne m'offre rien dont il puisse disposer, sa famille est en ma puissance, il n'est plus le maître de ces trois provinces, & je ne puis me reposer que sur le trône d'Ispahan.* Le Roi ordonne alors à ses ministres de traiter de capitulation;

Histoire de Perse.

mais Mahmoud aimoit mieux faire périr les habitans ſous le fléau d'une lente famine. Chevaux, mulets, chiens, chats, écorces d'arbres, feuilles, cuirs bouillis, chair humaine, tels étoient les alimens de ces malheureux affamés. Enfin Mahmoud raſſaſié d'horreurs conſent à ne faire aucun mauvais traitement, ni au Roi, ni aux nobles, ni aux autres habitans d'Iſpahan, pourvu que l'Empire, la perſonne du Sofi & les principaux de ſa Cour ſoient en ſa puiſſance. Schah-Huſſein, attiré par les cris de ſes peuples hors de ſon Haram, va lui-même attacher ſon aigrette royale au turban de Mahmoud, en lui diſant, *regnez en paix*. Les Aghuans prennent poſſeſſion des portes de la ville & du palais Impérial. Je ne parlerai point de l'entrée triomphante & de l'inſtallation de Mahmoud, de la diſperſion du Haram, de l'empriſonnement du Roi & des Princes, du mariage de l'uſurpateur avec une des filles du Sofi, des lettres circulaires de Huſſein touchant ſon abdication. Mahmoud fit ceſſer la famine dans Iſpahan, rétablit la police, aſſocia les Aghuans aux Perſans dans les emplois, punit les Perſans qui avoient trahi leur Souverain, & gouverna d'une maniere auſſi ſage que douce. Les commencemens de ſon regne paroiſſent beaux, parce qu'ils mettent fin à des maux extrêmes; il paroît mériter le trône, parce qu'il ſuccéde au Prince qui en a été le moins digne. Cependant Thamas-Mirza, fils de Schah-Huſſein, prend le titre de Roi. Un nouvel orage fondoit à l'occident ſur l'Empire. Le Czar Pierre s'emparoit des provinces ſeptentrionales, ſous prétexte de ſe venger des Leſghis, mais la Porte allarmée ſe diſpoſoit à arrêter ſes progrès.

1136. 1723. Les habitans de Casbin briſerent bientôt après le joug tyrannique dont Aman Olla, compagnon de fortune & général de Mahmoud, les avoit chargés. A cette nouvelle, le Sulthan fit annoncer dans Iſpahan, au ſon des inſtrumens, que Thamas-Mirza étoit ſon priſonnier, & il ordonna des réjouiſſances publiques pour avoir le prétexte de doubler les gardes. Il manqua aux habitans d'Iſpahan le courage de ceux de Casbin; l'uſurpateur, preſque ſans troupes,

étoit à leur discrétion. Mahmoud effrayé de se voir avec une poignée de soldats au milieu d'un peuple nombreux, son ennemi, & prêt à se révolter, fit massacrer tous les Grands, que le crédit, le rang, la naissance, les talens pouvoient faire juger propres à former ou à soutenir une faction. On conduisit leurs fils en rase campagne, où les Aghuans se firent un divertissement de les tuer à la course, comme des bêtes sauvages. On accusa ces jeunes gens d'une conspiration contre la vie de Mahmoud. L'on hacha en piéces les gardes & les autres troupes de Schah-Hussein, que l'on avoit rassemblées dans une cour du palais, sous prétexte de leur faire donner le *pilau* ou leur portion de riz. On fit main basse sur tous les habitans qui avoient tiré quelque paye du trésor royal, c'est-à-dire, sur tous ceux qu'il plaisoit aux bourreaux d'exterminer. Le massacre dura quinze jours. Aucun Persan n'osa se défendre. Mahmoud fut doux les premiers jours de son regne, tout trembloit devant lui; il craint, & c'est le plus cruel des tyrans.

L'autorité de Mahmoud ne s'étendoit guere au-delà des murs d'Ispahan & de quelques campagnes ravagées. La place étoit menacée d'une nouvelle famine. Nazer-Ulla, à la tête d'un petit détachement, fait une course de plus de deux cens lieues par des chemins presqu'impraticables, dans les provinces de l'Empire, qui n'avoient pas encore souffert de la guerre; & au bout de trois mois, il revient à Ispahan avec cinquante mille chameaux chargés de vivres & de butin. Une nation habitant sous des tentes aux environs d'Hamadan, vient à sa suite repeupler la capitale, elle étoit composée de deux cens mille ames. Le Sulthan tire du Candahar une nouvelle Colonie; elle arrive avec trente mille chameaux après trois mois de marche. Mahmoud distribue aux nouveaux habitans, Derghezins & Aghuans, une partie des terres & des maisons abandonnées. Thamas-Mirza, au lieu d'attaquer les Aghuans à Ispahan même, épuisoit ses forces contre le Vali de Géorgie, qui avoit refusé de venir lui rendre hommage; il s'étoit

Histoire de Perse.

fait couronner à Tauriz, & il regnoit ſur la plus grande partie de la Perſe. Le Vali dépouillé ſe refugia à Pétersbourg.

Zeberdeſt-Khan avoit déjà pris la fortereſſe de Ghiez, & cette conquête avoit déterminé les habitans du bourg d'Iſpahan, juſqu'alors intraitables, à ſe rendre. L'armée Aghuane groſſie des recrues du Candahar, d'un corps de ſix mille Derghezins & d'un grand nombre d'aventuriers Turcs, aſſiégeoit Kiulpekient, ville ſituée à l'oueſt de Cachan. Mahmoud attaqué devant cette place par Féridoun-Khan, général du Roi Thamas, bat ſon ennemi, prend la ville & force le château. Le Ghilan étoit alors ſoumis par les Ruſſes, déjà maîtres du Degheſtan. Ibrahim, Pacha d'Erzerum, à la tête de quarante mille hommes, ſomma Méhémed Kouli-Khan, nouveau Vali de Géorgie, de reconnoître la domination Ottomane & de lui remettre entre les mains la ville & le château de Teflis; le Vali ſe rendit, & le Pacha l'arrêta priſonnier, confirmant un proverbe de ce pays, qui dit que *ſe fier à l'Ottoman, c'eſt s'appuyer ſur l'onde.* Il y eut dans ce tems-là un traité d'alliance conclu entre le Czar & le Prince Thamas. D'un autre côté la diviſion ſe mit entre le Sulthan Mahmoud & Aman-Olla qui, ſuivant leurs conventions, devoit partager ſa fortune.

Zeberdeſt-Khan recevoit Cachan à compoſition; enſuite il conduiſit le ſiége de Schiraz après la mort de Nazer-Ulla, général conſommé. Les troupes célébrerent les vertus de ce dernier par des funérailles, que la mort de pluſieurs eſclaves & priſonniers enſanglanta. Mahmoud lui éleva un mauſolée près du cimetiere des Arméniens, & les Aghuans l'honorent comme un Saint de la nation, parce qu'il fut grand homme de guerre & leur bienfaiteur, & quoiqu'il fût Guebre de religion & de naiſſance, ainſi que l'indiquoient deux prêtres gagés par le Sulthan pour entretenir ſur ſon tombeau le feu ſacré. Une Géorgienne déguiſée en homme tombe ſur les Aghuans le ſabre à la main; elle avoit fait quatre cens lieues pour venir à Iſpahan venger la mort de ſon mari. On la mene devant Mahmoud toute couverte des bleſſures qu'elle

avoit reçues & de celles qu'elle s'étoit faites elle-même dans le moment où elle s'étoit vue hors de combat : le Sulthan la traita avec les égards dus à son courage & à sa vertu.

Zeberdest-Khan emporte enfin Schiraz d'assaut, pendant qu'on négocie un traité de capitulation. Il étoit mort de faim vingt mille habitans durant le siége qui fut de huit ou dix mois. Dans le pillage, les vainqueurs trouverent chez un particulier plus de bled qu'il n'en auroit fallu pour nourrir pendant plusieurs mois toute la ville. Indignés de la cruelle avarice de ce malheureux, ils le firent mourir de faim lui-même, attaché à un poteau au milieu de ses grains. Le Sulthan, encouragé par ce succès, part d'Ispahan pour soumettre le Kokhilan, pays situé à dix journées de la capitale en tirant vers Bassora. Le mauvais air & le défaut de vivres l'obligerent de composer avec les Arabes. Ce Prince se rendit justice, en refusant les honneurs qu'Ispahan lui préparoit pour son retour. Lorsqu'il eut réparé les bréches que cette expédition avoit faites à sa milice, il tenta de nouveau sur la fin de l'année la conquête d'Yezdet avec le même sort. Mahmoud, qui manquoit absolument de ce courage d'esprit aussi nécessaire dans les revers que le courage du cœur l'est dans les périls, prit le parti de s'adresser au ciel pour en obtenir des secours par le mérite d'un *Riadhiat*, espéce d'exercice spirituel usité chez les Mahométans des Indes, qui consiste à s'affliger le corps dans la retraite par les jeûnes, les cris, l'insomnie poussée jusqu'au point de tomber en syncope, c'est-à-dire, dans le style ascétique, en extase. Ce n'étoit point dans un homme tel que Mahmoud, un exercice de religion & de piété, c'étoit une œuvre de superstition & de foiblesse.

1137.
1724.

Trois armées Turques percent tout d'un coup dans trois différentes provinces de Perse. Dans l'Adherbigiane, le Pacha de Van, Abdoullah-Couprou-Ougli, ayant mis en fuite le Géorgien Méhémed Kouli-Khan, saccage la forteresse de Khoi. Nacschivan, ainsi qu'Ordoubad, lieu connu par le commerce des soies & des toiles, passent sous le joug Ottoman. De là le Pacha marche droit

Histoire de Perse.

à Tauriz déjà ruinée par le tremblement de terre. Battu dans la ville, battu dans sa retraite, il perd une armée de vingt-cinq mille hommes dans cette expédition. Quelques auteurs mettent Schah-Thamas à la tête des troupes victorieuses.

Dans la province d'Erivan, le Pacha Arifi-Ahmed sacrifie plus de vingt mille hommes au pied des murailles de la capitale, la plus importante des places que la Perse possédât en Arménie. Erivan capitula, après une longue résistance, & Thamas fit, dit-on, couper la tête au gouverneur qui n'avoit rendu qu'à des conditions honorables une place désolée par la misère, battue depuis plus de trois mois par une artillerie de cent piéces de canon, & tous les jours assaillie par des troupes nombreuses & fraîches.

Dans le Kurdistan, le Pacha de Bagdad entamoit une conquête importante; il alla mettre le siége devant Hamadan. Thamas détacha Flagella-Khan au secours de la place; ce général fut battu, & le Schah lui envoya par dérision un habit de femme en guise de calaat; Flagella-Khan, outré de cet affront, engagea quatre cens hommes à suivre avec lui la fortune de Mahmoud. La ville fut prise d'assaut & inondée de sang. Il paroît par ce détail que Thamas faisoit la guerre aux ennemis de la Perse, & Mahmoud aux Persans; lequel des deux étoit-il Roi? Méhémed-Kouli-Khan essuyoit en Géorgie contre le Pacha de Téflis les vicissitudes de la mauvaise & de la bonne fortune. Ensuite par un traité, le Grand Seigneur & le Czar se partagerent différentes provinces de la Perse, en s'engageant à rendre à Thamas le trône de ses ancêtres, ou du moins d'Ispahan, s'il ratifioit leurs conventions; ou à le remettre au plus digne des Persans, si ce Prince refusoit de souscrire au traité. Thamas, irrité du partage que l'on faisoit ainsi de ses Etats, ordonna au Résident du Czar de se retirer de la cour.

1138. Mahmoud sort du caveau du *Riadhiad* avec l'esprit aliéné. Dans
1725. un accès d'effroi où le jettent ses noires vapeurs, il massacre une foule de Princes de la famille de Hussein. Le clergé Arménien vient en habits sacerdotaux réciter sur la tête de ce Prince insensé

l'*Evangile rouge* fort accrédité en Perse par le bruit d'une multitude de prodiges opérés par sa vertu sur des fous. La folie du Mahométan résista au remede chrétien. La paralysie, la lepre & d'horribles souffrances tournerent sa folie en rage. Sur ces entrefaites, le Prince Thamas mit en déroute un corps de sept mille Aghuans. Cette nation allarmée avoit besoin d'un chef digne de la commander; elle choisit Aschraff, fils de Mir-Abdoullah du Candahar & cousin de Mahmoud, assassin de son pere. Aschraff fut tiré d'une prison, & salué Roi par ses libérateurs; mais il ne voulut pas monter sur le trône qu'il ne vît la mort de son pere vengée par celle de Mahmoud. Ce malheureux usurpateur étoit sur le point de périr des blessures qu'il s'étoit faites en se dévorant lui-même, lorsqu'on vint terminer ses tourmens & sa vie. Sa mort fut accompagnée du massacre de ses gardes, de ses ministres & de ses confidens.

Avec la bravoure d'un soldat & les qualités d'un médiocre général, avec la témérité d'un insensé & la pusillanimité d'un lâche, la fortune fit de Mahmoud un Roi. Sa gloire fut une de ces ridicules impostures de la renommée; car il n'eut, quoi qu'on en dise, que le mérite d'écraser des lâches & des imbécilles qui ne se défendoient pas, & de s'opiniâtrer à poursuivre ce qu'il ne devoit pas espérer d'acquérir. Je l'exclus du rang & des héros & des conquérans; il n'avoit ni les talens des uns, ni les vertus des autres, aussi ne fit-il ni actions éclatantes ni grandes conquêtes. Si l'on laisse à part le Candahar qu'il trouva libre, il ne regna que dans Ispahan. Le vrai Roi de Perse, après Schah-Hussein, fut, quoi qu'en disent les historiens, le Prince Thamas qui fut en effet couronné à Tauriz, & reconnu dans toutes les provinces, à l'exception de quelques villes; il traita avec les Princes voisins comme Roi de Perse; il fit face aux ennemis étrangers qui attaquerent le Royaume; & s'il ne soumit pas les Aghuans après les avoir vaincus plusieurs fois, c'est que son malheur & son imprudence l'affoiblirent en partageant ses forces. Mir-Mahmoud étoit robuste &

actif; il paſſoit la plus grande partie du jour à lutter, à monter à cheval, à lancer le javelot, à s'eſcrimer avec le ſabre. Un de ſes exercices étoit, dit-on, de fendre par le milieu du corps cinq moutons attachés enſemble. Ce fait eſt rapporté de bonne foi par plus d'un hiſtorien.

Aſchraff, habile politique ſous le maſque d'un honnête homme, dépoſa la couronne aux pieds de Schah-Huſſein pour la mieux aſſurer ſur ſa tête. Le Sofi la refuſa. Aſchraff conſulta les goûts de ce Prince pour lui procurer toutes les conſolations & tous les agrémens dont un Roi détrôné puiſſe jouir dans une vie privée ; il épouſa ſa fille. Après cela, il dépouilla tous les conjurés qui l'avoient conduit au trône, de leurs biens, de la liberté ou de la vie, ſoit qu'il craignît la préſence & les droits de ſes bienfaiteurs, ſoit qu'il voulût en impoſer aux peuples, en puniſſant des ſujets infideles, quoiqu'ils l'euſſent ſervi; ſoit qu'il redoutât la puiſſance dont il avoit éprouvé les bons effets. Enfin, par ſon ordre, on paſſa une lame d'or ardente ſur les yeux de ſon frere & de ſon neveu, ſuivant l'uſage barbare de ces pays. Des gratifications aux ſoldats, le rétabliſſement de la police, une ambaſſade artificieuſe à Thamas, le ſupplice de vingt-cinq ſeigneurs qui demandoient à ce légitime héritier du trône la mort de Mahmoud, la défaite d'un général Aghuan par ce Prince, ſuivirent ces événemens.

Thamas fut enſuite attaqué, enveloppé, battu par Aſchraff auprès de Tehran; la nuit & les montagnes le ſauverent de l'épée du vainqueur. La ville de Tehran réſiſta, l'Aghuan ſe replia ſur Sara, & par la réduction de Com, il vit en ſon pouvoir les tréſors de Thamas, une partie de ſa cour, ſa femme, deux lions, trois éléphans & vingt piéces de canon. Cet avantage ne le conſola point du mauvais ſuccès des artifices qu'il avoit employés pour ſe ſaiſir du Prince lui-même, ni des inquiétudes que lui donnoient les entrepriſes de la Cour Ottomane.

La Perſe étoit alors partagée entre quatre puiſſances. La Porte en avoit démembré la Géorgie, l'Arménie, Hamadan: le Czar, qui

qui venoit de mourir, s'étoit emparé de la côte occidentale de la mer Caſpienne, à l'exception de Schamaki : le Khoraſſan, le Kerman, le Candahar, Iſpahan & Schiraz obéiſſoient aux Aghuans ou à d'autres rebelles : l'autorité de Thamas étoit reconnue dans le Mazanderan, une partie de l'Adherbigiane & l'Iraque Agémi : les autres provinces, ſans être ouvertement révoltées, ne recevoient la loi que d'elles-mêmes.

Abdoullah Couprougli, Pacha de Van, s'empara de Tauriz après quatre jours de combats livrés hors de la ville & dans la ville même; ces actions coûterent plus de vingt mille hommes aux Turcs, & plus de ſoixante mille aux Perſans. Pluſieurs places, entr'autres Gandja, furent priſes par Abdoullah & par Sari Muſtafa. Une troiſieme armée, commandée par Ahmed, Pacha de Bagdad, ſe frayoit à travers le Loriſtan, le chemin d'Iſpahan, & le Pacha de Mouſſoul n'étoit déjà plus qu'à vingt-quatre lieues de cette capitale. Sur ces entrefaites, le gouverneur du Loriſtan, joint aux Khans d'Ahuaz & de Suſe, alla mettre à feu & à ſang les environs de Bagdad. La ville fut inveſtie, & le Pacha revint ſur ſes pas pour la délivrer. Abdoullah prit enſuite poſſeſſion d'Ardevil & de Roumia auprès de Tauriz. Enfin Tauriz ayant été emportée d'aſſaut, on paſſa deux cens mille hommes au fil de l'épée. Le carnage & le pillage durerent cinq jours. Les Turcs avoient ſaccagé trois fois cette place dans le cours du ſeizieme ſiécle. La mort du Czar avoit juſqu'à la fin de cette année tenu les Ruſſes dans l'inaction : lorſqu'ils eurent repris les armes, ils remporterent quelques avantages, & ſe plaignirent des infractions faites par les Turcs au dernier traité relatif à la Perſe.

Aſchraff avoit envoyé une ambaſſade à Conſtantinople; le faſte de ſa lettre & la hauteur de ſes prétentions irriterent la cour Ottomane, & ſon ambaſſadeur, de muletier devenu gouverneur de Zulfa, fut arrêté. Pendant la négociation, les armées Turques avoient ouvert la campagne par la priſe de quelques places; un corps de ces troupes battit dans un combat ſanglant & opiniâtre,

1139.
1726.

HISTOIRE DE PERSE. livré auprès d'Ardevil, les Chasevens, voisins du Confluent de l'Araxe & du Kur, gentilshommes auxquels Abbas le Grand avoit donné des terres à perpétuité, à condition qu'ils serviroient avec leurs vassaux quand ils seroient mandés. Un autre corps fut défait par les Arméniens habitués dans les montagnes voisines de Schamaki. Dans le même tems, Schah-Thamas proposoit à la Porte & à la cour de Russie son consentement à l'exécution du traité de Constantinople; il ne fut point écouté.

Aschraff fortifioit Ispahan, & le Pacha Ahmed étoit en marche pour venir l'assiéger. On se livra bataille. Les Turcs se retirerent en désordre dans leurs retranchemens après avoir perdu 12 mille hommes. On assure qu'Aschraff environné des prinpaux ministres, & élevé, suivant l'usage des Rois Indiens, sur un trône porté par un éléphant, s'amusoit pendant l'action à jouer de la flûte, plutôt pour inspirer de la confiance à ses soldats, que pour insulter à l'ennemi qu'il sembloit, à ses artificieux ménagemens, ne combattre qu'à regret. Le Seraskier ou commandant Turc se retira jusque sous Bagdad avec les débris de son armée. Aschraff s'appliqua à acquérir au-dedans & au-dehors de ses provinces la ré-
1140. putation de Prince équitable, modéré & religieux. Ce Prince eut
1727. l'année suivante de nouveaux succès contre les Turcs qu'un naufrage priva des secours d'un convoi très-considérable. Enfin le grand Seigneur & Aschraff, après beaucoup de négociations, conclurent un traité, par lequel l'Aghuan reconnoissoit le Turc pour Iman, chef des Musulmans, successeur des Califes, & pour souverain de tous les pays qu'il avoit conquis en Perse; & le Turc reconnoissoit l'Aghuan pour légitime souverain de ce Royaume, avec le droit d'être nommé après lui dans la priere publique. Cette paix qui démembroit la Perse, étoit un grand avantage remporté par l'usurpateur sur le Prince légitime. La déclaration solemnelle de l'Iman sur la royauté d'Aschraff, confirmoit à celui-ci les droits que l'Alcoran lui accordoit en faveur de sa conquête; il alloit regner légitimement, suivant les principes du Musulmanisme. Le

Prince Thamas fit dans le Khoraſſan des mouvemens inutiles. Il y eut un édit publié à Iſpahan & dans tous les pays de la domination d'Aſchraff qui établit les rangs des nations établies en Perſe dans l'ordre ſuivant : les Aghuans, les Arméniens, les Derghefins, les Multanis ou Indiens Banianes (commerçans), les Parſis, les Juifs & les Perſans. Dans cet Empire, comme dans la plûpart des pays Mahométans, les rangs ſont tellement réglés, qu'un particulier d'une nation ne peut ſe diſpenſer de rendre une ſorte d'hommage au particulier d'une nation ſupérieure. La cérémonie conſiſte en ce que l'inférieur doit s'arrêter les bras croiſés ſur la poitrine devant le ſupérieur, comme s'il attendoit les ordres de celui-ci, qui, en lui diſant, *Selam-Eleik*, ſemble lui donner la liberté de continuer ſon chemin.

Ce fut alors qu'un de ces hommes, dont le nom fameux & l'origine obſcure donnent lieu à tant de fables ſur leur naiſſance, un de ces conquérans Orientaux qui ont fait l'apprentiſſage de leur métier parmi les Brigands, Nadir Kouli, depuis Thamas Kouli-Khan, ou Seigneur eſclave de Thamas, né à Afchar, bourg du Khoraſſan à trois journées de Maſched, d'un portendos, faiſeur de capotes de peau de mouton, promit, ſur ſa tête, à Schah-Thamas de le rétablir dans l'Empire de ſes ancêtres, s'il vouloit lui confier le ſoin de ſa vengeance, & auſſi-tôt il lui préſenta les clefs de Niſchabour & de Maſched. Kouli-Khan, avant cette expédition, avoit converti ſon brigandage en une guerre réglée contre les Aghuans. Bientôt tout dans le Khoraſſan plia ou tomba ſous ſes armes. Hérat, capitale de la Province, s'étoit érigée en République; 1141.
le vainqueur fit couper la tête au gouverneur comme à un rebelle, & porta ce riche trophée à Schah-Thamas. Déjà les Afdalis 1728.
ont perdu contre lui trois batailles. Tous ceux que l'on prend les armes à la main ſont paſſés au fil de l'épée, tous ceux qui ſe ſoumettent, n'ont qu'à ſervir dans les troupes du Sofi. Huſſein Khan, chef des Aghuans du Candahar, qui cherchoit à venger la mort de Mahmoud, ſon frere, s'eſt déjà déclaré pour ce prince. Schah-

Histoire de Perse.

Thamas voit arriver sous ses drapeaux une foule de guerriers que la prospérité de ses armes rendoit sujets fideles. Sous la conduite de Kouli-Khan, les Persans sont des soldats.

1141. 1728. Aschraff, ce Prince autrefois si sensible à l'aiguillon de la gloire, ne suit plus que la douce impression des plaisirs. Ses troupes faisoient la guerre si mollement, que la ville d'Yezd ne leur fut ouverte, après dix-huit mois de siége, que par la famine. Sayed-Ahmed-Khan, gouverneur indépendant du Kerman, s'étoit soumis volontairement à l'usurpateur; on le condamna à perdre la tête; il fut puni, comme rebelle, d'être de la maison royale. Ainsi regnoit Aschraff, lorsque le voisinage de l'armée de Schah-Thamas l'obligea de rassembler ses troupes. Il se mit à leur tête avec tout le faste des Rois Persans. Les armées se rencontrerent auprès de Damégan, capitale du pays des Komis. Les Aghuans perdirent plus de vingt mille hommes & en vingt-quatre heures, ils arriverent à la débandade à Tehran, ville éloignée de sept journées du champ de bataille. Thamas-Kouli-Khan, par une nouvelle victoire, les fit reculer jusque dans Ispahan. Ils abandonnerent aussi-tôt cette place, dont le vainqueur prit possession par le massacre de tous les Aghuans qui s'y trouverent. La furie des habitans contre cette nation fut telle qu'après avoir détruit tous les monumens qu'elle avoit érigés, ils éleverent des latrines publiques au lieu du tombeau de Mir-Mahmoud, dont ils avoient déterré & s'étoient partagé les os pour s'en faire journellement un objet de malédictions & d'imprécations. Aschraff, avant que de sortir de la ville, avoit versé le sang de Schah-Hussein, ce malheureux Sofi que Mir-Mahmoud avoit toujours épargné, & celui de Sefi-Mirza, frere aîné de Schah-Thamas.

1143. 1730. Le restaurateur de la famille des Sofis se fraya, pendant vingt jours, à travers les glaces & les neiges, un chemin jusqu'au camp d'Aschraff, avantageusement placé, à deux journées de Schiraz. Les rebelles battus plusieurs fois, fugitifs & allarmés, étoient, pour ainsi dire, vaincus avant le combat. A peine furent-ils atta-

qués qu'ils prirent la fuite. Thamas Kouli-Khan ne les poursuivit point, de peur que cette retraite précipitée ne cachât quelqu'embuscade. Il disoit ordinairement *que le vainqueur joint au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.* Aschraff profita de sa conduite, peut-être trop circonspecte pour rallier ses soldats & tenter de nouveau le sort des armes; mais au premier feu le combat fut terminé. Aschraff amusa le vainqueur par des négociations; celui-ci menaça les rebelles de les passer tous au fil de l'épée, s'ils ne lui livroient leur chef. Pendant les négociations, les Aghuans s'enfuirent de Schiraz, ils battirent même des détachemens Persans, lâchés à leur poursuite. Enfin Aschraff, par-tout où il tournoit ses pas, trouvant les peuples armés contre lui, se disposoit à passer dans les Indes, mais il fut pris & mis à mort.

Thamas-Kouli-Khan, vainqueur des ennemis du Roi, aiguisa ses armes contre ceux de l'Empire. L'Arménie fut le théâtre d'une nouvelle guerre. La Cour Ottomane refusoit de restituer à la Perse les places qu'elle lui avoit enlevées pendant les troubles; la victoire l'y contraignit. Schah-Thamas fit couper le nez & les oreilles à trois cens prisonniers Turcs, qui furent embarqués sur la mer Noire dans un vaisseau du pays. Le Grand Visir, auteur de la guerre, vint secrettement à bout de faire couler le vaisseau à fond, pour étouffer dans la mer le bruit d'un événement qui devoit infailliblement entraîner sa disgrace; mais cette cruelle précaution ne le garantit pas de la mort. Kouli-Khan vit tomber devant lui Tauriz au bruit de deux victoires qu'il avoit remportées. La terreur de son nom asservit tout l'Empire. Les soldats le craignent & l'aiment; le peuple, la Cour & le Sofi redoutent son ambition. En moins de trois ans il a gagné neuf batailles, rétabli le Roi & reconquis le Royaume.

Cependant l'armée de Schah-Thamas fut vaincue l'année suivante sous le canon d'Erivan & sur les bords de l'Araxe, & son général Sefi-Kouli-Khan, conduit à Constantinople devant le Grand Seigneur, qui lui témoigna quelque desir d'avoir la paix. Le Per- 1144. 1731.

HISTOIRE DE PERSE.

ſan lui répondit que *la paix n'étoit pas poſſible, & qu'il eſpéroit voir dans peu le Roi ſon maître devant Conſtantinople.* Le Grand Seigneur lui fit trancher la tête. Achmed, Pacha de Bagdad, aſſiégeoit la ville d'Hamadan, la ſeule barriere qui défendît les approches de la capitale. Schah-Thamas vola au ſecours de la place & perdit une bataille. Pendant que Pacha Ahmed recueilloit dans Hamadan le fruit de ſon triomphe, Ali Pacha, vainqueur à
1145. Erivan, acheva de reconquérir l'Adherbigiane abandonnée. Enfin
1732. Schah-Thamas & Ahmed Pacha concluent la paix. L'Araxe qui coule entre les provinces d'Erivan & de Tauriz, d'occident en orient, devoit ſervir de bornes aux deux Empires par ce traité que le Grand Seigneur ne ratifia qu'après beaucoup de difficultés. Les deux puiſſances convenoient enſemble dans un article particulier, de joindre leurs forces pour chaſſer les Moſcovites des pays qu'ils avoient pris ſur la Perſe.

Thamas-Kouli-Khan étoit alors à l'autre extrêmité de l'Empire, occupé à fortifier Hérat, dans le Khoraſſan, pour contenir les peuples de cette province, du Ségeſtan, du Candahar & pour arrêter les incurſions des Tartares de Balk & de Samarcande. Surpris & courroucé de la paix conclue par le Sofi, il alla à Iſpahan faire déclarer Schah-Thamas, déchu de la ſouveraineté pour avoir trahi les intérêts de l'Etat. Ses troupes lui offrirent la couronne: il la refuſa avec une adroite indignation pour la placer ſur le berceau de Mirza-Abbas, rejetton de la famille royale, & il n'accepta la ſuprême autorité que ſous le titre de régence. Dans cette révolution, Kouli-Khan n'eut pas la moindre contradiction à eſſuyer; enſuite il pénétra dans l'intérieur du Haram, où il épouſa une fille de Schah-Huſſein. Le Divan de Conſtantinople détachoit alors un corps conſidérable de Janiſſaires & de Spahis pour aller couvrir la Géorgie; il avoit ordonné aux Pachas d'Egypte & de Natolie d'envoyer des ſecours d'hommes & de munitions à Bagdad; & le Khan des Leſghis s'engagea à faire une irruption dans la Perſe, pendant que le Khan des Nogais ou de Crimée iroit droit au cœur de l'Empire. La Ruſſie fomentoit la guerre.

Le Khan de Géorgie marcha vers Tauriz; un autre général pénétra dans le Kurdiſtan, & Kouli-Khan conduiſit contre la ville de Bagdad ſoixante mille hommes, qui furent bientôt réduits à cinquante mille, par la défaite d'un corps, par le ſiége qu'on fut obligé de lever & par des marches pénibles. Cette armée fut enſuite renforcée par quarante mille hommes. Le Seraskier ou Généraliſſime Topal-Oſman s'avançoit à la tête de plus de deux cens mille Turcs. L'impatient & vain Thamas-Kouli-Khan inſultoit à ſa lenteur, & le menaçoit de l'enlever comme un enfant dans ſon *beckir*, ce mot Perſan ſignifie *litiere* & *berceau*: le Séraskier ſe faiſoit porter dans une litiere à cauſe de ſes infirmités. Enfin la bataille ſe livre. Kouli-Khan enfonce l'aîle droite de l'ennemi & rétablit ſa droite rompue par la cavalerie Turque, & la victoire alloit ſe fixer ſous ſes drapeaux, lorſque la perfidie des Arabes l'emporta chez les Turcs en leur ouvrant des gorges par leſquelles le Pacha de Mouſſoul chargea les Perſans en flanc & en queue dans le fort de la mêlée. Thamas-Kouli-Khan eut deux chevaux tués ſous lui; il tomba d'une bleſſure, & la déroute de ſon armée devint générale; la perte fut énorme des deux côtés, mais les Perſans abandonnerent leur camp au vainqueur. Topal-Oſman renvoya ſans rançon à Kouli-Khan deux de ſes parens qu'il avoit pris ſur le champ de bataille. Le Perſan dit aux Turcs qui lui propoſerent la paix, *qu'il ne ſe croyoit pas vaincu, & qu'il effaceroit ſa faute s'il en avoit fait une dans Bagdad*: il dit à ſes troupes *qu'elles devoient oublier qu'elles avoient été une fois malheureuſes pour ſe ſouvenir des occaſions où la fortune avoit rendu juſtice à leur valeur*. Enſuite il partit d'Hamadan, pour recommencer la campagne, avec une armée de quatre-vingt mille hommes & une artillerie de deux cens piéces de canon. Dans une fameuſe bataille livrée le 26 Septembre, il remporta une glorieuſe victoire. Topal-Oſman, après toutes les manœuvres d'un habile général & les exploits d'un héros, fut tué. Le Régent de Perſe conſidéra le corps de ce grand homme avec vénération, & l'envoya aux

Turcs de Bagdad pour qu'on lui rendît les honneurs funebres. Une
HISTOIRE DE PERSE. irruption des Tartares dans le Daghestan, détermina pour lors les
Persans à tourner leurs armes vers l'Arménie & la Géorgie.

1147. Thamas-Kouli-Khan irrité contre les Lesghis, alla faire passer
1734. la charrue sur le sol de la ville de Schamaki, asyle de ces Tartares, après avoir fait couper la tête au Pacha. Les Lesghis se mirent dans leurs montagnes à couvert de sa vengeance, qui tomba sur quelques villages. Après cette expédition il alla joindre son fils au siége d'Erivan. Il assit son camp dans les Gorges, le fit miner & l'abandonna après une légere résistance. Abdoullah Kouprougli s'en étant emparé, les mines jouerent & l'infanterie Ottomane sauta en l'air. L'action ou plutôt le carnage dura neuf heures. Le Pacha fut enseveli dans les montagnes avec cinquante mille des siens. Artillerie, bagage, caisse, tout l'attirail militaire des Turcs fut le butin de l'armée victorieuse. Erivan rentra sous la domination
1148. Persanne. La Géorgie & l'Arménie retomberent aussi-tôt dans la
1735. masse de l'Empire. Bientôt la paix assura au vainqueur le fruit de ses victoires. La Czarine lui céda tous les pays conquis par les Russes sur la Perse, à la réserve de Terki, place nécessaire pour assurer leur commerce sur la mer Caspienne.

1149. Cependant la noblesse suscitée par les Turcs, forma une ligue
1736. pour rétablir le Schah détrôné; mais les conjurés se dissiperent à l'aspect du Régent, qui punit leurs chefs. Jusques-là Thamas-Kouli-Khan n'avoit servi ou ce Sofi, ou l'Etat, ou lui-même que par les armes; il va s'occuper du bonheur des peuples, du rétablissement de la justice, du soulagement des pauvres, de l'embellissement de la capitale, pendant que son fils met le dernier sceau à sa gloire militaire. La sagesse & la douceur de son gouvernement font desirer qu'il ne soit point un usurpateur; on l'avoit presqu'oublié lorsque la mort de Schah-Thamas & celle de Schah-Abbas III son fils, soit naturelle, soit violente, réveillerent dans les esprits cette affligeante idée. Les Etats généraux du Royaume s'assemblerent; une voix unanime s'éleva : *Nadir est seul digne*

de regner ; Nadir est le grand Roi de Perse. Tous les membres de l'assemblée jurerent de le maintenir sur le trône de Perse, lui & sa postérité, jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Kouli-Khan reçut la couronne avec la fierté d'un homme qui s'en croit le plus digne. La religion le proclama dans la grande mosquée d'Ispahan, sous le nom de *Schah-Nadir.* Ensuite la paix se conclut entre la Porte & la Cour de Perse. Le Grand Seigneur se désista de ses prétentions sur la Géorgie, sur les provinces d'Erivan & de Tauriz, & sur les deux Arménies Persannes. Les deux puissances s'engagerent à travailler à la réunion des deux sectes Mahométanes pour amortir l'antipathie, que la diversité de croyance nourrissoit dans les deux nations : chose impossible.

Schah-Nadir fit des loix : il établit d'abord l'ordre de succession dans sa famille en donnant la lieutenance générale du Royaume à son fils aîné Reza-Kouli-Mirza, & en le faisant reconnoître pour l'héritier de la couronne. Pour remédier aux inconvéniens des minorités, il déclara le trône dévolu aux freres du Roi, s'ils étoient en âge de gouverner, lorsqu'à sa mort, il ne laisseroit que des enfans en bas âge. L'usage introduit par Abbas I de tenir enfermés dans le Haram, pendant la vie du Roi, les Princes du sang royal, fut aboli par ce législateur. Dès son avénement au trône, il avoit fait voir qu'il gouverneroit par lui-même, comme il avoit fait la guerre par lui-même. Par une des loix, il fut défendu aux Eunuques, sous peine de mort, de s'immiscer jamais dans aucune affaire relative au gouvernement, & ces misérables furent remis à leur place. Il falloit que Schah-Nadir regnât long-tems en paix pour donner de la consistance & de la vigueur à ses loix.

Les grandes idées d'Abbas sur le commerce rouloient dans la 1150.
tête du nouveau législateur. Il parut un édit qui permettoit aux 1737.
Persans d'embrasser à leur choix la secte d'Omar ou celle d'Ali, & qui défendoit aux Mollahs de continuer, soit en public, soit en particulier, les malédictions contre Omar, &c. suivant le traité conclu avec la Turquie. Dans un nouvel édit en faveur des Chré-

HISTOIRE DE PERSE. tiens des différentes communions, l'ufage du vin fut permis ou du moins toléré. Schah-Nadir fuivoit conftamment Abbas le Grand fon modéle. Cependant Huffein-Khan, Prince du Candahar, ne rendoit point hommage au nouveau Roi ; les Tartares de Balk & de Samarcande le foutenoient ; Schah-Nadir marcha & le Candahar fut foumis.

Pendant qu'il affiégeoit la ville de Candahar, l'Inde s'ouvroit devant lui. Il n'eft pas vrai que les Mogols euffent des intelligences avec les Aghuans, & qu'il n'entra dans leur Empire que pour s'en venger. Il eft vrai que la Cour de Dehli devoit des fommes confidérables à la Perfe, & qu'il n'alla dans l'Inde que pour en être payé, avec ufure, par la trahifon. Dans cette expédition qui l'a rendu fi célebre, il ne fut que l'inftrument des paffions de quelques Miniftres de l'Empereur Mohammed-Schah, lefquels le conduifirent comme par la main, jufqu'au trône du Mogol, où il ne s'affit que pour enlever des richeffes immenfes à une nation à qui le luxe des nations de l'Europe & de quelques autres régions paye à jamais d'énormes tributs en or & en argent.

1151-52. 1738-39. Le Mir-Bak-Chi ou Généraliffime des armées Mogoles, nommé Kandoran, dans le deffein de fe diftinguer par quelqu'action d'éclat, & d'étouffer fous fa gloire Nifam-El-Moulk, gouverneur du Dékan & Sadet-Khan, gouverneur de Laknove, fes ennemis perfonnels, invita Schah-Nadir à demander à fon Maître les fommes dues à la Perfe, ou une troupe de 50 mille chevaux pour l'aider à foumettre le Candahar. L'arrivée de fon Ambaffadeur & l'objet de fa miffion embarrafferent le foible Empereur des Mogols qui, n'ayant point de confiance dans les lumieres de fon Vifir Kamerdi-Khan, s'abandonna, fans réferve, à l'homme le plus capable de fauver ou de perdre l'Etat, fuivant le parti que fon ambition démefurée lui confeilleroit de prendre. Nifam-El-Moulk engagea d'une part Mohammed à mal accueillir l'Ambaffadeur Perfan, & de l'autre Schah-Nadir à pénétrer dans l'Inde par la route qu'il lui applaniroit. Déjà les troupes Perfannes font fur les

frontieres, Kandoran les méprise; il se flatte qu'elles seront arrêtées au défilé de Kaboul par le Soubdar Nasset-Khan, son ami. Schah-Nadir soudoyé par Nizam-El-Moulk, gagne un Raja des montagnes, qui le conduit par un sentier difficile, où douze mille hommes le suivent, à pied, un à un, pendant près de 50 heures, sans vivres & sans eau. Arrivé à deux heures après minuit à l'entrée du défilé de Kayebar, il enleve Nasset-Khan endormi & ne lui laisse la vie qu'à condition que le passage sera ouvert au reste de son armée.

Maître de Kaboul & payé de ses fatigues par le gouverneur de Lahor, vendu à Nisam-El-Moulk, avec l'argent destiné à fortifier le défilé, il va sur le chemin de Dehli, laissant à sa droite Lahor, suivant la marche que lui trace ce perfide Mogol. L'Empereur vient à lui avec une armée de plus de 800 mille hommes & trois mille piéces de canon; on dit que le Persan n'avoit que 60 ou tout au plus 100 mille hommes, mais des hommes accoutumés à combattre & à vaincre, avec un très médiocre train d'artillerie. Pendant que Schah-Nadir étoit engagé dans cette périlleuse entreprise sur la foi d'un traître, les Aghuans n'étoient pas bien soumis, les Lesghis, après avoir fondu sur la Géorgie, d'où Ibrahim-Khan, son frere, les avoit chassés, s'établissoient dans le Schirvan, & les Arabes de Mascate se révoltoient: mais la fortune étoit pour lui.

Le perfide Sadet-Khan étoit, avec 50 mille hommes, entre les armées Mogole & Persanne. Suivant le projet donné par Nizam, une affaire s'engage entre sa troupe & les troupes de Schah-Nadir; il annonce une victoire à Kandoran; celui-ci s'avance avec un corps considérable pour en partager la gloire, & tombe dans une embuscade, où Schah-Nadir & Sadet-Khan réunis taillent ses soldats en piéces. Il fuit avec quelques mille cavaliers, & comme il se présente devant le camp, l'artillerie que Nizam fait jouer, en signe de réjouissance, le foudroye, il est blessé, il s'empoisonne.

Nizam-El-Moulk triomphe, son ennemi est mort, il offre trois

Histoire de Perse.

kouroucs de roupies, 72 millions de livres de notre monnoie, au Perſan, pour prix de ſes ſervices & pour la paix. Le traité ſe conclut, mais Sadet-Khan apprend que Nizam étoit élevé à la place de Généraliſſime, qu'il devoit remplir lui-même après la perte de Kandoran, ſuivant leurs conventions. Il excite l'avarice de Nadir, par l'appas de quinze kouroucs de roupies, 360 millions de nos livres, qu'il promet de lui remettre dans les mains à Dehli, s'il veut marcher droit à cette capitale, après s'être ſaiſi de la perſonne de Nizam & de celle de Mohammed. Nadir rappelle Nizam, & lui déclare qu'il le fera pendre, ſi l'Empereur ne ſe rend auſſi dans ſon camp avec toute ſa Cour. L'Empereur ſuit ſon général, malgré l'avis de ſes Omrahs, tous déterminés à combattre; il eſt arrêté priſonnier; alors ſes troupes ſe débandent & une grande partie en eſt maſſacrée par les Zates & les Berlouches, payſans Indiens.

On a prétendu que Schah-Nadir, ayant attiré Mohammed dans un piége, ſous prétexte de traiter avec lui de la paix, dit à ce malheureux Prince : » Eſt-il poſſible que vous ayez abandonné le » ſoin de votre Etat, juſqu'à me laiſſer venir aux portes de votre » capitale? Eſt-il poſſible que vous ayez l'imprudence de vous » engager dans une conférence avec moi qui ſuis en guerre avec » vous, & de vous mettre à ma diſcrétion, ſans que vous puiſſiez » vous défendre d'un mauvais deſſein, ſi je l'avois ? Je connois » vos ſujets, grands ou petits, ils ſont des lâches ou des traîtres. » Votre Tack (trône) eſt à moi, mais je vous le rends; je veux » ſeulement voir votre capitale ». Si le brutal Thamas-Kouli-Khan tint ce beau diſcours à Mohammed, Mohammed auroit pu lui répondre : » Eſt-il poſſible que vous ayez abandonné le Royau» me que vous venez d'uſurper, pour vous enfoncer, ſur la » parole de quelques traîtres, dans un Empire que vous ne ſçauriez » conſerver, & par des gorges où une poignée d'hommes pouvoit » vous écraſer vous & toutes vos troupes, & pour une ſomme » d'argent qui ne vous ſuffira peut-être pas pour appaiſer les

» troubles que votre absence doit occasionner dans la Perse? Ma » bonne foi m'a mis à votre discrétion, mais que gagneriez-vous » à m'égorger? Vous n'avez ici que des ennemis. Si mes sujets » sont perfides, craignez-les à votre tour. Et n'avez-vous rien à » craindre de vos propres esclaves, vous, usurpateur? On vous » trahit jusques dans votre serrail. Rendez graces au sort qui justifie » aujourd'hui votre témérité ».

Quoi qu'il en soit, le Schah, maître de l'Empereur, l'étoit des trésors de l'Empire, & il n'en vouloit qu'à ces trésors. Sadet-Khan, muni d'un ordre que Mohammed donnoit au gouverneur de Dehli, d'obéir aux Envoyés du Persan, ne put lever les quinze kouroucs qu'il s'étoit engagé à lui remettre. Le vainqueur, en arrivant, lui dit avec sa brutalité ordinaire, *traître insigne, je vais te faire ouvrir le ventre, & tes boyaux serviront de cordes à violon, si tu ne me fais trouver en vingt-quatre heures ce que tu m'as promis.* Nizam-El-Moulk dit alors à Sadet-Khan avec un air affectueux & enchanteur, qu'il ne leur restoit plus, pour sauver leur honneur, qu'une mort volontaire. Prenant ensuite un sorbet, il lui dit adieu & ordonna qu'on le couvrît, comme un homme mort, depuis la tête jusqu'aux pieds. Sadet, qui couroit risque d'être éventré, fit piler un diamant qu'il avala : il mourut six heures après, & Nizam ressuscita, délivré d'un rival dangereux.

Le Roi de Perse étoit entré dans Dehli sans obstacle. Tout avoit été concerté entre l'Empereur & lui, & Mohammed avoit, dit-on, paru le premier dans son palais pour défendre aux habitans de paroître dans les rues, aux fenêtres ou sur les toits des maisons, pour voir défiler les Persans; ensorte que Nadir avoit pris possession de Rechen-Abad ou du quartier Impérial, avec la même tranquillité que s'il étoit entré dans son palais d'Ispahan. On fit alors courir le bruit dans le Bengale, qu'il avoit fait servir au Grand Mogol, pour toute nourriture, un plat de perles & de pierreries, en lui disant : *ces mets sont cause de votre misere; si vous les aviez employés à fortifier vos places, vous seriez dans*

HISTOIRE DE PERSE.

l'abondance. C'eſt grand dommage que l'uſurpateur aimât beaucoup ces *mets-là* & qu'il n'eût point aſſiégé de *place*. On ajoutoit que l'Empereur, enfermé dans une cage de fer, les mains liées derriere le dos, avoit honoré l'entrée triomphante du vainqueur à Dehli. C'eſt le conte de Bajazet renouvellé. Schah-Nadir entra de nuit dans la capitale, Mohammed fut enfermé dans une tour; & à la liberté près, il fut traité avec beaucoup d'égards & de reſpect.

Tout étoit paiſible, lorſqu'un Seigneur Perſan étant tombé, à l'entrée de la nuit, des murs du château Impérial dans la riviere de Gemené, le bruit ſe répandit que l'uſurpateur ayant voulu forcer le ſerrail de l'Empereur, les femmes l'avoient tué & jetté dans la riviere. Le peuple prit tumultuairement les armes, on fit main baſſe ſur cinq à ſix mille Perſans répandus par hazard dans les rues. Les ténebres augmenterent le déſordre. Schah-Nadir, fort inquiet, détacha deux mille hommes de ſa garde pour obſerver ce qui ſe paſſoit. A l'aſpect de ce corps, l'épouvante diſſipa les Mogols. Le lendemain le Roi ordonne un pillage & un maſſacre général; cet ordre fut exécuté avec une barbarie digne de ſa fureur; on n'épargna que les plus belles filles. M. Otter fait périr, dans ce ſac, 200 mille hommes; le P. Saigne, dans le 25e recueil des Lettres curieuſes & édifiantes, en égorge un million: il en coûta la vie à 40 mille habitans. Cette horrible ſcene fut terminée par la mort de trois des principaux Omrahs, accuſés d'avoir excité l'émeute, & par la mutilation de plus de ſept cens perſonnes d'une qualité inférieure, accuſées d'y avoir eu part. On ouvrit le ventre à ceux-là, en préſence de Nizam & du Viſir; on coupa le nez & les oreilles à ceux-ci, le plus infâmant des ſupplices de l'Inde.

Après cette horrible boucherie, Schah-Nadir ne ſongea plus qu'au butin. Avec le ſecours de Nizam, il tira des richeſſes immenſes, tant des provinces que de la capitale, tant des caiſſes publiques que des coffres des particuliers. On rapporte que plu-

ſieurs Seigneurs qui refuſoient de livrer leur argent, furent mis à la torture, pratique ordinaire dans l'Inde, & que le Viſir fut exposé à l'ardeur du ſoleil, uſage ancien dans les pays chauds. Suivant les ſupputations faites par des experts, l'or & l'argent montoient à 45 kouroucs, un milliard, 80 millions de notre monnoie; les pierreries & autres effets précieux à 25 kouroucs, 600 millions de nos livres, ſans parler du paon qui formoit le couronnement du trône & de la baluſtrade d'or, chargée d'une vigne en pierres de toute eſpéce, laquelle entouroit le lit de l'Empereur. Le trône ſeul du paon étoit eſtimé neuf kouroucs de roupies, 216 millions de nos livres. On a porté la ſomme totale du butin juſqu'à 7 milliards, 400 millions de livres, monnoie de France. M. Otter rapporte qu'un Derviſch voyant les peuples réduits, par les extorſions, au plus affreux déſeſpoir, préſenta au terrible Schah-Nadir une requête conçue en ces termes : » Si tu es Dieu, agis en Dieu. » Si tu es Prophête, conduis-nous dans la voix du ſalut. Si tu » es Roi, rends les peuples heureux & ne les détruis pas ». On ajoute que le Schah répondit : » Je ne ſuis pas Dieu pour agir en » Dieu; ni Prophête, pour montrer le chemin du ſalut; ni Roi, » pour rendre les peuples heureux. Je ſuis celui que Dieu envoye » contre les nations ſur leſquelles il veut faire tomber ſa ven- » geance ». C'eſt le mot d'Attila. Les *ornemens* dont on s'eſt ſervi pour embellir l'hiſtoire de Thamas-Kouli-Khan, ſont malheureuſement trop connus, trop uſés & trop façonnés à l'Européene, pour abuſer & amuſer le lecteur.

Avant que de retourner en Perſe, Schah-Nadir fit aſſeoir Mohammed ſur le trône, où il le ſalua en qualité d'Empereur, en l'appellant ſon frere. Cependant il agit encore en maître, en conférant le titre d'Aſſef-Ja, grand Chancelier ou Régent de l'Empire, à Nizam-El-Moulk, qu'il donnoit, en quelque ſorte, pour tuteur à Mohammed, comme le miniſtre du génie le plus étendu & de l'habileté la plus conſommée, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Mohammed recommença ſon regne, par la ceſſion qu'il fit

HISTOIRE DE PERSE.

au Perſan, de tous les pays ſitués entre la riviere d'Atek & le Candahar. Nadir reprit alors le chemin de la Perſe : c'eſt de lui plutôt que d'Alexandre, qu'on peut dire *qu'il étoit venu dans les Indes plutôt voyager que combattre.* En effet, il ne combattit pas, il ne conquit pas, & il fut le maître du trône des Mogols. La cupidité l'attira dans l'Inde, la témérité l'y engagea, la trahiſon l'y conduiſit pas à pas juſques dans la capitale, & là il ne ſignala guere que ſa cruauté & ſon avarice. A ſon retour, il trouva de grands obſtacles à ſurmonter; il étoit encore dans la faveur de la fortune; ſa retraite fut un vrai triomphe.

Après cette expédition, les nouvelles Perſannes annoncerent que l'intention du Roi étoit d'aller mettre le ſiége devant Conſtantinople, de parcourir enſuite l'Europe pour la forcer à ſuivre la loi de Mahomet, & revenir enſuite ſur ſes pas pour conquérir l'Empire de la Chine; on lui auroit bientôt créé des mondes nouveaux pour les conquérir. Nadir fut reçu à Iſpahan avec des témoignages éclatans d'admiration de la part des peuples. On dit que la joie de ſon triomphe fut troublée par des chagrins domeſtiques. Son ſerrail étoit en proie à l'infâmie & à la diſſention; deux de ſes femmes éventrées, quatre enterrées toutes vives, des Eunuques empalés aſſouvirent la rage dont des myſteres d'iniquité avoient enflammé ſa jalouſie.

1153. L'infatigable Schah-Nadir ſembloit redouter le repos, ce tour-
1740. ment des ames actives. Divers peuples Tartares avoient ſecoué le joug pendant ſon voyage aux Indes. Il alla d'une main victorieuſe le leur impoſer de nouveau. Il commença d'abord la guerre contre les Tartares-Usbeks. Le vainqueur des Turcs & des Indiens donna la loi dans Bokhara & dans tous les pays connus autrefois ſous le nom de Sogdiane. Enfin il éprouva de nouveau les ſuites dan-
1154. gereuſes des expéditions éloignées. Une main trop chere au Mo-
1741. narque ourdiſſoit contre lui la trame d'une conjuration. Reza-Kouli-Mirza, ſon fils aîné, déploya l'étendard de la révolte. Il eſt de ces crimes qui, une fois entrepris, forcent, en quelque maniere,

niere, le coupable à les consommer, en ce que le projet seul en est punissable comme l'exécution, en ce que, si le succès ne les justifie pas, le prix en est du moins assez grand pour étourdir sur leur horreur. Le fils combattit le pere; il fut vaincu; Nadir ne vit en lui qu'un rebelle & le punit de mort. Ce Prince ambitieux avoit goûté les douceurs de la royauté pendant l'absence du Roi, & le sang de Schah-Nadir couloit dans ses veines. Cependant les Tartares Daghestans bravoient les armes du Monarque. Ce Prince accoutumé à vaincre, crut marcher à la victoire, mais il reçut un échec contre ces foibles ennemis.

HISTOIRE DE PERSE.

Dès que la fortune cesse de susciter à Schah-Nadir des ennemis; dès que la victoire lui en a fait des sujets ou des alliés, cet homme né pour se nourrir de combats, ne cherche qu'à allumer de nouvelles guerres; il entre par la mer Caspienne dans les Etats de la Czarine, qu'il avoit demandée en mariage; mais il en sort bientôt pour se jetter sur les Etats du Turc. Il eut du succès dans ses premiers combats. Les Pachas reconnurent en lui le vainqueur de Topal-Osman. Schah-Nadir victorieux, frappe du fléau de la guerre Erzerum & toute l'Arménie Turque; il passe de là sur l'ancien théâtre de ses revers & de ses triomphes, la Syrie: sa destinée étoit d'échouer toujours contre le même écueil; il assiégea Moussoul en vain; il attaqua ensuite Bagdad, qu'il n'avoit pu autrefois entraîner dans la chûte de Topal-Osman; & s'il remporta des victoires dans la Babylonie, il ne put pas s'y assurer une conquête.

1155. 1742.

1156. 1743.

Il eut encore la fortune contre lui l'année suivante, & d'abord au siége de la ville de Kars. Plus heureux dans les combats qu'aux siéges & par-tout où il faut plus de bravoure que d'art, il éprouva que la crainte seule contient dans le respect un Empire usurpé. Ses mauvais succès inviterent Schah-Radé, Prince Persan, à se soulever contre lui; les Turcs accoutumés & intéressés à fomenter les rebellions contre un Prince si redoutable, donnerent du secours au rebelle. Ces Princes trouvent beau de détruire leurs ennemis par les

1157. 1744.

mains de scélérats, qui méritent & qui subiroient dans leurs Etats
HISTOIRE DE PERSE. les plus infâmes supplices.

1158. Schah-Nadir étoit sur son déclin; il négocia avec les Turcs,
1745. & sa colere contre les rebelles lui fit négliger le soin de ses intérêts.
1159. Le traité de paix qui fut conclu entre la cour Ottomane & la cour
1746. de Perse, étoit avantageux aux Turcs, car il régla les limites des deux Empires sur le pied du traité conclu en 1638, sous le regne d'Amurat IV. L'usurpateur exerça de grandes cruautés contre les rebelles. Ce Prince, assez humain envers ceux qui cédoient, trop sévere envers ceux qui lui résistoient, aigrit contre lui sa cour &
1160. sa propre famille. Enfin il fut massacré par Mohammed, gouver-
1747. neur de Tauriz, qui avoit conjuré avec Ali-Kouli-Khan, neveu du Roi. Ali-Kouli-Khan fut proclamé Roi de Perse, sous le nom d'Adil-Schah. Alors l'Empire tomba dans une de ces crises si ordinaires après la mort des usurpateurs & des grands conquérans.

Thamas-Kouli-Khan étoit né avec une ame d'une trempe forte; il n'avoit reçu d'éducation que de la nature; il avoit endurci de bonne heure son corps à la fatigue; il avoit perdu dans le brigandage toute idée de justice & de crainte; il n'eut point de ces petites passions qui croisent la passion des grandes entreprises; il eut pour lui les circonstances & le hazard; voilà tout le mystere de la fortune de Schah-Nadir. Cet homme extraordinaire avoit la taille haute, le regard vif & fier, un air d'empire, en un mot l'extérieur qui convenoit à son ame & à ses projets. Il vivoit avec la simplicité d'un soldat & la frugalité d'un homme toujours occupé de grands objets. Le vin & les liqueurs fortes dont il fit un grand usage, ne surprirent jamais sa raison; il aima les femmes sans passion ou du moins sans foiblesse. Enfin il eut le sort des tyrans dans tout le cours de sa vie. Une défiance & une crainte éternelles furent le fruit & la peine de ses usurpations: il avoit sa ceinture toujours garnie de pistolets; le meilleur de ses amis & le plus intime de ses confidens ne lui parloit qu'à dix pas loin de lui; il auroit

cassé la tête à celui qui l'auroit approché de plus près. On dit qu'il envoyoit, lorsqu'il mourut, le fameux paon du trône de Dehli au Grand Seigneur Mamouth, & que ce Prince en ayant été informé par le Pacha de Bagdad où se trouvoit l'Ambassadeur Persan, à la mort de son maître, écrivit au Pacha : » Je suis trop » satisfait d'apprendre la mort de ce voleur. Je ne veux point par- » tager les richesses qu'il a enlevées à Mohammed-Schah : gardez » ce présent dans le château jusqu'à nouvel ordre ». On ajoute qu'il offrit le paon au Mogol, & que celui-ci lui répondit qu'il falloit qu'il allât lui-même le chercher à Bagdad. Cette ridicule bravade n'est point dans le génie de Mohammed.

Adil-Schah fut bientôt détrôné par son frere Ibrahim, qui le fit aveugler. Ensuite Ibrahim trouva un concurrent redoutable dans Schah-Rouk, petit-fils de Nadir & descendant des Sofis par sa mere. Schah-Rouk, couronné Roi de Perse à Casbin, marcha contre Ibrahim-Schah, que ses troupes abandonnerent sur le champ de bataille. Le Prince vaincu, mourut sous les armes ou peut-être des mains de son concurrent. Celui-ci reconnu Roi dans la plûpart des provinces, n'en fut pas plus assuré sur le trône. Le Scheik ou Grand Mufti de Masched, soulevoit le Khorassan pour mettre la couronne sur la tête de son fils. Dans la même province, Soliman, de la famille des Sofis, se mit en devoir d'ajouter le droit de conquête aux droits de sa naissance. Les compétiteurs tâchoient de s'appuyer, l'un de la faveur des Turcs, l'autre des secours des Indes. Le Grand Mogol avoit attendu la mort de Thamas-Kouli-Khan pour se venger de lui sur ses Etats; il attisa le feu des divisions intestines. Schah-Rouk remporta plusieurs avantages sur les prétendans à l'Empire, il fit périr Soliman, qui lui étoit tombé entre les mains; mais ses succès n'étoient pas assez brillans pour intimider des ambitieux. Tandis qu'il étoit occupé à étouffer ces troubles dans le Khorassan, il s'en éleva de nouveaux au centre de l'Empire; la plûpart des Khans secouerent le joug.

1161-62. 1748.

1163-64. 1749-50.

Histoire de Perse.
1165-66.
1751-52.

Héraclius, Prince de Géorgie, marchant ſur les traces de ſon pere Teimouras, profita des circonſtances pour établir ſon indépendance & aggrandir ſes Etats. Il grava ſes prétentions, en conquérant, ſur les ruines de différentes villes des provinces d'Erivan & de Naſchirvan, & juſques ſur les portes de Tauriz. Les Aghuans reçurent de Teimouras la loi & un chef. Dans le même tems, les Bakaris, Kurdes d'origine, arboroient du côté du midi l'étendard de la guerre, en faveur d'un Prince nommé Iſmaël, qui prétendoit deſcendre de la famille des Sofis. Où il n'y a point de droits certains, il y a toujours beaucoup de prétentions, la fortune ſeule juge entre les concurrens, & le ſuccès devient un droit. Les Bakaris couronnerent Iſmaël dans Iſpahan, & le nouveau Sofi condamna tyranniquement le peuple à le maintenir ſur le trône par d'énormes impôts. Les Aghuans qui ne s'étoient ſoumis aux Géorgiens que pour commettre avec plus d'impunité toutes ſortes de violences, foulerent aux pieds les loix de la ſubordination, & fondirent avec une licence ſans frein ſur l'Adherbigiane. Héraclius remporta ſur eux une victoire ſignalée, les chaſſa de Tauriz & battit les Leſghis avec les mêmes armes. Ses ſuccès lui inſpirerent tant de confiance qu'il prit le titre de *Doulet-Scheriki*, aſſocié à l'Empire. On prétend que ce fut en conſéquence d'un traité conclu avec Schah Rouk. Ce petit-fils de Schah-Nadir, au lieu de ſe fortifier dans la capitale & au centre de l'Empire, le ſeul lieu d'où il pouvoit faire face en Roi de Perſe à cette foule de prétendans, étoit reſté dans le Khoraſſan à voir périr ſon armée de miſere devant celle du Scheik : il fut arrêté dans une émeute populaire, & ſes ſujets lui creverent les yeux. Les Aghuans & les Leſghis réunis contre leur ennemi commun, ſaccagerent, brûlerent, épuiſerent les provinces d'Erivan, de Naſchirvan & de Schirvan. Ces Barbares forçoient les peres à vendre leurs enfans pour leur payer d'énormes contributions ; ils maſſacroient les femmes après avoir aſſouvi ſur elles leur brutalité. Héraclius fut obligé d'abandonner ſes conquêtes pour couvrir ſon propre pays.

Les Moscovites mirent ensuite entre les mains du Prince Héraclius un Prince se disant de la famille des Sofis. Le Géorgien proposa aux Khans du Royaume un plan d'opérations, dont l'objet étoit de pacifier l'Empire, d'exterminer les Aghuans & de procéder à l'élection d'un Roi. La ligue se conclut & le rendez-voûs général fut assigné aux environs de Tauriz, dont les Aghuans venoient de s'emparer, mais Héraclius découvrit la mauvaise foi de ses alliés. Les Lesghis le battirent auprès de Gandja : les Circassiens vinrent à son secours. Il battit à son tour les Lesghis, & cette victoire rétablit entierement ses affaires. Les Aghuans lui demanderent la paix qu'il leur accorda, mais à condition qu'ils se tiendroient dans les limites de leurs habitations & qu'ils ne passeroient point l'Araxe. Tauriz & toutes les conquêtes des Aghuans tomberent de nouveau sous sa puissance. Cependant les Aghuans, toujours armés, triompherent de Kerim-Khan auprès d'Hamadan. Ispahan va successivement passer entre les mains des divers compétiteurs au trône.

1166-67. 1752-53.

Les Aghuans n'avoient pas plutôt eu conclu le traité avec Héraclius qu'ils l'avoient violé. Ils lui avoient offert de se joindre à lui pour réduire les Lesghis & sans doute pour le trahir. Le trône est entouré d'une foule de prétendans, ils y montent & ils en descendent tour à tour ; nul n'y reste assis, nul ne regne. Parmi tous ces Princes qui prennent au milieu de l'anarchie le titre de Rois, Ismaël, Kérim, Azad, Méhémet, Achmet, ont vu leurs espérances s'évanouir. En 1755, les Aghuans, au nombre de cent mille hommes, paroissoient sur le point de forcer leurs ennemis dans les derniers retranchemens. En 1758, tous les gouffres qui engloutissent des nations entieres, s'ouvrirent à la fois, l'anarchie, la guerre, la famine & la peste. En 1760, la victoire frayoit un chemin vers la royauté au Prince Kherim-Khan, des débris de l'armée d'Assad-Khan ; mais au milieu des troubles le Prince Héraclius résistoit au torrent qui avoit entraîné ses compétiteurs du trône dans l'abyme. En 1761, vainqueur de tous ses ennemis,

1168-78. 1759-64.

Histoire de Perse.

il vit la Perse à ses pieds. Assis sur le trône d'Ispahan, il sembloit n'avoir plus d'autre ennemi à redouter que la fortune; mais la fortune ne l'a pas long-tems laissé jouir d'une puissance dont il paroissoit digne. Suivant les relations, le Roi Héraclius étoit un Prince d'un esprit vaste & d'un courage extraordinaire, simple dans ses manieres & reglé dans ses mœurs, pieux, juste, libéral, fidéle à sa parole, chéri des peuples, adoré des soldats, estimé & révéré de ses voisins, qui le regardoient comme le plus grand capitaine & le Prince le plus accompli des Persans de son siécle. Enfin le trône de la Perse a paru balancer entre Kérim-Khan & Fat-Ali-Khan; mais par la défaite de ce dernier, Kérim s'est vu maître de la Perse en 1763. Jusqu'ici il a pris dans ses firmans & dans les monnoies le titre de *Maître du tems présent*, & non celui de Roi. La Perse, dit-on, sous l'administration sage & vigoureuse de ce Prince, pourra reprendre son ancienne splendeur. Déjà les chemins sont sûrs, le commerce refleurit, les Caravanes le traversent en sûreté, & plus de vingt mille familles que ces troubles avoient engagées à sortir du Royaume, y reviennent successivement.

Fin de l'Histoire Moderne de Perse.



HISTOIRE DE PERSE.

DESCRIPTION DE LA PERSE,

Suivie d'Obſervations ſur le Gouvernement, la Religion, les Arts, le Commerce, les Mœurs, &c. des Perſans.

LA Perſe, l'Elam des livres de Moyſe, eſt appellé par Eſdras & par Daniel *Payas*, nom aſſez conforme à celui de *Pars* ou *Fars*, que les Orientaux ont toujours donné à la Perſe proprement dite, & que la principale de ſes provinces porte encore aujourd'hui. Les Grecs & les Latins en ont formé ceux de *Perſis* & de *Perſia*. Les Perſans appellent leur pays *Iran* ou *Irak*, du nom d'un de leurs anciens Rois. Les limites préſentes de cet Empire ſont du côté du nord, la mer Caſpienne, le fleuve Oxus & le mont Caucaſe; à l'orient le fleuve Indus & les terres du Mogol; au midi le golfe Perſique & la mer des Indes; & à l'occident les Etats du Turc. Sa ſituation, ſuivant M. d'Anville, eſt entre quarante-deux & vingt-trois degrés trente minutes de latitude ſeptentrionale, & entre ſoixante-deux & quatre-vingt-treize degré de longitude. Son étendue du ſud au nord eſt de trois cens ſoixante-dix lieues & de ſix cens vingt du levant au couchant. Cet Empire a de tous côtés, dans l'eſpace de trois journées de chemin, des terreins vagues, que la nation laiſſe ſans culture & ſans habitans: c'eſt une barriere qui, à la vérité, défend l'Etat & qui exclut toute diſpute ſur les limites; mais qui en même tems coupe les canaux de communication par leſquels le commerce circuleroit d'une nation à l'autre & engraiſſeroit les ſtériles cantons de la Perſe.

J'ai dit que la Perſe étoit bornée par trois mers. La mer Caſpienne, autrefois mer d'Hyrcanie, aujourd'hui *Kulſum* chez les Perſans, *Soof* chez les Arméniens, *Gualenskoy* chez les Ruſſes, eſt un grand étang poiſſonneux & ſalé, d'environ 200 lieues de long, ſans communication apparente avec d'autres mers & ſans

flux & reflux; elle ne se déborde jamais, quoiqu'elle reçoive dans son sein plus de cent rivieres, dont le Volga seul lui donne, par minute, 445,522 tonnes d'eau, de 36 pieds cubes chacune, au rapport du capitaine Jean Perry, chargé, en 1719, par Pierre le Grand, de lever la carte de cette mer. Cet Observateur estime la totalité des eaux vomies par les autres rivieres à 1,336,566 tonnes, & il explique leur dissipation, par l'évaporation seule, fondé sur les expériences faites par le célebre M. Haley, sur la Méditerranée, comme on le voit dans le 7e volume du Recueil des Voyages au nord par Bernard. L'auteur de l'Histoire Généalogique des Tatars, croit que cette mer se vuide par des filtrations souterreines, ainsi que par un gouffre situé sous le 42e degré de latitude. Le P. Avril, dans son voyage en divers Etats d'Europe & d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine, prétend que cette mer communique avec le golfe Persique, par deux gouffres de la province du Ghilan, dans lesquels ses eaux se précipitent avec un bruit effroyable: ce qui est confirmé par la grande quantité de feuilles de saule, (arbre commun sur les bords de cette mer) que l'on voit à la fin de chaque automne sur le golfe, quoiqu'il n'y ait point de saule sur les terres voisines. Quelques-uns ont cru que la mer Caspienne se déchargeoit dans la mer Noire, dont elle est pourtant séparée par une chaîne de hautes montagnes. Pierre le Grand s'étoit proposé d'unir ces deux mers par un large canal; entreprise jadis vainement tentée par le premier Roi de la Dynastie des Séleucides.

La Perse est coupée dans toute sa longueur par le Taurus, qui forme une chaîne de montagnes, dont les sommets échappent à la vue. Le Dancroan, une des plus considérables de ces montagnes, s'éleve en pyramide à une hauteur prodigieuse. Pendant la nuit, elle paroît en feu comme le Vésuve.

Les fleuves Oxus & Jakarte coulent au nord du Royaume. L'Aras ou Arake des anciens; & le Kur, Kyros, Cyrus se rendent par des provinces différentes de l'Arménie dans la mer Caspienne.

Le

Le Bendemir part du Khoraſſan, arroſe le Farſiſtan & ſe précipite dans le golfe Perſique, après avoir changé pluſieurs fois de nom. L'Oxus ſe jettoit autrefois dans la mer Caſpienne; les Tartares en ont détourné le cours, il ſe perd aujourd'hui dans des ſables arides. Le Jakarte qui formoit une barriere entre des nations policées, a été tout de même diſſipé parmi les ſables, il ne va plus juſqu'à la mer. Ces Barbares ont intercepté par là, & par la dévaſtation des pays adjacens, le commerce de l'orient avec l'occident, & la Perſe a vu tarir pour elle des ſources d'abondance.

Provinces de la Perſe.

La Perſe peut ſe diviſer en quinze provinces; le Khoraſſan, le Mazandéran, le Ghilan, le Schirvan & le Gurgiſtan au nord; l'Erivan, l'Adherbigiane & l'Iraque-Agémi au couchant; le Khuſiſtan, le Farſiſtan, le Loriſtan & le Kerſnan au midi; Le Makran, le Ségeſtan, le Zabliſtan au levant: tel étoit l'ancien patrimoine des Sofis. Les troubles ne ceſſent de bouleverſer toutes ſes limites. Herbert aſſure qu'on y trouve quatre-vingt-dix villes fermées & plus de quarante mille villages. Chardin y compte cinq cens villes entourées de murs, y compris les châteaux, ſoixante mille villages & quarante millions d'habitans.

1. Le Khoraſſan, le Mazandéran & le Ghilan compoſoient peu de tems après le déluge une floriſſante monarchie, ſous le nom de *Bactiane*. Si l'on en croit Ammien Marcellin, on y comptoit juſqu'à mille villes. Hérat, grande ville fort déſerte, eſt la capitale du Khoraſſan: les tapis qui s'y fabriquent ſont en réputation dans toute la Perſe; elle a ſervi de réſidence à pluſieurs Monarques Tartares de la famille de Tamerlan. Niſchapour, Thous ou Maſched, Samarcande, forment enſuite les villes les plus conſidérables de la province. Damegan eſt la capitale d'un grand pays appellé Komis.

2. Le Mazandéran, pays auſſi fertile que mal ſain, porte à ſa

Histoire de Perse.

partie méridionale qui eſt montueuſe & deſerte, le nom de Tabariſtan. Ferabad eſt ſa principale ville : ſes habitans ſont enjoués, curieux & induſtrieux à travailler la ſoie que leur pays produit en abondance. Quelques Géographes comptent parmi les dépendances du Mazandéran, les contrées d'Eſterabath, de Korkan & de Dagheſtan.

3. Le Ghilan eſt un des plus mal ſains & des plus beaux pays de la nature. Sa partie méridionale s'appelle *Dilem*. On compte dans le Ghilan douze villes. Sa partie deſerte (car on trouve des deſerts dans toutes ces provinces ſeptentrionales) ſert de retraite à quantité de bêtes féroces. Les vapeurs de la mer Caſpienne infectent l'air de ces pays.

4. Le Schirvan, portion conſidérable de l'ancienne Albanie, eſt peuplé de Perſans, d'Arméniens, de Turcomans & de Tartares vagabonds ou brigands. Ces derniers peuples infeſtent encore & ravagent les pays qu'ils ont dévaſtés. Ptolomée & Pline placent dans l'Albanie pluſieurs rivieres & une multitude de villes dont il ne reſte aucun veſtige. Les principales villes du Schirvan ſont Schamaki, dans laquelle on comptoit avant que Schah-Nadir la ſaccageât, ſoixante mille habitans, la plûpart Arméniens, & Derbent, ville bâtie dans un défilé fort étroit, entre la mer Caſpienne & le Caucaſe : c'eſt-là le fameux paſſage qui défend la Perſe contre les Tartares. Il n'eſt pas certain que ce défilé ſoit le paſſage que les anciens appelloient les *Portes Caſpiennes ;* le terrein eſt bon dans cette province & l'air y eſt ſain. Ses habitans font leurs délices du riz, du caillé aigre & du fromage.

5. Le Gurgiſtan ou la Géorgie, grand pays diviſé en cinq parties, la Mingrélie, l'Imirette, le Guriel, le Kaket & le Karduel, n'a ſous la domination des Perſes que ces deux dernieres provinces. Les trois provinces orientales appartiennent aux Turcs. La ſoie eſt la ſeule richeſſe des habitans du Kaket ; ils négligent la culture des terres & ils paſſent leur vie ſous des tentes à la maniere des Tartares. Le Karduel eſt la plus conſidérable portion de

la Géorgie. Teflis, sa capitale, appellée par les Géorgiens *Cala*, la ville par excellence, est une des plus belles de l'Empire Persan: le Christianisme y est exercé avec la plus grande publicité; les Géorgiens doivent cette liberté à leur courage & au voisinage des Turcs, qui ne manqueroient pas de les secourir contre les Persans, s'ils en étoient persécutés. Toutes les relations nous représentent les Géorgiens comme des hommes livrés à toutes sortes de vices, particulierement au larcin, à l'ivrognerie, à l'impudicité. Ils sont fiers, perfides, vindicatifs; ils ont d'ailleurs de l'esprit, de la politesse & de la bravoure. Le sang des Géorgiennes passe pour le plus beau de l'orient, & même de l'univers. Chardin assure qu'on ne peut voir ni de plus belles tailles ni des figures plus charmantes; Tournefort s'inscrit en faux contre ce témoignage, d'ailleurs confirmé par une foule de voyageurs. L'histoire de Géorgie est peu connue. M. de Guignes a inséré dans son histoire des Huns une liste de leurs Mépas ou Rois, qu'un Prince de ce Royaume avoit communiquée à M. de l'Isle. M. Peyssonel, consul de Smyrne, a publié quelques détails instructifs dans son Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie.

6. L'Erivan ou l'Arménie Persienne, qui contenoit autrefois un grand peuple, ne forme aujourd'hui qu'un vaste desert, où l'on trouve à peine trois ou quatre villes considérables. Abbas I le ruina pour ôter aux Turcs l'envie de s'y établir, & il en sema les habitans dans l'intérieur de la Perse. Les Arméniens font remonter leur origine jusqu'au déluge; il y a apparence qu'ils descendent d'une colonie Syrienne; d'autres colonies de Cananéens, d'Hébreux, de Grecs, de Perses, de Tartares, de Chinois & même d'Européens, contribuerent à augmenter la population de ce pays qui, étant couvert de montagnes, offroit un asyle à tous les peuples obligés de chercher quelque refuge. On y voit encore un village nommé Kubeschah, habités par des Génois fugitifs, qui professent le Mahométisme. La capitale de l'Érivan porte le même nom. Naxivan & Zulfa ruinées par Abbas I, se rétablissent. La

Histoire de Perse.

partie du ſud-oueſt de cette province eſt occupée par diverſes tribus de Kurdes qui vivent dans l'indépendance. L'Arménie eſt en général une contrée montueuſe, mais entrecoupée de pluſieurs vallées fertiles. L'hiver y eſt rigoureux & long. Ses peuples ſont tyranniſés par les Turcs & par les Perſans. Exclus des emplois honorables, ils ſont réduits à la diſtinction de la richeſſe, & ils s'adonnent entierement aux arts, aux travaux de la campagne & ſur-tout au commerce.

7. L'Adherbigiane, la grande Médie des anciens, eſt preſque deſerte dans ſa partie ſeptentrionale. Les habitans de ce canton froid & ſtérile compoſent une eſpéce de pain avec des amandes ſeches, & une boiſſon avec du jus d'herbes. La partie méridionale offre, ſous un climat ſain, de vaſtes plaines, abondantes en grains & en excellens pâturages. Ses vins ſont très fameux. Tauriz, capitale de la province, contient au moins cinq ou ſix cens mille habitans, onze cens mille, ſi on les en croit eux-mêmes: on y compte quinze mille maiſons, ſans y comprendre quinze mille boutiques des Bazars ou marchés. Cette ville étend ſon commerce dans toute la Turquie orientale juſqu'à la mer Noire, dans l'Empire Moſcovite, dans la Tartarie & dans l'Inde: c'eſt un des plus riches marchés de l'univers. On peut ranger trente mille hommes en bataille dans ſa principale place. Le ſoir, le menu peuple s'y raſſemble pour prendre part aux divertiſſemens qui s'y donnent. Là ce ſont des batteleurs qui font des tours de ſoupleſſe ou repréſentent des ſcenes bouffonnes; des orateurs & des poëtes qui récitent leurs ouvrages: ici ce ſont des combats de lutteurs, de taureaux & de béliers: plus loin des danſes de loup. Ce dernier ſpectacle ſur-tout charme la populace. Les autres villes conſidérables de la province ſont Ardevil ou Ardebil, Tiroan, Maraga, &c.

8. L'Iraque Agémi tient le premier rang entre les provinces de la Perſe. Les Arabes ont donné le nom d'Iraque à la Chaldée & à la Parthie; mais pour diſtinguer ces deux provinces, ils ont

nommé la premiere, Iraque Arabique, & la seconde, Iraque Agémi, c'est-à-dire Iraque étrangere. Son climat est sain, mais d'une extrême sécheresse. Sa principale ville, Ispahan, est la capitale de tout l'Empire; Chardin lui donne huit grandes lieues de circuit. Les Persans disent par hyperbole, *Ispahan fait la moitié du monde :* on y comptoit sous les derniers Sofis près d'un million d'habitans. Cette capitale de la Perse n'a pour rempart qu'un mur de terre mal entretenu. Son Meïdan-Schah, une des plus belles places de l'univers, est, comme la grande place de Tauriz, le rendez-vous d'une foule de gens oisifs que les divertissemens y attirent. La Mosquée royale, située dans la partie méridionale du Meïdan, est un édifice curieux : son dôme, si élevé qu'on l'apperçoit de quatre grandes lieues, passe pour un beau morceau d'architecture. On y garde dans son Mahrab ou Sanctuaire deux reliques très-révérées, à sçavoir, un Alcoran écrit de la main d'Iman Reza & la chemise sanglante d'Hussein, le premier martyr de la Religion d'Ali. Le palais des Sofis a, suivant les uns, une lieue & demie de circuit, suivant les autres, trois quarts de lieue. Le haram ou le quartier des femmes, renferme seul plus de cent cinquante palais, construits & meublés pour inspirer la volupté. Le cours d'Ispahan a deux mille deux cens pas de long sur cent-dix de large; un beau canal l'arrose dans toute sa longueur; il est bordé de deux rangs de platanes; des pavillons & des jardins l'ornent sur les aîles; il aboutit à un magnifique palais. La ville est entourée de six grands fauxbourgs : les deux plus remarquables sont ceux d'Abasabad & de Zulfa. La riviere du Zenderou coule auprès de ses murailles : les arcades des ponts de cette riviere sont chargées d'inscriptions sentencieuses, en versets, en prose. On lit sur le pont de Barbaroux : *le monde est un pont, hâte-toi de le traverser, — mesure & pese tout ce qui se trouve sur le passage, — tu verras que le mal environné le bien & le surpasse.* On respire un air si sain dans cette capitale qu'un proverbe Persan porte que *quiconque arrive en bonne santé à Ispahan n'y sçauroit*

HISTOIRE DE PERSE.

tomber malade. Quelques écrivains prétendent que cette ville a été bâtie ſur les ruines d'Hécatompyle, ancienne capitale de la Parthie; on ne croit pas ſon origine fort ancienne.

Sultanie fut autrefois une des plus grandes villes de l'Aſie. Un voyageur remarque que dans les cantons de la Perſe qui ſont au nord & à l'oueſt d'Ebher, petite ville voiſine de Sultanie, le Turc eſt le langage vulgaire, mais que depuis cette ville juſqu'aux Indes on ne parle plus que Perſan. Casbin a deux lieues de circuit & cent mille habitans. Son palais commencé par Schah-Thamas & fini par Abbas I, paſſe pour un des plus beaux édifices de l'orient. On a mis ſur la principale porte cette inſcription : *que cette triomphante porte ſoit toujours ouverte à la fortune, en vertu de la confeſſion que nous faiſons qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Rey, autrefois une des plus grandes villes de l'Aſie, n'eſt plus qu'une miſérable bourgade : elle étoit partagée en quatre-vingt-ſeize quartiers, qui contenoient chacun quarante-ſix rues, & chaque rue étoit bordée de quatre cens maiſons avec dix moſquées. Elle renfermoit dans ſon ſein les plus grandes richeſſes de l'orient; il n'a échappé que quelques débris de cette ville ſuperbe au feu des Tartares & des guerres civiles. L'air en eſt dangereux.

Les Juifs ont à Hamadan une ſynagogue où l'on voit un ancien tombeau, dans lequel ils prétendent qu'Eſther & Mardochée ſont enſevelis : cette opinion y attire un grand nombre de pélerins. Cachan, ville très-commerçante, contient ſix mille cinq cens maiſons, en y comprenant les fauxbourgs, qui ſont plus beaux que la ville. Abbas I, fondateur de ſon caravanſerai, l'hoſpice le plus beau de la Perſe, fit graver ſur le frontiſpice ces paroles : *le monde eſt un caravanſerai, & les hommes ſont une caravanne. N'élevez point de caravanſerai dans un caravanſerai*, c'eſt-à-dire, ne faites point d'établiſſement dans un lieu de paſſage.

Com, ville du premier ordre, dans l'Iraque, renferme beaucoup d'édifices ſomptueux. La moſquée de Maſſouma ou de la *Sainte* (c'eſt Fathmé, fille de Mouſa-Cazem, ſeptieme Iman) eſt

peut-être le plus beau temple de la Perse. Une foule de pélerins accourt depuis plusieurs siécles à son tombeau ou plutôt à son cénotaphe; car le peuple croit que les Anges ont enlevé son corps au ciel. Cette ville a été deux fois plus grande que Constantinople. Son terroir est admirablement fertile en grains & en fruits; la pêche y est sur-tout d'une qualité excellente. C'est de la Perse que les Romains ont tiré les premieres greffes de ce fruit, auquel ils ont donné le nom de pomme Persanne.

9. Le Khusistan, pays fort étendu & fort desert, étoit appellé par les Grecs *Susiane :* on ignore le lieu où étoit Suse, cette superbe capitale, dans laquelle Alexandre trouva neuf mille talens d'or monnoyé & quarante mille talens d'or & d'argent en lingots. Plusieurs écrivains ne la distinguent pas de Schuster, capitale moderne du Khusistan, contre l'opinion de nos plus habiles géographes. Schuster n'est qu'un amas de ruines parsemées de quelques habitations. On trouve dans le Khusistan des mines d'or, des sources de bitume & de naphte, du coton, des cannes de sucre, &c.

10. Le Farsistan n'occupe que le second rang entre les provinces du Royaume, quoiqu'il en soit la contrée la plus riche & la plus considérable par son étendue. On convient généralement que les premiers habitans de la Perse se sont établis dans cette province. Schiraz, sa capitale, ville très-ancienne, a deux ou trois lieues de tour; quelques écrivains prétendent que son ancienne enceinte en comprenoit près de douze : c'est ce qui a donné lieu à ce dicton populaire, *quand Schiraz étoit Schiraz, le Caire n'étoit que son fauxbourg*. Les mosquées y sont sans nombre. Les Mollahs s'attribuent les revenus des hôpitaux, qu'on appelle *palais de santé*, & ils refusent aux malades les secours les plus nécessaires : de là le proverbe Persan, *le palais de la santé est le palais de la mort.* Le peuple a une espéce de vénération pour les vieux arbres; il fait la priere sous leurs feuillages, & il les charge de chapelets, d'amulettes & autres offrandes : les malades vont brûler de l'encens à leur pied & attacher aux branches des bougies allumées, dans l'es-

pérance d'obtenir la ſanté; d'autres y paſſent les nuits, & prennent leurs ſonges pour des converſations avec des eſprits bienheureux. Le tombeau du poëte Saadi eſt à l'orient, à un quart de lieue de la ville: du côté du midi, à cinq ou ſix cens pas des murailles, on voit la ſépulture d'Afez, autre poëte célebre. On vante la fertilité du terroir de Schiraz, & ſes vins ſont les plus renommés de l'orient. Depuis que Sefi II a réuni ſon gouvernement aux terres du domaine, elle a perdu plus de la moitié de ſes habitans & la plus grande partie de ſon luſtre.

L'ancienne Perſépolis dont l'emplacement eſt connu aujourd'hui ſous le nom de *Tchelminar*, offre entre un amas de ruines pluſieurs monumens curieux, qui donnent la plus haute idée du génie & de la magnificence des anciens Perſes; les Perſans Arabes croyent que des génies bâtirent cette ville; les Guebres l'attribuent à Kaïoumarez, leur premier Roi: elle fut ſaccagée par Alexandre le Grand qui, à l'inſtigation de la courtiſanne Thaïs, réduiſit en cendres ſon magnifique palais, après en avoir tiré un butin ineſtimable. Les Arabes, dans leur premiere fureur contre l'Idolâtrie, détruiſirent une partie des précieux reſtes de ſon magnifique temple. Les Sofis ont tiré des mêmes ruines beaucoup de matériaux pour l'ornement de pluſieurs villes.

11. Le Lariſtan, au commencement du huitieme ſiécle, forma, ſous la domination des Barbares ſortis de la côte orientale de l'Arabie, un Royaume qui ſubſiſta environ neuf cens ans. Texeira nous a conſervé les noms des Princes de cette Dynaſtie, iſſue des Princes Hémiarites; leur hiſtoire eſt peu connue. Ormus étoit le ſiége de leur Empire. Alphonſe d'Albuquerque la ſoumit aux Portugais; cependant les Sulthans Arabes maintinrent encore leur puiſſance pendant un ſiécle dans le continent; Schah-Abbas la détruiſit entiérement. Lar, Bender-Congo, Kiſmich, ſes villes principales, ſont de très-petites villes. Bender-Abaſſi, le plus célebre entrepôt de la mer Perſique, n'eſt ſéparée de l'iſle d'Ormus que par un canal de cinq ou ſix lieues; les Anglois & les Hollandois

dois y ont des comptoirs. L'air qu'on y respire est si funeste aux étrangers, que de dix Européens qui s'établissent dans ce pays, il en meurt communément neuf dans l'espace de dix ans. Les chaleurs de l'été sont si excessives que la plûpart des habitans se retirent pendant cette saison dans les bois & dans les montagnes. La côte d'Arabie n'est qu'à vingt lieues de la plage du Laristan, dont le golfe Persique la sépare. C'est sur cette côte que se fait la pêche des perles, qui rapportoit annuellement un million aux Sofis. Les pêcheurs sont obligés, sous de rigoureuses peines, de donner au Roi toutes les perles qui pesent plus de douze grains, c'est ce qu'ils n'exécutent pas fidélement.

12. Le Kerman est l'ancienne Caramanie. Sa partie septentrionale est presqu'inhabitable, à cause de sa stérilité : sa partie méridionale offre beaucoup de fruits, d'excellens pâturages, des turquoises, des mines de cuivre & de fer. On tire de cette province la meilleure laine de l'univers ; les Guebres en font des serges presqu'aussi fines & aussi lustrées que des étoffes de soie. Les Icthyophages ou mangeurs de poisson habitoient sur le bord de la mer, dans le voisinage de la ville d'Amoza ; non-seulement le poisson étoit leur unique nourriture, mais ils s'en servoient pour tous les autres besoins de la vie, employant les arêtes à la construction des cabanes & la peau pour des habits. Alexandre leur défendit de vivre de poisson : il vouloit que tous les bords de cette mer fussent habités par des nations civilisées. Ce conquérant, bien plus grand que César, si l'on combine les projets de l'un & de l'autre avec leurs exploits, bâtit, sur la plage de Racotis, Alexandrie, dans la vue de s'assurer de l'Egypte : c'étoit une clef pour l'ouvrir dans le lieu même où les Rois ses prédécesseurs avoient une autre clef pour la fermer, c'est-à-dire, des troupes qu'ils entretenoient sur cette plage pour défendre l'entrée du pays aux étrangers & sur-tout aux Grecs. Il y a apparence qu'Alexandre ne la destinoit point alors à un commerce, dont la découverte de la mer des Indes pût seule lui faire naître l'idée.

Les villes modernes du Kerman ſont Bermazir ou Bardshir, Kirman, Kuaſtek, Cap-Jacques, &c.

13. Le Makran, partie orientale de la Perſe, la Gédroſie des anciens, touche à l'Indus qui la ſépare des Etats du Mogol. Cette province eſt preſqu'inhabitée du côté du midi. Alexandre qui s'enfonça imprudemment dans ſes deſerts, y perdit la plus grande partie de ſon armée. Tout le pays, depuis le golfe Perſique juſqu'à l'Indus, s'appelloit l'*Ariane*. Les Perſes laiſſoient toute cette côte aux Ictyophages, aux Orittes & autres peuples barbares. La tradition portoit que les armées de Sémiramis & de Cyrus y avoient entiérement péri; on crut que la partie méridionale des Indes étoit inhabitable, & l'on n'oſa tenter, avant Alexandre, d'y creuſer un canal pour le commerce. Les premieres villes du Makran ſont Kié, capitale, Kidgé, place aſſez forte, Dizek, &c.

14. Le Ségeſtan, appellé Drangiane par les anciens, eſt une région montueuſe, ſablonneuſe, expoſée aux ouragans, preſqu'inculte & deſerte; on y trouve des mines d'or. Cette province a été la patrie de Ruſtan, héros célebre dans tous les romans orientaux. C'eſt dans une de ſes vallées appellées *Mulebet*, que le fondateur des Aſſaſſins imagina de former une eſpéce de paradis. Elle met au premier rang de ſes villes Ségeſtan, Boſt, Corſiat, &c.

15. Le Zabliſtan, la plus orientale des provinces de la Perſe, embraſſe le Kabuliſtan, la principauté de Ghour & le Candahar. Kabul, capitale du Kabuliſtan, fait un commerce conſidérable avec la Tartarie, le pays des Usbeks & les Indes. Les Usbeks ſeuls y vendent annuellement plus de ſoixante mille chevaux; les Perſans y amenent une prodigieuſe quantité de bétail. Le pays eſt en général froid & ſtérile: la plûpart de ſes habitans ſont idolâtres. Le Grand Mogol en tiroit annuellement quatre ou cinq millions; il l'a reſtitué à la Perſe en 1739.

La principauté de Ghour, ſi fameuſe au douzieme ſiécle, a été totalement ruinée par les Tartares. J'ai parlé ailleurs du Can-

dahar. Quand ſes habitans ſe furent rendus maîtres d'un des fauxbourgs d'Iſpahan, le hazard leur ayant fait trouver une grande quantité de ſavon dans la maiſon d'un Arménien, ils le mangerent avec avidité comme un mets exquis. Leur maniere de combattre a quelque choſe de particulier. Ils expoſent au premier feu deux troupes de ſoldats d'élite, nommés les bouchers & les lutteurs; ces deux corps fondent ſans ordre ſur l'ennemi pour faire jour à leur armée, & ils ſe retirent enſuite ſur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction eſt d'obſerver les combattans & d'empêcher le ſabre à la main que perſonne ne recule. Un de ces ſoldats appercevant hors des rangs un factionnaire qui, étant bleſſé à la main droite, ſe retiroit pour aller ſe faire panſer, le força d'aller rejoindre ſon drapeau en lui diſant: *combats de la main gauche ſi tu ne peux te ſervir de la droite; & ſi tu perds auſſi la main gauche, ſers-toi de tes dents pour mordre l'ennemi.* Leur pays eſt aſſez fertile dans la partie méridionale.

Hiſtoire Naturelle de la Perſe.

Le climat de cet Empire eſt fort inégal. Cyrus le jeune diſoit: » Le Royaume de mon pere eſt ſi grand que dans une de ſes extrêmités on meurt de froid pendant qu'on éprouve dans l'autre » des chaleurs inſupportables ». Cela eſt encore vrai aujourd'hui, quoique l'Empire Perſan ait beaucoup moins d'étendue que celui de Cyrus; tandis qu'on ſéme dans un endroit on fait la moiſſon dans un autre, & cela dans la ſeule diſtance de cent vingt lieues, ſuivant le témoignage de Chardin. L'air que l'on reſpire dans toute la longueur du golfe Perſique eſt un feu qui deſſéche & qui dévore: dans le fort de l'été, il y ſouffle un vent peſtilentiel, ſemblable à une exhalaiſon enflammée; ſes ſifflemens ſont bruyans, & il tue les gens qu'il frappe ſans produire aucune altération ſenſible ſur leur corps.

Il n'y a point de contrée ſur la terre où l'on jouiſſe d'un plus

beau ciel : il y pleut très-rarement, & pendant les pluies, le soleil n'est presque jamais caché ni même obscurci par les nuages. Les nuits ne dérobent jamais tellement la lumiere, que les voyageurs ne puissent se conduire & se reconnoître les uns les autres à la seule clarté des étoiles.

La plûpart des rivieres décroissent, & quelques-unes s'épuisent dans leur cours par les saignées que la sécheresse naturelle oblige de multiplier. Les Persans ont mis une intelligence singuliere dans l'économie des eaux ; ils pourvoient aux besoins des terres arides par le moyen des kérises ou aqueducs, & des reservoirs dans lesquels ils versent les sources éparses sur le penchant des montagnes. Lorsque les Perses étoient les maîtres de l'Asie, ils accorderent à celui qui ameneroit de l'eau de fontaine en un lieu sec, la jouissance de ce lieu pendant cinq générations : bientôt les sources du mont Taurus ruisselerent à travers les sables. La Perse recueille encore aujourd'hui les fruits de cette institution ; on trouve de l'eau dans ses champs, sans qu'on sçache d'où elle vient. On comptoit autrefois plus de quarante mille kérises dans le Khorassan ; mais le nombre en est considérablement diminué : on a négligé ce puissant secours, preuve de la décadence de l'agriculture & cause de dépopulation.

Les plaines du Farsistan, le Khorassan, le Mazandéran & d'autres provinces du nord, peuvent passer pour d'excellens pays. Par-tout ailleurs le terrein est ingrat, pierreux, sablonneux, & si sec que s'il n'étoit continuellement arrosé, il ne produiroit pas même de l'herbe. Les pluies sont si rares qu'elles ne suffisent pas pour la nourriture des grains & des fruits. L'hiver même, il faut arroser les campagnes.

Le riz, le seigle & le millet sont presque les seuls grains que le pays produise. Les Persans se nourrissent principalement de riz, & ils disent que le ciel a caché aux occidentaux le plus pur & le plus délicieux des alimens.

Toutes les terres du Royaume sont censées appartenir au Roi.

Les particuliers ne possédent des biens qu'à titre de bail, dont le plus long terme est de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le bail expiré, on le renouvelle en payant au Prince le revenu d'une année.

Les Persans afferment rarement leurs campagnes, mais ils s'accordent avec le laboureur qui leur donne la moitié, le quart, & plus ordinairement le tiers des grains & du bétail, la moitié ou les deux tiers des fruits & les deux tiers des bois.

Le raisin est excellent en Géorgie & en Hircanie : les vignes y croissent naturellement autour des arbres de haute futaie.

Dans l'Arménie, la Médie & les autres provinces soumises à un long & rigoureux hiver, on enterre les seps pendant toute la saison, & on ne les découvre qu'au printems. On garde en plusieurs endroits des raisins sur la treille tout l'hiver, sans autre précaution que d'envelopper les grapes dans des sacs de papier. Dans plusieurs quartiers de l'Iraque Agémi, on mêle des feuilles de violettes dans le raisin sec, ce qui lui donne un goût exquis.

On inocule ici avec des dattiers mâles les dattiers femelles, sans quoi ceux-ci ne rapporteroient que des fruits maigres & insipides. Voyez les observations sur l'Arabie.

On assure qu'il se consomme plus de melons à Ispahan en un jour que dans toute la France en un mois. Il y a des gens, ajoute-t-on, qui en mangent jusqu'à trente livres à un seul repas sans en être incommodés; ils font pendant la plus grande partie de l'année presque toute la nourriture du peuple. Les Persans ont le secret de les conserver dans des caves où ils entretiennent un certain degré de chaleur par le moyen de lampes.

On vante les pommes & les poires de Géorgie, les grenades & les raisins de Schiraz & les oranges du Mazandéran. Le Khorassan produit des oignons aussi délicats & aussi sucrés que des pommes.

La plûpart des racines & des légumes d'Europe croissent avec succès en Perse. Toutes les espéces de fleurs s'y trouvent en abondance, excepté vers les parties méridionales. Le Mazandéran n'est

qu'un parterre de fleurs depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin d'Avril : on y voit des forêts d'orangers. Les campagnes de l'Adherbigiane & de l'Iraque Agémi sont naturellement émaillées de tulipes, d'anémones, de renoncules, de couronnes impériales & de jasmins. Le gulmikec, espéce particuliere à la Perse, porte des bouquets de fleurs d'un incarnat tres-vif, qui s'arrangent d'elles-mêmes avec symmetrie en forme de touffes. Il y a des rosiers qui donnent des roses de trois couleurs. Pietro della Valle dit sérieusement que les Persans ont l'art de teindre les racines de certains arbrisseaux, & de leur faire rapporter des fleurs de la couleur qu'ils veulent.

La Perse est très-fertile en drogues de toute espéce. Le Khorassan produit beaucoup de rhubarbe, & ses habitans la mangent sans dégoût. L'assa fœtida qui nous paroît une drogue si puante, excite une sensation bien différente chez les Asiatiques ; les Indiens en parfument leurs ragoûts. Il croît beaucoup de tabac dans tout le Royaume, mais les Persans, grands fumeurs, donnent la préférence à celui qui leur est apporté du Brésil par les Anglois. L'arbre de l'encens, qui ressemble au poirier, croît dans la Caramanie deserte. On doit mettre au rang des plus précieuses productions de la Perse l'onguent appellé *mumie*. Les roches dont cette gomme découle appartiennent au Roi ; elle est portée dans le trésor. On assure qu'une demi-dragme de ce baume guérit en peu de tems les *dislocations* & les meurtrissures les plus dangereuses.

Le coton & la soie sont des productions communes. La Perse posséde un arbrisseau tout-à-fait rare, dont le fruit oblong & verd est chargé d'un précieux duvet, qui se carde comme le coton & qu'on employe à divers usages.

Les montagnes dont le pays est couvert sont fécondes en métaux & en minéraux. Il y a quelques mines d'or & d'argent, mais si pauvres que la dépense excéderoit le produit. L'acier est tellement rempli de particules de soufre que sa limaille pétille dans le feu

comme la poudre à canon. On rencontre de vaſtes plaines couvertes de couches de ſoufre & d'alun. Il en eſt de même du ſel qu'on tire de la terre par gros quartiers, quelquefois aſſez durs pour être employés en guiſe de pierres dans les édifices. Les marbres de Tauriz méritent d'être eſtimés ; ils ſont d'un blanc de lait coupé de veines vertes & auſſi tranſparent que le criſtal de roche. La Perſe poſſéde trois mines de turquoiſes. Le golfe Perſique lui donne des perles, dont le poids ordinaire eſt de dix ou douze grains : un voyageur en a vu pêcher une qui en peſoit cinquante.

Les chevaux de Perſe ſont les plus beaux de l'Orient après ceux d'Arabie. Il y a une race d'ânes originaires de ce dernier pays, qui ſont auſſi legers & auſſi diſciplinables que les chevaux : c'eſt la monture ordinaire des eccléſiaſtiques. Le pays produit une grande quantité de chameaux ; on les conduit au ſon de la voix avec une maniere de chant, & ils vont lentement ou vîte, ſuivant le ton du conducteur : les Perſans appellent ces animaux *les navires de terre*. On y voit dans les provinces abondantes en bétail, telles que la Bactriane & l'Arménie, des troupeaux de chevres & de moutons qui couvrent des plaines de quatre & cinq lieues. Il ſe trouve de gros moutons, dont la queue peſe juſqu'à trente livres ; on leur attache une petite brouette à deux roues pour les aider à ſoutenir ce fardeau.

La Perſe étant en général un pays très-découvert, les animaux ſauvages ne peuvent y être fort communs. On y trouve un animal particulier appellé *chekal*, aſſez ſemblable au renard, mais plus gros, que ſon inſtinct carnacier occupe à déterrer les corps morts & quelquefois à attaquer les vivans.

On éleve ici une prodigieuſe quantité de pigeons, moins pour s'en nourrir que pour avoir leur fiente, qui, avec les excrémens humains, eſt le fumier le plus eſtimé : le noura eſt un petit oiſeau remarquable par ſon gazouillement & par le talent qu'il a de répéter d'un ton plaiſant tout ce qu'on lui dit. Parmi les grands oiſeaux, on diſtingue le pélican, lequel eſt vêtu d'un duvet blanc

& très-doux : ſa tête eſt fort menue, ſon bec eſt de la groſſeur du bras & de la longueur de dix-huit ou vingt pouces : il vit de pêche. Sa coutume eſt de faire ſon nid dans des lieux arides, pour y être plus en ſûreté : on aſſure qu'il va quelquefois chercher de l'eau pour ſes petits juſqu'à deux journées de chemin & qu'il la leur apporte dans une poche qu'il a ſous ſon bec. C'eſt peut-être ce qui a fait dire que le pélican ouvre ſa poitrine pour nourrir ſes petits.

Il y a en Perſe beaucoup d'oiſeaux de proie; on les dreſſe à la chaſſe du vol. Les Sofis n'en avoient pas moins de huit cens dans leur vénerie. Les chaſſes royales ſe font en Perſe avec autant d'appareil qu'à la Chine & dans l'Indoſtan. On entoure de filets une grande plaine où l'on pouſſe les bêtes de quinze ou vingt lieues à la ronde, en faiſant battre le pays par pluſieurs milliers d'hommes. Le Roi lance la premiere fléche, & à ce ſignal chacun attaque les animaux enfermés dans l'enceinte. Dans les chaſſes ordinaires, on tue ſept ou huit cens bêtes; dans les plus heureuſes, on en a tué juſqu'à quatorze mille.

La mer Caſpienne abonde en poiſſons. Le golfe Perſique en nourrit peut-être plus qu'aucune autre mer; on y pêche deux fois le jour, & ce que les pêcheurs n'ont pas vendu le matin ou au coucher du ſoleil, ils le rejettent dans la mer. Le poiſſon d'eau douce ſe trouve en aſſez grande quantité dans les rivieres, les lacs & les keriſes.

Obſervations ſur la décadence de l'Agriculture & de l'Etat.

Dans le dernier âge de ce Royaume, l'agriculture eſt tombée dans un état de langueur & de mort; on cherche l'ancienne Perſe dans la Perſe moderne, & l'on ne peut prendre les Etats des Sofis que pour des ruines de l'Empire de Xerxès & de Darius. Quelles ſont les cauſes de cette étonnante dégradation ?

Les anciens habitans de la Perſe étoient robuſtes, ſains, laborieux, actifs & induſtrieux. La religion les appelloit à la charrue & au lit nuptial. L'opinion qui fait la plûpart des peines & des plaiſirs les encourageoit aux peines & aux plaiſirs utiles à l'Etat.

Le

Le gouvernement les récompensoit de travaux & de soins qu'ils avoient trouvés aussi doux qu'ils leur devenoient fructueux.

Les habitans modernes de la Perse sont indolens, lâches, voluptueux & contemplatifs. Leur prophête a prêché : *vos femmes sont vos labourages, approchez-vous en donc & cultivez-les avec soin.* Il a dit, & le cultivateur a négligé ses anciens labourages, il s'est épuisé sur ces labourages nouveaux sans les fertiliser, parce qu'il n'a pas proportionné son champ & son travail à ses forces. Une opinion fondée sur la même autorité, acheve d'éteindre dans l'ame de ces Asiatiques le feu d'une activité laborieuse : ils se regardent comme des voyageurs qui ne doivent songer qu'à une autre patrie, ou comme des soldats qui sont dans un quartier d'hiver où ils ne doivent s'occuper que de ce qui doit le suivre. L'espece humaine a sans doute dégénéré dans cet Empire par une suite naturelle de la mollesse, de la débauche, du mélange des races étrangeres, & d'une maladie honteuse qui, corrompant les sources de la génération, affoiblit la génération présente & les générations à venir. Chardin assure que la moitié de la Perse en est attaquée & qu'elle s'y gagnoit par contagion comme la peste : des enfans de sept ou huit ans ressentent les tristes effets de cette communication. Enfin le Monarque & les Grands ensevelissent dans les tombeaux qui sont leur séjour de délices, une foule innombrable d'Eunuques, de filles esclaves, de femmes inutiles, tous gens morts pour l'Etat avec leur postérité. Ispahan, capitale de l'Empire, où les peuples attirés de mille manieres, se rendent de toutes parts, périt sans cesse d'elle-même comme Constantinople, & elle seroit bientôt détruite, si les Souverains n'y faisoient venir presqu'à chaque siécle des nations entieres pour la relever.

La partie de la Perse qui est au nord-est, l'Hyrcanie, la Margiane, la Bactriane, &c. étoient autrefois, au rapport de Pline & de Strabon, pleines de villes florissantes : ces villes ne sont plus. Le nord de l'Empire, c'est-à-dire, l'Isthme, qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin, étoit couvert de villes & de peuples, ces

HISTOIRE DE PERSE.

villes & ces peuples ne sont plus. Ces pays ont été dévastés par les Tartares, qui, dans la fureur des grandes conquêtes, n'ont fondé qu'en détruisant, parce qu'ils ne pouvoient fonder de vastes Empires qu'en détruisant de nombreuses nations. Du côté des Persans, une timide politique a laissé périr les débris que les conquérans laisserent épars; la nation s'est enveloppée de deserts comme d'un bouclier; un immense terrein est resté en friche, le commerce est arrêté par ses ronces, l'État s'est appauvri, la population a décru : enfin, si l'on ajoute à ces causes du délabrement de l'Etat, la mauvaise administration, la progression naturelle des maux & des vices négligés, les transplantations de peuples, la continuité des guerres, la fureur des guerres civiles & la misere résultante de tous ces malheurs, & si l'on combine ensemble l'action & la réaction de toutes ces causes, l'on aura le fil de la décadence de la Perse. On verra les sources tarir, des gouffres absorber les torrens & le fleuve dégénérer en ruisseau.

Du Gouvernement de la Perse.

Du Roi.

Seigneur, ce qui vous plaît est juste & légitime, tel fut dès la seconde Dynastie le langage de la loi & de ses interprêtes au Roi; tel est encore aujourd'hui l'axiome fondamental du Gouvernement. Les Perses adoroient leur souverain; ils rendoient à ses statues les mêmes honneurs qu'à sa personne. Les étrangers, sans en excepter les Ambassadeurs des autres Cours, ne pouvoient être admis en sa présence sans se soumettre à la cérémonie de l'adoration. Philostrate rapporte que pour être reçu dans la ville de Babylone, il falloit présenter à la statue du Prince un pareil hommage. Les portraits des despotes peuvent faire trembler les peuples. La botte de Charles XII eût interdit le sénat de Suéde. Chez un peuple servile, le chapeau du gouverneur Autrichien de la Suisse eût joué le rôle de l'Empereur. Abbas I est le restaurateur de l'ancien despotisme des Rois de Perse.

L'être qui peut tout ce qu'il veut, & qui ne peut rien faire que de juste dans tout ce qu'il lui plaît de faire, est un Dieu; aussi les Persans reçoivent-ils les commandemens de leurs Souverains comme des ordres de Dieu même. Un fils se croit obligé de tuer son pere, & il le tue, si le Roi l'ordonne, le Roi fût-il dans l'ivresse & dans le délire: leur Dieu peut être ivre & fou, mais ivre & fou, il est toujours la raison & la loi des peuples. En tous genres d'opinions, le fanatisme a ses mysteres, & il fait adorer à ceux qu'il fascine ce qu'ils ne comprennent pas. Il y a pourtant une chose que l'on peut opposer à la volonté du Prince, c'est la religion; aussi quand il ordonnera à celui qui vient de tuer son pere pour lui plaire, de boire du vin, il courra risque de n'être point obéi. Les loix de la religion sont sur la tête du Prince comme sur celle des sujets: il n'en est pas ainsi du droit naturel; le despote n'est plus un homme. Il faut pour la sûreté des peuples que la religion commence par la sanction des loix de la nature, & qu'elle commence par enchaîner sur le trône despotique la bête féroce que nul autre frein n'empêche de déchirer & de dévorer ses sujets. Les Persans, en conséquence de leurs idées, attribuent à leur Roi plusieurs dons surnaturels, comme celui de guérir des maladies: lorsqu'il sort de son palais, les malades se traînent sur son passage pour le prier de tremper les doigts dans l'eau qu'ils lui présentent; ils boivent ensuite cette eau, persuadés qu'elle a la vertu d'opérer leur guérison.

Le Roi de Perse prend, de tems immémorial, le titre de grand Roi, & il en a le droit plus qu'aucun autre Prince du monde, si la hauteur du trône se mesure par la distance que les loix ont mise entre le Prince & la nation. Il conserve encore celui de Roi des Rois; le nombre des Khans & des Rois vassaux de son Empire l'autorise encore aujourd'hui à prendre cette qualité. Enfin il orne les fleurons de sa couronne des titres superbes de Seigneur de l'univers, d'ombre du tout-puissant, de substitut du ciel, d'égal du

soleil, de frere du soleil & de la lune, de parent des étoiles, &c. style des trônes orientaux & des petites maisons.

L'Empereur peut, sans observer aucune formalité, disposer arbitrairement des biens & de la vie de ses esclaves ou sujets; il est vrai qu'il n'use guere de ces voies violentes que sur ceux qui ont le périlleux honneur d'être particuliérement attachés par des emplois à son service. Au premier ordre émané de sa bouche, un ministre, un général d'armée, un gouverneur de province est immolé, sans même qu'il sçache de quel crime on l'accuse.

Cependant, quoique la constitution ne conserve pas même ici l'ombre de la liberté, le citoyen y jouit, par le fait, d'une liberté plus grande que dans plusieurs Monarchies de l'occident. Le gouvernement despotique peut être modéré par des institutions particulieres, par l'humanité naturelle des Princes, par le caractere de la nation auquel celui du Prince est ordinairement assimilé, par la tranquillité publique, &c. Les loix, où il n'y a point de liberté politique, peuvent pourvoir de différentes manieres à la sûreté du citoyen: que si au lieu de veiller sur lui, elles lui tendent des piéges, elles l'entourent de précipices, dont l'innocence même ne le préserve quelquefois pas; si elles changent tous les délits en crimes capitaux; si elles punissent ce qui n'attaque point la propriété, la liberté, la sûreté du citoyen; si elles donnent aux citoyens les moyens de se nuire les uns aux autres; enfin si elles les traitent en ennemis; alors le despotisme n'est plus simplement despotisme, c'est la tyrannie.

En Perse, il n'y a ni prison publique, ni exécuteur en titre d'offices, ni places pour les exécutions. Si l'on en excepte les objets qui intéressent la sûreté publique, les loix n'y sont point rigoureuses. Les crimes y sont rares. En dix ans, le Chevalier Chardin ne vit exécuter qu'un criminel. On croiroit reconnoître à ce tableau un peuple libre, vertueux & heureux.

L'Alcoran est au-dessus du Prince. Les Mollahs opposent quelquefois aux édits une résistance hardie & victorieuse; ils con-

testent même publiquement au Prince sa souveraineté, & leur audace n'est point punie, & l'autorité séculiere est contrebalancée par l'autorité ecclésiastique.

Deux Empereurs Romains disoient : » Si quelqu'un parle mal » de notre gouvernement, nous ne voulons pas le punir : s'il a parlé par légereté, il faut le meprifer ; si c'est par folie, il faut le » plaindre ; si c'est une injure, il faut lui pardonner «. Cette maxime est peu suivie dans les Monarchies, elle l'est en Perse. » Le » gouvernement, dit Chardin, ne se met en peine que des actions des hommes ; il s'embarrasse peu de leurs vains discours ». Aussi dans les cafés & dans les lieux publics, on censure avec liberté les généraux & les ministres ; on n'y respecte guere la sagacité & la politique du Prince ; on y parle de la guerre & de la paix comme dans une démocratie. Le peuple, s'il est malheureux, se console en se plaignant, & tout demeure tranquille. Cette liberté fait en partie la sûreté du Prince ; il se trame rarement des conspirations en Perse. Je ne parle point de son état présent, elle est dans l'anarchie. Ainsi, si le Persan n'est pas libre dans le droit, il l'est dans le fait.

Parmi les loix Persannes favorables à la liberté du citoyen, on distingue celle qui lui permet, quand il veut, de sortir du Royaume. En conséquence, les Visirs & les Exacteurs sont arrêtés dans leurs concussions par la crainte que le sujet vexé ne prenne le parti de s'y soustraire entierement. Cette coutume modere le despotisme. L'esclave fuit, & fugitif, il est coupable. On n'est pas tout-à-fait esclave quand on peut reprendre sa liberté naturelle & changer de maître à son gré.

Les Princes Persans, dont l'ame s'est formée dans une prison, à la société de quelques femmes, sous la verge d'esclaves & d'eunuques, sans aucun sentiment de leur état & sans aucune idée du gouvernement, & sans connoissance de leur sort, sont ordinairement sur le trône ce qu'ils étoient dans leur condition privée, des esclaves des femmes & des eunuques du serrail. Le rang

HISTOIRE DE PERSE.

ſuprême auquel ils ignoroient qu'ils fuſſent appellés, corrige rarement ce défaut de l'éducation. Ils ne peuvent eſtimer que ce qui peut remplir l'idée qu'ils ſe ſont faite du bonheur, c'eſt-à-dire, le pouvoir de ſuivre ſa propre volonté, & de ſe livrer au plaiſir ſans meſure & ſans contrainte; & pour l'adminiſtration de l'Empire, ils ſe bornent à couvrir de leur ombre des êtres qui ne ſont ſenſibles qu'aux douceurs de l'ambition : des eunuques, de vieilles Sulthanes, des meres de Princes du ſang royal, des femmes que le plaiſir n'a point ſatisfaites, des miniſtres accoutumés à gouverner ſe diſputent à l'envi le pouvoir d'abuſer de la ſouveraine puiſſance, & le trône eſt enſeveli dans le Haram.

Abbas, auteur du réglement ſur l'inſtitution des Princes, diſoit à ce ſujet, « que les Rois ne doivent pas être moins jaloux de » leur autorité que de leurs plaiſirs, & qu'ils peuvent bien em» ployer pour la conſervation de leur couronne, les mêmes pré» cautions qu'ils prennent pour s'aſſurer de la fidélité de leurs » femmes ». Thamas-Kouli-Khan a eu de plus nobles & plus ſages idées qu'Abbas, comme je l'ai remarqué : il falloit pour affermir ſon ouvrage qu'un homme de ſon génie, mais paiſible, lui ſuccédât. Les inſtitutions dans les Etats deſpotiques & les loix nouvelles ne ſont, en quelque ſorte, que de ſimples projets que le deſpote propoſe à ſes ſucceſſeurs de remplir. Le pouvoir d'un deſpote illimité, quant à l'étendue, eſt ſouvent reſſerré, quant à la durée, dans les bornes de ſon regne; & le Prince le plus abſolu ſur la génération préſente ne peut rien ſur les générations qui la ſuivront.

Les Rois de Perſe, comme les autres Rois de l'Aſie, ſont ordinairement inviſibles pour leurs ſujets; ils ſe dérobent à leurs regards pour ſe rendre plus reſpectables. Tous ces potentats ne répandront même des bienfaits que comme ils lancent le tonnerre, du ſein de la nue. Mais pour que le reſpect & l'affection des ſujets s'attachent à la perſonne du Prince, il faut que le Prince vive au milieu d'eux & en quelque ſorte avec eux. S'ils ne le connoiſſent

point, ils honorent, non le Roi, mais la royauté; & quelque changement qu'il arrive ſur le trône, la puiſſance inviſible qui les gouvernoit leur paroît toujours la même, parce que rien ne change à leurs yeux.

Les loix de Perſe appellent à l'Empire l'aîné des enfans mâles du Prince regnant; Schah-Nadir avoit reſtreint cette diſpoſition; le deſpote ne s'y conforme pas toujours, il déshérite les aînés en les privant de la vue. Autrefois pour aveugler les Princes du ſang, on leur paſſoit devant les yeux un fer brûlant; Abbas II, informé que ſes freres n'avoient pas tout-à-fait perdu la vue par cette opération, leur fit arracher les yeux, ce qui s'eſt pratiqué depuis.

Lorſque le Roi n'a point d'héritiers, les Sulthanes ambitionnent de devenir meres; ſi elles accouchent d'un Prince, leur famille eſt élevée aux premieres charges de l'Empire. Lorſque le Roi a pluſieurs enfans mâles, elles craignent d'en augmenter le nombre, parce que le ſort des derniers venus eſt d'être maſſacrés ou aveuglés; ce qui fait que la plûpart prennent le parti de faire périr leur fruit par l'avortement. Les jeunes Princeſſes ont beaucoup d'amuſemens & aſſez de liberté. Leur ſort eſt d'être mariées aux premiers Seigneurs du Royaume & principalement aux Mollahs du palais; elles chaſſent du lit de leurs époux toute autre épouſe & toute concubine.

Le haram du Roi de Perſe renferme les premieres beautés de l'univers; il eſt principalement peuplé par la Circaſſie & par la Géorgie. Dès qu'une fille y eſt admiſe, ſes proches parens reçoivent des penſions conſidérables. Lorſque le ſerrail eſt trop plein ou que le Roi ſe dégoûte d'y voir toujours les mêmes objets, on en tire un certain nombre de filles qu'on marie à des perſonnes diſtinguées; cela arrive rarement aux Sulthanes qui ont été reçues dans le lit du Monarque, & jamais à celles qui lui ont donné des enfans.

Les Princes éloignés du trône n'ont qu'une femme, & ils n'en approchent qu'avec la permiſſion de l'eunuque leur gardien. On a

Histoire de Perse.

ſoin de rendre leurs femmes ſtériles, au moyen de certains breuvages, pour prévenir l'exceſſive multiplication des Princes du ſang.

Dans ces derniers tems, il y avoit plus de quatre cens eunuques dans le ſerrail des Sofis: ces malheureux ne ſeroient point reçus dans les ſerrails Aſiatiques, s'ils y portoient la moindre trace de leur ſexe.

Lorſque le Roi meurt, les femmes qu'il a regardées d'un œil favorable, ſont reléguées pour toute leur vie dans une maiſon à part, ſans communication avec les autres quartiers du haram.

Des fantômes humains, ennemis & perſécuteurs de tout ce qui reſpire des plaiſirs qui inſultent à leur malheur; des Sulthanes & des Princes livrés à des regrets éternels & à la douleur d'exiſter ſans eſpoir d'être heureux; de jeunes filles qui, privées de tout commerce avec les hommes, & de l'eſpérance ſi néceſſaire au deſir affligé, violentent la nature pour lui arracher des plaiſirs qu'elle refuſe aux amours qu'elle n'inſpire point; un troupeau de femmes qui ſe diſputent avec les armes de l'envie & de la fureur un bien dont il n'eſt donné qu'à un petit nombre de jouir & dont on ne jouit qu'en tremblant; un Monarque laſſé ſans être raſſaſié, qui ſe débat ſans ceſſe contre l'ennui, l'inquiétude, les dégoûts, les deſirs; enfin un tas de malheureux qui ſe tourmentent les uns les autres; tels ſont les perſonnages du haram. Ce ſéjour apparent de volupté eſt, comme l'enfer, le théâtre des diviſions, des noirceurs, des intrigues, des perſécutions, des cruautés, des châtimens, & du malheur.

Grands Officiers de l'Empire.

Le poids de l'Empire tombe ſur une foule de grands officiers chargés du détail de l'adminiſtration.

Le premier miniſtre d'Etat eſt l'Athématdoulet, ou Iran Medari, ou Viſir Azem, c'eſt-à-dire, ſoutien du trône, pole de l'Etat, grand portefaix de l'Empire: c'eſt ordinairement lui qui regne au nom du Monarque. Sa condition eſt beaucoup meilleure que celle des Viſirs de Turquie: outre qu'il eſt moins ſujet à être deſtitué,

destitué, il est rare qu'une peine plus févere que l'exil accompagne sa dépofition. Le Divanbeg, Prince du Divan & chef de la justice, occupe la feconde place dans le ministere. Le fecrétaire d'Etat, chargé de recueillir les édits du Prince & de garder les minutes des mémoires qu'on lui préfente, tient, après eux, un rang distingué, fous le nom de *Vakanavifch*.

Les autres principaux officiers de l'Empire font le *Mirab*, ou maître des eaux, qui veille à la distribution des eaux publiques, économie néceffaire dans un pays fec; le Nazir ou furintendant des finances du Prince & le gardien de fon tréfor; le Jéhikagafi-Baffi, commandant de la partie intérieure du palais; le Mirakour-Bachi ou grand écuyer, directeur de tous les Haras du Royaume; le Mirchekar-Bachi ou grand veneur, qui a foin de faire dreffer pour la chaffe, non-feulement des chiens, des faucons, des éperviers, &c. mais encore des ours, des pantheres & des lions; le Mebfter ou grand chambellan, chef abfolu des eunuques; le Tuchmal-Bachi, premier maître d'hôtel, qui fait l'effai de toutes les viandes préparées pour la table du Roi. La dépenfe de la bouche est reglée à deux moutons, quatre agneaux & trente poules pour dîner & à moitié moins pour le fouper: la defferte fe porte au ferrail.

Il n'y a point en Perfe de nobleffe originaire; les distinctions ne font attachées qu'à l'exercice des charges ou à la poffeffion des richeffes. La naiffance ne donne un rang distingué qu'aux prétendus defcendans des douze Imans; ils jouiffent du privilége de porter un turban verd avec le titre de Seïr, illustre, & Mir, Prince.

Comme il n'est point de peuple plus vain que les Perfans, il n'est point de courtifans plus avides d'apparences honorifiques que les grands de la nation: ils paffent ordinairement la plus grande partie du jour dans le palais, avec une affiduité d'autant plus remarquable, qu'ils ont rarement l'honneur de voir le Roi qui reste ordinairement enfermé dans le haram avec fes femmes;

ils ont dans l'intérieur des émiſſaires qui les inſtruiſent à point nommé des plus petites choſes & ſur-tout de l'heure & du moment auquel le Roi ſort du ferrail, ſoit de nuit ſoit de jour.

Du Clergé.

Les miniſtres de la religion ont des charges & des dignités affectées à leur état. Les Sedres ſont les grands pontifes des Mahométans de Perſe. Il y en a deux, le Sedre Kaſſeh ou pontife particulier, & le Sedre Aam ou pontife univerſel. Ils ont droit de ſéance aux aſſemblées du palais; le Sedre Kaſſeh eſt à la gauche du Roi, l'Athématdoulet à la droite, & le Sedre Aam immédiatement au-deſſous. Ces deux prélats ont ordinairement l'honneur d'épouſer des filles du ſang royal.

La troiſieme dignité eccléſiaſtique eſt celle de Scheik-El-Iſlam ou d'Ancien, chef de la loi. Le Cadhi ou Cazi & le Mufti auxquels la loi Mahométane adjuge une grande autorité qu'ils exercent en Turquie dans toute leur plénitude, ont perdu ici une partie de leurs prérogatives.

Les biens d'égliſe ſont adminiſtrés par les Sedres, qui rendent compte de leur adminiſtration devant une chambre eccléſiaſtique : le produit de ces biens peut monter à 72 millions. A la reſerve des ſouverains pontifes qui retirent près de 400 mille livres de leur place, les plus riches bénéficiers ont à peine 20 ou 24 mille livres de revenu. Les Mahométans ſoutiennent que l'uſage du bien d'égliſe eſt interdit à tous ceux qui peuvent ſe procurer une ſubſiſtance honnête par leur travail, alléguant cette belle maxime de l'Alcoran : *la plus ſaine nourriture eſt celle qu'on obtient par ſes peines.* Le Roi nomme à tous les bénéfices; ce ſont les Sedres qui lui préſentent les ſujets. Ces hommes qui font parler le ciel comme il leur plaît & qui pour la gloire de Dieu s'occupent beaucoup de leurs intérêts, ont eu le ſecret de ſouſtraire leurs biens à la confiſcation, à toute eſpece de charge, à toute action de l'autorité ſéculiere; il n'y a rien en Perſe de ſacré pour le Monarque que leurs biens.

Le corps eccléſiaſtique s'eſt inſenſiblement preſque tout-à-fait

empaté de l'adminiſtration de la juſtice ſur un principe qui tend à renverſer les fondemens de la puiſſance ſéculiere. Le pouvoir ſuprême & légiſlatif, diſent-ils, n'appartient de droit divin qu'à un prophête, puiſque Dieu dans tous les tems a gouverné ſon peuple par des hommes revêtus de ce caractere ſacré, tels qu'Abraham, Moyſe, Samuel, David, Salomon & leurs ſucceſſeurs; puiſqu'il arma des deux glaives Mahomet, le plus grand des prophêtes, pour les tranſmettre à Ali, aux Imans & à leurs lieutenans; puiſqu'il a donné aux hommes l'Alcoran pour leur ſervir de code, & aux Mollahs ſeuls le droit de l'expliquer & de l'interprêter. Ce fut par ces maximes que les fondateurs de la Dynaſtie des Sofis perſuaderent aux peuples que les Turcomans, Mahométans de la communion d'Omar, étoient des uſurpateurs; les Mollahs attaquoient la puiſſance de leur famille avec les armes qui l'avoient élevée. Le Roi & les officiers laïques oppoſent quelquefois à leurs raiſons & à l'Alcoran même, la force & le droit naturel. Lorſque la Cour a eu publié quelqu'édit pour ſouſtraire les *Infidéles* à la juriſdiction des juges Mahométans qui les vexent & les pillent par principe de religion, il a fallu que la force ſéculiere étouffât leurs murmures & briſât leur réſiſtance, fondée ſur ce que ces ordonnances étoient contraires à la loi de Mahomet.

HISTOIRE DE PERSE.

Juſtice.

Le droit écrit conſiſte dans l'Alcoran & dans un commentaire particulier, que l'on attribue au calife Ali & aux Imans ſes ſucceſſeurs. Les Sofis ont introduit le droit *ourf*, dont la juriſprudence prend ſa ſource dans l'autorité royale. Son nom, qui ſignifie *violence ou force*, fait aſſez connoître ſon origine & ſon caractere. Le droit non-écrit, tel que celui-ci, laiſſe toujours le champ libre au deſpotiſme.

La juſtice eſt très-expéditive en Perſe, mais elle n'eſt ordinairement qu'une prompte injuſtice. Les plus grands procès ſe vuident en une ou deux ſéances; les préſens, ſans quoi l'on n'aborde point les juges, ſont les raiſons qui déterminent le juge-

ment : d'anciennes ordonnances décernoient la peine de mort, non-feulement contre les magiftrats qui en recevoient, mais contre les plaideurs qui les donnoient. La preuve teftimoniale eft la plus authentique dans le droit Perfan, & après cette preuve, le ferment que les Mufulmans font fur l'Alcoran, les Guebres fur le feu, les Banians fur le corps d'une vache, les Chrétiens fur l'évangile. On penfe bien que les témoins ne font pas plus incorruptibles que les magiftrats. La peine des faux témoins, c'étoit autrefois de leur verfer dans la bouche du plomb fondu, après leur avoir bouché le gofier avec un linge épais. Des voyageurs affurent qu'on ne meurt point de ce fupplice, & qu'on n'en perd même pas l'ufage de la parole.

Les procédures font auffi-tôt terminées au criminel qu'au civil. Il n'y a que le Roi qui puiffe infliger une peine capitale : lorfqu'il a prononcé un arrêt il s'eft condamné lui-même à être privé du droit de clémence : on ne peut pas lui demander la grace du coupable, il faut que fon arrêt s'exécute, fans cela il fe contrediroit & la loi ne peut fe contredire. Cette maniere de penfer n'eft pas nouvelle en Perfe. » On mit Cavade, dit Procope, dans le château de l'oubli. Il y a une loi qui défend de parler de ceux qui » font enfermés & même de prononcer leur nom ». L'ordre qu'avoit donné Affuérus d'exterminer les Juifs, étant irrévocable, on prit le parti de leur donner la permiffion de fe défendre. Le Roi n'a pas le pouvoir de remettre la peine d'un homicide ; ce droit n'appartient qu'aux parens du mort : s'ils ne pardonnent pas au criminel, ils lui arrachent eux-mêmes la vie. Le juge leur dit en leur livrant le coupable : *la loi vous permet de répandre fon fang, mais fouvenez-vous que Dieu eft miféricordieux.* Leur vengeance n'en eft pas moins horrible.

Tout le monde a la liberté de préfenter au Roi des requêtes par le canal de valets chargés de les recevoir. Les Mollahs font les rédacteurs de ces requêtes, dans lefquelles on exige un ftyle fimple, clair & laconique. Un miniftre condamna à la baftonnade

un prêtre coupable d'avoir dreſſé un placet rempli de verbiages & de flatteries. » Un Viſir, lui dit-il, a bien d'autres choſes à faire » qu'à perdre ſon tems à lire tes fadeurs & à débrouiller le chaos » de tes impertinences. Ecris pour être entendu, ou je te ferai cou- » per les mains ». Cela peut ne ſignifier autre choſe, ſinon que le deſpotiſme qui veut, à ſon gré, couper l'arbre, aime qu'on abatte devant lui les broſſailles qui pourroient l'arrêter.

HISTOIRE DE PERSE.

Les ſupplices de mort ſont de fendre le ventre aux criminels des deux côtés du nombril; de les empaler; de leur couper les mains & les pieds, & de les laiſſer mourir lentement après cette mutilation; de les enterrer juſqu'au cou dans une foſſe remplie de plâtre; de paſſer dans des inciſions que l'on a faites ſur la peau des meches allumées, qui s'entretiennent de la graiſſe du corps & le brûlent à petit feu. Autrefois on précipitoit les criminels du haut d'une tour, & des chiens dreſſés pour cette exécution les dévoroient; c'étoit le ſupplice ordinaire des femmes. Les Perſans ont une ſorte de répugnance à faire mourir les perſonnes du ſexe, & ils croyent que le Royaume eſt menacé de quelque déſaſtre toutes les fois qu'on répand leur ſang.

Police.

Il y a dans chaque ville un gouverneur ou Daroga, un Naïb ou juge de police & d'autres magiſtrats particuliers. L'Atas ou commandant du guet, appellé auſſi *Roi de la nuit*, parce que c'eſt le tems de ſa juriſdiction, eſt reſponſable des vols & des déſordres nocturnes qui s'y commettent. Il fait exactement ſa ronde dans les bazars ou halles où il ne couche perſonne, quoiqu'ils ſoient remplis de marchandiſes; il arrête tous ceux qui vont ſans lumiere ou qui ne parlent pas en marchant. Les Radhars ou gardes prépoſés à la ſûreté des chemins publics, ſont auſſi tenus des vols qui ſe font dans leur diſtrict, & à leur défaut les habitans du canton. Ces gens-là ont une ſagacité ſinguliere pour diſcerner le monde, & tant d'adreſſe à tourner & retourner ceux dont ils ſe défient, qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'un malfaiteur échappe aux piéges qu'ils lui tendent.

HISTOIRE DE PERSE.

Forces de l'Etat.

La Perse n'a qu'un petit nombre de places de guerre, qui sont plus défendues par leur situation que par des ouvrages. De tous les côtés, elle est couverte par des mers, des deserts & des montagnes. Avant le regne d'Abbas I, il n'y avoit dans ce Royaume d'autre milice que celle des Courtches, bons soldats, Tartares d'origine qui, comme tous les Tartares, combattoient à cheval : Abbas les affoiblit & les dispersa. Les Tufingtchis ou mousquetaires, corps semblable à celui des Janissaires Turcs, & les Koulars ou esclaves, corps de cavalerie, presque tout composé de soldats originaires de Géorgie, d'où l'on tire la plûpart des esclaves, furent créés pour balancer les Courtches. Les Soufis & les Ziaizeris forment la garde du palais. Il est à remarquer que le nom de *Koular*, esclave, a été ennobli en Perse par l'affectation avec laquelle les grands en ont pris le titre ; il est plus estimé que celui de Rayet ou sujet qui ne s'applique plus qu'à la lie du peuple, où sont peut-être les hommes les plus libres de l'Etat. Le titre de Kouloum-Schah ou d'esclave du Roi, équivaut à celui de marquis ou de comte. Schah-Nadir prit le nom de Kouli-Khan, lorsqu'il prit Schah-Thamas sous sa protection.

La paye des Koulars est d'environ quatre cens livres, & celle des Tufingtchis de deux cens. Les soldats qui ne reçoivent point leur paye en argent, possédent, à titre de fiefs, des terres de la couronne. Point de garde, point de corvée, point de résidence, point d'exercice militaire, tout cela est inconnu chez les Persans comme chez les Turcs : un soldat n'a qu'à se présenter tous les six mois à la revue du commissaire, c'est à quoi toute l'éducation & la charge militaires se bornent. Les ministres détournent ordinairement à leur profit les fonds qui devroient être employés pour l'entretien des troupes. Toute l'artillerie du Royaume consiste dans de vieux canons placés sur les remparts des principales villes : les Persans s'en servent si mal, qu'avec quatre cens piéces de canon qu'il y avoit sur les murs d'Ispahan en 1722, ils ne tuerent pas dans l'espace de plusieurs mois quatre cens hommes aux Aghuans.

Le commandant des batteries demandoit un jour à des négocians Anglois s'il y avoit en Europe des piéces qui portassent à quatre lieues.

HISTOIRE DE PERSE.

Les Persans font la guerre à la maniere des anciens Parthes. Harceler l'ennemi par des escarmouches, éviter les combats reglés, chercher l'avantage des postes, faire le dégât dans le pays menacé, c'est par cette méthode qu'ils ont détruit de nombreuses armées Turques & Mogoles. Ils entendent très-bien l'art de s'approcher d'une ville à la faveur des tranchées & de s'ouvrir des routes souterreines par le moyen des mines; ils manient adroitement l'arc & le mousquet, & ils ne menent en campagne ni artillerie ni gros bagage. Les troupes séjournent si peu dans le même lieu qu'elles trouvent aisément de quoi subsister; les paysans s'empressent de porter au camp leurs denrées, & ce peuple sobre, accoutumé à vivre d'un peu de riz, n'a pas besoin d'autres munitionnaires: ainsi une armée de trente ou quarante mille hommes se remue ici avec autant d'agilité qu'un corps de hussards Européens.

Le général est obligé, dans toutes ses opérations, de prendre l'avis des astrologues. Comme ceux-ci sont responsables des prédictions qu'ils hasardent, leurs conseils sont presque toujours timides; & d'ailleurs, tandis qu'ils déliberent, l'occasion est perdue. Outre les astrologues, les femmes & les eunuques inspirent de concert au Prince des sentimens pacifiques, parce que leur fortune dépend de ses jours, & qu'ils le gouvernent avec bien plus d'empire pendant la paix que pendant la guerre.

La Perse n'a point de forces navales, quoiqu'elle soit située entre deux grandes mers. Elle entretient sur le golfe Persique quelques bateaux, qui ne servent guere qu'à charger & à décharger les navires étrangers qui viennent mouiller dans ses ports.

Finances.

On peut évaluer à cent millions les revenus de la couronne, non compris les présens, objet considérable, & les provisions que les provinces envoyent au Souverain. Les Sofis ne dépensoient

pas la vingtieme partie de leur revenu ; l'entretien de leur maiſon ne leur coûtoit rien, ce qu'ils tiroient des provinces en étoffes, en denrées, en proviſions de tous genres, ſurpaſſant leur conſommation. Il y a des terres annexées pour ſalaires aux grandes charges de l'Empire. Une partie des troupes a pour ſa ſolde le revenu d'un petit bien ; une autre reçoit la ſienne des Khans. Enfin les ouvrages publics ſe font par corvées.

Le tréſor des Rois de Perſe eſt un bâtiment particulier, diviſé en pluſieurs chambres. Chardin y vit une prodigieuſe quantité de perles, de diamans & de pierreries fines de toutes les eſpéces ; le garde lui montra un beau rubis, gros comme la moitié d'un œuf, & le conduiſit dans une chambre tapiſſée de ſacs d'argent juſqu'à la voute ; il y en avoit environ trois mille contre un ſeul des murs. Toutes les chambres, à ce qu'on lui aſſura, ſont auſſi richement meublées. Il aura fallu bâtir un nouveau tréſor pour les dépouilles du Mogol, emportées par Schah-Nadir. Le bufet du Roi n'eſt pas moins étonnant. On y voyoit ſous les derniers Sofis quatre mille piéces de vaiſſelle d'or, la plûpart émaillées ou garnies de pierreries : il a été eſtimé ſur la fin du dernier ſiécle plus de deux cens ſoixante millions argent de France.

Tous les revenus du Prince ſont en régie. Le gouvernement a établi deux tribunaux chargés d'une inſpection particuliere ſur l'adminiſtration des finances. Il regne dans ces bureaux un eſprit d'ordre & de détail, qui donne une très-haute idée de l'habileté des Perſans dans cette partie, mais l'argent y abſout de toutes les malverſations.

Les revenus de la couronne ſe tirent de la levée du tiers du coton & des ſoies qui ſe recueillent dans le Royaume, du produit des mines & de la pêche des perles, du bénéfice ſur la fabrique des monnoies, du droit que rapporte la diſtribution des eaux, d'un tribut impoſé ſur tous les habitans qui ne font pas profeſſion de la religion dominante, de la taxe des boutiques, des péages

&

& des douanes, des bénéfices casuels, tels que les confiscations, les présens, qui sont très-considérables, &c.

Il faut ajouter à ces revenus le produit du domaine royal : ce domaine, sous les derniers Sofis, étoit composé de la Perside, de la Parthie, du Ghilan, du Mazandéran, du Kerman, du Khorassan & de la Médie, c'est-à-dire, des meilleures provinces de l'Empire. Le tiers des fruits, des grains & généralement de toutes les productions qui s'y recueillent, appartiennent au Roi. Il a outre cela le droit d'un pour sept, tant sur la toison que sur les portées des bestiaux qui pâturent sur ses terres.

Sefi II, par le conseil de son Visir, institua la division du Royaume en pays de domaine & en pays d'états. Les Vicerois de la Perside s'approprioient presque tous les revenus de la province; le Roi prit le parti de la faire régir par des intendans, ce qui fit entrer annuellement dans ses coffres plus de seize millions. Cette nouvelle régie enrichit le Prince, mais elle appauvrit les sujets, parce qu'elle conduisit dans ses coffres l'argent que les gouverneurs & les troupes qu'ils entretenoient, reversoient dans les veines de l'Etat : aussi la dépopulation fut-elle bientôt sensible & dans les villes & dans les campagnes.

Le pays d'Etats, lequel s'appelle Mémalec ou les Royaumes, est partagé entre plusieurs Khans qui y vivent en souverains & qui disposent arbitrairement des revenus, à la charge d'entretenir un nombre fixé de troupes, d'envoyer au Roi des fournitures de bouche reglées, & de lui payer un tribut annuel en forme de don gratuit. Ces gouvernemens sont à vie : il y en a d'annexés à certaines familles, tels sont ceux de Géorgie, de l'Arabie Persique, de Laristan & de Daghestan. Les Khans se distinguent en Beglierbegs ou Seigneurs des Seigneurs & en Kouloubegs ou Seigneur des esclaves; les premiers ont une sorte d'autorité sur les seconds. La plûpart des gouverneurs des provinces frontieres sont Beglierbegs. Il y a quelques gouvernemens moins considérables, dont les possesseurs prennent la qualité de Sulthans. Outre

ces gouverneurs, il y a dans chaque province du pays d'Etats, des officiers nommés par la Cour & chargés d'éclairer leur conduite. Dans tous les grands emplois de l'Etat, il y a de pareils surveillans qui tiennent en bride ceux qui voudroient en abuser.

Religions.

Mahométisme.

Omar & Ali donnerent à quelques articles obscurs de l'Alcoran des interprétations différentes : de là deux sectes, dont l'une fut appellée *Sunni*, & l'autre *Schia* ou *Rafi*. Les Persans sont Scheites ou sectateurs d'Ali; ils terminent toutes leurs prieres par la malédiction d'Omar, du moins ils les terminoient ainsi avant l'édit de Schah-Nadir, qui peut bien n'avoir pas été constamment exécuté.

La confession Mahométane se réduit dans le Sunnisme à ces deux articles : *il n'y a qu'un seul Dieu; Mahomet est son prophéte* : les Persans y ont ajouté l'article suivant : *Ali est le vicaire de Dieu.* Leur secte soutient que ce Calife fut investi du vicariat par Mahomet, en présence du peuple, & que le vicariat usurpé par Omar n'a jamais été légitimement exercé que par Ali & les onze Imans de sa race, descendans de Mahomet par Fathmé, femme d'Ali. Hassan, un de ces Imans, exerça le califat dans un coin de la Perse : Hussein, son frere, fut massacré dans la Babylonie par le Calife Yezid; les Persans en font un martyr, & c'est de lui que les Sofis prétendoient tirer leur origine. Mohammed Almahadi, le douzieme & dernier des Imans, vit encore, à ce que croyent ces peuples, dans un lieu inconnu, d'où il sortira un jour pour soumettre l'univers à la réforme d'Ali : ils sont si infatués de cette opinion, que dans toutes les grandes villes on lui tient des chevaux prêt pour le jour de son avénement.

Dans l'année Persanne, il y a vingt-huit fêtes consacrées à la seule famille de Mahomet. Celle d'Hassan & d'Hussein est une des plus remarquables; on la célebre pendant dix jours par la douleur & le deuil. On distingue parmi les cérémonies de cette triste so-

lemnité une espéce de convoi funebre, dans lequel les principales circonstances du massacre d'Hussein & de soixante-douze de ses compagnons, sont représentées au naturel. Pendant cette fête, si ces fanatiques rencontrent des Sunnites, des Chrétiens, des Juifs, ils les accablent d'injures, & les forcent de rendre hommage à leurs martyrs.

Les Sunnites font le vendredi la priere publique: les Persans, croyant que le droit de la priere publique n'appartient qu'au vicaire universel, & que le vicariat a cessé depuis qu'Almahadi a disparu, prétendent que chacun doit prier en son particulier, soit dans le temple, soit dans sa maison. Le Roi & les grands ne vont presque jamais aux mosquées; le peuple s'y rend par habitude le vendredi. Il est permis d'y faire ce qu'on veut, de parler, de lire, de manger, de fumer, de dormir, &c. pourvu que ce soit sans indécence.

Les prêtres & les docteurs de la Mecque comptent parmi les hérésies & les coutumes schismatiques des Persans leur opinion sur l'Abdest ou purification légale, dans laquelle ils croyent qu'on peut ne pas plonger tout-à-fait le pied dans l'eau; l'usage de se couper la barbe du menton, qui est le plus majestueux ornement de l'homme, & de laisser les moustaches; la coutume de porter un turban rouge, ainsi que des bas & des souliers de la sainte couleur verte, consacrée à la banniere de Mahomet; des commerces charnels condamnés par la loi, &c. Enfin on les note comme hérétiques sur soixante-dix endroits de l'Alcoran.

Les Persans sont beaucoup plus séveres que les Turcs sur la pureté légale, mais principalement dans l'article de l'attouchement des infidéles. Ils reprochent, par exemple, aux Sunnites de violer le précepte de l'ablution en versant l'eau dans le creux de la main & en la faisant couler le long du bras jusqu'au coude, ce qui fait remonter l'ordure au lieu de la faire tomber. Leurs principes sont beaucoup plus mitigés sur d'autres articles: suivant leurs casuistes, il est permis d'avoir un commerce passager avec une

femme, en convenant du tems que durera cette union; ils ne condamnent même pas un homme, qui, dans des occasions périlleuses, dissimuleroit & même abjureroit sa religion : opinions condamnées par les Turcs. Enfin les Persans prétendent que le précepte du voyage de la Mecque souffre une infinité d'exceptions.

HISTOIRE DE PERSE.

Le Soufisme.

Le Soufisme est une branche du Mahométisme, qui a pris naissance en Arabie vers l'an 200 de l'hégire ; un Scheïk nommé Abousaïd en fut l'instituteur, ses disciples, appellés Soufis, le répandirent dans la Perse. Leurs dogmes sont peu connus, parce qu'ils ont pour maxime que la vraie philosophie, ayant pour but de calmer les inquiétudes des hommes & d'entretenir dans la société l'esprit d'union, il ne faut pas sacrifier son propre repos ou troubler la paix publique en s'élevant avec trop de chaleur contre les opinions reçues. On leur attribue une sorte de spinosisme. Les Soufis prétendent communiquer avec leur Dieu par l'union la plus intime, en dansant en rond, branlant la tête, & criant avec force *hou hou*, c'est-à-dire, *l'être existant par lui-même*, jusqu'à ce qu'excédés de fatigue, ils tombent dans une espéce d'évanouissement, dans lequel ils croyent acquérir le don de prophétie & jouir des joies du paradis. Ils observent des jeûnes austeres, jusqu'à ne manger qu'une douzaine d'amandes, excellent moyen pour avoir des visions *célestes*. Quoiqu'ils donnent un sens allégorique aux mysteres de l'Alcoran, ils s'assujettissent pour l'ordre public à la discipline extérieure. Cette secte qui regarde tous les hommes comme les enfans d'un pere commun & les sujets d'un même souverain, n'ose condamner aucune croyance; & son esprit de douceur, de tolérance & de sociabilité la rend respectable.

Le Persisme.

Les Indiens appellent encore les descendans des anciens Perses, Persis ou Parsis, du nom de leur ancienne patrie; les Mahométans leur donnent les noms odieux de Guebres & de Gaures. On en trouve des familles répandues sur les bords de l'Indus, dans la province de Guzarate & dans d'autres contrées de l'Inde. Ceux qui

vivent en Perse ſont principalement répandus dans l'Iraque, dans le Kerman & aux environs du golfe Perſique.

Le Perſiſme ou Magiſme, ancienne religion du pays, a réſiſté au tems, à la religion des Grecs, aux révolutions de l'Empire, au glaive des Mahométans, à la diſperſion de ſes ſectateurs, à la haine & au mépris de toutes lès nations qui ont donné des loix étrangeres à la Perſe, à toutes les forces qui extirpent les religions & les nations. Alexandre brûla les livres qui en traitoient, parce qu'ils étoient écrits en une langue qu'on n'entendoit plus; Schah-Abbas détruiſit les pyrées ou temples du feu, mais le feu ſortoit du milieu des ruines avec ſes partiſans, & il ſurvit avec eux à la foule des puiſſances qui ſe ſont armées pour l'éteindre ſous les cendres des Perſis.

Zoroaſtre ou Zerduſt n'eſt que le reſtaurateur & le réformateur du culte qui ſe conſerve le même depuis près de quatre mille ans; ce culte avoit été altéré par le mêlange des ſupeſtitions du Sabeïſme. Les auteurs varient étrangement ſur la patrie, ſur la naiſſance & ſur la vie de ce légiſlateur: il y a apparence que l'on a confondu enſemble divers Zoroaſtres. Les Orientaux font celui-ci contemporain du quatrieme Roi de la Dynaſtie des Kaïanites.

Les Parſis diſent que la mere de leur prophête ayant été viſitée de la part de Dieu par un Ange, conçut par la vertu d'une lumiere céleſte, & que le Roi ſous lequel elle vivoit, inſtruit par les aſtrologues de la naiſſance future d'un enfant extraordinaire, fit mettre à mort toutes les femmes enceintes de ſon Empire; mais que la groſſeſſe de la mere du prophête ne paroiſſant pas, elle échappa avec ſon enfant au maſſacre. Ce Roi tenta dans la ſuite divers moyens de le faire périr; Dieu le défendit. Zerduſt entreprit de grands voyages, traverſa à pied ſec pluſieurs rivieres, & ſe fixa enfin dans une caverne de Médie, pour y vacquer à la méditation.

Un Ange lui apparut un jour & lui dit : » vénérable Zerduſt, » homme de Dieu, que veux-tu? Voir Dieu face à face, lui ré-

» pondit Zerduft, & apprendre de fa bouche fes faintes volontés ». Auffi-tôt il fut tranfporté jufqu'au dernier ciel ; il reçut des yeux d'Ange pour voir Dieu fur fon trône ; il le vit & Dieu lui dicta en paroles de flamme le Zendaveftau ou livre de la loi. Zerduft prit ce livre d'une main & du feu célefte de l'autre, & l'Ange, fon conducteur, le remit dans fa caverne ; Zerduft confacra, dit-on, fa grotte au Dieu Mithra (le foleil) Roi & pere de toutes chofes, & il y traça diverfes figures myftérieufes qui repréfentoient le monde, les élémens, les propriétés des planetes, & le double mouvement des aftres. Mahomet a fait depuis le même voyage que Zoroaftre, & à peu-près avec les mêmes circonftances ; cet impofteur n'a pas même fçu imaginer fes vifions. Le Perfan paroît être parti du mont Sinaï.

Lorfque Zerduft fortit de fon defert, il defcendit du ciel un grand feu qui l'environna fans lui caufer aucun mal. Le Roi Gufthafp & fes principaux officiers étonnés de fa fageffe furnaturelle, fe foumirent à fa doctrine. Il eft dit, dans une légende particuliere, que le Roi demanda au prophête quelques prodiges pour fervir de témoignage à la divinité de fa religion : Zoroaftre plante devant la porte du palais une branche de cyprès, & à l'inftant la branche croît, s'éleve, & dans peu de jours elle forme un grand arbre, dont le fommet eft couronné d'un pavillon. Les prêtres & les fages du pays l'accuferent de magie, il triompha d'eux dans la difpute, & les terraffa par la force de fes miracles, comme Moyfe fit des Mages de l'Egypte. Moyfe & Zoroaftre, les Perfis & les Juifs ont des rapports étonnans.

Gufthafp prie un jour Zerduft de lui obtenir du ciel quatre faveurs : la premiere, de pouvoir monter au ciel & y contempler la joie des bienheureux ; la feconde, de connoître auffi parfaitement l'avenir que le préfent ; la troifieme, d'être invulnérable dans toutes les guerres qu'il entreprendroit pour la religion ; la quatrieme, de vivre jufqu'au jour du *Jugement*. Le prophête lui répondit qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de pofféder tous ces avantages

à la fois, mais qu'ils pouvoient être distribués à quatre personnes différentes : aussi-tôt il se mit en priere, & il consacra du vin, une rose, une coupe de lait & une grenade ; Gusthasp but le vin, & son ame fut enlevée au ciel ; Gjamasp, astrologue fameux, flaira la rose, & le passé, le présent & l'avenir se découvrirent à ses yeux ; Bashuten, fils de Gusthasp, reçut la coupe, & devint immortel ; Isphendiar, son frere, mangea le pepin, & fut invulnérable. L'auteur de tant de prodiges fut massacré à Balck par Argiasp, Roi du Turkestan, avec soixante-dix prêtres de sa secte ; son sang coula sur le feu sacré qu'il éteignit & sur les ruines des temples qu'il avoit édifiés. Les Parsis parlent de ce singulier personnage avec enthousiasme ; Plutarque, Porphyre, Dion Chrysostôme & une foule d'auteurs anciens, avec éloge ; les auteurs Mahométans & Chrétiens avec indignation & horreur. Les miracles dont nous avons parlé sont consignés dans sa vie, écrite, dit-on, par lui-même : c'est la machine ordinaire des législateurs qu'il employa pour accréditer ses loix. Il ne faut pas douter que cette vie & les autres ouvrages attribués à Zoroastre ne soient de la main des mages modernes, qui paroissent avoir beaucoup profité du commerce des Chrétiens.

Zoroastre purifia la croyance & le culte des Perses. Il enseigne que l'Etre suprême existe de toute éternité ; qu'il est le créateur & le conservateur de l'univers ; que sa sagesse & sa puissance n'ont point de bornes ; qu'il aime à faire du bien aux hommes & à leur pardonner leurs péchés. Les Persans l'appellent Hazorouan, l'éternité, l'immensité des siecles.

Dieu dit en lui-même : *comment ma gloire éclatera-t-elle, si rien ne s'oppose à mes volontés ?* Il créa d'un côté la lumiere ou Oromaze & de l'autre les ténebres ou Arihman, le premier de ces principes, auteur du bien, & le second, auteur du mal : alors la lumiere & les ténebres, le bien & le mal se combattirent mutuellement & se mêlerent ensemble. Le génie Arihman avoit d'abord été vaincu dans un grand combat ; mais l'Etre suprême

Histoire de Perse.

Hazorouan, lui laiſſa, pour des fins particulieres, l'uſage de ſa puiſſance, qu'il doit conſerver pendant trois mille ans; après quoi il ſera renfermé avec ſes adhérans dans une ténebreuſe priſon, & l'univers jouira de la paix. Ce ſyſtême, originairement phyſique, eſt aſſez conforme à ce qui eſt rapporté dans l'ancien teſtament des bons & des mauvais Anges. On a donc fauſſement imputé à Zoroaſtre l'erreur des deux principes: ſon Arihman n'eſt pas plus Dieu que le diable. On voit un ſyſtême ſemblable dans les anciennes religions de l'Inde. Les mages de Perſe avoient beaucoup de choſes communes avec les Gymnoſophiſtes Indiens.

On trouve dans le ſyſtême théologique de Zoroaſtre comme dans les fables de Sommonacodom ou Fo, ou Xaca des Indes, des traits frappans de la religion Chrétienne. Il enſeigne l'éternité des peines & des récompenſes, la réſurrection, le jugement dernier, le baptême, la confeſſion, divers points de notre lithurgie & les principaux articles de la morale de Jeſus-Chriſt. » Des » Anges, dit-il, attendent l'ame ſur un grand pont pour peſer » ſes vertus & ſes vices, & pour la conduire dans le Royaume » de la lumiere ou aux gouffres éternels ». Mahomet a profité de cette idée. Dans les myſteres de l'initiation, le légiſlateur attacha la remiſſion des fautes à l'aveu & au repentir, pratique Egyptienne répandue dans l'orient. Les Parſis obſervent encore l'uſage de porter les enfans qui viennent de naître au Pyrée, où le prêtre lui verſe de l'eau dans la bouche pour le laver de la corruption & des impuretés originelles qu'il a reçues de ſon pere & de ſa mere. Il eſt reſté dans tous les pays du monde des traces de la vérité, & Jeſus-Chriſt a ſanctifié beaucoup de pratiques des nations infidéles.

» Si vous voulez vous ſanctifier & vous ſauver, vous avez deux » regles à ſuivre. 1°. Si vous aimez mieux le paradis que toute » autre choſe, ne vous emparez pas du bien d'autrui; car le paradis vaut mieux que les choſes du monde, puiſque ce monde » eſt au paradis comme l'eſpace de cinq jours à l'éternité: penſez

» au

» au contraire à faire du bien à chacun, car il faut faire aux autres » ce que vous voudriez qu'ils vous fiſſent à vous-même, puiſque » la bienfaiſance eſt une vertu digne du ciel. 2°. N'offenſez » perſonne par vos diſcours, mais ſerrez par votre charité le lien » de la ſociété humaine ».

» Inſtruiſez vos enfans, parce que toutes les bonnes actions qu'ils » feront vous ſeront imputées. Mariez-vous de bonne heure, parce » que les enfans ſont comme le pont de communication de la vie » au bonheur éternel, de ſorte que ceux qui n'en auront point » demeureront en-deçà dans l'abîme qui ſépare ce ſéjour du » monde ».

» Propoſez-vous de ſuivre la vérité ſans aucune altération, re- » cherchez-la avec ſoin, car elle perfectionnera votre ame. De tout » ce que Dieu a créé, rien n'eſt meilleur que la vérité ».

» N'ayez point de commerce avec une femme proſtituée, car » vous perdriez pendant quarante jours le jugement & vous ne » pourriez plus vous conduire. Ne ſéduiſez point la femme d'au- » trui, quoiqu'elle plaiſe à votre cœur & qu'elle vous tende des » piéges, &c. ».

» Ayez toujours la pudeur devant les yeux, comme un puiſſant » préſervatif contre le péché. Si les hommes ne perdoient pas de » vue la pudeur, ils ne ſongeroient point à opprimer les foibles, » ils ne commettroient point de larcins, ils ne mentiroient ja- » mais, ils ne tomberoient point dans l'excès de l'ivrognerie ; mais » dès qu'ils ont une fois ſeçoué ce frein, ils ſont capables de tous » ces vices ».

» Vivez dans une crainte continuelle des jugemens de Dieu, » car Dieu préſerve du péché ceux qui le craignent ».

» Ne faites aucune action ſans vous demander auparavant ſi elle » eſt bonne ou mauvaiſe, ſi elle eſt permiſe ou défendue par la » loi divine ».

» A l'aſpect du premier objet qui vous frappera les yeux le » matin, rappellez-vous les bienfaits de Dieu & remerciez-

Histoire de Perse.

» le en reconnoiſſance des biens qu'il a créés pour l'uſage de » l'homme ».

» Si vous faites votre priere à Dieu pendant le jour, tournez-» vous vers le ſoleil; ſi vous la faites pendant la nuit, regardez la » lune; ces deux grands luminaires rendent témoignage à la di-» vinité, &c. &c. &c. ».

Avant Zoroaſtre, les Perſes de la religion du feu n'élevoient point de temple à la divinité. L'univers, diſoient-ils, eſt ſon temple, & c'eſt inſulter à ſa majeſté que de l'enfermer entre quatre murailles. Ils ne lui érigeoient point de ſtatues; Hérodote dit que c'étoit par la raiſon qu'ils ne croyoient pas que les Dieux fuſſent engendrés des hommes. Leurs ſacrifices conſiſtoient à entretenir des feux ſacrés ſur les lieux élevés; Zoroaſtre ordonna à ſes diſciples d'allumer ces feux dans des chapelles, afin de les conſerver plus facilement. Il n'y eut d'abord dans ces pyrées que des lampes, on y éleva enſuite des autels pour l'entretien du feu.

Ce feu, ſuivant divers auteurs, n'eſt point l'objet du culte des Parſis, ils ne l'honorent que comme le ſymbole de la divinité, & c'eſt à la divinité ſeule qu'ils adreſſent leurs invocations. Tavernier déclare qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu, créateur du ciel & de la terre. Le Brun, dont le témoignage ne doit point être ſuſpecté, ayant demandé à un de leurs prêtres ce qu'il penſoit de la divinité, le Guebre lui répondit que » Dieu étoit l'être des » êtres; un eſprit de lumiere, élevé au-deſſus de la ſphere des » conceptions humaines, tout-puiſſant, infini, préſent par-tout, » pour lequel il n'y a rien de caché, & contre la volonté duquel » rien ne peut arriver ».

Dans les cérémonies qui ſe pratiquent au pyrée, le prêtre, après avoir récité les prieres de ſon rituel & jetté dans le feu de petites branches d'arbre, adreſſe au peuple cette courte exhortation: » Dieu a donné le feu à Zoroaſtre comme le ſymbole de ſa » majeſté inviſible; vous devez l'honorer & le reſpecter, parce » que c'eſt une émanation de la ſource de la lumiere; vous devez

» avoir les mêmes sentimens pour tout ce qui lui ressemble, pour » le soleil, pour la lune, ces grands témoins de Dieu, ces images » visibles de sa toute-puissance. Observez donc sans superstition » cet ancien commandement de votre loi, & rendez grace à » l'être suprême qui vous a donné ce précieux élément pour vous » élever jusqu'à lui; ce qui est un devoir aussi indispensable pour » le bonheur de l'ame, que la lumiere & le feu sont nécessaires » pour la santé du corps ».

Les sectateurs de Zoroastre ont été accusés *d'idolâtrer* le feu, ainsi que les Chrétiens l'ont été *d'idolâtrer* les images: comme ils adoroient Dieu devant le feu, on a cru qu'ils adoroient le feu lui-même. Les Grecs qui voyoient tout avec des yeux idolâtres, prirent le feu des pyrées pour le Dieu des Perses, parce qu'ils n'y apperçurent aucun autre objet de culte; leurs préventions se communiquerent aux Romains: les uns & les autres confondirent les différentes sortes d'hommages avec l'adoration. Les Perses ont une grande vénération pour le soleil, parce qu'ils le regardent comme le plus bel ouvrage du créateur & comme son trône; ils honorent la lune par un semblable principe: bientôt on mit le soleil & la lune au nombre de leurs Dieux, ensuite les élémens, & enfin de grands hommes. Cependant il est à remarquer que les Arabes qui ont vu de près les Guebres, ont renouvellé contre le Magisme la même accusation; il est vrai que cette nation est mal disposée pour les religions étrangeres. Mais des écrivains Chinois qui parlent de la même religion sous le regne des Sassanides, disent en termes formels, que les Perses sacrifioient au feu, à l'eau, au soleil, à la lune, à la terre & au ciel. Il faut être aussi prévenu en faveur d'un sujet & d'un peuple que l'étoit M. Hyde dans la matiere présente, pour n'avoir aucun égard au témoignage de tant d'historiens de différentes nations, Grecs, Romains, Chinois & Arabes. De l'opposition qui se trouve entre ces témoignages & les autorités citées par l'auteur Anglois, il faut conclure que le Persisme a subi des variations; que le peuple a pris pour divinités

des objets que les philoſophes n'honoroient que comme des êtres reſpectables ou bienfaiſans, & qu'il s'eſt formé deux religions, l'une populaire, l'autre philoſophique, en Perſe comme en Egypte, aux Indes & ailleurs; enfin, que les mages modernes, vivant au milieu des Chrétiens & des Mahométans, ont reconnu l'abſurdité de la religion populaire, qu'ils l'ont réformée, & qu'ils ont fait paſſer toutes les divinités reçues pour des repréſentations & des attributs du ſeul vrai Dieu.

Quand Zoroaſtre eut accoutumé ſes diſciples à ſe raſſembler dans le ſanctuaire du feu, il inſtitua une nouvelle lithurgie; il partagea les miniſtres de la religion en *Mugh*, mages ou ſimples prêtres, & en *Mubad* ou inſpecteurs, évêques. Il exerça lui-même la charge de Muba Mubadan, ſouverain pontife.

Il ordonna à ſes ſucceſſeurs de ſe rendre auſſi eſtimables par leurs talens que par leurs vertus; de ne point s'approprier les dîmes qu'ils recevoient des laïcs, parce qu'ils devoient ſe regarder comme les aumôniers du tout-puiſſant, qui ſe ſert de leur miniſtere pour diſtribuer aux pauvres le tribut payé par les riches; d'éviter le faſte, de fuir le monde, & de partager leur tems entre la priere & l'étude; de faire la guerre au vice & de reprendre les pécheurs ſans aucun égard pour leur rang & ſans aucune crainte que celle de Dieu, &c.

Il ordonna aux ſimples prêtres & aux Mubads, leurs ſupérieurs, de s'occuper uniquement des fonctions de leur état, ſans ſe mêler des affaires temporelles; de ne point convoiter les richeſſes des laïcs, parce qu'un prêtre ne doit rien deſirer de ſuperflu, & que les ſéculiers ne doivent pas permettre qu'il manque du néceſſaire; de pardonner les injures, à l'exemple du Dieu bienfaiſant, dont ils ſont les miniſtres; en un mot, de répondre avec fidélité à la vocation & aux loix du ciel.

Le Zend ou Zendaveſtau, intitulé par Zoroaſtre, *le livre d'Abraham*, contient le ſyſtême de ſa religion, avec quelques livres de médecine & d'aſtrologie judiciaire. Le docteur Hyde, dans ſon

ſçavant ouvrage ſur la religion des anciens Perſes, a donné une traduction latine du Sadder, abrégé du Zend. On prétend que la venue du Meſſie eſt clairement annoncée dans ce grand ouvrage, & que ce fut en conſéquence de cette prophétie que les Mages de l'orient ſe rendirent à Bethléem. Shariſtani, auteur Perſan, dit qu'on trouve dans la Bible de Zoroaſtre la prédiction ſuivante. » Il naîtra » dans les derniers tems un prophête nommé *Oshanderbegha*, » l'homme du monde. Il enſeignera la juſtice & la véritable re- » ligion; ſa loi ſera quelque tems combattue par le diable; mais » il triomphera à la fin de tous les obſtacles & fera regner le bon- » heur & la paix ſur la terre ». Abulfarage aſſure que Zerduſt a prédit à ſes diſciples que dans *les derniers tems une Vierge deviendroit enceinte, & qu'il paroîtroit alors au ciel une étoile brillante, dont le milieu repréſenteroit une Vierge.* » O vous, ajoute le Prophête, qui » êtes inſtruits de ſa naiſſance avant tout autre peuple, auſſi-tôt » que vous verrez cette étoile, prenez-la pour guide, elle vous » conduira à l'endroit où il eſt né. Adorez-le & offrez-lui des » préſens; *car il eſt la parole qui a formé les cieux* ».

Les Arabes & les Tartares ayant détruit la plûpart des pyrées publics, les Parſis ſe trouvent à préſent réduits à faire leurs prieres devant des feux domeſtiques; ils ont néanmoins dans quelques endroits des chapelles. Le principal de ces pyrées eſt dans le Kerman: leur grand pontife réſide ſur la montagne où il eſt bâti. Ils ont un autre ſanctuaire dans le Khoraſſan, où l'on a dit, ſans vraiſemblance, qu'ils ſacrifioient des enfans, que des hommes faits ſe brûloient volontairement, & que les prêtres évoquoient le diable qui ſe préſentoit à eux ſous la forme de ceux qui ſe ſont d'eux-mêmes dévoués à la mort. Leurs prêtres leur diſtribuent une fois le mois du feu des pyrées, qu'ils regardent comme céleſte.

Les Parſis ont leur clergé, ſuivant l'inſtitution de Zoroaſtre; il eſt très-régulier, & la nation eſt elle-même très-religieuſe & très-ſage. Ils célebrent ſix fêtes ſolemnelles, en mémoire des ſix ſai-

ſons que Dieu employa, ſelon eux, à créer le monde. Leur loi ne leur interdit aucun aliment; mais par égard pour les Mahométans & pour les Banians, avec leſquels ils vivent, ils s'abſtiennent de manger du porc & de la vache. Ils offrent toujours à *Hormiſdachoda*, (c'eſt le nom qu'ils donnent à Dieu) une portion des animaux qu'ils tuent pour leur uſage, le ſuppliant de leur pardonner d'avoir ôté la vie à ſes créatures pour conſerver la leur.

Si le feu prend à une maiſon, ils n'ont garde de jetter de l'eau deſſus pour l'éteindre, mais ils tâchent de l'étouffer avec de la terre.

Ils ont une opinion ſinguliere ſur le mariage : ils croyent que les perſonnes unies par ce lien, jouiſſent après la mort d'une félicité plus parfaite; & en conſéquence ils marient, immédiatement après les funérailles, ceux de leur ſecte qui ſont morts dans le célibat. Pour la cérémonie du mariage qui ſe célebre ordinairement la nuit, deux prêtres demandent, l'un au garçon, l'autre à la fille, en leur tenant le doigt ſur le front : *Voulez vous cet homme pour époux? Voulez-vous cette fille pour épouſe?* Après leur conſentement mutuel, les époux ſe donnent la main; le mari s'engage à fournir à la femme tous ſes beſoins, la femme reconnoît que tout ce qu'elle poſſéde appartient à ſon mari, & les prêtres répandent du riz ſur l'un & ſur l'autre, pour témoigner qu'ils leur ſouhaitent une heureuſe fécondité.

Les Parſis ne prennent qu'une femme, & il ne leur eſt pas permis de la répudier; mais ſi elle eſt ſtérile pendant les neuf premieres années du mariage, ils peuvent en prendre une autre. Leur loi n'autoriſe point les ſecondes nôces; elle eſt plus près d'ordonner que de permettre les mariages des freres avec les ſœurs, uſage antérieur à Zoroaſtre & fondé ſur ce que ces unions des freres avec les ſœurs & celles mêmes des peres avec leurs filles, des fils avec leurs meres, leur paroiſſent être des images naïves de l'union déjà formée par la nature.

Ils ne ſont point dans l'uſage d'enterrer ou de brûler les morts;

ils craindroient de souiller la terre & le feu par l'attouchement des cadavres. Leur méthode est de les exposer à l'air dans une grande tour, qui leur sert de cimetiere. On met à côté d'eux quelques flacons de vin, des viandes, des fruits & des ustensiles.

HISTOIRE DE PERSE.

Les Guebres de Perse s'adonnent presque tous à l'agriculture & aux arts méchaniques; ils négligent les lettres, le commerce & la profession des armes. Leur tempérament est robuste, leur taille avantageuse, leur teint très-basanné. Leurs habits sont étroits & courts, d'une étoffe grossiere & de couleur brune. Leurs femmes ne se voilent point le visage. Ce peuple obéit à des vieillards de sa nation, qu'il choisit lui-même, & que le Visir ou vice-gouverneur de la ville confirme.

Les Parsis dispersés, comme on l'a vu, ne se marient jamais qu'avec des personnes de leur religion. Simples & ignorans, ils sont fort attachés à leur culte, dont ils cachent soigneusement les pratiques. Une de leurs traditions est que leur Empire & leur religion doivent se relever un jour : cette opinion les entretient dans l'observance de leurs usages religieux, & elle conserve la nation, malgré toutes les puissances qui ont travaillé à la détruire. C'est-là la principale des causes humaines qui font subsister la nation Juive, dont on croit à chaque instant lire l'histoire dans celle des Parsis.

Sabéisme.

Il subsiste encore dans la Perse occidentale & sur les bords du Tigre & de l'Euphrate quelques restes de l'ancien Sabéisme, qui répandit dans le Royaume, au commencement de la seconde Dynastie, une idolâtrie grossiere & une morale corrompue. Les Sabéens modernes reconnoissent un premier être, auquel ils associent le soleil, la lune, &c.; ils admettent un paradis & un enfer ou plutôt un purgatoire. Leur croyance est presqu'inconnue.

Banianisme.

Les Banians ou Indiens naturels, sangsues, dit Chardin, qui, par la banque & par le commerce, tirent tout l'or du pays, ont

HISTOIRE DE PERSE.

obtenu du gouvernement la permiſſion de bâtir des pagodes. Voyez l'Hiſtoire des Indiens.

Judaïſme.

Les Juifs de Perſe, deſcendans des anciens Hébreux, que les Aſſyriens réduiſirent en captivité, ſont, ou courtiers de vin, ou médecins empiriques, ou aſtrologues. Abbas I donnoit quatre cens livres à chacun de ceux qui vouloient abjurer leur religion; ils gagnoient les quatre cens livres, & continuoient de judaïſer en ſecret. Lorſque Sabbataï Sévi parut en Turquie, les Juifs Perſans refuſerent de payer le tribut, parce que leur libérateur étoit arrivé: le Beglierbeg du Mazandéran, au lieu de les traiter en rebelles, ſtipula avec les chefs de la ſynagogue, que ſi leur prétendu Meſſie n'arrivoit pas dans trois mois à la tête d'une armée, ils payeroient neuf cens tomans ou neuf mille livres de notre monnoie, outre le tribut ordinaire; le Meſſie ne parut pas, les Juifs payerent la ſomme convenue, & ils ſe mirent à attendre un autre Meſſie.

Chriſtianiſme.

Les Chrétiens Perſans ſont de différentes communions. Les Arméniens qui prétendent avoir reçu le Chriſtianiſme peu de tems après ſon inſtitution, d'un S. Grégoire *l'illuminateur*, croyent avec les Grecs que le S. Eſprit procéde, non du pere & du fils, mais du pere par le fils; & avec les Eutychéens, qu'il n'y a qu'une nature en Jeſus-Chriſt. Ils ne rendent aucun culte aux images. Le purgatoire, la ſuprématie de Rome, &c. ſont exclus de leur croyance. Leur patriarche fait ſa réſidence à deux lieues d'Erivan; les Princes Mahométans lui vendent cher l'inveſtiture de ſa dignité, mais il ſe fait bien rembourſer cet argent par les évêques & autres prélats. Les Chrétiens orientaux ont quantité de jeûnes d'obligation. Les laïcs ne conſervent ſur la tête qu'une couronne de cheveux, marque diſtinctive qu'on croit eſſentielle au Chriſtianiſme.

Les Géorgiens ſuivent à peu-près le même rit que les Grecs.

Il y a dans le Khuſiſtan une ſecte de Chrétiens que l'on appelle Sabis,

Sabis, parce qu'ils ſont originaires des Sabéens de Chaldée, & Chrétiens de S. Jean, parce qu'ils regardent S. Jean-Baptiſte comme leur Apôtre. Leur religion eſt un mêlange de Judaïſme & de Chriſtianiſme, avec des viſions de l'Alcoran & des livres de Manés. Leur Divan ou Bible enſeigne que Dieu eſt corporel; qu'il créa le monde par le miniſtere de l'Ange Gabriel & de cinquante mille démons, & qu'il le poſa ſur une grande mer, où le ſoleil & la lune voguent chacun dans un grand navire; que Jeſus-Chriſt n'eſt point Dieu, &c. Dans leurs ſacrifices ordinaires, ils tuent une poule, & ils immolent une fois l'année un bélier. Leurs prêtres ſe marient pour perpétuer leur miniſtere; mais s'ils épouſoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs enfans ſeroient exclus de la ſucceſſion au ſacerdoce.

Sciences, Belles-Lettres, Arts, &c.

Les Perſans ont un goût naturel pour les ſciences: ils cultivent les lettres dans toutes les conditions: les colléges ſont fréquentés par des gens de tout âge, depuis quinze & vingt ans juſqu'à cinquante & ſoixante; on en compte cinquante-ſept dans Iſpahan. Le nom de Taleb-elm ou d'étudiant, eſt un titre reſpectable, que les gens de la plus haute naiſſance ſe font un honneur de porter. La plûpart de ceux qui s'arrogent parmi nous la qualité d'hommes de lettres, ne méritent pas même le titre de Taleb-elm; il conviendroit à quelques-uns de ceux que nous appellons des ſçavans; Socrate l'eût adopté.

L'ordre de leurs études eſt de commencer par s'appliquer aux langues, de s'adonner enſuite à la lecture des livres ſacrés, & de finir par s'inſtruire des ſciences profanes, telles que l'arithmétique, la médecine, la poëſie, l'hiſtoire. Cinq langues avoient cours autrefois dans la Perſe. On y parle encore un jargon particulier, qui pourroit bien être une corruption de l'ancien Farſi, la langue des habitans de Fars, des ſçavans & des prêtres. Les Perſans Langues.

Histoire de Perse.

aſſurent que leurs docteurs poſſédent très-bien cette ancienne langue, & qu'ils ſe la tranſmettent les uns aux autres par une tradition ſecrette : il eſt certain qu'ils ont des livres originaux écrits dans une langue inconnue & en caracteres particuliers. Le Perſan moderne eſt un dialecte de l'Arabe, mêlé de mots Indiens, Grecs, Turcs, Tartares ; il a même beaucoup de mots des langues modernes de l'occident : c'eſt la langue dominante, celle de la poëſie & des ouvrages d'eſprit. Le Turc ſe parle à la cour & dans les armées. L'Arabe pur eſt l'idiome de la religion & des ſciences abſtraites. Les Dames mêmes ne peuvent guere ignorer une de ces trois langues avec bienſéance.

Un proverbe Perſan dit que la premiere de ces langues eſt propre à flatter les hommes, l'autre à les reprendre, la troiſieme à les perſuader. Le ſerpent, ajoute-t-on, qui ſéduiſit Eve, parloit Arabe ; Adam & Eve s'entretenoient de leurs amours en Perſan ; & l'Ange qui les chaſſa du paradis leur parla Turc.

Ecriture.

L'écriture des Perſans eſt très-difficile à déchiffrer. Ils ne connoiſſent point l'imprimerie : Abbas II fit quelques tentatives pour l'établir en Perſe, mais il mourut dans le tems qu'il mettoit la premiere main à l'exécution de ce projet, & l'imprimerie eut en Perſe le même ſort qu'elle a eu en Turquie.

Les livres ſont compoſés de feuilles collées bout-à-bout & roulées dans toute leur longueur. Ces *volumes* ou rouleaux ſont quelquefois longs de quinze ou vingt aulnes ; il n'y a point d'écriture au revers.

Les anciens auteurs Grecs ſe ſont répandus en Perſe par des traductions Arabes. La philoſophie moderne n'y a point encore pénétré ; Ariſtote eſt aujourd'hui pour les Perſans ce qu'il étoit avant Deſcartes pour les Européens.

Mathématiques.

Ce pays a produit depuis ſix cens ans des aſtronomes & des mathématiciens du premier ordre ; Coja Neſſir, docte commentateur de l'Almageſte, de Ptolomée & des élémens d'Euclide ; Mahomed, Houloug-beg, petit-fils de Schah Golgious. Tamerlan,

Maimond Refchid, le célebre Avicenne, le Juif Alkendi, &c. Maimon Refchid difoit dans fa vieilleffe, » que la logique & les » mathématiques étant les feules connoiffances auxquelles l'homme » pût raifonnablement appliquer fon efprit, il étoit bien fâcheux » que la premiere de ces fciences fût fi incertaine, & que l'autre » dont les principes font fi folides, fût fi difficile à acquérir ». Avant Houloug-beg, Houlagou-Khan, arriere-petit-fils de Gengiskhan, s'étoit rendu auffi célebre par fon érudition que par fa puiffance. Ces deux Princes préfiderent à la compofition de tables aftronomiques, le premier à Balck, le fecond à Samarcande. Les Perfans ne connoiffent d'autre fyftême fur les mouvemens des cieux & fur le cours des planetes que celui de Ptolomée, & c'eft fur cette hypothefe que leurs tables font conftruites. L'aftronomie a été principalement cultivée dans le Khoraffan, où la férénité du ciel invite particuliérement à l'obfervation; ces peuples font très-infatués de l'aftrologie judiciaire. La plûpart des fçavans que nous avons nommés ont fleuri entre le douzieme & le quinzieme fiécle de l'ere chrétienne, lorfque nous étions encore Barbares : il y avoit alors des académies dans les principales villes de l'Empire.

Les Perfans appellent les mathématiques Elim-riazi, la fcience pénible. Leur arithmétique paroît fort étendue, fi l'on en juge par les caracteres différens qu'ils employent pour marquer leurs fupputations : ils en ont de cinq efpéces, la premiere, compofée des chiffres de l'Inde, les quatre autres, de figures de l'alphabet, méthode de fupputer commune aux Orientaux, aux Grecs & aux Latins. Les Arabes & les Perfans ont excellé dans l'algebre.

Le ciel eft beaucoup mieux connu des Perfans que la terre. Leur ancienne géographie faifoit nager notre globe fur la mer comme une orange dans un baffin d'eau, & cachoit fous les flots l'hémifphere inférieur. Le peuple fe perfuade que l'Europe n'eft qu'une petite ifle de la mer du nord, qui manque des chofes néceffaires à la vie ; d'où il arrive que fes habitans font obligés de courir le monde pour fe procurer les biens que leur pays ne pro-

Histoire de Perse.

duit pas. Depuis que le ſuperflu eſt devenu notre néceſſaire, ces idées ne ſont pas tout-à-fait deſtituées de vérité.

Les Perſans ont d'excellens traités ſur la plûpart des ſciences que nous connoiſſons. Abououloufa & Aliel Kouſchi ont écrit ſur la ſcience des nombres; Manſour & Abouneſra, ſur la logique; Haſſein, ſur l'optique; Omarel Soufi, ſur la gnomonique; Ebn-Huſſein, ſur la perſpective; Alfarabi ou Abouzeltou, ſur la muſique, &c: cependant le nombre de leurs livres eſt très-borné, puiſqu'on en trouve à peine quatre cens dans les plus riches bibliothéques.

Chronologie.

Leurs calendriers portent le nom d'*Almenagé*, d'où vient probablement celui d'almanach; on les appelle auſſi *Eſtrekagé Takuimi*, révélation de l'année courante. C'eſt un mêlange d'obſervations aſtronomiques & de prédictions ſur les récoltes, les guerres, les maladies & autres fléaux; une des particularités de ces calendriers, eſt de marquer, non-ſeulement les années de l'ere commune, mais celles des autres époques qui ſont en uſage dans l'orient. L'ere commune eſt l'hégire Mahométane: les autres époques ſont l'ere Tartare, introduite par les mains de ce peuple, qui forme aujourd'hui la plus grande partie de la nation; l'ere Alexandrine, inſtituée par Seleucus douze ans après la mort d'Alexandre; l'ere de Jezdegerd, qui commence avec le regne du dernier Prince Saſſanide; & l'ere Malakéenne, que Schah-Malek Gelaleddin, de la Dynaſtie des Seljoucides, établit l'an 1079 de Jeſus Chriſt, de l'hégire, 448.

Les Perſans diſtinguent leurs *Chambé* ou jours, en jours blancs & noirs, c'eſt-à-dire, en jours heureux & malheureux. De tous les jours noirs, le plus redouté eſt le dernier de *Séfer*, le ſecond mois de leur année. Du reſte, le mercredi paſſe en général pour un jour heureux, parce qu'on croit que la lumiere fut créée ce jour-là.

Magie.

Ce peuple ſuperſtitieux & crédule met en uſage pluſieurs ſortes de divinations: la plus ordinaire ſe fait par les livres, parti-

culierement par l'Alcoran, ce qu'ils appellent *se conseiller avec Dieu.* Le prêtre tire son pronostic du premier verset du livre ouvert au hazard. Quelquefois on a recours au sort des dés, *Kiabetin.* On consulte une espéce de grimoire, nommé *Narryat chetrin jat*, c'est à dire, les peines & les angoisses; il contient environ cinquante figures, qui représentent les signes du ciel, des Saints & des prophêtes du pays : on s'en sert principalement pour l'explication des songes. Le prophête Daniel passe pour l'inventeur de cette divination. Il y a un autre livre qui enseigne, dit-on, l'art d'évoquer les diables; on l'attribue à Salomon.

HISTOIRE DE PERSE.

Les Talismans ou Téléfins & les Amulettes, sont des drogues sacrées, fort employées chez les Persans pour préserver des maléfices & pour guérir des maladies. On écrit sur une bande de papier, ou l'on grave sur une pierre, des passages de l'Alcoran, les noms de quelques Saints de distinction ou des *purs* assez renommés, mais sur-tout les Almeazimé ou grands noms de Dieu, noms mystérieux & ineffables avec lesquels on opere autant de miracles que l'on veut. Personne ne se dispense de porter de ces talismans au bras ou sur la poitrine; les dévots en sont, pour ainsi dire, tout cousus. Il n'est pas permis de douter de la vertu de ces chiffons sacrés. Si l'on éprouve qu'elle n'a pas toujours son effet contre les malheurs & sur les maux que l'on essuye, on a toujours au moins la ressource de se persuader qu'elle a écarté ceux dont on n'est point atteint, & qu'elle abrége ou soulage ceux que l'on souffre. La superstition n'est pas un simple préjugé qui ne raisonne point; c'est une vraie passion qui raisonne sur des principes particuliers comme toutes les passions, & qui sçait bien en justifier les extravagances.

Médecine.

On dit ici communément que les médecins & les astrologues dévorent le pays: ce qui est également vrai des uns & des autres. La langue Persanne donne aux premiers le nom d'*Hakim*, conservateurs de la vie; leur profession est très-cultivée & très-honorée. Ils suivent la méthode de Galien, qu'ils font contemporain

Histoire de Perse.

de J. C. quoiqu'il n'ait vécu que plus d'un ſiécle & demi après. Ils prétendent que l'Apôtre S. Philippe étoit ſon neveu, & que Galien le recommanda à J. C. comme au médecin des eſprits.

Comme il n'eſt pas permis de voir le viſage des femmes, les médecins jugent des maladies par le pouls & par les urines. On s'abſtient par pudeur de l'uſage des lavemens. Les Perſans ſe vantent de connoître depuis pluſieurs ſiécles la circulation du ſang, mais ils ſaignent peu. Cette opération eſt faite par des barbiers; c'eſt à quoi ſe réduit toute leur chirurgie, la coutume étant de guérir les plaies avec des topiques, ſans employer le fer.

Hiſtoire.

Les Perſans Arabes n'ont qu'une notion très-imparfaite de l'hiſtoire de leur pays; ils n'en ont preſqu'aucune de l'hiſtoire des autres peuples. Leurs annales ne commencent à avoir de certitude que depuis la naiſſance du Mahométiſme. Une de leurs chroniques, intitulée *Journal des Saints*, crée le monde pluſieurs ſiécles avant Adam, & le peuple d'eſprits & de démons juſqu'à ce pere du genre humain. Leurs hiſtoriens ont corrompu, comme nous l'avons obſervé, les livres des Guebres, pour s'accommoder au goût hyperbolique & figuré des Orientaux. Mirkhoud, Emir Kauven & Ferdous de Thous, ont répandu ſur l'hiſtoire Perſanne ces nuages de fictions, qu'il paroît impoſſible aujourd'hui de diſſiper. Ferdous écrivit le *Chanamé*, hiſtoire très-eſtimée des Rois, compoſée de ſoixante-ſix mille vers, pour leſquels Mahmoud le Gaznévide lui donna ſoixante-ſix mille gros d'or fin: voyez l'hiſtoire des Arabes. Mirkhoud & Kondemir ſont les hiſtoriens les plus célebres & les plus eſtimables de la nation.

Poëſie, &c.

La poëſie, le premier langage des auteurs de toutes les nations, & le langage, en quelque ſorte, naturel des Orientaux, a fait dans tous les tems les délices de la nation Perſanne. Dès les premiers jours de la monarchie, on conſacroit le ſouvenir des actions mémorables par des chanſons, qui ſe récitoient dans les aſſemblées & dans les feſtins, ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans toute la Perſe. Les philoſophes mettoient en vers leurs préceptes

moraux. Saadi ou Sahdi, tient le premier rang parmi les poëtes de la nation Perſanne ; il mérite un rang diſtingué parmi les poëtes-philoſophes de toutes les nations. La poëſie Perſanne s'exerce principalement aujourd'hui ſur des ſujets d'hiſtoire, de morale & de galanterie ; les Perſans n'aiment point les poëmes de longue haleine ; ils employent également la rime comme les langues modernes de l'Europe, & la cadence proſodique, comme les Grecs & les Latins. Chardin aſſure que la modulation de ces deux ſortes de vers eſt très-agréable & ſenſible même à ceux qui n'entendent pas le Perſan : il ajoute que la poëſie de ces Orientaux eſt ſi ſupérieure à la nôtre, ſoit pour la ſublimité des images, ſoit pour la pompe des expreſſions, que les vers de nos meilleurs poëtes ne ſont en comparaiſon, qu'une proſe froide & inſipide. Sans avoir aucune notion des bons poëmes Perſans, ceux qui connoiſſent le génie de la poëſie, ainſi que celui des nations & des langues de l'Orient, pencheront pour le témoignage de ce voyageur, contre l'autorité d'Hebert même, appuyée des mauvais vers cités en exemple, qui le combattent. On aſſure qu'il n'eſt pas permis aux Dames de s'appliquer à la poëſie : *ſi la poule veut chanter comme le cocq, il faut lui couper la gorge*, dit à ce ſujet un proverbe.

Quelques ſçavans ſe perſuadent que l'art de l'apologue eſt né chez cette nation, & que les fables attribuées à Eſope appartiennent originairement au philoſophe Lockman, & même qu'Eſope & Lockman forment le même perſonnage. On obſerve que la nature du gouvernement qui a été de bonne heure deſpotique en Perſe, a beaucoup influé dans l'invention de l'apologue ; elle a pu du moins contribuer à en étendre l'uſage. Quand la douleur eſt contrainte d'étouffer ſes cris, elle s'exprime par des accens, elle s'échappe en ſoupirs, & elle ne ſe tait pas, tant qu'elle apperçoit un moyen de ſe ſoulager : ſon ſilence eſt déſeſpoir.

Les Perſans excellent dans l'art commun chez les Orientaux, de renfermer, en peu de paroles, des vérités profondes & inſ-

ructives. Ces sentences servent d'inscriptions aux monumens publics. Nous en rapporterons quelques-unes tirées de Chardin.

» Un homme peut passer pour sage, lorsqu'il cherche la sa» gesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot ».

» L'ignorance est une *rosse*, qui fait broncher celui qui la monte » & qui fait rire de celui qui la mene ».

» Comme on demandoit à un philosophe de qui il avoit appris » la sagesse, il répondit: je l'ai apprise des aveugles, qui ne font » jamais un pas sans sonder le terrein avec leur bâton ».

» Dix pauvres dormiront tranquillement sur un tapis, & deux » Rois ne sçauroient vivre en paix dans un quart du monde ».

« Qui brûle en plein midi des essences précieuses, manquera » bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit ».

» Le don d'un homme généreux est un vrai présent : le don d'un » homme intéressé est une demande ».

» L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif elles se » corrompent ».

» Le plus grand malheur de la pauvreté, c'est le mépris : le prin» cipal avantage des richesses, c'est la considération ».

» Votre secret est votre esclave, si vous le gardez ; mais si vous » le laissez échapper, vous êtes son esclave ».

» La patience est un arbre dont la racine est amere, & dont les » fruits sont très-doux ».

» Tu es homme, & tu manquerois de patience! »

» Quand on vous dira qu'une montagne a été transportée d'un » lieu à un autre, croyez-le, si vous le voulez ; mais si l'on vous » dit qu'un homme a changé de naturel, n'en croyez rien. Le na» turel de l'homme ressemble à sa physionomie, l'un & l'autre » sont toujours à peu-près les mêmes ».

» La mer offre des richesses sans nombre, mais la sûreté est » sur le rivage ».

» Si

» Si le Roi cueille une pomme dans le jardin d'un particulier, » les courtifans arracheront l'arbre jufqu'à la racine ». Histoire de Perse.

» A un Roi jufte, le peuple lui fert de garde ».

» Etre bon envers les méchans, c'eft être cruel envers tous les » hommes ».

» Trois motifs portent à rechercher le monde; les honneurs, » les richeffes, les plaifirs. Vivez retiré, vous acquerrez de l'hon- » neur; contentez-vous de ce que vous poffédez, vous voilà devenu » riche; méprifez le monde, vous aurez atteint le vrai plaifir qui eft » le calme ».

Les Perfans donnent, comme les Grecs, le nom de Moufiki à la mufique, mais il ne faut pas dire pour cela qu'ils l'ayent emprunté des Grecs. Leurs chants font vifs & animés, mais à une feule partie. Leurs opéra fe partagent en trois actes, mêlés de chants & de danfes; une intrigue amoureufe en eft ordinairement le fujet. Les paffions y font exprimées avec force & fouvent avec des poftures indécentes. Ces repréfentations obfcenes ne fcandalifent point des Mahométans, qui croient la continence défendue par leur loi. La danfe n'eft exercée que par les femmes; les hommes jouent des inftrumens. Ces baladines mêlent avec une agilité incomparable des tours de force aux tours de foupleffe: ce font les courtifanes les plus fameufes du pays; elles forment diverfes troupes, qui obéiffent chacune à une fupérieure. Les Perfans ont un inftrument particulier affez agréable, compofé de petits vafes d'airain ou de porcelaine de diverfe grandeur, qu'on touche avec deux petits bâtons. Mufique.

La religion, en défendant aux Perfans de faire, en boffe, aucune repréfentation humaine, profcrivit la fculpture. Quant à la peinture, ces peuples n'ont aucune connoiffance ni de la perfpective ni du deffein; ils excellent dans la peinture en émail, dans celle des fleurs & dans la mofquée, efpèce de mofaïque imaginée par les Arabes. On admire la vivacité & la durée de leurs couleurs. Peinture.

Histoire de Perse.

Architecture.

Leur architecture a moins pour objet la magnificence que la commodité des logemens. Chacun bâtit ordinairement son habitation, suivant son goût. Ils disent à cet égard qu'il y a autant de différence entre se bâtir une maison ou en prendre une toute bâtie, qu'entre se faire faire un habit ou en acheter un tout fait. D'ailleurs on bâtit à peu de frais, car on se sert ordinairement de briques faites de terre commune, cuite au feu ou durcie au soleil. Les ruines de Persépolis, monument de l'antiquité la plus reculée, offrent, au rapport de Chardin, le plus grand dessein que jamais architecte ait imaginé. Ce n'est point là une de ces merveilles barbares qu'érigeoit autrefois une vanité brute. Toutes les masses, toutes les colonnes, toutes les figures, toutes les pierres en sont travaillées avec un art & un goût infinis. Les voyageurs n'en parlent qu'avec admiration, principalement des souterreins, remplis de tombeaux, & de leur voûte, ouvrage incompréhensible, dit Chardin, auquel il semble qu'il ait fallu des hommes d'une autre taille que la nôtre & d'une bien plus longue vie. Figueroa, Ambassadeur d'Espagne auprès d'Abbas, pensoit que c'étoit le seul monument de l'univers où l'on vît l'antiquité dans son naturel, & qu'il surpassoit toutes les merveilles dont on eût ouï parler. Cet amas d'édifices bâtis sur une montagne d'une seule roche de trois ou quatre lieues de long, est attribué par divers sçavans à Cyrus, à Assuerus, à Darius, &c: sur quoi l'on peut consulter le 4e tome des Voyages de Corneille le Bruyn. On croit qu'auprès de ces ruines étoit la fameuse ville de Persépolis, détruite par la fureur d'une prostituée.

Différens Arts.

Les peuples de l'Asie ne font guere cas des arts que relativement à leurs besoins. Ces peuples sont peu actifs, & il y a, dans leur gouvernement, peu d'encouragement à l'industrie : les arts travailleront donc peu à les orner ; il y aura chez eux du luxe, mais ce luxe sera, en quelque sorte, brut. Cependant les Persans cultivent quelques arts avec succès. Leurs broderies sont

admirables ; leur fil d'or eſt le meilleur & le plus beau qu'on puiſſe voir. Ils ont porté à la même perfection le ſecret de préparer les cuirs. Leur ſagri ou chagrin eſt ſi eſtimé, qu'il ſe tranſporte en Tartarie, aux Indes & même en Turquie : ils le font avec la peau de la croupe des ânes & de la graine de Casbin. Ils ont d'excellens ouvriers pour la fabrique des armes, & ſur-tout des arcs & des épées : les arcs de Perſe paſſent pour les plus beaux de l'Orient. Le Perſan réuſſit très-bien dans les ouvrages d'oſier ; on ne voit nulle part des nattes auſſi belles que celles qui ſortent de ſes mains.

On n'eſtime guere moins les manufactures de porcelaine de la Perſe que celles de la Chine, & les Hollandois en vendent beaucoup en Europe de ce premier Royaume, ſur le pied de la porcelaine Chinoiſe : elle réſiſte au feu. On en fait des mortiers à broyer des drogues, & des moules de balles de plomb, tant elle eſt dure.

Le papier Perſan eſt moins ferme que le nôtre, parce qu'il eſt compoſé de chiffons de ſoie & de coton ; il eſt auſſi doux que du ſatin : on l'orne quelquefois de fleurs d'or ou d'argent très-légeres. Le papier, en Perſe comme en Turquie, eſt une choſe ſacrée, ce ſeroit une profanation que de le ſalir, de le jetter à terre, de le déchirer : ce reſpect eſt principalement fondé ſur ce que le nom de Dieu ou celui de quelque Saint peut y être écrit.

Les Perſans fabriquent de bonnes & belles étoffes de ſoie, de laine, de poil de chevre & de chameau. Ils ont de la ſoie en abondance, la qualité en eſt bonne & leur travail y répond. Entre les étoffes de cette matiere, on diſtingue les zerbaf ou tiſſus d'or : ils en font de ſimples & d'autres à deux faces ou ſans envers. Tel de ces derniers brocards vaut, dit-on, juſqu'à un ou deux mille écus l'aune de France. On ne fait nulle part des étoffes ſi riches. Les beaux tapis que nous tirons du levant & que

Histoire de Perse.

nous croyons fabriqués en Turquie, viennent originairement de Perſe ; on les fait dans le Kerman. Un art que ce peuple poſſéde parfaitement, c'eſt d'imprimer avec de l'eau de gomme l'or & l'argent ſur les étoffes : cette imprimerie eſt ſi belle qu'on la prendroit pour de la broderie.

Commerce.

Hormouz, I Roi de la Dynaſtie des Arſacides, invité par un Satrape à profiter d'une occaſion qui ſe préſentoit d'acheter de très-beaux diamans à bon compte, répondit : *ſi je deviens marchand, qui fera le métier de Roi ?* L'Empereur Grec Théophile, voyant un vaiſſeau chargé de marchandiſes pour ſa femme, le fit brûler : » je ſuis Empereur, lui dit-il, & vous me faites patron de galere ! Comment les pauvres gens gagneront-ils leur » vie, ſi nous leur envahiſſons juſqu'à leur métier » ? Il n'y a aucune force qui puiſſe réprimer les monopoles & les injuſtices d'un Roi commerçant ; aucun négociant ne peut entrer en concurrence.

Les Rois modernes de Perſe ont eu des facteurs, des magaſins & des marchés dans les principales villes du Royaume ; les courtiſans ont imité le Prince, & le peuple s'eſt vu arracher une partie de ſon pain. Où tous les riches négocient, il n'y a de négoce que pour les riches. Où la nation n'eſt pas elle-même puiſſante, ſi le commerce eſt entre les mains des puiſſans, il n'y a plus de confiance, & le commerce tombe.

La Perſe éprouve ſenſiblement combien le commerce que fait le Souverain eſt onéreux à la nation. Le Roi ne permit d'abord aux Hollandois de trafiquer qu'avec lui. Lorſqu'il leur permit de vendre des marchandiſes à ſes ſujets, il les obligea d'acheter tous les ans dans ſes magaſins ſix cens balles de ſoie écrue, à un prix double du prix courant. Les Hollandois accepterent la condition, & ſe dédommagerent ſur les particuliers des pertes qu'ils faiſoient avec le Roi. Les Perſans ont coutume de dire qu'on peut commercer avantageuſement avec les autres Européens,

mais qu'avec les Hollandois il n'y a qu'à perdre, parce qu'*ils trompent toute la terre & qu'il est impossible de les tromper ;* il faut pourtant qu'ils subissent la loi des Hollandois, parce que ceux-ci, n'ayant point de concurrens, mettent eux-mêmes le prix aux marchandises.

Les Anglois avoient commencé à établir leur commerce dans ce Royaume quelque tems avant les Hollandois; mais ils n'ont eu que des succès assez foibles, quoique le traité par lequel ils retirent une partie des produits de la douane de Bender-Abassi, en récompense du service qu'ils avoient rendu à Abbas le Grand, pour la conquête de l'isle d'Ormuz, constitue une sorte d'alliance avec cette nation. Pendant ce siécle, ils ont fait beaucoup d'efforts pour communiquer avec la Perse par la voie de Pétersbourg & d'Astrakan, sous le bon plaisir de la Russie. Sous la régence de Thamas-Kouli-Khan, M. Elton obtint des lettres-patentes, en vertu desquelles les marchands Anglois, autorisés par un acte du Parlement, malgré les oppositions des Compagnies du Levant & des Indes, jetterent les fondemens d'un commerce que la nation se promettoit d'élever à un haut degré de splendeur. Il tomba aussi-tôt, par l'effet des brouilleries survenues entre cet agent, d'un caractere turbulent & impérieux, & le consul de Russie à Astrabad, sur la mer Caspienne. En 1744, la Cour de Pétersbourg indignée de la conduite de M. Elton, interdît l'entrée de cette mer à sa nation. Il avoit passé l'année précédente au service de Thamas-Kouli-Khan, dans le dessein, dit-on, de construire sur la même mer une flotte Persanne. Les ministres Persans le firent assassiner après la mort de l'usurpateur, comme on le voit dans l'extrait du voyage de M. Hanway, tome IV des Voyageurs modernes. Les Anglois ne cessent de renouveller leurs tentatives pour se rouvrir la même voie : & l'on a prétendu que c'étoit l'objet d'un article secret du dernier traité de l'Angleterre avec la Russie, conclu en 1766. Les François ont aussi né-

gocié, mais toujours ſans fruit, pour former des établiſſemens en Perſe.

Les Perſans font leurs marchés ſans ſe parler. L'acheteur & le vendeur ſe touchent la main l'un à l'autre ſous leur mouchoir ou leur manteau, & pactiſent par le mouvement de leurs doigts. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix, la main étendue cent, la main fermée mille, &c.

La ſoie eſt la principale marchandiſe de la Perſe. Sur la fin du dernier ſiécle, on en recueilloit chaque année vingt-deux mille bales, de deux cens ſoixante-ſeize livres chacune. Le poil de chameau, le tabac, les fruits, les vins, les eaux diſtillées, les chevaux, la porcelaine, les cuirs, les nattes, les étoffes de poil de chevre & de laine, la noix de gale, les gommes & les autres drogues de tout genre, rempliſſent les autres canaux de ſon commerce extérieur.

Depuis pluſieurs ſiécles, l'or n'a plus de cours en Perſe, on n'y fait que des monnoies d'argent & de cuivre. Ces monnoies ſont d'un taux aſſez bas, c'eſt le cri de la pauvreté. Pour exprimer les grandes valeurs, la coutume eſt d'employer le terme tartare de toman, qui indique non une monnoie particuliere, mais une ſomme d'environ ſoixante livres, plus ou moins, ſuivant différens voyageurs. Les Perſans nomment en général l'argent *dinar*, denier, mot commun à preſque toutes les nations. L'empreinte des monnoies d'argent eſt d'un côté le nom du Roi, du lieu & de l'année, de l'autre, la confeſſion de foi Perſanne. Les pieces de cuivre ont ſur une face les armes de Perſe, c'eſt-à-dire, un lion qui porte un ſoleil.

La lieue Perſanne eſt de ſix mille pas; l'aune de trente-cinq pouces, &c. Les Perſans ne connoiſſent point de meſure de quantité, telles que le ſeptier, le boiſſeau, &c. tout ſe vend au poids, fruits, légumes, grains, pailles, &c. On préſume ici que celui qui achette eſt plutôt léſé que celui qui vend; & en conſé-

quence il eſt permis à l'acheteur de rompre tous les marchés, & de ſe faire rendre ſon argent en renvoyant la marchandiſe, fût-ce un morceau de drap ou d'une autre étoffe qu'il auroit fait couper ſur la piece. Il eſt impoſſible que les marchands ne ſoient réduits à la néceſſité de ſe dédommager de l'injuſtice, par des friponeries.

Uſages, Mœurs, Qualités, &c. des Perſans.

Habillemens des Perſans.

L'habit des Perſans Arabes & Tartares differe peu de celui des Mogols de l'Inde; il eſt le même depuis pluſieurs ſiécles. Chardin vit dans le tréſor du Roi ceux de Tamerlan; ils avoient exactement la même forme que les habits de ſon tems, c'eſt-à-dire, du ſiécle dernier. Une chemiſe ouverte ſur la poitrine & qui deſcend juſqu'aux genoux, de longs caleçons qui tombent ſur la cheville du pied, une veſte plus longue que la chemiſe, enfin une robe plus longue que la veſte en compoſent la principale partie. Les Européens ont communiqué à ces peuples l'uſage des bas. Leur Dulbend ou Turban eſt plus haut & plus majeſtueux que celui des Turcs. Les caleçons & les veſtes des femmes ont plus de longueur que ceux des hommes; elles portent des brodequins d'une étoffe riche. Les femmes mariées ſe couvrent la tête d'un bandeau diſpoſé en triangles & enrichi de pierreries ou d'autres ornemens. Les filles portent de petits bonnets de différente forme. Les unes & les autres mettent ſur cette coëffure & ſous leur menton une eſpéce de guimpe: quand elles ſortent, elle s'enveloppent dans un grand voile, & elles ſe couvrent le viſage d'un linge travaillé en réſeau à la hauteur des yeux. Les Perſans ſont très-recherchés dans les habillemens: la diverſité des couleurs leur plaît, elle leur peint, diſent-ils, l'image des plaiſirs variés du paradis.

Les Perſans ne gardent de leur barbe que la mouſtache. Leurs

Histoire de Perse.

barbiers ont la main légere & adroite. Quand ils vous ont rasé la tête, ils vous coupent les ongles des mains & des pieds, vous font craquer les doigts en les tirant, & vous secouent la tête, les bras & les épaules pour vous dégourdir & soulager le corps: cette méthode se pratique aussi en Turquie. Les Persans ne conservent qu'une tresse de cheveux sur la tête; c'est à cette tresse que Mahomet doit les reconnoître à la résurrection.

Les femmes laissent flotter leurs cheveux tressés & garnis à leur extrêmité de pierres précieuses ou d'ornemens d'or & d'argent. On distingue dans leurs ajustemens les anneaux enrichis de rubis & de perles, dont elles parent leur narine gauche, ou le haut de leur nez. Les Princesses du sang royal ont le privilége de porter un poignard à leur ceinture. Les petites tailles sont plus estimées dans les femmes que les grandes. On fait un cas particulier des cheveux noirs & des sourcils de la même couleur, épais & joints l'un à l'autre.

Usages différens.

Les deux sexes passent une partie de la journée dans le bain. On regarde la propreté comme l'image de la pureté du cœur. Une religion voluptueuse a dû donner du prix aux ablutions dans un pays où le climat ne cesse de ternir ce premier attrait des femmes.

L'usage des carrosses est tout-à-fait inconnu en Perse. Les personnes d'un rang distingué vont à cheval. Les femmes voyagent dans des cajuas, paniers faits comme nos berceaux; un chameau en porte deux. La promenade paroît aux Persans, ainsi qu'aux Turcs & à divers Sauvages, un exercice extravagant: ils ne comprennent pas qu'on puisse avancer & rétrograder continuellement dans un même lieu. Le caractere grave & la vie paresseuse de ces Orientaux les éloignent de l'idée même d'un exercice si naturel pour des hommes vifs & dissipés. Dans leur maison, il sont presque toujours assis ou couchés.

Louis XIV ayant envoyé en Perse des députés, dont les lettres de

de créance portoient que *c'étoient des gentilshommes curieux de voyager*, on eut de la peine à rendre ces paroles en Persan & à les faire comprendre au ministre du Sofi. Ils demanderent d'un air étonné, s'il y avoit des hommes assez fous pour entreprendre des voyages de trois ou quatre mille lieues, sans autre dessein que de voir des régions étrangeres. Le projet des François devoit naturellement échouer en heurtant ainsi les idées de la nation; ils n'étoient aux yeux de la Cour que des fous ou des hommes suspects, car on traite comme espion tout étranger qui ne prend pas la qualité de marchand. Les Persans ne voyagent que pour leurs affaires; ils sont obligés de porter avec eux des provisions, des ustensiles, un lit, & pour ainsi dire, toute une maison: les caravanserais ressemblent beaucoup aux auberges d'Espagne.

Repas, visites.

Les Persans ne mangent à leur dîner que des fruits, du laitage, des confitures: les mets de leur souper sont plus solides; on leur sert des potages aux fruits & aux herbes, des viandes rôties, des œufs, des légumes, & sur-tout du *pilau*, mêlange de riz & de viande. L'assaisonnement ordinaire de leurs mets consiste dans quelques tranches de citron & des herbes fortes qu'on met sur la table à côté de chaque convive. Les Asiatiques en général connoissent peu l'art pernicieux d'aiguiser l'appétit, que les Européens portent si loin. Les repas ne durent guere ici qu'une demi-heure. Les repas de cérémonie se font le soir; mais les convives se rassemblent entre neuf & dix heures du matin; le tems qui précede le souper se passe à fumer, à discourir, à prier Dieu, à réciter des vers, à chanter des cantiques, & à voir des farces très-libres.

Il faut attribuer principalement à la chaleur du climat, le peu d'exercice que font les Asiatiques, & en partie à l'usage des liqueurs froides & assoupissantes, leur sobriété. Si leur abstinence les préserve d'un côté de plusieurs maladies, elle les affoiblit d'un autre. Les Indiens qui sont encore plus frugals que les Persans, vivent moins que les Européens.

Dans les parties méridionales, le peuple n'a d'autre pain qu'une pâte de riz : c'eſt un aliment léger, rafraîchiſſant, d'un goût agréable & d'une digeſtion facile. Lorſqu'on s'y accoutume, on ſe dégoûte inſenſiblement du pain de froment, dont l'uſage eſt commun dans les provinces du nord.

Les Perſans reçoivent à table tous ceux qui ſe préſentent; ils ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre; les pauvres profitent de leur deſſerte.

L'eau eſt la ſeule boiſſon du dîner. On prend le ſoir du ſorbet, compoſé de jus de citrons, de grenades & de quelques autres fruits acides, que l'on adoucit avec de l'eau, du ſucre, des feuilles de violettes & quelquefois de l'eau roſe. L'uſage des Perſans eſt de réduire le ſorbet en ſyrop, à cauſe de la ſéchereſſe de l'air qui le durciroit trop, s'il étoit en pâte ou en poudre comme en Turquie. On boit à la glace l'hiver comme l'été : la fraîcheur de la neige paſſe pour plus délicate que celle de la glace, ſur-tout pour les ſorbets.

Les Perſans uſent de diverſes autres liqueurs, telles que le café & une eſſence exprimée de bourgeons de ſaule. La décoction de pavot eſt fort de leur goût : l'effet de cette boiſſon eſt de conduire par une gaîté momentanée, qui tient de l'extravagance, à un morne & profond aſſoupiſſement. A l'uſage de cette décoction, ils joignent celui de l'opium en pilules ou du tabac à fumer. Ces drogues affoibliſſent à la longue le corps & l'eſprit. Le gouvernement a fait de vains efforts pour proſcrire l'opium : la religion n'a pas eu plus de ſuccès contre le vin & les liqueurs fortes.

Dans les viſites, on fait plus de cérémonie avec ſes égaux qu'avec ſes ſupérieurs. La poſture la plus reſpectueuſe eſt d'être aſſis ſur ſes talons ſans croiſer les pieds ni les genoux; les pieds doivent être cachés ſous la robe. Le ſalut conſiſte à incliner la tête ou à porter la main à la bouche. On ne s'embraſſe que dans les occaſions extraordinaires. Ce ſeroit manquer de reſpect à une perſonne que d'ôter ſon turban en ſa préſence. Les Perſans ſont très-

civils; ils ne parlent jamais qu'à la troisieme personne; ils ont soin d'éloigner de la conversation les sujets affligeans, ou de n'en parler qu'avec des circonlocutions. S'ils ont, par exemple, une mort à annoncer, ils ne diront pas, *un tel est mort*, mais, *il vous a fait part des jours qui lui restoient à couler.* On employe pour les lettres jusqu'à sept ou huit sortes de papier, suivant les personnes : le blanc, orné de fleurs d'or, est le plus respectueux. Quand on écrit à un homme de distinction, on cache une partie du sceau, comme pour faire entendre que l'on n'ose se montrer à découvert en sa présence.

Cérémonies.

Une cérémonie très-remarquable est celle du nauruz ou du commencement de l'année solaire : on prétend qu'elle fut instituée par Giemschid, cinquieme Roi de la Dynastie des Pischdadiens. Ce jour là, le Roi accordoit des graces à tous les ordres de l'état; & le peuple lui apportoit toutes sortes d'offrandes. Sur la fin de la cérémonie, on présentoit un grand pain au Roi, qui en mangeoit un morceau & qui invitoit les assistans à suivre son exemple, comme ses amis. » Voici, leur disoit-il, un jour qui ouvre la » nouvelle année; il est juste que nous renouvellions réciproque- » ment les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres ». Ensuite revêtu du manteau royal, il leur donnoit sa bénédiction, & les renvoyoit avec de riches présens. Les Arabes dont l'année lunaire ne s'accordoit pas avec l'année solaire des Persans, abolirent cette coutume. Le Sulthan Malek, auteur de l'ere Malakéenne, la rétablit & la solemnisa avec d'autant plus de pompe que ce jour concouroit avec celui de son couronnement. Aujourd'hui, cette fête dure huit jours, qui sont consacrés à toutes sortes de réjouissances. Tout le peuple, même dans les conditions les plus misérables, est habillé de neuf. La veille de la fête, on s'envoye des œufs peints & dorés; le Roi distribue des étrennes magnifiques aux femmes du serrail & des gratifications aux eunuques. Les grands officiers d'Ispahan accompagnent de riches présens, l'hommage qu'ils lui rendent; & ils vont à leur tour recevoir dans

HISTOIRE DE PERSE.

leurs maiſons les hommages & les préſens de leurs inférieurs.

Funérailles.

Quand un malade touche à ſa derniere heure, on allume ſur la terraſſe de la maiſon pluſieurs petites lampes, afin d'avertir les paſſans de prier pour lui. Quand il a rendu le dernier ſoupir, on ſe hâte après les ablutions ordonnées par la liturgie, d'envelopper le corps dans un drap ordinairement brodé de paſſages de l'Alcoran, & de l'enfermer dans un cercueil que l'on remplit quelquefois de ſel, de chaux & de gomme, ſans vuider le corps, ce qui feroit une impiété. Tout cela ſe fait promptement, parce qu'au bout de neuf ou dix heures le cadavre enfleroit tellement qu'il ne feroit plus poſſible de le faire entrer dans la bierre. C'eſt une choſe particuliere à cette contrée; Chardin l'attribue à la ſéchereſſe de l'air. Le convoi ſe fait ſans pompe. Dans les obſéques des gens de qualité, on enterre à côté du mort ſon turban, ſon épée, ſon carquois & ſon arc; chacun des aſſiſtans jette ſur lui un peu de terre, en diſant : *nous ſommes à Dieu, nous venons de Dieu, & nous retournons à Dieu.* On laiſſe quelquefois ſur la tombe des gâteaux, des fruits & d'autres offrandes conſacrées aux Anges qui la gardent. Le deuil dure quarante jours, dont les huit premiers ſe paſſent dans une affreuſe triſteſſe.

Mariages, &c.

» La terre, dit l'Alcoran, foulée par un homme qui vit dans le » célibat, s'élevera contre lui au jour du jugement & dira : quel » crime avois-je commis pour être foulée par cet ennemi de la na- » ture, moi qui travaillois ſans relâche à la génération des êtres! » Auſſi les Muſulmans regardent-ils les idées des Chrétiens ſur la chaſteté comme monſtrueuſes. Lorſqu'un jeune homme entre dans l'âge de puberté, on lui donne une épouſe ou une concubine, & il détruit l'amour en le prévenant. Cette coutume religieuſe ne s'étend pas auſſi ſcrupuleuſement ſur les filles comme chez les Maldives, *où c'eſt un grand péché que de leur laiſſer endurer néceſſité d'hommes.*

Les Perſans contractent trois ſortes d'unions avec les femmes : ils prennent les unes à bail; ils en achetent d'autres pour *canizé*

ou concubines ; enfin ils en époufent quelques-unes. Une jolie perfonne fe loue à Ifpahan cinq ou fix cens livres, mais il faut la nourrir, l'habiller & la loger. Les enfans des canizé ont les mêmes droits à l'héritage de leur pere que ceux des *nekaa* ou femmes légitimes. En général, il n'y a que les riches qui prennent des femmes de ce dernier ordre.

Les mariages fe traitent par l'entremife des femmes & fe font par procureurs. Après divers préliminaires, le procureur de la fille s'approche d'un cabinet où elle eft enfermée, & lui dit en étendant la main fur la porte : *moi que vous avez choifi pour procureur, je vous marie à l'homme qui eft ici préfent, vous ferez toujours fa femme, & à cette condition vous jouirez du douaire que nous avons ftipulé.* Le procureur de l'époux dit enfuite : *moi chargé de la procuration d'un tel, j'époufe en fon nom la femme qui lui a été donnée par le procureur ici préfent, & je promets de lui payer le douaire convenu.* Alors le cadhi demande à haute voix aux deux époux, s'ils ratifient le contrat paffé par leurs procureurs, & l'on fcelle l'acte. La nôce fe fait dans la maifon du mari. Le dixieme jour après la cérémonie du mariage, la mariée eft conduite la nuit, au fon des inftrumens, chez fon époux. Il eft de l'étiquette qu'elle fe défende des careffes & des empreffemens de fon mari.

La dot de la femme confifte en bijoux, hardes, meubles, efclaves & eunuques. Si fon mari la répudie, il doit lui délivrer le douaire ftipulé, mais il faut qu'elle le retire avant que d'avoir paffé une nuit hors de la maifon du mari. Si la femme a demandé le divorce, elle a perdu fon droit au douaire. La loi fe joue ici, comme aux Maldives, & du mariage & de la répudiation, car il eft permis après cette féparation de fe réunir jufqu'à trois fois : après le troifieme divorce, elle met à la réunion une condition bien étrange ; la femme doit époufer un autre mari & habiter avec lui pendant quarante jours, avant de retourner à fon ancien époux. Au refte, les divorces font rares, fur-tout parmi les grands, qui croiroient leur honneur bleffé fi une femme paffoit de leur lit

HISTOIRE DE PERSE.

dans un autre ; ils lui ôteroient plutôt la vie que de souffrir qu'elles sollicitassent une séparation. De leur côté, les magistrats n'aiment pas à prendre connoissance des démêlés de l'intérieur des serrails, & l'autorité des maris est si grande que les femmes n'osent guere en venir à un tel éclat.

Cependant les tribunaux retentissent, sinon des demandes en séparation, du moins de plaintes des femmes contre leurs maris. Elles plaident elles-mêmes, ainsi que les hommes, toutes leurs causes. Ce sont des débiteurs insolvables qu'elles poursuivent ; il est en effet bien difficile qu'ils puissent long-tems satisfaire cette multitude de créanciers avides. Ces femmes, qui ne trouvent la vie que dans le plaisir, le demandent à grand cris à la justice par la voix de la religion.

La passion s'attache à de faux objets quand les vrais objets lui manquent ; ingénieuse à dérober le plaisir dont elle se nourrit, elle va pour remplir le vœu de la nature, tromper la nature elle-même : on épouse l'ombre, qui promet ce que l'époux refuse. Les verroux, en écartant les hommes des serrails, y renferment des amours infâmes, dont l'habitude est très-commune dans l'orient. Les femmes se tiennent lieu de leurs époux les unes aux autres. Les Dames de Perse passent leur vie à broder, à fumer, à prendre des bains, à chanter, à jouer des instrumens, à se faire gratter la peau par de petites esclaves & à chercher un mari.

Les Persans pensent, & c'est l'opinion d'un philosophe célebre que l'unique distinction des femmes dans ce monde, c'est de plaire aux hommes & de perpétuer l'espece ; il est rare qu'ils les chargent de quelque soin domestique. Les eunuques ont toutes les clefs & la disposition des affaires. On va jusqu'à donner aux femmes leurs habits, comme on feroit à des enfans ; là le soin qui leur convient le mieux ne les regarde pas. La liberté de changer de femmes & leur nombre entraînent la coutume de les éloigner du gouvernement domestique. Une femme qui peut tous les jours être renvoyée ou reléguée dans le fond d'un serrail, prend peu

d'interêt aux affaires de la maiſon ; celle qui en auroit l'adminiſtration ſe rendroit néceſſaire au maître.

Dans ces climats où les ſens ont tant de force & la pudeur tant de foibleſſe, il a fallu appeller la clôture au ſecours de la pudeur. Les Perſans prétendent que les dernieres paroles de leur légiſlateur furent celles-ci : *gardez votre religion & vos femmes ;* ſur quoi ils ſe perſuadent qu'il y va non-ſeulement de leur honneur, mais de leur ſalut & de la gloire de Dieu de faire de leurs harams des priſons impénétrables, même aux yeux des hommes. Les ſerrails de Turquie peuvent paſſer pour des lieux libres en comparaiſon de ceux de Perſe. Cette froide jalouſie qui peut s'allier avec le mépris, l'indifférence, l'inſenſibilité même, cette jalouſie de mœurs & de religion a ſouvent des effets plus terribles que la jalouſie naturelle qui n'eſt que l'abus de l'amour.

Les villes de Perſe ſont remplies de courtiſannes, qui ſe livrent dans les caravanſerais, dans les baſars écartés, dans les cours des moſquées & des colléges ; elles ſe gliſſent juſques dans les cellules des Mollahs. On compte dans Iſpahan juſqu'à onze mille femmes publiques, dont un magiſtrat nommé Mecheldarbachi enregiſtre les noms.

Exercices & Jeux.

Les exercices des Perſans ont pour objet le manîment des armes, de l'arc, du ſabre, &c. L'amuſement de l'arc eſt noble & commun dans toutes les villes de Perſe. Séfi II en faiſoit ſes délices & y excelloit. Les Perſans aiment le cheval. On les regarde comme les meilleurs écuyers de l'Aſie : il y en a parmi eux qui courent au galop en ſe tenant debout ſur la ſelle ; d'autres en ſe penchant juſqu'à terre, rangent vingt jettons l'un après l'autre ſur la même ligne & les ramaſſent au retour ſans rallentir leur courſe. Les joueurs de mail jouent à cheval en courant à toute bride.

La lutte corps à corps eſt un exercice des gens du peuple. Les villes & les ſeigneurs ont des lutteurs gagés pour des ſpectacles. D'autres athletes combattent avec le ſabre : l'acharnement des

champions rend quelquefois le combat tragique ; mais dès qu'on s'apperçoit qu'il est trop vif, on a coutume de les séparer. Les courses à pied sont particulieres aux chatirs, coureurs du Roi. On n'est reçu dans ce corps qu'après avoir parcouru vingt-quatre fois entre deux soleils une carriere qui a une lieue & demie de long. Sous Soliman, un chatir fit ces trente-six grandes lieues en moins de quatorze heures, & il obtint pour récompense le calaat & cinq cens tomans. Le jour destiné à ces courses est une fête générale.

Les Persans excellent dans tous les exercices qui demandent de l'agilité & de la vigueur. Leurs danseurs de corde sont beaucoup plus souples & plus adroits que les nôtres. Leurs joueurs de gobelets font des tours de gibeciere que le peuple prend pour des opérations magiques ; Chardin n'y trouva rien de merveilleux, pas même dans le fameux prestige de l'arbre, si commun dans l'Inde, que ces prétendus sorciers font croître à vue d'œil en l'arrosant de leur sang.

La religion défend en Perse les jeux de hazard, & la police met à l'appui de cette défense, une amende imposée aux infracteurs. Les Persans prétendent que le chetreng, jeu des échecs, a été inventé par leurs ancêtres ; il y a plus d'apparence qu'ils l'ont reçu de l'Inde au cinquieme ou sixieme siécle, très-long-tems après son origine. Les principaux termes de ce jeu sont empruntés de leur langue : *échec* vient de *Scheik* ou *Schah*, qui signifie Prince, Roi, & *mat* dans la même langue, ainsi que dans l'Hébreu, signifie *mourir*. Les cartes Persannes consistent dans des tablettes de bois très-bien peintes ; il y a huit couleurs & quatre-vingt-dix tablettes. Le jeu des coquilles a passé des Turcs aux Persans.

Portrait & caractere des Persans.

Le sang de ces Asiatiques n'étoit pas plus beau il y a cent-cinquante ans que celui des Arabes & des Tartares, leurs peres & les plus laids des mortels : dans les provinces du centre, il s'est embelli par le mêlange de celui des Circassiennes & des Géorgiennes qui peuplent les harams. Les femmes ont communément

la

la taille fine, les yeux noirs & vifs, la peau belle & le teint délicat : la vie reglée & retirée du ferrail conferve leurs agrémens & leur fanté. Les hommes font grands, bien faits, hauts en couleur, & d'une conftitution robufte : quoique livrés de bonne heure aux voluptés les plus capables d'énerver le corps, ils confervent leur force & leur fraîcheur jufques dans un âge avancé. Lorfque le fexagénaire Figueroa renvoya, fous raifon de fon âge, les courtifannes qu'on lui avoit amenées de la part d'un Pacha, les Perfans jugerent que cet Efpagnol devoit avoir cent ans, & ils furent étonnés qu'un homme fi décrépit eût entrepris le voyage de Perfe.

Les Perfans ont beaucoup d'efprit, d'imagination & de difpofition pour toutes fortes d'arts & d'exercices. Libres d'inquiétudes fur l'avenir par l'opinion du fatalifme qui enleve l'efprit hors de fes réflexions & de toute prévoyance, ils ne fongent qu'à jouir du préfent & de leur fenfibilité. Ils ne defirent les richeffes que pour fatisfaire leur goût naturel pour la dépenfe, le fafte & les plaifirs. Sous un beau mafque de religion, ils font diffimulés, menteurs, infideles dans le commerce, tolérans & fi indifférens fur tous les cultes, que dans leurs maladies ils ont recours aux facrifices des religions étrangeres, quoique leur clergé foit poffédé du démon de l'intolérance. L'habitude d'une vie molle leur infpire de l'infenfibilité pour la gloire des armes fans éteindre en eux le feu de la bravoure. Leur fociété eft douce & agréable. Avec le penchant à la raillerie, ils en ont le talent; leurs traits chatouillent, fi je puis ainfi parler, & ne déchirent point. Maîtres d'eux-mêmes, ils fe fâchent rarement & ne fe battent jamais. Humains fans bienfaifance, hofpitaliers fans générofité, civils fans cordialité, jamais ils ne vous parlent mal & jamais ils ne vous font de bien, difoit un Ambaffadeur Portugais. Les fentimens de vertu qu'on tiendroit de la nature feroient étouffés par la fervitude politique, par un commerce continuel avec des efclaves &

HISTOIRE DE PERSE.

des eunuques, par l'éducation que l'on reçoit de ces miférables ; & par toutes les caufes qui aviliffent les Orientaux.

Supplement aux obfervations précédentes, tirées des Mémoires de M. Anquetil, fur les Zends, la religion, les langues, &c. des Perfes.

Depuis la compofition de cette hiftoire de Perfe, M. Anquetil, de l'Académie royale des infcriptions & belles-lettres, a publié des mémoires auffi intéreffans que curieux, fur le légiflateur, la religion & les livres facrés de cette nation. Nous fommes trop jaloux de rectifier nos idées, d'éclaircir la vérité & d'enrichir notre ouvrage, pour ne pas donner un extrait étendu des differtations de ce fçavant Académicien. Avant lui, les relations des voyageurs & les recherches des fçavans n'avoient répandu qu'une foible lumiere fur des objets liés, en quelque forte, avec toute l'antiquité orientale. M. Anquetil a débrouillé ce chaos ; mais nous n'avons encore qu'une très-legere idée des connoiffances qu'il a acquifes par les travaux les plus pénibles & les plus honorables. L'Europe fçavante n'en jouira pleinement que par la publication qu'il vient d'annoncer du *Zend-Avefta, ouvrage de Zoroaftre, contenant les idées théologiques, phyfiques & morales de ce légiflateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi & plufieurs traits importans, relatifs à l'ancienne hiftoire des Perfes ; traduit en François fur l'original Zend, avec des remarques : précédé de la vie de Zoroaftre, & fuivi de la cofmogonie des Parfes du Kirman & de l'Inde, traduite de la langue Pehlvie ; de l'expofition de leurs ufages actuels, tant civils que religieux & de deux vocabulaires des langues, dans lefquelles font écrits leurs anciens livres ; le premier, Zend, Pehlvi & François ; le fecond, Pehlvi, Perfan & François ;* le tout précédé d'un difcours préliminaire, contenant la relation du voyage de l'auteur aux Indes, l'hiftoire de la retraite des Parfes dans l'Inde, & les événemens les plus confidérables qui regardent ce peuple fugitif, jufqu'en 1760, &c. C'eft avec le regret le plus vif que nous nous voyons obligés de publier cette hiftoire, avant que de pouvoir puifer de nouvelles connoiffances dans un fi riche fonds. Nous en donnerons dans la fuite un extrait, en forme de

ſupplément ; l'analyſe des mémoires que l'auteur a déjà publiés, y préparera nos lecteurs.

M. Hyde avoit déployé, dans ſon ouvrage ſur la religion des anciens Perſes, une immenſe érudition orientale, que les auteurs Arabes & Perſans, les voyageurs & des correſpondances dans l'Inde lui avoient fournie. Mais les ſources de la premiere antiquité lui étoient fermées ; il n'avoit preſque ſous les yeux que des ouvrages en Perſan moderne, & quoiqu'il propoſât une édition correcte du *Zend-Aveſta*, il paroît qu'il n'entendoit pas le *Zend*, & M. l'Abbé Foucher, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, ſemble avoir raiſon de douter de la capacité de ce ſçavant Anglois, pour l'exécution de cette entrepriſe.

Pour avoir des notions exactes de la religion & des ouvrages de Zoroaſtre, il falloit conſulter les Perſes eux-mêmes. L'Inde en préſente un corps nombreux établi dans le Guzarate, depuis plus de 900 ans. Après la mort du dernier Roi de la Dynaſtie des Saſſanides, ces Perſans avoient cherché, dans les montagnes, un aſyle contre les perſécutions des Mahométans, deſtructeurs de leur Empire. Cent ans après, ils étoient deſcendus à Bender-Abaſſi, d'où ils paſſerent à Diu, l'an de J. C. 767, de l'hégire 180, & enſuite dans le Guzarate, où le commerce & l'induſtrie leur ont procuré des établiſſemens conſidérables. Ces Parſis communiquerent en 1718 à George Bouchier, Anglois, le *Vendidad Sadé*, volume Zend, dont perſonne ne put déchiffrer les caracteres, dans la Grande Bretagne. M. Fraſer, Ecoſſois, connu par la vie de Tahmas-Kouli-Khan, conſeiller à Bombaye, acheta deux autres livres Zends à Surate ; mais il ne put jamais engager les prêtres Parſes à lui donner la clef du *Zend-Aveſta*.

En 1754, M. Anquetil oſa former le projet d'aller dans le Kirman, ou le Guzarate, ravir, ſi je puis me ſervir de ce terme, aux Parſis, le ſecret de leur ancienne langue & de leurs livres ſacrés. Dans l'eſpérance d'apprendre en même tems le Samskret des In-

Histoire de Perse.

diens & de se procurer aussi leurs vedes ou livres sacrés, il préféra l'Inde au Kirman.

Arrivé à Pondicheri le 10 Août 1755, il prit d'abord une teinture du Malabare. Bientôt les maladies l'obligerent de passer dans le Bengale ; bientôt la même cause & la guerre l'obligerent de quitter cette province. Le Persan moderne, langue avec laquelle on peut aller de Constantinople à la Chine, commençoit alors à lui être familier. Le 15 Mai 1757, il partit de la capitale du Bengale pour se rendre à Surate. Par-tout la guerre s'opposoit à ses recherches. Sur la côte Malabare, théâtre des curiosités naturelles, ainsi que des mœurs primitives de l'Inde, conservées par la domination constante de Princes attachés à l'ancienne religion, il trouva la langue Tamoulc plus approchante de l'ancien Samskret que la langue du Coromandel.

Comme les Hollandois ne permettent jamais que l'on pénetre dans l'intérieur des terres dépendantes de leurs établissemens, M. Anquetil voyagea, pour ainsi dire, furtivement dans une partie de cette province. Le Moudeliar ou chef des Juifs de Cochin, lui prêta deux lames de cuivre, dont l'inscription en ancien Samskret, contenoit les priviléges accordés, il y a mille ou douze cens ans à cette nation, par Charan Perumal, Empereur du Malabare. Il obtint aussi de M. Florent de Jesus, Evêque d'Aréopolis, une copie (en Samskret moderne) des priviléges accordés par le même Prince aux Chrétiens de S. Thomas. Un habile Juif & un Caçanare catholique lui faciliterent l'intelligence de ces titres & du Samskret de différens âges. Dans les limites du Canara, il fut arrêté comme espion ; le bruit s'étant répandu qu'un détachement se préparoit à venir le délivrer, on le relâcha. Dans ses courses, ce curieux observateur ramassa des monnoies de tous les Etats qu'il traversoit, de maniere que sa collection renferme toutes celles de l'Inde, depuis le Cap Comorin jusqu'à Dehli.

Le 28 Avril 1758, il arriva à Surate, épuisé par la dyssenterie. Cette ville a été le centre de ses profondes & utiles études. Nous

allons extraire quelques traits de ses mémoires sur les objets relatifs à ce supplément.

La Hiérarchie Parse divise en cinq classes les ministres de la religion, nommés *Erbeds*, *Mobeds*, *Destours*, *Destours-Mobeds* & *Destouran-Destours*. *L'Erbed* s'est soumis aux purifications ordonnées par la loi, il a lu pendant quatre jours l'*Ifeschné* & le *Vendidad;* & il s'est instruit des cérémonies usitées dans le culte établi par Zoroastre. Si après cette espéce d'ordination, on continue de lire pour le peuple, les Zends liturgiques, & d'exercer les fonctions de ministre de la religion, l'on est *Mobed*, même sans entendre le *Zend-Avesta*. Si au contraire l'on s'applique à approfondir la loi & à étudier le Zend, & le Pehlvi, sans s'adonner à l'exercice du ministere, on est *Destour*. Le *Destour-Mobed* réunit ces deux dernieres qualités. Le *Destouran-Destours* est le chef des *Destours* d'une ville ou d'une province : il éclaircit les difficultés de la loi, il décide les cas de conscience, & les Parses lui payent la dixme de leur revenu.

A l'arrivée de l'auteur à Surate, les Parses étoient divisés en deux sectes, plus animées l'une contre l'autre, que ne le sont dans le Mahométisme celles d'Omar & d'Aly. Il y a environ quarante-deux ans qu'un *Destour-Mobed*, nommé Djamassp, avoit été envoyé du Kirman pour terminer entr'eux une contestation, qui, bientôt auroit mis les armes à la main de chaque parti. Il s'agissoit de sçavoir s'il falloit ou non appliquer aux mourans le penom, linge double de neuf pouces en quarré, que les Parses se mettent sur le nez & sur la bouche. Le docteur prononça, selon l'usage du Kirman, que le nez & la bouche des mourans ne devoient pas être couverts de ce linge. En examinant le Vendidad du Guzarate, il reconnut que la traduction en étoit inexacte. Enfin, après avoir appris le Zend & le Pehlvi à quelques disciples, il s'en retourna dans sa patrie, las d'essuyer des contradictions.

Darab, le plus habile de ses éleves, entreprit de corriger la traduction, de rectifier le texte, de réformer des pratiques, de

HISTOIRE DE PERSE.

détruire des abus consacrés par l'ignorance. Dans le même tems, Kaouss, parent de Darab, ayant appris l'astronomie de deux docteurs du Kirman, prétendit que le premier jour de l'année devoit être avancé d'un mois. Ces innovations révolterent les *anciens croyans*. Manscherdji, leur chef, homme riche & accrédité, agent & banquier des Hollandois à Surate, entraîna la plus grande partie de la nation. Darab, Kaouss & leurs amis se cacherent pour se dérober à leur haine. M. Anquetil profita fort adroitement de ces divisions pour remplir ses vues ; & à force de stratagêmes, de peines & de travail, il parvint à avoir les livres Zends & à les traduire avec le secours de Darab, pendant que les Anglois assiégeoient la forteresse de Surate. Bientôt après, les François, pour se soustraire à la fureur des Noirs animés par un ennemi plus redoutable, furent obligés de se tenir renfermés dans leur loge ; & M. Anquetil alla de périls en périls, recueillir des inscriptions, des dictionnaires & des livres Indiens.

Les livres Zends (déposés par ce sçavant Académicien à la bibliothéque du Roi, avec un grand nombre d'autres livres Persans & Indiens) sont attribués à Zoroastre, par une tradition assez constamment soutenue chez les Parses depuis le siécle de ce législateur jusqu'à aujourd'hui. Les Parses ont pour le *Zend-Avesta* la même vénération que les Juifs ont pour le texte Hébreu.

La loi apportée ou rédigée par Zoroastre étoit divisée, suivant les modernes, en 21 *nosks* ou parties, dont sept rouloient sur la création & l'histoire, sept sur la morale & les devoirs de la politique & de la religion, sept sur la médecine & l'astronomie. Il est certain que Zoroastre laissa des écrits ; ils furent cités, au rapport de Pline, & examinés en détail par Hermippus, écrivain très-exact, vivant 240 ou 250 ans après ce législateur, tems auquel la mémoire d'un personnage aussi célebre étoit encore présente à toute la Perse, & où la connoissance de sa loi venoit d'être répandue dans l'Europe par les Grecs qui avoient accompagné Alexandre dans ses expéditions. Avant & après l'ere chrétienne, les témoins les

plus respectables attestent l'existence des ouvrages de Zoroastre.

L'étendue & la variété de ses connoissances sont également reconnues. Pline le cite sur l'agriculture. Selon Suidas, on lui attribuoit quatre livres sur la nature des pierres précieuses & cinq sur l'astrologie. Abu-Mohammed-Mustapha rapporte qu'il avoit partagé ses ouvrages en 12 tomes, & que chaque tome, fait de peau de taureau, étoit la charge d'un veau. Bundavi assure qu'ils remplissoient 12000 peaux de vaches, c'est-à-dire, 12000 feuillets de peau. A 500 ou 600 feuillets le volume, on aura, à peu près, les 21 *nosks* ou volumes attribués à Zoroastre. Les 12000 peaux, avec 50 *béites* ou distiques par page, donneront à peu-près les deux millions de vers de ce législateur, dont Hermippus avoit donné la notice. Ces vers ne doivent être vraisemblablement pris que pour des distiques, des lignes, ou une certaine quantité de syllabes ou de lettres, suivant la maniere d'évaluer l'étendue des ouvrages dans l'Orient. On sçait que les Latins entendoient par vers, des lignes quelconques, soit en prose, soit en poësie, parce qu'ils en comparoient la marche à celle des sillons tracés dans un champ. Il n'est pas surprenant que Zoroastre, né en Médie, ait écrit sur des peaux; les Parthes, du tems de Pline, écrivoient encore sur des étoffes.

Une tradition conservée dans les *ravaëts* ou recueils des Parses, porte qu*Alexandre le Roumi*, après avoir fait traduire en lettres *Roumies* (du pays de Roum, l'Empire Grec) les *nosks* qui traitoient de la médecine & de l'astronomie, condamna au feu les livres de l'*Avesta*, *ce qui est cause que son ame brûle dans l'enfer.* Mais après ces tems d'oppression, les *Destours* rassemblerent dans un conseil tout ce qu'ils avoient retenu de l'*Avesta*, & ils en formerent un recueil. L'auteur de l'histoire de la retraite des Parses dans l'Inde, en parlant de l'obscurité de l'histoire à cette époque, dit, non-seulement, qu'Alexandre fit brûler tous ces livres, mais encore, qu'il fit mettre à mort tous les Mobeds, de maniere qu'il

ne resta ni hommes sçavans ni monumens historiques, & que ce fut sous le regne du premier Roi Sassanide que les Mobeds commencerent à composer beaucoup de livres instructifs.

Les auteurs Grecs & Latins ne parlent que de l'incendie de Persépolis, dans lequel il périt sans doute beaucoup de livres: événement que les Parses auront vraisemblablement amplifié. Dans le second siécle de l'ere chrétienne, les catholiques n'auroient pas manqué d'objecter la destruction des livres de Zoroastre aux hérétiques qui les alléguoient. Il n'est d'ailleurs pas possible qu'un conquérant qui passe dans un pays comme un éclair, rassemble toutes les copies d'un ouvrage, tel que le *Zend-Avesta*, répandu dans un Empire aussi vaste que la Perse. A la Chine, l'Empereur Hoang-ti ne put parvenir, dans le cours d'un regne, à brûler tous les ouvrages qu'il vouloit anéantir. Les auteurs Parsis ne s'accordent point ensemble dans leur récit; & si dans cette grande révolution, il disparut des ouvrages que les prêtres avoient moins d'intérêt à conserver, tels que les ouvrages scientifiques, ainsi que les livres de Salomon, sur l'histoire naturelle, ont disparu; il est évident que les livres de liturgie & de religion pouvoient être facilement rétablis, car les Destours en sçavent toujours par cœur une grande partie, comme les prêtres Egyptiens sçavoient par cœur les ouvrages de Mercure Trismégiste, relatifs à leur ordre; & si aujourd'hui tous les exemplaires de la bible pouvoient périr, il seroit facile d'en rétablir une partie conservée dans d'autres livres, tels que les bréviaires, & dans la mémoire des prêtres. Il n'est pas vraisemblable qu'Alexandre, avec toute sa furie, ait voulu faire périr tous les sçavans; & il ne se peut, avec toute sa puissance, qu'il ait fait périr tous les livres. Enfin, ces Parsis, qui, seuls rapportent l'histoire de l'incendie, conviennent tous qu'ils ont encore entre les mains une partie des ouvrages de Zoroastre, échappée aux flammes.

Zoroastre composa ces ouvrages environ 550 ans avant l'ere chrétienne. Les Parses supposent qu'il reçut de Dieu même les

livres de la loi, après avoir paſſé dix ans au pied de ſon trône. Cette loi étoit déjà connue, dès le regne de Djemſchid, un des premiers Rois de Perſe, pluſieurs ſiécles après le déluge. *Hom* (*Homo* en Zend) paroît alors; c'eſt le premier légiſlateur de la Perſe. Diverſes raiſons portent à croire que c'eſt l'ancien Zoroaſtre dont parlent les Grecs & les Latins. Les Parſes le regardent ſimplement comme un génie tutélaire. S'ils avoient voulu donner une haute origine aux livres de leur religion, ils les auroient attribués à Hom plutôt qu'à Zoroaſtre, qui feint de recevoir des leçons de ce premier légiſlateur. La loi parut trop dure à Djemſchid; il fut effrayé de la multitude des cérémonies, & il ſe borna, ainſi que ſes deſcendans, à en pratiquer les principales maximes. Les Perſes de ce premier âge ſont appellés *Poeriodekeſchans*, hommes de la premiere loi.

Sous le regne de Guſtaſp, Zoroaſtre donne, par un culte extérieur, un corps aux dogmes que la tradition avoit conſervés. La loi eſt publiquement annoncée, elle l'eſt comme la pure doctrine de Hom, enſeignée dès les premiers tems de la monarchie. Le *Zend-Aveſta* ſe répand. L'hiſtoire y eſt mêlée avec la religion. On y parle de tous les perſonnages célebres, antérieurs à Guſtaſp ou ſes contemporains, en les caractériſant par des traits particuliers. L'invaſion des Scythes ſous Cyaxare, la guerre de Cyrus contre les Maſſagetes, l'expédition de Darius contre les Scythes, &c. événemens antérieurs, y ſont marquées ſous des traits qu'il n'eſt pas permis de méconnoître. Nulle mention de Xerxès, d'Alexandre, des Grecs, des perſonnages célebres, poſtérieurs à Zoroaſtre, omiſſion qu'un auteur plus moderne ne ſe ſeroit point permiſe, ſans objet & ſans utilité, dans un ouvrage ſi vaſte, & qu'il n'auroit pu ſe permettre ſans inſulter à la mémoire d'une foule de grands hommes & d'hommes ſaints, ſans ſoulever des Princes & les peuples mêmes contre lui, ſans décréditer ſa miſſion.

» Allez, dit Ormuſd, principe du bien (principe ſecondaire) à

Histoire de Perse.

» Zoroaſtre, dans le 22[e] chapitre du Vendidad Sadé, allez dans » l'Irman, (*Eriemenaé* en Zend) ce lieu que j'ai créé pur & brillant, & que la couleuvre infernale a gâté & infecté, couleuvre » abymée dans le crime & pleine de la mort... Portez y ma loi, » vous qui, dans les derniers tems, êtes venu près de moi ſur une » montagne élevée, où j'ai répondu aux queſtions que vous m'avez » faites ».

L'on peut conjecturer de là que Zoroaſtre s'étoit retiré ſur quelque montagne, peut-être avec d'autres prêtres habiles, pour y rédiger le *Zend-Aveſta*. Le mot *Aveſta* ſignifie parole; c'eſt une langue morte, entiérement différente du Pehlvi & du Perſan. Sa dureté convient à la rudeſſe des montagnards. Ainſi l'Indien des ſujets de Jeſſings & de Jeſſomſings, Rajas des montagnes qui ſéparent l'Inde de la Perſe, n'eſt point doux comme celui des habitans des plaines. L'Irman dont il eſt parlé dans ce texte, paroît être l'Arménie & l'Albordj (le Caucaſe) la montagne ſur laquelle Zoroaſtre aura conſulté l'être ſuprême. Alors la langue de l'*Aveſta*, à laquelle les Parſes donnent une origine céleſte, pourroit bien être l'ancien Arménien, c'eſt-à-dire, l'idiome du Caucaſe & des pays dominés par cette chaîne de montagnes.

Le mot *Zend* ſe prend chez les Parſes pour la langue même, dans laquelle eſt écrit l'*Aveſta*, quoiqu'il n'en déſigne proprement que les caracteres. La langue des livres Zends étoit inconnue en Perſe avant Zoroaſtre. Les reſſemblances entre le Zend, l'Arménien & le Géorgien, ſont frappantes. Il paroît par Philoſtrate qu'au commencement du 3[e] ſiécle, la langue des Arméniens & des Géorgiens étoit différente de celle des Medes & des Perſes. L'Arménien & le Géorgien, dans leur état actuel, étant, quant au fond, ce qu'ils étoient dans le 5[e] ſiécle, ſi les livres Zends avoient été compoſés dans un tems voiſin des conquêtes des Mahométans, ils ſeroient écrits en Arménien ou en Géorgien pur; ce qui n'eſt pas.

Le Pehlvi paroît être la vraie langue des Perſes. Il n'exiſte plus

que dans les traductions des ouvrages de Zoroaſtre. Ces traductions ſont à l'Aveſta ce qu'eſt la verſion des Septante au texte Hébreu. On croit qu'elles ont été faites du vivant de ce légiſlateur ou peu de tems après ſa mort. Le Pehlvi étoit alors la langue vulgaire des Perſes. Les Parſes aſſurent qu'il doit ſon origine à Kaïomorſſ, le premier Roi de leur premiere Dynaſtié. Les caracteres de cette langue ont perdu, en ſe poliſſant, leur netteté originale, tandis qu'un reſpect ſcrupuleux pour l'Aveſta a garanti les lettres Zendes de l'altération commune : ces lettres ont un air d'antiquité facile à remarquer. Les langues premieres & leurs alphabets ſe reſſemblent par leur ſimplicité, comme on le voit par la comparaiſon du Samskret & du Zend.

Le Pahzend, dialecte corrompu de la langue de l'Aveſta, comme le Syriaque à l'égard de l'Hébreu, eſt preſqu'anéanti. Zoroaſtre en recommanda l'uſage aux Deſtours, pour les diſtinguer du peuple. Il n'a point d'alphabet particulier.

La connoiſſance de ces langues ouvre la carriere aux découvertes, à l'intelligence des antiquités, à l'explication des Vedes Indiens & autres livres ſacrés des Orientaux, & ſans doute à la formation d'une langue mere, (ouvrage dont quelques ſçavans s'occupent aujourd'hui avec ſuccès) de cette langue primitive, dont toutes les langues conſervent des traces, comme l'empreinte de l'origine commune de tous les peuples du monde.

Zoroaſtre, comme tous les légiſlateurs, les prophêtes, les poëtes de l'Orient, parle moins à l'eſprit qu'à l'imagination. Il n'inſtruit pas comme un philoſophe tranquille, il ordonne de croire comme un homme inſpiré. Ce qu'il penſe, il le voit, il le peint. Les ſymboles, les emblêmes, les figures, les images, revêtent ſes idées ; ils les relevent, ils les obſcurciſſent. L'enthouſiaſme l'emporte d'objets en objets, d'écarts en écarts, de viſions en viſions. Sublime & bas, étonnant & ridicule tout à la fois, il eſt plus qu'homme, il eſt moins qu'homme. Tout ſe confond dans ſa tête exaltée, la théologie, la phyſique, la morale, la police, la liturgie,

Tantôt il déploye des connoiſſances profondes, tantôt il s'abandonne à des erreurs puériles. Ici c'eſt au peuple qu'il parle, là c'eſt aux ſages. De miſérables cérémonies l'occupent comme de grandes vérités. De là l'incohérence, la confuſion, l'inégalité du Zend-Aveſta ; de là le partage des opinions ſur ſon origine ; de là le mépris ou l'admiration ſans bornes pour ſon auteur ; de là les injures & les éloges prodigués avec excès à la religion de ſes Mages, &c.

Il ne faut tirer aucune induction contre ce légiſlateur en particulier, ni d'une infinité de pratiques abſurdes qu'il conſacre avec reſpect, ni d'une infinité d'allégories inintelligibles, qu'il répand avec emphaſe. La ſageſſe des Egyptiens ſe concilioit avec le culte d'Anubis ; des cérémonies ridicules n'ébranloient point la gravité des pontifes Romains ; la liturgie Indienne eſt remplie des rits les plus puériles ; il en eſt ainſi de toutes les fauſſes religions. Cependant leurs inſtituteurs ont été regardés par leurs diſciples comme des eſpéces de Dieux. Quant aux allégories, notre ignorance n'eſt pas un titre pour les condamner. Dans le Vendidad, Djemſchid fend la terre avec un poignard d'or, & produit un lieu de délices, dans lequel la mort n'a point d'accès. Si l'on ignore qu'en Perſan la parole de Dieu ſe nomme quelquefois *poignard tranchant*, on ne comprendra pas que dans ce paſſage, c'eſt la parole de Dieu, qui, par ſa force ſeule, tire le paradis terreſtre du chaos. Si l'on ne ſçait pas que les Perſes, comme les Indiens & autres Orientaux, entendent ſouvent par les noms des choſes inanimées, les anges ou les génies tutélaires de ces mêmes êtres, on leur imputera la plus groſſiere idolâtrie. Il eſt ſans doute ridicule de mettre au nombre des péchés qui méritent l'enfer, celui de faire tomber les dents à un chien qui chaſſe le diable, en lui donnant à manger quelque-choſe de brûlant : mais le reſpect pour le chien eſt de la premiere antiquité. Des peuples d'abord chaſſeurs l'honorerent comme leur aide, le Vendidad l'exalte comme l'ennemi perſonnel du voleur & du loup qu'il attaque preſqu'en naiſſant ; il eſt re-

Histoire de Perse.

commandé parce qu'il garde les bestiaux. De là un préjugé populaire ; le législateur s'y prête pour se ménager la faveur des peuples. Zoroastre veut qu'on rende un culte de louanges au premier bœuf : qui sçait si ce premier bœuf n'est pas le symbole de l'ange représenté avec un corps de bœuf ? Les services de cet animal ne méritoient-ils pas d'ailleurs, aux yeux de ces peuples, une sorte de reconnoissance ? Ce législateur fait sortir le premier homme du premier bœuf ; ce premier homme s'appelle Kaïomorts, & Kaïmorts est le chef de la nation, dans l'histoire de Perse : ne seroit-ce pas là l'emblême de la formation de la société civile qui tire l'homme, pour ainsi dire, de l'état de brute, par l'agriculture, dont le bœuf est le symbole chez la plûpart des nations Orientales. Enfin les anciennes langues sont toutes figurées, & nous prenons presque toujours dans nos explications la chose figurative pour la chose qu'elle figure, comme le peuple dans son culte. L'histoire de Saturne, par exemple, est à la lettre, plus absurde & plus ridicule qu'un conte de fées : mais si par la décomposition, l'analyse & l'intelligence philosophique des mots, on trouve dans Saturne (*celui qui cache* d'où *sator* celui qui seme) le laboureur, & dans tous les traits de son histoire, les procédés de l'agriculture, l'absurdité disparoît avec nos méprises, & la risible & dégoûtante mythologie devient l'histoire simple & sensée de la naissance de tous les Empires.

Dans les livres Zends, Dieu est appellé l'être suprême, le puissant, le pur, le céleste, le germe de tout ce qui est bon, l'auteur & le conservateur de tout ce qui est pur, l'intelligence souveraine & celui qui la communique, la science & celui qui la donne, l'excellence & celui d'où elle découle, la source du bien être, celui qui est sans mal, le fort qui ne se lasse pas, celui qui voit, compte & pese tout, l'être qui ne trompe pas & qu'on ne peut tromper, l'être absorbé dans l'excellence, l'être pur qui récompense, l'être qui juge le monde créé par sa puissance. . . .

Histoire de Perse.

Ces attributs ſont également donnés au tems & à Ormuſd ; au tems comme au premier principe, à Ormuſd (ſa parole) comme à l'être à qui le tems a donné toutes les perfections qu'il pouvoit lui communiquer. Ce tems eſt le tems ſans bornes ou l'éternel, l'incréé. Son nom, c'eſt *Zerouané* (1) *Akeréné*, le tems illimité, infini. Il eſt le ſeul être ſans principe & l'origine de deux principes ſecondaires Ormuſd & Arihman ; Ormuſd, auteur du monde bon & de tout ce qui eſt bien, Arihman, auteur d'un monde mauvais & de tout ce qui eſt mal ; l'un auteur & chef des bons anges, qui préſident chacun ſur quelque portion de la nature pour ſa conſervation, l'autre, auteur & chef des Dews (les Dewtas des Indiens) ou démons qui cherchent à tout corrompre ou détruire dans la nature, ſuivant leur miſſion particuliere.

Ainſi la réforme de Zoroaſtre rappelle la Perſe au culte d'un Dieu unique, ſpirituel, exiſtant par lui-même, comme celle de Mahomet. Ces idées ſublimes de la divinité ſe retrouvent dans les livres ſacrés de toutes les religions de l'Orient, & particuliérement dans les Beths de l'Inde. Il paroît même que le fonds de la religion des Mages & de celle des Bramines, eſt abſolument le même. Le Brama des Indous répond exactement à l'Ormuſd des Parſis. Les uns & les autres admettent des principes ſecondaires, de bons & de mauvais anges, avec leſquels ils expliquent l'origine du bien & du mal. Les Beths & les Zends rapportent la création du monde & la promulgation de la loi à la *parole* de Dieu. Auſſi les deux nations prétendent-elles, l'une, que Zoroaſtre a inſtruit les Brames, & l'autre, que les Brames ont inſtruit Zoroaſtre. L'une & l'autre ſe glorifient d'avoir eu Pythagore pour diſciple. On ſçait que long-tems avant le chriſtianiſme l'idée du *verbe* ou de la *parole* & l'idée d'une eſpéce de *Trinité*, s'étoient répandues de l'Orient dans la Grece : on les a trouvées dans les

(1) M. Hyde a pris Zérouan, Zervan, pour Abraham.

ouvrages de Platon, &c. La religion de Zoroastre enseigne & ordonne aussi des pratiques conformes à celles du christianisme. La cérémonie du Hom est assez ressemblante à la bénédiction du calice : la consécration & la distribution du pain & du vin étoient observées en Perse dans les mysteres de Mithra, dès la naissance du christianisme, tems où il est hors de toute vraisemblance qu'une ancienne religion en ait emprunté le fond de ses sacrifices. Mais on sçait que dans tous les tems, tout l'Orient a fait des offrandes de pain, de farine, de riz, de vin & d'eau. Melchisedech, Roi de Salem, offrit du pain & du vin après la victoire d'Abraham, comme les Parses offrent le *Daroun* (petit pain rond, mince & large d'un pouce & demi) les jours de fête & de réjouissance.

Zoroastre ne rend au soleil qu'un culte de louanges. Cet astre est accompagné d'anges que Dieu a rendus plus brillans que les autres esprits célestes. » Je rends hommage au soleil, dit le lé-» gislateur dans le *Néaesch* de cet astre, je rends hommage au » soleil qui ne meurt pas, qui éclate de lumiere, qui s'avance » comme un cheval vigoureux.... Quand il paroît avec mille es-» prits célestes qui l'accompagnent, il porte par-tout la lumiere, » il la répand comme la pluie, il la répand avec profusion *à la* » *terre que Dieu a faite.* Il est une source d'abondance pour le » monde pur ». Dans le Néaesch du feu, Zoroastre rend hommage à cet élément comme à une production de Dieu & à un des ouvrages les plus utiles de la création. Le feu terrestre n'est regardé que comme une émanation du principe de vie & d'action qui réside dans l'être suprême, ou un écoulement sensible de cette source de lumiere, qui renfermoit dans le commencement le prototype de tous les êtres. Deux sortes de feux, selon les Parses, l'un est toujours en présence d'Ormusd, l'autre habite les êtres animés. Cette exposition des premiers points de la loi de Zoroastre, détruit évidemment les accusations de pyrolatrie & de toute idolâtrie imputée à sa religion. Le culte de *Mithra* est celui de l'ange Methrem ou Meher, qui accompagne le soleil, le seconde dans

ses fonctions, & mérite, par ses services importans, un hommage particulier de la part des hommes.

Nous avons cité plus haut deux passages, dans lesquels il est fait mention d'un lieu pur & délicieux, souillé par la couleuvre infernale. Dans le *Boundehesch*, cosmogonie des Parses, Ormusd & Arihman, produits par l'éternel & résidens, l'un dans la lumiere & l'autre dans les ténebres, créent, le premier, le monde pur; le second, le monde impur. Ensuite Arihman leve une armée contre Ormusd: leur combat dure 80 jours; enfin Arihman est vaincu par l'*Honover*, la parole de Dieu. Ormusd crée un bœuf, Arihman le tue. Du bœuf sort le premier homme. De la semence de cet homme, naît, après sa mort, un arbre, dont le fruit contient le germe des deux sexes. De ce fruit, sortent un homme & une femme, Meschias (Masculus, mâle) & Meschiné. Arihman, ayant pénétré sur la terre sous la forme d'un serpent, leur persuade qu'il est seul auteur de la nature. Leur crédulité les rend coupables, & leur péché se perpétuera jusqu'à la résurrection. Meschias & Meschiné se couvrent de vêtemens noirs & mangent du fruit que le diable leur avoit présenté.

Ici & dans plusieurs autres points, Zoroastre paroît avoir emprunté sa doctrine des Juifs; & c'en est assez pour que M. Huet en fasse Moyse travesti. A la vérité, ce législateur a pu prendre le serpent pour l'emblême du démon, à cause de la finesse, de la souplesse & de la marche tortueuse de ce reptile: Phérécyde avoit eu la même idée. Dans un systême qui attache à chaque espéce d'êtres un génie particulier, il est naturel que la figure de chaque génie soit analogue à son caractere & à ses fonctions. Le serpent sera donc le symbole du diable, & le Mazanderan, province infectée de ces reptiles, pourra bien être appellé le séjour des Dews. Mais ces rapports n'amenent point l'histoire du paradis terrestre, du fruit défendu, de la chûte de l'homme, de la transmission de son péché, &c.

Que l'on ouvre les anciens livres de tout l'Orient, l'on trouvera

vera par-tout une tradition commune, plus ou moins étendue, plus ou moins exacte, ſur la naiſſance du monde & l'hiſtoire de ſon premier âge. De la comparaiſon de toutes les religions, on tirera l'eſſence d'une religion primitive & radicale, comme de la comparaiſon de toutes les langues, on extrait une langue radicale & primitive. Tous les peuples, en remontant les ſiécles, ſe réuniſſent en un ſeul peuple, élevé à la même école, ſorti du même berceau, né du même pere. Zoroaſtre n'a point inventé ſa loi, elle lui a été tranſmiſe depuis l'origine de la nation Perſane. Sans connoître les Juifs, il a pu parler de la chûte de l'homme & de ſa rédemption future, comme il a parlé de la pluie de quarante jours. Ces mêmes vérités ſe ſont conſervées à l'orient comme à l'occident de l'Euphrate. Dans les livres Zends, il n'eſt fait aucune mention des Juifs ; ce qui donne lieu de croire qu'ils ont été compoſés avant le regne de Xerxès, tems où les Juifs étoient connus en Perſe. Si la loi des Mages avoit été formée ſur le modele de la loi Judaïque, ſon auteur, en nommant ce peuple, auroit flatté les Princes regnans, qui reconnoiſſoient la puiſſance du Dieu des Juifs & contribuoient au rétabliſſement de ſon temple ; il auroit cité pour ſes garans les patriarches & les prophêtes Hébreux, non les anciens perſonnages de la Perſe ; il auroit dû au moins parler des victoires remportées par les ſerviteurs d'Ormuſd ſur ceux des Dieux étrangers. Hermippus qui s'étend au long ſur les ſyſtêmes théologiques de Zoroaſtre & de Pythagore, auroit dit que le légiſlateur Perſe avoit puiſé une partie de ſa philoſophie chez les Juifs, comme il le dit du philoſophe Grec. Origene auroit répondu à Celſe qui lui objectoit les dogmes des Perſes, que ces dogmes avoient été tirés de ceux des Juifs. Les Juifs & les Chrétiens s'en ſeroient prévalus. De même, ſi les ouvrages attribués à Zoroaſtre n'étoient qu'une ſuppoſition ou de Gnoſtiques, ou de Juifs Helléniſtes, ou autres fauſſaires, ces peuples & les Mahométans, ennemis de la religion des Perſes, n'auroient pas manqué de relever l'impoſture. Lorſque les Gnoſ-

Histoire de Perse.

tiques ſuppoſent un livre particulier ſous le nom de Zoroaſtre, ils prouvent qu'on reconnoiſſoit d'autres ouvrages de la main de ce légiſlateur; & à quelle fin des ſectaires auroient-ils composé de nombreux volumes, qui n'auroient contenu que l'ancienne croyance & la liturgie des Perſes, & pour l'uſage de cette ſeule nation, lorſque les Monarques Perſans, animés par les chefs de cette religion, proſcrivoient le chriſtianiſme? Il en réſulteroit du moins toujours que les Mages reconnoiſſoient dans ces ouvrages leur ancienne théologie.

La tradition commune ſur l'origine du monde & l'hiſtoire primitive du genre humain, a dû ſouffrir d'horribles altérations en paſſant de bouche en bouche chez les peuples ſéparés du peuple élu. Au bout de quelques ſiécles de corruption & d'ignorance, il n'en reſte que des traits informes, confondus avec les erreurs, les préjugés, les ſuperſtitions, les rêves particuliers de chaque peuple. Lorſque l'écriture s'offre enſuite pour fixer les traditions orales, lorſqu'un légiſlateur ſe leve pour enſeigner un ſyſtême de religion, la fable & la vérité font corps enſemble, comme les œuvres du bon & du mauvais principe, dans les idées de Zoroaſtre. Les coſmogonies & les théologies des réformateurs ſont, comme les hommes, un mêlange impur de lumieres & de ténebres, de bien & de mal, de ſageſſe & de folie. Zoroaſtre enſeignera, comme Moyſe, que le monde a été créé en ſix tems, dont il perpétuera la mémoire par ſix gahanbars ou fêtes; mais on ajoutera que cet ouvrage a duré 365 jours, & que la formation du ciel en a demandé 45, celle de l'eau 60, celle de la terre 75, celle des arbres 30, celle des animaux 80, celle de l'homme 75. Ormuſd ordonnera qu'on le prie, mais il dira que c'eſt le prier lui-même que de prier tout ce qu'il a créé. La même loi s'étendra ſur la maniere de ſe conduire à l'égard des chiens, de les nourrir, de les conſerver, de les reſpecter, autant que ſur la maniere de vivre avec ſes ſemblables; & l'on méritera l'enfer en frappant un chien, comme en bleſſant un homme. Elle enſeignera que nos maux ſont

le fruit de nos crimes, & que la fornication & l'adultere desséchent les rivieres & détruisent les moissons, & elle ordonnera de *couper par morceaux* celui qui, ayant péché, refuse de se soumettre à la peine. Elle relevera la dignité de l'état de médecin; & elle jugera digne de mort celui qui n'aura pas éprouvé ses remédes sur les adorateurs d'Arihman, avant que de les donner aux Parses, & elle voudra que celui qui aura guéri un prêtre ne reçoive d'autre salaire que les prieres que le ministre fera pour lui à l'ange Dahman. Enfin elle apprendra ce qu'il faut faire des cheveux & des ongles qu'on a coupés, avec autant de soin que ce qu'il faut faire pour réparer les préjudices que l'on aura causés à son voisin.

La réparation de la nature est, comme sa corruption, un des points fondamentaux de la religion de Zoroastre. Les imposteurs se prétendent tous envoyés de Dieu pour dissiper l'erreur, corriger les abus, enseigner la voie droite. Pythagore fut regardé par ses disciples comme un médiateur entre Dieu & les hommes. Les Grecs & les Romains pensoient que la mission d'Esculape avoit pour objet les maladies de l'ame, ainsi que celle du corps. Dans tout l'Orient, les ablutions inspirées par le climat, les purifications & autres cérémonies légales, sont les figures de la pureté du cœur. Zoroastre ordonne les mêmes pratiques, & en même tems il prescrit l'observance de la loi, les bonnes œuvres, la priere, &c. Toutes les religions anciennes annoncent des Prophêtes ou des Rois qui doivent les répandre sur toute la terre. Cette idée flatte les peuples; elle étoit adoptée par tous les législateurs; le souvenir d'un sauveur promis au peuple, auteur de tous les peuples, la leur suggéroit. On a prétendu que Zoroastre avoit prédit le Messie, il auroit pu le prédire comme Balaam, comme plusieurs peres ont cru que les Sybilles l'avoient prédit. L'Orient & l'Occident étoient également imbus, fondés sur des oracles ou sur des traditions, de la venue d'un homme surnaturel qui devoit changer la face du monde. Zoroastre prophétise comme les autres législateurs, les

HISTOIRE DE PERSE.

Mages se mêloient aussi de divination. Quant à la restauration de la loi, les livres Zends ne contiennent que des prédictions applicables à tout homme singulier, réformateur des mœurs & de la croyance des peuples. Zoroastre annonce trois prophêtes, qui, dans le dernier mille de la durée du monde, naîtront, l'un après l'autre, de trois vierges différentes. Sous le dernier, nommé Sosiosch, arrivera la fin du monde.

A cette horrible catastrophe, » la mere sera séparée du pere, la » sœur du frere, l'ami de l'ami : les justes pleureront sur les » damnés ; les damnés pleureront sur eux-mêmes, car le pere » saint aura un fils digne de l'enfer : de deux sœurs, l'une sera » pure & l'autre impure ; il sera fait à chacun selon ses œuvres... » Lorsque la comete tombera sur la terre, la terre tremblera comme » la brebis devant le loup, ensuite la chaleur fera couler, comme » un fleuve, des montagnes de métaux sur la terre ; tous les » hommes passeront par cet étang de feu & seront purifiés ; les » justes n'y sentiront que les impressions d'un lait chaud ; les mé- » chans iront aussi dans ce monde couvert d'un fleuve de métaux, » & seront ensuite purs & heureux ». Après la résurrection, dit le Vendidad, les saints & les méchans passeront le pont qui sépare la terre du ciel, protégés par le chien qui garde les bestiaux. Plutarque, en rapportant les opinions des Mages dans son traité d'Isis & d'Osiris, dit que lorsqu'Arihman aura été détruit, la terre sera unie & applanie, & qu'il n'y aura plus qu'une seule ville où tous les hommes vivront ensemble, jouissant du même bonheur & parlant une même langue.

A ce tableau de la fin du monde & de la résurrection, dans lequel Zoroastre charge d'erreurs une vérité très ancienne, rappellée à sa pureté primitive par notre divin législateur, nous joindrons la confession des Parses, pratique usitée dans tout l'Orient. Le *Patet* du Zend-Avesta est un aveu du péché, accompagné du repentir & de la honte de l'avoir commis. Le pécheur, en présence du Destour ou du feu, prononce cinq fois une priere don-

née, & ensuite s'adressant à Dieu & aux anges, il dit : *Je me repens avec confusion de tous les crimes que j'ai commis dans le monde, par pensée, par parole & par action. J'y renonce, je promets d'être pur de pensée, de parole & d'action. Que Dieu ait pitié de moi, & reçoive mon corps & mon ame, dans ce monde-ci & dans l'autre.* Le pénitent entre ensuite dans le détail des péchés, qui sont de vingt-cinq espéces.

Je ne m'arrêterai point à la partie physique & à la partie liturgique de la religion de Zoroastre : la premiere ne peut pas être fort instructive ; la seconde, peu curieuse, ressemble assez à ce que l'on connoît des pratiques orientales ; & nous en avons dit assez dans nos observations précédentes, pour en donner une idée. Nous avons rapporté, çà-&-là, divers traits, relatifs à la mission de Zoroastre. Les Ravaëts assurent qu'il fit des miracles pendant dix ans ; il a même enseigné la maniere d'opérer les plus grands prodiges dans le 21e nosk. Par exemple, en lisant ce livre & en faisant l'*Iescht*, (éloge d'Ormusd ou d'un de ses quinze anges) le maudit Arihman sera de nouveau maudit & anéanti. Il est dit, au sujet du 13e nosk, que soit que les hommes du monde proférent le mensonge, soit qu'ils vivent purement, c'est la volonté de l'être suprême, que celui qui récitera sept fois ce nosk, fasse les mêmes miracles que Zoroastre.

Sa loi enseigne une morale pure en général & conforme à la loi naturelle ; elle devient souvent aussi dure & tyrannique que puérile & absurde, par la qualité des crimes qu'elle impute à des actions indifférentes & à des effets du hazard. Les Grecs & les Romains attestent que les Mages retraçoient dans leur conduite la sainteté de ses préceptes. Cependant on voit dans le Schah-Namah que les dernieres années de la vie de Zoroastre ne répondirent point aux belles maximes qu'il avoit prêchées. Quoiqu'Ormusd déclare que la fornication, l'adultere & la sodomie sont des péchés dignes de mort, les Perses ne se livroient pas moins à toutes sortes de plaisirs. Artaxerxes Mnemon eut un commerce incestueux

avec sa fille Atossa, commerce condamné, au rapport d'Agathias par la religion & la loi de ses peres, mais légitimé par la flatterie, sous prétexte que le Prince étoit lui-même & par l'ordre de Dieu, la loi des Perses & la régle de l'honnête. Les livres Zends recommandent simple le *Keschi*, ou le mariage entre cousins-germains, comme un point de religion : mais une alliance entre des personnes plus étroitement unies par le sang, n'est ni commandée, ni conseillée, ni tolérée par la loi.

Dans les religions anciennes comme dans la religion de Confucius, les institutions civiles sont enchaînées avec les institutions religieuses; leur loi est le code de toutes les loix, leur science est la science universelle; la théologie, la physique, la morale, la politique, les rits & les coutumes, tout y est amalgamé & confondu. Nous nous attacherons à un seul objet, par rapport à l'ordonnance de la société civile, faite par Zoroastre. Quatre états honorables dans la société, le premier, celui des Rois, des juges & des docteurs de la loi; le second, celui des militaires qui gardent les villes & repoussent l'ennemi; le troisieme, celui des laboureurs, qui, par leurs travaux, méritent des égards & des éloges particuliers; enfin, celui des gens de commerce, d'art, de marché, de boutique, lesquels doivent donner la dixme au Destour & au Roi, prier debout & faire diverses bonnes œuvres. Zoroastre retrace à chaque état ses devoirs, il prescrit sur-tout la subordination & l'obéissance. Il ajoute que les femmes feront une œuvre sage, en mettant à leur tête une personne de leur sexe, formée & féconde. Non-seulement les quatre états qui nous retracent les castes de l'Inde & les tribus de l'Egypte, ont leurs chefs particuliers, mais la cosmogonie Pehlvie assure que les animaux ont aussi leur Destour, docteur, instituteur & maître de cérémonie; & Zoroastre, pour montrer l'excellence du Brame Tchengregatcha qu'il a instruit, le met au-dessus des Destours des animaux terrestres & des animaux aquatiques.

Meher, l'ange qui donne la fertilité aux terres incultes, est sin-

guliérement honoré. Le troisieme chapitre du Vendidad est consacré au détail des œuvres agréables à la terre. *Le bon laboureur*, dit Ormusd, *est aussi grand devant moi que s'il avoit donné l'être à mille hommes ou fait réciter mille Izechnés.* La maniere d'expier certains crimes, c'est de donner aux trois premieres classes des Parses les instrumens de leur état, ou de creuser des ruisseaux pour arroser les terres, de préparer des lieux clos pour les troupeaux, ou de marier sa sœur ou sa fille à un homme d'une sainteté reconnue. Enfin, Zoroastre avoit composé, comme nous l'avons observé, un ouvrage sur l'agriculture, dont il exalte par-tout l'excellence, en bénissant celui qui l'exerce.

Les livres Zends qui contiennent la loi des Perses, tirent d'eux-mêmes, comme les Kings des Chinois, & du témoignage des écrivains de la nation, la preuve de leur authenticité. Les Perses les ont constamment attribués à Zoroastre. Cette opinion est commune aux Parses de l'Inde & aux Parses du Kirman, quoique séparés les uns des autres depuis dix siécles. Les livres des uns & des autres sont exactement les mêmes. Le zèle avec lequel ceux de l'Inde gardent ce précieux trésor, les rend sourds à toute proposition de réforme. Leur attachement à la loi de leurs peres est invincible; leur bonne foi ne peut être contestée. Ces livres sont le breviaire des prêtres Parses, la base de l'office divin & le dépôt des prieres des particuliers. Il ne paroît pas qu'il y ait jamais eu, dans la nation Persanne, aucune contestation sur l'antiquité de ces ouvrages & sur leur auteur, quoiqu'il se soit élevé plusieurs fois des disputes de religion.

Dans le 6ᵉ siécle de notre ere, Mazdek excite des troubles pour rendre les biens communs ou les repartir également entre les Perses; & pour introduire sa réforme, il ne songe pas à dire que les Zends qui le condamnent sont des ouvrages supposés, & Khosrou Anouschirvan le fait mettre à mort. Dans le 3ᵉ siécle, Mani ou Manés forme une secte nombreuse, les Mages le combattent par les livres de Zoroastre, sans qu'il reclame contre cette

autorité, & il périt sous le regne de Behram. Quelque tems auparavant, Aderbad-Mahrespand, 30e descendant de Zoroastre, en ligne directe, a recours aux prodiges pour dissiper les doutes dont la loi est obscurcie; & après qu'on lui a versé sur le corps, dit l'histoire, des métaux fondus, sans qu'il en ait reçu aucune atteinte, le peuple suit avec ferveur la religion de ses peres, & personne ne jette sur les Zends un soupçon d'imposture. Ce réformateur écrit en Parsi, mêlé de Pehlvi: le Zend étoit alors une langue morte. Quelque tems auparavant, lorsque Neschapour Virasp ou Virap, élu par 40000 prêtres ou docteurs, pour aller consulter l'être suprême & terminer les contestations sur la divinité de la loi, lors, dis-je, que Virap monte au ciel, les Mobeds récitent le *Zend-Avesta* & les *Ieschts;* & à son retour, il annonce, de la part de Dieu, qu'il n'y a qu'une voie pure, une loi bonne, celle que Sapetman Zoroastre & Gustasp ont reçue du ciel. Les Parses assurent que Virasp n'a point laissé d'écrit, & l'on ne connoît de Mahrespand qu'un *Patet.*

Les Mahométans Persans & Arabes appellent unanimement le *Zend-Avesta* l'ouvrage du législateur des Perses, & plusieurs citent des traités que les Parses lui attribuent. Si quelque Perse inconnu, pour remplacer les vrais livres de Zoroastre, avoit prétendu fournir, par une fraude pieuse, à ses compatriotes, des armes contre les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, il auroit plié le systême aux circonstances, & il n'auroit point enseigné ce que leur reprochoient leurs ennemis. Comment d'ailleurs, & les Mahométans, & les Chrétiens, & les Juifs, auroient-ils pu être la dupe d'une imposture si facile à découvrir? Comment, dans toute circonstance, tous ces peuples auroient-ils pu se réunir à les reconnoître pour les ouvrages de Zoroastre, si la notoriété publique & une tradition constante & incontestable n'avoient entraîné leur opinion? Enfin, comment tout ce que les auteurs Grecs & Latins disent des livres des Perses, de leur histoire, de leurs dogmes, de leurs cérémonies, après Jesus Christ, avant Jesus-Christ, &

même

même vers le tems de Zoroastre, comment, tout ce qu'en disent Hérodote, 460 ans avant notre ere; Théopompe, Hermippus, Eudemus, &c. dans des tems peu éloignés de Zoroastre; & dans la suite, Strabon, Plutarque, Dion-Crysostome, Pausanias, Diogene de Laërce, Maxime de Tyr, Porphyre, Bardesanes, écrivain Syrien, Minutius Felix, Eusebe, S. Jérôme, Agathias, Photius & autres écrivains qui ont paru dans les premiers siécles de l'église, comment, tout ce que disent ces auteurs se trouveroit-il entiérement conforme, & pour ainsi dire, mot pour mot, au *Zend-Avesta*, à la loi qu'ils attribuent presque tous à Zoroastre, si ce législateur n'avoit laissé une loi écrite, si cette loi écrite n'étoit pas le *Zend-Avesta* des Parses, si ce *Zend-Avesta* étoit un ouvrage postérieur au christianisme? Tout concourt donc avec le caractere d'antiquité des livres Zends établi ci-dessus, & le témoignage constant de la nation Parse, quoique partagée depuis dix siécles, le silence des ennemis de cette religion, l'aveu des sectaires qui ont voulu réformer ou changer la loi, le consentement des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans, les dispositions des Grecs & des Romains, tout concourt à constater que ces ouvrages sont sortis de la main de Zoroastre ou du moins d'un auteur presqu'aussi ancien, & que s'ils ont pu être rédigés par un de ses disciples, comme le Koran le fut par Aboubekr, son successeur, ils n'en doivent pas moins être regardés comme sa parole & sa loi.

HISTOIRE DE PERSE.

Fin de l'Histoire & de la Description de la Perse.



SUPPLEMENT

A l'Hiſtoire des Indes.

HISTOIRE DES INDES.

LES *événemens hiſtoriques intéreſſans, relatifs au Bengale & à l'Empire de l'Indoſtan*, par M. Holwel, contiennent un précis clair & exact de l'hiſtoire du trône des Mogols, depuis la mort d'Aureng-Zeb juſqu'au regne de Mohammed-Schah, c'eſt-à-dire, depuis l'année 1707 juſqu'à l'anné 1720; époque ſur laquelle nous n'avions trouvé qu'obſcurités, incertitudes & contradictions, comme nous l'avons dit dans notre hiſtoire. L'*expoſition générale & ſuccinte du gouvernement de l'Indoſtan*, imprimée à la ſuite de la *Diſſertation ſur les mœurs, les uſages, le langage, la religion & la philoſophie des Indous*, ouvrage tiré de l'hiſtoire de l'Indoſtan de M. Alexandre Dow, eſt un morceau très-curieux, dans lequel le caractere, la puiſſance & les poſſeſſions des perſonnages qui jouent aujourd'hui les premiers rôles dans cette contrée, ſont développés d'une maniere intéreſſante, au milieu d'une foule d'événemens importans : ce tableau doit naturellement terminer notre hiſtoire. L'ouvrage de M. Dow, publié en Anglois, en deux volumes *in*-4°, ne nous eſt point parvenu ; il nous auroit été d'autant plus utile, qu'il forme une hiſtoire générale, tant ancienne que moderne, des peuples de cette religion, traduite, pour la plus grande partie, de l'original Perſan de Mahommud-Caſim-Feriſta de Dehli. C'eſt avec le plus grand regret que nous nous voyons bornés à l'extrait de ſa notice de l'Indoſtan, la plus exacte & la plus nouvelle que nous connoiſſions. Enfin, nous donnerons une relation des troubles récens de la preſqu'iſle en-delà du Gange, depuis Siam juſqu'à la Chine incluſivement. Ce morceau eſt entiérement neuf. Nous l'avons tiré des mémoires manuſcrits de témoins oculaires, les plus dignes de foi, leſquels ont eu beaucoup

à souffrir eux-mêmes de ces tristes événemens. Commençons par l'histoire des successeurs du fameux Aureng-Zeb, d'après M. Holwel.

Mohammed-Mozem-Schah-Hallam, après avoir enlevé en 1707, à son frere Mohammed-Azam-Schah, la couronne qu'Aureng-Zeb leur pere avoit laissée par son testament à ce dernier Prince, regna six ans dans l'agitation & le malheur, avec aussi peu de réputation que de capacité. L'ambition de ses quatre fils, qui, de son vivant se disputoient son trône, lui causa tant de chagrin, qu'il en mourut en 1713. Ce Prince étoit sans doute bien foible, bien lâche & bien méprisable, puisqu'il ne fit pas sentir, même à ses propres enfans, qu'il regnoit : mais il ne regnoit pas ; & ses enfans, avec des gouvernemens, avoient des armées. Il avoit abandonné une partie de son autorité à son fils aîné Moez-Eddin, pour se décharger du soin de l'Empire ; il en avoit ensuite cédé une portion à Mohammed-Mazem, son fils cadet, pour contrebalancer le pouvoir de l'autre. Son premier choix étoit équitable ; le partage fut l'effet de sa jalousie : quel homme qu'un pere jaloux des succès de son fils !

Au commencement de son regne, les Boluccais, peuple belliqueux, qui, par des incursions annuelles, désoloient l'Empire du côté de la Perse, sembloient le menacer d'une vaste invasion. Moez-Eddin, envoyé pour les reprimer, se signala pendant cinq ans par divers combats, dont il couronna le succès, en taillant en piéces les ennemis dans leurs redoutables retranchemens, sans en laisser échapper un seul. Son pere l'honora, à cette occasion, du titre de Prince des Haches, affecté depuis lors au premier Prince du sang.

J'ignore les exploits de son frere, Mohammed-Azem, mais celui-ci avoit plus de réputation, de force & de richesses ; & sa perte ou sa spoliation fut jurée sur le Koran, par Moez-Eddin & ses deux autres freres : ils jurerent aussi de partager également l'Empire entr'eux. Mohammed-Azem fut tué d'un coup de fléche,

dans une bataille générale, en 1714; & Moez-Eddin, après avoir corrompu, avec ses trésors, les troupes de ses deux alliés, attaqua ceux-ci sur le même champ de bataille, où Raffiel-al-Kadder, l'un d'eux, tomba mort sur le corps de Mohammed. Kojista-Akhter, le plus jeune, poursuivi jusques dans le Dékan par le vainqueur, eut le même sort; & Moez-Eddin fut porté par la perfidie & la fortune sur le trône, où le droit d'aînesse l'appelloit. Il fut surnommé Dgihandar-Schah.

Ce Prince, respecté pour ses triomphes, adoré pour ses manieres affectueuses, & capable d'atteindre à la gloire d'Aureng-Zeb, son aïeul, tombe, avec la couronne, dans les bras d'une femme: il y perd aussi-tôt & le trône & la vie. La fameuse courtisanne, Lol-Koal ou Lool-Koorée, femme d'une beauté parfaite & d'une conversation séduisante, attraits soutenus par les talens de la danse & du chant, éleve aux premieres charges de l'Empire ses parens, en les tirant de la poussiere. Aussi-tôt Hossan-Ali-Khan & Abdallah-Khan, deux freres de la tribu des Seyds, (les mêmes que les Seiks ou Scyques, aujourd'hui maîtres d'une grande partie de l'Indostan) vont, de concert avec beaucoup d'autres Omrahs & grands officiers de la couronne & à la tête d'un corps de troupes choisies, proclamer Empereur, dans la province de Bahar, Farouk-Shir, neveu de Dgihandar & fils de Mohammed-Azem, résident auparavant dans le Bengale. L'esclave de Lool-Koorée s'ensevelit plus profondément dans ses plaisirs léthargiques, en envoyant contre les rebelles son fils Eaz-Odin, suivi de son Visir Kulfecar-Khan & de son favori Gokuldas-Khan, ennemis irréconciliables; & pendant que cette femme le berce de fausses nouvelles sur le succès de ses armes, le brave Eaz-Odin est battu près d'Agra, le brave Gokuldas est tué, le lâche ou perfide ou jaloux Visir fuit. L'Empereur voit son fils mourir de ses blessures. Abandonné de ses troupes que Farouk-Shir attire à lui par artifice, il met envain Dehli en état de défense. Le vainqueur est dans la capitale. L'Empereur a la tête coupée, & l'on promene le tronc de

ſon corps dans les rues ſur un éléphant, qui traîne le Viſir attaché par les pieds à ſa queue, juſqu'à ce qu'il expire de la mort la plus ignominieuſe que l'on puiſſe infliger à un criminel. Moez-Eddin-Dgihandar-Schah avoit regné dix-huit mois.

Mohammed-Farouk-Shir, proclamé ſans oppoſition Empereur de l'Indoſtan, nomme Abdallah ſon Viſir, & Hoſſan-Ali ſon Bukſi ou tréſorier général, avec le titre d'Emir-al-Omrah, Prince des Princes, & le gouvernement du Dékan. Ce dernier étoit reſté ſur le champ de bataille parmi les morts, où, après beaucoup de recherches ordonnées par Farouk-Shir, on l'avoit trouvé donnant quelque ſigne de vie; il ſera bientôt le meurtrier de ſon ſauveur. Ces Seyds ne laiſſerent à l'Empereur que le nom & les ornemens de la royauté, ils diſpoſerent à leur gré des tréſors & des emplois. Leur deſpotiſme devint ſi abſolu, que l'Empereur, après avoir ſupporté, pendant quatre ans, avec patience, d'indignes traitemens & la douleur de voir ſa couronne & ſa vie à leur diſcrétion, crut que la reconnoiſſance lui permettoit, que ſa dignité ſouffroit, & que ſa ſûreté exigeoit qu'il ſe liguât avec les Omrahs, Kondoran-Khan & Mir-Jemla, pour faire aſſaſſiner les deux freres, l'un à Dehli & l'autre ſur la route du Dékan, où il alloit attaquer le fameux Nizam-el-Moulck, qui, dès-lors affectoit l'indépendance. Le Viſir inſtruit de cette trame, obligea l'Empereur à ſe mettre ſous ſa garde; & dès que ſon frere Hoſſan, ſur ſes avis, fût revenu dans la capitale, on proclama Rafiel-al-Dirjaat, fils de Rafiel-al-Kader, troiſieme fils de l'Empereur Schah-Halam-Bahadour-Schah, Empereur de l'Indoſtan. On fit crever les yeux à Farouk-Shir, enſuite on lui donna du poiſon, enfin on l'étrangla, le 24 Février 1719.

Farouk-Shir avoit aigri contre lui les Indous, en les aſſujettiſſant au Jeſcrah, (capitation) dont ces peuples doivent être à jamais exempts, ſuivant la capitulation des Rajas-Indiens avec Tamerlan. Le Mahah-Rajah, Ajeet-Sing, ſon beau-pere, lequel s'étoit joint aux Seyds, lui reprocha, lorſqu'on l'eût arrêté, d'avoir,

fur cet objet, violé le ferment qu'il avoit fait, comme fes prédéceffeurs, à fon avénement au trône.

Trois mois après cette révolution, le jeune Empereur, âgé de 17 ans, fût empoifonné par ces mêmes Seyds, qui jugerent que fon génie ne s'accorderoit pas avec leurs vues, comme ils l'avoient imaginé. Son frere aîné, Rafiel-el-Doulet, fût mis par eux fur le trône, avec le titre de Schah-Jehan, Roi du monde. De puiffans Rajas lui oppoferent Nicofir, fils du grand Akebar, detenu depuis 40 ans dans une prifon. A la premiere bataille, vers Agra, les troupes de Nicofir plioient, lorfque Rajah-Jeet-Sing, & à fon exemple les autres Rajeputes, ayant déployé l'écharpe jaune (fignal de vaincre ou de mourir) firent entiérement changer de face à la fortune. A la feconde, dans la plaine de Fateabat, Nicofir fût enlevé par un corps de deux mille officiers, que le Seyd Hoffan avoit, dit-on, raffemblés pour décider la victoire par ce coup de main. Schah-Jehan fit crever les yeux à fon rival; & vers la fin de la même année 1719, il mourut de mort naturelle, n'ayant heureufement témoigné aucune envie de regner par lui-même.

Mohammed-Schah, fils unique de Khojifa-Akther, le dernier des fils de Schah-Alam, reçoit l'onction impériale & la loi des Seyds. Par leur volonté, il déclare Nizam-el-Moulck, traître à l'Etat, & lui ordonne de comparoître à la cour. Nizam, au lieu d'obéir, maffacre les meffagers & va de fon gouvernement de Malva s'emparer du tréfor royal à Eugon, & enfuite de la capitale du Dékan, dont il fe fait déclarer Soubah, dépoffédant les officiers & traitant indignement les femmes du Seyd Hoffan, gouverneur de la province.

L'Empereur, prifonnier d'Etat fous les habits impériaux, jure par Mahomet de punir le rebelle, qu'il avoit, à ce qu'on prétend, excité lui-même à la révolte, car il avoit déjà tramé avec les principaux Omrahs de la cour, la perte des Seyds. Il fe met en marche le 28 Septembre 1720 avec Seyd-Hoffan-Ali-Khan, à la tête d'une

puissante armée. Le lendemain le Seyd est tué d'un coup de poignard dans la gorge, par le Mansoubdar Hyder-Khan, qui servoit d'instrument à Mohammed-Amin-Khan, Hyder-Kuli-Khan & Kondoran, Omrahs ligués avec l'Empereur. Cependant l'assassin est mis en piéces. Mais l'Empereur appaise le tumulte, en faisant publier que c'est par son ordre que l'Emir-al-Omrah a été poignardé; & l'on n'eut à employer la force que contre Jierat-Khan, neveu du général, que l'Empereur tua lui-même d'un coup de fléche.

Le Visir Abdallah étant informé de la fin tragique de son frere par un exprès de Jierat-Khan, proclama sur le champ Empereur, Sulthan-Ibrahim, le cadet des Empereurs Rafiel-al-Dirjaat & Rafiel-al-Doulat. Ensuite, à la tête d'une nombreuse armée, il marche à la rencontre de Mohammed-Schah. A la fin d'Octobre 1720, il se livre une bataille des plus sanglantes: la victoire, long-tems douteuse, est enfin fixée par l'arrivée imprévue d'un renfort de troupes à l'armée de Mohammed-Schah, qui étoit sur le point de succomber. Le Seyd fut pris, & l'Empereur, en considération des services qu'il en avoit reçus, ne le condamna qu'à une prison perpétuelle. Telle fut la chûte des Seyds.

Depuis la mort d'Aureng-Zeb, l'Empire avoit été en proie à tant de vexations, de désordres & de troubles, que les Marattes n'avoient pu être payés du chout, c'est-à-dire, du quart des revenus du Dékan, que ce conquérant avoit été obligé de leur céder, voyant ses forces & ses richesses épuisées dans ses guerres avec les Rajas du pays, pour arrêter les incursions de ce peuple, leur allié, qui, après avoir porté le fer & le feu dans la province de Dowlatabad & jusques dans le Guzarate, menaçoit la capitale de l'Empire.

Les Marattes, irrités de l'infraction d'un traité signé & observé religieusement par Aureng-Zeb, avoient enfin pris le parti de se payer de leurs propres mains. Dans une de leurs fréquentes incursions, ils mirent à contribution la ville de Surate, & ils exigerent

HISTOIRE DES INDES.

enfin de la foible cour de Dehli le chout, non-ſeulement des revenus de la province, mais encore des revenus de l'Empire. Mohammed-Schah, après s'être oppoſé pendant quelque tems à leurs prétentions & à leurs entrepriſes, en vint avec eux à un accommodement, par lequel ils s'en tenoient aux termes du traité d'Aureng-Zeb. Le chout leur fut payé ſur le tréſor royal par l'entremiſe des agens qu'ils avoient à Dehli; car Nizam-el-Moulk s'approprioit les revenus du Dékan. Lorſque l'Empire fut en paix, Mohammed ſe livra ſans ménagement à ſes penchans pour le vin, les femmes & la chaſſe. L'Empire tomba dans la plus étrange confuſion, les peuples furent foulés & écraſés par les exactions des Omrahs; enfin, un déſordre univerſel commençoit la révolution que Nizam-el-Moulk, maître abſolu du Dékan, conſomma, en appellant Thamas-Kouli-Khan dans l'Inde. On avoit encore négligé de payer le chout aux Marattes, ç'a été là depuis la cauſe ou le prétexte de leurs fréquentes incurſions dans diverſes provinces de l'Empire, & nommément dans le Bengale, dont les troubles inteſtins ont pour premiers auteurs deux freres Tartares, nommés Hodjée-Hamet & Ali-Verdi-Khan, qui, étant allés en 1721 à Dehli ſe mettre ſous la protection du Viſir Kandoran, entrerent au ſervice du Soubab du Dékan, Soujah-Dowlah; le premier, en qualité de laquais; le ſecond, en qualité de garde-pipe: emplois d'où ils s'éleverent aux premieres places du gouvernement, toujours en guerre avec les Rajas voiſins & avec la famille de leur ancien maître.

Nous allons voir reparoître ſur la ſcene & ces peuples, & ces Rajas, & ces familles, dans l'*Expoſition de l'état actuel de l'Indoſtan*, tirée de l'ouvrage de M. Dow, tableau dans lequel les faits mêlés & fondus dans les deſcriptions, nous préſentent la ſuite de l'hiſtoire des Indes, depuis le tems où nous l'avons terminée juſqu'à l'année derniere. Cette partie de notre ſupplément éclaircira en même tems & réformera notre premiere notice géographique, dont

dont nous avons fcrupuleufement reconnu l'imperfection & l'infuffifance.

En commençant la defcription de l'Indoftan par les provinces feptentrionales, Kandahar, Kaboul, Ghazna, Pishawir, une partie du Moultan & Sind; du côté de la Perfe, la plus grande partie du Khoraffan & du Ségeftan, & toute la Bramie du côté de la Tartarie, font fous la domination d'Ahmet-Abdallah. Ces contrées forment prefque tout l'ancien Empire des Ghaznévides [dont nous parlerons fort au long dans l'hiftoire des Califes] tel qu'il étoit avant qu'il s'étendît depuis les montagnes de l'Afganiftan (le Kandahar) jufqu'à Lahor & Dehli. M. Dow, ou plutôt fon traducteur, ne donne point d'autre nom aux peuples foumis à Abdallah que celui d'Afgans : ils font Patanes. Du côté de la Perfe, on les appelle Aghwans. Il eft à préfumer que Kérim-Khan, qui s'eft affermi fur le trône de Perfe par la défaite & la mort de fes compétiteurs, s'efforça bientôt de repouffer Abdallah dans les limites anciennes de l'Indoftan, & d'annexer de nouveau à fon Royaume le Ségeftan, le Khoraffan & fes dépendances.

Nous avons rapporté dans notre hiftoire, fur une lettre de M. Law, la défaite d'Abdallah & la conquête de Dehli par les *Scyques*. Depuis ce tems-là, le chef des Patanes a remporté de grands avantages fur les mêmes ennemis. En Avril 1767, il les a défaits dans trois différentes actions; & il a pénétré jufqu'à Sirhid, à 40 crores ou corfes (huit journées de Dehli) avec cinquante mille chevaux. Il paroît que Nigib-ul-Dowla, qui, fous le nom du fils de l'Empereur actuel, eft à la tête des affaires de cette cour, a lui-même demandé les fecours d'Abdallah contre les Seiks ou Scyques & les Jates, & il l'a joint avec quarante mille hommes. Abdallah, dans le même tems, a écrit à tous les Princes de l'Inde une lettre circulaire, pour fe faire reconnoître *Roi des Rois*, & payer le tribut. Ce Prince, auffi brave & auffi ferme que Thamas-Kouli-Khan, fans être auffi cruel & auffi impérieux, eft capable de relever l'ancienne grandeur de l'Empire, s'il demeure maître

Histoire des Indes.

du trône de Dehli ; si son âge, sur le déclin, lui permet de suivre sa carriere ; s'il n'est pas toujours obligé de consumer ses trois kouroures de roupies ou trois millions sterlings de revenu contre les Persans & les Tartares, ce qui le réduit sans cesse à opprimer ses sujets & à piller ses voisins, & à s'attirer la haine de tous.

Les Seiks, tribu qui a donné à l'Empire ces deux terribles officiers si puissans, si redoutés & si haïs au commencement de ce siécle, confinent avec les sujets Indiens d'Abdallah. On les appelle *Seiks* ou disciples, parce qu'ils ont adopté les maximes républicaines & le pur déisme d'un philosophe du Thibet. On les a d'abord regardés moins comme une nation que comme une secte. M. Holwel dit, à l'occasion des Seyds Abdallah & Hossan, que les Mahométans avoient pour eux une vénération religieuse. Leur doctrine a attiré dans leur corps une infinité de prosélytes de toutes les croyances, dont ils n'ont exigé qu'un serment de haine contre le gouvernement monarchique. Partagés en divers Etats indépendans, ils sont indissolublement unis contre leurs voisins. Dans le cas d'invasion, ils élisent, dans des Etats généraux, un chef, dont l'autorité cesse, comme celle de dictateur, lorsque la paix est rétablie. Quoique vaincus par Abdallah, contre qui la politique, la religion & la vengeance les animent, ils ne sont point abattus, & ils opposent le plus grand obstacle à ses vues ambitieuses sur l'Indostan. Leur pays comprend la province de Punjab, la plus grande partie du Moultan & du Sind, les deux rives de l'Indus, depuis Kashmire jusqu'à Tatta, & toutes les terres du côté de Dehli, depuis Lahor jusqu'à Sirhind. Jessarit Singh est à leur tête. Ils mettront en campagne soixante mille bons chevaux. Braves à toute épreuve, ils préfèrent toutefois les stratagêmes & les coups de main à des opérations régulieres & suivies.

A l'est de leur domaine sont les Rohillah Afgans, qu'ils haïssent aussi implacablement & par les mêmes principes qu'Abdallah. Nigib-ul-Dowla, regardé comme leur Prince à cause de sa puis-

ſance, de ſon courage & de ſa ſageſſe, poſſéde la ville de Dehli avec un territoire conſidérable ſur les deux rives du Jumna, au nom de la famille de Tamerlan, en qualité de Buckshi ou capitaine général de l'Empire Mogol. Sans aſſiſter l'infortuné Schah-Alam, il le reconnoît pour Roi d'Allahabad & lui prodigue de vaines démonſtrations de zèle; mais il entretient ſon fils Jewan-Bucht dans un état apparent de Roi, ſans pouvoir. Serré de près, il armera ſoixante mille chevaux; avec ſon ſimple revenu d'un kouroure de roupies, il n'en ſoudoyera pas la dixieme portion.

Des autres chefs de la race des Rohilla toujours réunis à l'approche du danger, quoiqu'indépendans, les plus conſidérables ſont Hazis-Rehimul, Doondi-Khan, Mutta-Huffein, Jacob-Ali-Khan, Fatte-Khan-Zurein, &c. Leur puiſſance réunie peut lever juſqu'à 200 mille hommes, troupes toujours ſi mal payées, qu'elles ne ſont preſque jamais à craindre. Leur infanterie lance à travers leur cavalerie des fuſées garnies de fer : c'eſt du bruit ſans effet. Leur antipathie contre les Marattes eſt très-remarquable : ce trait paroît caractériſer des Patanes. Les Indous & les Mahométans tiennent ordinairement entr'eux la balance du pouvoir ſi égale, qu'en ſoutenant l'un des deux partis, on domine aiſément ſur tous les deux.

A l'eſt des tribus des Rohillah, il y a vers le Gange une petite principauté de Patanes, enclavée dans le domaine du Roi actuel, les Etats de Suja-ul-Dowla & le territoire des Jates. Elle eſt gouvernée par Ahmed-Khan-Bunguish, Prince plein de talens & de vertus; & ſi bien défendu par de petits forts, que tous ſes voiſins ont vainement tenté de l'envahir. Le revenu d'Ahmed n'eſt que de 50 lacks de roupies ou 500 mille livres ſterlings. Il a toujours ſur pied deux ou trois mille chevaux qu'il paye bien; & en armant tous ſes vaſſaux, il levera vingt mille hommes.

La ville d'Agra, avec la grande étendue de pays qui l'entoure juſqu'à Gaulier, Barampulla, & une journée de Dehli, eſt poſſédée par les Jates ou Jéetes. Leur Raja deſcend de la race des Jits, éta.

blie sur les rives de l'Indus, dès le regne de Mahmoud-of-Ghizni. La nation des Jates composée de plusieurs tribus & sectes séparées, tire son nom de son Prince. D'autres pensent que ce nom vient de *Jate*, laboureur. Peut-être le tiennent-ils des montagnes des *Gattes*. Sous le regne d'Aureng-Zeb, ils commencerent à être connus, mais comme une troupe de bandits, dont le chef, appellé Mura-Mun, osa harceler l'armée Impériale du côté du Dékan. Après la mort d'Aureng-Zeb, ils porterent leurs ravages jusqu'aux portes d'Agra. Mokun-Sing, qui prit le titre de Raja, Bodun-Sing, & Sourage-Mull, qui reçut de l'Empereur de nouveaux titres, continuerent d'étendre leur puissance. Leur chef actuel, Joahir-Sing, fils de Sourage-Mull, est un Prince très-foible. Son revenu est de deux kouroures de roupies. Les Marattes ne cessent d'infester ses Etats, quoique garnis de bonnes forteresses, telles que Dieg, Cumbere & Aliver. Il leveroit jusqu'à 70 mille hommes, mais il ne pourroit pas les entretenir.

Au sud-ouest, Mud ou Sing, Rajeput-Raja, possède un fort grand territoire; il réside à Joinagur. Joy-Sing, Prince fameux par ses connoissances mathématiques, employa plus de mille sçavans Brahmines à rectifier le calendrier, & à faire de nouvelles tables pour déterminer les longitudes & les déclinaisons des astres. Mudou-Sing n'a que 80 lacks ou 800 mille livres sterlings de revenu. Il met sur pied 40 mille hommes. Ses Etats couverts de bois & de montagnes, ne peuvent être bien cultivés.

Après Marwar est un autre Etat indou, celui d'Odipour, autrefois très-vaste & aujourd'hui resserré dans des bornes étroites: c'est un amas de montagnes & de forêts, presqu'entouré des provinces de Malava ou Malabar & de Guzarate. Le Raja n'a qu'un petit revenu, & il ne peut armer plus de quinze mille hommes. Ce Prince appellé *Rana* prétend, par la noblesse de sa famille plus que par sa puissance, à la prééminence sur tous les Rajas de l'Indoustan. C'est sans doute un descendant ou un successeur du Rana, que les Mogols trouverent sur le trône de l'Inde, & que l'on croyoit issu-

de Porus. Il paroît que c'eſt auſſi le Mahah-Raja ou grand Raja, à l'occaſion duquel M. Holwel rapporte le trait ſuivant, preſqu'entiérement ignoré.

» Lorſque les Rajas-Hindoo ou les Princes de l'Indoſtan, ſe ſou-» mirent à Tamerlan, un des principaux articles de la capitulation » fut que les Empereurs épouſeroient une fille de la maiſon de » Rajah-Jeet-Singh; que le chef de cette maiſon ſeroit à perpé-» tuité gouverneur de la citadelle d'Agra; qu'il oindroit le Roi à » ſon couronnement, & que les Empereurs ne mettroient jamais » le Jeſcrah ou la capitation ſur les Hindoos ».

Dans les vallées d'Odipour, il y a pluſieurs petits Rajas indépendans, ceux de Bundi, Cottu, Rupnagar, Jeſſermere & Bianere, leſquels peuvent fournir chacun ſix ou huit mille hommes.

Les ſujets de tous ces Rajas me paroiſſent Jates ou Jetes; & ces Jates me paroiſſent être la tribu guerriere des Rajaputes ou Rajeputes, célébre de tous les tems. Le mot ſimple *jate* eſt un des élémens du mot compoſé *Rajaput*. La qualité de *laboureur* ne convient nullement à cette tribu.

Les Maharattors, vulgairement Marattes, feront auſſi de la tribu des Rajeputes, ſuivant l'étymologie de leur nom donnée par M. Holwel. Le nom de *Rattor*, dit cet hiſtorien, eſt celui d'une tribu particuliere, appellée Raazpoot, Roſpoot (Rajeput); & le mot *Mahah* ſignifie *grand* ou *puiſſant*, ainſi que l'a remarqué M. Fraſer. Les Marattes ſont la puiſſance Indou la plus conſidérable de l'Indoſtan. Leur ſiége principal eſt Sattarah ou Sittarah, & quelquefois Puna, ſur la côte vers Bombay. Quoique le nombre des vrais Marattes ne paſſe pas ſoixante mille hommes, leur réputation & leurs ſuccès dans le pillage, leur unique paye, attirent tant d'Indiens de toute tribu ſous leurs drapeaux, qu'il n'eſt point extraordinaire qu'un corps de dix mille vrais Marattes devienne une armée de cent mille hommes.

Ragenot-Raw, fils de Bagiraw, chef actuel des Marattes, poſſède la moitié du Guzarate & tout le territoire qui eſt entre cette

province & le Dékan. Les années dernieres, il a étendu ses conquêtes sur toutes les provinces du Malabar & sur une partie d'Allahabat, par les défaites des Rajas de Gualier, de Badawir & de Chunderi & des Princes de Dittea, Orcha, Elichpour, Bendere & Jassey, tous tributaires des Marattes, aujourd'hui maîtres d'Orixa. Ainsi les possessions de ce peuple s'étendent tout au travers de la Péninsule de l'Inde, depuis la baie de Bengale jusqu'au golfe de Cambaye.

Leurs armées sont la terreur de l'Orient, moins encore par leur valeur que par leur barbarie ou plutôt leurs dévastations. Leurs incursions sont soudaines; & si on leur oppose une vigoureuse résistance, leur fuite est aussi prompte que leurs incursions. Ils ont des chevaux robustes & infatigables, qu'ils animent avec de l'opium. Leurs courses rapides ne souffrent point les bazars ou marchés d'approvisionnement: le pillage y supplée dans ces pays fertiles. Ils se servent de fusils à rouet ou à méche, de l'arc, de la lance, de la javeline, de l'épée & du poignard. Ils commencent à discipliner un corps d'infanterie, & ils ont dix ou douze bataillons de Sypayes armés & vêtus d'un uniforme. Toutes les puissances de l'Inde s'attachent aussi à discipliner leurs troupes & à perfectionner leur artillerie, ci-devant trop lourde & mal montée.

On ne considère communément les Marattes que comme guerriers: M. Anquetil, dans la relation de son voyage, donne, en un trait, une heureuse idée de leurs mœurs & de leur caractere. » Lorsque je me trouvai, dit-il, au milieu des Marattes, il me » sembloit être dans le pays de la nature. Je vis un peuple gai, » fort & plein de santé: l'hospitalité étoit sa vertu dominante. Je » croyois converser avec les hommes du premier âge. En effet, » comme la nature, dans ces heureux climats, est sujette à » moins de besoins, elle est aussi moins active; & dans l'espace de plusieurs siécles, à peine souffre-t-elle quelque changement ».

A l'eſt du Malábar & au ſud d'Allahabad, eſt ſitué le pays de Bundelcunde, gouverné par Hindoput, qui, d'un territoire très-vaſte & très-fertile & des mines de diamans d'Hiéragur & de Punagur, retire environ deux kouroures de roupies. Sa fortereſſe de Callinger eſt imprenable; cependant il paye le tribut aux Marattes, qui ne manquent pas, tous les ans, de le viſiter. Dans l'Orixa, entre Bundelcunde & Cattak, ſont les domaines montueux & malſains du Raja de Patna & de Sommelpour, habités par des peuples vraiment barbares.

Schah-Halam, Empereur de l'Indoſtan de nom & par droit de naiſſance, poſſède une partie de la province d'Allahabad & le diſtrict de Korah, dont il retire à peine douze lacks de roupies ou 120 mille livres ſterlings. Les Anglois lui payent, ſur les revenus du Bengale, vingt ſix lacks ou 260 mille livres. C'eſt là tout ce que le malheur lui a laiſſé pour ſoutenir la ſplendeur de la famille Impériale de Tamerlan. Il tient à Allahabad une miſérable cour, où quelques Omrahs ruinés accablent par le ſpectacle de leur indigence ſa reconnoiſſance impuiſſante. Ce Prince, avec le courage paſſif qui ſupporte l'adverſité, ſonge moins à faire des efforts pour relever la gloire de ſa famille, qu'à couler le reſte de ſes jours dans un repos obſcur. Sa facilité l'a perdu. L'importunité lui arrachera des ordres, dont l'inexécution le rendra mépriſable; il le ſçait & il les accorde. Plus libéral qu'il ne peut l'être, trop indécis pour profiter de la ſolidité de ſon jugement, ſujet à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, auſſi peu prudent que délicat dans ſes goûts, ſes attachemens, ſes bienfaits, tout à ſon Haram, il ne pouvoit pas être un grand Prince, il eût été un eſtimable particulier.

Ses Etats ſont limitrophes avec ceux de Soujah-al-Dowlat, Prince jadis ambitieux, ſans politique, livré aux paſſions de la jeuneſſe, courant ſans ceſſe les tigres & les bêtes fauves ou plongé dans ſon ſerrail, mais depuis ſa défaite à Bukar, occupé du ſoin de ſes finances & de la diſcipline des troupes; toujours actif & ar-

dent, toujours superficiel & léger, séduisant par ses manieres & ses dehors avec une ame basse, sans principes & sans probité; cruel, perfide & capable de poignarder d'une main, en caressant de l'autre; enfin, digne seulement d'être remarqué par l'extrême beauté de sa personne & par la force d'abattre d'un coup de sabre la tête d'un bufle. La province d'Oud, située au nord-est du Gange, entre le Bahar & le Tibet, rend, en vertu des améliorations qu'il a faites dans ce pays uni, bien arrosé & bien cultivé, près de deux kouroures de roupies. A la nouvelle de la derniere invasion d'Abdallah, il avoit mis en campagne douze mille bons chevaux. Abdallah lui avoit écrit dans les termes les plus menaçans, pour lui reprocher son alliance avec les infidéles (les Anglois) & pour lui demander compte des revenus impériaux qu'il convertissoit à son usage, quoiqu'il reconnût l'Empereur. Sur les hauteurs de la province, sont des Rajas indépendans, mais foibles.

» Les provinces de Bengale & Bahar, dit l'Auteur de l'exposi-» tion, sont possédées par la Compagnie Angloise des Indes » Orientales, en vertu d'une concession de l'Empereur actuel, en » apparence, mais dans le fait par le droit des armes ». Il ajoute qu'en Avril 1766, elles rendoient, y compris les terres propres de la Compagnie & les droits sur les marchandises, 33,025,968 roupies de *produit net*. Mais en prélevant les frais de gouvernement, le tribut dû au Roi & la pension du Nabab, il ne restoit que 10,575,968 roupies, ou 1,321,994 livres sterlings & 15 sols. Les forces Angloises dans le Bengale consistent en trois bataillons d'Européens & trente de Sipayes, bien armés, bien disciplinés & uniformément vêtus, *de sorte que par ce seul établissement*, dit l'auteur, *les Anglois sont supérieurs à quelque puissance que ce soit de l'Indostan.*

M. Holwel donne, dans le chapitre 3e de son ouvrage, une idée des possessions de divers Rajas. A Natour, réside la famille du plus ancien & du plus puissant Prince Indou de la province, Raja-Rhaam-Khaunt, de la race des Bramines, mort en 1748, & remplacé

placé par sa femme Bowanny-Rhaane. Le domaine est de 35 journées de traversée; il payoit à la couronne 70 lacks de roupies, & son revenu effectif étoit d'un khouroure & demi. Malda, Hurvial, Seerpore, &c. sont des villes célebres par leurs manufactures. Les villes de Bowangunge, Siebgunge, Sorupgunge, Jummaalgunge, sont de fameux marchés de grain, comme leur nom *gunge* (marché à grain) l'indique.

A ce district & plus au nord-est, tient le domaine du Rajah-Praunaut, de la tribu Koyt; le terrein en est bas & sujet aux inondations, il a 50 jours de marche. Sur un revenu de 60 à 70 lacks de roupies, il en payoit vingt au Mogol. Bugwam-Gola (*gola*, grenier) sur le Gange, à une journée & demie, au nord de Morshadabad, est le plus grand marché de l'Indostan & peut-être de l'Univers, pour le grain, l'huile & le ghée (objet très-considérable pour la cuisine.) Les droits sur les grains se montent à trois lacks de roupies par an. La ville est assez forte; les Marattes l'attaquerent en vain quatre fois en 1743; ils la prirent en 1750, & en emporterent un immense butin.

Au nord-ouest du fort Guillaume, on trouve les terres du Raja-Tilluck-Chund, qui ont douze jours de traversée. Il doit payer, sur 80 lacks ou un kouroure de roupies, 32 lacks. La capitale a été cédée à perpétuité à la Compagnie Angloise, par le traité conclu avec Cossim-Ali-Khan, en 1760. Burdwan est le centre du commerce des trois provinces de Bengale, de Bahar & d'Orixa. Les marchands de Dehli & d'Agra ont coutume de s'y rendre tous les ans. En tems de paix, on y débite du plomb, du cuivre, du drap, de l'étain, du papier, &c. Le district nommé Burdumaan est, quoique montagneux, mieux cultivé & mieux peuplé qu'aucun autre des trois provinces.

A l'ouest de Burdwan, est le territoire du Raja Gopaul-Sing, de la tribu Raajeput, l'une des Bramines. Il a treize journées de long, & produit 30 ou 40 lacks de roupies. Grace à la situation du pays & à la faculté de l'inonder, ce Raja est un des plus indépen-

dans de l'Inde. Une armée de Soujah-Khan y fut entiérement submergée. On ne pourroit le réduire au tribut qu'en l'investiſſant, de maniere à intercepter tout ſon commerce. Il envoyoit quelquefois des préſens à l'Empereur & au Soubah, mais ſans reconnoître leur autorité. « Ce ſeroit une cruauté, dit M. H d'inquiéter » ce peuple fortuné, vu que ce n'eſt que chez lui que l'on trouve » des traces de cette piété, de cette pureté & de cette probité de » mœurs, qui diſtinguoient autrefois les peuples de l'Indoſtan. » C'eſt le ſeul endroit de l'Inde où l'on reſpecte les droits & les » libertés des peuples. On n'y entend parler ni de vol ni de rapine ». Si un étranger entre dans le pays, il eſt conduit d'un lieu à l'autre, par une garde qui répond de ſa perſonne & de ſes effets, ſans qu'il lui en coûte un ſou. Lorſqu'il ne ſéjourne pas en un endroit plus de trois jours, il ne paye rien, ni pour ſa nourriture, ni pour ſon logement, ni pour le port de ſes marchandiſes. Si un homme trouve quelque choſe perdue, par exemple, un ſac d'argent, il le pend à un arbre & en donne avis au premier corps-de-garde, dont l'officier fait auſſi-tôt battre la caiſſe, pour que celui qui l'a perdu vienne le reconnoître. Il y a dans le diſtrict 360 pagodes magnifiques, bâties par la famille du Raja. Biſnapour, lieu de ſa réſidence ordinaire & principal ſiége du commerce, donne le nom au diſtrict.

Au nord-eſt de Biſnapour, eſt le domaine du Prince Mahométan, Buddeir-Jamma-Khan, fils & ſucceſſeur du Mogol Aſtoola-Khan & Prince de Bierboheen. C'eſt par-là que l'on pénetre dans le Bengale, & c'eſt peut-être auſſi par cette raiſon que la garde en a été confiée à un Mahométan. Ce diſtrict valoit autrefois celui de Biſnapour, mais Ali Verdi-Khan le reſtreignit. La ville la plus commerçante, c'eſt Illumbuzar. La Compagnie Angloiſe en tiroit la plus grande partie de ſes grains; mais depuis l'incurſion des Marattes, la ville de Cutwah s'eſt emparée de cette branche de commerce.

Au nord-eſt de Calicuta, on trouve le fort de Kiſſnagour, ca-

pitale du Raja Kiſſen-Chund, qui poſſéde un pays de douze journées de marche. Il étoit taxé à neuf lacks de roupies, ſur un revenu de vingt.

Les droits qu'on leve à Dacca, autrefois capitale du Bengale, ſur les étoffes, le grain, le ghée, la noix de bêtel, le ſel, le tabac, &c. montent annuellement au moins à deux kouroures. Divers cantons de la province ſont affermés par les Zemindars, dont pluſieurs ſont plus riches & payent des contributions plus fortes que les Rajas.

En comprenant les revenus de la ville & du gouvernement de Patna, de la province de Bahar, des villes de Morshabad & Rajahmohl, des diſtricts de Coſſimbuzar, Cutwah, Mercha, Bukbunder, &c. de quantité de petits gouvernemens & Fowſdâargs, &c. le Bengale rapportoit au moins, ſous le gouvernement Mogol, onze kouroures par an, ou 131,750,000 livres ſterlings. Les Marattes tiroient de la province d'Orixa environ un kouroure & demi.

M. Dow dit que les Anglois étoient preſqu'auſſi puiſſans dans le Dékan que dans le Bengale, & que Mahommed-Ali n'étoit que Nabab titulaire du Carnate, puiſqu'ils avoient les garniſons & la diſpoſition des revenus. La puiſſance de Nizam, ajoute-t-il, qui fait ſa réſidence à Hyderabad, quoiqu'il poſſéde toute la province de Golkonde, a été conſidérablement reſſerrée en dernier lieu. Il peut mettre 70 mille hommes ſur pied; mais ſes ſoldats ſont mal diſciplinés & mal payés.

» Hyder-Naig, ſoldat de fortune, qui, par ſon mérite perſonnel, s'eſt élevé du grade de ſimple Sypays à la ſouveraineté de preſque toute la côte du Malabar, menaça, l'année derniere (1766) d'attaquer Nizam, s'il ne rompoit ſon alliance avec l'Angleterre... Comme il a fait de ſemblables menaces à Mahommed-Ali, Nabab du Carnate, on a jugé à propos de faire marcher une armée contre lui au mois de Mars 1767 ».

C'eſt cette guerre qui vient de démontrer à l'Europe le néant des poſſeſſions & de la puiſſance des Colonies de l'Inde, quelque vaſtes que ſoient ces poſſeſſions, quelque ferme que paroiſſe cette puiſſance. Un homme, né de lui-même, a fait trembler cette nation, qui ſe glorifioit de donner des loix à l'Indoſtan. Il l'a humiliée juſqu'à forcer ſon général à venir en perſonne traiter de la paix avec lui. Cette guerre n'a duré que deux ans, & la Compagnie Angloiſe, après avoir perdu pluſieurs forts, des forts regardés comme imprenables, tels que le fort d'Erode, même malgré les ſecours de Murarao, un des chefs des Marattes, a craint de voir ſa capitale aſſiégée, priſe & détruite. Avec ces richeſſes tant enflées qu'elle tire du Bengale, du Dékan & autres provinces, elle a manqué d'argent pour ſoudoyer & nourrir ſes troupes, battues, découragées, mutinées, révoltées. Elle a eſſuyé de ſi grandes pertes, que la paix faite, à ce qu'on aſſure, elle eſt obligée d'envoyer aux Indes juſqu'à trois cens officiers, avec des recrues conſidérables. La paix faite, ſon crédit ne ſe rétablit pas en Angleterre, ſes fonds, exceſſivement baiſſés, ne hauſſent pas; & c'eſt avec raiſon, puiſqu'elle a tant de dommages à réparer, & qu'on ne peut ſe repoſer ſur un traité conclu avec un ennemi irréconciliable, auſſi habile politique qu'intrépide guerrier, génie artificieux, fécond en ruſes & en ſtratagêmes, & dans la paix & dans la guerre, ambitieux trop actif pour ne pas entreprendre. Tel eſt Hyder-Ali.

Il a eu l'art de ſurprendre les Anglois dans leurs camps, d'enlever pluſieurs fois leurs proviſions & leurs bagages, en les amuſant par de légeres actions, de pratiquer des intelligences dans la plûpart des places Angloiſes. Si on lui a pris des forts, il les a preſqu'auſſi-tôt repris. Quoiqu'il parût éviter des batailles rangées, il a ſoutenu le 4 Octobre 1768, la bataille la plus opiniâtre qui ſe fût livrée, depuis que le général Lawrence avoit paru dans la plaine de Trichenapaly. Le champ de bataille a été alternativement perdu & regagné à diverſes repriſes, depuis onze heures du matin juſ-

qu'à cinq heures du soir ; & tout l'avantage dont les Anglois se glorifient, c'est de l'avoir conservé, tandis qu'ils conviennent qu'une foule de leurs officiers y a péri, & qu'on leur a enlevé du canon, & que leur artillerie a été presque toute ruinée. L'armée d'Hyder étoit à la vérité beaucoup plus considérable que celle du colonel Wood ; mais il y avoit 460 Européens dans l'armée Angloise. On assure que s'il n'a pris le capitaine Nixon & sa troupe prisonniers de guerre, s'il ne s'est emparé des forts d'Erode, de Mulgwaggle, &c. que parce que la trahison l'a bien servi, il faut conclure de là qu'il est habile à corrompre, ou qu'on est facile à corrompre dans des pays où trop souvent l'on ne cherche que la fortune.

On disoit, au rapport de M. Dow, avant la guerre, qu'Hyder avoit trente bataillons de Sypays bien disciplinés, 20 mille bons chevaux, & un train d'artillerie considérable, conduit par 500 rénégats Européens. Ayant servi en personne dans les armées d'Europe, il avoit formé ses troupes sur le même plan ; elles étoient exactement payées, & il leur faisoit observer la discipline la plus rigoureuse. On a dit, pendant la guerre, qu'il avoit parmi ses principaux officiers, un officier Européen, d'un mérite reconnu ; & il a passé dans ses troupes beaucoup de déserteurs Anglois. S'il n'est point écrasé, ajoute M. Dow, il peut devenir pour les Anglois l'ennemi le plus redoutable qu'ils ayent encore eu dans l'Orient.

Il n'est point écrasé. Suivant les nouvelles publiées en Angleterre depuis le retour du vaisseau l'*Essex*, il est stipulé par le traité de paix conclu par la Compagnie avec ce Nabab au mois d'Avril dernier, que les forts & établissemens enlevés de part & d'autres, seroient réciproquement restitués ; que chaque parti supporteroit les frais de la guerre & relâcheroit ses prisonniers ; que les Anglois auroient la liberté de commercer dans tout le Carnate & le pays de Maysour. On présume que ce n'est pas là tout le traité, & que la Compagnie cherchant à rétablir son crédit, n'a pas choisi les articles les plus défavorables pour les donner au public. On pour-

Histoire des Indes.

roit même peut-être conjecturer de ce très-court extrait des conditions de la paix, que la Compagnie a été obligée de reconnoître Hyder-Ali-Khan Nabab du Carnate & du Mayfour. Enfin, il eft affez vraifemblable qu'elle regarde ce Prince, plutôt comme un ennemi contre lequel il faut fe prémunir, que comme un allié fur lequel elle puiffe fe repofer.

Réfutation du projet de conquérir l'Inde.

L'hiftoire de la guerre avec Hyder-Ali Khan eft une réfutation complette du projet propofé avec confiance par M. Dow, d'entreprendre la conquête de l'Inde. » Dix mille hommes d'infanterie » Européenne, dit-il, avec ce qu'il y a de Sypays au fervice de la » Compagnie, feroient fuffifans, non-feulement pour faire la » conquête de toute l'Inde, mais encore pour la conferver à per» pétuité, comme un appanage de la couronne d'Angleterre, » moyennant des mefures convenables ». Les Indiens, ajoute-t-il, foulés par leurs maîtres actuels, envifagent, fous le point de vue le plus favorable, la juftice & la régularité du gouvernement Anglois. Les foldats mal payés par les Princes de l'Indoftan, pafferoient avec joie au fervice d'une puiffance exacte à leur diftribuer leur folde. La religion de l'Angleterre ne pourroit faire un obftacle dans un pays où toutes les religions font tolérées. Les armées feroient compofées d'un pareil nombre de Mahométans & d'Indous, contenus les uns par les autres par des officiers & des foldats Européens. L'Angleterre en retireroit l'avantage d'acquitter la dette nationale, autant qu'il plairoit au gouvernement. Enfin, ce feroit fervir la caufe de la juftice & de l'humanité, que de précipiter tous ces petits tyrans qui oppriment l'Inde, du haut des trônes qu'ils fe font élevés à force de crimes.

Ce feroit fervir la juftice & l'humanité que d'envahir, par des violences dévaftatrices, les poffeffions & l'Empire d'autrui, parce que ces poffeffions & cet Empire feront dévaftés par la violence! Ce feroit donc fervir la juftice & l'humanité que de couper les bras à un malheureux, fous prétexte qu'on le retire des mains d'un meurtrier. Vous ne ferez pas un voleur, parce que vous ne volerez

que la moitié d'un trésor qu'un autre eût volé tout entier! On feroit juste, parce qu'on seroit moins inique ; & humain, parce qu'on seroit moins cruel qu'un autre tyran! Quelles barbares & abominables maximes? La justice & l'humanité n'autorisent jamais l'usurpation ; & il ne faut pas prostituer leurs noms sacrés pour la colorer.

Il seroit possible qu'une armée de dix mille Européens ravageât l'Inde d'un bout à l'autre ; mais un fonds de cent mille hommes ne suffiroit pas pour la recruter, garder chaque conquête, contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton. Jamais l'Inde n'a pu être conquise toute entiere, parce qu'on ne peut applanir les montagnes & détruire tous les asyles inaccessibles de la liberté. Les Européens s'établiront sur les côtes ; là ils n'ont point d'ennemis derriere eux, & les secours ne leur sont point interceptés. S'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'Inde, ils y périront même sans combats ; car des millions de soldats les harceleront sans cesse, les provisions leur manqueront sans cesse, les maladies les détruiront sans cesse. Dans l'Inde, il y a une foule de tyrans, oui sans doute, mais il y a aussi une foule de peuples libres. Et ces peuples & ces tyrans se réuniront contre l'étranger, parce qu'il sera étranger, parce qu'il sera Chrétien. Toutes les religions sont tolérées dans l'Inde ; mais le Mahométisme ne souffrira pas que la religion Chrétienne l'emporte & gouverne ; il domine, une multitude innombrable de puissances & de peuples la servent. Les Anglois n'ignorent pas la haine implacable que plusieurs Princes, entr'autres le chef des Patanes, Abdallah, leur portent, comme à des ennemis de leur religion. Lorsque les Européens ont asservi les bords de l'Inde, ils n'avoient à combattre là que les Indous & quelques Maures commerçans, des peuples foibles & non-aguerris, des soldats sans courage & des armées sans discipline. Les Indiens ont appris aujourd'hui, à leur école, l'art de la guerre, ils se forment sur leur exemple, ils se sont couverts de forteresses imprenables, ils ont de l'artillerie, & plusieurs peuples ne le cédent

HISTOIRE DES INDES.

point en bravoure aux Européens. *Si l'on manquoit de rendre justice à un soldat*, dit l'auteur, *il est de la nature humaine en ce pays, comme en tout autre, de se soulever contre l'oppression;* quel augure pour la conservation de l'Inde *à perpétuité!* Levez la carte de l'Inde, mesurez son étendue, calculez sa population, pesez ses ressources, étudiez ses peuples, sondez leurs boulevarts; voyez d'où vous partez, voyez où vous allez; balancez l'Inde avec l'Angleterre, & allez l'envahir, si vous l'osez, & si vous vous flattez de la conserver.

Malheur à l'Angleterre, si elle tentoit & sur-tout si elle consommoit cette entreprise! Dans l'espérance d'acquitter sa dette nationale, elle commenceroit par la grossir excessivement, par s'affoiblir, se dépeupler, s'épuiser & achever sa ruine par des levées, des armemens, des dépenses énormes, nécessaires pour essayer & pousser l'exécution d'un chimérique projet. Le succès le plus complet, s'il étoit possible, ne la dédommageroit pas, ne la releveroit pas. Les revenus de l'Inde seroient nécessairement absorbés dans l'Inde, parce qu'une grande puissance ne peut se maintenir que par une grande dépense, parce qu'une puissance toujours précaire ne peut jamais avoir de superflu, parce qu'une puissance souvent attaquée & toujours menacée, a toujours besoin de secours extraordinaire. La conquête de l'Inde par les forces de l'Europe, si elle étoit possible, ne pourroit d'ailleurs jamais être conservée que par les forces de l'Europe; ainsi, quand l'Inde verseroit de l'argent en Angleterre, elle ne feroit que lui payer des secours & l'affoiblir. Enfin, il est évident que l'Inde, paisiblement possédée, attireroit à elle l'Angleterre, parce que le plus fort emporte le plus foible, parce que le meilleur pays enleve la population du pays le moins bon, parce que le plus riche & le plus puissant tient sous sa dépendance le moins puissant & le moins riche.

Je passe sous silence une foule de considérations plus frappantes les unes que les autres. On peut consulter ce que j'ai déjà dit sur les Colonies Européenes dans ma Description de l'Inde. Je suis bien

bien convaincu, & je crois l'avoir prouvé, que tous les domaines éloignés ſont beaucoup plus onéreux qu'avantageux à l'Europe, & que l'utilité de la plus longue poſſeſſion ne dédommage peut-être même pas des frais & des malheurs d'une ſeule des guerres qu'ils occaſionnent. Le commerce de l'Inde, ſans établiſſemens, ſeroit beaucoup moins préjudiciable qu'avec des établiſſemens; mais il le ſeroit toujours pour l'Europe, puiſqu'un grand commerce (ſi même on peut appeller de ce nom des achats ſans échanges de marchandiſes contre marchandiſes) dans lequel on met ſans ceſſe de l'argent ſans en retirer jamais & pour des ſuperfluités de luxe, enleve néceſſairement les forces deſtinées à ſon agriculture, à ſes fabriques, à ſes manufactures de toute eſpéce, & la ruine.

De la Compagnie Françoiſe des Indes.

Le gouvernement de France a jugé à propos en dernier lieu de ſuſpendre le commerce de la Compagnie Françoiſe des Indes, & de rendre à tous ſes ſujets la liberté de trafiquer dans ces contrées. On a écrit vivement pour & contre la Compagnie; & il nous paroît que dans cette diſpute, il a été très-bien prouvé, 1°, par des piéces authentiques, qu'elle n'étoit point en état de continuer ſon commerce, ſans un emprunt conſidérable, pour lequel elle n'avoit aucun fonds à hypothéquer, & qu'avec cet emprunt, elle ne pouvoit raiſonnablement ſe flatter de rétablir ſes affaires: 2°, par l'hiſtoire du commerce des diverſes Compagnies Françoiſes, qu'elles avoient toujours été onéreuſes à l'Etat, & qu'elles n'avoient ſubſiſté que par des encouragemens, des gratifications, des remiſes, des avantages accordés aux dépens & aux frais de la nation: 3°, par le droit naturel & fondamental des ſociétés politiques, que le privilége excluſif de la Compagnie, nuiſible au commerce & à la nation par le monopole, attentoit à la propriété des citoyens, en leur interdiſant le libre uſage de leurs biens, la libre diſpoſition de leurs échanges, le libre exercice de leur induſtrie, comme ſi une Compagnie originairement dépourvue de toute eſpéce de droit, pouvoit obtenir un titre valide contre les droits de toute eſpéce de la nation: 4°, par le raiſonnement & par le fait,

que le commerce particulier étoit très-possible & seroit très-avantageux, ainsi que nos observations l'ont établi ci-dessus.

M. Dupont, dans l'excellent ouvrage où tous ces objets sont résumés, discutés, éclaircis, de la maniere la plus satisfaisante, pousse son lumineux examen jusqu'aux principes de la prospérité des Etats; & il démontre que, sur-tout dans la situation actuelle des choses, il seroit du plus grand intérêt de la France d'abandonner le commerce des Indes aux autres nations, pour employer ses revenus à la restauration de la culture, horriblement dégradée, dût-elle acheter des autres nations autant de marchandises des Indes qu'elle en consomme aujourd'hui, puisqu'outre qu'elle les acheteroit moins cher, elle auroit, par l'augmentation du produit net de son territoire, plus de moyens de les payer, outre les moyens de se nourrir. Cette assertion est portée jusqu'à l'évidence par le calcul. On ne contestera pas qu'il ne vaille beaucoup mieux avoir du pain que de la mousseline, & payer dans ses propres ports les superfluités de l'Inde avec les denrées & les matieres du cru, que d'aller dans l'Inde même les payer avec l'argent nécessaire au rétablissement & à l'amélioration de la culture, c'est-à-dire, avec le nécessaire de la nation. J'ai remarqué que la France n'avoit jamais été plus florissante que dans le tems où elle n'envoyoit pas un seul vaisseau dans l'Inde & où elle consommoit beaucoup plus de marchandises de l'Orient qu'aucune nation de l'Europe. Je prouverai que les efforts qu'on a faits pour établir & soutenir le commerce de la Compagnie des Indes, ont été une des principales causes de la décadence & de la ruine du Royaume, & qu'il en a coûté des milliards & des milliards à la nation en entreprises, en guerres de commerce, en dépenses dans tous les autres genres de guerre, pour fonder & conserver, en quelque sorte, légalement un luxe évidemment ruineux par lui même, & procurer de loin en loin quelques petits profits à une Compagnie particuliere ou à qui que ce soit, aux dépens de la nation elle-même.

C'est ainsi qu'en s'éloignant des loix primitives de l'ordre, en

oubliant les régles fondamentales de la justice, en violant le droit sacré de la propriété, on ébranle les Etats & l'on ruine les nations. Le droit de la propriété ne peut jamais être limité, sous quelque prétexte que ce puisse être; car, s'il pouvoit l'être, le gouvernement deviendroit absolument arbitraire, puisque les prétextes même imposans ne manquent jamais pour placer, éloigner, resserrer des bornes mobiles à volonté. Alors la loi ne maintiendroit plus également tous les citoyens dans leurs droits, puisque pour étendre les droits des uns, elle restreindroit nécessairement les droits des autres; pour l'intérêt d'un seul, elle préjudicieroit aux intérêts de tous; & tout seroit versatile dans ses mains. La loi n'est point équitable & juste, lorsqu'elle fait acception des personnes, lorsqu'elle dote les uns aux dépens des autres, lorsqu'elle n'est pas fondée sur le droit naturel, antérieur à toute institution politique & civile. Elle ne peut pas l'être, tant qu'elle dépend de l'opinion ou de la maniere de voir ou de raisonner de tel ou tel homme, tant qu'elle a plusieurs poids & plusieurs mesures, tant qu'elle ne procéde point par une régle invariable, tant qu'elle n'est pas la simple application de la loi par essence, de la justice primitive, du droit qu'a naturellement & nécessairement chaque homme de disposer à son gré de ses biens & de sa personne, sans blesser le droit d'autrui.

La liberté du commerce & de l'industrie résulte donc évidemment du droit fondamental de la propriété; puisque, sans cette liberté, on est frustré du droit de disposer arbitrairement de sa personne & de ses biens. C'est sur cet axiome social que nous devons rectifier ici la maniere dont nous avons envisagé, dans notre Discours sur l'Histoire ancienne des Indes, l'institution des tribus & des castes, rappellée dans la dissertation sur les mœurs des Indous, tirée de l'histoire de M. Dow. Nos réflexions sur cet objet ont déjà été publiées, mais comme elles nous appartiennent & qu'elles appartiennent naturellement à cet ouvrage, nous croyons pouvoir les transcrire dans ce supplément.

HISTOIRE DES INDES.

Réflexions fur les tribus & les caftes de l'Inde.

S'il étoit poffible que chaque homme fe fuffît à lui-même & pourvût à tous fes befoins par fon travail feul & fans le fecours des échanges & des fervices d'autrui, il n'y auroit point de fociété, même au milieu de la fociété.

Il ne fe peut que le même homme exploite la mine, fonde le fer, forge des outils, fabrique des étoffes, taille des pierres, façonne un meuble, laboure la terre, &c. il faut que les différens genres de travaux fe partagent & qu'il s'établiffe différentes profeffions.

La diftribution naturelle des métiers donna fans doute aux légiflateurs des Indes & de l'Egypte, l'idée de l'inftitution des caftes. Il y avoit des laboureurs, il falloit qu'il y en eût; rendre leurs familles cultivatrices à perpétuité, n'étoit-ce pas perfectionner & fixer à perpétuité l'ordre naturel? Il n'y a pas plus d'abfurdité dans ce raifonnement qu'à dire, que, puifque la nature veut que tout le monde vive, elle veut auffi que le grain foit à bas prix.

Je croirois encore volontiers que ces philofophes-rois fe perfuaderent que le droit de travailler ou de vivre étoit un droit royal, & que, tout dans un Empire étant fait pour le chef, comme tout dans l'Univers eft fait pour l'homme, la répartition des emplois n'étoit qu'une diftribution de graces, abandonnée au libre arbitre du fouverain. Cette conjecture n'eft pas fans fondement; car dans l'Inde & ailleurs les fujets n'étoient que les fermiers, les commis, les employés, les valets de leurs fouverains.

Ainfi ces légiflateurs affignerent généreufement aux enfans pour héritage l'ufufruit, ou plutôt l'ufage des outils de leurs peres. Je ne fçais s'ils penferent avoir implicitement engagé la nature à tranfmettre de générations en générations les mêmes talens & les mêmes goûts dans les familles : c'eft un doute qu'il eft peut-être poffible d'éclaircir dans les pays où les fils des maîtres font admis dans les corps de métiers, fans être aftreints à prouver leur capacité, comme les *étrangers*.

Quels bons effets ces Sages pouvoient ils fe promettre de l'im

mutabilité des conditions ? Que chacun recevroit l'éducation propre de ſon état, & qu'on en prendroit de bonne heure les ſentimens ; que l'ambition des citoyens ſeroit renfermée dans la ſphere de leur claſſe, & qu'elle accéléreroit infailliblement les progrès des arts ; que les états ne ſe confondroient point, que la ſubordination ſe maintiendroit, & que le luxe ſeroit aiſément borné par des réglemens ?

L'autorité humaine eſt eſſentiellement circonſcrite par les droits de la liberté ; elle eſt uſurpation & tyrannie, lorſqu'elle paſſe ces bornes. Si un citoyen n'a pas le choix des moyens honnêtes de gagner ſa vie (j'appelle moyens honnêtes tous ceux qui ne bleſſent point le droit naturel d'autrui) il eſt privé de l'uſage le plus précieux de la liberté, car de ce choix dépendent ſa fortune, ſon repos, ſon bonheur, ſon exiſtence.

Comment la loi qui ne diſtribue pas les talens, pourroit-elle régler & déterminer l'emploi des hommes juſqu'à la poſtérité la plus reculée ? Que le légiſlateur ſe demande, s'il eſt en ſon pouvoir de faire à ſon gré un bon peintre, un habile négociant, un brave ſoldat : s'il ne le peut, comment oſe-t-il au hazard attribuer à telle ou telle famille, les armes, le négoce, la peinture ? Il eſt évident qu'il déplacera les talens, qu'il étouffera l'émulation, qu'il énervera l'induſtrie, qu'il arrêtera les progrès des arts, qu'il bouleverſera les élémens de la ſociété, à moins que la nature ne lui confie le ſecret ou la diſtribution de ſes dons. Il veut faire un monde avec de la matiere & du mouvement, il ne fait qu'un chaos.

Dès que la loi, par une aveugle toute-puiſſance, diſpoſera immuablement de la condition des citoyens, l'adminiſtration de la juſtice ſera dépoſée dans des mains faites pour manier l'épée ; la ſubſiſtance des hommes appelés par leurs facultés perſonnelles à des travaux particuliers, ſera envahie & dévorée par l'inhabileté & l'ignorance ; un foule d'hommes qui, ſi leur vocation avoit été remplie, auroient rendu des ſervices à l'Etat, deviendront, par une fauſſe combinaiſon, des ſujets inutiles, de mauvais citoyens ;

celui qui auroit trouvé mille ressources pour exister agréablement, n'en aura point pour exister, parce qu'il n'en aura qu'une ; il sera condamné à la mort par la loi & pour le crime de la loi : confusion générale.

Il n'y a point d'autre politique que la justice, & le corps de la nation n'a pas d'autre intérêt que l'intérêt particulier. Parce que chacun est en droit & peut être dans la nécessité de gagner sa vie de la maniere qui lui conviendra le mieux, sans nuire à autrui, il est du devoir du souverain & il est avantageux pour l'Etat de tenir toutes les voies du travail, de la fortune, du bonheur, ouvertes, applanies, libres de toutes parts à l'industrie & à la circulation des talens. Voyez les effets des réglemens de nos communautés d'arts & métiers, essentiellement contraires à cette régle infaillible. En exigeant du pauvre qu'il paie le besoin qu'il a de travailler, ils le réduisent à l'impuissance de travailler & à l'indigence ; source d'oisiveté, de mendicité, de brigandage. En mettant à haut prix la participation au privilége exclusif, ils dérobent au mercenaire plus intelligent que le maître, le fruit de son habileté ; l'ouvrier s'expatrie & l'art dégénere. En accumulant les frais d'apprentissage & de réception, les taxes, les charges de toutes les espéces sur le droit de maîtrise, en bornant la concurrence, en favorisant le monopole, en captivant l'industrie, ils ajoutent un surcroît de prix excessif au prix naturel des ouvrages, impôt que la nation paie & que l'étranger refuse de payer, d'où naît la langueur des arts & du commerce. Si nos corporations sont si funestes, que fera-ce donc des castes ?

La loi ne peut juger de la quantité d'hommes qu'il est possible & utile d'employer à chaque profession ; ce nombre est déterminé par le besoin & par les moyens de la nation : & le besoin & les moyens varient. Lorsqu'on ne veut pas être plus sage que la nature, & plus éclairé que l'intérêt particulier, les choses se mettent d'elles-mêmes en équilibre, les professions comme les marchandises & les denrées ; on fouille la mine tant qu'elle paie le

travail avec ufure ; on ferme la carriere lorfqu'elle ne reftitue plus les frais. Le fpéculateur a toujours un thermometre infaillible, la confommation. Si la marchandife fe vend bien, les marchands abondent ; fi elle manque de débit, leur nombre diminue en proportion, fans que la loi s'en mêle : il en eft de même de toutes les efpéces de productions & d'arts. Mais, fi le légiflateur qui n'a ni ne peut avoir la mefure journaliere des befoins & des moyens, s'avife de déterminer le volume de chaque claffe, fans qu'il puiffe, fuivant les circonftances, être augmenté & diminué, tous les rapports font détruits, plus d'harmonie, plus de balance, plus d'équilibre. Là il y aura abondance, ici rareté ; dans chaque claffe excès ou défaut, mifere & calamité de toutes parts, nulle reffource. Dans la profeffion furchargée, il y a un peuple de miférables, la loi les égorge. Par la dépopulation d'une autre claffe, la nation fouffre un renchériffement de marchandifes ou de fervices, fuivi de mille inconvéniens ; la loi la facrifie à quelques citoyens, & fi c'étoit malheureufement la claffe agricole, qui ne fût pas affez confidérable pour fournir des fubfiftances à la population & des matieres premieres aux arts, la loi auroit femé dans tout l'Empire la langueur, la faim, la mifere, la rage & la mort.

C'eft fur cette derniere claffe, la premiere de toutes par l'utilité, que doit veiller le gouvernement, non pour taxer le nombre de fes agens, qui ne peut pas être plus taxé que la fertilité de la terre, mais pour protéger, honorer, exciter, promouvoir l'art par excellence, qui feul établit les rapports entre les moyens & les befoins, les hommes & les travaux de tout genre. La dépenfe de la nation eft en raifon de fon revenu, la population en raifon des fubfiftances, la fomme des arts en raifon des matieres premieres, des fubfiftances & du revenu libre & difponible, produits de la culture.

La vérité eft démontrée ; abrégeons. Il feroit aifé de prouver que ces tribus diftinguées par des priviléges exclufifs, font comme autant de tourbillons particuliers, qui, mûs en fens contraire, fe croifent, fe heurtent, fe brifent réciproquement, & détruifent l'or-

dre ſocial. Nos communautés d'arts & de métiers ſont ſans ceſſe en procès les unes avec les autres ; les caſtes ſeront donc entr'elles dans une éternelle guerre. Elles n'auront que l'ambition de ſe nuire, de ſe ſupplanter, de s'opprimer mutuellement. Auſſi les voit-on aux Indes ſe haïr, s'abhorrer & ſe traiter comme de mortels ennemis, au point que ceux des caſtes hautes aſſaſſinent de ſang froid, pour s'amuſer & exercer leur adreſſe, les malheureux des caſtes inférieures qu'ils appellent infâmes, comme s'il y avoit d'autre infamie que celle du crime. Comment auroient-elles d'autres ſentimens, avec des mœurs, des manieres, des goûts, des ſoins, des préjugés, des priviléges, des intérêts différens ou oppoſés à jamais & de tous les tems ? Eſt-ce une nation, eſt-ce un corps de nation, que cet amas de peuples ſéparés depuis leur origine, ſéparés juſqu'à leur extinction par des barrieres inſurmontables ? Eſt-ce une loi que ce qui déſunit, déchire & diſſout ainſi la ſociété ?

Rapport de la langue des Indous avec les langues de l'Europe.

Nous ne pouvons nous réſoudre à quitter l'Indoſtan, ſans donner à nos lecteurs une des preuves que ce pays nous fournit de l'identité de l'origine des langues de l'Occident & des langues de l'Orient, dont nous avons parlé à la fin de nos obſervations ſur la Perſe. M.M. Holwel & Dow rapportent une infinité de mots correſpondans par leurs ſignifications à des mots ſemblables de diverſes langues Européennes : nous en tranſcrirons un aſſez grand nombre pour que notre aſſertion prenne les plus fortes couleurs de la vraiſemblance. La même comparaiſon de pluſieurs autres langues Orientales & Occidentales, anciennes & modernes, conduit au même réſultat. Ainſi, de cinquante mots de la langue de Perſe, appellée Pehlvi, rapportés par M. Anquetil dans une de ſes diſſertations, il en eſt au moins vingt qui appartiennent manifeſtement à la plûpart des langues connues.

M. Dow tranſcrit pluſieurs mots de la langue des Indous, dont la racine *sha* ou *cha*, marque l'Empire, la domination, la poſſeſſion. *Sha*, c'eſt-à-dire, *qui a*, eſt le *Schah* des Perſans, le *Scheik* des Arabes, le *chef* des François, &c. & il eſt, dans le même ſens, la

racine

racine de plusieurs mots Chinois, Tartares, Japonnois, Turcs, Américains, &c. avec des changemens très-légers dans l'écriture & la prononciation.

Ni, est en Indou négation, comme dans presque toutes les langues.

Onnuman, signifie *raison. On, un, seul; man*, homme; *onnuman*, qui est à l'homme seul. *Upiman*, doué de raison; *munus*, la réflexion; *mun*, l'intelligence; *manus*, la conscience; *munies*, nom commun d'une premiere race d'hommes. La racine de ces mots est *mun* ou *man; man*, homme en Allemand, en Anglois, &c. du mot *man*, *humanus*, *humanitas*, *homo*, *uomo;* humain, humanité, homme, &c. mots Latins, Italiens, François, &c.

Mhurd, au rapport de M. Holwel, est le nom de l'homme, mais, ce me semble, considéré *corporellement*, ou par rapport à la matiere. *Murto*, matiere ou terre, chose mortelle; car *murichi*, (mot très-ressemblant à *mori*, mourir) signifie *mortalité*.

Jo, est dans plusieurs mots transcrits par M. D. le même que *jov*, *iou*, c'est à-dire, le tout-puissant dans presque toutes les langues. Il est quelquefois appliqué au soleil, symbole de la divinité chez presque tous les anciens peuples de l'Amérique; d'où le mot *jour*, ainsi que le mot *ouejo*, soleil & jour, chez un peuple de la Guyanne.

Kam, signifie l'*amour. Am*, exprime presque par-tout le lien, l'union, l'attachement.

Maiah, affection ou passion. C'est le nom de la mere de Mercure avec la même signification; d'où *Mai*, mois du printems.

Dien est le même que *dies*, jour. Trente *dien* font un *mash*, un mois. *Dua-paar-dien*, la moitié du jour. *Dua*, deux, deuxiéme; *paar*, *par*, pareil, égal. Les Indous divisent le jour en huit *paar*, ou parts pareilles, portions égales.

Teen, *tarah*, *tisc*, *trese*, *tetrese*, sont les nombres trois, treize, vingt-trois, trente, trente-trois.

Kaal, tems, d'où Kalendes, calendrier.

Sur, *surage* (noms du ciel & du soleil) du mot Indien *surgo*, haut, élevé : le *surgere* des Latins, le *surgir* des François, la *source*, &c.

Agunni, le Dieu du feu; *ignis*.

Attima, l'ame; l'*athmos* des Grecs, (*spiritus*) d'où athmosphere; l'*anima* des Latins, &c.

Nasiga, l'odorat; on voit sa racine dans *nasus*, le nez.

Nir, le mâle, *vir*. *Madda*, la fémelle; en Latin, *mater*; *mother*, en Anglois, &c. le *t* & le *d* sont la même lettre.

Dico, ingénuité, franchise: on sent le rapport de ce mot avec le latin *dico*.

Beth, *ved*, science, connoissance; la racine du mot *video*, je vois, je comprends. Ite ad *videntem*, allez au *voyant*, au sage.

Shaster, connoissance, *sapere*.

Chartah-bhade, livre écrit: *chartah*, Carta.

Goun, qualité agissante, mouvement. *Togo*, en Anglois, faire, agir, aller. Tout de *go*, qui va tout droit. Dans le composé *gosier*, où *vont* les alimens.

Naat, création, racine de *naître* & peut-être de *nate*, ancienne création de l'homme.

Mucht, caché. Le mot Gaulois *mucher*, *musser*, cacher, couvrir, a pour participe *muché*, *mussé*, caché, couvert.

Chowkowna, la vue. Le mot Latin *cognoscere*, paroît avoir la même racine. *Unnoto*, inconnu, *ignotus*.

Rudder, qualité destructive: *rudis*, rude.

Otteri, la fraude. Le propre de la fraude est d'*ôter*, d'enlever.

Gopi, femmes amoureuses; nous avons *gaupes*, filles de joie.

Jonidge, *adjonidge*; deux sortes de génération, par le moyen du *purman* (sperma) germe. *Jungere*, *adjungere*.

Ganongses, ceux qui expliquent, au peuple, les loix & les coutumes écrites. *Canon*, mot grec, qui signifie régle; *chanoines*, &c.

Luki, affluence, abondance, *luxe*.

Dole, tambour; *dolium*. *Dumbour*, petit tambour.

Courrouck, roue, cercle, &c. &c. &c.

Révolutions au-delà du Gange.

Il est tems de terminer ce Supplément par une exposition succinte des dernieres révolutions arrivées dans la presqu'isle au-delà du Gange. Dans l'espace de peu d'années, le Roi d'Ava ou des Bramas, peuples assez guerriers pour des Indiens de cette contrée, a étendu,

par les armes, sa domination, sur le Pégu, le Royaume de Siam & jusque dans la Chine. Il n'a point fait la guerre comme on la fait dans cette partie de l'Inde, presque sans effusion de sang & pour le pillage. L'ambition l'animoit; il vouloit faire des conquêtes & les conserver; il a saccagé, il a détruit, il a bâti. Le Pégu a été le premier théâtre de ses expéditions & de ses triomphes. Après avoir soumis ce Royaume, il a pénétré dans le Royaume de Siam. La prise de Merguy a ouvert à ses Bramas la route de la ville royale; ils l'ont applanie par une grande victoire, en 1765. Ils marchent, pour ainsi dire, au milieu des flammes. Ils brûlent les forteresses & entr'autres celles de Bancoq, & tous les environs de la capitale, jusqu'à ses jardins, dans le dessein de l'affamer.

Le Roi de Siam ne leur oppose aucune résistance; & il empêche qu'on ne sorte du port. Cependant, malgré ses défenses, les Hollandois abandonnent leur loge, forcent les douanes, & se retirent sur un brigantin. Un Prince Siamois, ci-devant exilé à Ceylan, offre au Roi le secours d'une armée qu'il vient de rassembler; on est piqué de sa hardiesse, & l'on envoye contre lui des détachemens, tantôt victorieux, tantôt vaincus. Cependant les Bramas s'étoient retirés. Le Roi de Siam avoit tâché d'engager un capitaine Anglois, nommé M. Pauny, nouvellement arrivé avec un grand navire & un petit bâtiment, à rester à Siam pour le défendre. Les Anglois sont bientôt obligés de se défendre eux-mêmes, attaqués à l'improviste par les Bramas. La cour leur accorde des munitions; mais après qu'ils ont soutenu pendant un mois l'effort de l'ennemi, le Roi les abandonne, instruit que les Bramas s'approchent de la capitale. Alors M. Pauny envoye un manifeste contre le Roi à son ministre, & se retire après avoir pillé six bâtimens Chinois. L'ennemi éleve en 1766 trois forts, sur lesquels il lui paroît nécessaire de s'appuyer, pour réduire la ville par un blocus.

Autour de la place, il y avoit des temples & des églises fortifiés, dans lesquels les Chinois, les Chrétiens, les Portugais se maintiennent long-tems contre les efforts des Bramas en 1767. Deux mille Chinois soutiennent dans la loge Hollandoise un siége de huit jours.

Enfin toutes les forteresses qui étoient hors de la ville sont emportées ; & la ville elle-même est prise & brûlée, la nuit du 7 au 8 d'Avril.

Bientôt après, l'armée victorieuse reçoit l'ordre de retourner au Pégu, en emmenant prisonniers le Roi de Siam, les Princes & le peuple de la capitale. Ce monarque ne s'est pas montré digne du trône. Son pere, mort en 1753, avoit cru ne pas devoir le lui laisser, à cause de quelques infirmités qui sembloient lui ôter la force d'en supporter le poids. Mais plus ambitieux que capable, il ne cessa de troubler son frere cadet dans la possession de l'Empire, jusqu'à ce que celui-ci, plus modéré que jaloux, le lui eût abandonné pour se faire Bonze.

Au mois d'Octobre suivant, le Roi d'Ava & de Pégu envoye ordre au gouverneur de Tavail d'aller détruire les restes de la ville de Siam & massacrer ceux des Siamois qui ne paroîtroient pas soumis. Lorsque cet officier est aux portes de la ville de Baxang, les Siamois à qui il a donné lui-même le commandement de cette place, tirent sur ses troupes & les obligent à se retirer. Le gouverneur de Tavail cherche envain des vivres dans les environs ; il n'y trouve pas un seul arbre ; cette disette le réduit à la nécessité de retourner dans son gouvernement. Le Roi d'Ava n'avoit point assez de forces pour soutenir son entreprise ; une guerre en Chine les occupoit. Cette guerre n'avoit pas d'autre principe que son ambition. Il s'est emparé, dans cet Empire, de la province d'Younan. On a dit que l'Empereur, allarmé de ses progrès, avoit pris la fuite & qu'il s'étoit caché dans une retraite inconnue. Mais l'armée d'Ava n'a point pénétré dans l'intérieur de l'Empire ; & il paroît même que le Roi ne se proposoit pas de pousser plus avant ses conquêtes, puisqu'il n'attendoit que la fin de cette guerre & la belle saison pour achever la réduction de Siam. Suivant les dernieres nouvelles reçues de ce pays, les Siamois se défendent encore dans l'intérieur du Royaume, & ils ont reconnu pour Roi un fils *bâtard* du dernier Roi mort.

Fin du Supplément à l'Histoire des Indes & du Sixième Volume.



TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le Second Volume.

A.

T.

Fin de la Table du Second Volume.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Hiſtoire de l'Aſie*; *de l'Afrique & de l'Amérique*, où je n'ai rien trouvé qui n'en doive faire deſirer l'impreſſion. A Paris, ce 23 Mars 1770.

CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de DIEU, Roi de France & de Navarre: A Nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT, notre amé le ſieur ANTOINE DES VENTES DE LA DOUÉE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé: *Hiſtoire de l'Aſie, du l'Afrique & de l'Amérique*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Préſentes; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le ſeizieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1231, folio 207, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 18 Juillet 1770.

BROCAS, Adjoint.





